MERCVRE DE FRANCE

TOME TRENTE ET UNIÈME

Juillet-Septembre 1899

Juillet-Septembre. — Tome XXXI

MERCVRE

DE

FRANCE

Fondé en 1672

(Série Moderne)

PARIS
SOCIETÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV
—
M DCCC XCIX

Reprinted with the permission of
Mercure de France

Kraus Reprint Ltd.
Nendeln/Liechtenstein
1967

Printed in Scotland

LE CENTENAIRE
DE
JEAN-SIMÉON CHARDIN

—

L'Espagne, plus jalouse que jamais de ses gloires ancestrales, s'apprête à célébrer Velasquez, et les vieilles Flandres à glorifier Van Dyck; des dates vont sonner et ces peintres royaux vont avoir tous expositions, cavalcades, solennels services, enfin les honneurs codifiés et bruyants des commémorations. Ces deux génies vont continuer à faire, pour une semaine au moins et à des siècles de distance, autant de bruit que s'ils vivaient leurs dernières et fastueuses années : voilà qui est fort bien. Du haut de notre Louvre nous applaudirons, et nous irons pèleriner devant le *Philippe IV* et devant l'*Infante*, devant le *Charles I*er et devant le *Christ mort*. La petite foule, que n'aveugle pas la poussière de la rue, ira s'incliner devant ces deux colosses; puis, moutonnière et quelque peu mélancolique, elle se diffusera par la Ville. Il serait bon, pourtant, de ne pas la laisser quitter le Musée sans lui indiquer dans les galeries qu'elle connaît le moins, parmi cette admirable École Française, un très grand peintre, un maître merveilleux dont l'heure aussi

va sonner, et dont il est juste temps de se souvenir pour voir ce qu'il y a à faire : Jean-Siméon Chardin est né le 2 novembre 1699.

Les mauvais plaisants feront remarquer que pour ce centenaire-là il n'y a besoin de s'inquiéter d'une figuration nombreuse, et que la défroque obligatoire à Madrid et à Anvers, chatoyante, hautement pittoresque, fouillis heureux d'armures, d'écharpes, de panaches, de pourpoints et de chevaux en habit de caparaçon, n'est ici nullement indiquée. Ils ajouteront qu'un tour à la cuisine et chez la fruitière fournirait à la fois et les accessoires et les personnages : les mauvais plaisants ont toujours raison. A la vérité, ils ne se doutent guère pourquoi... Quand, d'aventure, on leur apprend, ils cessent de rire. Et c'est dommage.

Certes, pour honorer ce modeste honnête homme qui s'avisa patiemment d'être un grand maître, il n'est besoin de fracas et de trompes. Il faudrait que l'hommage fût sincère et quelque peu grave. Mais voilà, il est sorti des entrailles de la plus mauvaise, de la plus lâche, de la plus misérable classe : Chardin est du Tiers. S'il était noble ou gueux, je ne serais pas inquiet; ces gens-là se reconnaissent toujours partout, savent se souvenir, parlent haut et clair, descendent sur la place publique et clament un nom, — ce sont des courageux. Mais ces timides, ces lourds ignorants, sans cervelle et à mémoire courte, que voulez-vous attendre d'eux? Cependant ce fils d'un billardier des Menus, celui dont les frères sont l'un marchand mercier et l'autre entrepreneur des Bâtiments du Roy, a toutes les vertus bourgeoises dont ils sont si fiers : c'est un enfant respectueux et soumis, c'est un élève attentif et docile, c'est un père avisé et bon, et même, il

est une fois d'une honnêteté héroïque, — il faut bien comprendre l'époque,— quand il épouse, contre le gré de ses parents et de ses amis, la pure jeune fille, orpheline, pauvre et sans ressources, rencontrée naguère heureuse et riche, un certain soir, à un petit bal de son monde...

Certes, il n'y a pas là matière à équiper les hérauts et à faire retentir les sonneries ; mais, ne pourrait-on dire une messe à cette petite chapelle de Saint-Sulpice où fut baptisé « Jean-Siméon, fils de Jean Chardin, Me menuisier, et de Jeanne David, sa femme », en cette église où, trente-deux ans plus tard, il devait épouser « Marguerite Saintard, fille de deffunts Simon-Louis Saintard, marchand, et de Françoise Pantoufflet ». Les messes sont fort à la mode, en ce moment. Nous avons eu la Messe Molière, la Messe Racine, illustrées de prônes littéraires d'un ragoût tout particulier... Quand nous aurions la Messe Chardin, très courte, ouatée de faux-bourdons, avec des gerbes de très belles fleurs sur l'autel, par exemple! et, avant la communion, quelques mots émus sur ce vieux Parisien de génie?

Je suis bien parfaitement tranquille : nous ne l'aurons pas.

§

Et cependant, nul ne fut plus *peintre* que lui. Un tableau de Chardin est un ensemble harmonique d'une entente et d'une exécution qui ne redoutent aucun voisinage et qui se manifesteraient victorieusement à côté des coloristes et des metteurs en œuvre les plus extraordinaires. Il y a d'abord, presque toujours, dans chaque composition, semblant y dominer et en être le leit-motiv, la grande

gamme d'un ton qui a séduit l'artiste; posée superbement, avec une audace rare dans ses dégradations les plus subtiles, il l'enveloppe alors de toute une orchestration de valeurs, de rappels, de répétitions qui créent cette atmosphère, cet embrun chaud et lumineux qui se dégage de ses toiles. Prenez le *Melon et les Pêches*, prenez la *Fontaine de cuivre*, la *Brioche* du Suisse qu'il fleurit si galamment d'oranger, les *Pommes*, les *Œufs et le Réchaud*, vous retrouverez toujours cet intense rayonnement qui émeut. Il a deux couleurs à lui qui signent ce qu'il fait : ce rouge rompu, velouté, foisonnant, profond, que les plus grands Italiens et les plus grands Flamands lui envieraient, et ce gris ardoisé, fin, très fin, tout meublé, lui aussi, d'un dessous moelleux, que d'autres expliqueront, et que je n'ai retrouvé que chez Van der Meer de Delft... Ah! ce Van der Meer à La Haye ou à Rotterdam, je ne sais plus bien, avec, au fond, une filée de maisons de briques, bien simples, — fugue en *rouge*, — un canal d'argent morne au second plan, et, au premier, des bourgeois et des femmes qui s'apprêtent à prendre le buiden, gens qui vivent, qui marchent dans l'air mouillé et transparent...

Il ignore la minutie de Kalf, le doux et le laqué de Zorg; il est peintre avec le grand amour, la grande science et la grande ingénuité des maîtres véritables. Parfois il s'attarde inconsciemment, ne se préoccupant plus de l'entente générale, pour le plaisir d'une réalisation, pour la joie d'harmoniser, de trouver d'autres valeurs encore pour satisfaire son œil, pour augmenter, pour simplifier, — jeu prestigieux dans son apparente facilité, qui n'atténue en rien la gravité de sa composition. On a alors, pleinement, savoureuse et grisante, dégagée de

toute cause étrangère amoindrissante, la sensation rare et exquise, car ces jeux du pinceau de Chardin sont la Peinture même, — comme certaines mesures, superflues en apparence, des symphonies de Beethoven sont la Musique, comme certaines lignes brèves de Flaubert sont le Style.

Cette force est tellement en lui qu'entre ses doigts, par la volonté de son œil, la matière même semble se transformer. Voyez ses pastels, quelle touche grasse et vivante ! Dans son incomparable virtuosité, La Tour est froid à côté de lui. Si Chardin n'a pas son égrisée poussiéreuse et duvetée, et sa mélancolie, son crayon exprime toute sa couleur, l'accent est plus volontaire, autrement chaud, et le sang circule. Regardez l'image falote de *La Tour* par lui-même à côté du *Chardin* à l'abat-jour (1); celui-là a l'air d'avoir été repêché au fond d'un bassin.

Je ne parle pas de Rosalba, qui disparaît complètement.

§

Chardin, ce novateur, ce révolutionnaire, fut toute sa vie victime, — victime de ses vertus domestiques, victime de sa discrétion et de son dévouement, car il ne faut pas prendre à la lettre les modestes honneurs auxquels il parvient et dont sa trop bourgeoise ambition se contente : il devait tenir une autre place de son vivant. Avec un acharnement rare, la malechance le poursuit même après sa mort; il aura toujours eu l'amble court sur cette route de la Renommée. Ce n'est que maintenant,

(1) Pour lequel Madame Victoire, charmée, fit remettre au peintre, par le comte d'Affry, une « petite boëte d'or ».

depuis quelques années seulement, qu'il a reconquis sa vraie place, très haute, très glorieuse. Et pourtant, quel beau coup de soleil que son début... Dans sa *spécialité*, il n'y a que le sec et le dur J.-B. Monnoyer, le vieux Desportes, excellent et bien seulement le « premier peintre d'animaux de S. M. », et Oudry, le méticuleux : mais Desportes et Oudry sont au comble de la faveur. Le passage chez Cazes est court; il se lasse de copier les *machines* du maître trop pauvre pour payer des modèles vivants; chez Noël-Nicolas Coypel, chez le mélancolique et malchanceux peintre du *Bain de Diane*, il a la Révélation, — et, après un tour à Fontainebleau, emmené par Van Loo, qui, séduit, double les gages promis, c'est l'exposition en plein air de la place Dauphine, l'*Enseigne* du Chirurgien (1), la surprise de « M. de l'Argilière » et de ses compagnons, la fameuse *Raie*, enfin l'Académie.

A propos de cette *Raie*, il faut remarquer que c'est peut-être, de tous ses tableaux, le plus médiocre. Si éloquente qu'elle soit, c'est bien là une œuvre d'écolier : c'est décousu en diable, fait de plusieurs morceaux qui ne se soudent aucunement, le chat et les huîtres, les deux poissons et puis la raie, puis les cuivres, les grès et les linges. Qu'un homme comme Largillière ne s'y soit pas trompé et ait deviné que celui qui avait fait cela deviendrait quelqu'un, d'accord; mais, qu'aujourd'hui on reprenne

(1) Cette *Enseigne* passa à la vente Le Bas, en 1783, où elle atteignit le prix de 100 liv., achetée par Chardin le sculpteur et le neveu du peintre qui « crut retrouver dans ce tableau tous les portraits des principaux membres de sa famille, que son oncle avoit pris pour modèles ». M. Laperlier eut la chance d'en découvrir une esquisse; achetée 400 fr. à sa vente, en 1867 par le Musée Carnavalet, elle a été détruite lors des incendies de la Commune. Il n'en reste qu'une eau-forte de Jules de Goncourt.

cette toile, toute d'indication dans l'œuvre du maître, pour nous la proposer comme un chef-d'œuvre et l'égaler à ses meilleures choses, c'est bien là fantaisie de critique toujours en mal de littérature à-propos d'une toile, — et il y a sur cette *Raie* le couplet des Goncourt, et les chansons de combien d'autres!

L'Académie, ce n'était pas la fortune. Un contemporain amoureux d'art, Haillet de Couronne, le constate, non sans quelque tristesse :

« ... L'Art de la Peinture manquait de protecteur, se traînait languissamment à travers mille peines; si l'on excepte Mr. Le Moyne, Mr. de Troy et quelques peintres de portraits, tout le reste vivoit dans une médiocrité voisine de la pauvreté. Nuls tableaux de commande de la part des particuliers, rarement des tableaux d'Eglise; le prix de ceux de Notre-Dame n'étoit que de 400 francs. Encore, pour le prix, falloit-il les fournir doubles, un grand et un petit; il en fut de même de ceux qu'on fit ensuite pour l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés; aussi, nulle occasion de se faire connoître. On n'avoit pas encore la ressource de l'exposition des tableaux du Salon au Louvre. Elle n'a commencé qu'en 1737. Cet établissement utile a tout ranimé... »

Aussi, la marche de Jean-Siméon est-elle lente. Cependant le succès s'affirme, car ses œuvres, longtemps mûries, voient le jour. Tant de vérité devait frapper, en dépit des entraves qui venaient pour ainsi dire du peintre même... Laissant les belles Parisiennes se pâmer et rougir dans le coin affriolant des Beaudoin, Diderot s'écrie au Salon, devant le *Bocal d'olives* : « Si je destinais mon enfant à la peinture, voilà le tableau que j'achèterais... Copie-moi cela!... Copie-moi cela! »

Pour ses tableaux à figures, même succès. Mariette l'a consigné :

« Les estampes qu'on a gravées d'après les tableaux de Mr. Chardin n'ont pas fait une moindre fortune ; elles sont devenues les Estampes à la mode, qui, avec celles de Téniers, de Wouwermans, de Lencret, ont achevé de porter le dernier coup aux Estampes sérieuses des Le Brun, des Poussin, des Le Sueur et même des Coypel. Le gros public revoit avec plaisir des actions qui se passent journellement sous ses yeux, dans son ménage, et leur donne sans hésiter la préférence sur des sujets plus élevés. »

Mais Mariette est trop perruque pour comprendre jusqu'au bout, et ses restrictions sont infiniment amusantes ; elles vont même jusqu'à la mauvaise foi et à l'aveuglement, ce qui est assez naturel.

« Je ne veux pas examiner si cela va au détriment du goust...Le talent de Mr. Chardin n'est qu'un renouvellement de celui des frères Le Nain... La vogue est à ses tableaux et à leur mériter une place auprès des Téniers et autres peintres flamands qui ont travaillé à peu près dans le même genre que luy, quelque distance qu'il y ait entre leurs ouvrages et les siens; car, il faut en convenir, les tableaux de Mr. Chardin sentent trop la fatigue et la peine; sa touche est lourde et point variée, son pinceau n'a rien de facile ; il exprime tout de la même manière, et avec une sorte d'indécision qui rend son ouvrage trop froid. Sa couleur n'a pas, en général, assez de vérité, quoy qu'en général il y ait de l'accord. Faute d'être assez foncé dans le dessin et de pouvoir faire ses études et ses préparations sur le papier, Mr. Chardin est obligé d'avoir continuellement sous les yeux l'objet qu'il se propose d'imiter, depuis la première ébauche jusqu'à ce qu'il ait donné les derniers coups de

pinceau, ce qui est bien long et capable de rebuter tout autre que luy. Aussi a-t-il toujours à la bouche que le travail lui coûte infiniment. Quand il voudroit le cacher, son ouvrage le décéleroit malgré lui. »

Nous ne devons pas être trop sévères pour ce bon Mariette; beaucoup plus près de nous quelqu'un a écrit, au sortir de l'Ermitage : « Je n'y ai vu, au lieu des productions des La Fosse et des La Hyre, que celles des gens morts de toutes façons, dont personne ne parle plus, dont personne n'avait peut-être parlé... Desportes, Pater, Chardin... » J'ai nommé cet excellent Viardot.

C'est ici qu'éclate toute la malchance de Chardin. Il eût fallu près de lui, à cette heure-là, le conseiller providentiel, l'ami sûr, le guide qui fait donner au génie toute sa mesure. Voyez bien, pour comprendre tout ce que nous avons perdu, qui est Jean-Siméon : c'est le peintre de la *Pourvoyeuse*, de la *Gouvernante*, des *Amusemens de la vie privée*, de la *Méditation*, du *Négligé*, du *Billet doux*, du *Benedicite*, de la *Mère laborieuse*, de la *Fontainière*, de la *Blanchisseuse*, que sais-je! c'est le penseur qui a évoqué si magistralement, et avec quelle éloquence! la vie bourgeoise du XVIII^e^, qui a fixé ces simples figures, admirables de sentiment et d'allure.

Vous êtes-vous jamais arrêté, un soir de chasse, en lisière des bois de Chevreuse ou à l'orée de la forêt de Hez, à une de ces maisons d'Intendant ou de Gouverneur, à une de ces bâtisses blanches où, des mansardes au sol, les fenêtres sont bracelées de fers en spirales robustes? Dans la cuisine, sur la table des bas buffets, près des toiles bises et de la dinanderie, s'enlèvent les carpes et la venaison du

souper; les escaliers de chêne ont des rampes massives; les salles sont très hautes, avec des panneaux et des lambris finement moulurés, les portes se couronnent de médaillons, — enfin, les lits sont habillés de cretonnes peuplées de bergères et de moutons enrubannés. Ces demeures attirantes qui revivent si bellement le passé, ces demeures autour desquelles flottent la vague odeur des chèvrefeuilles et le parfum des melons mûrs, je ne m'y suis jamais reposé sans qu'un nom ne me soit venu aux lèvres: Chardin... Chardin c'est le peintre des intérieurs, des fonds aux portes entr'ouvertes sur des courettes claires où des personnages discrets circulent, tels et si réussis, d'une intimité si parfaite et si prenante, que, seuls, ceux de Pieter de Hooch peuvent leur être comparés. Grandes et bien prises, maîtresses, filles d'atours et filles de cuisine, en calmande rayée, avec la dormeuse ou le petit bonnet garni de Chantilly, les jupes à retroussis avec le « venez-y voir » soigneusement épinglé, en mantelet de soie coquettement ajusté ou en grand tablier à bavette qui ne laisse passer que le bout des mules et les pointes tentantes du corsage, ses femmes sont toujours d'une grâce achevée en même temps que d'une étroite sévérité d'observation. Et ses silhouettes d'hommes? Quelle élégance, quelles jolies recherches de lignes dans le profil des tricornes plats, des courbes des perruques et des catogans, des plis lourds des habits? Et ses notations d'enfants?... C'est un Watteau moins bleu et un Greuze moins banal.

Le voyez-vous quittant son logis de la rue Princesse, voire même celui des Galeries du Louvre, et allant par la ville, étudiant, regardant et notant sans relâche, osant enfin. Nous aurions une œuvre

extraordinaire et unique : surprises au Cours-la-Reine, aux Tuileries ou à Chaillot, les femmes d'abord, depuis la fille de l'Opéra jusqu'à l'artisane, celle-ci coiffée « au parfait contentement », celle-là écarlate avec son rouge d'Espagne ; depuis la bourgeoise avec ses yeux « à la Chinoise », jusqu'à la dame de qualité avec sa figure « à piquer au-dessus du joli ». Et les abbés galants, et les joueurs d'Académie, et les petits-maîtres parfumés « à l'aurore », dansant, badinant et se mordant les lèvres, — et les tonnelles peuplées d'ivrognes du *Berceau*, au pont Saint-Michel, ou de la *Boisselière*, rue Froid-Manteau, et les tablées joyeuses de la *Croix de Malte*, avec ses hôtes affamés, sourds aux litanies des Capucins mendiants qui offrent, aux fenêtres, les belles laitues de leur jardin... Il eût fait revivre tout cela en un cycle superbe. Mais Chardin ne sortait pas.

Que faisait donc l'Académie Royale de Peinture, sous le protectorat de M. le marquis de Marigny ? Il y avait cependant une section d' « Honoraires Amateurs », dont les plus hautes, enviables et délicates attributions, étaient précisément de conseiller, d'encourager, de deviner en quelque sorte le talent et le génie... M. de Jullienne, le comte de Caylus, M. de Fontanieu, le marquis de Calvière, pas plus que le chevalier de Valori et le prince de Turenne ne devinent Chardin, Chardin qu'ils relèguent parmi les Conseillers, — les incomplets, — tandis que trônent Natoire, Dandré-Bardon, Hallé, Vien, Jeaurat...

Ah, Jeaurat !

« C'est du Jeaurat, toujours du Jeaurat. Quand on fait choix de ces sujets et de ces natures-là, il faut être un

Van Ostade ou un Téniers, et ne pas être un Jeaurat. Cependant, si ces morceaux ne sont pas trop bons, on ne peut pas dire qu'ils soient bien mauvais. L'artiste est un bonhomme dont on n'attend pas davantage. Si je vous disais qu'il a les meilleures vignes et le meilleur vin de Bourgogne, vous me répondriez : « Allons à sa cave, et laissons là son atelier. » Et vous auriez raison. Il me semble que je vous vois avec l'artiste. — « Eh bien, Mr Grimm, comment trouvez-vous mon *Pressoir?* — Ah! Mr Jeaurat, vous avez là du bon vin! — D'accord, mais mon *Pressoir?* — Buvons d'abord de votre vin, nous parlerons après de votre tableau. » — « Une *Femme convalescente.* — Cela, c'est une femme convalescente? Ah! Mr Jeaurat, vous ne connaissez pas tout le péril de son état; elle est bien plus mal que vous ne pensez! »

Ça, c'est encore du Diderot.

§

Trésorier de l'Académie, placeur des tableaux aux Salons annuels, rivé à des besognes ridicules, vivant la vie benoîte de la famille, quelque peu misanthrope et fatigué, Chardin qui, par modestie, ne mit jamais son nom au bas d'un portrait et qui disait mélancoliquement : « La peinture est une île dont j'ai côtoyé les bords », Chardin mourut doucement, sans éclat, comme il avait vécu.

Quand « Me Hayot de Longpré, huissier, commissaire-priseur, assisté de Soullain, marchand de Tableaux et d'Estampes, quay de la Mégisserie », vendirent sa cotte morte en l'Hôtel d'Aligre, le lundi 6 mars 1780, voici ce qu'ils eurent de remarquable à présenter aux acheteurs : un Bassan, un Van der Meulen, deux Boucher, deux paysages de Vernet et un *Epervier* d'Oudry ; cela, quelques dessins, deux mannequins et trois chevalets... Qu'on

compare ce cabinet à celui de Charles-Antoine Coypel, par exemple.

Tout l'homme est là.

Et les prix sont dérisoires. Au reste, il ne s'était jamais vendu de son vivant. Gersaint paye en 1745, à la vente du chevalier Laroque, l'*Ouvrière en tapisserie* et le *Jeune dessinateur*, 100 livres; le *Ton-ton*, 25 livres; la *Pourvoyeuse* et la *Gouvernante*, 104 livres. Il est vrai que le *Crébillon* et le portrait de Mme de Mondonville de La Tour se payent 20 livres, que le *Rousseau assis* est retiré à 3 livres.

On trouve dans le Journal du lourd Will :

« 14 Aoust 1760. J'ay acheté deux petits tableaux de Mr Chardin; sur l'un, il y a un chaudron renversé, des oignons et autres; sur l'autre, un chaudron et un poëlon et autres, très bien faits, 36 livres ; c'est bon marché, aussi me les a-t-on cédés par amitié. »

A la vente Sylvestre, les deux pastels du Louvre, son portrait et celui de sa femme, firent 24 livres; et, en 1792, à la vente Choiseul-Praslin, le *Benedicite* est abandonné à 212 livres. Il n'est payé que 501 francs, en 1846.

Depuis, les prix ont monté.

Certes, nous sommes quelques-uns à savoir que l'Ecole Française du XVIIIe siècle a deux *Enseignes :* celle de Watteau et celle de Chardin... Mais cela ne suffit pas; à Chardin il faut un centenaire réparateur et enseignant : il faut que son nom soit clamé à la foule ignorante et que des gens s'arrêtent surpris, inquiets de ne pas comprendre...

VIRGILE JOSZ.

L'OR

A Eugène Demolder.

Mon désir est plus paisible que la mer
Par une nuit de lune calme,
Mon désir est plus paisible que la mer;
Nul heurt des vents et nul bruit de la vague,
Nul souffle ne rompt l'harmonieuse douceur,
Nul heurt des vents et nul bruit de la vague
Sous le clair de lune vaste et calme
Qui fleurit toute la mer de ses lueurs;
Nul souffle ne rompt l'harmonieuse douceur
De s'en aller parmi le rêve et dans la nuit
Vers les plages nouvelles du songe
Ou vers les havres de l'oubli.
Toute la mer d'espace en espace prolonge
Le frémissement à peine ouï de son écume,
Toute la mer autour du navire prolonge
Le rhythme de son chant qui s'aigrette d'écume
Sous le vaste et calme clair de lune,
Et des fleurs comme une écume de la mer
Eclatent dans la solitude de mon songe
Par une nuit de lune calme et claire
Où mon désir est plus paisible que la mer.

Diamants par milliers en fête sur les flots,
L'immense désert comme un baiser qui brûle,
Diamants par milliers en fête sur les flots,
Silencieux, chatoie et flambe sous la lune,
L'immense désert comme un baiser qui brû

Éveille dans le silence de la nuit
Mainte forme dès longtemps évanouie
Par les sables anciens et lourds de la mémoire,
Et frileusement j'ai pu voir
Naître vers moi, à chaque heure de cette nuit,
Diamants par milliers en aigrette à la vague,
Les fantômes de mes souvenirs évanouis,
Sous le clair de lune calme
Où mon désir est plus paisible que la mer.

Rêve clair durant les heures,
Rêve clair où je t'ai vue,
O rêve durant les heures!
Tu te dressais, sans un sourire, toute nue,
Ce fut un rêve où je t'ai vue
Te dresser sur les vagues toute nue,
Et les rayons de lune ouvrageaient un manteau
Des purs joyaux de la lumière
Qui s'étalait de tes épaules à la mer.
Devant moi, le sais-tu? surgie des eaux,
O farouche! je t'ai tenue,
Froide et dédaigneuse, toute nue!

Je me souviens! moins belle je t'ai connue,
Dans ton passé indomptable, ne sourire
Qu'à la folle ivresse de la richesse offerte :
Tu fouaillais de ton taciturne sourire,
O formidable, alors, formidable sourire,
Le désir humble qu'un rien déconcerte.
Que j'en ai vu l'an après l'autre venus
Vers toi, phare décevant de la beauté,
Désemparés comme une carène démâtée
A l'infini, à l'infini
S'enfoncer en dérade aux tourbillons de nuit,
Eux tous, les morts sans nulle espérance d'aurores,

Les morts, épaves de ton sourire, les morts,
D'étranges morts, sans même s'en douter,
Dont peuplait les gouffres ta beauté!

Mais, à présent, voici que tu te lèves
Plus belle au crépuscule de mes rêves,
Et, rêve clair durant les heures,
Rêve clair je t'ai vue
Te dresser vers moi sur les vagues, toute nue,
Parmi la nuit phosphorescente de la mer
Où mon désir est plus paisible que la mer.

Oui, c'est toi! Toi, bien qu'éprise de tant d'or,
Je sais, tu sois partie un jour vers la conquête
Folle par delà l'Océan et les tempêtes;
Mais peu t'importent les espaces fabuleux
Sous des cieux lourds que leur éclat rend incolores,
Et la vertigineuse flore
Où s'agitent les oiseaux multicolores,
Au bord grave des lacs sur les montagnes bleues.

Tu t'y acharnes plus obstinée encore
A la tenace poursuite de ton or,
De l'or que tu pilles à la terre, de l'or
Toujours, par paillons, par pépites, de l'or!
Et, la nuit, comme se glissent les maraudeurs,
On le sait, ô gueuse! ton appétit sournois
Furtive t'a traînée mainte fois
Vers une butte, au loin, boueuse où tu te vautres:
Ton corps pâmé plonge parmi la fange,
Tu y meurtris tes dents, les ongles de tes doigts,
Tes pieds s'y crispent, ta bouche la boit,
Tes seins et ton ventre y plongent.
Par tous les pores tu aspires étrangement,
Des narines, des yeux, de ton corps jusqu'au sang
Imbibé comme une éponge,

L'or par parcelles qui rôde en cette fange
Et qui filtre si bien en toi
Que je te vois droite et nue devant moi
Avec ta peau d'un métal étrange
Et profond où s'allume en fleur la lueur d'or,
Et que tes yeux où flambe l'or,
Et que tes lèvres où de l'or bouge,
Que tes seins dont s'éclaire d'or la pointe rouge,
Que tes genoux, tes pieds et, tout entier, ton corps
Frémit d'une vaste étincelle d'or,
Et tu traînes, c'est ta nocturne chevelure,
De la terre boueuse où l'or vierge fulgure :
Merveilleuse, ô corps en or,
Idole, déesse, étrange, Toute en or !

ANDRÉ FONTAINAS.

LE MAUVAIS CHEMIN DU BONHEUR

A André Fontainas.

Il est des heures où l'on se contente de songer à des choses indéfinies. On échafaude des visions vagues et au fond de notre pensée semblent tomber des réflexions lourdes et sombres qui, à l'exemple des avalanches boueuses et ternes détruisant la vie des collines où elles glissent, effacent, en pénétrant en nous, tous les sentiments actuels. C'est une sorte de tristesse sans raison, une mélancolie qu'on n'a pas le vouloir de chasser, tout en sentant qu'il faudrait seulement un léger effort spirituel pour la faire disparaître et y substituer une satisfaction relative de nos sens. On est à la fois content et mécontent ; l'on pense à ce qui nous est cher et indifférent et, comme en un tableau où tout serait au même plan, nous contemplons notre vie, avec les agréments qu'elle nous a procurés jusqu'à présent, et les douleurs qui, grâce à leur alternative, ont donné à ces agréments la saveur d'une véritable jouissance. Les valeurs de nos heures et de nos jours sont rendues, dirait-on, par des couleurs et l'on ne sait si c'est l'ombre ou la lumière qui a pour nous le plus d'éclat. Chose singulière, c'est souvent après un contentement réel, après un acte qui nous a grandi à nos propres yeux, que nous reconnaissons cet état d'âme. Découragé parfois durant de longues semaines, l'on se sent soudain à moitié vainqueur dans le combat que l'on va livrer parce que la ténacité s'allume bientôt au feu d'une

ardeur inconnue et impulsive ; et la sensation d'incertitude créée par une impression de bien-être latent et berceur forme comme la résultante physiologique, le contraste nerveux et cérébral de cette impétueuse volonté, qui suit les périodes de crainte et de doute.

Mais, ce soir, les deux impressions se confondent. Leurs mailles enserrent éperdument ma mémoire et m'isolent de toute joie ou de toute tristesse. Qu'ai-je, mon Dieu ! et pourquoi ne sais-je ce qui me rend insupportable à moi-même ?... Tantôt, il y a un instant, j'eusse voulu chanter ; je me sentais le cœur radieux et je croyais que tout me ravissait. Le ciel du crépuscule hivernal prenait à mes yeux des tonalités plus bleues qu'un zénith d'été et la splendeur des étoiles descendait jusque dans ma chair... Et maintenant je ne goûte plus rien qu'une profonde lassitude et alors que j'eusse voulu relire des livres aimés, y retrouver le bonheur de certaines pages radieuses et tout empreintes de mon âme, je laisse courir des mots sur des feuilles dont la blancheur m'excite et que je couvre de lignes rapides pour, semble-t-il, les emplir d'un peu de vie et les chauffer au sang noir de ma plume...

Tout ici, pourtant, est immuable. Rien n'est changé depuis hier et ma lampe éclaire les choses de chaque jour. Quelle est cette loi indéfinissable dont je subis le charme lancinant ? Peut-être est-ce ma chambre elle-même qui m'impressionne ainsi parce que je ne m'y raconnais plus ! Ce sont bien là mes bouquins, derrière ces croisillons verts d'une très vieille bibliothèque dont les rayons se sont courbés sous le poids des volumes comme le dos des hommes faibles se courbent sous la charge des

pensées trop vastes et sous le faix des années... Là, sur un meuble, ce sont des bibelots dont chacun avait pour moi une physionomie, dont chacun fut trouvé par moi au fond de quelque boutique, dans des maisons pauvres, d'où je les emportais comme des amis recherchés depuis longtemps. En ce moment, ces bibelots, animés d'une vie que moi seul je voyais, sont inertes et j'ai oublié jusqu'à leur raison d'être... Plus haut, à la paroi, ce sont des dessins que j'aimais, que j'aime, que je dois aimer et dont je ne distingue même plus la forme familière. Un jeune éphèbe penche une amphore et la gracieuse inflexion de son dos, la ligne de son flanc déjà viril et encore léger, le ruban charnel et clair de ses deux bras arrondis, tout cela me plaisait délicieusement ce matin encore. Et cela est défunt maintenant et les regards qui fuyaient langoureusement vers les horizons rouges de soleil n'avivent point mon désir, ce soir....

Quelle est cette douce musique qui, magiquement, emplit mon cœur de plaisir ! L'horloge sonne et une parole grêle et cristalline sort de sa poitrine de chêne antique. C'est une voix amie, une voix qui m'est précieuse et elle seule n'a jamais interrompu mon travail, ma rêverie, parce que sans lui parler elle sait bien que j'adore ses accents. Le cadran montre sa bonne figure grise et lentement, comme un doigt qui recommanderait infiniment le silence, la grande aiguille mince se meut et avance sur une bouche qu'on ne voit pas. Et tandis que mes yeux suivent son geste circulaire, le calme se précise en moi et je sens couler dans mes veines un sang rapide et brûlant. Cependant ce n'est pas un réveil qu'opère cette musique monotone éclatée dans le silence. Elle m'emporte, dirait-on, loin d'ici

et une évocation souvent revécue se précise en moi. Oh ! cette évocation ! Je la chéris jalousement et quoiqu'elle me rende plus malheureux, plus irrémédiablement mélancolique chaque fois qu'elle me séduit, elle finira par obséder toute ma pensée, par occuper tout mon cœur...

Elle naquit un matin d'été.

Chaque lundi, sur le coup de onze heures, une carriole s'arrêtait devant la maison paternelle. Au bruit de la sonnaille je courais vers la fenêtre pour voir sauter de la voiture un grand gars de vingt ans, le fils d'un petit fermier de Ternath qui apportait des œufs et du beurre à mes parents. Nous étions de bons camarades ; tandis que le cheval mangeait son avoine, je faisais asseoir mon ami dans la cuisine où j'étais descendu pour lui serrer la main. Nous parlions du pays que nous aimons tous deux et il m'invitait depuis je ne sais quand à venir célébrer la kermesse au village, kermesse dont l'époque passait sans que j'eusse répondu à la cordiale invitation du jeune paysan. Celui-ci me témoignait une affection qui me touchait et, pour me prouver son sentiment, il me rapportait des « vieilleries », comme il disait, car il connaissait ma passion des bibelots et des antiquités. Il m'offrit ainsi d'anciennes faïences qui couraient fort le risque d'être brisées chez lui tôt ou tard, des plats d'étain armoriés achetés quelques sous à un cultivateur ignorant, et même un joli meuble curieux, vieux de deux siècles, découvert par mon ami Simon dans un coin de grange de son père.

Cette demi-heure rapide du lundi matin était l'instant le plus aimé de la semaine. Le jeune fermier parti, tandis que je voyais disparaître au coin de la rue la grosse bâche blanche de sa carriole gon-

flée comme une voile, je me trouvais tout à coup bien seul, bien triste et je me berçais dans une illusion d'indifférence et de découragement identique à celle qui, tantôt, a levé dans l'infini de mon cœur le souvenir que je revis. Simon, en entrant, apportait les senteurs des foins et des chemins bordés d'aubépines; dans sa blouse usée, l'air de la campagne noyait son corps plastique et la cadence lente et timide de sa parole était comme le chant des bois qu'il voyait tous les jours, soudain infusé dans la maison. Son passage dans la demeure paternelle était, eût-on dit, un sillage de fraîcheur et d'atmosphère rustique qui s'effaçait le long des heures et s'évanouissait le dimanche soir, au moment où les gens du faubourg, en goguette, traînaient par les rues bruyantes et répulsives leurs corps fatigués et leurs couplets obstinément les mêmes...

J'avais beaucoup souffert du contact des hommes rusés de la ville et l'isolement m'était devenu en même temps qu'une souffrance nécessaire un plaisir forcé. J'avais façonné mon intérieur à l'image de ma vie. Mon cabinet de travail ne révélait, à mes yeux, rien de ce qui eût fait mon bonheur, jadis, et qui à présent m'aurait rappelé trop intensément une période que j'avais voulu oublier à jamais. Et en inhumant dans ma chair même ce temps défunt, je l'avais réduit en une poussière sensible...

Je m'étais entouré de choses simples, de meubles anciens, d'objets patinés et qui m'évoquaient une époque où j'eusse vécu peut-être sans avoir connu des âmes mauvaises, mais où cependant je n'aurais pu savourer la joie des souffrances surmontées et victorieusement refoulées par l'expérience. Et au-dessus de ma cheminée, en face de ma table de travail, une lourde gerbe de houblon

fané laissait choir, le long des arêtes de la muraille, la guirlande légère de ses clochettes d'or frissonnantes et de ses feuilles jolies comme de minuscules feuilles de vigne.

C'était Simon aussi qui me l'avait apportée, cette plante comme vivante et dont les longues tiges tortillées et flexibles gardaient l'étroite spirale de la perche qu'elle embrassait en croissant. Durant des mois elle avait empli ma chambre du parfum agréable de ses fleurs multiples et il me semblait, en écrivant, que je me trouvais près d'une houblonnière, au milieu d'un chemin ombreux sous le ciel clair d'été.

Une chose me manquait, une vieille horloge au bois jalousement travaillé par quelque artisan d'un autre siècle et dont le mécanisme tic-taquant eût été comme le battement de cœur de ma chambre. Je l'avais longuement désirée. Ne la trouvant pas, je m'étais ouvert au gars du fermier de Ternath, le priant de rechercher le meuble rêvé dans les maisons de sa contrée. Il me promit de battre les villages qu'il traversait en venant au marché, tout heureux de me témoigner une nouvelle fois son affection et son plaisir de m'obliger.

Un lundi, il arriva plus radieux que de coutume, les joues rouges outre mesure, quoiqu'il les eût toujours très rouges. Il ne me laissa pas le temps de le questionner. Il me serra fortement la main en entrant dans le vestibule, dont j'étais allé lui ouvrir la porte en écoutant la sonnaille, et souriant il me dit :

— Omer, — il m'avait, dès le premier jour, dépouillé de la trop civile appellation de monsieur, — j'ai trouvé votre affaire. Une vieille caisse en chêne, pleine de sujets sculptés et dont la niche est ornée

d'un cadran de cuivre où un cercle plus petit indique les secondes et les nouvelles lunes... J'ai prévenu le fermier que vous viendrez la voir avec moi avant de vous décider... Vous savez, cela ne coûtera pas beaucoup... J'ai dit que c'était pour un ami très cher... Quand pouvons-nous vous attendre à Ternath, dites, quel jour?...

Je promis de lui écrire un mot la veille de mon arrivée, car j'ignorais quand je pourrais me mettre en route, ayant des obligations à remplir durant une grosse partie de la semaine. « En tout cas, à vendredi ou à samedi, ajoutai-je, lorsque Simon fut remonté sur son siège, et souhaitez qu'il fasse beau! »

Par un bienfait du hasard, je me trouvai libre le jeudi, et j'eus le temps d'envoyer une carte-postale à Simon le mercredi dans l'après-dîner. Après un voyage d'une heure en chemin de fer, je débarquai le lendemain matin à Ternath. Personne à la gare pour m'accueillir! Cette circonstance ne me surprit guère; Simon était retenu par la besogne, sans doute, et il m'attendait à la métairie pour m'accompagner chez le paysan à qui appartenait l'horloge. Question de ne pas perdre de temps à cette époque dont chaque seconde était précieuse et productive. Et, joyeux, je pris la route pavée, parcourue bien souvent, mais que je n'avais jamais sillonnée un jour de kermesse, malgré les invitations de Simon...

La ferme se dresse là, à gauche, derrière une haie de sureaux en fleurs qui se dédouble dans un fossé où murmure une source. Au-dessus du feuillage, le bâtiment se dresse dans la robe claire de son argile chaulée. Je pousse la claire-voie; elle glisse et chasse des poules dans un vol qui ébruite le silence. Les senteurs du fumier gras chassent le parfum

des corolles teintées de rose et, au-dessus du ruban d'eau, une grappe de moustiques immuable, mais active, est suspendue et gaze le chemin. Les volets verts collent leurs ailes contre les murailles et il semble que ce soient de grands insectes qu'on aurait épinglés sur des feuilles blanches. La charretière est béante là, à droite, et je pousse dans la grange une tête intruse ; elle est vide et silencieuse et sur l'aire des épis et des brindilles de paille me suggèrent le geste courbé et haletant des batteurs. J'appelle. L'écho seul, sous les solives de chêne, répond à ma voix et on dirait que c'est une parole qui m'arrive des champs et m'invite à aimer la nature et à aller vers le soleil... J'attends, et le silence est si grand que j'ai peur de rester immobile, croyant ne plus rien entendre vivre. Je contourne la grange et sous les arbres du verger je sens la fraîcheur des hautes herbes doucement me caresser les jambes. Des échelles se perdent dans le fouillis des branches et c'est comme si quelqu'un, là-haut, me tendait la main pour aller cueillir, en gravissant ces marches aériennes, des poignées de cerises rouges et des pommes veloutées...

Jamais, sous la voûte sans fin du ciel, je n'ai senti sourdre en moi tant de désirs. Il fait si bon dans le calme de ce matin radieux et mon cœur est prêt à si largement s'ouvrir ! Si je pouvais, dans un grand spasme, m'endormir sans cesser de voir tout ce qui m'entoure, et laisser sur mon âme tomber avec le soir une lente rosée !...

Une chanson agreste me parvient chantée par une voix malhabile et jeune, mais si tendre, si frissonnante d'insouciance et de plaisir ! J'ouvre la porte de la ferme, et sur les carrelages très pourpres dans le soleil, les feuilles des arbres, en ombres bou-

geantes, font trembler le sable... Un garçon de seize ans vient à moi; je n'ai jamais vu son visage et pourtant il doit me connaître, car il m'appelle par mon nom : « Simon est à la ville depuis le petit jour, monsieur Omer, me dit-il; nous avons reçu votre lettre ce matin, de longues heures après le départ de mon frère... »

Mais j'ai oublié soudain et ce qui m'appelle ici et mon ami Simon ! Je ne quitte pas des yeux l'adolescent qui sourit et reste devant moi, une main sur la hanche. Il est à peine vêtu; une blouse ouverte, sans chemise, montrant une peau brune et tendre comme celle des très jeunes femmes. A sa ceinture bouffe une culotte de bure déchirée marquant le pli des genoux et le muscle des cuisses. Pieds nus, les cheveux noirs au vent, il est ainsi qu'une figure de prince que Van Dyck eût habillé de hardes et gardant, malgré ça, le port et la noblesse de sa race impérieusement inscrits dans les courbes de son corps. Il a un beau visage franc avec des yeux bleus ineffables et une bouche rouge qui n'a jamais embrassé que des fruits mûrs...

Il m'offre une chaise où je m'assieds, près de la fenêtre.

— Je suis Hendrik, fait-il, en traversant la salle; Simon ne vous a jamais parlé de moi, sans doute ? Vous êtes venu pourtant déjà. Mais j'étais chez une tante, depuis la mort de maman...

— Non, Simon ne m'a jamais parlé de toi, Hendrik. Pourtant tu es un digne garçon et tu n'as guère peur de travailler, à ce qu'il me semble...

Il soulevait une grande marmite de cuivre, pleine d'eau et comme je m'approche de lui pour l'aider à la mettre sur le vieux poêle, il me repousse gaiement et termine d'un effort son geste harmonique.

— Oh, cela n'est pas lourd, monsieur Omer Réallier. L'habitude. Et puis, vous n'êtes pas venu ici pour vous salir... Père est aux champs avec la grande sœur et mon plus jeune frère, le petit Emile. Encore un qui ressemblera à Simon... C'est la saison où l'on peine dur ; et comme il y a du soleil on ne prend même pas les minutes du repas; on mange d'une main, et l'on travaille de l'autre... Ah, la moisson sera belle. Nous aurons tous des costumes neufs pour la kermesse d'automne et nous tuerons les deux porcs...

Hendrik coupait en tranches des betteraves et des carottes qu'il jetait dans l'eau de la marmite.

— Vous voyez, je garde la maison et je prépare le manger des bêtes...

— Oui, vous la gardez bien mal ! fis-je, à mon tour, après m'être bercé au rythme de sa parole confiante. Je me suis promené partout et vous ne m'avez pas entendu...

Il éclata de rire et découvrit ses dents, plus fort.

— Qui voulez-vous que nous craignions ! On n'a jamais vu de voleurs chez nous. On ne nous a jamais pris que des cerises et des poires. Et c'était moi qui guidais la petite troupe des maraudeurs, de verger en verger... Puis, il y a tant de fruits, là, sur les branches qu'il faut bien en laisser une partie aux gamins du village.

C'était dit d'une façon si gentille, si naturelle, que je sentis délicieusement se troubler mon cœur.

— Mais vous êtes venu pour l'horloge, n'est-ce pas ? reprit Hendrik, devenant sérieux.

— Oui, en effet. Mais cela ne presse pas... J'ai toute la matinée...

— Venez, je vais vous montrer le chemin. C'est

assez difficile à trouver; et puis il y a une demi-lieue de distance...

Il était sorti et je le suivais, ne voulant pas le contrarier. Au milieu de la chaussée il s'arrête et m'explique les sentiers qu'il me faut prendre pour arriver chez le fermier Pol Latem. Hendrik me tend la main et je la serre tendrement avant de me mettre en route.

Je ne sais quel charme pénétrant a captivé mes sens. Le visage d'Hendrik, comme une obsession, vient dans ma pensée se dessiner en lignes indéfinies. Tandis que je marche sur la terre dure, c'est sa voix qui me berce l'oreille et en observant distraitement les paysans qui passent, ce sont ses yeux bleus qui se fixent sur moi, ces beaux yeux bleus fatidiques qui sont la clarté amative de nos races du nord comme les prunelles noires sont la sombre lumière tragique des contrées du soleil... Et je songe au jeune garçon comme si j'eusse évoqué le souvenir d'un frère plus tendrement aimé qu'une maîtresse... Cette nature sublime et préférée me paraît indifférente et le ciel gazé d'or est comme un immense miroir où, infiniment, se reproduit invisible mais palpable, dirait-on, le visage, la personne de mon ami Hendrik. C'est sa présence que j'évoque en pressant le pas, plus heureux à chaque seconde de rapprocher le moment où, tantôt, je le reverrai, mais plus triste aussi de m'éloigner cependant de la ferme où il chante et où ses pieds nus, sur le sable, semblent faire aussi chanter les pierres rouges...

Et des voix moqueuses, dans le silence, me poursuivent, me reprochent mon affection soudaine, m'irritent et crispent mes sens. Les grandes ailes d'un moulin, dont je contourne la base pour bifur-

quer à un carrefour, ont l'air de vouloir me battre et je n'ai que le temps de me jeter de côté pour éviter leurs coups. Le vent dans les feuilles a des murmures malins et les cris des bêtes me parviennent par-dessus les champs, ironiques et exaspérants. C'est toute la nature qui me désapprouve, me gronde, me ridiculise et c'est elle pourtant qui, avant que je l'eusse vu, l'ineffable garçon de ferme aux cheveux noirs teintés de bleu comme ceux de Dionisos, a fait surgir en moi tout ce bonheur préalable, toute cette jouissance innée que la rencontre d'un seul regard allait caresser et éblouir...

Fièrement, je marche et j'ai l'air de braver des menaces et de vouloir confondre l'anathème. Jamais je ne me suis senti tant de vaillance, tant de fierté, et en gravissant la montée lente de la colline plantée de cônes de houblons, j'ai la sensation d'aller à un combat, de conduire un mystérieux assaut dont je serai le vainqueur et dont je serai aussi la victime...

La vallée, à gauche, s'étend immense, mouvementée, avec une perspective de rubans de verdure et de terre brune labourée. Des tuiles rouges mettent des taches de sang dans les bouquets d'arbres que bleuit la distance. Les chemins font des arabesques au milieu des champs et simulent les caractères d'une écriture grave et hiératique qui ne doit pouvoir être lue que du haut des cieux... On dirait d'un paysage de maître gothique et au premier plan duquel eût dû figurer une scène de la vie du Christ ou le martyre de saint Sébastien... A quelque distance la vallée remonte, et s'adoucit en coteau léger dont le sommet forme la lisière du bois. Un bizarre chemin en ovale fantasque forme un calvaire singulier et les stations sont représentées

par des chapelles de planches noircies clouées au tronc des peupliers sans branches. Des femmes lentes et immobiles, même en marchant, pourrait-on dire, dans leur manteau à capuchon lourd, vont et s'agenouillent. Un escalier de pierre, construit dans le flanc de la colline, avec laquelle se confondent ses marches jonchées de feuilles mortes, conduit les vieilles croyantes au pied de la croix. Sur le bois vermoulu se tord, dans un geste de prière plutôt que de douleur, comme s'il se plaignait d'être là depuis tant de siècles accroché, un Jésus informe et dont les braves gens n'ont jamais connu l'horrible corps et le repoussant visage, car ils se sont habitués à ne jamais le regarder qu'à travers des larmes ou des visions... Et le corps grotesquement sculpté sous mon regard paraît s'ennoblir, s'affiner; le geste des bras étendus devient noble et naturel, les jambes longuement raidies se précisent en une ligne régulière et le visage s'adoucit, s'humanise et revêt soudain les traits d'Hendrik, placides et calmes dans la souffrance qui pâlit et diminue à mesure que de son flanc, de ses mains et de ses pieds troués coule du sang rouge... Et j'ai l'illusion, en suivant des yeux les vieilles femmes priant tête baissée au pied de la croix, que c'est la nature idéale qu'elles implorent, le ciel clément du pays natal, toute l'âme ambiante et tendre de la contrée brabançonne symbolisée une seconde, grâce à la force de mon obsession, par la figure transposée du jeune paysan...

Le fermier Pol Latem me reçoit. Il s'étonne de me voir venir seul, quand je lui ai dit mon nom. Et ma visite se précipite; j'ai à peine vu le meuble, tellement beau, tellement délicat qu'il eût fait, en d'autres circonstances, toutes mes délices, toutes

mes joies de quinze jours, que je repars, la pensée absente, le cœur gros, les yeux lourds d'une envie indicible de pleurer... Me revoici sur la grand'route, au milieu de la grand'route où je marche étrangement émotionné. Chose singulière, c'est avec véhémence que me pousse en avant l'idée de revoir Hendrick, de le sentir près de moi, matériellement bien entendu, avec son regard insouciant et affectueux, car depuis mon départ, en vérité, il ne m'a guère quitté durant une seconde. Rien ne m'intéresse, rien n'existe de tout ce que je vois et dépasse, et pourtant c'est avec précision que je détaille et sens les moindres choses. Des enfants jouaient dans le sable, devant ce cabaret peint en vert déjà loin derrière moi; ils m'ont jeté de la terre sans m'atteindre et l'un d'eux m'a fait des pieds-de-nez. Une cheminée de chaumière exhale, là-bas, un ruban de fumée recroquevillé comme un sarment de houblon; un carabe doré me précède de son émeraude mouvante et inquiète, et ne voulant point l'écraser, je quitte l'accotement pour prendre le milieu de la chaussée... Une belle fille me croise, une fourche sur l'épaule, la tête prise dans un madras écarlate. Et sa beauté me frappe si fort que je me retourne, un instant rapide, mais si tôt oublié, pour la regarder et suivre la ligne plantureuse de ses hanches et de sa croupe tortillante.

Un quart d'heure encore et je serai arrivé. Déjà, au loin, je vois les grands ormes opposés à la maison de Simon et dont l'ombre à présent doit se tourner vers le fossé où se reflète la haie d'aubépines en fleurs. Jamais midi ne fut plus intolérablement silencieux; et le silence est ainsi que de la lourdeur qui tomberait du zénith en poussières minuscules dans mon cœur. J'ai la sensation d'un

voyageur assoiffé qui s'avance vers une oasis où il va enfin boire, mais dont il approche avec crainte et la vague appréhension de trouver le puits à sec ou la source tarie...

Comme le matin, je pousse la claire-voie et les poules s'envolent. Hendrik m'a aperçu et du seuil de la ferme il me parle, tandis que je vais vers lui:

— Déjà de retour! sapristi, vous n'avez pas perdu votre temps, monsieur Omer. Et l'on prétend que les gens de la ville sont de mauvais marcheurs!... Mais vous êtes tout rouge; quelle imprudence, monsieur Omer, vous êtes tout mouillé : ne restez pas là, au soleil; dans la salle il y a de la fraîcheur.

Il m'avait pris ma canne et mon chapeau de paille et j'avais senti, comme une caresse, ses mains sur la mienne et sur mon front. Je m'assis, le regardant aller dans la chambre dallée.

— Et l'horloge? fit-il, de nouveau; elle vous plaît! Il paraît qu'elle a un si joli timbre, une véritable musique. Vous l'avez fait sonner, n'est-ce pas?...

Je répondis par un signe affirmatif, quoique j'eusse à peine aperçu le meuble.

— Alors Simon vous l'apportera lundi sur sa carriole. Je vais lui dire que l'affaire est arrangée... Mais, à propos, vous le lui direz vous-même. Nous allons manger un morceau à nous deux. Les autres déjeunent aux champs. Simon ne tardera pas à rentrer.

J'acceptai de bon cœur. Cette invitation était si cordiale, si franche! Et le jeune fermier manifestait un tel plaisir de partager son repas avec moi, que je me sentis profondément heureux. Hendrik m'avait complètement séduit; son âme me semblait tellement belle, tellement naïve et tendre que mon désir était de la connaître, de la savourer

totalement, comme si j'eusse respiré le parfum d'une fleur inconnue rencontrée au bord d'un chemin souvent parcouru. Il se mêlait à ce désir une grande joie intérieure, une joie très pure, et si j'avais pu contempler dans le recueillement la figure de mon ami et écouter sans l'interrompre sa voix berceuse et vibrante, mon bonheur eût été à son comble et je n'aurais rien voulu davantage...

— Vous vous assiérez là, près du poêle... Ainsi vous êtes en face de la fenêtre et vous suivez les gens qui passent sur la route et le tournoiement du moulin de Morette dans le cadre des volets.

Nous mangeâmes et, simplement, il me fit les honneurs d'un délicieux déjeuner rustique que nous arrosâmes de quelques bonnes pintes de bière qu'Hendrik alla tirer au tonneau dans la cave.

— Cela n'est pas très copieux, vous voyez, monsieur Omer, mais vous vous rattraperez à la kermesse, car vous me promettez de venir, n'est-ce pas? Vous nous aiderez à manger nos deux porcs et vous ferez danser ma sœur...

— Volontiers, cher Hendrik! Et quand cette kermesse?

— Le premier dimanche de septembre qui suit la Saint-Mathieu. Un des premiers jours d'automne.

— Et on s'amuse fort, ce dimanche?

— Oh, oui! Je ne vous parle pas d'expérience, car cette année seulement je célébrerai, avec mes seize ans, la kermesse pour de bon. Mais il faudrait demander cela à mon frère Simon. En voilà un qui ne boude pas au plaisir et qui est aimé des filles...

Il prononça ces derniers mots timidement, d'une voix effacée et il rougit un peu... Puis il me parla longuement de la fête des gars de la contrée, d'a-

ventures survenues à son frère et qui avaient mainte fois failli tourner au tragique. Sans perdre de temps, Hendrik avait dégarni la table et secoué la nappe à carreaux blancs et rouges. De nouveau il allait et venait dans la salle ensoleillée au fond par le reflet des vitres et sur le plafond de laquelle la grande marmite pleine d'eau arrondissait une tache claire fourmillante... Je m'étais levé et j'avais rapproché une chaise de la croisée.

— Alors, mon cher Hendrik, tu vas te donner du bon temps...

— Nous essaierons, monsieur Réallier. Il ne faut jamais dire d'avance que l'on va s'amuser, car c'est surtout lorsqu'on a escompté son plaisir qu'il tombe à l'eau...

— Et tu vas lutiner les petites paysannes, hein! coquin, repris-je, en lui tapant amicalement sur la joue et en restant debout devant lui.

— Lutiner! Oh, je les embrasserai bien, je pense, fit-il, après avoir hésité quelques secondes, comme tous les autres. Et ce sera la première fois d'ailleurs... Vous voyez que ce ne sera pas trop tôt...

Il prononçait cela d'une façon tellement charmante, tellement heureuse que je partageais son plaisir, que j'en goûtais plus que lui. Ses yeux bleus étaient en ce moment si vifs et ses lèvres si rouges!...

— Je te jure, Hendrik, que tu n'auras pas besoin de marchander leurs baisers... Ce sont elles qui les prendront, car jamais elles n'auront baisé bouche plus amoureuse.

Mon ami se taisait et souriait, immobile à mon côté.

— Et ce ne sont pas elles seules qui aimeraient à connaître leur saveur, cher Hendrik. Ainsi, moi, n'est-ce pas, je serais ravi de pouvoir t'embrasser, tendrement, affectueusement, comme si j'embrassais un frère chéri...

Je lui avais pris les mains, tous les deux nous tremblions un peu. Il avançait la bouche, que ses regards très clairs paraissaient éclairer en tombant de dessous ses paupières mi-baissées et j'approchais mes lèvres aussi...

Un bruit de roue sur le pavé, le choc du cheval battant du fer contre le sol, en s'arrêtant, l'écho de la sonnaille familière, le saut de Simon quittant son siège, tandis que la carriole, avec sa bâche gonflée comme une voile, venait se profiler derrière les rideaux de mousseline baignés de soleil.

Nous avions défait notre étreinte, je m'étais assis sur une chaise, tout à coup très triste. Et ce brave Simon qui était ma joie naguère, dont j'attendais impatiemment, chaque semaine, l'arrivée à la maison, où il m'apportait la fraîcheur et la clarté de ma contrée de dilection, j'eusse en ce moment souhaité de ne l'avoir jamais connu.

C'est ce souvenir latent, souvent remémoré depuis, qui mélancolisait mon cœur ce soir et me désespérait. Ce baiser impossible dont j'avais deviné la saveur, le baume sur mon âme longtemps obscurcie, je ne l'ai jamais goûté et je ne le goûterai jamais ! Car maintenant il ne serait plus ce qu'il eût été ce matin d'été, au milieu de ce silence adéquat à ma pensée, à tout mon être ; et vouloir le faire renaître ne serait que contrainte et folie. Mon horloge marque cette heure qui fut et qui ne sera pas, et comme pour que je garde à jamais le secret de cette tristesse et ne la dise à quiconque, la

grande aiguille mince, comme un doigt qui recommanderait infiniment le silence, se meut et avance sur une bouche qu'on ne voit pas et dont le timbre de cuivre est la parole éternelle...

SANDER PIERRON.

DE KANT A NIETZSCHE[1]

—

LES IDOLES DU CIEL LOGIQUE : VÉRITÉ

—

— Qu'est-ce que la Vérité?
lui dit Pilate.
Ev. selon St Jean.

I. L'idée de Vérité se constitue au moyen d'une confusion de la forme et du contenu de la Connaissance : l'infaillibilité de l'Intellect, en tant qu'il se saisit lui-même, est attribuée à l'Intellect en tant qu'il s'applique à l'expérience. — II. Philosophie de la Connaissance empirique : Claude Bernard. — III. La relativité de la Connaissance, fondée sur l'inexistence d'une cause première, se manifeste dès les sciences d'observation les plus simples : exemple de l'astronomie. — IV. L'incertitude des sciences va croissant avec le degré d'empirisme impliqué dans leur objet : la morale, la plus incertaine des sciences. — V. A cette science, la plus riche en empirisme, on a appliqué la conception de Vérité formée à l'occasion des sciences *a priori* de la raison. Une attitude d'Utilité usurpe le nom d'une attitude de Connaissance. — VI. La Vérité, principe de fanatisme et de combat, est le substitut du principe de différenciation qui engendre la Vie.

On a montré, en une première étude, le mensonge monothéiste dans son rôle vital. On l'a considéré comme le support de l'illusion nécessaire à la vie morale pendant les dix-huit cents ans de notre civilisation d'Occident. On l'a pris à sa formation dans le dogme, on l'y a vu se fortifier, on y a suivi son évolution jusqu'à ce qu'il se formulât sous l'apparence rationaliste, hors de l'œuf théologique où il avait d'abord germé. C'est dire qu'on l'a vu substi-

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 112, 114.

tuer peu à peu à une fiction unique, qui s'adressait aux imaginations et leur commandait sans explication toute la série des actes utiles, un ensemble de fictions abstraites, prétendant tirer leur empire des lois de la raison. Ces fictions abstraites, se dépouillant de plus en plus de leur apparence primitive, en sont venues à se défaire de l'idée Dieu qui les avait engendrées. Mais ceux des philosophes rationalistes qui commirent l'attentat définitif sur la divinité ne manquèrent point de dépouiller leur victime : ils s'emparèrent de ses attributs dont ils couvrirent, ainsi que d'un insigne de commandement, les idées qu'ils intronisaient. Imitant les attitudes et les procédés du Dieu ancien, les fictions rationalistes se donnèrent pour des entités réelles, pour les lois de la Vie qui, en réalité, les utilise comme des moyens et des artifices.

On va montrer que ces idées abstraites procèdent de la théologie, et qu'il faut voir en elles des boutures de la plante dogmatique : piquées en apparence dans le sol rationnel, elles traversent cette couche mince de terre rapportée et vont faire leurs racines dans le terreau profond de la foi, dans le fumier chaud de la crédulité où elles plongent en réalité et se nourrissent. Tenant compte de leur simulacre, on les appelle ici, — pour les distinguer des idoles théologiques, — des idoles logiques. Ces idoles, ce sont les idées de *Vérité* et de *Liberté*. La science de la Connaissance, qui n'a pas pour but d'organiser la Vie, mais qui recherche comment la Vie est faite et s'organise, les tient comme l'idée Dieu, et au même titre, pour des fictions. Elle va nous montrer leur inanité, mais en même temps elle reconnaîtra leur utilité vitale. Le non-vrai n'a-t-il pas été pris comme condition de Vie? On ne s'éton-

nera donc point de voir cette condition produire ici sa conséquence.

Les idées de Vérité et de Liberté sont des fictions, mais des fictions naturelles, engendrées par la Vie qui ment dès qu'elle se meut. La touffe d'herbes fraîches attachée, pour le dresser, devant les naseaux du cheval qui, dans un manège forain, fait tourner le cirque des chevaux de bois, n'a par elle-même aucune vertu pour faire mouvoir l'appareil, mais le cheval, attelé et harnaché, s'élance vers l'herbe fraîche qui fuit devant lui d'une vitesse égale à celle qu'il déploie pour l'atteindre. Ainsi il entraîne de son effort tout le cirque des chevaux de bois avec ses cavaliers enfantins, ses écuyères en fête, parmi le bruit des propos et des chants, dans un fracas d'orgues et de cymbales, sous la lumière des quinquets multicolores. La Vérité, la Liberté sont pour l'homme ces bouquets d'herbes fraîches : l'homme croit qu'une Vérité fixe est assignée comme un but à l'effort intellectuel; il croit qu'il dispose d'un libre arbitre, c'est-à-dire du pouvoir de se modifier lui-même, de se déterminer dans le sens de la Vérité qu'il aura trouvée. Et l'homme aussi prend sa course vers ces promesses fleuries qui règlent la vitesse de leur fuite sur l'énergie de son élan. De la sorte est mis en branle le diorama infiniment complexe du monde moral, parmi le cortège des civilisations, la clameur des prières, la frénésie des actes, et la méditation des philosophes, tandis que peut-être quelque illusion mécanique analogue entraîne le cirque planétaire dans son orbe, en un tournoiement d'astres et de molécules, avec ses soleils en cavalcade et ses étoiles en fête.

I

La mythologie rationaliste, où prend place l'idole Vérité, se constitue de la même façon dont s'est formée avec Platon la mythologie théologique. Elle procède d'une confusion de la forme avec le contenu de la Connaissance.

Parmi les rapports que l'intelligence saisit entre les choses, quelques-uns ont, par-dessus tous les autres, fasciné les hommes : ce sont ceux qui s'imposent au regard de tous avec une rigueur identique. Or, on n'a pas pris garde que la similitude universelle de cette vision vient de ce qu'elle porte sur la forme même de l'acte intellectuel. L'intelligence en tant qu'elle formule ces rapports s'appréhende elle-même, et décrit son propre mécanisme. Ce mécanisme est, comme on l'a vu d'après Kant, un système d'illusions, c'est, d'une façon précise, l'appareil au moyen duquel l'Etre, se distinguant en objet et en sujet, se déforme à sa propre vue. Les propositions mathématiques, géométriques et logiques, sont la description détaillée des diverses lentilles qui composent cet appareil; elles énoncent les propriétés du temps, de l'espace, de la cause, les modalités rationnelles, d'un mot, les lois de perspective, selon lesquelles l'Etre se pose en objet pour un sujet. Toutes les intelligences tombent d'accord sur ces lois, parce que toutes les intelligences y sont soumises. parce qu'elles sont les règles mêmes du jeu de l'intellect, parce qu'elles sont antérieures à tout empirisme. Elles sont *ce à travers quoi* le mensonge phénoménal va surgir, elles sont *cela* avant toute apparition, et *cela* est commun à tous, est placé devant les yeux de tout sujet, *cela* équivaut à la balustrade circulaire qui maintient

tous les spectateurs du panorama au même point central où se forme l'illusion créatrice du spectacle.

Or, au lieu de remarquer, comme les spectateurs initiés, que ce système fixe de perspectives a pour mission de falsifier l'Etre en son essence, et d'engendrer la fantasmagorie du non-vrai, les hommes ont été frappés de ces seuls faits : l'unanimité et la concordance de leur vision sur les lois même de la représentation, le caractère absolu, immuable et entièrement défini de ces lois. A cet accord de tous les intellects au sujet des lois qui régissent l'intellect, ils ont donné le nom de Vérité. En ce sens, cette appellation est légitime. On n'a garde de la dénier aux lois mathématiques, géométriques et logiques qui en ont suscité l'emploi. Car ces lois constituent au regard de la raison pure ce hors de quoi l'esprit cesse de se mouvoir.

Jusque-là, et en tant qu'elle consacre cette infaillibilité d'un nom spécial, l'intelligence humaine use de son droit. Mais c'est ici précisément que le quiproquo se forme et qu'il en faut noter les phases. L'esprit de la plupart des hommes jouit peu de la contemplation de ces vérités logiques et mathématiques; car elles n'intéressent nullement leur passion et le consentement universel qu'elles engendrent est compensé par le peu de joie qu'elles procurent aux hommes plongés dans la vie. Ceux-ci donc ne s'attardent guère à les envisager; ils les considèrent tout juste le temps de les décalquer, de les prendre pour modèles de l'idole qu'ils vont dresser et de leur dérober l'apparence de leurs propriétés. S'étant engoués de ce pouvoir inhérent à l'intellect de saisir avec rigueur les lois formelles, de son propre fonctionnement, d'être, à ce point de vue, en harmonie avec lui-même, ils lui ont attri-

bué ce pouvoir à l'égard de son contenu, que l'intellect a précisément pour objet de rendre insaisissable en le diversifiant indéfiniment, en le dénaturant, en le faisant apparaître à travers le trompe-l'œil du devenir et parmi les perspectives de l'espace.

D'une vue pure et simple que la science prolonge comme au moyen d'un télescope, que la science rend plus perçante, comme au moyen d'un microscope, mais dont la seule fonction, en tant qu'elle s'applique à la réalité phénoménale, est de percevoir des relations nouées entre elles indéfiniment, les hommes ont fait une machine à produire la vérité, c'est-à-dire ce genre de certitude et de repos parfait que goûte l'intelligence en tant qu'elle prend conscience d'elle-même et d'elle seule. Aussi lorsque les hommes font appel à la Vérité et lui prêtent un pouvoir despotique, ce n'est point de la vérité logique ou mathématique qu'ils se réclament, ce n'est point de la vérité au sens unique que ce mot comporte, mais de l'idole qu'ils ont mise à sa place et conçue à son image. Ils visent dans leur recherche une cause première des phénomènes physiques de laquelle déduire le monde, une loi morale universelle, cause première en son genre, décidant souverainement du bien et du mal. Or, l'hypothèse d'un premier principe, d'une cause première, se brise à la loi de causalité qui nous contraint de demander à toute idée se présentant à notre esprit à la façon des rois épiques accueillant un hôte : « quel est ton pays d'origine et qui t'a engendrée? » Toute idée sans réponse pour ces questions ne franchit pas le seuil de l'esprit dont l'unique fonction est de comprendre par les causes.

II

Le domaine de la vérité est donc circonscrit dans des limites nettement déterminées. Ces limites sont celles-là mêmes des lois formelles de l'esprit. La vérité est l'apanage exclusif de la science des formes de la Connaissance et l'enseignement dernier de cette science consiste à nous apprendre que son mécanisme, dès qu'il entre en activité et fait surgir l'Etre à sa propre vue, dénature l'Etre en un système de perspectives sans fin ayant pour effet nécessaire de le rendre insaisissable et réfractaire à toute construction.

Dès que l'esprit cesse de décrire les rouages divers qui président à son fonctionnement pour considérer ce qui apparaît à travers le jeu de ces rouages, son œuvre cesse d'être la science de la Connaissance pour devenir la science du phénomène, — la Science, au sens ordinaire du mot. Et cette science aussitôt cesse d'avoir pour objet la vérité. Son but est de décrire la suite et l'enchaînement des phénomènes qui composent le mirage cosmique selon les lois d'illusion engendrées par la distinction de l'Etre en objet et en sujet. Il est entendu qu'elle ne découvrira jamais, parmi cet ensemble de phénomènes, celui qui serait l'explication de tous les autres, puisque ce phénomène ne peut exister, puisque l'explication de l'Univers réside, en deçà du mirage de la causalité, dans le fait même de la distinction de l'Etre en objet et en sujet, en dehors des atteintes de la Connaissance.

Par contraste avec la science de la Connaissance qui a pour objet la vérité, on peut assigner pour objet à la science proprement dite la notion du mystère. Comprendre scientifiquement, c'est deve-

nir plus capable d'étonnement. Une profession de foi d'agnosticisme est au seuil de toute pensée scientifique digne de ce nom. Un savant révèle la mesure de son esprit lorsqu'il conçoit le progrès indéfini de la science allant non pas à la découverte de la Vérité, mais à une vue plus directe et à une sensation plus intense du mystère.

L'intelligence humaine, avec ses lois dont nous avons reconnu la valeur déformatrice, résume l'attitude de l'Etre universel prenant conscience de lui-même, se donnant lui-même à lui-même en représentation. Les moyens de cette entreprise fantasmagorique nous ont révélé leur but et leur essence. Nous les avons vus disposés de façon à perpétuer indéfiniment le spectacle, agencés de manière à garantir à la curiosité un éternel aliment. Ne serait-il pas singulier de demander la vérité à un appareil institué pour engendrer l'illusion et ne serait-ce pas faire injure aux lois de l'esprit, les supposer mal faites, défectueuses et pauvrement conçues, que d'imaginer qu'elles vont faillir à leur mandat et cesser tout à coup d'engendrer des fantômes, qu'elles vont nous révéler l'énigme qu'elles ont pour mission de perpétuer ?

Le spectacle de la science et de ses procédés achève de dissiper une pareille rêverie. Car la science n'a d'autre effet, en discernant les causes immédiates des phénomènes, que de montrer, après chaque anneau ajouté à la chaîne causale, après chaque explication fournie, l'ignorance demeurée la même : ainsi la conscience du mystère s'amplifie de ce que tout effort pour le dissiper ne parvient qu'à le faire plus obscur et plus dense. De la part des savants, la recherche de la Vérité irait à violer les lois de l'intellect : cette recherche serait l'im-

piété suprême si elle n'était d'abord la sottise suprême. Aussi fait-elle place chez eux à une attitude toute différente, à une curiosité qui se repaît de sa propre tension et accepte de n'être jamais assouvie. L'habitude de manier sans cesse les lois mystérieuses de l'univers, l'effort constant pour se hausser par-dessus les intelligences, afin de voir au delà de l'énigme commune se former des énigmes nouvelles, développent chez eux, à la suite d'une résignation, stoïque peut-être en son principe, une partialité résolue en faveur de ce qui est, cet « amor fati » dont Nietzsche faisait le mètre propre à apprécier la grandeur d'un esprit. De ce point de vue et de cette attitude naissent une sentimentalité intellectuelle en antagonisme absolu avec la croyance, avec l'aspiration vers la Vérité, avec le respect de la Vérité. Ce mot, devenu suspect, ne se rencontre plus que sur les lèvres de ceux qui attendent de la Science ce qu'elle ne peut donner, sur les lèvres de ces croyants derniers venus, de ces dogmatiques de l'espèce la plus récente et la plus aveugle et qui sont situés dans le monde intellectuel à l'antipode des esprits scientifiques.

Je suis tenté de penser que les savants, au cours de ce siècle, et principalement dans ce pays, ont fourni les esprits de la plus noble sorte et de la plus philosophique. Cela apparaîtra avec évidence et par contraste, lorsque l'on considérera durant la même période, — depuis Kant jusqu'à Nietzsche, — et dans le même pays, l'effort des philosophes uniquement appliqué à frelater les lois de la raison et à restaurer l'esprit théologique. La véritable philosophie ne consiste pas, en effet, en la création d'une terminologie et d'une algèbre au moyen desquelles des augures officiels, et qui ne rient point, échangent des

formules intraduisibles prêtes à éclater, comme des compositions chimiques mal faites, sitôt que, dépouillées de leur ésotérisme, on les expose à l'air libre du bon sens. La véritable philosophie consiste à connaître le pouvoir et les limites de l'esprit, à ne pas confondre ses catégories, à ne lui demander que ce qu'il peut donner.

Or, de ce pouvoir et de ces limites, les savants semblent avoir eu une meilleure conscience que les philosophes. L'exercice même de la science implique chez eux, d'une façon tout au moins virtuelle, cette notion précise. La plupart ne nous ont donné pour preuve qu'ils la possèdent que la direction même de leurs recherches et s'en sont tenus au témoignage de leur œuvre; pourtant l'un des plus considérables d'entre eux a su mettre au jour, d'une façon éclatante, et en des pages d'une clarté parfaite, ce substratum de la pensée commune. Claude Bernard, au deuxième chapitre de son *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, a donné un véritable canon de l'esprit scientifique dans ses rapports avec l'univers qu'il observe.

Sous des radicaux identiques des tendances pareilles se perpétuent, manifestant seulement par les désinences l'évolution de la pensée. C'est ainsi que l'esprit théologique semble s'être réfugié dans l'esprit théorique. C'est là que Claude Bernard le découvre; il nous dit l'utilité et le danger des théories. « Il faut croire à la science, nous dit-il, c'est-à-dire au déterminisme, au rapport absolu et nécessaire des choses, aussi bien dans les phénomènes propres aux êtres vivants que dans tous les autres; mais il faut en même temps être bien convaincu que nous n'avons ce rapport que d'une manière plus ou moins approximative et que les théories

que nous possédons sont loin de représenter des vérités immuables. Quand nous faisons des théories générales dans nos sciences, la seule chose dont nous soyons certains, c'est que ces théories sont fausses absolument parlant. Elles ne sont que des vérités partielles et provisoires qui nous sont nécessaires comme des degrés sur lesquels nous nous reposons pour avancer dans l'investigation. » Et plus loin : « En résumé, les théories ne sont que des hypothèses vérifiées par un nombre plus ou moins considérable de faits; celles qui sont vérifiées par le plus grand nombre de faits sont les meilleures, mais encore ne sont-elles jamais définitives et ne doit-on jamais y croire d'une manière absolue. »

Enfin il oppose nettement la science de la Connaissance pure qui considère des rapports subjectifs, c'est-à-dire formels, et engendre des vérités immuables, à la science proprement dite qui considère des rapports objectifs et s'applique à ce contenu de la Connaissance que nous nommons l'univers. A cette science il assigne pour but et sans ambages l'ignorance, qu'il érige en dogme en ces belles formules : « L'esprit de l'expérimentateur, dit-il, se distingue de celui du métaphysicien et du scolastique par la modestie, parce que, à chaque instant, l'expérience lui donne la conscience de son ignorance relative et absolue. En instruisant l'homme, la science expérimentale a pour effet de diminuer de plus en plus son orgueil en lui prouvant chaque jour que les causes premières, ainsi que la réalité objective des choses, lui seront à jamais cachées et qu'il ne peut connaître que des relations. C'est là, en effet, le but unique de toutes les sciences ainsi que nous le verrons plus loin. »

Le but unique de toutes les sciences, dit expressé-

ment Claude Bernard. Cette déclaration d'un savant vient à l'appui des conclusions philosophiques qui viennent d'être prises. Il en faut détacher ces deux propositions essentielles qui embrassent et distinguent la Connaissance sous ses deux aspects : l'objet de la science formelle de la Connaissance est la vérité. Cet objet ne peut pas ne pas être atteint. Il ne peut non plus être confondu avec quelque autre; il est unique. Au contraire, l'objet de la science de l'Univers est de nous faire toucher notre ignorance essentielle. Le mystère est la clef de voûte de tout l'édifice phénoménal : c'est cette clef de voûte que la science en son dernier effort arrive à nous faire découvrir. L'idolâtrie des hommes consiste expressément à assigner pour objet, à la science du contenu de la Connaissance, c'est-à-dire à la science de l'Univers, l'objet poursuivi et naturellement atteint par la science des formes de la Connaissance.

Donc, les notions de science et de Vérité s'excluent. La science ne se propose jamais la Vérité pour objet : elle est une vue, notre vue naturelle prolongée, et qui peut l'être indéfiniment, parce que l'espace ne lui fera jamais défaut par delà les horizons qui momentanément la bornent. La science ne fait jamais que tresser des chaînes de phénomènes liés entre eux par le rapport de la cause à l'effet. Parfois elle noue ces chaînes à une théorie ciselée par l'hypothèse en finalité, pour reposer notre curiosité émerveillée, faire saillir, par cet artifice, la beauté harmonieuse de ce fragment détaché de l'indéfini. Mais elle n'ignore pas qu'il n'est pas de finalité dernière, que par delà la fin la plus lointaine, il en est d'autres, indéfiniment, qui dé-

couvertes feront apparaître la relativité, les vices et les erreurs de cette théorie, dont l'harmonie semble actuellement entière.

III

Dès qu'à travers l'appareil de la Connaissance, l'intelligence se pose en sujet devant un objet, et voit apparaître quelque phénomène, toutes les conditions se réalisent aussitôt qui doivent assurer l'inviolabilité du non-vrai, garantir sa permanence, rendre impossible tout accident de nature à faire cesser le spectacle par l'intrusion du vrai. Ce fait de l'incertitude scientifique fondée sur l'inexistence de causes premières, ce fait essentiel se révèle et s'affirme d'une façon absolue à l'occasion des sciences d'observation les plus simples et les plus parfaites. C'est ainsi que l'astronomie, dont les investigations pourtant sont parvenues à dépasser les phénomènes qui tombent sous nos sens, nous montre son impuissance et la source même de cette impuissance.

Fondée sur la mécanique, l'astronomie construit le monde sur des données presque uniquement rationnelles, d'où la précision de ses résultats et l'étrange obéissance des corps célestes à ses lois. Toutefois cette science ne considère les phénomènes célestes que pendant une période de la durée que d'autres périodes précèdent. D'autre part, elle ignore le rapport et la hiérarchie de cause à effet qui peuvent exister entre les divers états de la matière et les forces qui l'animent, chaleur, électricité, mouvement. Aussi, faute de pouvoir assigner au mouvement cosmique une cause immédiate, elle le tient pour donné, elle se restreint à l'étudier dans ses manifestations, et renonçant à connaître

son origine, le retire d'une façon tout artificielle du cycle de l'évolution dont il dépend et où il se perd en réalité dans la causalité du devenir, dans les perspectives de cette loi rationnelle qui nous contraint à rechercher toujours l'explication d'un état donné dans un état antécédent. Par cette restriction qu'elle s'impose, l'astronomie confesse le caractère relatif de ses recherches et de ses lois.

Elle fait encore un pareil aveu sous une autre forme : car elle n'atteint et ne régit qu'un fragment de l'espace, qu'elle isole, pour l'étudier, de tout le reste dont il dépend. Sous le nom d'astronomie solaire, elle ne considère que les astres soumis à l'attraction de notre soleil. Elle laisse à l'astronomie stellaire le souci de recueillir des renseignements partiels sur des fragments de l'espace plus lointains et aucun pont n'a pu être jeté entre ces deux extrémités d'une même science. Les lois de Newton nous rendent compte des courses des planètes autour d'un même soleil pourvu que l'on accorde le mouvement, mais elles ne valent pas pour nous expliquer l'équilibre des mondes stellaires entre eux. D'une notion précise, la science astronomique nous précipite dans l'incommensurable : elle nous apprend que l'étoile la plus voisine de notre système solaire est située à une telle distance de lui que la loi d'attraction ne saurait plus de ce lointain se montrer efficace. Pourtant, la relation de notre Univers ainsi circonscrit avec l'Univers qui l'entoure n'en est pas moins certaine. Cette dépendance, dont la loi demeure ignorée, limite la certitude de nos observations et implique un principe d'erreur. L'Univers inconnu qui nous embrasse comporte à l'égard de notre petit monde un pouvoir de causalité fait pour rompre le déterminisme

partiel que nous avons décrété ; un miracle demeure toujours suspendu au-dessus de nos prévisions. L'impossibilité d'appuyer notre soleil immédiatement sur le Centaure ou sur Sirius nous contraint d'imaginer, au delà des corps célestes connus, des astres anonymes ou des systèmes d'astres d'une pesanteur et d'un volume incalculables auxquels nous suspendre, ou plutôt de supposer, par delà les lois de l'attraction des lois nouvelles dont celles de Newton ne seraient qu'un lointain corollaire. En proie à la causalité de l'espace, il nous faut agrandir sans cesse l'Univers inconnu pour équilibrer l'univers connu et lui trouver des points d'appui. Ainsi, l'impossibilité de circonscrire l'Univers et de tabler sur un ensemble déterminé afin d'en déduire des lois réelles ne tient pas à l'impuissance de notre esprit que nous pourrions supposer surmontée, mais à la forme même des lois de la représentation. L'impossibilité de limiter l'univers dans l'espace et dans le devenir et comme conséquence l'impossibilité de prendre sa mesure, de connaître les lois véritables de sa danse, tient à la nature des choses, elle est insurmontable et les lois rationnelles s'avèrent ici des moyens propres à instituer l'illusion avec un art métaphysique.

IV

L'astronomie nous a montré un principe d'incertitude s'introduisant dans la Connaissance avec la première donnée empirique prise pour objet de la Connaissance. Il faut donc conclure de l'enquête faite auprès de cette science, la moins complexe quant à l'objet qu'elle considère, que l'incertitude n'est pas un cas particulier, accidentel et transitoire de la Connaissance phénoménale, mais qu'elle en est la loi.

Toutefois cette démonstration une fois faite à un point de vue théorique et absolu, on doit reconnaître que les phénomènes étudiés par l'astronomie, si l'on oublie le mystère de leurs origines, nous offrent une suite de lois si bien liées entre elles que ce faisceau de vérités serait de nature à suggérer l'illusion de la Vérité absolue. L'étude de la chimie nous offrirait aussi un spectacle analogue. L'esprit observe avec ces phénomènes le mirage cosmique sous son aspect le plus élémentaire : les corps organiques représentent dans le monde une réalité purement objective; ce sont d'éternels objets. Aussi parmi les combinaisons relativement simples de la matière, l'esprit sait-il atteindre une cause si lointaine, qu'elle embrasse et commande avec rigueur la succession des phénomènes pendant une période de la durée, en une partie de l'étendue, assez vastes l'une et l'autre pour nous renseigner avec exactitude au delà même de l'intérêt pratique.

Mais les choses présentent un aspect bien différent lorsque la science, abandonnant l'étude de ces états élémentaires et purement objectifs de la matière, considère des états plus complexes. Dans cette voie, l'incertitude de ses résultats va croissant avec la difficulté croissante de distinguer la cause de l'effet et à mesure qu'elle observe des phénomènes de plus en plus particuliers, après ceux de la chimie, ceux de la biologie, ceux de la physiologie, ceux de la médecine, ceux-là enfin que l'on a prétendu distinguer de tous les autres, sous le nom de phénomènes psychologiques et moraux.

Dans ce dernier monde, le chaos semble succéder à la belle ordonnance présentée par la série des phénomènes physiques. Ce n'est pas pourtant qu'entre ceux-ci et ceux-là des ressemblances et un

parallélisme ne se révèlent : en effet, tandis que les conflits et les affinités chimiques se résolvent en actions et en réactions, en mélanges et en conflagrations, les mêmes conflits et les mêmes affinités se traduisent, en physiologie supérieure, par des formations et des oppositions de peuples et de patries, de religions, de morales, de coutumes et de législations et, en guise de conséquences, par des traités d'alliances, des guerres, des persécutions, des pénalités dont l'ensemble dresse tout le décor historique. Mais alors que les lois en vertu desquelles les corps chimiques s'unissent et se repoussent nous sont connues, au point que nous pouvons prévoir avec certitude les résultats du rapprochement de deux ou plusieurs d'entre eux dans des conditions déterminées, au point que nous pouvons faire naître dans nos laboratoires toute la variété des corps composés, il nous est fort difficile au contraire de pronostiquer avec quelque exactitude les faits auxquels donnera naissance la rencontre de deux ou plusieurs groupes d'hommes. La science des prophètes est douteuse et les grands hommes politiques ne parviennent à s'associer à la causalité historique que pendant de brèves périodes : la suite des événements ne manque jamais de démentir bientôt, par des détours imprévus, l'horoscope qu'ils avaient formé et de dénaturer la réalité dont ils avaient prétendu se montrer les instigateurs. Si la statistique nous révèle parmi les faits du monde moral la persistance d'un déterminisme, en des régions cachées où nous ne le suivons plus, elle ne nous donne que des points de repère fort distants entre lesquels la diversité se multiplie et échappe à nos prises.

Ainsi donc, tandis que l'étude des sciences phy-

siques suggère avec force l'hypothèse et l'illusion d'une vérité absolue et initiale communiquant sa certitude à tous les faits qu'elle enchaîne, le spectacle des phénomènes moraux, des faits sociologiques et des croyances de la mentalité humaine donne tout d'abord l'impression d'un labyrinthe, où des personnages masqués qui s'entrecroisent contribuent à s'égarer les uns les autres par de fausses paroles et par les apparences trompeuses de leur aspect.

Il est naturel qu'il en soit ainsi ; car, parmi la complexité du monde moral, l'appareil à produire le phénomène atteint sa perfection et met en œuvre tous ses moyens d'illusion. A l'intervention du temps et de l'espace, liés entre eux par les intrigues infiniment fertiles de la cause, s'ajoute ici dans sa plus haute expression la distinction entre objet et sujet, qui siège au cœur du monde moral et y joue son rôle de magicien suprême. Mais à négliger même cette cause de mystification, et à n'envisager les faits du monde moral que sous leur caractère physiologique, ils se montrent déjà situés aux extrémités du monde phénoménal en sorte que leur détermination positive supposerait la connaissance parfaite de tous les phénomènes physiques et chimiques et de leur enchaînement le plus minutieux. Or entre les sciences qui traitent des divers fragments de l'Univers, l'esprit n'est pas parvenu jusqu'ici à jeter les amarres causales qui les relieraient entre eux et les unifieraient en un seul faisceau.

Entre la mécanique, l'astronomie, la physique, la chimie et la physiologie, des solutions de continuité montrent des abîmes qui n'ont encore été ni comblés ni franchis : il en résulte que la morale, la dernière et la plus complexe de ces sciences, celle

qui a pour antécédent le système causal le plus nombreux, se voit isolée de ses origines par un plus grand nombre de ces intervalles périlleux au-dessus desquels se hasarde seul le vol fragile de l'hypothèse. La morale est donc la plus incertaine, la plus douteuse de toutes les sciences, celle qui comporte le moins une construction générale; elle se montre la plus incompatible avec cette loi unique à laquelle les sciences précédentes se sont déjà dérobées.

La chimie distingue soixante-treize corps simples différents dont chacun a sa loi, sa morale particulière et qu'il faut respecter. En morale proprement dite, et si on applique à cette science une méthode scientifique, au lieu de ces soixante-treize corps simples qui forment autant de causes initiales, commandant toute la complexité des substances matérielles, on en est réduit à ériger en premiers principes, pour la possibilité des déductions, des phénomènes si particuliers qu'il s'en rencontre en nombre infini de valeur égale. Chaque tempérament individuel, avec l'inconnu de sa composition chimique différente, doit être, à vrai dire, considéré comme le principe d'une série de manières d'être, constitutives d'une morale, la seule qui soit valable pour ce tempérament. Encore chacune de ces morales particulières ne peut-elle être fixée que de la manière la plus vague : car le tempérament individuel sur lequel elle se fonde, si mal connu lui-même dans son intimité, entre en action et réaction avec des circonstances multiples et changeantes, fût-ce seulement, et pour n'en citer qu'une, avec la composition de l'atmosphère, constamment modifiée par la météorologie et dont l'influence souveraine sur la physiologie voudrait la constitution

d'une science spéciale, à peine ébauchée. La morale considérée à un point de vue positif et comme une science propre à déterminer les lois des actions humaines, permettant donc de les prévoir et de les susciter expérimentalement, la morale se montre en même temps la plus complexe des sciences, la moins avancée, celle dont les résultats sont le plus douteux, celle qui comporte les vérités les plus courtes, de petites vérités sans atavisme et en nombre infini, diverses jusqu'à apparaître contradictoires en raison de l'ignorance où nous sommes à leur égard des causes communes trop lointaines desquelles elles descendent et sont venues jusqu'à nous en divergeant sans cesse.

V

Ce n'est donc pas le spectacle du monde moral qui eût pu jamais faire naître en un esprit désintéressé l'illusion d'une vérité première générale et absolue régissant les phénomènes, si ce concept illusoire ne s'était formé ailleurs par la considération des lois certaines qui règlent la forme de la Connaissance. Or cette conception une fois formée, c'est précisément aux phénomènes du monde moral, qui sont le plus incompatibles avec elle, que l'on a résolu de l'imposer. Il est arrivé ceci : qu'à l'empirisme le plus complexe on a appliqué avec le plus de rigueur et de conviction la loi de ce qui est situé en deçà de tout empirisme.

Cela s'explique par l'intérêt immédiat que les hommes, réunis en société, ont à connaître les lois qui régissent leurs associations et leurs rapports mutuels. Pris entre le besoin de cette connaissance immédiate et l'impossibilité de la posséder, ils l'ont imaginée. Renonçant à une méthode scientifique, ils

ont eu recours à la méthode théologique, c'est-à-dire aux procédés de l'Instinct vital : ils ont érigé en lois morales leurs attitudes d'utilité et leurs désirs. L'observation scientifique a cédé la place à ce que Nietzsche appelle la volonté de puissance. On n'a pas distingué qu'il existe autant de morales particulières qu'il y a de tempéraments individuels et que toutes sont également légitimes. Mais chaque tempérament individuel *a érigé en loi universelle sa loi particulière* et a combattu pour l'imposer.

L'existence de ressemblances individuelles se traduisant par des attitudes d'utilité semblables a rassemblé des coalitions et a déterminé la formation de règles morales communes approximativement à un groupe, à un peuple, à une race : c'est ainsi que se sont constituées les religions et les morales diverses qui ont étendu des individus à des collectivités plus nombreuses la lutte pour la puissance. Chacune de ces morales, déduite d'un tempérament particulier et différent, diffère en réalité de la voisine et a, vis-à-vis de tous les tempéraments pareils qu'elle régit, une valeur également légitime. Elle est un corps simple avec ses lois, seules bonnes pour lui, bonnes pour lui seul. Mais pour augmenter sa puissance, chaque morale use d'un moyen qui est un mensonge et ce mensonge, moyen de puissance, est en même temps le signe de la puissance, car il s'affirme avec d'autant plus de force que le tempérament qui le formule est plus énergique. Il consiste en une substitution et en une confusion de causes originelles; ce qui est une attitude d'utilité d'un certain tempérament, principe réel, empirique et saisissable de toute morale, impliquant la diversité des morales, est transformé en une loi universelle, empruntée tour à tour à la

révélation ou aux formes à priori de la raison, cette loi impliquant qu'il existe une morale unique, une forme unique de la notion du bien édictée par la divinité ou par un impératif catégorique.

VI

Ce compromis est le socle sur lequel s'élève dans le monde moral l'idole Vérité. Chaque morale, différente de la voisine, et se tenant pour la seule vraie, est tenue de nier la vérité de toutes les autres et de les haïr. L'idée de Vérité absolue, illusion forgée par l'Instinct vital, divulgue ici son rôle vital ; ce mensonge se montre ici l'instigateur de la Vie, la conception du non-vrai tenu par Nietzsche pour une condition de vie témoigne ici de son efficacité.

Qu'est-ce donc que la Vérité? C'est une machine de guerre. Trônant au sanctuaire de toutes les religions, des religions laïques aussi bien que des religions révélées, elle est principe de fanatisme et de combat. C'est par là qu'elle est vitale, qu'elle se montre cause d'actes et qu'elle communique le mouvement à l'appareil phénoménal. Car la Vie phénoménale étant diversité est dans son origine différenciation, et différenciation, dans le monde moral, est antagonisme et hostilité.

Aux distinctions *bien* et *mal* formulées par l'ancienne morale théologique, une morale scientifique sera amenée à substituer d'autres catégories : elle distinguera dans la Vie des attitudes pour vivre et des attitudes pour mourir, un flux et un reflux. Les attitudes pour vivre apparaîtront toutes celles qui tendent à différencier les individus les uns des autres, attitudes de combat luttant pour la puissance, égoïsme, orgueil de soi, mépris des autres,

ferments d'individualisme. Les attitudes pour mourir apparaîtront toutes celles qui tiennent pour illusoires les différences individuelles, qui assimilent les hommes les uns aux autres, les réduisant à une parité d'éléments homogènes et indiscernables, toutes celles qui tendent à reconstituer l'unité, à supprimer le phénomène : tels la fraternité, le renoncement à soi-même, la justice.

Etant plongés dans la Vie phénoménale, nous ne connaissons qu'elle; nous ignorons son envers. Aussi toutes ces attitudes régressives et qui vont à s'évader du phénomène peuvent-elles avoir un sens et atteindre leur but. Mais nous ne pouvons assister à cette réussite et nous les voyons constamment vaincues dans notre monde phénoménal par les attitudes vitales et combatives, vaincues ou utilisées sournoisement par celles-ci. C'est le principe qui différencie toutes choses et diversifie les êtres que nous voyons toujours vainqueur.

L'idée de Vérité en morale est le masque et le substitut de ce principe de différenciation qui engendre la Vie. Il en sera ainsi tant que les faits moraux, traités par une méthode d'observation empirique, n'auront pas été assemblés en une science véritable, tant que l'on n'aura pas trouvé le système ramifié de causes et d'effets en vertu duquel tous ces phénomènes particuliers, tous ces tempéraments individuels, seules causes actuellement légitimes d'une morale, se montreront nécessités par une cause plus lointaine, par quelque cause cosmique, inhérente au cours des astres ou à la composition de la matière.

Il est permis d'imaginer que la science parviendra un jour à combler les intervalles qui séparent actuellement la morale de ses origines, à créer des

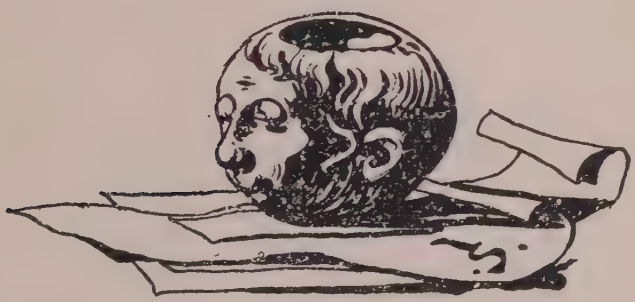
moyens de communication, — méthodes de navigation ou d'aérostation mentale, — entre les divers fragments de l'Univers actuellement disjoints pour l'esprit, que la pluralité des sciences — mécanique, astronomique, chimique, physique, physiologique, psychologique et morale — sera réduite à une science unique. Les dernières propositions de la science morale entraîneraient alors la certitude pratique dont nous avons accordé le bénéfice aux vérités de l'astronomie; on ne saurait plus leur imputer que l'incertitude théorique, la relativité essentielle à toute connaissance phénoménale dont le caractère nécessaire a été reconnu précédemment.

Ce résultat merveilleux apporterait-il quelque changement au cours de la Vie et notamment aux choses de la morale? On doit en douter : car les morales diverses qui se disputent actuellement la suprématie et se jettent l'anathème apparaîtraient alors, il est vrai, avec un égal caractère de nécessité, avec des titres égaux, et sembleraient des branches diverses issues d'une même souche; mais il serait hasardeux de conclure qu'une telle constatation les inclinerait à se tolérer. La chimie a déterminé les lois selon lesquelles ses corps simples s'attirent et se repoussent, elle a fixé selon quelles proportions ils se combinent pour former des composés : la connaissance de ces lois n'entrave en rien leur efficacité, bien au contraire, c'est au nom de ces lois que les corps continuent, selon le hasard des rencontres, à se mélanger, à s'associer ou à manifester par de subites explosions leur haine irréconciliable. Il n'y a pas de raison de supposer que les morales, une fois déduites de la physiologie et de la chimie, nous donneraient un autre spectacle.

Mais l'analogie nous invite au contraire à penser que, dénuées de la présomption de représenter la Vérité plus parfaitement les unes que les autres, elles argueraient avec franchise pour se combattre de leur seule dissemblance.

Nous sommes loin d'ailleurs de ces franches inimitiés et, tant que l'unification scientifique dont nous avons imaginé l'hypothèse n'aura pas été accomplie, l'idole Vérité masquera le réel et seul motif d'aversion qui soit entre les hommes : la différence. Les hommes, se haïssant parce qu'ils sont différents et inégaux, croiront se haïr au nom et dans l'intérêt de la Vérité que chaque groupe prétendra détenir en son camp et qu'il se donnera pour devoir de faire triompher. L'idole Vérité apparaît donc la représentation mythologique hypocrite et fausse d'une cause réelle, le principe d'inimitié inclus dans l'idée de différence; mais elle détermine les hommes aux mêmes actes que ferait cette cause réelle : car les hommes comme tous les autres corps de la nature font toujours ce qu'ils doivent faire.

JULES DE GAULTIER.



SONNETS

—

L'OFFRANDE

Prenez ici ces fleurs que j'ai pour vous coupées,
Dans le jardin d'avril, ces roses au beau front,
Ces sauvages œillets qui vous couronneront
Et ces lys délicats, blancs comme des épées.

Pour la première fois, mes mains inoccupées
Se plaisent à cueillir, près de l'étang profond,
Ces calices légers et qui vous aimeront
De mourir près de vous, loin des larges cépées.

Est-il rien de plus doux et de plus beau, Madame,
Que de se fondre ainsi, que d'exhaler son âme,
Près de l'aimée, en lui laissant son souvenir ?

Mais puisque cette joie, hélas ! m'est refusée,
Donnez-moi votre main par ma lèvre baisée,
Ayez pitié de moi qui ne dois point mourir !

★

L'ABANDON

Puisque l'amour a mis ses roses dans ma vie
Et que j'en sens l'épine aussi bien que la fleur,
Puisque chaque matin m'apporte une douleur,
Que la nuit, de chagrins, est encore suivie,

Puisque par deux yeux clairs mon âme est asservie,
Qu'Éros m'a pris l'espoir comme fait un voleur,
Et que je suis l'oiseau de ce bel oiseleur,
De rire et de chanter j'ai perdu toute envie.

Accordez-moi d'aller dans le plus noir bocage
Me coucher sur la mousse et pleurer sous l'ombrage
Que font les grands cyprès et les citronniers verts.

Je suis abandonné de ma dame... O rosée,
N'est-ce point par mes pleurs que l'herbe est arrosée?
Pour apaiser mon cœur je n'ai plus que mes vers.

★

SES YEUX SE SONT DÉTOURNÉS DE MOI

Celle que mon destin donna comme une aurore
A mes jours, douloureux, sans elle, et languissants,
A détourné de moi ses yeux resplendissants,
Et chaque fleur depuis penche et se décolore.

Celle dont je gémis, hélas! et que j'honore
Ainsi qu'une déesse au milieu des passants
A détourné de moi ses regards caressants,
Et chaque odeur depuis se fane et s'évapore.

Je suis comme un enfant sur une île déserte,
Captif sous les palmiers, au bord de la mer verte,
Dont la brise lui jette à la lèvre le sel.

Je n'ai plus de raison et n'ai plus de lumière,
Des cils sombres et fiers m'ont dérobé le ciel,
Et pour moi le printemps n'a pas de primevère.

★

LES BUCHERONS

Entends au fond des bois tonner les bûcherons
Dont la hache scintille et fait couler la sève.
L'hymne de la forêt, tranquille et doux, s'achève,
Et des torrents de fleurs croulent avec les troncs.

De ces pompeux lauriers nous nous couronnerons,
Frère, dans le désastre horrible que soulève

Le flot des bûcherons qui massacre le rêve
Des dryades en fuite et dont saignent les fronts.

O tristesse des bois fauchés par cet orage !
Les nymphes sont en pleurs, et sur chaque rivage,
Des faunes désolés courent et viennent voir

Ce que l'homme cruel, insensible et farouche
Fit du bois de lauriers, majestueux et noir,
Qui leur tient lieu de temple et leur servit de couche.

EDMOND JALOUX.

OCTAVE MIRBEAU

> ... Et c'étaient d'affreuses figures de héros ivres, de brutes indomptées, de conquérants terribles, odieux et sanglants fantoches, vêtus de peau de bêtes ou bardés de fer, qui symbolisaient le Devoir, l'Honneur, la Gloire, la Patrie, la Religion.
>
> OCTAVE MIRBEAU : *Sébastien Roch.*

De tout temps les inventeurs de religions et les théologiens qui inscrivent aux marges des livres sacrés leurs gloses et leurs commentaires ont fait preuve d'une prodigieuse ingéniosité dans l'imagination des supplices que réclame l'immortelle férocité des dieux : l'enfer chrétien et l'enfer musulman furent conçus par des intelligences de tortionnaires géniaux. Par contre les délices infinies proposées en récompense aux fidèles sont bonnes à satisfaire tout au plus les désirs de sacristains médiocres ou l'érotisme vulgaire de soudards goulus : le paradis chrétien et le paradis musulman furent construits par de très piètres artisans de joie. Sans doute l'intention de dominer le pâle troupeau humain par la menace de souffrances éternelles inspira plus particulièrement les législateurs religieux et ils donnèrent peu de soin à la contre-partie de leur œuvre qui leur apparaissait d'une utilité moins évidente et moins immédiate. Mais peut-être aussi étaient-ils naturellement incapables de se représenter des extases et des voluptés réelles, parce que la douleur est seule familière et comme essentielle à la fortune des hommes, que nous ne ressentons et ne comprenons bien que la douleur en nous-mêmes et en autrui, et que notre fonction normale est de souffrir et de faire souffrir, tantôt consciemment, tantôt inconsciemment.

M. Octave Mirbeau, qui n'est point théologien, mais qui crée à l'image de sa pensée des figures tragiques et

charmantes, semble en tous ses livres, depuis le *Calvaire* jusqu'au *Jardin des Supplices*, hanté par l'épouvante du mal universel, par l'idée que la volupté s'achète par la douleur infligée ou perçue, par le rêve d'un monde moins absurde et moins cruel où l'homme cesserait d'être le bourreau de soi-même et de toutes les existences voisines.

Jean-François-Marie Mintié, l'abbé Jules, Sébastien Roch, l'anonyme narrateur du *Jardin des Supplices*, tous ces protagonistes de romans ironiques et tumultueux, se ressemblent par une extraordinaire aptitude à souffrir et par une apparente infamie démesurée qui les fait très supérieurs à la vraie racaille, « aux honnêtes gens ».

Souillés de débauches abjectes, malfaisants et haineux dans leurs actes, ce sont des êtres contradictoires que vouent à toutes les mauvaises aventures la fatalité héréditaire et la force des choses : ils ont eu pour mères de pauvres créatures très douces, très éprouvées, d'une sensibilité aiguë jusqu'à la folie et pour pères des brutes d'une sottise ignominieuse et d'une répugnante honorabilité bourgeoise. Les circonstances aggravent l'hérédité : Mintié s'abandonne à une catin; la bassesse des prêtres et des laïcs qui l'entourent exaspère l'abbé Jules écœuré; Sébastien Roch enfant est violé par un jésuite et le souvenir de l'abominable soir s'interpose désormais entre lui et la vie; l'autre enfin, celui du *Jardin des Supplices*, est entraîné aux pires hontes par la promiscuité des politiciens et des spéculateurs. Ils furent tous des enfants mélancoliques, des adolescents tristes, des hommes malheureux aux appétits désordonnés : mais toujours ils gardent envers la vie et envers toutes les formes de la vie un respect et une tendresse inaltérables, en quoi ils diffèrent des « honnêtes gens ».

Certes Mintié a tué l'éclaireur prussien qui chevauchait gaiement dans le matin rose et dont la physionomie révélait « toutes les sensations de brave homme », ébloui par la lumière nouvelle; il a tué aussi Spy, le petit chien de sa maîtresse, qui ne fut pas complice des trahisons commises; et l'abbé Jules saisit à la gorge les filles ren-

contrées sur les routes, vole et terrifie le vieil évêque et volontiers assassinerait l'ermite Pamphile. Mais le père Mintié, « très honnête et très doux, » a la manie de tuer les chats, les merles et toutes bêtes qui se hasardent en son jardin ; le Général massacre des arbres, inutilement, pour le seul plaisir de détruire de la vie, avec la même allégresse qui anime sa réponse à la vieille femme pleurant son fils : « Il est mort! eh bien! voilà tout » ; et le docteur Trépan, si « sociable » et si « charmant », est un assassin délibéré aux yeux de qui « le beau, c'est un ventre de femme, ouvert, tout sanglant avec des pinces dedans ».

Pour les uns et les autres, les meurtres s'équivalent ; et si Mintié se reproche aussi durement la mort du petit chien Spy que celle de l'éclaireur prussien, le Général, Trépan, Mintié père et leurs pareils n'éprouvent pas plus de scrupule à supprimer un homme qu'à écraser une limace : car eux, innocents et respectables selon la loi et la morale, se révèlent dans l'œuvre de M. Octave Mirbeau les véritables bandits et assassins, tandis que les bandits et assassins apparents sont en vérité très inoffensifs et très pitoyables ; ceux-ci n'agissent que par nécessité, sous l'impulsion du besoin, de l'amour ou de la colère, mais ils ne se glorifient pas d'avoir causé de la douleur autour d'eux ; ils se frappent et se déchirent la poitrine et pleurent les crimes où ils ont été obligés au lieu de les transfigurer en vertus éminentes : ils ont horreur d'avoir agi. Trop tard, quand ils sont déjà marqués pour la mort, quand ils ont subi la rude et fortifiante initiation de la souffrance, ils comprennent définitivement que la seule loi harmonieuse est de se conformer à la Nature et de s'absorber en elle avec une docilité consentante : et le violent abbé Jules, en même temps qu'il jette par-dessus le mur les livres de classe de son neveu, déconseille à l'enfant de tendre des lacets aux merles ; Sébastien Roch, pendant toute une journée, contemple un nid de fourmis et retrouve presque sur les lèvres amoureuses de Marguerite la primitive pureté perdue ; et Mintié se lave de

ses boues à regarder sur la dune bretonne « les orobanches et leurs corymbes de fleurs pourprées ».

Aussi M. Octave Mirbeau, malgré l'impartialité esthétique qui le préserve, comme d'une offense à la Beauté, de tous discours et prêches annexés à une œuvre d'art, a toujours été, par le choix de personnages et d'événements fictifs, qui ne peuvent être interprétés que dans le sens imposé par lui, un poète et un écrivain spontanément et volontairement antisocial.

Il a fait détester, parce qu'il les déteste, toutes les obsédantes hallucinations collectives qui multiplient et perpétuent dans les cerveaux et dans les moelles des hommes des motifs morbides de souffrance. Par l'ironie et par la pitié, il a invité au mépris et à la haine des religions, des morales et des lois, de toutes les lois arbitraires qui restreignent la liberté des individus et la sacrifient aux dieux, aux patries, aux devoirs abstraits et catégoriques ; et il a pu inscrire sans immodestie, en témoignage de son nihilisme passionné, au seuil du *Jardin des Supplices*, ces lignes votives :

Aux Prêtres, aux Soldats, aux Juges
aux hommes
qui éduquent, dirigent, gouvernent les hommes
je dédie
ces pages de meurtre et de sang.

Deux phrases empruntées au Frontispice commentent la dédicace de manière à la rendre d'une clarté intelligible à l'ombre épaisse de M. Francisque Sarcey ou aux cervelles de ses successeurs immédiats dans l'administration et la conduite de l'imbécillité nationale. « Le besoin inné du meurtre, on le réfrène, on en atténue la violence physique, en lui donnant des exutoires légaux : l'industrie, le commerce colonial, la chasse, l'antisémitisme, parce qu'il est dangereux de s'y livrer sans modération en dehors des lois... Or il est exorbitant que, sous prétexte de gouverner les hommes, les sociétés se

soient arrogé le droit exclusif de les tuer, au détriment des individualités en qui, seules, ce droit réside. »

Dans un diptyque, M. Octave Mirbeau oppose quelques spécimens du meurtre social, quelques types de chacals hypocrites et mesquins à Miss Clara, l'ambiguë femelle où se nouent sans vergogne la cruauté et la luxure en une triomphale communion.

Ici des faces grimaçantes et plates : Eugène Mortain, maître chanteur, mouchard, journaliste, ministre, « charmant garçon »; Madame G., tenancière d'un salon politique et littéraire, maquignonnant des portefeuilles, des alliances internationales et des unions provisoires; le gentilhomme normand qui va jusqu'au Tonkin parce que c'est le seul pays où il ait tué jusqu'à douze cents poules par jour; l'ignare savant officiel qui présente successivement aux voyageurs de marque les bustes honorés de Master Darwin, de Master Haeckel et de Master Coqueline « du miouséum Grévine »; enfin l'explorateur anglais qui essaie les délicieuses balles Dum-Dum sur douze Hindous vivants et s'éjouit à constater que les douze corps traversés « ne sont plus, après le coup, que douze tas de chair en bouillie et d'os littéralement broyés ».

Là, en une seule journée, Miss Clara et le narrateur anonyme, son faible amant, épuisent au jardin des supplices tous les fastes de la douleur, de la beauté florale, de la luxure et de la mort.

Ils errent dans un bagne de Chine où se sont conservées à la fois les traditions des tortures savantes et celles de l'art horticole.

Engraissées de la chair des morts, des fleurs magnifiques et terribles s'épanouissent : des renoncules où vingt étamines chargées de pollen « se mettent à vingt mâles pour le spasme d'une seule femelle » et des thalictres qui émanent « une odeur puissante, phosphatée, une odeur de semence humaine »; parmi les fleurs, des bourreaux bien instruits appliquent aux victimes désignées des supplices atroces : le supplice du rat, le supplice de la cloche, le supplice de la caresse et celui de la peau retaillée

qui flotte retenue à peine aux épaules par deux petites boutonnières, comme un mac-farlane rouge.

Puis au soir tombant, un sampang conduit Clara évanouie à la terrasse bruyante d'un bateau de fleurs et portée à travers les danses, les corps enlacés des hommes et des femmes et les chambres d'amour, elle s'éveille comme purifiée de tous les démons qui habitaient son corps, « toute blanche, dit-elle, toute blanche comme une anémone », puis se rendort en murmurant que jamais plus elle ne reviendra assister à de tels spectacles. Mais la vieille chinoise Ki-Pai assure qu'elle reviendra dans huit jours et aussi dans huit années, à jamais, avec cet amant ou un autre, et symboliquement « une sorte de singe de bronze, accroupi dans un coin de la pièce, tend vers elle en ricanant un sexe monstrueux ».

Des deux parties du livre, j'ignore laquelle irritera le plus les honnêtes gens. Mais n'ayant pas la prétention d'être un honnête homme au sens courant du mot, plus que l'ironie féroce d'*En mission* j'admire le long poème en prose où les chairs saignantes et les fleurs luttent d'éclat et mêlent à l'odeur carnassière de la pourriture tous les parfums d'une vie exubérante.

Les spasmes de douleur suprême y confinent à une volupté effroyable et brève ; et l'horreur descriptive atteint à un tel paroxysme que, du cerveau aux nerfs, elle propage on ne sait quel équivoque frisson. Du sang, du sang encore, pas inutile, si à ce prix seulement doivent naître, grandir et se déployer les calices flamboyants des fleurs : la gloire des fleurs, ici, n'est point célébrée par un amateur qui les méconnut dans les catalogues des grainetiers ni d'après les images schématiques éparses aux manuels des botanistes, mais par un amant qui les a possédées de toute la fièvre de ses yeux, de ses narines et de ses doigts et qui les vénère et les honore d'un culte fervent, presque farouche, à l'égal de divinités impérissables et fragiles.

Ainsi s'établit une sorte d'équilibre et de compensation : M. Octave Mirbeau, poète inquiet et frénétique,

parvient par des routes mystérieuses aux temples sereins du vieux Lucrèce, cher à l'abbé Jules ; il accepte le rhythme nécessaire de la destruction et des renaissances, de la mort et de la vie indissolublement liées jusqu'à se confondre, apparences passagères de l'éternel changement ; et sur le fumier des lois et des dieux qui nourrit de poisons hostiles et bienfaisants toute grandeur humaine, de ce fumier, par la révolte, il fait surgir, l'angoissante, la tragique et la parfaite Beauté.

PIERRE QUILLARD.

SUR LE RYTHME DES VERS

DEUXIÈME ESSAI [1]

S'il fallait en croire les adversaires du vers libre, l'emploi de ce moyen d'expression prouverait seulement notre ignorance des règles de l'art, le mépris dans lequel nous tenons l'œuvre de nos prédécesseurs et le désordre de nos esprits. Ces amateurs de chemins battus ne peuvent concevoir que des poètes, curieux de formes nouvelles, sourds aux réprimandes des rhéteurs et des pédagogues patentés, tentent de tracer librement leur voie à travers la forêt des rythmes. La vaste rumeur de ses frondaisons les importune; ils la jugent discordante; et ils lui opposent l'aigre murmure des arbustes, trop bien taillés, qui grelottent dans les jardinets de la tradition académique.

Au reste, examinez leurs discours en faveur des techniques périmées, vous verrez qu'ils se ramènent tous à cette déclaration vraiment insuffisante: « On n'a jamais fait de vers semblables — donc on ne doit pas en faire. »

Cela semble sous-entendre: que l'évolution n'existe pas en poésie; qu'en s'écartant des modèles donnés par les classiques, les romantiques et les parnassiens, on tombe dans le chaos; et qu'en tout cas un poème ne saurait plaire qui chante selon des rythmes jusqu'à présent inusités. Cette hostilité se conçoit de la part de poètes qui montrèrent de la

1 Voy. *Mercure de France*, nº 111.

maîtrise en usant des formes fixes. Habitués à certaines sonorités, vieillis dans la pratique d'un art dont ils ne songèrent pas à discuter les principes, ils sont désagréablement impressionnés par le tumulte de nos odes. On peut dire, sans exagération, qu'ils pensent de nous ce que les conservateurs pensent des révolutionnaires. Et, à leur point de vue, ils ont raison, car la lutte pour le vers libre constitue un épisode de l'éternelle bataille entre les partisans de la coutume et les tenants de la recherche infinie — les uns et les autres étant, d'ailleurs, aussi nécessaires au mouvement des mondes de la pensée que les forces attractive et répulsive le sont au mouvement des sphères. Les premiers ne veulent connaître que le seul soleil; les seconds ne cessent de s'envoler jusqu'aux étoiles.

Or, nous admirons fort les poèmes de nos aînés qui nous valurent de la joie. Parce qu'ils ont découvert plusieurs aspects de la beauté, parce qu'ils nous les ont fait connaître, nous vouons de la reconnaissance à Baudelaire, à Banville, à Leconte de Lisle, à Verlaine, à Dierx, à Heredia, à d'autres encore. Et, sachant qu'une génération littéraire rend rarement justice à celle qui lui succède, nous ne demandons même pas aux survivants d'entre eux de nous approuver. Bien plus, s'il en était parmi nous pour obtenir du Parnasse officiel des récompenses et des couronnes, nous les considérerions comme inaptes, désormais, à prouver, par leurs écrits, l'excellence du vers libre...

Mais si nous admettons, sans étonnement, que de bons poètes, formés par l'ancienne discipline, n'apprécient pas nos efforts, nous ne pouvons prendre au sérieux les niais malveillants qui, faute d'arguments précis, brandissent contre nous les foudres

burlesques du patriotisme. C'est pourquoi nous avons flagellé le Grand-Ramollot du régiment des Médiocres qui a nom : François Coppée, lorsqu'il s'est écrié, faisant allusion à nos vers : « On ne sait quel vent, chargé de brumes germaniques, a soufflé de l'est sur certains poètes récents », et lorsque, à maintes reprises, il a dénoncé, comme anti-français, notre goût pour l'œuvre d'étrangers tels qu'Ibsen, Nietzsche, Tolstoï ou Swinburne.

La fureur de ce Coppée provient de deux causes. D'abord, il est l'auteur des vers les plus plats qu'on ait publiés à la fin du XIX^e^ siècle et *il le sait*. Aussi cherche-t-il à se venger de la répulsion qu'il inspire à quiconque souffre de le voir galvauder la poésie, la ravaler au point qu'elle puisse servir de digestif aux bourgeois, en raillant lourdement les novateurs. Puis étant donnée la faiblesse de son intelligence — avérée, tout récemment encore, par sa culbute dans l'ornière chrétienne — il ne saurait se hausser jusqu'à la compréhension des idées, surtout quand celles-ci furent émises par un homme de génie. De là, ses déclamations contre ceux qui, peu sentimentaux, peu soucieux de frontières, saluent la pensée partout où elle se manifeste.

Coppée a, d'ailleurs, fait école. Un rimailleur, que je ne veux pas nommer, me disait dernièrement : « Sans la guerre de 1870, jamais le vers libre ne se serait implanté en France ; jamais nous n'aurions eu à subir ces Belges et ces Américains qui nous envahissent. » D'autres doivent être persuadés que « tout cela », c'est la faute des Juifs...

Donc, gens du vers libre, mes frères, nous voilà fixés. Nos strophes affligent les patriotes ; nos rythmes compromettent la revanche.

Hâtons-nous, il en est grand temps, de lapider

les Verhaeren et les Vielé-Griffin, car ce sont des traîtres soudoyés, sans nul doute, par Léopold et M. Mac-Kinley pour frelater la littérature française, et retournons apprendre notre métier sous Déroulède...

Il ne sied pas d'insister sur de pareilles sottises. Quelques coups de cravache, appliqués, de loin en loin, sur l'échine des envieux et des impuissants, suffisent. Cela rafraîchit le sang, et l'on s'en trouve après plus allègre pour la cueillette des fruits de songe qui scintillent aux branches de la forêt merveilleuse.

§

Ainsi, les objections au vers libre sont de trois sortes : les uns, théoriciens, le réprouvent au nom de la tradition. D'autres, poètes, parce qu'ayant rimé, leur vie entière, d'après une technique différente, ils ne peuvent prêter l'oreille, sans agacement, à des cadences qu'ils estiment subversives de tout ordre lyrique. D'autres, imbéciles, parce que n'importe quelle innovation leur semble attenter à la bêtise routinière du grand nombre — bêtise dont ils se sentent, *nécessairement*, les interprètes autorisés.

Au fond, il n'y a là qu'une question d'habitude. Rares sont les hommes qui réussissent à concevoir la beauté différemment de leurs contemporains ou de leurs éducateurs; plus rares encore ceux qui osent l'exprimer selon leur sens personnel. — Si banale que soit cette constatation, il faut toujours y revenir dès qu'on entreprend de justifier l'emploi de formes d'art insolites ou même d'analyser des formes d'art admises depuis longtemps.

C'est ce qu'a très bien compris Joseph de Mais-

tre qui, dans un opuscule peu connu (1), s'est attaché à démontrer que « le beau n'est qu'une convention et une habitude ». Après avoir établi sa proposition sur des exemples tirés de la musique, il continue en ces termes : « Quant à l'harmonie poétique des mots, qui est aussi une espèce de musique, elle n'a rien de *réel*. Lorsqu'une pensée nous paraît exprimée heureusement, nous prononçons les mots de la manière qui nous paraît la plus analogue au sens, et cela s'appelle harmonie imitative. Ainsi lorsque nous lisons :

> Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
> Promenaient dans Paris le monarque indolent,

la mesure est lente, dit-on... Sans doute, c'est-à-dire que nous prononçons lentement parce qu'il s'agit de *bœufs*, symboles de la lenteur, et que les deux épithètes nous avertissent de lire *tranquillement* et *lentement*. Il n'y a là d'autre harmonie que celle que nous y mettons nous-mêmes. La répétition fait le reste.

» Au contraire quand nous lisons dans Racine :

> Que ne puis-je, au travers d'une noble poussière,
> Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière,

le dernier vers est un éclair pour nous. Pourquoi? Parce que Racine ayant exprimé la rapidité du char par les paroles les plus parfaitement choisies, nous donnons à la prononciation un mouvement analogue. Mais si les mêmes mots exprimaient, dans le premier vers, le vol rapide d'un griffon et, dans le second, la marche d'une tortue *rampant dans la*

(1) *Cinq Paradoxes à Madame la marquise de Nav...* (Lausanne, 1er août 1795), par le comte Joseph de Maistre. Je dois la communication de cet écrit à mon très cher ami M. de Sylvabelle.

carrière, nous prononcerions, en conséquence et la poésie serait toujours imitative..... »

On remarquera que Joseph de Maistre ne parle que de diction. C'est avec raison, car le vers ne se conçoit que récité, ou mieux : chanté.

Plus loin, il ajoute : « Il n'y a rien de si choquant dans la langue française que l'*hiatus*, mais c'est encore pure convention et pure habitude : la nature n'y est pour rien du tout. On nous a dit dès l'enfance : « Soyez choqués dès qu'une voyelle en rencontre une autre. » Nous sommes choqués par obéissance et cette obéissance devient coutume. Mais si l'*hiatus* se trouve au milieu d'un mot, au lieu d'être placé d'un mot à l'autre, voilà que par une magie inexplicable, il opère un effet diamétralement contraire, de manière que les mots les plus sonores de la langue sont ceux qui renferment des *hiatus* comme : *Héloïse, Adélaïde, aïeux, rayons* et mille autres, et le mot *poésie* lui-même. On les recherche même en poésie, car rien, par exemple, n'empêchait Voltaire d'appeler une de ses héroïnes *Zamire* au lieu de *Zaïre*. Puisqu'il créait la princesse, il était bien libre de la nommer.

» Voici, néanmoins, qui me paraît bien autrement plaisant : c'est que si, entre les deux voyelles qui se heurtent, on interpose une voyelle nulle pour la prononciation, quoiqu'elle n'existe que pour l'œil, elle empêche, cependant, l'hiatus. Il n'est pas permis, par exemple, de dire en vers : *nu et blessé*, mais *nue et blessée* va le mieux du monde.

» Si je m'avisais de prononcer ce vers en présence d'une oreille française :

C'est un croyant soumis à sa foi attaché,

ce serait un scandale épouvantable ; je crois même

qu'une dame qui aurait les nerfs délicats pourrait fort bien s'évanouir. Mais si je dis :

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée,

le vers devient superbe et n'a rien de choquant, quoiqu'il soit parfaitement égal pour l'oreille d'écrire *oi a...* ou *oie a.* Mais c'est qu'on nous a dit : « Lorsque vous verrez un *e* muet entre deux voyelles, vous ne devez point être choqués, quand même il ne se prononce pas. » Il n'y a point d'autre mystère à cela.

» On ne réfléchit point assez à la force de l'habitude et à cette inconcevable puissance que l'homme exerce sur lui-même surtout pour se tromper. *L'homme se pipe*, disait Montaigne. C'est un beau mot. L'homme se raconte des histoires et se les fait croire. Il se commande le rire, l'admiration, la haine, et il finit par croire à tout cela.

» On dit souvent : Peut-on disputer aux hommes leurs sensations? En voilà qui applaudissent avec fureur un morceau de musique; quelqu'un a-t-il envie de prouver qu'ils ne ressentent pas réellement le plaisir qu'ils manifestent ?...

» Je vous cite ce vers :

Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence.

» L'un dit : « Cela peut très bien se dire. » L'autre dit : « Non, Monsieur, avec votre permission, cela ne peut pas se dire. » J'arrive, moi, et je dis : « Peut-on dire ce qui fait dire : cela peut se dire? » Voilà trois avis sur un vers. Faites une règle de proportion et vous verrez que, pour un poème entier, il y aurait de quoi allumer une guerre civile...

» Nulle part je ne trouve de principe sûr où je puisse m'attacher : tout est douteux, tout est pro-

blématique. Si les anciens revenaient au monde, ils riraient peut-être du culte que nous leur rendons. Le beau européen est nul pour l'œil asiatique et, nous-mêmes, nous ne savons pas nous accorder. Nous en appelons à l'antique, mais l'antique même n'est prouvé que par la rouille et *la patine*. C'est la date qui est belle; dès qu'on en peut douter, le beau s'évanouit. Il semble que l'imitation de la nature offre un principe certain; malheureusement, il n'en est rien, car c'est précisément cette imitation qui fait naître les plus grandes questions. Il n'est pas vrai, en général, que dans les arts d'imitation il s'agisse d'imiter la nature; il faut l'imiter jusqu'à un certain point et d'une certaine manière. Si l'on passe ces bornes, on s'éloigne du beau en s'approchant de la nature. Si quelqu'un parvenait à imiter, sur le plat, un tapis de verdure avec des matériaux convenables au point de tromper un animal qui viendrait brouter, il n'aurait fait qu'une chose curieuse. Mais que Claude Lorrain ou Ruysdael imite cette même verdure avec quelques poudres brunes, jaunes, vertes, délayées dans de l'huile, cette imitation, qui sera à mille lieues de la première pour la vérité, sera une belle chose. Il s'agit donc toujours de savoir : 1° Ce qu'il faut imiter. 2° Jusqu'à quel point il faut imiter. 3° Comment il faut imiter. Or, sur ces trois points, les nations, les écoles, ni même les individus ne sont d'accord. »

On ne saurait mieux dire. Et il est piquant de voir l'auteur du *Pape*, l'apologiste passionné du principe d'autorité, constater, de la sorte, l'inanité des règles absolues. Un peu plus, il admettrait, avec nous, que : nul n'est à même d'établir, en art ou ailleurs, des dogmes incontestables.

§

La poésie étant, avant tout, une chose d'instinct, bien plus que le fruit d'un raisonnement, nous n'avons pas à nous excuser d'avoir transgressé les coutumes auxquelles obéissaient nos prédécesseurs pour la disposition de leurs vers. Si nous avons émancipé le rythme, c'est parce que notre tempérament et notre tournure d'esprit nous portaient à rechercher un moyen d'exprimer nos émotions que ne nous fournissaient pas les techniques anciennes. Nous ne pouvions, par exemple, concevoir qu'il fût interdit de faire rimer un singulier avec un pluriel. Il nous semblait absurde qu'un alexandrin dût être forcément suivi d'un autre alexandrin. On avait beau nous dire : « Mais force poètes ont donné des chefs-d'œuvre qui se soumirent à l'arbitraire que vous prétendez supprimer. » Nous répondions : « Est-ce une raison pour que nous ne tentions pas le chef-d'œuvre en usant des rythmes personnels à chacun de nous, hormis toute loi promulguée par un chef d'école ou un fabricant d'esthétique? »

Il n'y eut ni conciliabules, ni manifestes collectifs pour préparer cette évolution. Elle fut un fait spontané marquant, peut-être, une conception nouvelle de la vie. Et c'est ce qui est cause que personne ne peut se dire l'*inventeur* du vers libre. Laforgue et Rimbaud s'en étaient servis sans se soucier d'en formuler la théorie. Moréas vint ensuite qui, depuis, a cru devoir l'abandonner pour des pastiches de la manière classique. Puis, presque simultanément, Gustave Kahn qui, mû par un sentiment de gloriole assez puéril, aimerait à se faire passer pour le créateur exclusif de cette forme d'art, Vielé-Griffin, avec *Joies*, et moi-même, avec *Cloches dans la nuit*. Puis

Verhaeren et, lorsque le mouvement s'accentua, Henri de Régnier. Puis enfin, toute une légion d'écrivains. — Aujourd'hui l'on peut considérer la partie comme gagnée. Aussi, désormais, le poète qui *chevillera*, plutôt que d'accoupler à la rime un singulier et un pluriel ou plutôt que de réunir, dans une strophe, des vers d'inégale longueur, n'aura aucune excuse...

Le propre du vers libre, c'est d'assurer à chacun le plein épanouissement de ses rêves. Flexible comme les joncs, ondoyant et chatoyant comme une rivière au soleil, varié comme une prairie en fleurs, sonore comme les feuillages agités par la brise, il chante, rit, sanglote, se transforme à notre vouloir. Il est Pégase ressuscité, il est Protée — il nous fait goûter la joie de créer en beauté, selon que le Grand Pan se manifeste en nous.

Et qui donc soutiendra que cette indépendance du rythme aboutit fatalement à d'étranges cacophonies? Nous pouvons opposer à nos détracteurs nombre de volumes parus depuis dix ans, où le vers libre s'affirme en des cadences triomphales. Si de mauvais poètes — il y en a aujourd'hui comme il y en eut toujours — l'estropient à l'image de leur âme bancroche, si les ruisseaux, où ils embarquent leurs strophes, s'égarent en des marécages au lieu d'aller se perdre dans le fleuve de vie, le vers libre n'en doit point être rendu responsable. Ces pauvres diables chanteraient faux lors même qu'ils se conformeraient aux règles défuntes. Les décourager, c'est leur rendre service, d'autant plus qu'il leur reste la ressource de divaguer en prose et de perpétrer des « arts poétiques ».

§

Si je n'attribue aucune valeur aux « arts poétiques », par contre, je voudrais que quelqu'un entreprît cette *Physiologie du lyrisme*, dont je parlais dans mon précédent article. Il s'agirait de classer les phénomènes qui déterminent le vers, depuis sa naissance dans l'Inconscient jusqu'au moment où le poète le fixe dans sa forme définitive. Il faudrait, pour cela, rassembler un grand nombre de témoignages. On y arriverait par un questionnaire précis. L'observateur rédigerait son interrogatoire de façon à obtenir la description, aussi exacte que possible, des divers états d'esprit que traverse le poète en travail.

Voici quelques-unes des questions qu'il pourrait poser :

1° Existe-t-il un ou plusieurs ordres de sensations qui provoquent plus particulièrement en vous le besoin de vous exprimer en vers?

2° Quelles sont vos habitudes de travail?

3° Votre production est-elle lente ou rapide?

4° Retouchez-vous beaucoup sur le papier ou bien corrigez-vous vos vers mentalement, avant de les écrire? etc., etc.

Bien entendu, ce ne sont là que des indications. Je n'ai point le loisir, actuellement, de traiter un sujet aussi complexe. Mais, comme il présente un grand intérêt, je le signale à quiconque étudie le mécanisme de la pensée.

§

Sans même attendre qu'un *ami des rythmes* se mette à l'ouvrage, pourquoi ceux d'entre nous qui s'émerveillent des mouvements, en eux, du daimôn, des vers, ne publieraient-ils pas leurs remarques?

Pour ma part, je l'ai fait à maintes reprises, notamment dans *XIII Idylles diaboliques*. Je dois croire que ce ne fut pas en vain, puisque plusieurs lettrés, dont l'opinion m'importe, ont bien voulu me féliciter. J'engage donc mes « chers confrères » à m'imiter. La plupart, débordant d'un génie auquel je n'ose prétendre, leurs confidences, touchant l'humeur lyrique qui leur picote la cervelle, sembleront, à six cénacles au moins, beaucoup plus probantes que les miennes.

Quoi qu'il en doive être, je terminerai cet essai par le récit d'une circonstance où le rythme poétique joue un rôle assez curieux.

En octobre 1896, je travaillais à *Campagne première*, lorsque je fus obligé de me rendre à Besançon pour me déguiser en artilleur et me livrer à divers exercices passablement ridicules. C'est ce qu'on appelle, en jargon militaire, une « période d'instruction de treize jours ». Ce contre-temps m'ennuyait fort. Outre que je ne trouvais pas du tout nécessaire d'approfondir les beautés de la canonnade, j'étais vexé d'avoir dû laisser à l'état d'ébauche le poème : *Merveille de l'automne*, conçu un peu avant mon départ et dont je me promettais grand bien. La première semaine, il me fut impossible de m'en occuper, tant on m'accabla de besognes ahurissantes. Nous étions trois gradés qui, venus des cuirassiers, n'avions jamais touché ni même vu de près un canon et qui, par conséquent, étions tout à fait incapables de diriger une manœuvre. L'officier chargé de nous dégrossir se mit en tête de nous apprendre en six jours les mystères de son art. Du matin au soir, il nous accablait, sans répit, d'exercices, de « théories », de nomenclatures auxquels nous nous gardions bien de comprendre quelque

chose. D'ailleurs, il pleuvait continuellement; et nous ne parvenions pas à nous sécher. Cette humidité perpétuelle, jointe à l'hébétude où me plongeaient les savants bavardages de mon — supérieur, faisait de moi une chose pâteuse, peu résistante, mais très inerte, dont il n'y avait rien à tirer, sauf des éternuements. A la fin, l'un de mes collègues, trop imbibé, attrapa une bronchite et s'en alla tousser à l'hôpital. L'autre — c'était un épicier — rendit ses galons plutôt que de continuer à subir les invectives que ne nous ménageait pas l'instructeur. Quant à moi, l'on me fit passer une sorte d'examen d'où il résulta que j'étais incapable de distinguer un obus d'une boîte à mitraille... Aussi, pourquoi nous avait-on fourrés dans l'artillerie?

Enfin, dès le commencement de la seconde semaine, le capitaine commandant la batterie décida qu'on me laisserait croupir dans ma stupidité et que je serais simplement chargé, quand on irait faire prendre l'air aux canons dans les champs, de surveiller les traînards. Ce n'était pas une sinécure, car une bonne moitié des hommes, sortant également de la cavalerie, se révélèrent incapables de conduire les attelages. Dès qu'on prenait le trot, ils s'embrouillaient les uns dans les autres, cassaient les traits et dégringolaient dans les fossés. Néanmoins, comme j'avais un assez bon cheval, je prenais mon mal en patience. J'exhortais, d'abord, mes subordonnés à la philosophie; je les réconfortais du café coupé de rhum que contenait mon bidon; et je leur affirmais que tout finirait par s'arranger. Puis, quand je voyais qu'ils n'arrivaient pas à désembourber leurs pièces ni à raccommoder leurs harnais, je les laissais se tirer d'affaire à leur idée, et je coupais au

plus court pour rejoindre la colonne disparue vers les lointains brumeux. Et je poussais des galops dans les labours, m'amusant à sauter les haies et à effaroucher les corbeaux qui s'envolaient avec des croassements réprobateurs.

Cependant la pluie faisait rage. Ses cataractes ne voulaient pas s'épuiser. C'était à croire qu'on ne verrait plus jamais le ciel bleu. — L'avant-dernier jour des manœuvres, il y eut, enfin, une brève éclaircie. Grâce à ce peu de beau temps, je pus terminer mon poème dans des conditions et en un lieu qui ne prêtaient guère à l'effusion lyrique. Voici comment.

Nous avions fait halte sur un plateau rocheux qui dominait la vallée du Doubs. La rivière embuée grondait furieusement. Les âpres montagnes du Jura, noyées de vapeurs lourdes, semblaient des fantômes tordus sous le fouet de l'averse. La tristesse infinie du ciel trouble pesait sur nous. On avait mis pied à terre; mais nul ne soufflait mot et c'est à peine si l'on entendait, çà et là, un cheval s'ébrouer. — Soudain, les nuées se déchirèrent; un espace clair se dessina par où le soleil épandit ses rayons sur la terre fumante. Le brouillard roula en larges volutes qui s'entassèrent dans les gorges; il cessa de pleuvoir; l'atmosphère s'irisa; la rivière radieuse se moira d'azur et de sinople; et les montagnes apparurent tout en pourpre, tout en or, sous les feuillages d'automne qui les couvraient à perte de vue. Ce fut une vision tellement sublime que je me sentis tressaillir jusqu'au cœur. Des rythmes s'agencèrent aussitôt dans ma tête; et mon poème — *à qui je n'avais pas pensé depuis onze jours* — chanta en moi, le temps d'un éclair, tout achevé. Obéissant à la voix intérieure qui me sollicitait,

j'allais m'asseoir sur un rocher pour l'écrire, quand les trompettes sonnèrent : « A cheval. » Il fallut partir. Déjà le ciel s'était refermé ; il faisait gris ; il pleuvait ; le paysage fondait dans le brouillard. Mais je gardais dans mes yeux toute une fête de lumière ; et, scandant selon le cliquetis de mon sabre contre l'étrier, selon le claquement des fers de mon cheval dans la boue, je coordonnais mes strophes, avec autant de précision que si j'eusse été assis à ma table de travail.

De retour au quartier, au lieu de surveiller, comme ç'aurait été, paraît-il, mon devoir, le bouchonnage à l'écurie, je m'accotai à un bas-flanc et je me mis à noter mes vers au crayon sur un carnet que je découvris dans une de mes poches.

« Qu'est-ce que vous foutez-là ? » me demanda l'adjudant de batterie qui rôdait autour de moi.

— Des vers, mon lieutenant. Voulez-vous que je vous les récite ? »

Il fronça le sourcil, sembla, d'abord, disposé à m'apostropher. Mais comme je m'étais remis à écrire, sans me soucier de sa lippe méprisante, il s'éloigna en haussant les épaules et en murmurant : « Sale troupier ! »

§

J'ai gardé le souvenir de cette aventure parce qu'elle me démontra, une fois de plus, l'influence prépondérante de l'Inconscient dans la formation des rythmes. Tandis que nous nous démenons, tandis que nous nous dépensons en gestes inutiles, en paroles confuses, l'Inconscient travaille et, au moment où nous nous y attendons le moins, soulève en nous des houles d'images resplendissantes.

L'Inconscient ! n'est-ce le dieu primordial dont les

Orphiques ne parlaient qu'en tremblant? « Quand il s'agite aux profondeurs de notre être, nous brûlons! » s'écriaient-ils... Flamme subtile, essence sacrée, moi aussi je connais tes brûlures. C'est pourquoi j'erre, insoucieux, parmi les hommes aux yeux ternes, au rire bestial qui haïssent la race des poètes. Il est des jours où je ne saurais ni les voir, ni les entendre, car je contemple en moi des floraisons d'étoiles et j'écoute mes rêves bourdonner comme un peuple d'abeilles.

ADOLPHE RETTÉ.

VENDANGES

—

En offrande à Pierre Louys.

I

LES JEUNES HOMMES

Le soir a des odeurs de raisins et de filles...
Les montagnardes sont venues pour la vendange;
leurs seins ont le parfum des grappes enivrantes,
leurs bras sont enlaçants comme les ceps des vignes.

Devant nous, tout le jour, elles ont travaillé!...
leurs cuisses se moulaient à leurs jupes légères,
par leur corsage ouvert leur gorge se voyait
et le désir montait, comme un moût, dans nos veines.

Lorsqu'elles s'allongeaient aux revers des fossés,
lasses, pour y dormir, leur croupe s'étalait
puissante sous leur robe et tout leur corps laissait,
dans l'herbe et sur le sol, sa forme encor tracée...

Dans les pampres, parfois, à l'heure des repas,
elles se sont données, jambes et ventre nu
sous le soleil, et, sur elles, nous avons cru
sentir couler en nous la lave des ferments.

Et les vignes alors qui s'emplissaient de râles
semblaient la cuve immense et chaude où s'agitait
sous le souffle et l'étreinte ardente de l'été,
en un spasme fécond, la récolte de Vie...

II

POUR ELLE

A l'abri des baisers dévorants du soleil,
les fruits de ta poitrine, ô mon Amour, mûrissent
jusqu'au jour où mes mains, lentes libératrices
délivreront enfin ta chair de son sommeil.

Ah! le jour est venu de cueillir tous les fruits.
Écoutant les refrains où septembre mélange
les rires éclatants et les cris des vendanges,
j'apprête mes baisers, vendangeurs de la nuit.

Et pour fêter, demain, des vendanges nouvelles,
laisse tes seins légers, en tes cheveux d'or clair,
dénoués et flottants, rayonner au travers,
sous leurs fauves reflets, blanches grappes jumelles.

III

LE VENDANGEUR

Je suis le vendangeur de la plaine opulente ;
j'ai tenu dans mes mains les grappes de tes seins,
ces deux fruits précieux de ta chair affolante,
et, plein des souvenirs de ta couche, je viens

encor vers ta maison, sous le geste des saules,
là-bas auprès de la chanson de la fontaine,
où, pour mes yeux mûrit, hier, ta splendeur hautaine,
du marbre de tes pieds aux rondeurs des épaules.

Ta lèvre a le parfum des raisins de septembre,
l'or roux épanoui de tes blanches aisselles
est la pourpre pâlie des feuilles et tes membres
sont des ceps radieux de floraison charnelle.

Je suis le vendangeur venu de la montagne,
l'humble fils des genêts et des bruyères d'or,
et quand je reviendrai vers la fille aux bras forts
qu'une odeur de foins mûrs en tous lieux accompagne,

et qui doit se donner pour fêter mon retour,
dans ses baisers brûlants et ses sursauts d'amour,
je croirai, je croirai la retrouver encor
l'ardeur de tes baisers, la mousse de ton corps

et le grand ciel de chair semé de touffes d'or
répercutant l'écho de tes râles d'ivresse,
reflétant le bleuté de tes beaux yeux mourants
et les genêts, d'amour... comme nous deux, tremblants...

Saint-André-de-Sang (Hérault), septembre 1898.

ERNEST GAUBERT.

LA FABRICATION
DES MONSTRES HUMAINS
EN CHINE[1]

—

De temps en temps, les autorités chinoises, par des proclamations officielles, des avis publiés dans les journaux mettent le public en garde contre les vols d'enfants. En Europe, des enfants sont encore assez souvent volés par les saltimbanques, qui, au plus, leur assoupliront les articulations et le caractère; en Chine, les voleurs d'enfants sont des fabricants de monstres. On croit aussi que les auteurs de ces enlèvements possèdent certaines drogues qui, administrées aux victimes, les mettent sous le pouvoir absolu de la volonté de l'opérateur; mais on n'a pas de documents qui confirment cela et on ignore quelles substances pourraient avoir une telle vertu, à moins que les Chinois, qui savent tout, ne connaissent aussi l'hypnotisme. Ces mêmes drogues, et cela est plus vraisemblable, peuvent produire une aphasie qui va jusqu'à l'abolition complète de la parole articulée. Si on joint à ce traitement la réclusion dans un endroit entièrement obscur et différentes déformations et mutilations, on obtient des phénomènes tout à fait propres à figurer dans les exhibitions des bateleurs.

Brûler à petit feu, écorcher vif, ce sont des tortures inventées par la haine politique ou religieuse. Les fabricants de monstres, qui n'ont pas pour but de faire souffrir, usent de pratiques beaucoup plus effroyables et plus

(1) D'après un article du Dr. Macgowan publié dans un journal du nord de la Chine, reproduit dans la *Daily Press* de Hong Kong, le 28 juin 1892, puis traduit en portugais par M. Demetrio Cinatti, consul de Portugal à Canton, dans les publications de la Société de Géographie de Lisbonne (1892).

compliquées. Voici comment l'on procède pour transformer un homme en animal. La peau est enlevée successivement de toute la surface du corps par petites tranches et sur la plaie saignante on applique aussitôt une portion, vive de peau d'animal. On choisit généralement des ours ou des chiens. L'opération peut durer fort longtemps, car il faut compter avec la douleur excessive, avec l'inflammation; la peau n'est le plus souvent arrachée et transposée que par minuscules languettes et à d'assez longs intervalles. Lorsque l'homme a entièrement changé de peau, est devenu un homme-chien, un homme-ours, une épouvantable bête sans seconde dans la création, il s'agit de le rendre muet, aussi bien pour compléter l'illusion de la monstruosité que pour ôter à la victime tout moyen de faire connaître au public, qu'elle doit réjouir, l'histoire de ses longues tortures.

Un journal chinois, le *Hupao*, a décrit l'aspect d'un homme ainsi transformé en animal qui fut exhibé dans le Kiangsi. Tout son corps était couvert de poil de chien substitué, épiderme pour épiderme, à sa véritable peau. Il se tenait debout (quelquefois les pieds sont mutilés de sorte que la *bête* soit forcée de marcher à quatre pattes), pouvait prononcer des sons inarticulés, s'asseoir, se relever, faire différents gestes à la chinoise, se comporter enfin comme un semblant d'homme raisonnable. Un mandarin, ayant entendu parler de cet homme-bête, donna l'ordre de l'amener à son palais, où sa peau velue et son apparence absolument bestiale causèrent autant de terreur que d'admiration. « Es-tu un homme ? » demanda le mandarin à cet être extraordinaire, qui répondit par un signe de tête affirmatif. « Sais-tu écrire ? » Un nouveau signe de tête affirmatif fut encore la réponse. Mais quand on lui donna un pinceau il ne put s'en servir, ne sachant comment le prendre avec ses mains mutilées. Alors on répandit de la cendre sur le sol, et l'homme-chien, se baissant, y traça cinq caractères qui représentaient son nom et son pays, la province de Chan-Tung. La suite de l'enquête révéla qu'il avait été volé,

séquestré, soumis à de longues tortures. Son maître, condamné à la peine capitale, déclara au cours de l'interrogatoire qu'à peine une victime sur cinq résistait à l'opération du changement de peau. Il la pratiquait d'après un formulaire traditionnel et probablement très ancien, bien antérieur, en tout cas, aux expériences de rhinoplastie qui furent faites pour la première fois au XVIe siècle par un chirurgien de l'université de Bologne.

Les Chinois ont pour obtenir des monstres un second procédé d'une horreur différente, et peut-être plus effrayante encore. Ils savent greffer un enfant sur un homme, poitrine contre poitrine, à l'imitation des cas de tératologie naturelle. Le principe de l'opération est le même que pour l'adaptation d'une peau étrangère; il s'agit de mettre en contact par de larges écorchures les deux systèmes vasculaires et d'obtenir une sorte d'échange circulatoire entre les vaisseaux sanguins des deux êtres rapprochés. D'après une note du consul Cinatti, les Chinois seraient très habiles à obtenir de semblables soudures avec des animaux. Ils doivent se plaire, et c'est bien chinois, à produire des poules à pattes de canard et des canards à crête de coq. Ces facéties ne semblent pas absolument inconnues aux montreurs de curiosités qui courent nos foires.

La seule privation de la lumière suffit, paraît-il, pour faire d'un enfant un monstre assez curieux, surtout si on a eu soin de le nourrir d'une façon particulière et de lui atrophier les cordes vocales. On fabriqua ainsi un Bouddha vivant, que des bonzes montrèrent aux pieuses populations. Cet enfant, après de longues années passées dans une obscurité absolue, était devenu d'une parfaite blancheur de cire, presque de neige. On l'avait maintenu immobile dans la posture bien connue du Bouddha, on ne lui parlait jamais, il ignorait tout de la vie, devenu un végétal, un champignon dans une cave. Amenée au jour, cette statue de chair blafarde, muette, aux yeux clignotants, fut avidement vénérée par la foule.

A Shanghaï, quelque temps après l'ouverture du port, on exhibait un monstre dont la tête énorme, avec une longue tresse et de longues moustaches, avait de vingt à trente ans et le corps à peine deux ou trois ans. Ceci est presque merveilleux ; on avait obtenu ce résultat en maintenant l'enfant dans une jarre d'où seule dépassait la tête. Mais la tête avait pu grossir, même à l'excès, tandis que le reste du corps était comprimé dans son développement par les parois inflexibles de la jarre. Se figure-t-on l'opérateur chinois dans son laboratoire, donnant la becquée à une file de jarres à tête humaine rangées sur des planches comme des pots de fleurs? Quelle imagination européenne a jamais rêvé un aussi prodigieux jardinier !

Les voleurs d'enfants, très nombreux en Chine, et cela s'explique, y sont particulièrement exécrés. La haine qu'ils inspirent au peuple a parfois atteint les missionnaires qui organisent des orphelinats. Pour comprendre le massacre d'un missionnaire, quand le commerçant est respecté, il faut peut-être songer à l'homme qui fabrique des hommes-chiens et à celui qui cultive des magots dans des jarres.

J. DREXELIUS.

LA ROUTE D'ÉMERAUDE[1]

DEUXIÈME PARTIE

SISKA

La lumière, criblant les petits carreaux plombés de la haute fenêtre, tombait sur les chairs nues de Siska.

Les vêtements de la fille — un corsage de velours grenat, bordé d'un doigt d'hermine, un jupon de soie verte, un bonnet de dentelles, une chemise roulée en boule — étaient jetés çà et là dans l'atelier. Impudique sur la cuve renversée, Siska montrait aux trois peintres installés autour d'elle, son corps.

Pas plus gênée qu'une faunesse au milieu des bois, elle se complaisait aux admirations des artistes, dont les regards la parcouraient des talons à la chevelure, qu'elle avait noire, forte et drue, et qui, lâchée, s'arrondissait et se cabrait en forme de casque sauvage.

Elle ouvrait de grands yeux profonds, aux longs cils qui tamisaient les flammes de ses prunelles. Son nez était court, sa narine inquiète. Ses lèvres, un peu plébéiennes, rougissaient d'une fleur de sang son visage mobile, et le sourire les fendait d'une lueur blanche : toute sa face au teint olivâtre s'en

(1) Voy. *Mercure de France*, nº 114.

éclairait et les pommettes, un peu saillantes, devenaient roses.

Siska regardait, par la fenêtre, un chemin sablonneux, qui fuyait vers les dunes : leurs pâles sommets s'arrondissaient à l'horizon, du côté de la mer du Nord, qu'on devinait, là-bas, sous deux nuages argentins.

L'attention, que la poseuse accordait au paysage, lui était rendue en splendeur. Du fond du ciel accouraient des clartés, qui embrasaient ses cheveux et allumaient tout son épiderme. L'après-midi lui attachait un collier de rayons brisés, dansant en sequins d'or sur ses épaules. Ce vêtement lucide faisait de ses seins deux fruits du jardin des Hespérides; puis il mettait sur le ventre et les cuisses un voile auréolant, qui tombait jusqu'aux pieds et continuait sur le sol un manteau impalpable de fée.

Siska était souple. Aucun empâtement ne cachait le jeu délié de ses muscles. Ses proportions étaient harmonieuses et ses attaches fines. Ses gestes s'esquissaient avec une vivacité gracieuse; elle devait marcher légère, le pied bien cambré.

Son torse, à ce que disait le peintre Frantz Bonus, rappelait l'antique : il n'était point trop long, ni posé sur ces jambes trop courtes, qu'on découvre aux femmes de Haarlem et de la grasse Hollande, quand elles consentent à se montrer en Ève; il était celui d'une belle statue.

Aussi quelle bonne fortune pour les peintres de l'atelier de Bonus, quand elle revenait d'Amsterdam, et leur accordait une séance!

Siska avait été trouvée, toute petite, mignonne, roulée en une loque brune. Des pêcheurs, pris de pitié, l'avaient nourrie; dans le vent du Nord,

échevelée, elle grandit, enfant commune, parmi les ramasseurs de harengs et les coureurs de grèves. A huit ans, elle allait chercher le bois nécessaire aux fritures et aux chauffages; son fagot sur la nuque, elle épiait, du haut des dunes, les bateaux, qui revenaient. Elle apprit à ravauder les mailles des filets, à goudronner les planches des coques, à ravauder les bas de ses nourriciers, à pêcher des crevettes dans les flaques. Elle était étrange, sauvage, et passait des journées entières à courir parmi les sables : à l'époque des courlis, le rivage plus mélancolique retentissait de leurs cris plaintifs, et, sous les pas de la fillette, des vols blancs et gris s'enlevaient dans le ciel automnal : les ailes ouvertes des bêtes surprises décrivaient de grands cercles, puis disparaissaient dans le brouillard nacré qui couvrait la mer. Siska revenait au village, essoufflée par sa course, des perles de brouillard parmi sa chevelure sombre, le chant de la plaine bourdonnant autour de sa tête; et la noiraude regardait avec insistance quelque mousse, allant à sa chaloupe, qui cambrait les reins sous le poids des agrès. D'autres fois, étendue à côté d'un maigre argousier, elle contemplait le zénith, quand il était tout bleu et que les mouettes semblaient parties vers une région de printemps lointain. Pour expliquer ses fugues, on racontait qu'elle avait été abandonnée par des aventuriers espagnols, et que son pays la rappelait.

Cependant Siska gagna une beauté bizarre, telle qu'on n'en avait encore vu dans ces régions de blondes plantureuses et de lymphatiques au teint laiteux. Elle était nerveuse et déliée, escaladait les sablons avec une agilité de chèvre; des torsades de cheveux de jais roulaient sur sa nuque ambrée.

Les gars se prirent à la détailler avec convoitise. Aux jours de fête, elle avait vu les pêcheurs lutiner leurs compagnes et les culbuter au coin des haies. Aussi bientôt, sans résistance, devint-elle la maîtresse d'un marin de dix-huit ans, qui la prit un soir de kermesse, dans une barque échouée sur l'arène. L'amour plut à la fille fantasque : elle s'y donna avec toute l'ardeur de son sang. Mais quelques mois plus tard, l'adolescent favorisé dut s'embarquer sur le navire d'un amiral et ne revint plus. Un boulet anglais le tua, aux bouches de la Tamise. L'amant décédé fut remplacé par un, puis par plusieurs autres. Siska étant très alléchante, des coups de couteau s'échangèrent pour elle. Enfin, elle fut enlevée par un officier de l'Amirauté, et quand elle revint au pays de son enfance, elle avait changé ses haillons pour des robes soyeuses. Une transformation complète s'était accomplie en elle. Le teint plus frais, la main douce et blanche, elle empruntait une allure de grande dame, qui lui donna, parmi ses anciens compagnons, un air suspect et dépaysé.

— C'était la fille du diable ! disaient les vieilles commères.

— Elle n'est pas de notre race ! ajouta un ancien marin.

Certains ne voulurent pas la regarder. Mais elle avait beaucoup de florins, de l'audace, la langue preste, et, en somme, le fond du cœur compatissant. Aussi, vit-elle les portes se rouvrir, et elle fut, à ses visites aux cabanes du rivage, une sorte de princesse, bienfaitrice et délurée. Ses anciens amants n'avaient osé risquer d'œillades à son adresse, la trouvant, en son nouvel affublement, une maîtresse trop cossue ; elle retourna vers eux, agaçante, et avide de la fraîcheur vigoureuse de leurs baisers.

Elle s'abandonna de rechef à leurs brutales caresses, mais ils ne se battirent plus entre eux, à cause d'elle, comme au temps où la fillette passait en jupe courte, le sel des dunes aux lèvres, un panier plein d'huîtres sous son bras gercé.

Cette complaisance envers ceux de la région natale, Siska la témoigna aussi à certains peintres de Haarlem ; elle les avait connus autrefois, quand elle portait du poisson à la ville : ils l'invitaient alors à vider de compagnie une bouteille de vin, et se payaient, en échange de la régalade, des baisers furtifs et plusieurs croquis d'après l'alerte pêcheuse.

Voilà pourquoi, cet après-midi d'été, Siska posait encore dans l'atelier de Frantz Bonus. Trois chevalets se dressaient devant elle, au milieu du local encombré de pots, de pinceaux, de toiles, de panneaux — avec des pipes laissées çà et là sur des tablettes et vomissant leurs cendres, et des fioles d'huile, éclairées d'un rai de soleil.

Frantz Bonus, la figure joyeuse barrée d'une moustache brune aux crocs relevés, le teint haut en couleur, de gros yeux rieurs roulant sous son front, où tombaient négligemment quelques mèches de cheveux, le nez busqué, sensuel comme celui d'un satyre, la bouche en arc, gourmande et goguenarde — bouche d'homme qui aime la vie en fête, la chair heureuse, la matérialité triomphante — Frantz Bonus, les épaules carrées, le torse large, maniait avec agilité le pinceau devant une grande toile. Siska y jaillissait en une tapageuse splendeur de soleil et de sang, éclaboussée de rouge ; sa nudité triomphait, plus claire qu'elle ne l'était en réalité, avec plus de blondeur dans ses chairs, et des roses écrasées, eût-on dit, sous les

bras, sous les narines, à l'aine, aux coins des yeux, et à la pointe des seins.

Les deux autres peintres étaient des disciples appliqués qui suivaient les mouvements du maître, étudiant sa façon de faire flamber des coulées de pâte et d'éveiller des sonorités sur une toile. C'était Jacob Artz et Pieter van Ostervelde. Leur travail n'égalait pas celui de Bonus, qui les émerveillait par la maîtrise de l'exécution, la verve prime-sautière et la savoureuse harmonie des couleurs. Aussi Bonus avait-il d'habitude le verbe impérieux. Il n'admettait ni réplique, ni contradiction. Ses procédés étaient les meilleurs et sa méthode l'emportait sur toutes. Il existait au monde une seule peinture, la sienne, et il n'eût pas échangé sa palette pour la couronne du roi de France. Dans les tavernes, il pérorait le plus fort et buvait le plus sec.

On frappa à la porte de l'atelier.

— Entrez ! cria Bonus.

Un drille, aussi haut qu'une perche à houblon, et d'une maigreur de chien de chasse, entra. Il avança un long nez comique, légèrement piqué de rougeurs, et des yeux au regard pointu; sa barbe était rase, sa peau coriace et ridée; sa bouche, de travers dans une physionomie de fantoche, semblait avoir été déplacée par un coup de poing. Il montrait, en riant, de longs chicots jaunes, et avait si peu de ventre et de hanches qu'on eût dit que ses habits allaient glisser sur ses grands pieds.

Il salua en habitué, d'un geste de la main, gardant sur l'oreille son feutre orné d'un ruban graisseux, retenant une pipe. Sa prunelle fut traversée d'un éclair quand il vit Siska.

— Ah ! Dirk ! s'exclama Bonus.

— Il est l'heure ! fit Dirk.

Et il esquissa le geste d'un buveur vidant un pot.

— Déjà! répondit Bonus.

Il jeta sur sa toile quelques notes vives et rapides, déposa ses pinceaux et sa palette.

— Rhabillez-vous, belle! dit-il à Siska.

Un mouvement s'opéra dans l'atelier. Les élèves nettoyèrent leurs brosses. Bonus alluma une pipe, lança de grosses bouffées. Siska remettait ses vêtements: n'ayant pas de miroir, elle se pencha, pour rajuster ses frisons, au-dessus d'une cuve pleine d'eau. Le contentement du travail fini déliait les langues. La chaude bonté du soleil engageait fort, d'ailleurs, à la joie, et la compagnie s'en fut vers un cabaret situé sur la route de Haarlem.

La ville plongeait, là-bas, dans un bain d'air pur qui la rendait brillante comme si elle avait été au fond d'un diamant. La tourelle et l'immense toit, haussé sur des ogives, de la vaste église s'érigeaient au-dessus des pignons. Dans les campagnes, de nombreux arbres bordaient les grasses prairies où, çà et là, des femmes, en cornette et jaquette blanches, étalaient du linge sur l'herbe.

Le cabaret, juché sur un tertre gazonné, dominait le pays. Au bas, des rustres faisaient, sur un coin de terrain soigneusement plani, rouler des boules. A tour de rôle, ils s'accroupissaient pour mesurer la distance qui les séparait du but, puis, les jambes pliées, — ce qui mettait les fesses de certains courtauds à ras de terre — ils lançaient leur projectile, d'un geste décidé, et le suivaient avec un balancé des hanches qui semblait vouloir imprimer une direction juste aux palets de bois. En cas de gain, ils se tapaient les cuisses en signe de plaisir. Ceux qui attendaient leur tour buvaient de la bière, un béret déteint enfoncé sur leur nuque. Quand la patronne du

cabaret leur apportait de nouveaux cruchons, ils la pinçaient à la taille.

Les compagnons de l'atelier s'installèrent sous une tonnelle, devant la façade. Endroit délicieux! Le chèvrefeuille pâlissait les lattis et ouvrait ses fleurs en petits calices chamois et rosés. Des pigeons roucoulaient au bord du toit de chaume, mordoré par les mousses, et la cheminée de briques rouges fumait doucement. Un pinson chantait en une cage pendue près de la porte; à côté de la petite lucarne du grenier, deux ruches reposaient sur un soutien en chêne vermoulu : aussi les abeilles venaient-elles, par instant, s'engouffrer dans une corolle, bourdonnant autour de la maison, dont elles semblaient les bijoux ailés.

Les cinq personnages trinquèrent, et, après avoir vidé sa chope d'un trait, Bonus poussa un soupir de satisfaction. On parla de peinture, d'Amsterdam; la fille risqua quelques histoires sur les relations d'une sienne amie et d'un vieil armateur, dont les amours exigeaient des préparations lentes et pimentées, rappelant celles qui assaisonnaient les débauches de Trimalcion. Bonus riait largement, avec des pattes d'oie aux coins de ses yeux. C'est que Siska contait joliment; son œil vif pétillait; sa main preste, aux doigts de laquelle brillaient quelques bagues, accompagnait ses dires de gestes aisés : on se demandait si elle n'était pas l'héroïne délurée de ces galantes aventures! Elle avait dégrafé le haut de son corsage, et le soleil, s'insinuant entre les feuilles de la charmille, glissait sur sa gorge des baisers — qu'il payait royalement à la courtisane câline, en écus de lumière semés sur sa jupe de soie verte et son corsage de velours grenat.

Les deux élèves de Bonus souriaient quand riait le maître; Dirk avait l'air d'un satyre prêt à violer une bacchante; d'un mouvement machinal, il tirait son chapeau tantôt sur l'une de ses oreilles, tantôt sur l'autre.

— A boire! criait-il, comme s'il eût voulu éteindre en son cœur l'incendie qu'y allumait Siska.

Mais la journée s'avançait. Le ronflement des boules se renouvelait sans cesse. Un peu d'ombre s'allongeait déjà sur le chaume.

Un jeune homme se présenta à la table des buveurs. C'était un grand garçon blond, à l'œil bleu, tendre et humide. De longs cheveux tombaient en boucles sur ses épaules; il ôta son chapeau qu'il tourna timidement dans ses doigts en murmurant :

— Monsieur Bonus?

Il avait l'air d'un jeune paysan distingué et digne. Il portait un pourpoint brun et une culotte en drap d'Ecosse, des bas de laine et de solides souliers, bien cloutés. Sa physionomie respirait la franchise et l'honnêteté. Son front, noblement modelé, indemne de rides, rappelait la pureté des aurores par les matins sans nuage. Une fine moustache, encore naissante, mettait des reflets de soie au bord de ses lèvres. Il paraissait vigoureux et sain. L'aspect de la société le fit rougir.

Bonus le toisa.

— C'est moi, jeune homme! répondit-il à la question de l'arrivant.

— Je suis Kobe Barent.

— Ah! s'écria Bonus. Le nouvel élève! Asseyez-vous, garçon! Asseyez-vous! Voilà madame Siska! Deux élèves... mon ami Dirk! Une chopine en plus, dites, la patronne! Et tu as bien voyagé?

Le maître, soudain familier, examina du coin de

l'œil son disciple d'une façon protectrice et experte en l'art de découvrir le caractère des gens.

— Oui, pas mal, merci, dit Kobe. J'ai remonté la Meuse et le Rhin, et j'ai trouvé à Leyde une voiture qui m'a conduit ici. Les bateliers ont été bons pour moi. Je les connaissais depuis longtemps!

— C'est la première fois que vous voyagez, Monsieur? demanda Siska.

— La première fois, dit Kobe; c'est-à-dire que j'ai été deux fois à Leyde, avec mon père.

— Vous ne connaissez pas Amsterdam?

— Pas du tout, Madame!

La patronne apporta une grande chope, débordante d'écume.

— Allons! dit Bonus en élevant la sienne à hauteur de l'œil, à ta bienvenue, mon ami!

Tous trinquèrent. Et Siska parut choquer avec plaisir sa pinte contre celle du nouvel arrivé, dont elle ne cessait de contempler la mine fraîche. De son côté, le jeune homme regardait aussi l'étrange fille : il remarqua sa beauté, l'expressive ardeur de son masque mobile et ses boucles d'oreilles d'argent massif, très grandes : des sujets mythologiques et badins y étaient gravés. Il n'osait toutefois l'admirer qu'à la dérobée, mais la finaude sentait parfaitement qu'en cet instant un cœur parfumé comme l'aubépine lui était conquis.

— As-tu les deux tonnelets de harengs que m'a promis ton père? demanda brusquement Bonus.

— Oui, dit Kobe. Ils sont, à un quart d'heure d'ici, à l'auberge où je me suis arrêté.

— Ah! qu'on aille en chercher un! cria Bonus. Nous l'entamerons. Et cela nous mettra en verve pour boire et causer. Pas vrai, belle Siska?

— Il faut que je parte ! Merci ! cria la rusée, qui prévoyait une saoulerie.

— Déjà ! Déjà ! Voyons !

— Oui, déjà ! Tant pis ! dit-elle en se levant avec un geste d'indifférence.

— Tu es attendue ? demanda Bonus ironique.

— Peut-être !

Rajustée à la hâte, elle distribua des poignées de mains et des adieux folâtres ; elle serra les doigts de Kobe en l'enveloppant de son regard à la fois mouillé et fulgurant, où il semblait qu'on pût trouver de sapides tendresses, remèdes aux blessures qu'il causait.

Kobe la regarda partir avec regret. Elle troussait sa jupe de façon à montrer ses pieds, blottis en de petits souliers de cuir jaune, à boucles scintillantes. Elle se dandinait un peu, en marchant, et balançait voluptueusement sa croupe.

— La luronne, observa Dirk, on ne sait jamais, quand elle vous parle, à qui elle aura affaire une heure après !

Cette réflexion crispa Kobe. Le ricanement de Dirk lui déplut ; il prit en horreur cette figure où des grimaces de singe achevaient des hoquets d'ivrogne.

— Bast ! Nous serons, entre nous, plus à l'aise ! dit peu galamment Bonus.

A l'invitation de son maître, Kobe alla avec Van Ostervelde chercher le baril de harengs. Ils le rapportèrent. On l'ouvrit. Les poissons étaient soigneusement encaqués entre les planchettes du tonnelet. Une odeur de bois brûlé, de sel et d'eau de mer s'en exhala.

La patronne du cabaret servit du pain. Bonus tira un couteau de sa poche et, sur le bois même de

la table, coupa en tranches un hareng, dont il jeta la tête au chien de l'aubergiste.

— Savoureux! s'exclama-t-il. C'est comme si on mangeait le cœur d'Amphitrite! Ah! le hareng, Kobe Barent, c'est la richesse de la Hollande! Tiens! Ses écailles, c'est de l'or! Ah! le bijou, que les marins des Compagnies ne trouveront ni aux Indes, ni en Chine! Vois son éclat, Kobe Barent! Il est fin, énergique et mystérieux! C'est lui qui illumine cette mer, dont le hareng forme l'être le plus fécond! Ce poisson est la vigueur et la vie condensées! Quand on court les filles, Kobe Barent, son lait divin vous garde plus dur que le bois! Aussi est-ce à leur gloire que les stathouders font accompagner les barques innombrables qui partent à sa pêche par vingt navires de guerre! A ce moment-là Amsterdam prie pour les coups de filet, on tire le canon et les cloches résonnent! D'ailleurs le proverbe ne dit-il pas qu'Amsterdam a été bâtie sur l'épine dorsale d'un hareng? Durant ton apprentissage de trois ans, il faut que ton père, ainsi qu'il est convenu, me baille chaque mois pareil tonnelet! Quant à toi, Kobe, tu travailleras pour moi. Nous verrons bien si tu as du tempérament! Je l'espère! Corbleu, à ton âge, je bondissais au-dessus des ravins et je rossais à la fois trois Anglais ou dix Espagnols!

Levant le coude après chaque période, Bonus fanfaronna ainsi jusqu'à ce que le soleil menaçât d'éteindre l'apoplectique ardeur de son orbe au fond du lac de Haarlem. Le peintre avait avalé cinq harengs et bu tant de bière qu'il n'était plus d'aplomb sur ses jambes. Les trois élèves l'écoutaient sans rien dire, mais Dirk ne cessait de lancer des clins d'yeux, ponctuant de leur sournoise moquerie les vantardises de son ami.

Bonus frappa sur l'épaule de Kobe.

— A demain matin! A l'ouvrage! dit-il.

— C'est entendu! répondit Kobe, étonné de l'état où il voyait ce maître, dont la Hollande parlait avec vénération.

Bonus s'en alla, au bras de Dirk, vers un autre cabaret, s'arrêtant pour inonder un saule d'un jet liquide et jaune.

Le jeune homme se dirigea lentement du côté de l'hôtellerie, songeant à sa vie nouvelle.

Autour de lui les prés, d'un vert doux et grisâtre, jaunissaient aux rayons obliques du couchant. Par-dessus les cimes d'un bois apparaissaient les ailes, aux tons d'argile, d'un moulin, pareilles aux antennes d'un immense hanneton. Puis, se découvrait un canal, dont on distinguait la ligne droite grâce à ses digues et à une voile blanche, qui semblait glisser sur les champs; avec une lenteur de cygne, elle passait devant les tourelles d'un vieux castel à créneaux, entouré d'ormes. Au loin, s'éparpillaient des masures, et des vaches, qui portaient sur leurs croupes bronzées un peu de la clarté du soir.

Déjà la lune montait à l'horizon. Des grenouilles se prirent à coasser en un marais. Au loin, quelques lumières piquèrent la ville de Haarlem. — Et l'auberge de Kobe se montra bientôt, au bout d'une avenue de hêtres, flanquée d'écuries, d'étables, de carrosses, de voitures, qu'elle couvait maternellement sous l'aile de ses grands toits. Des chiens aboyaient dans la cour : on y entendait un bruit de seaux remués et d'eau jetée sur les dalles.

II

Ce soir-là, Kobe ne dormit guère.

Les mœurs des artistes l'étonnaient. C'était donc un pilier de taverne, ce Bonus, dont il avait en-

tendu vanter la peinture! C'était devant une table de cabaret, aux sons du jeu de boules, à la musique des pots entrechoqués, que les principes du dessin s'enseignaient! Kobe avait songé à des académies, où le professeur eût cérémonieusement dévoilé l'art de peindre. Aussi les manières joviales et la vie débraillée de Bonus l'ahurissaient. Les deux élèves, au moment des adieux, étaient ivres, eux aussi! Dirk? Une indéniable crapule, et malgré sa délicieuse beauté, on n'eût pu faire passer Siska pour un modèle de chasteté ni de pudeur!

Le jeune Barent ne fut, cependant, trop marri de ces constatations. Son caractère s'accommodait facilement de toute chose, et l'existence n'avait pu, jusque-là, compliquer sa naturelle simplicité.

Il était entendu que Kobe logerait dans une auberge, à proximité de l'atelier de Bonus. La pension coûtait vingt-cinq florins par mois. Le père Barent devait envoyer chaque trimestre quatre tonnelets de harengs et quinze florins au maître de son fils. Moyennant cette redevance, le grand artiste apprenait l'art de peindre à Kobe; celui-ci s'engageait à travailler pendant trois années pour Bonus, et à lui laisser toutes ses études.

Le lendemain de son arrivée à Haarlem, Kobe se présenta, vers neuf heures du matin, à l'atelier du maître et fut reçu par une femme sèche et mal peignée. Elle avait les épaules osseuses, les hanches indécises. Ses yeux brillaient comme des flammes de chandelle; ses lèvres, épaisses et violacées, esquissaient un sourire méchant entre ses joues, tirées sur ses pommettes rouillées.

— Qui êtes-vous? dit-elle d'un ton bourru à l'arrivant.

— Kobe Barent.

— Ah! c'est vous le nouveau sac à vin! Vous avez enivré Bonus hier soir! Il n'y avait pas assez d'ivrognes dans l'atelier!

Puis, regardant la mine fraîche de Kobe abasourdi, la mégère se ravisa. Certes, ce n'était pas ce naïf puceau qui avait retenu son mari au cabaret jusqu'à minuit! D'un ton radouci elle ajouta :

— Bonus n'est pas encore levé, vous comprenez, après une pareille saoulerie. Mais je vais le tirer de sa paillasse. Entrez, Monsieur!

Kobe pénétra dans le corridor; puis la dame ouvrit une porte :

— L'atelier!... Attendez mon mari!

Le jeune homme, remerciant gauchement, se trouva dans une grande salle.

D'un coup d'œil, il inspecta les murailles, où étaient pendues des palettes bariolées, une guitare aux cordes cassées, quelques bannières poussiéreuses. Des études étaient accrochées : une esquisse à la sépia, d'après la maigre noiraude, avec sa chemise relevée jusqu'au nombril et ses charmes chaudement brunis d'ombre; un croquis d'enfant roulé hors son berceau, les fesses à l'air, avec un bout de chemise légèrement embrené battant son cul de chérubin; une vue de Haarlem, par un temps de pluie. En un coin, le vieil escalier de bois, rustiquement soutenu par une poutre à laquelle il s'accolait en colimaçon, conduisait à la porte du grenier, mal fixée sur ses gonds. Dans la soupente, une table basse supportait des monceaux de couleurs vertes, jaunes, rouges, bleues, à côté de mortiers. Quelques chevalets étaient tournés vers le mur.

Des escabeaux, des chaises de paille, trois plâtres enfumés, des fioles, complétaient le mobilier, que Kobe eut promptement inventorié.

Il attendit près d'une heure. Dans une chambre proche, la voix rauque du maître sacrait et mêlait des jurons aux récriminations de fifre aigre que modulait sa femme. A un moment, la querelle s'exaspéra. Un pot vola en éclats.

— Carogne ! Putain ! hurlait Bonus. Viens que je te casse le gaufrier sur la carcasse ! Dinde étique ! Rasoir d'Espagnol !

Kobe était abasourdi par la manière dont se révélait à lui le grand artiste de Haarlem. Gêné, il n'osait plus faire un pas, regardait avec convoitise le ciel bleu et les hirondelles libres, qui passaient devant la fenêtre. Dans quel enfer tombait-il ? Il songea un instant à fuir.

Mais Bonus apparut souriant, l'œil injecté de sang, un léger pli au front.

— Bonjour, jeune homme ! Eh bien ? Morphée a-t-il été bon pour vous, cette nuit ? Pour moi, nullement ! Ce bougre de Dirk m'a fait boire jusqu'au matin ! J'en ai la tête serrée. C'est stupide ! Enfin ! Voyons vos essais, ajouta-t-il, en prenant le portefeuille que Kobe avait apporté sous le bras.

Il l'ouvrit ; l'élève l'aidait, d'une main tremblante.

Bonus tomba d'abord sur les compositions exécutées avec Jan Ketham. Il fronça le sourcil.

— Qu'est-ce cela ?

Kobe expliqua le sens symbolique de la calligraphie, parla, un peu embarrassé, de Ketham.

— Ton Ketham est un cochon, hurla Bonus, et ce n'est pas parce qu'un cochon porte une plume qu'il doit se croire un cygne ! Tu ne t'inquiéteras plus de cet animal, entends-tu ! Les calligraphes

sont de prétentieux ignares, de vaniteux imbéciles ! La couleur ? chose morte pour eux ! La vibration de l'air, la vie, la chair, les caresses des ciels ? Prodiges inconnus ! Tiens, ils me font vomir !

Bonus prisa davantage ce que Kobe avait dessiné d'après nature.

— C'est naïf, dit-il. Tu vois bien les choses. Il y aura moyen de faire un bon peintre de toi.

Il tapa, ce disant, sur l'épaule du jeune homme. Puis il alla vers un des chevalets, le retourna, avec orgueil :

— Voilà ce qu'il faut faire !

C'était l'étude d'après Siska nue. Kobe fut ébloui. La beauté étrange de la femme entrevue la veille resplendissait sans voile : l'enfant rougit comme si réellement la courtisane se fût offerte en sa lascive beauté.

Bonus fut flatté de l'effet produit par son œuvre.

— Eh bien ? dit-il en riant. Qu'en dis-tu ? En voilà, de la peinture, de la vraie peinture ! Vois comme c'est emporté ! Sans truc, sans lâcheté, sans faiblesse ! La vie, mon ami, la vie ! Cette poitrine palpite, cette bouche sourit, ces yeux sont humides, cette peau, c'est bien sur des os qu'elle est tendue, la chair frémit dessous ! Mais il faut être Bonus pour manier ainsi la brosse !

Jugeant que son élève avait suffisamment admiré sa chaude ribote de tons, Bonus retourna la toile, et, se dirigeant vers la table, sous l'escalier, il dit :

— Commence par apprendre à broyer les couleurs. Tiens, mets ce tablier !

Il tendit une toile grise, balafrée de souillures multicolores, qu'il noua à la ceinture de Kobe.

Alors Bonus montra à son nouvel élève comment il faut, sur une longue pierre, d'un grain serré,

mouillée d'huile de pavot pour les couleurs claires et d'huile de lin pour les couleurs foncées, former de petites pyramides en poudres impalpables faites avec des craies pulvérisées, des calcinations d'ivoire ou de vigne, des extraits de cuivre. A l'aide d'un couteau à palette, on étend ensuite la poudre sur la pierre, en la mouillant à nouveau, mais sans qu'elle devienne liquide, car cela doit former toujours une pâte épaisse. Cette opération accomplie, on broie le produit étalé avec une lourde molette, promenée par un mouvement circulaire sur la pierre ; on fourre la couleur ainsi préparée en de petites vessies.

Le jeune villageois se mit à la besogne. Un peu attristé par l'accueil étrange qu'on lui avait fait, il songeait à son père, à Lisbeth ; les verts et les bruns écrasés lui rappelèrent les flibots qui passent sur la Meuse : un moment, il ouït le tic-tac du moulin. Il roulait la molette avec hésitation, dans la crainte de mal faire. Cependant ce premier travail exécuté pour un peintre renommé lui causa une fierté intérieure.

— Allons ! triture plus carrément ! cria Bonus qui l'avait abandonné pour examiner les études pendues à la muraille ; se parlant à lui-même, il s'exclama, devant l'esquisse entamée d'après sa femme :

— Oui ! Pour le tableau du marchand Cupérus, c'est assez bon !

Tandis qu'il réfléchissait ainsi à haute voix, un petit homme entra sans frapper. Il était mal planté sur des jambes courtes et torses, mais ses yeux pétillaient de malice : son nez rougissait dans l'ombre d'une tignasse rousse et d'un chapeau luisant de crasse.

— Ah ! te voilà ! Coureur de bordels ! cria Bonus. Il y a huit jours que je t'attends !

— Huit jours? interrompit le bonhomme.

— Huit jours! hurla Bonus, abandonnant l'examen de ses toiles. Et j'ai des commandes urgentes, pour des seigneurs anglais! Tu m'entends, pourriture! Tu es resté dans les bouges une semaine !

— C'est bien mon droit! répondit l'autre. Je n'ai pas, moi, d'épouse légitime!

— Tu n'en aurais jamais trouvé! Quelle femme honnête poserait le nez sur l'oreiller où tu souffles ton haleine d'ivrogne! Puis tu oublies que tu me dois ton travail! Tu m'as signé un contrat, n'est-ce pas, coquin? Si tes instincts de chien te font courir encore dans les jambes des riboteurs et des catins, je t'attacherai une chaîne au cou!

— Aïe! Aïe! Aïe! répondit l'autre d'un air moqueur.

— Si tu reviens ici, continua Bonus, c'est que tu as le gousset vide et qu'il te reste juste assez de dignité pour ne pas mendier!

— C'est vrai, dit l'autre flegmatiquement.

Il ôta son chapeau, le jeta dans un coin : il portait un emplâtre au sommet de la tête.

— Qu'as-tu là? demanda Bonus.

— Ça? Une blessure. J'ai reçu un pot à la volée, au cabaret de la *Queue de Porc*.

— Tu te feras assommer! Mais crois bien que je n'irai pas réclamer ta charogne pour l'enfouir en terre bénite!

— Je m'en moque! dit l'autre.

Kobe apprit plus tard que ce loustic, appelé Joris Maan, d'origine anversoise, était, à la suite d'aventures bizarres, arrivé un jour à Haarlem. A bout de ressources, il s'était rendu chez Bonus, qui, né aux environs de Malines, provenait aussi de race flamande.

— Que veux-tu que je fasse pour toi? demanda le grand peintre.

— Donnez-moi, pour quelques florins, des peintures à exécuter!

Bonus pouffa de rire. Mais, le gueux insistant, il lui prêta une palette, des pinceaux, une toile, un miroir :

— Fais-moi ton portrait!

Il le laissa. Quand il revint, il fut étonné. D'une touche fine, le pouilleux fixait sa figure. Son nez brillait comme un rubis et sa tignasse s'ébouriffait, savoureusement chauffée d'un chrome radieux. L'œil, comique, se moquait de ceux qui contemplaient la trogne enluminée; le poil des joues mal rasées fonçait le jaune tanné de la peau.

Bonus cria :

— C'est superbe!

Le jour même, Joris Maan fut attaché, par contrat, et pour dix ans, à l'atelier du maître de Haarlem.

Il travailla, exploité surtout par madame Bonus : elle lui ménageait le manger, et cousait cinq ou six pièces à ses hauts-de-chausses plutôt que de lui en acheter de nouvelles. Mais dès que trois florins sonnaient dans la poche de l'Anversois, il les faisait fondre en rasades, avec des aigrefins et des sacripants, dans les tavernes et les tripots.

C'est au retour d'une de ces bordées que Bonus le reçut, devant Kobe, par des injures.

— Va chercher Pieter Slimme! finit-il par dire.

Maan s'esquiva.

— Le chenapan! murmura Bonus, et il allait sans doute expectorer toute sa colère, quand arrivèrent Pieter van Ostervelde et Jacob Artz — les deux élèves attablés la veille, sous la tonnelle, avec

Bonus, Dirk et Siska. Ils firent à Kobe un salut de la main, et il parut au Dordrechtois qu'Ostervelde, mécontent de voir un nouveau venu, lui avait lancé un regard ironique et jaloux. Fils d'un orfèvre de Delft, ce disciple pâlot et bilieux de Bonus cachait dans sa carcasse une méchante âme. Artz, au contraire, grand Frison roux aux yeux d'émail pâle, montrait, dès l'abord, une franche bonté rustique.

— Malheureusement, avait avoué Bonus avant l'arrivée des compagnons, Artz manie le pinceau et la couleur comme s'il tenait en main une fourche chargée de fumier. Ostervelde est plus fin.

Les peintres déposèrent leurs chapeaux sur un bahut, entre des fioles et des pots ébréchés.

— Maan va revenir avec un modèle, dit le patron.

Effectivement, l'Anversois rentra bientôt, suivi d'un rustre en souquenille couleur tabac.

— Avec cet homme, dit Bonus à Maan, tu vas composer un tableau : *le Buveur*. Tu représenteras le personnage un verre à la main, et tu exprimeras sur sa physionomie le plaisir qu'il ressent à sentir couler le vin dans son gosier. Tu t'y connais !

On fit monter le pacant sur la cuve renversée où Siska avait trôné la veille. Il prit la pose requise, en habitué.

— Vois-tu, dit Bonus à Kobe, il faut toujours installer le modèle de façon à ce que la lumière mette en relief les parties essentielles de la physionomie, d'après le sentiment qu'on veut rendre. Ici, grâce au béret, le front est sombre, mais l'intérêt se concentre sur la joie des yeux et la gourmandise des lèvres. Vois !

Puis Bonus sortit.

— Il est allé se rejeter sur sa paillasse, s'écria Joris Maan. N'ai-je pas vu ses paupières gonflées! S'il a découvert une chope au fond de mon œil, j'ai aperçu un tonneau au fond du sien!

Ostervelde ricana, du bout des lèvres.

Les trois peintres, campés devant les chevalets, se mirent à esquisser le bonhomme au verre, qui, un quart d'heure après, fit des efforts pour ne pas dormir.

— Slimme! Slimme! s'exclama Maan. Tiens-toi droit et n'aie pas l'air d'un cabillaud pas frais! As-tu bu hier au soir, comme cette outre de Bonus?

Puis il s'adressa à Kobe, effaré d'entendre parler avec tant d'irrespect du maître.

— Dites-donc! Ami! Assez de broyage! Bonus vous a fourré à cette besogne pour se débarrasser d'une leçon! Voilà de la couleur pour quinze jours!

Kobe ne savait que faire. Maan pointait sur lui un regard à la fois moqueur et bienveillant.

— Monsieur Kobe, vous faites partie du grand atelier Bonus! Le patron aura fixé les conditions d'apprentissage à monsieur votre père. Mais certes il n'a pas tout exprimé. Ici, il faut posséder bon gosier pour boire à la *Queue de Porc* et bonne verge pour saillir les gouges de Haarlem, à la *Grappe de Raisins* : les avez-vous?

Le lendemain, Kobe retrouva à l'atelier le modèle qui reprit sa pose.

Bonus donna à son nouvel élève un carton, du papier qu'il fixa dessus, des crayons.

— Dessine-moi ce buveur-là! dit-il.

Kobe regarda son patron d'un air interrogateur.

— Dessine ce que tu vois, continua Bonus. Je ne puis t'en dire plus! Le secret de l'art est là! Nous verrons!

Kobe réunit tout son courage et s'appliqua à suivre l'ordre du maître.

— Ce n'est pas mal, fit Bonus au bout de deux heures. Mais l'avant-bras est trop long! Et l'œil luit à cent coudées de l'oreille! Redresse! Puis tu entoures ces choses de lignes noires. Habitude de Jan Ketham! Y a-t-il des contours dans la nature? Regarde Joris Maan! Est-ce qu'un trait sombre borde son nez? Tout s'arrondit, tout se modèle, tout baigne dans la lumière! Tiens!

Bonus, familièrement, prit la pierre d'Italie que maniait Kobe, rectifia, ombra, modela, accentua l'œuvre du débutant.

La même semaine, arriva une commande de tableautins : *les Cinq Sens*.

On convint que le *Buveur*, commencé, servirait pour le goût, et Maan chercha les autres modèles. Un vielleur ambulant, coiffé d'un feutre sans bord, mais orné d'une plume d'autruche, fut engagé pour l'*Ouïe*. Il portait une besace sur le dos, et, tournant la manivelle de son instrument, souriait d'un air béat, les oreilles aux aguets, les narines dilatées comme s'il eût humé les sons caducs de la musique. Un autre jour, Maan usa d'un gueux rencontré au cabaret, devant une marmite bouillant à la crémaillère; le famélique flairait la purée avec ardeur.

— S'il te plaît de rester plusieurs heures ainsi penché, lui dit Maan qui voulait peindre l'*Odorat*, tu seras régalé durant une semaine.

Le va-nu-pieds accepta l'aubaine. Le *Toucher* fut représenté par un vieux paysan plongeant le four-

neau d'une pipe dans un brasier de cuivre qu'il soulevait. Dirk prêta sa physionomie ricanante pour la *Vue*. On lui attacha une petite fraise au cou, on lui mit une calotte sur la tête. Un manteau noir fut jeté sur ses épaules ; on le peignit penché sur un livre ouvert, et braquant une lunette aux verres bordés de vieil argent.

Joris Maan raccrochait beaucoup de modèles pittoresques. Il était familier avec les mendiants et les rôdeurs, qui devinaient en ce luron un frère de grand' route : ils le suivaient docilement.

Aux kermesses, le Flamand sans morgue faisait ainsi d'amples rafles d'amitiés populacières.

— Là, disait-il, tous les éclopés arrivent, attirés par le son du tambour. Ceux qu'on accuse de ne pas avoir toute leur raison viennent se mêler à ceux qui vont laisser la leur au fond des pots. Ah! J'aime les francs buveurs, qui roulent sous la table avec des hoquets de volupté! Pourtant je préfère la compagnie des truands, l'acoquinement avec les voleurs de poules, les béquillards, les musiciens de carrefour, les recéleurs d'épaves, les maraudeurs, les tire-laine. En eux je retrouve la vie et l'esprit! Ils sont plus malins que les singes, plus amoureux d'espace que les mouettes, plus poétiques, pour qui les connaît, que les rossignols! J'en ai rencontré qui montraient envers les richesses des mépris de philosophes, et pour le ciel des amours de prophètes! Ils connaissent les étoiles et les herbes aussi bien que les bergers. J'aime leurs musiques et leurs chansons, et quand j'en rencontre, coffrés par les gens de milice, je suis navré comme lorsque je vois fourrer un pinson en cage!

Kobe travailla journellement, pendant plusieurs mois. Bonus lui enseigna la perspective, les princi-

pes du coloris, comment le mélange du rouge et de l'orange produit toutes les nuances de rouge orange et d'orange rouge, comment le jaune et le bleu rendent le vert. Il vantait le vrai blanc, pur, aimait les pâtes épaisses et savoureuses, les coulées fermes et grasses. Souvent il répétait que chaque chose doit être traitée selon sa nature propre, sa matière et son intérêt. Kobe écoutait cet enseignement comme il eût recueilli la parole divine : bientôt il comprit les termes techniques et connut à fond le registre des couleurs dont usait son maître.

— Ah ! le métier ! le métier ! le métier ! s'exclamait parfois Bonus. Il faut le posséder et s'en servir comme on possède une main et comme on se sert de ses doigts. Il faut en être le maître absolu ! Et en user de façon telle que l'amateur, devant le tableau, ne pense pas plus que vous avez un métier qu'il ne songerait que vous avez une main s'il voyait une tartine par vous beurrée.

Bonus estimait beaucoup Kobe.

— Ce garçon est né pour être peintre, disait-il à Ostervelde, qui pâlissait alors de rage contenue.

De son côté, Joris Maan facilitait l'apprentissage du jeune élève, dont il ne cessait de surveiller la besogne avec une cordiale rudesse. Puis, le dimanche, et certains soirs de la semaine, il le conduisait à la *Grappe de Raisins*. Le nouveau compagnon plaisait à Barent, bien qu'il redoutât les brutalités et l'audace du gaillard. Quand ils revenaient, le soir, Maan escaladait un colombier, étranglait un pigeon, une poule, avec une habileté de singe ; dans les rues de Haarlem, il dépendait les enseignes.

— Sois honnête dans ton art ! Cela suffit, disait-il à Kobe.

Un matin qu'ils avaient passé la nuit avec des

gouges, ils virent s'avancer vers eux, sur la place de la ville, deux grands chars attelés de solides chevaux et remplis de bruyants drilles, qui firent arrêter leurs attelages et crièrent aux peintres :

— Montez ici! Nous allons chez Bonus!

C'étaient les officiers des archers de Saint-Jacques, qui se rendaient à l'atelier, pour leurs portraits. La promenade fut joyeuse.

A l'arrivée, on déballa les étendards roulés, saumon et citron vert, les hanaps en argent et les immenses coupes de cristal, dans lesquelles on buvait à la ronde, en signe de fraternité : sur leurs flancs étaient gravés des faisceaux de flèches et la devise « l'Union fait la force ». Les officiers portaient leurs justaucorps les plus riches, leurs guipures, des dentelles légères, des soies et des velours, leurs collerettes et leurs fraises tuyautées les plus flambantes, et leurs écharpes orangées ou azur tendre. Ils redressaient les crocs de leurs moustaches, effilaient des pointes à leurs barbes.

Une nappe brodée, des plats, des brocs et des flacons, qu'ils avaient envoyés la veille, occupaient une grande table, au milieu de l'atelier.

Sous la direction de Bonus, ils s'installèrent autour d'elle, variant leurs attitudes de façon à former un groupe cordial et animé : ils avaient des allures mi-bourgeoises et mi-guerrières ; leurs piques, bien que suffisamment effilées et tranchantes, semblaient des armes d'apparat ; certains de ces citoyens montraient des figures hâlées de bateliers, des physionomies satisfaites d'aubergistes, des mines austères de magistrats. Dans la pose, les uns mirent le poing sur la hanche, cavalièrement ; d'autres levèrent les chopes, d'autres s'assi-

rent devant un gâteau en forme de faisan : le porte-étendard se plaça derrière.

— Dans le fond du tableau, vous ferez, par la fenêtre, entrevoir la façade de notre local, avec le Saint Jacques d'or, recommanda le capitaine à Bonus.

Et Kobe, jusqu'à la vesprée, s'amusa de leurs mines grasses ou énergiques et des jeux de lumière sur les rubans, les satins et les gardes des épées.

III

Au commencement d'octobre, Bonus dit à Kobe :

— Depuis cinq mois tu travailles sans autre plaisir que les joyeusetés de Dirk et de Maan, et vos excursions à la *Grappe de Raisins*, chez les gaupes. Je suis content de toi ; en témoignage d'affection, je t'emmène demain à Scheveningue. Je dois y faire un portrait de grande dame.

Ils quittèrent l'atelier par un beau jour. Le voyage, entrecoupé de haltes aux auberges, fut allègre.

A La Haye, Bonus annonça qu'il fallait aller chez la comtesse de Ravensteen : ils s'y rendirent en voiture.

On traversa un bois, vaporeux et léger dans la rouille automnale qui rongeait les verdures ; parmi les taillis, des pêcheurs en sabots blancs coupaient des arbres pour y tailler leurs rames.

Aux approches des dunes, l'attelage s'arrêta devant un château. Ses murs plongeaient en de larges douves, dont l'onde se plaquait de feuilles de nénuphars. Un pont-levis conduisait à la porte, flanquée de deux colonnes et surmontée d'un fronton. Sept fenêtres s'alignaient de chaque côté de cette entrée. L'étage était dominé par un immense toit à lucarnes ; deux grosses tours à lourdes poi-

vrières, accotées à l'édifice, semblaient le défendre.

Un valet s'empressa :

— Madame la comtesse se promène sur la plage.

Il enleva le bagage des voyageurs, qui se dirigèrent du côté de la mer.

Les dunes resplendissaient, à peine rosées par l'automne; çà et là mourait un chardon solitaire. Tout à coup une immense ligne brillante barra l'horizon. Derrière les collines de sable, une plaine mouvante s'étala, verte, moirée de gris, pailletée d'argent, frangée d'écume — et un bruit sourd monta dans l'air : la mer du Nord!

L'infini, soudain découvert, oppressa Kobe. Au large, pas un navire : le ruissellement d'un empire liquide. Parfois une brise se levait et, sillonnant la mer d'un frissellis vaporeux, apportait de l'embrun. Le maître et le disciple laissèrent à droite le village de Scheveningue et son clocher pointu; ils s'approchèrent des flots.

Des barques, échouées sur la plage, la meublaient de leurs coques brunes, que l'humidité balafrait de tons d'ébène et d'un peu de vert-de-gris.

Longeant la mer, un carrosse, couvert d'un dais à frange, et attelé de deux chevaux blancs, s'avançait lentement; le cocher cinglait les ruades des bêtes, les roues s'enlisaient dans l'estran.

En cet équipage se trouvait la comtesse de Ravensteen. Les artistes furent accueillis par les glapissements d'un épagneul, tirant, à la portière, une langue violette. Au-dessus de l'animal se pencha la tête d'une douairière aux grâces surannées. Elle était coiffée d'un bandeau de perles fines, que rehaussait, de côté, une mutine aigrette de plumes et de pierreries; leur éclat rendait un peu de lustre à la chevelure de la dame, dont la blondeur était

fanée par un demi-siècle de frisure : tout l'art du perruquier ne parvenait plus à en dissimuler les dessous grisonnants. Profitant de la mode du temps, la vieille cachait ses rides et la sécheresse de son front sous une frange de cheveux plats. A partir des tempes, ils étaient frisés et retombaient en cascades floconneuses sur les oreilles parcheminées, dont ils laissaient voir le lobe, percé d'un trou qu'élargissait le poids de trop lourds diamants.

La comtesse minaudait, fermant les lèvres dans un sourire serré, afin de ne pas montrer que ses canines manquaient et qu'une dent était remplacée par de la cire jaunie. Du fard animait ses joues d'une rougeur juvénile, contrastant avec le regard où s'immobilisaient des œillades refroidies : la coquette tentait en vain de les rallumer en remplaçant l'ombre des cils absents par un léger trait au pinceau. Un peu de cosmétique noircissait les sourcils.

Bonus se nomma, présenta Kobe. La comtesse, son carrosse ouvert, en descendit lentement, sans doute afin d'exhiber plus amplement la toilette de gala qu'elle avait mise dans l'attente du portraitiste.

— La haridelle harnachée d'or ! se dit Bonus, tendant la main à sa cliente.

Un col double, rabattu de guipures vénitiennes, élargissait les épaules de la dame : très échancré, il retombait sur la « hongreline » de velours vert qui encadrait un corsage de satin blanc. Celui-ci était lacé d'un galon d'argent, qui se terminait, entre les seins en déroute, par une rosette étoilée d'émeraude, dont les éclairs se mêlaient à l'orient nacré des perles du collier. Les manches, légèrement gonflées, et tailladées dans toute leur longueur, laissaient entrevoir les blancheurs chaudes du satin ; elles étaient resserrées à mi-bras par le même galon

qui laçait le corsage, et finissaient en entonnoir garni de guipures semblables à celles du col. Cette ruine, illuminée de couleurs et de bijoux, se dressa devant la mer puissante et nue.

La comtesse et le portraitiste échangèrent des politesses ; ils parlèrent de la fameuse baleine échouée, le 21 janvier 1617, entre Scheveningue et Katwyck. Bonus regardait le bras, encore rond, de la vieille dame : il se réjouissait du parti qu'il pourrait tirer de cette dernière beauté, survivant à tant de décrépitude : il en ferait, à l'avant-plan, le reposoir des yeux obligés de s'arrêter sur une dépouille replâtrée !

Kobe suivait, admirant la vague qui se levait, transparente et jaune, puis s'écroulait en un fusant panache d'une blancheur immaculée, pour s'étaler en grand éventail sur le sable.

Mais Bonus l'ayant appelé, il monta avec la dame et son maître dans le carrosse, dont l'intérieur fleurait le musc, et qui se dirigea vers le château. D'emblée, la comtesse s'intéressa à Kobe. Quand elle sut le village du jeune homme, elle s'exclama : sa filleule habitait aux environs! Fille du baillif, elle s'appelait Gesina de Blaer. A son prochain retour en son pays, Kobe devait présenter au baillif et à la fillette les compliments de la comtesse.

Le soir, comme les deux peintres soupaient en tête à tête, d'œufs soufflés au sucre et de faisans bourrés d'abricots — le maître, rendu expansif par une bouteille de vin d'Auxerre, déclara, devant les grands chandeliers d'argent posés sur la nappe et éclairant le cuir de Cordoue du salon :

— Mon cher Kobe, c'est l'embaumeur qu'il eût fallu appeler ici. Vrai ! Dès que je touche la main de cette momie, je sens le froid du tombeau : elle

tient sa bouche close pour ne pas laisser tomber ses dents et son âme. Pourtant avec cette physionomie, derrière laquelle on entend la mort aiguiser sa faulx, elle prétend que, pour une poignée d'écus, je pose, sur son visage anguleux, une ardeur juvénile ! Il faut qu'à force de trucs je réveille une fraîcheur de jouvencelle dans les plis de cette figure ! Ah ! Kobe ! Extraire encore une goutte de beauté à ce vieux citron ! Cela me tenterait de la peindre telle qu'elle est à travers son masque de folie, peinturluré de fard ! Oui ! Je montrerais, pour la consolation des pauvresses, combien la nature se venge de ces fêtées de la vie qui violent ses droits par mille artifices : quand sonne l'heure des décrépitudes, d'un coup elle effondre ! Car les rides, c'est une épitaphe, mon cher Kobe, gravée par la griffe du diable en tête de ce vieux temple de l'orgueil ! Oui, je la peindrais ainsi, à grands traits de brosse cinglants comme des coups de cravache ! Mais ! Eh ! Eh ! Il faut vivre, Kobe, remplir la marmite ! Et la fée, bien que décrépite, possède une baguette d'or : elle me la fourre dans l'œil, et je la vois plus jeune de vingt ans ! Quel métier ! Ces nobles nous prennent pour des tailleurs, des coiffeurs, des vendeurs de pommades ! Que je regrette les bonnes garces des dunes : j'ai plaisir à allumer leurs chairs de lait et de sel !

Le lendemain, Kobe assista à la séance de pose.

— Vous voyez, Monsieur, disait la comtesse de Ravensteen à Bonus, je me montre à vous telle que je suis, aimable et jeune, afin que vous puissiez saisir mon véritable caractère et que chacun me reconnaisse d'emblée !

Sur la grande toile, la comtesse était déjà dessinée, à traits bruns, avec sa toilette chamarrée et les bouffissures de ses cheveux. Bonus réservait une

place dans le haut du tableau, pour les armoiries.

Le visage se coloriait : Kobe s'aperçut que le maître faisait à la noble dame l'œil plus vif, la bouche plus rose, le cou moins coriace. Il empâtait les rides, rendait les sécheresses dodues. De temps en temps, solennelle, la patricienne s'approchait et critiquait d'un air pincé.

Sous prétexte d'une épingle à repiquer, elle fit venir sa chambrière, une belle rousse, à gorge ronde, qui entra en coup de soleil.

D'une mine significative, sa maîtresse lui insinua l'ordre de la trouver vieillie.

— Si Madame mettait trois rangs de perles à son cou? hasarda la domestique.

La fine mouche voyait tout de suite le mal, et y trouvait remède : plus il y aurait de bijoux, moins on apercevrait de comtesse, et mieux cela vaudrait.

Bonus se consola du spectacle de l'aigre douairière avec la jolie servante, qui le régalait par la rubescente splendeur de ses boucles, et lui accordait quelques privautés. Bavarde, elle dénigrait la châtelaine, dont elle trahissait les secrets de la toilette.

— Si elle ne se faisait teindre le poil que sur la tête! insinuait-elle avec une malice grivoise.

Bonus pouffa de rire.

— Grand Dieu pour qui! s'exclama-t-il. Ce vieux fagot se frotte encore au feu?

— Eh! répondit la camériste. Si vous la voyiez parader devant le chevalier de Lysvert!

— Il a cent ans? demanda Bonus.

— Il n'en a pas trente!

— Il aime le faisandé!

— Oh! Madame la comtesse est riche, répliqua la roussotte, et le chevalier, qui joue, a besoin de beaucoup d'écus.

— Oui, dit Bonus, des rouleaux d'or, cela vaut bien une messe dans les pires chapelles!

— La jolie fille! continua-t-il, en prenant la servante par la taille. Vois, Kobe! Ah! pétrir un peu de cette ravissante chair sur ma palette déshonorée par le vieux restant d'ambassade!

Bonus appelait ainsi son modèle depuis qu'il avait appris les qualités de feu le comte, envoyé jadis, diplomatiquement, au Louvre.

— Pour peindre les rousses, continua-t-il, il faut broyer à la fois des opales et des nacres, y mêler de l'azur, et délayer le tout dans le sang des roses! Cela tient plus de la fleur que de la chair! Avec leur toison en feu, elles nous brûlent l'âme!

Un jour, mystérieusement, la comtesse s'absenta dès le matin : le carrosse la conduisit à La Haye. La fillette, libre, posa.

— Mais je veux que M. Kobe reste dans la chambre, dit-elle. Je suis honnête, moi!

Elle ne dévoila qu'un coin de sa gorge.

Bonus enleva lestement une esquisse. Kobe regardait, tour à tour, la toile, et la femme, qui riait, comme si chaque coup de pinceau l'eût chatouillée. Devant cette plantureuse gaillarde, il songea à Lisbeth, dont l'ombre blonde pâlit, au loin, derrière les moulins : elle lui fit effet d'une brebis maigre. Cependant, malgré la royauté de ses cheveux, l'ardeur dorée de son visage, ses yeux qui semblaient quêter des aumônes d'amour, et sa bouche épanouie dans une rubiconde gaîté, la chambrière devint assez vulgaire, avec ses mains rouges, lorsque Kobe, abandonnant Lisbeth, reporta sa pensée vers la brune Siska, jadis entrevue sous la tonnelle: il ne pouvait oublier les regards câlins de la courti-

sane qui l'avaient fait vibrer comme un archet frottant les cordes d'un violoncelle.

Il se plongeait dans ces comparaisons, quand Bonus, ayant posé la dernière touche, s'écria :

— Voilà ! J'emporte sur cette toile les roses que tu m'as refusées ! C'est un certificat de vieillesse, ça, ma fille ! Il y a vingt ans, je les aurais cueillies autrement !

La rousseaude, contente, se pencha sur la toile comme au-dessus d'un miroir.

Le lendemain, la comtesse entra, radieuse, dans la salle où l'attendait Bonus. En se mettant en pose, elle affecta, avec le trouble qui sied à la jeunesse, de rentrer précipitamment quelque chose dans son corsage, sous l'étoile d'émeraude, entre les seins : en réalité, elle voulait que le peintre entrevît la corne d'un billet doux.

— Monsieur Bonus, dit-elle, hâtez-vous ! Le chevalier de Lysvert va venir bientôt me rendre visite. Ce jeune gentilhomme est très savant en toutes choses. Il aime les peintres et fréquente les artistes d'Amsterdam. Son jugement me sera précieux.

Bonus se mit à l'ouvrage et tira bon parti de ce regain d'amour, qui faisait briller les œillades de la dame.

Le peintre resta dix jours au château.

Quand le tableau fut terminé, la comtesse fit retenir par son intendant quelques écus sur le prix, sous prétexte que le portrait n'était pas d'une ressemblance parfaite.

Aussi, dès qu'il fut en route pour La Haye, Bonus se mit à jurer :

— J'espère qu'à coups de fourche Satan défoncera bientôt son cul fripé ! La rapace ! Que les diables la violent avec des phallus de corne, recourbés en

becs d'aigle, comme en a peint le vieux Martin de Vos! Elle possède la richesse de Crésus, Kobe, cette coquine à cabochons! Mais, je te le répète, elle ne fait aucune différence entre nos travaux et ceux du perruquier!

Haarlem fut rapidement regagné. Il était soir quand Bonus et Kobe frappèrent à la porte de l'atelier. La femme du maître ouvrit, mécontente : bientôt elle fut réjouie par une poignée de pièces d'or que lui remit son mari.

— Joris Maan a-t-il terminé ses tableaux des *Cinq Sens?* demanda Bonus.

— Joris? Depuis huit jours, il court les cabarets. Il est en ce moment à la *Queue de Porc.*

— L'animal! s'écria Bonus. Je vais lui tirer les oreilles.

— Demain matin! implora la femme.

— Non! ce soir même! s'écria Bonus, fuyant, une partie des écus de la comtesse serrés dans sa poche.

Kobe l'accompagna ; quand ils arrivèrent au cabaret de la *Queue de Porc*, celui-ci retentissait du bruit d'une forte dispute. Trois manants avaient été malmenés par deux barons de grand'route, échappés d'on ne savait quel corps de garde, et qui se distinguaient par un fort accent allemand. Les rustres s'étaient laissé intimider par ces aventuriers, qui traînaient à leur cuisse des rapières à garde de fer. Mais comme les soudards menaçaient de tirer l'épée et de larder les paysans de coups de pointes, Joris Maan, qui buvait silencieusement en un coin de la taverne, lança sa cruche emplie de bière à la tête de l'un des bretteurs. Le gentilhomme fut atteint à la tempe par le pot, qui se brisa, mouilla sa moustache et son baudrier, et coupa sa joue, d'où le

sang jaillit. Alors s'ébaucha une grimaçante mêlée. Les épées sautèrent des fourreaux : mais les villageois, soudain ranimés, les brisèrent à coups d'escabeaux, de sorte que les barons durent s'escrimer à l'aide de tronçons d'acier contre les fourches et les broches qui menaçaient leurs peaux. L'un d'eux avait le nez endommagé et avait été forcé, en lui arrachant une touffe de cheveux roux, de lâcher un de ses ennemis qu'il tenait par la tignasse ; le patron du cabaret, saisissant une table, allait assommer définitivement les deux spadassins, quand Bonus et Kobe entrèrent.

D'un geste, ils mirent fin à la bagarre. Les deux guerriers, qui se sentaient mal à l'aise, malgré les poignards de leur ceinturon, devant tant d'armes imprévues brandies autour de leurs crânes, furent heureux de la trêve. Les colères s'apaisèrent. Bonus offrit à boire, en signe de paix. Les aventuriers acceptèrent, ramassant les débris de leurs lames. On se réinstalla autour des flacons.

Dirk, qui avait appris le retour des peintres et flairait une régalade, vint se joindre aux fêtards : possédant certaines connaissances chirurgicales, il aida le soudard écharpé à panser sa pommette.

Puis il s'écria :

— J'ai soif! Ah oui! J'ai soif! Et je vais boire, boire largement, faire couler le vin dans mon corps comme l'eau coule dans le lit de l'Escaut! Je veux m'humecter, m'imbiber, m'humidifier, vider une citerne de vin! Ainsi, je serai bon patriote, car je me rendrai pareil à mon pays! Trouverez-vous un coin sec dans toute la Hollande? Allons! Bonus régale! A sa santé!

Il disait, après avoir avalé plusieurs bouteilles, le regard perdu au plafond, dans la fumée du tabac:

— J'ai rêvé d'un monde ridicule, où d'innombrables tonneaux, juchés sur des pattes de bêtes, étaient chevauchés par des cruches vivantes, coiffées d'entonnoirs et agitant des broches. Cette scène burlesque se passait en d'immenses caves, au fond desquelles brûlaient des cuisines infernales. Les êtres baroques fondaient les uns sur les autres et se portaient de grands coups. Les blessures pissaient de la bière ou du vin : une femme nue dansait au milieu de la bacchanale. Des poissons s'enivraient aux flots des liquides répandus, et des cuisinières maigres balayaient, grimaçantes, cette nourriture vers les gueules de feu, que des monstres accroupis alignaient au ras du sol.

Dirk se tut.

A minuit, à la lueur fumeuse de lampes mi-éteintes, on festoyait toujours. Bonus avait oublié de parler à Maan des *Cinq Sens*. Les yeux étaient vagues, les lèvres, fatiguées, pendaient dans les trognes rougies. Des pipes cassées, des pots vides, des cartes jonchaient le sol. Des hoquets montaient dans la salle empuantie, et l'un des buveurs, les tripes enflées, essayait en vain de gagner le jardin : s'imaginant déjà à l'écart, il défaisait ses hauts-de-chausse.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et, sombre comme la nuit dont elle semblait l'émissaire, Madame Bonus parut. Sa main noire s'abattit sur l'épaule de son mari, pareille à un grappin d'os et de chair.

— Viens-tu, cochon ! hurla-t-elle.

Le peintre se leva, mal planté sur ses mollets ; sans rien dire, il suivit son épouse qui le traînait par le poignet.

Dirk, frappant ses cuisses de joie, alla voir le

couple tituber sous la lune : il rentra, hilare, en lâchant un grand pet.

IV

En mai, Kobe retourna à son village. Il revit son père, Lisbeth, le moulin, la Meuse. Jan Ketham examina quelques études du jeune peintre, d'un air profond, sans rien dire, en connaisseur froissé qui ne veut plus donner un conseil.

Lisbeth entraîna son amoureux dans sa chambre : au-dessus du lit elle avait pendu une branche d'aubépines.

Kobe se rendit chez Louis de Blaer, le baillif, pour remettre les compliments que lui avait confiés la comtesse de Ravensteen, à Scheveningue. Il fut cordialement reçu par ce gentilhomme, qui se montra de belle humeur, et invita son hôte à faire le tour du parc. Kobe aperçut la petite Gésina, occupée, sous la garde d'un domestique, au milieu d'une basse-cour, à donner, en une soucoupe, du lait à un agneau : il la regarda avec joie. Au bout de deux semaines, il retourna à Haarlem.

Une après-midi qu'il travaillait avec son maître, un homme vêtu de noir entra dans l'atelier. Il portait un béret de velours ; un léger manteau à agrafe d'orfèvrerie couvrait ses épaules. Il avait l'air timide ; ses yeux chatoyaient, ainsi que des pierres rousses, d'un feu vif ; aux lobes roses de ses oreilles pendaient, à la mode des pêcheurs hollandais, des boucles d'argent. Il alla droit à Bonus et lui donna l'accolade.

L'arrivant paraissait âgé de quarante-cinq ans. Son sourire abrité sous une moustache blonde à reflets fauves était bienveillant, mais un examen plus

précis découvrait aux commissures des lèvres une imperceptible amertume; les cheveux, frisés, grisonnaient un peu. Le gonflement des paupières dénotait un travail prolongé, qui avait fatigué l'œil ; des rides s'inscrivaient sur le front lumineux et inquiet qui, sous le béret, s'estompait d'ombre chaude. Le nez, vaguement sensuel, d'arête franche, dévoilait une origine plébéienne et vigoureuse ; le menton ras se montrait volontaire. Les joues étaient maigres ; l'activité d'une pensée indomptable et d'une vie de lutte paraissait avoir tourmenté cette figure à la fois souffrante et avide d'on ne savait quelle gloire et quel rêve.

Kobe reconnut aussitôt Rembrandt van Ryn. Car ce graveur avait à différentes reprises reproduit sa propre physionomie dans ses estampes, et ses traits, plusieurs fois, avaient passé par les mains du jeune homme.

Kobe avait d'ailleurs vu souvent chez des marchands à Haarlem, à Leyde, à Rotterdam ou à Dordrecht, les gravures du grand maître. Il en étudiait tous les jours chez Bonus, qui les collectionnait, parce qu'elles augmenteraient un jour de valeur. D'instinct, Kobe comprit la sublime beauté de ces œuvres. Rembrandt devint pour lui une sorte de Dieu, un Apollon descendu sur la terre, de la lumière plein les mains. Car les eaux-fortes de ce génie étrange éclataient, plus vives que le jour.

— Ce sont des lanternes, disait Maan.

Effectivement, on les aurait aperçues dans les ténèbres. Leurs sujets s'empruntaient souvent au Nouveau-Testament. Kobe avait admiré des *Circoncisions*, des *Présentations au Temple*, des *Nativités*, où des personnages populaires et des prêtres

hébreux s'empressaient autour d'un Jésus enfant, aux coins de souterrains ou au milieu de sanctuaires. Ces compositions, qui attiraient l'œil comme des fêtes dans la nuit, brillaient, bizarrement éclairées par les flambeaux que portaient les acteurs de la scène divine, par la lueur émanée du fils de Dieu, auréolé parmi les langes, et par un reflet de Rembrandt lui-même, qui les avait gravées à son établi.

Bonus possédait une belle épreuve de la *Mort de la Vierge*. La mère de Jésus expire au milieu d'un lit d'apparat. Un vieillard, avec des gestes paternels, fait respirer un parfum à la mourante, dont le médecin compte les pulsations du pouls : pompeux, un grand-prêtre à barbe hiératique et à coiffure baroquement épiscopale, veille, escorté d'un enfant de chœur, sur le trépas sacré. Des femmes pleurent et se désolent; elles passent des nouvelles de la malade à des personnages cachés derrière une haute draperie. A l'avant-plan, un scribe s'attable devant un livre ouvert, pour commenter l'événement célèbre. Mais au-dessus du baldaquin, de la douleur humaine, des gestes éplorés, des senteurs médicales, des tendresses des femmes et de la chronique des historiens, en une nuée pareille à celles qui s'émanent des encensoirs, volettent des anges, qui viennent, aériens et visibles pour elle seule, recueillir l'âme de la Vierge. Mais le jeune peintre se rappelait surtout l'œuvre que les marchands ont dénommée la *Pièce aux cent florins*. Celle-ci venait d'être exécutée. On y voyait le Christ guérissant les malades. Au fond d'une cour obscure, les affligés sortaient d'une grande porte d'ombre. Béquillards soutenus par des vieilles, paralytiques charriés sur des brouettes,

mourants apportés sur des grabats, éclopés prosternés à genoux, trébuchaient dans leurs loques, éplorés, faméliques, puant la fièvre et criblés de plaies. Jésus, d'un geste candide, les rappelait à la santé. Une auréole le nimbait ; ses cheveux, tombant, aux épaules, sur sa longue robe blanche, encadraient une figure patiente et résignée de prophète des plèbes. A sa droite, un groupe sardonique, illuminé violemment par la vérité même du miracle, discutait les actes du Christ. Il se formait de pontifes, de marchands, de philosophes qui ricanaient : ils cherchaient, en leur sourde inquiétude, à surprendre un crime dans les habitudes de celui qui les avait chassés du temple et bouleversait leurs croyances et leurs pouvoirs. Une sorte de nabab, la canne au poing, assistait curieusement aux divines expériences, en compagnie de son chien, couché à ses pieds. Mais les sceptiques, les mercantis et les banquiers, édifiés malgré eux par l'évidence de la révélation, ne pouvaient étouffer sous leur morgue ironique la foi des humbles : elle s'élevait dans les pénombres du groupe tâtonnant des parias vers la figure rédemptrice et compatissante du Dieu fait Homme. Les clairs-obscurs fiévreux, les blancs initiateurs, le puissant relief, la signification géniale de cette eau-forte avaient frappé Kobe : il y songeait souvent, ainsi qu'à l'auteur de ce chef-d'œuvre éblouissant et tendre.

Maintenant, il voyait Rembrandt ; la voix du maître sonnait à ses oreilles, grave et enveloppante. Kobe ne ressentait aucune désillusion. Son Dieu ne se diminuait pas, ainsi que Bonus, dès l'apparition. L'auteur de la *Pièce aux cent florins* pouvait être cet homme un peu timide, à l'œil de visionnaire, et qu'on sentait d'une profonde bonté.

Bonus avait présenté Kobe à Rembrandt. Le maître ôta son béret, découvrant son grand front préoccupé; puis il déposa sa canne à pommeau ciselé contre un chevalet.

Il parlait d'une voix grave, lente, un peu incertaine; son œil fouillait les coins de l'atelier, scrutait une encoignure, contemplait le ciel, par la fenêtre.

— Je vais à Leyde, dit-il. Amsterdam me fatigue. J'ai besoin de revoir les bords du Rhin, de me promener en bateau sur mes vieilles ondes, de voir des arbres. Cela rafraîchit. Cela repose. C'est bon comme le sommeil.

— Oh, oui! dit Bonus. Tu es fatigué du quartier juif et du port!

— Non, répondit Rembrandt.

Mais Bonus répliqua :

— Pourtant aucune ville ne vaut Amsterdam! Voyons! N'est-ce pas là qu'on établit les réputations?

Rembrandt sourit tristement.

— Oui, cria Bonus. C'est la ville des fêtes et des négoces! Sais-tu ce qu'Erasme disait en sangeant aux pilotis sur lesquels on l'a bâtie? Ses habitants sont des oiseaux qui circulent sur des cimes d'arbres! Voilà ce qu'il a dit! Eh bien! je t'assure, il y a dans cette oisellerie de superbes paons à déplumer, des faisans dorés, et de petites cailles roses! Tout cela vaut bien la peine qu'on vive là-bas, dans ce concert! Puis, on parle de vous, on est vu, considéré, prisé, admiré. On vous montre, quand vous allez à la taverne, prendre une tasse de chocolat ou un verre de scubac! Oui-da! Je compte m'installer bientôt près de la Kalverstraat, porter des beaux habits, à la mode bourgeoise, et dégrafer leurs

ceintures aux légères Siska, qui jettent sur les coqs du Dam leurs filets d'amour!

Rembrandt écoutait à peine : il regardait Kobe. La physionomie ouverte et ingénue du garçon lui plaisait. Dans cette âme silencieuse, il cherchait à démêler le rêve qui pousse vers l'art ; au fond des yeux du jeune homme, il tentait de découvrir un de ces songes d'or qui créent un artiste. Pendant que Bonus pérorait, heureux de développer ses projets devant un peintre qu'il estimait à peu près son égal, malgré la manière noire qu'il réprouvait, Rembrandt réfléchissait au passé de Kobe : d'où venait ce blondin, arraché à sa famille comme une fleur à peine entr'ouverte cueillie au jardin où elle a pris la sève? Où avait-il déchiffré les premières lettres de la vocation qui l'avait conduit en cet atelier? A quelles destinées était-il réservé? Front pur, prunelles tendres, chair vierge! Voilà un être timide et doux, candide — et en même temps volontaire et fort : la tête bien modelée, la ferme arête du nez, le menton accentué l'indiquaient.

Une sympathie saisit van Ryn pour le petit élève de Dordrecht; il s'apercevait d'ailleurs que Kobe le regardait à la dérobée avec une ferveur singulière : certes, Rembrandt occupait une place choisie au cœur du jeune artiste : un fluide amatif le lui faisait pressentir.

Mais Bonus, interrompant ses vantardises, s'approcha de Rembrandt :

— Tu dois être fatigué du voyage. Repose-toi bien ici. Puis tu vas te rafraîchir, n'est-ce pas? Je possède un excellent vin, des bords de la Moselle.

Rembrandt sourit.

— Oui, je sais qu'il faut boire! Les mœurs n'ont pas changé.

Bonus alla chercher le vin.

Pendant ce temps très court, Rembrandt dit à Kobe :

— Alors, vous aimez bien à peindre?

Barent leva les paupières : au fond de ses yeux clairs — de ces yeux de riverains des fleuves et de contemplateurs des plaines, où il est tombé tant de ciel! — Rembrandt vit se lever comme un soleil de gloire, d'admiration et d'espoir.

— Oui, maître! murmura Kobe.

Bonus rentrait, apportant des flacons. Devant Rembrandt il posa une coupe chargée de cabochons et d'une forme royale.

Les regards de celui qui avait peint le *Mariage de Samson* brillèrent à l'apparition de cette orfèvrerie translucide, où le vin tomba avec un grouillement de petites bulles dorées. Il leva le verre, but une gorgée. Puis il fit compliment à son hôte sur la beauté du cristal et la saveur du breuvage.

— Je n'ai qu'une coupe pareille, déclara Bonus. C'est un cadeau du duc Wolfgang de Bavière, dont j'ai fait le portrait. Je ne m'en sers jamais; et je savais qu'elle te plairait, amateur de bijoux, ô mon cher Rembrandt!

— Oh! les bijoux, c'est ma folie! Tu n'oublies rien, toi! Tiens! mon atelier, c'est maintenant un capharnaüm, une échoppe de juif, un bazar d'Orient! Et je possède tant d'armes qu'on pourrait se croire chez un colonel de lansquenets! Terrible manie! ajouta lentement Rembrandt, fronçant les sourcils, où une préoccupation noire venait de se poser.

Mais il la chassa d'un geste; puis il sourit à une nouvelle pensée : expliquer un peu de son âme et de son art à Kobe, et il reprit :

— L'or, dans la pénombre, Bonus, revêt à mes yeux une splendeur incomparable. Le grand soleil le fait vulgaire. Le demi-jour lui rend son éloquence magique. Ce doit être un rare spectacle de voir, sous une tente qui arrête et endort le soleil, danser une sultane, chargée de colliers et d'anneaux! As-tu remarqué, dans les chambres hollandaises, avarement mais chaudement lumineuses, combien un bracelet donne une signification de noblesse, d'opulence ou de volupté au bras nu qui le porte? Et les couronnes? J'en possède de très vieilles. J'aime, quand le soir tombe, leurs saphirs et leurs rubis, qui s'éclairent pour moi de feux retrouvés : une royauté morte se rallume au fond de leurs eaux profondes, autour du cercle qui pesa jadis sur des fronts de tyrans, de magnats ou d'empereurs. Tout l'Orient m'apparaît grâce à un turban de cachemire orné d'une somptueuse aigrette, grâce à la poignée damasquinée d'un sabre courbe. Oui, je chéris les bijoux. Je les ai souvent peints dans mes tableaux, tu le sais. J'en parais ma pauvre femme et suivais leurs reflets sur son doux visage. Je l'ai mise en bière avec des perles dans ses cheveux et à son col pâle, avec des bagues à ses doigts amaigris.

Rembrandt secoua la tête, ému, et demanda à Bonus quelles étaient ses dernières œuvres.

Bonus montra une étude d'après une jeune pêcheuse de crevettes. Riche en vermillon, sur un fond de ciel marin, la bouche lippue, la joue frottée de blanc d'argent, la gaillarde, luisante de santé, portait un panier d'osier sous le bras : elle s'enlevait en pâtes lumineuses.

— L'air des dunes vibre là-dedans, dit Rembrandt.

— Oh! répliqua Bonus, que n'ai-je toujours à peindre d'aussi florissantes chairs! Le sang riche, c'est le soleil des corps! Il faut qu'il afflue sous la peau et qu'on le voie en une poitrine comme du vin rouge dans un flacon! Voyez! Ces joues! Elles feraient l'orgueil d'un verger! Ces lèvres sont mouillées, chaudes, goulues! La gorge? Du blé et des lys! Les cheveux, blonds et roux, s'allument : ne dirait-on pas le cerveau en flammes de cette harangère, qui sait hisser les voiles au mât d'un bateau et pour laquelle plusieurs mâles, également favorisés, se sont lardés de coups?

Rembrandt sourit un peu de la fougue de Bonus, tout en l'approuvant par des gestes de tête. Il prit sa coupe, qu'il leva encore, d'une main large, mais adroite et nerveuse, de graveur subtil ; puis, clignant de l'œil, il étudia un instant le pétillement de la liqueur, et but une seconde gorgée.

D'un air réfléchi, il dit alors, craignant sans doute que Kobe ne prît pour de l'argent sans mélange les opinions de Bonus :

— Certes, c'est une joie de faire jaillir des éclats sanguins de sa palette, des éclairs de chair rose. Ton tempérament t'y pousse, au surplus. La nudité, tu la recherches triomphante, plantureuse. Ton idéal, c'est la Vénus ferme, qui naîtrait de l'écume de la mer du Nord et présiderait aux accouplements robustes des marins et des pêcheurs. Tu aimes aussi à immortaliser, n'est-ce pas? les buveurs en ribote, les banquets chamarrés, les habits de fêtes à écharpes orangées. Mais ne penses-tu pas, Bonus, que la chair pauvre recèle aussi une grande beauté? Elle est autre. Je te le jure, lorsqu'une mendiante, fiévreuse et tremblante, se déshabille dans mon atelier, j'éprouve un émoi artistique aussi grand

que si c'était Hélène ou Cléopâtre. Je lis, dans le grimoire de ses chairs efflanquées, de son ventre usé, de ses seins vides, de ses jambes maigres, la chronique de sa vie douloureuse, sa résignation aux basses besognes et aux assauts des gueux, ses maternités épuisantes : je vois toute la tristesse humaine, qui est immense, résumée dans cette échine lasse et ces flancs vannés. Je m'applique tendrement, avec toute la compassion qui m'étreint, à interpréter les sombres lassitudes de ces muscles, les traces des vêtements, des fardeaux et des maladies, qui laissent sur le corps des marques d'affliction comme les larmes sur le visage. Je rends le ton pâle et jaune de la peau, avec les rousseurs qui lui plaquent des tons navrés d'automne, avec les plis traçant des courbes molles au ventre. Et n'est-ce pas aussi la vie? N'y a-t-il que joie? A côté d'une pivoine qui s'épanouit violemment dans un jardin, n'y a-t-il pas celle qui se dessèche et perd ses pétales? Et la mourante, au milieu de l'agonie ridée de ses couleurs, n'accomplit-elle pas une fonction aussi profonde dans l'harmonie des choses? N'y a-t-il donc, pour les âmes et les corps, un hiver sans feuilles, ni fleurs, où les horizons s'embrument?

Rembrandt se tut. Bonus l'avait écouté sans mot dire, un peu dérouté. Kobe plongeait en une extase : la voix de Rembrandt le faisait frissonner, et des envies le prenaient de se jeter aux pieds du maître; l'enseignement tombait en pluie d'or dans son âme neuve et vierge et, profondément, la fécondait.

Mais le graveur, lançant un regard à l'élève immobile devant le chevalet, se reprit à parler. D'après lui, la peinture devait être spirituelle. En tout, que

chante l'âme, et tout en possède une : les arbres, les plantes, et même les étoffes, une bague, un glaive. Que l'artiste révèle cette âme par la couleur, en faisant jaillir d'une lame d'épée le cri d'un éclair, en allumant de lueurs propices les charmes d'une rose, en caressant d'un jour flatteur les tissus dont se révéleront la trame fine et les nuances, où se cache parfois quelque adieu mordoré du couchant. Que le peintre découvre cette vie cachée des choses: en vidant son verre à forme de tulipe, qu'il songe que ce verre a emprunté son calice à la fleur parce que celle-ci est destinée à boire du soleil ! Voilà les intimités secrètes de la matière, les correspondances mystérieuses et délicates des fibres et des formes. Qui ne les met en valeur peint de façon vulgaire. D'un bœuf écorché pendu par les jarrets dans l'abattoir, des artistes n'exprimeront sur leurs toiles qu'un morceau de viande. « Je vis hier, à Zaandam, un bœuf ainsi exposé, le ventre vide. Il m'enchanta par la majestueuse sonorité de ses tons. Si j'avais eu le temps de le peindre, j'eusse fait sentir, en ce cadavre de bête, les derniers tressaillements de la chair mise à nu, ainsi que la colère et l'énergie qui dirigeaient l'animal vivant : on peut révéler ces forces parmi les côtes solides comme des cercles de cuirasse, dans la vaillance des reins ouverts, dans la brutalité guerrière des pourpres coupant les graisses. J'eusse pris plaisir à célébrer ainsi les dépouilles du roi des prairies, et à faire vibrer un sentiment de lutte et de vigueur dans le butin de la mort ! »

Rembrandt s'était levé, inquiet, et marchait dans l'atelier ; d'habitude taciturne, il devenait tout à coup loquace. Il ouvrit la fenêtre.

— Pour mieux voir le paysage, dit-il.

Puis il alla vers Kobe.

— Que faites-vous ? demanda-t-il brusquement.

Le jeune peintre se rejeta un peu en arrière et balbutia :

— Voilà ! Voyez !

C'était une étude d'après un philologue haarlémois, qui, chaque jour, venait poser pour son portrait. Kobe venait de rectifier quelques touches, dans le fond, sur lequel se modelait, au-dessus d'une fraise blanche, la figure pensive, à l'œil noir, du savant.

Rembrandt se déclara satisfait.

— Bonne étude ! Cela marchera.

Il s'appuya sur le bras de Kobe, qui rougit, et il se prit à parler du portrait. Deux choses subtiles planent devant le masque humain : le regard et le sourire, — effluves impalpables, émanations psychiques, fumées de l'âme. Il faut les attraper au vol et les harmoniser. Dans les yeux d'un modèle, il est nécessaire qu'on puisse voir la pensée, comme les cailloux blancs au fond d'un puits clair.

En effet, interrompit Bonus, tes portraits, dans leur pénombre, sont comme les fantômes de l'âme. Tu idéalises tes personnages. Je ne les pare que de la vie du sang.

— Bonus, tu es un maître, répondit doucement Rembrandt. Et jamais les dons picturaux ne se sont plus généreusement signalés qu'en toi. Tu cherches aussi, d'ailleurs, à pénétrer la psychologie, — mais tu suis un chemin de plein air et de couleur vive, tandis que je m'égare dans les caves de mes soleils ténébreux. Tu es la joie, et je suis, hélas ! plus mélancolique ! En tous cas, j'aurai vécu une vie endiablée d'alchimiste cherchant l'or au fond d'un sombre laboratoire. J'aurai travaillé plus qu'un damné,

depuis le jour où je l'ai entrevue dans le moulin de mon père, une chaude après-midi d'octobre, renvoyée par les vieux murs sur le visage des meuniers, cette lumière qui éclairait si magnifiquement leurs physionomies! Malgré mes sueurs, je ne l'ai pas retrouvée telle qu'elle m'est apparue!

Rembrandt fit un geste de désespoir, qui étonna et navra Kobe.

Mais, les pommettes rouges, le regard enfiévré, le grand peintre exposa les difficultés d'interpréter des sentiments avec des poussières trempées d'huile. Comment, à l'aide d'un peu de pâte blanche, brune, rose, exprimer le regard compatissant du bon Samaritain, la joie d'une fiancée que l'on coiffe dans l'attente de son amant, l'envolée mystique de l'ange Raphaël quittant Tobie, l'air inspiré d'un saint Mathieu, la douleur de la Vierge au pied de la croix? N'est-ce pas qu'à la pâte on mêle des morceaux de son cœur, arrachés dans un martyre? L'inspiration est d'ambroisie et de fiel. Et d'où vient-elle?

— Je rêvais, dit Rembrandt, d'un tableau représentant les disciples d'Emmaüs. Depuis longtemps m'obsédait ce récit de l'Évangile. Je ne parvenais pas à me le représenter. Il y a cinq ans, par un jour d'automne, je me trouvais dans une vieille auberge, aux environs d'Amsterdam. Le soir tombait, et, par une haute fenêtre, une lueur jaune, dans laquelle on pressentait la nuit, éclairait les murs de la salle et frôlait une petite table, entourée de de trois chaises, et où étaient posées, sur une nappe trop courte, trois assiettes d'étain. J'étais sorti de chez moi, après un travail prolongé, et la campagne avait versé à mon cerveau brûlant sa grande poésie. Je me reposais dans l'antique hôtel-

lerie, quand trois hommes entrèrent, et, sans rien dire, allèrent s'asseoir à la petite table. Je n'ai jamais su qui ils étaient; leur accent accusait des Flamands de Bruges. L'un d'eux, un être pâle et maigre, à la barbe d'un roux apâli — comme de l'or souffrant, — aux grands yeux vitreux de pauvre hère, s'assit le dos au mur, et me faisant face. Les deux autres, un vieux chenu, pêcheur hâlé au poil hirsute et blanc, et un petit homme trapu, à la tête brune et carrée : un type de laboureur aux mains calleuses et au regard fixé sur le sol comme s'il y cherchait un sillon — se placèrent à ses côtés. Silencieusement, ils firent le signe de la croix. Puis celui qui était malingre murmura un paternôtre, les regards au plafond, et, des deux autres, l'un, le laboureur, joignit les mains et baissa la tête, et l'autre, le pêcheur, les poings sur le genou, le front incliné, regarda la prière tomber des lèvres de son compagnon. Soudain, d'un escalier proche, qui venait de la cave, sortit un jeune garçon qui portait un plat garni de poissons frits. A la vue des voyageurs priant, il s'arrêta, respectueux et saisi. A cet instant un charme opéra en moi. Des larmes me montaient aux yeux. Je voyais en cette scène vespérale, devant la table pauvre, le Christ et les pèlerins d'Emmaüs. Celui qui priait, sans cesser l'oraison, prit un morceau de pain, qui était à côté de sa manche, et le rompit. La farine, entre ses doigts de vagabond, contracta aussitôt, pour moi, des tons d'argent; il me semblait qu'elle sortait d'un tabernacle. Le pauvre sire parut en proie à une tristesse surhumaine, son front s'auréola, un peu de ciel tomba sur son visage; l'humble nappe, devant lui, fut comme celle d'un autel. Je me serais jeté à ses pieds, empoigné par son humilité radieuse, mais

son regard m'arrêta — ah! ce regard qui avait vu les parois du sépulcre et que le firmament n'avait pas encore totalement reconquis, au-dessus des lèvres violettes où s'effaçait la trace du dernier soupir! Oui, je vis tout cela, en un instant, comme lorsqu'un éclair jaillit derrière un vitrail mystique. Ce rêve fut d'un moment : car les hommes, la prière finie, tirèrent des couteaux de leurs poches et découpèrent les soles que le jeune garçon avait déposées sur la nappe.

V

L'auberge où Kobe logeait était une des plus belles de la région. On y entrait par un corridor pavé de dalles carrées; laissant à droite une vaste salle, qui servait aux jours de kermesse, et, à gauche, les chambres de la patronne, on arrivait dans le cabaret. Plus loin, s'ouvrait la cuisine — puis la cour, entourée d'écuries, de remises, et enfin le jardin potager : des choux et des fèves y poussaient; cependant l'aubergiste réservait certaines plates-bandes aux œillets et aux giroflées.

Le client, dans le corridor, était accueilli par une avenante odeur d'omelettes, à laquelle se mêlaient, en même temps que les émanations du fruitier installé dans la grande salle, de ces relents de bourrellerie, que les charretiers laissent derrière eux. La patronne apparaissait : ses longs pendants d'oreilles faisaient un peu de brillant à ses chairs grasses, sous les ailes d'un bonnet de fin linon. Ses prunelles bleues, en sa figure bouffie et empourprée par les fourneaux, se noyaient en son œil d'une pâleur de perle. Elle portait un casaquin de vieux satin nacarat, lustré de vieillesse, mais bordé d'un peu de fourrure de lapin blanc. De ses larges manches, aux épaulettes

froncées, sortaient ses mains onctueuses de bonne cuisinière. Elle avait un tablier immaculé, sur un jupon de drap brun, légèrement retroussé par derrière, afin qu'elle pût trottiner à l'aise autour des casseroles. Parfois, elle tenait à la main un chapelet d'oignons ou une corbeille remplie de groseilles rouges. C'était Madame Ternath.

Le cabaret s'animait à l'approche de midi, quand débattaient les patâches. Des postillons, solidement plantés dans leurs bottes, prenaient des verres de liqueur, avant de manger, et donnaient les nouvelles des villes voisines.

Traversées d'une croix de pierre, qui partageait les carreaux en quatre parties, ornées chacune d'un médaillon, deux grandes fenêtres ne laissaient aucun coin dans l'ombre. Elles donnaient sur des vergers pleins de pommiers espacés, et sur une grand'route bordée de saules. A peu de distance s'apercevaient les vannes d'une écluse.

Près de l'entrée, une petite horloge de cuivre, carrée, avec des poids sous son tic-tac alerte et un timbre au-dessus de son coffre damasquiné, tapageait sur la muraille. A côté, pendait un tableau de Bonus, représentant une kermesse ; le peintre l'avait donné en paiement, à un moment fâcheux où une ribote imprévue l'avait surpris dans la débine. Plus loin, une planche noire, avec des signes à la craie, marquait les gains des joueurs de billard — et une cage de faïence bleue, à fils de cuivre, emprisonnait un serin jaune s'égosillant, dès qu'entrait un buveur.

On voyait aussi une guitare accrochée à un clou, pour l'accompagnement des amateurs chantant le soir ; près de la cheminée à deux colonnettes, un perroquet, mêlant en son plumage des tons de céleri, de coquelicot et de safran, se balançait à un

anneau, curieux, le bec dur, et montrant, quand il criait à crever le tympan, une langue pareille à une crotte de chien.

Un peu avant midi, la cuisine flambait. Une servante préparait un lit de persil à une truite et réveillait ainsi l'argent de ses écailles, terni par la cuisson. Sur la table, une raie, étalant les lilas nacrés de son ventre, attendait le couteau qui découvre son foie huileux et ses boyaux roses. Dans la marmite, les moules, assaisonnées d'oignons, de thym et de poivre, crachaient la liqueur opaline de leurs chairs orangées. Le feu criait, crépitait, pétillait, mis en appétit par les alléchantes nourritures offertes à ses coups de langues. Devant le billot, un garçon en veston roux tranchait dextrement des bardes de lard pour protéger la poitrine délicate des cailles. Certains jours, Madame Ternath s'amusait, entre des fers bruissant de beurre fondu, à cuire des gaufres, qui sentaient la cannelle. Alors, la cuisine s'emplissait de vapeur âcre, et, pour l'aérer, on ouvrait la porte sur la cour, d'où le domestique arrivait avec un nouveau panier d'œufs.

Midi sonnant, dans le cabaret, les tables se couvraient de nappes et de vaisselle. On s'installait. Servantes ou valets apportaient les mets fumants.

Kobe avait, à chaque repas, son couvert à la même place, près de la fenêtre. De là il voyait arriver les gens sur la route et regardait les pommes du verger rougir peu à peu et devenir pareilles à des fruits en cire.

Un midi d'été qu'il rentrait à son hôtellerie, il fut saisi par la figure d'une femme installée à une table. Il la reconnut : Siska ! Depuis trois ans il ne l'avait plus rencontrée : il aperçut, tout de suite, une ride, très légère, au coin de l'œil de la fille.

Placée sous l'horloge, qui paraissait être son cœur vénal et bruyant accroché à la muraille, elle le disputait en éclat tapageur avec le perroquet criant, de son anneau, des injures à la sémillante intruse. Elle brillait, vêtue de satin vert; comme une libellule, dont sa robe jetait les reflets, elle était posée, plutôt qu'assise, sur une chaise; son joli corps souple, à l'aise en un corsage savant, qui faisait valoir les beautés félines de son torse, se serrait à la taille par une ceinture dorée : cette parure symbolique montrait qu'elle se souciait de sa bonne renommée comme d'un flacon de parfum évaporé. Sa jupe, trop longue, l'environnait de toute part, sans doute afin de tenir à distance ceux que la légère vendeuse d'amour n'eût pas autorisés à la retrousser — et aussi pour rattacher un peu la courtisane au sol, d'où, nerveuse, elle semblait toujours prête à s'envoler. Ses cheveux noirs étaient retenus par un peigne enjoaillé, et quelques frisons tombaient sur son col de guipure.

Elle croquait des radis et des crevettes. Cette occupation faisait scintiller ses bagues, qu'elle ôtait de temps en temps, pour jongler avec ces riens éclatants. Un marchand d'Amsterdam, arrivé ce jour à l'hôtellerie, peu à peu, s'approchait de la belle cliente. Déjà âgé, couperosé et lourd, il roulait des yeux ronds de convoitise. A l'instant où Kobe entra, Siska, apercevant l'élève de Bonus, joua fiévreusement avec les ferrets du lacet qui fermait son corsage. Le barbon s'enhardit.

— Il manque quelques rubis à vos anneaux, Madame! Je pourrais les y enchâsser; j'en possède beaucoup.

— Des rubis! Des rubis! Point ne m'en faut!

J'aimerais plutôt des cerises que m'apporterait entre ses lèvres un jeune amant.

Ces derniers mots partirent, sous une œillade, dans la direction de Kobe et l'encouragèrent. Il alla près de Siska, la joue coraline, le chapeau à la main — avec, au ruban du feutre, une plume grise qui balaya les dalles.

— Bonjour, Madame, murmura-t-il.

Siska, engageante et jolie, pria Kobe de s'asseoir à côté d'elle. Ses grands yeux noirs brillaient, et vraiment s'émanait d'elle, malgré son fard, une viridente jeunesse.

— Partageons les radis, Monsieur Kobe, vous devez avoir faim? C'est bien Kobe, votre nom, n'est-ce pas?

Le négociant d'Amsterdam, fâché, s'en alla du côté de la cuisine, où Madame Ternath, les cottes pliées entre les cuisses, surveillait la cuisson d'un pâté de canard. Comment le podagre eût-il pu rivaliser avec Kobe? Celui-ci apportait dans sa physionomie tout le charme bon odorant de la prairie qu'il venait de traverser; une mèche de cheveux blonds retombait sur son front. Il possédait toute la forte grâce d'une adolescence bellement épanouie. Sous sa moustache à peine née, un sourire montrait des dents d'ivoire, qui venaient de cesser les croquades de pommes vertes, aux maraudes, et qui devaient être avides de mordre à toutes les choses de la vie. Son œil roulait des regards chauds, où luisait encore l'étonnement naïf de son enfance rêveuse, mais qui caressaient voluptueusement : en plongeant dans gorge de Siska, ils la faisaient frémir comme au frôlement d'un baiser. Kobe paraissait bien bâti, solide de carcasse, et allongeait des bras robustement musclés.

Siska, bavarde, parlait éperdument. Depuis longtemps elle n'était plus venue à Haarlem! Aussi la vue des prés, des routes, des fermes, remplissait sa poitrine de bonheur!

— Et vous, monsieur Kobe, d'où êtes-vous?

De Dordrecht! Là-bas! Passé Rotterdam! au bord de la Meuse! Elle connaissait un constructeur de bateaux qui habitait par là et lui écrivait souvent!

— De belles lettres, dont les majuscules représentent des cœurs et des oiseaux; elles sont dessinées par un calligraphe appelé Jan Ketham.

Kobe ne put s'empêcher de rire.

— Mais c'est charmant, c'est magnifique! s'exclama Siska. Cet homme est un grand artiste!

On avait servi des soles frites. La coquette y laissa couler quelques gouttes de citron, son petit doigt fuselé arrondi au-dessus du fruit jaune — comme l'aile d'un petit oiseau qui plane.

— Quand j'étais gamine, je portais des soles dans des paniers. Vous savez cela, monsieur Kobe? J'ai été pêcheuse! Quand je sens l'odeur du poisson, que je vois la mer, je n'ai plus que dix ans! Je m'imagine les bras nus, devant une marée ruisselante!

En ce disant, Siska coula un œil dans sa manche, où brillait maintenant une peau satinée.

— Oui, et que la mère Ansenius, ma voisine, me crie : « Petite, prends garde aux boucles des raies, les blessures qu'elles font sont venimeuses! » Oui, je revois tout cela, et le retour des bateaux sur la plage : ils glissent sur le sable et se penchent un peu de côté, comme des amoureux sur un canapé. Aux jours de fête, on hisse un pavillon au bout du mât. C'est du ruban dans le ciel! Ces jours-là, les jeunes gens dansent. Nous, les petites filles, allions

sur la plage, et faisions, la main dans la main, un cercle autour du bateau le plus beau; puis notre ronde tournait et nous chantions :

L'amoureux va venir,
Le flot le rapporte du large!
L'amoureux va venir,
Du ciel bleu dans son cœur!

Siska chantonnait à mi-voix. Kobe n'osait lever les paupières; il devinait que ses regards eussent confessé son trouble : tous les gens présents — celui qui regardait le fond de sa troisième chope vide, deux autres qui jouaient au tric-trac, le marchand assis devant une poularde, un violoneux relégué près de la porte avec une omelette — tous ces gens auraient pu lire en lui. Il était fier et gêné; sa main trembla un peu en prenant une pincée de sel.

Son refrain lancé, Siska continua :

— Je voudrais revoir cette plage. J'en reconnaîtrais les vagues, bien qu'elles soient nouvelles. Monsieur Kobe? Vous m'y conduirez? Car je vais rester ici! Je n'aime pas Amsterdam. J'y vois ma vieillesse blottie aux coins sombres de ma chambre, près des araignées. Ici, je retrouve mon cœur d'enfant. Ah! Nous nous abriterons derrière les buissons des dunes, et nous irons en bateau. Ce sera gentil et gai, si vous voulez naviguer un jour sous la même voile que moi!

Siska prit le flacon de vin blanc, qui se trouvait à sa portée, et emplit son verre, qu'elle vida d'un trait.

Et elle regarda Kobe avec une expression où les poètes du temps auraient trouvé l'éclat pervers de l'œil des sirènes.

— Et que fait votre père? demanda-t-elle tout à coup.

— Il est meunier, dit Kobe.

— Meunier ? Ah! Les moulins agitent des bras qui ne se reposent jamais ! Eh bien, moi, je ne sais pas ce que faisait mon père. Un méchant a dit que je descendais de Lucifer. Je ne sens pas le soufre! Mais on m'a trouvée dans les dunes, enveloppée d'un manteau marron. Ai-je été oubliée par des Espagnols? On me l'a souvent reproché ! Mais non ! J'aime trop ce pays, ces villages, et cette mer... Oui, je suis d'ici, murmura-t-elle.

Après le repas, ils allèrent dans le verger. Siska cueillit un bouquet de pâquerettes, de cardamines et de coucous : Kobe l'aida. Des papillons passaient, fugitives cocardes sur le velours des herbes. On entendait les cris des postillons, les appels de Madame Ternath, et, au, loin, le bruit sourd de l'écluse.

Siska avait dégrafé le haut de son corsage et montrait la naissance ronde de ses seins. La ceinture dorée brillait, serpent de feu enlaçant : elle était habilement ciselée : des cupidons y couraient avec des carquois sur l'épaule, des ailes au dos, des fesses rebondies. Quand on regardait le bijou de près, on apercevait des amours qui se renversaient lubriquement.

— Et Bonus? demandait la courtisane. Et sa femme?

Kobe, trois narcisses à la main, conta naïvement les anecdotes nouvelles du ménage de son maître. Puis, questionné par sa compagne, il parla de ses travaux, de ses espoirs. Il donna des renseignements sur Dirk et Maan se laissant aller à parler, la langue déliée.

Tout à coup, retroussant sa jupe par derrière, fantasque, Siska s'écria :

— Monsieur Kobe! monsieur Kobe! Il faut que je vous quitte, quoique je vous aime bien. Je pars, mais je vais revenir, aussi vrai que je m'appelle Siska!

Plus légère que ses paroles, elle s'enfuit sous les pommiers, son bouquet à la main.

Kobe, ahuri, regarda les herbes que la fugitive avait ravagées : il croyait voir toujours les doigts de la jeune femme parmi les gazons. Mais les plantes, sans leurs fleurs, parurent privées de leurs yeux. Lentement, suivant la trace de la capricieuse évadée, l'adolescent quitta ce coin de prairie aveuglé, et se dirigea vers l'auberge.

Siska était déjà dans un tape-cul qui partait pour Haarlem. Elle avait changé de toilette; vêtue de satin grenat, elle fit, tandis que le cheval démarrait, un grand signe d'adieu à Kobe : son sourire brilla jusqu'au détour du chemin.

— Où va-t-elle? se demanda Kobe.

Il s'assit à la place où elle s'était attablée : un peu de son parfum y planait.

— Au revoir, monsieur Kobe! Je vous aime bien! avait dit Siska.

Mais le marchand d'Amsterdam soldait son compte à Madame Ternath : il regarda le jeune homme d'un air ironique. Puis, sa dette réglée, il monta dans sa voiture, qu'il avait fait atteler à la hâte et qui prit le chemin que Siska venait de suivre. Le barbon esquissa, de la main, un geste d'adieu impertinent au jeune homme, qui fut près de s'élancer à sa poursuite et de lui sauter à la gorge au milieu de la poussière soulevée par l'équipage. Un soupçon terrible avait résonné en lui.

— Où est allée Siska? demanda-t-il, la poitrine bondissante, à Madame Ternath.

— Je ne sais pas ! dit la commère, qui coupait déjà de fines tranches de jambon, pour le repas du soir. Je ne sais pas !

Mais Kobe insista.

— Oui, oui, vous le savez ! C'est cruel de ne pas me le dire ! Madame Ternath, je suis si malheureux !

Madame Ternath lâcha la couenne huileuse de son jambon, et, pointant son couteau en l'air, elle regarda Kobe avec ahurissement.

— Que vous prend-il donc, monsieur Kobe ?

Kobe se ressaisit un peu :

— Cela m'intéresse ! dit-il.

— Vous aurait-elle pris votre cœur, monsieur Kobe ? J'espère bien qu'il n'en est rien. Car elle vous le ferait saigner. Mais, vrai, monsieur Kobe, je ne sais pas où elle est allée ! On ne sait jamais où elle va, jamais d'où elle vient ! Si elle apparaît parfois ici, aux abords de son nid, c'est en hirondelle, vraiment en hirondelle ! Afin de chanter un peu sur le bord d'une gouttière ! Et pour la reconnaître à ses retours, il ne faut pas lui attacher un petit ruban, ainsi que le font parfois les enfants aux oiseaux : elle en apporte assez elle-même !

Kobe s'en fut, songeur. A sa première rencontre avec Siska, elle était partie aussi tout à coup, se levant, sans motif, sous la tonnelle où Bonus et ses amis buvaient. Singulière conduite ! Mais ce ne pouvait être que de la fantaisie — oui, du vagabondage d'hirondelle — Madame Ternath le disait bien ! Quel tort de se tourmenter ! Siska avait parlé d'une voix de rossignol, où trembleraient des soupirs d'amour. Le mensonge ne pouvait user d'une telle mélodie ! Kobe se rassura peu à peu. Cependant, le soir, quand il se promena sur la route, sa poitrine se crispa encore au souvenir du bedonnant mar-

hand. Dans son lit, la lune ronde et blanche, au travers des carreaux de la fenêtre, l'inquiéta : il se retourna mille fois entre les draps, torturé ainsi que les anguilles que Madame Ternath écorchait en ces mêmes moments dans la cuisine, pour des voyageurs arrivés nuitamment, le ventre vide comme un tambour.

VI

Le lendemain, éveillé tôt, Kobe souriait au soleil levant.

Le jeune peintre habitait une chambre, blanchie à la chaux, d'où il avait vue sur le paysage. Le ciel était encore pâle de l'aube évanouie : le bleu humide et onctueux, qui couvre les beaux jours hollandais, y apparaissait lentement, à l'appel des coqs. Tout s'inondait de rosée. Le grand noyer, abritant l'écurie, brillait ; au loin chatoyaient l'orée d'un bois, la crête d'une dune ; dans le jardin, les rayons naissants mettaient des bracelets aux troncs des cerisiers.

Kobe communia avec cet enchantement. Les doutes de la veille fuyaient ; il se sentait envahi par une sade volupté, ne sachant au juste si les oiseaux rossignolaient dans les arbres ou dans ses idées. Il se vêtit avec plus de coquetterie, mettant un nouveau rabat de dentelle, des bas serrant les mollets ; il attacha à ses souliers des boucles qu'il avait jusque-là tenues en réserve, et épousseta avec minutie sa plume grise.

A son arrivée à l'atelier, Kobe raconta la visite de Siska, avec une volubilité inaccoutumée, en une expansion soudaine, qu'il ne pouvait réprimer. Il parlait, ne tenant pas en place devant son chevalet ; il renversa, par mégarde, une fiole d'huile.

Bonus riait, d'un large rire.

— Eh bien! Nous allons la revoir! J'ai besoin d'un modèle!

— Ah! dit Kobe, je ne sais au juste quand elle reviendra; elle ne m'a pas dit qu'elle poserait encore!

Mais le fûté Van Ostervelde s'exclama d'une voix au fond de laquelle il semblait qu'il y eût du fiel et de la glace :

— Oui! Oui! Elle viendra! Elle viendra! Elle ne demande qu'à venir! Elle ôte sa chemise aussi facilement qu'un homme poli lève son chapeau!

Kobe lui lança un regard plein de flammes; volontiers il eût écrasé la tête vipérine du jaloux.

Quelque temps après, Siska réapparut à l'auberge. C'était le jour de la kermesse du hameau; le ciel étant toujours magnifique, elle portait une robe légère, d'une couleur fleur de pêcher.

Madame Ternath avait pendu devant la façade de son hôtellerie une grande bannière, sur laquelle s'enlevait en jaune le Saint Georges équestre d'une gilde de Haarlem. Son balancement effarouchait les pigeons; une abeille ivre se jetait dans ses plis Tous les gens du village s'apprêtaient à la fête. On plaçait des planches et des bancs à la porte des cabarets, sous les brindilles de houblon grimpant aux façades. A l'ombre ronde d'un grand tilleul vert, un manant installait un tonneau, pour le ménétrier.

Kobe se délassait, au seuil de l'hôtellerie, en contemplant cette activité festivale.

— Quel tableau pour Joris Maan! se disait-il.

Puis il songeait au jour où, parmi d'autres garçons, il avait gagné une cueiller d'argent au concours à l'arc de Dordrecht : roi du tir, il avait porté un collier de médailles, et un sceptre d'ébène et de vermeil.

Tout à coup une main se posa sur son épaule, aussi douillettement que si cela avait été une petite caille; sur sa joue courut un reflet rose.

— Bonjour, Monsieur Kobe! cria Siska.

Elle se pendit un instant au cou de l'artiste; éblouissante, elle fit glisser une lueur sur les dalles noires et blanches du corridor.

— Vous voyez que je suis revenue! dit-elle.

Oui, la voilà! Et cette fois, c'est pour Kobe! Elle sera à lui quand il le voudra, tout de suite, à l'odeur mourante des jasmins qui se fanent! Elle se donnerait, docile, souple et chaude, sans plus résister que la tulipe pourpre et lignée d'or ne se refuse à la main de l'amateur. Au contraire, cette fleur ne dit-elle pas, fière de son éclat, et comme énamourée : « Cueillez-moi pour le beau tulipier en porcelaine de Delft qui se dresse au milieu de votre salon! Je ferai la joie de votre œil! Vous viendrez souvent vous pencher au-dessus de mon calice pour admirer ma robe bigarrée et vous assurer que mon cœur possède toujours la même ardeur précieuse! Je serai le pivot de vos rêveries, et si vous perdez un navire marchand au Cap Vert, vous vous consolerez à l'ombre transparente de mes riches pétales. »

L'œil de Siska tient vraiment des propos semblables. La fille enjouée se promène maintenant, avec son prétendant aguiché, le long des plates-bandes du jardin. Mais Kobe est encore tremblant de son bonheur. Bien que tenaillé par le désir de posséder sa compagne, il se contente de lui frôler la main, et n'ose froisser le pimpant apparat des atours de la coquette ni glisser un bras autour de sa taille.

Ils marchent l'un à côté de l'autre. La naïveté du jouvenceau ravit la rusée; elle sent une grande

candeur autour d'elle ; depuis longtemps son visage n'a rayonné d'une sérénité aussi parfaite. Le long des espaliers crucifiés aux murs, sous les poiriers taillés en pyramides, dans la rusticité de ce coin maraîcher, elle se découvre des envies d'amours champêtres et robustes. Arrivée sous la tonnelle, la voilà dans les bras de Kobe, qui l'embrasse sur la bouche, et croit humer en ce baiser l'ivresse de la matinée ; il ferme les yeux, car il craint d'être aveuglé par la splendeur charnelle d'une étreinte qui l'affole. Sa main, rapide, fourrage les dessous de Siska.

— Prends garde! Prends garde! sussure-t-elle, rabattant ses jupes de soie.

Madame Ternath était entrée dans le jardin et se baissait, le derrière en l'air, pour couper des asperges.

— Vous prenez de l'appétit ! cria-t-elle, foulant la terre molle de ses larges pieds. C'est bien de se creuser l'estomac avant un repas de kermesse! Mais, vous savez, tout est prêt! Il ne faut point vous attarder ici ! On sert à midi juste ; la salle doit être libre pour la danse!

En effet, dans la cuisine, les dindes embrochées offraient leurs chairs de fête aux flammes. La cour s'encombrait de charrettes dételées, aux roues vertes et rouges ; les toiles des véhicules tendues sur des carcasses de bois faisaient songer à un campement. A leur abri, une servante flambait des volailles au-dessus d'un feu de brindilles, et les pattes des poulets, brûlées, épandaient des odeurs de roussi ; une autre récurait à la hâte des assiettes et des plats d'étain. Elles riaient, sous leur serre-tête blanc, d'une propreté dominicale, et répondaient joviale-ment aux plaisanteries du valeton qui défonçait les barils de harengs, devant le mur du fournil.

L'hôtellerie se remplit de monde. Des fermiers

arrivaient, des bourgeois de Haarlem, dont on remisait les carrosses au long de la façade. Un brouhaha s'élevait. Des gens s'embrassaient et se congratulaient avec des voix roucoulantes et des exclamations tendres. Des trognes de rustres empaquetés en leurs vêtements de gala luisaient, au-dessus des fraises tuyautées, comme des citrouilles rubicondes sur des faïences blanches. De grasses censières rajustaient leurs cornettes, en dirigeant un regard vers les plats qu'on commençait à servir sous la surveillance essoufflée de Madame Ternath.

Kobe et Siska se placèrent au fond du cabaret : le peintre s'amusait des couleurs cordiales que contractait la vaste pièce encombrée. La petite pendule de cuivre tic-taquait, étonnée; on avait enfermé le perroquet dans l'alcôve de la patronne.

Le repas fut joyeux. Kobe, plus dégourdi, était à la fois fier et jaloux des regards que beaucoup lançaient à Siska. Sa joie, contenue, débordait en un coup d'œil jeté à sa voisine, en un sourire fugitif. La robe de la courtisane, dont la mode étonnait, ses cheveux, d'un ébène rare, son expression audacieuse et caressante, attiraient l'attention.

Elle dit langoureusement :

— Ne dirait-on pas notre repas de noce! Il me manque une couronne nuptiale, et des cheveux en boucles, à la façon des pucelles villageoises!

Kobe brûlait d'assaillir à lèvres hardies la nuque, piquée d'un signe de velours, de son amie, penchée sur une assiette. Il se rappelait l'esquisse de Bonus, et, sous la robe, cherchait à deviner le corps de sa compagne, la hardiesse des seins, la courbe des hanches, l'élégance aisée des cuisses. Et vraiment —tant la folie sourdait en lui!— il eût arraché aux épaules convoitées la robe rose, aux écumes de

blanche dentelle, et fait apparaître, nue, l'hamadryade de ce pêcher en fleurs. Mais il se rappelait sa place au milieu de rustauds : alors il ressentait un bonheur, profond comme un puits de lumière chaude, à la pensée qu'il serait le maître de ce corps agile, dont l'odeur lascive flattait ses narines en un parfum de violettes, de sel, de musc et de fruit mûr.

Cependant une saoulerie monta peu à peu de la nappe aux têtes des convives, ainsi que l'aurore se lève de la mer. Autour des tables, les servantes circulaient avec des cruches : c'étaient des gestes constants de bras dodus versant à boire en des verres levés.

Le dessert englouti, les hommes allumèrent des pipes. L'odeur de la cuisine avait envahi le cabaret. On ouvrit les fenêtres. Les bruits de la kermesse entrèrent. Les reliefs du repas, emportés par les servantes, s'amoncelaient sur le fumier : la porte de l'auberge faisait penser à un grand croupion, sous lequel fuyaient les ordures du festin.

Deux musiciens se présentèrent : un violoneux, qui se tint debout, et un autre qui, porteur d'une contre-basse, s'assit derrière son instrument. Ils entamèrent un air de danse.

— Voulez-vous, monsieur Kobe? demanda Siska.

— Volontiers!

— Les mariés ouvrent le bal, murmura la fille, moqueuse.

Elle releva sa jupe, pour le libre jeu de ses talons, et l'attacha derrière, au-dessus des jarrets, montrant ses pieds fourrés en du cuir chamois.

— En avant, cria-t-elle, saisissant la main de son cavalier.

Elle s'avança en reine de la fête : ses souliers

avaient l'air de se poser, non pas sur les dalles, mais sur la cadence même de la musique. Empruntant une mine chaste sous le casque ténébreux de sa chevelure, attentive au seul balancé de son corps, elle jouait, vraiment, la comédienne, un rôle d'innocente mariée! Le violoneux s'était rapproché des danseurs, raclant ses cordes, l'échine basse, avec les allures d'un professeur de menuet à sa leçon; il reculait, tricotant de ses maigres mollets. Et Siska, ironique, faisait des révérences, flexible comme un jonc.

La ritournelle envolée, Siska bondit à travers la foule qui s'écrasait contre les murs pour la voir baller. Kobe la rejoignit sur la grand'route.

— Une bouteille de bière! Que cela mousse! Que cela grise! cria la belle.

La kermesse fermentait. Des rondes tournaient partout, jupes en l'air, béguins volant. Tout se trémoussait aux sons de vielles, de tambours, de fifres, de cornemuses. Des gouges en jaquettes rouges se laissaient emporter aux bras de lurons en casaques jasmin pâle, prune verte ou tabac. Devant les masures, on vidait des pots, on jouait aux boules ou aux quilles. Mais la lourde liesse se débraillait, et les bières englouties y faisaient l'effet d'huile sur le feu. Avec acharnement, des mains fouillaient les corsages, se glissaient sous les cottes des filles, qui riaient, excitées, distribuant des claques, et remettaient, d'une œillade, ces jeux lubriques aux heures tardives. A mi-hauteur du tertre d'un moulin, une paysanne accroupie, soutenant le bas de sa robe et de sa chemise pour ne pas les mouiller, arrosait l'herbe.

Kobe et sa compagne, dont il serrait la taille, suivirent un peu le vacarme truculent de cette

ribote. L'après-midi s'avançait. Siska but la bière, riant des dentelles que la mousse laisse aux lèvres. Un peu de la griserie de la foule montait en elle; ses yeux quittaient les couples où des paillards se frottaient, dans les danses, aux cuisses des campagnardes, pour se poser sur Kobe, qui était rouge de désir, et remonter, pâmés, au ciel. Son cœur se pénétrait d'une lancinante ardeur. Un grain d'ivresse flottait autour d'elle et de Kobe : le rut de la kermesse les brûlait.

Tout à coup Siska se leva, rassurant sa coiffure, et, avec un geste qui invita Kobe à la suivre, elle s'esquiva dans le corridor ; rapide, elle gravit le vieil escalier de chêne noir. A l'intérieur de l'auberge, Madame Ternath essayait, à joues gonflées, de souffler dans une cornemuse ; ses domestiques, lâchées, se laissaient embrasser. Sur le palier, Siska entrevit une souillon retroussée : elle venait de nettoyer les chambres et tenait encore un seau d'étain et un chandelier de cuivre : certain fripon débraguetté l'acculait à la rampe, lui mangeant les lèvres et la fouillant à la hâte.

En un bond, Siska fut chez elle. Sa fenêtre ouverte encadrait les lentes approches d'une vesprée au poudroiement vaporeux. L'horizon s'embrasait, les tuiles des métairies saignaient parmi les oseraies, de grands chars de feu paraissaient avoir labouré la cime des bois lointains.

Tout jubilait ; les bruits de la kermesse devenaient ceux de la nature elle-même. Les musiques des rondes se mêlaient à celles du soir prochain ; le ciel allait quitter sa ceinture dorée.

La plaine s'étalait, diaphane, et un flot, de ce large chantant, entrait, éclaboussant les murs.

La courtisane fut éblouie. Mais Kobe était près

d'elle : il la saisissait, dégrafait son corsage couleur fleur de pêcher.

Elle criait :

— Mon Kobe ! Mon Kobe !

Et son sein jaillit, offert au soleil en même temps qu'aux baisers.

Siska s'abandonnait, confondant la tendresse des rayons et celle de son amant, les ritournelles des rondes et celles des aveux ; chatouillée par un air brûlant comme l'haleine d'un satyre et par les doigts inquiets de Kobe, elle se pâmait.

— Je t'aime ! disait le peintre. Pour toujours ! Tu es la plus belle !

Sous le tilleul verdoyant au dehors, un violon et une clarinette, avec des ivresses de grives dans les vignes, reprenaient un rythme sautillant, où frétillait l'âme des danseurs.

— Je voudrais t'avoir connue toujours ! murmurait Kobe.

La chemise de Siska frôle son ventre, ses genoux. Qu'importe ! La journée vibrante lui en prête une autre, tissée de reflets et de chaleurs : le torse de l'amoureuse flambe et les bouts provoquants de sa poitrine s'incendient de rose !

— Je m'attacherai à toi avec des chaînes de fer, comme l'ancre au bateau, s'écria Kobe, devant la fille à l'échine onduleuse.

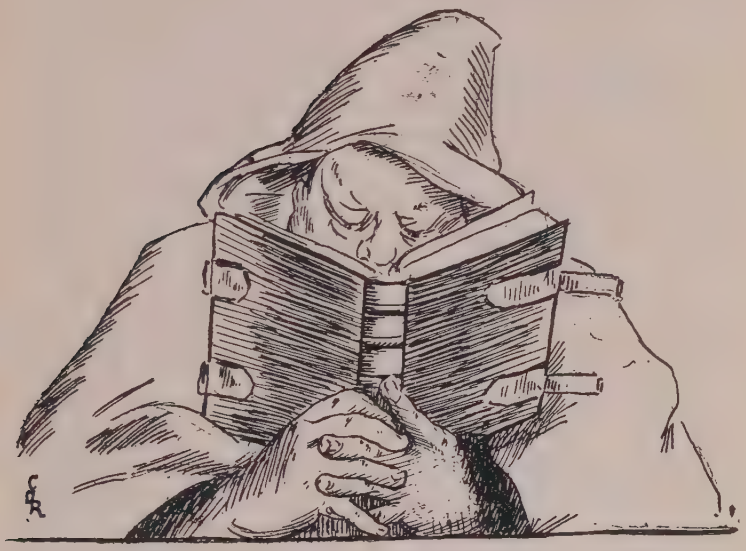
Il l'entraîna.

Sur le lit, Siska, ivre de passion et de lumière, mêlant ses cheveux noirs défaits sur l'oreiller, regarda tour à tour les prunelles allumées de Kobe et le fond du firmament ; naufrageant dans le délire des chairs en flamme, une étincelle brûlant ses yeux, elle se sentit pénétrer par les traits du soleil et par l'étreinte vigoureuse de son amant et elle

poussa un grand cri de volupté : sous le tilleul, la clarinette se mêlait au violon, dans le cocagne des celliers vidés, des verrées d'un coup sablées, des tétons assaillis : ivre et pourpre, Phébus saignait à l'horizon.

EUGÈNE DEMOLDER.

(A suivre.)



REVUE DU MOIS

ÉPILOGUES

Les Métamorphoses du Vampire.

«... Je sèche tous les pleurs sur mes seins triomphants
Et fais rire les vieux du rire des enfants.
Je remplace, pour qui me voit nue et sans voiles,
La lune, le soleil, le ciel et les étoiles...

. . . . . .

... Quand elle eut de mes os sucé toute la moelle
Et que languissamment je me tournai vers elle
Pour lui rendre un baiser d'amour, je ne vis plus
Qu'une outre aux flancs gluants, toute pleine de pus... »

C'est à peu près sous cet avatar qu'est apparue à plusieurs, enfin extraite de son puits fangeux, la célèbre Vérité aux belles fesses. La Déesse qui devait sécher tous les pleurs fait verser des larmes de dégoût; on se demande si on va la brûler ou l'enterrer. Le feu est recommandable, car il prévient la peste; mais la tombe permettrait de transmettre aux siècles futurs les sûrs témoignages de la grande Aventure du Peuple fou qui, ayant voulu connaître la Vérité, fut puni de son indiscrétion. Cependant qu'on délibère, les miasmes répandent la fièvre et la stupidité, le monde devient lentement idiot; la méchanceté naturelle des hommes s'aggrave de l'oblitération de leur intelligence, on découple soixante lévriers pour courre trois lapins boiteux, et la chasse finie, on massacre, dans le même accès de fureur, le gibier, les chasseurs, les chiens et les valets de la meute. Mais ces épisodes ne furent sans doute que des intermèdes innocents auprès de ce qu'on verra, si la Vérité continue de pourrir à l'air libre pendant les grandes chaleurs. Je n'insiste pas; je ne puis prédire l'avenir, ne comprenant rien au présent.

Pourtant, cette Vérité, que je vois crevée et déliquescente, hachée de coups de sabre, trouée par les surins de la police auxiliaire, écrasée sous les Codes, percée de mille piqûres par des plumes venimeuses, ce même cadavre dont la Morgue ne voudrait plus, des esprits guillerets le voient debout, frais (et seulement un peu pâle), souriant comme une danseuse, gai comme un pinson. C'est une petite fée (si petite que des gens sans honte voulaient la fourrer dans leur poche), dodue et bien prise, et dont la bouche charmante répand autant de joyaux que de paroles. M. Zola recueille les paroles et M. Reinach les diamants (c'est un grand collectionneur); on lui donne du sucre d'orge au *Figaro*, dans les articles de M. l'abbé Cornély, on la mène au concert en des maisons honorables où il y a de très bons chanteurs, et ensuite dodo dans le grand coffre-fort international jusqu'aux premiers baisers de l'aurore.

Ainsi donc la question de la Vérité se pose à propos de la Vérité elle-même, et nous en sommes toujours au bon mot de Pilate (qui ne ferait plus sourire M. Anatole France devenu Pauline :

> Je voy, je sçay, je crois, je suis désabusée,
> De ce bienheureux sang tu me vois baptisée.
> Je suis chrétienne enfin...).

Qu'est-ce que la Vérité? N. S. Jésus-Christ, qui savait beaucoup de choses, ne savait pas celle-là. On est mieux renseigné à cette heure. Nul n'ignore plus que la vérité est un mot commode, composé (en français) de six lettres, par lequel on exprime l'accord entre l'objet et la représentation, c'est-à-dire, rien qui ait un sens pénétrable à une intelligence humaine, puisque nous ne connaissons jamais un objet, quelle que soit sa nature, que selon la représentation mentale que nous nous faisons de cet objet. L'objet n'existe pas plus réellement dans la représentation qu'un arbre dans une photographie; et, cependant, nous devons nous contenter de la représentation, car nous ne verrons jamais l'arbre, nous ne verrons jamais l'objet, nous ne saurons jamais s'il y a un accord, et de

quelle sorte, entre ce qui est et ce que nous connaissons. On ne peut donc rien prouver. Comme le dit un récent philosophe (1), ce que nous prenons pour des preuves ne sont que des affirmations plus précises, des pensées plus exactes et plus logiques : « En fait, on voit telles preuves, parce qu'on a telles convictions. » Il dit encore : « Quand on pense une doctrine, on ne peut penser comme vraie que cette doctrine. » Appliqué aux affaires présentes et en général à toutes les questions politiques, cet aphorisme deviendrait vulgairement : Quand on a une opinion, quand on a une conviction, on ne peut penser comme vraie que cette opinion, que cette conviction. Quel que soit le mot par lequel on veuille remplacer doctrine, on retrouve le même axiome psychologique. Alors la Vérité se réduit à une sensation. Or, il n'est au pouvoir de personne de nous faire renier une sensation. La sensation est un fait, et même le seul. Croire, c'est avoir la sensation d'une vérité exactement, comme souffrir, c'est avoir la sensation d'une souffrance. Notre état d'esprit peut varier, d'après notre état sensitif, mais il n'est pas influençable par le raisonnement, dès qu'il est profond, dès qu'il est de bonne foi. On peut convaincre un faux croyant, parce que, en ce cas, on se trouve devant un état d'esprit neutre; on peut convaincre la mauvaise foi : la bonne foi est invulnérable. C'est pour cela qu'un parti, dès qu'il ne s'agit pas d'intérêts matériels, une entreprise de morale, de religion, de justice, ne fait presque jamais, une fois la lutte engagée, que des recrues détestables; il s'encombre, chemin faisant, des tièdes, des sots et des malins, et il finit par se nier lui-même par la médiocrité des hommes qui s'aggrègent à sa conscience primitive. Je suis sûr que tous les esprits de valeur qui ont ressenti vivement l'affaire Dreyfus ont exactement la même opinion aujourd'hui qu'aux heures des premières polémiques Il y avait en eux une sensation de vérité qui n'aurait pu changer

(1) *La Démonstration philosophique*, par Jules Martin, excellent cours de subjectivisme idéaliste, d'où il appert qu'il n'y a ni erreur, ni vérité, mais des états d'esprit différents.

que par une modification grave de leur système sensitif. Les convictions sont dans la chair, le sang et les nerfs, et non dans cette entité scolaire qu'on appelle la conscience morale. Il y a dans l'homme une infinité de centres de conscience (qui n'ont aucun rapport avec la morale) dont l'ensemble harmonique forme la conscience totale et unique. Il entre en nous beaucoup de pensées par les yeux et les oreilles; il en entre aussi par la bouche, par les mains, par les pieds, par les nerfs spinaux, par le système génital. Il y a encore des pensées et des convictions que nous possédions déjà, à l'état d'ovule touché par une goutte de ferment; et de germe en germe, de semence en semence, nous transmettrons aux races futures des opinions toutes faites, des consciences toutes bâties, où il n'y aura qu'à remettre une vitre ou à ramoner une cheminée.

Quelle peut être sur un système aussi compliqué l'influence de quelques mots dits par un militaire ou par un magistrat? Nulle, si elle ne coïncide avec les paroles mêmes que mugit ou murmure en nous notre conviction préétablie. Les « bons Français » qui s'inclinent au vent des formules judiciaires sont des crétins neutres, fils et petits-fils des vieilles docilités de l'esclavage, et dont l'inclination est prévue et sans utilité. Il est impossible que M. Ballot-Beaupré ait convaincu d'erreur un homme intelligent; et cette impossibilité serait pareille si son rapport avait été rédigé en sens contraire. La vérité entre dans un cerveau comme l'eau dans un vase; elle en prend la forme; pour lui donner une forme différente, il faut la verser dans un vase différent. Les faits ne sont rien en eux-mêmes; moins que rien, puisque c'est la conscience de les percevoir qui détermine leur naissance à la vie matérielle. Je me souviens d'un brave homme qui s'offrit à prouver « mathématiquement » l'innocence de Dreyfus. C'était s'engager à modifier la forme des cerveaux adverses; c'était parler en magicien de la foire et non en psychologue. Une preuve, c'est un raisonnement dont le balancier soit isochrone avec les pulsa-

tions de mon cerveau; on ne trouve jamais deux pendules tels, ni dans la mécanique, ni dans l'humanité intellectuelle.

Cependant, objection rapide, il y a, en dehors des concepts de la science pure, lesquels sont des « évidences », une très grande quantité de faits de tout ordre sur lesquels l'accord des hommes est unanime. Ces faits sont historiques ou journaliers, de portée restreinte ou d'utilité générale, mais que rapproche une même rubrique : ils ne sont pas contestés. Cela est juste; ils ne sont pas contestés, parce que nul n'a intérêt à les contester, parce qu'on ne les examine pas, parce qu'on passe à côté d'eux presque sans les voir. Mais ce même fait, la date de la bataille d'Actium, par exemple, pour lequel le premier dictionnaire nous servira d'oracle, est en ce moment (je suppose) le prétexte d'une âcre dispute entre deux épigraphistes. A y regarder d'un peu près, ces faits incontestés ne sont que des faits indifférents, c'est-à dire ignorés. Dès qu'ils cessent d'être indifférents, ils cessent d'être incontestés. En somme, il n'est peut-être pas un acte connu de l'histoire de la France moderne sur lequel cet accord unanime soit possible; mais l'accord est parfait dans le public sur toute une partie légendaire, absurde, mais jamais discutée par les historiens qui la méprisent. Loin de ne se faire que sur la « vérité », l'accord universel se fait presque toujours sur l'erreur. Mais quel sot voudrait contester la « poule au pot » ou le déjeuner de Molière avec Louis XIV, ou la prise de tabac de Louis XVIII? Il nous faut des évidences; leur qualité nous importe peu. D'ailleurs, le fait historique ne saurait devenir une évidence que s'il est mort sans postérité, sans conséquences sociales. Tous les faits historiques qui ont retenti jusqu'à nous, jusqu'à nos intérêts de vie, de fortune, de vanité, de croyance, tous ces faits, nécessairement et sans exception, sont des faits contestés. Il n'est pas utile d'en citer plus d'un : mais s'il y a encore des opinions assez divergentes sur la prise de la Bastille, qui semble d'avant le Déluge, pourquoi veut-on

qu'il n'y en ait pas sur l'affaire Dreyfus qui, loin d'être finie, commence peut-être à peine? Je ne confonds pas ce que l'on appelle un fait avec son importance immédiate ou ses conséquences; mais en de telles questions la matérialité même du fait doit être considérée comme une chose sans intérêt, puisqu'elle n'a aucune influence sur l'opinion de ceux qui jugent. Que la Bastille ait été prise sans coup férir ou que sa conquête ait exigé une héroïque lutte, cela est secondaire; et secondaire, dans l'affaire Dreyfus, Dreyfus lui-même. Il s'agit, non de l'objet dont l'existence comme objet pourra être certifiée, mais de l'idée qu'un cerveau se fera de cet objet devenu sa représentation. Or, nul raisonnement, nulle preuve ne peuvent, comme on l'a déjà dit, pénétrer dans un cerveau qu'en prenant la forme de ce cerveau lui-même; pour entrer par le col étroit du vase, les preuves, eussent-elles la rotondité d'une bombe, devront s'allonger comme de la cire, et elles iront rejoindre dans la case où il est lové le serpent de la conviction.

J'ai relu récemment le procès de Mme Lafarge. Il prête à la controverse. Elle était peut-être innocente. Qui le sait? Mais que savons-nous? Nous savons exactement ce que nous croyons savoir, et presque toutes nos croyances sont meurtrières. L'humanité a été investie par les hommes de génie d'un pouvoir bien supérieur à son mérite réel et à son intelligence. Elle en abuse constamment et il semble que ses plaisirs futurs seront d'en abuser toujours davantage. Devenue la somme des faiblesses, la force est hypocrite et lâche. C'est la dernière métamorphose du vampire. En bas, on assomme; en haut, on condamne. Là, l'instinct donne aux poings la force des massues; ici la croyance arme les juges d'une puissance déraisonnable.

Qu'est-ce que la Vérité?

La Vérité, c'est le doute, — tempéré par le mépris. Il n'y a qu'un moyen de s'entendre sur la plupart des questions qui troublent l'humanité, c'est de les délaisser et de les tenir pour résolues, ou pour insolubles. Faisons-

nous des quadratures du cercle. Il y aussi la duplication du cube, moins célèbre, mais encore d'un bon exemple. Si, comme il est fort possible, l'Affaire rebondit vers de nouvelles destinées après le conseil de guerre de Rennes, il serait de bon goût de ne plus s'en occuper. Il suffit d'une feuille d'arbre pour cacher le soleil à celui qui est couché sous l'arbre. L'Affaire est cette feuille ; elle nous cache le soleil et elle a fait croire à quelques-uns que le soleil n'existait plus. Qu'on arrache la feuille, qu'on coupe la branche, s'il le faut, et qu'on déracine même l'arbre impertinent. Ou bien, ce qui est plus simple et moins cruel, faisons l'effort de nous lever et de marcher vers la plaine lumineuse. Il y a si peu de fleurs à cueillir dans la vie qu'il est criminel d'en laisser faner une seule parmi celles qui nous sont offertes, — et nous ferions mieux de lire le *Carlyle* d'Edmond Barthélemy, qui est un très beau livre, que de nous ceindre les reins pour aller assister au triomphe de Mardochée.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Emile Besnus : *Le Navire d'Isis*, « Mercure de France », 3 fr: 50. — Jacques Madeleine : *A l'orée*, Bibliothèque Charpentier, 3 fr. 50. — Gustave Fréjaville : *Près de toi*, « Mercure de France », 2 fr. — Pierre de Bouchaud : *Le Recueil des Souvenirs*, A. Lemerre, 3 fr. 50. — Léonce Depont : *Les Déclins*, A. Lemerre, 3 fr. 50. — De Valence : *Finis Galliae*, Trébor, 1 fr.

Le Navire d'Isis. — Aux lèvres le sourire triste de ceux qui se savent ou se pressentent voués à la mort avant d'avoir épuisé la vie, Emile Besnus m'apparaît, tel que je l'ai rencontré quelquefois chez l'éditeur Bailly. Comme Laforgue et comme Ephraïm Mikhael, il s'en est allé très jeune, laissant outre l'œuvre accomplie les fragments et les ébauches des œuvres futures. A peine a-t-il avoué un jour qu'il avait conscience de marcher vers la nuit prochaine et qu'il acceptait le destin, sans se plaindre et sans vouloir être plaint, étant parmi *Les Désignés*.

Indulgents même à l'hostile pitié des gens,
Se confrontant plus seuls aux flammes des croisées,
Du mal du ciel sur les automnes épuisées
Ils se sentent mourir aux langueurs du couchant.

Ses amis ont réuni en un volume les poèmes et les proses d'Emile Besnus; et c'est un grand regret pour nous qu'il ne soit plus l'un de nos frères dans les nobles fêtes de la pensée : il reste de lui plus et mieux que le présage d'un talent futur : des pages déjà achevées d'une langue âpre et savoureuse comme certains miels parfumés de fleurs marines; il exigeait beaucoup de lui-même, il exigeait beaucoup des mots et par la place qu'il leur assignait ajoutait à leur sens coutumier des significations nouvelles, non qu'il affectât d'être obscur inutilement, mais par une essentielle probité de bon écrivain qui méprise l'improvisation et l'à-peu-près.

Il a ainsi découvert, selon Baudelaire et surtout selon Stéphane Mallarmé, des correspondances inaperçues des autres hommes et par là il fut vraiment un poète. Cette courte pièce en témoigne et montre avec quelle science il donnait à l'alexandrin classique toute la ductilité de rythmes plus libres :

ONDES

Il dort, dans les bois loin des routes, maints étangs
Ecartés dont l'eau plus profonde et plus humaine,
Oubli, charme et danger des solitudes, mène
A des horizons morts depuis déjà longtemps...

Or sais-tu si ton amant triste ne préfère
A ta beauté les doux abîmes de tes yeux
La même automne où meurent des soirs anxieux
Mêlant sa nostalgie à leur fauve atmosphère ?

Ondes, mais savez-vous ? L'enchantement des rois
Sait-il, en son lit blanc d'hypnose fabuleuse,
Quelle fée a fleuri du songe des fileuses
Sur les miroirs du temps la lueur d'autrefois ?

Légendes, savez-vous — moins en nous qu'en nous-mêmes,
Sites qui n'aurez eu vos splendeurs qu'effacés,
Si ce n'est pas, beaux yeux qui vous alanguissez,
Notre âme seule en vous qui s'appelle et qui s'aime ?

A l'orée. — Après un long recueillement, M. Jacques Madeleine, dont nous n'avions oublié ni, parmi ses premières rimes, cet exquis *Livret de vers anciens*, ni le voluptueux roman *Un Couple*, parle à nouveau; il a vécu depuis lors à l'orée de la forêt maternelle et terrible, près de vieux paysans inclinés vers la mort et attirés par la tombe, et il a pénétré en même temps dans les sentiers qui vont toujours plus étroits se perdre au chaos des végétations mystérieuses et dans les chemins de la sylve intérieure.

Où tout homme, robuste ou las,
Doit sans retour et sans recul

S'enfoncer un jour triste, hélas!
Et d où jamais ne revient nul.

Certes comme autrefois et avec la même ferveur que Théophile et Tristan, les pairs qu'il a élus dans le passé, il est demeuré attentif à tous les jeux de la lumière et de l'ombre; il connaît encore les surprises de l'été sous bois et le prodige rapide d'un nuage qui passe :

Il efface les taches blanches,
Les mosaïques d'or vivant
Que sur le sol filtraient les branches
Et qui bougeaient avec le vent.

Cependant il s'émeut plus vivement à la contemplation des choses qui ne durent pas et une sorte d'anxiété se mêle à tous les spectacles de la vie présente, captive encore du passé, déjà saisie par le futur, comme en ce parfait petit poème :

SUR LA BERGE

Un saule aux feuilles presque blanches
S'arrondit et se penche sur
L'eau qui mouille le bout des branches,

Et ce dôme où filtre l'azur
Renverse en l'eau qu'un reflet moire
Un autre dôme plus obscur;

Si bien qu'ouvrant son aile noire
En quittant le nid qu'elle y fit
Une oiselle peut aller boire

Dans le souvenir de son nid.

Désormais la pensée le hante de l'heure inévitable où il s'enfoncera dans la grande ténèbre; les versets du Qoheleth que nous appelons l'Ecclésiaste sonnent sur ses lèvres inquiètes et résignées; et des rythmes impairs évoquent « La chose atroce », la disparition d'un vivant emportant avec lui dans la mort suprême ceux qui subsistaient, d'une existence illusoire, dans un seul souvenir :

C'est le vrai néant qui va venir
Pour vous qui viviez en moi quand même.

Mais la tristesse de M. Jacques Madeleine ne consent ni aux sanglots déclamatoires, ni aux lâches abandons : elle est sereine et fière et elle n'abdique jamais le manteau et la couronne de beauté. Qu'il soit donc remercié d'avoir rompu le silence : toute parole même funèbre est de bon augure qui n'attente pas à l'harmonie.

Près de toi. — M. Gustave Fréjaville, ainsi que d'autres très jeunes poètes, se plaint d' « avoir trop lu de livres menteurs »

et de « trop connaître l'art des phrases savantes » ; il veut cependant « être encore un peu sincère ». Volontiers, il bat sa coulpe, parce qu'il a eu le malheur de vivre dans les villes et s'excuse d'apporter à « la petite aimée toute blanche et pure »

Son pauvre corps vieilli par la longueur des courses,
Son corps déjà souillé aux boues des chemins creux.

Je ne comprendrai jamais en quoi les livres lus sont pernicieux à ce point et je tiendrais plutôt pour une mode littéraire le mépris de la littérature professé en très bon style par des écrivains peu maladroits : la pire affectation serait peut-être l'affectation de l'ingénuité à tout prix, comme si le fait seul de s'exprimer en syllabes mesurées ne dénonçait pas aussitôt une aussi paradoxale erreur.

Quand, pour en finir avec les critiques et les menues querelles, j'aurai reproché à M G. Fréjaville le ronronnement souvent trop uniforme de ses alexandrins, il me sera d'autant plus aisé de louer, en ce livret de début, des choses délicates et charmantes, la joie presque douloureuse d'initier à la connaissance d'elle-même une frêle âme qui s'ignore et de lui révéler sa beauté, l'aveu aussi qu'elle n'est point seule dans la pensée de qui l'éveille et que la beauté du monde s'oppose impérieusement à la sienne :

Il est des soirs si doux que mon âme t'oublie

et le sentiment qu'elle demeure indépendante de tout, même de la tendresse actuelle qui lui prêta libéralement toute sa parure, peut-être usurpée :

Si je mourais ce soir, cependant, mon amie,
Oh! combien faudrait-il de temps pour effacer
Ce que j'ai mis de moi dans ta petite vie ?

Cela n'est pas d'un chanteur trivial de romances, mais d'un poète déjà subtil, quoi qu'il en ait.

Le Recueil des Souvenirs. — Les études particulières et le goût personnel de M. Pierre de Bouchaud lui ont fait aimer surtout les poètes et les artistes de la Renaissance Italienne, et on s'étonne peu que même aux heures où il se tourne vers l'antiquité gréco-latine, il la comprenne moins en contemporain de M. Pierre Louys et de M. Marcel Schwob qu'à la manière de Marsile Ficin ou du cardinal Bembo. Il est naturel qu'en ses poèmes Florence et Pise triomphent et que les sonnets allégoriques du *Pèlerinage d'amour* ressemblent assez à certaines suites des quatrocentistes. Nulle pensée basse, nulle image déplaisante dans ce recueil d'une élégance grave ;

la vie secrète de l'âme s'y dissimule volontairement sous les entrelacs et les floraisons de mots choisis avec soin comme des roses destinées aux guirlandes sacrées. Rarement une expression trop abstraite, un néologisme fâcheux (j'ai noté *s'indécise*), une inversion désagréable :

Et de l'oiseau si pur est le chant cristallin

altèrent cette grâce nonchalante, un peu molle et trop égale. M. Pierre de Bouchaud apparaît ici l'un des plus charmants parmi les poètes mineurs qui n'enflent point leur voix et se restreignent, avec une fière modestie, aux œuvres exquises, sinon fortes, dont ils sont capables.

Déclins. — M. Léonce Depont, lui millième, atteste, et à bon droit, que la seule immortalité réelle réside dans les rythmes :

Tout s'usera, la pierre et le marbre et les races
Et les dieux, engloutis par les siècles voraces,
Tout, esclave et tyran, suzerain et vassal;

Mais au fond de la nuit tragiquement grondante
L'Homme entier restera sublime et colossal,
Dans un vers de Virgile ou dans un vers de Dante.

Patiemment, il a essayé de perpétuer dans ses sonnets les sensations fugaces des crépuscules et la gloire triste des choses qui meurent. Toute une partie du livre célèbre, en quatre-vingt-deux quatorzains, les déclins triomphaux ou mélancoliques des *Soleils couchants*, et les impressions diverses qu'ils firent éprouver au poète : il y a le *Couchant évangélique* et le *Couchant nuptial*, le *Couchant transfigurateur* et le *Couchant maudit*. C'eût été une extraordinaire fortune que d'éviter en une pareille tentative quelques redites et une certaine monotonie : aussi, ne reprocherons-nous pas trop acrimonieusement à M. Léonce Depont l'abus d'épithètes parasites et de phrases qui ont une faible vertu de signification, bien qu'en ces très courts poèmes rien ne doive être exprimé qui ne fasse énergiquement image.

Finis Galliae. — Recueil de vers nationalistes. Je cite au hasard :

La France doit humer sans rancœur ni dégoût
Un bouillon puisé dans l'égout.
Et son pain quotidien est pétri de scandales
Incommensurablement sales.

Si « les vrais Français » se sont engagés par serment à ne parler qu'en patois informe et incohérent, le salut de notre langue exige qu'on guillotine au plus vite tous « les vrais Français ».

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Charles Henry Hirsch : *La Possession*, « Mercure de France », 3 fr. 50. — André Fontainas : *L'Ornement de la solitude*. « Mercure de France », 2 fr. — Hubert Krains : *Amours rustiques*, « Mercure de France », 3 fr. 50. — Pierre Veber : *Les Couches profondes*, Simonis Empis, 3 fr. 50. — E. M de Vogüé : *Les Morts qui parlent*. E. Plon, 3 fr. 50. — Camille Delthil : *Les deux Ruffin*, Léon Vanier, 3 fr. 50. — Ray Nyst : *Notre père des bois*, Georges Balat, Bruxelles, 3 fr. 50. — Jean Psichari : *La Croyante*, Stock, 3 fr. 50. — Jean Berleux : *Un Cœur d'honnête femme*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Jules Mazé : *Les petites Litte*. A. Charles, 3 fr. 50. — Georges Lecomte : *Suzeraine*, Charpentier, 3 fr. 50. — Pierre de Lavernière : *Célibataire*, Simonis Empis, 3 fr. 50. — Pierre Clésio : *Le Roman de Claude Lenayl*, E. Plon, 3 fr. 50. — Henry Rabusson *L*: *es Chimères de Marc Le Praistre*, Calmann Lévy, 3 fr. 50 — Guilio Ventura : *La chute de Napoléon IV*, Société libre d'éditions, 3 fr. 50.

La Possession, par Charles-Henry Hirsch. Ils sont rares les fous, peut-être aussi les gens les plus raisonnables, qui conçoivent leur vie à la manière d'un roman, mais il y en a et point seulement en littérature. Il faut, à l'homme doué de la faculté de penser, autre chose que l'acte qui apaise. Dans tout ce que nous mangeons se dépose, malgré la satisfaction immédiate de notre appétit, le germe d'un appétit nouveau. Les hallucinés ne sont pas toujours des malades, des anormaux; ce sont des êtres mi-conscients qui voient, à travers le cristal grossissant de leurs yeux inquiets, les catastrophes ou les triomphes qui pourraient leur arriver, s'ils étaient nés empereurs; et, très exactement, cela leur arrive, à cela près qu'ils n'ont point d'escorte pour en témoigner. La pluralité de ces sortes de gens, désireux d'au delà, se contentent de se livrer aux alcools ; quelques-uns partent sur les mers lointaines, à la conquête d'une nouvelle patrie, d'une fortune, d'un sabre d'honneur. Tous n'ont pas, pour les guider, le secret de composer l'existence et d'en tirer deux effets dans un seul but apparent. Le héros de Charles-Henry Hirsch choisit, selon son instinct d'homme passionné, le plus fort de tous les alcools : l'*amour pur*. Il est peu initié aux grossières joies des sens quand il épouse Claire, Pierre Servain. Dans ce très sain froment du mariage, pain blanc dont il ne se rassasie pas vite, du reste, il découvre l'appétit de l'inconnu, et l'*inconnue*, il l'a déjà vue se glisser dans ses rêves de petit premier communiant très occupé des belles statues d'église... qui sont toutes à vendre, comme des prostituées. Cette femme ondulant sous le voile du songe, c'est *Salomé*. Les jeunes époux s'installent en Bretagne, pays des

légendes des *innocents* et des jeteux de sorts. Là, le roulement des vagues, les grands horizons mornes, les esprits à la fois lourds et superstitieux des indigènes disposent de plus en plus le décor d'une démence prochaine. Servain finit par voir *Salomé* danser sur la mer et une vieille femme, *la Faou*, moitié sorcière, moitié béguine, expiant de vains crimes, qui ne sont que des gestes d'une honnêteté forcenée, lui donne l'illusion de cette trop célèbre danseuse tombée au bas travesti du repentir et de la honte. Quelques intrigues se nouent autour de l'enchanté malheureux. On lui prend sa vraie femme, Claire, si douce et si compatissante, mais attachée aux vrais biens de cette terre par tous les liens de la santé. On lui prendra aussi facilement sa fortune, chose sortie de la terre et faite pour y retourner. Ce qu'on ne peut lui prendre c'est *Salomé*. Dès que sa femme sera partie, le rêve couvrant tous les besoins normaux de son fabuleux manteau d'or, il trouvera enfin Salomé dans la moins jolie des petites gardeuses de chèvres. Il faut louer l'auteur de son habileté à ne pas traiter son héros comme un fou. Symboliquement, ce n'en peut être un. L'homme qui court après son rêve est toujours un héros, de roman, quand il n'est qu'amoureux, mais il ne saurait en rien appeler le ridicule médical. Notre devoir, en tous les cas, est de le regarder comme notre propre frère. La meilleure partie de ce livre est certainement le manuscrit relatant l'histoire de *Salomé*. Quelques pages y sont égales, pour le choix exquis du détail (le plat d'or sonnant sur les dalles, au fond de l'eau), pour la simplicité du style et la sévérité archaïque des expressions, aux belles pages du conte de Flaubert, sans, cependant, les imiter. Du reste, *Salomé* reste à faire après *Hérodias*. Ce livre, à première lecture, est un peu touffu, on préférerait moins de types bretons étrangers à sa trame ; cependant les chapitres de décors réalistes ont pour effet de rendre le drame intérieur se passant dans l'homme, plus saisissant et plus *possible* à cause de l'entourage, le pays et ses paysans expliquent bien des choses. Ce roman d'un poète est en somme une œuvre intéressante et vivante tenant des promesses faites par les poèmes. L'auteur se montre capable, quoique très jeune, d'une conception nette, *pratique*, si j'ose dire, du roman déclaré jadis symbolique, que l'on appellera demain le bon roman tout court. En serrant un peu ses descriptions, en fuyant la tentation de multiplier les personnages, si bien campés soient-ils, Charles-Henry Hirsch fera de bonnes pages écrites avec conscience.

L'Ornement de la Solitude, par André Fontainas. Autre poète qui, celui-là, se soucie peu de plaire à la foule. Je ne pense pas qu'il faille analyser ce petit livre gros de pensées comme un cœur l'est de larmes. Les lecteurs du *Mercure* m'en voudraient sans doute de parler après l'auteur qui s'excuse lui-même de ne pas trouver mieux que le qualificatif de *roman* à placer sur le couvercle de la tombe d'*Enide*.

Dans cette œuvre il y a deux aspects : écriture et peinture. Il faut voir la forme de la phrase accusant le contour de la pensée. La ponctuation, comme chez Mallarmé, loin d'embrouiller certaines perspectives d'idées, les éclaire d'un jour nouveau, où seuls, des ignorants ont à prétexter des anciens rites. Du reste, sous l'enroulement souple et toujours gracieux des phrases qui portent sur leurs jeunes faces comme des rides, c'est-à-dire de simples plis de voiles mis par les pudeurs excessives du poète, on rencontre les traits connus, aimés des idylles chères aux lectrices, savoir : la dame que l'on attend dans les allées du Bois et qui fut elles toutes... pour la beauté, le charme des vêtements, la coquetterie perverse ou câline. Ce jeune poète court au rendez-vous et y porte ses désenchantements ou ses ambitions naïves, et je ne sens pas ce livre-roman très différent des autres romans-livres, sinon qu'il est plus petit c'est-à-dire fait avec plus de soin!

Amours rustiques, par Hubert Krains. Trois nouvelles dans le genre réalité sans rien de convenu ni de... naturaliste. Style grave mais simple, empli d'une douceur qui est comme l'expression d'une bonne conscience d'artiste. C'est trois histoires de pauvres gens ayant tout l'air d'être arrivées. Un misérable instituteur de village s'éprend d'une *Circé* campagnarde qui attire chez elle des hommes pour achalander son commerce de boissons, et il y devient alcoolique, n'y pouvant demeurer amoureux. Le fils d'une paysanne séduite par un grossier manieur de bêche, *Toine, l'âme de la maison*, meurtrit l'âme de sa malheureuse mère, qui n'existe que pour lui, en tuant un rival, un jour de saoulerie. Puis, plus élevé, d'une psychologie plus fine, le *Moulin Sans-Souci* où l'on voit mourir sous la roue, comme l'héroïne du *Torrent*, une femme lasse de rester sans amour, et par conséquent *sans-souci*, sur la terre ferme du mariage de raison. Hubert Krains est un des bons écrivains sérieux de la Belgique, donc français.

Les Couches profondes, par Pierre Veber. Roman parlé, joué, dessiné, dans un monde politique extrêmement connu.

Il n'y a rien, en réalité, qui puisse prêter au bouffon et aux apothéoses de cirque (où *Chocolat*, ministre, reçoit les soufflets de l'opposition *Foo-tit*), comme le monde *parlementaire*. Pierre Veber qui le sait bien exécute là-dedans une série de cabrioles très divertissantes. Cependant petite pointe de sentimentalité et aussi de philosophie, partant de haute morale C'est du cirque pour grand salon, les écuyers ne sentent pas trop l'écurie et les écuyères portent, comme il sied, les plus grands noms de France. Et pourtant, on en dit de raides, croyez-moi ! C'est un esprit à tout casser... mais on se marie à la fin et ça raccommode bien des choses.

Les Morts qui parlent, de E. M. de Vogüé. Elzéar Bayonne est un juif socialiste. (Personnellement, je suis très content de savoir que le socialisme fut inventé par les juifs, parce que ça ne fait plus qu'une même cause à deux embêtements !) Cet Elzéar pérore...comme tous les commis-voyageurs en innocence de sa race. Il pérore bien et il aime les femmes avec la pointe d'ambition que leur savez. Il donne du nez dans une princesse, Daria Veraguine, une anarchiste, une nihiliste, c'est-à-dire une princesse de sang ! Mais il oublie la petite formalité de son extrait... de baptême et, comme la terrible Daria est née en terre froide, où les préjugés de la caste sont aussi tenaces que le knout sur le dos d'un pauvre homme, elle le renvoie au... Ghetto avec sa cousine, car ces gens-là ont l'habitude de s'épouser entre eux, imitant les aristocrates, mais pour d'autres causes obscures. Le portrait de *Rose-Esther* de la Comédie-Française, la cousine actrice très rangée des voitures, femme sérieuse connaissant tout le prix d'une belle situation, plaçant sa famille et les produits des parfumeurs célèbres, est un chef-d'œuvre de finesse et de gracieuse méchanceté noire. Elle est sensuelle mais ne se livre qu'à bon escient. (Il y a de ces choses qu'il ne faut risquer qu'avec ses pareils !) Elle représente les meilleures qualités de toutes les femmes de sa race, estimant leur famille avant même d'aimer leur amant. Elzéar meurt de l'avoir trop apprécié et Daria, sauvée du socialisme, va faire un peu de musique à Bayreuth. Les longs discours à la Chambre et les théories sur les différentes manières de duper des peuples par l'art du gouvernement sont dissimulés sous la dentelle d'un esprit mondain, le pire de tous, mais le plus réel quand il est vraiment du *monde*. De temps à autre l'*Académie* se révèle par une phrase sur *Diane chasseresse*, cette Diane qui existe dans

toutes les femmes... aux abois et dont les vieux Messieurs, un peu polisson xvme, aiment à jouer en sourdine. Maintenant il y a des considérations sur les *Soudanais*, les affaires de *Panama* et les ministres instables. Ça ne vous regarde pas ni moi non plus. Quand les morts parlent, ils y mettent le temps ! C'est égal, je suis content de me trouver en communion d'idée avec un immortel ! Une fois n'est pas coutume.

Les Deux Ruffin, par Camille Delthil. Un honnête livre parfumé de romarin provincial et de très fines observations. On entre dans l'histoire de ces deux frères Ruffin par le chemin que doit parcourir une procession et cela vous donne de très vrais souvenirs d'enfance, où les draps blancs se balancent aux fenêtres, piqués de place en place par d'humbles bouquets déjà flétris. Le frère avare, le frère noceur et le type cruel de l'aventurier Mascarède sont trois curieux personnages bien vivants.

Notre Père des Bois, par Ray Nyst. Reconstitution de ce que doit être l'histoire de l'un des premiers hommes. Ce récit est surtout intéressant en ce sens que l'auteur a accompli le tour de force de laisser seul, durant deux cents pages, son héros qui chasse, mange et venge un frère absent au milieu des solitudes immenses d'un monde encore vierge pour lui. Le combat des lions, la fosse où tombent les troupeaux, le tableau du grand chêne penché sur cette même fosse, l'amour d'un couple de serpents, les aubes et les crépuscules de cette terre mystérieuse, notre première mère, tout est traité largement, sobrement et avec une puissance paisible qui fait du bien au cerveau comme le vent venu des hautes montagnes. L'auteur a évité l'écueil d'imiter les Rosny et, s'abstenant de mots scientifiques, il a dit des choses nouvelles en une aussi belle langue, aussi riche d'images fraîches.

La Croyante, par Jean Psichari. Le défaut capital de cet auteur est de faire long, mais je le lis avec attention et je pense que c'est parce qu'il intéresse. Il s'agit du duel de deux époux dont l'un croit en Dieu (et surtout aux *bondieuseries*) et l'autre n'a foi qu'en la nature. La femme finit par l'emporter avec ses croyances fort vagues, du reste, sur...*l'harmonie des mondes entre eux*. De jolies scènes d'intérieur chez la famille Eyli Une tante Angélique énergiquement catholique et d'un égoïsme terrifiant. Ce livre est mieux, bien meilleur que le *Rêve*, trop imaginatif, *de Yanniri*.

Un Cœur d'honnête femme, par Jean Berleux. Une

petite provinciale, pour fuir les entreprises d'un Don Juan de trottoir, tombe dans les bras d'un Monsieur oisif qui regarde les devantures du boulevard. Hum! les provinciales, même honnêtes, ne sont pas si tellement rouées! Le roman finit mal. Après quelques hésitations, la jeune femme crache son âme avec tout le sang de son cœur, et le jeune homme en épouse une autre. Ce genre d'honnêteté, même en province, s'appelle un anévrisme.

Les petites Litte, par Jules Mazé. Où on fait l'éloge, par la jolie bouche de douces jeunes filles, des vers de Jean Rameau et de Grandmougin! Malgré les remarques piquantes sur les caractères exceptionnels de ces dames, c'est donc une bonne œuvre propre à être mise entre les mains de tout le monde. Dans *Littérature* il y a *Litte*, et Jeanne Litte, diseuse de vers, devient un bas-bleu célèbre. (Qui est-ce? On ne sait! Ils sont tous si pleins de cet argent-là)... Et l'actrice Pauline Litte est encore la plus honnête, qui meurt pour l'amour après avoir vécu pour en jouer seulement la comédie.

Suzeraine, par Georges Lecomte. L'histoire d'un adultère, parfaitement légitime, étant donné la mauvaise humeur d'un mari hypocondriaque. (Quand nous fera-t-on le conte merveilleux de l'adultère sans aucune raison déterminante?) Mme Turel et M. Givry s'aiment, se le prouvent, et ça tourne mal, comme il convient entre gens bien élevés. Le Monsieur s'éprend de la jeune fille et délaisse la femme... *jeune encore*, mais, par courtoisie, il enterre sa vie de garçon dans un dernier baiser, aumône de pauvre, donné à sa maîtresse. Le mari entre juste à ce moment critique. Scènes brutales, récriminations grotesques. L'amant, qui est sorti à temps, va se fiancer, il épouse une poupée mondaine et encore grisé des caresses savantes de la femme vraiment amoureuse, c'est-à-dire de sa réelle *souveraine*, il entre en un lit de vierge froide et bête. Après une lune de miel des plus courtes, il revient à l'ancienne passion... *Plus fort que la mort* et *plus fort que la ride*, pourrait-on dire!

Célibataire, par Pierre de Lavernière. Très spirituel roman où l'on voit un célibataire endurci s'endurcir de plus en plus devant une demi-vierge, une vraie vierge et, ce qui est pire, sa propre maîtresse. Une *féministe* se présente et les conditions posées par cette espèce de *pion* en jupon de cycle ne plaisent pas davantage, puis une veuve... mais elle cède avant l'heure .. rien qu'au souvenir du défunt. Le héros

de cette course au ciel de lit conjugal demeure célibataire. Excellente morale.

Le Roman de Claude Lenayl, par Pierre Clésio. Ecrit très simplement, mais avec l'aisance de celui qui dit juste ce qu'il faut dire, ce roman d'un bon jeune homme naïf, au cœur chaud, à la parole timide, qui aime une coquette, touche et retient quelquefois l'attention du lecteur jusqu'à la pitié.

Les Chimères de Marc le Praistre, par Henry Rabusson. Autre bon jeune homme naïf qui succombe sous le poids d'une trop lourde fortune et en perd la raison. Ce Monsieur le Praistre est en somme un triste sire, ni artiste, ni vrai bourgeois, il ne sait que compromettre une petite fille d'actrice assez banale et, ne pouvant ni l'épouser ni la prendre pour maîtresse, il lui fait cadeau de sa première crise de folie. Personnage nul, ce jeune homme intéresse assez peu... cependant il aime les chiens.

La chute de Napoléon IV, par Giulio Ventura. En l'an 2 000 cela se passe comme de nos jours. La foule cherche le *cheval noir* qui doit enfin... la monter. Elle trouve un petit héros, élève des jésuites, qui met tout à feu et à sang, selon l'antique usage, et, sans se douter que ses grandes purges sont nécessaires au trop plein de l'humanité, la foule regimbe et chante énormément la *Marseillaise*. Il y a l'épisode de la *Tour de Madagascar*, qui sauve un peu le prévu de l'histoire.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Shakespeare en France sous l'ancien régime, par J.-J. Jusserand, Armand Colin. — *Portraits imaginaires*, par Walter Pater, introduction d'Arthur Symons, traduits par Georges Khnopff, « Mercure de France », Collection d'Auteurs Etrangers.

Je suis dans les meilleures conditions pour discourir d'auteurs étrangers traduits en français : je ne connais pas leur langue.

La connaissant, toute traduction, si bonne fût-elle, me serait insupportable. De plus, j'aurais tendance, comme il arrive aux traducteurs mêmes, à ne considérer l'œuvre qu'au point de vue *étranger*. Ce serait le texte original que je lirais en palimpseste sous les lignes françaises ; et, dans le sentiment du texte, prévaudraient en mon esprit les rapports de l'œuvre

avec ses congénères sur ceux, tout différents, qu'elle établit avec les œuvres dont elle adopte la langue.

On sait d'avance qu'aucune traduction ne peut rendre l'original, que toute traduction est une *transposition*. Il importe seulement que j'aie la sensation de cette transposition, qu'étant fixé sur la loyauté, sur le scrupule du traducteur, je goûte le plaisir d'accueillir un hôte inattendu dont les paroles me sont d'autant plus savoureuses qu'elles gardent l'accent du terroir. L'ignorance d'une langue n'empêche point de reconnaître cet accent; il suffit d'avoir éprouvé la sienne d'une oreille attentive. Cette ignorance n'empêche pas de reconnaître le bon traducteur qui évite d'octroyer à l'étranger une naturalisation si complète que ne se distingueraient plus les signes de sa race.

Il y a d'ailleurs plusieurs manières d'ignorer une langue,— comme de la parler et de l'écrire couramment, mais sans avoir aucun sens de sa structure, de la vivre sans la comprendre, — ou comme d'en saisir les principaux caractères de formation, mais sans pouvoir s'en servir, la vivre, — ou enfin (manière qui fut longtemps celle des traducteurs) comme de ne la connaître juste que pour la trahir par une égale ignorance de sa langue propre.

Cette dernière fut jugée particulièrement recommandable jusque vers le milieu de ce siècle, et on l'agrémenta, notamment en France, de cette imagination aisée qui donna le jour au beau nom de *traductions libres*. J'ai en main la première traduction française des *Voyages de Gulliver*, parue en 1727. Le traducteur écrit dans la Préface : « Comme quelques anglois sçavoient que depuis quelque temps *j'avois un peu appris leur langue*, ils m'exhortèrent à faire connoître cet ouvrage ingénieux à la France par une Traduction qui pût répondre à l'Original... Je ne balançai plus; je me mis à le traduire uniquement pour ma propre utilité, c'est-à-dire *pour me perfectionner dans la connoissance de la Langue Angloise*, qui commence à être à la mode de Paris... Je ne puis néanmoins dissimuler ici que j'ai trouvé dans l'ouvrage de M. Swift des endroits foibles et même très mauvais... Je déclare que j'ai cru devoir prendre le parti de les supprimer entièrement... *Au reste, je me suis figuré que j'étois capable de suppléer à ces défauts et de réparer ces pertes, par le secours de mon imagination et par de certains tours que je donnerois aux choses mêmes qui me déplaisoient.* J'en dis assez pour faire connoître le caractère de ma traduction.

J'apprends qu'on en imprime actuellement une en Hollande. Si elle est littérale... je prononce, sans l'avoir vüe, qu'elle est fort mauvaise... »

Tels furent jadis les principes de tout bon traducteur; et on peut constater qu'ils répondent abondamment aux diverses manières d'ignorer les langues, y compris la sienne. Dans l'excellent ouvrage de M. J.-J. Jusserand sur **Shakespeare en France sous l'ancien régime**, on rencontre les preuves les plus nombreuses, les plus amusantes de cette manière de traduire. Mais pour « Shakespehar » ou « Shakespeart », comme on disait encore à la fin du XVIII^e^ siècle, cette manière se lie au travestissement, volontaire parfois, le plus souvent inconscient,dont il nous plaît d'accommoder les étrangers à notre goût. Les exemples que nous en laisse Ducis sont célèbres, mais après cinquante ans de circulation à la vapeur sur toutes les faces du globe, c'est à peine si des exemples analogues ne sont pas encore d'actualité et, toute proportion gardée, nécessaires aux besoins de l'optique commune. Quand ces exemples ne sont pas suivis, qu'arrive-t-il? On ne comprend plus rien. Ainsi voyez ces dernières années, chez nous, le sort d'Ibsen. Peut-on se dissimuler que sa gloire française ne soit un contre-sens de sa gloire norvégienne? qu'elle n'ait été mal calée sur un monticule d'incompréhensions admiratives de tout ordre? et que ces incompréhensions n'aient pas été moins fâcheuses que les autres?

Qu'on les présente donc loyalement ou sous un déguisement plus ou moins national, les auteurs étrangers sont assurés de provoquer dans les esprits des divisions inattendues. L'opinion de Chateaubriand sur Shakespeare est à cet égard inouïe, et il faut retenir ce qu'en rapporte M. Jusserand : « Shakespeare est plus noir encore aux yeux de Chateaubriand qu'à ceux de Voltaire; ses exemples sont dangereux pour l'art et pour les mœurs; ses œuvres sont bonnes pour un parterre « composé de juges arrivant du Bengale ou de la côte de Guinée... Shakespeare doit régner éternellement chez un pareil peuple. » Mais une nation qui sait ce que c'est que les règles de l'art ne peut revenir aux monstres sans exposer ses mœurs. « C'est en cela que le penchant pour Shakespeare est bien plus dangereux en France qu'en Angleterre. Chez les Anglais, il n'y a qu'ignorance; chez nous, il y a dépravation... Le mauvais goût et le vice marchent presque toujours ensemble. » Shakespeare a, il est vrai, « des talents naturels » peu ordinaires;

mais « sous le rapport de l'art dramatique », on n'en saurait dire nul bien; le louer équivaudrait à prétendre « qu'il n'y a point de règles dramatiques ». — O. mânes de Sarcey! vous qui peut-être ne connaissiez pas ces lignes, restez sans inquiétude aux Champs-Elyséens, vous serez éternellement honorés! — C'est ainsi que s'exprimait le père de notre romantisme à la veille de l'universel et définitif triomphe que ce romantisme même devait assurer à Shakespeare.

(Notons en passant du reste que ce triomphe, s'il fût chez nous d'un rayonnement *lyrique* admirable, fut, par la faute de Hugo, d'une influence *dramatique* faussée et amoindrie. Seul Musset, l'unique *créateur dramatique* français de ce siècle, — c'était l'avis de Becque — la subit d'une façon heureuse, et non dans *Lorenzaccio*. Partout ailleurs, Shakespeare est demeuré chez nous le protecteur attitré de l'Opéra et de l'Ambigu.)

Cette complexe méconnaissance des auteurs étrangers semble avoir disparu pour le livre, si elle s'affirme, au théâtre, toujours vivace. On ne peut plus supporter dans le livre la mauvaise foi ornementale ou restrictive du traducteur et au moins pour les quatre langues qui avec la nôtre, l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol, ont joui d'une pénétration séculaire, les plus grands efforts du scrupule sont acquis.

La *Collection d'Auteurs Etrangers*, qu'a commencée la « Société du Mercure de France », a déjà, dans ce sens et dans le choix vraiment littéraire des auteurs, donné des gages considérables.

Voici aujourd'hui **Portraits imaginaires**, par Walter Pater. Cette œuvre est en partie une œuvre de retour. Elle se compose de quatre monographies, *imaginaires*, soit! mais où l'imagination joue le rôle de l'observatrice la plus aiguë. Deux de ces monographies relatent des caractères ou des paysages de France; M. Arthur Symons, le sagace introducteur de Pater, nous dit en outre que sa prose a une « saveur de terroir français ». Et l'on a une sensation étrange : la traduction nous apparaît moulée, comme tirée, avec le souci contracté de l'exactitude, sans que plus rien de la « saveur de terroir français » ne ressorte de la traduction française. L'abus de la position anglaise des épithètes y est certes pour beaucoup, et la pluralité également présubstantive des adverbes dont la sourde et lourde consonance en notre langue n'a rien de la légèreté liquide qu'ils prennent en anglais. Leur rôle eupho-

nique est en opposition radicale dans les deux idiomes, et vraiment, pour plus de couleur, M. Georges Khnopff a un peu trop mésusé de nos habitudes verbales de position.

Les *Portraits imaginaires* ne sont pas des effigies brossées à larges coups ou seulement même composées de pâtes vives. Ce sont exactement des tapisseries de soie dont l'art est un calcul méticuleux. Les points sont si fins qu'ils sont indiscernables sur toute la surface harmonisée, chatoyante à peine. L'infinité des fils et des nuances dans les teintes douces assemble les plus lointains souvenirs de la pensée, de l'érudition et des impressions plastiques pour peindre, comme on peut peindre d'après la vie avec une aiguille. Car chez Walter Pater le sens critique commande, mais il ne perce la toile indistincte que pour y fixer mieux le point juste et le coloris de choix. De toutes manières, il nous offre des modèles qui n'ont point leurs semblables dans notre littérature par un égal mélange de psychologie aiguë et d'esthétisme, ce que même notre génération n'a guère connu, ces deux modes de compréhension s'étant toujours porté, en France, un faible appui.

Nous étudierons la prochaine fois *Sartor Resartus* et le *Thomas Carlyle* de M. Barthélemy.

ROBERT DE SOUZA.

QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES

Les Jeunes hors des cénacles. — Paroles d'un moine contre les Juifs. — Idées nouvelles sur l'éducation.

Les Jeunes hors des cénacles. — De plus en plus nombreux, les Jeunes sortent des cénacles. O silence des récentes chapelles mystiques ! Notre ami Remy de Gourmont en est venu à demander que l'on inaugure « une petite religion nouvelle, une archiconfrérie tout au moins dont le lien serait le goût des choses de l'esprit et où il serait défendu d'avoir des opinions qui ne seraient pas exclusivement littéraires, de ces opinions qui font le trottoir où la sortie des métingues ». C'est donc que la religion s'en va, qui fit surtout des archiconfréries de contemplation nombriliaire. Et nos jeunes gens de lettres délaissent les opinions littéraires pour des opinions sociales. Ils manifestent aux métingues et à la sortie des métingues. C'est ta faute, camarade Quillard.

En préface à ses *Paroles au Peuple*, qui sont de beaux et émouvants poèmes, Eugène Hollande a bien dit le pourquoi de cet exode vers les métingues. « Je me plais d'ordinaire,

écrit-il, dans la contemplation des idées éternelles et des sentiments indéfectibles à quoi, selon moi, la poésie se propose d'appliquer la beauté toujours nouvelle des formes verbales; mais aujourd'hui j'en suis arraché par des violences qui ne laisseraient sereine la pensée qu'à la condition de ne pas voir, de ne pas entendre, de ne pas ressentir et, à vrai dire, de ne pas vivre. Contempler, après tout, qu'est-ce donc sinon mourir et augmenter en soi la force d'agir. » Les violences qui ont mené les rêveurs et les poètes à l'action, ce sont celles de l'Affaire. Voici que le « dreyfusisme » aura eu, par sa large signification d'humanité, cette principale conséquence de modifier les pensées et les sentiments parmi la Jeunesse littéraire, et de réveiller la conscience du droit humain. Ne vous en plaignez pas trop, mon cher Gourmont : la beauté y gagnera, — oui, même aux généreuses fureurs des métingues.

Et encore ce n'est rien à Paris, où les poètes, à vrai dire, ont failli garder toute leur impassibilité divine devant le grand drame humain et où ils ont bien longtemps continué le jeu des rimes magnifiques parmi l'odieuse laideur des mensonges, des hypocrisies, des injustices. Mais la province ! Toulouse, Lyon, Montpellier ! Dans l'*Effort*, jeune revue toulousaine, M. Robert de Miranda nous dit : « Susciter chaque jour de nouvelles énergies dans les âmes des jeunes hommes qui se mêleront au peuple et lui apprendront la douceur d'être juste : voilà l'œuvre à laquelle nous donnons notre vie. Le vieil édifice d'iniquité craque effroyablement sous les premiers assauts de la tempête. En vain les puissances d'obscurantisme tenteraient-elles de nous écraser : nous sommes calmes et confiants dans notre force, car nous avons pour nous la vérité. Sur tous les points du territoire se lève une frémissante jeunesse : c'est à Toulouse, Perpignan, Montpellier, Nîmes, Marseille, Aix, Valence, Lyon. Dans le Sud-Est Jules Nadi organise des comités d'action, des expositions d'art, des conférences populaires. Pour cette seule région soixante jeunes écrivains, soixante apôtres se groupent à la voix de notre ami. » Les noms de Miranda, Marc Lafargue, Maurice Magre, Louis Lumet, sont déjà connus et estimés pour maintes œuvres de sincère inspiration sociale et de haute tenue artistique. Ce sont ces Jeunes qui ont fondé à Toulouse et qui dirigent l'*Effort*. Ils ont l'amour du peuple, la foi au peuple, et aussi le culte de la beauté, non pas marmoréenne et rigide, mais vivante et mouvante. Ils opposent, à la glorification

chrétienne de la souffrance et de la mort, l'adoration fervente de la vie et de ses joies, et à l'humilité de la foi passive ils substituent l'orgueil de l'énergie laborieuse et féconde. Puisse la foule les entendre ! C'est à Toulouse aussi que paraît une autre revue, la *Jeunesse socialiste*, qui associe dans une « collaboration étroite » des étudiants et des ouvriers, des travailleurs de la pensée et des travailleurs du bras. Remarquez ce comité de rédaction : Jean Lerouge, *employé de commerce ;* Firmin Verdier, *licencié en droit ;* Joseph Cazeaux, *cultivateur ;* O. Mallet, *licencié ès-sciences ;* Rogale, *ouvrier mécanicien ;* Cyprien Delon, *étudiant en médecine ;* Germain Astié, *ouvrier ébéniste ;* Bernard Desbals, *ouvrier graveur ;* Alphonse Ternère, *étudiant en lettres ;* Auguste Granier, *ouvrier vannier*. En vérité, je vous le dis, cela nous annonce l'humanité de demain où il n'y aura pas des esthètes et de pauvres bougres de prolétaires, des intellectuels hautains et des esclaves manuels, mais des hommes. La pensée et le travail, l'intellectualité et le maniement de l'outil, tout cela est une même chose : un peu de vie humaine. On se le dit dans les revues. Qu'on se le dise dans la foule.

Ce rapprochement social, un groupe de Jeunes (Marc Brisac, Georges Lévy, Jean Hêtre, Louis Raymond, Louis Payen) le fait à Lyon par une revue qui a ce fier titre : *Germinal*. Ceux-là ont reconnu que « les vieilles consciences sont en pleine faillite », et qu' « à la vieille conscience qui agonise en gémissant : religion, armée, capital, la conscience du peuple répond : libre discussion, nation en armes, socialisation ». Ils veulent que les tours d'ivoire soient closes et que les poètes, las de respirer les encens subtils des petites églises, aillent vers les campagnes chercher le frais parfum des fleurs. Je sais qu'ils en font ainsi les premiers, car je les ai vus à leur œuvre de semeurs d'idées dans le vaste champ où déjà frémit la moisson prochaine de justice sociale. Ils vont aux ouvriers, causent avec les ouvriers, et ceux-ci sont tout encouragés par leur enthousiasme de jeunesse. C'est Germinal ! A Lyon encore, la *Terre nouvelle* de Louis Aurenche et de Gabriel Rambaud, la *Revue Jeune* de Marc Champion, aident à la rénovation sociale par une expansion d'intellectualité et d'art jusque dans la plèbe.

A Montpellier, l'*Aube méridionale ;* à Valence, l'*Œuvre ;* à Aix, les *Mois Dorés*... J'en passe.

Chacune de ces revues organise des causeries pour le peu-

ple, des cours du soir, de grandes réunions publiques, des représentations dramatiques, des salles de lecture, des bibliothèques, une intense propagande par les brochures.

Et tout cela indique une évolution confiante de la Jeunesse intellectuelle vers le socialisme. La Jeunesse, par un juste pressentiment, marche à l'étoile, à l'aurore qui se lève.

Mais que font donc les maîtres, les professeurs: professeurs des lycées et des Facultés? Dans son admirable livre: *Chez les Etudiants populaires*, M. Edouard Petit nous a montré l'action dévouée des instituteurs primaires qui, ayant donné leur journée aux petits, donnent encore leur soirée aux grands élèves des cours d'adultes. Mais les autres? Les fonctionnaires du haut enseignement universitaire? Ils semblèrent s'animer un peu à l'occasion de l'affaire Dreyfus. Ils se mirent de la *Ligue des Droits de l'Homme* et admirèrent Duclaux ou Buisson. Puis, plus rien. Repos. Tas de bourgeois fonctionnaires!

Paroles d'un moine contre les Juifs. — Quand Drumont commande l'assassinat des Juifs et que Max Régis le dirige à Alger, que peut penser l'Eglise de l'antisémitisme? Une boutique dévote, rue Saint-Sulpice. Tiens, cette brochure du P. Léon, capucin: *Israël chez nous!* Regardons la bonne colère du père capucin.

Je lis :

L'Eglise avait entouré les Juifs de prescriptions sévères :
— Qu'on les relègue dans des quartiers à part. — Qu'on les exclue de toutes les fonctions publiques. — Qu'on réprime le meurtre rituel et les autres excès dont ils se rendent coupables. — Qu'on brûle le Talmud, ce livre pestilentiel, monstrueux attentat à l'organisme de la société.
L'Eglise avait raison de les traiter comme des lépreux.

Le capucin sera franc et nous révélera bien tout l'état d'âme d'un saint prêtre et moine de l'Eglise. Poursuivons :

Au moyen âge, ils (les Juifs) sont le *lupus vorax* des nations chrétiennes. L'Espagne, la Pologne, la Hongrie, l'Autriche, tombent en défaillance: l'âme juive les enveloppe de sa puissance ténébreuse et morbide; toute vie sociale meurt sous la frondaison de ce mancenillier.

O simplicité de cette explication historique des « défaillances » de peuples. O littérature du mancenillier!

Et encore :

Pourquoi la France, hélas! les accueillit-elle civiquement dans nos temps modernes?... En 1806, Napoléon Ier rétablit le Sanhédrin. Comprenez-vous? Le Sanhédrin : l'exécrable et maudite as-

semblée contre laquelle Jésus-Christ lutta toute sa vie; le Sanhédrin qui trafiqua avec Judas du sang d'un Dieu, devant qui se déroula cet affreux procès de la Passion, où les Juifs eux-mêmes (écoutez ceci, messieurs de la Haute-Cour) ont compté vingt sept irrégularités;... le Sanhédrin, après avoir interrompu pendant dix-huit cents ans ses séances, fut ressuscité à Paris par l'Empereur des Français alors à l'apogée de sa gloire! Faute immense! Inconcevable illogisme! Le Pape humilié, dépouillé, subit les outrages de Fontainebleau!

Evidemment, rétablir en 1806 le Sanhédrin de l'an 33, ce fut un crime. Et c'est bien pour ça que le pape fut outragé par l'empereur!

Puis encore :

En 1870, le décret fatal de Crémieux livre l'Algérie aux convoitises de ses coreligionnaires. L'Alsace-Lorraine agonise sous la botte des Allemands. Paris flambe dans le pétrole de la Commune.

C'est bien ça, incontestablement. Le décret Crémieux, l'Alsace-Lorraine, la Commune: ces affaires-là sont cause et conséquences logiques, tout comme au moyen âge les Juifs étaient cause de la peste.

Et le moine s'exaspère en invectives :

Pieuvre aux innombrables tentacules, Israël boit de toute l'avidité de ses suçoirs la fortune d'argent et la fortune du sol... Qui nous en délivrera? Comment desserrer les anneaux innombrables du *tænia* qui se nourrit du meilleur de notre substance?

O imagination de moine, pour qui la *pieuvre* d'Israël devient un *ténia!*

Le P. Léon, ainsi parti, s'élève aux fureurs prophétiques et militaristes.

O champ de manœuvre auguste où fraternisaient la croix et le drapeau, le casque et la mitre des vaillants, où palpitaient, d'une même passion, cœurs de prêtres et cœurs de soldats; où l'Eglise était assurée de trouver des chevaliers pour la défense du droit, de susciter des enthousiasmes et des héroïsmes pour toutes les causes saintes, qu'êtes-vous devenu? Une race insolente vous a souillé de ses *fétidités sans nom.* Depuis cent ans qu'ils se sont cyniquement assis chez nous, creusant autour d'eux un fossé de honte, les Juifs ont audacieusement repris, au plein soleil des libertés modernes, leur atavique fonction de nécrophores; et savez-vous ce qu'ils recouvrent de terre, *egesta humo operies?* L'honneur de la France, son antique probité, l'armorial de toutes nos gloires!... le drapeau même de notre bien-aimée patrie, *éclaboussé de leurs déjections...* Etres impudents, vous laissera-t-on longtemps encore *polluer* le camp de Dieu... Moïse connaissait le sans-gêne de ses compatriotes, lorsqu'il leur commandait de ne pas faire du camp de Dieu une sentine d'ignominie : *Habebis locum extra castra, ad quem egrediaris ad requisita naturæ: gerens paxillum et egesta humo operies.*

Allons, bon ! Voilà que ce capucin confond l'honneur de la France, le drapeau, avec les *egesta* qu'il faut recouvrir de terre, hors du camp. Pauvre saint homme ! *Pieuvre, ténia, fétidités, déjections, requisita naturae, egesta, pollutions :* que de « cochonneries », pour parler selon les « usages de l'armée », dans un discours de moine ! Et que verrons-nous, si la littérature des camps envahit ainsi l'Eglise ! O colonels et généraux, les pères capucins sont plus forts que vous : ils ont la bible et les « usages » du couvent.

Que faire contre Israël ? Le capucin nous le dit carrément : une bonne expulsion ou révolution !

Qui nous ôtera ce joug humiliant?
Quand et comment se fera la libération du territoire?
Les reconduirez-vous à la frontière, clairons sonnants, enseignes déployées?
Ah ! quel beau jour, et quelle patriotique respiration des âmes, enfin soulagées !
Une révolution dépouillera-t-elle les exotiques de ces scandaleuses fortunes qui n'ont d'autre levier que l'agiotage le plus immoral et le plus éhonté? Je n'en sais rien.
Toutefois, si j'écoute les souffles qui soulèvent les colères des antisémites, il me semble entendre la clameur des vieux prophètes, messagers des suprêmes catastrophes !

Souffle de Drumont, de Max Régis, et du P. Léon ! Souffle vengeur qui, par la clameur des gros mots de colonels et de généraux, chassez la « fétidité » des Juifs ! Belle élégance des fins de religion, et des fins d'armée, et des fins de race !

C'est pourtant avec ça qu'on envoie un Dreyfus à l'Ile du Diable et avec ça qu'on l'y ensevelirait s'il n'y avait, contre les moines, des Zola et des Clémenceau et des Jaurès.

Torquemada continue. Mais il trouve à qui parler.

§

Idées nouvelles sur l'éducation.— Combien c'est vrai qu'il faut tout lire ! Une brochure d'humble apparence, et qui traite d'éducation. Je n'y aurais jeté qu'un regard dédaigneux. **Trhank Spirobeg** : *Essai sur l'Education* (Bruxelles, librairie Kiessling). S'appeler Spirobeg, et parler d'éducation ! Si notre ami Vallette ne m'avait recommandé ce livre, je l'eusse mis, sans doute, au tas de « ceux qu'on ne lit pas ». Jugez des originales observations que j'y aurais perdues, très discutables certes, mais très dignes d'être discutées.

L'auteur de l'*Essai sur l'Education* voudrait d'abord que les enfants ne fussent pas le résultat d'une négligence ou d'un

hasard malencontreux, mais désirés, bien voulus par préméditation. Difficile peut-être! Et la préméditation irait jusqu'à stériliser la femme pendant dix mois de l'année, pour qu'elle ne conçoive qu'en septembre ou octobre. De la sorte, l'enfant naîtrait en juin ou en juillet. A la faveur de la température chaude, il se passerait d'emmaillotements absurdes. Sa nudité s'imprégnerait d'air tiède et sain, et ses formes libres acquerraient les premiers éléments de la beauté future. — Au moment de l'accouchement, il faudrait faire dans la chambre une atmosphère chaude et un demi-jour crépusculaire, afin d'épargner au nouveau-né la douleur d'un brusque choc de ses chairs avec le froid et de ses yeux avec l'éblouissement de la lumière. — La femme qui porte un enfant dans son sein devrait passer de longues heures parmi les fleurs, devant des paysages de charme, ou dans des musées d'art. Ses impressions se marqueraient dans la beauté de l'être en formation. — L'amour unit les amants comme il veut. Si donc les enfants naissent à une autre époque qu'aux mois d'été, ils devraient être élevés dans une chambre-serre, comme les fleurs, avec une température convenable. — Laissez les enfants jouer par terre sur un tapis ou sur une pelouse, jouez avec eux. Portez-les parfois sur les bras, mais gardez-vous de leur *apprendre* à marcher. Souvent, en effet, sous le prétexte de les dresser à la marche, on tient debout des enfants dont les jambes sont encore trop frêles pour soutenir le poids du corps. De là des déformations. — Ne portez pas toujours l'enfant au même bras, car c'est empêcher pour lui l'exercice de l'une des deux mains et le forcer à mettre dans la seule main droite toute son habileté et son savoir-faire. — La gymnastique n'est que contorsions et jeux de foire. Elle ne développe pas la force harmonieuse du corps; elle déforme, au contraire, la nature. La nage, le canotage, les excursions pédestres: voilà les exercices physiques les plus naturels, qui sont à pratiquer avec modération et sagesse. — Il faut faire de la contre-hérédité, comme on fait du contre-poison, c'est-à-dire employer la calme douceur contre la nervosité et, au contraire, les excitations nerveuses contre l'apathique lenteur.

Enfin, je prie bien les pères, les mères, les éducateurs (théoriciens ou praticiens), de méditer cette page de bon sens:

On apprend à lire et écrire à l'enfant vers l'âge de cinq ans. Mais la lecture et l'écriture ne sont-elles pas le moyen d'acquérir et d'exprimer des idées? Et, alors, n'est-il pas absurde vraiment d'apprendre à écrire à un enfant qui n'a encore aucune idée à exprimer,

et à lire à un enfant qui n'éprouve pas le besoin et dont le cerveau est incapable d'acquérir des idées ? Qu'on songe un peu aux souffrances qu'on a subies durant les premières années passées à l'école, ou, si le souvenir fait défaut, qu'on interroge des bambins allant tristement à l'école, qu'on les interroge avec une douceur adroite et compatissante, et l'on recevra la confidence du supplice que subissent ces jeunes esprits. Apprendre à lire et à écrire ? Mais ces pauvres enfants soupçonnent-ils seulement, je ne dirai pas l'utilité, le but de ce labeur ? Ils n'y voient qu'une condamnation à dessiner chaque jour des figures ennuyeuses et à répéter des phrases dénuées de sens. Ils épuisent leur activité cérébrale en efforts inutiles, et, lorsqu'ils arrivent à l'âge des études profondes, leur mentalité affaiblie est impuissante de méditation et de compréhension... Chaque élève recevra un *enseignement oral*, varié, clair, amusant, jusqu'à l'âge de huit ans. Alors, je commencerai à lire devant lui des contes tour à tour émouvants ou gais, et plus tard des essais d'histoire et de philosophie facile et attachante. Son esprit comprendra de la façon la plus saisissante la puissance du verbe et comment ces taches d'encre, alignées méthodiquement sur des feuilles de papier, sont le véhicule de la pensée humaine.

Puis-je donner un témoignage d'expérience personnelle ? C'est de cette façon que j'appris sans grammaire ni dictionnaire, du premier coup et par des leçons de choses vues, le latin de Virgile ou d'Horace. Un vieux prêtre, professeur des collèges de l'ancienne Université, me menait de temps en temps parmi les champs, les prés, les bois, et devant les ruches d'abeilles. Là il me lisait, avec une déclamation passionnée, avec des gestes de naïf artiste, les *Géorgiques* de Virgile, les *Odes* d'Horace. Par quel mystère, par quelle suggestion de la voix chantante et de la gesticulation expressive ?.. Je comprenais. Surtout je sentais. Ainsi je ne connus pas les abominables tortures des déclinaisons à réciter et du thème à fabriquer à coups de dictionnaire.

L'*Essai sur l'Education* de Trhank Spirobeg est une œuvre, comme vous pouvez voir, pleine d'idées rénovatrices. Et vous ne trouverez pas ces idées si ridicules !

VICTOR CHARBONNEL.

ARCHÉOLOGIE. VOYAGES

L'art monumental au Salon. — La Question du Mont-Saint-Michel. — Jules Legras : *En Sibérie*. A. Colin, 4 fr. — Baron Gostkowski : *De Paris à Mexico par les Etats-Unis*, P.-V. Stock. — Memento.

La section d'architecture au Champ de Mars offre cette année de très remarquables travaux relatifs à l'art monumental de la France ancienne. On sait que la Commission des monu-

ments historiques a pris l'habitude, depuis assez longtemps, d'exposer au Salon les projets de restauration ou d'achèvement qu'elle doit faire exécuter. Dans ces petites salles dédaignées du public — sollicité autrement par les grandes machines des bons faiseurs — on peut étudier en toute quiétude un certain nombre d'édifices classés déjà, et dont la réfection a été confiée à l'un ou l'autre des exposants. Il est arrivé de plus que des architectes, pour le seul amour de l'art, se sont mis à relever et à reconstituer d'anciens monuments, églises abbayes, châteaux en ruines, préparant ainsi, à leur insu, des matériaux pour ce travail immense que serait une topographie générale de la France d'autrefois. Les croquis de voyages, enfin, les pages d'album voisinent ici avec les projets de casinos et de maisons de rapport, si bien qu'il n'est point trop extraordinaire de rencontrer de jolies choses, et en tous cas des choses toujours intéressantes pour l'archéologue à côté de rêves énormes et quasiment enthousiastes comme, cette fois, de M. Boutron, la restitution des Thermes d'Augusta Trevirorum.

Dans ces notes rapides, au reste on le comprendra, nous n'avons pu signaler que les études les plus intéressantes, comme de M. Vasnier une aquarelle sur *l'église Saint-Sauveur* de Caen ; de M. Santerre la *Porte de la Ville d'Harleur* (Belgique) ; de M. Lefort une vue *de l'église de Guingamp;* de M. G. Rondeau, *la chapelle de N.-Dame du Creisker à Saint-Pol de Léon;* de M. Jacquelin, *l'évêché d'Evreux;* de M. Vesly, les *donjon et tour près Chambois;* de M. Bureau, le cloître célèbre de *Saint Trophime;* de M. Roylet, *l'Eglise Saint Vorles à Châtillon-sur-Seine,* aquarelle montrant un coin du cimetière et le clocher. M. Lahalle a exposé une vue de la *chapelle Saint-Jacques* à Orléans — débris curieux du portail sauvés lors de la destruction de l'édifice et qu'on a replacés — peut-être un peu la tête en bas mais avec une bonne intention tout de même — dans le jardin de l'Hôtel-de-Ville. Saint-Jean-des-Vignes, de Soissons, est représenté par deux aquarelles de MM. G. Ernest et Sénèque, — la première surtout donnant bien l'aspect et la beauté des ruines ; les monuments de Paris, par deux vues de *Saint-Julien le Pauvre*, une *de l'hôtel de Sens,* et par un très beau dessin à la plume de M. Béraud : *l'abside de Saint-Germain-des-Prés,* vue prise de la cour de la Société centrale des architectes. — On doit citer encore les *Relevés des peintures byzantines du Mont-Athos,*

de M. Rousin ; les études consciencieuses de MM. Gromort et Sue sur les *édifices de la Place Saint-Marc* à Venise ; un curieux dessin rehaussé à la sépia, de M. P. Marion, figurant *l'Eglise de Crémieu* (Isère) avec une tour de fortification sur laquelle on a bâti le clocher ; un crayon de M. Bans, *la Tour du musée d'Angers ;* les croquis de M. Lemaresquier (*Tour de la Lanterne à la Rochelle, vues des châteaux de Sévérac et de Carcassonne*) et de M. Grellet (*église de Beaumont le Roger, la Trinité de Falaise, cathédrale de Senlis,* etc.) ; *la grange du* XIV^e^ *siècle,* relevée aux *Maguils-Regniers* par M. Boutin, les études de M. Le Feuvre sur la *cathédrale du Mans ;* enfin, de M. Yperman, une merveilleuse miniature exécutée pour l'*Histoire des Styles,* de M. Havard.

Mais l'intérêt de la section d'architecture, nous l'avons dit déjà, est surtout dans les relevés, plans et projets de restauration, de nos monuments historiques ; cette année les abbayes de Jumièges, de Fontenelle à Saint-Wandrille, de Longpont, de Saint-Sauveur de Redon, les églises de Saint-Maximin, de Noyon, de Triel, de Dinan, la cathédrale de Rodez. — Que les architectes ne nous en veuillent point trop de notre franchise ; aussi bien, ces restaurations intéressent surtout sur le papier ; la plupart sans doute sont impossibles, mais même pour telle qu'on serait tenté d'entreprendre, facilement nous souhaiterions qu'il n'en soit rien, qu'on ne les réalise pas. Nous savons trop en effet les lamentables bâtisses qui ont été graduellement substituées aux monuments des environs de Paris — pour n'en point citer d'autres — et avec quel vandalisme on a gâté des ruines et la beauté morte des églises de l'Ile-de-France, devenues de restauration en restauration des édifices sans valeur, sans style, sans art. Au Pierrefonds de Viollet-le-Duc, carton-pâte et simili-château pour les opérettes du second-empire, il faut encore préférer les hideuses taies de briques rouges dont on reboucha les plaies du donjon de Montlhéry. — Ceci posé, il convient de rendre hommage au travail consciencieux entrepris cette année par MM. Guédy et Viatte sur l'abbaye de Jumièges ; à la reconstitution de l'abbaye de Fontenelle à Saint-Wandrille par M. Sainsaulieu ; aux relevés de Saint-Maximin par M. Monestel ; de l'abbaye cistercienne de Longpont par M. Ernest ; de l'église Saint-Sauveur de Dinan et du château de Gelnhausen par M. Chaussepied ; de l'église de St-Suliac par M. Prioul ; de la curieuse église de Triel et de St-Sauveur de Redon par M. Ballevguier ; des termes de Trèves par M. Boutron.

Nous y reviendrons volontiers dans une prochaine chronique.

§

Un récent article paru dans le *Tour du Monde* nous amène à parler à nouveau du Mont Saint-Michel, menacé décidément d'être remis en terre ferme après avoir été relié au rivage par une digue dont la principale utilité, dans la pensée des ingénieurs, fut de faire détruire par les vagues les tours et les remparts de la vieille abbaye, qu'ils n'osaient trop ouvertement jeter en bas. On peut leur chercher toutes les excuses pratiques dont on colore habituellement ce genre de déprédations, il est bien impossible de mieux concevoir l'entreprise. Depuis des siècles, le trajet de la terre au Mont Saint-Michel était fait couramment et par des milliers de pèlerins et de curieux; la nécessité d'une route pédestre n'apparaissait nulle part. Il fallut une entreprise industrielle et la certitude que la mer, refoulée par la digue, entameraient la ceinture fortifiée de l'abbaye et à la longue en aurait raison. On parla ensuite d'y établir le chemin de fer avec une gare sous la Porte du Roi et récemment un Casino derrière la chapelle de Saint-Aubert. — Mais cela ne pouvait suffire à la sottise publique. Sous prétexte de reprendre à la mer une partie des terrains qu'elle a envahis au VIII^e^ siècle, dans la catastrophe qui sépara du continent les îles normandes, une *Compagnie des Podlers de l'Ouest* a été constituée, et dès 1856 s'est fait concéder 2800 hectares de lais de mer, compris dans un triangle limité à l'est par le cours du Couesnon, au sud par le rivage qu'atteignait à cette époque le syndicat des marais de Dol, au nord par une ligne droite allant de la chapelle Sainte-Anne à la chapelle Saint-Aubert du Mont. — On commença par endiguer le Couesnon, — cette rivière falote, limite des deux provinces, célèbre par « sa folie » dans la tradition normande, et dont le cours sans cesse déplacé mettait le Mont St-Michel tantôt en Normandie et tantôt en Bretagne. De 1878 à 1880, on a construit la digue en prolongement de la route de Pontorson; puis une seconde chaussée, submersible celle-là, partant de la pointe de Roche-Torin et interrompue à deux kilomètres du Mont. — Cette seconde digue est destinée à maintenir dans le nord de la baie la Sée et la Sélune dont les courants mobiles présentaient les mêmes dangers que ceux du Couesnon; mais, de plus, les deux chaussées favorisent le dépôt des tan-

gues, accélèrent les atterrissements en retenant les apports de la marée, si bien que la mer se trouve progressivement chassée du littoral et qu'avec un avancement d'un kilomètre tous les dix ans il suffira de vingt années pour combler la baie. Le Mont Saint-Michel ne sera plus qu'une roche côtière, s'élevant au sein des cultures, comme le mont Dol. — Evidemment il y a là une belle opération financière. Ces nouveaux territoires donnent des pâturages superbes ; les gigots de pré-salé y viennent comme rien. Les réclamations de quelques artistes, voire du public, contre cela feront bien peu ; on n'a point écouté davantage l'Administration des Beaux-Arts obligée à des réparations onéreuses depuis que le flot, gêné dans son expansion circulaire, bat avec violence la base du rempart et des assises rocheuses sur lesquelles se dressent les constructions de l'abbaye, et en ébranle les murs. C'est une affaire ! On répondra — si l'on prend soin de répondre — que le Mont Saint-Michel existera tout de même et qu'une fois la baie comblée, justement, il n'aura plus rien à craindre de l'eau. On aura détruit un site admirable, la physionomie historique d'un lieu qui fut si justement appelé : *La Merveille*. Mais il n'y a point de site ni de beauté qui tiennent devant les pâturages, les prix de revient et les gigots de pré-salé. — Et l'on nous accusera encore de ne pas être des gens pratiques !

§

Le défaut de place m'oblige à remettre quelques publications déjà anciennes, mais je tiens à m'acquitter envers M. Jules Legras dont le livre **En Sibérie** est d'un homme consciencieux, chargé de missions et d'enquêtes des plus respectables. Je n'affirmerai point qu'il y ait là une lecture d'abord attachante, et peu-têtre cela vient-il justement du peu d'intérêt que nous offrent les questions qui furent la grande affaire de l'auteur dans ce voyage, et c'est-à-dire : la colonisation, les conditions de peuplement, les améliorations sociales, etc. ; enfin son livre est d'une longueur et d'une monotonie tout à fait en rapport avec l'idée que nous nous faisons de la Russie asiatique, et il faut une obstination réelle pour en venir à bout. Mais sous peine d'être injuste on ne saurait méconnaître le soin avec lequel il a été préparé ; l'attention de M. Legras à étudier les hommes et les choses, à conduire ses enquêtes et à relater ensuite ses impressions, ses trajets même et ses relations en cours de route. C'est le livre d'un professeur, on

dirait parti en vacances, et qui en profite pour observer. Ses observations portent sur des sujets graves et se traduisent par des chiffres. Mais parfois il essaye de n'être plus professeur. Il s'oublie, et comme il est doué d'une sensibilité un peu spéciale, et qu'il a l'esprit fin, il lui arrive d'écrire de très jolies choses comme la traversée, par les rivières de l'immense forêt sibérienne, ou bien des anecdotes amusantes sur la Pâque russe ou la trouvaille du mammouth qui n'était qu'argile comestible. — Il reste quand même que l'ouvrage de M. Legras donne la physionomie de l'empire asiatique des Tsars au moment même où le transsibérien commence sa transformation; où les villes poussent d'un été à l'autre le long de la voie comme naguère dans la légende de l'Amérique; — à l'heure enfin où la civilisation occidentale l'envahit et lui apporte, avec de nouveaux vices, des milliers d'émigrants besogneux dont elle se serait fort bien passée. Il faut mentionner encore, dans le passage de la Transbaïkalie, la visite aux monastères bouddhiques du lac des Oies; les notes sur la vie chinoise entrevue à la frontière, et pour clore la promenade les impressions japonaises, — qui sont vingt pages d'aperçus ingénieux et de bonne humeur.

§

Le voyage **De Paris à Mexico par les Etats-Unis** de M. le Baron Gostkowski offre de même de curieuses observations sur la vie yankee, et la traversée de New-York au Mexique est peut-être ce qu'on y trouvera de plus intéressant. L'état politique, commercial, agronomique et industriel de l'ancien empire des Astèques est ensuite décrit avec soin et les personnes qui s'intéressent au « progrès » en prendront là tout leur soûl. Cette excursion dans les denrées coloniales et les magasins à l'instar de Paris, est, pour nous, fort heureusement rachetée par un très beau récit des derniers jours et de la mort de Maximilien à Queretaro. En fermant ce livre, enfin, et pour tout dire, nous n'avons qu'un regret: c'est qu'on ait mis sur la couverture un abominable drapeau rouge et vert-pomme, et dans le texte des reproductions de photographies rappelant si bien les vignettes des anciens recueils de calembours que c'en est presque une honte pour l'éditeur.

Memento. — Chez Hachette, M. Maspero publie le troisième et dernier volume de son *Histoire ancienne des peuples*

de l'Orient ; chez Lechevalier : *Monographie de l'Eglise et de l'abbaye Saint-Georges de Boscherville,* par M. A. Besnard. — Grâce aux sommes prodiguées par un archéologue anglais, le gouvernement italien a pu reprendre les fouilles du Forum. On a déjà découvert le tombeau de Romulus, comme il fallait s'y attendre. A Jérusalem l'empereur Guillaume ayant acheté, pour en faire hommage au Saint-Père, le terrain de la Dormition de la Vierge, on a également fait des fouilles, et l'on a découvert des restes de la Vieille Basilique du Cénacle.

CHARLES MERKI.

ROMANIA. FOLKLORE

Grammaire historique de la langue française, par Kr. Nyrop. Tome Ier. Copenhague, Det Nordiske Forlag, in 8°, 10 fr. (1) — *Variétés étymologiques,* par Antoine Thomas (Extrait de *Romania*). Hors Commerce. — *The Technique of the French alexandrine. A Studey of the works of Leconte de Lisle, J.-M. de Heredia, F. Coppée, Sully-Prudhomme et P. Verlaine,* par Hugo-Paul Thieme (Thèse présentée à l'Université Johns Hopkins, Baltimore). — *La Poésie du Bréviaire : I. Les Hymnes,* par C. Albin. Lyon, E. Vitte, in-16, 5 fr.

Il est difficile de présenter en quelques lignes un ouvrage comme celui de M. Nyrop, qui n'est rien moins, sous sa forme condensée, qu'un tableau complet de l'histoire de la langue française depuis les origines jusqu'à l'heure présente. Je me bornerai donc à dire que c'est le premier travail de ce genre qui réponde vraiment à son titre ; c'est aussi beaucoup plus qu'une compilation savante. L'œuvre est originale ; il y a des aperçus nouveaux et d'heureuses hardiesses. Le passé y est maintes fois certifié par le présent, qui est contrôlable ; c'est une méthode excellente qui prévient contre ces hypothèses linguistiques où s'est buté plus d'un philologue. M. Nyrop ne perd jamais le fil, le célèbre fil d'Ariane, et cela est très rassurant.

Le premier tome, présentement publié, comprend deux parties : une Histoire générale de la langue française, parfaite, d'une lecture des plus attachantes et des plus instructives, et la Phonétique. Cette dernière partie est un peu sévère ; on ne lit plus, on étudie, jusqu'à ce que l'on trouve, à la fin du tome, le livre des anecdotes phonétiques. Ceux même que la phonétique pure découragerait trouveront là bien des remarques amusantes : tel le chapitre sur l'étymologie populaire et

(1) Et Paris, chez Alphonse Picard.

celui des « abrégements ». Il n'est d'ailleurs pas sans intérêt de constater que l'apocope (qui donne rarement un mot durable) était déjà pratiquée au moyen âge : on a trouvé en un ancien texte *parche* pour *parchemin*, ce qui correspond à *cabot*, de cabotin (1).

Voici, selon l'usage, quelques remarques minuscules où j'ai tâché de prendre en défaut M. Nyrop, ce qui est difficile :

Page 89 : *Manuterge* n'est pas un mot de l'invention des « Décadents »; il y a longtemps que le *manutergium* du latin ecclésiastique fut francisé pour la première fois, d'ailleurs assez mal. De même *strapassonner* est une médiocre adaptation d'un mot espagnol. *Nephelibate* n'est pas plus ridicule que les autres composés grecs dont la langue est peuplée ; mort-né en France, il vit quelque peu dans le portugais brésilien.

P. 103. — *Bûche*, *flûte*, *croûte* ne se prononcent pas ordinairement avec une voyelle brève, au contraire ; c'est même douteux pour *île* et *gîte*.

P. 116. — *Méridional* n'a pas été formé par analogie sur *septentrional*. *Meridionalis* se trouve déjà dans Lactance. — *Floraison* est plus usité que *fleuraison*.

P. 118. — Il ne semble pas que *sapristi* ne soit qu'une altération euphémique de *sacristie*. Sacristie ! comme juron, cela n'a aucun sens. Le juron originel a dû être : *Par la sacrée hostie !* Puis, *sacrée hostie !* etc.

P. 127. — L'*a* de *maçon* n'est pas long, mais moyen, tout au plus. — Mais je n'insiste pas sur la prononciation. M. Nyrop suit celle de Paris qui, influencée à la fois par le ton traînant des faubourgs et le ton saccadé du Midi, est souvent déplorable. Le *Dictionnaire général* enregistre comme long l'*a* de *vague* (*la*) et de *cage* : cela me semble énorme.

P. 225. — *Oui* redevient parfois de deux syllabes sous la forme enfantine (ou féminine) *voui*.

P. 236. — A signaler ce qu'on pourrait appeler « le velours par assimilation régressive » : Zizabelle pour Isabelle (Théâtre du Boulevard) : « Charmante Zizabelle ».

P. 240. — Les règles du § 194 ne sont pas sûres. On dit : veux-tu te l(e)ver, et aussi : veux-tu t(e) lever ; on dit : Il se r(e)pose, et aussi : I(l) s(e) repose ; on dit : Il a envie de m(e) plaire et aussi : il a envie d(e) me plaire, etc.

(1) La formation de *cabot* a peut-être été aidée par l'existence antérieure de *cabot*, chien. En tout cas, les deux mots ne semblent avoir aucun rapport.

P. 247. — *Penard* a un doublet moderne, *peinard*, dont le sens est assez différent; le premier contient l'idée de souffrance et le second l'idée de travail.

P. 292. — Chambellan (*l* pour *r*) est déjà dans Rutebeuf :

> Ci a Felonesse espousée :
> Sa chamberiere a non Rouzée
> Et ses chambellenz Faussifie.
>
> (*La Voie de Paradis*).

P. 368. — « L'initiale de *lurette*, qui s'emploie dans la locution « il y a belle *lurette* » est évidemment due à l'adjectif qui précède ; il faudrait : « Il y a belle *hurette* » (pour heurette). » C'est possible. Ce mot serait alors indépendant du *lurette* qui figure dans les refrains, *lure, lurette; luron, lurette*. De même il y a sans doute trois mots *luron :* celui des refrains ; une modification, bien hasardée, de *levron* (1) et le *luron* de l'argot des voleurs qui signifie l'hostie, et qui serait une corruption analogique de *le rond*.

P. 369. — M. Nyrop cite quelques exemples amusants de l'agglutination de la finale du mot *saint* avec un nom commençant par une voyelle, d'où : Saint *Taignan*, saint *Tortaire*. Ajoutons que, devenus tels, Aignan guérit la teigne et Ortaire les enfants noués ; il les « détorte ». D'autres saints (p. 101) ne doivent leur existence qu'au travail de l'étymologie populaire : *Saint Tron* n'est autre chose que le mot latin *Centronem* (2). Les dernières pages du livre contiennent une brève notice sur l'étymologie populaire, où M. Nyrop a eu soin de ne pas confondre les produits de la naïveté et ceux de la facétie. Le *baume de Paul de Kock* (opodeldoch) est peut-être populaire; aussi la *colle à femme* (colophane), *luxure* (luxation), les *Pyrénées* (périnée), le *père Antoine* (péritoine), mais il faut se méfier du *sirop de pépins cuits à Naples* (ipécacuana), et de *l'huile d'Henri V* (ricin). Les corruptions populaires sont rarement spirituelles, témoins : à *seule* fin, pour à *cette* fin, la rue aux *ours* pour la rue aux *oues* (oies), *poisson* pour *posson* (vieux français *poçon*), *lutin*, dernier degré de la lente transformation de *Neptunus* (*netun, nuiton, luiton, luton, lutin*). Quant l'esprit intervient, il faut se méfier : cela ne vient pas de la rue mais des vieilles collections du *Tamtam* et du *Tintamarre* où il y a des milliers de ces drôleries.

(1) Francisque Michel.
(2) Il y eut cependant un véritable saint Tron, *Trudonem*.

J'ai trouvé l'autre jour dans le *Rire* : *les pieds de Jésus* pour le *Pie Jesu*. Je ne crois pas que *bitter cuirassé* fasse partie de cette série d'ignorances, souvent heureuses ; ici *cuirassé* ne fait pas du tout perdre l'idée de *curaçao :* il en est l'adjectif analogique et non la déformation.

P. 371. — *Monde* (pur) est sans doute un doublet du français populaire *mont* et non une déformation analogique ; c'est, comme *immonde* (*immundus*) un calque du latin *mundus*. *Mŏnde* et *monder* existent d'ailleurs depuis le XII^e^ siècle.

Je n'ai pas besoin de dire que ce compte-rendu ne donne pas une idée exacte de l'ouvrage considérable de M. Nyrop. Aussi je dois ajouter que cette nouvelle grammaire historique sera par excellence le manuel du français ; c'est un livre dont ne sauraient plus se passer tous ceux qui tiennent à connaître leur langue et à en comprendre le mécanisme.

§

Bien que ces nouvelles études étymologiques de M. Antoine Thomas ne soient encore abordables qu'aux abonnés de la *Romania*, je tiens à les noter pour dire le plaisir qu'on a à lire des études aussi sûres et aussi ingénieuses. Nous sommes loin du temps où Nodier écrivait tant de bêtises sur l'origine des mots français, par exemple ceci : « De vieux lexicographes prétendent que cet oiseau (le loriot) est ainsi nommé parce qu'il semble articuler ce mot dans son chant. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Grecs et d'après eux les Latins l'ont appelé *chlôriôn*, dont le nom français de *loriot* dérive d'autant plus incontestablement... ». La science étymologique est depuis longtemps réhabilitée ; elle est même devenue d'une prudence extrême, malgré la sécurité de sa méthode, comme on peut le voir au cours du *Dictionnaire général*.

Deux ou trois indications : le mot *aceia* a très bien pu vouloir dire à la fois bécasse et vaudoise. Plus d'un poisson a été comparé à une bécasse, à cause de la longueur effilée de la tête : « L'orphie a sur le nez un avant-bec semblable au bec d'une becasse » (A. Karr, *Dictionnaire du pêcheur*). Orphie (ou horfie) fait songer à l'anglais *hornfish*. En anglais la vaudoise ou dard se dit *dace*. Y a-t-il un rapport possible entre *dace* et l'ancien français *acee?*

A propos de *berlin*, un des noms populaires de la patelle, M. A. Thomas dit : « M. Joret tire *berlin* de l'anc. haut allemand *berlin ;* mais quel rapport de sens y a-t-il entre la *patelle*

et un mot signifiant petite perle ou petit baie. » Le rapport est très exact, mais pour un autre coquillage appelé aussi *berlin* ou plutôt *bélin* (avec l'*é* très long) et qui ressemble pas mal non à une petite, mais à une grosse perle grise.

Li vilein qui sont à la coule.

C'était amusant de trouver dans le *Renart* cette locution parisienne. Mais le moderne *coule* est un dérivé de couler (idée et doublet de *coulage*), et le vieux, une faute de lecture. Il faut lire *çoule*. Les vilains jouent à la *çoule*, que nous disons maintenant *foot-ball*, quoique *çoule* existe encore en province sous la forme *soule* (1).

Citant la définition de marprime, aiguille de *tré*, M. A. Thomas fait suivre *tré* d'un (?). *Tré* est l'abrégé de *trévier*, nom du « maître voilier ».

Sur la *bernache* et l'anatifère il y a une très curieuse dissertation dans *Curiosités de la Nature et de l'Art* par l'abbé de Vallemont; Bruxelles, 1723. Tome Ier, p. 227. Les Anglais, dit Vallemont, appellent ces oiseaux *bernacles;* les Ecossais *clakis;* les Français, *marguerolles* et *macreuses;* les Gascons, *crabans;* les Bretons, *bernaches*. Il détruit la légende et en donne une explication très sage. L'article semble en grande partie adapté de l'anglais.

§

On parlera la prochaine fois des autres livres annoncés et de la traduction complète, qui paraît, ces jours, des Mille et une Nuits, ou plutôt, comme le veut le traducteur, Dr. Mardrus, les *Mille Nuits et une Nuit*.

J. Drexelius.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

Livres : — Mme E. d'Espérance : *Au pays de l'Ombre*, in-18 br. Leymarie, 4 fr. — Guillaume Postel : *Absconditorum Clavis*, traduit du latin pour la première fois, in-16 br., Chacornac, 3 fr. — Dr Eugène Louis : *Les Origines de la Doctrine du Magnétisme animal. Mesmer et la Société de l'Harmonie*, broch. gr. in-8, Société d'Editions Scientifiques. — Mlle M. : *Abrégé de chirognomonie et de chiromancie appliquées*, in-8, br. avec fig., Vigot Frères, 2 fr. 50. — Albert Jounet : *Dieu de Beauté*, broch. in-16 carré, « La Lutte ».

(1) Voir Remy de Gourmont, *Esthétique de la Langue française*, p. 87.

Bruxelles. — Marie de Saint-Rémy : *Les Dieux des Anarchistes*, in-18 br., H. Durville, 5 fr. — Revues (memento).

Au pays de l'Ombre est une autobiographie curieuse. Mme E. d'Espérance, très connue en Angleterre et sur le continent, y trace l'histoire des développements de ses facultés médiumnimiques. Toute jeune, elle voit des fantômes dans la vieille maison où elle habite avec ses parents. Elle conte ses visions. On la croit folle ou sur le point de le devenir. Plus tard, elle assiste à des séances spirites. Les tables tournent et parlent. Les objets se déplacent et traversent les murs. Mme E. d'Espérance lit les lettres enfermées dans des enveloppes cachetées; elle dessine, dans l'obscurité, les esprits que seule elle voit, et elle répond, sous leur dictée, à des questions scientifiques très ardues, posées par des savants et auxquelles elle ne comprend goutte. Grâce à elle, des esprits se matérialisent. Les spectateurs reconnaissent, parmi eux, qui des parents, qui des amis morts. Des plantes et des fleurs diverses apparaissent. Les unes se dématérialisent presque aussitôt après, mais d'autres peuvent être conservées. Un grand lis d'or, notamment, reste visible pendant huit jours, après quoi il disparaît.

Quelle est la cause de ces phénomènes étranges qui semblent si divers? Comment se produisent-ils et quel rôle joue Mme d'Espérance dans leur formation? Elle ne le sait pas. Serait-elle la victime de ses illusions, de ses sens? A-t-elle été trompée? et a-t-elle trompé? C'est ce qu'elle se demande avec anxiété. Mais un jour elle se dédouble et, presque entièrement libérée des liens du corps, elle va dans l'espace. Elle voit des formes et des êtres lumineux qu'elle n'avait jamais vus. La vérité lui apparaît radieuse; le mystère est dévoilé; ses doutes s'effacent. Elle consacrera désormais toutes ses forces au triomphe de la vérité. Elle n'aura plus les hésitations et les doutes torturants de jadis et de naguère, puisque maintenant elle *sait*.

Son livre est, dit avec raison son préfacier, M. Aksakof, « l'histoire franche et triste des désappointements d'une âme sincèrement aimante et sincèrement avide de savoir, à la merci de pouvoirs inconnus ».

Il est illustré de vingt-huit planches phototypiques hors texte. Sa lecture est des plus agréables. On l'a traduit en allemand et en suédois.

La Clef des choses cachées dans la constitution du Monde parut pour la première fois à Bâle, en 1545. L'édition de 1646, publiée à Amsterdam, est augmentée d'un *Prologue* et de la *Clef de la clef de l'Auteur*, par l'éditeur. C'est sur cette dernière édition qu'a été faite la traduction.

Cette clef des choses cachées n'est autre que le Quaternaire appuyé sur l'Analogie. Guillaume Postel, l'un des hommes les plus savants du seizième siècle, s'en est servi, dans son ouvrage, pour expliquer et développer ses idées sur Dieu, la Chute, la Restitution ou Rédemption, Satan, la grâce, la communion, la nécessité d'un médiateur, le Christ, la Résurrection, l'histoire de l'Eglise, etc. Il cite, à l'appui, en les commentant, de nombreux passages de l'Ancien et du Nouveau Testament.

§

Le docteur Eugène Louis n'est pas — il s'en faut — un apologiste du magnétisme. Voyez plutôt ce qu'il dit, à ce propos, dans **Les origines de la Doctrine du Magnétisme animal :**

« De cette doctrine, dont les magnétiseurs qui ont succédé à Puységur ont fait et font encore un abus plus ou moins scandaleux, il est superflu ici de faire justice. Nous savons à quoi nous en tenir sur ce fluide, parti d'on ne sait où, qui augmente ou apaise la crise, procure la maladie ou la retire, produisant ainsi, au gré du magnétiseur, les résultats les plus différents ; que dire aussi de cette *Volonté*, qui, à distance, à travers tous les obstacles, et sans aucun autre moyen de communication avec le sujet que le susdit fluide, fait sentir ses effets sur celui-ci, et en fait une sorte de demi-dieu rendant des oracles. »

Au lieu de traiter le magnétisme par le dédain, il aurait mieux fait de le réfuter, ce nous semble. Or, il s'en est soigneusement abstenu. Il a préféré passer sous silence les expériences et les travaux des Drs Clazarain et Dèle, de H. Durville, d'Albert de Rochas, du Dr Baraduc, du Ct Tégrad et de bien d'autres, qui confirment singulièrement la doctrine du magnétisme animal. Il a oublié aussi de dire qu'il y avait, en France, trois écoles pratiques de magnétisme et de massage, reconnues, depuis quatre ans, comme établissements d'instruction supérieure libres. A l'entendre, on croirait qu'on ne parle plus aujourd'hui du magnétisme, qu'il n'y a plus ou presque plus de magnétiseurs. C'est le contraire qui est vrai.

Il n'y a qu'un moyen de réfuter cette doctrine, de la détruire à tout jamais, c'est de montrer qu'elle est en désaccord avec les faits. Que les médecins, ces ennemis naturels des magnétiseurs, s'y appliquent.

L'ouvrage de M. Eugène Louis ne pèche pas par excès de documentation. Il ne cite de Mesmer — qui est en somme le principal sujet du livre — qu'une lettre et les trois premiers ouvrages qu'il ait publiés. Or, on connaît de Mesmer encore cinq ou six lettres au moins, plus deux ouvrages, dont voici les titres et autres indications bibliographiques : 1° *Mémoire de M.-F.-A. Mesmer, docteur en médecine, sur ses découvertes*, Paris, an VIII, in-8° de XII-110 pages ; 2° *Mesmerismus*, Berlin, 2 in-8°, 1815. Il ne cite pas non plus l'important ouvrage d'un disciple de Mesmer, Caullet de Vaumorel : *Le secret dévoilé ou Aphorismes de Mesmer, dictés à l'Assemblée de ses élèves*, etc., in-8°, Paris, 1785. Singulier moyen de juger et de condamner définitivement une doctrine, sans avoir lu préalablement les principaux ouvrages qui s'y rapportent.

Rendons cependant cette justice au Dr Eugène Louis d'avoir désapprouvé, comme il convenait, la partialité avec laquelle furent menées les deux enquêtes de 1784, sur le Mesmérisme.

§

Nous ne croyons pas, malgré l'avis de l'auteur, que l'**Abrégé de Chiromancie et de Chirognomonie appliquée** puisse suffire au débutant. Nous pensons que quelques lignes de théorie auraient été utiles, indispensables même, pour le guider et lui permettre de trouver, par voie de déduction, ce qui n'est pas dit dans l'ouvrage. Si cet abrégé ne peut être d'une grande utilité pour les débutants, il pourra, par contre, servir de memento à ceux qui savent. Il est bien ordonné, clair, précis et bien illustré ; donc excellent.

§

Dans **Dieu de Beauté**, M. Jounet expose ses idées sur l'art. Je serais d'accord avec lui, s'il n'imposait *à priori* une conception particulière de Dieu et s'il ne tenait le catholicisme pour la meilleure des religions, voire même pour *la* religion. Je me refuse à admettre que le Dieu des chrétiens et des catholiques soit le vrai Dieu. Je ne crois pas non plus que le catholicisme soit *la* religion, ni même la meilleure des religions. J'estime, quant à moi, que la vraie religion, c'est la religion de la science.

M. Jounet écrit une langue claire et pure. Elle contient quelques expressions originales et neuves qui l'agrémentent heureusement.

§

Je ne parlerais pas de l'ouvrage de Mme Marie de Saint-Rémy, s'il n'y était question d'occultisme et de spiritisme. C'est un mélange hétéroclite de doctrines diverses et souvent opposées, qui porte le nom d'*universellisme*. L'anarchisme y coudoie l'autoritarisme et le christianisme y voisine avec le spiritisme et l'athéisme. Les universellistes sont, en effet, libertaires, politiquement, — anti-capitalistes, économiquement, — réincarnationistes philosophiquement — et néantistes, religieusement. Les quatre principes fondamentaux de leur doctrine sont : moralité, tempérance, tolérance, solidarité. Ils sont divisés en trois groupes hiérarchisés : les étudiants, les militants et les rénovateurs. Les rénovateurs ou les Justiciers forment les dieux de ces néo-anarchistes : ceux qui sont désincarnés constituent une sorte de grand conseil posthume. Les universellistes ont des symboles comme les occultistes, mais ils ne pratiquent ni la magie noire ni la blanche. Pour se débarrasser de leurs ennemis, ils cherchent à détruire leurs corps astraux. Ils ne s'attaquent jamais — directement du moins — à leurs corps physiques.

§

Memento. — **L'Echo du Merveilleux** (nos du 15 avril, des 1er et 15 mai et du 1er juin). — Les prophéties tiennent toujours une place considérable dans le journal de M. Gaston Méry. Elles sont souvent contradictoires et, en général, très vagues. Cette imprécision voulue permet, plus tard, aux commentateurs bénévoles ou partiaux d'accorder les prophéties avec les faits. Si parfois elles concordent avec eux, c'est presque toujours par pur hasard. Elles sont le reflet des intuitions, des passions, des désirs, des idées et des intérêts des pronostiqueurs, voyants et prophètes. Ce sont des phénomènes psychologiques, rien de plus. — Les pronostiqueurs sont victimes de leur confiance en eux-mêmes, en leur foi, en leur science (?). Il serait désirable qu'un protestant et un juif aient l'idée de fonder chacun un journal similaire à l'*Echo du Merveilleux*. On pourrait alors, sans doute, tirer d'utiles indications de la comparaison des prophéties à tendances juives, catholiques et protestantes.

A lire, dans les nos du 15 mai et du 1er juin deux articles sur *Balzac occultiste*. Le premier est du Dr Cabanès.

L'Humanité intégrale (n° 3). — S. Dismier : *Quel sera l'œuvre du XXe siecle;* commandant Tégrad : *A propos des cliches colorés.*

Les nos d'avril, mai et juin de l'**Hyperchimie** sont tous les trois consacrés aux *Procédés américains de Transmutation.* Ils sont à lire.

L'Idée Théosophique (n° 6).—*La Prière, Pensées choisies.*

L'Initiation (mars, avril et mai). — Claude de St-Martin : *Description de la ville d'Atalante;* S. U. Zanne : *Médiums et Médiumnités* (explication originale et rationnelle des divers phénomènes spirites); A. Smith : *L'occultisme en Angleterre;* A. Erny : *Etudes ésotériques;* Alta : *L'occulte catholique ;* Ed. Schuré : *Le réveil de l'âme.*

Journal du Magnétisme et de la Psychologie (nos 7 à 11). — Alban Dubet : *A travers la pensée; Médiumnité ; Electrophotosphènes; L'homme nouveau;* A. Erny : *Un dédoublement astral;* H. Durville : *Le mouvement; Congrès spirite et magnétique; La lumière magnétique ;* L. Esquieu: *Note sur une médaille prétendue hébraïque ;* Max Théon : *Des précautions en médiumnité; L'évolution;* A. Minet : *L'électrologie;* L. Gravier : *Du Magnétisme involontaire;* C. Flammarion : *Les problèmes psychiques;* Dr Boucher : *De l'erreur jennérienne; De l'illégitimité de l'Hypothèse d'Eberth;* commandant Tégrad : *Photographie d'effluves:* Roussel : *Le Sommeil et le Rêve;* Albert Jounet : *La doctrine catholique;* Dr Kinneur : *Manière de prolonger l'existence,* etc., etc.

La Paix universelle (nos 204 et 205). — J. Bearson, A. Bouvier, A. Vodoz : Articles et lettres sur le *Congrès de l'Humanité;* Ed. Dace : *Des rapports du magnétisme terrestre avec le magnétisme humain;* X.: *Vie ésotérique de Jésus de Nazareth.*

Psyché (mars et avril). — Barlet : *Synthèse des sciences occultes;* Papus : *Histoire de la tradition.* Ce journal est réservé exclusivement aux Martinistes.

Revue scientifique et morale du spiritisme (avril et mai); — G. Delanne : *Etudes sur la Médiumnité;* C. Broquet et Dr Dusart : *Phénomènes psychiques;* Paul Grendel : *Faillite des religions;* Albert de Rochas : *Deux photogra-*

phies de substance astrale ; Tola Dorian : *Les Faits ;* Mme Camille Flammarion : *Pour le désarmement. — Effluviographie ; La Prière ; Croquis psychiques.*

Revue Spirite (juin). — Leymarie : *Caractère de l'Unité, la foi nouvelle ;* E. Bosc : *Précis historique de la doctrine ésotérique ;* Adelma d'Vay : *Les sept spheres spirituelles entre le soleil et la terre.*

La Revue theosophique française (mars, avril, mai). — C.-W. leadbeater : *Le Credo chrétien ;* Annie Besant : *L'homme et ses corps ;* Dr Th. Pascal : *Pourquoi l'enfance ; Dieu, l'Univers et l'Homme ;* Axel Wachtmeister : *La Méditation et le pouvoir de la Pensée ;* L. Kolly : *Impressions et Réflexions.* — En fascicules : *La Doctrine Secrète* par Mme Blavatsky.

A lire encore la **Résurrection,** rédigée par Albert Jounet, le **Spiritualisme moderne** (Dans le no du 20 mai, article du commandant Tégrad sur la photographie des fluides émanés de végétaux et d'animaux qu'on égorge), le **Matin** du 27 mai (*Une messe noire*), le **Moniteur de l'Electro-Homéopathie,** le **Sbornik** et la **Fronde** (tous les mercredis).

JACQUES BRIEU.

P.-S. — Il sera rendu compte des ouvrages de Lacuria, du Dr Ed. Dupouy, Ed. Grimard et Gabriel Delanne dans la prochaine chronique.

LES REVUES

L'Ermitage ; L'Aube méridionale : quelques considérations sur le talent de nos très jeunes poètes. — *La Revue des Deux-Mondes :* M. F. Coppée, M. H. de Régnier ; Bonaparte. — *La Grande Revue :* Qu'est-ce que le public ? — *La Revue de Paris :* Le Sultan rouge.

Que de poëmes ! ce n'est point un reproche, mais une exclamation joyeuse devant le supplément poétique de l'**Ermitage** et le numéro que l'**Aube méridionale** consacre aux Jeunes Poètes du Midi.

Ceux-ci mettent un soin coquet à souligner leur signature d'un extrait d'état-civil ; précaution superflue, si dans la pensée de son instigateur elle doit confirmer que « les Terres Occitaniennes, fortes de leur seul orgueil, proclament leur vitalité renaissante ». Nul n'en doutait ; nul jamais n'en doutera. S'il est impossible de distraire un épi de la gerbe qui nous est offerte, parce qu'ils sont tous aussi riches, on peut analyser

son parfum. D'ailleurs, nous avons à évaluer des essais. Les auteurs en seront leurs propres critiques: dans cinq ou six ans, les uns rédigeront des actes de propriété ; les autres, souriant de leurs premiers vers, en écriront d'éternels pour la gloire de la « Vénus latine » et le contentement des hommes de goût de Paris, d'Amiens en Picardie ou du pays breton.

Et, assagis, ils liront avec indulgence les plaintes amoureuses, les crépuscules « dantesques », les « Regards sur la mort », les simples « fragment », les hymnes, les idylles, les « vieux jardin », les consolations, les « Ophélie d'un soir »,— des nourrissons des Muses nés au monde vers 1889, car il faut bien admettre, aussi, le progrès dans la précocité du talent.

Qu'on écrive, emporté de lyrisme, après une lecture de Rollinat (!)

> Immonde goule, créature
> D'enfer, quel singulier émoi
> Te précipita contre moi
> Devant *la glabre entr'ouverture*
> *Du néant ?*

— malgré ce qu'il y a d'excessif dans la juxtaposition de l'épithète *glabre* et du substantif *néant*,— ce n'est point cas pendable. On n'apprend pas la signification des mots avec le bourreau. M. de Gourmont est de meilleur conseil.

Au reste, cela est peu de chose, auprès de ce que l'on discerne de talent chez ces jeunes hommes, de quelque province qu'ils soient issus, « terre d'Occitanie » ou Parisis. Pour la plupart, ils ont à un degré surprenant le sens musical du vers et savent trouver de jolies images, neuves et simples. Quelques-uns disciplinent déjà leur émotion, sans qu'une forme sévère en altère la fraîcheur :

> Des enfants amoureux pleurent dans d'autres villes,
> Sous les myrtes mourants, dans les jardins du soir...
> Cependant que s'éveille une chanson d'espoir
> Comme un vol d'oiseaux blancs parmi les flots tranquilles...

Il n'est pas sans intérêt de noter que le plus grand nombre fait de l'alexandrin un emploi judicieux. Ce n'est pas le vers à césure fixe des classiques et des parnassiens, mais un vers qui compte exactement douze pieds, et rime d'une manière fort honorable, sans excès de richesse ni flagrante indigence.

Si beaucoup des écrivains qui précédèrent ces derniers venus ne se sont pas absolument dégagés de l'exemple de M. Henri de Régnier, dont ils admiraient, avant que ce fût un

goût consacré, le génie grave et hautain, l'ornement de la pensée et les accents harmonieux, — il est aisé de découvrir quelles préférences guident la propre personnalité de ces plus jeunes poètes. Ils considèrent peu les recherches techniques de leurs devanciers, — avec raison, car il faut se façonner un instrument, — et cela n'implique aucun blâme. Mais ils ont contracté l'habitude d'idées ou d'expressions fréquentes chez le poète de la *Gardienne;* à M. Francis Vielé-Griffin, ils sont redevables d'un optimisme systématique, et à M. Francis Jammes, de la recherche du pittoresque qui n'est pas le moindre attrait de ses confidences poétiques. Peut-être cette direction s'est-elle imprimée le plus fortement. Ils ne sont point troublés de parler de leur âme, du passé, de l'espoir, et de placer, dans un décor favorable à ces abstractions, l'impression toute nue d'un paysage ou une sensation, — ce qu'ils ont pu apprendre dans *Un jour*, où nous dirons volontiers que le dédoublement du Poète et de l'Ame du Poète, en deux personnages distincts, emprunte une forme didactique.

Il n'appartient à personne de dresser un palmarès ; et des poètes comme M. Jean Viollis, M. Marc Lafargue, M. Edmond Jaloux, M. Paul Souchon, les frères Magre, ne sont pas à confondre avec les débutants de l'*Aube méridionale* et les hôtes exceptionnels de l'*Ermitage;* mais il y aurait une injustice à méconnaître les qualités littéraires des poèmes de MM. Ernest Gaubert, Paul-Louis Garnier, Marc Varenne, Louis Roucau, — et les gracieuses intentions de Mlles Nicolette Hennique et Camille Maryx.

§

Le fin clocher du bourg, sur la côte normande,
De loin semble petit devant la mer si grande.

Voici une entrée en matière digne du nom illustre de M. François Coppée.

Et j'ai vu, par-dessus les épais toits de chaume,
Grandir le clocher gris *bien* d'aplomb sur sa tour...

Ces vers appartiennent vraiment à M. Coppée, — comme cet autre, d'ailleurs :

Le gothique clocher qu'obsèdent les corbeaux,

qui comporte la plus heureuse harmonie en *k* que poète kalmouk ait jamais rêvée!

Nous avons, non loin de là, des tableaux d'une réalité savoureuse :

Robustes gens de mer vêtus d'un tricot brun...
Honnêtes marguilliers en blouse des dimanches...
Mamans avec *un mioche ou deux* près des jupons...
Jeunes femmes levant au ciel vos yeux songeurs...

La pièce entière est à lire, dans la **Revue des Deux-Mondes** (15 mai).

Le numéro suivant publie, par contre, d'admirables poèmes de M. Henri de Régnier : *Hélène de Sparte.*

M. le comte Remacle fait paraître, dans le même recueil : *Un document inédit sur le Consulat.* Ce sont de menus potins. Celui qui les rapporte voit la cour consulaire d'un œil malicieux et sa moquerie est fine le plus souvent. La poésie est représentée dans cette société par Saint-Lambert et Andrieux. C'est avec des talents aussi fades que Bonaparte songe à rétablir les Académies. Son choix, pour l'Académie Française, porte immédiatement sur Bureau de la Malle et Lacretelle aîné qui « à la vérité, est le premier sur la liste ». C'est en janvier 1803 :

Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte.

On pressent l'Empire : une caricature se colporte en secret. Elle est « assez plaisante », écrit l'anonyme du *Document*, et montre : « un petit homme sec, maigre et blême, tient une gaule à chaque main, et fait marcher devant lui un troupeau de dindons. On lit au-dessous : « Empereur des Gaules ».

Rien ne change : l'Empereur passé, les dindons restent !

Et, de tout temps, aux dits dindons, on a jeté en pâture les histoires qu'ils pouvaient préférer : c'est au moyen des fables les plus grossières que se forme l'opinion des majorités :

« Nous ne devons pas omettre ici de rendre compte d'un bruit qui a circulé partout, pendant quelques jours, dans les boutiques comme dans les salons, et parmi le peuple comme parmi les gens de bon ton...

» Bonaparte, disait-on, indépendamment de ses titres personnels et acquis à la souveraineté, en avait un autre que personne ne pouvait méconnaître : *il était de la race des Bourbons* et le secret de son origine se trouvait tout entier dans celui du Masque de fer. Or, voici comment on expliquait ce secret. Le Masque de fer était frère jumeau de Louis XIV. Pour prévenir toute contestation entre eux, relativement à la succession à la couronne, on résolut de séquestrer le plus faible, celui qui promettait le moins de vivre, et on le tint étroi-

tement renfermé. Pendant qu'il était aux îles Sainte-Marguerite, il devint amoureux de la fille de M. de Bompar, qui en était gouverneur, et demanda la permission de l'épouser. On la lui accorda, mais à condition qu'elle partagerait toute sa vie, sa prison et que les enfants qui naîtraient de ce mariage ne porteraient que le nom de leur mère. Devenue grosse, elle trouva moyen de s'évader et alla chercher un asile dans la Corse. L'enfant qu'elle mit au monde fut appelé de *Bonnepart* et ce nom exprimé en italien produisit celui de Bonaparte. C'était là, assurait-on, la tige de la famille Bonaparte, et, pour en réunir tous les droits sur la tête du Premier Consul, on ajoutait que Joseph, son aîné, avait abdiqué toutes ses prétentions en sa faveur. Les pièces les plus authentiques et les plus irréfragables devaient constater la vérité de ces faits, et on ne manquerait pas de les produire lorsqu'il en serait temps... Enfin, pour que rien ne manquât à la démonstration, on citait encore à l'appui une prophétie, tirée de je ne sais quel auteur, et qui annonçait positivement qu'après les malheurs et les secousses de la Révolution un héros *du plus pur sang des Bourbons* parviendrait à reconquérir le trône de ses pères et rendrait la France plus florissante qu'elle ne l'avait jamais été. »

On ne doit pas assurer que cette histoire romanesque ait trouvé beaucoup de crédit. Mais qu'elle a dû convaincre de gens simples! L'énergie de Bonaparte a fait le reste, qui n'était guère plus compliqué : disposer de la vanité puérile des hommes, force latente, éternelle, sur quoi les grands audacieux ont toujours jeté les bases de leur fortune. On peut dire que le Premier Consul n'a pas montré moins de génie en préparant l'Empire que Napoléon, dans ses combinaisons stratégiques les plus hardies ou la rédaction de ses bulletins à l'Armée les plus éloquents.

Ses admirables qualités frappent même ses adversaires. Il forme des projets dont l'histoire de la dernière année du siècle enregistre la réalisation :

« Les désastres de Saint-Domingue l'ont convaincu, dit-on, de l'impossibilité où sont les puissances européennes de conserver des colonies en Amérique, et de *la nécessité de remettre tôt ou tard les Antilles entre les mains des Etats-Unis.* Il y est décidé, mais il veut s'en dédommager en formant ailleurs des établissements plus importants et qui soient à sa portée. »

Ces petits papiers satisfont d'ailleurs toutes les curiosités. On y trouve d'excellentes appréciations sur les hommes dont la juste gloire nous éblouit. M. Récamier, « le banquier fameux », recommande à un de ses amis de Rome le nouveau secrétaire de la Légation de France qui va rejoindre son poste :

« Je vous adresse M. de Chateaubriand, mon ami, et je vous prie de lui rendre toutes sortes de services ; *c'est un homme de mérite dans son genre...* »

Parfait, le mari de la belle Mme Récamier !

§

M. Paul Stapfer, dans **la Grande Revue**, propose à nos méditations un de ces problèmes qu'on ne résoudra jamais intégralement : *Qu'est-ce que le Public?* Un truisme veut qu'il soit le grand juge dont l'opinion a force de loi, s'exerce universellement, régit toutes choses, distribue la gloire et défait les réputations. Dans l'espèce, il importe de ne point confondre le public et la foule. Il y a toujours eu une minorité puissante. Ses avis ne sont pas écoutés de la masse ; quand elle s'y rallie, c'est pour d'autres motifs que ceux de la raison. Et nous voici bien près de rappeler les dindons symboliques de tout à l'heure.

« Plus j'y réfléchis, — écrit M. Paul Stapfer, — plus je me convaincs que le public, force matérielle immense, est nul comme être intelligent et qu'il n'existe point de la vie de l'esprit. »

Il y a toujours un danger — quelque soin qu'on y apporte, — à extraire des phrases d'un travail cohérent. Cela peut nuire à la logique de l'ensemble dont on veut précisément répandre l'impression. Mais celle-ci, on risque fort de la trouver condensée dans la conclusion. M. Stapfer termine par ces lignes :

« J'ai consciencieusement exposé les raisons de croire à un esprit public plus puissant que tous les individus, et j'en reconnais la force ; pourtant je n'arrive pas à concevoir clairement cet esprit. Quand je cherche les éléments dont il se compose, je ne trouve que des ombres, et les philosophes qui me montreront partout, dans l'histoire, des grands hommes en tête, un troupeau à la suite, me feront toujours plaisir. »

§

Mythique ou réel, c'est au public pourtant qu'il nous faut avoir recours. La masse est lente à s'émouvoir, mais une

adresse à la collectivtié frappe les rares intelligences à qui l'action définitive est réservée. La foule ne leur résiste pas longtemps. Elle les suit sans comprendre, étrangère à la raison, mais éternellement soumise à ce petit nombre d'apparences sentimentales qui finissent par lui rendre sensible la plus sévère logique. Nous le voyons dans notre pays, à cette heure, après en avoir désespéré. L'occasion se présente de reconnaître publiquement, ici, la généreuse intervention et le courage d'un de ceux-là qui pourraient s'enorgueillir le plus d'avoir ajouté, par l'exemple, au patrimoine moral de la France : M. Pierre Quillard. S'il s'est levé contre une erreur nationale, il n'a pas négligé la cause des Arméniens dont il est, depuis des années, le défenseur infatigable.

La diplomatie secrète du Sultan (**Revue de Paris,** nº du 15 juin) nous montre, au moyen de documents authentiques, le « Comité central révolutionnaire arménien » sollicité par le Sultan d'engager avec lui des négociations en vue d'un apaisement. Abdul-Hamid est souverain absolu, mais la Peur règne sur lui. S'il n'a pas obéi aux trop molles injonctions des Puissances, à la suite des massacres de septembre 1895, deux ans après, avisé du projet de Guillaume II de voyager en Palestine et à Constantinople, il craint, à cette occasion, un mouvement décisif des révolutionnaires arméniens. Il dépêche à Paris Kervork Bulbulian, ancien procureur général d'Andrinople, « pour rechercher si et dans quelles conditions le comité central révolutionnaire consentirait à une entente. »

A cet envoyé officieux, sur les instances du Comité, le Sultan substitue un représentant officiel, Munir Bey, ambassadeur ottoman à Paris. Le Comité demande en garantie de la bonne volonté impériale :

« *a*) L'amnistie générale ;

b) Le retour libre des émigrés qui avaient quitté le pays après les massacres ;

c) La cessation des mesures vexatoires contre les Arméniens ;

d) L'allocation de secours matériels à ceux des rapatriés qui ne pouvaient rentrer dans leurs foyers, faute de ressources. »

Le 15 avril 1898, un iradé donne satisfaction à ces demandes ; mais ce n'est qu'une feinte. Quand le comité en a la certitude, il avertit les gouvernements des six grandes puissances, des propositions initiales du Sultan, de ses promesses formelles, et du peu de souci qu'il a de la parole engagée. Faut-il ajouter que pas un gouvernement n'intervient ?

Quelques grâces sont accordées, mais d'autre part il y a de nouvelles arrestations. Le comité apprend que des massacres se commettent dans le district de Guzel-Déré, et ailleurs. Il apprend aussi, par la voie officielle, que le Sultan a tenu les promesses de l'iradé du 15 avril. Munir Bey est invité à transmettre à Constantinople la note suivante :

« *Note adressée à Tahsin Bey, premier secrétaire du Sultan (27 juin 1898).*

» S. E. Munir Bey, ambassadeur ottoman, vient de communiquer au Comité central arménien un télégramme impérial.

» Ce télégramme affirme que les promesses de l'iradé du 15 avril ont été tenues, c'est-à-dire que l'amnistie a été complètement effectuée, et que les refugiés revenus à Constantinople n'ont été l'objet d'aucun mauvais traitement.

» Nous nous croyons autorisés à douter de l'exécution complète des promesses contenues dans l'iradé du 15 avril.

» Selon nos renseignements récents, il reste encore à Constantinople et dans les provinces un grand nombre d'exilés et de détenus, entre autres le nommé Mourad et ses compagnons à Tripoli d'Afrique, Haïgouni et ses compagnons à Adana, Guevdérélian à Adana, Vahran et Katchik à Constantinople, Hanimian et ses compagnons à Constantinople.

» Jusqu'à ce jour, le seul résultat positif de l'iradé impérial a été l'élargissement d'un certain nombre des prisonniers de Van et des personnes inculpées dans l'affaire de Mersnie. Nous enregistrons ce résultat partiel avec une certaine satisfaction.

» Mais d'autre part, non seulement il n'a été accordé aux réfugiés aucune facilité pour le retour, mais encore ceux qui sont entrés à Constantinople ont été emprisonnés et traités avec toute rigueur. C'est ainsi que M. Dikran Arpiarian, homme connu pour son caractère paisible, a été emprisonné pendant un mois à son retour d'Alexandrie, et n'a été relaxé que sur la garantie personnelle du patriarche.

» En outre, l'obligation rigoureuse pour les réfugiés de fournir des garants rend leur rentrée impossible : car leurs plus proches parents et amis n'osent se porter garants pour eux par crainte d'être à leur tour gravement molestés par la police.

» De plus, nous apprenons que les Arméniens réfugiés en Russie et qui ont exprimé le désir de rentrer en Turquie, en

sont empêchés par les autorités locales, contrairement à l'iradé.

» En présence de ces faits et vu l'insécurité absolue des Arméniens qui reviennent en Turquie, le Comité central de Paris ne croit pas pouvoir conseiller à ses compatriotes résidant à l'étranger ainsi qu'à Paris de rentrer sur le territoire de l'empire ottoman.

» Le Comité central révolutionnaire arménien de Paris. »

Un voyage de Munir Bey, mandé à Constantinople, n'avance pas les négociations. Flairant une supercherie, un moyen pour le Sultan d'endormir l'activité des révolutionnaires, le Comité menace de rompre des relations inutiles, dans une sorte d'ultimatum dont voici quelques passages :

» ... L'attitude du Comité pendant toutes les négociations a été parfaitement correcte, loyale et sincère. Mais d'une part l'ajournement indéfini des promesses contenues dans l'iradé et d'autre part les persécutions systématiques exercées contre nos nationaux ont obligé le Comité à mettre en doute la bonne foi du gouvernement impérial.

» Comment en effet expliquer autrement des faits si étrangement contradictoires? Ici, sur l'initiative du souverain, on entretient des négociations, on transmet un iradé de teneur conciliante ; là, on arrête, persécute et massacre les Arméniens sans aucun prétexte raisonnable...

» Quand le Comité central a consenti à engager des négociations dues à l'initiative du Sultan, il n'avait nullement pour but l'élargissement d'une poignée de prisonniers. Peu nous importe le sort de quelques individus. Nous pouvons le cas échéant les sacrifier à une cause sainte, le bonheur de notre peuple. Aussi bien peut-on ajouter, s'il le faut, aux deux cent mille victimes des massacres une centaine de prisonniers retenus obstinément, on ne sait pourquoi, par le gouvernement, au mépris de la parole donnée...

» .... Qu'aurait perdu le Gouvernement à mettre en liberté un certain nombre d'Arméniens, quand il lui est facile d'en faire à nouveau emprisonnier le double ou le décuple, s'il lui plaît.

» En tenant sa parole et en respectant ses promesses, il auraitfait acte de sagesse et de bonne politique. En agissant, au contraire, comme il vient de le faire, il a perdu une occasion d'entente telle qu'il n'avait pu jusqu'ici en saisir de semblable, malgré ses efforts maintes fois renouvelés. Cette occasion,

c'est le consentement sans précédent des Comités à engager des relations avec lui. De là pouvait sortir pour le Gouvernement et pour le pays une période de bonheur et de tranquillité; et par la mauvaise foi et l'inexécution des promesses impériales, on aboutit à une rupture qui peut avoir les plus graves conséquences : nous en rejetons toute la responsabilité sur le Gouvernement et sur les conseillers intéressés d'Yildiz-Kiosk.

» Cependant, vu les suites graves d'une rupture définitive, le Comité se fait un devoir de conscience d'assigner un délai dernier de douze jours pour l'exécution pleine et entière des engagements pris dans l'iradé du 15 avril.

» Nous prions donc Votre Excellence de transmettre cette note à S. M. I. le Sultan et si, dans les douze jours qui suivront la remise de la présente, l'iradé n'est pas exécuté dans sa teneur, de considérer toutes relations comme rompues entre le Gouvernement Impérial et le Comité central qui désormais exclura de ses programmes le principe même de négociations quelconques avec le Gouvernement.

» Le Comité central révolutionnaire arménien. »

Mais le voyage de Guillaume II est proche : L'entourage du Sultan s'émeut, — discute les conditions de l'iradé, prétend que le Comité en a exagéré la portée. Celui-ci répond par une note, ferme sous son allure diplomatique, que terminent ces mots :

« Nous pensons que désormais on cessera au Palais de dénaturer nos intentions et de les interpréter d'une façon ridicule et déshonorante pour nous. »

C'est ensuite une correspondance vive entre l'envoyé du Sultan à Paris, Kervork Bulbulian, et le gouverneur de Péra, Enver Bey. Le premier réclame honnêtement l'exécution de la parole donnée; le second, et Tahsin Bey, se débattent dans le mensonge, affirmant, contre la réalité, que les promesses sont tenues. Le débat aboutit à cette lettre adressée à Enver Bey :

« 10 octobre 1898.

« . . . . . Toutefois, pour n'avoir aucune responsabilité dans l'avenir, je me permets de vous faire part que les promesses faites au Comité, telles que :

1° L'amnistie générale;

2° Le retour libre dans leurs foyers de tous les Arméniens se trouvant en Europe et à l'Etranger;

3° La cessation des arrestations et des vexations exercées à Constantinople par le ministère de la police, et dans les pro-

vinces par les autorités locales, sous le prétexte d'affiliation aux Comités;

4° Les facilités pour le rapatriement des émigrés et les secours matériels;

n'étant pas réalisées contrairement au consentement de Sa Majesté, si au lieu de les exécuter on continue à faire cas des dires des Artin et Boghos, agents secrets de la police, tout le résultat de tant de fatigues et d'efforts sera détruit.

» Munir Bey a répondu de la même manière au premier secrétaire de Sa Majesté aux questions et instructions à lui faites.

» Pour nous dégager de toute responsabilité, je vous prierai de faire le nécessaire auprès de Sa Majesté.

» *P.-S.* — Si vous hésitez à faire part du contenu de ma lettre à Sa Majesté le Sultan, je vous prierai, en me chargeant de la responsabilité, de transmettre ma présente lettre *in extenso* à sa Majesté, notre Auguste Maître. »

Enfin, le Comité propose, sans se lasser, d'entamer les négociations, si les garanties préliminaires sont effectives, avec un envoyé qui « devra posséder la loyauté requise pour rapporter textuellement en haut lieu ses desiderata ». La réponse d'Enver Bey est candide :

« Par iradé impérial vous êtes invité à venir personnellement à Constantinople pour toute suite à donner aux négociations en cours.

» Présumant les avantages considérables que vous retirerez sans doute en vous conformant à l'iradé de notre auguste Maître et en exposant vous-mêmes vos sollicitations à qui de droit, je ne puis que vous engager vivement à venir sans perte de temps à Constantinople.

» Veuillez bien aviser S. Exc. Enver Bey directement et par télégramme du jour de votre arrivée pour que toutes facilités vous soient accordées. »

Les révolutionnaires évitent ce piège grossier. Le 18 octobre 1898, un télégramme de leur Comité central met fin aux rapports avec le Palais, annonçant que l'action répondrait tôt ou tard à cette « insolente plaisanterie ».

Le Sultan avait cherché à gagner du temps : il y a réussi; le voyage de l'empereur allemand n'a pas été troublé.

Le but de ces révolutionnaires ? S'opposer à l'extermination de leur race : en quatre jours, du 27 décembre 1895 au 1er janvier suivant, *plus de 2000 Arméniens sont tués, d'après les*

rapports des consuls ! On compte *39,007* orphelins arméniens et *18.670* veuves ! Il semble que leurs cris de douleur devraient faire sauter l'Europe, éveiller les consciences ! Non, l'Europe discute, à La Haye, les conditions du désarmement auquel personne ne croit. Ce n'est plus au Danemark que quelque chose est pourri, — c'est toute la terre qui pourrit !

§

Nous signalons spécialement une belle et profonde analyse de l'œuvre de Paul Adam, par M. Camille Mauclair, dans la **Revue Encyclopédique Larousse**.

On lira dans la **Revue Blanche**, avec fruit, les études de M. Gustave Kahn sur Becque et Balzac, — et, avec plaisir, les nouvelles un peu sèches, volontairement, de M. Eugène Vernon. Tandis qu'à la **Revue de Paris** la férule de M. Faguet trace des signes au-dessus des « jeunes » ombres de Becque et de Sarcey, il y a les *Nouvelles aventures de Mowgli*, par Kipling, qui ne le cèdent point, en variété ni en finesse ironique, aux précédentes entreprises du « petit frère » des animaux de la Jungle.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Jamais on n'avait vu les journaux si pauvres en documents d'histoire littéraire, les seules pages quotidiennes qu'il soit utile de signaler dans une revue. A peine y eut-il un bon article sur Becque ; il n'y en eut pas sur Sarcey. Becque peut attendre. Il est peut-être destiné à la gloire ; on ne le sait pas encore.

Que les *Corbeaux* représentent, comme il le disait lui-même avec insolence, une date dans l'histoire du théâtre en France, cela est possible ; mais il y a des dates qui sont des chiffres et d'autres qui sont des ères. Ensuite ce langage mnémotechnique est déjà bien démodé ; l'histoire politique ou littéraire se pulvérise ; on ne goûte plus la logique des belles périodes et des beaux règnes ; tout se ramène à la psychologie, c'est-à-dire à l'unité. Si les *Corbeaux* ont un intérêt, ce n'est pas d'avoir été le modèle d'une centaine de pièces médiocres ; une œuvre doit exister en soi. La Vénus de Milo n'a gagné aucun surcroît de beauté à être coulée en chocolat : au contraire.

Pour M. Sarcey, il serait déjà tard de venir rédiger des

lignes sur son génie. Le jour qu'il mourut, il mourut tout entier, rigoureusement.

A moins que ses feuilletons ne soient parfois consultés par un curieux inquiet de la date d'un préjugé dramatique ou d'une fausse réputation. Il faut avoir le goût des choses oubliées pour entr'ouvrir sans ennui les vieux recueils d'arrêts littéraires ; goût de plus en plus rare, le présent étant trop plein de distractions. Je lisais naguère ces jugements sur Flaubert : « Je ne vois dans la *Tentation de Saint-Antoine* que l'effort d'un esprit patient. — Devons-nous regarder l'auteur de *Madame Bovary* comme un créateur ? Je ne le crois pas. — Qu'est-ce donc que *Salammbô* ? une chose qu'on n'avait jamais vue : une fantaisie scientifique !... M. Flaubert a mis six ans à composer *Salammbô :* je regrette que, outre les six ans, il n'y ait pas mis un peu de génie. » Cela fut écrit en 1862 par un homme qui avait de la réputation. Le nom de Sarcey ne sera guère plus connu que le sien dans quarante ans. Prendra-t-on la peine de soulever les tomes géants du *Temps* pour y recueillir des appréciations de ce genre sur Henry Becque? Une des premières conditions de la durée, même facétieuse ou ironique, d'un labeur littéraire, c'est de se présenter à la postérité sous une forme maniable.

M. Sarcey, critique affreux, était un excellent journaliste. Ses courts articles, benoîtement spirituels, contenaient presque toujours un fait inédit, un petit renseignement ; ils existaient vraiment surtout par comparaison avec telles chroniques bêtes aux trois cents lignes réglementaires. Il écrivait sur tous les sujets avec une grande adresse, un art parfait d'adaptateur. Il résumait habilement, sans écrire soi-même dix mots nouveaux, cinquante pages en cent lignes, n'oubliant presque rien d'essentiel ; ainsi il contentait tout le monde : l'auteur démarqué et condensé s'applaudissait de la réclame ; le public lisait une page substantielle ; et M. Sarcey avait gagné une belle journée, le temps de couper un numéro de revue et d'en copier les plus beaux passages. Cette besogne était donc utile et, pour mon compte, je la regrette. Que de fois, au cours de la hideuse Affaire, il n'y eut à lire, dans le *Temps* ou dans le *Figaro*, que la demi-colonne de Sarcey! Son feuilleton, quand il ne s'agissait pas d'une œuvre originale appelant la discussion sérieuse, avait aussi de certains mérites : on s'y renseignait sans ennui sur le mouvement dramatique inférieur ; les vaudevilles y étaient comme joués avec une drôlerie

qui n'était pas toujours intentionnelle. La mort de Sarcey a été vivement ressentie par ma marchande de journaux : la vente du *Temps* du dimanche a baissé de près de moitié (1).

§

Le bon article sur Henry Becque fut donné dans le *Gaulois*. Il m'avait échappé, mais je l'ai retrouvé avec plaisir dans une chronique de Jean Lorrain : *Pall Mall Semaine*, par Raitif de La Bretonne (*Le Journal*, 23 mai) :

« *Samedi 13 mai.* — La mort de Henry Becque.

Sa carrière fut longue et peu remplie. Aucune de ses œuvres n'eut un succès éclatant et immédiat. Il était venu au monde sans fortune et s'en va de même... Néanmoins, il fut glorieux, moins peut-être qu'il ne le désirait, mais presque autant qu'il le méritait, et plus assurément qu'une foule d'ennemis ne lui aurait permis s'il leur en avait demandé la permission. Son nom était universellement connu, même par ceux qui ne connaissaient pas son œuvre. Il jouissait d'une grande considération, surtout parmi les écrivains dramatiques de la jeune génération qui l'avaient élu pour maître. On le recherchait presque autant qu'on le craignait. Il dînait en ville tous les soirs. Il était officier de la Légion d'honneur. Un fauteuil à l'Académie lui était réservé. Sa pauvreté officielle et « reconnue d'utilité publique » lui avait valu différentes pensions assez larges. Il était entretenu comme un grand fonctionnaire, et sa fonction, depuis quinze ans qu'il s'était mis volontairement à la retraite, était de faire des mots cruels. Reconnaissons qu'il les faisait bien et avec bonheur.

» Le morceau funèbre pourrait être signé du mort lui-même, c'est du Becque posthume, et du meilleur. Quel portrait ! Le pauvre cher défunt ne l'aurait pas mieux buriné ; mais voyez la suite :

C'était un homme qui avait du caractère, et le caractère peu endurant. Il était violent, amer, sarcastique, dépourvu d'indulgence et d'un esprit désobligeant. Il ne pardonnait pas à ses ennemis, et on dit qu'il ne ménageait guère non plus ses amis. Il aimait beaucoup à haïr. Il faut dire, à sa louange, que ses haines, comme ses rancunes, n'avaient rien de bas, de personnel ni même peut-être de très profond ; elles étaient l'aliment nécessaire de son génie si particulier, et elles entretenaient constamment sa verve. S'il invectivait souvent certains hommes, c'est qu'il n'aimait pas leurs idées et qu'il était dans son tempérament assez direct de s'attaquer plus volontiers aux hommes qu'aux idées, car ceux-ci lui offraient plus de prise que celles-là. Ou bien, c'est qu'ils lui avaient fait tort en quelque chose. Il était du reste assez facile de le contrarier, et je crois qu'il était né susceptible, facilement irritable, et plutôt malveillant.

(1) Le seul article joli et de ton juste que j'aie lu sur Sarcey a paru dans *The Criterion*, de New-York, sous la signature : Vanec Thompson.

Il ne suffisait pas, quoi qu'on en ait dit, d'avoir du succès pour devenir son ennemi. Mais il ne pardonnait pas les succès faciles et obtenus par des moyens de mauvais aloi, car sa conscience d'artiste ne lui en avait jamais permis de tels. Au demeurant, c'était un fort honnête homme de lettres et aussi un fort honnête homme qui ne fit jamais de tort à personne qu'avec des mots. Il est vrai que, contrairement au dicton, quelques-uns de ses mots ne s'envoleront pas et resteront comme des écrits.

Il n'aimait pas beaucoup la plupart de ses confrères. Il n'aimait pas non plus beaucoup les directeurs!... Ah!... Il n'aimait pas non plus beaucoup les critiques. Il avait ses raisons pour cela, et il les donnait volontiers sans trop se faire prier. Il racontait sur les uns et sur les autres beaucoup d'anecdotes où ils ne jouaient pas, en général, des rôles très favorables.

Mais il aimait beaucoup la société des femmes, et je crois qu'elles ne détestaient pas la sienne. Il était fort galant et empressé auprès d'elles. Il savourait leurs mots et d'autant plus qu'elles le régalaient davantage par leur bêtise, leur cruauté ou leur rosserie, et réalisaient ainsi son idéal qui n'était point tendre. Ai-je besoin de dire qu'il était fort mysogine.

» Et cette page, parue en tête d'un grand quotidien du matin, est anonymement signée *Tout-Paris;* pis, l'impression en petits caractères décourage presque le lecteur. Quelle prudence et quelle modestie ! Parmi tant d'encre sympathique répandue sur la tombe du mort, j'ai pensé que ces quelques lignes étaient celles qui lui ressemblaient le plus. Comme Henry Becque les eût aimées, ces lignes, surtout écrites sur un autre ; et même imprimées de son vivant, je crois qu'il les eût préférées à l'éloge de certains.

» Voilà pourquoi je les reproduits. »

§

Sous ce titre, *Un Livre extraordinaire*, M. Bergerat raconte dans l'*Eclair* (13 juin), qu'il a fini par se procurer le « Napoléon apocryphe » de Louis Geoffroy. Comme M. Bergerat, je l'avais lu autrefois, mais je n'en avais pas gardé un souvenir flamboyant, si bien que, l'ayant acheté il y a quelques années, je ne songeai pas à le relire. C'est un gros volume in-8° de 500 pages, dont voici le titre complet : « *Napoléon Apocryphe. Histoire de la conquête du monde et de la monarchie universelle. 1812-1832.* Par Louis Geoffroy. Paris, chez Paulin, libraire-éditeur, rue de Seine-Saint-Germain, 33. M DCCC XLI. » En épigraphe, cette citation de Bossuet : « Poussons jusqu'au bout la gloire humaine par cet exemple. » Je viens de le parcourir et l'enthousiasme de M. Bergerat m'a semblé presque raisonnable. Il y [a de la

grandeur dans l'histoire paradoxale de Louis Geoffroy, et son paradoxe est mené avec une logique assez rigoureuse.

Napoléon, après l'incendie de Moscou, au lieu de se replier sur l'Europe, gagne Saint-Pétersbourg, s'empare de la ville, soumet la Russie. C'est le point de départ des chants inédits de l'épopée; il est fort vraisemblable. Or, ceci admis, le reste en découle logiquement. La conquête de la Russie ouvre à Napoléon l'Asie, et le monde entier doit alors lui appartenir un jour. Pour vaincre l'Angleterre, il suffisait de reprendre cette idée d'un débarquement qui a si longtemps épouvanté les Anglais.

La domination complète du monde s'acheva en 1827 par la soumission volontaire de l'Amérique. La Terre garda sa division générale en quatre parties, l'Australie étant rattachée à l'Asie, avec quatre grandes capitales : Paris, Calcutta, Tombouctou et Mexico. Les Juifs sont concentrés dans l'île de Chypre, après d'ailleurs s'être convertis, comme tous les autres peuples, au catholicisme. On peut supposer que l'auteur était fortement imprégné des traditions millénaires, car sa monarchie universelle semble être à la fois le règne de Napoléon et le règne de Dieu.

Les chapitres appelés « Unité » sont assez curieux. La ville de Versailles est transformée en un musée et une bibliothèque universels; il n'y a plus qu'une langue (même pour l'Eglise), le français; la terre est divisée en petits ronds administratifs comme la France; on réunit en une seule, pour finalement l'abolir, toutes les dettes publiques. Il y a un journal officiel du monde, intitulé *La Terre*, et un journal universel de littérature et de science, *Le Globe;* plus de politique. Comme il y a toujours des rois feudataires et qu'il y en a beaucoup, Napoléon crée pour eux une décoration nouvelle, l'*ordre des Rois*, avec cette devise, vraiment bien trouvée : *Nemo nisi Rex*. Dans sa folie d'unité, l'Empereur voudrait fondre en une seule toutes les races humaines : les savants consultés répondent avec un certain scepticisme. L'unité religieuse est un instant troublée par deux hérésies : une hérésie païenne qui veut restaurer les dieux et une hérésie sentimentale qui substitue aux hymnes liturgiques « les chants délicieux des poèmes de M. de Lamartine ». Les sciences cependant faisaient de grands progrès; on invente les chemins de fer, le verre malléable et la direction des ballons. On trouve même la quadrature du cercle. L'instruction se répand partout. On

recueille le folklore universel. On écrit la pensée avec une rapidité vertigineuse au moyen des *pianos d'écriture* et d'un système sténographique. Tout le monde est heureux.

Mais, car tout a une fin, même l'âge d'or, Napoléon se fait construire son tombeau sur le Mont-Valérien et quelque temps après, le 25 juillet 1832, à sept heures vingt-deux minutes du matin, il meurt. Il était âgé de soixante-deux ans, onze mois et dix jours.

L'auteur aurait rendu son poème meilleur en faisant mourir Napoléon assassiné par un fanatique et en laissant voir aux dernières pages le recommencement de l'anarchie.

Quoique écrit bien avant le *Napoléon apocryphe*, le *Dernier Homme*, de Grainville, autre livre admirable et oublié, semble en être la suite naturelle. Grainville avait d'autres dons que Geoffroy, un génie plus lyrique et aussi plus nuageux. Ces « dédaignés » du XIX^e^ siècle figureront dans les histoires littéraires où l'on cherchera sans doute en vain quelques-unes de nos gloires présentes.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

La Tragique Histoire d'Hamlet, prince de Danemark.—Memento.

Si jamais on établit un calendrier dramatique, il faudra que le 20 mai y soit mis au nombre des jours fastes : c'est en effet le 20 mai de cette année que, pour la première fois, un drame de Shakespeare a été représenté à Paris. Grâce à M^me^ Sarah Bernhardt nous avons eu la joie d'entendre, ici, **la Tragique Histoire d'Hamlet, prince de Danemark**.

C'est à MM. Marcel Schwob et Eugène Morand qu'est due la traduction du chef-d'œuvre. Il existe, en français, deux traductions louables du théâtre de Shakespeare, celle de Montégut et celle de François-Victor Hugo ; ce sont des traductions dont les auteurs s'efforcent de n'être pas des traîtres, et, en somme, y réussissent : ni l'une ni l'autre, pourtant, n'est sans erreur. La traduction de MM. Schwob et Morand m'apparaît, au contraire, comme parfaite ; la méthode en est sûre, comme l'exécution, et je ne crois pas que jamais, du moins en notre langue, poème, roman ni pièce ait été aussi admirablement rendu que vient de l'être *Hamlet*.

Ce ne sont pas seulement les plus subtiles significations du texte anglais que nous retrouvons strictement reproduites,

dans la version française, c'en est aussi l'ordonnance harmonieuse, c'en sont encore certaines assonances et certaines allitérations, qu'il est nécessaire de garder. Les drames de Shakespeare, on le sait, sont mêlés de prose et de vers : mais toutes les parties en vers ne sont pas de même nature. Il y a des scènes où le vers est un vers pédestre, il y a des morceaux qui sont composés comme des fragments d'épopée, il y en a qui sont des poèmes lyriques. Les traducteurs nouveaux ont réussi à ménager toutes ces nuances. Pour la première fois, dans la traduction d'une pièce de Shakespeare, nous avons senti, à la seule audition, quels passages étaient en vers, et quels en prose. Quand MM. Schwob et Morand publieront leur belle œuvre, ils n'auront que faire des tirets, artifice typographique employé jadis par François-Victor Hugo, pour permettre au lecteur de reconnaître les scènes en vers et les scènes en prose.

Les monologues fameux d'Hamlet, celui du roi Claudius, le récit du Spectre, conservent leurs aspects, et le poème admirable où la reine Gertrude raconte la mort d'Ophélie garde tout son rythme et toute sa richesse d'images. Et comme la phrase erre, capricieuse et légère, mordante et rapide, dans les conversations d'Hamlet avec Polonius, ou avec Rosencrantz et Guildenstern, ou avec Osric ! Pour les parties comiques du drame, jamais on ne les avait traduites avec une verve aussi forte et aussi précise.

Cette traduction excellente du plus beau drame qui soit a été mise à la scène et jouée avec une rare intelligence. Je regrette pourtant que çà et là de discrètes coupures aient été pratiquées : l'excuse en est qu'*Hamlet* est, matériellement, d'une longueur telle que la représentation intégrale en est presque impossible. Peut-être même du temps de Shakespeare *Hamlet*, à la scène, était-il déjà abrégé. Une seule, d'ailleurs, est grave, des coupures faites par M^me^ Sarah Bernhardt, celle du monologue que dit Hamlet tandis que défile l'armée de Fortinbras. L'économie générale du drame a été respectée, et c'en est fini de ces suppressions scandaleuses par quoi disparaissent des épisodes entiers, indispensables cependant pour la complète intelligence de l'œuvre.

Les décors sont simples et beaux : l'esplanade d'Elseneur, la grande salle du palais où se donne la comédie et où se joue le duel final, le cimetière sont des meilleurs. Les costumes sont heureux, et les masses, les cortèges, les défilés sont har-

monieusement composés. Rien n'est lent ni solennel à contre-sens, comme il arrive trop souvent dans le jeu des adaptations françaises des œuvres shakespeariennes. Je ne vois guère à signaler qu'une erreur dans la mise en scène : le monologue du roi ne devrait pas être dit dans la chambre de la reine. Il y a là un changement de décor qui s'impose, et qu'on ne fait pas au théâtre Sarah Bernhardt. Mais comme l'entrée du Spectre, à la quatrième scène, est saisissante ! Et quelle heureuse idée d'apporter le corps d'Ophélie, à la fin du quatrième acte ! Toute la scène de la comédie, toute la scène de l'enterrement, toute la scène du duel ont été réglées à la perfection.

Les acteurs ont presque tous joué convenablement : je citerai, entre autres, Mlle Marcya (la Reine), MM. Brémont (le Roi), Deneubourg (Horatio), Scheler (Osric), Krauss (Marcellus) Quant à Mlle Mellot, elle a, en Ophélie, été tout à fait charmante.

Mme Sarah Bernhardt est un merveilleux Hamlet. Elle a donné à tout le rôle le mouvement qu'il fallait. Elle a compris que Shakespeare n'était pas un écrivain de la période de 1830, et que les personnages de ses drames ne devaient pas être interprétés comme les héros des pièces romantiques. Elle a compris que le jeune homme, intelligent et rêveur, qui revient à peine de Wittenberg, et qui, peu fait pour l'action, quelle qu'elle soit, et désigné cependant pour commettre le plus terrible des actes, se cherche constamment des raisons de ne pas agir, avait, comme souvent les tendres et les doux, des colères subites et de soudaines ironies. Elle a joué d'une manière intéressante toutes les grandes scènes du drame, et mieux encore que les autres, peut-être, celle avec Ophélie. Là, elle est d'abord d'une mélancolie résignée qu'on sent aimante, infiniment ; puis, après qu'Hamlet s'est découvert épié par Polonius, le revirement est brusque et cruel, et les mots qui étaient dits, il y a un instant, avec un chagrin attendri, sont répétés maintenant, avec une fureur qui persifle. Mme Sarah Bernhardt a eu, en Hamlet, des gestes admirables ; et avec quel art exquis elle a évité, aux passages et aux répliques célèbres, de trop faciles effets ! Grâce à elle, Hamlet a vécu ici, d'une vie vraie.

Il faut hautement remercier Mme Sarah Bernhardt d'avoir, sur son théâtre, joué pour la première fois, à Paris, un drame de Shakespeare.

Memento. — *Comédie-Française.* — 18 mai : Centenaire de

Beaumarchais : **Le Mariage de Figaro** ; Causerie sur Beaumarchais, par M. Lintilhac. — 21 mai : Centenaire de Balzac : *Mercadet;* première représentation du premier acte (le seul achevé) d'**Orgon**, comédie de Balzac et Amédée Pommier ; **le Soleil des Morts**, hommage à Balzac, de M. Christophe, lu par M. Mounet-Sully. — 30 mai : Centenaire de la réunion générale des Comédiens Français : *Le Cid; l'Ecole des Maris;* **Compliment au public**, de MM. Jules Claretie et Monval, lu par M. Mounet-Sully. — 6 juin : Anniversaire de la naissance de Corneille : *Polyeucte;* premier et second acte du *Menteur;* première représentation de **Deux Amis**, à-propos en vers, de M. Tancrède de Martel (M. Louis Delaunay; Mlle Bertiny).

Odéon. — 18 mai : Centenaire de Beaumarchais ; première représentation du **Neveu de Beaumarchais**, à-propos en un acte, en vers, de M. Henri Join (MM. Rameau, Daumerie ; Mmes Dehon, Chapelas, Maufroy). — 10 juin : Première représentation de **Laure et Pétrarque**, poème dramatique en un acte, en vers, de M. Lucien Paté (M. Rameau ; Mlle Laparcerie).

Théâtre Sarah Bernhardt. — 20 mai : Première représentation de **la Tragique Histoire d'Hamlet, prince de Danemark**, drame de Shakespeare, traduction de MM. Eugène Morand et Marcel Schwob.

Palais-Royal. — 18 mai : Reprise de **Ménages parisiens**, pièce en trois actes, de M. Albin Valabrègue (MM. Raimond, Gobain ; Mmes Cheirel, Grimault). — 18 mai : Reprise du **Maître d'école**, vaudeville en un acte, de Lockroy et Anicet Bourgeois (MM. Baron, Ch. Lamy ; Mmes Franck-Mel, Blanche Marcel, Barral).

Comédie-Parisienne. — 25 mai : Reprise des **Amants légitimes**, comédie en trois actes, de MM. Ambroise Janvier et Marcel Ballot (Mmes J. Darcourt, S. Goldstein ; MM. H. Burguet, Bullier).

Folies-Dramatiques. — 19 mai : Reprise du **Voyage de Corbillon**, opérette en quatre actes, de M. Antony Mars, musique de M. Victor Roger (MM. Lebrey, Minart ; Mmes J. Nesville, M. Dufay). — 14 juin : Première représentation de **Madame Pistache**, opérette-vaudeville en trois actes, de M. Jules Méry, musique de M. Picheran (M. Degeorges ; Mmes J. Nesville, M. Dufay).

Cluny. — 1er juin : Reprise de la **Culotte**, vaudeville en

trois actes, de MM. André Sylvane et Louis Artus (MM. Dorgat, Lureau, Muffat; Mmes B. Doriel, A. Cuinet).

Nouveau Théâtre. — 26 mai : Première représentation d'**Othello le Maure de Venise**, drame de Shakespeare, traduction en vers de M. Louis Ménard (MM. Henri Monteux, de Wills, Paul Franck ; Mmes Maud Amy, Cergy). — 6 juin : Première représentation du **Joug**, pièce en trois actes, de M. Lucien Mayrargue (Mmes Roggers, J. Fontaine ; MM. Mitrecey, Pollet).

Théâtre de la République. — 7 juin : Première représentation du **Roi des Gascons**, pièce en cinq actes et six tableaux, de MM. Paul Fournier et Rodolphe Bringer (MM. G. Dalleu, Régnier; Mmes E. Villars, Praxine).

Œuvre. — 16 mai : Première représentation de **Fausta**, pièce en trois actes et un prologue, en vers, de M. Paul Sonniès (C'est une pièce très consciencieuse, où il y a quelques situations tragiques bien amenées et bien développées. Mlle Laparcerie a fait preuve d'un grand talent, harmonieux et divers, à jouer le principal rôle de ce drame).

Capucines. — 30 mai : Reprise de **Lischen et Fritzchen**, opérette en un acte, de M. Boisselot, musique d'Offenbach (Mlle Saulier ; M. Chambéry).

Mathurins. — 14 juin : Première représentation de **A la gare comme à la gare**, revue de MM. Alphonse Allais et Albert René (MM. Batréau, N. Réfy ; Mlle R. Siddy).

Bodinière. — 14 juin : Première représentation de **Auteur**, pochade, de MM. Fernand Rouget et A.-J. de Mauprey (Mlle F. Samé ; MM. A. Girault, G. Barbier). — 14 juin : Première représentation du **Demi-Faust**, opérette-parodie en vers, de MM. Marcel de Lihus et Ferzac, musique de M. E. Bonnamy (Mmes M. Guitty, E. Janney ; MM. Yvain, Girault).

Théâtre de la Tour Eiffel. — 1er juin ; Première représentation de **A la fraîche! Qui veut voir?** revue de MM. Dominique Bonnard et Numa Blès (Mmes E. Janney, M. Guitty, J. Mildo ; MM. L. Brehm, M. Lévesque).

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Opéra-Comique : *le Cygne, Cendrillon.* — Opéra : *Briséis, Joseph.* — Théâtre lyrique : *le duc de Ferrare.* — Concerts, Société nationale. Œuvres de M. Magnard. — Nécrologie : Ernest Chausson.

Soucieux de remplir leurs engagements envers les auteurs,

et de se mettre en règle avec le cahier des charges, les directeurs de théâtre, en fin de saison, accumulent les ouvrages nouveaux. A l'Opéra, c'est la *Briséis* de Chabrier, inachevée et demeurée telle, à l'état de fragment ; puis c'est *Joseph*, l'opéra biblique de Méhul, celui-là achevé à tous égards, complété cependant par M. Bourgault-Ducoudray. A l'Opéra-Comique, c'est le *Cygne*, ballet de MM. Mendès et Lecocq ; puis *Cendrillon* de MM. Cain et Massenet, et aussi de MM. Perrault, l'immortel auteur des contes, et A. Carré, directeur et metteur en scène, l'un et l'autre collaborateurs précieux. Enfin, à la Renaissance, après l'inévitable et inutile reprise de *Martha*, reprise en quelque sorte de style lors de toute création d'un théâtre lyrique à Paris, c'est le *Duc de Ferrare*, le sombre drame musical de MM. Milliet et Marty — et c'est aussi, à Carlsruhe, la représentation de l'*Apollonide* de M. Servais, un Belge presque Français, et, à Berlin, celle de *Mudarrah* de M. Le Borne, un autre Belge, devenu lui, depuis peu, et presque à cette occasion, tout à fait notre compatriote.

Mais tous ces ouvrages ont été déjà révélés il y a un mois ou deux ; en parler aujourd'hui, c'est exhumer de vieilles nouvelles. Qui donc en effet ne les a pas encore entendus, ou n'en connaît au moins les sujets, n'en fredonne les principaux motifs, et n'est fixé sur le genre de succès : de presse, de public, ou d'estime (ce dernier dit succès de consolation) qui les a accueillis ? Il est donc permis, je pense, d'agir à leur égard comme font les artistes qui ont de longues tirades à débiter, et de « déblayer » sans pour cela manquer de conscience.

Le *Cygne* est un délicat et poétique prétexte à décors chatoyants et à groupements harmonieux — M. Carré s'y entend à merveille — et aussi à musique adroite et ingénieuse — M. Lecocq s'y efforce de son mieux. Au rythme de plusieurs menus morceaux symphoniques ou se croyant tels, Pierrot, caché dans les roseaux, assiste aux ébats des nymphes qui jouent près des flots bleus de l'Eurotas ; saisi d'une rage soudaine, il perce d'une flèche le cygne aimé qui s'avance vers Léda dissimulée parmi elles, puis, sur le conseil d'un petit faune, il se substitue à l'oiseau divin dont la blancheur de ses larges manches gonflées simule « le vol du soir » et c'est lui, l'homme, qui, dans une apothéose, triomphe à la place du maître des dieux.

§

Comme dans le livre où nous avons pris un plaisir extrême

à voir contée son histoire, sur la scène de l'Opéra-Comique Cendrillon rêve au coin du feu, est vêtue par sa marraine la Fée d'une robe tissée de rayons de lune, court au bal où ses sœurs ne la reconnaissent pas, oublie auprès du Prince Charmant l'heure fatidique du retour, s'enfuit trop tard, et perd sa pantoufle. Puis, après plusieurs épisodes assez inutilement imaginés: promenade à l'arbre des Fées, et voyage en Italie où nous la retrouvons sur une terrasse pour poitrinaire qui semble attendre quelque Violetta, les princesses de tous pays, mandées par les hérauts du prince pour essayer la pantoufle, défilent enfin sur une marche qui n'est pas la page la plus heureuse de la partition, et le vieux dénouement intervient.

Cette analyse sommaire a forcément laissé dans l'ombre les détails auxquels se sont complu les auteurs, et cependant ces détails sont nombreux, si nombreux qu'ils finissent par tenir plus de place que l'aventure même de la petite Cendrille. On trouve un peu de tout dans ces quatre actes; et d'abord une partie comique, dont les démêlés de Mme de la Haltière avec ses domestiques et son mari font tous les frais. Mme Deschamps Jehin s'y révèle excellente, rappelant vaguement Mme Desclauzas, et tâchant à styliser certaines inflexions terminales spéciales à Mme Yvette Guilbert. Très développée, traitée dans le caractère léger de l'opérette, cette partie est certainement une des plus réussies de l'ouvrage. On en trouve ensuite une autre purement féerique: c'est, au 1er acte, l'apparition de la bonne marraine, entourée de lutins et de sylphes qui longtemps chantent et tourbillonnent, dans le seul but peut-être, trop apparent, de remplir la scène pendant que Cendrillon, dans la coulisse, se pare de ses beaux atours. C'est, plus loin, l'acte où, dans un paysage de Corot, peuplé de formes vagues et d'ombres colorées qui nouent et dénouent leurs danses autour de l'arbre enchanté, du haut des branches Mme Bréjean Gravière, avec une grande sûreté, mais non sans sécheresse, fait ruisseler des gammes et des trilles. Il y a certainement abus de notes suraiguës piquées et caquetantes, une mélodie bien fâcheuse se glisse en outre parmi elles, mais le décor est si joli qu'on oublie l'un et l'autre. — A la danse a été aussi ménagée une place au 3e tableau; après un concert dans le style ancien, des pas élégamment réglés sont une joie pour les yeux et souvent un délicat amusement pour les oreilles. — Afin de composer un rôle à M. Fugère, rôle dont il s'acquitte à son ordinaire avec un tact parfait et une réelle émotion, les auteurs ont

inventé une partie de sentimentalité paternelle qui est ici un vrai hors d'œuvre. — Il y a enfin Cendrillon et le Prince Charmant, autour desquels ont été réunis, on le voit, les éléments les plus propres à distraire, à séduire, à charmer et à toucher les spectateurs. Mais cette partie qui devrait être principale est la moins importante. Ecourtée, elle manque en outre de cette grâce spéciale dont était autrefois si prodigue M. Massenet. Rien de plus froid que le duo où l'héroïne annonce qu'elle est et sera « l'inconnue » et rien aussi de plus sage. Nous sommes cependant dans le rêve, impose-t-on des limites au rêve ? Pourquoi les auteurs ont-ils voulu si habilement « faire du théâtre », soucieux de contrastes et de pondération ?

N'était-ce pas le cas de s'abandonner sans contrainte à la fantaisie, ce « divin mensonge », comme chantait Delibes ; et l'imagination de Cendrillon peut-elle admettre des bornes, cette imagination qui transforme une citrouille en carrosse et un rat en cheval ?... La Cendrillon de MM. Cain et Massenet est plus raisonnable, ce n'est qu'une petite bonne — elle nous apparaît telle du reste dans ses vêtements simples et proprets — qui s'est déguisée pour assister au bal de la cour. Sœur pauvre de Manon et de Sapho, elle aussi dit adieu à des objets familiers : un rameau de buis, un grand fauteuil, et des pigeons ; mais, parmi ces « petites choses » elle n'a pas un mot pour la pantoufle de *verre*, ce symbole de bonheur plus fragile que la pantoufle de *vair* que lui voudraient substituer les précis et rationnels modernes. Cette petite pantoufle qui, dit-on, apparaît sur la partition entourée d'un nimbe, ne joue ici aucun rôle, et quand, au dernier acte, pour cette symbolique et minuscule chaussure on tâche à trouver un pied mince et mignon, la scène rapide passe presque inaperçue. Les enfants pour qui cette pantoufle est tout le conte en éprouveront une grande déception, et aussi « les grandes personnes » qui voient en elle le lien léger et charmant entre le rêve et la réalité.

De cette indécision, de ces changements perpétuels de caractère et presque de sujet dans le poème, la musique s'est ressentie. Et cependant jamais M. Massenet n'a été plus habile à coordonner et à relier les compartiments divers de son œuvre. Mais il n'a tenté de nous donner aucune impression nouvelle. M. A. Thomas stupéfait de l'insuccès qui avait accueilli le *Dante* de B. Godard, dont la musique lui semblait « très avancée », disait à ce propos : « On ne sait plus ce que désire

le public. » M. Massenet qui, toujours aimable, cherche à deviner ces désirs afin de les contenter, incertain de moyens nouveaux et inexpérimentés, semble avoir voulu s'en tenir à ses vieilles recettes ; se rappelant ses succès passés, il réédite ses formules heureuses de jadis. Aux « coccinelles sont couchées» il oppose « les marjolaines sont écloses » ; emprunte une cadence à la *sérénade du Passant*, et complète le mobilier (petite table et petite lampe) auquel d'autres parmi ses héroïnes avaient autrefois dit adieu avec une sentimentalité affectée. Il n'est pas jusqu'aux fins de phrase (avec l'accoutumée faute de prosodie « tous les..... deux ») dans le duo entre le père et la fille qui ne soient les échos de certains passages de ses œuvres anciennes, passages d'un effet sûr, parce que souvent éprouvé. Même, ces quelques mesures lui ayant paru spécialement bien trouvées, ou retrouvées, il les répète en guise de « sortie » comme le refrain à succès dans les opérettes. Puis à côté de ces pages, et comme pour les mettre en lumière, il en écrit d'autres trop nombreuses où volontairement il s'efface, se contentant d'un frottis léger où disparaît tout dessin et toute couleur.

Mais si grand est l'attrait de ce titre aux promesses enchantées, que le public prévenu en outre des merveilles de la mise en scène, accourt en foule et se plaît au spectacle; le conte n'existe presque plus, la musique n'existe presque pas, mais peut-être a-t-il hérité de l'imagination de Cendrillon, peut-être pour les auteurs s'est cachée dans la salle la Bonne-Fee, qui, sachant transformer les citrouilles en carrosse, sait aussi transformer les formules trop connues en mélodies ailées! En tout cas MM. Cain et Massenet ont trouvé une fille de cette fée aimable sur la scène en Mlle Guiraudon qui incarne leur héroïne avec un charme exquis. Une autre fée a certainement confié sa baguette à M. Luigini qui dirige l'exécution de l'œuvre. Ajoutons que l'instrumentation de M. Massenet, exempte de toute brutalité, n'a jamais été plus finement ingénieuse et féconde en trouvailles.

§

Faire entendre au concert un drame lyrique, mettre à la scène un fragment de ce drame inachevé et dont il n'existe qu'un acte, c'est une double entreprise que les exceptionnelles qualités musicales de l'œuvre peuvent seules rendre possible ; c'est à ces qualités que *Briseis*, la partition incomplète de Cha-

brier, dut de pouvoir être exécutée, magnifiquement, il y a deux ans par M. Lamoureux, et être représentée récemment à l'Opéra. Nous ne saurions, en effet, d'après ce fragment, augurer ce qu'auraient été, au point de vue du théâtre, les deux actes suivants. Celui que nous connaissons ne contient que des préparations, et ces préparations semblent moins de drame que de musique; des motifs y sont posés plus encore que des caractères, et c'est à la ciselure des mots jolis et des images prodiguées par les poètes que s'est complu le musicien.

Avec quel charme, avec quelle générosité, ceux-là peuvent le deviner qui se souviennent du 1er acte de *Gwendoline*, du début de la *Sulamite*, des *pièces pittoresques* pour piano, et de tant d'œuvres où s'affirme sa nature si riche et si puissamment originale. La mélodie jaillissait en lui avec une incroyable abondance; exubérant, primesautier il la laissait s'épancher avec joie, oubliant même parfois de surveiller ses écarts, et de la garer des rencontres vulgaires. Et cependant c'était un raffiné, ses rythmes, ses harmonies, son instrumentation sont extraordinairement recherchés, on peut même dire compliqués, et de cette tension continuelle naît, à la scène, quelque monotonie. Constamment intéressante, la musique coule sans que des points culminants surgissent vers lesquels on sente l'œuvre marcher logiquement, et on éprouve l'impression que le souci du détail fait oublier les grandes lignes et le but. Mais ce sont imperfections qu'il eût peut-être lui-même fait disparaître, imperfections en tout cas qui ne sont pas à la portée de tous. Elles lui demeurent personnelles, comme aussi ses formes mélodiques si franchement inspirées, si particulières, et qui pour être souvent un peu gauloises n'en sont pas moins toujours bien françaises.

En préparant dignement cette représentation, l'Opéra a voulu donner à Chabrier, pour lequel la vie avait été prodigue de déboires, une revanche posthume.

A cet hommage rendu au grand et cher musicien sitôt disparu se sont associés les artistes, par le soin qu'ils ont mis à interpréter leurs rôles difficiles. Le public lui aussi s'y est associé de son mieux, encore que, dérouté dans ses habitudes théâtrales, il n'ait pas accueilli *Briseis* par l'acclamation chaude et émue que lui avaient réservée les auditeurs plus spéciaux du concert Lamonreux.

C'est aussi avec un enthousiame modéré qu'il a écouté le *Joseph* de Méhul, si déplacé à l'Opéra — il est permis de le

dire, puisque l'auteur avait par avance refusé cette scène pour son drame. Néanmoins on a voulu l'installer dans ce Panthéon musical, et c'est M. Bourgault-Ducoudray qui a été chargé de la cérémonie de translation. Cette cérémonie comporte, on le devine, une adaptation, qui consiste ici en ce que des vers de M. A. Silvestre ont été substitués au dialogue, si essentiellement « du temps » d'Alexandre Duval.

M. Bourgault-Ducoudray a mis ces vers en musique; nul mieux que lui n'était apte à cette besogne, et cependant, malgré son tact et son talent, on ne peut nier qu'il ait, de ce fait, dénaturé la partition primitive. Afin de n'en pas altérer l'unité il lui a emprunté des thèmes et des dessins dont il s'est servi très ingénieusement pour composer les fragments nouveaux, et il a été amené ainsi à créer de véritables et inattendus leitmotifs; en outre, quelle que fût son adresse, il n'a pu identifier absolument son harmonie et son instrumentation à celles de Méhul, son apport personnel se remarque, et reste forcément distinct de l'œuvre ancienne.

C'est aussi un ouvrage écrit en plusieurs fois que ce *Duc de Ferrare* de MM. Milliet et Marty que le théâtre lyrique installé à la Renaissance vient de représenter avec grand succès. Si je ne me trompe, lui aussi comportait primitivement un dialogue qui, plus tard, a été remplacé par des récitatifs. Bien que ce soit cette fois l'auteur qui ait lui-même ainsi complété sa musique, la trace des retouches, des « repentirs » comme disent les peintres, est visible. On sent que ce drame lyrique trop longtemps sur le chantier a été souvent repris et remanié, le style en est un peu disparate, et dénote certaines incertitudes, certaines préoccupations qui pour M. Marty n'existent assurément plus aujourd'hui. Délivré enfin par une représentation attendue injustement pendant de longues années de cette partition à la fois de jeunesse et d'âge mûr, il pourra désormais en écrire une autre avec plus de liberté, oubliant résolument les tournures mélodiques de Gounod et les influences de Wagner, qui se côtoient si singulièrement dans son œuvre actuelle. Certaines pages de tendresse et de charme d'un accent personnel légitiment à cet égard tous les espoirs. Elles éclairent d'une lueur douce ce drame très sombre qui met en scène la vengeance atroce du duc de Ferrare faisant tuer par son propre fils sa femme en laquelle, nouvel Hippolyte, le jeune prince a trouvé une autre Phèdre. Aux éclats cuivrés de la colère du duc elles forment un plus heureux contraste

que les plaisanteries un peu lourdes et forcées débitées par le familier Marsille sur un rythme emprunté au *Nibelheim*.

§

Comme les théâtres, les salles de concert, avant de fermer leurs portes se hâtent de convier les mélomanes une dernière fois, et ceux-ci viennent applaudir M. Tracol, Mlle Polack, Mmes Mockel et Chassang. Au Trocadéro, M. Auvray inaugure une série de festivals monstres, il réunit 400 musiciens pour exécuter de la musique parfois un peu mesquine, et à laquelle siérait une mise en lumière plus modeste, et oublie sur son programme Berlioz, dont il se réclame cependant, Berlioz l'inventeur de la musique architecturale! N'importe, souhaitons heureux avenir à cette entreprise, perfectible comme toute autre.

Peu de jours auparavant, dans cette même salle, le maître César Franck était successivement glorifié par M. Guilmant, son successeur au Conservatoire, et par M. Mahant, son élève, qui nous faisaient entendre des pièces d'orgue, la *IIe Béatitude* et la messe avec le concours des jeunes aveugles. Puis, au Nouveau Théâtre, la Société Nationale donnait son dernier concert avec orchestre et chœur dont le programme était l'application rarement aussi heureuse des principes qui l'inspirent. A l'ombre d'un chef-d'œuvre qui lui appartient en propre, car elle en fut la 1re et pendant longtemps l'unique révélatrice, la *VIIIme Béatitude*, elle nous a fait connaître quelques ouvrages nouveaux. Les uns émanent de compositeurs très jeunes, les autres de compositeurs qui, depuis plusieurs années déjà, marchent et luttent dans la carrière où ceux-ci font leurs premiers pas. Et tout d'abord ce fut le *Psaume* de M. Ropartz, absolument beau tant par la noblesse des idées que par leur mise en œuvre et par l'intense expression qui s'en dégage. Rien ne s'y révèle scolastique, et cependant c'est un souffle tout classique qui l'anime, tant la conception en est réfléchie et pondérée, et tant est sûre l'exécution. M. Ropartz a conquis définitivement son brevet de maîtrise. Venaient ensuite *Nevermore*, mélodie pleine de charme et de distinction de M. Lazzari, *Catalonia*, fantaisie de couleur un peu crue, mais si vivante, de M. Albeniz, et la *Tête de Kenwarc'h*, au sujet de laquelle je me contente de remercier l'excellent interprète M. Daraux, les chœurs, l'orchestre, certains critiques aimables et aussi le public. Enfin *la Volga*, chœur de M. Kœchlin, arrangement très ingénieux d'une mélodie populaire russe, et

Sheherazade, ouverture de M. Ravel. Cette dernière œuvre a semblé un peu décousue et dépourvue de plan; l'auteur, dont c'est presque le début, procède trop par détails accumulés; sa partition a l'aspect d'une carte d'échantillons; mais, de ses tons juxtaposés, il ne fait pas vibrer la lumière à la manière des pointillistes, ils demeurent isolés et disparates. Cependant il se rencontre dans ces pages nombreuses des épisodes agréables, le début, et vers la fin quelques mesures charmantes de quatuor révèlent un musicien vraiment doué. Cette audition a pu être pour lui une leçon dont il saura, souhaitons-le, tirer profit.

S'il a assisté au concert de M. Magnard, il aura pu se rendre compte des progrès inouïs que sait réaliser un travail acharné et consciencieux, sans préoccupation de se donner un genre ou d'adopter une attitude. Recueilli, silencieux, vivant loin des agitations, on savait M. Magnard occupé à un drame et à des œuvres symphoniques, et subitement il nous fait entendre dans leur ordre chronologique sa 2e *Symphonie*, puis une *Ouverture*, des poèmes pour voix, et un émouvant *Chant funèbre* de l'accent le plus poignant. Et peu à peu la pensée s'éclaircit, l'harmonie se simplifie, toujours on devine la même main, la même inspiration, mais celle-ci est plus ferme; l'orchestration appuyée sur des basses mieux choisies et plus solides (c'est là le secret de la belle sonorité) devient plus homogène, et la 3e *Symphonie*, point culminant de cet inoubliable concert, se révèle avec son premier morceau si bien ordonné, ses danses pittoresques, et son *finale* qu'il n'est pas exagéré de déclarer admirable. C'est une joie d'avoir à signaler un musicien, un vrai musicien nouveau. Nous éprouvons cette joie en parlant de M. Magnard. Ne croyons pas cependant, comme certaines critiques, qu'il soit un phénomène de génération spontanée. Sans doute il a, par lui-même, beaucoup travaillé, mais dans la voie sûre où il marche il a été engagé et guidé par un maître, et je sais que M. Magnard ne me démentira pas si je dis qu'il est, avec *Fervaal*, la plus belle œuvre de M. Vincent d'Indy.

PIERRE DE BRÉVILLE.

La mort survient comme un voleur... avec une cruauté féroce elle nous vole un musicien, un des meilleurs, un des plus aimés, un des plus justement admirés.

Nous aimions Ernest Chausson parce qu'il était bon; parce

qu'il était doux et bienveillant ; parce que, à l'exemple de son maître César Franck, inébranlablement attaché à certains principes d'art qu'en sa conscience il jugeait les seuls vrais, il n'avait jamais cependant un mot amer pour ceux qui n'adoptaient pas sa pensée, ou qui la combattaient ; parce qu'il était pour nous un modèle, parce qu'il était expressément l'Ami.

Nous l'admirions parce que sa sensibilité, sa bonté tendre se peignent dans son œuvre, parce qu'il écrivait sa musique au rythme de son cœur.

Et nous pleurons parce qu'un accident tragique a fait de tout cela un souvenir... et les larmes versées devant cette tombe si injustement ouverte sont le seul témoignage que, anéantis par la soudaine catastrophe, nous puissions apporter aujourd'hui, au cher disparu, d'une affection et d'une admiration qui vivront toujours.

P. B.

ART MODERNE

Expositions Jongkind. — Puvis de Chavannes. — Seyssaud. — Simon Bussy. — K.-X. Roussel. — Memento

Si l'on se prend d'un enthousiasme à présent aisé devant quelqu'une des toiles merveilleuses de Claude Monet, le plus grand de tous les paysagistes, il est bon de se reporter, parfois, de plusieurs années en arrière, de réfléchir aux efforts des premiers novateurs disparus. La vision rêveuse d'une impression de nature, sous l'influence diversement agissante de l'heure, de la saison, du climat, occupe, dès longtemps, les efforts de maint peintre. Antoine Watteau, mieux que les Hollandais ou Ruysdael (je m'arrête, cependant, au nom seul de Vermeer de Delft), mieux, à coup sûr, que Poussin ou même Claude Gellée, s'émut à composer un paysage palpitant dans l'atmosphère. Turner fit, avec délicatesse, l'emploi, plus expérimental, comme aussi plus exclusif et pénétrant, du procédé, lequel s'en revint, grâce à l'intermédiaire de Constable, de Bonnington aussi et encore de Delacroix, initiateur prodigieux à toutes recherches d'expression en ce siècle si fécond, en France définitivement, avec Rousseau et Corot, avec Claude Monet, Pissarro et Sisley.

A côté de tels glorieux artistes, il y a, estimables pour la sincérité de leurs tentatives, pour leur rôle historique unissant clairement la stabilité d'un passé réfléchi à l'audace victorieuse des plus neuves réalisations, une série d'artistes

probes dont l'œuvre ni le nom ne doivent périr. De ceux-là **Jongkind** est le plus pur.

Certes, à première vue, l'exposition de ses tableaux et aquarelles, chez Durand-Ruel, n'émerveille pas particulièrement. Ce sont des ciels lunaires et floconneux, en cirques, des nuages rampant autour du brillant disque nocturne, d'autres bleutés très pâles, conventionnels, la lumière n'en provient pas; souvent l'instant reste figé, les eaux sombres se glacent, le bois trop parfait des bateaux dort sur le canal qu'il ne charge pas... oui! mais, en dépit de cette sécheresse d'exécution, on sent peu à peu se dégager une volonté d'émancipation lente et sincère, pas de révolte, soit! une étude patiente et minutieuse vers plus de liberté. Voici vivre et frissonner le mouvement des rues (ces tableautins où s'agitent, 1876, la rue St-Séverin, et, 1878, la rue St Jacques, je les choisirais parmi l'œuvre entier du peintre); les eaux frémissent et boivent des rayons de la lune, des patineurs, à Overschie, s'agitent ici et là, des sites se mouvementent et tressaillent.

Pourtant, je ne remarque pas un triomphe complet : toujours en quelque partie de chaque toile, le poncif se tapit et demeure et stérilise, plus ou moins, le bel effort tenté.

Jongkind est incomplet. Mais comme il a débuté pauvrement, comme il s'est grandi de toute sa sincérité réfléchie, comme il a voulu ouvrir les yeux, comme il a, peu à peu, compris mieux et plus vrai! Ce qu'il a fait n'exalte peut-être pas une ferveur d'enthousiasme, mais assure à sa mémoire l'universalité de l'estime et du respect. Ses petites conquêtes, au reste, ne se perdent pas, et plus d'un impressionniste d'aujourd'hui les connaît et en profite.

§

Il faut, avant le 13 juillet, visiter, à la galerie Durand Ruel encore, la belle exposition de tableaux, esquisses et dessins de **Puvis de Chavannes.** S'il n'y a là, sinon par cartons ou maquettes, aucune, évidemment, des grandes œuvres décoratives, on s'y rendra, mieux que partout ailleurs, un compte à peu près exact de ce que furent, par la volonté, l'effort et le progrès de l'art du maître. On y trouve des tableaux de toutes les périodes de cette vie si féconde, depuis ce plantureux et grave *portrait de l'artiste* ou cette *Pietà* (de 1850) conçue dans un mouvement et une harmonie des couleurs qui font songer à Delacroix, depuis cet *Incendie* étrange et tumultueux,

de 1857, que j'ai, déjà, précédemment, signalé aux lecteurs du *Mercure*, jusqu'à cette *Madeleine* blonde, nue, méditative dans un paysage âpre et sobre, qu'il a signé en 1897. Cinquante années de labeur réfléchi, sûr, hautain ! Comme rien n'a détourné ce rêve, au jour où il s'est apparu ! Austérité merveilleuse de ce vouloir fécond et souverain. Ah ! celui qui tenterait une étude de ce que vraiment dut être un esprit si noble, qui assisterait, pas à pas, à l'éclosion de cette claire intelligence, patiente et souple, pourrait surprendre s'éveiller, grandir et triompher, non sans, au début, mainte incertitude et quelque tâtonnement, un art pensif et profond d'attitudes parmi du rêve, analogue à nul autre sinon, par la chaîne mystérieuse d'une secrète tradition interrompue, à l'art simple et si grand qu'innova lorsqu'il peignit, à fresque, quelques épisodes de la vie de saint François d'Assise, le florentin Giotto !

Il n'est pas possible, ici, d'insister. Les œuvres de Puvis de Chavannes ne sauraient plus être analysées, tout le monde les porte présentes, en soi. Il suffit de savoir qu'on trouvera réunis quarante-sept tableaux et esquisses (*les Femmes au bord de la mer*, *l'Espérance*, *la Décollation de St-Jean-Baptiste*, *le Rêve*, etc., plus, réductions ou études, *le Pauvre Pêcheur*, *Ludus pro patria*, *Marseille*, *colonie grecque*, tel fragment de la décoration de l'Hôtel-de-Ville ou du Panthéon, etc..., etc...), dix pastels (et ce sont ces admirables nus féminins dont, à jamais, on se souvient), enfin, une série merveilleuse de dessins, études, portraits, recherches de tous genres qui attestent la singulière probité, tenace et réfléchie, qui était le moyen suprême de ce grand maître.

§

On nous présente **M. René Seyssaud** (galeries Vollard) comme une sorte de naïf petit paysan provençal, sans étude, sans éducation d'art, simplement enthousiaste de tout ce qui l'entoure et désireux de rendre, âprement, du mieux qu'il peut, la sensation profonde que lui donne la nature de son pays.

C'est un paysan. Il vit parmi les roches calcinées ou les lourds terreaux de sa contrée natale, en pleins champs, sous les ciels orageux et tragiques, auprès des mers ou parmi les travaux de la glèbe. Il s'ingénie, dans une manière de candeur exaspérée, à figurer les scènes qui l'ont ému, sans plus haute préoccupation d'agencement ou d'harmonie. Il va, il va, brutalement, pousse jusqu'à s'en éblouir les couleurs de son

improvisation toujours abrupte et inattendue, rencontre, en passant, des tons ou des gestes vigoureux d'une étonnante justesse qu'un autre, plus habile, eût négligés, il va loin et profondément, maintes fois, quand il ne chavire pas dans l'excès même de sa manière spontanée et instinctive.

Au demeurant, un peintre de fougue et de tempérament, servi par une audace juvénile qu'aucune contrainte ne corrompt; il sera grand s'il s'observe lui-même, se découvre et se dirige.

§

Bien différent M. **Simon Bussy**, dont quelques pastels furent exposés, plusieurs jours, chez Durand-Ruel. Savantes compositions d'élégance, autour du bassin, sur les terrasses, ou au pied de la façade sombre du Luxembourg, des promeneurs, maintes femmes fleuries, des enfants se groupent ou marchent, et c'est un charme, parfois un peu suret, de corolles dont affolent les parfums pénétrants, un sourire de volupté discrète, une grâce délicate qui jamais ne se dénient. On est réduit et ravi en une extase comme lumineuse, par l'apparition d'un jeune artiste qui saisit, avec une si légère sûreté, les correspondances graciles qui font d'une réunion féminine, avec ses délicates robes vernales, un parterre odorant des plus divines fleurs.

§

De M. **K. X. Roussel**, pastelliste lui aussi, nous avons admiré chez MM. Berheim jeune et fils, de suaves agencements de paysages calmes, avec des attitudes antiques et familières. Une femme nue est couchée parmi l'herbe des prairies, des baigneurs, des nymphes familières du ruisseau avec des enfants, telle féerie, où la Bacchante, flamme sûre au brûlant soleil d'été sous le ciel d'un azur âpre; ailleurs, c'est Adonis expirant ou bien le Cygne divin dans les bras de Léda. Souci qui ne se manifeste pas à saisir au passage telle expression de la lumière, mais plus hautement décoratif il se veut doué d'un sens harmonieux de la grâce des heures et des lyriques enthousiasmes. Tout vise ici, tout atteint, avec une noblesse diverse et fleurie toujours, à des motifs d'une sorte de décoration, je dirai, avec fraîcheur, virgilienne ou idyllique. La rêverie de M. Roussel est exquise autant que pure.

§

Memento.—Diverses ventes importantes se sont succédé, ce printemps fini, et d'admirables tableaux ont passé aux enchères.

Collection Victor Desfossés : De **Courbet**, qui en était l'orgueil, l'immense et célèbre *Atelier du Peintre, allégorie réelle*, étonne et déroute, le *Repos* est plus charmant. Des **Daumier** (les *Lutteurs, Sortie de l'Ecolier*, etc.), des **Corot**, **Millet** (la *Barque* de pêche sur la vague claire et pâle), un délicieux *Printemps* de **Théodore Rousseau**, lumineux et vibrant, un **Delacroix**, des **Monet**, etc...

Collection Doria : **Barye**, **Corot**, **Goya**, d'admirables **Cézanne** et des **Daumier** prodigieux, surtout le très célèbre et trop peu connu *Wagon de 3e classe*, je me souviens l'émerveillement, en 1889, à la *Centenale!* des **Manet**, la *Pensée* de **Renoir**, et une série incomparable de dessins.

Collection Dachery : **Jongkind**, **Monet**, **Pissarro** et **Sisley**; enfin, la *Succession de Mme M. Richard* avec la *Médée merveilleuse* de **Delacroix !**

Exposition de dessins originaux et croquis de M. **Henri Boutet** à la librairie Ollendorff.

Les dessins légués par **Puvis de Chavannes** à la Ville de Paris sont exposés au Musée Galliéra.

ANDRÉ FONTAINAS.

PUBLICATIONS D'ART

Les Livres : Georges Denoinville : *Sensations d'art*, Girard et Villerelle, 3 fr. 50. — Charles Saunier : *Les réclamations d'objets d'art par la fabrique de Saint Germain-des-Prés à l'époque du Concordat*, Extrait du bulletin de la Société Historique du VIe arrondissement de Paris. — Raymond Bouyer : *L'Art et la Beauté aux Salons de 1898 ;* bibliothèque de « L'Artiste. » — Les Revues : *Les Maitres du Dessin ; Les Maitres de l'Affiche : L'Estampe Moderne ; L'Art Décoratif ; L'Estampe et l'Affiche ; La Chronique des Arts ; Le Journal des Artistes ; Le Moniteur des Arts ; La Revue des Beaux-Arts et des Lettres ; Le Courrier Français ; Le Rire ; Le Studio ; The Artists ; Innen-Dekoration ; Deutsche Kunst und Dekoration ; Mir Iskousstva ; Pel et Ploma.* — La Petite Estampe : *Les Maitres de la Carte Postale.* — Affiches récentes.

Les Livres. — M. Georges Denoinville nous livre en un volume d'une parfaite impression ses **Sensations d'art** (deuxième série). C'est un recueil de courts comptes-rendus, faits au jour le jour, des expositions et des événements artistiques. M. Georges Denoinville a su donner à ses notules un charme concis à quoi se mêle une érudition discrète et l'on relit avec plaisir ces pages de carnet que le souci forcé de l'actualité eût pu rendre éphémères. Deux gravures, d'après Jules Valadon, contribuent à rehausser l'intérêt du livre par la gravité sereine de leur mélancolie et de leur douleur.

Je signale au point de vue documentaire une brochure de M. Charles Saunier, sur **Les Réclamations d'objets d'art par la fabrique de Saint-Germain-des-Prés à l'époque du Concordat** et un compte rendu des **Salons de 1898** fait par un compréhensif et un poète, M. Raymond Bouyer.

Les Revues. — **Les Maîtres du Dessin.** — Voici une publication qui arrive à son heure. Il est heureux que l'on revienne et que l'on tâche à ramener les artistes eux-mêmes à l'admiration du dessin, trop négligé aujourd'hui, bien qu'il soit, comme le dit M. Roger Marx, *l'âme même de tous les arts.*

Les Maîtres du Dessin formeront une sorte d'anthologie qui rendra aux amateurs des arts plastiques le service que rendent aux amis des lettres les recueils de « morceaux choisis ». La première année sera consacrée à la publication des principaux dessins du musée du Luxembourg. Ensuite les organisateurs s'efforceront de produire au public les plus curieux documents laissés par les maîtres de tous les temps et de tous les pays. Pour ce, ils n'hésiteront pas à fouiller dans toutes les collections publiques et privées pour en vulgariser les trésors.

M. Roger Marx écrit dans sa préface de la nouvelle publication : « A la fois recueil d'estampes, répertoire de modèles et illustration documentaire de l'histoire de l'art, elle offre une source d'avertissements aux afflux sans cesse renouvelés. »

Sommaires des deux premiers fascicules :

N° 1 (mai). — Degas : *Danseuse sur la scène ;* Meissonier : *Etude pour les joueurs de boule ;* Gustave Moreau : *L'Apparition ;* Puvis de Chavannes : *Etude pour la décoration du Musée d'Amiens.*

N° 2 (juin). — Bracquemond : *Portrait d'Edmond de Goncourt ;* Cabanel : *La Naissance de Vénus ;* Dagnan-Bouveret : *L'Accident ;* Auguste Rodin : *Saint-Jean Baptiste.*

Les Maîtres de l'Affiche (juin). — Au sommaire : *La Pieuse Erreur*, par Willette ; *Les Buttes-Chaumont*, par Chéret ; *Chocolat de la Compagnie française*, par Steinlein ; *Venise*, par Hugo d'Alési ; *Inland Printer*, par Bradley.

L'Estampe Moderne (mai). — Au sommaire : *Imperia*, par Agache ; *Valmy*, par Willette ; *L'Enfant*, par G. Dubufe ; *La Poupée*, par M. Delorme.

L'Estampe moderne, qui ne devait d'abord paraître que durant douze mois, clôture avec le présent fascicule, sa deuxième année. Malgré le succès, les éditeurs en interrompent

la publication, pensant que « les tentatives de ce genre doivent avoir une durée forcément déterminée, sous peine de lasser les amateurs et de tomber en défaveur ». Nous ne pouvons que féliciter MM. Piazza et Masson d'avoir fortement contribué à « ranimer et à répandre le goût de l'estampe ». Nous souhaitons à leurs prochaines entreprises dans le même but d'être accueillies par le public avec la même faveur qu'il accorda à juste titre à la publication désormais défunte.

L'Art Décoratif (15 juin). — Compte-rendu de la sculpture, de l'art appliqué et de l'architecture aux deux Salons. Nombreuses reproductions d'œuvres de Rodin, Falguière, Constantin Meunier, Jef Lambeaux, Bourdelle, etc...

L'Estampe et l'Affiche (15 mai). — M. André Mellerio agite la question d'un « Salon de la Gravure ». C'est là une idée excellente étant donné que personne ne visite les salles de gravure aux salons officiels.

Articles sur la gravure sur bois, l'eau-forte et la lithographie aux Salons.

La Chronique des Arts (20 mai). — La Chronique défend la salle Caillebotte au musée du Luxembourg. Une fois de plus je tiens à dire que la création de cette salle est néfaste à l'art même qu'elle représente, étant donné que, sauf un ou deux beaux morceaux, il n'y a là que des études, des fonds d'atelier, et qu'il est vraiment regrettable que le public puisse croire une minute que les œuvres réunies au Luxembourg représentent l'apport de l'impressionnisme. La vraie Salle Caillebotte, je ne me lasserai jamais de le dire, elle est chez Durand-Ruel et chez Georges Petit. Il est regrettable que nos musées laissent à des marchands le soin de recueillir les incontestables chefs-d'œuvre des Manet, des Monet, des Sisley, des Renoir, des Pissarro. La salle Caillebotte ne peut qu'induire en erreur le visiteur inaverti.

Le Journal des Artistes (4 juin). — Article de M. G. D. sur *Le Musée Gustave Moreau*, dont l'ouverture, qui devait avoir lieu en avril, sera probablement reculée jusqu'à la fin de l'année.

« En ce moment, dit M. G. D., le vieil et fidèle ami de Gustave Moreau, qui a été chargé par lui de l'exécution de ses dernières volontés, s'occupe avec un pieux dévouement de l'exposition de l'œuvre colossal laissé par le maître dans sa maison. Et c'est un travail énorme, difficile, délicat, qui soulève à chaque instant des problèmes d'installation dont la solu-

tion exige l'ingéniosité la plus féconde en combinaisons et en inventions pratiques et originales.

» Le nombre des peintures à l'huile est de 800, et beaucoup sont des toiles de très grandes dimensions; celui des aquarelles de 350; et il y a plus de 4 000 dessins à cartons! Or, l'immeuble ne comprend que deux ateliers-galeries, qui mesurent en longueur une trentaine de mètres et une dizaine en largeur, et quelques pièces d'appartement, exiguës, d'une disposition et d'un éclairage peu favorables à des œuvres d'art. On avait songé, un instant, à convertir en galerie pour les aquarelles une petite cour extérieure, donnant sur des jardins; une servitude interdisant sur ce point toute construction n'a pas permis de réaliser ce projet. Il faut espérer qu'un jour prochain les propriétaires voisins, en considération de l'affectation de l'immeuble en musée public, renonceront à exiger le maintien de cette servitude, la construction rêvée n'étant point de nature, par ses petites proportions et par son caractère artistique, à constituer un voisinage fâcheux, qui puisse, par ses conséquences, faire regretter cet acte de gracieuseté.

» Sur les parois des ateliers-galeries sont fixés les grands tableaux, encadrés dans des bordures légères, du meilleur goût. Malheureusement, faute de place, on a dû les serrer les uns contre les autres, alors qu'ils auraient gagné à un écartement, en raison de l'intensité de coloris de chacun d'eux. Dans des meubles carrés de milieu, divisés en quatre compartiments de pénétration intérieure, et pivotant afin de faciliter l'exposition en bon jour, on a inséré les petits tableaux et les esquisses, superposés par dimensions, de façon à permettre pour ainsi dire de les feuilleter comme des pages d'albums.

» Tous les soubassements au-dessous des fenêtres sont couverts d'aquarelles et de dessins disposés habilement en volets; et dans les entre-croisées des tambours ont été installés pour multiplier les surfaces de parois; et là, également, les tableaux seront montés sur pivots, pour qu'on puisse à volonté les présenter à la lumière.

» Sans aucun doute, toute cette installation est une merveille d'ingéniosité; elle provoquera de l'admiration comme tour de force, analogue à ceux de Robert-Houdin; mais, on en aura le très vif regret que l'organisation du musée n'ait pu exposer en évidence, et dans des conditions normales, tant d'œuvres d'un si haut intérêt artistique, représentant, dans un superbe ensemble chronologique, toute la production de cinquante ans d'un labeur constant et acharné.

» Ce sera bien là, en effet, la physionomie, le caractère et la moralité de ce musée : l'exposition d'une vie d'artiste au dix-neuvième siècle, dans le milieu familial et intime où il est né, où il a travaillé et où il est mort, en terminant, pour ainsi dire, la palette à la main, une des plus belles et des plus fécondes carrières artistiques qui se puissent voir en notre temps. »

Comptes rendus des deux Salons par MM. Guyon-Verax, Hoffmann, Cortès-Gaillard et Mangeant.

Le Moniteur des Arts *(passim)*. — Comptes rendus des Salons par MM. Maurice Méry, Léon David, Emile Cardon et C. d'Hennebaut.

La Revue des Beaux-Arts et des Lettres (*passim*). — Comptes rendus des Salons par MM. Léon de St-Valéry et Fagus.

Le Courrier Français (11 juin). — Synthétique dessin de Willette : « ... Plet des Curses ! »

Le Rire *(passim)*. — Dessins de Faivre, Léandre et Caran d'Ache.

Le Studio (15 mai). — Reproduction en couleurs d'un panneau d'émail par George Frampton. Reproductions de gracieuses joailleries de George Frampton et de très décoratifs et hiératiques vitraux de Franck Brangwyn. Quelques toiles de Byam Schaw.

The Artist (juin). — Très bonne étude accompagnée d'illustrations sur Jean Baffier.

Innen-Dekoration (juin). — Cette publication, que dirige M. Alexandre Koch à Darmstadt, devient de plus en plus luxueuse. Elle tient ses lecteurs au courant de tout ce qui concerne la décoration intérieure et l'architecture.

Je la recommande à tous ceux que préoccupe le mouvement décoratif moderne. Nous ne possédons pas en France de revue similaire.

Deutsche Kunst und Dekoration (juin). — Je recommande aussi aux mêmes lecteurs cette revue, également dirigée, avec habileté et science, par M. Alexandre Koch. Elle est similaire de la publication française *Art et Décoration*, mais elle est plus fournie et présente un grand intérêt au point de vue de la considérable production de l'étranger.

Mir Iskousstva (Le Monde Artiste, nos 11-12). — Etude de M. C. Balmont sur *Goya* (neuf reproductions). Sept repro-

ductions d'œuvres de Degas et hors-texte de Th. Gainsborough, S. Korovine, A. Verocchio et Degas.

Pèl et Ploma (3 et 10 juin). — Premiers numéros d'un confrère de Barcelone auquel nous souhaitons la bienvenue.

La Petite Estampe. — **Les Maîtres de la Carte Postale** viennent de mettre en vente de nouvelles cartes de MM. E. Couturier, E. Delâtre, H. Detouche, G. Durangel, G. d'Espagnat, Jossot, L. Lebègue, A. Lyongrun, G. Paraf-Javal, Sloog, R. Thomen et P.-E. Vibert.

Affiches récentes. — Imprimerie Champenois : **Hamlet**, par Mucha.

Imprimerie Vercasson : **Sources Romaines** et **Cleveland Car**, par Misti.

Ateliers Hugo d'Alési : **Le Vercors.**

Imprimerie Camis : **Amara-Blanqui**, par Guydo.

Imprimerie Chaix : **Les Fêtes de Paris**, par Georges Meunier. — **Paris en 1400**, par René Péan.

Imprimerie Mauber : **Restaurant du Palmarium**, par Rœdel.

Imprimerie Chardin : **Savon Icilma**, **Juanita Théro**, **La Belle Guerrero**, **L'Orient**, par Pal.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

LE MEUBLE ET LA MAISON

Eglises. — Nécessité d'un regard rétrospectif. — Ecoles archéologiques (roman, ogival, italien, etc.). — Les Innovateurs : l'église mondaine; l'église du peuple. — Architectes à l'œuvre : MM. Woog, Bertin, Abadie, Laloux, de Baudot.

Ce n'est pas une « grosse affaire » qu'une église. Il n'y a pas à comparer les huit cent mille francs qu'a pu coûter St-Pierre de Montrouge, par exemple, avec les huit millions du moindre hôtel cosmopolite. En revanche, une église offre — faut-il le dire? — autre occasion d'art!

Aussi les Salons (1) se montrent-ils peu hospitaliers à ce genre de projets.

Or, nous ne vivons plus en ces âges glorieux où s'élevèrent des milliers de blanches cathédrales, — adorables monuments d'inutilité publique. Il nous faut donc prendre tout le dernier demi-siècle pour saisir ce qu'aura été notre architecture reli-

(1) Pour ne blesser, cette année, aucune susceptibilité, nous ne parlerons point des salons.

gieuse : la demi-douzaine de temples en construction ne s'expliquant que rattachée à ce mouvement général.

§

En cette seconde moitié du XIXe siècle, les architectes virent l'Eglise selon deux esprits :

1° Les uns n'y travaillèrent que comme à la demeure d'une religion d'autrefois. « Elle ne répond plus, pensaient-ils, aux besoins modernes. » Et ils se constituèrent archéologues. Ils firent des pastiches. Car tel est le châtiment de quiconque a cessé de saisir l'Eternel dans le présent.

2° Les autres aperçurent, devant eux, les Croyants. Hommes levés, ainsi qu'en tant de siècles divers mais tous originaux, vers le Ciel, et issus, à leur tour, d'un âge spécial, avec des questions personnelles, une angoisse non moindre. Par quelle forme d'art les abriter, les unir ?

Car nous ne voulons pas admettre que quelques-uns de ces architectes aient déchu à chercher de puérils « symboles » dans les lignes : si à telle droite ou à telle courbe correspond telle idée chrétienne ; ces jeux d'enfants amusent sur le papier, voire en maquettes de plâtre. Et l'on comprend que, pour captiver les cerveaux des plus humbles, d'anciens prédicateurs en aient usé. Mais ce serait bien méconnaître le maternel sourire des imaginations médiéviques que de prendre lourdement à la lettre les allégories ravissantes de leurs commentaires, non plus que des bestiaires, volucraires, etc. Le moderne oublie toujours, en ces questions, le *grain de sel*... et l'oiseau bleu s'envole !

§

Aux Archéologues d'abord. Tels jouirent d'une admirable habileté, qui est, dans leur cas, le dernier mot de l'art.

Du roman s'inspira *St-Ambroise* (Paris), encore que la maigreur des flèches et l'ensemble aient un air ogival : car le détail n'y sort jamais du roman. De même pour l'église de *St-Cloud*.

A l'ogival recourt Ballu pour *Ste-Clotilde*. Hélas ! quel Ange dédaigneux s'assit sur les tours ? Vexée, elle en garda son visage froid et sec. A la très smart paroisse, combien préférable, de Lassus, *St-Jean de Belleville*, bien digne d'un rival de Viollet le Duc, ainsi que *St-Bernard* à la Chapelle, d'un XIVe souple et intéressant : autour de cette dernière, sur

la place encadrée d'écoles, il règne un calme de cloîtres... En *Ste-Eugénie*, Boileau, que le programme astreignait à l'archéologie, se libéra par des voûtes de fer, telles que les eût cherchées de nos jours un architecte du grand siècle (du XIIIe bien entendu!). Enfin à *St-Denis*, en face de la majestueuse Basilique, Viollet le Duc ne défaillit pas, dans la jolie silhouette de l'église neuve : à vrai dire, ce n'est plus seulement du savoir. Il crée, avec ces voûtes annulaires en briques, jetées entre de puissants arcs de pierre, il crée avec cette nef un peu basse et si large entre ses bas-côtés étroits.

Triste copie d'une basilique romaine, *St-Vincent-de-Paul;* et *Notre-Dame-des-Champs*, où s'ajoutèrent, à la décadence italienne, des détails à en faire reculer les maîtres les plus dégénérés !

Les Innovateurs furent de deux sortes :

Les premiers ont voulu réaliser dans l'église ce théâtral qu'ont introduit les Jésuites (dignes pendants de la Réforme et du Néoclassicisme). Hantés des magnificences des cours, ils surchargent leurs édifices d'ornements, que date trop bien l'esprit industriel et machinal de notre époque. Ainsi dans *St-François-Xavier*, ce chef-d'œuvre du mauvais goût contemporain. Devant la *Trinité* du dilettante Ballu, un sourire vient, à retrouver en la façade les mêmes éléments qu'en... Nostre-Dame : tant le programme importe peu ! C'est le cas aussi de Vaudoyer, dans sa *Cathédrale de Marseille*. Tandis qu'à *St-Augustin* l'artiste, évitant le clinquant et l'encombrement niais de ses rivaux, a donné impression de splendeur (écoutez-y plutôt Gigoux, aux orgues...), malgré les campaniles qui entourent la coupole, malgré des portes étriquées et le double emploi, à l'intérieur, entre les longues colonnes de fer et les piliers où elles s'appuient.

Mais on peut voir, dans l'Église, sans tomber au protestantisme (qui n'y a rien vu du tout), autre chose que n'ont vu les Jésuites. Las des pompes emphatiques, se détournant de l'apparat des monarchies absolues, le Constructeur considère les masses agenouillées, où réside le vrai Catholicisme : pour elles, celui-ci va reprendre les qualités primordiales de pauvreté, mais belle, de sévérité dans la forme, d'indulgente charité dans le fond. Ainsi prie un peuple libre. Or cette pauvreté s'accorde précisément avec celle des moyens d'art dont nous disposons.

La première tentative en ce sens paraît en *St-Lambert* à

Vaugirard, où l'architecte fut encouragé par l'étude des romans (qui, de même, s'étaient arrachés à la barbarie pour créer leur œuvre si simple et si glorieuse). — Plus tard, vint Vaudremer : inclinons-nous à ce nom, où semble s'abriter la naissance d'un art futur, grandiose ! Il débute par *Montrouge*. L'effort est superbe. Une seule tour (comme à St-Lambert) surmonte un petit porche dans l'axe de la facade, — mais puissante, bien coiffée, en fière silhouette : on ne la destine pas aux volées des bourdons splendides ni aux carillons, mais aux simples et rares cloches, à la cloche unique parfois dont la prière moderne appelle les fidèles. Nef couverte de fermes en bois, murs nus portés par des colonnes et percés de fenêtres sans ornement aucun Sans doute, nous n'avons pas là un de ces monuments par qui le moyen âge nous arrache des cris, des larmes; ce n'est même pas le chef d'œuvre parfait. Mais y parle un langage profond, où pas un mot ne détonne. — Il y a progrès, toutefois, dans *Auteuil :* si la porte, coupée en deux par une colonne de pierre, ne laisse que des passages trop étroits, quelle parfaite ordonnance dans la façade, et l'étrange et charmant clocher ! Pourquoi faut-il que le manque d'argent nous ait privés de la coupole large et basse qui devait couvrir le transept? — D'Auteuil s'inspire évidemment l'Eglise d'*Amiens*, et de M. Vaudremer viennent encore l'église d'*Albert* par M. Dutoit, et même, quoique regressée au roman, celle de *Neuilly*.

§

Cette féconde influence continue dans les constructions de l'heure actuelle : en *Bretagne*, avec M. Woog, dont nous vîmes le projet au salon de 97, et à *Aix-les-Bains* (M. Bertin).

Elle triomphera des déplorables archaïsmes du *Sacré-Cœur* de Paris et de la *basilique de St-Martin* à Tours.

Dans le premier édifice, des morceaux énormes ne sont que les agrandissements, à grand renfort de temps et d'argent, de parties empruntées aux diverses églises de l'Ouest et du Sud-Ouest de la France, à St-Front de Périgueux entre autres, qu'avait restauré d'ailleurs M. Abadie. Mais la façade mesquine est digne d'un marché de petite dimension. Elle a cependant, qui le croirait? le point de départ qu'eurent les célèbres façades d'Angoulême et de Ste-Croix de Bordeaux. Seulement, par derrière, en caricature de St-Front, des cou-

poles s'entassent, pluie de bonnets de coton chue du ciel sur Paris. Et la tour que, Dieu merci, la Savoyarde lézardera à la première volée !

Or sachez que *St-Martin de Tours*, du célèbre Laloux, est pire. Ce qui n'y est pas roman est byzantin, voire pompier. Mais quel byzantin ! quel roman ! et même quel pompier !! Une coupole panthéonesque s'étrangle au sommet, et puis se renfle, — et figure un Monsieur agitant les bras. Des fermes en bois, tranchées d'un couloir dans leur axe en bois plein, couronnent la nef. Au bout de celle-ci, un mur de pignon, avec, plus basse que la nef, une arcade en plein cintre. Et derrière, une surprise : le trou que ferme la coupole, — juste où l'arcade faisait prévoir quelque coupole basse...

§

En son propre nom, M. de Baudot livre une bataille nouvelle au passé. Est-ce que cette matière admirable de souplesse et d'audace, le Ciment Armé, va dater de lui son avènement? Oh, les voûtes, les folles flèches à tenter ! Ce serait tout un art nouveau.

L'émouvante aventure, de M. Baudot l'entreprend là-haut, avec *St-Jean de Montmartre;* déjà est élevée une curieuse crypte. C'est dans le passage de l'Elysée des Beaux-Arts, en face du Théâtre-Libre d'antan, où renaquit l'art dramatique.

L'église renaîtra-t-elle aussi au fond du passage prédestiné?

Attendons avec anxiété l'achèvement d'une œuvre qui sera peut-être l'une des premières pierres de la société future.

LES XIII.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Faut-il créer, dans l'Académie royale de Belgique, une *classe* de littérature française? Telle est la question que la revue *Durendal* a posée à nos principaux écrivains. Les plus connus, à part deux ou trois exceptions, se sont prononcés négativement.

Cette création n'aurait aucune utilité, a répondu M. Edmond Picard. Semblable Académie ne serait qu'un mauvais pastiche de l'Académie française qui n'a déjà que peu de raison d'être.

A quoi servirait cette Académie? se demande à son tour M. Eugène Demolder. Ce n'est pas elle qui aurait suscité ceux

de nos écrivains lus aujourd'hui dans le monde entier et même traduits dans les principales langues des peuples civilisés. Et le romancier de la *Route d'Emeraude* signale parmi les plus gros inconvénients que présenterait cette Académie d'écrivains Belges, que les premiers académiciens seraient forcément nommés par le gouvernement. C'est assez dire que sous le régime catholique et conservateur actuel, on n'élirait que, des écrivains orthodoxes et bien pensants, comme sous un gouvernement démocratique, ou socialiste, on serait tenté de nommer les rédacteurs de la *Réforme*, du *Peuple* ou de l'*Art Moderne*.

M. Henry Maubel, aussi, se déclare catégoriquement contre cette création inutile, voire malfaisante.

M. Louis Delattre résume sa pensée en cette jolie comparaison :

« Une si petite fille que notre littérature, on la voudrait déjà serrer du corset académique et « procuster » du brodequin de l'Officiel? Non, n'est-ce pas, vous ne le laisserez pas faire? Songez qu'en 1635 où Richelieu prit fantaisie de réunir ses hommes de lettres, Villon, Rabelais, Ronsard et Montaigne, étaient morts de longtemps. Quatre siècles de production continue avaient formé une tradition française. Et c'était une solide commère, capable de se défendre, que le cardinal livrait aux entreprises des Gombault, des Conrart, des Lamothe et autres immortels inconnus... Encore le commerce de ces vieux Messieurs anémia-t-il si singulièrement la gente dame que, longtemps, elle passa pour mourante! Ah! laissons donc courir notre petite fille à sa fantaisie! Durant quelques siècles encore, laissons-la mûrir au loisir du bon soleil libre. Nous, nous n'y serons plus. Mais j'ose parier, allez, qu'il se présentera bien, et plus tôt que nécessaire, quelque compagnie de podagres pour enclore, dès qu'elle sera nubile, notre littérature aux gages, et la contraindre aux tristes jeux des dictionnaires, des palmes et des couronnes! »

On n'exprime pas plus fraîchement une pensée juste. Et d'ailleurs, pourquoi deux Académies françaises puisqu'il n'y a qu'une langue française? On comprend, à la rigueur, en ce pays, une Académie flamande, quoique comme dans toute académie les membres de celle-ci se recrutent, à deux ou trois noms près, dans un monde de savantasses et de poétereaux de province. On admettrait une Académie wallonne, surtout au point de vue des recherches « folkloristes ». De même l'existence d'académies bretonnes, provençales, voire auvergnates

ne serait pas tout à fait dénuée d'intérêt. (M. Maeterlinck prétend, non sans persiflage, que celles-ci existent.)

Mais il est des raisons plus hautes, des raisons essentielles qui condamnent une Académie française à Bruxelles. Comme l'a fort bien dit M. le professeur G. Kurth, de l'Université de Liège, il est de l'essence du travail artistique de devoir ses chefs-d'œuvre à la méditation solitaire et à l'inspiration personnelle. J'ajouterai que les groupes, les collectivités d'écrivains, comme on dit aujourd'hui, ne valent que par les sympathies qui les ont formées, par l'effort d'art commun, les aspiration opportunes nées des circonstances. Voilà même pourquoi les plus méritants de ces cénacles n'ont qu'un temps. En s'éternisant, en perdurant, pareilles associations d'artistes ont souvent compromis le bien réel qu'elles avaient créé. C'est assez dire qu'une Académie officielle de littérateurs, donc une institution permanente, serait plutôt nuisible aux lettres de cette contrée.

M. Maurice Maeterlinck conteste en termes précis la nécessité de fonder, ce qu'il appelle avec esprit, une nouvelle académie... régionale. M. Charles Van Lerberghe ne ménage pas l'ironie dédaigneuse aux « arrivistes » et aux fonctionnaires de lettres qui composeraient certainement, parés d'un bel uniforme, le plus gros du « sein » de la docte compagnie. « Nous verrons sans doute par cette enquête, dit le poète des *Entrevisions*, que les écrivains belges dont une académie pourrait vouloir, seront précisément ceux qui ne voudront pas d'elle. Dans ces conditions, permettez-moi de ne pas discuter l'idée de créer à l'Académie Royale de Belgique (classe des Lettres) une sorte de jardin d'enfants pour les littératures. »

Jardin d'enfants, oui, mon cher poète, et aussi maison d'invalides; avec entre ces deux sections, ces deux ailes de bâtiment, le principal corps du logis réservé aux intrigants et aux faiseurs de l'écriture, à ces singes prétentieux, à ces cabotins, à tous les Bandar-Log que les vrais écrivains tiennent à distance et qu'ils ne se soucieraient guère de rencontrer dans le milieu créé tout particulièrement avec le concours et à l'intention de ces acrobates plus ou moins virtuoses, dans un milieu et dans l'atmosphère le plus favorables à leurs ébats et à leurs clowneries.

Que les écrivains ne se fassent pas illusion. Hors de leur travail et de leur conscience il n'y a plus, sous prétexte de littérature, que réclame, puffisme, politique et promiscuité. Qu'ils

se gardent surtout des frelons, des parasites, des courtiers ou plutôt des entremetteurs de la littérature ! Ce sont ces encombrantes et remuantes mouches du coche qui rendraient impossible, autant en Belgique qu'ailleurs, la fondation d'une Académie idéale, définie en ces termes par M. Emile Verhaeren : « La Nouvelle Académie s'impose la tâche formelle d'aller vers le public, de lui préparer de vraies fêtes littéraires (célébration d'anniversaires d'art, glorification de tel écrivain illustre), d'orienter ses goûts vers notre littérature, soit en la propageant dans les collèges ou athénées, soit en l'imposant aux rayons des bibliothèques publiques (surtout dans les villes de province), soit enfin en la récompensant, à l'occasion, d'un livre publié. En un mot la nouvelle Académie ne reculera point devant la propagande et la lutte. »

Bref, des vingt-deux écrivains français de Belgique qui ont répondu à l'appel de *Durendal*, quinze (parmi lesquels Picard, Lemonnier, Severin, Van Lerberghe, Maeterlinck, Verhaeren, Eekhoud, Delattre, Goffin, Demolder) se sont nettement prononcés contre l'installation d'un nouveau jeu académique au pays où l'on ne compte déjà que trop de bandes et de « chochetés ».

Cette dernière quinzaine de mai et la première de juin n'ont fourni que bien peu de manifestations d'art. Je ne vois à signaler qu'une fort belle conférence que M. Sander Pierron, le conteur et romancier bien connu des lecteurs du *Mercure*, fit sur cet intéressant et si actuel sujet « Amitiés d'artistes » devant un public de jeunes peintres, et *Jeu de Massacre*, une pièce à tendances équitables et généreuses, non dépourvue de sérieux mérites dramatiques, œuvre de Mme Alice Bron.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Nahida Ruth Lazarus : *Ich suchte Dich !* Berlin, Siegfried Cronbach, M. 4. — Ludwig Jacobowski : *Werther, der Jude*, Dresden, E. Pierson, M. 3. — Ludwig Jacobowski : *Loki, Roman eines Gottes*, Minden, Bruns, M. 4. — Benjamen Constant : *Adolphe*, deutsch bearbeitet von J. Ettlinger, Halle, Hendel, M. 0. 75. — Michael Georg Conrad : *Salve Regina*, Berlin, Schuster u. Loeffler, M. 2.50 — *Revue franco-allemande.* — *Die Wage.* — *Die Nation.* — *Neue deutsche Rundschau.*

Le hasard veut que je parle ici, en même temps, de deux romans de valeur et de portée inégales, qui tous deux agitent la question juive. L'un est la curieuse biographie d'une dame,

l'autre l'œuvre de début d'un romancier notoire. Madame Lazarus n'a pas attendu que des affaires bruyantes mettent le judaïsme en vogue, si je puis ainsi parler (car ont-*ils* jamais été plus à l'ordre du jour ?) pour se faire israélite. Elle n'aurait certes pas eu le snobisme d'une conversion motivée par des événements extérieurs. Très simplement, en épousant « par amour » M. Morice Lazarus, professeur de psychologie à l'université de Berlin, elle a embrassé la religion de son mari, ne pouvant plus se satisfaire de l'athéisme raisonné où, jeune fille, elle avait vécu. « La foi en Dieu et le sentiment du devoir, c'est tout ce qu'exige le judaïsme, et c'est là tout ce qu'il me faut. » J'aime beaucoup cette phrase-là : le judaïsme qui « exige », mais on ne nous dit pas tout ce qu'il « comporte »... Pourtant Mme Lazarus, dans **Ich suchte Dich!** son livre, où elle nous raconte toute sa vie, un peu à la façon de George Sand, ne manque pas de fine psychologie féminine. C'est d'une femme de cœur et d'une femme artiste. Mais que ces jérémiades sur le peuple « opprimé » (ah! oui!) sont donc agaçantes!

M. Jacobowski réédite un roman de jeunesse et le fait précéder d'une introduction où il indique un remède à la question juive en Allemagne : c'est que les Juifs cessent d'être juifs. Et voici un livre profondément antisémite écrit par un Juif. La trame en est simple : Les parents tripotent et le fils en souffre. Etudiant à Berlin, il aime une petite modiste qui se tue pour lui et comme Werther, **Werther der Jude** — on sait que Goethe se servit de l'aventure arrivée à un Juif du nom de Jérusalem — le déshonneur compliqué par la ruine de la famille, le jeune homme lui aussi cherche la paix dans la mort. Çà et là des épisodes charmants et l'idylle berlinoise est d'une fraîcheur qui laisse deviner le vrai poète. — J'éprouve quelque embarras à parler comme il convient de l'autre roman de M. Jacobowski, **Loki**, parce que je n'aime pas beaucoup la mythologie traitée sous forme de roman, malgré toutes les qualités que peut avoir le récit. Les Edda et les poèmes de Wagner nous ont familiarisés avec les dieux du Walhall et il était peut-être inutile de nous dire, même avec infiniment de talent, mais en simple prose, l'éternelle lutte de Loki et de Baldur, du dieu des ténèbres avec le dieu de la lumière, symboles des forces de la nature.

M. J. Ettlinger fait paraître dans la *Bibliothek der Gesamt Litteratur* une excellente traduction de l'**Adolphe** de Benja-

min-Constant. Le style est net et précis et je suis heureux de constater que ce petit chef-d'œuvre, où nous aimons à retrouver un morceau de notre âme d'aujourd'hui, n'a rien perdu à passer dans une autre langue. Une introduction très savante et très complète sert à orienter le lecteur allemand sur l'esprit complexe du mélancolique ami de Mme de Staël.

La personnalité franche et un peu brutale de M. M. J. Conrad mérite toutes les sympathies. Il y a quinze ans il apprit chez nous les mauvais procédés du naturalisme. S'il les importa dans son pays, d'une façon un peu tapageuse, c'était parce qu'il voulut surtout protester contre le ton doucereux et hypocrite que prenaient alors les conteurs en vogue. Bientôt cependant, au contact de cette saine population de la Bavière catholique, son talent prit une orientation nouvelle. Il demeura réaliste dans ses moyens d'expression, mais il trouva son réalisme aux sources mêmes du génie allemand. Et en fouillant ainsi l'âme de sa race il l'aima de tout son grand amour de naïf Teuton et il la sentit mal à l'aise parmi le modernisme prussien, où l'on voudrait la voir absorbée. Et c'est ainsi qu'il devint tribun populaire, porte-parole des paysans bavarois au Reichstag de Berlin. Le voici maintenant, dans son dernier livre **Salve Regina**, son premier recueil lyrique, revenu à la littérature avec toute l'impétuosité qu'il devait porter à la tribune. Il n'y a aucune douceur, aucune sentimentalité dans ces vers, mais ils clament les colères de l'orateur public. Tour à tour socialiste, anarchiste et nietzschéen, M. Conrad gonfle sa poitrine, mais les coups qu'il y frappe retentissent au loin.

§

Dans deux fascicules doubles (5 mai et 5 juin), la **Revue franco-allemande** publie les réponses à son enquête sur le rapprochement de la France et de l'Allemagne. Nous avions nous-même entrepris il y a quatre ans, de concert avec une revue allemande, une investigation semblable, avec plus de méthode il est vrai, et en choisissant les personnalités interrogées. Les résultats ont toujours été les mêmes : quelques réponses spirituelles, d'autres lourdes et pédantes, quelques-unes délicieusement fantaisistes. Et c'est tout. Il me semble que toujours la question a été mal posée, que l'on ne s'est jamais demandé si l'on traitait d'égal à égal, si des liens individuels qui se sont fortement resserrés depuis quelques années suffisaient à faire penser à un rapprochement. Je ne parle pas,

bien entendu, d'une simple alliance politique (analogue à l'alliance russe), celle-ci est toujours possible quand un pays est gouverné par *une volonté,* quand la raison d'État l'impose, et quand un gouvernement sait imposer la raison d'État. Mais bien plus difficile serait une véritable entente intellectuelle, un resserrement des liens sociaux. Je crois même cette entente tout à fait impossible. L'Allemagne en est toujours encore au point que fixait Nietzsche dans son *Inactuelle* sur David Strauss. Vingt-cinq ans d'impérialisme (le mot pris au sens anglais) et de grande politique n'y ont rien fait. Il n'y a pas encore de culture allemande. (La culture, est-il encore besoin de le dire? c'est l'unité du style, le goût dans toutes les manifestations de la vie.) Par contre, la civilisation française, telle que nous l'ont léguée des siècles d'esprit et de goût, reste intacte au milieu d'une Europe qu'elle a dominée pendant trois cents ans. Elle n'a été remplacée par aucune autre, à moins que l'on ne veuille nous présenter l'américanisme comme un idéal pour l'avenir. Donc la France, pays d'une culture supérieure, dans une alliance avec un autre peuple, ne saurait être que dominatrice, et cela les Allemands ne voudront point l'admettre. L'entente franco-allemande avec l'esprit d'un Louis XIV ou d'un Bonaparte pour chef quand on voudra, mais avec l'esprit d'un Guillaume II, jamais.

Dans **Die Wage**, l'intéressant hebdomadaire viennois que dirige M. R. Lothar, M. G. Karpeles parle des relations qui ont existé entre Henri Heine et le polygraphe sémite Alexandre Weill (21 mai). Né en Alsace, Weill est venu à Paris à l'âge de 26 ans avec des recommandations de Gutzkow à Henri Heine. C'était un poète très médiocre, mais un ami très sûr, si l'on en croit ses *Souvenirs intimes sur Henri Heine* (1883), qui d'après Karpeles ne sont qu'un tissu de mensonges. En réalité, Weill poursuivait Heine de son obséquiosité, mais le poète le ménageait, préférant encore l'avoir parmi ses amis que parmi ses ennemis. Weill est mort, il y a quelques semaines. Par l'entremise d'un journaliste viennois, il avait vendu les lettres de Henri Heine qu'il avait entre les mains, à l'archiduc Rodolphe qui les avait offertes à sa mère.

Die Nation a la spécialité des centenaires et des nécrologies. Voici un Balzac très fouillé de M. A. Bettelheim (20 et 27 mai), un Pouchkine de M. Franzos (3 et 10 juin), un Steinthal, le dernier hégélien mort à soixante-quatorze ans, de M. Gugenheim. M. Elias enterre Rosa Bonheur, M. Welti

Johannes Strauss, tout comme le mois dernier on a enterré Sarcey et Becque, glorifié Racine et Beaumarchais.

Neue deutsche Rundschau (juin). — De très intéressants souvenirs du baron de Seydlitz sur Frédéric Nietzsche. Le baron de Seydlitz fut un des amis intimes du philosophe.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

H. G. Wells : *When the Sleeper wakes*, 329 p., 6 s., Harpers. — Joseph Conrad : *The Nigger of the Narcissus*, 259 p., 6 s. Heinemann. — Nathan Haskell Dole : *Omar the Tentmaker*, 365 p., 6 s., Duckworth. — Vicomte Jean de Luz : *Ma mère*, 403 p., 6 s., Smith Elder. — L. Quiller Couch : *The Marble King*, 178 p., 6 d., Arrowsmith. — *The Love of an Obsolete Woman, chronicled by herself*, 149 p., 2 s. 6 d., Constable. — W. B. Yeats : *The Wind among the Reeds*, 108 p., 3 s. 6 d., Elkin Matthews. — Fiona Macleod : *The Dominion of Dreams*, 327 p., 6 s., Constable. — J. Mc Neill Whistler : *The Baronet and the Butterfly*, 80 p., L. Henry May, Paris. — *The Importance of Being Earnest*, par l'auteur de *Lady Windermere's Fan*, 151 p., 5 s., Smithers. — *The Bibelot*, Thomas B. Mosher, Portland, Maine.

Quand un livre paraît, il est reçu par deux sortes de gens : le critique professionnel et le lecteur ordinaire, avec cette seule différence que celui-ci l'achète et l'autre l'obtient gratis, sans doute parce que le titre de critique donne le droit de juger irrévocablement du mérite de l'œuvre et du talent de l'auteur, et que l'argent du lecteur lui donne simplement le droit d'être personnellement satisfait ou dégoûté de sa lecture. Quels sont les rapports du critique et du lecteur ? Celui-ci observe-t-il les jugements de celui-là ? La majorité des gens que l'on consulterait sur ce sujet répondrait que le critique et le lecteur s'ignorent réciproquement. Alors quelle est l'utilité du critique ? A moins que ce ne soit le lecteur qu'il faille supprimer. Mais ce sont là des questions fort délicates et qu'il est plutôt dangereux pour un professionnel de chercher à résoudre. Laissant les choses en l'état, admettons de la façon la plus indiscutable que le critique lit immanquablement avec le soin le plus consciencieux tous les livres dont il parle, et qu'avec une fidélité non moins scrupuleuse le lecteur ne néglige jamais de consulter le critique pour acheter les livres dont ses principes esthétiques lui permettent de faire l'éloge. Une telle confiance, une foi aussi aveugle, ne peuvent que donner à l'infortuné, chargé de tant lire et de si bien renseigner, une haute idée de sa mission, et le courage d'aller jusqu'au bout

de sa tâche, tâche terrible quand il lui faut lire, dans une langue, étrangère encore que familière, les productions diverses des esprits les plus différents : romans de mœurs, d'aventures, fiction scientifico-romanesque, poésie de toute sorte, critique littéraire, artistique, dramatique, essais, pièces de théâtre de tous les genres, et quoi d'autre? Si encore on n'avait à lire que des chefs-d'œuvre, on deviendrait fou plus tôt. Mais pour un ouvrage intéressant, combien s'en trouve-t-il de désespérément ennuyeux ou de parfaitement ordinaires et négligeables!

Parmi les livres lus récemment, quelques-uns méritent pour des raisons diverses de retenir plus ou moins longtemps notre attention. Tout d'abord un volume de ce fantaisiste, fantastique et passionnant écrivain qu'est H. G. Wells : **When the Sleeper Wakes,** *a story of the years to come,* ou, en français : *Quand le dormeur s'éveille, récit des temps futurs.* Un certain Graham tombe en léthargie à la fin du dix-neuvième siècle. Il ne se réveille que deux cents ans plus tard et se trouve, comme on peut le supposer, dans des conditions extraordinaires. Pendant son sommeil et par suite de circonstances bien simples, il se trouve être devenu le propriétaire de la moitié du globe. Peu à peu un petit nombre de *trusts,* de syndicats ont monopolisé toute l'activité humaine et c'est lui, Graham, qui est le possesseur de ces richesses et de cette puissance. Là-dessus, l'inépuisable et logique imagination de Mr. Wells édifie un monde nouveau et une civilisation imprévue. Non pas que l'auteur se borne à construire sans autre base que sa fantaisie cet avenir, non, tout ce qu'il imagine est la conséquence logique et toujours probable des conditions actuelles de l'existence et le résultat des formes actuellement en mouvement vers la transformation perpétuelle du monde. On sent parfaitement, entre notre époque et celle où le dormeur s'éveille, les développements successifs qui ont dû s'accomplir, et le résultat que prévoit l'auteur, s'il n'intervient jusque-là d'autres influences, est la projection dans le temps des possibilités actuelles Ce résultat n'est guère souhaitable, et l'on se réjouit à penser que l'on sera mort quand tout cela arrivera. Mais quoi qu'il en soit, on se passionne à suivre Graham dans ses aventures et ses explorations, à faire connaissance en même temps que lui avec les voies publiques mouvantes, la ville immense aux étages nombreux, éclairés artificiellement, qu'occupent les industries et les classes diverses de la société,

tandis que les maîtres, les hauts officiers des *trusts* et des syndicats habitent l'étage supérieur, à la clarté du soleil, sous le toit immense qui recouvre toute la ville et y entretient une température égale. Enfin la révolution, la révolte de l'immense peuple d'esclaves qui a mis tout son espoir dans le Dormeur quand il s'éveillera, la lutte formidable qui s'en suit, la bataille des machines volantes, les aeropiles et les aeroplanes, l'épisode d'Hélène Wotton, tout cela entraîne et captive. Non content du mérite d'avoir seulement imaginé une telle donnée, c'est avec un véritable bonheur que Mr. Wells l'a développée. Cet homme, qui s'endort socialiste, démocrate fatanique, et qui se réveille tyran ; la ville tentaculaire qui a absorbé la vie des campagnes désertes, pendant que, quand même, la neige tombe au dehors et que l'air reste pur au flanc des collines ; la vie mécanique et l'abaissement intellectuel des masses, celles-ci voulant secouer les impitoyables puissances de la richesse, et supprimer l'élite qui a développé et qui maintient l'état des choses, tout cela donne au livre, à part l'intérêt même du récit et des détails, une signification et une portée qui en font autre chose que la fantaisie d'une riche imagination, l'œuvre aussi d'un penseur, prophète ironique et bienveillant des sottises humaines.

Dans un tout autre esprit, Mr. Joseph Conrad a écrit une œuvre extrêmement remarquable qui s'appelle **The Nigger of the Narcissus**. Le *Narcissus* est un voilier qui fait, en passant par le Cap, le voyage de Bombay à Londres, et c'est le récit de ce voyage qui fait uniquement l'objet de ce livre. Il est impossible d'en faire une analyse. Tout ce qu'il faut dire, c'est que c'est une œuvre d'une originalité surprenante avec des moyens très simples. A vrai dire, c'est une œuvre fort peu anglaise et qui n'a en somme d'anglais que la langue dans laquelle elle fut écrite et quelques-uns des personnages. L'auteur a su faire sentir, sans le dire, le grand amour de la mer chez ceux qui, pendant de longues semaines, vivent à bord d'un navire au milieu de tous les hasards des flots et du temps sans voir la terre. Je ne sais rien de plus tragique que ce *nigger* du *Narcissus*, malade et moribond, et qui finit par mourir mystérieusement en vue de la première terre que le voilier rencontre. Comme ils vivent intensément tous ces personnages, officiers et matelots, gens de peu de mots et sans gestes ! A peine s'ils parlent, et dans un langage si limité, mais on sent en eux toute la large et obscure vie des horizons

immenses et des mers immortelles. On est à bord avec l'auteur qui y paraît à peine, encore qu'on soit sûr de son incessante présence, et l'on vit absolument les grandes, tragiques et mortelles heures de tempête près du Cap de Bonne-Espérance, toute la lente et terrible préparation de la révolte de l'équipage à cause du nègre, et l'on assiste terrifié à la mort enfin de la grande carcasse noire si obstinée à vivre. La forme dans laquelle est narrée cette histoire est d'une rare beauté : il y a là vraiment un souci du style ; l'émotion que ressent l'auteur, il cherche aussi à la faire sentir au lecteur et il y réussit toujours. Cela me rappelle quelques heures passées avec Mr. Conrad, au bord de la mer; nous vînmes à parler du style, et Mr. Conrad, qui est des nôtres, sut dire avec une communicative ferveur toute son admiration pour Flaubert et tout son amour du style. Il citait des passages, avec une sûreté qui indiquait une connaissance intime du grand écrivain, et quand j'eus terminé la lecture de son livre, j'ai reconnu combien il avait su profiter des leçons d'un tel maître. Le style est rare dans les livres anglais, la langue étant si peu fixe, mais ce livre est *écrit* par un écrivain soucieux de la forme, et en même temps capable de belles et profondes émotions.

Quelques volumes, parmi un grand nombre d'autres dont il fallut remettre la lecture à plus tard, indiquent de louables efforts pour accomplir une œuvre appréciable. Mr. Nathan Haskell Dole a cherché, dans **Omar the Tentmaker**, à replacer dans son époque et à faire revivre dans son milieu le grand poète persan. C'est là une entreprise fort difficile dont l'auteur s'est tiré parfois heureusement Je ne crois pas qu'il parvienne toujours à reconstituer l'époque et le milieu, car on sent souvent bien des touches modernes, mais en tous cas il a su mettre à profit une grande connaissance des œuvres du poète et établir les rapports existant entre le poète et sa poésie, entre le philosophe et sa philosophie.

Dans **Ma mère**, le vicomte Jean de Luz étudie sous la forme de la fiction les conditions des fils et des filles sous le second Empire. Une jeune fille encore au couvent épouse un homme qu'elle connaît à peine et l'auteur indique les résultats fâcheux de ce mariage. Il semble conclure d'une façon un peu positive qu'un Français tient plus à sa mère qu'à sa femme. Peut-être était-ce la règle, sous le second empire, mais ce sont là des affirmations assez téméraires. Ce livre se lit facilement et avec intérêt ; la vie à la cour, la chute de Napoléon, les

épisodes de la guerre, tout cela bien manié donne au récit une certaine ampleur dramatique.

Une courte histoire, **The Marble King**, est racontée par L. Quiller Couch avec une certaine habileté. Le mystère qui entoure l'énigmatique sculpteur, roi du marbre, inquiète et tourmente à mesure qu'avance le récit. Puis tout se dévoile en une scène violemment dramatique dont on supporte aisément le fantastique qui autrement pourrait paraître exagéré. Je veux dire quelques mots aussi d'un court ouvrage anonyme : **The Love of an obsolete woman**, *chronicled by herself*, bien que sa publication remonte à quelque temps déjà. Il y a dans le récit de cet amour d'une femme, une émotion poignante et contenue, et out ce que cette femme a senti pendant les phases diverses, heureuses et malheureuses, de sa liaison est exposé avec une simplicité très grande et une vérité surprenante. Ou ce drame d'une âme fut vécu, ou alors c'est d'une extraordinaire habileté et d'une stupéfiante intelligence.

Voici maintenant deux livres que l'on peut rapprocher, malgré tout ce qui les sépare : **The Wind among the Reeds**, par W. B. Yeats, et **The Dominion of Dreams**, par Miss Fiona Macleod, deux œuvres d'inspiration et de tendance identiques, bien que le premier soit un recueil de poèmes et le second un recueil de nouvelles. W. B. Yeats et Fiona Macleod sont les deux plus intéressantes figures du mouvement celtique en Angleterre, et leurs ouvrages ont cette marque commune de leur race, une passion ardente et mélancolique pour d'innombrables rêves obscurs. *The Wind among the Reeds* contient à peine quarante très courts poèmes, d'une délicatesse émue et d'une étrange et hantante beauté d'expression, auxquels M. Yeats a ajouté quarante-cinq pages de notes expliquant ce qui pourrait être, pour les non-initiés au néo-celticisme, allusions incompréhensibles et noms dénués de signification. Il est impossible d'exprimer, en quelques lignes d'appréciation, toute la mystique beauté des poèmes de Yeats ou des récits admirables de Fiona Macleod. On prétend encore que les Gaels des Highlands et des côtes ouest de l'Ecosse et de l'Irlande sont restés rebelles aux transformations du monde civilisé et que tout au moins dans leurs sentiments et leurs pensées intimes, ils sont demeurés fidèles à un autre âge. Leur paganisme même s'est profondément et inextricablement mêlé aux doctrines de la foi nouvelle que leur ont appor-

tée des missionnaires et des moines catholiques. Pour eux il y a une intimité inséparable entre le monde matériel et le monde spirituel, entre les hommes et les bêtes, entre leurs rêves visionnaires et la réalité tangible. C'est ce domaine incertain du rêve que Fiona Macleod a voulu explorer. Il faut avouer que ce dernier livre est beaucoup plus obscur que les précédents ; sans doute on reconnaît les mêmes idées, les mêmes personnages presque, les mêmes émotions, les mêmes événements, mais atteignant une phase plus confuse, un recul plus indistinct. Certes, le style de miss Macleod a gardé toute sa beauté subtile et pure ; elle sait donner à sa phrase une sûre et lumineuse expression, caractéristique de l'esprit gaélique, qui voit les idées au moyen d'images et enferme sa pensée dans des métaphores.

Maintenant — car il faut que mon lecteur soit prêt autant que moi à toutes les gymnastiques — je veux dire quelques mots d'une pièce qui fut représentée avec un grand succès sur un grand nombre de scènes, et que l'éditeur Smithers a dernièrement publiée. Cette pièce s'appelle : **The Importance of Being Earnest**, *a trivial comedy for serious people*, et elle est écrite par *the author of Lady Windermere's Fan*, qui est tout simplement Oscar Wilde. Fort peu de gens connaissent en France Oscar Wilde comme dramatiste. On a lu dans une exécrable traduction le *Portrait de Dorian Gray*, on a vu jouer plus ou moins bien une *Salomé*, et c'est à peu près tout. Mais nul ne connaît l'aspect, principal en somme, de ce souple et spirituel écrivain. Avec une surprenante versatilité, il peut traiter d'une façon apparemment nouvelle *every thing he chooses to put his hand to*, et cela ne demande de lui aucune véritable et originale profondeur. Mais dans son théâtre, il met en scène de la plus merveilleuse façon des personnages du dernier moderne, et cela sans doute à la grande surprise de tous ceux qui se figurent que l'œuvre dramatique d'Oscar Wilde se compose exclusivement de pièces du genre de *Salomé*. Cette comédie, récemment publiée, montre, d'une façon fort distincte, l'extraordinaire talent du dramatiste. Traduire des choses de ce genre est fort délicat et dangereux, mais ceux qui peuvent lire dans l'original se donnent à cette lecture quelques moments de véritable plaisir.

Les trois dernières réimpressions de *The Bibelot* furent : *Orgeas and Miradou* de Frédéric Wedmore, nouvelle très soignée de forme et de style, mais sentant trop le Daudet ;

Songs in Absence and other Poems, par Arthur Hugh Clough ; c'est à peu près tout ce que contient d'intéressant l'œuvre de ce poète, né à Liverpool, le 1er janvier 1819, et mort à Florence, le 13 novembre 1861 ; et enfin un fragment de l'essai, écrit en sa prose merveilleuse par Walter Pater et intitulé : *The myth of Demeter and Persephone ;* cet essai parut dans la *Fortnihtly Review* en janvier et février 1876 et fut ensuite publié dans le volume de *Greek Studies* en 1895. Il est intéressant de rapprocher des versions poétiques du même mythe, écrites par Thompson, Swinburne et George Meredith, ces admirables traductions de Pater.

« A ces confrères, par delà le détroit, qui, se gardant de toute indiscrète démonstration, avec un courage et une délicatesse bien à eux, se sont tenus cois pendant la lutte, ces décrets des Juges sont affectueusement dédiés. » Telle est la dédicace, et « Noblesse abuse » l'épigraphe, du très artistique volume dans lequel Mr Whistler raconte ses démêlés avec Sir William Eden. La lecture de ces pages est des plus amusantes — elles contiennent surtout des fragments très importants des plaidoiries et des réquisitoires prononcés devant la cour d'appel par les avocats des deux parties et le procureur. Entre temps, les réflexions de Mr Whistler, faites avec cet à propos et cet esprit incisif qu'on lui sait, sont extrêmement divertissantes. Il faudrait transcrire ici l'argument et le résumé, qui établit le « prestige de l'œuvre d'art et le privilège de l'artiste ; le droit absolu pour l'artiste de contrôler la destinée de son œuvre, et le droit divin qu'a l'artiste de payer des dommages pour se débarrasser des personnages de mauvais goût qui lui déplaisent ». C'est là un résultat dont peut s'enorgueillir le grand peintre et c'est aussi le seul qu'il ait voulu obtenir, et de malicieux papillons voltigent à travers le volume.

Livres reçus. — Virginia M. Crawford : *Studies in Foreign Literature*, 308 p., 5 s., Duckworth. — William Sharp : *Silence Farm*, 253 p., 3 s. 6 d., Grant Richards. — Ernest Dowson and Arthur Moore : *Adrian Rome*, 364 p., 6 s., Methuen.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

A notre dernière chronique, consacrée tout entière à la gloire de Barcelone, nous désirons faire une légère correction : en affectant de traiter strictement en littérateurs des

artistes complexes comme Rusinol, lesquels ne cherchent souvent, en maniant la plume, qu'un simple délassement à d'autres travaux, nous avons peut-être commis une injustice : à l'instar des artistes de la Renaissance, les novateurs de la *Catalonia* figurent avec honneur dans toutes les branches de l'art ; nous étudierons leur influence dans la peinture, quand il plaira à M. Alfred Opisso de réunir en volumes les notes déjà parues dans *La Vanguardia* sur la jeune école de Barcelone. Tout à l'heure, nous trouverons des Catalans parmi les compositeurs de musique applaudis cette année à Madrid, l'infatigable musicographe Felipe Pedrell et son élève Enrique Granados. Le maestro Vives également, leur compatriote ; nous avons parlé de Morera et, tout récemment, nous sommes heureux d'enregistrer à Paris le succès d'une symphonie d'Albeniz, qui de pianiste émérite s'est transformé en compositeur inspiré.

Avant de quitter Barcelone, signalons une petite plaquette de M. Joan Umbert : **La muse rebelle**. Nous avons loué souvent l'auteur des annuaires littéraires de la Catalogne, tous nos compliments vont aujourd'hui au poète : rarement la muse catalane nous a paru plus aimable ; ces trois ou quatre séries de compositions, qui vont du balbutiement de la chanson populaire et des « lieds blancs » jusqu'à la strophe lyrique de « l'ode à Michelet » et de « prose à Mallarmé », témoignent d'un talent plein de franchise et de souplesse : plus qu'aucun autre fragment nous a ravi, la 2e des Illuminations : « *l'olive y l'olivé — la flor de l'oli.* »

Les fêtes en l'honneur du IIIe anniversaire de la naissance de Velasquez battent leur plein à Madrid ; une salle nouvelle a été ouverte au Musée du Prado où les œuvres du grand peintre de Philippe IV sont groupées d'après leur ordre chronologique : malheureusement, il a été impossible de se faire prêter un certain nombre de toiles qui sont à l'étranger ; des copies et de bonnes photographies les remplacent. *Une vue de Saragosse* fait merveille depuis qu'elle est sur la cimaise et quelques toiles ont subi une heureuse restauration. Si nous écartons pour un instant les discours imprimés sous les auspices de l'académie San Fernando et le **Velasquez** de Jacinto Octavio Picon, encore inédit, aucun auteur nouveau n'est venu éclairer la physionomie du grand peintre ; nous en restons au magnifique volume publié à 800 exemplaires par M. de Beruete et dont l'édition française, qui date de 1898, est déjà épuisée (chez Laurens, à Paris).

On nous signale aussi une publication de la maison Laurent de Madrid : **Catalogue illustré des tableaux du musée du Prado**, lequel permettra aux étrangers de se familiariser avec les grands maîtres espagnols.

Les fêtes célébrées à l'occasion du IIIe centenaire de Velasquez se sont ouvertes par un service solennel célébré à l'église de San Isidore, au cours duquel ont été exécutées des compositions musicales des grands maîtres du XVIe siècle ; le marquis de Pidal, ministre du *Fomento*, eût désiré faire revivre sur la *Plaza Mayor* quelque représentation de l'époque de Calderon : ce projet n'a malheureusement pu avoir de suite. L'*auto* de la *Vida es Sueno* n'a pu être représenté. Mais ces fêtes se termineront dignement par un concert historique dirigé par le savant académicien de San Fernando, le musicographe et compositeur Felipe Pedrell ; le programme de ce concert, composé de morceaux empruntés aux trois volumes du *Teatro lirico* publié chez Berrea, à la Corogne, par M. Pedrell, permettra à un auditoire d'élite de se rendre compte de la valeur des compositions musicales du XVIIe siècle. Voici du reste un fragment de ce programme : 1° Paso y medio et Espanoleta ; 2° Solo humano de *Juan de Moras ;* 3° Bailete, Minuete et Jacara de *Correa*. Ce concert, exécuté sous la direction du maître Pedrell par des élèves de Conservatoire de musique, doit être coupé par deux morceaux littéraires qui perpétueront le souvenir de ces fêtes où la musique apporte son charme exquis et fugace.

Le discours de M. de la Rada, y Delgato est un morceau de prose brillant, énergique et enthousiaste. Là, est caractérisée avec compétence la manière de Vélasquez et, dans des raccourcis heureux, la dominante des grands peintres espagnols : l'hommage rendu par Bonnat au portraitiste de Felipe IV se détache des autres citations par une note dont l'émotion a passé dans la traduction espagnole. Et le sonnet de M. Angel Avilès a gardé tous les galas en même temps que l'énergie et l'allure martiale des écrits contemporains du comte-duc, alors que, dans ses malheurs, l'Espagne était encore si grande.

Nous regrettons que, selon le désir du marquis de Pidal, les fêtes du centenaire de Velasquez n'aient pas pu se joindre à la réception des cendres de Goya, qui repose dans un mausolée du nouveau cimetière de Madrid. Nous y perdons une exposition des œuvres du maître aragonais et une exécution

d'œuvres curieuses des compositeurs de tonadillas ; M. Pedrell avait déjà préparé un projet de concert des plus curieux avec des fragments contemporains de cette époque. On ignore trop le mouvement musical espagnol : qu'il nous soit permis d'en tracer une légère esquisse. Madrid compte quatre ou cinq théâtres lyriques ; mais une seule scène attirera généralement l'attention de ceux qui se préoccupent des progrès du drame musical espagnol.

Le *théâtre Royal* est voué à l'opéra et aux chanteurs italiens depuis un siècle et demi.

La *Zarzuela* joue l'ancien répertoire, l'*Apollo* et l'*Eslava* ne sortent pas de la pièce en un acte. C'est donc le seul répertoire du *Théâtre-cirque Parish* qui va nous occuper.

Signalons auparavant une œuvre capitale pour ceux qui s'intéressent à la musique espagnole : **les Pyrénées,** de Felipe Pedrell, que nous aurons probablement l'occasion de voir représenter à Séville, aux prochaines *ferias :* le poème est de Balaguer et met en scène des épisodes de la guerre des Albigeois. C'est une véritable légende historique qui nous touche autant que nos voisins d'outre-monts ; la partition, qui contient de nombreux morceaux d'ensemble, est traitée avec une science remarquable et un grand souci de la vérité historique : en feuilletant la magnifique partition mise en vente chez Pujol, à Barcelone, les lecteurs retrouveront dans les principaux motifs mélodiques tout un folklore de l'antique royaume de Provence. Le poème catalan est accompagné d'une traduction italienne et française.

Revenons à la saison du *téatro circo Parish*. Elle s'est ouverte avec l'œuvre d'un musicien d'un très grand talent, Emilio Serrano, qui nous a donné un **Gonzalve de Cordoue,** joué depuis à Bilbao. Le sujet, emprunté à la vie du grand capitaine, contient un épisode des guerres d'Italie : il est d'une beauté toute romantique et se prêtait merveilleusement à l'inspiration chevaleresque de l'auteur de *Juana Loca*. L'ouverture, les duos, la scène du serment renferment certainement de grandes beautés : nous sera-t-il permis de les feuilleter ? Don Emilio, faites une édition de vos œuvres, c'est un ami qui vous le demande.

Le drame de **Maria del Carmen,** où Maria Guerrero se montra si séduisante, il y a quelques années, a semblé devoir fournir au jeune compositeur Granados un joli sujet de drame lyrique : on sait qu'il est difficile de traiter musicale-

ment les sujets de comédie ; ici, le cas s'aggravait encore : un des protagonistes du drame de Feliu y Codina est un malade ; rien n'a résisté à l'inspiration du jeune maître. Les clartés de l'atmosphère de la *Huerta* semblent baigner les contours mélodiques de cette œuvre bien venue ; l'orchestration, digne d'un mosaïste ou d'un ouvrier de filigrane, a gardé une grâce et une légèreté parfaites ; c'est un succès, une œuvre de grand espoir pour ceux qui rêvent le drame lyrique en Espagne, peut-être une manière de chef-d'œuvre, si nous en croyons les partisans enthousiastes du jeune maestro. La partition n'a pas encore été publiée. Nous parlerons avec plus d'aisance de **Curro Vargas**, l'œuvre de Chapi, qui a succédé à *Maria del Carmen* au cours de cette saison mémorable. Chacun connaît le *Nino de la bola*, du grand romancier Alarcon, qui a été traduit en français. On a pu s'étonner qu'aucune pièce n'eût été tirée d'un récit aussi vibrant : les dernières volontés d'Alarcon s'y opposaient formellement. Deux jeunes dramaturges, M. Dicenta et Manuel Paso, n'ont pas hésité à y tailler malgré cela, pour l'éminent compositeur Chapi, un livret tout à fait soigné. Il reste dans leur *Curro Vargas* la rudesse et la grâce des mœurs de la province de Grenade. Le sujet est dramatique au premier chef : le retour de Curro, son dialogue avec la mère de Soledad, la scène de la procession où les paroles de haine sombrent sous les litanies enfantines. Ce tableau de la *rifa* et ce duo murmuré qu'échangent les deux héros de ce poème grandiose et rustique... en voilà assez certes pour classer cette œuvre parmi les plus intéressantes de la saison.

Nous n'en voudrons pas aux librettistes des quelques libertés qu'ils ont prises avec le roman ; la famille d'Alarcon, qui parut d'abord inexorable, a considéré avec justice qu'il n'y avait là aucun affront à la gloire de son auteur. Chapi s'est montré comme toujours musicien habile, divers et inspiré. C'est dans son œuvre multiple que se trouve un peu de l'avenir de la musique espagnole.

Nous ne citerons que pour mention **don Lucas del Cigarral**, une œuvre légère et charmante du maître Amadeo Vives, écrite avec la collaboration de deux excellents poètes, MM. Shaw et Luceno : n'oublions pas Rojas, dont la comédie *Entre bobos anda del juego* a été le point de départ de cette œuvre composite, où revivent toutes les grâces de la comédie classique. La musique de Vives est exquise, nous

écrit-on. Nous reparlerons du maestro et de ses librettistes : nous sommes gens de revue.

L'œillet rouge, de Thomas Breton, appartient au cycle des opéras inspirés des grands faits de notre Révolution française. Nous n'en avons pas lu la partition. Et l'infatigable Chapi est venu encore avant la fin de la saison, une seconde fois, au secours de l'impresario avec une œuvre charmante l'**Afrancesada**, inédite encore, croyons-nous.

Par cette enumération, nous avons voulu montrer que les lettres espagnoles s'emploient volontiers au service de la musique, que certains librettistes sont de vrais poètes, et que beaucoup de compositeurs ont un grand talent, qu'à Madrid comme à Barcelone, enfin toute la virtuosité nationale converge volontiers vers cet art complexe du théâtre où l'action dramatique, la peinture, la poésie, la musique et la danse se prêtent un concours efficace. En Espagne, comme jadis en Grèce, le théâtre est resté une institution nationale, même quand il n'est pas subventionné. La musique prête son aide à la poésie défaillante. Honneur donc à l'impresario de cette saison musicale. Espérons qu'il naîtra, cet opéra espagnol, depuis si longtemps attendu, à moins qu'il ne soit né subrepticement dans l'une des œuvres énumérées.

Le poème dramatique **Jésus et le Diable**, de MM. Marquina et de Zulueta, nous transporte en des paysages évangéliques comme en rêva jadis le Corrège : les bois et les montagnes parlent en des strophes d'exquise poésie. Et voici Jésus suivi du Tentateur, sujet souvent traité dans la catholique Espagne, mais qui prend ici un caractère lyrique spécial . les dissertations théologiques qui emplissaient jadis de semblables scènes ont fait place à l'inspiration pure ; le rythme, le son, la forme, l'image remplacent la rude pensée, et après nous avoir transportés dans le Temple, sur la montagne et au jardin de Gethsémani, les auteurs évoquent de nouveau les poétiques murmures des forêts et la voix des montagnes.

M. Emilio Fernandez Vaamonde, dont nous écrivons ici le nom pour la première fois, nous envoie deux volumes de poésies où se traduisent, sous une réelle facilité de forme, des tendances modernistes que Jacinto Benavente caractérise fort heureusement dans son prologue : « Vaamonde est capable d'accommoder la Vénus de Médicis avec la dernière création de Doucet. » Curieuses néanmoins ces évocations féminines où un rien de réalité se mêle au faire de l'artiste comme le motif

d'un dessin décoratif : plus intéressants encore les dialogues avec une teinte philosophique et néo-grecque : le 7e, *l'Homme-Dieu*, nous a particulièrement intéressé.

Revues et périodiques. — Dans le nº double de la **Revue critique d'histoire et de littérature**, etc., dirigée par MM. Altamira et de Molins, citons : une étude critique de Gimeno Soler sur les comtes d'Urgell ; *l'auto dos esquecidos*, par J. de Souza Monteiro ; les coutumes funéraires de la province de Teruel ; des notes sur l'histoire de l'ancienne Espagne, sur l'imprimerie en Europe au xvie siècle et sur l'œuvre scientifique de Raymond Lulle. Saluons à côté de cette excellente aînée une jeune alliée : **la Revista Nueva**, dont nous recevons le douzième fascicule. C'est une revue littéraire sans préoccupations d'art et d'érudition ; elle paraît fréquemment ; son directeur, M. Luis Ruiz y Contreras, est l'excellent et charmant auteur du *Piédestal*, dont nous avons parlé jadis. Les principaux rédacteurs appartiennent à ceux qui forment le Madrid littéraire de demain : Jacinto Benavente, l'auteur applaudi de la *Comida de las fieras*, a ouvert le feu avec une de ses meilleures adaptations de Shakespeare : *Conte d'amour*. Ruben Dario, Gomez Carrillo, représentent l'élément novateur teinté de cosmopolisme ; José Matheu, Ramiro Mœtzu et surtout Miguel Unamuno font alterner la nouvelle courte avec l'article de circonstance ; José Lassalle est toujours un bon critique musical et M. Pio Baroja a donné des analyses de psychologie intime et sociale qui promettent un écrivain intéressant, s'il consent à sortir de ces simples ébauches. Citons un sommaire : *Mes Jésuites*, de Ruiz y Contreras. — *La morale qui meurt et qui naît*, de R. de Maetzu. — *Mapa Mundi* (poésie). — Fragment du *Canard sauvage*. — *Crépuscule*, par C. Bargielo. — *L'art d'écrire*, de P. de Oliva. — *Revue des livres*, etc. — Suite de la traduction de *Charles Demailly*.

Ceci suffira pour juger de la sincérité de l'effort tenté par la *Revista nueva*, que nous suivrons toujours avec complaisance.

Puisque cette chronique est vouée aux généralités, réalisons le projet rêvé depuis longtemps de conduire nos lecteurs parmi le dédale des périodiques illustrés de Madrid et de Barcelone.

L'Espagne est le paradis du journalisme à bon marché : les journaux s'y crient et s'y vendent comme des petits pains.

C'est probablement une constatation psychologique qui amena le directeur de **Blanco y Negro** à lancer le périodique hebdomadaire illustré. Le succès le plus complet a couronné cette tentative : actuellement, le *Blanco y Negro* a son hôtel tout comme nos journaux parisiens ; vingt confrères essaient de lui faire concurrence au même prix, au rabais. Il reste l'illustré le mieux tiré et le mieux renseigné, le favori des familles, bien que souvent il aille vers l'anecdote et le cliché local : ses couvertures mises en couleurs, les excellentes compositions de Pla, d'Estevan, de Huertas, de Bringas, sa collaboration littéraire lui assureront encore pendant longtemps la première place, que lui dispute cependant le **Nuevo Mundo** par une tenue littéraire parfaite : c'est là que se trouvent le plus fréquemment les clichés des succès populaires de l'Apollo et les groupements heureux des types populaires madrilènes ; le tirage est également fort soigné.

Madrid Comico (directeur Benavente), qui ressemble davantage à nos anciens journaux français illustrés, est encore d'une tenue parfaite et ne saurait être en rien comparé aux deux journaux barcelonais **Barcelona Comica**, et **La Saëta**, où le nu semble vouloir remplacer ce qui manque à la rédaction littéraire : quelques numéros portent cependant d'excellentes caricatures.

La vida litteraria reste, toute proportion gardée, le journal illustré le plus préoccupé des questions littéraires : Gomez Carillo y chante Paris entre des nouvelles courtes et d'excellentes informations.

La Revista Moderna, avec ses groupements photographiques souvent heureux, est également un des meilleurs périodiques hebdomadaires.

Citons encore **El Arte** et **los Instantaneos**, revues minuscules qui pourraient bien trouver place à côté de leurs aînées, si elles savaient nous présenter les variétés régionalistes de ce pays toujours mouvant, vivant, populaire, pittoresque qu'est l'Espagne. Et pendant que j'écris ceci, voici deux nouveaux confrères qui sont nés : l'**Iris** à Barcelone, et **Autour du monde** à Madrid. La direction de ce dernier journal a été confiée à un rédacteur de l'*Imparcial :* Wandeser, dont les connaissances encyclopédiques sont appréciées de chacun.

Dans les revues françaises : citons un article de M. Leo Rouanet sur Ganivet, **Revue hispanique**, où il est dit en peu

de mots toute l'admiration que les hispanophiles français ont sentie pour le penseur et le romancier décédé. Disons que la conférence que Mme Pardo Bazan fit à la salle Charras a paru dans le nº du 22 avril de la **Revue bleue** et qu'elle contient des fragments d'une superbe tenue littéraire, en dépit de ses prétentions politiques contestables et un peu fastidieuses.

Signalons enfin, dans la **Revue britannique**, un fragment d'étude sur l'œuvre de Perez Galdos : nous reviendrons sur ce point en étudiant, dans notre prochaine chronique, *Luchana* et la *Cloche de Maestrazgo*, les deux *épisodes nationaux* que nous a envoyés le solitaire de la villa San-Quintin, avec qui nous sommes bien en retard.

EPHREM VINCENT.

LETTRES PORTUGAISES

Le tempérament littéraire portugais. — Les *Saudades do Ceo*, poèmes d'Eugenio de Castro (F. França Amado, éditeur, Coimbre). — L'Œuvre d'Eça de Queiroz. — Ses derniers romans. — La critique en Portugal. — José de Figueiredo. — Antonio Arroyo et la critique d'art. — Publications diverses.

La difficulté de juger d'œuvres étrangères nouvelles, faute de connaître exactement les conjonctures de leur apparition et l'espèce de remous particulier qu'elles produisent en leur milieu, s'aggrave encore de toute la différence de voir et de sentir qui sépare nos tendances du tempérament de l'écrivain original. Tout peuple, en effet, incarne une âme spéciale, présente en chacun de ses gestes, dans la forme de ses temples, dans l'agenouillement de ses fidèles, dans le chant de ses bergers et de ses poètes. Pareille au voyageur qui de pays en pays change de costumes et d'habitudes, l'Idée, que tout homme peut accueillir, identique en soi, se modifie en chacun de nous, suivant le sang de nos veines et la couleur de notre âme : de là l'espèce d'émotion spéciale qui s'attache à la production littéraire de telle ou telle race; de là aussi, grâce au mécanisme des sensations, la musique si variée des langues humaines, leurs gammes vocales particulières, leurs aptitudes respectives.

S'il est vrai que la meilleure condition d'un bon titre soit de refléter, en le condensant, tout l'esprit du livre, celui, très mystique, dont Eugenio de Castro vient d'orner son dernier poème, évoque à coup sûr, non seulement toute la pensée principale, dont les vers sont le symbole, mais encore toute

l'attitude spéciale de l'âme portugaise devant la Destinée. Dans les **Saudades do Ceo** (*Regrets du Ciel*), le génial auteur de *Sagramor* et de *Belkiss* reprend, pour le parer des magnifiques et neuves broderies de son imagination, son thème favori, celui de l'Homme — poète ou fils d'ange — en proie aux désirs opposés d'une double nature. S'inspirant, cette fois, d'un sujet biblique : l'amour des esprits du ciel pour les filles des premiers pasteurs, il nous promène à travers de prestigieux mirages, gracieux ou tragiques, toujours très voluptueusement colorés. Exclusivement soucieux de Beauté pure et s'acheminant impeccablement vers son très haut idéal d'artiste, Eugenio de Castro a voulu donner à son œuvre une perfection et une simplicité de lignes tout helléniques. C'est l'inspiration de son *Tiresias* élargie et complétée. Tout le poème a l'ampleur classique, et cela, sous le même vêtement rythmique, est bien différent du *Roi Galaor*. Les *Saudades do Ceo* sont une page nouvelle du *Livre Antique* de notre Alfred de Vigny, mais plus lumineuse, plus chatoyante, sinon plus profonde. Et c'est à cause du ciel portugais, reflété en l'âme du poète.

Me tromperai-je en disant que toute la poésie lusitanienne, quels que soient le cadre qu'elle emprunte et le genre qu'elle prétende adapter au caprice de l'écrivain, puise toute sa beauté, non pas, comme chez d'autres peuples, en la puissante harmonie ou structure des œuvres créées ou dans la profondeur même de l'Idée subjective, mais au contraire dans une sorte de mysticisme sensuel, presque oriental, et qui s'éploie en un faisceau d'images éblouissantes?

C'est dans une chair tragique de passion et de fatalité — soleil dans la brume des soirs parmi les vagues dansantes — que s'incarne l'âme de cette littérature, lyrique avant tout, jusque dans l'épopée, jusque dans le drame et le roman lui-même. De l'*Inès de Castro* de Camoens au *Frei Luiz de Souza* de Garrett, du *Campo de flores* de João de Deus à la récente pièce de Julio Dantas, *O que morren d'Amor*, le même fanatisme d'amour vibrant exhale sous le ciel chaud sa plainte fatale. Là, suivant l'expression de Jean Lombard, « tout l'idéal semble se condenser dans la réalité » ; c'est ce qui donnait également son charme étrange à la vieille poésie des troubadours, dont la sève initiatrice coule encore le long des mers latines. — De cette source vivante, comme une eau claire qui serpente à l'ombre et se cache, le plus pur génie portugais,

celui qu'il faut savoir trouver pour créer là-bas les chefs-d'œuvre, dérive tout entier.

Trompée par le masque d'ironie, où se réfugie souvent, par exemple, un romancier comme Eça de Queiroz, la critique ne sut guère jusqu'ici découvrir le véritable point de contact d'un tel artiste avec le peuple. On crut que la forme éblouissante valait à peu près seule. Et cependant, là encore, tout l'intérêt profond, intime, presque saignant, malgré l'impersonnalité voulue de l'auteur, de romans comme le *Crime du Père Amoro*, où l'on voit un prêtre lascif en venir à tuer son enfant n'est fait que de cette sensibilité vibrante, intensément humaine, qui fait chanter la matière et vit, en les reproduisant, toutes les fictions du cerveau. Le premier, tout récemment, avec sa vision aiguë, sa divination subjective et sympathique, José de Figueiredo, dans une étude qui restera, s'est chargé de nous révéler l'âme véritable de Celui qui déjà se nomme le Flaubert portugais. « Aussi grands que le tempérament de l'artiste sont chez lui, dit Figueiredo, le cœur du poète et l'âme du philosophe ». Psychologue et contemplatif, il voit l'humanité tout à la fois par le détail et par l'ensemble : concrétisée, sa vision devient le symbole de ce qu'il ressent, en sorte que, souvent, par derrière le sourire qui raille et persifle, se cache la souffrance intime. Impassible et tranquille en apparence, comme la réalité même, s'éploie le récit, tout baigné qu'il est parfois, comme dans cette *Illustre Maison des Ramires* (publiée par la *Revista Moderna* de Paris et qui m'est ici prétexte à parler), d'un flot suave d'héroïque mysticisme. Des figures de désespoir se détachent du cadre calme, plus touchantes même, en leur sobre attitude, que les visages tourmentés du romantisme. Ainsi des *Cidades et Serras*, la dernière œuvre du Maître. Comme elle est suave, par exemple, cette Maria-Eduarda des *Maïas*, et comme il est proche du Diévouchkine de Dostoïewsky le Theodoro du *Mandarin !* Pour une telle simplicité reconquise quel effort et quel génie, si l'on songe à la complexité fiévreuse de la vie moderne !

Pour nous, desséchés de subtiles analyses et dépravés par trop d'artificiel, je crois que nous aurions à gagner au commerce intime des plus belles œuvres lusitaniennes : leur divulgation en France nous serait un bienfait. Malheureusement nous n'avons presque pas de traductions et peu d'ouvrages critiques savamment documentés, ou développant le véritable génie portugais. Il y faudrait l'initiative soutenue de pério-

diques tels que la *Revue Encyclopédique*, dont on sait les efforts, et une certaine communauté de vues parmi les lusophiles de France.

Plus avisés que nous se montrent les Italiens : grâce à Vittorio Pica, l'éminent critique, la génération contemporaine connaît la *Belkiss*, d'Eugenio de Castro ; à son tour le très remarquable écrivain qu'est Antonio Padula, auteur d'une étude sur les poètes actuels du Portugal, vient de traduire le *Roi Galaor* et *Salomé*.

Les Portugais eux-mêmes semblent s'aviser de plus en plus de leurs propres richesses : la série des centenaires en est la preuve, et c'est un pas sérieux vers l'attention des autres peuples.

La critique surtout se développe. Bientôt, sous le titre de *A Monte*, José de Figueiredo doit réunir les plus significatives de ses ébauches psychologiques, si portugaises de style : *Palavras et Carvoès*, *paroles* issues de son âme, *charbons* dont il a fait des fantômes. De son côté Antonio Arroyo vient de publier sur l'*Esthétique du Frei Luiz de Souza* un très judicieux et triple parallèle entre Garrett, Ibsen et Wagner. — Comme critique d'art, son récent ouvrage à propos des sculpteurs *Soares dos Reis et Teixeira Lopes* se trouve être l'un des plus avertis qui aient vu le jour en Portugal sur semblable matière. Nous y reviendrons

Du côté des revues, signalons à Porto l'apparition prochaine d'une revue scientifique et littéraire, avec un programme très portugais sous la direction de MM. Paulo Osorio et Rodrigo Solano. — Le titre sera *Revista Nova*.

Toutes ces manifestations sont d'excellent augure : il nous semble, en effet, qu'un peuple qui commence à se juger est un peuple qui fait signe d'être écouté. Ses critiques sont les hérauts qui commandent le silence à son entour.

PHILEAS LEBESGUE.

LETTRES NÉERLANDAISES

Henri Borel : *Studiën ;* L. J. Veen, Amsterdam. — Herm. Heyermans, Jr : *Ghetto*, tragédie bourgeoise ; S. L. van Looy, Amsterdam. — Styn Streuvels : *Lenteleven* , ornementé et tiré sur la presse à bras, par Jules de Praetere, Gand. — Me J. N. van Hall : *Dichters van dezen Tijd ;* P.-N. van Kampen en Zoon, Amsterdam.

Studiën (*Etudes*). — C'est sous ce titre que M. Henri Borel, jeune littérateur très apprécié, a réuni plusieurs articles parus antérieurement dans des périodiques de Hollande et des Indes Néerlandaises. — Depuis plusieurs années, Henri

Borel vit en Chine et aux Indes, où il s'est appliqué spécialement à l'étude de la littérature classique des anciennes civilisations de l'Extrême-Orient. C'est en approfondissant ces livres saints, en s'initiant à la philosophie de ces siècles si lointains, que M. Borel s'est placé à un tout autre point de vue que ses contemporains pour l'appréciation de la littérature.

Il entrevoit d'autres horizons que le commun de nos critiques. La littérature, pour lui, est absolument dégénérée au cours des siècles de notre ère, ou plutôt, le mot « littérature » a perdu entièrement sa signification première. La littérature, en son vrai sens, c'est l'expression la plus élevée de l'art, c'est le Verbe divin, le principe créateur de tout ce qui existe. La religion, la philosophie et la poésie, confondues en une union parfaite, engendrent la littérature dans la véritable acception du mot. — Dans l'évolution des siècles, depuis les Veda's, ces monuments sublimes de la littérature la plus élevée, il ne nous a été donné qu'un nombre relativement restreint d'œuvres vraiment littéraires. Et ce sont les poètes qui ont le mieux compris la haute portée de la littérature qui sont les plus appréciés par Henri Borel. C'est pourquoi Frederik van Eden, le poète serein à l'âme divine, lui est beaucoup plus sympathique que d'autres littérateurs, qui, selon le sens ordinaire du mot, sont des artistes plus parfaits que lui. — Toutes les critiques de M. Borel sont imprégnées de ces principes, qu'il ne conviendrait pas de discuter ici en quelques lignes Bornons-nous à dire que ses essais, en général, ont produit sur nous une impression très favorable, par la sincérité, le bon sens et le bon goût que l'auteur y montre indiscutablement.

Son livre lui a valu cependant une assez violente polémique avec Willem Kloos (dans l'*Amsterdammer* et le *Nieuwe Gids*), où, en ce moment, Willem Kloos, auquel Borel avait adressé de graves reproches, a le dernier mot. — Une nouvelle réplique pourrait bien arriver encore de l'Orient! — Nous croyons que M. Borel est absolument de bonne foi et que, convaincu de son bon droit, il n'hésite pas à s'attaquer au plus puissant poète de notre littérature. Mais il est des artistes qu'il faut admettre en entier, tels qu'ils sont, avec leurs grandes qualités et leurs grands défauts; qu'il faut prendre dans tout ce qu'ils ont de plus vraiment humain, sans même se demander si tel acte est beau, si telle pensée est élevée. — Si Kloos et Borel pouvaient oublier ce qu'ils se sont dit, — s'ils pouvaient défaire leur âme de l'armure où ils l'ont emprisonnée pour se combattre en paroles amères, — les

haines surgies spontanément disparaîtraient, et s'aplaniraient en un accord et une amitié tranquilles... Espérons que le temps fera ce que l'homme ne saurait faire...

§

Ghetto. — Une tragédie qui se joue dans le curieux « jodenbuurt » (quartier des Juifs) d'Amsterdam, dans ces vieilles rues tortueuses, très peuplées, où le ménage et les affaires se font au grand air, où chaque négociant est brocanteur et usurier, où grouille une population exclusivement juive, réunie là, volontairement, ainsi qu'elle l'était, de par la loi, dans les villes du moyen âge. — C'est dans une de ces petites boutiques que demeure Rafaël, avec son vieux père aveugle, sa tante et la servante chrétienne, Rose. Rafaël est un jeune homme rêveur, aux idées avancées, qui ne se plaît plus guère dans le milieu où il est né. Il voit la triste décadence où son peuple est tombé ; il comprend que les temps passent et que le monde se transforme — et il ne saurait plus vivre en cette société corrompue aux idées bornées, aux aspirations basses, aux machinations malhonnêtes dont il est dégoûté. Il néglige les affaires de son père, il erre dans les rues, il aspire à une vie plus belle, plus idéale... Déjà il a renié la religion de son peuple, pour ne plus songer qu'à sa religion, à lui, l'unique, l'absolue religion de la nature. Et, en secret, il aime la servante Rose. — Mais les membres de sa famille ne le comprennent point, et ils ne sont point en état de le comprendre. N'ayant jamais vu ni rêvé d'autre vie que celle qu'ils ont vécue dès leur naissance, n'ayant jamais fait ni vu faire que commerce malhonnête, ils prennent pour folie et méchanceté le dégoût, la compassion que Rafaël éprouve pour eux et pour tout leur peuple. Le vieux père cependant a fait choix d'un « beau parti » pour son fils. C'est la fille d'un honorable confrère, qui doit lui apporter une belle dot. Les négociations laborieuses entre ces deux familles sont près d'aboutir. Mais voilà que l'on se heurte au refus formel de Rafaël de contracter ce mariage. Il s'en suit une scène violente entre lui, son père, sa tante et le rabbin, vieil ami de la maison, venu pour ramener son ancien élève à des idées plus raisonnables. Mais petit à petit le saint homme perd tout le calme et la bonne humeur que lui donnait la certitude de son triomphe. Il est profondément alarmé des théories révolutionnaires et de l'amour libertin du jeune homme, lequel, n'y tenant plus, finit par s'en aller en battant les portes. — Toute la fureur

de ces braves gens est portée sur Rose, qu'ils prennent pour la cause première de tout le malheur. La pauvre fille, qui avait été envoyée en course durant la visite du rabbin, rentre le soir ; on lui offre de l'argent pour qu'elle s'en aille, seule, sans s'opposer au mariage de Rafaël ; on lui dit des mensonges. — Restée seule avec le vieux père, elle le supplie de lui dire où est Rafaël Le vieil aveugle ment. Il dit que Rafaël s'en est allé pour épouser « l'autre ». Il en fait un serment équivoque. Rose, se croyant trahie par son amant, se jette à l'eau. Plus tard, Rafaël rentre — il apprend l'atrocité qui s'est passée — et il quitte à jamais la maison paternelle ..

Voilà l'analyse sommaire de cette « tragédie ». Il est vrai que les situations dramatiques en elles-mêmes ne sont pas entièrement neuves. Mais elles le sont par les circonstances, par leur entourage typique, par leur composition originale. Les personnages sont fort bien caractérisés ; leur dialogue est plein de verve et de couleur ; le dénouement est amené logiquement et d'une main sûre. Il nous semble cependant que certaines parties sont trop détaillées. Elles n'en ont que plus de caractère, mais elles paraissent nuire à l'unité de l'action. D'autre part, nous aurions voulu en savoir plus long sur les idées et les projets de Rafaël. Il est dégoûté du milieu où il vit : il veut s'en aller. Mais après ? Où trouvera-t-il cette vie belle et idéale ? Ses théories mêmes sont vagues, indécises. On objectera que c'est précisément là son caractère de rêveur. Mais alors ce caractère n'est pas assez bien développé, n'est pas assez complètement rendu. — Nous aurions aimé à voir la tragédie se jouer plus en *dedans*, nous aurions voulu assister aux luttes pénibles, qui, certes, ont eu lieu dans son âme avant que des faits se fussent accomplis. — Nous n'en entendons que l'écho ; nous n'en voyons que le reflet ; nous aurions volontiers sacrifié plus d'une scène de moindre importance, pour pénétrer plus profondément dans l'âme, dans les idées du héros. Nous rendons grâce toutefois au talent de M. Heyermans, qui, en un beau drame, nous a montré la vie très originale, très typique d'une fraction trop ignorée de la société néerlandaise.

§

Lenteleven (*Vie de printemps*). — Stijn Streuvels est un des écrivains de la race de Guido Gezelle, dont nous avons déjà parlé. C'est un de ces robustes Flamands, qui, en leur dialecte sonore et coloré, nous racontent la vie dans ces

douces campagnes aux lointains horizons. Il nous donne en ce volume une douzaine d'esquisses, de récits si l'on veut; j'aimerais mieux dire des tableaux — car ce sont comme des toiles brossées en plein air d'une main vigoureuse et sûre. — Nous aimons à les lire, les pages de sa prose solide, tout comme nous aimons à contempler, dans les tableaux des grands paysagistes, les rythmes des belles silhouettes et les harmonies des belles couleurs Il a le coup d'œil rapide et observateur; il saisit les traits caractéristiques qui passent inaperçus pour le vulgaire; il les reproduit en les accentuant en un style original.

Les sujets de ses récits, toujours pris dans la vie des campagnes qu'il habite, sont parfois des plus intéressants. Ainsi le *Kerstavond* (nuit de Noël) nous peint un petit village où l'on fête la Noël, et où se promènent de maison en maison les trois gaillards travestis en rois mages. Les enfants courent dans les rues, en chantant et en brûlant des chandelles. Tout est couvert de neige. Une femme folle « courait toujours en travers de la voie sur ses longues jambes qui sortaient de ses jupes, et elle tenait les bras largement écartés sous son manteau, — comme une chauve-souris diabolique ». A la sortie d'une auberge, les rois mages maltraitent un « concurrent », qu'ils ensevelissent sous la neige en chantant une chanson de Noël. — La folle réapparaît en croassant. On lui jette un bâton dans les jambes. Elle agite ses bras sous son manteau et disparaît dans l'obscurité. Des flocons de neige tombent... C'est très curieux. — Dans *Op den dool* (abandonnés?) nous assistons à une très étrange scène, de laides et vieilles femmes qui se soûlent en buvant du genièvre chez une commère où elles sont invitées. Au petit jour, quand elles sont parties, le mari de l'hôtesse rentre, ivre aussi — il trouve sa femme étendue sur le sol, il voit les restes de l'orgie, — il bat sa femme à outrance, et, croyant l'avoir tuée, il s'en va... Elle cependant se remet sur pied, prend dans un panier ce qu'elle peut transporter et s'en va... Et lorsque les deux petits enfants se réveillent, la maison est vide... ils s'en vont en errant par les campagnes... Le soir, ils sont recueillis dans une ferme.—Dans *'s Zondags* (le dimanche) il y a lieu de s'étonner des plaisirs qu'éprouvent deux jeunes paysans en passant leur journée entière au grenier, assis immobiles et sans souffler mot, à regarder les pigeons entrer et sortir et se promener dans leur colombier; jusqu'à ce qu'enfin ils ne voient plus

rien, à cause de l'obscurité, et qu'ils s'en aillent, mélancoliquement, en se donnant rendez-vous à la semaine prochaine. — Relater ici tout ce qu'il y a d'intéressant dans ce livre nous entraînerait trop loin, car chaque esquisse ou récit contient des traits tout nouveaux, toujours présentés dans un beau style très original.

Nous croyons cependant que plusieurs morceaux gagneraient à être plus condensés, moins étendus en certains détails. Dans les esquisses les plus fragmentaires même, il est bon de garder une certaine unité d'idée, de sentiment, sinon d'action. Sans quoi l'œuvre ne produit qu'une impression incomplète, vague, déconcertante. Mais c'est surtout là où l'auteur nous suggère une peinture — étrange parfois, mais nette, poignante, *une* dans son expression — que nous pouvons l'admirer dans toute la puissance de son talent. — Il mûrira, il se transformera et enrichira notre littérature de plus d'une œuvre de haute valeur.

§

Dichters van dezen Tijd (*Poètes contemporains*).—Cette anthologie, quoique n'étant pas aussi complète que celle qui fut publiée en 1897 par Pol de Mont, présente cependant un intérêt particulier, étant vouée plus exclusivement aux poètes dits à tendances « modernes ». L'auteur de ce recueil, sans donner un groupement raisonné et systématique des poètes de la nouvelle génération, s'est borné à faire un choix dans leur œuvre, avec le seul souci de la beauté selon son goût personnel. — La sélection qu'il nous présente est très réussie.

Il est à remarquer que l'édition de cet ouvrage a une signification particulière.

Me J. N. van Hall est le rédacteur en chef du *Gids* (le Guide), revue doctrinaire qui est, en quelque sorte, la *Revue des Deux Mondes* des Pays-Bas. — Or, en 1885, les poètes de la « nouvelle génération », les Willem Kloos, les Frederik van Eeden, les Albert Verwey, les Herman Gorter, non accueillis, reniés au *Gids*, fondaient le *Nieuwe Gids* (le nouveau Guide), auquel notre littérature doit une renaissance qui reste sans pareille dans les littératures de toutes les nations. — Et ce sont précisément ces poètes révolutionnaires, qui, à présent, sont *officiellement* reconnus par le rédacteur du *Gids*, et qui, dans ce recueil, occupent la plus belle place. — De ce fait des conclusions contradictoires pourraient être tirées. — Contentons-

nous de féliciter M. van Hall de l'honnêteté et du bon goût dont il a fait preuve en publiant la présente anthologie.

PAUW.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme. — Gabriel Delanne : *L'Ame est immortelle*, démonstration expérimentale; Chamuel, 3.5o.— Ed. Grimard : *Une Echappée sur l'Infini* Leymarie, 3.5o,

Histoire. — Marquis de la Mazelière : *Essai sur l'Histoire du Japon ;* Plon, 4 fr. — Joseph Reinach : *Essais de Politique et d'Histoire ;* Stock, 3.5o. — Comte Remacle : *Relations secrètes des agents de Louis XVIII à Paris sous le Consulat ;* Plon, 7.5o.

Jurisprudence. — Edmond Picard : *Le Droit pur ;* Bruxelles, Larcier; Paris, Alcan, 7.5o.

Littérature. — Honoré de Balzac : *Lettres à l'Etrangère (1833-1842) ;* Calmann Lévy, 7.5o. — Fernand Caussy : *Cléante ou le désir en cage ;* Libr. de l'Art indépendant. — André Gide : *Philoctète*, drame, suivi du *Traité du Narcisse, La Tentative Amoureuse, El Hadj ;* « Mercure de France », 4 fr.—Paul Maryllis : *Les Harmonies Naturelles*, préface par le Dr G. Barbézieux ; Soc. d'Ed. Scient., 4 fr. — Georges Rodenbach : *L'Elite ;* Fasquelle, 3.5o. — V. Schrœder : *L'Abbé Prévost, sa Vie, ses Romans ;* Hachette, 3.5o. — Paul Verlaine : *Confessions*, notes auto-biographiques ; « La Plume », 3.5o. — E. Veuillot : *Louis Veuillot (1813-1845) ;* Retaux, 7.5o.

Littérature religieuse. — C. Albin : *La Poésie du Bréviaire, les Hymnes ;* Pierret, 5 fr.

Musique. — *Joseph*, avec les récitatifs de Bourgault-Ducoudray : Paul Dupont, 20 fr.

Pédagogie. — Dr Maurice de Fleury : *Le Corps et l'Ame de l'Enfant ;* Colin, 3.5o.

Philosophie. — Ossip Lourié : *La Philosophie de Tolstoï ;* Alcan, 2.5o. — F. Pillon : *L'Année philosophique* (9e année, 1898) ; Alcan, 5 fr. — A. Spir : *Nouvelles esquisses de Philosophie critique*, précédées d'une biographie de l'auteur; Alcan, 3.5o.

Poésie. — Pierre de Bouchaud : *Le Recueil des Souvenirs ;* Lemerre, 3.5o. — Charles Danielou : *Ascension :* Perrin, 3.5o. — Edouard Ducoté : *Le Chemin des Ombres heureuses ;* « Mercure de France », 3.5o. — Ernest Gaubert : *Vers les lointains Echos ;* Montpellier, « Aube Méridionale ». — Jean d'Hoc : *L'Aventure Sentimentale ;* « Mercure de France », 3.5o. — Eugène Hollande : *Paroles au Peuple ;* Soc. Libre d'Ed., o.5o.— Robert de Montesquiou : *Les Perles Rouges ;* 93 sonnets historiques ; Fasquelle, 3.5o. — Louis Raymond : *Sur les Chemins, au Crépuscule ;* « Mercure de France », 2 fr. — Robert de Souza : *Modulations sur la Mer et la Nuit ;* Deman, 5 fr. — De Valence ; *Finis Galliae ;* R. Trébor.

Publications d'Art. — Georges Denoinville : *Sensations d'Art* (2e série), deux gravures d'après Jules Valadon ; Girard et Villerelle, 3.5o. — A. Lavignac : *Voyage artistique à Bayreuth ;* Delagrave, 5 fr. — Jean Lorrain : *La Mandragore ;* Pelletan, 100 fr.

Roman. — Cardeline : *L'Erreur d'Hermane ;* Lemerre, 3.5o. — Louis Delattre : *La Loi de Péché ;* « Mercure de France », 3.5o. — Gaston Derys : *Les Amantes ;* Simonis Empis, 3.5o. — H. de Fleurigny : *Les Sans-Galette ;* (270 p.), Ollendorff, 3. fr. — Charles Foley : *L'Otage ;* Perrin, 3.5o. — André Fontainas : *L'Ornement de la Solitude ;* « Mercure de France », 2 fr. — André Gide : *Le Prométhée mal enchaîné ;* « Mercure de France », 2 fr. — Francis Jammes : *Clara d'Ellébeuse ou l'Histoire d'une ancienne jeune fille ;* « Mercure de France », 2 fr. — Hubert Krains : *Amours rustiques ;* « Mercure de France », 3.5o. — Pierre de Lavernière : *Célibataire ;* Simonis Empis, 3.5o. — Maurice Leblanc : *Les Lèvres jointes ;* Ollendorff, 3.5o. — E. Martin-Videau : *L'Irrémissible ;* Plon, 3.5o. — Octave Mirbeau : *Le Jardin des supplices ;* Fasquelle, 3.5o. — Richard O'Monroy : *Marcheurs et Marcheuses ;* Calmann Lévy, 3.5o. — Ray Nyst : *Notre Père des Bois ;* Bruxelles, Balat, 2 fr. — Jean Psichari : *La Croyante ;* Stock, 3.5o. — E. Rodocanachi : *Aventures d'un grand seigneur italien ;* Flammarion, 3.5o. — J.-H. Rosny : *La Fauve ;* « Revue Blanche », 3.5o. — René Schwaeblé : *Notre fin ;* Charles, 2 fr. — Baronne de Suttner : *Bas les Armes ;* Fasquelle, 3.5o. — Pierre Valdagne : *Une Rencontre ;* Ollendorff, 2 fr. — Guilio Ventura : *La Chute de Napoléon IV ;* Soc. Libr. d'Ed., 3.5o. — E.-M. de Vogüé : *Les Morts qui parlent ;* Plon, 3.5o.

Sciences. — Dr P. Dheur : *Les Hallucinations volontaires ;* Soc. d'Edit. Scient., 4 fr. — A. Kleefeld : *L'Idée fixe chez les aliénés,* Essai de psychologie physiologique ; Bruxelles, Lamertin, 1 fr. — Dr Moreau de Tours : *Suicides et Crimes étranges ;* Société d'Edit. scient., 3.5o. — Etienne Rabaud : *Anatomie élémentaire du Corps Humain,* avec 4 planches en couleurs et 60 fig. dans le texte ; Schleicher, 4 fr.

Sociologie. — Charles Albert : *L'Amour libre ;* Stock, 3.5o. — Michel Bakounine : *La commune de Paris et la notion de l'Etat ;* « Temps Nouveaux », 0.10. — Eugène d'Eichtal : *Socialisme et Problèmes sociaux ;* Alcan, 2.5o. — Jean Heimweh : *Allemagne, France, Alsace-Lorraine ;* Colin, 1 fr. — Jean Jaurès : *Action socialiste ;* I ; Bellais, 3.5o. — Karl Marx : *Critique de l'Economie politique,* trad. par Léon Remy ; Schleicher, 3.5o. — Charles Richet : *Les Guerres et la Paix ;* Schleicher, 1 fr. — Gabriel Tarde : *Les Transformations du pouvoir ;* Alcan, 6 fr.

Théâtre. — Frédéric Boutet : *Drames baroques et mélancoliques ;* Chamuel, 3.5o. — Romain Coolus : *Cœurblette ;* Stock, 2 fr. — Georges Leneveu : *La Sape ;* Ollendorff, 2 fr.

ÉCHOS

Les Poésies de Stéphane Mallarmé. — Un Congrès des Poètes. — Vient de paraître au Mercure de France.

Les Poésies de Stéphane Mallarmé. — Nous rappelons que cette édition de luxe, complète, *ne varietur,* que prépare la librairie Fasquelle, est exclusivement réservée aux souscripteurs (Voy. *Mercure de France,* n° 113, p. 574).

Elle sera ornée de sept illustrations inédites et ne devant

pas être reproduites, dont les cartons de Manet, de Berthe Morizot et de Puvis de Chavannes, et MM. Claude Monet, Odilon Redon, P.-A. Renoir, Auguste Rodin et Whistler fourniront les dessins.

L'édition sera réservée aux souscripteurs.

Le chiffre de tirage sera limité à 100 exemplaires numérotés, plus sept exemplaires qui seront offerts à Mme Stéphane Mallarmé.

Chaque exemplaire sera numéroté à la presse et paraphé à la main par l'éditeur et contiendra le nom des souscripteurs qui auront fait parvenir leur adhésion *avant le 15 juillet 1899*. Le tirage terminé, les planches des illustrations seront rayées et un exemplaire justificatif en sera tiré pour être conservé par l'éditeur.

Le prix de la souscription est de cent francs payables à la livraison du volume.

Les souscriptions sont reçues à la librairie Fasquelle, 11, rue de Grenelle, — à la *Revue blanche*, 23, boulevard des Italiens, — et au *Mercure de France*.

§

Un Congrès des Poètes. — Les jeunes revues du Midi organisent à Béziers, à l'occasion des fêtes de *Déjanire*, un congrès des poètes. Ce congrès sera suivi d'une représentation au théâtre. M. Charles-Brun y parlera de la Renaissance du Midi et les artistes de l'Odéon y interpréteront des poèmes.

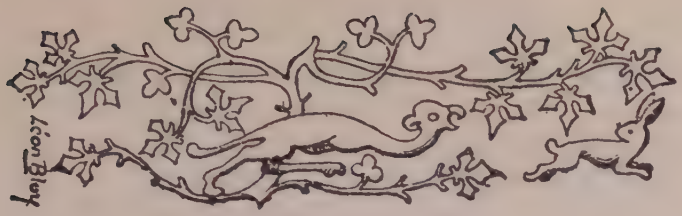
§

Vient de paraître au *Mercure de France :*

Aimienne ou le Détournement de mineure, roman, par Jean de Tinan. Portrait de l'auteur d'après une lithographie d'Henry Bataille. Couverture lithographiée en couleurs, de Maxime Dethomas. Volume gr. in-18, 3.50.

Le Gérant : A. Vallette

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.



LETTRE PHILOLOGIQUE

A REMY DE GOURMONT

—

Mon cher Gourmont,

Le caractère des langues se révèle par un certain balancement des consonnes et des voyelles, par des choix de sonorités spéciales qu'il est plus aisé de sentir que de déterminer. Aussi avez-vous, sans chercher à formuler des lois mathématiques, choisi comme étalons des vocables d'une origine certaine, de race pure, d'état civil soigneusement contrôlé au moyen desquels, patient et passionné, vous avez analysé les mots nouveaux dont la langue s'enrichit ou s'encombre, et aussi toutes ces alluvions infusibles dont le noble fleuve de notre langue risque d'envaser son glorieux cours (1).

Une langue vivante se transforme et s'adapte, puisqu'elle vit. Certains de ses éléments constitutifs s'éliment, s'usent et disparaissent, et la métaphore qui est proprement le sang du langage s'appauvrit, s'anémie et devient à ce point incolore que sa vie intime n'est plus sensible. Elle est devenue lieu

(1) *L'Esthétique de la langue française* (*La déformation; la métaphore; le cliché*, etc.). Paris, « Mercure de France », 1899. In-18.

commun. Il faut donc de toute nécessité que cet organisme, toujours en travail, s'assimile des nourritures conformes à sa nature et à ses besoins et par leur moyen répare ses pertes incessantes.

Je ne vous suivrai pas dans le pittoresque examen que vous faites de cette contrebande grecque, grâce à laquelle nous parlons un français si parfaitement monstrueux. Vous avez amplement raison jusqu'au point où, vous appuyant sur l'assimilation italienne des mêmes mots que vous critiquez, vous songez à les rendre moins laids en leur imposant un habit à la française, une orthographe qui leur donne une certaine ressemblance analogique avec ceux de notre langue.

Vous vous élevez cependant, à mon sens, avec une énergie que je veux croire inutile contre les apports helléniques dont le jargon scientifique écrase le français ; le danger ne me paraît pas immédiat, et les terminologies médicales, botaniques ou zoologiques constituent simplement une manière de langue universelle, une sorte de volapuk propice à la diffusion de connaissances inassimilables au vulgaire, et qui n'auront jamais qu'une vie factice d'étagères et de vitrines, une semblance de vie, plutôt analogues en cela à ces cadavres flasques et ternes que l'alcool entretient, à ces oiseaux empaillés qu'ils ont mission de désigner. Tout au plus leur pédantisme ferait-il un peu sourire, si, oubliant que le mot n'est qu'un signe et non pas une diagnose (pardon !), ils prétendent à définir leur objet.

Le danger est uniquement dans cette frénésie de savoir qui est la caractéristique de notre temps. Et nous avons vu des écrivains, d'ailleurs heureusement doués, gâter les plus belles pages de leurs livres par les reliefs informes d'une science mal digérée, et

surtout par un étalage de scories verbales échappées de récents manuels Roret.

D'autre part, le goût des exercices violents, des tours de force raisonnés et des casse-cou méthodiques, l'expansion géographique de la race anglo-saxonne, les voyages des agences Cook ont introduit dans notre belle langue une colonie de vocables d'une indiscrétion vraiment barbare, d'une morgue tout insulaire. Le mal ici encore ne serait pas grand si, le langage français ayant conservé cette puissance d'assimilation qui fut et, je veux le croire, est encore la sienne, la vogue dont jouit actuellement l'étude des langues vivantes, et particulièrement de l'anglais, à cause de son grand rayon d'action, ne tendait, par un respect un peu étroit et un pédantisme inintelligent, à conserver à ces étrangers l'orthographe hétéroclite de leur forme originelle. Au surplus, ces Français peuvent-ils justement invoquer, pour excuser leur méfait, l'indigence relative de leur langue? Ils ne la connaissent point, voilà tout, et ils appellent *rail* ce qui est simplement une lisse, ils qualifient *window* (pour *bow-window*, fenêtre en saillie) une adaptation à l'architecture moderne de l'antique bretèche, tandis que, reprenant à l'anglais notre joli *fleureter* (conter fleurettes) qu'il nous a pris, ils nous resservent *flirter*, qui est le même mot avec le sens plus brutal qu'il a gagné en habitant parmi ce peuple moins poli.

Vous vous êtes essayé, mon cher ami, à nettoyer, à épousseter, à peigner ces hirsutes immigrants, à assouplir un peu leurs orgueils maladroits. C'est une besogne bien au-dessus de toute volonté individuelle; c'est proprement la mission du peuple, dans le sens où vous entendez ce mot, c'est-à-dire de tous ceux, ignorants ou lettrés, qui font de la

prose sans le savoir, et qui seuls peuvent imposer cet usage « qui est comme l'âme et la vie des mots », pour citer après vous Vaugelas.

Une langue est un organisme dont les subtils rouages ne nous sont pas aussi connus, il s'en faut, que ceux de l'organisme animal, mais qui fonctionne sans doute selon des lois pareilles.

C'est au système digestif que le cerveau demande le phosphore qu'il transformera en pensée et en volonté, et les importateurs ou inventeurs de mots me font l'effet d'hommes qui voudraient verser directement du phosphore dans leur crâne, sans passer par l'intermédiaire de l'estomac. Vous m'accordez que le peuple représente en matière de langue le système de la nutrition et de l'assimilation et que c'est lui qui doit prendre les mots où il les trouve et où bon lui semble, et les changer en sa propre substance. A lui vous pouvez confier le mot le plus barbare de l'idiome le plus inharmonique; s'il le trouve à son goût il aura tôt fait de le triturer, de l'équarrir, et de vous rendre un vocable d'allure bien nationale qui au reste pourra signifier un objet sensiblement différent de celui que le mot primitif désignait. L'exemple que vous citez, d'après je ne sais quelle source qui doit être excellente, puisque vous y avez puisé, du verbe tuer venant de *tutari* est assez frappant. Et je m'amuse avec vous des arbitres jurés de la langue qui s'arrogent le droit excessif de délivrer des passe-ports ou d'en refuser aux mots que le vulgaire adopte, fût-ce en les déformant, non pas d'ailleurs selon une fantaisie désordonnée, mais toujours d'après les lois phonétiques qui ont présidé à la formation de notre langue.

Vous citez quelques exemples aussi heureux que

récents de ces digestions populaires. Même vous avez recueilli avec soin quelques déformations phonétiques pratiquées sur l'anglais par la population restée française du Canada. Vous en auriez trouvé à foison dans les patois de nos provinces qui eurent ou ont encore des relations suivies avec les peuples voisins. M. Le Héricher (1) cite le cas de la *vive* (primitivement *vivre*, de *vipera*) « poisson de mer très allongé avec une gueule longue et aiguë » qu'on vend à Paris sous le nom d'aigrefin ou d'aiglefin, et que les pêcheurs de Granville nomment horfi, ou même orfi (2), qui est le mot anglais *swordfish* dénaturé. Je ne parle que pour mémoire du gofiche, ou godefiche (coquille St-Jacques) et du stocfiche qu'il faudrait écrire stoquefiche.

Il existe un genre de sarcelle qui porte en Angleterre le nom de *garganey*. Or je trouve dans le livre de M. Louis Ternier, un ornithologiste de plein air, qui est à la fois un chasseur passionné et un écrivain agréable et très informé (3), que le mot *arcanette* désigne, à l'embouchure de la Seine et dans le Calvados, la sarcelle d'hiver. Sans doute il est difficile de ne pas voir ici une adaptation de garganey, dans le sens de l'analogie imposée par canette, petite cane.

Je pense d'ailleurs avec vous que notre langue ne mérite nullement le reproche de pauvreté qu'on lui fait couramment. Le français n'est pas tout entier dans le Larousse, ni dans le dictionnaire

(1) *Essai d'une néréide populaire de Normandie. Bulletin de la Société des antiquaires de Normandie.* T. IX, 1878-1880.

(2) J'ai vu ce mot écrit *orphie* dans un nº de « La Pêche moderne » de juillet 1899. L'article était accompagné d'une bonne figure de ce curieux poisson qui appartient à la même famille que le brochet.

(3) *La Sauvagine en France.* Paris, Didot, 1898, gr. in-8.

de l'Académie. Vous indiquez comme de riches mines de verbes précieux les lexiques des métiers, les vocabulaires du blason et de la vénerie, etc. Permettez-moi de m'égayer un peu à vous exposer cette singulière étymologie, que je crois être le premier à signaler, de l'expression populaire *mettre au bloc*, qui est pour dire conduire au poste de police, et emprisonner. Lorédan Larchey la cite sans en donner l'origine. Si nous ouvrons Littré, nous trouvons, entre autres sens du mot bloc, celui-ci : « perche recouverte de drap sur laquelle on met l'oiseau de proie ». Littré se trompe. Le bloc était, en langage de fauconnerie, un pied massif en bois nu ou recouvert de gazon posé directement par terre et sur lequel on plaçait, lié et armé de ses jets et de ses grelots, le faucon sauvage qui venait d'être pris. L'oiseau ainsi enchaîné était enfermé dans une chambre aux fenêtres grillagées, où l'on maintenait tout d'abord une obscurité plus ou moins complète. C'est là que son éducation commençait : privation de nourriture et de sommeil, douches d'eau froide, rien n'était négligé pour abattre sa fierté. Quant à la perche on n'y mettait que les oiseaux *introduits*, pendant l'*affaitage*, et c'était aussi leur lieu de repos lorsqu'ils étaient parfaitement dressés. Mettre au bloc l'oiseau encore tout ému de sa captivité récente, verrouiller dans un cachot l'homme rebelle aux lois, c'est la même action avec les mêmes péripéties empruntées aux fauconniers et pieusement conservées par les agents de police modernes. Qui aurait cru que le noble déduit de l'oiseau laisserait choir en mourant une telle image dans ces bas-fonds du langage !

Je reviens aux richesses dédaignées ou inconnues que le français tient en réserve pour ceux qui l'ai-

ment. « Il y a dans les patois, dit M. Perrault-Dabot (1), un riche trésor de vocables bien faits, admirablement conformés et issus de souche noble. » Les patois sont en effet d'obstinés conservateurs des formes verbales, en même temps que de véritables bourreaux phonétiques. Notre vieille langue y revit presque entière, plus ou moins transformée et modernisée, très apte en tout cas à rentrer dans la vie. Car si les mots s'anémient et perdent de leur vigueur à l'usage, un long repos peut les réparer.

On a déjà demandé que les patois fussent enseignés dans les écoles et qu'une chaire fût créée pour eux au Collège de France. Peut-être que cela suffirait pour donner aux provinciaux accourus à Paris exprès pour être gens de lettres, le courage de se servir à l'occasion des expressions de terroir dont, avec un peu de goût et d'instruction, ils distingueraient et feraient reconnaître légitimement la bonne race et la fraîche allure. Et alors nul dédaigneux silence de dictionnaire ne dénierait plus à *fauchaille*, cet heureux pendant de semaille, usité en Berry et employé par G. Sand, une nationalité qui crève les yeux. A qui fera-t-on croire qu'un tel mot n'est pas français?

Je me bornerai, s'il vous plaît, à cueillir à la suite de M. Perrault-Dabot, dans le patois bourguignon, parce qu'il m'est cher, quelques expressions particulièrement belles et dont notre langue aurait le droit de s'enorgueillir.

Que dites-vous de *trésir*, germer, lever, en parlant des plantes (*extra ire* ou *tra exire*)? De *fri-*

(1) Perrault-Dabot, *le Patois Bourguignon*. Dijon, Lamarche, 1897, in-18.

goler, friller, qui est griller, rôtir? Les feuilles des arbres roussies par la chaleur sont *frillées;* nous n'avons pas d'équivalent à ce mot. En Bourgogne, une poële à marrons s'appelle *frigoloire*. Que vous semble de *taler*, meurtrir, et de *talure*, meurtrissure? C'est un vieux mot français, qui, après ne nous avoir laissé que son médiocre dérivé taloche, nous revient tout rajeuni et dont nous devrions bien nous emparer. En Chalonnais, dans le Morvan, *luizerner* (de *lucerna*), c'est luire faiblement et le mot est exquis. *Clairer* et *clairdir* n'ont pas non plus d'équivalent en français, car ils ont plutôt le sens de briller, de luire, comme le *clarere* ou le *clarescere* latin, d'où ils viennent, que celui d'éclairer. On dit à Vertôt (Côte-d'Or) *regarder en fauvaie*, pour regarder à la dérobée, sournoisement. N'est-ce pas bien joli et expressif? La *batrasse*, c'est l'averse violente et soudaine qui fouette, qui bat, la pluie battante, le grain : c'est aussi un vieux mot qui valait d'être conservé par le patois, puisque le français l'a rejeté. Une haie est une *bouchure*, de *boscus*, buisson (d'où bosquet) en bourguignon *bouchot*, et l'adaptation est des plus réussies qui a réuni en un même mot le sens de bouquet d'arbustes et celui de clôture. Les Goncourt ont naturalisé le verbe *dégouliner*, qui est fort bon, dans la *Fille Elisa*. *Cabosser*, mieux venu que bossuer, ne figure pas encore dans les dictionnaires, mais ses chances sont grandes d'y entrer. Aimez-vous le mot *grondes*, dont on désigne en Charollais les guêpes, et *vioner*, cette onomatopée qui rend si parfaitement le bourdonnement des mouches, ou le ronflement de la toupie?

Je citerai encore le mot *empige*, qui veut dire entrave, empêchement, obstacle. L'ancienne lan-

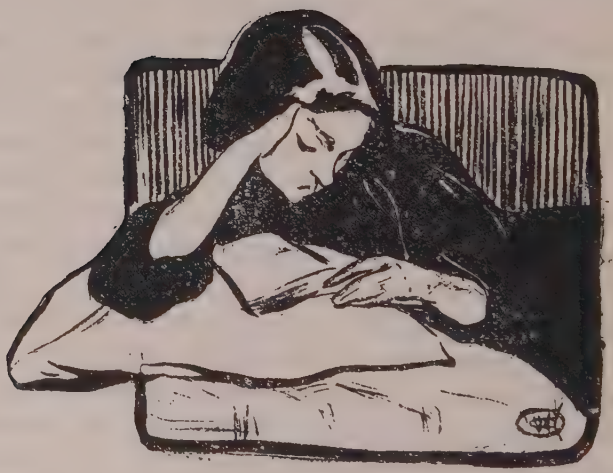
gue avait *empiger*, *empeiger*, de *pix*, enduire de poix, prendre à la glu, terme qui s'est confondu avec *empiéger*, *empêcher*, prendre au piège. Voici un curieux exemple du besoin d'image qui est dans l'âme enfantine du peuple et de la perpétuité de la métaphore : l'argot a conservé *piger;* se faire piger, c'est se faire prendre. Mais l'image dans piger est devenue trop fruste, on ne l'y distingue plus. Aussi piger est-il souvent remplacé par *poisser*, mot dont l'origine est la même, mais dans lequel l'image est très apparente.

Je regrette, et vous regretterez avec moi, mon cher Gourmont, que M. Perrault-Dabot ait cru devoir limiter son glossaire du patois bourguignon à un petit nombre d'expressions belles, ou particulièrement significatives. « Seuls méritent d'être conservés, dit-il, et sauvés de l'oubli ces mots nés du sol, exprimant avec force ce qu'ils veulent dire, produits colorés et pittoresques d'une imagination neuve et vigoureuse. » C'était son droit, sans doute. Mais d'abord qu'est-ce que ces mots nés du sol auxquels il cherche et trouve d'exactes ou d'au moins vraisemblables étymologies? Il se refuse à considérer comme un idiome une série de mots défigurés par la prononciation locale. Mais n'est-ce pas ainsi que les langues se forment, et ces mutilations qu'il dédaigne ne sont-elles pas simplement les témoins du rude et lent travail de l'adaptation? La phonétique a besoin de lexiques provinciaux où au contraire seraient soigneusement signalés les termes étrangers que les relations commerciales ou les invasions guerrières auraient laissés dans les patois, et que les patois auraient déformés. Et dans le cas particulier qui m'occupe, n'eût-il pas été intéressant de savoir ce que sont devenus, en passant par les

gosiers bourguignons, les nombreux mots flamands que les rapports si intimes des Flandres et de la Bourgogne ont dû introduire dans cette province ?

Mais il faut se borner, mon cher ami. Un autre dissertera plus savamment avec vous des chapitres de votre livre consacrés au vers livre et à la poésie populaire. Il me reste à vous serrer cordialement la main.

LOUIS DENISE



LA TRAGÉDIE DE L'AMOUR

—

ὃν παιανίζεται.
(Inscription du bas-relief de Thasos, au Louvre).

L'APPEL

La nuit, avec ses étoiles,
tremble sur les allées de l'ombre.
L'air s'émeut d'un lent souffle épars
qui monte de là-bas, qui monte !

De loin, de loin, de très loin venues,
des lèvres vivantes sans nombre
font un murmure où s'éteint la parole ;
et la brise qui si doucement le balance
se meurt avec le mol élan des avenues
au pied du vieux château qui lève ses murs vers le Nord.

Écoute, ô cœur vieilli ! Écoute!
Au fond des salles dormantes de silence
une musique se gonfle par bouffées...
Écoute ! elle rôde aux tentures lourdes
et s'échappe, encore étouffée,
vers les hautes étoiles du silence.

Clos-toi, bouche menteuse et lasse de sourire !
O mon front où la main des heures douloureuses
a laissé la trace de ses ongles,
sois uni et pareil à l'âme d'un enfant.

Et vous, sous vos paupières veules,
mes tristes yeux désenchantés

que la flamme toujours mobile de l'espoir
déserte quand nous sommes seuls,
— mornes yeux, qui parmi les rires de la vie
ne savez plus verser les larmes difficiles,
ô mes yeux trop las, ô mes yeux
baignez-vous doucement dans la douceur du soir.

. . . . . .

Les salles du château, fatiguées par les pas,
dorment leur vieux repos où des fantômes parlent bas.
. . .Et c'est d'elles pourtant, cette musique qui s'éveille
et latte, et bat de l'aile encore
et s'élève de tout son élan vers le ciel !...

Une voix jeune chante, au fond du vieux logis,
— écoute, écoute, elle chante !
elle glisse aux longues allées d'ombre
où tremble une harmonie aux silences des nuits...

Ah quel est donc ce souffle innombrable, ce souffle
qui monte jusqu'à moi d'un million de bouches,
et quelle âme inconnue s'émeut si longuement
en vous, forêts vieilles comme le monde ?
— et quelle âme nouvelle en moi, éperdument,
éperdument veut y répondre?...

LA GUÉRISSEUSE

A Eugène Carrière.

« Tes belles mains font une couronne à mon front.
Elles glissent, et ne pèsent pas sur mes yeux.

Est-ce la volonté de ta vaillance vers les cieux,
ô mère de Beauté, mère de bonne vie,
— seraient-ce ton courage et ta force en toi-même

qui naissent de ta lèvre à mon front, et m'étonnent,
et me dressent plus fier et plus doux vers les hommes?

— Oh, dit-elle, à ton tour, enfant, pose tes mains
sur mes yeux, sur mon cœur où la faiblesse habite.
Mon courage, ma force, hélas, — oh, vœux débiles! —
ils sont en toi qui les donnas à ma tristesse.

Ma pauvreté s'oublie à guérir ta misère;
ma bouche, par ta soif, cesse d'être altérée,
ma faim s'épuise de ta faim;
et si, pour secourir tes pas errants comme les miens,
je découvris en moi les vigueurs oubliées
d'un songe qui frémit et chancelle aux chemins,
je les pris de pleurer sur toi, et de t'aimer
quand tu gisais, vaincu par le mal, à mes pieds.

— Non, non! ô Sœur, ô Fiancée,
semeuse du repos pacifique et des fleurs!
ton cœur déserte ta pensée...
Dis-moi, secrète et merveilleuse amante,
quelle est cette onde rayonnante
qui tarit en mes yeux les sources de mes pleurs
et, pareille en clartés célestes à l'aurore,
me révèle en mon âme une âme que j'ignore?

Doucement émanée de toi,
c'est une vapeur lumineuse...
Impalpable joyau, don des étoiles voyageuses,
elle ceint ton beau front penché d'une couronne
et ne pèse pas plus à tes boucles d'automne
que l'errant diadème au front du crépuscule.

— Arrête ta voix qui me brûle! ta voix...
— Mon rêve poursuivra ton rêve, s'il recule.
Je connais tous les dons qui me viennent de toi,
ô victorieuse de l'heure obscure!

L'incertitude est morte en ton cœur sans effroi
et les mots de fierté que ma bouche articule
conquirent de tes yeux la force de leur foi.

— Ne meurtris pas, de ta parole, ma détresse!
ma foi... je ne la sais qu'en tes geux confiants.
Tes songes à ma lèvre enlacent des caresses
et je crois, ô mon douloureux amant, quand je t'écoute,
les mots que n'a pas dits mon cœur inconscient.

Il n'est plus de pensée en moi, que pour le doute;
et s'il est des clartés qui naissent de ma chair,
c'est le rayonnement aride du désert.

— Je ne sais quel parfum de délice t'environne;
le printemps juvénile y rit dans la lumière
et ton âme s'y mêle aux âmes des avènes.
A-t-elle erré, ta fugitive haleine,
sur des terres fleuries de lys et d'anémones
dont chacune a donné la nuance ou l'arôme
d'une pensée éclose aux plus divins parterres?

— Hélas! en tes yeux seuls encore épanouies
mes fleurs n'élèvent plus leurs corolles fanées
et ce qui m'éblouit autrefois... je l'oublie.

— Toute la claire merveille de ma joie
amie, c'est de toi qu'elle est née!
Voici, voici qu'elle plane et s'éploie
prodigieuse comme une aile,
et révèle son vol immense jusqu'aux cieux!

Écoute; ton ardeur la fit éclore, fière et belle,
et vers le rayonnant vertige de tes yeux
elle cherche à grands coups d'ailes
la source de chaleur vitale et maternelle.

N'est-ce pas un foyer aux feux inextinguibles
qui fit surgir en flammes par milliers de tiges
cette gerbe d'aurore et de brûlants calices ?

— Oh perfide, tais-toi ! Tais le mensonge amer
de ta voix qui m'enseigne un trop cruel délice !
Rien n'est plus que le froid, la torpeur et la mort,
sinon l'immortelle blessure
que le mal a mordue avec ses dents de fer.

Elle jaillit de moi, la force qui fulgure
en cette fière flamme où se réchauffe ta misère ;
mais je n'ai pas senti m'aviver son ardeur.
La joie que je te donne est née en la douleur.
Je m'enveloppe d'ombre entre ses plis funèbres
et l'amour qui te brûle, ô mon naïf amant,
en mes secrets lointains a le scintillement
d'une étoile dans les ténèbres. »

LE DOUX VISAGE

Doux visage, où les pleurs s'unissent au sourire !

Un or fervent, un or mobile que les fées
parfilent de leurs frêles mains pour ta parure,
déroule de ton front la chute négligée
des boucles, des suaves boucles qui s'étirent.

Lève tes yeux sous les longs cils purs,
azur vivant et mer aux vagues léthéennes.
Tout le ciel en ces eaux méditerranéennes
mêle un songe où la nuit épuise ses étoiles,
et la voûte immortelle où midi se consume
dénude ses clartés en leur flot virginal.

Oh dis ! n'est-ce le vol intangible d'une aile
mirée aux vagues sous la fugitive écume

qu'elle touche du bout d'une plume irréelle...
— Est-ce la courbe en la brise alizée
que fait la toile errante et blanche des voiliers,

ou seraient-ce les jeux légers de ta pensée
qui, sur cette onde où l'aube est idéalisée,
sèment l'argent mobile à la nue allié
et la candide transparence des glaciers ?..

LA MESSAGÈRE

« Moi qui t'aime, je viens t'apporter la douleur.

Tes yeux adolescents, parés d'erreurs légères,
avaient cru refleurir aux yeux de l'Étrangère
qui passa grave et belle en sa haute pâleur
parmi l'aurore épanouie en la feuillée,
riche d'une heure émerveillée...

Frère, je suis la triste messagère :
Tu fus pour elle l'instant d'un rire,
ou d'un rêve que fit l'avrillée...
Pour d'autres elle rit, qui peut-être en soupirent;
mais du rêve d'aimer elle s'est réveillée,
et, douce de sourire en corolle à sa bouche,
la rose du baiser que tes lèvres ouvrirent,
éclose de sa lèvre elle l'a défeuillée.

O frère ! la trop rude peine qui te touche
est ma peine; et je pleure, hélas ! agenouillée
vers toi qui détournes la tête.
Écoute, écoute ! c'est l'amante, c'est la sœur
qui hait une victoire où sa main te blessa.
Je mêle mon triomphe en pleurs à ta défaite;
je soutiendrai ton front découronné de joie
et je me penche avec toutes mes larmes

vers toi, frère, vers toi,
pour baiser tes lourds yeux hantés par le malheur,
ô frère!
toute meurtrie encor d'avoir meurtri ton cœur.
. . . . . »

LA COMPAGNE

L'heure était lourde, où nous partîmes sur la route,
enfant qui poses, près des miens, tes pieds fragiles;
un soleil sans merci fendait la dure argile
et nous allions par des chemins que l'on redoute
avec nos mains désenlacées.

Le soir tombe. C'est l'heure du silence grave.
Un vent plus frais émeut la terre encor lassée,
et la lumière meurt, déjà toute glacée,
qui brûla nos yeux de malades.
Bientôt, consolatrices du ciel attristé,
mêlant l'or aux rubis, le saphir aux opales,
à l'horizon hanté par la nuit, les étoiles
tresseront des couronnes de sérénité.

Avec tes pieds meurtris sur mes pas douloureux,
viens, ô ma sœur, plus tendre et plus belle que l'aube.
Que nos deux fronts blessés se penchent l'un vers l'autre;
entrelaçons nos mains désertes de caresses
et créons de la force avec nos deux faiblesses.

Le sens-tu?
la bonté de ce soir pacifique est la nôtre
et l'heure apaise aux mers occidentales
toutes les flammes qui nous brûlèrent...
mais nous, levant nos mains comme en prière,
sachons sous notre front ivre d'un feu fatal
garder le souvenir éblouissant de la lumière

qui propagea la vie en ce qu'elle a flétri
et qui, sur ta douleur, verse le flux vermeil
d'une source de sang que l'horizon tarit.

.....

Un fourmillement d'or sur la mer en sommeil
crépite ! et l'ombre en est fleurie...
Voici qu'une clarté céleste à l'orient
grandit, comme l'espoir renaît de nos désastres,
— et c'est la douce barque errante de la lune
sur la mer aux limpides rives apparue.

— O ma sœur, aujourd'hui notre destin s'éveille !
Appuie à mon épaule un bras plus confiant,
et nous marcherons sous les astres. »

LA PLAINTE

« La douleur sans regard est terrassée et morte
qui voulait courber mon front d'homme.
... Hélas ! que la victoire a de tristesse encore,
et qu'il est de faiblesse en la force !

La blessure est guérie, de notre long duel ;
mon sang, riche de vie, est fervent de santé ;
mais sous le morne orgueil de ce triomphe qui me porte,
au secret de ma chair persiste un point cruel.

Mal sensuel et doux, aux subtiles détresses
et pareil à ton cri pendant la volupté...
Il semble qu'une main perfide le caresse ;
il vient, subit, chargé d'un poison de ciguë,
et fuit, — on ne sait pas, — mensonge ou vérité.

Mille invisibles dents aux pointes ambiguës
hésitent et, furtivement m'incisent...
— et je voudrais hâter leur morsure indécise

et guider en criant ces dardilles aiguës
pour déchirer la chair où tu n'es pas vaincue.

Ma force d'homme cède, et fuit, en éperdue
ce mal dont le tourment subtil n'a point de trêve.
... Hélas !... peut-être que j'en rêve
quand le cœur lâche étreint la volonté rendue.

La douleur, goutte à goutte, en la joie est versée.
L'eau sans espoir et l'onde où l'aurore se lève
aux reflets de l'immense mer sont confondues.
La mort errante, avec la vie entrelacée,
éternise un sourire égal de fiancée
et la flamme jaillie à la pointe du glaive
mêle aux taches de sang des reflets d'argyrose.

Ainsi, pareille aux fleurs qu'une gemme a percées
pour fixer sur ton sein leur vivante parure,
— mourante du joyau que ton amour y pose
l'âme s'ouvre comme une frémissante rose
où le feu d'un rubis distille sa brûlure. »

L'HEURE ARIDE

« L'air diaphane est un cristal
incorruptible et dur, — rien n'y palpite.
Dans la rigidité immobile du site
le soleil sur le sable a des feux de métal
et mon regard, brûlé par la lumière, hésite.

Courbes aux transparences bleues !
Oh vertige de la certitude, — clarté !

A l'horizon, de lieue en lieue,
glisse une onde de flamme où nul songe n'habite ;
le soleil sans répit perce les cieux domptés
qu'étouffe la torride haleine de l'été.

L'heure est évanouie, où les ombres méditent.
Midi, par mille essaims d'étincelles, crépite
ô pensée ! et mon front s'irrite à sa beauté.
Terres ! sables ardents et riches de pépites,
mes doigts en vain cherchaient sous votre aridité
l'or jaunissant au loin de tes blanches limites,
éthéréenne mer de la Sérénité...

Mes vœux ont trop longtemps, ivres d'un mal obscur,
effilé l'or subtil que le regret dévide ;
et parmi le désert fervide,
aux abîmes du jour où se tarit l'azur,
mon désir épuisé n'a touché que le vide...

Oh dites ! n'est-il plus, sous la nuée enfuie,
pour ce front, pour ces yeux que dessèche la fièvre,
un peu des consolantes larmes de la pluie,
— une goutte d'eau pour mes lèvres ? »

L'AMIE

« Lève tes yeux mordus d'une flamme, vers moi.
Ami, je suis l'Amie.

Oui, je sais que ton âme émerveille sa foi
vers la joie souriante et la douleur gémie.
Ton sein, où mon regard fait palpiter l'émoi,
est brûlé d'une étrange sève,
et je sais que la vie est haute, que tu rêves.

Oh fier ami, pourquoi, pourquoi
mirer tes jeunes vœux d'amant, au morne cœur
que je t'offre, à jamais paré de sa froideur,
inflexible et fort comme un glaive ?

D'autres bouches voudront goûter à la douceur
de ta bouche...
Enfant ! il y frémit vers ma bouche une ardeur
pareille à ces éclairs hantant l'horizon lourd
et dont le feu surgit en silence, et se meurt.
Moi, j'ai clos pour jamais mes lèvres à l'amour.

Un jour...
Ah je le sais ! un jour de fervente langueur
où l'âme éparse dans le doute
hésite, et se contemple elle-même étonnée,
comme j'errais, les mains abandonnées,
j'ai tressailli devant tes lèvres.

Mais ne crois pas que je t'aimais... Ecoute,
écoute ! ami,
c'était le rythme inconnu qui soulève
les forces de la vie au cœur qui la redoute,
et s'enfuit, délaissant l'impavide pâleur
d'un front où la pensée a vaincu jusqu'aux pleurs.

Redresse-toi ; crains la stérile vision
d'une heure qui fut tienne et me vit étrangère.
Chaque jour entrelace au jour l'illusion
d'une guirlande où l'aube a des fleurs mensongères...
Regarde ! Le tumulte des vagues en toi
s'apaise, et le couchant sourit à l'accalmie :
l'intangible horizon est un manteau de roi
que tissent de leurs doigts légers les Floramyes...

Prends ma main dans la tienne avec toute ta foi :
— Ami, je suis l'Amie. »

LES ÉLUS

Pas une nue en l'azur vide.
L'air est léger, subtil et diaphane :
une aile perdue aux cieux, dérive
et plane.

Des lèvres, pour s'aimer, épuisent vers l'espace
un baiser d'idéalité,
et la musique de l'extase
au loin de la terre a chanté.

. . . . . .

— Oh rayonnement immortel !
Le ciel ouvre ses avenues...
— Oh frémissement immortel !
mer d'azur, ondes inconnues !

— Mains vibratiles de la lumière,
oh caresses !
voix de l'éther aux milliers d'ailes,
une âme nouvelle est éclose
au mystère de mon sommeil.

— Cantique épanoui des anges en prière,
lyres, lyres éoliennes...
oh caresses !
une âme nouvelle se pose
sur mon silencieux réveil.

— Nœuds de cristal, douce chevelure
d'une aube que le jour parfile !
Je sens que le regard immobile de Dieu
a touché mon front translucide...
Je suis comme un geste de feu.

— Je suis les yeux et la brûlure
des étoiles qui me pénètrent.
Voiles aux transparences bleues
la courbe des cieux est pareille
à mes abîmes radieux.

— Vagues d'azur ! ondes inconnues,
bouche qui veut et se refuse...

— La lumière, la lumière, la lumière est venue !
Et voici que sous la clarté torrentielle
un baiser de flamme s'effuse...

— Oh lumière ! vertige d'amour et lumière !

— Oh frémissement immortel ! »

. . . . . .

Des bouches en délice épuisent vers l'espace
un souffle errant de volupté ;
et la musique de l'extase
au loin de la terre a chanté.

Pas une nue en l'azur vide.
L'air est léger, subtil et diaphane ;
une aile perdue aux cieux, dérive
et plane.

ALBERT MOCKEL.

LES VIVANTS ET LES MORTS

I

Charlotte était la fille du gardien d'un grand cimetière luthérien, dans les faubourgs. Le digne Ivan Carlovitch Busch, son père, occupait cette place depuis nombre d'années : il y avait vu naître sa fille Charlotte ; il y avait marié sa fille aînée à un riche et jeune horloger. Charlotte ne se souvenait pas de sa mère. Elle savait seulement qu'elle n'était pas morte. Sa tombe n'était pas dans le « parc », parmi les autres tombes. Mais sur ce point-là, elle n'osait pas interroger son père. Malgré sa tendre bonté, il fronçait les sourcils et tout son visage, rouge et plein, prenait une expression mi-triste mi-fâchée, quand les enfants lui parlaient de leur mère.

Ivan Carlovitch était corpulent, presque chauve, et jovial. Il aimait sa petite maison accolée aux murs du cimetière. Il en ornait avec soin la véranda et la balustrade de plantes grimpantes et de toutes sortes de fleurs. Les fenêtres de la véranda étaient égayées de petits rideaux de toile, bordés d'andrinople découpé. Il avait imaginé de mettre aux fenêtres de la salle à manger des verres de couleur, jaunes et rouges. La pièce en était un peu assombrie, mais la lumière y pénétrait extrêmement agréable, comme si dehors il eût toujours fait soleil.

Les livres de compte d'Ivan Carlovitch étaient tenus avec un ordre parfait. Toutes les tombes y avaient leur numéro, et il inscrivait en face combien

d'argent il avait reçu pour l'entretien de chacune. La première pièce de son logement, vaste et nue comme un bureau, n'avait pour meubles qu'un comptoir et des chaises noires. Aux murs, sous des globes de verre, étaient suspendues des couronnes de toute grandeur, d'immortelles, de chiffons de soie, de laine, de verroterie et de perles. Charlotte et, jusqu'à son mariage, sa sœur Caroline confectionnaient elles-mêmes ces couronnes. Une table, dans un coin, était chargée de gros albums contenant des dessins, des modèles de monuments, et des exemples d'inscriptions funéraires en allemand. Quand il venait des clients, Ivan Carlovitch affectait devant eux une dignité presque chagrine; mais, en temps ordinaire, il était, malgré sa corpulence, très alerte, et il était coutumier de rire si fort que tout son corps tremblait. Il aimait à nourrir des pigeons, et il élevait une race de dindons particulière. Il passait invariablement ses soirées à jouer aux cartes avec des voisins de la rue Allemande. S'ils ne venaient pas le voir, il allait les trouver.

II

Charlotte était assise dans la petite chambre blanche qu'elle avait partagée autrefois avec sa sœur. Bien qu'elle aimât sa sœur, elle se réjouissait pourtant de ne l'avoir plus avec elle. Caroline, grande, rouge et riant fort, toute semblable à son père, dérangeait sans cesse Charlotte, qui était silencieuse, pâle, triste, maigre et petite. A l'école allemande, où les deux sœurs étaient allées longtemps, les petites filles n'aimaient pas Charlotte, si gentille qu'elle fût !

— Comme ta sœur est endormie, disaient-elles

à Caroline. On a peur de la toucher, on dirait qu'elle est en porcelaine, et que rien que de la regarder elle va se casser.

Pourtant le docteur Finsch, ami d'Ivan Carlovitch, ne trouvait à Charlotte aucune maladie. Il lui prescrivait seulement de se promener plus qu'elle ne le faisait. Charlotte passait des journées entières à travailler dans le parc ombreux du cimetière, enfilant des perles pour d'interminables couronnes.

Charlotte était assise dans son coin favori, à droite d'une grande fenêtre à verres de couleur. De longtemps déjà elle n'était pas allée dans le parc. Elle s'était foulé le pied et n'avait pu sortir. Mais elle commençait à aller mieux. Bien qu'on ne fût qu'à la fin d'avril, la journée semblait chaude et claire comme une journée d'été. Les cimes des bouleaux, aux feuilles légères et d'un vert pâle, tremblaient à peine. De l'endroit où elle était assise, Charlotte voyait la grande allée du cimetière, les rangées de croix blanches et noires parmi la verdure, la chapelle de Frau Sommer, et le monument du général Fridericks. Charlotte savait qu'en fermant un peu les yeux on pouvait apercevoir aussi la grille de la tombe du petit Wiggn. Toute l'étendue du cimetière, le sable des allées, les arbres, les pierres blanches prenaient, de l'endroit où elle se tenait, un aspect tout à fait fantastique. Lorsque Ivan Carlovitch avait commandé pour les fenêtres de la salle à manger des vitres rouges et jaunes, on lui avait envoyé dans le nombre, par erreur, une vitre bleu ciel. Charlotte obtint de son père que cette vitre fût mise dans la fenêtre de sa petite chambre où elle aimait à travailler. Et alors tout devint autre à ses yeux. Les myosotis de pâte de verre qu'elle employait devenaient plus bleus, les camomilles

incolores se teintaient; des reflets d'un bleu tiède et pâle comme des feux follets couraient sur la nappe blanche. Et dans le lointain, derrière la fenêtre, le monde paraissait calme, transparent et comme noyé. Les croix, les monuments luisaient; l'éclat dur du feuillage s'adoucissait; le sable des allées devenait gris; une légère buée uniforme enveloppait le parc, et le ciel semblait d'un bleu si bleu, si pur et si tendre, que Charlotte ne se souvenait en avoir vu de pareil que dans sa petite enfance, sur des images et parfois en songe.

Quand Charlotte, arrachée de son travail et de sa fenêtre, descendait dîner et se retrouvait avec sa sœur et son père, tout lui semblait trop rouge, trop vif. Elle voyait onder le sang sous le large cou de son père et sous son crâne chauve, comme sous la peau fine des joues de Caroline; elle fermait les yeux, encore plus pâle et comme gardant sur le visage le reflet de la fenêtre bleue...

Quant au parc, Charlotte se résignait à lui comme qu'il fût. D'ailleurs elle le voyait tel qu'il lui apparaissait de sa chambre. Combien elle avait été privée de n'y pas aller tous ces longs derniers jours! Elle désirait tant voir si tout était comme par le passé... Comment s'étaient comportés ses tendres et doux amis?... La croix penchée de Frau Teich était-elle tombée et le vent avait-il emporté la couronne de fleurs artificielles, mal assujettie, de la tombe de Lindenbaum? Charlotte avait des tombes amies dont elle prenait un soin particulier. C'étaient pour la plupart des tombes abandonnées, soit qu'on les eût oubliées, soit que les derniers parents des morts fussent morts à leur tour. Charlotte, chaque année, les ornait de fleurs et de gazon. Au printemps, de toutes parts, s'élevait la lourde odeur des fleurs

sous les voûtes antiques des arbres du cimetière.

— Le jardinier est déjà venu trois fois aider papa, songea Charlotte. Ils ont dû faire beaucoup de travail; il faut que j'aille voir.

Bien que mal guérie, elle n'y put tenir. Elle prit un large châle blanc, le jeta sur ses longues nattes couleur de lin, qu'elle nouait en couronne sur la tête, et sortit dans le parc.

III

Les fleurs ne sentaient pas encore dans les allées. On ne venait que de les transplanter. Les lilas même tenaient encore fermés leurs boutons vert blanc et lilas profond. On ne sentait que l'odeur des feuilles gluantes de bouleaux, l'odeur de la jeune herbe et celle des innocentes étoiles jaunes des pissenlits, répandues des deux côtés de l'allée, en avant et en arrière des grilles des tombes.

Faisant craquer le sable sous ses petits talons, Charlotte alla tout droit. Les jeunes feuilles ne s'étaient pas encore rejointes aux cimes des arbres et Charlotte, en levant les yeux, voyait le ciel. A cette heure-là il n'y avait presque jamais de visiteurs. Charlotte craignait les importuns. Elle n'aimait pas les enterrements et avait peur des morts qu'on va enterrer. Il faut les cacher vite, vite dans la terre, faire au-dessus une jolie collinette régulière et y semer du gazon frais... Le matin, dans le cimetière, les rossignols chantent dans les lilas, la rosée mouille le gazon, au pied des croix fleurissent de larges pensées sombres. Et ils n'y sont plus, ces longs corps jaunes et froids que l'on a portés dans de grandes boîtes de bois! Un nom, peut-être, sur la boîte, des souvenirs, une trace dans un cœur, et une fraîche collinette de gazon. Charlotte ne songeait jamais aux os des gens dont elle soignait et

arrangeait les tombes. Elle se les représentait toujours vivants, invisibles, immatériels comme le bruit de leurs noms, toujours jeunes et affranchis du temps. Au bout de la deuxième allée, il y avait dans un coin deux petites tombes. L'inscription apprenait que c'étaient celles de Fritz et de Minna, enfants jumeaux, morts le même jour. Charlotte les aimait particulièrement. Quand leur petite croix pourrie était tombée, elle l'avait remplacée à ses frais. Fritz et Minna étaient morts depuis longtemps et, d'après l'inscription, le jour de leur mort était celui de la naissance de Charlotte. Mais pour Charlotte, ils restaient toujours de mignons petits enfants de deux ans. Elle leur semait des fleurs et les choyait sans cesse de petites couronnes, artistement faites de perles éclatantes.

Charlotte se dirigea avant tout vers Fritz et Minna. Elle jeta un coup d'œil en passant sur le caveau des barons Reiz. C'était très beau à l'extérieur. Une chapelle blanche à fenêtres ogivales. A l'intérieur un autel, quelques chaises et une lampe suspendue. La petite flamme en était ce jour-là à peine perceptible ; le soleil battait à plein la porte de la chapelle. A droite de la porte, un petit escalier tournant descendait au caveau même. Il était si commode et si clair, les marches si blanches et si larges que ce devait être une jouissance de les descendre.

Non loin de là, sur la tombe d'un certain Nordenschild, pendait aux mains d'un ange énorme, et dans une pose sans naturel, une couronne à moitié séchée. Charlotte redressa la couronne et passa. Elle n'aimait pas Nordenschild... Les tombes à grands monuments, toujours disgracieuses, avec de longues épitaphes ou des vers, ne lui plaisaient

pas. Il n'y a là ni souvenir sincère, ni douleur simple. La stupidité vaniteuse des vivants en rompt l'apaisement.

Charlotte tourna dans une petite allée très étroite, serpentant parmi les grilles sans fin et les croix. Il y faisait plus sombre et plus humide, la terre printanière ne s'y était pas encore égouttée. Des rangs de tombes familières se déroulaient devant Charlotte. Madame Hein et son mari. Puis la tombe courte et large du général avec son portrait en médaillon sur la croix. Ce général avait une figure si bonne, si gaie que Charlotte lui souriait chaque fois. Elle tourna encore à droite, et enfin voici Fritz et Minna ! Les pauvres petits ! On voyait du premier coup que Charlotte n'était pas venue les voir de longtemps. La dernière fois qu'elle était venue, Fritz et Minna étaient encore couverts d'une blanche couche de neige tardive. On ne l'avait pas enlevée à temps et, fondue sur place, elle avait entretenu une longue humidité. L'herbe y poussait à contre-cœur. Des branches sèches gisaient de tous côtés.

— Mes pauvres petits ! murmura Charlotte ; attendez. Demain je vous arrangerai. Je vous planterai des fleurs... Marc me donnera des fleurs, se dit-elle, pensant au vieux jardinier qui l'aimait beaucoup.

Une seule chose lui déplut. Non loin de Fritz et de Minna, on avait élevé un grand monument à un ingénieur mécanicien. Une croix noire, en fer ou en fonte, se dressait sur des roues unies ou dentées, attachées par des chaînes. Ce monument prétentieux et lourd, très haut, toutes ces chaînes et toutes ces roues dont avait été occupé l'ingénieur sa vie durant et qu'il avait, même en s'en

allant en terre, laissées derrière lui semblaient peser sur sa tombe. La croix, au crépuscule, devait ressembler à une potence. Charlotte en voulut à l'ingénieur. Pourquoi ce monument baroque juste à côté de ses petits !

Elle s'approcha du monument et leva la tête. Les roues, les chaînes étaient inébranlables, intactes. La neige les avait à peine rouillées : un mausolée de ce genre durera longtemps, longtemps...

Charlotte eut la fantaisie de s'en retourner par l'allée extérieure du cimetière, tout le long d'une haute et vieille barrière de planches, qui se dressait sur les prés mouillés, sur une forêt lointaine derrière une petite rivière. Charlotte apercevait ces prés et la forêt par les fentes de la barrière grise. L'allée, étroite et longue, était parallèle à l'allée principale. Dans cette partie du cimetière il y avait peu de tombes. Charlotte y avait un coin familier. C'était un vieux banc sous les lilas, non loin de Fritz et de Minna. Charlotte, l'été, y passait des heures entières, plongée dans son invariable travail. Elle fit quelques pas et s'arrêta tout à coup, ébahie. Quoi donc! Sa place occupée ! Quand cela était-il arrivé ? Comment ne s'en était-elle pas aperçue plus tôt? Il est vrai qu'elle n'était pas venue dans ce fond de cimetière depuis l'automne. Elle s'était imaginé sans raison que tout resterait là comme à l'accoutumée, que personne ne prendrait sa place favorite. Les lilas luisants qui balançaient si doucement les grappes de leurs boutons étaient maintenant entourés d'une grille légère, très haute et terminée en pointe. Charlotte s'approcha. La porte de la grille s'ouvrit aisément et sans bruit. Charlotte entra.

Il n'y avait, dans le grand espace carré, qu'une

tombe et, sous les lilas, un petit banc de bois. Un frais gazon entourait la tombe, couverte de grandes violettes très foncées, qui exhalaient un parfum lourd. Sur la tombe, rien qu'une croix toute simple de marbre gris. S'approchant un peu plus, Charlotte distingua, sur le pied de la croix, un médaillon de marbre blanc, avec un profil à peine visible tant le relief en était faible. Charlotte démêla la ligne droite du nez, de courts cheveux relevés, un visage de fillette ou d'adolescent. Au-dessous apparaissait à peine cette simple inscription en russe :

ALBERT RENAUD
MORT A 25 ANS

Rien de plus.

Charlotte s'assit sur le petit banc et songea. L'odeur des violettes l'entêtait. Les veines bleues de son front diaphane se mirent à battre. Qui était cet Albert Renaud? Etait-ce son portrait, ce fin profil à peine visible sur le marbre blanc? Charlotte savait que pour de larges violettes de Parme, qui sont très rares, son père prenait beaucoup d'argent. Les parents d'Albert étaient donc riches!... Et pourtant quelque chose disait au regard expérimenté de Charlotte qu'on n'avait pas visité cette tombe de longtemps. Une couronne abîmée par la neige était suspendue aux piquants de la grille. L'herbe n'était point foulée.

— Si j'osais... pensa Charlotte. Cette croix grise est jolie, mais elle a l'air si triste. Quelle magnifique couronne je ferais! De perles et de grains de verre. Non cela n'irait pas ici. Il en faudrait une délicate de fleurs artificielles en soie. Des myosotis très larges et très pâles. Mais je n'oserai pas, soupira-t-elle. Ses parents pourraient venir et ne pas être contents. Je ne lui suis rien.

Elle se trouva soudainement devenue triste. Elle se leva de dessus le banc et s'assit sur l'herbe et sur le sable, au bord même de la tombe. Les violettes, mates et profondes comme du velours, lui touchaient le visage. Le profil, sous un rai de soleil perçant tout à coup à travers les branches, disparut. Les pointes aiguës de la grille s'allongèrent sur l'allée et sur les tombes voisines. On n'aperçut plus, tout en haut, qu'un coin de la barrière de planches et le ciel clair au-dessus de tout. Charlotte appuya la tête sur la tombe odorante et regarda le ciel. Il lui sembla tout proche, familier, et pareil à la vitre bleue de sa fenêtre. Par derrière le ciel, il lui semblait voir un autre monde, vague, paisible et inconnu.

IV

Quand son père alla faire sa sieste après dîner, Charlotte, craintive et avec précaution, se glissa dans la grande chambre où l'on recevait les clients. Elle avait à faire un travail mal aisé. Il fallait trouver le numéro de la tombe d'Albert Renaud. Charlotte se rendait compte qu'autrement toutes ses questions pour savoir qui il était, quand on l'avait enterré et si ses parents venaient souvent, seraient vaines. Son père ne connaissait que des numéros.

— Une grille et une croix, pensa-t-elle. L'hiver il est difficile de faire des tombeaux. Au printemps, oui, mais alors on verrait que la terre a été remuée tandis qu'il y a de l'herbe sur la tombe; il faut chercher à l'automne.

Au mois de septembre, elle s'était assise encore dans l'allée extérieure. Ce pourrait être tout à la fin. Mais elle ne trouva rien. Elle passa au mois d'octobre. Les livres étaient lourds, immenses. La

petite main de Charlotte pouvait à peine en tourner les gros feuillets avec leurs files de noms et de chiffres. Comme c'est difficile! Non, jamais elle ne trouvera. Déjà sa vue se troublait. Puis Charlotte épiait sans cesse que personne ne vînt la déranger. Elle ne savait pas précisément ce qu'elle avait à craindre. Son père, quoique emporté, était bon, et quel mal y a-t-il à regarder dans ses livres? Pourtant son cœur se serrait comme si elle eût fait quelque chose de défendu.

Tout à coup, au bas d'une page, apparut le nom cherché. Son père avait inscrit d'une belle écriture moulée: « Le 20 octobre, Albert Renaud, n° 17311. »

Le travail maintenant allait tout seul. Charlotte recourut vite au livre de recettes. Au n° 17311, elle lut : « Reçu par la poste trente roubles. Violettes. »

Reçu par la poste! Les parents d'Albert n'étaient donc pas venus eux-mêmes. En tous cas, son père devait savoir quelque chose. Ils avaient seulement envoyé de l'argent. Ce devaient être des gens très riches.

Charlotte descendit, dans une rêverie profonde, sous la véranda et se mit à préparer le café que l'on prenait à six heures. Le soir était un vrai soir d'été, chaud et doux. Les plantes grimpantes ne s'enroulaient pas encore aux colonnes de la véranda, mais un rideau de petits arbres touffus, par delà le parterre, un petit kiosque et une haie vive cachaient déjà aux regards les croix les plus proches. Une petite allée d'acacias boule, le long du mur, conduisait aux portes dont les montants étaient de briques rouges et surmontés d'une cloche. Cette allée coupait à angle droit l'allée principale. De la véranda on ne pouvait voir ni les portes, ni

les croix ; le cimetière semblait un jardin ordinaire.

Ivan Carlovitch sortit de sa chambre mal réveillé, les yeux gonflés et des raies rouges sur son visage foulé. Caroline survint avec son mari, et un petit garçon d'un an et demi. Trois ans de mariage avaient fané les roses sur les joues de Caroline. Elle ne riait plus, gémissait et se plaignait. L'horloger, qu'elle avait épousé par amour, s'était trouvé essentiellement maladif, convulsif et revêche. Il s'assit pour prendre du café, vert, l'air abattu. Son enfant était né plus vert encore et plus maladif que lui, prêt à rendre l'âme à la première occasion.

— Le croyez-vous, papa? disait parfois Caroline au désespoir, je ne vis pas! je bous littéralement dans une bouilloire. J'attends chaque jour un malheur. Tousse-t-il, soupire-t-il, je pense : bon, voilà le malheur qui arrive. Mon enfant est lui aussi à moitié mort. Les médecins lui ont trouvé sept maladies. Parfois mon cœur souffre tant que je songe : Autant que ça soit fini. Peut-être qu'on respirerait plus librement.

Le père ne comprenait pas les désirs désespérés et les plaintes de Caroline. Il faisait un visage renfrogné, sermonnait sa fille. Charlotte se taisait et comprenait! Elle regardait l'horloger, son enfant vert, et elle se réjouissait de n'être pas liée par une une loi d'amour à ces êtres si frêles. Ses amis à elle étaient sûrs, éternels, immuables...

Ce jour-là, l'horloger se sentait bien et prononça quelques mots. Caroline paraissait plus gaie. Elle avait même donné deux biscuits à son petit.

— Qu'as-tu, Lotchen, demanda-t-elle à sa sœur, tu ne dis rien? Dieu merci, te voilà guérie. Il faut que les jeunes filles soient gaies, voient du monde.

— Oh! du monde! fit Ivan Carlovitch. Nous

savons ce qu'il faut à Lotchen. Voici le temps de la marier; c'est tout naturel! Un bon mari, une paire d'enfants; sa pâleur diminuera tout de suite. Hé, hé, hé!... Nous connaissons quelqu'un qui fait attention à nous.

Il cligna d'un œil, s'efforçant d'avoir l'air finot. Charlotte se sentit défaillir. Elle comprit à qui son père faisait allusion. Johann Roth, le fils aîné d'un très riche boucher de la rue Allemande, avait demandé sa main. Johann était intelligent et débrouillard. Ivan Carlovitch n'admettait même pas la possibilité d'un refus. Mais il y avait si longtemps qu'on ne lui en avait plus parlé que Charlotte s'était mise à espérer qu'on avait trouvé à Johann quelque autre jeune fille. Et voilà qu'on recommençait!

— Je ne veux pas encore me marier, balbutia Charlotte d'une voix qu'on entendit à peine.

Elle était timide et docile, mais la pensée de se marier avec Johann la faisait frémir.

— Ta, ta, ta! dit le père, levant ses sourcils mal fournis. C'est à nous de savoir si tu veux te marier. Notre fille doit se conformer à nos désirs. Une jeune fille en âge veut toujours s'établir.

— Parfaitement, dit l'horloger d'une voix sourde. Les jeunes filles sont une marchandise qu'il faut surveiller.

— Et je ne peux pas la surveiller, je ne le puis pas, dit tout à coup Ivan Carlovitch, s'agitant, et son visage devint pourpre. Comment pourrais-je la surveiller? Certainement il faut marier les jeunes filles.

— Ne vous troublez pas, petit père, dit Caroline embrassant son père sur le crâne. Charlotte est une jeune fille intelligente; elle comprendra. Le père de Johann est si riche! Et Johann! Du sang et du lait. Quelle jeune fille le refuserait!

Charlotte, arrêtant des larmes d'effroi, passa à son père sa longue pipe. La conversation insensiblement prit un cours plus paisible.

Charlotte s'enhardit.

— Petit père, demanda-t-elle, de qui est la tombe nº 17311? Je ne l'avais pas aperçue jusqu'à maintenant. Il y avait autrefois un banc à sa place. Et voilà qu'en passant par là je vois une grille! Et des violettes magnifiques!

— 17311? chercha Ivan Carlovitch activant sa pipe, des violettes, dis-tu? de jolies violettes, n'est-ce pas? Ah! qu'elle vienne, mam'zelle la comtesse, sa cousine ou sa fiancée, ou je ne sais qui, elle verra si l'administrateur Busch remplit consciencieusement ses obligations. Elle a envoyé trente roubles, aussi quelles fleurs! Qu'elle vienne ou qu'elle ne vienne pas, qu'elle le voie ou qu'elle ne le voie pas, peu m'importe, l'argent a été reçu, il y a sur la tombe les plus belles fleurs.

— Qui est-ce, papa? demanda Caroline.

Charlotte était pâle et muette.

— C'est un... c'est un... jeune homme qui donnait de grandes espérances, m'a-t-on dit. Et tout d'un coup, — ein, zwei, drei — flambé! Ein Maler, ajouta-t-il, ne trouvant pas le mot russe qui veut dire peintre. N'est-ce pas qu'elles sont belles, ces violettes, Lotchen?

Et le gros bonhomme rit pesamment.

Après que Caroline et les siens furent partis, Ivan Carlovitch se retira chez lui. Le silence emplit la maison. Charlotte monta dans sa chambre et alluma sa lampe; derrière la fenêtre s'étendait l'obscurité humide d'une nuit d'avril sans lune. Charlotte voulait finir une grande couronne de pavots rouges, mais elle ne le put pas, tant ses pensées la

troublaient. Albert, ein Maler, un peintre. Il avait une cousine, sa fiancée... Pourquoi ne vient-elle pas le visiter?

L'aimait-il? Comment est-elle?

Et Charlotte sourit, en pensant que, bien qu'elle fût sa cousine, bien qu'elle fût riche et comtesse, pourtant Albert n'était pas avec elle. Il était là tout près de Charlotte, tout près pour toujours. Et ce n'était pas la comtesse, mais elle, Charlotte, qui pourrait le lendemain s'asseoir auprès de lui, lui apporter un plein arrosoir d'eau pour ses violettes, et lui tresser, s'il lui plaisait, avec de la soie, une couronne de myosotis, très larges et très pâles...

Soudain, son cœur battit douloureusement. Elle se souvint de Johann. Les pavots glissèrent de dessus ses genoux. Elle se leva, se déshabilla, vite, éteignit sa lampe et se mit au lit. Vite dormir; ne plus penser!

V

C'était un jour de juillet insupportablement chaud. Le soleil pénétrait d'outre en outre l'air sec et brumeux. Les arbres, leur feuillage entièrement développé, buvaient les rayons du soleil, endormis et heureux, comme un lézard sur une pierre chaude à midi. Ça sentait la poussière et les fleurs de toute espèce.

Le parc était maintenant plein de fleurs; l'ordre et la propreté étaient parfaits, les tombes minutieusement entretenues. Et cependant, parmi les odeurs fines et variées, parmi la fragrance des tilleuls défleurissants, se glissait on ne sait quelle imperceptible odeur, lourde et troublante, qui s'exhale des cimetières les jours de forte chaleur. Charlotte avait toujours pensé que c'était l'odeur

des fleurs de tilleul qui se fanent. Les fleurs de tilleul sentent en effet quand elles tombent. Charlotte ne sentait pas la chaleur. Son fin visage restait pâle, et elle travaillait comme à l'ordinaire. D'ailleurs l'endroit près de la tombe d'Albert, où elle passait maintenant ses jours, était particulièrement ombreux. Les lilas passés fleurs s'étaient développés largement, et au-dessus d'eux de vieux bouleaux penchés faisaient comme un auvent de verdure. Il n'y avait plus maintenant de violettes sur la tombe d'Albert. Il y avait à leur place deux grands rosiers blancs que Charlotte soignait elle-même. Nulle part ailleurs ils ne s'épanouissaient si larges et si somptueux.

Charlotte avait une robe claire à manches courtes. Elle était heureuse depuis le matin. Son bonheur était, comme tout en elle, calme et discret. C'était dans son cœur comme un petit feu tiède et égal. Occupée à courber de longues tiges de muguets pour une couronne commandée, elle se prenait soudain à chantonner tout bas et d'une voix grêle ; et tout à coup elle eut honte. Cela lui arrivait si rarement !

Le médaillon blanc d'Albert, au pied de la croix, était presque couvert des roses. Charlotte, de temps à autre, passait sa main sur le profil à peine marqué et sentait le marbre frais, velouté et caressant.

La chaleur semblait grandir. L'air brumeux arrivait des marais voisins et du côté de la forêt au loin. Charlotte, détachant une minute son attention de ses muguets, leva les yeux. Elle tressaillit, jeta un petit cri et rougit. Sur la barrière, tout près d'elle, était juché un jeune homme, robuste et joli, vêtu d'une blouse rouge curieusement brodée. C'était Johann.

— N'ayez pas peur, Mam'selle Charlotte, dit-il, très poli, soulevant avec galanterie sa casquette blanche. Pardonnez-moi d'arriver ainsi par le chemin direct. De chez nous, c'est plus près comme ceci, bien que le chemin offre des difficultés! Je savais que vous aimiez ce petit coin-là, et ne voulant pas déranger votre très honoré papa en passant par la grande porte et par la maison, je... Me permettez-vous de vous tenir compagnie? demanda-t-il.

— Oui, murmura Charlotte, sans lever les yeux.

Toute sa gaîté disparut. Une inquiétude vague lui serrait le cœur. Il lui parut tout à coup qu'il faisait chaud à ne pouvoir pas respirer et que de lourdes odeurs chargeaient l'air.

Johann sauta légèrement dans l'allée, et en moins d'une minute il fut assis auprès de Charlotte, sur le petit banc près de la tombe d'Albert.

— Charmant petit coin! dit-il, ôtant sa casquette et passant sa main courte et épaisse sur ses cheveux noirs et bouclés.

Johann était réputé beau garçon à juste titre. Il n'était pas très grand, mais très large d'épaules et dégagé. Son teint était d'un brun chaud. De jolies petites moustaches un peu dures saillaient sur sa lèvre supérieure. Et pour le regard de ses grands yeux noirs et ronds, pareils à des olives, avec de légères veines rouges sur les blancs, Charlotte ne pouvait pas le soutenir.

— Il y a longtemps que je n'ai pas eu le bonheur de vous voir, Mam'zelle Charlotte, continua Johann. Je suis tout le jour occupé au magasin; je n'ai presque pas de minutes libres. L'année dernière, vous avez daigné un jour, je me souviens, visiter notre boutique; pour moi, ce jour-là, croyez-le bien, est

des plus mémorables... C'était la première année que j'aidais mon père; je ne venais que de sortir du gymnase.

Charlotte tressaillit de nouveau et, peu à peu, malgré elle, se recula au bout du banc. Elle se rappelait le jour où, par hasard, elle était allée avec son père chez Johann. La boutique était propre, luisante, toute pleine d'une odeur âcre de sang et d'os fraîchement brisés. Les bœufs les plus frais, les plus roses, écorchés, muscles à nu, pieds coupés et en croix, vides comme des sacs, étaient suspendus à la porte et aux murs. Plus bas étaient pendus de petits veaux, à la viande plus pâle et plus bouffie, presque grise, vides aussi, et qui semblaient tendre leurs membres, sciés à l'articulation du genou. Sur une table de marbre blanc étaient étalés des morceaux foncés et mous, avec des grains dorés de graisse sur les tranches. Johann, en tablier blanc, gai, fort et bien portant, enlevait avec adresse, au moyen d'un grand coutelas épais comme une hache, de grands lambeaux de chair d'une omoplate. Charlotte se rappelait le bruit net, décidé, du couteau. Des éclats d'os volaient sur le plancher. Il y avait des taches sombres sur le tablier de Johann et sur la table de marbre. Charlotte sortit prendre l'air et dit timidement que la tête lui tournait. Elle n'était pas habituée à cette odeur âcre et enivrante qui au contraire agaillardissait Johann.

Johann poursuivit :

— Il y a des changements chez nous, le savez-vous ? Nous avons fait faire un troisième étage. Mon papa s'y installera, et il se propose de me donner tout le bel étage au-dessus de la boutique... Pas tout de suite, bien sûr... Mais si Dieu le veut...

La timidité l'arrêta. Charlotte comprit. L'étage

sur la boutique, ce serait pour elle quand elle serait mariée avec Johann. Elle entendrait de chez elle le bruit gai et résolu de la hache, coupant sur la table de marbre des morceaux de viande fraîche et bouffie.

— Il n'y a qu'un ennui, reprit Johann; il y a beaucoup de mouches dans la boutique. Une quantité énorme de mouches. Elles volent jusque dans le logement. Il faut mettre des papiers pour les prendre.

Charlotte ne répondit rien.

— Ici, chez vous, c'est joli, reprit Johann. Il y a de l'ombre, de la fraîcheur... Et combien de fleurs! C'est la tombe de qui, cela Vous vous y tenez constamment. C'est la tombe de quelqu'un que vous connaissiez?

— Non..., murmura Charlotte évasivement.

Pour rien au monde elle n'aurait parlé d'Albert à Johann. Elle ne voulait même pas qu'il remarquât le portrait du médaillon. Il aurait rappelé à Johann le marbre de sa table.

— Il me semble que vous devez avoir peur ici, Mam'zelle Charlotte ? Le soir, allez-vous vous promener ?...

— Pourquoi aurais-je peur, ici ? demanda Charlotte, étonnée.

— Comment donc?... Être toujours avec eux.

— Avec qui, eux ?

— Avec les morts.

Charlotte sourit faiblement.

— Quelle idée ! Quels morts ? Ici il n'y a pas de morts. Ils sont sous la terre, très bas... Il n'y a ici que des tombes avec des fleurs. Mais chez vous, osa-t-elle ajouter... Chez vous il y a proprement des morts... Je m'en souviens ; rien que des cadavres, du sang...

Johann partit d'un éclat de rire.

— Ah ! Mam'zelle Charlotte ! Comme vous êtes drôle ! Vous appelez nos bœufs, nos veaux... des morts ! Ha, ha, ha !

Charlotte regarda les yeux de Johann que le rire rapetissait, tandis que, dans le rose de sa bouche à demi ouverte, brillait la ligne blanche de ses dents fortes.

— Pourquoi parlons-nous de choses si mal à propos, dit Johann, cessant de rire. J'ai une prière à vous faire, Mam'zelle Charlotte ; un désir du cœur. Ne me refusez pas.

Et il fit une figure suppliante.

— Vous ne refuserez pas ?

— Non, dit Charlotte, si je puis...

— Donnez-moi une fleur faite de vos petites mains adroites. Je la porterai toujours à ma boutonnière et, la nuit, je la mettrai sous mon oreiller. Mam'zelle Charlotte ! Vous savez combien je prise chaque regard de vous. Vous avez des yeux pareils aux plus belles violettes. Pourquoi êtes-vous si dure avec moi ? Je vous déplais, Mam'zelle Charlotte ?

Il y avait beaucoup de sincérité dans sa voix. Charlotte, pâle, fine et silencieuse, plaisait beaucoup à Johann.

— Je vous déplais ?... répéta-t-il, s'approchant d'elle.

Il régnait autour d'eux le calme plat des jours très chauds. Les grillons mêmes se taisaient. Une buée accablante, étouffante, invisible, s'exhalait de la terre brûlée. L'odeur tombale des tilleuls entêtait.

— Non... Pourquoi donc me déplairiez-vous ? balbutia Charlotte ; ce n'est pas cela...

Son cœur battait péniblement, avec effroi.

Elle n'eut pas le temps de finir. Des mains fortes la saisirent et, sur sa bouche, se collèrent vivement des lèvres chaudes, humides et molles. Elle se rappelait ces lèvres ; elles étaient tout à l'heure devant ses yeux, trop rouges, pareilles au rouge de la blouse de Johann; même un peu plus foncées. Leur contact enfiévré et grossier fut à Charlotte comme si on la battait; des taches rouges volèrent devant ses yeux.

— Laissez-moi ! cria-t-elle sauvagement d'une voix étranglée. Elle se mit debout, et éloigna d'elle Johann avec force. Laissez-moi ! Vous n'oserez pas ! Il ne faut pas ! il ne faut pas !...

Elle criait; sa voix se brisait, un effroi inconnu emplissait son âme.

Johann était debout, décontenancé, sombre.

— Pardon, Mam'zelle Charlotte, fit-il d'une voix rauque; je ne savais pas. Je vous ai sans doute fait peur... Mais j'espérais... Votre papa... et mon papa...

La colère de Charlotte s'évanouit ; elle ne sentait que du chagrin et de la peur. Elle se couvrit le visage de ses mains.

— Allez-vous-en, murmura-t-elle sans force.

— Je vais m'en aller, dit Johann, qui s'était complètement remis. Je vous comprends ; mais me pardonnez-vous ? Vous êtes si douce, si délicate ! Vous êtes une jeune fille nerveuse, impressionnable. Mais je vous adore ; vous devez le savoir. Je suis digne de pardon parce que je vous adore sincèrement, honnêtement; mon père, pas plus tard que demain...

Partez, implora Charlotte une seconde fois,

sans découvrir son visage. Mon Dieu, songea-t-elle. Ici !! Quel affront ! Ici devant lui !

Des voix lointaines de visiteurs s'entendirent au tournant d'une allée ; Johann se retourna, grimpa adroitement sur la barrière et sauta de l'autre côté. Charlotte s'était levée, n'osant pas ôter ses mains de son visage, n'osant pas regarder du côté où, parmi les larges roses odorantes, silencieuses et penchées, pâlissait le contour indécis du cher visage d'Albert.

Sans se détourner, baissant la tête, à pas lents, Charlotte se dirigea vers la maison. Son âme était pleine de honte et de frayeur.

VI

Charlotte fut longtemps indisposée et garda la chambre. Son père maugréait et proposait d'aller chercher le docteur Finsch. Pourtant Charlotte se rétablit d'elle-même et se remit à sortir. C'était déjà le mois d'août et les fleurs d'automne s'épanouissaient sur les tombes.

Un jour, après-midi, Charlotte allait tranquillement par le petit sentier à l'endroit qu'elle affectionnait. Il était tombé toute la matinée une pluie fine, mais maintenant un soleil jaune et moite avait percé, qui dorait le feuillage moins touffu et branlant. Charlotte allait tourner à droite, quand tout à coup elle aperçut ouverte la grille de la tombe d'Albert. Elle savait que le jardinier n'y était pas venu et elle fermait toujours la porte avec soin. Donc quelqu'un était là.

Sans bruit, s'efforçant de ne pas faire crier les feuilles tombées, Charlotte revint sur ses pas et alla se poster de l'autre côté de la grille, où l'on pouvait

voir, à travers les branches moins épaisses du lilas, ce qui se passait.

Charlotte regarda et tout à coup, malgré elle, elle s'accrocha, pour ne pas tomber, au tronc humide d'un bouleau. Une femme était assise, sur le petit banc de Charlotte, auprès d'Albert.

Depuis la première pointe du printemps, personne n'étant venu à la tombe de son ami, Charlotte s'était habituée à croire qu'il n'avait pas de famille, que personne ne se souvenait de lui et qu'il n'appartenait qu'à elle. Et voilà qu'une femme, qu'il préférerait peut-être à Charlotte, venait, en ayant le droit, s'asseoir auprès de lui.

Charlotte serra les dents, une méchanceté âcre, la haine, déchiraient son cœur toujours si bon et si humble; elle regarda avidement la dame inconnue.

Elle était bien faite, pas grande, un peu grasse, vêtue avec une grande élégance, et même avec richesse, toute de noir. Son visage, avenant et jeune, exprimait un grand chagrin; mais ce chagrin n'allait guère avec son petit nez retroussé et ses sourcils arqués et noirs. On ne souhaitait rien tant que de la voir sourire. Mais bien loin de là, la dame avait sorti son mouchoir et le passait sur ses yeux. Ensuite elle soupira, se mit à genoux, arrangea sa robe, joignit les mains. Son voile de crêpe tombait en plis harmonieux. Charlotte remarqua qu'une couronne de porcelaine, grande, coûteuse et laide, était suspendue à la croix. Un ruban large avec une inscription couvrait le médaillon d'Albert. Des larmes silencieuses, froides, pénibles, tombèrent des yeux de Charlotte sans qu'elle y prît garde. Oui, oui! C'était elle! c'était cette comtesse, sa cousine, sa fiancée, qu'il aimait, qui avait le droit d'enle-

ver la couronne discrète et fine que Charlotte avait faite, le droit d'arracher les fleurs qu'elle avait plantées, et qui pouvait suspendre à la croix ses bruyants festons de porcelaine, toucher, baiser le délicat visage de marbre, et fermer à clé la porte de la grille : Charlotte n'y pourrait jamais plus entrer!... Toute son âme si douce se révoltait et s'emplissait d'une méchanceté subite. Charlotte aurait voulut se jeter sur la dame inconnue, la prendre par sa robe, par son long voile, crier, la chasser et fermer la grille.

— Et lui, lui!... répétait-elle amèrement, comme si elle eût su à n'en pas douter qu'Albert était heureux de cette visite et des fleurs de porcelaine qu'on lui avait apportées. Elle a été absente combien de temps ? Et pendant tout ce temps-là je venais avec mes fleurs, mes couronnes... C'est moi qui ai tout fait, tout pour lui! Et puis, tout d'un coup, fini!

La dame se leva, secoua le sable de sa robe, arrangea le ruban, resta un peu debout, soupira de nouveau, fit un signe de croix catholique et prenant son ridicule de cuir noir se dirigea vers la sortie. Elle savait mal le chemin et ne pouvait pas arriver à l'allée principale. Charlotte la suivait de loin, doucement comme une chatte. Enfin la dame trouva le chemin, et se dirigea vers la maisonnette de l'administrateur.

Charlotte pensa bien qu'elle allait passer chez eux. Vite, respirant à peine, ramassant ses longues et lourdes nattes inattachées, elle courut par un autre chemin réveiller son père.

— Quelle dame, voyons? grogna Ivan Karlovitch en passant son habit.

— La comtesse... la cousine... 17311... murmura Charlotte à bout d'haleine.

— Ah! bien! Tout de suite.

Charlotte se glissa derrière lui dans la grande pièce sombre et se cacha dans le coin avec une pile de livres devant elle sur la table.

Ivan Carlovitch pria la dame de s'asseoir, non loin de la fenêtre, auprès du bureau. Charlotte, de sa place, voyait clairement son fin visage.

— Je vous remercie pour la tombe de mon chéri, dit la dame en russe, avecun léger accent étranger. C'est bien en ordre; de jolies fleurs.

— Oui, Madame, fit avec un plaisir retenu Ivan Carlovitch. Chez nous il y a de l'ordre en toute chose. Le numéro de la tombe est 17311 ?

— Je ne sais pas, au juste... Albert Renaud.

— Précisément, 17311.. On a fait ce qui était possible. L'argent qui reste...

— Oh! non, je vous en prie. Je voulais encore vous en donner... voici cinquante roubles.

— Pour quoi faire? Nous sommes maintenant à l'automne; on ne fait rien aux tombes.

— Sans doute, mais voyez-vous, je pars. Je vais très loin, à l'étranger. Je ne sais pas quand je reviendrai...

— Dans ce cas-là je puis, pour cet argent, vous assurer l'entretien de la tombe deux ans, pas plus.

— Je vous enverrai de l'argent bien plus tôt! Je vous en enverrai beaucoup... Mais je ne sais pas si je pourrai être là en personne... Je suis la comtesse Lioubine. Ce jeune homme, mort si prématurément, était mon fiancé...

Elle baissait les yeux. Ivan Carlovitch ne fit qu'un « ah » indifférent; il était mal réveillé.

— Et, continua la comtesse, qui manifestement ne détestait pas le bavardage, je garde son souvenir... Les circonstances font que... que je suis

obligée de me marier à... un parent éloigné du défunt, et de partir pour la France pour toujours. Je suis Française de naissance, ajouta-t-elle, vive et souriante. (Ce sourire la rendit deux fois plus gentille.)

— Ah! c'est cela, fit rêveusement Ivan Carlovitch. Vous vous mariez... Je dois tout de même vous donner un reçu de l'argent que vous me confiez pour l'entretien de la tombe n° 17311 pendant deux ans...

Charlotte n'en écouta pas davantage. Aussi doucement qu'elle était entrée, elle se glissa hors de la chambre, traversa la véranda et se jeta en courant dans le parc, appuyant ses mains sur son cœur qui battait vite et fort. Il faisait froid, bien que le vent se fût apaisé; le crépuscule tombait rapide et bleuâtre. Le cimetière était désert.

Charlotte courut jusqu'à la tombe d'Albert et ouvrit la grille. Elle y entrait maintenant en maîtresse. Cette poupée sans âme perdait tous ses droits. Qu'était-elle venue faire? Le railler ? Elle, sa fiancée, venir avant son mariage avec un autre!... Maudite, maudite !... dehors tout de suite ces fleurs affreuses ! Elles le glacent, elles l'assassinent.

Et Charlotte arracha, piétina la riche couronne de porcelaine, chiffonna et s'efforça de déchirer avec ses dents le large ruban sur lequel en lettres dorées était écrit : « Hélène à son Albert. » Comment osait-elle ? Son Albert !... Elle le trahissait, elle ne l'aimait plus et elle venait encore se railler d'un être sans défense ! Jamais Charlotte ne souffrirait qu'une seule fleur payée de l'argent de l'autre fût mise sur la tombe. Elle avait de l'argent dans sa tirelire à elle. Elle en pouvait gagner encore... Elle pouvait changer les fleurs posées par son père... Ce n'était pas difficile.

Un éclat de porcelaine coupa la main de Charlotte; elle frissonna en voyant une tache vermeille sur sa main. Mais elle prit son mouchoir et se banda la main.

Sur la tombe, à la place des roses d'été, de larges chrysanthèmes pâles, inodores, témoignaient de l'humidité automnale de la terre. Charlotte écarta leurs tiges et appuya la joue sur le marbre velouté et froid du médaillon dont elle perçut à peine la saillie. Le chéri, le pauvre !... Coupable envers lui, elle avait osé encore lui reprocher quelque chose ! Comment n'avait-elle pas compris de suite qu'il fallait le défendre, lui, le muet; que cette Hélène venait le railler; qu'elle ne pouvait pas l'aimer ! Elle l'a remplacé par un autre, qui existe, qui a le sang chaud et les lèvres rouges et molles comme Johann...

Charlotte, au contraire, aime Albert de toute la force de son âme et de sa pensée. Maintenant elle ne le cédera à personne. Et à Albert qu'importe cette Hélène si différente de lui, effroyable, vivante? Charlotte lui est infiniment plus proche...

Et Charlotte restait ainsi le visage collé au marbre de la croix. Tout son amour était plein d'un doux désespoir, d'une volupté silencieuse de souffrance infinie, qui reste au fond des âmes qui pleurent leurs dernières larmes et qui est au fond de tout chagrin, comme aussi dans le crépuscule d'un jour d'automne aux nuages verts et froids sur une forêt silencieuse.

VII

Un jour, pendant qu'on prenait le thé avec Caroline et son mari souffreteux, il se joua une scène inévitable et que pourtant Charlotte n'attendait pas.

Son père était sombre, contre son habitude. L'horloger poussait des soupirs, emmitouflé dans le foulard qui ne le quittait plus... Caroline jetait sur sa sœur des regards significatifs que Charlotte ne remarquait pas.

Ivan Carlovitch commença d'une voix solennelle:

— Ma fille, tu sais qu'aujourd'hui M. Roth est venu me demander une réponse définitive ? Il a parfaitement raison. Nous sommes au mois de novembre. Le moment est convenable. Tout a traîné à cause de ta maladie; mais maintenant tu vas bien. Johann est un jeune homme très, très bien et très rangé.

— Papa..., prononça Charlotte avec effort; je vous en supplie... je ne puis pas maintenant.

— Comment, tu ne peux pas? Qu'est-ce que cela veux dire: je ne peux pas?

— Je ne peux pas me marier... je suis encore jeune...

— Jeune ! Faut-il donc attendre d'être vieille pour se marier? Allons, allons ! Les jeunes filles ne doivent pas répondre ainsi à leur père. Les pères ont l'expérience ; les pères savent. Il faut se soumettre.

— Je ne peux pas, s'écria presque Charlotte. Johann ne me plaît pas. Je ne l'épouserai pas.

— Qu'est-ce que c'est? se mit à crier Ivan Carlovitch devenu pourpre. Tu ne l'épouseras pas? Voyez-vous ça, mes enfants! Le beau jeune homme choisi par son père ne lui plaît pas ! Le fils aîné d'un très riche commerçant ! Elle ne l'épousera pas, bien que j'aie dit au père que dès demain Johann peut venir ici comme le fiancé de ma fille! C'est dire que ma parole ne compte plus.

Charlotte jeta un faible cri et se cacha le visage dans les mains.

Caroline intervint.

— Que penses-tu, Lotchen ! Raisonne-toi. Voyons, il faut se marier ! Songe comme Johann est bien ! Que de jeunes filles languissent pour lui !... Ne vous tourmentez pas, pauvre petit papa, elle se rendra à la raison. C'est une jeune fille.

— Oui, assentit l'horloger, en toussotant; les jeunes filles sont comme cela... Avec elles, sur toutes choses, il faut avoir l'œil... Les surveiller, oh ! c'est difficile.

— Pourquoi cela... Il n'y a pas besoin de surveiller... essaya de dire Charlotte d'une voix entrecoupée. Est-ce que je ne puis pas rester ici... Est-ce que je gêne?

— Comment pas surveiller? cria hors de lui Ivan Carlovitch, redevenant pourpre subitement. Si, Mademoiselle, il le faut, il le faut ! Et je suis vieux et je ne peux pas vous surveiller ! Je ne puis pas prendre de responsabilité ! Non, non, non ; il n'y a pas à réfléchir. J'ai donné ma parole ! Monsieur Roth est mon meilleur ami ! Je ne puis pas vous surveiller ! Et puis, tel arbre, tel fruit... voilà !

Il ne se possédait plus, gesticulait et s'embrouillait. Charlotte se leva et s'enfuit de la chambre en sanglotant.

Caroline courut après elle.

— Que veux-tu? lui cria Charlotte presque méchante. Tu viens m'endoctriner? Pourquoi êtes-vous tous si méchants envers moi? Pourquoi faut-il que je me marie ? Tu es bien mariée, toi ! Es-tu heureuse?

— C'est toi, qui es méchante, Charlotte, et pas nous, répondit Caroline. Je ne comprends pas ce

qui t'est arrivé ? Tu as beaucoup changé. Tu dis que je ne suis pas heureuse ; mais si Frantz était bien portant, si je n'avais pas la crainte perpétuelle de le perdre, je ne me plaindrais pas de mon sort. Et mon petit Wilhelm est toujours malade. Toi, c'est tout différent. Johann est si bien portant, si fort ; tu peux être tranquille avec lui ; vous aurez de beaux enfants... Et puis, à ta place, Charlotte, vois-tu, j'aurais grand, grand'peur pour papa.

— Pourquoi donc ? demanda Charlotte, apeurée.

Son emportement était tombé. Elle était assise sur son lit, timide, triste, découragée, baissant la tête.

— Est-ce que tu ne vois pas? Il peut avoir une attaque, et passer d'un moment à l'autre. Il ne faut pas l'émotionner. As-tu remarqué comme il devient rouge? Il est depuis longtemps congestionné. Tu le chagrines, tu l'irrites par ta désobéissance, il aura une attaque à cause de toi... Il faut toujours trembler pour lui.

— Qu'y puis-je donc? que faire ? balbutia Charlotte consternée. Pourquoi veux-tu me faire peur, Caroline ?

— Je ne veux pas te faire peur. Ce que je te dis est très naturel. Nous tous qui avons des parents, des amis, nous devons les soigner et trembler pour eux, nous rappelant combien l'homme est fragile. Soumets-toi, Charlotte, tu feras mieux. Ta sœur te conseille.

La face de Johann, pleine et souriante, ses yeux noirs et bombés, les petites veines rougeâtres de leurs blancs apparurent à Charlotte. Et la table de marbre, la viande fade et foncée avec ses grains de graisse, les corps frais des bœufs, l'odeur du sang, le premier étage sur la boutique, les mouches, les mouches...

Charlotte, une dernière fois, regarda sa sœur d'un air suppliant, comme si elle eût pu tout changer. A cette minute même, la tête de l'horloger se montra à la porte.

—Caroline, chuchota-t-il d'une voix effrayée. Viens, papa te demande. Viens vite, il se sent mal.

— Aha ! tu vois, dit Caroline en se levant. Voilà ton œuvre.

Charlotte, se leva elle aussi, dans un effroi mortel, saisissant sa sœur par sa robe :

— Caroline, Caroline, s'écria-t-elle. Attends ! Qu'a-t-il ? Mon Dieu, que devenir ?

— Laisse-moi, mauvaise fille, laisse-moi maintenant.

— Caroline, dis-lui... Et bien, tout m'est égal, s'il ne veut pas me pardonner, permettre... Que dis-je ? Ah ! dis-lui que je consens à tout.

Elle tomba la tête dans l'oreiller. Caroline sortit rapidement.

Le malaise d'Ivan Carlovitch ne fut rien. Caroline et l'horloger restèrent tard auprès de lui. Ils conférèrent tous trois ensemble en secret l'air content. Ils ne tourmentèrent pas Charlotte davantage. Qu'elle se repose de ses émotions puisqu'elle a consenti.

VIII

Il était à peu près trois heures du matin quand Charlotte revint à elle. Elle ne savait pas si elle avait dormi ou si, depuis le moment où sa sœur était sortie de sa chambre, elle était demeurée le visage dans l'oreiller en un complet oubli de toute chose, sans pleurer, sans penser, sans remuer. Charlotte se souleva sur son lit. Tout son corps anéanti souffrait ; sa tête bourdonnait. Elle se rap-

pela ce qu'elle avait dit à Caroline et vit qu'il n'y avait pas d'issue. Demain viendrait Johann, son fiancé, son époux. Il faut se soumettre... il le faut!

Dieu le voit, elle n'est pas coupable! Mais comment résister, elle si faible, si timide ? Pourtant elle ne voulait pas violer sa foi; elle n'aurait pas su le faire, comme elle ne sait pas cesser d'aimer Albert, Albert!

Elle se leva, lentement, tout à fait calme. La lumière bleuâtre de la lune, encore plus éclatante du voisinage de la neige, entrait par la large fenêtre aux rideaux levés. La neige était tombée tôt en cette saison et couvrait la terre, très ferme, quoique peu épaisse. De l'autre côté de la fenêtre aux verres bleus, les rayons de lune faisaient sur le plancher des taches azurées, diaphanes comme du feu. Dans la chambre de Charlotte comme dehors dans le cimetière paisible, rien ne remuait dans le brouillard. Par moments des nuages de neige, courant vite, voilaient la lune; tout à l'instant s'assombrissait, se troublait ; les ombres couraient, glissaient, s'élargissaient, et soudain disparaissaient. L'air rare bleuissait de nouveau froidement.

Charlotte enleva ses bottines pour ne pas faire de bruit, ôta sa robe chiffonnée et mit un peignoir en flanelle blanche. Elle faisait tout sans hâte et sans bruit. Une seule pensée, claire, impitoyable, la possédait maintenant : il faut aller. Demain il serait trop tard. Demain elle ne sera plus elle. Demain viendra Johann et il l'embrassera, et elle devra recevoir son baiser parce qu'elle sera sa fiancée, puis sa femme, et qu'enfin il l'emmènera dans son logement nouvellement arrangé, au-dessus de la boutique. Mais aujourd'hui, Charlotte est encore elle-même ! Elle s'appartient encore; elle vit en-

core ; elle doit aller trouver celui qu'elle aime.

— J'irai... dire adieu..., murmura-t-elle sans suite, toute au souci de sortir de la maison sans réveiller personne.

Elle n'aurait pas besoin de mots pour dire à Albert qu'elle n'est pas coupable. Il lui semblait confusément que dès qu'elle serait là-bas auprès de lui, il se rendrait vite compte de tout.

Chaussée seulement de ses bas, toute blanche et légère comme un fantôme, elle se glissa dans l'escalier. Pas une marche ne cria. Mais la porte de la véranda était fermée ; on avait dû la calfeutrer, mais on ne l'avait pas encore fait. Sous les plafonds noirs se perdaient les bruits qui ne font qu'accentuer le silence de la nuit : la respiration des gens endormis, le craquement des meubles, les froissements sous les tentures. Charlotte tourna avec force la clef rouillée. Elle grinça légèrement ; la porte poussée cria et s'ouvrit : le froid du dehors et l'odeur de la neige transirent Charlotte. Mais cette sensation ne dura pas une seconde. Charlotte courait déjà sur l'allée étincelante et verdâtre ; ses petits pieds laissaient une trace légère à peine sensible.

Il faisait très noir, sous les arbres noirs ; les dents de Charlotte claquaient. Elle était pressée d'arriver auprès d'Albert où elle aurait chaud. Les nuages de neige cachaient de nouveau la lune ; tout se brouillait ; les étincelles s'éteignaient ; les ombres s'étendaient. Mais les nuages se déchirèrent et de nouveau les rangs de croix apparurent à Charlotte, calmes, vagues et bleus ; le monde était tel que Charlotte le voyait à travers le vitrage de sa fenêtre.

Voici enfin le sentier du bord, voici la grille. Charlotte s'affaissa sur l'exhaussement enneigé de

la tombe, ouvrant les bras joyeusement et vite, comme on fait quand on tombe dans les bras de quelqu'un. A partir de ce moment, en effet, elle n'eut plus froid. La neige, aussi blanche que sa robe, presque pareille à ses lumineuses nattes dénouées, s'écrasait caressante sous son corps menu, et, sous les rayons de la lune, resplendissait tendre et douce sur le marbre du bas-relief. Charlotte, comme d'habitude, approcha sa joue du profil délicat et doux, maintenant glacé. De la neige fondit à son contact. Des flocons se détachèrent. Les traits de la belle figure indifférente, insaisissable, devinrent plus nets. Et longtemps Charlotte resta ainsi, rejoignant derrière la croix ses mains jointes. Albert était avec elle; jamais elle ne s'était sentie si près de lui. Elle ne se tourmentait plus, ne craignait plus; elle n'était coupable de rien; il le savait, car lui et elle ne faisaient qu'un. Une torpeur douce, inconnue, une tiédeur la pénétrait. Son Albert l'enveloppait, la caressait, la dorlottait, et berçait son corps exténué. Les heures volèrent, ou peut-être qu'il n'y en avait plus. Charlotte ne voyait plus que des nuages lourds s'amoncelant de nouveau; l'air troublé s'obscurcit et de larges flocons légers comme de l'écume se mirent à tomber, sans bruit, sans bruissement. Rares d'abord, puis plus pressés, ils dansaient, tournaient, fondaient, touchant à peine la terre. Bercée d'une joie surterrestre, Charlotte s'endormit. Elle voyait en rêve le monde bleu et l'amour comme il n'y en a que là.

D'en haut tombait, tombait la neige caressante, revêtant Charlotte et Albert d'un même linceul blanc, brillant, triomphal et nuptial.

Z. HIPPIUS.

Traduit du russe par DENIS ROCHE.

DE KANT A NIETZSCHE [1]

—

LES IDOLES DU CIEL LOGIQUE : LIBERTÉ

—

> Libre arbitre ne veut dire proprement autre chose que le fait de ne pas sentir de nouvelles chaînes (2).
>
> NIETZSCHE.
>
> Tout ce qui est vivant est une chose obéissante (3).
>
> NIETZSCHE.

I. — La liberté, au sens positif : état qui accompagne la suprématie d'une force sur une autre ou sur plusieurs autres. — II. La liberté au sens métaphysique : cas du nécessaire ou concept négatif. — III. Effort de la philosophie de l'Instinct vital pour établir qu'il existe dans le monde un principe de liberté : sa présomption de décrire et nommer l'inconnaissable. — IV. La contingence : que ce concept n'est applicable qu'aux phénomènes dont nous pouvons connaître les causes. — V. Le libre-arbitre. — VI. Sa source dans l'illusion de la personnalité.

Les hommes comme tous les autres corps naturels font toujours ce qu'ils doivent faire. Mais ils ne le croient pas. Aux causes véritables qui les font agir avec nécessité, ils substituent d'autres principes d'actes dont ils se montrent dupes. C'est de la sorte qu'ils se disent libres.

Ces principes mythologiques, dont les hommes se réclament, n'ont donc de valeur qu'autant que l'on sait voir en eux des représentants et des moyens, enseignes, drapeaux et musiques guerrières de réa-

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 112, 114, 115.

(2) *Le Voyageur et son ombre* (Frédéric Nietzsche. *Pages choisies*, publiées par Henri Albert. *Mercure de France*).

(3) *Zarathoustra*, id., id.

lités qui, pour vivre et triompher, doivent demeurer cachées. On a constaté que la Vérité, ferment d'ardeur et de fanatisme, a pour objet d'accroître et de légitimer, par le caractère d'universalité qu'elle confère, la puissance des instincts particuliers, de stimuler la frénésie par laquelle les hommes, se distinguant et s'opposant, accomplissent l'œuvre de différenciation qu'est la Vie. Or, tandis que la Vérité est un moyen de rendre la Vie plus intense, la Liberté, dont les hommes se croient pourvus, est le signe même de l'énergie de leur activité.

Il semble que ces deux modes illusoires soient indispensables au maintien de l'existence morale, qu'il n'y ait pas, sans leur intervention, d'existence humaine possible. Aussi est-il nécessaire que les hommes soient dupes de ces drapeaux flottants qui les mènent. Mais l'Instinct de la Connaissance qui ne se propose point d'entretenir et de fortifier la Vie, qui a pour unique objet de démonter ses rouages, n'assume point le devoir de subir la même illusion. Il ne voit en ces termes divinisés, en tant qu'il les considère en eux-mêmes et indépendamment des réalités qu'ils dissimulent, que des assemblages de mots, rebelles à toute signification, inaccessibles à tout intellect. C'est son plaisir et sa tâche de divulguer leur vacuité.

On a exposé que l'idole Vérité, considérée comme principe premier au moyen duquel construire l'Être universel en un système de proportions fixes, se brise à la forme des lois de la causalité dans le temps et dans l'espace. La Liberté va se montrer réfractaire à toute définition. On ne va donc pas ressusciter ici les anciennes arguties pour ou contre l'hypothèse d'un libre arbitre, mais montrer que le mot Liberté pris dans le sens où l'emploie la philo-

sophie ne s'entend pas, qu'il ne représente rien de saisissable pour aucun intellect.

I

Avant de s'enquérir si une chose est ou n'est pas, il faut en effet rechercher d'abord si elle est possible, et pour cela préciser ce que l'on entend sous son nom. Or le mot liberté a un sens très net au point de vue relatif. On dit d'une force qu'elle est libre toutes les fois qu'aucune autre force ou aucun obstacle ne l'empêchent de produire tout son effet, de se réaliser selon son vœu intérieur. Entre deux forces qui s'opposent, celle-là est dite libre qui contraint l'autre et qui, au prix de cette contrainte, développe sa tendance intérieure ; elle est libre dans la mesure où elle développe cette tendance ; sa liberté a pour confin le degré de résistance de la force qu'elle opprime.

Pris dans ce sens, le mot liberté a une signification parfaitement intelligible et qui vaut pour les phénomènes de tout ordre : il est un mètre qui apprécie un rapport de dépendance entre deux ou plusieurs phénomènes. Un corps à l'état gazeux est libre de s'épandre dans la mesure où les corps environnants ne font point obstacle à son expansion. Un navire est libre de poursuivre sa route dans la limite où la force du moteur qui l'actionne surpasse la force de l'eau qui lui résiste. Un peuple est libre vis-à-vis d'un autre dans la limite où celui-ci n'entrave point les divers modes de son activité, — pouvoir de s'administrer soi-même, de conquérir de nouveaux territoires, de propager son industrie et son commerce. Chaque individu est libre, parmi le groupe social dont il fait partie, dans la limite où

le pouvoir, — expression de la volonté d'un seul ou de la volonté collective, — ne l'empêche pas d'accomplir les actes de son choix.

Dans tous ces cas, la notion de liberté est nettement saisissable : elle note la conséquence d'un rapport d'intensité entre deux forces en concurrence, elle constate une suprématie. Or, dans tous ces cas, deux éléments au moins interviennent, deux éléments ou un nombre beaucoup plus considérable d'éléments. Nous sommes donc ici dans le domaine de la pluralité, dans le domaine phénoménal où les lois rationnelles règnent avec un empire absolu, et imposent un déterminisme irréductible. Toutes les fois que deux ou un plus grand nombre de forces données sont en présence, les plus intenses conquièrent leur liberté au détriment des autres et il est pour l'intelligence de toute impossibilité de concevoir qu'il en soit autrement. De même que le tout est plus grand que la partie, le plus fort domine le plus faible et est, vis-à-vis de lui, dans un rapport de libre à non libre.

On peut dire encore que le mot liberté correspond à une construction mentale de même nature que le mot majorité. Majorité signifie qu'entre deux groupes l'un dépasse l'autre en quantité; liberté que l'un dépasse l'autre en force. Il exprime une évaluation d'un plus à un moins sans notation de degré. Or une telle signification du mot *liberté*, parfaitement conforme aux lois de l'esprit, n'offre aucune ressemblance avec la liberté que les philosophes prennent au sens libre-arbitre : il faudrait dire que cette signification usuelle et intelligible est à l'antipode de la notion philosophique s'il était possible de concevoir sous celle-ci quelque réalité, de voir en elle autre chose qu'une aspiration hysté-

rique hors de la réalité mentale, une tentative condamnée pour expliquer l'inexplicable.

II

Spinoza pourtant a donné une définition de ce qui est libre. Mais en définissant la liberté, il la supprime à vrai dire, car il la soumet à la nécessité et montre ainsi qu'au point de vue métaphysique comme au point de vue physique, ce terme n'a pas de valeur indépendante et propre. « Une chose est libre, dit-il, quand elle existe par la seule nécessité de sa nature et n'est déterminée à agir que par soi-même; une chose est nécessaire, ou plutôt contrainte, quand elle est déterminée par une autre chose à exister et à agir suivant une certaine loi déterminée (1). » Nous concevons aisément la seconde partie de cette définition, car elle s'applique à l'ordre des choses situées dans le *Monde comme représentation*. La nécessité est la loi du phénomène. « Tout ce qui est vivant est une chose obéissante. » Quant à cette chose libre, décrite par le philosophe, nous voyons qu'il n'était pas besoin d'un mot nouveau pour la désigner, qu'elle n'est qu'un cas de la nécessité, et que Spinoza a formé son concept de la liberté dans l'intérieur du concept du nécessaire.

Nous ne concevons d'ailleurs, dans le monde, aucune chose qui soit déterminée à agir par la seule nécessité de sa nature, car nous ne saurions réduire à cette formule positive notre ignorance des causes en vertu desquelles telles choses sont, se meuvent et deviennent. Nous ne saurions non plus, avec Spinoza, user du concept de la nécessité pour en faire la loi de l'Etre en soi, qui, du point de vue

(1) *Ethique*. Def. VII.

kantien, correspond à la substance, au Dieu de l'Ethique. Le concept de nécessité ne nous est donné que dans la relation phénoménale : et ce serait une manière d'anthropomorphisme rationnel que d'appliquer cette loi phénoménale à ce que nous situons par notre hypothèse hors du phénomène. Si tout ce qui apparaît dans le cadre tracé par la distinction entre objet et sujet, sur le tissu du temps et de l'espace, à travers les mailles de la cause et le transparent des principes de la raison, est soumis à la nécessité et n'existe pour l'intelligence qu'en vertu d'un déterminisme, il n'est permis de rien dire de ce à quoi nous prêtons l'existence en dehors du temps, de l'espace, de la cause et de la distinction entre objet et sujet. De ce que nous ne formons qu'au moyen de concepts négatifs, nous ne pouvons rien affirmer de positif.

On ne conviendra donc pas ici avec Spinoza que Dieu ou l'Etre universel soit une cause libre soumise à la seule nécessité de sa nature, car Spinoza fait de la liberté, et à juste titre, un cas de la nécessité ; or le concept du nécessaire ne vaut que dans le domaine de la relation alors que l'Etre universel, *ce hors de quoi rien n'existe*, forme une unité exclusive de toute relation et ne laisse place à aucune substance avec laquelle il puisse se trouver en rapport. Pour le même motif, on ne saurait dire de l'Etre universel qu'il est libre au sens usuel de ce terme et en tant qu'il implique la suprématie d'une force sur une autre. Il ne reste plus aux métaphysiciens qu'à opposer, par définition, le *libre* au *nécessaire* pour en faire la qualité de l'Etre en soi, de ce qui est situé hors du phénomène ; mais ce terme sera alors dépourvu de tout contenu, car ce n'est pas mettre un sens dans un mot que d'affirmer qu'il n'est point

ceci, en sorte que le mot libre n'exprimerait ici que notre ignorance. Tout autre mot, tout autre assemblage de syllabes en saurait faire autant; mais celui-ci aurait, parmi tous les autres, ce grave inconvénient qu'il serait alors condamné à exprimer deux choses différentes, puisqu'il a déjà un sens usuel parfaitement défini dans le domaine phénoménal en tant qu'il dénonce la suprématie d'une force sur une autre, ou mieux, la conséquence de cette suprématie.

III

De quelque côté que l'on s'oriente, il n'est donc pas possible de trouver au terme liberté une autre signification réelle que cette dernière signification usuelle dont il est impossible de faire une application transcendantale. Pourtant l'effort de toute la philosophie officielle va à établir qu'il existe dans le monde un principe de liberté. Cela tient à la situation adoptée par des esprits qu'abuse le principe de causalité et qui ont besoin de sentir l'Etre déterminé dans son principe. La nécessité causale qui n'admet pas de cause première ne leur permet pas d'achever la construction qu'ils s'obstinent à vouloir réaliser. Ils sont sourds aux avertissements de la critique, aux déclarations sincères des lois de l'esprit qui se donnent pour ce qu'elles sont, pour des moyens propres à instituer le panorama cosmique; ils ne peuvent se résoudre à considérer le monde phénoménal comme un système illusoire, ils lui veulent une réalité, une explication; ils s'obstinent à connaître au delà des limites de la Connaissance et ne se résignent pas à penser que la genèse de l'Univers connaissable se perd dans l'Inconnaissable. C'est pourquoi ils recherchent, en dehors des

lois scientifiques, un principe différent, offrant à la réalité phénoménale les assises qu'elle ne trouve pas dans la raison.

Mais tandis qu'ils imaginent hors des lois scientifiques ce principe singulier propre à régir et expliquer le réel, c'est à vrai dire dans le vide, hors des lois de l'esprit, hors des lois de toute représentation possible qu'ils instituent leur recherche. Bien plus ils oublient que cette réalité à laquelle ils veulent assigner des lois différentes de celles de l'esprit n'existe que pour l'esprit. En effet, sitôt que l'esprit fait abstraction de lui-même pour ne laisser subsister que l'objet, sa tentative échoue; en se supprimant il supprime l'objet, toute réalité s'évanouit et le monde comme représentation se dissipe pour faire place à un état qui, ne comportant aucun sujet, ne comporte aucune explication et n'est saisissable pour aucune intelligence. C'est de cet état inconnaissable en soi que les philosophes s'acharnent à prendre connaissance; c'est entre cet état et celui du monde comme représentation qu'ils prétendent établir un lien phénoménal.

Les mots *liberté, vérité*, dans le sens où ces philosophes les emploient, se dérobent à toute définition parce qu'ils visent à décrire, par des termes positifs, ce qui est situé hors des lois de la Connaissance, ce devant quoi il n'est d'autre posture que d'ériger en dogme l'ignorance, et par un dernier effort de l'esprit saisissant ses limites, de concevoir, avec l'antinomie entre *existence en soi* et *connaissance*, l'impénétrabilité l'un pour l'autre de ces deux états.

A vrai dire, l'intellect n'appréhende aucune chose existante dont il n'attribue l'existence à une autre chose ou à une loi. Lorsque, parvenu aux confins

du temps, de l'espace et de la cause, il se heurte à des états de l'être dont il ignore les antécédents, tels que le fait même de l'existence ou, dans un domaine particulier, l'irréductibilité des corps simples, il formule avec Spinosa que ces choses obéissent à la nécessité de leur nature, ce qui revient à dire plus simplement qu'elles sont ainsi. Mais c'est sa façon de se les assimiler que de les soumettre à la nécessité : car nécessité est le terme auquel l'Intellect ramène comme à une unité mentale tout ce qui a trait à l'être. Lorsqu'il ne peut faire cette réduction, il ne saisit plus rien, il ignore.

C'est à la place de cette ignorance que les philosophes mettent des mots. De même qu'ils s'écrient *éternité*, *infini*, pour masquer leur impuissance de limiter l'Etre dans le temps et dans l'espace, ils s'écrient *liberté* lorsque la nécessité causale cesse de justifier l'existence des phénomènes et refuse de leur rendre compte de quelque réalité. Or ce mot n'ajoute rien à leur ignorance qu'une confusion. Car lorsque nous cessons de comprendre par les causes, nous ne savons pas si cette impuissance tient à la faiblesse actuelle de notre esprit ou à la nature des choses : dans le premier cas la nécessité continue de s'exercer en une région où nous la perdons de vue; dans le second cas, nous ignorons tout de ce qui la remplace et nous n'en pouvons rien prononcer, mais il faut maintenir que le mot *liberté* est le plus impropre à désigner cet état inconnu puisqu'il est pourvu, ainsi qu'on l'a noté expressément, d'un sens positif et que, sous ce sens, il implique le conflit de deux forces, désigne la suprématie de l'une sur l'autre. Or qui ne voit que nous ne pouvons affirmer d'une chose dont

nous ne saisissons le lien avec aucune autre qu'elle est sortie victorieuse d'une lutte dont l'existence phénoménale était la récompense, et s'il s'agit du fait même de l'Etre, qui ne voit l'absolue contradiction enfermée dans une telle hypothèse?

IV

Pourtant les philosophes de l'Instinct vital, chargés de fortifier le mensonge nécessaire à la Vie, n'ont pas renoncé à leur tâche. Par un détour, ils ont tenté d'introduire la liberté dans le monde des concepts et de lui constituer l'apparence d'une signification sous le couvert de la *contingence*. Mais il est aisé de faire voir que le terme contingence a été détourné pour cette besogne de son emploi légitime et qu'on s'est livré à cette occasion à un jeu de dialectique dont l'artifice est manifeste.

Le contingent n'a de signification que dans le domaine du possible. C'est, disent les philosophes, ce dont l'existence n'implique ni contradiction d'une part, ni nécessité d'autre part. Or, une telle chose n'existe que pour l'esprit, pour l'esprit lorsqu'il ignore une partie des causes qui détermineront un phénomène. Le contingent n'est pas une qualité du phénomène : il caractérise une attitude d'un esprit donné à l'égard d'un phénomène donné, soit que ce phénomène soit caché à l'esprit par le temps, s'il est situé dans l'avenir, ou par l'espace, s'il est situé dans le passé, mais à une distance de l'esprit que la vitesse — courriers, postes ou télégraphe — n'a pas encore franchie. Dans les deux cas, qu'il s'agisse d'un fait arrivé déjà, mais encore inconnu, ou d'un fait futur, la situation de l'esprit est la même : ou il connaît toutes les causes de nature à déterminer le phénomène, et celui-ci est dit alors

nécessaire, ou il ignore une partie de ces causes, en sorte que diverses conjectures peuvent être hasardées quant à la forme précise de ce phénomène, et celui-ci est dit contingent. Mais on voit que c'est là un abus de mot, que le phénomène en lui-même n'est jamais contingent.

La contingence n'existe que pour l'esprit, en raison de l'ignorance où il se trouve de la suite des causes qui ont déterminé le phénomène, ou le détermineront avec nécessité. Sitôt que celui-ci est connu, il est saisi par l'esprit dans son cadre de nécessité, constitué par des rapports de forces et de circonstances : il devient réel et ne peut plus être dit contingent, sinon d'une manière inexacte et en souvenir de l'état d'ignorance où fut l'esprit à son endroit. Ainsi de quel jue jeu de Colin-Maillard. Le joueur qui, les yeux bandés, s'efforce, avec les seules indications fournies par le toucher, de reconnaître le prisonnier qu'il a saisi, le joueur au bandeau hésite à prononcer un nom. S'il a deviné juste, il pourra dire ensuite en souvenir de son incertitude : Ce pouvait n'être pas celui-là. Mais celui-là sait bien que ce ne pouvait être un autre que lui-même.

D'une part la contingence n'exprime donc rien de réel et les choses en elles-mêmes ne sont pas contingentes. Mais il y a plus. Pour qu'un fait soit contingent au regard de l'esprit, il faut bien, on l'a dit, que l'esprit ignore une partie des causes qui lui donneront naissance, mais une autre condition n'est pas moins nécessaire : il faut aussi que l'esprit connaisse une partie de ces causes; car c'est à cette condition seulement qu'il pourra hésiter entre des solutions diverses. Il n'y a donc place pour la contingence ni dans l'hypothèse de la con-

naissance totale, ni dans celle de l'ignorance totale des causes d'un phénomène. Or, les philosophes prétendent appliquer la contingence aux choses dont nous ignorons par définition les causes antécédentes, au fait lui-même de l'Etre, ou à ses manifestations diverses et primordiales, telles que les lois de la nature, en tant qu'elles se présentent à nous sans justification d'origine et sans relations entre elles.

Dans ce domaine, la contingence perd tous ses droits à signifier quoi que ce soit. Car de phénomènes dont nous ignorons tous les antécédents, il nous est impossible d'imaginer qu'ils auraient pu être autres qu'ils ne sont. La loi qui préside à l'évolution de l'Etre, à la différenciation de ses parties en même temps qu'à leur corrélation, nous est inconnue; mais de ce que nous ne sommes pas en mesure de la déduire avec nécessité d'un principe unique, s'ensuit-il qu'elle soit contingente? Notre esprit s'est-il jamais trouvé à l'égard du fait de l'existence en situation d'imaginer des hypothèses contradictoires ou seulement diverses et de construire d'autres possibles? La notion d'un possible peut-elle être appliquée à une réalité qui cause toutes les autres, mais dont nous ignorons la cause et dont nous disons qu'elle existe par elle-même, ou, en raison d'un tic de notre esprit, qu'elle est *causa sui*? Avec la notion du possible n'est-il pas de toute évidence que doit aussi disparaître celle de la contingence ?

D'autre part, si l'on retire au terme contingence la signification positive qui lui a été reconnue, quelle autre signification sera-t-il possible de substituer à celle-ci? Notre ignorance pourtant ne saurait doter les choses de propriétés nouvelles ou susciter dans

notre esprit des catégories jusqu'alors inconnues. Or, dès que nous cessons de comprendre par les causes et à travers la grille de la nécessité, *nous ignorons*, et il est vain de créer, par delà les limites de la causalité, des mots à prétentions positives pour désigner des concepts négatifs. L'introduction d'un mot nouveau dans la langue philosophique n'a pas le pouvoir de faire éclore un nouveau mode de mentalité, ni de rendre intelligible ce qui jusque-là ne l'était pas.

Toutefois, la philosophie au service de l'Instinct vital est réduite à compter sur un miracle de cette nature et elle se persuade de son mieux que ce miracle s'accomplit. Dans ce but, elle s'empare de termes pourvus dans la relation phénoménale d'un sens défini, les transporte dans l'absolu et leur conserve, aussi longtemps que la dialectique n'intervient pas, leur sens ancien. Lui objecte-t-on l'arbitraire du procédé, elle vide le mot de sa signification ancienne, comme on vide un flacon du parfum qu'il contient; mais elle conserve ce mot vide comme étiquette de l'indéfinissable, comptant, pour créer et entretenir une équivoque, sur la persistance de la signification ancienne demeurée au contour des syllabes, comme aux parois du verre l'arôme du parfum disparu.

En un livre (1), où une belle intelligence et une grande ingéniosité sont mises au service d'une thèse trop évidemment choisie par le parti pris d'une volonté, M. Boutroux a infligé au concept de la contingence un traitement de cette sorte. Il a tenté de faire croire au miracle. Il a pensé fonder la contin-

(1) *De la contingence des lois de la nature*, par Emile Boutroux. — Alcan.

gence des lois de la nature sur ce fait que l'Etre ne comporte pas un principe unique duquel déduire toute la série des phénomènes selon un système de rapports liant nécessairement ces phénomènes entre eux. M. Boutroux s'est donc proposé d'établir que l'Univers se manifeste à l'Intelligence composé de plusieurs mondes distincts, superposés et irréductibles les uns aux autres, qu'entre ces mondes il existe des intervalles entre lesquels pend, rompue, la chaîne des causes. C'est ainsi qu'il est impossible d'expliquer le concept des corps, c'est-à-dire des essences physiques et chimiques, par les seuls concepts de la matière et du mouvement, d'expliquer la vie physiologique par les seules propriétés des corps chimiques et la pensée par la seule physiologie ; c'est ainsi que chacun de ces mondes matériel, chimique, physiologique, psychologique commence une série, comporte une vertu propre et spontanée dont l'existence ne peut être justifiée par les propriétés des mondes inférieurs.

Qu'il en soit ainsi dans l'état actuel de la Connaissance, c'est ce qu'on ne saurait mettre en doute : qu'il en soit ainsi absolument en raison de la nature des choses, c'est ce qu'il faut accorder sans examen, afin d'établir sans retard qu'un tel état de fait ne confère pas au terme contingent un sens valable et propre à le qualifier métaphysiquement.

En effet que l'Univers ne se dérobe que sur un seul point aux prises de notre entendement ou que le mystère ait plusieurs foyers d'origine, qu'il apparaisse en plusieurs points, à travers la toile trouée du phénomène, cela ne change en rien l'attitude de notre esprit à l'égard de l'insaisissable. Dire que les lois de la nature sont contingentes parce qu'elles ne peuvent être systématisées en un ensemble de

lois qui se nécessitent toutes entre elles, ou dire que le seul fait de l'Être est contingent parce que nous ne pouvons lui attribuer de cause, c'est même chose et, dans un cas comme dans l'autre, c'est retirer au mot contingent son sens ordinaire pour ne lui en substituer aucun autre. Car la contingence d'un phénomène suppose, ainsi qu'on l'a dit, ainsi qu'il est bon de le répéter, qu'à un moment donné l'esprit a pu hésiter entre le phénomène appelé à se réaliser et plusieurs autres possibles. Or, en ce qui concerne le fait unique de l'Être ou ces lois de la nature en lesquelles l'Être s'exprime, l'esprit ne fut jamais en posture de se demander si l'Être serait, ni quelles seraient ses lois, ni d'en imaginer d'autres analogues voisines ou différentes. Car de ces lois nous ne connaissons que la série descendante de leurs effets et elles sont elles-mêmes, ainsi qu'on l'a accordé, sans cause connaissable. L'esprit qui ne comprend qu'au moyen du mécanisme de la causalité est donc incapable de les imaginer; ces lois sont pour lui hors la catégorie du possible. Il se brise avec elles au fait simple de l'*existence* antinomique à *comprendre*. Il les constate, les subit et ne peut dire rien d'elles hormis qu'elles sont. Tous les noms dont on les qualifie, dont on prétend décrire leur nature, ne sont que prétention stérile, tentatives vaines pour desceller une énigme, efforts pour violer le mystère où n'éclate qu'une impuissance.

Cette inanité de la terminologie métaphysique créée pour décrire la nature de ces lois insaisissables se manifeste d'ailleurs en ce que, pour une telle entreprise, les termes réputés contradictoires se montrent également bons et par là s'accusent également mauvais. Que l'on prenne le fait unique de l'Être ou l'une de ses lois particulières, la loi en

vertu de laquelle toute partie d'hydrogène qui se combine avec un autre corps comporte nécessairement deux atomes d'hydrogène, il nous est également loisible de voir dans l'un ou l'autre cas le fait de la liberté ou celui de la nécessité. L'être est pourvu de liberté, dirons-nous, parce qu'aucune force ne peut le limiter. La propriété de l'hydrogène que l'on vient d'énoncer manifeste la liberté de ce corps puisqu'aucune puissance différente, aucun agent chimique ne le peut contraindre à se comporter différemment. Mais le mot nécessité caractérise aussi justement ces deux phénomènes. L'être existe nécessairement puisque nous ne pouvons concevoir rien hors de lui, puisqu'il ne peut pas ne pas être. L'hydrogène obéit à la nécessité de sa nature puisqu'il n'est pas libre d'être autre qu'il n'est, puisqu'il n'est pas libre d'entrer jamais en combinaison avec un autre corps par l'intermédiaire d'un seul de ses atomes et qu'il lui faut toujours en déléguer deux ensemble.

Appliqué à l'Être ou à ses lois, le terme contingence ne comporte donc aucun sens. Le contingent comme le libre est un cas du nécessaire, ne s'entend que dans la mesure où nous pouvons le ramener à cette unité mentale. M. Boutroux démontre que le déterminisme de l'Univers se brise, au regard de notre esprit, en plusieurs endroits. La science de la Connaissance qui considère l'Univers en son essence comme échappant précisément à toute détermination n'a pas à repousser ces conclusions dont pourtant elle n'a pas besoin : car le caractère indéterminé d'un seul phénomène, si de lui tous les autres dépendent, entraîne la relativité de tout le reste. Mais ce qu'on ne saurait répéter avec trop d'insistance, c'est que le fait, pour un phénomène, d'être

indéterminé dans son principe n'établit pour lui aucune présomption autre que celle-ci, à savoir qu'il est indéterminé. Une chose qui ne nous apparaît pas comme nécessaire est une chose dont nous ignorons la cause et rien de plus. Si cette cause est plus tard découverte, le phénomène prendra alors sa place dans notre entendement sous la catégorie de nécessité. Si, au contraire, on va jusqu'à accorder que ce phénomène échappe par sa nature à toute causalité, il en résultera que notre esprit est condamné à ignorer toujours et d'une façon absolue sa genèse, mais non point que ce phénomène soit libre ou contingent. S'il était contingent, notre esprit, loin d'ignorer cette genèse, devrait s'être trouvé en posture d'en imaginer plusieurs versions ; s'il était libre, au seul sens intelligible du mot, il faudrait admettre que ce phénomène qui, par hypothèse, est sans lien avec aucun autre, se serait élevé devant notre esprit, à la suite d'une lutte victorieuse avec d'autres puissances, ce qui serait contradictoire.

V

Cette hypothèse de la contingence absolue construite dans le vide de la terminologie n'a été imaginée que dans un but : celui d'y introduire la Liberté, et ce palais fantôme peut bien en effet contenir cet hôte inconsistant. Mais le zèle avec lequel les philosophes s'efforcent de démontrer qu'il existe dans le monde un principe de liberté marque lui-même le souci beaucoup plus impérieux d'établir qu'il existe dans l'homme un pareil principe : l'intérêt pratique immédiat et vital de la liberté métaphysique est d'engendrer en psychologie et en morale le libre arbitre. « Pour accomplir le bien obligatoire, pour suivre l'attrait du beau, l'homme est doué d'une

spontanéité intelligente, dont la forme la plus élevée est le libre arbitre ou faculté de choisir entre le bien et le mal, entre les actions qui rapprochent de Dieu et celles qui en éloignent (1). » Telle est la conclusion naturelle et d'instinct logique à laquelle aboutit le traité de M. Boutroux, en quoi il résume la tendance utilitaire de toute philosophie d'État.

On pourrait s'en tenir à ce qui a été dit précédemment de la liberté pour refuser au libre arbitre toute valeur intelligible. Mais la croyance au libre arbitre est le rouage essentiel de la vie phénoménale et l'Instinct de Connaissance ne saurait se désintéresser des modes selon lesquels l'Instinct vital contruit son mensonge et lui donne une valeur pratique. Il ne saurait se lasser non plus de découvrir l'inanité de ce mensonge et l'inconsistance des matériaux dont il est bâti. C'est là l'œuvre même de la Connaissance — non point œuvre de propagande : en démontant les ressorts de la Vie dans l'humanité on ne prétend pas les supprimer, encore moins les remplacer par d'autres ; ce serait cesser de connaître, ce serait servir directement l'Instinct vital, ce serait devenir dupe et se croire libre, que de vouloir déraciner dans le cœur des hommes la croyance à la liberté. Connaître, c'est, entre autres choses, savoir que, partout où il y a vie humaine, il y a croyance à la liberté. Mais c'est aussi pourquoi il est d'un si haut intérêt d'étudier ici à sa source la ruse mensongère de la Vie, et de s'extasier sur son pouvoir d'illusionner et d'enivrer.

La conception entièrement vide d'une liberté métaphysique va donc, sous l'influence de cette ivresse, se comporter comme une chose vivante :

(1) E. Boutroux : *De la contingence des lois de la nature*, p. 160.

elle va se multiplier, se reproduire, enfanter d'autres conceptions illusoires revêtues d'apparences verbales, elle va créer tout ce vocabulaire de fiction propre à traduire l'erreur des hommes, l'erreur de ces spectateurs qui sont en même temps les acteurs et les figurants du panorama cosmique.

On rappelle ici que l'intelligence ne peut adopter, vis-à-vis de toute chose existante, que deux attitudes : de cette chose, elle connaît les causes immédiates, ou elle les ignore. Or, elle conçoit sous la catégorie de *nécessité* tous les phénomènes qu'elle connaît par leurs causes ; les autres qui ne lui sont connus que par leurs effets, et plongent par leur autre extrémité dans l'inconnu, se rangent sous la catégorie d'*ignorance*. Dans l'intérieur du concept de la nécessité, afin de faire des distinctions et des classifications, parmi les phénomènes connus par leurs causes et liés entre eux par des rapports plus ou moins immédiats, l'intelligence forme aussi divers concepts secondaires et qui ne valent que dans le domaine de la relation, tels, entre autres, ceux de la contingence et de la liberté. Il nous faut retenir ce dernier en rappelant ce qu'il est : il caractérise, comme on l'a dit, l'état qui résulte nécessairement de la suprématie d'une force sur une autre ou sur un ensemble de forces. On va montrer que les termes fictifs créés par la métaphysique de l'Instinct vital, termes auxquels cette métaphysique voudrait constituer une signification nouvelle, se ramènent tous à l'une de ces deux catégories, *nécessité*, *ignorance*, ou au concept secondaire de la *liberté*, pris comme cas de la *nécessité*.

C'est ainsi qu'il en est du terme libre. Etant donnée une volonté intelligente qui, après avoir hésité entre deux ou plusieurs actes lui paraissant également

possibles, en accomplit un, de quelle façon peut-on dire que cet acte est libre et qu'il constitue un choix?

Or, on peut d'une part supposer la volonté qui a commandé l'acte une chose indécomposable et simple, indépendante de toute influence étrangère ; en ce cas il n'y aura pour elle qu'un seul possible, donc pas de choix, ou le mot *choix* signifiera ici la *nécessité* pour cette volonté d'accomplir un certain acte à l'exclusion de tous autres. On ne pourra dire de cette volonté qu'elle est libre, puisqu'elle n'aura été en rapport avec aucune autre force sur laquelle établir sa suprématie, ou si on dit qu'elle est libre, on arguera d'une liberté pareille à celle du Dieu de Spinoza, et il faudra compléter cette appréciation en énonçant que la volonté est libre, d'une liberté soumise à la nécessité de sa nature, en sorte que ces deux termes liberté, nécessité, contradictoires selon leur valeur métaphysique, s'uniront pour caractériser une même chose et montrer ainsi leur néant. Il ne restera donc plus qu'à confesser notre *ignorance* quant au mode d'action de cette volonté.

Si, dans l'hypothèse qui vient d'être formée d'une volonté indécomposable et simple, indépendante de toute influence étrangère, on voit pourtant la résolution qui commanda l'acte, précédée d'un débat, si, avant la décision, des motifs contraires apparurent dans le champ de la conscience, il faudra supposer que ce débat n'exista que pour le spectacle, qu'il fut un jeu et une péripétie sans effet sur le résultat, — que la volonté elle même disposa ces motifs avec le soin d'assurer la suprématie à celui qui représentait sa loi, — comme dans ces baraques foraines, lorsque les lutteurs professionnels ont reçu pour mot d'ordre de toucher des deux

épaules après une feinte résistance et de laisser triompher l'amateur.

Les philosophes de l'Instinct vital tenteront-ils de masquer l'ignorance où nous sommes de ce pourquoi mystérieux de la volonté par un nouveau terme positif? Viendront-ils décréter que la volonté est *spontanée?* « C'est, dirait Nietzsche, comme si le ver à soie mettait son libre arbitre à filer (1). » Est-il rien, en effet, de plus contraire à l'idée de liberté, au sens libre arbitre, que ce concept de la spontanéité? Une spontanéité est ou n'est pas, elle comporte un plus ou un moins; aucun dessein prémédité ne parvient à la développer là où elle n'est pas, et sitôt qu'elle apparaît elle ne suppose aucun débat entre des motifs, aucune hésitation, aucun choix. Elle retourne dans l'humanité au type des lois qui régissent les activités les plus élémentaires: elle est dans l'homme la même puissance qui dans l'aimant attire le fer, la même force ignorée qui préside à la germination de la graine, à la croissance de la plante. Elle est précisément de ces choses qui, par leurs manifestations, sont enchaînées dans la nécessité, et, par leurs origines, plongent dans le mystère en sorte qu'elles se classent dans notre esprit, en raison de leur genèse inconnue sous la catégorie d'*ignorance*.

Si, maintenant en une seconde hypothèse, la volonté est considérée comme une puissance de même nature que les motifs parmi lequels elle se débat, si elle est un motif parmi d'autres, l'acte sera déterminé, cela va de soi, par le motif le plus fort, en sorte que la volonté sera *libre* au sens positif et

(1) *Le Voyageur et son ombre*. Frédéric Nietzsche: *Pages choisies*, publiées par Henri Albert. Société du Mercure de France, p. 130.

non métaphysique du mot, lorsqu'elle sera la plus forte; elle sera contrainte dans tous les cas où un motif qu'elle n'aura pas agréé l'emportera sur elle. L'acte, ici encore, ne pourra donc être considéré comme le résultat d'un choix de la volonté. La volonté n'aura jamais voulu qu'une seule chose, mais elle aura été, selon le cas, ou n'aura pas été assez forte pour imposer cette chose.

Ainsi ces mots liberté et choix, pris au sens métaphysique, ne couvrent rien de réel, ni seulement d'imaginable; l'un et l'autre accusent l'état d'ignorance temporaire où se trouve la personne humaine, soit, dans la première hypothèse que nous avons formée, de ce qu'est en réalité sa volonté, soit, dans la deuxième hypothèse, du degré de force des motifs en conflit et par conséquent de l'issue de l'affaire engagée.

Le mot liberté qui, au sens de la métaphysique de l'Instinct vital, ne comportait aucune construction possible et n'admettait aucune définition conserve donc cette vacuité lorsque l'on tente de l'appliquer à l'homme. Aussi n'a-t-on pas à rechercher ici si l'homme est libre où s'il ne l'est pas, mais à maintenir qu'une telle recherche n'a pas d'objet. Entre les deux hypothèses précédentes relatives à la volonté dans le moi humain, il n'y a place pour rien d'intelligible. Il faut ou bien considérer le moi comme simple ou bien le dire composé de plusieurs parties. Dans le premier cas il rentre dans cette catégorie des choses, qui, comme l'être, comme les corps simples de la chimie, ne peuvent être autres qu'elles ne sont et dont la liberté se confond avec la fatalité, en sorte que, malgré les apparences, malgré les luttes intérieures, malgré les remords, le moi veut tout ce qu'il accomplit, veut ses crimes et ses héroïs-

mes. Dans la seconde hypothèse, le moi unique disparaît pour faire place à une multiplicité de moi distincts : ceux-ci, comme toutes les choses de la nature qui viennent en concurrence, se combattent, luttent entre eux pour la suprématie, en sorte qu'ils sont tour à tour vis-à-vis les uns des autres libres ou opprimés, au sens relatif et parfaitement clair que ces mots comportent.

VI

Après avoir constaté l'absolu néant du terme liberté, il appartient encore à la science de la Connaissance de rechercher de quelle façon un tel mot vient à se former, de se rendre compte, s'il est possible, de l'artifice qui constitue cette illusion naturelle de la liberté.

On a dit que la complexité du monde moral avait sa cause dans la distinction de l'Etre en objet et en sujet et dans la réunion, en un même phénomène, le phénomène humain, de l'objet et du sujet. En chaque homme, en effet, s'accomplit le miracle de l'Etre unique se représentant à lui-même dans la diversité, se situant lui-même en objet à sa propre vue. Ce miracle se manifeste dans le fait de la conscience, dont le rôle unique est d'assister en spectateur aux faits et aux gestes des divers acteurs de la représentation. Et la conscience n'est possible qu'au moyen de l'illusion de la personnalité, qui consiste à faire réapparaître au cœur de la multiplicité phénoménale une présomption d'unité. « Notre corps, dit Nietzsche, n'est qu'une association, une colonie d'âmes (1). » Chaque être humain, en effet, est composé d'une multitude d'entités diverses qui appa-

(1) *Par delà le Bien et le Mal*, p. 23. Société du Mercure de France.

raissent tour à tour dans le champ de la conscience, les unes percevant le monde extérieur, les autres, centres et points de départ d'impulsions en tous sens, les autres portant des appréciations et des jugements : l'entité consciente les complète en disant *moi* de chacune d'elles.

C'est son unique rôle, et lorsque ces forces diverses, au lieu de s'accorder, entrent en lutte, la conscience dit *moi* tour à tour de chacun des combattants ; elle dit *moi* encore lorsque, la lutte terminée, l'un d'eux a pris le dessus et a pu accomplir l'acte. Disant *moi* lorsque le commandement est donné, elle croit nécessairement qu'elle a prononcé l'ordre. Elle s'est identifiée tour à tour avec chacune des entités en conflit, elle s'identifie encore avec la victorieuse. Tandis que, durant la lutte, elle n'eut pour mission que de recevoir des renseignements, tandis que sa seule fonction fut de faire une synthèse de ces différents actes, qu'au moyen de ce même mot, de ce même *moi* répété, elle unit ensemble comme au moyen d'un même fil, elle a cru donner des conseils, elle s'est attribué un rôle actif.

Les choses se sont en réalité passées comme si la conscience n'eût pas été là et ainsi qu'elles se passent en quelque combinaison chimique. Mais tandis que les autres entités, qui seules réellement agissent, se succèdent dans le temps et ne se manifestent qu'isolément une par une, l'entité consciente est toujours en scène. Ainsi elle se croit seule, elle ne peut donc imaginer qu'elle soit contrainte. Elle ne l'est pas d'ailleurs ; elle ne saurait l'être, car elle n'a ni volonté, ni désir, elle n'entre pas en conflit avec d'autres éléments, mais seulement s'ajoute, se prête à tous. Elle ne saurait donc être non plus, comme elle le croit, l'auteur de l'acte accompli : cet

acte est le résultat d'une lutte entre des combattants dont tous maintenant sont morts ou gémissants, excepté le vainqueur qui seul peut se dire libre au sens vrai du mot, au sens de la suprématie qu'il s'est assurée sur les autres.

Ainsi, la croyance au libre arbitre a sa source dans le fait de la conscience et dans l'illusion de la personnalité qui de ce fait est instituée. Cette illusion a pour effet de donner l'apparence de l'unité au multiple, l'apparence d'agir à ce qui seulement enregistre. Sous l'empire de cette illusion, ce moi conscient, qui absorbe en lui seul l'individualité de tous les combattants qui se reflètent en lui, assume la responsabilité de l'acte ordonné par le plus fort. Il n'arrive jamais qu'après les actes commis, mais il demeure toujours là pour en revendiquer la paternité. Don Juan chante la sérénade sous le balcon d'Elvire, puis s'esquive; Leporello demeure et reçoit les coups de bâton ou les serments d'amour. Ainsi toute la série des sentiments moraux a pour origine une substitution de personnes. On les voit sortir, maquillés et fardés, de ce piège de la personnalité dressé par la machine à instituer le phénomène, forgé par la distinction en objet et en sujet, de ce piège où se prend la vanité de la conscience toujours prête à s'attribuer à elle seule tout ce qui se passe sous son regard. Libre, elle est responsable; responsable, elle pourra être châtiée ou récompensée; il sera *juste* qu'elle soit châtiée ou récompensée, elle éprouvera des remords et des satisfactions selon que les actes accomplis auront été en désaccord ou en concordance avec les actes voulus par les entités impulsives qu'approuve et favorise l'entité qui évalue. Cette entité qui évalue, ce sera le plus souvent la convention de bien et de mal établie

par l'intérêt social. Car cet intérêt social a son représentant parmi les âmes impulsives dont la conscience usurpe la personnalité et c'est ce représentant que l'éducation s'efforce, par une action continue, de rendre prépondérant.

C'est ainsi que l'illusion souveraine de la liberté fait germer dans les esprits pris au traquenard de la conscience toute la mythologie monstrueuse de la morale. A l'ombre des idoles Vérité, Liberté, s'exaltent les idées du Bien et du Mal et, entre elles, la conception ironique de la justice, qui, appliquant à des inégaux des mesures pareilles, consacre avec solennité, sanctionne et multiplie l'inégalité et l'injustice qui sont les conditions de la vie phénoménale.

JULES DE GAULTIER.

L'AMI D'AIMIENNE

A Maurice Barrès.

L'humanité est plus riche de morts que de vivants.
AUG. COMTE.

Ce sont des choses touchantes que ces livres, parfois, où se trouve retenu l'ensemble des phrases dans lesquelles essayèrent de faire passer un peu de l'émotion qu'ils portaient en eux ceux-là pour qui fut court le monotone chemin de vivre. Après tant de volumes de ce genre, après, entre autres, le *Centaure* de Maurice de Guérin, le *Journal* de Marie Bashkirtseff, les *Reliques* de Jules Tellier, les *Moralités* de Jules Laforgue et l'*Interrupta* de Paul Guigou, voici, aujourd'hui, inachevé et adorable, *Aimienne*, le dernier roman de Jean de Tinan. En feuilletant ces pages où se reflète le meilleur, peut-être, et le plus significatif de celui qui les écrivit, je ne puis me défendre d'une sorte de pitié mélangée de dédain et de mélancolie : c'est que toujours je me complus dans la pensée des morts ; et davantage qu'une critique de ce livre posthume, je voudrais noter ici les traits du sentiment qui se lève en moi chaque fois que je songe à notre ami disparu.

Ces deux ou trois pages, cependant, n'auront de goût, je le crains, que pour ceux qui connurent Jean de Tinan. Malgré toute l'affection que je lui gardais, à cause d'une vie différente de la sienne je le

fréquentais peu. D'ici, de là, dans des réunions de camarades, au *Mercure*, à des premières, dans quelque café ou parmi les allées du Luxembourg, je l'apercevais et lui serrais la main ; et souvent des semaines mouraient avant que je le revisse. Mais dès le premier jour, voilà quatre ans, tout de suite il m'avait séduit, me laissant de lui une image que je ne me lassais pas de caresser, et sans qu'il le sût je le chérissais précieusement. Je ne crois pas, d'ailleurs, qu'il soit beaucoup de gens qui l'aient approché sans aussitôt l'aimer. Avec un visage charmant, il avait ce qui conquiert par-dessus tout : la grâce et la simplicité. Il avait aussi une douceur résignée, une indulgence sincère, tout un abandon intelligent et nuancé, avec, au fond, une vraie modestie de soi-même. Sans doute, le perpétuel sourire où il s'amusait agaçait parfois quelques-uns et j'avoue que je fus, par moments, de ceux-là qu'intimidait et déconcertait son continuel esprit. Mais j'ai appris de bonne heure que rien ne dissimule plus de tristesse que ce même sourire dont s'ornait le visage atténué et clair de Jean de Tinan, et sachant combien il faut offrir d'amour à ceux là qui sourient sans cesse, par pudeur et pour savourer mieux le désir de pleurer, nous étions plusieurs qui gardions à ce jeune homme délicat et un peu essoufflé une véritable amitié.

Jean de Tinan ! ce nom, pour moi, c'est de la sensibilité, du scepticisme et de la grâce. Ce me fut aussi le paysage d'un modernisme un peu aigu. Le soir, vers minuit, quand tout se tait et s'apaise, et que notre cœur, dépassant notre cerveau, tremble indéfinissablement, souvent, quittant ma table de travail pour me réfugier en quelque fauteuil, je songeais à mon ami. Tout l'espace se dissipait Je le

voyais assis dans l'un de ces bars à la mode, chez *Maxim's* par exemple, buvant quelque boisson compliquée et glacée, en compagnie de Kerante, *son double*, de Silvande, de Silly, de Welker, et de plusieurs de ces créatures élégantes et froissées et qu'il affectionnait aussi. Rigide et strict, le barman émergeait de son comptoir. Des groupes, çà et là, s'anémiaient sous les lumières. Inclinées et minces, des femmes, par endroits, mettaient la parure d'une tendresse riche et facile. Dans leur coin, mes camarades bavardaient, cultivant leur sentimentalisme, échangeant des vues sur ce que fait celui-ci ou celui-là, disant du mal de l'un et de l'autre, par plaisir, pour user le temps et s'entretenir l'esprit, sans beaucoup de méchanceté, cependant que grave et comique à la fois, *Chocolat*, en dansant, fredonnait, d'une voix uniforme et nègre, la sérénade « Sois bonne, ô ma chère inconnue... » Et ce tableau éclatant et nocturne, aux couleurs dures et mobiles tout ensemble, me pénétrait délicieusement.

Ce qui était appréciable, chez Jean de Tinan, c'était sa supériorité sur ce qu'il écrivait. Etre supérieur à ses livres, avoir plus d'esprit que ses livres, garder de l'intelligence encore en dehors de ses livres, que cela a l'air de rien et pourtant que cela est rare. Un écrivain, d'ordinaire, dans des ouvrages qui lui coûtent des efforts et parfois quelques emprunts, met le meilleur et le plus clairvoyant de soi-même, jusqu'à se retrouver, à l'achèvement, fatigué et appauvri. Au contraire de ces auteurs qui ont commis des livres ineptes et qui montrent à l'auditeur plus de bêtise encore, Jean de Tinan égalait toujours sa littérature et souvent la dépassait. Je crois bien qu'écrire, pour lui, fut simplement un jeu. Ces romans un peu hâtifs et où il faut louer,

avec un style très particulier, l'absence entière de préoccupations humanitaires ou naturistes, ces rapides chroniques, ici-même, où il excellait et pour lesquelles on n'a pu ni voulu le remplacer, tous ces travaux d'un art exact et divers et qu'illustreraient si parfaitement des lithographies de Toulouse-Lautrec, paraissent bien ne lui avoir fourni qu'un amusement, sans plus. C'est pourquoi il ne faudrait pas prendre trop au sérieux l'épigraphe que j'ai mise à ces pages. En écrivant les mots qui la composent, Comte, certainement, entendait parler des individus qui eurent le temps de préparer leur génie et de qui les œuvres augmentèrent notre cerveau. S'il avait vécu, Jean de Tinan n'eût peut-être fait qu'un chroniqueur, et, se prodiguant dans les journaux, produit seulement que des pages d'un goût vite évanoui. Mais si notre admiration, avec raison, va vers ceux-là de qui les livres nous furent des enseignements, combien nous devons l'accorder aussi à ces jeunes hommes interrompus dans leur effort et qui nous laissent, à défaut souvent d'une œuvre éloquente, cette heureuse illusion qu'ils auraient pu nous la donner.

Il me semble bien que ce que je préfère dans toute l'œuvre de Jean de Tinan — et je n'ai pas lu *Penses-tu réussir ?....* — c'est la préface et les pages 185, 186, 187, 188 et 189 de l'*Exemple de Ninon de Lenclos*. « Misère et beauté », comme dit le titre d'un récent roman-feuilleton. Cette préface, ces pages que j'aime et que par moments je voudrais avoir écrites, je sais bien qu'elles sont un peu fragiles, un peu vaines, un peu décousues aussi. Je connais les reproches qu'on peut leur adresser et toute la faiblesse qui les déprécie. Je n'ignore point que beaucoup de mes camarades jugent que ce

n'est pas là de la vraie littérature, que tout ce qu'écrivait Jean de Tinan était souvent trop lâché, que notre ami avait au plus l'esprit des salons mondains, etc... Tout cela, l'un d'eux, dernièrement, me le disait avec dogmatisme. Mais à quoi sert de catéchiser? Ces gens-là ne comprennent point que la littérature n'est pas une chose bien sérieuse. Pour eux, elle est un sacerdoce, et de cela il faut les féliciter. Ils ne comprennent pas que c'est une sorte de sagesse que d'écouter sa fantaisie, de regarder, de sourire et d'oublier. Ils détestent le dilettantisme et l'ironie et les proclament des dispositions dangereuses. Ils ignorent que l'ironie et le dilettantisme sont des exercices fort difficiles, qu'on n'y est guère apte qu'après quelques années de réflexion, qu'il y faut une intelligence curieuse et souple à l'extrême, et ils vont jusqu'à refuser à mon ami disparu le don triste et charmant d'y avoir presque excellé. Ils sont convaincus et irréductibles... Et peut-être ces butors ont-ils un peu raison.

Et pourtant, moi aussi, j'ai mené visiter, Place des Vosges, les appartements de Ninon de Lenclos, une jeune et complaisante personne que j'aime sans l'aimer et qui m'est chère avec indifférence. Ainsi que Jean de Tinan à sa *blonde Madame*, et parce que, comme lui, je l'avais appris dans les livres, je disais à ma compagne l'histoire des grands hôtels de briques et de pierre devant lesquels nous passions, et que c'était là, là, et là, qu'autrefois avait habité tel personnage, et tel autre, et tel autre encore. Mais si elle était belle à souhait de la mélancolie qui m'exalte, mon amie de ce jour-là ne dissimulait pas assez une bêtise un peu ennuyeuse, et comme la solitude fut toujours à mon cœur plus chaude que l'amour, pour la laisser à ses affaires et pour

revenir seul le long des quais, je quittai, au tournant d'une rue, cette enfant que d'autres, peut-être, eussent désirée et de qui les seins tremblants ne me sont que bien rarement un oreiller suffisant.

Aimienne ! ce petit livre familier et tendre, malgré sa frivolité et ses railleries, tout ensemble ironique et sentimental, insensible et apitoyé comme le sourire d'un pastel de La Tour, qui contient des paroles si touchantes et des mots si durs, et où fleurit, lumineuse et grave, l'idée de la mort, je l'ai prêté, pour qu'elles le lisent, à quelques-unes de ces femmes dont, aux soirs d'inquiétude et de désenchantement, je fais ma compagnie. Elles le liront avec douceur. Avec une lassitude proche de leur fatigue, elles y retrouveront un reflet de leur légèreté et du romanesque qu'elles montrent, toute une part d'elles-mêmes amoureuse et désabusée. Quand elles l'auront terminé, accoudées dans le souvenir des phrases qui surent les émouvoir plus particulièrement, elles laisseront leur rêverie s'effeuiller au hasard de ces pages charmantes. Et songeant lentement au jeune homme qui les écrivit et que la mort vint détourner de leur achèvement, elles éprouveront pour notre ami cette admiration et cette pitié qui lui sont dues et que M. Pierre Louys n'avait pas besoin de nous demander. Et ce petit livre, alors, me sera plus précieux encore, avec les traces qu'y auront marquées de leurs doigts aux ongles fardés ces créatures frémissantes et toujours soumises.

Notre ami dort aujourd'hui dans ce même cimetière du Père-La-Chaise d'où Rastignac, autrefois, pressé de conquérir la ville illustre et tortueuse,

adressait à Paris le défi que l'on sait. Jean de Tinan m'apparaissait souvent comme une réduction du héros balzacien. C'est avec intention que j'écris ce mot *réduction* qui s'applique un peu à chacun de nous. Sauf le financier, plus rien, pas même le paysage, ne subsiste maintenant de l'épopée balzacienne. Le monde à la fois grandiose et misérable inventé par le romancier, et que réalisa un instant le second Empire, est pour jamais rentré dans l'ombre. Ceux-là de nous qui prononcèrent, un soir de fièvre, les mots superbes de Rastignac, et qui rêvèrent, comme lui, de parvenir et de dominer, ne sentant pas en eux la volonté, l'audace, et la force d'insulter par quoi l'on réussit, ont à peine osé sortir de leur chambre. Et si quelqu'un, dans une œuvre analogue à celle de Balzac, voulait cataloguer la société d'aujourd'hui, je crois bien que le titre pris par le maître serait un peu trop grand et qu'il faudrait lui préférer celui, mieux en rapport, d'opérette humaine. Tout cela, Jean de Tinan le comprenait et certainement, parfois, il devait se le répéter tout bas. Pas plus qu'il ne s'illusionnait sur soi-même, il ne cherchait à duper autrui. « Ce que je veux, me disait-il un jour, c'est l'argent et la notoriété. » Et s'il ne fut qu'un Rastignac de *Cirques, Cabarets et Concerts*, il le fut avec une douceur, une simplicité, toute une grâce et toute une élégance qu'on rencontre rarement chez les très jeunes gens.

Il fut un tendre. Il fut un sentimental et un contemplatif. Il fut de ceux qui se promènent ici-bas sans longtemps s'arrêter aux paysages qu'ils visitent; qui entrent dans les bibliothèques, non pas pour y lire ou pour y travailler, mais seulement pour s'apitoyer sur les richesses immortelles et fanées qu'elles renferment; qui s'approchent des

femmes inconstants et timides et pleins d'une tendresse jamais utilisée ; qui se désespèrent à propos de rien et qui sont heureux de même, et qui défaillent infiniment quand, parfois, au détour d'une rue, quelque ronde de petites filles étroites et maigres et qui dansent en chantant « Nous n'irons plus au bois... » soudain fait remonter à leur cœur un peu des chagrins de leur enfance passionnée.

Il savait qu'on doit s'attacher aux choses sérieuses, s'efforcer vers les idées, exiger de son cerveau tout ce qu'il peut donner, penser. Il savait aussi que cela n'en vaut pas la peine, que rien n'est sûr et solide, que tout se dérobe sans cesse à nos doigts frémissants, que seul le silence convient et que sourire est l'unique sagesse. Pourtant, il écrivit des romans et des chroniques, des sermons pour un curé et des inepties pour un auteur gai, en se moquant de soi-même et sans accorder aucune importance à ce qu'il écrivait. Il écrivit pour plaire et pour être aimé, pour jouir et pour être connu. A-t-il plu? a-t-il été aimé? a-t-il joui ? des inconnus, quelque part, conservent-ils son souvenir? Il est mort...

Je viendrai souvent vers cette tombe pour lui demander de fortifier en moi le don du sourire et de l'indifférence, car dans ces phrases que nous traçons et que l'ingratitude et la sottise aussitôt insultent, c'est à peine si quelque chose persiste et chante de cette harmonie et de cette beauté qui sanglotent sous notre front.

PAUL LÉAUTAUD.

Juillet 1899.

FENÊTRE OUVERTE

A Henry Gauthier-Villars.

Il ne pleut pas « doucement sur la ville »
Comme un jour l'a senti Rimbaud:
Partout l'eau tombe ignoble, sale, vile ;
Dans mon cœur il ne fait pas beau...

Il est parfois de belle et noble pluie
Zébrant l'univers d'un rideau ;
Lors, on dirait que cette averse essuie
Toute notre vie, à grande eau.

L'eau purifie ou, suivant l'heure, souille,
Flaque d'or au soleil, ou rouille
Tachant l'épée, assombrissant nos cœurs ;

La pluie est lâche : elle me rend moins ferme ;
Elle est honteuse et fait que je m'enferme
Avec mes dégoûts, mes rancœurs...

Namur, juin 1899.

CRÉPUSCULE

A Madame W. Sergent.

Entre les mamelles des collines
j'ai voulu appuyer ma tête
et dormir.

Je n'ai pu reposer.

Le poil rude des forêts
dont elles sont couvertes a déchiré
mes joues.

Et mon rêve est trop loin du sommeil.

Voici que le soleil et mon espoir
descendent lentement au delà
des crêtes.

Oh ! les espoirs ensoleillés !

De grandes ombres sombres
s'étendent en triangles de la pointe
des sommets.

Elles vont s'allonger et tout couvrir.

Elles glissent sur la plaque lisse
du fleuve blanc, sans y ternir
le reflet du ciel.

Elles me gagnent, entrent en mon âme.

Et le fleuve qui passe
semble s'alentir et s'arrêter
à ma douleur.

Non : le fleuve ne songe qu'à la mer,

Comme moi, je ne songe qu'à Elle ;
mais, lui, court vers la mer, et moi
d'Elle je m'éloigne.

Pleurer tout le fleuve ! mon âme serait moins lourde

Que faire, pour Elle ? que trouver dans la colline ?
que croire, qu'attendre
de Dieu ?

Attendre ! on en meurt sans mourir.

Maintenant que la colline est noire,
son âpre beauté rappelle Celle
que j'ai grandement aimée.

Et qui ne jetterait pas pour moi une bague au fleuve.

Je ne trouverai rien dans la colline;
les graines de chêne de mon amour
sont tombées sur du roc.

Que de chênes morts sans avoir achevé de vivre !

Et pour Elle, à cause de sa trop infime tendresse,
je ne pourrai rien,
moi qui peux tant...

Dieu, si près, est trop loin...

. . . . . .

Les triangles d'ombre des collines
se sont faits la nuit.

Profondeville, juin 1899.

ADRIEN REMACLE.

CONSEILS A UN JEUNE POÈTE[1]

I. — Mon ami, lorsque tu connaîtras que tu es poète — à ce que ton cœur sera clair comme un lilas ; et à ce qu'il se gonflera comme un oiseau dans le vent; et à ce qu'il se portera vers les eaux transparentes, les airs limpides, les feux purs, les terres vierges ; et à ce qu'il aimera les animaux tes frères et les choses tes sœurs ; et à ce qu'il s'attendrira devant la lourdeur d'une ânesse pleine autant et plus qu'auprès d'une reine enceinte ; et à ce qu'il se sentira davantage commandé par le bâton d'un mendiant que par le sceptre d'un roi — Alors, ne pense plus arriver au bonheur.

II. — Les vrais poètes ne sont pas appelés à la félicité. Quelques-uns, m'observeras-tu, ont la semblance d'une gloire heureuse, qui entrent en alliés dans la Maison d'un Prince académique, et reçoivent quelque signe extérieur? Mon ami, ne pense point que ces élus du Monde soient plus que toi dans l'allégresse, car en outre qu'il appartient à tout joueur de lyre de supporter le poids de cet instrument, ceux-ci ont le soin d'un brillant ménage et le souci d'arracher encore un lambeau de pourpre à la toge publique de Juillet.

III. — Ne te laisse point séduire par l'aventure de ces privilégiés. Moins à leur génie qu'à leur dis-

(1) Deuxième article sur le *Jammisme*. Voy. *Mercure de France*, n° 87.

tinction ils doivent ces *faveurs* que tu n'atteindras jamais. En effet : toi, poète de l'humblesse et dont le charme est en elle, tu ne saurais imiter les manières qui leur sont excellemment natives et qui font leur grâce. Elles sont à eux comme aux haies les roses, aux adolescentes les caresses.

IV. — Laisse à ceux-ci les amours grandioses. Ne va point, dans tes vers, chanter les hanches d'une dogaresse de peur que, justement, ceux qui t'entendraient ne prononçassent que tu ne l'as connue que pour la rime.

V. — « *Il n'y a pas de concerts sous les palmes* », a dit le poète Athmann. Moi, je t'affirme qu'il n'est point d'admirateurs de toi dans les salons. Les hommes t'y apprécieraient peu, les femmes t'y dédaigneraient, aucun ne songeant que ton cœur, pareil au palais le plus somptueux, reçoit quand tu les y évoques des soldats comme don Quichotte, des nobles comme Hamlet, des négociants comme Sindbad-le-marin.

VI. — Là tu souffrirais de l'hypocrisie du Monde ; et ceux auprès de qui tu semblerais pouvoir vivre le plus facilement, dont tu admettrais les banales pensées par une sorte de bonté résignée, à qui tu serais indulgent, ne leur demandant que ce qu'ils savent, ne leur disant que ce qui les intéresse, t'effaçant, — ceux-là seraient les plus féroces. Les éclats de rire de leurs enfants retentiraient autour de toi, leur fille à marier te mépriserait d'un sourire et tous, rentrés chez eux, gonfleraient leurs joues sur ton plus sincère poème.

VII. — Je suppose que tu aies évité ces écueils et renoncé à vivre parmi les lustres et les illustres de ce temps ; que tu te sois retiré du siècle? En ce cas, l'existence ne te sera guère plus clémente et,

si peu que la gloire luise à ton ciel de solitude, tu devras t'attendre à *tout:* non seulement aux doutes, scrupules et maladies, mais encore à ce que les cacophones te reprochent tes rythmes, les barbares ta syntaxe, les cyniques ton ironie, les niais ta simplicité. Les plus acharnés contre toi et qui nieront le plus ton génie seront ceux qui te plagieront grossièrement (1).

VIII. — Cependant tu grandiras en âge. Si tu es à la ville, et loin des tiens, et que tu n'y gagnes pas d'argent: ton père vieilli, ta mère infirme, ta sœur non mariée promèneront dans le jardin fleuri de lys blancs, de chagrins et d'artichauts, les soucis de ton infortune. La Vieille se privera d'une robe pour t'adresser un mandat, et la sœur t'enverra la moitié de ses étrennes.

IX. — Que faut-il donc faire ? me demanderas-tu. — Je pense que le moins pénible est encore qu'artisan ou cultivateur tu demeures dans un village. Tu auras là de doux instants de méditation. Il te sera loisible, à l'heure où le soleil semble écraser des pèches dans l'ombre bleue, de t'asseoir à cette ombre et de noter les beaux sentiments de ton cœur sans songer à ceux qui les liront. Peut-être feras-tu l'œuvre la plus parfaite en ne te préoccupant pas de tes frères. Est-ce que tu crois qu'une rose qui se déclôt comme un poème pense à ses sœurs? Elle n'y songe qu'épanouie et afin de, par les abeilles, leur envoyer ses baisers.

X. — Que si les besoins de l'existence t'ont con-

(1) Encore ces derniers te seront-ils, peut-être, utiles, car, ainsi que me l'écrivit Maurice Barrès : « *On vous rendra justice non pour vous être agréable, mais pour être désagréable à vos parasites.* »

duit au milieu des cités, accomplis ton œuvre dans la solitude de ton âme, et grave en ta mémoire ces deux sublimes réflexions. La première a été dite par Confucius, au sujet de son disciple Hoeï, six siècles avant J.-C., la deuxième écrite en cette époque par le comte Villiers de L'Isle-Adam :

1. « *Oh ! qu'il était sage* Hoeï ! *Il avait un vase de* « *bambou pour prendre sa nourriture, une simple coupe pour* « *boire, et il demeurait dans l'humble réduit d'une rue étroite* « *et abandonnée ; un autre homme que lui n'aurait pu sup-* « *porter ses privations et ses souffrances. Cela ne changeait* « *pas cependant la sérénité de* Hoeï ! *Oh ! qu'il était sage* « Hoeï ! (1) »

2. « *Crois bien qu'il y aura toujours de la solitude sur* « *la terre pour ceux qui en seront dignes.* »

XI. — Mon ami, si tu le peux, que tu demeures dans le jardin familier et courbes vers ta mère le rameau de prunes bleues qu'elle ne peut plus atteindre.

Francis Jammes.

Juin 1899.

(1) *Lùn-yû*, chap. VI, § 9.

LA RENAISSANCE
DE LA
GRAVURE EN MÉDAILLE

Entre tous les arts intimes, la gravure en médaille apparaît comme le plus grave et non le moins exquis. En conférant aux menus événements, aux gestes domestiques, l'honneur du bronze, la médaille n'ajoute-t-elle pas à leur charme quelque chose de solennel ? Aux portraits destinés à ne jamais sortir du cercle familial, ne donne-t-elle pas une sorte de consécration ? Une médaille, c'est toujours quelque peu une réduction de bas-relief.

Les Italiens du XV^e^ siècle et les Allemands du XVI^e^ tinrent cet art en grand honneur, et l'on sait quels chefs-d'œuvre réalisèrent Vittorio Pisano et Friedrich Hagenauer. Florissant en France aux mêmes époques, il dégénéra vite à partir du règne de Louis XIV, devint un métier et, malgré l'apparition de quelques vrais artistes, tels Augustin Dupré et Oudiné, il ne se releva qu'au début du dernier tiers de ce siècle. Depuis lors, il n'a cessé de se perfectionner et se trouve à présent en pleine renaissance. Aussi conquiert-il les sympathies d'un public de plus en plus nombreux.

Mais avant de parler des œuvres des médailleurs contemporains, il nous paraît nécessaire de donner un aperçu des phases traversées par notre glyptique depuis ses premières manifestations jusqu'au temps présent.

« C'est la France, dit Fr. Lenormant, qui nous offre le premier exemple d'une médaille commémorative, et il est presque aussi ancien que la création de l'art nouveau dont Pisanello fut le père (1). »

(1) F. Lenormant, *Monnaies et Médailles*, II^e^ partie, ch. IV, p. 273.

En effet, c'est pour perpétuer le souvenir du jour où les Anglais furent définitivement rejetés hors de France, après la prise de Bordeaux, en 1451, qu'un financier patriote commanda toute une série de médailles d'or aux types divers. Or, on ne connaît pas de médailles des temps modernes antérieures à celle qui représente Jean Paléologue, l'avant-dernier empereur grec de Constantinople, et cette œuvre fut exécutée entre 1437 et 1439 (1).

Il n'y eut d'abord qu'un procédé de fabrication pour les monnaies et les médailles. On se bornait à faire celles-ci plus vastes et plus épaisses. Encore quelques-unes ne se distinguent-elles réellement des pièces que par la finesse de leur exécution. Telle est, par exemple, la rondelle d'or destinée à rappeler l'établissement de l'ordre chevaleresque de Saint-Michel. Il se peut que les médailles de 1451 aient été inspirées par les ouvrages italiens ; en tout cas, elles furent fabriquées d'après les traditions de nos monnayers.

En 1494, une médaille ornée des effigies de Charles VIII et d'Anne de Bretagne fut coulée à Lyon selon la manière italienne ; ce qui n'empêcha pas l'œuvre, due à l'orfèvre Louis Le Père, élève du Florentin Spinelli, d'avoir un caractère original et national. Néanmoins, le roi s'adressa de préférence, semble-t-il, aux médailleurs italiens et c'est un Parmesan, Simon Fabiano, qui signa la médaille commémorative de la conquête de Naples.

Sous Louis XII, Lyon, qui était alors une véritable Florence française, possédait un groupe notable d'artistes s'intéressant à la glyptique. En 1500, à l'occasion de l'entrée du monarque et d'Anne de Bretagne, les sculpteurs Nicolas Le Clerc et Jean de Saint-Priest modelèrent une médaille que fondit l'orfèvre Jean Le Père. Deux ans plus tard, un autre orfèvre, Jean Marende, de Bourg-en-Bresse, exécutait la médaille qui célèbre l'entrée de

(1) Un des suaves quattrocentisti, Piero della Francesca, transporta sur l'une de ses fresques d'Arezzo l'effigie de cette médaille. C'est à Constantin qu'il donna les traits et la coiffure de ce Paléologue.

Philibert le Beau, duc de Savoie, et de Marguerite d'Autriche.

On y voit deux effigies affrontées et réunies sur le même côté de la médaille. Le procédé, renouvelé de la numismatique romaine, n'avait pas encore été mis en pratique par les Italiens; nous les devançâmes aussi dans la frappe avec des coins gravés. C'est Michel Colombe, le maître puissant et délicat, qui composa le modèle de la première médaille obtenue par ce système. L'orfèvre Jean Chapillon en grava le « coin » et le « trousseau ». Elle commémore l'entrée de Louis XII à Tours, en novembre 1501 (1).

François Ier, dont on connaît l'engouement snobique pour toutes les manifestations d'art produites au delà des Alpes, ne pouvait confier l'exécution de ses médailles qu'à des Italiens. De même que pour ses commandes en peinture et en sculpture, il n'eut pas lieu de s'en féliciter.

Mieux inspiré, Henri II encouragea les graveurs de France et notre glyptique, se développant avec rapidité, devint réellement distincte de la monnaie.

« Ce mot *médaille*, absolument inconnu de l'antiquité, explique Fr. Lenormant, a été emprunté chez nous dans le XVIe siècle à l'italien *medaglia*. Cette dernière expression, dans l'origine n'était pour les Italiens qu'un synonyme d'obole ou de demi-denier (2): c'était l'équivalent du mot de basse latinité *medallia*, dont notre maille était, à son tour, la contraction conforme aux lois de formation de notre propre idiome. Les mailles italiennes ou *medaglie* étant tombées en désuétude, on ne donna plus ce nom qu'aux pièces anciennes qui n'a-

(1) C'est Louis XII qui fit établir sur les monnaies de France l'effigie du souverain; Henri II consacra cet usage par un édit (1549) qui, de plus, ordonnait de marquer le millésime. Dans l'antiquité, l'usage de remplacer sur les pièces les profils des dieux par ceux des monarques s'était répandu à partir d'Alexandre de Macédoine.

(2) Usavansi allora le medaglie in Firenze, che le due Valevano uno danaio piccolo : *Novelle antiche*, 94, 3.

vaient désormais qu'un intérêt de curiosité. C'est dans les écrivains du xv^e^ siècle que le mot apparaît avec ce sens en Italie, et à la même époque Philippe de Commynes s'en sert le premier chez nous, en parlant des collections numismatiques de Pierre de Médicis (1). »

On coula, on frappa, sous les derniers Valois, quelques œuvres excellentes (2). Par malheur, les auteurs en sont inconnus, et l'on attribue à Germain Pilon, sans raisons suffisantes, la suite de grands médaillons ornés des têtes largement construites d'Henri II, de Catherine de Médicis et de ses deux fils. L'art antique, que l'on acclamait si bruyamment jusque dans ses répliques les moins heureuses, ne pouvait laisser les médailleurs indifférents; comme les sculpteurs, ils se laissèrent aller maintes fois à l'imitation de leurs modèles. Certaine médaille de Charles IX, *Hommage de la Ville d'Avignon*, certaine autre de Catherine de Médicis paraissent être des calques d'ouvrages romains.

Sous Henri IV, on continua de silhouetter des effigies de Césars et de personnages olympiens, et le plus artiste des graveurs de cette époque, Georges Dupré, ne crut pas devoir s'affranchir de cet usage. Il représenta le souverain en Hercule ou en imperator, et drapa Marie de Médicis dans un costume de Minerve. Mais ce maître ne fut pas un imitateur; s'il paya son tribut à l'antique, il sut aussi regarder la nature. Par sa préoccupation constante de tracer d'une manière large le caractère individuel de ceux qui posaient devant lui, par ses dons d'interprète révélateur d'âmes, il continua la tradition nationale. On lui doit toute une série de portraits d'Henri IV, parmi lesquels il convient de signaler celui qui montre ce prince le front ceint de lauriers sur un grand

(1) Fr. Lenormant, *La Monnaie dans l'antiquité.*

(2) C'est à la suite d'une étude des machines à frapper faite en Allemagne par le mécanicien Olivier, sur les ordres d'Henri II, qu'un atelier de fabrication mécanique, d'abord commun aux médailles, aux jetons et aux monnaies, fut installé en 1550 dans le *Logis des Etuves*. Ce bâtiment se trouvait situé à l'extrémité occidentale des jardins et de l'île du Palais.

médaillon coulé par l'artiste lui-même (1606). Car, désireux d'une réalisation irréprochable, Dupré, à l'exemple des Quattrocentisti, ne permettait pas qu'un mercenaire fondît ses œuvres.

Peut-être faut-il regarder Jean Warin de Sedan comme l'élève de l'illustre médailleur du Béarnais ; il fut en tout cas son digne continuateur. Ce sont des motifs harmonieux et animés que les médailles de *Mazarin devant Casal*, de la *Fortune suivant en captive le char de Victoire de la France*, de la *Fondation du Val de Grâce*, du *Vœu de Louis XIII* et le médaillon où se trouvent groupés le souverain et ses enfants.

Warin eut, comme Dupré, la gloire de faire école. Mais l'éclat de la glyptique ne tarda pas à pâlir sous l'influence de la déplorable esthétique qui régna sous Louis XIV. Sacrifiant le naturel au solennel, les médailleurs, à la suite des autres artistes, disposèrent leurs compositions d'une manière théâtrale.

Ils s'ingénièrent aussi, chose pire, à faire acte de courtisans.

Séduits par le pseudo-mythologique à la mode, leurs successeurs perdirent toute sincérité et devinrent des gens de métier. La plupart même se contentèrent d'un métier hâtif. La convention avait remplacé le style, la vaine habileté dispensa d'une technique sérieuse. On ne trouve quelques solides qualités d'arrangement et d'exécution que dans certaines œuvres de Léonard et de Duvivier.

Louis XVI régnant, les emblèmes païens furent remplacés par les attributs moraux, mais on s'en tint à ce changement. Les nouveaux thèmes furent présentés de la même manière que les anciens. C'est surtout par leurs portraits qu'intéressent Duvivier fils, Nicolas M. Gatteaux, Droz, les derniers représentants du XVIII^e^ siècle.

La révolution accomplie, la liberté de la frappe permit à d'innombrables médiocres de s'improviser graveurs, et ce fut une invasion d'ouvrages pitoyables commis en vue de flatter le nouveau souverain, sa majesté le peuple.

Par bonheur, un véritable artiste, Augustin Dupré, se trouvait alors en pleine possession de son talent. Orfèvre délicat, un jeton exécuté en 1776 pour les six corps de marchands l'avait révélé comme médailleur; les motifs composés pour le *général Morgan*, l'*Etablissement de la mairie de Paris*, le *Cultivateu r laborieux*, le montrèrent metteur en scène ingénieux; son *Génie des Lois* (1791), son *Peuple Hercule* (1795) affirmèrent sa maîtrise. M. Roger Marx a dit très justement de ce maître qu'il plaça son ambition « à revêtir d'amabilité le symbolisme révolutionnaire » et qu'il se rapprocha de Prud'hon par la réussite de son entreprise (1).

Dupré avait su s'inspirer de l'antique, ses contemporains préférèrent, à l'instar de Rambert-Dumarest, s'inspirer directement de l'école de David; c'est dans le fâcheux goût gréco-romain que furent exécutées les médailles de la période napoléonienne. La *Reprise des drapeaux conservés à l'arsenal d'Innsbruck* est une copie de la médaille de Germanicus relative au recouvrement des enseignes de Varus. Sur la médaille d'*Iéna*, Napoléon se silhouette costumé en imperator et brandissant la foudre; sur celle de la *Prise de Vienne*, il est Heraklès s'appuyant sur sa massue, sur celle de *Friedland*, Mars remettant son épée au fourreau, sur celle du *Passage du mont St-Bernard*, Jupiter foudroyant les rochers (2). Et la boursouflure de ces images, leur prétention à l'héroïque, afflige plus encore que la pompe fastidieuse chère au Roi-Soleil.

Il n'y a guère à retenir que les noms de Bertrand Andrieu et de Galle. Le premier fut le seul de cette période qui incisa ses propres modèles, dont un au moins est curieux. Il représente Esculape secourant la Vénus de

(1) Roger Marx, *Les Médailleurs Français depuis 1789*, p. 5. La figure et les œuvres d'Augustin Dupré ont été remises en lumière par M. Charles Saumier dans un livre des mieux documentés et des plus intéressants : *Aug. Dupré, orfèvre, médailleur et graveur général des monnaies* (Société de propagation des Livres d'art, 1894).

(2) François Benoit, *L'Art français sous la Révolution et l'Empire*, pp. 411-412.

Médicis, allégorie de la découverte du vaccin. Galle, exclusivement praticien, n'intéresse que par ses portraits. Pour rendre aux graveurs le sentiment artistique, il aurait fallu autre chose que des encouragements officiels (1).

Sous la Restauration, il n'y eut plus pour représenter la glyptique que d'honnêtes portraitistes, tel Michaut, auteur d'un profil de Louis XVIII dont se délectait Edmond About, et des professionnels sans la moindre inspiration, de vains micrographes. On n'osa pas leur conserver deux sièges à l'Institut (2).

A l'époque romantique, plusieurs maîtres de la sculpture s'adonnèrent au médaillon. Nul n'ignore les têtes puissamment construites, les faces merveilleusement expressives de David d'Angers. « Le maître, dit M. Roger Marx, leur doit le plus certain, le meilleur de sa gloire. De fait, nulle autre part ne se sont manifestées avec une si convaincante autorité la puissance d'observation, la compréhension de la forme et de ses variétés physionomiques que possède David. En ces effigies, où le masque se modèle en vive saillie, par larges méplats, le parti est lisible de subordonner le détail du saisissement du type à l'énergie brutale de l'effet, et c'est le réalisme de l'antique qui a appris à David à faire apparaître sous l'anatomie des traits, sous l'ossature d'un crâne, une individualité intellectuelle et morale... (3). »

Rude, Pradier, Barye, puis Préault et Carpeaux écrivirent aussi des têtes fort éloquentes. Parmi les graveurs plusieurs firent preuve de qualités de caractéristes; Domard réussit à dépouiller de sa vulgarité la tête de Louis-Philippe, Gayrard modela celle de Pie IX avec une belle énergie; mais aucun d'eux ne fut en puissance de disposer un motif.

Les médailleurs ne s'appliquaient guère qu'à devenir

(1) C'est l'Empire qui fonda un prix de Rome pour les graveurs en médailles et leur attribua deux sièges à l'Institut.

(2) Ce retrait d'un siège s'est prolongé jusqu'à l'élection de M. Roty (1888).

(3) Roger Marx, ouvrage cité, p. 11.

des virtuoses comme Depaulis et J.-E. Gatteaux, ils se confinaient dans une reproduction presque toujours sans intérêt, lorsqu'Oudiné reprit les essais de ses devanciers et les résuma. Epris comme Ingres de belles proportions et de contours purs, dessinateur sévère, il exerça bientôt une salutaire influence. Ses œuvres éveillèrent assurément en maints graveurs le désir de créer.

L'heureuse initiative d'un de ses élèves, Ponscarme, amena une transformation de la médaille. Le motif avait été jusqu'alors enlevé en relief sur un champ implacablement uni. Ponscarme s'avisa de les relier l'un à l'autre. Et il y réussit le mieux du monde en modelant avec une rare souplesse la tête de Naudet sur un fond *maté*. Enfin il osa supprimer le listel qui servait de cadre invariable aux médailles et remplacer les caractères typographiques vulgaires ou inappropriés, dont on avait abusé quelque peu, par des lettres de style pouvant jouer un rôle ornemental.

Tandis que s'accomplissaient ces réformes, un mouvement de retour à la nature se dessinait sous l'impulsion de M. Chaplain, un autre élève d'Oudiné.

Maître en l'art d'écrire des physionomies, M. Chaplain a tracé de nombreux motifs très expressifs par les attitudes simples et graves des personnages. (Entre autres : *Protection du premier âge*, *Société française des habitations à bon marché*, *Ouvriers du Palais des machines*, *Ecole des arts industriels de Roubaix*, *Lauréats du Conservatoire*, *Juvat scientia laborem.)*

De remarquables œuvres furent présentées par Antonin Moine, Jehan du Seigneur, Chapu, et la suite de médailles de ce dernier fit une profonde impression sur les graveurs.

C'est à Chapu que nous devons la dernière évolution de la glyptique, déclare M. Roty. « En étudiant les expositions depuit vingt années, on peut deviner combien ses conseils portèrent rapidement leurs fruits. Sous son heureuse influence, les yeux se dessillent, les courages s'affirment (1). »

(1) O Roty, Préface de l'*Augustin Dupré* de Charles Saunier, p. IX.

Degeorge, trop tôt disparu, interprète ou poète les *Communications aériennes*, l'*Eglise de Montrouge*, et donne un charme inoubliable à maints autres thèmes. M. Daniel Dupuis dépense en agréables motifs très divers sa « verve abondante » (1). Puis, M. Roty paraît.

Alors notre glyptique compta un nouveau maître, le plus complet de ce siècle, sinon des siècles précédents. De prestigieux graveurs avaient égalé les grands portraitistes, nul d'entre ceux-là n'avait encore animé ses compositions avec une telle entente des effets décoratifs, une telle compréhension de l'équilibre des lignes.

M. Roty ne s'impose pas seulement à l'admiration par son dessin souple et savant, il excelle à composer au vrai sens du mot, et ses médailles ont une grandeur de bas-relief. Décorateur de race, il exprime par les attitudes calmes plus que par les mouvements; la plaquette du cinquantenaire de la maison Christofle, combinaison ingénieuse de figures idéales et de personnages modernes, en est un exemple typique.

Comme Ingres, il sait empreindre de noblesse une forme et écrire un caractère individuel; comme Puvis de Chavannes, il a le don de poétiser les lignes et de vivifier l'allégorie. La figure bellement grave qui représente la *Chambre de Commerce de Lyon*, celle dont l'élan symbolise le *Club Alpin*, celle qui, par son application studieuse, incarne la devise : *In labore ovies*, ne sont pas de vaines apparences, mais de vraies femmes bien vivantes, évocatrices sans moyens littéraires, et il les présente en des décors naturels très heureusement choisis.

Vrai maître, il allie l'observation au style; ses nus drapés n'évoquent point l'antique, ils sont d'une humanité au-dessus de toutes les époques. Sa *Madone*, suave de tendresse pieuse, son exquise *Maternité*, sa *Bienfaisance* suffiraient pour prouver qu'il a le secret des attitudes éloquentes à force de sincérité. Sa *Paysanne*, son *Epargne* le montrent en puissance de figures synthétiques. Et ce n'est pas peu louer, certes, ses qualités de

(1) Roger Marx, ouvr. cité, p. 19.

transfigurateur que de faire remarquer qu'il a tiré d'impressionnants tableaux de thèmes banals en apparence, la *Maison d'éducation pénitentiaire d'Auberive*, l'*Enseignement secondaire des jeunes filles*, de sujets ingrats entre tous, la *Préfecture de Police*, la *Clinique chirurgicale de la Charité*.

« Une médaille, une plaquette de M. Roty, dit M. Roger Marx, c'est une alliance imprévue: la fraîcheur souriante de l'imagination s'accompagnant de l'étude passionnée de la nature, l'invention s'ajoutant à la vérité pour se pénétrer délicieusement; c'est encore le métal qui s'anime et emprunte à la dégradation à peine accusée des reliefs et à la transparence des ombres le secret de la couleur, l'attrait d'une harmonie apaisée (1). »

A présent, le poncif et la froide virtuosité sont enfin délaissés; on compose avec plus de liberté, on donne aux scènes plus de vie. De nombreux médailleurs s'efforcent d'œuvrer en artistes et constituent une phalange d'individualités très diverses. Toutefois, quelques-uns obéissent à des principes communs, d'autres emploient les mêmes procédés.

MM. Tasset, Alphée Dubois, Lagrange, techniciens des plus savants, sont restés fidèles à la gravure des coins; MM. Levillain, Maximilien Bourgeois, Deloye, Heller usent de la fonte, à l'exemple du trop peu connu Alphonse Legros, peintre et graveur de haut mérite.

M. Patey, auteur d'une allégorie moderne de la *Caisse d'Epargne*, M. Victor Peter, M. Alexandre Charpentier, qui applique à la médaille la large facture du bas-relief, MM. Vernier, Victor Prouvé, Gustave Michel s'attachent à reproduire d'un trait vigoureux, incisif, le caractère individuel. C'est, au contraire, de personnages synthétiques, que MM. Bottée et Dupuis, ces fervents du nu drapé, que MM. Lefebvre et Lechevrel peuplent leurs décors habilement mis en scène.

La *Gironde* et la *Charité* de M. Dupuis sont d'expressifs tableaux; deux plaquettes de M. Lechevrel,

(1) Roger Marx, ouv. cité, p. 21.

l'*Histoire enregistrant les découvertes de l'archéologie* et le motif des *Médailleurs Français*, dégagent un charme de fresque.

M. Pierre Roche, l'original gypsographe (1), M. Henri Nocq, le subtil créateur de bijoux et d'objets, se préoccupent de formes décoratives; MM. Mouchon et Vernon, de contours gracieux. M. Yencesse enveloppe de sentiment ses observations. Il faut dire encore MM. Pillet, Rivet, Coudray, Dupré, Delpech, et que d'autres seraient à signaler!

Enfin, les peintres Raffaelli, Chéret, Michel Cazin, lequel a interprété avec beaucoup de tact l'*Automne* de Puvis de Chavannes, et les sculpteurs Frémiet, Dampt, Gardet, Carabin, se plaisent aussi à faire œuvre de médailleur.

La gravure en médaille a trouvé parmi les écrivains d'art un défenseur éloquent autant qu'éclairé, M. Roger Marx. On doit à son initiative sans cesse en éveil, à ses efforts persévérants, toutes les mesures favorables au développement de cet art trop longtemps délaissé. Par ses différents écrits, il a vraiment communiqué au public un peu de sa dilection, et l'on ne saurait trop s'en réjouir.

C'est aux livres de ce délicat esprit qu'il faut recourir pour avoir une idée complète de l'évolution de la glyptique en ce siècle et de ses manifestations contemporaines (2).

M. Roger Marx les a narrées en des pages quintessenciées avec l'ardent désir de porter témoignage de la renaissance actuelle. Et rompant avec cet usage, encore beaucoup trop pratiqué, qui veut qu'un ouvrage spécial soit présenté sous une forme aride, il a louablement enveloppé, paré sa documentation d'une phraséologie imagée et attachante.

(1) On doit à MM. P. Roche et A. Charpentier une estampe des médailleurs aux effets séduisants, grâce à d'ingénieuses empreintes de modèles, de gaufrages et de teintes.

(2) *Les médailleurs français depuis 1789* (Lahure, édit., 1897). *Les médailleurs Français contemporains*, Recueil de 442 médailles modernes, luxueusement édité (Henri Laurens, 1898).

Livre d'art écrit avec art, les *Médailleurs Français depuis 1789* vengent la gravure en médaille d'un long et injuste dédain, les *Médailleurs Français contemporains*, album précieux s'il en fut, contribueront largement à la faire aimer.

ALPHONSE GERMAIN.

LA ROUTE D'ÉMERAUDE

DEUXIÈME PARTIE

SISKA

(*Suite* [1])

VII

Le lendemain, dès l'aube, Barent se promenait dans le verger, ruminant son bonheur. Savante en amour, Siska s'était donnée avec la tendresse d'une épouse et la fougue d'une bacchante. La lune, qui s'effaçait en un rond poudré d'argent, avait éclairé un duo passionné, dont les brûlantes reprises palpitaient au cœur, encore battant, de Kobe. L'amant de Lisbeth, le coureur de faneuses et de cabaretières, avait donc une maîtresse aux lourds cheveux lustrés, au corps sculptural digne d'être gravé sur les camées de l'orfèvre Steven! Quelle fierté de se trouver le confident de cette bouche ardente, le maître de ces seins, de cette croupe, de ce ventre souple!

— Bonjour! monsieur Kobe! Bonjour monsieur Kobe! Avez-vous bien dormi?

Siska! Elle parlait ainsi à cause de Madame Ternath, qui entr'ouvrait sa fenêtre; ayant mis un casaquin nacarat, l'aubergiste se contemplait dans les carreaux.

— Eh bien? Eh bien? cria-t-elle aux amoureux.

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 114, 115.

Je ne vous ai pas vus au bal, hier soir? J'avais fait venir un second violon!

Dans l'hôtellerie, on se levait. Le valet, sous la pompe, s'épongeait le front et les yeux

— Nous partirons? demandait Siska à Kobe.

— Si tu le veux, oui!

— Loin?

— Aussi loin qu'iront tes pieds! Fatiguée, je te prendrai sur mes épaules; elles sont solides: j'ai été meunier!

— Loin! reprit Siska.

Une heure après, elle avait mis une robe en laine rouge, avec un col de dentelles, et, aux manches, des revers de linon blanc. Un chapeau de paille à larges bords brunissait son visage d'une pénombre qui mtatuneet i apparence de hâle à ses joues et à son front. Elle portait un petit panier d'osier.

— Des victuailles? demanda Kobe en riant.

— Des victuailles! c'est du linge, vois-tu, des gants et du parfum. Nous resterons là-bas plusieurs jours. Des victuailles! Nous en trouverons chez les pêcheurs! Crois-tu la mer vide?

Madame Ternath arrivait.

— Vous vous en allez pour plusieurs jours, j'entends? dit-elle.

La fine! Elle avait tout deviné et tout vu : le manège avec le gros marchand d'Amsterdam, le caprice de la fille galante pour le peintre. Certes, elle savait pourquoi ses deux clients ne s'étaient pas montrés la veille! Les soupirs passent à travers les murs comme les cris des moineaux dans les haies, et madame Ternath avait trottiné toute la soirée par son auberge; surveillant les servantes — des coquines qui se laisseraient faire des enfants!

Elle savait que son locataire avait quitté la chambre de Siska à la première lueur de l'aube, quand le coq entamait sa fanfare. Elle leva les bras et parut étonnée :

— Si je ne connaissais la sagesse de monsieur Kobe, je croirais qu'il vous enlève, madame Siska ! s'exclama-t-elle.

Les amants partirent vers la plaine aréneuse des bords de la mer. En route, ils montèrent sur une charrette dont le conducteur allait pêcher des coquillages, pour faire de la chaux. Joyeux compère, il plaisanta les amoureux.

— Vous allez vous terrer avec les lapins ! Imitez-les ! disait-il en clignant de l'œil.

— Mais à votre place, ajoutait-il, au lieu de partager le terrain avec des corneilles mantelées, j'irais à Haarlem, au *Panier d'or*, manger une portion de pinsons qui chanteraient dans mon estomac, un bon chapon, comme on n'en prépare que là — et je boirais le vin de Graves de cet unique cellier ! Rien ne prépare mieux à l'amour !

— Siska, si tu veux ? demandait Kobe en riant.

— La mer ! répondit Siska, songeuse.

Au fond, Kobe n'était pas navré de voir une ample solitude s'étendre autour d'eux. A mesure qu'ils avançaient, les métairies se faisaient rares, les chemins s'ensablaient ; les touffes d'arbres rabougris portaient en leurs branches tordues le tourment des tempêtes. Devant, on devinait la mer à la clarté d'un ciel reflétant l'éclat immense des eaux ; derrière, Haarlem s'éloignait, brillante et vaporeuse, parmi les pépinières d'un vert onctueux. Satisfait de cette sauvagerie, qui écartait les curieux et les jaloux, Kobe faisait bondir son bonheur jusqu'aux nuages, qui se forment, s'épanouissent,

s'empourprent, s'argentent et s'effacent comme les impressions des âmes agitées. Les alouettes, qui brillent, le jour, au ciel comme y scintillent, aux soirs, les étoiles, gazouillaient ineffablement pour lui. Puis, il regardait Siska, couchée, comme un lézard, au fond de la charrette, avec un sourire pâmé glissant sur ses lèvres : il lui paraissait que les seins de la fille étaient encore en fête des baisers de la nuit et il se promettait des liesses charnelles, des débauches voluptueuses et ardentes avec cette créature superbe, dont les paupières baissées laissaient encore échapper, sous les cils, des lueurs d'or fondu.

Ils descendirent de la charrette chez un gardien des côtes ; la femme leur servit du lard ; l'homme parla des fascines dont on bourre les digues, des dangers qu'il courait, certains jours d'ouragan. Mais, avides de liberté, les amants le quittèrent pour les courses à travers les dunes.

Oh! le pays sauvage et pur!

Des mouettes passaient, lançaient leurs cris, où gémit un peu de la plainte d'un gouvernail qui grince ou de la chaîne d'une ancre mal huilée : elles décrivaient des cercles blancs avant de s'abattre sur les flaques de la plage.

— Bonjour, mes petites sœurs! criait Siska.

Elle leur faisait des gestes.

Autour d'un banc de sable, les marsouins plongeaient leurs têtes noires dans les flots.

— Ils ont une nageoire au dos, expliquait l'ancienne ravaudeuse de filets, et beaucoup de dents.

Quand le jour devint trop éclatant, les amoureux s'abritèrent à l'ombre frêle d'un saule. De là, ils regardèrent les moirures liquides de l'océan, qui se doublaient de remous de nacre rose. L'Am-

phytrite du Nord ouvrait d'immenses prés glauques, que bornait une lame brasillante, à l'horizon. Pour peupler ces mouvantes solitudes, les vagues se dressaient : elles attiraient du sable blond dans les transparences de topaze brûlée et d'émeraude claire des flots.

— Quelle joaillerie ! disait Kobe.

Du doigt il indiquait le scintillement des ondes ; il avait posé sa tête sur le giron de sa maîtresse : le corps de Siska fleurait le parfum du large, ses yeux se chauffaient aux lumières du lointain, sa poitrine se soulevait, comme si elle eût suivi le rythme de la mer.

Bientôt, brûlés par la chaleur, affolés par la même soif de fraîcheur et le même désir d'une communion plus profonde avec la marée pétillante, les amants quittèrent leurs habits. Ils riaient, avides des baisers de l'espace sur leur peau. La robe rouge de Siska brilla comme du sang frais sur le sable. Elle ôta sa chemise, l'étendit sur les joncs.

— Ne t'envole pas, joli drapeau ! s'écria-t-elle.

Les corps, dévêtus, resplendirent. Le ciel, les flots et les dunes baptisèrent leur jeunesse d'un flamboiement de reflets.

— Adam et Eve ! dit Siska, debout au milieu de la plage, et cambrant les reins pour offrir plus chaleureusement au soleil tous les fruits de sa chair.

— Le paradis terrestre ! s'écria Kobe.

Heureux de leur nudité, ils s'approchèrent de l'eau. Leurs pieds s'y plongèrent d'abord ; puis, leurs genoux ; bientôt ils y furent jusqu'à la ceinture. Siska frissonnait de plaisir sauvage. Elle nageait ; l'onde glissa sur ses épaules, froidit sa nuque : les rondeurs de son être furent caressées

par la fraîcheur sous-marine. Elle soupirait de plaisir, lançant des œillades à Kobe : il la suivait, à larges brassées, ameutait l'onde de soubresauts.

— Ne viens pas trop près de moi ! Tu me fais peur ! criait la fille.

Enfin, elle sortit en secouant les bras : au plein soleil, les diamants de la mer tremblaient sous ses aisselles ; son ventre brunissait vers les cuisses ; les flancs étaient humides et excités ; elle avait le bout des seins, la croupe, les bras et les genoux d'un rose de jacinthe, et ses cheveux noirs se bleutaient un peu sous l'azur céleste. Kobe, ému comme s'il eût assisté à la naissance des fleurs, enlaça de ses bras nus la créature resplendissante :

— Es-tu belle !

Leurs lèvres s'unirent, froides comme le seraient des nénuphars marins, et, dans une lutte, ils roulèrent sur la grève. De loin, on eût cru voir un jeune satyre violant une sirène imprudente, avant qu'elle eût pu regagner le flot : les chairs humides brillaient comme des joyaux dans l'air enflammé.

— C'est là-bas qu'on m'a trouvée, dit Siska, en se rhabillant : elle désignait un petit village de bois goudronné, saur, sous les toits en tuiles rouges et les chaumes roussis.

— Allons-y ! répondit Kobe, enfonçant son chapeau sur sa tête.

— Oh ! non ! non ! non ! s'écria la jeune femme. Cela me ferait trop de peine !

En réalité, elle craignait des rencontres avec les gars du bourg.

Ils restèrent là une semaine. Souvent elle parlait de son hameau, poussé sauvagement dans les sablons, comme un bouquet de morilles. Du haut des collines pâles, elle le regardait, inquiète. Puis

à l'heure des feux allumés sur les grils des phares, elle écarquillait d'étranges prunelles : on eût dit que l'éclat de ses cornées avait été pris à une vague phosphorescente. Enfin elle demanda à Kobe s'il voulait bien loger chez quelque pêcheur : parmi les huttes elle en cherchait une, dans les plis des grands terrains blonds qu'envahissait le crépuscule. Moyennant une pièce d'or, glissée, en cachette, elle obtenait l'âtre et l'alcôve. Heureuse, elle allumait des brindilles et grillait des poissons; et les amoureux, seuls sous leur chaume, s'asseyaient à la table en bois, et se culbutaient sur les matelas qui fleurent l'iode, le sel et la sueur; sous les baisers de Kobe, Siska se plaisait à s'imaginer qu'au fond d'une cale, tandis que des voiles claquaient à travers l'hystérie de son rêve, elle était violée par un être surgi des flots : il lui dardait ces blancs regards de naufragiers, ces regards farouches qui l'avaient fouillée jadis, comme des coups de couteau, quand elle s'abandonnait aux rôdeurs, sous les coques renversées des chaloupes.

Un midi, le temps se troubla. Une lourdeur de plomb tomba du soleil, rond et malade. Les oiseaux inquiets voletaient comme s'ils se fussent piqués aux épines de leurs nids. Par moment, Siska haletait, se tordait les mains :

— Kobe, je veux partir seule, à travers le sable. J'ai mal partout, dans ma poitrine, où s'allume du feu, dans mes yeux, sous mon front! Je pars! Laisse-moi! Je reviendrai avant la nuit! Voyons! Je te le promets! Kobe! Laisse-moi! J'ai mal!

Elle s'enfuit, et disparut dans les sablons; elle se cachait, avec des souplesses félines, gagnant les sentiers connus des ramasseurs d'épaves : elle prit la direction de son village natal.

Kobe grimpa sur une dune, cria, mais ne la vit plus. Des nuages d'un gris de fer se levaient. Un coup de tonnerre roula au loin; un silence d'angoisse écrasa le paysage; puis les vagues poussèrent de brusques rugissements. Ensuite, un éclair déchira l'espace. Tout trembla. L'ondée hacha le sol.

. . . . . .

Siska revint le lendemain. Lasse, elle souriait tristement.

— Je t'ai inquiété, Kobe?

— Ah! oui! répondit le délaissé : à demi fou, il avait passé la nuit à rôder, s'attendant à découvrir sa maîtresse foudroyée.

— Pardon! fit-elle, câline. Je me suis réfugiée chez une vieille pêcheuse de crevettes. J'ai partagé son lit. Je n'osais sortir. J'étais folle! Mais je ne songeais qu'à ta douleur. Tu me pardonnes, n'est-ce pas, mon trésor?

Elle affectait tant de sincérité en ses paroles que le garçon, frissonnant encore de terreur, la crut.

Mais un temps gris régnait, et le soleil était profondément enfoui dans les brumes de la Hollande.

— L'orage a changé la direction du vent, dit Siska avec l'assurance d'un vieux pêcheur, c'est l'instant de regagner Haarlem, après huit jours d'absence!

Leur hôtesse les accueillit avec des exclamations! Puis elle fit à Siska un clin d'œil imperceptible.

Elles se retrouvèrent à part.

— Il y a une lettre pour vous, murmura Madame Ternath.

— Oh! ne le dites pas à Kobe, répondit Siska. Mais je ne sais pas lire. Lisez pour moi!

Madame Ternath, de ses doigts habitués à trous-

ser les poulets, décacheta maladroitement la missive. Puis elle rajusta ses lunettes et lut lentement.

L'écrit ne portait pas de signature. On réclamait le retour de Siska à Amsterdam.

La courtisane frappa le sol du pied, rageuse.

— Ma fille, ici-bas, on ne fait pas toujours ce qu'on veut ! lui glissa onctueusement l'aubergiste en rendant la lettre.

— Que le diable l'emporte ! cria Siska. Avant d'entrer, j'ai vu une pie s'envoler à ma gauche ! Signe de mauvaise nouvelle !

Elle monta à sa chambre, impatiente. Quelle colère à l'idée de partir ! Laisser Kobe ? Mais elle savourait pleinement le cœur ingénu de son rustique amant ! Elle avait à peine trempé les lèvres à ce verre de sang chaud et riche ! Non ! Il lui fallait, à son réveil, la lumière grise et bleue des yeux de Kobe ; il lui fallait, autour de son cou, les bras musclés du jeune Hollandais, et sur tout son épiderme, la caresse du tendre jouvencel ! Qui donc la rendrait ainsi frémissante au contact d'une haleine, où elle retrouvait la griserie excitante des moissons ? Quel citadin l'enlèverait, pour la jeter sur un lit avec autant de fougue ? Qui la pénétrerait d'une jeunesse aussi vigoureuse et aussi abondante ?

Quitter Barent ? Non !

Il fallait cependant partir ! Eh bien ! Kobe l'accompagnerait ! Au surplus, elle connaissait les hommes : dans son bissac, elle possédait les tours nécessaires pour se faire désirer aussi fort que l'eau, par les poissons qu'on vient de pêcher !

Elle agit sans tarder. Lorsque Kobe entra dans l'atelier de Bonus, il y trouva Siska déshabillée, debout sur le tonneau renversé ; elle posait pour le maître et Van Ostervelde.

Kobe Barent serra les poings. Van Ostervelde s'approcha du modèle, pour mieux observer un détail des hanches. Bonus cria, riant, la main ouverte :

— Tu vois qu'elle est venue!

Barent devint pâle. Deux traces de ses baisers, l'une à la gorge, l'autre sous le sein droit, n'étaient pas encore effacées de la peau de la gouge : ces deux afflux de sang, d'une légèreté de feuille de rose, c'étaient les cachets apposés par ses lèvres, les échos de ses soupirs, l'empreinte de son cœur en fête! Siska dévoilait, impudique, les secrets de leurs délices : il lui sembla voir toutes les caresses qu'il avait prodiguées flamber et rougir de colère et de honte autour des hanches dévêtues de la fille!

Mais il n'osa d'abord parler : Siska posait, impassible, le regard dans la fenêtre.

— Eh bien, Barent, vous allez profiter de la séance? insinua Van Ostervelde.

— Cela ne te regarde pas, crapaud! répondit Kobe. Tu n'es pas le patron! Laisse ton nez de rat foireux sur ton sale barbouillage!

— Oh! oh! fit Van Ostervelde. Du sale barbouillage! Il n'est guère galant pour une aussi belle nudité, le goujat! Du sale barbouillage! C'est une étude que je destine à ma propre chambre à coucher! Viens voir!

Il montra sa toile à Barent. Siska s'y dressait avarement peinte par le pète-sec, mais ressemblante.

Kobe, éclatant, creva la toile d'un coup de poing, atteignit Van Ostervelde en pleine figure et renversa l'agressif bougre au milieu de fioles d'huiles et de pots de couleurs : les cheveux du sire

blême s'y teignirent en vert et le fond de sa culotte s'empourpra.

— Cochon! hurlait le disciple désarçonné, en cherchant à se dépêtrer au milieu des débris de verre et de faïence qui tailladaient sa peau. Cochon! Cochon! Sale cochon!

— Tiens! continua Kobe.

Il lui cassa une palette sur la tête.

Siska riait, d'un rire aigu. Bonus intervint et empêcha Kobe d'étrangler son adversaire.

— Ah! disait-il, flegmatique, il ne faut jamais jouer avec le feu!

Mais Kobe sortait furieux, ébranlant la porte

Siska se rhabilla.

— Oh! tu peux partir, lui dit Bonus.

Rajustant ses effets, elle poursuivait de ses moqueries Van Ostervelde qui lavait dans une cuvette sa figure aux yeux pochés, au teint verdâtre, éclaboussée de sang et de couleur à l'huile.

— Il me le paiera, le brenneux! murmura-t-il.

Les amants se revirent à l'auberge. Etouffant son envie de battre l'éhontée, Kobe lui reprocha ses complaisances pour les gens de l'atelier.

— Je te défends, hurlait-il, d'aller encore chez Bonus!

— Pourquoi pas? Il n'y a aucun mal!

— Tu n'iras pas!

— Voyons! Tu es insensé! J'ai posé la première fois pour m'assurer que j'étais belle! Alors, vois-tu, c'est devenu une habitude, et je ne puis refuser ce mince service! Bonus fut toujours un père pour moi! Comprends-tu, Kobe?

Elle devint enjôleuse.

— N'est-ce pas que je retournerai chez Bonus?

— Non!

— Eh bien, alors, je pars et ne reviens plus ici!

— Tu pars?

— Oui, je pars!

Elle s'approcha de son amant, entoura son cou de ses bras, et balancée contre sa poitrine :

— Si tu m'aimais fort, tu viendrais à Amsterdam !

— A Amsterdam ! Folle!

— Pourquoi pas? Je serai sage et ne poserai que pour toi!

— C'est impossible!

Kobe quitta brusquement Siska.

Mais l'invitation de la fille galante résonnait à ses oreilles, et, bien qu'il fût déterminé à ne pas quitter l'atelier de Bonus, il songea sans cesse au départ.

Deux choses l'entravaient : son père et ses études. Ah! si le vieux Barent apprenait que son fils vit en concubinage à Amsterdam ! D'autre part, Kobe n'était, en art, qu'un obscur apprenti; malgré son habileté de facture, le charme de couleur que son œil frais donnait à ses toiles, il ne devenait pas encore maître! Que ferait-il là-bas!

Cependant pourrait-il quitter Siska? Ah ! Ne plus frôler sa chair lascive? Ne plus contempler son corps? Laisser s'évanouir un pareil rêve? Siska irait sans lui à Amsterdam ! Elle recommencerait sa vie passée et se livrerait enfin aux assauts de tous les passants ! Kobe resterait, dévoré de jalousie, ivre de passion et de rage, la cervelle en folie! Non!

Pour calmer son angoisse, il marcha, le long de la route, à travers la pluie qui faisait pleurer les arbres.

Siska, enfermée dans sa chambre, devinait la

tourmente qui ravageait son amant; elle attendit un moment de calme pour le nouvel assaut.

Ce fut un jour plus tard.

Le ciel se rassérénait.

Elle s'approcha de Kobe, le matin, au moment où il allait retourner chez Bonus.

— Eh bien, as-tu songé à ce que je disais?

Kobe avoua ses craintes, ses incertitudes. Il ne savait que faire, se trouvait bien malheureux.

La fûtée rassura l'amant par des paroles douces et sérieuses. Bonus? le meilleur des hommes! Il pardonnerait une fugue! Ce n'était pas, en somme, une duègne espagnole! Et pour Kobe, quelle chose salutaire, Amsterdam! On y trouvait des artistes, des amateurs. Ville riche! Les tableaux s'y vendaient! Et Siska possédait sa petite maison, bien meublée. Quel bonheur!..... « Si elle partait seule, elle ne savait à quels délires la conduirait son désespoir, ce qu'elle ferait pour oublier! »

Ces arguments ébranlaient Kobe. Son père pourrait le croire à Amsterdam pour ses études. Il ne saurait rien de sa vie avec Siska. L'esprit du jeune homme planait dans l'incertitude quand sa maîtresse lui dit, le soir :

— Je dois partir demain matin. J'ai dit à Madame Ternath que tu m'accompagnais peut-être à Amsterdam pour quelque temps. Fais tes apprêts de départ.

— De départ?

— Oui, Kobe, je serai ta petite servante! Tu auras une gentille compagne : je ne me dévouerai qu'à toi. Tu es mon ciel, Kobe, je suis ton ange! Et puis, viens, écoute...

Elle l'entraîna vers sa chambre. Le lendemain matin, Kobe écrivit à son père qu'il se voyait

obligé, pour son art, de résider à Amsterdam.

Une cariole emmena les amants à travers le pays. Ils passèrent, à Haarlem, sous la porte d'Amsterdam, qui est puissante, avec ses quatre tours, et défie la contrée. Le ciel, tiède, se voilait de légères nuées rousses, les prairies se vert-de-grisaient.

Le cheval des fugitifs agitait un pompon rouge et des grelots. Kobe songea que c'étaient les grelots de sa folie, qui jetaient leurs sons alertes et cuivrés aux sapins, aux ormes, aux bosquets, aux étangs et au vent! Puis il pensait à la grande carte d'Amsterdam, chez Ian Ketham, et un serrement d'espoir et de terreur le prit à l'idée de la cité immense et emphatique.

Vers midi, ils heurtèrent, à l'entrée d'un village, un rassemblement de rustres. Sous un orme, un dentiste opérait, juché sur des tréteaux. Devant, luisaient des fioles emplies d'huiles aromatiques et de remèdes cristallins, à côté du diplôme agrémenté de cachets de cire. A une poutre pendait un violon sur lequel l'aide du charlatan — sacripant vêtu de cramoisi — venait de racler une ritournelle. Au-dessus, un singe était assis sur une barre en bois; d'une main, il jouait avec une pipe, en imitant les gestes d'un fumeur, de l'autre il s'empoignait frénétiquement, fixant d'un œil lubrique une fillette : elle s'amusait des drôlatiques ébats qui faisaient saillir, aux cuisses de la bête, une gousse de piment.

Les clients se groupaient autour de l'estrade, quelques-uns avec les joues gonflées, la mine verte. Ils apportaient au chirurgien des paniers d'œufs, un poulet, des fromages, du miel, pour qu'il les délivrât de leurs maux. Quatre chicots sanglants gisaient sur les planches; un malade s'enfuyait à

travers champs, hurlant et sautant comme s'il avait la mâchoire arrachée. Un autre trépignait sous les efforts du charlatan, qui finissait par brandir, avec un geste triomphal, une molaire cariée au bout de sa pince.

— Voilà l'adresse! Voilà la science! Je ne suis pas le docteur Tulp, mais j'en sais plus que lui et suis prêt à discuter avec n'importe quel savant!

Il interrompit son boniment à la vue de Kobe et de Siska, ahuri, la bouche bée : le pître n'était autre que Dirk, livré à un nouveau métier.

— Ah! vous voilà! s'écria-t-il, reprenant possession de lui-même — vous voilà! Ma bénédiction, mes enfants! Zacharius! une marche nuptiale!

Il ricanait, vêtu de noir, sous son chapeau haut et pointu, qui ressemblait à ceux des médecins.

TROISIÈME PARTIE

—

DIRK

—

I

Lorsque, dans le soir, Kobe et Siska arrivèrent devant Amsterdam, le ciel sans cesse volant de Hollande s'était débarrassé de ses nuages : la ville baignait en une grande clarté jaune, qui se levait du Zuyderzee.

Les remparts et les pignons étaient dominés par de nombreuses tourelles, que dépassaient les flèches élancées de la Westerkerk, de l'Oudekerk et de la Zuyderkerk. Les lignes grouillantes de cette masse pittoresque se hérissaient au-dessus de marais ver-

meils, où se miraient le zénith et les moulins aux ailes membranées; à gauche, une forêt de mâts, dans le nouveau bassin; vers l'horizon brumeux, quelques voiles orangées, sur d'invisibles canaux, glissaient entre les prés.

Des auberges disséminées, puis des carrosses roulant sur les routes plates, entre les pépinières, dont la verdure se faisait amère dans la vesprée, puis des cavaliers, des enfants, un charroi de légumes : c'étaient les approches de la cité.

Les amants atteignirent la porte de Haarlem. Leur voiture, après avoir passé le grillage à deux battants, gronda sur les cinq arches rondes et les deux ponts levis. Devant eux, béait la gueule noire de la muraille avec, au-dessus d'elle, les armoiries d'un lourd fronton taillées dans la pierre blanche, et une grosse tourelle, en forme de lanterne, terminée par une flèche trapue; tout en haut, brillait le cuivre de la girouette, en forme de bateau.

Ils entrèrent, côtoyèrent le canal des Brasseurs, jusqu'à l'écluse de la Licorne, d'où l'on aperçoit l'église du Nord, avec son cimetière; derrière les vannes se tendaient les cordages et les pavillons des bateaux de pêche. L'obscurité tombait. Des fenêtres s'éclairaient vivement; la ville avait soif de lumière; les façades, piquées du feu des lampes, se miraient dans l'eau des biefs; Amsterdam avait l'air, ainsi, de se continuer sous terre et de mêler, grâce au reflet des étoiles, le ciel et l'enfer.

L'attelage traversa le canal des Princes, celui de l'Empereur, celui des Seigneurs, et suivit les quais du Cingel jusqu'à la tour de la porte Jan Roon. Alors, il se dirigea à gauche vers la Nieuwe Kerke, passa au milieu du Dam, devant le marché aux poissons, et enfila la Warmoestraat.

Kobe était ému et étonné. L'aspect mystérieux et étrange de cette ville de bateliers, de pêcheurs et de marchands, qui sentait la tourbe, le goudron, a saumure et les épices, l'angoissait.

Quelle destinée le guettait à l'ombre de ces façades inconnues, dont les frontons triangulaires, munis de poulies, plongeaient dans la nuit? Aux coins de certaines rues, hermétiquement clos de cent volets, les entrepôts, dont les toits silencieux attendaient la caresse tremblante de la lune, dormaient, sphynx inquiétants.

Dans le centre, les rues plus actives s'animaient, joyeuses, avec l'illumination des boutiques et des cabarets. Les gens babillaient, criaient, péroraient, affairés et gais, dans le délassement qui suit la journée de travail. Des citadins se promenaient, sérieux et dignes, en habits sombres et rabat blanc; des banquiers, sur le Dam, discutaient encore les dernières nouvelles de la *Gazette de Hollande* à la lueur de lanternes suspendues; des servantes couraient dans la foule, du rire aux lèvres, en béguin clair, caressées par l'éclairage d'une échoppe et lutinées par les artisans qui revenaient de la taille des diamants ou des fabriques de verres à lunettes. A la terrasse d'un café, une élégante sirotait une tasse de chocolat, dans un demi-jour, propice aux intrigues, tandis qu'un juif passait, l'œil fixé sur le sol comme s'il y cherchait un florin perdu.

La voiture s'arrêta vers le milieu de la Waarmoestraat. Siska frappa à une petite porte; une femme âgée ouvrit, tenant une lampe devant son visage fripé.

— Une ancienne amie, dit vivement Siska. Nous vivons ensemble.

La vieille dévisagea Kobe d'un œil défiant qui

brilla sous ses paupières plissées et ses gros sourcils à la façon d'un ver luisant dans l'herbe. Une mante noire ombrait sa figure cireuse et ridée, son nez camus, sa bouche édentée, dont les lèvres disparaissaient en une grimace qui avait l'air de recéler un écu volé.

— Tu aurais dû revenir plus tôt, ma fille, dit-elle d'une voix fausse et criarde. Il faut qu'on ait de la patience avec toi : je ne savais que dire quand on frappait à la porte. Si tu crois que c'est amusant que tu promènes ton oiseau quand on a besoin de lui !

— Tais-toi ! Mais tais-toi donc ! interrompit Siska, en frappant du pied.

— Tais-toi ! Tais-toi ! C'est facile à dire ! Je ne puis pourtant te remplacer que pour recevoir les méchantes paroles ! Je n'oserais offrir à Monsieur Roytema mon téton au lieu du tien !

Siska, exaspérée, mit la paume de sa main sur la bouche crachotante de la compromettante duègne :

— Vas-tu te taire ! Ou j'arrache ta langue de truie !

Et se tournant vers son amant :

— Ne crois pas ce qu'elle dit, Kobe !

— Quoi ? dit Kobe, qui n'avait pas bien entendu.

— Ce Monsieur loge ici ? demanda la vieille, d'un air inquiet.

— Oui, dit sèchement Siska, et prépare-nous à souper !

Ils montèrent, au bout du corridor, un escalier sombre, et se trouvèrent dans une vaste chambre à coucher : Siska, joyeuse, alluma les chandelles, bondissante, heureuse d'illuminer son nid et d'en exhiber la pompeuse coquetterie. Le lustre flam-

boyant permettait de distinguer jusqu'au moindre ornement.

— Quel bonheur! criait Siska. Allons-nous être heureux ici, mon joyau, mon prince! Quel joli ménage nous ferons!

Une tapisserie en cuir de Cordoue, disposant ses grenades entr'ouvertes au milieu de feuilles d'acanthe, faisait de la chambre une vraie cage de fête, fleurie et dorée.

Sur un des coins de la haute cheminée à cariatides, un cupidon de marbre blanc, joufflu, tout nu et sans pudeur, brandissait une flèche d'une main, et s'appuyait, de l'autre, sur son arc. Au-dessus, paradait un grand tableau, d'un artiste italianisant: paysage bordé de collines bleues et agrémenté d'un Temple de Tivoli, où les nymphes se baignaient, les jambes plongées dans un gué, ou ôtaient leurs chemises au bord d'une rivière.

Dans le fond de la pièce, le lit, large, presque carré, avec quatre colonnes soutenant un baldaquin frangé et crépiné d'or. Des rideaux de velours d'Utrecht tombaient amplement à l'entour, cramoisis: l'un des coins en était relevé par un large galon, pour montrer la courte pointe en guipure, les oreilles et le fond jaune des doublures.

En face, se dressait une table couverte de linges fins, de pots de fard et d'une petite glace de Venise, au cadre d'écaille. Dessous, un pot de chambre en argent, à côté d'une chaufferette.

— Eh bien, Kobe? interrogea Siska. Et le salon, qui donne sur la Waarmoestraat! Viens voir!

Elle entraîna Kobe dans la chambre voisine. A la vague lueur d'une chandelle tremblante, il entrevit un monstre en porcelaine bariolée tirant, de sa gueule verte, une langue purpurine, puis de pe-

tites statuettes aux poses lubriques, une horloge frisonne, arrêtée, un lustre vénitien, aux fleurs de verre, des frégates taillées dans l'ivoire, des brûle-parfums chinois. Sous les panneaux, de grandes chaises, couvertes de larges coussins; au trumeau, un petit miroir.

— D'où tiens-tu ces choses? demanda Kobe.

— Oh! fit Siska étourdie, des cadeaux!

Kobe se mordit les lèvres. Volontiers il eût brisé quelques objets. Un d'eux surtout l'agaça : une coupe en argent doré figurant une grande tulipe que soutenait la statuette d'un mousquetaire, qui avait une main sur le cœur.

Mais sa rancune s'envola à la première caresse. La vieille avait apporté un perdreau et un flacon de vin; puis elle s'était retirée discrètement, glissant sur des savates.

— Folie! Folie! Folie! murmurait-elle en regagnant sa cuisine aux murs couverts de carreaux de Delft, où elle cultivait du musc en un petit pot bleu. Ce jouvenceau m'a l'air plus garni d'amour que de florins! C'est un de ces godelureaux avec qui les femmes gâchent leur beauté sans profit! Chose stupide! car c'est avec ces béjaunes trop fougueux qu'on finit par remuer les mamelles, vomir sans indigestion et avoir envie de groseilles en plein hiver!

Elle se consola en avalant une ample rasade de liqueur, et, somnolente, étendit ses jambes boursouflées par la chaleur des chaufferettes; ayant posé des lunettes sur son nez évasé, elle se prit à ravauder des bas, se morfondant à l'idée des caresses gratuites que prodiguait la courtisane.

Kobe s'imaginait dans un pays enchanté : pour lui, la chambre se tapissait d'une sorte de gloire

douce, et des rêves voluptueux se blottissaient en des encoignures d'ombre, où brillait un éclat mordoré de cuir. Des senteurs pénétrantes émanaient des tentures; capiteuses, troublantes, elles enivraient lentement le peintre.

— Mange donc! disait Siska. Tu songes encore à Haarlem? N'es-tu pas content ?

— Oh! si! répondit Kobe.

Se levant, il baisa Siska sur la bouche : pointant en l'air fourchette et couteau, elle interrompit le découpage du perdreau pour garder les lèvres de son amant et boire le baiser.

Cette étreinte fut répétée: le bras de Kobe serrait la taille de la courtisane, sa main s'attardait aux contours des seins.

— Ote ton corsage, dit-il.

Le vin rouge coulait dans les verres; déjà Kobe savourait en pensée la joie de tâter, entre les linges de l'alcôve soyeuse, la peau chaude et nue de sa maîtresse.

— Tu vois, expliquait Siska, toutes ces choses, jolies, chez moi... Veux-tu un peu de muscade ?... On m'en a donné de ces objets. Mais les plus beaux ont été achetés par moi. J'ai gagné un jour beaucoup d'argent à la loterie !

Pendant plusieurs mois, le séjour à Amsterdam fut, pour les jeunes amants, un incessant plaisir. Siska était heureuse de montrer la ville à son ami. La gaieté résonnante des matins amusait l'artiste: les cris des laitiers, des marchands de harengs et d'anguilles fumées, la balourdise des maraîchers poussant des charrettes où la pulpe safranée des carottes rendait plus onctueux l'étalage ambulant des salades et des choux. Les servantes négociaient

les achats devant les portes : elles avaient fait briller les cuivres, après avoir lavé les corridors à grands coups de balais. Pour attirer leur attention, un preneur de rats s'arrêtait sur un pont, suivi de ses chiens; il portait un manteau de fourrures sur l'épaule, un bonnet phrygien en peau sur la tête, une besace en bandoulière; il s'appuyait sur un bâton que terminait une cage en bois; une rate vivante s'y démenait et les rongeurs tués par l'assommoir pendaient aux barreaux.

— Je voudrais être enfermée ainsi dans ton cœur, dit Siska, prenant le bras de Kobe.

— Oh ! la rate ! répondit le peintre en riant. Vois ! C'est elle qui attire les mâles et les fait écorcher !

La fille bouda un peu.

Mais les fenêtres s'ouvraient, au-dessus des enseignes, le long des charmes et des marronniers des quais. Les femmes, en béguin blanc, apparaissaient, guettant le réveil de la ville; elles exposaient quelques pots de giroflées à l'air. Les enfants couraient partout avec des cerceaux et des tambourins; les bachots démarraient; les mouettes, agiles, faisaient luire un instant, sur le bronze noir des eaux enfumées par la brume, la fugitive douceur de pennes grises et pâles.

Kobe, levant le nez, s'attardait à étudier les pignons des maisons, qui s'éclairaient des vives lueurs de la matinée. Les uns finissaient en coquilles, d'autres en obélisques, d'autres en une rosace que nouaient des festons blancs. Ailleurs, dominaient des têtes de monstres ailés, une sphère représentant le monde, des statuettes de paysan, une corbeille de fruits. Des cheminées étaient surmontées de centaures en fer, tirant de l'arc; sur une

tourelle, un Neptune, en girouette, debout, le trident à la main, terrassait un marsouin, comme saint Michel le diable.

Kobe faisait remarquer à Siska la diversité de ces emblèmes et la façon charmante dont ils s'enlevaient sur le ciel. Puis s'arrêtant devant une maison ouverte :

— Vois donc cet escalier ! Il me rappelle celui de la maison paternelle. Il est éclairé de même façon. Sont-elles belles, Siska, ces lumières d'intérieur ! Sur chaque marche de bois se pose une sorte de petit tapis vibrant. Regarde donc ! Et le long des murs ! Cela parle. Je resterais des heures, ici, à écouter.

Une bourgeoise monta de la cave, en caraco vert, et tenant un chaudron.

La main du peintre se crispa :

— Ah ! Quand je saurai bien tenir le pinceau, je représenterai des scènes pareilles, Siska ! On m'a souvent parlé de l'Orient. Je suis sûr qu'il y a des couleurs d'orient là-dedans ! Oh ! Vois ce vert, et ce cuivre, et cette chair de femme sous le bonnet du matin ! Ses cheveux blonds ! Et sur elle, ce reflet des murs ! Et sur les dalles usées un peu du reflet de son jupon jaune ?

— Oui, mais j'ai faim ! déclarait Siska.

En rentrant, vers midi, les amoureux, au coin de leur rue, s'approvisionnaient chez une jeune Zandamoise rieuse, qui vendait du saumon en tranches, des cerises ou des fraises, et parfois des crocus fourrés en un pot de terre cuite.

— Vous n'avez pas encore trouvé d'amoureux ? lui demandait Siska.

Ils couraient les marchés, surtout celui aux poissons.

Kobe l'aimait pour sa couleur populaire et la fraîche richesse de ses étals écaillés d'argent. Il s'ouvrait près du Dam, au-dessus de l'écluse voûtée qui conduisait les eaux du Rokin dans le Damrak.

Sur la balustrade se dressait un beau lion tenant les armes de la ville : l'animal témoignait en quel honneur le commerce salin des harengs était toujours tenu dans la métropole et montrait que celle-ci n'oubliait pas son origine : un bourg de pêcheurs. Des barques arrivaient jusqu'au quai avec de grosses nasses rondes, emplies de marée, et si grandes que les chaloupiers avaient peine à se tenir près de leurs rames. Elles apportaient des aloses, des turbots, des églefins, des soles, des plies, des merluches, des congres : bientôt, au milieu de la foule caquetante, ils déployaient la bijouterie charnelle de la mer, l'élégance nacrée des régions sous-marines, et comme le souvenir phosphoreux de grands soleils éteints au fond des eaux. Les pêcheurs en barrettes, d'une main épaisse, retournaient lestement les grandes raies plates, qui suffoquaient à l'air.

Au fond de baquets barbotaient des rougets, clapotaient des cabillauds, frétillaient des tanches et des perches, glissaient des anguilles, que des femmes écorchaient d'un coup de couteau. Des huîtres arrivaient par paniers ; les saumons coupés éparpillaient partout de vives taches, sanguines et cuivrées.

Les vendeuses ouvraient des moules, écaillaient des carpes, dépouillaient les raîtons, dont les intestins lilacés étaient dévorés aussitôt par des cigognes familières ; elles interpellaient les chalands pour leur morue nouvelle, vantaient la propreté de

leurs marchandises et criaient : « Signor », à quiconque avait l'air étranger.

Kobe prenait ses ustensiles de peintre et venait s'installer au fond d'une échoppe, comme il l'avait vu faire par d'autres artistes : il entamait une étude d'après un monceau de poissons, esquissait la foule des acheteurs et des marchands, avec, dans le fond, au-dessus de l'abri des étals plantés sur colonnettes, les voiles du Damrak et les pignons rouges d'un quai.

Siska parlait des pêcheries, de la façon de ramasser la marée dans les filets ou de la débarquer sur les plages. Elle se montrait familière avec les poissardes ; reniflant les odeurs chargées d'iode, elle criait :

— Quel bonheur ! c'est comme jadis !

D'autres jours, se tenait le marché aux fleurs et aux pipes, près de l'écluse des Orphelins. Une joie pour Kobe, l'arrivée en bachot des bouquets bariolés, des ifs taillés en cône ou en pyramide, qui se miraient dans l'eau : on exposait ce jardin flottant sous les tilleuls du quai, qui leur tamisaient le soleil — au milieu des petits fourneaux en terre blanche qui venaient de Gouda.

De retour à la Waarmoestraat, les amoureux s'amusaient à des badineries. Pour se donner l'air plus piquant, Siska se posait une mouche sur la tempe. Elle mettait une jupe en satin jaune, à galon d'argent, un corsage couleur cerise, des mules de velours rouge, et un tablier de batiste blanche, à la façon des bourgeoises, dans leurs intérieurs. Les amants regardaient, par la fenêtre du salon, passer les élégants : ils promenaient des choux de soie à leurs genoux et sur leurs souliers, et arboraient de longues plumes à leurs chapeaux. L'un d'eux mettait

Siska en liesse chaque fois qu'il apparaissait et qu'il lançait un regard conquérant vers la croisée de la courtisane : c'était un long imberbe, aux cheveux jaunâtres, raide sur ses jambes en fuseaux; il traînait maladroitement au côté une rapière, qui, se glissant entre ses mollets, le faisait trébucher. Il avait la peau très pâle.

— Une grue aux navets! affirmait Siska.

Par les croisées de la chambre à coucher, Kobe suivait les volées de pigeons sur la tour de la vieille église : la flèche, avec ses cages et ses couronnes de plomb, dressait, au-dessus des pignons, l'élégance à la fois solide et ajourée de son architecture hollandaise, et lançait au quartier du Dam les sons graves et dorés de son carillon sombre. Quand les amants avaient soif, Siska exhibait un très joli « molenbeker » d'argent, qu'elle possédait. C'était un gobelet flanqué d'un petit moulin : le buveur devait souffler sur les ailes pour les faire tourner, et vider la coupe avant qu'elles ne fussent arrêtées. Kobe y parvenait chaque fois, mais Siska ne pouvait trouver le fond de son « vide tout », car son amant la faisait rire avant qu'elle eût fini de boire.

Dans le salon, se trouvait un riche cabinet d'ébène et d'ivoire. Ses deux battants fermés enchâssaient des miroirs, où étaient gravées des marines du Pampus ou de la Gout-zee. La fille refusait toujours d'en montrer l'intérieur à Kobe : elle prenait la clef en cachette. Cependant, un jour, elle voulut bien l'ouvrir, à condition que le curieux se tînt à distance et demeurât coi : les tiroirs s'ornaient de glaces historiées; au centre, était disposé un petit escalier à balustrade éburnéenne, et, sur une sorte de scène mignonne de théâtre, dont les coulisses simulaient les façades de maisons à Monnic-

kendam, se dressait un petit Amour en or. Brusquement Siska referma les portes du somptueux meuble ; Kobe fut toujours inquiet de son véritable contenu.

Le jeune artiste menait une vie oisive, dans l'abri de velours et de vermeil où l'avait conduit Siska. Toutefois il n'osait toucher aux flacons de cristal, aux cassettes précieuses, aux porcelaines exotiques et s'avouait que vraiment le nid était trop somptueux pour un rustre de Meuse. Siska riait de sa gaucherie. Un jour qu'il admirait un perroquet en faïence peinte, et le caressait du bout des doigts, elle jongla avec le bibelot, l'envoyant pirouetter jusque près du plafond; Kobe criait :

— Mais tu vas le casser !

Quand elle se déshabillait et que son corps se modelait hardiment sur le fond des lambris, Kobe songeait aux plus belles peintures de Bonus : il était ébloui par l'opulent mariage des couleurs d'une chair brune et rose avec les cuirs chargés de grenades entr'ouvertes. Siska défaisait les bandeaux de ses cheveux : ils ruisselaient sur ses épaules et paraissaient frottés à la magnificence des tentures.

Kobe, saisi par cette splendeur, priait Siska de poser. Mais, chaque fois, elle remettait la séance à un autre jour. Elle prétextait le froid, la fatigue : il lui manquait, en réalité, l'hommage de Bonus, dont elle était fière, et le plaisir d'allumer des sourires et des flammes sur le visage et dans les yeux des élèves. Au lieu de peindre, Kobe embrassait alors la fille et l'attirait vers l'alcôve.

Chaque matin, la duègne entrait dans la chambre. A l'aspect du lit bouleversé, elle disait :

— Vous avez besoin de prendre du chocolat et un verre de Xérès !

Ou bien elle rappelait l'arrivée prochaine du maître de musique :

— Il faut vous lever ! Monsieur Fabus va venir, Siska, et tu ne seras pas attifée pour le recevoir.

Ce professeur de guitare et de chant arrivait à toute heure du jour, et quelquefois le soir.

— Il a tant de besogne ! insinuait la vieille, avec une sorte d'admiration.

Avant qu'il frappât à la porte, Kobe partait.

— Je ne veux pas que tu assistes aux leçons, avait ordonné Siska. Tu m'intimiderais. Puis, un jour, je te ferai la surprise de chanter à ton réveil une jolie chanson française.

L'amant rencontra Fabus dans l'escalier : il lui parut singulièrement élégant et riche ; le jeune peintre entendit avec stupeur résonner des éperons aux bottes du guitariste !

— Il revenait d'un concert, à un château, près de Zaandam, expliqua la duègne. On lui a prêté le cheval !

Quelques mois plus tard, Fabus apparut à Kobe sous les traits d'un sexagénaire, qui escaladait les marches, appuyé sur une belle canne à pommeau d'or et qui regarda l'artiste en fronçant les sourcils.

— C'est le père du professeur ! fut-il expliqué. Il venait excuser son fils, retenu chez lui par le rhume !

Fabus oublia sur la table de Siska un pistolet d'arçon ; une autre fois, une tabatière ornée de brillants.

— Est-ce mauvais de priser, pour un chanteur ? insinua Kobe.

Rentrant à l'improviste, il surprit sa compagne, qui effaçait avec du beurre une tache rose, brillant sur son épaule, comme la trace d'un baiser.

Elle rougit.

— Tu m'as fait peur ! s'écria-t-elle. Pourquoi entres-tu sans frapper? Est-ce agaçant! J'ai une fièvre d'orties ! Tu me troubles !

— Ah ! les hommes ! les hommes ! s'exclamait la maquerelle édentée, levant les yeux au ciel.

Un autre jour, Kobe vit sortir de la maison le vilain blond que Siska appelait « une grue aux navets ».

— Que diable a-t-il fait chez nous? demanda-t-il.

Siska se prit à rire, déclarant que ce n'était pas sa chambre que le nigaud quittait : cependant la duègne, subtile, s'esquivait sur le palier avec un flacon vide et deux verres.

Au surplus, Siska s'absentait souvent. Elle assistait à des réunions, chez des amies, visitait les pauvres, disait-elle, se rendait chez des marchands.

Ces jours-là, le trop naïf Kobe, pour donner un autre essor à son âme inquiète, se dirigeait, un peu triste, vers les bords de l'Y, par la vieille porte Saint-Antoine et la tour Montalban. Arrivé près de celle-ci, il suivait les quais lentement, s'arrêtant devant les pinasses, les flibots, les cabotiers, les flûtes, les frégates, les chaloupes; fourmillant de marins, tous ces bateaux gagnaient le port, en sortaient, s'ancraient dans les bassins ; d'autres glissaient sur un fond de ciel humide que griffaient les oiseaux de mer et que fêtaient les pavillons des mâts, auxquels grimpaient des mousses. Le soleil jaune du Zuyderzee dorait les hunes, les haubans, flattait les beauprés, frôlait les écubiers qui retiennent les chaînes, à l'avant, comme des mors aux

bouches des chevaux. Dans l'eau, le reflet des vergues chargées de draperies blanches, orangées ou brunes, était mangé par le sillon des barques : quelques-unes de celles-ci sortaient de la charpenterie de l'Amirauté et frappaient le fleuve de rames nouvelles.

Ce spectacle distrayait Kobe. Il arrivait à la « Paalhuis », où l'on paye les droits. La route s'encombrait de marchandises, amoncelées sous les ormes ronds, et grouillait de matelots et de débardeurs. On y heurtait des sacs d'anis vert, d'alun, de salpêtre, des barriques de vin de Gascogne et de Portugal, qui sentaient le raisin rissolé, des pots de beurre d'Irlande, des balles de garance ou de tabac, des envois de thé dans des peaux de chameaux. Ou bien c'étaient les brouettes chargées des dépouilles de boucs qui viennent de Finlande, et les porcelaines fabriquées en Chine, sur commande.

Kobe prenait ensuite le quai au bois, chargé de troncs et de poutres, qui fleuraient la résine, comme une forêt de Norwège ou du Rhin, et parvenait à la tour Haringspakkers.

Le remue-ménage de la navigation et du commerce peu à peu enthousiasmait le peintre. Après avoir admiré la beauté lumineuse des voilures et leur audacieux mariage avec les nues, il étudiait les gestes des portefaix, leurs allures souples et rythmiques : certains, sous les sacs gonflés, paraissaient des Atlas plébéiens portant leur monde. Ils faisaient songer à la statue de ce héros, modelée par Artus Quellin : Kobe en avait vu la maquette, entre des allégories de la Justice et de la Prévoyance, parmi les sculptures destinées au nouvel hôtel de ville. Puis c'étaient les mercenaires encaquant les harengs : ils les prenaient, argentés, aux barques en forme

d'écales de noix, amarrées aux quais, et dont les pavillons brillant aux mâts comme les flammes de grands cierges goudronnés, donnaient aux chantiers des airs de foire pavoisée. Avant d'être entassés, les poissons étaient enfermés dans des magasins bas, d'où ils arrivaient en pannerées d'or et de bronze; elles étaient portées à solides bras nus par des plébéiens, dont de larges chapeaux de paille abritaient les figures brunes. Des marchands, entourés de commis, surveillaient la besogne des empaqueteurs ; les tabliers en cuir de ces derniers s'harmonisaient avec le bois humide des caques salées et la mordorure des marées saures.

Mais le grand bonheur de Kobe, en ces pittoresques flâneries, c'était l'arrivée d'un grand navire des colonies. La coque rouillée paraissait encore émue des soleils dont elle avait reflété les couchants, la voilure haletait des luttes contre les bises et les gréements craquaient du dernier coup des ouragans. A bord, parmi les marins, manœuvraient des mousses à costumes de cachemire : leurs figures verdâtres, sortant des écoutilles, pâlissaient sous des turbans blancs. Un mouvement se faisait dans le port : des allèges cinglaient vers le bâtiment, les canots des percepteurs se détachaient des maisonnettes du péage, avancés sur des pilotis, et les calfats qui brûlaient de la poix, aux flancs d'un navire renversé aux carénages, suspendaient leur travail pour voir la belle entrée à voiles rondes.

Kobe songeait alors à ces pays lointains qui brillent derrière le rideau des tempêtes : il se les imaginait pleins de singes et de perroquets, avec des montagnes de saphir ou d'améthyste, de grandes fleurs saignantes, des femmes brunes à casques d'or et des palais étranges endormis en de superbes

couchants fiévreux : alors, quand il inventoriait le contenu de ses planches vertes, le navire lui paraissait lui-même un immense trésor voguant sur l'eau. Ou bien se dressait une frégate de guerre. Sa voilure se gonflait haut dans le ciel et ses pavillons battaient l'air comme de grands pétrels. Des gueules de canon se braquaient aux trous des hublots ; la poupe surgissait triomphale, soutenue par de puissantes cariatides, comme un trône au-dessus des flots. Sur le tillac, l'amiral, autoritaire, donnait des ordres, avec une canne au poing et une épée à bandoulière brodée ; son gilet de satin jaune, recouvert de points de Venise, montrait de riches boutons sous une casaque en velours noir.

Un homme du port dit à Kobe :

— Cet amiral, c'est un marchand de chandelles! L'expédition finie, il reprendra son commerce.

Kobe saluait le chef d'escadre ; puis il jetait un dernier coup d'œil aux navires qui battent la mer du Nord, à ceux qui roulent sur la Méditerranée, à ceux qui mettaient un mois et sept jours pour revenir d'Amérique, et il regagnait le Dam. Il longeait l'Hôtel de Ville, qui avait brûlé en 1652 et qu'on reconstruisait. Parmi les échafaudages, les maçons s'enlevaient en blanc sur l'azur ; devant, au milieu de la place, le Poids public dressait son joli bâtiment à lucarnes pointues, entouré de charrettes, de balances et de marchandises.

Enfin le soir tombait lentement sur la ville, empourprant les voiles, changeant le son des clameurs et des bruits ; la fumée des bachots amarrés se mêlait à celle des cheminées, mélancoliquement, dans la vesprée ; les enfants sortaient des ruelles ; et, quand il n'y avait pas de brouillard, au ciel pommelé de très légers nuages, la lune avait

l'air de se cacher au fond d'une grotte d'onyx. Aux bateaux silencieux, s'éclairaient les cabines, et les maisons regardaient bientôt les mâts avec des yeux de feu. Avec un soupir de tristesse, un vague regret au cœur, Kobe ouvrait la porte de la maison, chez Siska.

La fille, rentrée, rajustait ses cheveux, à la lueur d'une petite lampe :

— Eh bien, Kobe, mon pinson, t'es-tu bien amusé ?

II

Un jour, Kobe dressa un chevalet dans le salon de Siska et empoigna la palette.

— Fais une *Vanitas*, conseilla la fille. Cela se vend bien.

On appelait des *Vanitas* des natures mortes, très à la mode alors, encombrées d'objets réunis autour d'une tête de mort et d'un sablier. Symbolisant la fragilité des choses humaines, elles se plaçaient chez des jurisconsultes, des docteurs ou des rabbins.

Kobe disposa, sur une table, quelques bibelots; puis il alla chez un juif de la Jodenbreestraat, acheter un crâne : le fripier le vendit assez cher parce que c'était le chef d'un jeune arquebusier tué jadis au siège d'Alkmaar et que toutes les dents adhéraient encore aux mâchoires.

Kobe peignit son tableau fortement. Il avait beaucoup appris, dans l'atelier de Bonus; le maître sans étouffer l'originalité qui pouvait s'éveiller en son élève, lui avait fait aimer les réalités résonnantes, la nature épanouie, les jours savoureux. La *Vanitas* se recommandait par des qualités sincères de peinture franche.

Siska trouva l'essai merveilleux. Elle embrassa son amant au front.

— Tu porteras cette tête hors de mon salon. J'en aurais peur, la nuit, dit-elle.

Puis il s'agit de vendre.

— Je connais un acheteur, dit Siska. Tu le trouveras au cabaret des *Trois-Cruchons*, près de la Bourse. Tu demanderas monsieur Pierrofotti. C'est un Italien, savant, qui protège les artistes.

Le jeune homme se rendit à l'établissement indiqué. Il pénétra dans le corridor, rencontra une femme mûre à l'œil langoureusement bleu, à la joue fardée.

— Monsieur Pierrofotti? demanda-t-il.

La commère examina le visiteur, en faisant sonner un trousseau qu'elle portait le long de la cuisse.

— Monsieur Pierrofotti? répondit-elle, traînant la voix. Je ne sais pas, vraiment, je ne sais pas. Mais qui vous a envoyé ?

Kobe nomma Siska.

— Oh! alors! cria la cabaretière. Montez! Montez! Il est là haut! Et bonne chance!

A l'étage, Kobe avisa une porte entr'ouverte : trois hommes jouaient aux cartes autour d'une table, dans l'intérieur de la chambre.

— C'est là, se dit-il; et il entra, tremblant.

Mais il reprit son assurance, reconnaissant, en un des joueurs, Dirk : il ne l'avait pas vu depuis le jour où le drôle, accoutré en dentiste, opérait à un carrefour de village. L'autre partenaire était un gentilhomme distingué, à la longue barbe noire. Le troisième personnage, qui suivait le jeu d'un air attentif, leva la tête : Joris Maan!

La partie fut interrompue. On s'embrassa.

— Quelle chance de te revoir, mon vieux Kobe, mon meilleur ami! s'écriait Maan, des larmes dans les yeux. Tu vois, j'ai abandonné l'atelier! C'était trop dur! La prison!

— Oh là! fit Dirk, deux pigeons qui quittent à la fois le colombier! Ça n'a pas dû amuser Bonus! Et sa femme! La pantonnière doit etre aussi éperdue et colère qu'une pie à qui l'on arrache la queue!

Il reprit les atouts, laissés sur le tapis.

— Tu viens jouer, Kobe?

— Non, répondit le jeune homme, gêné. On m'avait dépêché vers monsieur Pierrofotti.

— C'est moi, dit le gentilhomme.

Il darda sur Kobe un regard d'effraie, comme une lueur de lanterne sourde, lancée par ses yeux gris et mats, où nul ne pouvait lire. Sa tête, aux cheveux clairsemés, était petite, mais sa physionomie ovale, d'un bistre un peu verdâtre, s'allongeait d'une barbe fine, que caressait la main, d'une nervosité aristocratique. Le nez était droit, légèrement busqué, et les sourcils sombres, rapprochés, se reliaient par une touffe de poils, rares, mais durs, tels qu'on en voit au-dessus du bec de certains oiseaux de proie. Une bouche au sourire fascinateur ouvrait, sur des dents blanches et bien rangées, des lèvres légèrement violacées au milieu de ce masque volontairement impassible. Le mécène était élégamment vêtu d'un pourpoint de satin brun, tailladé, sur lequel retombait un col rabattu, bordé de guipure dentelée. Il demanda poliment à Kobe :

— Et que me vouliez-vous, Monsieur?

— On m'a dit, Monsieur, répondit le peintre en hésitant, que vous achetiez des tableaux. Je suis

artiste et venais vous proposer une de mes œuvres.

— Ah! ah! s'exclama Dirk. On est obligé de vendre, maintenant! Jeune dame à entretenir, c'est vieille maison à réparer, horloge à remonter! Il faut recommencer sans cesse! C'est le repos perdu!

— Ah! voyons! dit Pierrofotti.

Kobe exhiba sa *Vanitas* en rougissant.

— Belle pâte! s'exclama Maan. Forte couleur! Tu es un mâle!

Pierrofotti prit une loupe dans sa poche, se pencha sur la peinture : les veines de son front se gonflèrent sous sa peau délicate.

— Venez me voir demain chez moi, Monsieur! dit-il à Kobe en lui rendant son panneau.

La partie de cartes fut reprise.

— Attends-nous, Kobe! dit Joris Maan.

Pierrofotti perdit plusieurs écus sans qu'un muscle de son visage bougeât. Enfin, s'étant levé, il regarda, par la fenêtre, la Bourse.

Le cabaret des *Trois-Cruchons* était situé au bord du Rokin, cinquante maisons après la chapelle du Nouveau Quartier; de là on apercevait, à droite les bateaux, pleins du combustible des tourbières de Hollande et du Sticht; ils s'amarraient au Marché des Tourbes, passé le Pont-Long. A gauche, la Bourse dressait une tour carrée et svelte, entourée d'un balcon dominant les lucarnes des toits; au-dessus de ce balcon régnait une horloge, dont les quatre cadrans fixaient chacun un point cardinal; puis s'érigeait un campanile, ajouré comme celui de la vieille Église et couronné d'une poire de plomb à girouette.

La Bourse avait été bâtie au bout du Rokin : sa façade dominait ce bras de l'Amstel, juchée sur

un pont à cinq arches. Elle ne possédait que de très petits carreaux aux fenêtres de sa façade; mais il semblait qu'à travers eux on pût surveiller les navires jusqu'aux Indes.

Alentour, une foule grouillait, avide des biens que la fortune aveugle, planant sur le mouvement, jetait à la gribouillette! Que de gens: amateurs, banquiers, commissionnaires, matelots, chercheurs de nouvelles, Arméniens en costume oriental, Portugais, Anglais aux cheveux roux, Moscovites en casaquin bleu, juifs polonais pleins de poux et de finances!

Et puis, parmi le monde babillard qui venait s'informer de l'état de la flotte, s'occuper de transactions, d'assurances, de cargaisons, de change, se pavanaient les dignes bourgeois allant aux petites boutiques du bazar installé à l'étage du temple commercial; on y vendait des tapis de Tournay, des lustres flamands, des bijoux de Gênes, des laques, des gants, des cuirs dorés qui provenaient d'Espagne, les soies de Lyon, les verres de Venise, les dentelles de Bruxelles et les parfums d'Arabie. Au milieu de ce mouvement circulaient des crieurs d'oublies, des vendeuses de fleurs, la palanche aux épaules, des marchands de perroquets, de chiens, de paons, enfin les débitants de crevettes cuites, de betteraves confites et de plies sèches. Des carrosses stationnaient sous les marronniers du quai.

Pierrofotti contempla ce spectacle, serrant entre ses doigts une corne de corail qui le préservait des mauvais sorts. Il rêvait sans doute d'une nuée de réaux et d'impériales d'or, d'un tourbillon de guinées, et de doubles couronnes. Ses narines se dilatèrent comme s'il eût humé une émanation des affaires, dont le tapage montait vers lui : des bruits

métalliques susurraient à ses oreilles à travers le bavardage de la foule. Un éclair fauve brilla dans son œil.

— Il voudrait posséder la fortune de tous les armateurs ! murmura Dirk.

Mais Pierrofotti prit son large feutre empanaché, renouvela son invitation à Kobe et sortit.

— A demain ! dit-il.

Les trois compagnons s'installèrent dans le cabaret, au rez-de-chaussée.

— Le jeune monsieur a-t-il eu de la chance? demanda la commère qui avait arrêté Kobe dans le corridor. Non! Sans doute! Il est trop joli garçon et doit avoir plutôt du bonheur en amour!

— Je n'ai pas joué, dit Kobe.

— Ah! vous avez du flair!

— Je régale! criait Dirk, en faisant sonner les pièces dans son gousset.

Ce bruit éveilla l'attention de commis, de courtiers et de spéculateurs : attablés devant les verres de scubac ou les moms de Brunswick, ils se renseignaient sur le prix du chocolat, du marbre et de la laine, discutaient les quantités arrivées d'huile d'olive ou de potasse, parlaient de traite, de banqueroute, de la fabrication du savon, de la valeur du poivre et du gingembre; ils déploraient les nouveaux exploits des corsaires d'Alger.

— Un flacon de Rüdesheim! cria Dirk.

On causa de Pierrofotti, qu'on voyait par la fenêtre, circulant à travers la foule.

— Ne te fie pas à ce juif de Naples ! dit Maan à Kobe. Il t'exploitera, sucera l'art de ton cœur, comme les vampires vident les veines des marins à Batavia. Il se dit historien. Ah! le plus rusé des marchands! Ce monstre avide guettera ta jeunesse!

Il t'enjôlera, te flattera, t'isolera, et tu passeras tes veilles à suer pour lui. Certes, il te baillera quelques florins, mais il saura placer tes œuvres à prix d'or chez des seigneurs anglais : ils n'osent marchander un objet d'art à un gentilhomme aussi galant et qui, au besoin, s'avoue dans la gêne et obligé de se débarrasser d'œuvres auxquelles il tient ! S'il le faut, il verse des larmes ! Défie-toi, Kobe, de ce descendant de Sem !

Maan s'animait. Son œil de farceur s'encolérait dans sa face cuite par le vin et le vagabondage. Une révolte sourdait en lui, réveillant les douleurs et les rages de l'artiste énergique en son art, mais dont la faiblesse et la bonté s'étaient mal défendues contre les négoces fourbes et les exploitations sournoises.

— Ah ! les marchands ! les marchands ! continua-t-il, ce sont des étrangleurs ! Ils vous serrent à la gorge les cordes des contrats signés aux jours de famine ! Les commissaires de la Gilde de Saint-Luc ont dû sauver des artistes, grands comme Isaak van Ostade, des griffes de ces bourreaux ! Et les États-Généraux ont été obligés d'octroyer jadis à Willem Delff l'exploitation exclusive de ses gravures. La contrefaçon n'a-t-elle pas atteint le grand Rembrandt ? Des canailles ! Des canailles ! Les vrais artistes passent dans la vie au milieu de bandits qui les attendent aux carrefours et se partagent la monnaie de leur travail ! Il faut que tu saches cela, Kobe ! Méditer sur ces choses fait partie de l'éducation d'un peintre, et Bonus, qui lui-même est vénal, ne t'a prémuni contre les embuscades !

Joris Maan avala une ample rasade, qui fit couler des perles liquides sur le poil roux de sa moustache et de sa barbe incultes.

— Et puis, Kobe, si tu deviens leur esclave, ils t'interdiront de peindre les paysages et les gens de chez nous! Ils feront dévier le germe d'art patrial qui pousse en ta poitrine : tu t'inclineras devant la mode et les marchands d'épices! Tu devras laisser ta palette rutilante et peindre à la manière italienne!

— A la manière italienne! Entends-tu? hurla Maan en frappant la table du poing. J'aimerais mieux crever à l'hôpital! Peindre des bergers à chalumeau au lieu de nos vaillants ivrognes, des nymphes au lieu de nos cabaretières! Imaginer des ruines romaines, des torrents aux ponts croulants, quand, à côté de nous, le Zuyderzee étale ses lames d'or, quand nos moulins tournent!

Maan avait levé son torse gourd et long sur ses jambes arquées; il continua :

— C'est pourtant ce qu'ils m'ont demandé de faire! Tiens! Les bourgeois estiment l'art italien le plus noble! Ils voudraient prendre leurs tableaux à Rome, leurs coiffures à Paris! Ils renâclent devant les paysages hollandais : ils prétendent que la monotone réalité des dunes et des canaux suffit! Que voulez-vous! Ils n'en comprennent la grandeur ni le charme! Mais les marchands les servent comme des chiens! Ces gredins-là ne voient que les florins, et les florins, et les florins! Ce sont des étrangleurs, te dis-je, Kobe, des étrangleurs! Je les méprise plus que des muletiers de Catalogne ou des hidalgos de Cadix! Et je pisse dans le Tibre!

Sa furie ayant débordé, Maan se rassit :

— Dirk, puisque tu as gagné tant d'écus à cet animal, paie encore une bouteille!

Tandis qu'on la vidait, Joris Maan, encore préoccupé de son sujet, ajouta :

— Savez-vous ce que Rembrandt van Ryn a dit un jour au peintre Hoogstraten? J'étais là et l'ai entendu. Il a dit : « Dans ta patrie même tu rencontreras tant de beautés que ta vie serait trop courte pour les comprendre et pour les exprimer. »

Kobe pâlit à ces paroles : elles lui parurent belles comme un verset de la Bible. Une seconde, très ému, il entrevit, du fond de ce cabaret, la belle lumière de la Meuse, qui baignait le moulin de Barent, les chaumes des villages et la tour de Dordrecht. Et il ne dit plus rien, rêvant à son pays, et à toutes les choses que Rembrandt avait dites, jadis, à Haarlem.

— Eh bien, Kobe! s'écria Dirk. A quoi songes-tu? On dirait que tu n'es plus avec nous!

III

Kobe n'alla pas rendre visite à Pierrofotti. Dirk et Maan l'avaient conduit chez un brocanteur d'apparence modeste, qui était honnête : s'il ne payait pas très cher les tableaux, il n'exploitait jamais les artistes et se contentait d'un gain raisonnable. Il commanda à Kobe plusieurs panneaux pour des cuisines : d'un côté, des harengs, des raies, des turbots; de l'autre, les trophées de bécassines, de vanneaux, de cailles, pendus par le bec. Ailleurs, l'artiste pouvait peindre des bottes de carottes ou de navets, des artichauts et des citrouilles — et même, en un coin, un serin dans la cage.

La vie continuait, pour Kobe, toujours la même; il allait, plus souvent, retrouver ses camarades au cabaret. Siska l'encourageait à ces sorties, qui lui donnaient les libertés nécessaires :

— Je veux que tu te distraies, Kobe! Il faut que

jeunesse s'écoule joyeuse! Elle ne revient pas! Moi, je reste ici : ta joie suffit à m'enlever toute tristresse !

Kobe fréquentait des artistes, des relieurs, des orfèvres, des chansonniers, que Dirk connaissait.

On parlait quelquefois de Rembrandt; certains le dénigraient : l'élève de Bonus le défendait vigoureusement. Il y songeait souvent. Il avait eu l'intention de fréquenter son atelier, mais n'osait, à cause de Siska. Une fois, il avait vu Rembrandt : celui-ci sortait de la boutique d'Uylenborgh, le marchand d'estampes. Il avait l'air préoccupé et marchait, lentement, courbant les épaules, sous son large feutre noir. Kobe était resté quelques instants cloué au sol, de l'autre côté de la rue ; il n'avait pu aborder le maître, tant celui-ci exhalait de prestige à ses yeux. Mais il suivit, de loin, le graveur, jusqu'à la maison du bourgmestre Six.

Un soir qu'à la taverne des *Trois-Rois* on parlait d'art, un herboriste de la société déclara :

—Il y a deux fous à Amsterdam : Leegwater, l'ingénieur, et Rembrandt, le peintre. L'un veut dessécher le lac de Haarlem. L'autre prétend faire de la lumière avec des huiles et des poudres! Ils se figurent donc être des dieux, puisque l'un veut tuer la mer, et l'autre créer le soleil!

Kobe, furieux, traita le facétieux d'ignare; la discussion s'aigrit: une rixe eût éclaté sans l'intervention de Dirk, qui plaisanta.

L'hiver régnait. Kobe écrivit à son père qu'il travaillait beaucoup à Amsterdam; le vieux Barent, envoyant de l'argent à son fils, répondit par une lettre un peu triste où il faisait des recommandations pressantes au sujet des dangers que les adoles-

cents courent dans les grandes villes. Il ajoutait : « Avant tout, sers Dieu. Sois honnête, bon, et humble. Je t'envoie des jarretières, des souliers et des lacets, ainsi qu'un ruban de chapeau. Tiens bien note de ton linge, de façon à ne rien perdre. » Un post-scriptum envoyait les compliments de Jan Ketham et annonçait que Lisbeth était mariée depuis trois mois avec un batelier, et qu'elle venait d'accoucher d'un garçon. « L'enfant est né dans le bateau, près de Schiedam », disait l'épître.

Kobe fréquenta de plus en plus Dirk, qui finit par lui plaire. Il reconnut un franc caractère au fond de ce drôle, dont les moqueries, audacieuses, provoquaient le rire et cinglaient. Dirk vivait du jeu, battant le cornet dans les tripots d'Amsterdam; ses coups n'étaient pas d'une correction nette : qu'importait! Le jovial compagnon faisait oublier ces défaillances! Quand il mettait son feutre sur l'oreille, qu'il dilatait les narines et tirait les lèvres de côté, en une grimace satirique, nul ne parodiait mieux les freluquets portant galants blancs et roses au bas de leurs trousses! Il était toujours en verve; son regard pointu épiait les farces. Goguenard, il présenta un jour à la patronne de l'*Epée Royale* deux lourds oignons chevelus et un hareng à tête brillante : il lui fit, devant les clients et avec des clins d'yeux significatifs, l'offre symbolique et galante. Une autre fois, il joua lui-même un rôle dans une pièce de Brederoo et devint célèbre par les facéties qu'il mêla aux dialogues.

On se rappelait aussi ses déguisements, ses tours au guet; aux kermesses, il exécutait la danse rustique des œufs : suivant un rythme cymbalisé par des couvercles de casseroles, il sautait, un poing sur la hanche, parmi des coquilles d'œufs, des écailles de

moules, des fleurs de soucis, des poireaux et des sabots étroitement réunis sur les dalles d'un cabaret: jamais il ne glissait, même lorsqu'il avait vidé plusieurs cruchons. Rappelant une vieille extravagance hollandaise, subtil buveur, il étonnait parfois les habitués d'une taverne en retirant avec les lèvres un pruneau d'un vase d'eau-de-vie enflammée, comme si sa bouche coriace avait été d'airain.

D'autre part, Dirk était érudit. Il dissertait sur les anciens, sur la philosophie, sur la médecine. Il fréquentait les ateliers des peintres et les théâtres anatomiques, des bibliothèques de théologiens et des laboratoires d'alchimistes. Il connaissait un peu tous les métiers, avait été correcteur dans une imprimerie à Haarlem, et dessinateur chez un ébéniste, à Anvers.

Mais jamais il n'exerça dignement une profession: le cabaret et la débauche le requéraient sans cesse.

— Que voulez-vous? disait-il. Lorsque ma mère s'est accouchée de moi, dans une maison de la place de l'Église, à Leyde, il était midi, le soleil de juillet flambait au-dessus des toits, et le sacristain jouait du violon dans une chambre, à côté de la nôtre! En naissant, j'ai attrapé à la fois un coup de soleil qui m'a rendu fou pour la vie, et un air de musique, qui est resté dans mes oreilles et m'empêche d'entendre les tristesses du monde!

Dirk avait pris Kobe en amitié. Philosophe expérimenté, il s'intéressait à la jeunesse aventureuse de l'amant de Siska et se promettait de lui donner de bons conseils et l'aide de son expérience.

— Crois-tu, lui demanda-t-il un soir, en levant soudain le nez dessus le verre qu'il venait de vider, que Siska te soit fidèle ?

— Oui, je le crois, répondit Kobe, interloqué par cette question subite.

Dirk ricana.

— Es-tu fou, mon ami! dit-il. Vraiment cela me fait de la peine de te voir berné depuis si longtemps! As-tu jamais songé aux trésors où Siska empruntait les florins nécessaires à sa vie ?

— Non !

— Ils se trouvent sous ses jupes, Kobe!

— Non! Non! Nous vivons de l'argent qu'elle avait, de celui que m'envoie mon père, de celui que rapportent mes tableaux.

— Kobe! Kobe! Tu ne sais pas le prix de l'existence! Les florins que tu donnes à Siska? Un seau d'eau qu'on jetterait à l'Amstel. Je te le jure : c'est une Danaé ouvrant les cuisses pour que l'or y tombe!

Kobe devint pâle.

— Dirk, tu m'as fait mal! murmura t-il, d'une voix étranglée.

Mais il se prit à songer à des choses auxquelles, étourdi par la passion, il n'avait osé accorder le moindre souvenir. Un cruel et lassable tourment le tortura; une amertume envahit son amour.

Il eût bien voulu ne pas croire aux fugues de sa maîtresse, plonger, docile, dans la crédulité et la confiance. Illusions! Fatalités!

Un soir, après de mornes hésitations, poussé par une force invincible, Kobe rentra à l'improviste chez Siska. Il grimpa l'escalier; la sueur perlait à son front, bien qu'il gelât et que la neige eût tombé toute la journée. Il s'arrêta sur le palier.

A l'intérieur, résonnaient des sons de guitare, et Siska riait et chantait.

D'un coup de poing, Kobe enfonça la porte.

Ah! le joli spectacle!

A la clarté de toutes les chandelles de sa chambre, Siska, en chemise, un sein hors ses guipures, était assise sur le bord du lit défait : elle se défendait mollement, de légers coups des pianelles vénitiennes qu'elle portait aux pieds, contre les attaques haletantes d'un vieux barbon qui avait déboutonné son haut-de-chausses. Sur la table, reposaient un plat d'argent encombré d'écailles d'huîtres, une assiette de faïence bleue avec des noix, puis des bouteilles et des verres mi-pleins. Le vieillard offrait un crâne couvert de quelques cheveux grisonnants, un cou apoplectique que les efforts de la débauche inondaient de sueur. Ses bas, glissant sur les souliers, découvraient ses mollets que gonflaient des varices. De l'autre côté de la salle, un nain bossu, assis sur un escabeau, le nez vers la muraille pour qu'il ne vît les jeux lubriques, raclait du violon. Un immense feu de bois flambait dans la cheminée; son éclat dorait le ventre du cupidon de marbre blanc, allumaït çà et là une grenade ou une feuille d'acanthe au cuir de Cordoue des tapisseries et faisait danser au bas du lambris l'ombre grotesque du musicien.

— Tonnerre! hurla Kobe.

Il s'élança vers Siska, le poing levé :

— Catin! catin! oh! la catin!

— Ne me touche pas! cria la courtisane.

Kobe s'arrêta net :

— Non, je ne te toucherai pas!

Pour faire dévier sa colère, à coups rapides, il cassa les bouteilles sur le plancher, lança les verres à toute volée sur les murailles : le vin ruissela partout.

— Finis donc, imbécile! criait Siska, blottie sous l'édredon.

— Tais-toi! répondit l'amant furieux. Je ne te touche pas! Ton corps me dégoûte! Tu n'es qu'un dépotoir d'ordures, une cage pour les rossignols essoufflés des podagres! Ah! tu ne me reverras de ta vie, chienne! Plus jamais! Plus jamais! Plus jamais!

Les yeux hagards, le teint livide, il tourna autour de la table, bouscula le nain qui, lâchant son violon, chut les pattes en l'air, ainsi qu'une tortue renversée; Kobe cogna ensuite le libertin sexagénaire : sans avoir eu le temps de se rajuster, ce géronte tremblait au coin du lit, balbutiait des pardons et des grâces.

— Tiens, vieux cochon!

D'un geste brusque Kobe le coiffa du pot de chambre, qu'il fixa, casque bouffon, sur la tête de l'amoureux suranné, tandis qu'en riant d'un rire horrible il descendait d'un bond l'escalier, et se trouvait, la tête en feu, dans la rue.

Les places étaient pleines de neige. Les pignons s'ourlaient d'hermine et quelques fenêtres éclairées chauffaient le tapis blanc étendu sur la ville. Les tours dressaient de fantômales apparitions au-dessus des toits; un coup de cloche s'envolait dans la nuit. Les canaux, pris par le gel, étalaient des fonds candides aux silhouettes des bateaux. La lune, dans un brouillard frigide, se levait, large et pourpre, faisant songer à une ruche assaillie par des abeilles, que simulaient les étoiles clignotantes.

Kobe courut à travers la cité. La scène qu'il venait de surprendre dansait devant ses yeux; son cœur bondissait de rage. Siska s'était jouée de lui, marionnette. Elle l'avait pris dans son lit comme les petites

filles se couchent avec une poupée, pour ne pas être seules. Un jouet? Un caprice? Mensonges, alors, les sourires! Imposteurs, les baisers! Comédie, les serments! Carnaval, cet amour! Le poème finissait en mascarade de lupanar, s'écroulait dans le cloaque d'une basse galanterie. Kobe tombait du ciel fougueux de sa jeunesse et voyait, brisée, sa naïveté, jadis éclose au bord du large fleuve dont la sérénité assainissait son âme. Il avait rêvé, pour Siska, la rédemption, et, l'ingénu, un amour éternel. Souvent il craignait de ternir cet idéal par une curiosité : maintes questions, qu'il n'eût osé poser qu'en bégayant, s'étaient arrêtées à sa gorge. Car elle devenait son idole, l'élégante fille aux yeux noirs : il avait placé un paradis en ses prunelles profondes; il avait suspendu sa vie à ces lèvres-là, et, quand elles parlaient, il sentait trembler son âme. En la voyant dans sa belle chambre, vêtue de toilettes à la mode étrange, il rêvait d'une princesse épousée, venant à lui, dans ses falbalas, câline et soumise, et, chaque jour davantage, il s'attachait à elle. Aussi la rupture soudaine lui laissait une plaie amère. Il ne pouvait croire, par instants, à la réalité de tant de scélératesse, et l'espoir de s'être trompé montait en lui, vague comme une musique lointaine, chimérique comme la fumée. Mais cette illusion se dissipait aussitôt par le souvenir du vieux podagre lutinant Siska. Alors l'amant bafoué rageait, les tempes battantes, la gorge séchée : il mit de la neige sur sa langue pour chasser la fièvre.

Cependant sa passion fermentait encore. Il se rappelait les nuits délicieuses et les baisers brûlants. Il était, en évoquant ces souvenirs, pareil à un pêcheur en danger dans une tempête soudaine, et qui regarde les côtes. Plus jamais, le corps nu

de Siska pâmé sous ses caresses, plus jamais, les seins qu'il agrippait d'une main émue comme le sacrilège volant le ciboire du tabernacle. D'autres viendraient dans l'alcôve au baldaquin frangé et crépiné d'or! Des sanglots étouffaient Kobe, et il se sentait si malheureux que volontiers il eût soulevé le drap blanc qui couvrait le canal et que, dans le lit boueux et sombre, il se fût couché pour toujours.

La nuit avançait. Une à une s'éteignaient les lumières et de profonds silences montaient de la ville endormie vers le ciel étoilé. De temps en temps passaient des marins ivres. La lune luisait de tout son éclat, comme si un ange l'eût frottée de sa robe pour la faire briller. On se fût cru dans une cité d'ébène et d'argent.

Kobe erra quelque temps encore. La fatigue le brisait. Machinalement, il se dirigea vers la taverne des *Trois-Cruchons :* la vue des claires fenêtres du cabaret le réconforta un peu.

IV

— Dans l'eau-de-vie de Dantzick entrent des tiges d'acorus, du calamus aromaticus, des feuilles d'or. Les Anglais préparent leur posset avec du vin d'Espagne, de la crème et des œufs, de l'ambre et du musc.

Ainsi pérorait Dirk, devant quelques ivrognes de sa compagnie : ils écoutaient en rêvant avec ardeur aux boissons dont il détaillait les recettes.

Kobe entra.

— C'est le froid qui convulse ta figure? cria Dirk.

— Non, répondit Kobe, secouant son front préoccupé.

— On dirait que tu sors d'un tripot où tu aurais perdu ton dernier florin!

— Oh! non!

— Tu as pleuré? Des chagrins d'amour! Siska te trompe?

— Oui, répondit Kobe.

Il s'assit. Un nuage de fumée planait dans la salle, avec les odeurs d'eau-de-vie. La patronne vint frapper sur l'épaule du jeune peintre.

— Donnez-lui du vin chaud, commanda Dirk, et mettez-y de la cannelle!

Alors, se tournant vers son camarade :

— Eh bien! conte-moi cela!

Kobe narra l'aventure, sa course à travers la neige. Il parlait vite, les paupières mouillées.

Dirk l'écouta sans mot dire, clignant de l'œil; quand son ami eut fini :

— Console-toi, Kobe. Ce qui t'arrive est salutaire. Tu aurais abîmé ta jeunesse au contact de cette bagasse. Elle a cinquante amants! Il n'est ribote d'armateurs à laquelle elle ne prête son huître, où elle ne porte en guise de satin que celui de son ventre. Je t'avais prévenu, mon garçon! Mais, quand tu l'auras un peu oubliée, tu respireras librement : tu reviendras à la vie! Ne t'inquiète plus d'elle! Elle finira bientôt à la maison de discipline des femelles qui ont mal tourné. Et puis, lorsqu'à la chasse on rate un merle, on rencontre aussitôt une compagnie de grives! Tu es jeune et vert! Nombre d'amoureuses dénoueront leur ceinture pour toi! Viens loger dans ma chambre! Demain, j'irai chez la scélérate chercher tes effets et tes ustensiles de peintre — et tu vivras libre et gai! Allons! Vide ton verre!

Kobe se laissait aller, hochant la tête, au bien-

être que lui fournissaient les consolations et l'atmosphère chaude de la salle. Les unes enveloppaient sa passion ulcérée, l'autre réchauffait son corps fourbu.

— Bois donc! ne cessait de répéter Dirk.

Kobe obéissait, peu maître de lui.

— Le vin, c'est un rude soleil, affirmait Dirk. Il fond toutes les glaces de la mélancolie. Une rasade, c'est un rayon qu'on avale! Une bouteille, c'est un jour d'été qu'on incorpore! Allons! Lève le coude!

Puis, comme Kobe avouait encore un reste de chagrin :

— Que veux-tu, Kobe, sentencia Dirk, la félicité parfaite n'est pas! Les bonheurs ont tous leur ver rongeur, ou finissent en cendres! Qu'y a-t-il de parfait? Rien n'est beau! Rien n'est laid! Rien n'est vrai! Rien n'est faux! Aucun acte n'est complètement honnête et Pierrofotti lui-même n'est pas, hélas! un coquin accompli.

Il tira de son gousset une pièce d'argent.

— Tiens! Vois cette médaille zélandaise. Ce Neptune gravé représente l'Océan : on l'appelle : *Protector et Hostis*. En effet, la mer est notre bienfaitrice quand elle transporte les navires aux pays des richesses; elle devient notre ennemie dès qu'elle lance ses tempêtes aux trousses des poupes! Et la mer c'est ce qu'il y a de plus grand, de plus profond, de plus divin! Eh bien, Kobe, tout lui ressemble, et comme le marin se résigne d'avance aux naufrages et aux caprices des vagues, ainsi faut-il courber le front devant les accidents de la vie et le hasard des événements!

Satisfait de son raisonnement, Dirk promena un

instant sa longue main maigre sur son front. Il fit remplir les verres :

— Le fond des choses? On ne le sait pas! Tiens! Quand Scheveningue fut submergé, en 1570, un peintre représentant la catastrophe écrivit sous le tableau, que j'ai vu : « Pourquoi? à Dieu la sentence! » Disons cela à propos de toute chose, Kobe, et, sans nous creuser la tête pour lancer des utopies qui crèvent, bulles de savon, et sans nous torturer le cœur par d'inutiles jérémiades, soyons heureux, le plus possible!

Kobe poussa un soupir.

— Que veux-tu, Dirk! Je m'étais attaché à elle!

Dirk ricana.

— Allons! Allons! On ne s'attache pas ainsi! Écoute mon expérience, et quand tu auras des cheveux argentés, tu reconnaîtras ma raison : en attendant, crois-moi comme un catholique croit son confesseur! Les amours doivent toujours finir. Celui de Siska pour toi ne s'éteint pas avec trop de mal! Songe que la plupart du temps, au bout de quelques mois, on n'est, pour une femme, qu'un chauffe-lit! Quelques mois plus tard, la bassinoire est usée : on la jette par la fenêtre! Point ne faut-il attendre ce moment, Kobe! Écoute! Entre dans la vie comme un faune, considère les femmes comme des arbres dont on cueille les fruits au passage! Dès que tu as goûté l'une d'elles, songe qu'il en est d'autres à prendre! Et même ne sois pas difficile en tes choix! Ne méprise ni la servante, ni la vachère! A défaut de bécasses, je me suis souvent régalé d'une marmite de pieds de veaux!

Dirk se rengorgea, leva l'index :

— A ton âge, je piquais comme la chèvre dans un

sac d'avoine, comme la corneille dans un cadavre, comme le diable sur une âme!

Le joyeux conseilleur lança cette phrase très haut: des buveurs applaudirent, comme s'ils se fussent trouvés à la Halle, où l'on jouait la comédie.

Encouragé, Dirk vida son verre d'un trait :

— Je ne crois pas, comme le Synode de Dordrecht, que la gaîté vient de Mammon! Non! Elle tombe du ciel, avec le soleil! Aussi faut-il en faire ample récolte. Après la résurrection sera-t-il permis de boire et de manger? demande Erasme. On ne sait! Aussi, comme le recommande ce grand écrivain, vivons à l'instar des Brabançons, dont les Hollandais se rapprochent par leur amour de la folie : la folie, cette seule chose qui arrête la jeunesse et retarde l'arrivée du dernier jour! Buvons et forniquons ! Allons du vin de Tokay au vin de Moselle, du Xérès à la cervoise, comme nous quittons les courtisanes dorées et les caméristes de Keizergracht, pour les chevrières d'Eenkhuyzen ou les croiseuses du Dam! A ta santé, Kobe!

Ils trinquèrent. Kobe souriait, maintenant, le regard vide; il ne parlait plus, penché sur son verre, qu'il portait à ses lèvres chaque fois que son compagnon l'y invitait.

Dirk pérora jusqu'à ce que la patronne, aux yeux gonflés de sommeil, vînt signifier que l'heure de déguerpir sonnait. Ils se levèrent. Dirk solda l'écot; comme Kobe titubait, il le prit sous le bras et l'aida à marcher à travers les rues, où ils chancelèrent sous le froid, dans la neige.

Dirk, évitant les bords des quais, maugréait:

— Sale ville pour les ivrognes!

Il provoquait les mâts à des combats singuliers et insultait la lune :

— Soleil des loups !... Cul de Diane!

Ils arrivèrent à proximité de la porte des Moulins-à-Scier, s'engagèrent dans une ruelle, firent halte devant une vieille maison. Dirk tira une clef de sa poche, chercha la serrure.

— La lune est mauvaise lanterne, sans huile et sans mèche, murmurait-il.

Enfin la porte céda. Les amis pénétrèrent dans un corridor sombre et Dirk guida Kobe vers un escalier qu'ils escaladèrent, trébuchant à travers les marches. Ils entrèrent dans une chambre et s'affalèrent sur un matelas.

Lorsque Kobe se réveilla, il faisait déjà clair. La neige ourlait les bords de la fenêtre; au-dessus d'un rempart qu'on entrevoyait derrière les vitres maillées de plomb, brillait un morceau de ciel bleu.

Kobe se sentait les paupières lourdes, la gorge sèche, la cervelle trouble. Une sorte de casque en fer pesait sur son front. La lumière lui fit mal; il ferma les yeux.

— Pouah!..., se dit-il, j'ai trop bu, hier, aux *Trois-Cruchons !*... Mais où suis-je ?.. Que m'est-il arrivé ?

Il sauta sur son séant et aperçut Dirk qui ronflait, de l'autre côté du lit, le nez dans un oreiller, avec sa fraise, qu'il avait oublié d'ôter. Alors Kobe se rappela la soirée de la veille; gaîment retentissaient au loin les grelots des traîneaux, mais il fit un geste de désespoir, comme s'il avait eu peur du jour qui se levait.

La chambre de Dirk offrait cependant un spectacle réjouissant. D'un côté de la fenêtre pendait un violon; de l'autre, une guitare. A une patère s'accrochait un bonnet de charlatan, et sur une table s'échouaient des fioles estropiées. Puis, c'était un

tambour, une vieille rapière, un héron empaillé, un manteau de nuit en peau de baleine. Le chandelier de cuivre, échappé à la main des saoulards, gisait sur le sol, avec sa chandelle brisée, aux pieds d'une chaise sur laquelle s'entassaient leurs habits. Le long du lit régnait une bassinoire, à long manche, et, dans un coin, s'empoussiérait un vertugadin oublié là par quelque bagasse. Une lumière blanche éclairait cette friperie d'une lueur où se jouaient des reflets de neige : ils étaient si purs que le taudis, sale et nu comme un corps-de-garde, semblait avoir été visité par un héros radieux de Noël.

Le mouvement de Kobe avait réveillé Dirk. Il s'étendit, essuyant la salive aux commissures de ses lèvres.

— J'ai trop fumé hier, dit-il paresseusement. Ce n'est rien de boire quand on ne fume pas. Cela active la vie. Mais la fumée du tabac trouble le cours des vins comme le rouissage du lin noircit le lit d'un canal. O ma tête! Si je ne m'entendais parler, je croirais qu'elle est en bois! Kobe, as-tu bien dormi?

— Oui, dit Kobe. Mais mon estomac brûle!

— Levons-nous! Nous irons aux *Trois-Cruchons* humer quelques citronnées et l'atmosphère froide nous fera du bien. Et puis, mon fils, il ne faut pas oublier qu'aujourd'hui nous avons maintes besognes. Tu n'as pas rêvé de ta belle?

— Non, répondit tristement Kobe.

— Allons! Allons! Pas de piteuse figure et voguons de l'avant!

Ils sortirent.

Les rues étaient radieuses. Toutes les couleurs contractaient un ton plus corsé, sur le givre, au soleil. Les pignons neigés présidaient, au-dessus des murailles rouges ou noires des maisons, à des jeux

fugitifs de lumière, qui se graduaient du gris cendré au gris bleu. Parfois, quelques flocons, détachés d'une girouette, tombaient de l'azur comme des papillons morts. Tout le paysage de la cité devenait nacré, lilial, prismatique. Chauffé par les reflets irisés de l'hiver, le rouge de la jaquette d'une servante se colorait comme d'un peu de sang de dragon, et sa cornette prenait des jaunes de vieil ivoire. Les dorures des enseignes, les « gapers » des apothicaires luisaient plus vivement sous l'albâtre déposé par les giboulées, et le fond cristallin des rues et des canaux vibrait d'une aveuglante clarté.

L'air tonique rendit de la vigueur à Kobe; son âme de peintre s'émerveilla dans la contemplation de ces gammes vigoureuses où les ocres s'orangeaient, où les visages des gens brillaient comme de beaux fruits.

Dirk reprenait d'ailleurs son humeur goguenarde :

— Je me remets, disait-il. Pour peu que je puisse maintenant vider à fond mes tripes, ma tête sera sans vertige et j'ôterai mon crâne de bois pour saluer la première chope qui s'offrira.

Ils s'installèrent aux *Trois-Cruchons*. De là Dirk se rendit chez Siska. Assise nue devant la cheminée de sa chambre, elle se faisait des frisettes; la vieille servante, accroupie, lui coupait les ongles aux doigts de pieds. La courtisane maniait dextrement le fer qu'elle mettait chauffer aux flammes de son âtre, puis qu'elle portait à sa chevelure. Un pot de fard était posé à côté d'elle sur la tablette; un drap de lit, jeté sur son giron, rehaussait les valeurs ambrées de son torse aux tétons provoquants.

Dirk avait frappé à la porte, et, sans s'inquiéter de sa nudité, elle avait crié :

— Entrez !

Le maigre sire s'insinua, faisant des révérences comiques, ployant l'échine, écartant les jambes et faisant balancer son chapeau entre ses deux genoux, au bout d'un bras raide.

— Tu viens de la part de Kobe ? dit Siska. Qu'il reste où il est ! Ce nigaud a chassé l'honorable monsieur Gerrit Barentz ! Il a tué ma poule aux œufs d'or ! Pense-t-il que c'est en posant que je puis fournir son vin ? J'en ai assez de ce rustre ! Qu'il aille s'accoupler aux oies ?... Tu viens chercher ses nippes ?...

Siska rejeta loin d'elle le drap qui voilait ses cuisses ; laissant la vieille servante accroupie une lime à la main et des lunettes sur le nez, elle bondit sans crainte du froid vers la porte du salon, qu'elle ouvrit. Aussitôt Dirk reçut à la volée des vêtements, une palette, des brosses, des rabats, un chapeau à large ruban.

— Quand le poulet est croqué, on jette ses plumes au vent ! ricanait le bonhomme narquois, — suivant d'un œil lubrique les ébats de la femme qui s'encolérait devant lui.

Il fit un paquet des hardes et des ustensiles ; au moment de partir, comme Siska se rasseyait près de l'âtre, un peu frissonnante, il voulut la baiser sur l'épaule. Elle le repoussa.

— Voyons, dit-il, tu devrais être gentille jusqu'au bout avec ton ami Dirk. Cela te coûtera peu ! Qu'importent une pie de plus qui traverse l'air, une barque nouvelle entrant au port d'Amsterdam ?

— Il ne manquerait que cela ! cria la vieille. Voyez donc le ragoûtant ivrogne ! Il est plus sale qu'un cuisinier d'alcade !

— Ah ! le très digne monsieur Barentz était plus fringant hier soir, répliqua Dirk. Allons, Siska !

Mais Siska répondit, en jouant nerveusement avec une corne à soulier gravée, où l'on voyait Actéon changé en cerf et qui portait le millésime de 1612 :

— Un autre jour, Dirk ! Emporte ces loques à ton ami et dis-lui que, s'il revient, je le tue ! Ah ! je le déteste, il est moins pour moi qu'une mouche, je ne m'inquiète pas plus de lui que de la poussière de mes ongles. Répète-lui cela ; je saurai si tu l'as dit et tu auras ta récompense. En attendant, embrasse-moi, je le veux, et tu lui diras que tu m'as embrassée là, dans la nuque, où il aime à donner des baisers.

Dirk, galant, approcha ses lèvres du cou de Siska et se complut à les laisser un peu sur les chairs de l'agaçante fille :

— Si je ne puis cueillir la fleur, dit-il, que j'emporte au moins son odeur !

— Est-il chaud ! cria la vieille. Combien d'œufs crus avez-vous avalés ce matin ?

Quand Dirk retrouva Kobe, celui-ci demanda fébrilement des nouvelles.

— Oh ! elle m'a jeté ta défroque à la tête, répondit le messager, et m'a prié de dire qu'elle te déteste. La garce menace de te tuer ! Je ne le crains pas. Car elle est encore entichée de ta viande, au fond, et si tu retournais à sa cage, elle t'y enfermerait à nouveau !

Kobe esquissa un geste triste.

— Allons ! Allons ! continua Dirk. Fais tomber ta mélancolie comme le ciel a fait tomber ses nuages et sois aussi gai que le soleil !

Ils burent encore pendant toute la journée, cir-

culant d'un cabaret à l'autre, jouant au trictrac ou au billard, cassant des pipes de Gouda et lutinant des harengères ou des raffineuses de sel, qui passaient.

— Ce soir, nous irons voir deux jolies filles! répétait Dirk.

La nuit tombée, ils se rendirent dans un bouge situé en une cave : une vieille et deux grosses commères les attendaient à la lueur d'une lampe à huile. Des cruches en étain au long bec reposaient sur des tonneaux vides, à la bonde défoncée; un banc de bois régnait au milieu de la salle et un lit s'ouvrait au fond de l'alcôve. Dirk glissa une pièce dans la main de la vieille : elle s'esquiva. Déjà les ribaudes se levaient, offrant des joues rouges, des gorges dodues, des avant-bras nus. Dans la lueur suspecte du souterrain, blondes, sous leurs cornettes, elles faisaient briller leurs dents carrées de paysannes, en un rire lubrique : leurs mains qui, jadis, avaient ramassé les pommes des vergers s'apprêtaient à toutes les cueillettes. Dirk titubait légèrement; Kobe avait le regard vague.

— Nous sommes les seigneurs les plus gais d'Amsterdam ! disait Dirk. Nul n'est plus riche que nous, car nous possédons la vraie philosophie. Nul n'est plus joyeux, car nous avons dans la poitrine les feux de cent vignes. Nous allons boire encore, et vous aimer, mes belles!

Il pérorait, avec de grands gestes gauches.

— A la bonne heure! criaient les garces. Rien ne vaut le vin !

Elles s'étaient aperçues de l'état d'ivresse de leurs clients, et, ayant échangé un signe, elles se mirent à les faire boire encore. Bientôt Dirk eut pris l'une des gaillardes à la taille; sans lâcher les rondeurs

charnelles de sa compagne, il levait son verre en chantant. De son côté, Kobe, peu égrillard, répondait avec moins de fanfaronnade aux avances de sa comparse. Mais les amis engloutissaient de longues lampées, et les filles ne cessaient de leur en verser de nouvelles.

— Es-tu sec et maigre! fit remarquer à Dirk son amante improvisée. Tes côtes sont pareilles aux barreaux d'une cage.

— C'est parce que je suis sec que j'aime à me mouiller l'intérieur, répondit le loustic. C'est inutile d'être gras et de préparer de la nourriture aux vers! Etre maigre rapproche de la fin suprême de l'homme : le squelette! On s'évite les puanteurs souterraines et les pourritures de la tombe, entends-tu, ma mie? C'est chose à laquelle nous songeons sans cesse, car le buveur doit s'attendre à trouver la mort au fond d'un verre!

— La mort au fond d'un verre? fit la catin effarée.

Mais Dirk s'écriait :

— Et qu'importe! Mieux vaut la vie courte avec les rêves du vin!

Deux heures après, Kobe ronflait, roulé au pied du tonneau vide, et Dirk, couché en travers du banc, essayait, répandant des liqueurs sur son rabat mi-dégrafé, de bégayer une chanson leste. Les filles, au contraire, conservaient leur raison. La jupe chiffonnée, la cornette sur leurs oreilles rougies, elles se prirent à fouiller les poches de leurs commensaux. Elles s'emparèrent des goussets et des montres. Celle de Dirk était un œuf de Nuremberg à aiguilles en brillant, qu'il avait gagnée, la veille, à Pierrofotti et qu'il s'apprêtait à porter au Lombard. Leurs victimes délestées, les larronnesses disparu-

rent, après avoir à la hâte jeté sur leurs épaules les manteaux des libertins : accompagnées de la vieille, qui les avait guettées, elles se dirigèrent vers un autre quartier de la ville.

— Bonne soirée, se disaient-elles, rieuses, en regardant la montre à la lueur d'une lanterne.

Le réveil des compagnons fut piteux. Grelottant et maugréant, ils rentrèrent au logis. Dirk jurait de se venger. Comme ils n'avaient plus un sou, ils décrochèrent deux tableaux et se rendirent chez le marchand : la boutique était fermée.

— Il faudra aller chez Pierrofotti, dit mélancoliquement Dirk.

— Hélas! répondit Kobe, en crachant la bile que provoquait son ivresse de la veille.

Il trouva le savant italien feuilletant des estampes qu'il venait d'acquérir.

Le mécène fit semblant de ne pas reconnaître l'artiste, qui lui rappela leur première entrevue.

— Ah! oui ! oui! dit le juif. Attendez un peu, je vous prie.

Il continua l'inspection des gravures, et Kobe put à l'aise examiner la galerie du collectionneur.

Deux bustes en marbre, l'un de Tibère, l'autre de l'impératrice Faustine, des toiles de Mantegna, du Giorgione, de Jérôme Bosch, un portrait de Frantz Hals, ornaient la salle éclairée par un lanterneau. Un éléphant blanc, en porcelaine de Chine, était couché sous la cheminée. La bibliothèque entr ouverte montrait le dos en veau des livres; devant elle se dressait un écran où un miniaturiste avait peint un perroquet et des fruits. Près du maître de la maison se trouvait un pèse-or allemand, en cuivre doré, posé sur une colonnette avec une balance tenue par un petit épervier aux ailes ouvertes.

Puis, sous une girandole, régnait une épinette à quatre octaves. L'âme ronde de la boîte s'entourait d'une délicate couronne de libellules et de rossignols clairement coloriés, au milieu d'un semis de renoncules et d'œillets; à travers les cordes tendues; on lisait cette sentence : *musica laborum dulce levamen.*

Abandonnant ses portefeuilles, Pierrofotti accorda quelque attention aux peintures apportées par Kobe.

— Que voulez-vous que je fasse de cela? dit-il. Voyez! J'en ai trop, de tableaux!...Combien vendez-vous pareil essai?

Kobe avoua le prix que lui donnait son marchand.

Pierrofotti se mit à rire, froidement.

— Cela ne m'étonne pas qu'il ait dû cesser le commerce !

L'Italien se tenait au courant de toutes les affaires des brocanteurs à Amsterdam. Il releva la tête vers Kobe, vit sa mine défaite, ses épaules frileuses, sans manteau : le regardant comme un serpent fascine un oiseau qu'il va faire tomber, il offrit un prix ridicule.

Le garçon, désireux de quitter au plus vite cet homme qui le glaçait, accepta la somme proposée, l'empocha et partit.

V

Pendant de longs mois, Kobe partagea son existence entre les catins, les tavernes et le jeu. Dirk lui avait appris comment on vivait de l'écarté et du passe-dix : la conscience du jeune homme sombra, au milieu des besoins d'argent et des tristesses qu'il importait de chasser. Les veillées dans les tripots

ou chez les maquerelles, se renouvelaient. Souvent, pris de boisson, quelque ami se battait : Kobe le soutenait, dans la mêlée, au milieu des brocs cassés et des cartes jonchant le sol, et il rentrait avec des bosses au front.

D'autres jours, c'étaient les bordées courues avec des matelots dans les maisons louches du port : les couteaux sortaient des ceintures au sujet de hideuses drôlesses dont les mamelles flasques rappelaient des goussets de sacripants. Dirk ricanait et gesticulait au milieu de cette canaille ivre et de ces ruts brutaux ; il s'improvisait le diable menant la sarabande aux flammes de l'enfer : l'aurore l'avait trouvé vidant un pot de bière au milieu de corps roulés sous les tables.

Fatigué des ribotes, le drôle, pour ramasser un peu de pécune, s'essayait parfois à quelque négoce. Une fois, il vendit du thé dans les cabarets. Il s'entendait à faire le boniment : « Ce thé, criait-il, est bon pour la gorge ! Il épanouit la rate, il guérit de la migraine et de la toux ! Il chasse les vents pernicieux et calme les maux du vagin ! » Un autre mois, il prétendit avoir trouvé une nouvelle cire pour les souliers.

Au milieu de cette existence, Kobe oubliait peu à peu Siska, qu'il n'avait plus revue. Il songeait à elle sans colère, avec une sorte de mélancolie mi-amère et mi-douce.

Si le corps de sa maîtresse se dressait dans son souvenir, il se résignait à la pensée de la séparation. Puis Dirk prenait sur le caractère un peu faible du peintre de l'ascendant : le jeune homme n'osait avouer à son ami ses nostalgies passagères : au contraire, il se montrait fanfaron, n'ajoutant pas plus

d'importance à la perte de Siska qu'à celle d'une partie de trictrac.

Au fond, il regrettait les heures de travail chez Bonus ; l'art le tourmentait et venait, avec des reproches, frapper au seuil de la débauche. Presque chaque jour Kobe entamait une étude ; Maan lui donnait souvent des conseils. Maintes fois aussi, le libertin pensait à Rembrandt, à la vie cloîtrée de cet homme, qui perpétuait ses œuvres de lumière et de tendresse et accomplissait ses miracles de couleur au sein d'un intérieur paisible. Il se sentait alors humilié ; les hautes paroles du graveur, lors de sa visite à l'atelier de Bonus, flambaient dans sa tête : il y entrevoyait les lumières d'un phare sauveur. D'autre part il avait reçu des nouvelles de son père. Le vieux Barent, ayant appris l'escapade de son fils, envoya une lettre où les pleurs se trahissaient sous chaque mot de colère ou d'exhortation. « Je ne te baillerai plus un florin, disait la missive, avant que tu retournes chez Frantz Bonus, et si tu continues tes habitudes de libertin, je ne te recevrai plus, même à mon lit de mort. »

Alors Kobe se promettait de reprendre sa vie de jadis. Il eût voulu regagner la candeur de son enfance, quand son enthousiasme puéril avait vibré à Leyde, sous l'envol des drapeaux : mais il lui semblait que son âme était si noire que les lumières de la mer du Nord n'eussent pu l'éclairer. D'ailleurs, voulait-il adopter une conduite plus digne, une lassitude l'accablait, l'effort lui paraissait énorme : ployant sous la chape de plomb de la honte, il eût préféré affronter une décharge de mousqueterie plutôt que de comparaître devant Bonus.

Et il se laissait aller, s'étourdissant dans les folies du vin. Il connaissait, par l'entremise de Dirk, tous

les débauchés de la ville. Sa physionomie et sa jeunesse plaisaient aux femmes, sa modestie et sa naïveté lui conquéraient la confiance des hommes. On l'invitait à mainte orgie, et il s'enfonçait de plus en plus dans les plaisirs.

Un jour Dirk lui dit :

— Kobe, demain soir, apprête-toi à m'accompagner à la maison de plaisance de Willem van Roytema, marchand de gingembre, de caret, de petun, de sucre et de girofle. Il donne un festin singulier, le festin de Bacchus, où chaque convive se doit costumer en divinité olympienne. Je serai Vulcain, tu seras Cupidon.

Monsieur Willem van Roytema était un vieux paillard, dont les extravagances faisaient la joie de ses amis. Ses navires, qu'il appelait « les carrosses de son seigneur le Commerce », lui rapportaient, de tous les coins du globe, une fortune colossale, et il se payait princièrement l'exécution des fantaisies qui hantaient son cerveau. Ses allures excentriques l'avaient empêché d'être admis parmi les régents de la maison des Orphelins, mais il aimait les artistes, et ses fêtes étaient toujours originales : il les ordonnait ainsi qu'un peintre compose un tableau. « Je rêvais, dans ma jeunesse, devenir bon manieur de pinceau, disait-il parfois. Mon père ne l'a pas voulu. Sans cet empêchement je serais peut-être criblé de dettes comme Rembrandt van Ryn. » Monsieur van Roytema possédait, sur les canaux d'Amsterdam, une barque pontée au-dessus de la proue héraldique de laquelle un superbe héraut en bois peint jouait de la trompette.

A l'heure, Dirk et Kobe se présentèrent au lieu convenu. Dirk avait acheté une perruque d'un roux ardent et un costume baroque de forgeron. Kobe

s'était frisé ; ses boucles blondes nimbaient son visage poupin. Il portait une tunique bleu tendre, échancrée au cou ; un carquois battait son échine, et sa taille était serrée par une ceinture en duvet.

La salle du festin se tapissait étrangement de fourrures d'ours bruns; pendues devant les murailles elles réservaient, au plafond, une large ouverture d'où la lumière brillante tombait, mystérieuse comme la lueur de ciel au fond d'une grotte. Provenant de flambeaux cachés, elle éclairait magiquement une table somptueusement dressée, et couverte d'une nappe à lourdes guipures, sur le fond écru de laquelle scintillait une vaisselle d'argent et de vermeil. Kobe y remarqua un énorme hanap d'ivoire, rehaussé d'une statuette de Saint-Georges, et cerclé de métal précieux. Cette corne avait l'air, dans le jour doucement féerique, de l'olifant qui sonnerait la riche ivresse du banquet. Près des œufs d'autruche montés sur des pieds lourdement œuvrés, des nautiles flambés, dont les coquilles nacrées passaient de la pourpre à l'azur, servaient de coupes ou de drageoirs, soutenus par des tritons accroupis ou par des queues de dauphins. Des surtouts massifs supportaient les avalanches des fruits rares : oranges, grenades ou raisins blancs. Les cuillers, les fourchettes à deux ou à trois dents, avec des manches se terminant par des gueules de lions ou par un saint Pierre assis, attendaient les convives. Aux extrémités de la table, deux immenses pâtés étaient couvés par des cygnes blancs, donnant l'illusion de la vie avec leurs ailes éployées.

Kobe fut charmé par cette entrée dans une sorte de rêve. Les autres invités arrivaient : Pierrofotti, en Pluton, avec une couronne à dents pointues, des cils noircis et la pommette vermillonnée à la

façon des bambinos de son pays; il portait une tunique d'un rouge de flamme.

Un autre figurait Neptune; il caressait une large barbe, blanche et postiche; un collier de coquilles dansait sur sa poitrine. Junon, plantureuse blonde drapée à l'antique, montrait des épaules grasses et une nuque où Dirk qui la connaissait (car elle tenait l'estaminet de la *Barrique à clous*), s'empressa de poser deux lèvres goulues.

Elle le repoussa :

— Fourre ton groin ailleurs!

— Allons, Trintje, répondit le galant, as-tu mis de hauts talons à tes souliers de déesse? D'ordinaire, tu glisses tout de suite en arrière! Et ce n'est pas pour voir le ciel! N'est-ce pas, Amphytrite ?

L'interpellée — une Frisonne belle en chair, qui, sous sa coiffe d'écailles d'huîtres, semblait fraîchement sortie de la mer — répondit, en frappant sur les fesses du loustic :

— Vilain bouc !

Il se retourna vers Diane, diablesse tentante, qui faisait le joie du cabaret la *Brebis égarée:* elle avait piqué un croissant dans ses cheveux, et, décolletée, poussait des bouts de seins si ténébreux que Dirk lui demanda quand elle avait trempé ces pointes d'asperges dans le marc de café où elle lisait l'avenir.

— Quand tu as mis ton nez dans la cochenille ! répliqua-t-elle.

Monsieur Willem van Roytema avait fait tresser des feuilles de vigne autour de son crâne, où s'attardaient des cheveux grisonnants. Ses petits yeux flambaient de joie dans sa rubiconde figure, dont le nez sensuel se piquait de quelques points. Ses lèvres épaisses en son masque ras jubilaient de

gourmandises. Le bonhomme était court; jetée sur ses épaules nues et larges, aux plis graisseux, une peau de léopard découvrait son téton, agrémenté de quelques poils blancs. Il se démenait, riait, tapait sur les ventres, lutinait les femmes, réclamait son tonneau, et, avec sa tête ronde comme un fromage de son pays, se proclamait Bacchus, le conquérant de l'Inde !

On s'assit. L'Olympe grotesque s'installa bruyamment, autour de la table majestueuse.

Les figures baignèrent en une chaude pénombre, au fond du puits de lumière bizarrement apprêté. Quelques convives, sentant déjà le rut tendre leurs vêtements, allaient assaillir les commères voisines et violer les divinités sans l'aide pudibond d'un nuage, mais Monsieur van Roytema cria :

— Non ! non ! Vénus n'a pas encore paru !

— Quand vient-elle ?

— Au milieu du festin !

Kobe buvait du vin de Bourgogne en un verre de Venise dont le calice flambait de rose auroral et dont le pied figurait un dragon vert. Dirk caressait un vidrecome allemand, déjà centenaire, d'un jaune vénérable, criblé de cabochons. Monsieur van Roytema se réservait un gobelet de cristal autour duquel s'enroulaient, gravés, des épisodes de chasse, avec des chiens en relief bondissant au cul des cerfs.

Des plats exquis furent servis, mêlant leurs arômes épicés aux odeurs aphrodisiaques des tentures en peau d'ours. Les poissons répandaient des effluves marins, évoquaient le souvenir des écumes d'or du Zuyderzee et apportaient en leurs chairs un peu du mystère qui gît au fond des océans : leur parfum en dévoilait un rien subtil aux palais et

aux odorats. Les venaisons exhalaient des bouffées sauvages, des ardeurs sourdes de bêtes en rut, l'âpre folie des sous-bois, l'énergique senteur des viandes nourries de thym, de serpolet, de racines amères : les hures de sangliers faisaient songer aux luttes farouches des traques.

On apporta des chapelets et des brochettes de pinsons et de grives. A voir cette oisellerie, on eût regretté le concert des bocages. Mais Monsieur van Roytema, pour remplacer les voix éteintes, avait dissimulé un orchestre qui se prit à imiter leurs chants. Cette musique tombait du plafond, mêlée à la lumière. Les fioritures des flûtes avivaient l'éclat des oranges et des grenades, la caresse des violoncelles glissait avec l'odeur des mandarines et des ananas.

Kobe cherchait en vain à s'étourdir. La musique le faisait penser à des choses tristes, à son village déserté, à sa vie délabrée. Parmi les convives excités, devant la table orgiaque, dans l'ivresse qui montait à travers la lumière, il était ailleurs. Sa voisine, agaçante Cérès, dont les tresses contractaient des blondeurs changeantes, et qui le regardait d'un œil docile, lui avouait en vain que son dieu préféré était Cupidon. Il répondait avec des sourires distraits et des regards perdus parmi les richesses des verres et des argenteries.

Cependant les coupes se vidaient sans cesse. Dirk buvait royalement. Les rafraîchissoirs posés le long de la table et emplis de bouteilles et de cruchons se vidaient sans cesse. On gesticulait : des bras serraient les tailles des déesses, les couronnes baroques des immortels se posaient de côté sur leurs têtes échauffées. Dirk, ayant dit à Junon qu'au temps de l'I-

liade on avait célébré son œil de vache, reçut à la figure le contenu d'un verre de vin.

Willem van Roytema, pourpre comme s'il avait trempé sa tête dans une amphore, s'écria tout à coup :

— Illustre assemblée! Dieux fameux! Déesses incorruptibles! La reine du ciel va paraître! De même que l'étoile qui porte son nom et qui brille dans l'éclat mourant des soirs, aux sons de la musique des oiseaux, ainsi elle va surgir, aux accords de l'orchestre!

— Enfin! Enfin! crièrent les convives.

L'épicier emphatique continua, d'une voix rauque :

— Qu'on emplisse les verres! Qu'on les sèche à son apparition!

Mais la peau d'ours tendue à l'extrémité de la table avait remué, une femme se dressait à côté du cygne blanc.

Siska!!

— A Vénus! criait Monsieur Van Roytema.

— A Vénus! répétèrent les convives.

Kobe devint blême. Sa maîtresse, là, habillée d'une lueur qui faisait briller ses épaules! La chevelure noire empruntait des rousseurs ardentes à l'éclat calme des cires brûlant derrière la tapisserie fauve; les seins, couverts d'une tache d'or par l'éclairage savamment apprêté, reposaient sur leur ombre courbe et veloutée.

Elle avait mis la ceinture dorée! Ce bijou coupait son corps d'un scintillement féerique, qui paraissait l'enlever sur d'imperceptibles ailes; les pieds se chaussaient de sandales grecques. La musique câline d'un menuet enveloppa l'apparition.

O cette Vénus! La passion, mal éteinte et qui

ressuscitait! Du feu passa devant les yeux de Kobe, un cri s'échappa de sa poitrine. Non! Il n'avait pas quitté Siska! A lui, cette nudité souple, cette gorge dorée, ce regard, ces oreilles que rosissait la chaleur de la bacchanale, soudain ressentie! A lui, ce giron qui offrait une lampe d'onyx aux flammes noires!

Mais Monsieur van Roytema s'était levé; il s'approcha de Siska, une coupe à la main, et dit :

— Penche-toi vers moi, belle déesse, et dans un baiser cimentons l'union de Vénus et de Bacchus!

Siska, insouciante, se tourna vers le vieillard; moins surprise que Suzanne, elle allait sauter dans ses bras, lorsque Kobe, qui avait senti ses veines brûler et sa tête rouler comme s'il avait été décapité, se lança sur la table, hurlant :

— Cette femme est à moi! N'y touchez pas ou je vous tue!

— Que lui prend-il, à ce blanc-bec! Va téter ta nourrice! cria la Junon.

Tout le monde se levait.

— Va-t'en! Va-t'en! disait Siska.

— Suis-moi, murmura Kobe haletant, en saisissant les poignets de la fille.

Monsieur van Roytema, suffoqué de colère, voulut reprendre sa déesse : il s'accrocha aux cuisses de Siska, mais Kobe lui lança un coup de pied en pleine figure et l'envoya sur le sol.

— Assassin! Assassin! hurla le marchand.

Les femmes glapissaient. Les dieux, ivres, d'un coup virent rouge, tombèrent sur Kobe : il fut jeté de la table, au milieu d'un fracas de vaisselle. Des imprécations volaient sur toutes les bouches. Pierrofotti s'esquiva.

Monsieur van Roytema, relevé, saisit un lourd hanap : le cou écarlate, en un paroxysme de furie

qui faisait sortir ses yeux des orbites, il voulut fracasser le crâne à l'insolent. Kobe était maintenu par quelques immortels qui déchiraient sa tunique bleue. Siska se précipita, reconquise par la mâle audace de son concubin :

— Je ne veux pas qu'on touche à cet enfant! Kobe! Kobe! Tu les vaux tous!

Le maître de la maison ricana.

— Écarte-toi, putain!

Il la rejeta dans un coin pour se lancer de nouveau sur l'adversaire.

Kobe, tenu à la gorge, aux poings, aux mollets, par cinq convives sans pitié, ne pouvait se défendre. Son carquois, tordu, gisait sous lui.

On lui criait :

— Tu vas crever! Qu'on saigne le Cupidon comme un porc! Qu'on l'assomme!

Il était à moitié étranglé, déjà, tirait la langue, sous les doigts brutaux des ivrognes qui, hoquetant et blêmes, le terrassaient, et arrachaient ses cheveux blonds d'Amour. Roytema, aveuglé par la rage, brandit le pesant hanap, orné de vieil argent, avec une force menaçante, comme si la mort elle-même, dissimulée derrière lui, avait guidé et soutenu ses gestes. Kobe allait subir un sort terrible!

— Je te tue! hurla l'épicier.

Mais le vieux débauché roula sur lui-même en criant :

— J'étouffe! J'étouffe!

Dirk, pour sauver Kobe, venait de planter un couteau dans la poitrine de son agresseur. Le sang jaillit du sein nu du Bacchus écroulé au milieu des pampres, dans la peau de léopard; le hanap roula sur le parquet.

La mort avait changé de cible.

— J'étouffe! répétait le richard.

On lâcha Kobe pour se précipiter vers lui. Plus leste qu'un singe, Dirk jeta sur les épaules de Siska un long manteau. Puis, rapide, il enleva la Vénus affolée, entraîna Kobe, meurtri et déchiré, qui voulait se battre : ils dégringolèrent l'escalier, s'enfuirent à travers la nuit.

— Par ici! Par ici! chuchotait Dirk.

Il fit sauter à ses compagnons un ruisseau d'irrigation : ils traversèrent un plan de véroniques, une haie de buis ; des odeurs de saugé et de terre humide les prenaient à la gorge ; une hulotte, effarée, s'envola d'un tronc de pommier, et fit frémir Siska.

Elle se pendait au bras de Kobe : son corps nu, sous le manteau glissant aux épaules, s'entrevoyait, pâle, à la clarté des étoiles.

— Marchons vite! conseilla Dirk.

— Mon Kobe! Pardonne-moi! murmurait Siska oubliant déjà le marchand d'épices à l'agonie. Je t'ai fait de la peine, n'est-ce pas, mon seul amour? Mais, vois-tu, il me fallait de l'or! J'allais être poursuivie par la justice. Et je ne voulais point t'inquiéter, mon Kobe chéri! Mais je ne pense qu'à toi, va! Je me tords sur mon lit comme une baguette dans le feu, en songeant à tes caresses !

Elle se frottait, câline, au jeune homme. Des exhalaisons éclataient au fond de la nuit d'octobre. L'obscurité était lourde.

— Il ne s'agit pas de faire l'amour, interromp Dirk. Décampons. Prenons nos hardes et gagnons une autre ville!

Kobe protesta.

— Sait-on qui a donné le coup de couteau ? re-

prit Dirk. Et, sans moi, Kobe ton crâne eût été fracassé! D'ailleurs, n'as-tu pas abîmé la gueule au vieux libertin? Il se vengera, si je ne l'ai pas tué!

— Ah! oui, fuyons! Kobe! s'écria Siska, frémissant soudain à l'idée de rebattre les plaines avec son amant, comme elle l'avait fait jadis, sur les côtes de Haarlem.

Les tours d'Amsterdam sonnèrent alors une heure lugubre pour le jeune homme. Il eût voulu retourner sur ses pas, empêcher l'âme de Monsieur van Roytema de quitter le corps du vieux birbe. Le crime assombrissait le ciel, éteignait les étoiles.

Mais Siska avait passé ses bras nus autour du cou de son ami; il sentait le parfum de ses aisselles; elle disait, d'une voix qui eût damné saint Georges :

— Fuyons! Kobe! Fuyons!

Il parut au peintre que dans cette nuit où l'on entendait au loin craquer les mâts des navires, le son lourd des cloches était gorgé de sang et d'âcre volupté.

— Les portes de la ville sont fermées, reprit Dirk; mais je sais un moyen de rentrer. Suivez-moi, et n'ayez peur! Tout s'arrange!

VI

Cet hiver-là fut rude.

Un soir, les rôdeurs qui dévastaient la contrée s'arrêtèrent à proximité de Weesp, au milieu de granges abandonnées, et allumèrent un grand feu dans la neige. Des reflets de pourpre volèrent bientôt au loin : les gens des hameaux voisins crurent à un incendie.

Branches et bûches craquaient dans les flammes, crevaient en tourbillons d'étincelles, qu'emportait le vent. Sur le sol couraient les réverbérations,

comme des essaims d'impalpables abeilles. Les pignons des masures vibraient d'aveuglantes clartés. Par instants une lueur plus forte atteignait, au loin, un arbre chargé de givre. Puis l'œil de l'horizon se refermait sous la paupière des lourdes ténèbres, et l'âtre des vagabonds dressait, plus tranquille, sa crête rouge.

La troupe errante s'arrangeait des couches avec de la paille dans les hangars en ruines. Les chevaux attachés à des pieux grelottaient; ils redressaient la tête au grésillement des viandes qui pendaient, piquées à des lances, embrochées à des fourches au-dessus du brasier. De temps en temps, un personnage frileux venait surveiller cette rôtisserie, et montrait un visage farouche, des yeux de carnassier; un autre, assis sur un tronc, aiguisait un grand couteau; un troisième rajustait l'équilibre des faisceaux de mousquets et de fusils. L'ombre de ces gueux dansait sur les débris des cahutes qui abritaient le campement. Des femmes passaient au milieu de l'air frigide et incendié : elles apportaient une botte de foin aux bêtes, un cruchon aux sentinelles, des fagots au bûcher.

L'une d'elles s'accroupissait près des flammes; immobile, cachée sous un manteau.

Un grand escogriffe vint à elle, drapé d'une longue cape jaune qui lui montait jusque sous le nez : Dirk!

— Oh! le bon feu! dit-il. Pourvu qu'il n'attire pas l'attention! J'ai de vilains pressentiments, ma fille. Je sens comme une grande araignée qui me mange la poitrine. On n'est pas en sécurité dans cette bande; il me semble qu'un morceau d'âme me passe par la bouche et que le reste va suivre.

— Oui, dit la femme, d'un ton amer. Je regrette

ma bonne chambre de la Warmoestraat, mon chocolat, les matinées sous l'édredon. Ah! Si Kobe n'avait été stupide chez Roytema! Ah! l'animal! l'animal!

— Que veux-tu, Siska? Il faut s'incliner devant les choses accomplies. Ce n'est pas un soupir qui fera renaître le passé. Il faudrait plus de souffle que n'en a le vent du Nord! Et d'ailleurs si nous sommes ici, ce n'est pas à cause de Kobe, mais bien à cause de moi.

— Oh! non!

— Je t'assure, Siska! C'est moi qui ai donné ce coup de couteau. J'étais ivre. Je voyais des flammes. J'aurais peut-être mieux fait en arrêtant le bras de Roytema. Ah! Je suis triste d'être un meurtrier: cela me portera malheur!

— Mais enfin, Dirk, c'est Kobe qui a sauté sur la table!

— Vers toi, amie! Ne l'accuse pas!

— Ah! Je m'ennuie et j'ai froid! s'exclama la fille.

Kobe besognait dans la grange en compagnie d'anciens soudards wallons, de reîtres allemands, de vagabonds flamands, auxquels les trois fugitifs s'étaient acoquinés, un soir qu'ils erraient par les champs, sans argent, pris par la faim. Ils faisaient partie d'une des dernières troupes qui, après la guerre, vécurent de maraude et de pillage en Hollande. Le jeune peintre portait une rapière au côté. Il était hâve, sa barbe naissante mal soignée. Un homme sombre, qu'on appelait le capitaine Barbera, et qui, bien qu'il se dît Français, avait un fort accent espagnol, dirigeait les exploits des coquins. Il se démenait près de Kobe, le gourmandait, le traitait en valet.

— Cire mes bottes ! Mets-y de la cendre chaude !

— Non, répondit Kobe, les dents serrées.

— Vas-tu obéir ou je te tue ! hurla l'autre, mettant la main sur la crosse du pistolet qu'il portait à la ceinture.

— Jamais ! répondit Kobe.

Barbera dirigea la gueule de son arme vers Kobe, fit feu. Le peintre bondit de côté : la balle creva une poutre. Mais le capitaine saisit une épée et se jeta sur son adversaire. Celui-ci brandit sa rapière : les deux hommes s'escrimèrent avec acharnement, faisant jaillir des étincelles sous leurs nez et se maintenant l'un l'autre à un pouce de la mort.

On vint les séparer. Dirk accourait avec un balai. Siska piaulait :

— Seigneur ! Seigneur ! Ils se massacrent ! Ils s'égorgent !

Barbera cherchait à échapper aux étreintes de ceux qui se cramponnaient à lui pour empêcher une reprise de duel.

— Je te tuerai, aussi vrai qu'il y a un Dieu, pou de putain ! hurlait-il. Oui, je te clouerai comme une chauve-souris à la porte d'une grange, et je ferai descendre ta langue jusqu'à ton nombril.

Kobe, désarmé par les camarades, ne répondait pas : le brigand lâcha son épée.

— Ne recommence plus ! Ou tu me le payerais en crachant ton cœur ! bougonna-t-il.

Puis se tournant vers Siska et la saluant de son feutre à longue plume flétrie :

— C'est pour vous, belle dame, que je n'embroche pas le présomptueux blondin. Je ne veux pas offrir cette cuisine à vos beaux yeux, qui ne devraient contempler que des fêtes d'amour !

— Voilà ce que c'est, deux coqs pour une seule

poule! glissa Dirk à l'oreille de Siska, qui haussa les épaules, redevenue indifférente.

L'heure du repas sonnait. Dans une grande marmite pendue sur le brasier fumait une purée que Dirk remua avec une longue cuiller de bois, en murmurant :

— Cela finira mal! Cela finira mal! Cela finira mal!

Des drilles, peu rassurants, vinrent chercher des portions de soupe dans des écuelles : les cuirasses firent, près des flammes, des casaquins de feu. Un immense lansquenet roux coupait la viande en tranches ; une vieille ôtait d'une charrette les pains d'une boulangerie pillée, et distribuait des signes de croix sur chaque croûte.

Deux mercenaires, rôdant dans le pays on ne savait depuis quelle bataille, soupesaient, non loin de là, des colliers de perles : ils les jouèrent aux cartes sur un tambour.

Kobe se rapprocha de Siska.

— Quels scandales tu causes! dit la fille. Ne peux-tu te montrer poli avec Barbera? Sans lui, nous serions morts de faim!

— Je ne puis être son valet, répondit Kobe.

— Le joli gentilhomme! Tes ancêtres ont porté la Toison d'Or! Mais, mon ami, tu trimballais des sacs de farine dans ta jeunesse!

— J'aidais mon père, répondit Kobe, des larmes dans la gorge. Ce n'est pas aussi vil que d'être le goujat d'un bandit!

Siska rit méchamment.

— C'est moi qui t'ai détourné de tes vertus, sans doute, dit-elle. C'est moi qui ai troublé le banquet de van Roytema? C'est moi qui t'ai rendu ivrogne? Sache-le! C'est toi qui m'as conduite ici, qui me

forces à risquer ma peau, chaque jour, sous les balles! Je regrette de t'avoir connu!

— Tu me préfères sans doute cet infâme Espagnol? demanda Kobe.

— Quel infâme Espagnol? dit la fille en scandant les syllabes.

— Barbera!

— Barbera?

— Oui, Barbera!

— Ce n'est pas un Espagnol! Il est de Paris!

— De Paris! Son père est muletier à Cadix ou à Barcelone!

— Je le trouve plus galant que toi, rustre de Dordrecht!

Mais une rumeur étrange bruit tout à coup.

— Alerte! On nous attaque!

Brusque, une agitation effara le bivouac. Les ombres s'agitèrent, coururent : un sabbat! Les mousquets firent craquer leurs chiens dans l'obscurité. Épouvantées, les femmes s'enfuirent dans les masures. Les routiers s'embusquèrent en hâte derrière les charrettes, sous les pans de mur, au milieu des fagots. Certains, l'œil aux aguets, se calèrent à plat ventre dans la neige. D'autres s'installèrent aux trouées d'un toit délabré.

Une angoisse : du mur des ténèbres, des cavaliers bondirent, le pistolet au poing, sur des chevaux qui se cabraient. Le premier reçut une balle à la tête : troué au front, il fut secoué — tel un mannequin — sur sa selle; puis il tomba, les bottes en l'air, tandis que sa monture filait à travers la plaine.

Barbera poussa un juron :

— Pas de quartier! Crevons-les tous!

La fusillade déchira l'air. Plusieurs combattants

s'écroulèrent : leurs membres amollis lâchaient les armes. Les plombs volaient en mouches folles, éraflant la neige ou les chairs. Chaque coup produisait un éclair sec et sinistre : la mort clignait de l'œil dans la nuit. Sous les charrettes, on échangeait des coups d'épée, on s'abordait le poignard à la main, ferraillant les yeux dans les yeux. Un cheval éventré rougissait la neige, lançant, d'une cuisse alourdie, ses derniers coups de fer.

La mêlée s'exaspéra : on cherchait à s'ouvrir la gorge, à se casser le crâne; rudes, les piques s'essayaient, sous les cuirasses, à décrocher les âmes. Les figures s'éclaboussaient de pourpre ou se convulsaient, pâles. Les tronçons des lances, les pistolets d'arçon, les arquebuses brisées jonchaient le sol, où déjà maint cadavre grimaçait sa dernière colère au ciel de plomb. La neige devint la nappe d'un festin, servi pour la camarde, où les gorges ouvertes étaient les coupes renversées.

Mais les vagabonds, réfugiés derrière les abris, d'où ils avaient décimé leurs assaillants, l'emportaient. Les ennemis perdaient contenance : dès qu'ils se tiraient des griffes des maraudeurs, ils ressautaient en selle et fuyaient. Les derniers furent impitoyablement massacrés : Barbera promena parmi eux sa tête sombre et dévastatrice comme un boulet, et acheva à coups d'escopette les blessés, qui râlaient.

Kobe avait fait le coup de feu, éperdu. Il lui répugnait, ce métier où le hasard d'une aventure l'avait poussé. Souvent il eût voulu fuir. Mais les soudards s'amusaient à retenir de force ce naïf citadin, et l'existence plaisait à Siska, chaque fois qu'on parlait de s'esquiver. Ils avaient d'ailleurs dépensé leur dernier ducaton. Ah! que lointains, le moulin battant le ciel natal et la grande chambre familiale ! C'était

la honte ! Et pis ! Kobe venait de tuer un homme, qui se dirigeait vers lui, à cheval, sabre haut. Le jeune peintre avait tiré sur l'ennemi un coup de mousquet, en fermant les yeux ; puis il avait senti le cheval le frôler : l'odeur de la bête lui bourra les narines, et il attendit le froid aigu d'une lance entre ses côtes ! Rien ! Quand il releva les paupières, le sabre du cavalier gisait sur le sol.

Le combat terminé, Kobe errait, tremblant encore, parmi les cadavres aux mains crispées. Les soudards fouillaient les poches, s'assuraient des bagues aux doigts, ôtaient les éperons des bottes, découvraient les poitrines pour voir si aucune ne portait une croix. Le jeune homme s'épouvantait ; tout à coup il poussa un grand cri, leva les bras au ciel : Dirk, étendu raide au pied d'un mur !

Miséricorde !

Le joyeux philosophe a la gorge ouverte et la face blanche comme de la mie de pain dans le lait. Son cou se tend en un dernier effort, pour retenir le sang qui coule dans le givre. La vie a fui par ce trou béant : les artères coupées s'égouttent, les nerfs à nu tressaillent, les yeux se voilent : leur malice est retournée au diable. La lèvre supérieure se retrousse sur les dents jaunes, comme si l'homme avait voulu mordre. Par instants, les flammes du brasier rendent une apparence de santé au bon apôtre exsangue.

Kobe se précipite vers son ami, lui saisit la main.

Mort ! ! ! Inutile de lui jeter de la neige au visage, de présenter une vitre devant la bouche ! Les veines sont vides, le cœur est immobile, le bras inerte :

Dirk est tombé sur la plaine, en bête farouche et sauvage.

— Dirk! Dirk! C'est Kobe! Réveille-toi, ne fût-ce qu'un instant, pour moi!

Dirk ne bouge plus.

Et Kobe, agenouillé, se prend à sangloter. La douleur secoue sa poitrine et un immense désespoir l'agrippe, sous le ciel noir.

Car c'est une fraternité de misère et de joie, un passé de folie et d'aventure, qui s'en vont, avec les caillots de sang du pauvre hère! Le dernier compagnon de Kobe disparaît : le peintre se sent tout à coup seul, dans cette nuit d'effroi, tout seul!

Aussi, quel silence poignant, celui de cette bouche de Dirk, de cette bouche crispée et violette, si vaillante aux saouleries, si débordante de belle humeur, jadis! Le soir l'emplit d'horreur muette.

Ah! Celui qu'on a jeté au bas de la muraille, barbouillé de meurtre et de combat, celui-là disait les mots qui consolent, remplissait la coupe qu'il faut à la tristesse!

O le compatissant! Kobe se rappela les soins donnés, au soir où lui-même avait surpris Siska dans les bras du vieil armateur, et la vaillance de Dirk, au festin de Roytema : il le baisa au front, comme un grand frère, qui allait emporter un peu de sa propre existence et de son propre cœur.

Pauvre Dirk! Il avait passé sur le monde, jovial, moqueur et libre, sans désir de richesse. Honnête, même quand il arrachait une dent saine ou qu'il trichait au jeu, il l'était plus que les marchands qui acquièrent, au loin, l'ébène et l'ivoire! Dirk se gaussait des ridicules, et répétait que la vie est un air de flûte qu'il faut jouer le plus gaîment possible : meilleur, le bon larron, que le pain

quotidien qu'il eût partagé avec tous les va-nu-pieds des grand'routes, des dunes et des grèves!

Kobe se rappelait tout cela. Des tendresses profondes sourdaient en lui. Pieusement, pour ne plus voir ces regards terrorisés par l'aspect du néant, il baissa les paupières de son compagnon. Et il continua, des larmes plein les yeux, à contempler le camarade ravi par les vents de la destinée et déjà aussi loin que s'il avait été emporté dans les étoiles.

Barbera cria tout à coup :

— Décampons et gagnons la mer! Demain nous serions les pinsons d'un beau coup de filet! Au galop!

Un mouvement : on bâcla des paquets, on harnacha des chevaux; les femmes geignaient. Des jurons wallons se mêlaient aux blasphèmes hollandais ou allemands. Les querelles éclataient, au sujet du butin ramassé. Mais Barbera, brutalement, coupait court aux disputes et distribuait des ordres brefs et cassants comme des coups de bâton.

Il avisa Kobe.

— Que fais-tu là?

— Je suis près de mon ami et j'y reste!

— Nous partons tous!

— Je ne partirai pas! Crois-tu que je le laisse sans sépulture? J'en tremblerais le reste de ma vie!

— Par ce temps de neige, les corbeaux feront les fossoyeurs, répondit Barbera.

— Je veux l'enlever!

— Plaisant! Que ce soit l'air ou la terre qui conserve cette charogne, que ce soient les corbeaux ou les vers qui le dévorent, que t'importe! Et puis,

trêve à tes plaisanteries! Je ne veux pas que tu sois pris ici et que tu nous trahisses.

A ce moment, Siska intervint, et du bout de lèvres méchantes :

— Que lui faut-il encore à ce joli moineau ? fit-elle.

— Dirk est mort, Siska, et je veux lui donner une sépulture, répondit simplement Kobe.

La fille vit alors le cadavre à la gorge ouverte. Instinctivement, elle fit un signe de croix, et se détourna. Il lui semblait que cette face au rictus macabre se moquait d'elle et réclamait encore l'heure amoureuse promise jadis, à Amsterdam. Prise d'un remords étrange la courtisane regretta de ne pas avoir accordé au malheureux cette suprême faveur : il l'avait rappelée, quelques jours auparavant, d'une voix brûlante. Alors, ayant à nouveau regardé le cadavre, elle crut déchiffrer dans le masque une sorte de grimace voluptueuse : elle s'imagina que Dirk l'avait aimée éperdument et que le désir de sa possession était monté une dernière fois à la gorge du pauvre diable avec les afflux de sang vomis par son cou déchiré. Une immense pitié la saisit. Elle s'agenouilla à côté du mort, sans dégoût, mit ses lèvres sur celles de Dirk, et, au fond d'elle, implora un pardon, Madeleine se repentant de n'avoir pas assez aimé.

Barbera serrait les poings :

— Comédie! Comédie! Comédie!

Siska se releva, blême, et, regardant Kobe en face :

— Il est mort à cause de toi, dit-elle.

— Tu mens, chienne! hurla le jeune homme.

Mais la fille, se tordant les mains sur la poitrine, l'œil plein d'étincelles, les pommettes violacées, les lèvres frémissantes :

— Oui, à cause de toi ! reprit-elle, laissant tomber ces mots d'une voix blanche, avec souffrance, comme si elle avaît craché du feu. C'est toi qui l'as conduit ici ! Ah ! Je te hais, parce que tu l'as tué ! Je voudrais te voir rôtir là ; ta graisse fondrait et je m'amuserais, oh ! oui, je m'amuserais à te voir disparaître en fumée et en cendres. Lâche ! Et Dirk serait vengé. Ah ! le pauvre Dirk ! Car il fut mon ami, Dirk ! Il m'aimait, Dirk ! Tandis que toi... Le dernier des goujats est préférable à toi !

— Eh bien ! Préfère-le ! dit Kobe. Je m'en moque ! Mais ne crois pas que Dirk t'aimait ! Il te détestait ! Ah ! que le fer ne s'est-il enfoncé plutôt dans ta poitrine !

— Lâche ! hurla Siska. Lâche ! Tu voudrais faire égorger des femmes ! Ne te mêle plus d'amour et retourne à ton moulin consoler ton vieux cocu de père !

Ces mots à peine prononcés, Siska recevait en plein visage le poing serré de Kobe et tombait.

— Il m'a tuée ! Il m'a tuée ! Il m'a tuée ! Il m'a tuée ! glapissait-elle.

— Arrêtez-le ! clama Barbera. Il veut poignarder sa maîtresse !

Des soudards se jetèrent sur Kobe.

— Ligotez-le !

On obéit. Kobe, impuissant, hurlait. On l'entraîna ; il regarda une dernière fois son ami : la tête de Dirk, penchée sur une épaule, tachée par les doigts de la mort, était prête à rouler dans les abîmes d'une noire éternité.

— Adieu !

Les bourreaux de Kobe l'assirent en un coin sombre de la grange, lui lièrent les jambes.

— Pauvre poulain! fit l'un des brigands, en le tapotant familièrement sur les joues.

Une demi-heure plus tard, Kobe était jeté au fond d'une charrette. Il se sentait assourdi, transi de froid, à moitié mort de colère et de douleur. Il entendait Barbera qui disait :

— Ce blanc-bec a l'air d'un coq déplumé qu'on mène au marché !

Puis un rire moqueur de Siska déchira l'atmosphère.

Le foyer délaissé s'éteignait; quelques braises rouges s'envolèrent au gré d'un vent aigre, qui se levait au fond de la plaine. Une obscurité profonde régna sur les cadavres.

— C'est l'heure des loups, dit un Allemand qui marchait à côté de la voiture. Gare aux morts !

A ces mots, Kobe trembla jusqu'au fond de son âme.

On s'était mis en marche; le crâne de Kobe cognait sur une poutre. Un épuisement profond saisissait les membres du malheureux. Il rêva qu'il gisait dans un cercueil, qu'on le conduisait au cimetière. En même temps la faim tourmentait son estomac et chantait à ses oreilles, comme la bise au trou d'une cheminée.

A une halte, un Flamand lui glissa du pain, par miettes, dans la bouche et lui posa de la neige sur la langue. A plusieurs reprises, Kobe fut nourri de la sorte. Mais il ne sut jamais combien de temps dura le voyage : il lui sembla, à la fin, qu'on serrait son front dans un étau, et il s'évanouit.

Quand il revint à lui, il perçut des cris et le murmure de la mer :

— Embarquez donc! commandait une voix.

Deux hommes vinrent débarrasser Kobe de ses liens.

— Maintenant tu es libre, fit l'un d'eux.

Kobe essaya de se mettre debout. Il y réussit avec peine.

— Tiens, ajouta le même homme. Bois!

Il lui tendit une gourde pleine d'une liqueur forte, dont le peintre avala une rasade.

— Où suis-je? murmura-t-il. Il n'y a plus de neige?

— Ah! répondit le Flamand qui lui avait donné à manger durant la route, tu n'es pas loin d'Amsterdam. Voici le Zuyderzee!

Des flots jaunes se gonflaient à l'infini, sous un ciel gris, d'une tristesse sauvage. Les lames, hurlant et écumant, se brisaient aux pilotis enfoncés au bord de la dune terrifiée. Le sol tremblait devant la colère du large. Des mouettes filaient, emportées par le vent.

A l'horizon, pendaient des rideaux de brume dans lesquels glissait l'ombre d'un grand bateau marchand dont les vagues assaillaient les flancs : il penchait un instant au-dessus des crêtes furieuses son pavillon, qui battait le brouillard, puis il disparaissait dans les vallons liquides.

Le grand air salin rafraîchit Kobe; ses yeux fiévreux s'ouvrirent grands, au contact de l'espace.

— Veux-tu manger? demanda l'homme.

C'était un gaillard, pauvre et usé, dont la longue moustache blonde tombait sur un visage osseux. Son dos courbé rappelait ceux des ânes, qui gardent toujours la trace des harnais.

— Oui, dit Kobe, d'une voix faible. J'ai faim. Merci!

Le vagabond tendit une croûte de pain dur et un morceau de lard ranci, que Kobe dévora.

Ils étaient seuls, les pieds dans le sable, près de trois charrettes dételées. Quelques fugitifs disparaissaient dans les maigres dunes, baissant la tête sous les coups de vent. A l'horizon, les ailes d'un moulin tournaient avec furie.

— Eh bien? dit Kobe anxieux. Les autres?

— Il en reste une dizaine à terre : la bande s'est embarquée.

— Tous?

— Oui, dit l'homme, Barbera, et ceux qui voulaient. Toutes les femmes sont parties.

— C'est vrai? fit sourdement Kobe, en se frottant le front comme s'il sortait d'un cauchemar.

— Oui, dit l'homme. La troupe est sur les barques, qui dansent là-bas : ils vont à ce grand navire, qui les conduira en Espagne.

— En Espagne! s'écria Kobe. Dis, mon ami, connais-tu une femme qui s'appelle Siska, une noire qui chantait souvent, près du feu?

— C'est toi qui l'avais amenée! Je la connais.

— Elle est partie?

— Mais je crois bien! Elle était la maîtresse de Barbera!

— Tu mens! s'écria Kobe.

— Je ne mens jamais! J'ai trop peur de Dieu!

— Tu en as la preuve?

— Chaque fois que Barbera t'envoyait à l'affût des nouvelles et des gens, elle allait le trouver, et on les voyait s'embrasser sur la bouche. La nuit, quand tu dormais, elle allait se coucher dans son lit. Je les ai entendus. Il promettait de la mener dans un pays où elle passerait sa vie à danser et à cueillir des oran-

ges aux arbres. Elle disait alors : « Barbera! Barbera ! Je n'ai jamais aimé que toi! »

— La putain ! rugit Kobe.

Le pauvre eut pitié de l'amant.

— Ne te désole pas! Sois content d'être débarrassé de cette gueuse, dit il. Elle t'eût porté malheur! C'est une sorcière, j'en suis certain, et Barbera saura ce que coûte l'amour d'une telle fille!

Il prononça ces mots avec douceur, comme s'il eût voulu appliquer un baume sur la douleur de son compagnon ; puis il se leva, regarda la mer, et, de son index tremblant, montra l'horizon.

— Tiens! dit-il. Voilà leur barque! Celle qui a une voile jaune et qui va aborder au grand bateau! Tu ne savais donc pas qu'il y a longtemps que ce coup est médité et que ce bateau les attend tous? Ce Barbera n'a fait que passer dans le pays! Mais c'est un homme puissant! Un corsaire, dit-on.

Kobe n'écoutait plus. Il regardait la barque désignée. C'était son amour, jadis joyeux et palpitant, qui s'en allait, à travers la brume : ces voiles l'emportaient, aux pays lointains, dans ce bâtiment fantômal, en partance au milieu des flots lugubres!

— Ma vie est gâchée, se disait Kobe. Cette magicienne enlève mon âme, mon art, mon honneur, ma vie : tout est mort dans ma poitrine!

Mais le loqueteux, avec cette résignation des misérables qui n'ont connu que le malheur et qui sont familiers avec la souffrance, intervint, compatissant :

— Viens avec moi! Je me réfugie à Amsterdam. Je te montrerai le chemin... Et puis, frottons tes jambes, pour leur rendre leur force! La route est longue!... viens!... ne soit pas inquiet! On m'a laissé une petite part du butin.

Le jeune artiste n'avait d'attention que pour la

barque à voile jaune. Elle dansait avec rage sur les vagues. Barbera communiquait de sa sombre énergie à l'esquif luttant contre une fougueuse marée. Bientôt la voilure tomba. On aborda. Siska montait sans doute sur le navire, le long d'échelles. Barbera l'aidait, la tenait par la taille. Tonnerre ! Ils planaient, enlacés, au-dessus du gouffre hurlant. Oh! la gaîté de Siska! Kobe la devinait : elle ne songeait plus à l'amant laissé sur la rive, déjà toute au soleil, caché derrière les brouillards! Barbera lui montrait le pont du bâtiment; ils chancelaient et riaient sous les craquements de la mâture.

— Ami! Ami! dit le Flamand, qui comptait dans ses mains noires des pièces d'or et d'argent. Viens-tu? Il ne faut pas qu'on nous surprenne ici!

— Attends ! répondit Kobe.

Le voilier, virant sur sa quille, présenta la poupe au lieu du flanc. Alors, il disparut vite, s'effaça dans la brume, devint une apparence, une illusion. Puis ce fut tout.

Kobe, malgré la douleur que les liens avaient imprimée à ses jambes, monta sur une dune, anxieux, cherchant à voir encore : la mer était vide. Seule, flottait la barque, désemparée.

La tête en feu, la gorge sèche, il suivit alors le Flamand, qui, le long de la route, continait à compter ses florins. Barent l'aida dans son addition, car le pauvre n'avait jamais possédé une aussi forte somme.

EUGÈNE DEMOLDER.

(*A suivre.*)

REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

L' « Iphigénie » et la Paix. — Les illustres capotes.

L' « Iphigénie » et la Paix. — Il ne s'est passé que sept ou huit ans entre la semaine où, pour mon attitude mal patriotique, j'étais dénoncé, injurié, menacé par les plus célèbres dreyfusistes d'aujourd'hui et la matinée où l'empereur Guillaume est monté à bord de la frégate française l'*Iphigénie*.Mon crime d'alors n'était pas réellement l'anti-patriotisme ; je n'éprouvai jamais ce sentiment bas et stupide dont rougirait même un socialiste intelligent ; je dénonçais seulement l'idée honteuse de *revanche* et, jugeant à ma manière, alors unique, j'estimais très utile à la France un rapprochement avec l'Allemagne. Opéré plus tôt, ce rapprochement, qui serait maintenant devenu alliance, peut-être, nous eût épargné plusieurs ridicules et plusieurs humiliations. Le patriotisme agressif et borné des Déroulède et des Coppée n'aurait pu naître ou serait mort et les excès des amants de l'armée n'auraient pas engendré les excès contraires tout aussi répugnants et peut-être encore plus bêtes. Selon l'état actuel de l'Europe et du monde, une armée est nécessaire dans un grand pays comme une brigade de gendarmerie dans un canton ; les gens qui ne sentent pas cela sont évidemment nés en dehors des frontières de l'intelligence ; ceux qui le sentent et qui passent outre sont mus par des motifs qu'il serait sans doute indiscret d'approfondir : je ne suis pas loin de penser que, même coupable, Dreyfus l'est beaucoup moins que plusieurs de ses défenseurs, et que, s'il fut une victime, on

l'a défendu par des arguments qui semblèrent souvent des complicités. Cette réaction contre la folie militaire était, dans le principe, assez logique et en ce sens on peut dire que l'affaire Dreyfus est l'œuvre de Drumont et de Déroulède; l'un a préparé l'apothéose des Juifs et l'autre, le mépris de l'armée. Les sociologues passent leur temps à régir l'avenir; ce sont les charlatans d'une science qui pourrait exister, la science des actions et des réactions sociales. Tout persécuté qui résiste à la persécution devient à son tour maître et persécuteur; la franc-maçonnerie venge les Cathares et les Albigeois, et l'hégémonie protestante d'aujourd'hui est le contre-coup de la Saint-Barthélemy et des dragonnades; le règne des Juifs répond à leur séculaire esclavage politique; cela est connu, mais entre ces grandes crises il y a de petits mouvements, plus difficiles à observer, dont les correspondances ne sont pas moins sûres. Notre histoire depuis cent ans est faite de ces petits mouvements sociaux, si bien visibles à l'heure présente. Il faut donc s'attendre prochainement à de nouvelles orientations; sans donner à la démarche de l'Empereur Allemand une importance exagérée, on pourrait y voir une des petites causes qui contribueront à donner au patriotisme une allure plus digne et plus discrète. Un ennemi de moins, c'est une sourdine appliquée au gosier de l'une des bandes de singes hurleurs qui troublent notre vie sociale; pendant que l'autre bande rongera l'acquittement de Dreyfus, nous aurons peut-être dix-huit mois de paix.

En attendant la grande Paix.

Est-elle possible, cette grande Paix internationale qu'une conférence, sous les arbres de La Haye, fait semblant de préparer pour le monde? Il m'est difficile de le croire, et cela pour des raisons exclusivement historiques et scientifiques. On ne doit pas supposer que l'espèce humaine puisse modifier sa mentalité, pas plus qu'elle ne peut renoncer à ses habitudes physiologiques. L'homme fera toujours la guerre, parce qu'il l'a toujours faite; ce ne fut pas toujours la nécessité qui le poussa à la guerre, ce

ne fut pas toujours la lutte pour la vie matérielle; il faut compter aussi avec la passion du jeu. Beaucoup de guerres anciennes ou récentes sont inexplicables si on oublie que les hommes luttent pour la possession idéale d'une suprématie morale avec la même âpreté que pour la possession des biens nécessaires à l'existence physique. Il manque quelque chose à l'homme qui n'est que riche; il veut des honneurs et qu'on lui reconnaisse une valeur propre indépendante de sa fortune. Il manque quelque chose à un peuple heureux et prospère; il veut être encore le souverain, même nominal, du plus grand nombre possible d'autres peuples. Les récentes conquêtes coloniales se comprennent mal, éliminée la vanité nationale; et sans cette vanité, d'autre part, on ne parvient pas à s'expliquer qu'une bataille perdue avec des soldats soit plus sensible à une nation qu'une bataille perdue avec des diplomates. On saura dans cent ans que l'abandon de Fachoda, qui a livré l'Afrique et notamment peut-être tout le Congo belge à l'Angleterre, fut pour la France plus désastreux que Sedan; cependant plusieurs Yves Guyots ont pu s'en réjouir conjointement avec quelques milliers d'imbéciles fanatisés (à peu de frais). Dans l'animalité, l'état de vaincu est un état de souffrance; dans l'humanité, il est surtout un état d'humiliation. Pour concevoir une humanité sans guerre, il faut concevoir d'abord une humanité sans colère, sans orgueil, sans passions, uniquement vouée à paître. Si cette humanité était possible, les hommes ne seraient plus des hommes; il s'agirait d'une espèce animale tellement modifiée que nul ne la peut concevoir. Cela est absurde.

Il n'est question d'ailleurs, à la conférence de La Haye, que de la paix internationale. On suppose que les guerres de peuple à peuple éclatent déterminées par une volonté consciente. Cette croyance est enfantine. Mais laissons, car il y a bien d'autres guerres, et d'abord la guerre civile. Ce besoin de se battre est si fort dans l'homme que, dénué d'ennemis véritables, il s'en crée aussitôt de factices parmi ses frères et ses proches: bien

établie, la paix internationale aurait pour inévitable corollaire la guerre civile en permanence. Si nous y avons échappé ces dernières années, c'est précisément grâce à l'existence d'une formidable armée toujours prête à marcher à l'intérieur aussi bien, et peut-être mieux qu'à l'extérieur. Nulle révolution n'est possible en un pays où tous les hommes valides sont des esclaves qui doivent obéir à toute réquisition sous peine de mort. Avant qu'un parti eût pu réunir et armer vingt mille émeutiers, il y aurait pour les combattre plus d'un million d'hommes sous les armes. Les socialistes révolutionnaires, qui, pour le reste, ont des cerveaux d'enfants de treize ans, n'ignorent pas cela ; aussi souhaitent-ils un désarmement qui délierait à leur profit le faisceau de la Force. Nous vivons en somme sur le pied de guerre, dans un camp retranché ; le jour où on comblera les fossés, où on abattra les remparts, où on licenciera les hommes, ces hommes se battront entre eux, nécessairement, comme se dévorent entre eux les loups qui n'ont plus de proie commune à poursuivre.

Il est agréable de discuter de telles questions ; elles sont particulièrement faites pour être discutées, puisqu'elles sont insolubles. On soupçonne cependant que la guerre et la paix ne sont pas des antinomies, mais plutôt les noms différents d'un même état à des périodes successives et parfois enchevêtrées. La paix ne s'obtient que le sabre à la main.

Les illustres Capotes. — La même Administration française — ou presque la même — qui refusa avec dédain d'acheter les manuscrits de Balzac vient d'acquérir chez divers brocanteurs un lot de vieux habits, vieux galons, vieux papiers, que le Musée Carnavalet exposera à la piété des sots en de patriotiques châsses. C'est très vrai. On a déjà recueilli « la feuille d'émargement de Gambetta comme ministre de l'Intérieur » : les gens qui crèvent de faim seront admis à contempler et peut-être à toucher respectueusement ce papier mémorable l'avant-dernier jour de chaque mois. En même temps, ils ne

manqueront pas, ni personne, de jeter un regard attendri sur la capote de M. Jules Claretie. Elle est bleue, nous assurent les journaux, et ornée de trois galons. Celle de M. Carolus Duran est, paraît-il, attendue prochainement; on ne sait pas encore combien elle aura de galons. Et voilà un musée qui vaut désormais la peine d'être visité. Au Luxembourg, il y a des Gustave Moreau, des Renoir, des Claude Monet, des Rodin; à Carnavalet, il y a la capote de M. Carolus Duran et aucun de ses tableaux. C'est toujours ça. Allons à Carnavalet. Où est la redingote grise de Napoléon? Voici la capote de Claretie. Allons à Carnavalet.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Jean de Tinan: *Aimienne ou le Détournement de mineure*, Mercure de France, 3 fr. 50. — Francis Jammes: *Clara d'Ellébeuse*, Mercure de France, 2 fr. — André Gide: *Le Prométhée mal enchaîné*. Mercure de France, 2 fr. — Mathilde Serao: *Sentinelles, prenez garde à vous!* Calmann Lévy, 3 fr. 50 — Baronne de Suttner: *Bas les Armes*, Charpentier, 3 fr. 50. — José-Maria de Pereda: *Sotileza*, Hachette, 3 fr 50. — J.-H. Rosny: *La Fauve*, Revue Blanche, 3 fr. 50. — Comte Paul d'Abbes: *La Fête de vie*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Martin-Videau: *L'Irrémissible*, Plon, 3 fr. 50 — Cardeline: *L'erreur d'Hermane*, Lemerre, 3 fr. 50. — Marcel Rouff: *Les Pélerins*, Ollendorff, 3 fr. 50 — Paul et Victor Margueritte: *Femmes nouvelles*, Plon, 3 fr. 50. — Alphonse Allais: *L'affaire Blaireau*, Revue Blanche, 3 fr. 50 — Myriam Harry: *Passage de Bédouins*, Calmann Lévy, 3 fr 50. — François de Nion: *L'Amoureuse de Mozart*, Revue Blanche, 3 fr. 50. — Maurice Leblanc: *Les Lèvres jointes*. Ollendorff, 3 fr. 50. — Gaston Derys: *Les Amantes*, Simonis Empis, 3 fr. 50. — Henry de Fleurigny: *Les Sans-Galette*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Charles Foley: *L'Otage*, Perrin, 3 fr. 50 — Jean de Quirielle: *Sistres et tambours*, Revue de France, 2 fr. — René Schwaeblé: *Notre fin*, Charles, 2 fr — Pierre Valdagne: *Une rencontre*, Ollendorff 3 fr. — John Labusquière: *L'Autrefois*, Maisonneuve, 2 fr — Paul Lévy: *Fleurs d'oppression*, Bibliothèque de la Clique, 3 fr. — José Hennebicq: *Kalliphaë*, Humanité nouvelle.

Aimienne ou le détournement de mineure, par Jean de Tinan. Très pâle, hautement cravaté, vêtu d'une redingote 1830 s'ouvrant sur un long gilet de velours noir, coiffé d'un feutre à large bord, et glissant, quand il marchait, comme un bon danseur, ce jeune homme, déjà mort, c'est-à-dire ne vivant que par son esprit, avait bien l'aspect d'une ombre. Il était le joli ténébreux dont rêvent les vierges sages et que ruinent tou-

jours, fortune ou santé, les vierges folles. Si on l'aimait beaucoup il aimait littérairement: puissance des physiques faibles. Il faisait de frénétiques noces à froid. Son livre, ses livres en débordent. On dirait que le morceau de glace déposé dans son champagne agit comme la volonté d'un revenant d'un tout autre monde. Il ne m'apparaît pas certain qu'il soit mort. Il est simplement allé ailleurs. Sorti d'un salon pour se promener sur les boulevards et en d'assez mauvais lieux, il est remonté là-haut... dans ce salon très fermé du cimetière du *Père-Lachaise* où il fréquente chez des marquises poudrées par la poudre du cercueil. Je crains qu'il ne revienne plus !.. Très mûr, très indifférent, pour cela même plein de tous les enthousiasmes superficiels, très travailleur parce qu'il comptait les minutes de ce supplice de Tantale qui est la vie, son imagination analyse, débrouille, embrouille, se désespère, nous effare. Il trouve trop d'idées, trop de mots, et néglige la trame. A quoi bon composer son œuvre quand il se sent, presque chef-d'œuvre lui-même, se décomposer chaque jour! (Tout roman est malade du roman empoisonné que nous portons en nous.) Il a vécu tant d'existences, en changeant si souvent de maîtresses, qu'il commence à rire de bon cœur en face de son propre sort. Et il joue tous les rôles sans les moindres croyances, enlève les valseuses d'un soir, séduit les jeunes mariées, et c'est à lui que vont les mineures timides pour se faire détourner proprement. Il est à la fois leur tourmenteur gracieux et son propre bourreau. Combien cela peut-il durer? L'espace d'un matin!

La grande question pour lui est de plaire. C'est ainsi que l'horrible existence peut lui plaire. Il évoque bien une époque de dandysme à jamais disparue et je crois qu'il *y est retourné*, comme irait se replacer dans son cadre un jeune mondain de Dreux pour la terreur intime que lui aurait causée le frêlement squelettique d'une bicyclette durant son tour au Bois. Jean de Tinan, malgré ses glorieux vingt ans et sa fine beauté d'imberbe, n'était pas un enfant. On pouvait causer avec lui comme avec un très vieux philosophe, mais il n'oubliait pas *le mot* si on oubliait son âge. Et c'était toujours drôle, son mot, sinon toujours tendre. Méchant, je ne crois pas. Seulement, comme au siècle de Mme des Ursins, il disait tout. Le roman que le *Mercure* publie n'est pas fini. Ainsi est-il bien plus l'image même de son auteur. C'est un mot, une plaisanterie perpétuelle, amoureuse, libertine, se festonnant sur la vie de celui qui s'appelle Raoul de Vallonges comme une

guipure extraordinairement compliquée sur un velours sombre. Jean de Tinan savait très bien qu'il allait partir, mourir. Au lieu de perdre son esprit avec son courage, il a forcé la note et s'est fait peut-être illusion à lui-même l'espace d'une anecdote. Il est mort en écrivant, en plaisantant et pourtant a beaucoup souffert pour s'effacer. On doit lui pardonner ce détournement de mineure en faveur de la grâce qu'il met à effleurer seulement son sujet. Dans le respect *voulu* qu'il exprime pour *Aimienne* il y a tout le prestige d'une fine morale... mais c'est l'auteur qui se termine et non le roman. Pierre Louys, dans deux lignes attendries de préface, demande qu'on lise *avec pitié* cette œuvre toute fleurie de femmes. Il faut peut-être envier un tel sort. Mourir jeune, beau, enguirlandé de tous les bras blancs des charmeuses terrestres, c'est aller à une gloire certaine, c'est préférer les dieux qui vous préfèrent et vous touchent de la palme avant l'heure des critiques défloraintes. Avec son esprit terrible, Jean de Tinan pouvait devenir un simple grand journaliste, tenté par sa facilité, sa spontanéité d'anecdotier. Maintenant il demeure un chanteur de l'amour et voilà pourquoi il a son droit à sa petite part d'éternité : « *L'Amour... Il n'en dit pas plus long pour le moment sur l'amour parce que l'on quittait la salle à manger!...* » Ce sont ses dernières lignes et il a quitté en effet la vulgaire salle à manger de cette terre pour aller chercher, plus haut, quelques voluptés plus... infinies. Le manuscrit d'*Aimienne* se termine par une courte, mais très lucide rédaction des notes laissées en marge, qu'un ami, Henri Albert, a soigneusement recueillies. Le livre est orné d'une couverture illustrée de Maxime Dethomas et d'un portrait de l'auteur, une belle page du poète-peintre Henry Bataille.

Clara d'Ellébeuse, par Francis Jammes. L'histoire d'une ancienne jeune fille. Petit roman tout éclairé d'une tendre lumière provinciale, si pure, si finement tamisée sur les contours de cette mièvre silhouette de femme de rêve qu'on dirait plus un pastel qu'une créature vivante ; mais elle a vécu certainement, l'enfant rare, et pour nous consoler de coudoyer les demi-vierges ou les *féministes* de notre époque, Clara meurt d'avoir reçu un baiser et de sentir... son âme enceinte d'un amour. Les détails de ce petit conte sont tous exquis, mais ne sont ni pervers ni exagérés. Ce que touche Francis Jammes il le fait luire. Il a le don d'originalité qui donne la vie durable et celui du choix parmi les mots justes qui disent le mieux. *Clara*

d'Ellébeuse est un tout petit roman, mais on peut dire de ce petit roman qu'il est le précis même de tout ce que contient le romantisme et doit contenir une histoire, fausse ou vraie. Il ne fallait rien de plus ni de moins. C'est une œuvre parfaite.

Le Prométhée mal enchaîné, par André Gide. Un régal pour les amateurs' de critique morale. Le boulevard sous un aspect neuf... (enfin!) Prométhée, en costume moderne, a une conscience, son aigle, son ambition, je ne sais pas bien, car André Gide est plein de dessous mystérieux. L'aigle dévore Prométhée jusqu'au jour où Prométhée le fait rôtir, parce qu'il est devenu gras, et le dévore à son tour. Coclès, le Garçop, le Miglionnaire, Damoclès, Tityre forment un groupe sympathique auquel les agents n'auraient pas la force de dire : *Circulez!* car ils sont éternels, au boulevard comme jadis. « *L'histoire des hommes c'est l'histoire des aigles, Messieurs.* » Car, en effet, les mortels ne comptent que par leurs immortelles passions. L'humour de l'auteur, la grâce cruelle, parfois très voluptueuse (voir la page sur les caresses données à l'aigle gourmand), le talent qu'il met à dire en très peu de phrases une énorme quantité de choses font de ce camée antique, attique et fort moderne, le plus littéraire de tous les bijoux de vitrines.

Sentinelles, prenez garde à vous! par Mathilde Serao. Un pauvre forçat est amené en l'île de Nisida et, dans ce bouquet de verdure qui charme les yeux des étrangers venus à Naples pour s'aimer, se baigner, prendre l'air pur de la liberté devant des flots bleus, la vie monotone des galériens s'écoule au seul bruit des cliquetis des anneaux de fer. Le directeur du bagne, bon militaire taciturne, a une femme et un enfant, deux créatures délicates qui s'étiolent en présence du funèbre mur de la prison. Le pauvre forçat pousse un jour la voiture du petit enfant, malgré la répugnance de la jeune femme. Ici, le romancier, très habile, a évité l'inévitable passion romanesque entre la femme du directeur et ce forçat, très jeune, très beau; tout de tendresse calme et de tristesses contenues, de peur vague aussi de l'amour désespéré qui semble planer sur eux, les jeunes êtres s'oublient pour ne se voir qu'en l'enfant, et l'enfant meurt, probablement de cet étouffement volontaire d'une passion... très naturelle après tout. Cette œuvre est fort belle, fort simple et révèle une grande puissance de conception chez la femme qui l'écrivit, car elle arrive à exprimer tout ce qui n'est pas dit et garde, par conséquent, toute sa saveur de mystère, malgré l'aisance naturelle du style.

Bas les armes ! par la baronne de Suttner. Œuvre de moraliste que je trouve un peu enfantine malgré sa grande renommée. L'horreur de la guerre est un sentiment bien féminin, mais les pages décrivant la réalité puante des champs de batailles ont l'air un peu trop d'images d'Epinal. Le charme de ce livre réside surtout dans ses innombrables naïvetés. C'est une *Case de l'oncle Tom* tout aussi invraisemblable mais, pour cela même, portant bien sur son public.

Sotileza, par José-Maria de Pereda. De délicieuses scènes d'enfant. Un esprit très particulier et le sens du comique dans la vie. *Sotileza*, dont le nom répond à *fil de soie*, ou *fil à pêcher*, est une petite vagabonde de Santander qu'on élève et qui garde malgré les mauvais exemples une morgue espagnole très curieuse. Aime-t-elle André, le senor, ou Minergo, le voyou ? On ne sait, mais elle épouse Cleto, son cousin, parce qu'il... est de sa famille. Le type du père Pollinaire est tout à fait amusant.

La Fauve, par J.-H. Rosny. Une actrice de grand talent, et *jeune*, s'éprend furieusement d'un mondain qui finit par la sacrifier à ses devoirs de fils de... famille. Belles pages de passion, mais on ne voit aucune *fauve* dans cette Samy concevant l'amour comme un sport cruel ; c'est une femme. Il est vrai qu'il en est peu, de vraies femmes amoureuses !

La Fête de vie, par Paul d'Abbes. Un mari et une femme, au milieu des fêtes sensuelles de leur lune de miel, qui se séparent sensuellement pour se retrouver après un adultère. Le mari pardonne et la naissance de l'enfant de la faute les rejette, malgré les souvenirs odieux, aux bras l'un de l'autre plus épris. La femme apprend à l'homme inexpérimenté, marié bien trop jeune, des choses qu'il ignore et il lui devient reconnaissant. Fête nouvelle sur laquelle tombe enfin le soir éternel de la satiété. Roman intéressant, écrit avec une assez grande richesse de descriptions passionnées. Jolies images serties dans un souple style.

L'Irrémissible, par Ed. Martin-Videau. Histoire d'un incestueux adultère. Livre naturaliste, plein de détails psychologiques sur le cours ordinaire des passions les moins ordinaires, mais intéressant à lire jusqu'au bout. Se termine par le suicide dramatique des deux coupables.

L'Erreur d'Hermane, par Cardeline. Deux jeunes gens passent à côté l'un de l'autre, à l'âge de l'amour, pour s'être trop connus enfants. Hermane épouse le vieux général et devient veuve ; Rémy, le cousin, la force à reconnaître leur erreur et

l'épousant à son tour n'est que l'heureux amant légitime. Histoire peu morale en ce sens qu'elle tend à démontrer qu'il ne faut jamais être le premier !

Les Pèlerins, par Marcel Rouff. Un sensuel qui court après l'apaisement... parce que *tout ce qui doit finir est trop court*. Mars rencontre Geneviève, une insatiable comme lui, et la tue sous ses caresses. Un peu osé, ce roman. Aura du succès, certainement, car il appuie sur les choses qu'on représente, d'habitude, par des lignes de points. La course à l'amour à travers l'Europe est une assez jolie conception du pèlerinage vers la... vertu.

Femmes nouvelles, par Paul et Victor Margueritte. Féministes tâchant de concilier une ancienne morale et une nouvelle liberté. Elles rédigent des journaux, font l'école aux jeunes gens et aiment des polissons selon l'éternelle loi qui semble régir ces sortes de créatures hybrides encore mal définies, même par les romanciers à leur aise, vraiment, pour leur donner le ton... car, n'en déplaise aux Margueritte, je ne crois point aux *femmes nouvelles*. Les romanesques ou les pédantes sont de toutes les époques. Et elles ont toujours une âme... hélas ! trop sensible.

L'Affaire Blaireau, par Alphonse Allais. Ce qui peut, seul, nous dédommager de l'autre *Affaire !* Alphonse Allais fera le roman *sérieux* quand il voudra, car il sait l'art de nous intéresser aux gens simples qui font, en somme, des choses *vivantes*.

Passage de Bédouins, par Myriam Harry. Suite de poèmes orientaux très purs de formes. Il y a des dialogues amoureux d'une merveilleuse puissance de ton : « Je t'en prie, je t'en prie, montre-moi la petite perle de corail suspendue au fil de mon désir et qui se perd dans la beauté de ton corps ! » Je voudrais citer plus, mais tout le livre est charmant.

L'Amoureuse de Mozart, par François de Nion. Une vieille fille de quarante ans est cruellement éprouvée dans son austère vertu par la visite tardive du revenant Amour. Ce revenant prend la forme de Mozart et il lui chante... toute la gamme des sensations juvéniles d'une première possession. C'est la vierge hystérique de Loudun promise aux griffes cruelles du démon pour avoir osé renier la puissance du dieu. Les détails de cliniques et les observations psychologiques sont ingénieusement enlacés. L'auteur conclut au surnaturel de la vie malgré la science, et il a bien raison.

Les Lèvres jointes, par Maurice Leblanc. Des nouvelles passionnées. Peut-être un peu névrosées aussi. Le *Cueilleur de bouche* est une jolie chose, d'une exagération intéressante.

Les Amantes, par Gaston Derys. Litanies d'amour en l'honneur de la femme nue sous tous ses aspects, même les vilains, mais alors combien embellis !

Les Sans-galette, par Henry de Fleurigny. Dialogues vifs et animés entre les gens qui n'ont pas le sou et ceux qui possèdent « *le matelas* », pour employer une jolie expression d'une chanteuse légère de ce concert... presque Européen ! Petite femme *sans-culotte* sur la couverture.

L'Otage, par Charles Foley. Des histoires graves datant... des *immortels principes*. Il y a une certaine visite faite à l'enfant Capet par un médecin qui arrive un peu tard,.. pour l'honneur de la grrrrrrrrande Révolution que le diable emporte ! Simplement racontée, cette histoire, pas encore assez vraie, car, hélas ! elle ne dit pas toutes les tortures subies, elle suffirait, je pense, pour faire prendre en horreur tous les hommes de cette époque dont les phrases creuses et les gestes ridicules aboutirent à des cruautés pires que celles inventées durant des siècles de Bastille et de tyrannie. Il y aura toujours quelque chose de pire que les cruautés d'un tyran, ce sont les cruautés de plusieurs tyrans, surtout lorsqu'ils manquent de race... comme un Carrier, par exemple. Mais qu'est-ce que les hommes de la grrrrrande Révolution en présence de leurs fils, les parlementaires socialistes de nos jours, qui, n'étant même pas assez puissants pour être assez cruels, nous assourdissent de leurs cris d'eunuques.

Sistres et tambours, par Jean de Quirielle. Il paraît que c'est œuvre de débutant. Il l'a donc faite, modestement, toute petite pour la faire avec plus de soin. *La mort du Gong*, avec ou sans accompagnement de M. Henry Biétrix, est une jolie page.

Notre Fin, par René Schwaeblé. Petit roman agréable sur les concessions à faire dans un mariage où l'amour, le grand amour ailé ne se trouve peut-être pas. Bien écrit.

Une rencontre, par Pierre Valdagne. Fleuri d'une tête épanouie en rose blanche, ce roman... de poche est assez mélancolique. M Valdagne a généralement trop d'esprit et voile sous l'avalanche de sa blague parisienne les contours purs de ses petites Vénus. Cette fois, il se laisse être tendre et il pleure

sans se moquer de lui-même. Xénia écrit une lettre finale bien philosophique pour être d'une... belle Russe.

L'Autrefois, par John Labusquière. Un orateur municipal qui écrit des nouvelles de bon journaliste, récits de gascognes où la note est souvent sinistre, exemple le médecin qui tue le petit nouveau-né sans jambes et qui, du reste, fait bien, au nom de l'humanité !

Fleurs d'oppression, par Paul Lévy. Poèmes parisiens. Fleurs cueillies dans les rues, sur les boulevards, presque dans les omnibus où, cependant, elles sont bien artificielles. Des citations de Francis Jammes et des notations de détails vivants toutes à son image... et à la louange de l'auteur.

Kalliphaë, par José Hennebicq. Conte antique où l'on voit la maîtresse morte revivre dans la beauté du marbre représentant Aphrodite, et Phidias, le sculpteur divin, renoncer, sur les conseils de Socrate, à aimer la beauté des femmes en leur corps périssable pour essayer d'immortaliser l'amour dans la beauté impérissable de l'art.

RACHILDE.

HISTOIRE, SOCIOLOGIE

Jean de la Poulaine : *Le Colosse aux pieds d'argile*, Plon, 3.50. — Eugène Aubin : *Les Anglais aux Indes et en Egypte*, Armand Colin, 3.50. — A. Vialatte : *Chamberlain*, préface de E. Boutmy, Félix Alcan, 1.50. — Cte Remacle : *Relations secrètes des agents de Louis XVIII à Paris, sous le Consulat*, Plon, 7.50.

Le Colosse aux pieds d'argile. — Le titre de l'ouvrage que M. de la Poulaine consacre aux gens et aux choses de l'Angleterre en indique l'esprit et les conclusions. L'auteur commence par s'élever, non sans raison, contre les écrivains voyageurs, qui croient avoir vu et compris, qui croient pouvoir apprécier un pays après la tournée la plus superficielle, et érigent en jugement leurs impressions ou sensations de promeneurs. M. de la Poulaine n'est pas dans ce cas : il déclare lui-même s'être trouvé dans une situation toute spéciale. Il a passé de longues années en Angleterre, vécu à la ville et à la campagne, écrit dans des revues anglaises, fait des cours et des conférences, fréquenté certaines classes de la société anglaise, vu de près certaines choses que le public en général a fort rarement l'occasion de rencontrer sur sa route.

Il faut croire que cette situation privilégiée a mis M. de la Poulaine à même de faire de bien fâcheuses remarques, car, de

bout en bout, son livre est une véhémente critique. A l'en croire, non les pieds seuls, mais tout le colosse serait d'argile plus ou moins coloriée, d'argile desséchée et friable que le moindre souffle ferait choir en poussière. Chaque chapitre du livre est consacré à une démolition particulière. L'Anglais des classes riches ou moyennes est un monstre d'orgueil ou simplement de vanité, de grossièreté et d'égoïsme, le peuple est au plus bas de la misère et de la dépravation, la morale n'est qu'hypocrisie, le gouvernement l'exploitation éhontée de la masse par une classe privilégiée, l'instruction publique très médiocre dans les établissements d'ordre supérieur, misérable dans les écoles destinées aux masses : l'agriculture est ruinée, le commerce en déclin, l'armée à peu près nulle, la marine elle-même un décor mensonger ; ses officiers sont mal instruits, son matériel très surfait, ses matelots en nombre insuffisant.

Bref, la puissance anglaise n'est que trompe-l'œil. Il est difficile que ce jugement ne décèle quelque parti pris. Certains passages permettent de supposer que l'auteur a souffert des procédés désobligeants de quelques Anglais discourtois, et que sa défiance éveillée l'a rendu plus pénétrant observateur du mal que du bien. A part les reproches qu'il est classique en France de faire aux institutions et au caractère anglais, on peut noter, dans l'ouvrage de M. la Poulaine, l'indication de quelques symptômes réellement inquiétants. Je ne parle pas du gouvernement organisé tout entier au profit d'une classe privilégiée : les gouvernements de tous les pays sont faits pour les gouvernants d'abord, pour les gouvernés ensuite s'il en reste : l'Angleterre ici est logée à la même enseigne que le reste du monde, et une réforme n'y est pas plus improbable qu'ailleurs. Seulement l'industrie accapare toutes les forces de la nation, et elle les use. Elle a tué l'agriculture, et il semble que le commerce maritime lui-même commence à recruter difficilement des équipages. Ceci au moment où le commerce grandissant de l'Allemagne enlève au commerce anglais d'exportation la situation privilégiée dont il a joui jusqu'à présent.

Les Anglais dans l'Inde et en Egypte. — M. Eugène Aubin, qui a vu également les Anglais à l'œuvre, soit dans une de leurs conquêtes déjà anciennes, soit dans un pays où ils ont supplanté des influences européennes antérieurement établies, M. Aubin n'a peut-être pas pour eux beaucoup de sympathie, mais sa malveillance est bien plus clairvoyante,

plus éloignée du systématique dénig rement, d'ironie plus discrète. Le livre est amusant à lire, à cause de la grande place laissée partout entre les lignes. Toutefois, l'auteur ne marchande pas son admiration à la méthode politique qui a permis à l'Angleterre de s'établir solidement aux Indes avec un nombre relativement minime d'occupants européens ; à l'habileté, faite de persévérance inlassable et de temporisation calculée, qui l'a mise graduellement à la tête de tous les services essentiels de l'Egypte.

Il a dessiné, avec finesse, la silhouette du fonctionnaire impérial, plus âpre, plus cassant que l'Anglais ordinaire, et à qui le besoin d'affirmer constamment la suprématie de race a donné une sorte de fièvre impérieuse.

Non sans dignité et par prétérition, M. Aubin rappelle l'effort des quatorze mille Français qui, pendant dix-sept ans, ont œuvré pour répandre au bord du Nil les idées et les usages de France. Il sait décrire, et bien des opinions toutes faites sur la chatoyante richesse de l'Inde disparaissent à la lecture de quelques chapitres. Mais lisez ces quelques lignes, et vous verrez si je m'exagère le goût de l'écrivain pour l'ironie tempérée.

« Dans un autre ordre d'idées, les Anglo-Egyptiens ont tenu à exercer sur la terre d'Egypte, où les avaient amenés les desseins de la Providence, l'apostolat traditionnel de leur race, au nom de l'humanité, de la civilisation et du christianisme. Dès le lendemain de l'occupation, un décret abolit l'usage de la courbache, et, si celle-ci est demeurée dans les mœurs, elle a du moins disparu de la loi. La corvée a été sinon abolie, — ce que les nécessités du pays en temps d'inondations ne permettaient guère, du moins réglementée et adoucie. La lutte pour la suppression de l'esclavage a été poursuivie avec une religieuse ardeur et quelques milliers d'êtres humains ont été arrachés à la douce et indolente servitude de la famille musulmane... Ce sont des réformes précieuses et seuls les sceptiques se permettront d'en sourire. »

G. Chamberlain. — En France, nous ne connaissons guère les hommes d'Etat étrangers qu'au moment où leur politique vient heurter la nôtre, et nous les jugeons à un point de vue tout national, sans rien soupçonner en général de leur caractère, et sans nous souvenir de leurs antécédents. Aussi doit-on accueillir avec grande faveur les monographies comme celle que M. Vialatte consacre à M. Chamberlain.

Bourré de faits présentés avec méthode, ce petit livre nous retrace la carrière de l'homme d'État anglais, divisée par étapes. Etape individuelle, où il fait sa propre fortune, lestement, dans l'industrie ; étape municipale, où, maire de Birmingham, il transforme la ville par l'application d'une sorte de socialisme local ; étape nationale où, arrivé aux affaires sous les auspices de Gladstone, il s'en sépare avec éclat dans la question du *Home rule*, et passe des libéraux aux conservateurs, sans cesser de poursuivre de radicales réformes ; étape impériale enfin, où sa politique de la plus grande Angleterre le désigne à tous les regards.

Cette politique d'une expansion toujours continuée, il la présente au peuple anglais à la fois comme la condition essentielle de son existence, comme un devoir, et comme une conséquence de la précellence de sa race. Car M. Chamberlain croit à la hiérarchie des races, et naturellement il assigne le premier rang à la sienne.

M. Vialatte se demande si le ministre des colonies doit être tenu pour un politicien ou pour un homme d'Etat. La différence n'apparaît pas bien clairement. Si un homme d'Etat était autre chose qu'un politicien qui réussit, combien de conducteurs de peuples pourraient mériter ce nom? L'auteur remarque avec raison que, du jour où la politique de M. Chamberlain prit son orgueilleux essor, elle fut plus nuisible que profitable au pays dont elle flatte l'orgueil collectif. Le rêve de l'hégémonie fut toujours néfaste aux peuples qui le rêvèrent, et nous avons vu, pour ne citer qu'un exemple, ce qu'il nous en coûta de nous être appelés la Grande-Nation. Poursuivi avec l'âpreté, le dédain des formes, la brutalité supérieure qu'il montre jusqu'ici, l'impérialisme de M. Chamberlain doit mener l'Angleterre à la guerre. Tout gouvernant qui envisage cette chance avec complaisance est un insigne malfaiteur. — Et l'an dernier, sans la sagesse et l'abnégation du ministre français qui, non d'un cœur léger, mais d'un cœur vaillant, se voua aux pires insultes pour sauvegarder la paix, la guerre éclatait entre l'Angleterre et la France, du fait de M. Chamberlain. Et il est fâcheux, quand on a débuté sous les auspices de Gladstone, de finir à la remorque de Bismarck.

Relations secrètes des agents de Louis XVIII à Paris sous le Consulat. — M. Remacle publie, d'après une copie qui est sa propriété personnelle, la correspondance du comté secret royaliste, qui renseigna Louis XVIII de 1799 à 1803.

Ce comité comprenait notamment Royer-Collard et l'abbé de Montesquiou. L'original des lettres est aux archives des affaires étrangères, qui le verrouillent. Emanant manifestement d'auteurs différents, ces lettres ne sont point signées.

M. Remacle ne s'est pas astreint à leur laisser leur forme, il les a fondues, disposées par chapitres, ordonnées chronologiquement. Le tout forme une gazette suivie, très variée, abondante en anecdotes piquantes. On voit tout de suite que la correspondance s'adressait à Louis XVIII. Les racontars croustillants, les cancans sur l'intérieur de la naissante cour des Tuileries, les potins des coulisses, la rivalité de Mlle Georges et de Mlle Duchesnois, tiennent au moins autant de place, davantage même, que les informations politiques et diplomatiques. Les mésaventures des gens bien nés qui se sont fourvoyés dans le régime nouveau sont une source inépuisable d'épigrammes. Au premier rang le mariage de Talleyrand. S'ils accueillent avec un manque voulu de critique les plus énormes accusations sur le régime nouveau, ces correspondants sont assez clairvoyants pour reconnaître que ce régime est solide, et point assez courtisans pour le dissimuler à leur roi. Ce n'est pas leur faute si celui-ci écrivit à Bonaparte la lettre ridicule qui lui fut inspirée par les conseillers du comte d'Artois. Les correspondants ne cessent d'insister sur le caractère tout monarchique du régime consulaire, sur la guerre continuelle à tout vestige de l'esprit révolutionnaire. Ce n'est pas désir de rappeler les Bourbons, mais ferme propos de se substituer à eux. A noter de curieux traits d'opposition, notamment celui de Moreau, qui, non content de refuser d'avance la Légion d'honneur, décore son cuisinier de l'ordre de la casserole, aux applaudissements de tous ses convives militaires. L'impression est que les nouveaux maîtres sont regardés avec envie, avec crainte, avec malveillance. Il faut savoir gré à M. Remacle de cette publication, qui n'embrasse qu'une année, et où on trouve sans doute un trait, une anecdote sur chacun des personnages connus de l'époque.

MARCEL COLLIÈRE.

PHILOSOPHIE

Nouvelles esquisses de Philosophie critique, par A. Spir; in-8, de 146 pp., Alcan, 5 fr. — *Essai critique sur l'hypothèse des Atomes dans la science contemporaine*, par A. Hannequin; in 8, de 452 pp., deuxième édition, Alcan, 7 fr. 50. — *Critériologie générale ou théorie générale de la certitude*, par D. Mercier; in-8, de

371 pp., Alcan, 6 fr. — *Pour l'Ecole laïque, conférences populaires*, par B. Jacob, avec une préface de F. Buisson ; in-16, de 191 pp., Edouard Cornely, édit., 1 fr.— *Revue philosophique de la France et de l'Étranger*, numéros de janvier à juin 1899; Alcan, 3 fr. le numéro. — *Pages choisies*, de Fr. Nietzsche, publiées par Henri Albert; in-8 de 374 pp., Société du Mercure de France, 3 fr. 50.

Dans un précédent compte rendu, il y a environ trois ans, j'ai déjà eu l'occasion de parler du philosophe russe African Spir, à propos de son principal ouvrage, *Pensée et Réalité*. Les **Nouvelles esquisses de Philosophie critique** sont une œuvre posthume de vulgarisation. C'est un résumé complet du système, destiné au lecteur français.

La philosophie de Spir procède à la fois de l'antique idéalisme et du rationalisme moderne. On y retrouve quelque chose de l'extrême hardiesse logique et de la subtilité dialectique qui ont immortalisé l'école d'Elée et qui ont élevé la pensée grecque jusqu'aux plus hauts sommets de l'abstraction que la Raison ait jusqu'ici atteints ; on y rencontre aussi l'austère inquiétude que le problème moral a mise au cœur de la pensée moderne, surtout chez les philosophes allemands.

Spir apparaît comme un Grec de la noble époque, qui aurait lu Kant, et dont la conscience morale, éveillée par le christianisme, entrerait en lutte avec l'impassible curiosité de l'instinct métaphysique. De ce perpétuel conflit, en une intelligence d'élite, est sortie une doctrine profonde, originale, sereine, avec cependant un arrière-fond d'amertume, de douleur et d'ironie. Est-ce parce que Spir fut, toute son existence durant, un incompris, ou bien parce que la période la plus féconde de son activité mentale coïncida avec de longues heures de maladie, car, à mesure que la lumière se faisait dans son esprit, la nuit de la mort entrait dans sa vie corporelle? Toujours est-il que jamais tentative d'explication intégrale de l'Univers ne fut plus inspirée par le sentiment de l'illogisme du réel et du scandale éternel du mal pour la pure intelligence. Les esquisses de philosophie critique en sont un témoignage éloquent, clair, sans les obscurités du jargon métaphysique. Ces dissertations sont précédées d'une intéressante biographie, due à la fille du philosophe, Mme Claparède-Spir, et qui est d'un haut exemple, en montrant combien les aptitudes spéculatives de ce rare esprit s'alliaient harmonieusement à une générosité de vrai philanthrope et à un désintéressement d'ascète.

§

L'Essai critique sur l'Hypothèse des Atomes, de M. Arthur Hannequin, vient d'être réédité, après quatre années seulement écoulées depuis la première édition, qui avait paru dans les *Annales de l'Université de Lyon*. C'est un succès légitime. Consacrée, comme son titre l'indique, à la critique de l'atomisme, cette longue et consciencieuse étude est un chef-d'œuvre d'analyse des théories de la science moderne, de l'analyse guidée par l'habitude de réfléchir non seulement sur les faits, mais aussi et surtout sur les idées directrices de l'investigation des faits. L'atomisme est, à n'en pas douter, l'expression la plus haute et comme l'âme de la science de la nature. Est-ce une hypothèse, sur laquelle repose la physique tout entière ; est-ce plutôt le résultat et la conclusion la plus certaine de la physique ? De toutes façons, les théories contemporaines sont d'accord avec l'histoire pour consacrer la prépondérance, dans le domaine scientifique, de l'hypothèse atomistique. C'est cette prépondérance, cette merveilleuse réussite de la physique sous l'égide de l'atomisme, que M. Hannequin s'est efforcé d'expliquer.

Il montre qu'un fait aussi constant que l'atomisme dans les théories les plus anciennes comme dans les plus modernes ne saurait être mis au compte du hasard, et qu'il faut qu'il ait ses raisons profondes dans la constitution de notre connaissance, si ce n'est dans celle de la nature elle-même. Mais cette dernière hypothèse est interdite au philosophe qui a renoncé depuis longtemps au réalisme naïf des premiers âges. Il reste donc que l'hypothèse des atomes est une hypothèse nécessaire, imposée à l'esprit par l'esprit lui-même et qui dérive de la constitution de notre connaissance. Mais la nécessité de cette hypothèse n'empêche pas qu'elle enveloppe des contradictions, insolubles tant qu'on reste sur le terrain de la science immédiate. Ces contradictions cependant ne sont point ici le signe de l'absurdité ; elles le seraient si l'atomisme, cessant d'être idéal et d'être une hypothèse, avait la prétention d'atteindre le réel, et si, voulant sortir des limites de la science, il aspirait à devenir une métaphysique. Mais l'atome est un concept ; il est, comme la ligne droite, comme la parallèle, comme l'infini des mathématiciens, l'objet d'une définition ; et, à ce titre, il a son droit d'entrée dans la science, fût-il la réunion de données inconciliables, pourvu qu'il soit utile à la représentation et à la déduction d'un nombre remarquable de propriétés.

L'atome est donc un concept et non une chose en soi. La conciliation des contradictions qu'il paraît envelopper doit être demandée à la métaphysique. La conciliation est possible, si l'on admet que l'atome n'est qu'un concept provisoire et relatif, qui peut conduire, au-dessus de l'espace et au-dessus du temps, aux unités véritables et aux activités réelles, dont les atomes ne sont que le reflet, c'est-à-dire aux monades et aux esprits, seuls éléments véritables du monde.

Tel est le résumé de cette thèse remarquable, dont la conclusion émane de Leibniz, mais d'un Leibniz qui aurait fait son profit du criticisme. Si l'on tient compte d'autre part de la multitude des faits et de la pénétrante critique des théories sur lesquelles elle s'appuie, on est conduit à estimer cette thèse, dans l'état présent de la science et de la philosophie, peut-être comme le dernier mot qui puisse être dit sur une question aussi complexe et aussi controversée.

§

M. D. Mercier, dont j'analysais ici récemment un travail sur les origines de la psychologie contemporaine, vient de publier le quatrième volume de son cours de philosophie à l'Institut catholique de Louvain. Il s'agit de la théorie de la certitude, ou **Critériologie générale**. Le problème est traité, ne l'oublions pas, par un des restaurateurs les plus éminents du thomisme, un des adaptateurs de la Somme à la pensée moderne. C'est ce qui explique son attitude peut-être intransigeante à l'égard du cartésianisme et surtout du kantisme. L'auteur, naturellement, se proclame partisan du dogmatisme sous sa forme la plus habituelle, sinon la plus surannée. La réalité objective de nos concepts ne fait pour lui aucun doute. Au principe de l'idéalité de l'espace et du temps, qui, de l'aveu de tous les disciples, directs ou indirects, de Kant, ruine cette réalité et constitue la proposition fondamentale de l'idéalisme contemporain, on oppose des arguments qu'il convient de laisser apprécier au lecteur : l'argumentation de Kant, selon M. Mercier, repose sur une confusion de l'espace *réel* et du temps *réel*, objets d'intuition, avec l'espace *imaginé* et le temps *imaginé*, objets de souvenir et auxiliaires immédiats des concepts. « Il y a une image confuse de l'espace, appelée espace *imaginaire*, que l'on a confondue avec la notion intellectuelle de l'espace réel. Il y à de même une représentation imaginative du temps qui devance l'application de la notion temporelle abstraite au cours réel des événements ; elle est

indépendante d'eux, mais elle n'est elle-même qu'une répétition affaiblie de nos perceptions. »

Inutile de discuter; l'auteur et les kantiens ne parlent pas le même langage. Toutefois, avec la meilleure volonté, je m'efforce de comprendre ce que peut bien être une image (?) confuse (??) de l'espace réel, et je n'y puis réussir. L'espace ne se définit pas, disent tous les géomètres au début des traités de géométrie, et les géomètres font autorité en la matière. Si l'espace ne se définit pas, par quels caractères distinguera-t-on l'indéfinissable imaginé de l'indéfinissable réel, et, surtout, à quoi reconnaîtra-t-on que l'imaginé est confus tandis que le réel est net? L'auteur n'oublie qu'une chose, c'est que l'espace est, par excellence, l'homogène et le continu, et qu'il ne peut y avoir deux sortes d'espace, l'un en dehors de l'autre, dont l'un serait l'image affaiblie ou confuse de l'autre, c'est-à-dire ne serait pas l'espace.

§

M. B. Jacob, professeur de philosophie au lycée de Brest, avait été chargé par la Ligue de l'Enseignement de faire des conférences à la population ouvrière de la ville et des communes environnantes sur des sujets de philosophie, d'histoire et de politique générales. Ce sont ces conférences qu'il a réunies en un petit volume intitulé **Pour l'Ecole laïque**. Il y y aurait beaucoup de bien à en dire. Je ne les mentionne que pour louer le sens pédagogique et le tact avec lequel l'auteur a su parler philosophie et morale indépendante devant un auditoire d'ignorants. Les questions les plus hautes et les plus vitales sont exposées en toute sincérité, sans qu'on s'aperçoive un instant de la difficulté, qui était énorme, d'aborder pareils sujets vis-à-vis d'esprits qui ne les ont peut-être jamais soupçonnés. Nul art d'accommodation, nul art d'éluder ou d'atténuer les problèmes. Rien qu'une franchise absolue, qui, d'après ce que j'ai appris, a produit une impression immense. Il est à souhaiter que, non seulement, M. Jacob continue ses conférences, devant un public de plus en plus nombreux, mais, de plus, que ses collègues des autres villes imitent son exemple si encourageant. Les conférences « pour l'Ecole laïque » rappellent en plus d'une page, dit avec raison M. Buisson, l'immortel *Discours à la Nation allemande*, de Fichte. On ne saurait en faire un plus juste et plus éloquent éloge. Dans sa conférence sur « la Pensée libre », notamment, M. Jacob a dit

tout ce qu'il y avait à dire, et comme il convenait de le dire. La résumer serait l'affaiblir, ainsi que les autres conférences. Aux instituteurs et à tous ceux qui s'adressent au peuple, soit en éducateurs, soit en révélateurs des vérités réservées malheureusement jusqu'ici aux privilégiés de l'instruction, je recommande instamment la lecture de cet admirable petit recueil. Ils y trouveront un programme, une méthode, et, mieux encore, un exemple.

§

La **Revue Philosophique**, publiée sous l'éminente direction de M. Th. Ribot, offre comme toujours un heureux mélange d'articles de philosophie pure, de travaux d'érudition, de recherches expérimentales, la plupart originales, dans le champ si fécond de la neuro-physiologie et de la psycho-physique, et enfin d'aperçus théoriques de biologie générale. Dans les six premiers nos de cette année, on remarquera particulièrement les études : de M. Boirac sur les *Phénomènes chyptoïdes*, très judicieuse application de la méthode expérimentale et de la critique rationnelle aux phénomènes du somnambulisme et du spiritisme ; de M. Le Dantec sur la *Théorie biochimique de l'hérédité ;* de M. Alfred Fouillée, sur la *Psychologie religieuse dans Michelet;* de M. Goblot sur *Fonction et Finalité,* excellente étude de philosophie des sciences, sur la logique propre de la science biologique, où l'on montre que la notion de fonction ne se comprend pas sans celle de finalité et qu'il y a une induction téléologique, qui n'est pas strictement l'induction baconienne, qui est plus complexe plus difficile, peut-être plus contestable, qui est une synthèse au lieu d'une analyse et qui est le propre des sciences biologiques; enfin, de M. Philippe sur la *Conscience dans l'anesthésie chirurgicale*, qui met en question la relation de la conscience psychologique à la mémoire.

§

Le Recueil de **Pages choisies** de Nietzsche, que vient de publier M. Henri Albert, est une sélection habilement pratiquée à travers l'œuvre entière du philosophe moraliste. Peut-être a-t-elle le défaut de faire trop crûment ressortir, par le rapprochement de textes qu'il faudrait ne considérer qu'à leurs distances respectives sur la ligne brisée de l'évolution nietzschéenne, la multiplicité des contradictions qu'enveloppe cette doctrine heurtée et bigarrée. Mais le plaisir esthétique n'en est pas

diminué. Chez Nietzsche, ce n'est point « l'esprit », mais « la lettre », qu'il faut comprendre. Son savant traducteur et disciple croit, lui, à la doctrine nietzschéenne. Il pense qu'elle a jeté *les bases d'une culture nouvelle.* Je suppose qu'elle est surtout un événement en matière de style et de technique littéraire, ce qui n'est pas si peu qu'on croit.

LOUIS WEBER.

PSYCHOLOGIE

F. Rauh : *De la méthode dans la psychologie des sentiments*, in-8°, 5 fr. (Alcan). — G.-L. Duprat : *L'Instabilité mentale*, in-8°, 5 fr. (Alcan). — Dr Eugène Bernard-Leroy : *L'Illusion de fausse Reconnaissance*, in-8° (Alcan). — Dr Maurice de Fleury : *L'Âme du criminel*, in-18, 2 fr. 50 (Alcan).

De la méthode dans la psychologie des sentiments. Sous ce titre, M. Rauh nous présente une série d'études qui fournissent « quelques exemples à l'appui d'une méthode ou d'une certaine absence de méthode, diront ironiquement quelques-uns », que l'auteur estime nécessaire en psychologie. « Il nous paraît, en effet, ajoute-t-il, qu'il n'y a pas de science, pas de méthode universelle, mais seulement une attitude scientifique universelle. Un état d'esprit commun peut conduire dans des recherches diverses des esprits également scientifiques à des méthodes précisément contraires. On a confondu longtemps avec l'esprit scientifique même la méthode de telle science en raison des résultats précis où elle conduisait. Les sciences du monde extérieur sont ainsi devenues le seul type de *la science.* » Et cependant « il n'est pas prouvé... que l'on ne puisse apporter, dans l'application de deux méthodes différentes à deux ordres de sciences, le même esprit scientifique... Il y a... une attitude de l'esprit à l'égard de la nature qui est commune à tous les savants. Ici, comme en bien d'autres domaines, l'unanimité doit être cherchée non plus dans la matière, mais dans la forme de la connaissance ; elle doit se spiritualiser en quelque sorte. C'est ainsi que les âmes tendent de plus en plus à s'unir moins dans un dogme, que dans le respect de leurs dogmes respectifs. » Cette formule se précise plus loin : « Il faut que la science de l'âme, par le contact même de la science physique, apprenne de celle-ci le véritable esprit scientifique, qui ne consiste pas dans l'application de tel ou tel procédé de recherche ; mais dans une certaine *attitude à l'égard des choses.* Cette attitude peut se résumer d'un mot : *la soumision au*

fait. » Partant de ce principe, et se plaçant nettement sur le terrain du positivisme critique, M. Rauh, non parfois sans quelque justesse, fait le procès de la plupart des psychologues qui ont trop sacrifié à ce qu'il nomme la « dialectique empirique ». Il montre ensuite de quelle façon il comprend que l'on use scientifiquement des théories psychologiques. Le reste de l'ouvrage est consacré à l'application de sa méthode à la psychologie des sentiments : c'est ainsi que tout un chapitre, classification et genèse des sentiments, constitue surtout un essai de classification systématique des théories relatives aux sentiments. L'éclectisme de l'auteur les admet également toutes, sans en préférer aucune. « Les théories sont ici des modes d'explication vérifiables ou simplement utilisables, dans des limites restreintes. » Elles sont considérées comme des coordinations de « lois de détail » ; et, selon l'auteur « il ne faudrait pas proposer de système, mais des synthèses limitées, des lois de détail... La psychologie ne peut et ne doit dès lors présenter qu'un aspect chaotique. »

Si l'on peut trouver qu'à condamner ainsi les efforts tentés pour mettre un peu d'ordre dans ce chaos, auquel M. Rauh désire réduire toute psychologie — elle deviendrait alors le trop exact reflet de son objet — l'auteur semble condamner en même temps sa méthode, l'on n'en doit pas moins reconnaître que, malgré son désir d'utiliser même la psychologie traditionnelle, — et peut-être ce désir explique-t-il jusqu'à un certain point la vivacité des attaques dirigées contre la psychologie physiologique et expérimentale — beaucoup de ses enseignements, de ses critiques elles-mêmes sont à retenir, et que le volume tout entier enfin sera toujours lu avec intérêt et profit.

C'est dans un esprit voisin de celui de M. Rauh, que M. G.-L. Duprat a traité l'**Instabilité Mentale**, essai sur les données de la psycho-pathologie. Toutefois prévient-il le lecteur qu'il n'entend pas « tant faire œuvre de science que critiquer les résultats scientifiques et examiner les principes premiers de chaque science particulière pour lui donner un fondement philosophique ». Aussi ne s'adressera-t il qu'à la seule psychologie pour établir la thèse qu'il applique à tous les phénomènes psycho-pathologiques, se proposant de montrer « la nécessité de rendre à la psychologie ce qui lui appartient vraiment : l'étude de certains faits, de certaines maladies que la biologie seule ne permet pas de comprendre ».

Ce qu'entend l'auteur par *instabilité mentale* n'est pas ce

que les médecins désignent par les mêmes mots, et qui semble n'être « qu'une espèce dans le genre qui comprendrait aussi l'hystérie et la neurasthénie ». M. G.-L. Duprat se propose au contraire d'en faire « *la caractéristique du genre entier*, dont les psychopathies actuellement distinguées par les médecins et les psychologues constitueraient les diverses espèces » et de « montrer que l'instabilité psychologique peut être primitive et engendrer les désordres de la sensibilité et de la motilité au lieu d'être engendrée par eux ».

La thèse de M. G.-L. Duprat offre donc cette originalité qu'au rebours de la plupart des médecins et des psychologues, elle transporte le mode d'explication psycho-pathologique de l'ordre spatial à l'ordre de la succession. L'auteur oppose en effet à la théorie de la désagrégation mentale de M. Pierre Janet l'impossibilité d' « admettre qu'il y a en nous une seule activité mentale formant tantôt une synthèse et tantôt plusieurs, indépendantes les unes des autres », rejetant la notion de désagrégation, au domaine purement physiologique, de même qu'il critique également la conception de M. Grasset ramenant tous les troubles de l'esprit à l'automatisme. Ces systèmes *spatiaux*, si l'on peut dire, étant éliminés, et M. G.-L. Duprat ayant établi par ailleurs « que le devenir mental, parce qu'il doit être systématique, est exempt de solutions de continuité ; qu'il tend par tous ses moments à réaliser un caractère posé dès les premiers temps de l'existence et sans cesse affirmé », caractérise ainsi le phénomène mental morbide : « *un moment ou une série de moments conscients qui, par la discontinuité de l'évolution psychique, manifeste la loi d'instabilité mentale* AU DÉTRIMENT *du devenir systématique d'une personnalité.* »

Toutefois si, pour l'auteur, l'explication générale des phénomènes psycho-pathologiques « doit être purement psychologique, car elle a pour fondement la loi d'instabilité mentale », les explications particulières à chacune des formes morbides demeurent « nécessairement psycho-physiologiques par suite des troubles somatiques consécutifs au trouble mental et provoquant à leur tour de nouveaux désordres physiologiques ». A ce double point de vue, il étudie la pathologie des fonctions mentales, soit l'instabilité dans les faits d'intelligence, les tendances, les émotions, l'activité ; et la pathologie de la personnalité, où il envisage successivement les maladies de la personnalité, la stabilité morbide, les psychopathies selon le sexe, la fonction et l'âge.

Une dernière partie est consacrée à l'esquisse d'une thérapeutique mentale et d'une « pédagogie préventive ».

Malgré le talent dépensé par l'auteur à vouloir attribuer à l'investigation psychologique, non pas une valeur que personne d'ailleurs n'a jamais songé à contester, mais une sorte de priorité nécessaire sur l'investigation biologique, dans l'étude des troubles mentaux, il semble qu'il n'ait pas entièrement réussi à démontrer cette nécessité. La loi d'instabilité mentale qu'il nous propose comme explication d'ensemble, comme un principe psycho-pathologique, fondée sur cette tendance qu'a l'esprit à varier sans cesse, demeure trop générale pour ne pas s'appliquer aussi bien au normal qu'au pathologique, et au surplus ne saurait, dans les cas divers formant les parties de cet ensemble, se passer au moins de commentaires physiologiques. M. G.-L. Duprat l'a, du reste, reconnu implicitement, puisqu'il s'est vu contraint, d'une part, de recourir pour définir le phénomène morbide, au concept d' *utilité* (1), étranger à sa loi, et, que d'autre part, dès qu'il aborde un phénomène particulier, ses explications deviennent, selon son expression, « nécessairement psycho-physiologiques ».

D'ordre moins général est le livre de M. Eugène Bernard-Leroy : L'**Illusion de Fausse Reconnaissance**. Ce phénomène, déjà étudié sous des noms divers, et pour l'explication duquel les théories les plus hypothétiques et les moins vérifiables, depuis le « manque de synergie dans les centres cérébraux » (Fouillée), jusqu'à la « télépathie » (Lalande) ont été formulées, est celui auquel Dickens fait allusion dans le passage suivant de *David Copperfield :* « Nous connaissons tous par expérience ce sentiment qui nous envahit parfois, que ce que nous sommes en train de dire et de faire a déjà été dit et fait antérieurement, il y a longtemps ; que nous avons été entouré déjà par les mêmes figures et les mêmes objets dans les mêmes circonstances. » L'auteur a procédé à une enquête dont il publie les réponses, qui, malheureusement, ne permettent pas encore un essai définitif d'interprétation. L'ouvrage reste donc purement documentaire.

(1) On remarquera en effet, dans cette définition citée plus haut, que « la discontinuité de l'évolution psychique » ne suffit pas à caractériser le fait pathologique, puisque cette discontinuité pourrait s'entendre du sommeil et du repos. Le seul terme efficace est celui d' « *au détriment* du devenir systématique d'une personnalité » impliquant une idée de nuisance et par conséquent le concept d'*utilité* que nous avons nous-même déjà proposé comme le critérium du fait pathologique.

A un point de vue analogue, nous signalerons l'**Ame du Criminel**, du Dr Maurice de Fleury, qui contient, outre une claire analyse des doctrines les plus récentes sur la criminalité, l'exposé de leurs bases, anatomo-physiologiques ou psycho-physiologiques, et un ensemble de vues pratiques, choisies parmi celles le plus immédiatement réalisables.

GASTON DANVILLE.

SCIENCE SOCIALE

Aube de siècle, par Angot des Rotours, Perrin. — *Ouvriers et paysans depuis sept siècles*, par G. d'Avenel, Colin. — *A quoi tient la supériorité des Français sur les Anglo-Saxons*, par Anold, Fayard. — *Les guerres et la paix*, par Charles Richet, Schleicher. — *Le militarisme et la Société moderne*, par G. Ferrero, Tresse et Stock.

Les autres temps ont-ils été aussi enfantins que le nôtre? Les hommes de 1295 ou de 1497 ont-ils eu un état d'esprit fin-de-siècle, et ceux de 902 ou de 1701 ont-ils éprouvé cette sorte d'allégresse rajeunie que nos pères du Consulat semblent bien avoir connue, et que nous allons peut-être ressentir à notre tour dans un an ou deux ans, en savourant cette **Aube de siècle** que salue M. Angot des Rotours? Dans tous les cas, ces étapes fictives du Temps sont propices aux examens de conscience, et s'ils étaient sérieux et féconds, il faudrait regretter qu'on ne puisse, comme dit la chanson, « fêter les centenaires au moins tous les vingt ans ». Le livre de M. Angot des Rotours est un de ces examens-là. Tour à tour l'auteur étudie le trouble social et le conflit des intelligences, le progrès de la concorde et le progrès de la compréhension, et sa conclusion est un acte de foi dans la vitalité du christianisme, seul dépositaire, à ses yeux, de l'espoir et de la joie, sans quoi aucune civilisation ne peut durer. Mais de pareils livres sont moins à analyser qu'à lire; là où de plats bavards ne pourraient enfiler qu'un chapelet de banalités décourageantes, d'autres savent enchaîner de sages considérations et de profondes études. Je n'ai pas besoin de dire dans quelle catégorie se range M. Angot des Rotours. Ceux qui partagent ses idées liront son livre avec une joie orgueilleuse; ceux qui les désapprouvent ne pourront pas ne pas rendre hommage à sa largeur d'esprit, à sa variété de connaissances et à sa sincérité de bon vouloir social.

§

En tous cas, si ce siècle écoulé a été dur pour nous, d'au-

tres jadis furent plus durs pour nos pères, et la douce France s'en est relevée. C'est la réflexion qu'on fait en lisant les **Ouvriers et paysans depuis sept siècles**, suite du résumé que M. G. d'Avenel fait de son gros ouvrage : *Histoire économique de la propriété, des salaires, des denrées et de tous les prix de 1200 à 1800*. Les calculs de cet auteur ont été, on le sait, assez vivement critiqués, mais lui-même a critiqué ses critiques, de sorte qu'il n'est pas défendu d'accepter, au moins *grosso modo*, ses conclusions. De celles-ci, il résulte d'abord que les prix n'ont jamais cessé d'avoir une vie libre et de se moquer des mesures officielles, ensuite que leurs variations n'ont jamais été signes de prospérité ni de misère ; le bien-être social, depuis l'origine des temps jusqu'à nos jours, a tenu à un équilibre fort délicat entre la population et le territoire ; on s'est trouvé malheureux quand la population a augmenté trop vite, et à l'aise quand elle a baissé, même par suite de guerre ou de peste, d'où cette conséquence que la grandeur nationale a souvent été en raison inverse de la satisfaction privée. Aujourd'hui, il n'en est plus de même, car la science a changé les choses et a permis à la population de se libérer de son lien avec le sol ; le malheur pour la France est que cette nouveauté a coïncidé avec une période de dépopulation pour nous et de surpopulation pour nos voisins. Mais ce n'est pas une raison, vive Dieu ! pour se lamenter et s'interroger avec angoisse : Sommes-nous en décadence ?

§

A cette question, M. Anold répondrait certainement non ! puisqu'il intitule, avec une heureuse crânerie, son livre : **A quoi tient la supériorité des Français sur les Anglo-Saxons**. C'est, on le devine, une réponse au manifeste de M. Demolins, et même une réponse directe, puisque, pendant la première moitié du livre, l'auteur s'attache pas à pas à l'ouvrage de son adversaire qu'il déchiquette à belles dents et avec une joie visible « comme singe desmembrant escrevisses ». A ne rien céler, j'aurais préféré que les réfutations fussent disséminées au cours de la seconde partie, qui passe en une revue rapide mais savoureuse les principaux prodromes et « postdromes » du mal dont nous souffrons. (Ah ! si la prochaine édition du livre pouvait porter pour épigraphe : « Le mal dont nous souffrons s'est enfui comme un rêve ! ») Mais l'effet produit aurait été moins intense, et si M. Anold tenait à écraser M. Demolins plus qu'à réconforter ses com-

patriotes, cela étant d'ailleurs le meilleur moyen d'obtenir ceci, il a eu raison de faire comme il a fait.

Ayant ici même consacré un assez long article au livre de M. Demolins, je ne m'étendrai pas sur sa réfutation par M. Anold avec qui je suis heureux de me trouver pleinement d'accord. Je vais même jusqu'à me demander, dans ma frénésie conciliatrice, si le réfuteur et le réfuté sont aussi loin l'un de l'autre qu'ils le pensent, car d'une part M. Anold reconnaît que nous aurions à imiter les Anglais sur bien des points, et par contre M. Demolins ne nie pas la réciproque, et proclame qu'il n'exalte les Anglais que pour exciter les Français. Tout le monde pourrait donc s'entendre, mais les coups de griffe n'en sont pas moins de bonne guerre, et il faut avouer qu'on sourit toujours de voir égratigner les gens si sûrs d'avoir la vérité en poche ; or M. Demolins est un peu trop de ceux-ci.

Dans sa seconde partie, M. Anold passe à la visite les mœurs publiques et les mœurs privées et son diagnostic est dur, sinon induré ; « le mal dont nous souffrons » n'est peut-être pas incurable, mais il est tenace, il exige des régimes persévérants et des ordonnances inexorables. (Jusqu'ici nous n'avons eu que des régimes parlementaires et des ordonnances de non-lieu.) Tout ce que l'auteur dit du personnel politique, de l'administration, des journalistes, des fonctionnaires coloniaux est non seulement juste, mais encore, qu'on me passe l'expression, « sue la compétence ». M. Anold— nom de guerre — doit cacher un observateur riche d'expérience personnelle. Le seul reproche qu'on pourrait faire à toute cette partie est d'être trop brève ; si l'auteur connaît aussi bien tous ces milieux, la Presse, le Parlement, les colonies, il aurait dû ouvrir là les écluses, quitte à ne doucher M. Demolins que d'un jet raréfié. Quant à ce qu'il dit des mœurs privées, j'aurais de plus graves réserves à faire, moins à propos du livre en question que du précédent, l'*Eternelle ennemie*, où il me semblait vraiment bien dur pour le sexe auquel nous devons Clara Ward ; il est vrai que le fait de consacrer un livre entier à nos sœurs, même pour les flageller (et puis certaines aiment ça), prouve du moins chez l'auteur l'absence de ce que toutes haïssent le plus, l'indifférence.

Pour terminer, M. Anold scrute le péril anglais, le péril de guerre. Ici son pronostic est rassurant. Si la France avait assez de sang-froid pour tenir longtemps la défensive, laisser la flotte anglaise s'user en croisières, blocus, bombarde-

ments ou débarquements, et profiter du moment favorable pour offrir le combat à égalité, nos unités navales étant meilleures, ou ruiner le commerce anglais par la course, la victoire serait nôtre. Et cela est possible. Je fus même longtemps de cet avis. Un débarquement n'est pas à craindre, et un bombardement est peu de chose; nos flottes concentrées à Brest et à Toulon sont garanties ; un simple croiseur au dehors suffit à faire monter énormément les assurances, et quelques prises heureuses à paralyser le commerce; l'Algérie est aussi peu vulnérable que la France; nos trois grandes colonies (Soudan, Madagascar, Indo-Chine) devraient résister plusieurs années, et même ne pas succomber. Enfin, d'une part les sous-marins peuvent changer du tout au tout la situation des flottes, et, d'autre part, une descente en Angleterre est relativement facile; la flotte anglaise, eût-elle mille navires, ne peut pas couvrir dix mille kilomètres carrés, et la nôtre peut jeter cent ou cinquante mille hommes en face; dût-on sacrifier cinquante mille hommes pour passer (telle seule bataille de 1870 en coûta presque autant).

Et voilà que je ne suis plus aussi sûr. D'abord la construction d'une flotte capable de jeter 100.000 hommes dans la grande île, ou dans la mer, demanderait bien trois ou quatre mois. Or en ce laps de temps l'Angleterre peut établir la conscription, armer, équiper et instruire suffisamment tous ses adultes et écraser nos 100.000 débarqués sous une masse d'un million de recrues bien encadrées. Même vainqueurs, que feraient ces 100.000 hommes avec les maladies, les batailles, les garnisons qui en mangeraient vite le quart ou le tiers, quand on voit que les Allemands ont dû faire entrer en France plus d'un million d'hommes pour maintenir le pays vaincu et saigné à blanc? Les colonies résisteraient longtemps sans doute, mais c'est un principe que toute place assiégée et non secourue est prise; l'Algérie elle-même, avec une insurrection judéo-arabe, qui ne manquerait pas, succomberait. La guerre de course ? illusion ; d'abord elle n'est possible qu'à des croiseurs à grande vitesse, le temps des petits corsaires est passé; tout croiseur sorti serait pourchassé à fond (les Anglais ont déjà organisé un plan de chasse) et finirait tôt ou tard par être pris; si les croiseurs se réunissaient en escadre, ils en viendraient aussi à être atteints, puisqu'il leur faut se ravitailler en charbon sur un petit nombre de points, et atteints, coulés ; pour nos cuirassés, même vainqueurs d'une première et d'une seconde

escadre anglaise, ils se trouveraient, à moitié démolis, devant une troisième qui en aurait raison. Et quant aux pertes d'argent, jamais elles ne seraient suffisantes pour amener l'Angleterre à la paix; elle a dépensé 22 milliards pour abattre Napoléon Ier, elle irait jusqu'à cent milliards, aujourd'hui, d'autant que nos dépouilles paieraient.

Restent sans doute les sous-marins, l'aléa de toute guerre, les possibilités imprévues (pourquoi pas une sécession de l'Irlande, une révolte des Indes, une marche de nos troupes du Tonkin sur le Gange, de nos troupes d'Algérie sur l'Egypte, 3.000 kilomètres de voie Decauville, cela peut se faire en trois mois, etc.). Toutes choses qui devraient donner à réfléchir à nos bons voisins. Même vaincu, écrasé, un pays peut faire beaucoup de mal. Supposez que l'Espagne, après Cavite et Manille, ait poursuivi la guerre et obligé l'Amérique à continuer, en comptant avec elle, les opérations militaires qui durent encore aux Philippines. Supposez que, même après la perte complète de ces Philippines (qu'elle n'aurait peut-être pas perdues) et de Cuba (par le mal qu'avait donné aux Américains le canton de Santiago, on peut juger de ce qu'aurait coûté la Havane et le reste), elle se soit obstinée; la gêne pour les Etats-Unis aurait été telle qu'ils auraient essayé un débarquement en Espagne, lequel aurait été désastreux pour eux, ou auraient offert la paix à des conditions bien meilleures. La France devrait agir ainsi, et si la guerre éclatait avec l'Angleterre, poser ce principe que, de sa part, la guerre ne finirait *jamais*. On verrait alors qui se lasserait le premier. Peut-être les Anglais se disent-ils tout cela, et ne crient-ils si fort que pour prévenir bien des choses.

Ont-ils *bluffé* lors de Fachoda? Là aussi j'ai changé d'avis. Avant Fachoda j'aurais dit oui; cependant j'avoue que je crus à la sincérité du souffle belliqueux des jingoes. Maintenant, je reviens à mon ancienne opinion; seulement je crois que le *bluff* a été supérieurement joué; en tenant bon, nous aurions gardé le pays des rivières, l'Angleterre se serait contentée de la satisfaction d'amour-propre, et du Nil; elle ne tenait au Bahr-el-Gazal que pour pouvoir l'échanger avec le Congo contre la bande de 25 kilom. qui lui permettra de faire le chemin de fer du Caire au Cap. Nous aurions pu, peut-être, à ce prix, non seulement garder le Bahr-el-Gazal, mais même obtenir carte blanche au Maroc; dans tous les cas, nos gouvernants sont inexcusables de n'avoir pas mis cette compensa-

tion à notre abandon de ce pays des rivières qui est la région la plus riche de l'Afrique et où, d'après Reclus, cinquante millions d'hommes vivraient à l'aise.

Me voilà bien loin, en vérité, de M. Anold. Loués soient les livres ainsi suggestifs et ainsi, d'ailleurs, réconfortants. Oui, voilà assez longtemps qu'on nous la fait avec la supériorité des Anglo-Saxons! C'est la vieille chanson qui a raison : M... pour le roi d'Angleterre — Qui nous a déclaré la guerre!

§

Justement voici M. Charles Richet qui traite, mais *sub specie philosophiæ*, cette question de la guerre dans son éloquent et sincère livre **Les guerres et la paix.** Les apôtres de la paix universelle sont des âmes généreuses, mais simplistes. Qu'un champ de bataille soit un spectacle affreux, rien de plus certain. Mais là n'est pas la question. Toute guerre est-elle abominable? M. Charles Richet ne le dirait pas, puisqu'il approuve les guerres défensives. Et du coup c'est la porte ouverte à toutes les discussions, car quel peuple ne croit pas se défendre quand il attaque? M. Charles Richet le prouve lui-même, puisqu'il trouve justes les guerres de la Révolution qui ont été bel et bien engagées par nous, tout comme les guerres de l'Empire qu'il condamne. Soyons plus philosophes. La guerre est un mal et la paix est un bien; oui, mais pas d'une façon absolue; il se peut que la guerre réalise le bien, et que la paix laisse faire le mal; ce bien et ce mal sont au-dessus, dans l'esprit de bonté ou de méchanceté qui peut se cacher sous la paix comme sous la guerre. Et certainement mieux vaudrait ne pas poursuivre la paix si elle était la rançon de la liberté, ou se résigner à la guerre si elle devait accroître l'héroïsme. Je suis persuadé d'ailleurs que M. Charles Richet est de cet avis, comme je suis du sien quand il stigmatise les massacres inutiles et féroces. Mais ces massacres ne diminuent-ils pas ? qui sait si, en dépit de ses 15 millions de cadavres, notre XIX^e^ siècle n'a pas été un siècle pacifique? Il l'a été certainement si on défalque de ce chiffre effroyable les 8 millions de vies humaines qu'a coûtées la dure épopée napoléonienne, et si on réduit fortement le chiffre, qui me semble bien exagéré, de 4 millions donné par M. Richet pour les guerres hors d'Europe.

§

Le militarisme n'en est pas moins un grand mal pour nous

tous, comme le dit M. Ferrero, dans un livre intitulé précisément : **Le militarisme et la Société moderne.** — On comprend qu'il soit surtout mal vu des Italiens. Par pure vanité, l'Italie s'est forgé un formidable outil militaire, d'où des charges excessives, et ne pouvant l'utiliser en Europe a voulu s'en servir en Afrique, d'où des déboires excessifs aussi. Mais est-ce une raison pour chercher noise à la nation-sœur? M. Ferrero nous la baille belle en opposant l'âme pacifique de l'Allemagne à l'esprit chauvin de la France, en découvrant que la guerre de 1870 porta un grand coup au militarisme européen (nous qui pensions, âmes naïves, que c'était juste le contraire !) et en couvrant de fleurs la civilisation anglo-saxonne, qui pourtant, si elle n'est pas militariste, est diantrement militaire et prête à partir en guerre pour Cuba aussi bien que pour Fachoda. Voilà, entre parenthèses, qui gêne un peu l'axiome de l'auteur qu'il n'y aura plus de guerres maintenant que les pays européens sont menés par des groupements sociaux de travailleurs et non par des oligarchies de sybarites oisifs. C'est sans doute une oligarchie de ce genre qui gouvernait la France sous le règne de Napoléon III, pour qui M. Ferrero est si sévère. « Il importe peu, dit-il, que ce gouvernement ait parfois, comme en 1859, suivi un but de progrès (vraiment cela importe-t-il si peu?). Car ce n'est pas dans ce but qu'il fit tant d'autres guerres (vraiment encore?).» Certes, M. Ferrero a le droit de caresser « la douce idée » que son pays supplante bientôt le nôtre à la tête de la civilisation latine, mais, tout de même, nous aurions souhaité plus de tact dans l'âme de ce champion de M. Dreyfus (car il l'est, vous n'auriez pas voulu qu'il ne le fût pas !). Je laisse de côté l'autre manie de l'auteur, son anti-cléricalisme ; par sa bonne volonté en cette matière, M. Ferrero rappelle M. Henry Bérenger.

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

L'art monumental au Salon (2e article) : *Les Thermes d'Augusta Trevirorum*, par M. Boutron ; — *L'abbaye de Redon* et *l'église de Triel*, par M. Balleyguier ; — *Le château de Gelnhaussen* et *l'église Saint-Sauveur de Dinan*, par M. Chaussepied ; — *La cathédrale de Rodez* et *la Convertoirade*, par M. J. Pailhès ; — *Sainte Wandrille de Fontenelle*, par M. Sainsaulieu ; — *L'abbaye de Longpont*, par M. Ernest, — et la sixième tête de saint Denis l'Aréopagite.

L'envoi de M. Boutron concernant les *Thermes de Trèves* est un des plus importants du Salon d'architecture : réunies dans dix-huit cadres, ses planches de relevé et de reconstitution ont été fort heureusement accompagnées d'une notice manuscrite, — attachée à la cimaise comme la cuillère des plus basses gargotes, ô sainte confiance ! — qu'élucident des plans de détail, des dessins et des photographies, et par laquelle nous pouvons nous rendre compte à la fois des dispositions intimes du monument et du travail énorme que dut coûter l'essai de restauration auquel s'est intéressé l'auteur. Les thermes de Trèves, en effet, ne sont plus aujourd'hui que de vagues ruines, des collines de débris dans le faubourg Saint-Barbara, — où l'on reconnaît évidemment le tracé de certaines salles, quelques couloirs, des fondations et des piles, çà et là des dallages et les emplacements multiples d'une vaste construction, mais qu'il est fort difficile sur le seul « état actuel » de se figurer autrement. Les plus hauts murs demeurés debout, dit lui-même M. Boutron, ne dépassent guère $2^{m}50$. — La destination du monument auquel ces ruines appartiennent fut, d'ailleurs, très longtemps incertaine. On mentionnait volontiers à Trèves des ruines romaines telles que la *Porta Nigra*, la basilique et le palais de Constantin ; on déblaya des arènes, vers 1816 ; mais des ouvrages estimés tels que celui de Schayes (*Histoire de l'architecture en Belgique*) nomment à peine, d'après le jésuite Brower et Wiltheim, les débris qui nous occupent, et seulement comme ceux d'un « arc de triomphe ayant appartenu à quelque édifice public ». Au XVII^e^ siècle, toutefois, ces ruines étaient encore importantes ; elles étaient réparties en plusieurs groupes avoisinant la Moselle, et le plus considérable (l'arc de Wiltheim, qui était en réalité le *calcadarium*) fut détruit en 1610 pour fournir des matériaux à la construction d'un collège. Depuis, et dès le XVIII^e^ siècle, on entreprit des fouilles, et si tout l'espace autrefois occupé par les Thermes de Trèves n'est pas complètement exploré encore, on en a reconnu du moins les parties principales ; on en a levé le plan, étudié les allures et les dispositions essentielles. M. Boutron a pu, ainsi, profiter d'un certain nombre de publications locales et des travaux de plusieurs archéologues allemands ; il s'est aidé de dessins et de descriptions que conserve la bibliothèque de la ville, et s'il faut rendre justice à sa sagacité comme à la valeur architecturale de ses restitu-

tions, il est permis seulement de regretter qu'un effort si considérable se soit porté sur un monument n'ayant pas un intérêt artistique plus véritable.— On nous comprendra mieux si nous ajoutons que les Thermes de Trèves ne remontent point au delà du IVe siècle ; peut-être même, « d'après le style grossier et presque barbare dans lequel ce monument était construit », dit l'ouvrage de Schayes, faut-il le reporter à l'époque de Valentinien et de Gratien, c'est-à-dire tout à la fin du IVe siècle et à la plus basse époque de l'architecture romaine. Il était fait de pierre à chaux et de briques. Ses dispositions principales semblent correspondre, dit M. Boutron, à celles observées dans les Thermes de Titus, de Caracalla ou de Dioclétien. Les bains froids se trouvaient au nord et comprenaient une vaste piscine entourée de portiques et deux séries de salles (*apodyteriums*, *frigidariums*) formant deux ailes et réservées d'une part aux femmes, de l'autre aux hommes. En suivant l'axe des ruines, on traversait ensuite la *cella media*, le *sudatorium*, qui avait en plan la forme d'une croix grecque ; enfin on arrivait au *calcadarium ;* des petites salles, de destination diverse, et des cours se répartissaient en deux divisions consacrées, de même que dans les bains froids, aux hommes d'un côté, aux femmes de l'autre, et achevaient de former le parallélogramme immense des constructions. Un mur environnait l'ensemble, et le *calcadarium* formait la façade à l'opposite de la piscine. Les salles centrales : *sudatorium*, *calcadarium*, *cella media*, paraissent avoir été communes aux deux sexes. Elles étaient aussi luxueusement établies, avec des colonnades et des coupoles, un dallage et des revêtements de marbre, des pilastres, des statues. Au musée de Trèves, on conserve des fragments de torses, des têtes provenant des fouilles ; certaines salles étaient ornées avec du verre, de la mosaïque, coquillages, et contenaient jusqu'à onze bassins ; on a retrouvé le système de chauffage, la canalisation, les bouches de four, les conduites d'apport et d'évacuation, les amorces mêmes des escaliers servant à gagner les combles. Ainsi, et pour peu qu'on s'y arrête un instant, l'envoi de M. Boutron permet très bien d'évoquer ce qu'était l'édifice, avec ses vastes salles à coupoles décorées de peintures, ses murailles revêtues de stuc et d'enduits, ses colonnes de marbre, les niches et frontons de ses façades ; c'est l'œuvre d'une époque de décadence, où la richesse a remplacé l'art, mais qui vaut pour établir un état de civilisa-

tion. A ce compte, et si nous n'y trouvons qu'un intérêt médiocre, et, nous le répétons, disproportionné avec l'effort que coûta une telle restitution, nous ne saurions trop souhaiter qu'un éditeur s'y intéresse et nous conserve en un format propice des documents dont l'archéologie romaine pourra toujours faire son profit. — Pour le dire tout d'une fois même, il est surtout à déplorer que le Salon n'ait point pris l'habitude de publier, en manière de récompense, quelques-uns des travaux qu'il prime. Cela vaudrait les diplômes et médailles dont les uns et les autres se montrent si friands. Cela serait plus digne et l'on saurait où retrouver des planches, souvent de grande valeur, et qui n'ont aujourd'hui, pour ainsi dire, que la durée de leur printemps (1).

§

Avec M. Balleyguier, nous entrons dans l'étude du moyen âge et des projets de restauration proposés à la Commission des Monuments. Les plans et relevés de l'*abbaye de Redon* forment une première série de son envoi. Fondée vers 830, plusieurs fois détruite et rebâtie, l'abbaye de Redon n'est plus représentée aujourd'hui que par son église, un cloître et quelques dépendances. Après avoir occupé en grande partie l'emplacement de la ville actuelle, elle fut aliénée à la Révolution et l'église ne fut conservée que pour servir aux fêtes nationales et aux décades. — La nef et le transept, avec un clocher trapu, à trois étages de petites arcades en plein-cintre, remontent au XIe siècle; le chœur avec déambulatoire et chapelles date du XIIIe; enfin au XIVe siècle, on a bâti un clocher qui est à présent isolé sur une petite place, en avant de l'église. Le cloître, situé au sud de la nef, fut bâti par Richelieu, et d'ailleurs n'offre aucun caractère d'art. Des fortifications avaient été ajoutées à l'époque des guerres pour la succession de Bretagne entre Charles de Blois et le comte de Montfort ; il en reste quelques murs et des machicoulis dans une partie de bâtiment qui forma depuis la sacristie. Ces fortifications, au reste, n'intéressaient point que l'abbaye seule, mais avec le concours des bourgeois, on

(1) Pour nous conformer à l'usage, nous devons mentionner que M. Boutron, médaillé comme il convient, a été gratifié encore d'une bourse de voyage ; la même récompense a été accordée à M. Sainsaulieu. M. Balleyguier également a reçu du Congrès des architectes une médaille pour l'étude des monuments historiques. — On nous excusera de n'en avoir point noté davantage, n'attachant que peu d'importance à ces babioles honorifiques.

avait entouré toute la ville de bonnes et fortes murailles, si bien qu'après la bataille d'Auray le comte de Montfort n'entra dans Redon qu'après avoir promis « de garder et accomplir tous les droits, franchises, libertés, noblesse, etc., tant du monastère que des habitants de la ville, faubourgs et territoire ». — L'examen des diverses constructions de l'église permet enfin d'établir qu'au XIIIe siècle on dut entreprendre de la refaire entièrement; on la commença par le chœur, selon l'usage à peu près constant du moyen âge, et au XIVe siècle, on éleva la tour. La nef actuelle, voûtée en plâtre, venait alors rejoindre cette tour, — ou plutôt le clocher était bâti à l'angle N.-O. de la nef qui avait trois travées de plus qu'aujourd'hui. Mais en 1780, un incendie détruisit cette partie de l'édifice ; on négligea de la rétablir, et simplement on refit la façade en supprimant trois travées et le porche, — tant que la tour du XIVe siècle demeura isolée, et que sur un examen un peu superficiel on pourrait douter qu'elle ait fait partie de l'église. — Un plan de 1786, conservé aux archives de Rennes et que reproduit M. Balleyguier, indique ces dispositions et la longueur totale de l'ancienne nef, fort étendue comme dans toutes les églises abbatiales. — Les planches exposées comprennent en outre divers documents tels que le plan d'ensemble de l'abbaye avec le mur d'enceinte et les dépendances ; une vue cavalière, puis les plans, coupes et détails divers de l'état actuel ; les projets de restauration enfin, portant surtout sur le clocher du XIe siècle et le chœur,— Ce sont, au reste, des réparations plutôt que des restaurations qu'il faut entreprendre à l'église de Redon et l'exposition de M. Balleyguier vaudra principalement pour l'étude de l'édifice qui est un des plus remarquables de la Bretagne.

La bizarre *église de Triel* (Seine-et-Oise), qu'il a relevée ensuite, n'est malheureusement point dans les mêmes conditions. Etayée tant bien que mal, — et plutôt mal que bien — la nef menace toujours de s'écrouler sur le bon peuple, et l'on ne saurait trop engager la Commission des monuments historiques à s'en occuper efficacement. — Cette église, au reste, est un bien extraordinaire assemblage de bâtisses. Tout y est de guingois. Construite au XIIIe siècle, reprise au XIVe, quand la trop grande hauteur des voûtes et la mauvaise butée des contreforts eut amené déjà la chute d'une partie de la nef ; pourvue d'une basse-nef sud formant, avec le prolongement des doubleaux des nefs médiane et nord, un angle de sept degrés

(sans doute à cause de la façade qui est implantée de biais), on y ajouta encore au XVe siècle un porche et une série de chapelles qui occupent la façade latérale sud : puis au XVIe siècle, on voulut reconstruire entièrement l'église et on éleva, dans le nouveau style, un chœur polygonal plus large que la nef, dont l'axe ne lui correspond point, et qui chevauche une route passant en contre-bas. Cela fait, de bon compte, trois églises accolées, et par suite de la différence de niveau des terrains, un chœur s'élevant au rez-de-chaussée tandis que la façade et la nef se trouvent quasiment au premier étage. — Au XIVe siècle, on avait modifié le triforium, accusé de la ruine de l'édifice ; au XVe, de nouveaux accidents durent se produire, car on refit tous les arcs-boutants du bas-côté nord et presque tous les contreforts ; mais la poussée vers la façade provenant de l'angle formé par la basse-nef sud n'était point annulée ; les contreforts avaient aussi été placés trop haut dès le début ; les murs enfin se sont bouclés à hauteur des naissances et diversés à l'extérieur dans les parties hautes. Au XVIIIe siècle, en même temps qu'on replâtrait bêtement l'église, on enraya le mouvement de chute de la nef en plaçant les étrésillons et les tirants qui durent encore ; mais les architectes de ce temps ne savaient plus guère les fonctions des diverses parties d'un édifice gothique, et l'étrésillon inférieur seul supportant la poussée a rondi sous l'effort. Si l'on veut empêcher la ruine complète de l'église de Triel, il serait vraiment l'heure d'y pourvoir. M. Balleyguier, qui l'a étudiée longuement, en a proposé une restauration sur laquelle il serait déplacé peut-être de nous étendre ici. Essentiellement il pense établir un deuxième contrefort, et ramener les piliers à leur aplomb en procédant par travée. Le projet est curieux et d'une belle hardiesse ; on peut demander en tous cas qu'on y emploie un homme compétent et artiste, et qu'on n'attende pas que tout soit par terre pour s'en excuser dans les journaux.

A propos de Triel enfin, on peut relever une assertion au moins hasardeuse de M. de Baudot dans la notice qui accompagne *les Archives des Monuments historiques*. Contrairement à son avis, en effet, on doit être certain que la route établie sous le chœur passait également sous l'église primitive. L'étagement des terrains avait dû amener à se servir du même expédient, et l'on a relevé des piles du XIIIe siècle avec la différence de niveau qui a nécessité la bizarrerie d'une semblable construction. Il faut remarquer de plus que la route se

trouve sous la première travée du chœur. Logiquement on en doit déduire que l'église du XIIIe siècle chevauchait la route, ou qu'elle se terminait juste au transept, — solution qui peut être tenue pour assez invraisemblable.

§

L'envoi de M. Chaussepied se rapporte au château allemand de Gelnhaussen et à l'église de Dinan.

Situé sur la Kinsig, le *château de Gelnhaussen* fut construit par Frédéric Barberousse, vers 1170, pense-t-on, et la rareté des demeures impériales conservées, de ces époques anciennes, en rend l'étude d'autant plus précieuse qu'il n'y avait point là, semble-t-il, un château de défense, mais plutôt un palais simplement entouré de murailles et préservé par une ou deux fortes tours contre un coup de main. L'enceinte du château est à peu près détruite, mais on peut voir encore une des tours carrées qui servaient à sa protection ; un porche qui lui fait suite et forme une salle vaste, soutenue par de lourds piliers à chapiteaux quadrangulaires ; enfin et faisant retour d'angle sur la cour une longue galerie ruinée constituant l'étage inférieur du palais même de Barberousse. — De la tour, il reste à peine deux étages, sans traces de voûtes. Le porche contigu supportait autrefois une chapelle, du même plan rectangulaire, divisée également en deux nefs par les colonnes sur lesquelles portait la retombée des arcs, et qui avançait légèrement sur l'étage inférieur. On peut reconnaître encore les arcs formerets des voûtes sur le mur de la tour et sur le mur opposé, — lequel a dû appartenir à une seconde tour, formant de ce côté l'angle de défense de l'enceinte. A l'étage, des ouvertures circulaires qui se trouvent à l'aplomb des clefs de voûtes semblent indiquer une communication avec le rez-de-chaussée, comme il y en avait dans les chapelles doubles (la salle basse étant réservée aux vassaux). — Le palais offre une longue galerie de colonnettes doubles avec de curieux chapiteaux. On y accédait par un escalier à deux rampes et une porte à cintre trilobé. Un second étage paraît avoir existé avec des dispositions analogues ; mais la place de la porte était occupée par une fenêtre avec balcon et tympan. On suppose que la galerie du premier étage était un promenoir en avant des salles constituant le palais. Dans le mur qui formait le second côté de ces constructions sont encore les restes d'une cheminée monumentale, aux consoles

très saillantes et de chaque côté de laquelle on trouve une baie dont le cintre est légèrement en fer à cheval ; au-dessous subsistent des plaques sculptées dont les ornements indiquent l'influence de l'art oriental — En somme c'est un château roman de l'époque des Croisades. Il était bâti tout en grès rouge, d'un appareil soigné, et d'une remarquable exécution dans les détails. La faiblesse des points d'appui et des culées retenant la poussée des voûtes en ont surtout amené la ruine. On a consolidé un peu l'entrée et établi des échelles dans la tour afin d'éviter l'ensevelissement de quelque touriste, et en attendant une restitution qui serait à apprécier hautement, M. Chaussepied expose, de Gelnhaussen, les plans du rez-de-chaussée et du 1er étage, l'état actuel des ruines, une coupe de la chapelle et le détail de la cheminée, qui est une chose bien curieuse d'archéologie et d'art.

L'église de Dinan, du même architecte, et qui demande comme Triel quelques réfections, sinon aussi urgentes, est un bon monument breton des XIIe et XVe siècles. — De l'époque romane on peut remarquer la nef, voûtée en berceau et en bois, le bas-côté nord qui extérieurement est d'une construction primitive bien singulière, et la partie inférieure de la façade. Le portail, pourvu de chapiteaux aux obscénités amusantes, a été convenablement restauré il y a quelques années. — Au XVe siècle on entreprit à Dinan aussi de refaire l'église. On construisit le transept et le chœur après avoir ajouté sur le nord de la nef une série de chapelles à pignons, dans lesquelles furent construits des caveaux pour la sépulture des bonnes familles. Certaines de ces chapelles sont pourvues de crédences en pierre du plus remarquable travail ; mais surtout il faut citer à ce propos deux chapelles de l'abside, où sont de véritables merveilles. Une de ces crédences avec dais, flèche et clochetons retrace par ses figures sculptées la fête des fous qui se célébrait dans l'église. — Cependant la reconstruction de Saint-Sauveur à Dinan dura tant d'années et de siècles que le style, l'art, l'architecture même eurent le temps de se transformer. Au XVIIIe siècle, on y travaillait encore. Les contreforts de la grande nef restèrent enfin à mi-hauteur et dépourvus de leurs arcs-boutants ; pour clore le chœur, on fut obligé de le voûter en plâtre ; les transepts furent voûtés provisoirement en bois. On ne doit point s'étonner ainsi de trouver dans l'abside tant de parties du XVIe siècle et des pinacles cocasses garnis de boules, de bilboquets italiens, à côté de char-

mantes constructions comme la tourelle de l'escalier sur la face sud du chœur. La tour placée sur la croisée du transept n'a pas été terminée non plus, et le XVIIe siècle seulement la coiffa de divers bonnets en échafaudage, selon la stupéfiante esthétique d'alors. — Le provisoire de l'église de Dinan, toutefois, ne saurait être maintenu, car la conservation d'un édifice gothique est toujours subordonnée à l'état de ses arcs-boutants et de ses voûtes. Leur réfection, ou plutôt leur construction définitive, s'impose. M. Chaussepied, dont nous ne saurions relater plus abondamment les projets, a étudié suffisamment l'église de Dinan et l'architecture bretonne pour y faire au moins l'indispensable, et nous paraîtrait tout désigné pour ce travail.

§

M. J. Pailhès expose plusieurs planches de vues, plans et détails concernant *la Cathédrale de Rodez*, de laquelle il a publié déjà une monographie convenablement documentée en se proposant de plus un essai de restitution rectificative. La cathédrale de Rodez, curieuse surtout pour l'étude de l'art ogival dans le midi de la France, étant fort connue et, du reste, l'envoi de M. Pailhès étant placé si haut qu'on ne peut guère l'examiner avec fruit, nous insisterons plus volontiers sur ses dessins et relevés de *la Convertoirade*, ancienne commanderie des Templiers et des Hospitaliers, dont il a par bonheur déterminé le classement parmi les monuments historiques. — La Convertoirade (Aveyron) se rattachait au système de fortifications de Sainte-Eulalie et de la Cavalerie, places à présent démantelées. Sainte-Eulalie était le siège de la commanderie, et il y a tout lieu de supposer qu'au XIIe siècle la Convertoirade était simplement un domaine de rapport; peu après l'établissement des Templiers, on en fit une maison de retraite pour les vieux chevaliers et un séjour de convalescence. On y construisit un château, une chapelle, des citernes et des remparts sur la plate-forme d'un amas de roches escarpées et disposées en quinconce. Les Hospitaliers succédèrent aux Templiers, et en 1442 Bertrand d'Arpajon, grand prieur de Saint-Gilles et commandeur de Sainte-Eulalie, se rendant compte de l'avantage qu'il y avait à créer sur ce point du Larzac une importante place-forte, invita les habitants du pays à se grouper autour du château; il leur fit bâtir ainsi et garder la nouvelle ville qui engloba toutes les habitations, fut pourvue de tours

et de courtines, et, appuyée sur le châtel du XIIe siècle, soutint notamment en 1562 un siège victorieux contre les Calvinistes. — La pauvreté des habitants, depuis, a préservé de destruction ce curieux spécimen de l'architecture militaire au moyen âge. Il n'a pas été bâti à la Convertoirade depuis deux siècles, et les remparts et les tours ont pu garder leurs pierres. Les rues y demeurent tortueuses et d'un aspect ancien avec leurs maisons dont les escaliers sont extérieurs et les baies agrémentées de moulures. — La place elle-même n'avait point de fossés, mais la courtine et les tours s'élèvent directement sur le roc. Du châtel du XIIe siècle il reste la partie inférieure, la tour destinée à protéger l'entrée la chapelle, le premier mur d'enceinte et les tours ; la seconde enceinte, en meilleur état et faisant suite à la première, avait deux tours carrées et six tours rondes, toutes pouvant s'isoler pour la défense et avec étages indépendants. Les tours carrées servaient de portes. Elles possèdent encore une partie de leur encorbellement et devaient être crénelées ; on y retrouve les gonds et les divers encastrements pour l'outillage des fermetures. — La surface totale de la Convertoirade est d'environ 11.000 mètres carrés et renferme à peu près soixante maisons ; mais le miracle, c'est bien que cette petite cité fortifiée ait échappé jusqu'ici à la fois aux démolisseurs et aux restaurateurs (1).

§

Mais j'ai hâte d'arriver aux ruines de Sainte-Wandrille et de Longpont..

L'abbaye de Sainte-Wandrille à Fontenelle, restituée par M. Sainsaulieu, date du VIIe siècle. Les Normands la détruisirent au cours de leurs invasions, puis au Xe siècle la rebâtirent. De cette époque reculée peut être la chapelle de Saint-Saturnin, comprise autrefois dans l'enceinte du monastère, qui renferma d'ailleurs jusqu'à sept églises. De la principale, dédiée sous le vocable de Saint-Pierre, on ne peut guère retrouver aujourd'hui qu'une partie du transept nord et quelques traces des chapelles du chœur. Cette partie datait du XIIIe siècle. Au XIVe on éleva la nef et, au nord, le côté du cloître qui lui attient. — Le côté de l'église touchant au cloître était, on le sait, la grande difficulté de construction des églises ab-

(1) Cf. *Description et histoire de la Convertoirade* (Aveyron), par J. Pailhès, Millau, Artières et Maury, 1895.

batiales à l'époque ogivale. Ailleurs les architectes avaient toute liberté pour établir les contreforts et les arcs neutralisant la poussée des voûtes; mais sur le flanc de la nef où était le cloître, ils devaient user d'expédients. A Sainte-Wandrille, on résolut le problème en arc-boutant les voûtes sur les contreforts du cloître ; et l'église même définitivement écroulée, on peut étudier aujourd'hui encore, sur ces contreforts et ce cloître restés debout, une telle curiosité de construction. — Au xve siècle, Guillaume La Vieille, sous-prieur de Sainte-Wandrille de Fontenelle et prieur de Sainte-Wandrille de Marcoussis, en éleva les trois autres galeries. A présent, nous l'avons dit, ce n'est plus qu'une ruine et cependant c'est une des choses les plus admirables qu'on puisse voir— Les arcades fort larges étaient subdivisées en cinq baies par des meneaux s'appuyant sur une baguette de pierre transversale, et tout le haut de l'ogive occupé par les combinaisons du remplage flamboyant, dissemblable pour chaque baie, était garni de vitraux comme dans un charnier. Du côté du nord, meneaux et flamboyants sont tombés et il ne reste que les baies avec leurs faisceaux de colonnettes. Dans la galerie ouest les arcades sont en meilleur état tandis qu'à l'extrémité s'ouvre une merveilleuse porte donnant sur des jardins. Dans la galerie Est également s'ouvre une porte de la fin du xve siècle, conduisant au réfectoire, et qui est surmontée d'un gâble rappelant celui du portail de Senlis. Dans la travée contiguë est un lavabo de la même époque qui est un véritable chef-d'œuvre de sculpture et de décoration. Quelques parties enfin des bâtiments ont été conservées ; par exemple un des murs du réfectoire, — qui est voûté en bois et date du xive siècle — peut appartenir au xiie. Le xviie siècle de plus a laissé à Sainte-Wandrille des constructions importantes sinon de grande valeur : la salle capitulaire, le dortoir, la sacristie. — La réforme de Saint-Maur advenue, les nouveaux bénédictins avaient entrepris la reconstruction de l'église, et, chose assez en dehors des habitudes du temps, cette reconstruction fut faite dans le goût et avec les dispositions de l'art ogival. Mais les lois de stabilité d'une construction gothique étaient alors si méconnues que de l'église refaite au xviie siècle il ne reste rien ; les seules parties préservées sont celles qui datent du moyen âge.

Il faut savoir gré à M. Sainsaulieu, — qui a été justement récompensé pour son envoi au Salon — des travaux de reconstitution qu'il a entrepris et par lesquels nous pouvons main-

tenant nous figurer cette abbaye merveilleuse au temps de sa puissance. Nous espérons au reste qu'avec le concours des bénédictins, revenus désormais dans leur monastère, ces travaux seront publiés au moins sommairement et qu'il nous sera permis d'y revenir.

§

De *l'abbaye cistercienne de Longpont*, étudiée par M. G. Ernest, il ne reste également que des ruines. L'évêque de Soissons, Joscelin de Vierzy, la fonda au XIIe siècle et saint Bernard s'y rendit bientôt pour y installer un abbé et douze religieux. Raoul IV de Vermandois, qui avait grand besoin d'une œuvre pie pour se reconcilier avec l'Eglise, éleva ensuite la basilique et les bâtiments réguliers. — C'était une église à trois nefs et en forme de croix latine, voûtée sur plan rectangulaire (1) et dans laquelle on peut remarquer un faux-triforium, un large transept et une abside avec sept chapelles rayonnantes. Il n'y avait pas de tours, mais une simple flèche sur la croisée. Il n'y avait pas non plus de chœur; le transept large de 52 mètres en tenait lieu. L'église avait 106 mètres de longueur — c'est la dimension d'une cathédrale — et fut construite en trente-six ans, dit Cabaret, sans fondements ni pilotis quoique dans un terrain marécageux; on profita pour l'établir d'un solide banc de grèves, et en 1227, elle fut dédiée en présence de Louis IX revenant de son sacre (2).

A cette occasion même on déposa sous les autels cent trente-deux sortes de reliques (il y avait de là *Vraie-Croix*, de la pierre sur laquelle N. S. fut lavé, de celle qui servit à clore le sépulcre, des vêtements de la Vierge, etc.) ; les religieux ensuite offrirent au Seigneur Roi un repas dans leur réfectoire, qui pouvait bien contenir deux cents personnes rangées autour des tables. Ce réfectoire était un des plus

(1) Il y a là un fait intéressant à retenir : les cathédrales de Noyon, de Laon, de Paris, de Sens, de Bourges, et selon M. Corroyer toutes les églises ogivales jusqu'à celle de Reims, dont la reconstruction fut entreprise vers 1211, sont voûtées sur plan carré. A Reims seulement les travées de la grande nef sont sur plan rectangulaire et avec des contreforts extérieurs de dimension et de force égale. L'église abbatiale de Longpont, voûtée sur plan rectangulaire, possédait également des contreforts égaux. On peut comparer les coupes sur la nef. de Reims et de Longpont. Dans les deux édifices, enfin, la tradition normande du triforium n'est plus qu'une galerie de circulation et la grande voûte est maintenue par le même arc-boutant à double volée.

(2) *Longpont et ses ruines*, par l'abbé Corneaux. Soissons, 1879.

beaux des cisterciens, dit l'abbé Corneaux, « tant par la délicatesse de ses piliers et la légèreté de son architecture que par la hardiesse de ses voûtes. Un grand dortoir, bâti exprès pour les pèlerins, à l'endroit où se trouve l'église actuelle, était si magnifique qu'il fit beaucoup de bruit dans l'ordre. » — Avant la fin du XIIe siècle, on comptait à Longpont deux cents religieux; c'était un des plus riches monastères de France. Mais au XIVe siècle, avec les invasions anglaises, commença sa ruine. L'abbaye fut pillée. Il lui fallut ensuite une garnison de six cents hommes d'armes, et pour y subvenir aliéner une partie de ses revenus; les Anglais et les Bourguignons quand même la ravagèrent de nouveau; le nombre des religieux fut enfin limité à soixante pour le chœur, et cinquante convers. Ce chiffre descendit encore, et au moment de la Révolution, elle n'en pouvait plus nourrir que dix. Les guerres de Religion, la reconstruction des bâtiments tant de fois ruinés, la plaie des abbés commandataires avaient tout dévoré. On emporta enfin la riche bibliothèque du couvent à Soissons et à La Fère et on l'employa pour faire des gousses à canon. On fondit les cloches; on enleva le plomb des toitures, et l'église servit de carrière pour les constructions de la ville, jusqu'en 1831.

De l'abbaye il ne reste guère à présent que la ruine de l'église, une partie de l'ancien bâtiment des hôtes (XIIIe siècle) dont on a fait l'église paroissiale, quelques fragments du cloître et des constructions du XVIIIe siècle. — C'est l'église d'ailleurs qui a surtout préoccupé M. Ernest. Il a passé deux années presque à relever les plans du monastère, et ses planches donnent avec l'état actuel des ruines une suffisante restauration de la basilique, par coupes et façades; le tracé des deux cloîtres qui existaient au sud, la reconstitution du portail et d'une chapelle avec tombeau; enfin des vues de l'ancienne porte fortifiée de l'abbaye flanquée de quatre tourelles en poivrières (XIIe siècle), qui est une des curiosités de Longpont. — Nous retrouverons sans doute M. Ernest l'an prochain, car il doit poursuivre son travail, mais avant de quitter l'abbaye nous ne saurions omettre de mentionner que Longpont possède et expose encore aujourd'hui à la vénération des fidèles une de ces reliques qui suscitèrent tant de querelles chez les moines du moyen-âge. Outre les débris sacrés mentionnés plus haut, le monastère conservait de *la manne du Seigneur, de l'arche d'Alliance, du Buisson ar-*

dent, de l'épaule de St Jean-Baptiste, etc... Après la prise de Constantinople on y apporta encore la propre tête de saint Denis l'Aréopagite. — Or si nous consultons le *Dictionnaire* si curieux de *Collin de Plancy* nous constatons sans doute que la tête de Longpont n'y est point relatée, mais que déjà Saint-Denis en France avait possédé le corps du saint. Le même corps, au reste, était conservé simultanément à Rome et à Ratisbonne. Pour le corps de Rome, le pape Innocent III, convaincu qu'il était le seul véritable, l'envoya aux moines de Saint-Denis, si bien qu'ils en eurent deux. Ils s'en tirèrent toutefois en les exposant tous les deux, l'un comme saint Denis l'Aréopagite, l'autre comme saint Denis de Corinthe. Pour celui de Ratisbonne, le pape Léon IX le visita et le reconnut également authentique. Ainsi les moines de Saint-Denis en France se trouvèrent chargés de deux corps qui étaient faux. Il y eut encore un crâne à Notre-Dame de Paris (lequel suscita au xv^e^ siècle une dispute bien extraordinaire et sur laquelle on peut consulter, dans les *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France*(1), un travail copieusement documenté de M. F. Delaborde), et en plus des os et menues reliques répandus en divers endroits, un autre crâne avec la mâchoire inférieure à Muys sur le Rhin. Sans céder à la malveillance, on peut constater qu'avec le chef de Longpont cela fait bien un ensemble de trois corps et de six têtes pour le seul Monseigneur saint Denis.— En cherchant un peu, d'ailleurs, peut-être en trouverait-on davantage.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

Esquisse d'un Enseignement basé sur la Psychologie de l'enfant, par M. Paul Lacombe (Armand Colin).

C'est un signe qui ne trompe pas : quand une idée rencontre enfin son expression précise et sa claire formule, elle n'est plus éloignée de passer dans les faits. A ce titre, l'*Esquisse d'un Enseignement basé sur la Psychologie de l'enfant,* que publie M. Paul Lacombe, est un pas décisif et marque une date. Il ne sera plus permis désormais de s'éterniser sur la question du latin, du baccalauréat ni même de l'internat ; bien que ces discussions n'aient pas été oiseuses puisqu'elles ont servi de préparation et d'acheminement, elles vont céder la

(1) T. XI (1884. *Le procès du chef de saint Denis en 1410*).

place, et bon gré mal gré le problème devra se poser dans les termes où le pose M. Lacombe; bon gré mal gré, c'est sur ce terrain et non ailleurs qu'il faudra lui donner une solution.

Notre régime scolaire est un monstre d'incohérence et d'absurdité qui dépasse toute imagination. En fait, il implique que l'enfant est une pure intelligence, et qu'il ne diffère de l'homme que par la quantité des connaissances: il vise à garnir les esprits d'un savoir encyclopédique et formel, et pratiquement tout l'effort des maîtres tend à la culture exclusive de la mémoire. On a vraiment l'idée de perroquets sifflés par des pédants. Et notez que ceux-ci semblent prendre à tâche d'inspirer le dégoût du travail; ils ont l'air de croire que le fruit des leçons est proportionnel à l'ennui qu'elles inspirent, ils se comportent en conséquence. Il y a des gens qui, par gageure, se tiennent en équilibre dressés sur la tête et dans cette posture peuvent absorber d'un trait le contenu d'une bouteille: ce spectacle est de tous les jours pour qui observe les mœurs de nos pédagogues; c'est dans cette attitude exigée au préalable que les jeunes gens doivent s'ingurgiter la plus indigeste des pâtées. On conçoit que beaucoup se montrent réfractaires; ils sont flétris du nom de cancres, et l'on honore comme bons élèves ceux qui réussissent à peu près bien. Cette division bipartite fait songer à la bouquetière d'Henri Heine; l'aimable enfant rangeait toutes les fleurs en deux classes, celles qui sentent bon et celles qui puent: c'est la méthode des régents pour les écoliers.

Par bonheur, voici qu'on commence à s'apercevoir que les éducateurs ont beaucoup à apprendre des psychologues, et qu'on s'avise de vouloir enfin profiter de leurs recherches. Les imaginations par trop sommaires et simplistes qu'on se faisait de l'âme de l'enfant sont remplacées par des vues plus exactes, et n'était la garde vigilante que l'Ecole Normale fait autour des traditions surannées, peut-être la forteresse universitaire se laisserait-elle entamer. Peut-être aussi l'esprit de routine est-il plus fort que toutes les bonnes volontés. Il est plus raisonnable de croire que le salut viendra d'ailleurs.

L'expérience montre que 60 o/o seulement des aspirants bacheliers conquièrent le diplôme libérateur, et comme le baccalauréat est le but final des études, il s'ensuit que l'enseignement profite à la moitié seulement de ceux qui le reçoivent (car il est juste de décompter la nombreuse clientèle des *fours à bachot*). Or il peut arriver ceci. Les pères de famille qui liront le livre de M. Lacombe, si le collège n'a pas trop dété-

rioré leur judiciaire, se diront : « Mon fils ne réussit pas ; il échouera immanquablement, et ce seront huit années de perdues et pis encore. Je n'ai peut-être rien à gagner, mais certainement rien à perdre à essayer pour lui autre chose. Le régime qu'il suit ne lui convient pas ; les punitions l'abrutissent ; par amour-propre dévoyé il devient un fanfaron de paresse et de cancrerie ; insensiblement, à force de traîner la chaîne du forçat il prend une âme de forçat, sournoise, inerte et déprimée. Ne souffrons pas qu'il se pervertisse davantage. » Ce père de famille essaiera la méthode de M. Lacombe, et ce sera comme une renaissance, et il prendra en haine les pratiques traditionnelles. Il comprendra qu'on ne dirige la nature qu'en se pliant à ses nécessités, et que, pour s'y plier, il faut les connaître. Et lorsque cette conviction sera bien ancrée dans un assez grand nombre d'esprits, le désir ardent d'une réforme produira cette réforme.

Si nous examinions en détail le livre de M. Lacombe, il y aurait à redire sur un assez grand nombre de points ; mais l'idée générale en est excellente. Prendre les enfants tels qu'ils sont, curieux, pleins d'amour-propre, et enclins surtout à l'imitation (et à l'enthousiasme, sentiment que n'aurait pas dû omettre l'auteur), tel est le point de départ. Les intéresser sans cesse, voilà premièrement la règle. Cela ne veut pas dire qu'il faille agrémenter d'ornements puérils des idées sérieuses sous prétexte de les rendre assimilables ; rien d'affadissant, on ne nourrit pas les enfants avec des crèmes, mais surtout rien qui exige un effort trop prolongé dont l'enfant est incapable. L'enfant de douze ans que vous grondez parce qu'il ne récite pas dans l'ordre les dynasties égyptiennes serait capable de s'enthousiasmer pour Napoléon, pour Jeanne d'Arc, pour Charlemagne ; l'expérience a été faite et chacun peut la recommencer. Il s'agit donc avant toute autre chose de faire naître et d'entretenir un état d'attention passionnée ; on trouvera dans le livre de M. Lacombe l'énumération de quelques-uns des moyens propres à susciter cette disposition, et à en tirer parti. Disons seulement d'un mot que les longues promenades entremêlées de conversations capricieuses où le maître n'aura qu'à suivre la fantaisie des élèves sont encore la plus fructueuse des leçons. Je crois qu'il faut toujours s'adresser à la raison, mais en prenant garde que la raison d'un enfant ne ressemble pas à celle d'un homme. Les maîtres l'oublient trop souvent, et il est rare qu'ils sachent se proportion-

ner aux jeunes intelligences dont ils ont le soin. La raison est le fruit de l'expérience, et ne se développe qu'au fur et à mesure que l'expérience elle-même s'accroît ; loin d'être une faculté innée, elle est une acquisition tardive et pénible, et la tâche des maîtres consiste tout entière à en surveiller et favoriser les progrès, en étant attentifs à ce que l'enfant fasse à point nommé les découvertes utiles (car, soi dit en passant, il ne faut rien déposer dans l'esprit en formation à l'état de science faite ; l'enfant doit inventer ce que le maître a dessein d'enseigner; toute connaissance qu'il ne peut acquérir de cette manière est prématurée, et le professeur est par excellence un *opportuniste*). Je conviens que tout cela est malaisé, et qu'il est moins fatigant de venir débiter du haut d'une chaire comme un phonographe une tranche d'histoire, ou de géographie,ou d'algèbre, sans autre souci que d'être écouté même en bâillant et à contre-cœur. Je conviens aussi que le décousu obligé d'une pareille méthode est le scandale des pédagogues officiels à qui la belle ordonnance des programmes et plans d'études paraîtra toujours plus satisfaisante; mais quoi, tant pis pour les pédagogues.

En terminant, je forme le souhait que le fondateur de l'Ecole des Roches examine avec l'attention qu'elles méritent les considérations de M. Lacombe. Les hommes éminents de la *Science Sociale* me semblent portés à reléguer la psychologie à l'arrière-plan ; cela se conçoit ; ils sont des sociologues. Ils feront bien toutefois de se garder à cet égard d'une exagération qui risquerait d'être préjudiciable à leur tentative.

Quoi qu'il en soit, l'espoir d'une rénovation n'est plus une utopie ; déjà nous avons des indices pleins de promesse, et, avec des initiateurs tels que M. Demolins et M. Payot, près desquels il est permis de placer M. Lacombe, nous verrons peut-être l'invraisemblable s'accomplir. Que ne peut-on pas attendre de la foi et de l'initiative intelligente de tels hommes?

Je me suis attardé autour du livre de M. Lacombe, à cause de son importance, et je me vois forcé, pour ne pas les étrangler en quelques lignes, de remettre à la prochaine chronique l'examen d'autres publications non moins dignes d'intérêt. Je me contente de les signaler en attendant mieux : c'est d'abord une brochure de M. Boutmy: le *Baccalauréat et l'Enseignement secondaire — Projets de réforme* (Colin, édit.); puis l'ouvrage très recommandable du docteur Maurice de Fleury sur le *Corps et l'âme de l'enfant*, et enfin l'*Esthétique*

de la Langue française de M. Remy de Gourmont. Il y a longtemps qu'on n'avait eu l'occasion de signaler à la fois tant de bonnes choses, et ce sera un plaisir d'en reparler plus au long dans deux mois. Et je ne dis rien de l'Enquête Ribot, dont nous nous occuperons à loisir par la suite.

L. BELUGOU.

LES REVUES

La Grange lorraine : où il est question de onze Lorrains et pas de Maurice Barrès. — *L'Ermitage :* M. Ghéon met à mort l'alexandrin qui s'en porte mieux ; opinions sur M. Jammes et M. F. Vielé, Griffin, et citations à l'appui. — *La Revue blanche :* le marquis de Carabas, M. Romain Coolus ou la revanche de la rime.

Nul ne songerait à reprocher aux jeunes poètes lorrains l'extrême pétulance ni les très légères erreurs contre la modestie qui distinguent beaucoup de leurs confrères du midi.

La Grange Lorraine annonce une excellente anthologie. Les poèmes qu'elle rassemble pour son début donnent l'idée la plus nette des qualités lorraines : le goût de la réflexion, la méthode, une extrême prévoyance, avec un sentiment de l'intime qui soumet chaque émotion au contrôle d'une pudeur très respectable. Elles impliquent, pour l'extérieur, la gravité et la retenue. Leurs conséquences naturelles, dans l'application économique, ont fait de la Lorraine une des provinces françaises qui occupent le premier rang au point de vue industriel.

Ce sont aussi des qualités « patientes » ; elles exercent à la ténacité et si elles ralentissent les actes, par la conscience de l'examen qui les prépare, ils y gagnent de se succéder dans cet ordre logique qui les défend d'être jamais inutiles et paraît avoir été la force initiale des grands administrateurs et des vrais hommes d'Etat, dont Jules Ferry reste pour nous le modèle contemporain.

On conçoit qu'elles puissent, également, être d'une application heureuse chez des écrivains. Elles comportent quelques inconvénients sensibles quand il s'agit d'un poète. S'il lui faut observer ces précautions délicates dont la combinaison forme le rythme du vers, sa tenue, et l'intelligence de l'image, ne doit-on pas les regretter un peu, quand elles métamorphosent le poète en comptable de l'Idéal ? Tant de prudence refroidit l'émotion, ternit la couleur, affaiblit la pensée. Et cela est aussi déplorable que l'exagération contraire qui

disperse celle-ci, donne à l'autre un éclat aveuglant et emporte le tout dans un mouvement désordonné où l'émotion est perdue...

« Prenons *vers la vie* notre essor », dit M. René d'Avril renouvelant un conseil de M. Paul Briquel. Voilà une excellente formule, et une vieille connaissance. Après tant d'autres, il y a quelques années, de jeunes écrivains belges l'avaient reprise pour leur compte : ils la proclamaient dans des manifestes bouillants ; mais leurs poèmes n'étaient que verbeux et leurs revues sont mortes. Il ne faut pas rejeter les leçons expérimentales, surtout à la fondation d'un recueil poétique!

M. André Gide, — qui réfléchit beaucoup, — fait suivre son *Prométhée mal enchaîné* de « Réflexions » dont ce serait un exercice fort agréable de rechercher la tendance. L'une d'elles a sa place ici : « Théorie du livre : — lettre morte? — Le sac des graines. » Il faut surtout du grain dans la *Grange lorraine*. Non pas qu'elle en soit totalement dépourvue, loin de là! mais encore, un mot n'est pas toujours un grain!

Prenons vers la vie notre essor !

C'est bien dit et sage. Cependant, le bon livre de M. Charles Guérin débute ainsi :

O mon ami, mon vieil ami, mon seul ami,
Rappelle-toi nos soirs de tristesse parmi
L'ombre tiède et l'odeur de roses du Musée.

et on le ferme sur des vers de renoncement, de détresse :

Je t'appelle à travers la nature vivante :
. . . . . .
Car, pareille à l'abîme étoilé de l'amour,
L'immensité des cieux nocturnes m'épouvante.

Et M. Paul Briquel, dans les *Joies humaines*, nous montre plutôt les joies intangibles, la joie-tantale, au cours de poèmes bien construits et parfois harmonieux, quoiqu'il ait écrit en manière de préface :

Frères, nous sommes tous en marche vers la Vie.

. . . . . .

Car, en somme, peu importe qu'on imprime V majuscule ou non ! Nous touchons là « le sac des graines », d'après la subtile métaphore de M. Gide.

La Grange lorraine reproduit 23 sonnets que M. Briquel a réunis à la fin de son recueil sous le titre : *Lueurs dans la nuit*. Il appartient à un autre d'en constater, dans le *Mercure*, la perfection. La *Chanson du Silence* de M. Charles

Maire est d'une si belle tenue qu'on n'a plus à souhaiter qu'une sensibilité moins contrainte chez son auteur. Celle de M. Maxime Leroy s'éveille et l'expression en est plus indépendante dans les verts corrects de son poème : *Les Veines du bois*. Avec M. Pierre Ghéan, l'inspiration mystique emprunte une forme discrète et passionnée.

M. Henry Marie combine d'adroites arabesques. Elles ne valent pas la simplicité qui est encore le plus sûr moyen de parvenir au vers musical, — mais on s'y intéresse. *Soir d'Été* de M. F. Delor est un excellent morceau, juste de ton, d'une poésie saine et forte :

La troupe des faucheurs rentre en chantant des prés
Emportant des éclairs aux lames des faucilles,
Et leur chant dominé par le rire des filles
Fait fuser la gaîté jusqu'aux cieux empourprés.

Si le modèle, ici, n'est point exceptionnel, — les songeries de M. Raymond Darsiles, le décor qui les provoque et celui qu'elles font naître manquent aussi d'originalité. La rareté de la rime ni une personnalité assez visible dans la phrase n'y suppléent. Pourtant qui n'aimera, pour leur élégance, ces deux strophes :

Les flots qui chanteront, ce seront les baisers;
les flots qui chanteront ce seront les caresses;
la mer où pour jamais je noierai mes détresses,
ce sera ton amour; et les roseaux lassés,

ce seront les doigts fins de tes mains angéliques
que tu m'imposeras, et que je baiserai
dévotement, ainsi que de saintes reliques,
te bénissant pour ce bonheur inespéré !

M. Jacques Dheures est un vrai poète. Il faut l'être, pour avoir appelé les baisers : « ces semailles d'amour ». Le poème de M. Jean Ramon, d'un rythme parfois incertain, se relit avec plaisir et les vers libres de M. René d'Avril témoignent d'une connaissance technique à ravir M. de Souza.

Il y a beaucoup à attendre des jeunes poètes lorrains dont la revue est déjà l'une des manifestations régionales les plus intéressantes.

§

Les jugements de M. Henri Ghéon sont emportés, loyaux, — et souvent justes, s'ils sont toujours motivés. Pour s'en convaincre, il faut lire ses *Lettres d'Angèle* à l'**Ermitage**. Il y aborde tous les sujets. Le critique d'art y coudoie le musico-

graphe, et l'ami guide la plume du critique littéraire avec une sollicitude digne d'être reconnue.

M. Ghéon a écrit des vers libres charmants, dont M. André Theuriet lui-même a constaté l'excellence. Et M. Ghéon médit de l'alexandrin au lieu de se borner à n'en point user : jugement motivé, n'est-ce pas ? juste quant à soi-même, et injuste dès qu'on l'applique aux autres. Dans l'espèce, donner M. Francis Jammes en exemple aux jeunes écrivains est une précaution superflue : beaucoup ne le suivent que trop ! Et le hasard veut, précisément, que M. Ghéon dise du vers de 12 pieds qu'il « est trop parfait pour progresser jamais » dans le même numéro de l'*Ermitage* où paraît la *Jeune fille nue*. Les beaux alexandrins y sont en nombre, renouvelés, variés de rythme, souples, colorés, musicaux, sans rien de contraint, comme dans les vers les plus libres et les meilleurs de M. Jammes :

Ce n'est point des onguents, non plus des vermifuges
que l'on fabrique dans le recueil blanc des refuges,
avec une cornette et des mains du Seigneur,
qu'il te faut pour guérir la fièvre de ton cœur.
Mais écoute : Il est, au cœur vert du noir bois frais,
un chêne, le plus grand de toutes ces forêts.
Une croûte d'abeilles d'or sur son tronc bouge,
et sa cime de nuit touche le soleil rouge.
Il est tordu ainsi qu'une vis de pressoir,
et il a l'air, le soir, d'écraser des étoiles.
La nuit l'emplit de jour, le jour l'emplit de nuit.
Il est bon. L'écureuil dont le bond vole vite,
le grimpereau choqueur, le cerf-volant l'habitent.
Un petit monde humide sous son écorce s'abrite.
Une mousse en soleil vient mourir à ses pieds.
Il se réjouit bien, quand les douces averses
sonnent trembleusement sur ses feuilles alertes,
dans l'ébouriffement criard des vieux piverts
qui ont fait à son bois de petites fenêtres.
Au milieu du feuillage arrondi de ce chêne
est un grand nid de mousse, frais comme un bénitier,
que tapissent des fils-de-Vierge bleu-rosé
et des effeuillements de roses arrosées.
C'est dans ce nid d'amour tremblant qu'est étendue,
le corps plein de rosée, une jeune fille nue...

En même temps que ce délicieux poème, l'*Ermitage* donne un second fragment d'un conte de M. F. Vielé-Griffin : *Wieland le Forgeron*. Ici, le vers court, actif, plein, presque incisif, du poète, trouve une application aussi heureuse que dans la *Chevauchée d'Yeldis*, le *Porcher* ou le *Gué*. C'est que, peut-être, cette forme alerte convient exclusivement à l'ac-

tion. On a pu trouver qu'elle se rapportait peu aux rêveries de la *Partenza* contre bien des poètes qui considèrent encore cette œuvre comme la meilleure qu'ait écrite M. Vielé-Griffin. Voici le paysage d'automne qui ouvre la 2e partie du poème (*Wieland*):

Avec le même geste fou
Que fait la faux
Parmi les seigles roux,
D'Est en Ouest
Le vent d'automne passe
Par bouffées larges,
Couchant les cimes en courroux,
Rayant le ciel des feuilles qu'il chasse
Vers la mer vaste;

Et vers la mer,
D'Est en Ouest, le long duVal des Loups,
Les guerriers dévalent
Au cliquetis des fers,
Passent en rafales.
Vers l'exode et la guerre aventurière;

Du Nord au Sud,
Rayant le ciel gris-bleu que l'ouragan dénude,
L'essor des grands oiseaux croise le vol des vents,
Et sur la mer, là-bas,
Un vol de barques
Rejoint à l'horizon le vol des cygnes....
L'automne se lève,
Et l'on entend sous bois son arc;
Les jours déclinent...

De même, le vers libre convient pertinemment aux spectacles de *pupazzi*, aux exquises mièvreries, aux chansons de Tristan Klingsor. *Les Chansons d'Ys et d'Yvetot* parues dans **Germinal** — une revue lyonnaise, — le démontreront plutôt que des lignes et des lignes de critique:

Où va le vent, ma douce amie,
la pauvre rose s'en est allée,
la pauvre rose que je vous avais offerte, —
parmi
le tourbillon de feuilles sèches ou vertes,
qui tourne légèrement dans la vallée.

Où va le vent, ma douce amie,
ton bonnet blanc de naïve fille,
ton bonnet blanc s'est envolé
le long de la rivière endormie, —
par-dessus les moulins qui babillent
et tournent légèrement dans la vallée.

Où va le vent, ma douce amie,
ta vertu court la prairie;

va-t'en là-bas, va-t'en rêvant,
pour chercher qui tu voudras — hormis
un mari
où va le vent.

Si l'on agite la question technique en prosodie, il est impossible de négliger le cas de M. Romain Coolus, poète plus banvillesque que feu Théodore de Banville, et chez qui l'esprit pétille, mousse, éclate, en calembredaines affolantes aussi bien qu'en pointes d'une ironie légère souvent et profonde. Avec son *Marquis de Carabas* (**Revue blanche**) nous sommes à deux siècles du Chat-botté de Perrault. On y voit soudain la ville coite de Béthune surgir pour fournir la rime à « fortune » et Tarbes quitter sournoisement le département où on l'oublie pour correspondre à « barbes ». On est à peine surpris d'y voir « étonnamment » rimer à : « Et ton amant ! » A lui seul, M. Romain Coolus trouve assez de rimes pour compenser la négligence calculée des vers-libristes. Quelque jour, un rat de bibliothèque extraira de ses seules œuvres la matière d'un nouveau dictionnaire de rimes à rendre fous les percepteurs retraités qui mesurent leur ennui à la longueur des vers. Voici un échantillon typique de la façon de M. Coolus :

LE CHANCELIER

Permettez que je caracole.
Sire, et que j'aille m'informer
Auprès du chef du Protocole.

LE ROI

Ah ! que ce protocole a donc de m'assommer !
Pendant tout ce temps-là le marquis peut pâmer.
Il le doit, s'il est logique,
Et, quels que soient nos regrets,
Pour être d'accord avec les progrès
De la science physiologique !
Enfin, soit ! puisqu'encor nous sommes à l'école
Et que le Protocole est notre barbacole,
Chancelier, allez consulter le Protocole.

La césure naturelle du dernier vers est d'un comique presque fâcheux, comme, — aussi bien, l'insistance à rimer en *ouille :* rouille, grouille, citrouille, andouilles, fripouilles, pouilles, — a pu préparer à une rencontre désagréable les personnes d'honnête langage, et décevoir les autres.

LE MARQUIS, *à part.*

Peste ! Elle me sera régente !
Unique ! admirable ! adorable !

Et, j'en frémis par tout le râble,
Probablement inexorable.
Fille obéissante, tu feras
De moi tout ce que tu voudras.
Oui, mais, voilà ! tu ne voudras
Rien me permettre
Et tu me mettras
Sans m'y mettre,
Dans de jolis draps
Qui ne me seraient jolis
Qu'étant draps
De ton lit.

Si l'esprit de ces vers « passe la rampe », ceci est de la compétence de F.-A. Hérold. Et s'ils se chantent sur la musique bouffe de M. Claude Terrasse, quelque jour, M. P. de Bréville n'aura point trop de son habituelle subtilité pour reconnaître qui l'emporte, pour l'esprit, du librettiste ou du musicien.

Pour nous, reconnaissons dès maintenant que le *Marquis de Carabas* est une pièce fort divertissante, à la lecture.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Petits Mémoires d'un Parnassien, *Petit Temps*, 1er juillet et suiv. — Le chevalier de Florian, *Le Journal*, 26 juin. — M. Anatole France, *Le Siècle*, 25 juin. — M. J.-K. Huysmans, *L'Eclair*, 5 juillet.

M. L.-Xavier de Ricard a repris la publication des *Petits Mémoires d'un Parnassien*. Ces souvenirs n'ont pas le charme de ceux que M. Mendès a réunis dans la *Légende du Parnasse contemporain*, un des livres de ce temps qui se laissent relire ; mais on y trouve bien des détails curieux et dont les hommes de notre génération sont avides, comme les Parnassiens s'enivraient aux héroïques récits de la période romantique. Le Parnasse souleva dans la presse et dans le public un enthousiasme modéré ; la critique ne se manifesta guère à son égard que selon deux modes, le silence et le dénigrement. C'est Barbey d'Aurevilly qui se chargea de ce dernier mode, dans le *Nain Jaune*, où les trente-sept porte-lyre furent exécutés, c'est le cas de le dire, de main de maître. M. Ranc, qui n'avait alors, pas plus qu'aujourd'hui, ni esprit ni talent d'aucun genre, se borna à les traiter de « polissons ». Nous avons connu, à notre tour, les injures bêtes des Rancs ; elles sont inévitables (quant aux *Médaillons* de Barbey d'Aure-

villy, M. de Ricard les juge avec indulgence; il les trouve même amusants, — à distance. C'était du moins un massacre spirituel et désintéressé; l'auteur des futures *Diaboliques* n'était pas un envieux et du moins il ne reprochait pas aux poètes, comme l'inimitable Massol — un autre Ranc! — de se faire, en détournant les esprits des luttes politiques, les complices de l'Empire!

« Une autre critique d'un tout autre genre, d'artistes qui s'amusaient et se proposaient, non de pourfendre, mais de taquiner, fut le *Parnassiculet*, où tout le Parnasse fut alertement parodié depuis les poèmes de Leconte de Lisle jusqu'aux sonnets *estrambots* qu'avait tentés l'un de nous, en imitation de l'espagnol. Nos parodistes s'appelaient Alphonse Daudet, Paul Arène et un chansonnier depuis à peu près oublié, Gustave Mathieu.

» Si le *Parnassiculet* n'eût fait que travestir quelques poèmes de Parnassiens, il n'y eût eu que des rieurs des deux côtés. Mais, par malheur, il y avait une préface en laquelle les Parnassiens étaient représentés en d'assez ridicules postures. Mendès se fâcha et il y eut échange de témoins, sans autre conséquence, entre lui et l'auteur de cette préface, qu'on avait cru être Alphonse Daudet, et qui était, en réalité, Jean du Boys. Il y eut d'autres représailles, bien oubliées depuis longtemps de part et d'autre, et dont je reparlerai plus tard, au lieu convenable, avec toute impartialité et détachement : — car s'il ne sied pas d'appuyer sur l'incident, il doit être au moins noté — d'autant que les autres historiens du Parnasse n'en ont pas parlé. »

Comme livres documentaires à consulter sur l'histoire du Parnasse, M. de Ricard recommande les *Mémoires d'un veuf*, de Verlaine, les *Portraits d'Aujourd'hui*, d'Adolphe Racot, les articles, non encore réunis en volume, de M. Edmond Lepelletier et, naturellement, la fameuse *Légende*. Il recommande beaucoup moins le *Journal* des Goncourt où le salon de Leconte de Lisle est noté tel qu'une excentrique chapelle qui ne s'ouvrait que devant « la petite bande poussée à la suite de Baudelaire, cultivant Poe et le haschich, tous d'un aspect pas mal blafard ». Goncourt a été très injuste envers le Parnasse, mais moins par dédain de la vérité, quoi que dise M. de Ricard, que par haine pour la poésie, et une poésie exclusive et hautaine. Les Goncourt sont parmi les très rares bons prosateurs qui ne firent jamais de vers; peut-être même n'en ci-

terait-on pas deux autres en tout ce siècle, car Taine lui-même fit des vers! Ils restent isolés dans le dédain du rythme avec Michelet et avec Renan.

Avant de parler du grand Cénacle Parnassien, M. de Ricard donne quelques détails sur le salon de Nina de Callias (dite aussi Nina de Villars) et il cite plusieurs des collaborateurs de cette jolie femme qui désirait toutes les gloires. Il me semble bien qu'on ne s'est guère trompé en attribuant à M. Anatole France ce sonnet que Nina fit insérer dans le second Parnasse, la *Jalousie du jeune dieu :*

Un savant visitant l'Egypte ayant osé
Pénétrer dans l'horreur des chambres violettes,
Où les vieux rois thébains, en de saintes toilettes
Se couchaient sous le roc profondément creusé,

Il vit un petit pied de femme, mais brisé
Par des Bédouins voleurs de riches amulettes.
Le baume avait saigné le long des bandelettes
Le henné ravivait ses doigts d'un ton rosé.

Pur, ce pied conservait dans ces nuits infernales
Le charme doux et froid des choses virginales ;
L'amour d'un jeune dieu l'avait pris enfantin.

Ayant baisé ce pied, posé dans l'autre monde,
Le savant fut saisi d'une terreur profonde
Et mourut furieux le lendemain matin!

Charles Cros prêta aussi à Nina de Callias son esprit et son talent ; et bien d'autres dont j'ai parlé à propos de la première partie de ces « Petits Mémoires ».

Leconte de Lisle demeurait alors dans le quartier des Invalides. Il recevait tous les Parnassiens, dont les plus illustres, Dierx et Heredia, étaient comme lui des créoles. M. de Heredia préparait déjà, sous le titre de *Fleurs de feu*, le magnifique recueil des *Trophées*, qui ne devait paraître que trente ans plus tard. On rencontrait aussi, à ces samedis raillés par Goncourt, Louis Ménard dont on ne sait plus, tellement il a su pénétrer au fond des religions, s'il est païen ou catholique (à vrai dire c'est exactement la même chose), et encore Catulle Mendès, Anatole France, François Coppée, Paul Verlaine, Villiers de l'Isle-Adam. Théodore de Banville, Mallarmé, professeur alors, si je ne me trompe, en province, Emmanuel des Essarts (qui était dans le même cas), André Lemoyne, Sully Prudhomme, qu'accompagnait parfois son ami Lafenestre, d'Hervilly, Valade et Mérat faisaient des apparitions plus ou moins fréquentes. Voilà pour les Parnassiens : il y

avait encore les amis des poètes et des Parnassiens ; le plus assidu de ceux-là était le *doux* Asselineau, dont le souvenir restera moins par ses propres œuvres que par les précieux documents qu'il a amassés pour l'histoire du romantisme. Il y avait enfin les passants qui se faisaient présenter au poète et qu'on ne revoyait qu'à de rares intervalles ou plus du tout. Tout cela n'est plus que d'un intérêt minime sur lequel il n'y a pas à insister.

« Comment se passaient les soirées ? On y récitait et on y disait beaucoup de vers. Naturellement chaque poète avait hâte — bien qu'il ne le fît souvent qu'en tremblant un peu — de soumettre son dernier poème au maître, et aussi aux camarades, et ce n'est pas sans angoisse que, tout en récitant ou lisant, il observait de temps en temps, à la dérobée, le terrible monocle et les lèvres, plus terribles encore, du grand juge. Villiers de l'Isle-Adam y jouait et mimait souvent quelque nouvel épisode de sa fantastique épopée de Tribulat Bonhomet, ou quelques scènes d'une de ces souveraines évocations dramatiques — *Elen* ou *Axël* — pour lesquelles il ne s'est encore trouvé aucun théâtre, et ne s'en trouvera jamais, probablement, car l'éducation littéraire de la foule n'ira jamais jusqu'à les comprendre (1).

» Mais les soirées de « grands galas » — celles où tout le monde se pressait dans les deux salons du poète — étaient celles pour lesquelles il avait annoncé la lecture de quelque poème qu'il venait de terminer ou quelque fragment d'un poème en train. C'est ainsi que nous entendîmes le *Levrier de Magnus,* le *Kaïn* et quelques vers de ses *Etats du diable* laissés, paraît-il, inachevés et desquels, d'ailleurs, il dut être détourné, vers la fin de sa vie, par des influences qu'effrayait l'antichristianisme de cette œuvre où, tour à tour, chaque pape comparaissait, confessant sa part de crimes dans la politique traditionnelle de l'Eglise.

» Dernièrement — ici même dans le *Temps* — M. Gaston Deschamps a parlé des bruyants accès de *gaieté* de Leconte de Lisle, et, de fait, il ne fut pas un mélancolique ; il avait même assez peu d'estime pour cet *état d'âme ;* son pessimisme était tout viril et plus philosophique que sentimental. Mais, d'esprit très mordant et incisif, il y avait plus d'ironie que de

(1) *Axël* a été joué deux fois, par les soins de Madame Tola Dorian, sous la direction de M. Larochelle, à la Gaieté et au Théâtre Montparnasse.

vraie gaieté en ses hilarités, fréquentes sans doute et même bruyantes. Mais, ici, il importe de distinguer : il y a ironie et ironie ; celle de Leconte de Lisle ne fut pas cette ironie sournoise des pince-sans-rire, qui cherchent méchamment l'endroit le plus sensible pour vous blesser, sans avoir l'air de vous toucher. C'était la puissante et très loyale ironie d'un esprit qui fut bien français. C'est cette ironie qu'il a mise dans tels de ses poèmes, comme le *Corbeau*, les *Paraboles de don Guy*, etc., les plus personnels peut-être de son œuvre et égaux, certes, aux plus beaux poèmes des plus grands poètes : certains d'entre nous supportaient avec un vrai malaise cette qualité de race — bien latine ! — et particulièrement bien nationale. On retrouverait, je crois, ces amateurs du genre pompeux continu et des déclamations grandiloquentes à jets sans repos, parmi ceux qui, en ces dernières années, avaient entrepris une vraie croisade de mépris et de dénigrement contre le Rire français — depuis nos conteurs des treizième et quatorzième siècles jusqu'à Voltaire, en passant par Rabelais et Molière — croisade qui n'aura pas eu grand succès ; car je crois constater qu'après tant d'essais inutiles pour nous dénationaliser, nous tendons à redevenir, enfin, latins et français — et c'est encore en ce « renouveau » que nous avons la chance de trouver plus de vrai nouveau.

» Je me rappelle, encore, l'espèce de chagrin et d'indignation de ces camarades, auxquels je fais allusion, un soir que Leconte de Lisle, nous fit confidence de quelques vers qu'il avait faits pour s'amuser, et qui sont restés inédits, naturellement. Il y racontait que le bon Dieu, pris d'ennui à son tour, et décidément mécontent de son œuvre, s'était déterminé à planter là toute la création :

> En ce temps-là, le Dieu de Jacob se dit : bigre !
> Je m'ennuie aujourd'hui d'une étrange façon :
> Si, pour l'éternité, c'est la même chanson,
> Aussi vrai que je suis mon propre fils, j'émigre !

» Et le bon Dieu roulait le ciel avec ses étoiles comme un soldat fait de sa tente, et partait. Nous n'avons pas su la suite de cette exode divine, qui ne fut vraisemblablement pas achevée. Certes, ce poème n'eût pas suffi à la gloire de Leconte de Lisle, mais, comme l'a dit Helvétius : « Tous les instants de la vie ne peuvent pas être sévères. »

§

M. André Theuriet nous donna, à propos des fêtes de Sceaux, un agréable portrait de Florian, patron inévitable des petits poètes qui disent un sonnet au dessert dans les banquets d'inauguration. Florian mérite sa modeste gloire ; elle égalerait peut-être celle d'André Chénier si ses amis Ducis et Boissy ne l'avaient arraché à la guillotine, en 1793. Je suppose qu'on ne lit plus guère Florian, hors des écoles maternelles où le *Lapin et la Sarcelle* sont toujours populaires. On lit beaucoup M. Anatole France, au contraire, quoique son attitude combative ait dérouté ces temps derniers beaucoup de ses lecteurs. Cependant le critique littéraire du *Siècle* (de ce journal qui ferait croire à la résurrection des morts) nous affirme qu'il ne fut jamais dupe du « prétendu scepticisme » de M. France. L'auteur de la *Rôtisserie de la Reine Pédauque*, le frère de lait de Jérôme Coignard, a toujours été un « convaincu » ; sa devise, hier comme aujourd'hui, était : « Il est une vérité, j'y crois. » Finalement, M. Pilate de Brinn'Gaubast loue son « patriotisme éclairé » et on ne sait plus s'il est question d'un excellent écrivain ou de M. Havet (de l'Institut). Le dépeçage le plus raffiné est doux en comparaison de tels éloges ; aux louanges politiques dont on enivre (peu, je l'espère) M. France, je préférerais les ironies dont M. Ledrain poursuit une fois de plus M. Huysmans : il le prévient que, retiré à Ligugé, il jouira mal de la paix du cloître, car cette paix n'est qu'une légende, et la vie contemplative consiste à contempler sans cesse des visages hostiles. Ce n'est qu'un bon mot, mais il contient du vrai ; monacale, militaire et même, en certains cas, familiale, la vie commune est un enfer où ne se jette pas, aux siècles civilisés, un homme intelligent.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Le Triomphe de la Raison. — La Douceur de croire. — Frêle et forte. — Memento.

Dans **le Triomphe de la Raison**, M. Romain Rolland nous montre, luttant entre eux, les partis divers de la France révolutionnaire : et tous les personnages, girondins, montagnards, royalistes même, croient agir d'après les règles de la raison. Pourtant l'instinct et l'habitude les dominent, et, comme la modiste Fossette, qui, elle, n'est pas une théoricienne, les députés révoltés et mis hors la loi se laissent, en certaines

minutes, guider par la nature, et commettent des actes irréfléchis et contraires à leurs intérêts. Tous s'accordent à glorifier la raison, et aucun n'arrive à vraiment la connaître ; aucun non plus ne songe à en renier le culte, et le girondin qui marche à la guillotine,tandis que les montagnards vainqueurs acclament la Déesse Raison, est le premier à saluer la belle fille en qui la foule peu raffinée matérialise et adore cette raison abstraite pour laquelle il eût voulu lutter sans défaillance et pour laquelle il va mourir.

Il est dommage que l'action du *Triomphe de la Raison*, pièce qui témoigne d'un noble effort et où ne manquent pas les scènes curieuses, reste, malgré son apparente simplicité, un peu confuse. Il semble que M. Romain Rolland ait sacrifié le soin de la rendre claire à celui de faire prononcer par des personnages intelligemment reconstitués d'éloquents discours, dont on ne puisse contester l'exactitude historique. On dirait que certains dialogues du *Triomphe de la Raison* sont empruntés aux comptes-rendus des séances de la Convention ou des Clubs. Mais ce qui, dans ce drame, vaut mieux encore que le pittoresque du langage, c'est le souci constant de ranimer les hommes d'une époque où tous furent étrangement héroïques. Le plus intéressant, peut-être, des personnages du *Triomphe de la Raison* est un mystique allemand, doux et tendre, et qui garde un religieux amour pour Charlotte Corday : la meurtrière de Marat lui apparaît presque comme un messie féminin, dont l'action sanglante était nécessaire et qui se serait sacrifié pour le salut de l'humanité. Anacharsis Clootz ne differait guère, sans doute, d'un pareil personnage. Et la scène est heureusement conçue, où le mystique, causant avec un fougueux sans-culotte, a la révélation que Marat fut, lui aussi, un messie de la souffrance humaine, et se prend à admirer celui que, jusqu'alors, il avait méprisé.

D'autres scènes sont à louer dans le *Triomphe de la Raison*. Il y en a une,à la fin du premier acte,qui est la plus vraiment dramatique qu'ait imaginée M. Romain Rolland : les députés girondins, mis hors la loi et contraints à se cacher, voient défiler le cortège funèbre de Marat, dont on porte le corps au Panthéon. L'effet s'en accrut, d'ailleurs, de ce que, tandis qu'on la jouait, on exécutait, sous l'excellente direction de M. J. Tiersot, la curieuse *Marche lugubre*, de Gossec.

Parmi les interprètes du *Triomphe de la Raison*, à l'Œuvre, il faut louer M. Luxeuil, qui a remarquablement dit, au

premier acte, le récit de la mort de Charlotte Corday, et M. Pollet.

M. Jacques Normand a été tout près de traiter un grand sujet : ne faut-il pas laisser à la foule ses illusions,et les savants n'ont-ils pas tort qui veulent détruire les légendes consolatrices? Voilà une question qui vaudrait d'être longuement discutée, et à propos de quoi, d'ailleurs, on pourrait établir de subtiles distinctions. Les personnages historiques, dont le hasard des circonstances fait des héros légendaires,ne deviennent-ils pas, pour ainsi dire, doubles? Un hagiographe pourra découvrir qu'une femme eut une vie indigne, et pourtant respecter le culte de la sainte en qui la transfigura l'imagination populaire. Mais l'auteur de **la Douceur de croire** serait bien étonné, sans doute, que sa brève comédie suscitât des discussions sérieuses. Le spectacle n'en est pas désagréable ; il y a même, dans le second tableau, d'aimables épisodes. Certes, la psychologie est singulière, et un peu vaudevillesque, de Maître André, savant qui veut déshonorer la mémoire de sainte Hilda parce que sa femme contracta une maladie mortelle tandis qu'on en célébrait la fête. Mais enfin,la *Douceur de croire* n'ennuie pas, et peut-être y aura-t-il des spectateurs qui trouveront charmante cette pièce anodine; je crois pourtant qu'elle n'aura tout son succès que le jour où on la jouera dans quelque pensionnat, et clérical.

On pourrait s'imaginer,au titre, que **Frêle et forte** est une étude psychologique : il n'en est rien. M. Emile Veyrin a voulu traiter une de ces situations angoissantes qui furent chères, il y a quelques années, à M. Maurice Maeterlinck. Mais il n'a pas su retrouver la noble simplicité qui fait le mérite de l'*Intruse* et d'*Intérieur*, et la mystérieuse justesse d'impressions grâce à laquelle ces courtes pièces deviennent d'émouvantes tragédies. M. Veyrin, en un drame où elles sont superflues, abuse de faciles habiletés, et ses personnages sont terriblement prolixes. Les singulières répliques qu'échangent le Médecin et la Sœur de charité! Et puis, *Frêle et forte* est bien médiocrement joué, sauf par Mlle Moreno, qui est parfaite dans le rôle, assez ingrat, en somme, de la Sœur.

Memento. — *Comédie-Française*. — 20 juin : *Le Demi-Monde* (débuts de Mlle Darlaud). — 8 juillet : Première représentation de **Frêle et forte**, drame en un acte, de M. Emile

Veyrin.— 8 juillet : Première représentation de **la Douceur de croire**, pièce en trois tableaux, en vers, de M. Jacques Normand.

Œuvre.—21 juin : Premiere représentation du **Triomphe de la Raison**, pièce en trois actes, de M. Romain Rolland.

Bodinière. — 17 juin : Première représentation du **Roi des Juifs**, drame en cinq actes, en vers, de M. René Fauchois.

Alcazar d'été. — 11 juillet : Première représentation de **En avant les p'tites femmes**, revue en un acte et trois tableaux, de M. Albert Cellarius, musique de M. Raiter.

A.-FERDINAND HEROLD.

CHRONIQUE DU MIDI

Les Fêtes d'Arles (21 mai 1899).

Dimanche matin. — La ville est pavoisée de mille couleurs et de la gare à la « Place des Hommes » ce ne sont que voitures, vieilles calèches, landaus défraîchis, guimbardes branlantes, et même une automobile venue pour nous chercher. Mais, à la grande surprise, et peut-être même à la sourde indignation de l' « ingénieur mécanicien », nous préférons entrer dans la cité de Constantin conduits par des chevaux dont la fougue ne rappelle d'ailleurs que de très loin l'ardeur des blancs coursiers attelés aux quadriges.De grandes oriflammes vertes pendent aux deux tours de la porte en ruines, dite de la Cavalerie. Dans les rues étroites, d'une maison à l'autre, vont des guirlandes et des girandoles. Mais les plus vives et les plus mouvantes couleurs sont dans la rue, sur les robes et les fichus des femmes. Il y en a de roses, de rouges, de jaune soleil, de bleu d'azur, et les coiffes et les jupons appareillés font une symphonie de lumière éclatante. Et la langue sonore retentit comme un bourdonnement de musiques diverses. Sur la « Place » la rumeur monte et descend pareille à une mer qui roulerait des flux et reflux de paillettes d'or. Il y a une large inscription sur les colonnes du vieux forum où brillent, sur la soie verte, les mots *Vivo Prouvenco ! Vivo Mistrau !*

Mistral est là, d'ailleurs, au seuil du Café du Forum. Il est debout au milieu de jeunes gens, de jeunes femmes où de paysans et de gardiens camargais. Son bon sourire répond aux compliments du peuple. Car c'est sa *fête* aujourd'hui,

c'est son musée, c'est sa poésie, c'est toute son œuvre que cette foule est venue célébrer. Pas un homme officiel, pas un ministre, pas même un journaliste venu de Paris. On a voulu que la fête fût purement provençale. Et c'est peut-être une chose consolante à cette époque de contribuables et d'électeurs, que de voir un poète soulever, par la seule puissance de son génie, autant de mouvement et de tumulte qu'un chef d'État environné d'armées.

Inauguration du Musée. — Onze heures Une étroite rue d'Arles. Une vieille et somptueuse demeure du XVIIe siècle, avec ferrures et bas-reliefs. Toujours devant la porte, cette même foule éclatante et joyeuse. Nous montons par un large escalier aux salles du *Museon Arlaten*. Mais nous ne voyons rien des objets exposés. Parmi ces restes du passé, la vie, la jeune vie sourit et fleurit. Voici les reines de la fête, et les plus beaux costumes d'Arles encadrant les plus beaux visages. Fastueuse sous un fichu de tulle noir surmontant une robe moirée, voici madame Joachim Gasquet, dont les sept ans de royauté expirent ce soir. Près d'elle se trouve madame Mistral, en coiffe et robe grises ; elle semble vouloir s'effacer dans la fête, mais ses yeux brillent d'une flamme intérieure et l'on sent resplendir en reflet sur elle le triomphe de son Poète. Madame Boissière, la fille aînée de Roumanille, est en noir ; madame Floret, la femme du préfet des Bouches-du-Rhône, a revêtu elle aussi le costume arlésien, et madame Dardenne, la femme du sous-préfet d'Arles, est en coiffe et fichu de surah gris perle. Puis passant à travers les salles, la marquise de Baroncelli-Javon, en robe rose et fichu de cachemire feu, madame Gaston Jourdanne, qui porte le bonnet à tuyaux blancs des femmes d'Agde, et, fine et mince, avec ses yeux de Mauresque, la fille du capoulié Félix Gras, en une robe couleur d'or rehaussée d'une chapelle en tulle blanc, par quoi elle apparaît une muse de l'Aurore. Et parmi ces vêtements de lumière et de joie, symboles vivants de l'allégresse provençale, surgit, comme un rappel des défaites que subit jadis la race et qu'elle ne doit pas oublier, une femme d'une beauté tragique, au profil d'un jeune Dante, que fait encore ressortir un capulet noir rabaissé sur le front, tel que les portent les filles de Bigorre. C'est madame Réquier, connue en Félibrige sous le nom de Filadelfe de Gerde, le plus grand poète du Midi occidental, lauréat des jeux floraux, reine de poésie pour sept ans, et en qui revit l'âme d'Esclarmonde, revenue de l'Occitanie vaincue pour célébrer l'Occitanie re-

naissante. J'avoue qu'à contempler toutes ces splendeurs vivantes j'oublie de regarder les tentures et les ameublements du Musée. Cependant, un objet m'arrête, rêveur. C'est un berceau de bois, à peine plus grand que deux mains ajustées. Et l'on me dit que ce fut le berceau de Mistral lui-même. Ah! vieilleries des siècles défunts, héroïques défroques, bibelots et somptuosités d'un autre âge, que vous êtes peu de chose, vous qui êtes la mort, à côté de ce nid de bois d'où a jailli la vie immortelle, et quelle joie, ô ma race! de trouver l'image la plus douce de ton réveil là où semblait ne devoir m'apparaître que la mélancolie de ton passé!

La Sainte-Estelle. — Midi. Le cloître Saint-Trophyme où s'épand une ombre fraîche sous les arceaux romans. Les tables s'allongent le long des murailles dont chaque bas-relief rappelle une page de l'histoire occitane. Deux cents convives ; toutes les femmes sont vêtues à la mode d'Arles. A l'extrémité du cloître, près de la porte murée en souvenir de Barberousse, tout le jeune Félibrige, bruyant, allègre, mangeant peu et parlant beaucoup. A l'autre extrémité, face à l'Homme de Bronze, Mistral, souriant et calme, entouré des reines de la fête. Près de lui, une belle jeune femme en bleu foncé et une ravissante jeune fille en bleu pâle que je n'ai pas vues au Musée. Je les prends pour deux sœurs, et je me trompe. Ce sont la comtesse de Chevigné et sa fille, mademoiselle Marie-Thérèze, la nouvelle Reine du Félibrige qui ce soir remplacera madame Joachim Gasquet. Cette coutume d'élire une reine pour sept années est, à mon sens, une des plus charmantes manifestations extérieures du Félibrige. Outre qu'elle rattache le mouvement félibréen aux mœurs fleuries de l'Occitanie médiévale, l'élection de la Reine a de plus l'avantage de maintenir au-dessus de toutes les revendications possibles le culte de la Beauté et la religion du pur amour. Je dois ajouter, du reste, que dans le Félibrige, où nulle règle n'est imposée aux libres adeptes, la seule autorité à laquelle se soumette la turbulente jeunesse est celle de cette idéale reine choisie toujours parmi les plus belles et les plus dignes. Avant mademoiselle de Chevigné, furent reines madame Mistral, mademoiselle Thérèze Roumanille, devenue madame Boissière, et mademoiselle Marie Girard, devenue madame Joachim Gasquet. Je regarde la nouvelle élue. Elle est blonde, ses cheveux d'or fin ont l'air de voltiger sous sa coiffe arlésienne. Ses dix-huit ans resplendissent de grâce robuste. Ses yeux d'azur s'ouvrent émerveillés devant le spectacle qui l'environne, et, toute surprise, tout

heureuse, elle semble un bel oiseau bleu à la fois ravi et effarouché. Et certes, le tableau n'est pas quotidien. En face d'elle le plus beau cloître roman qui soit au monde. Sur les toitures des gens du peuple sont montés. Voici que petit à petit ils descendent par les corniches et les arcades, et vont fraterniser avec les jeunes félibres. Ah ! le banquet n'a rien des solennités administratives ! Des jeunes filles entrent et distribuent des fleurs. Et bien avant le dessert, à l'extrémité de la table où sont les enfants terribles, on chante la *Contesso, lou Rei En-Peïre,* et tous les sirventes de revendication.

Soudain, silence. De tous les coins du cloître, on accourt vers l'arceau sous lequel s'est levé Mistral. Et devant la foule recueillie, tandis que les cloches de la Basilique sonnent pour la Pentecôte, le poète prend en main la « Coupe » symbolique et chante l'hymne :

Prouvençaù, veici la Coupo.

Les spectateurs, à l'unisson, reprennent le refrain fameux :

Coupo Santo
E versanto...

(Coupe sainte et débordante, verse à pleins bords, verse-nous l'enthousiasme et l'énergie des forts.)

Il n'est pas de mot pour traduire de pareilles émotions. Il y a des heures où de belles larmes montent à nos yeux comme si les races lointaines qui vivent en nous voulaient rejaillir vers la vie toujours nouvelle. Et toutes les âmes qui dormaient dans le vieux cloître viennent tourbillonner, joyeuses, autour de la coupe, car je sens passer dans l'azur, où nos pensées se purifient, le frémissement des forces occultes.

Jeux floraux. — Couronnement de la Reine.— Cinq heures. La foule, au grand soleil, est répandue sur les gradins du théâtre antique. Il y a des hommes sur les toits des maisons, d'autres sur les grilles, et des enfants sont juchés au sommet des deux colonnes demeurées debout au seuil du monument en ruines. Aux portes du Théâtre sont rangés des gardiens de Camargue à cheval. Une large estrade est dressée où jadis était la scène, face au peuple. Au fond de l'estrade il y a trois grands fauteuils. L'un, au centre, sur un plan surélevé, pour la reine de la Cour d'Amour qui est madame Joachim Gasquet, reine jusqu'à ce soir. A sa droite, un peu en avant, au niveau de l'estrade, est assise Mme Filadelfe de Gerde, et à gauche Mlle Marie-Thérèse de Chevigné. Tout

autour, en arc de cercle, de belles dames et de brillantes jeunes filles. Nous sommes massés dans le fond, derrière les reines, contre les colonnes. Mistral, pour qui on a préparé un fauteuil, n'en a cure, et, comme un jeune troubadour, s'assied aux pieds de la reine, à même l'estrade. Le spectacle est si harmonieux que le peuple de Provence, avant de rien entendre, applaudit et acclame. Malgré le beau discours de Félix Gras, et la chaude allocution de Mariéton, c'est la fête des femmes, et tout le triomphe est pour les Reines. La cité où naquit la Vénus d'Arles acclame en elles la seule impérissable royauté.

Mme Gasquet, somptueuse dans son fauteuil royal, ses lourds cheveux tombant en deux bandeaux sous le diadème, a sûrement conscience de la noblesse de son rôle; car elle demeure immobile, un peu penchée en avant, les deux mains appuyées sur le fauteuil, dans une pose hautaine où, suivant le mot de Jean Bayol, elle apparaît « l'impératrice du soleil». Filadelfe de Gerde, sous son noir capulet, regarde de ses yeux profonds cette foule exultante, et un léger sourire adoucit le pli sévère de ses lèvres par où ont chanté les douleurs de la race. Mlle de Chevigné, toute fraîche, tout émue, regarde de tous côtés, sourit à tout le monde, comme tout le monde lui sourit, et le contraste de ces trois femmes, si diversement belles, fait songer aux trois vertus fondamentales de ce peuple : la sérénité, la patience et l'allégresse.

Mme Gasquet se lève et lit, en provençal, un fier et noble discours, où, évocant ses sept ans de royauté, elle exalte cette ardente jeunesse venue au Félibrige, comme à l'Evangile de la Liberté.

Puis voici Filadelfe de Gerde, « poète lauréat », chargée d'élire la nouvelle reine, qui s'avance vers Mlle de Chevigné. Elle pose la couronne sur sa tête et lit d'une voix tremblante des vers admirables en dialecte bigourdan. Ses vers éclatent comme des cris de guerre et sonnent parfois comme des trompettes de victoire. A la fin, quand, au nom de la race, elle adjure la Reine nouvelle de sauver son peuple du nivellement pareil à la mort, des larmes jaillissent de nos yeux, et Mistral ému se détourne.

Mais voici la joie de l'avenir, après l'émotion du passé rappelé. Mlle de Chevigné, élue reine, s'avance au bras de Mistral vers le peuple qui l'acclame. Le spectacle est unique. Mistral, radieux, lève le bras en un grand geste, et la jeune

reine, d'une voix forte,prononce une courte allocution où elle salue le peuple « source de toute noblesse ». « *Vivo la beùta !* » s'écrie une forte voix dans la foule.

Et pendant que madame Gasquet et mademoiselle de Chevigné s'embrassent aux applaudissements du peuple, je pense que, même aux temps glorieux de l'Occitanie, il n'y eut jamais, ni dans pareil cadre, une fête de poésie plus touchante et populaire.

Tout à coup, tandis que le soleil décline et que la fête semble finir, un spectacle imprévu nous est offert. Du sein même de la foule, des jeunes gens se sont levés, et ont donné le signal d'une farandole. Leur enthousiasme se manifeste en danses rythmiques. Jeunes hommes, jeunes filles, dont le nombre augmente à chaque pas,se déroulent à travers les gradins bruyants du théâtre. La farandole monte, descend, tourne, retourne, et bientôt c'est tout le peuple qu'elle entraîne. La voilà maintenant qui sort du théâtre et s'épand dans les rues. A notre tour, du haut de l'estrade, nous acclamons le peuple, et la poussière d'or, dans les rayons obliques, fait un nimbe à la ville entière.

Or, comme nous sortons du théâtre, et que des voitures aux chevaux enrubannés nous attendent, Mistral, dont la joie bondit, est pris d'une inspiration heureuse : « A pied ! » nous dit-il. Immédiatement il offre son bras à Mlle de Chevigné, la nouvelle reine. Mme Gasquet suit, que j'ai l'honneur d'accompagner. Puis viennent Mme Mistral et Arnavielle, Mme Boissière et Mariéton, Mme Filadelfe de Gerde et Félix Gras ; Mme Jourdanne et Folco de Baroncelli ; la marquise de Baroncelli et Gaston Jourdanne ; Mlle Angèle Gras et Joachim Gasquet, puis Mestè Eissette, Jules Véran, Honoré Dauphin, Marc Varenne, et tous les jeunes poètes offrant le bras aux jeune filles de la Cour d'Amour. Et ainsi, à travers les sinueuses rues d'Arles, nous allons jusqu'à la Place des Hommes, escortés par une foule joyeuse qui chante et jette des fleurs.

« Ah ! la belle noce ! » dit une femme à notre passage. Et c'est une noce, en effet, les fiançailles d'un hymen par quoi sera fécondé le prochain siècle, l'union du peuple et de la poésie.

JEAN CARRÈRE.

LETTRES SCANDINAVES

Gustav Wied : *Slægten* (*La Race*), Gyldendal, Copenhague. — Knut Hamsun : *Victoria, en kjærligheds historie* (*Victoria, histoire d'un amour*), Gyldendal, Copenhague. — *Ringeren*.

Un roman de Gustav Wied est avant tout une galerie de portraits comiques. Celle de **La Race** est fort bien composée. Mascani est un pasteur à complexion trop amoureuse ; sa vie alterne perpétuellement entre des périodes de lubricité et des accès de remords ; l'âge ne fait qu'exaspérer sa nature et il en devient fou ; un jour, il fait au sermon une confession générale de sa vie, il dit aux paysans assemblés qu'il a pris leurs femmes et leurs filles ; mais c'est Dieu qui l'a fait ainsi ; de même que quelqu'un venu au monde avec une maladie mortelle, il est sans péché ; contre ce Dieu qui l'a fait tel, il est maintenant un accusateur... Le thème du pasteur révolté est bien connu dans les littératures danoise et norvégienne, et le sermon du pasteur Mascani est une curieuse transformation de celui que prononça à Skien le prototype de Brand.

Le comte Scheele est un amoureux platonique ; il a fait la cour aux jeunes filles, leur parlant d'idéal, de pureté, et cela réussissait souvent très bien, trop bien même : elles lui ouvraient leurs bras, et il était obligé de se sauver, et de chercher ailleurs. Pour ne pas ternir son idéal de pureté, lorsque la nature l'agitait, il allait la satisfaire dans des maisons closes.

Le baron Helmuth est un gros paysan fort peu cultivé, mais qui s'entend à cultiver ses terres ; il mange énormément, fait la sieste après déjeuner, parcourt ses domaines pour en surveiller et régler les travaux ; presque jamais ne va à la ville. Familier avec ses gens, il n'est ni très âpre au gain, ni méchant, ni même bête ; pas brutal non plus ; mais brute : il est horriblement autoritaire et brute ; en sa qualité de descendant d'une vieille famille danoise et seigneur d'un vaste domaine, il croit avoir sur les autres un droit de domination, et, s'il rencontre une résistance, incapable absolument de raisonner, il devient violent et terrible. En même temps, il est faible, et sa faiblesse, jointe à un vague regret peut-être d'une vie moins grossière, l'a fait épouser une femme très personnelle, dont il est fort amoureux à cause de son élégante nonchalance. Il est très doux avec « sa grâce » la baronne, et subit docilement ses rebuffades, — jusqu'au jour où des soupçons le font penser à la ceinture de chasteté, souvenir d'un ancêtre jaloux. Lors-

que enfin il surprend sa femme avec le comte Scheele, devenu son amant, dans le pavillon de bois du parc, il les enferme et met le feu.

La baronne douairière, « sa vieille grâce », mère de Helmuth, est une femme méchante, jalouse et avare. Cependant, elle n'est pas méchante inutilement, et est assez aimée de la petite belle-fille du baron. Elle n'est pas vilainement intrigante, et c'est franchement qu'elle agit contre sa belle-fille, en instruisant Helmuth de ses relations avec Scheele. Elle a même un certain esprit de justice. Mais une passion prime en elle tous les autres sentiments, passion essentiellement dramatique, la passion de dominer. Elle n'est pas simplement autoritaire, c'est-à-dire jalouse de ses droits, comme son fils, homme d'ailleurs mou ; l'autorité n'est pas pour elle un principe auquel son esprit est habitué, c'est une jouissance naturelle ; elle est dominatrice.

Aussi c'est avec un beau sang-froid qu'elle revient auprès de Helmuth après l'incendie, qu'elle le débarrasse de l'enquête judiciaire ; elle gouverne la maison et le domaine, elle a retrouvé la vie qui lui convient. Cependant son fils l'inquiète ; elle est choquée de le voir si abattu, ne quittant pas son bureau, où il se fait même apporter ses repas ; elle apprend qu'il passe la nuit dans la cave, et rentre, ivre, dans sa chambre, tous les matins. Elle s'efforce vainement de lui communiquer un peu de son énergie. Lui, voudrait se livrer à la justice. Elle est indignée. « Sale race, pense-t-elle, race pourrie. Pas de nerfs. Vécu trop longtemps. »

Le ton général du volume est celui d'un réalisme un peu rosse et ironique, sans charge excessive. Cependant la prédilection pour les caractères facilement pittoresques s'affirme parfois un peu trop par la présence de personnages comme la femme de chambre de « sa vieille grâce », fille muette d'une mendiante tireuse de cartes, tandis que tous ceux qui n'ont pas une forte caractéristique sont à peine indiqués. Dans ce monde rural, on voit très peu les paysans. La composition du livre n'est pas très serrée, l'action s'engage lentement, l'auteur s'attardant à des descriptions. Des personnages secondaires ont presque autant de relief que les principaux. Mais n'importe, c'est une œuvre sérieuse et non sans vigueur, sous une forme très amusante.

§

Je ne crois pas que Knut Hamsun ait jamais publié un seul

vers ; cette forme est d'ailleurs moins fréquemment employée aujourd'hui dans la littérature norvégienne, me semble-t-il, que dans la plupart des autres littératures ; aussi le nom de poète n'y est-il pas attribué uniquement aux versificateurs, et les prosateurs sont souvent des lyriques. Ainsi le dernier roman de Hamsun, après d'autres œuvres, très variées, naturalistes, sarcastiques, — lyriques aussi, déjà, — est un poème écrit dans une langue charmante et simple ; c'est l'histoire de deux jeunes gens que sépare la vie ; l'un, fils de meunier, qui devient un écrivain de talent, l'autre, fille du grand propriétaire voisin du moulin, habituée à la vie riche et brillante sur le domaine hypothéqué. Leur amour enfantin s'est développé parmi les arbres de la côte et les rochers des îles. Ensuite, les circonstances sont rares qui les remettent en présence, deux ou trois seulement ; mais ils s'aiment et leur sort est fixé : ces rencontres n'étaient pas même nécessaires.

Le roman est intitulé : **Victoria**. Pourtant, c'est toujours Johannes qui est au premier plan ; dès que Victoria l'a quitté, l'auteur ne nous dit plus rien de ce qu'elle fait, de ce qu'elle pense ; et c'est bien inutile en effet : elle aime, et sait qu'elle aime ; si des circonstances la font paraître capricieuse et fantasque, ce sont faits extérieurs qui ne troublent jamais sa certitude : « Chose étrange à penser, que je n'ai pas fait autre chose que venir au monde et vous aimer, et maintenant dire adieu à la vie », écrit-elle exactement dans sa belle lettre à l'ami qu'elle n'a pas revu depuis longtemps et ne doit pas revoir.

Lui aussi sait qu'il aime, mais il ne comprend pas ce qui les sépare, il n'est pas toujours assez sûr d'elle, et, lorsqu'elle est fiancée au riche lieutenant dont la fortune doit sauver sa famille, il se laisse aller, le cœur douloureux et amolli, à se fiancer à son tour, par sympathie et pitié, avec une autre jeune fille. Ainsi leurs vies sont définitivement séparées, juste au moment où la mort du lieutenant allait affranchir Victoria du sacrifice fait à sa famille.

Ce roman d'un sentimentalisme si tendre, — et nullement fade pourtant, — était assez inattendu dans l'œuvre de Knut Hamsun. C'est une œuvre sincère, presque naïve : ces amoureux sont trop parfaits et leur amour est trop absolu, malgré toute l'habileté de l'auteur à les faire parler et se mouvoir comme personnes naturelles ; c'est bien un poème, de l'idéal, presque un hymne ou un acte de foi. Hamsun associe constamment la nature à l'amour de Victoria et de Johannes ; le

bruit du vent dans les arbres et le vol des oiseaux forment comme l'accompagnement continu de la mélodie de leur amour ; et lorsque d'autres personnages paraissent, il semble que la nature ne soit plus présente.

§

Dans le numéro 14 de **Ringeren**, cette première idée du *Constructeur Solness*, avec la date : 16 mars 1892. La pièce parut à la fin de l'année.

Ils se tenaient là, tous deux, dans une maison si douce,
Pendant l'automne et aux jours d'hiver.
Puis, la maison brûla. Tout est décombres,
Tous deux doivent fouiller la cendre.

Car parmi elle un joyau est caché, —
Un joyau qui jamais ne peut brûler.
Et s'ils cherchent loyalement, il arrivera aisément
Qu'il soit trouvé par lui ou par elle.

Mais s'ils trouvent, les deux incendiés,
Le précieux, inaltérable joyau, —
Jamais elle ne trouvera sa foi consumée.
Lui, jamais son bonheur consumé.

§

Ringeren est une revue universelle. Les nouvelles locales, les luttes politiques ou nationales des différents pays scandinaves, les sciences de tout ordre, y trouvent également place. On y peut même lire de la littérature. Mais cette littérature se composant surtout de traductions, il n'y a pas lieu d'en parler ici.

Les nouvelles locales, au commencement de l'année, furent tristes. En quelques jours, deux femmes remarquables moururent. Madame Sars, sœur de Welhaven, femme et mère des trois professeurs Sars, et belle-mère de Fridtjof Nansen, n'était pas la moins remarquable de sa famille, bien que son talent naturel n'ait guère trouvé d'autres moyens d'expression que bien recevoir et bien raconter. Cela suffira pour qu'elle vive dans le souvenir, et le résumé de sa vie, par Mathilde Schjœtt, est très attachant.

Madame Gundersen a été la grande créatrice des rôles dramatiques. Son plus grand succès fut Hjœrdis, dans les *Guerriers à Helgeland*. Il est bien un autre rôle, qu'elle désirait vivement jouer, Madame Alving, dans les *Revenants ;* mais le

vieux théâtre de Kristiania, qui vient d'être définitivement fermé, aura ignoré jusqu'au bout cette œuvre malsaine.

Articles de critique littéraire : sur Sigbjœrn Obstfelder et sur Theodor Madsen, par Carl Nærup ; sur Paul Hervieu, par G. Brandes : grand éloge, surtout de *Peints par eux-mêmes*, qui est, avec les meilleurs romans d'Anatole France, « la fleur » de la littérature française d'aujourd'hui.

J'ai eu tort de dire qu'on trouve dans Ringeren même de la littérature : au fond, on n'y trouve pas autre chose. Que le sujet traité soit une nouvelle, la critique d'un livre, ou l'étude des couches géologiques aux Etats-Unis, c'est toujours à l'étude psychologique d'un individu qu'aboutissent les rédacteurs de cette revue. Dans Alfred Russel Wallace, par exemple, P. Engelbrethsen trouve quelque chose de dramatique à l'influence qu'eut, sur la suite de ses travaux, ce fait, que son premier ouvrage important, dans lequel il exposait la théorie de l'évolution en même temps que Darwin, fut publié par celui-ci sans son assentiment. — Tous les titres d'articles sont des noms propres. R. Besthorn se garde bien d'étudier le socialisme en Allemagne : il fait des articles sur Bebel, Liebknecht, Vollmar, et cette méthode le conduit tout naturellement à ne pas apercevoir l'importance d'un Kautsky. Du moins cette méthode est vivante. Elle a évidemment une grande valeur pédagogique, et c'est peut-être tout simplement ce qu'a voulu son directeur, Sigurd Ibsen.

PEER EKETRÆ.

LETTRES TCHÈQUES

Jean Opolsky : *Svet Smutnych.* « Rozhledy », Prague. — *Nanove kvety. Almanach nejmladsi básnické generace* (Satalicky-Janovicky). — K. V. Rais : *Zapad ;* Simacek, Prague. — Em. Hauner : *Sabbathy dusi,* chez l'auteur — Georges Karasek : *Horici duse,* drame en 3 actes, « Moderni Revue », Prague. — Traductions. — Revues : *Moderni Revue. — Lumir. — Krok. — Rozhledy. — Studentske Smery. —Novy Kult.*

Le **Monde des tristes**, de M. Jean Opolsky, tient dignement sa place dans la symphonie désenchantée que nous a ménagée la production littéraire de cette année extraordinairement pessimiste, où nous avons entendu les accents désolés de livres tels que *Contrées tristes, Lumières éteignantes,* la *Force de la vie* et tutti quanti. M. Opolsky se complaît, dans cet ouvrage, à décrire minutieusement l'état d'une âme qui ne voit partout que des sujets de tristesse. A défaut d'o-

riginalité foncière, il y a de jolies idées, une mélancolie un peu éteinte, mais qui n'est pas sans charme, de la simplicité, de la sincérité. On regrette cependant qu'une clair de colère, un brusque zigzag d'ironie ne vienne pas rayer parfois ce fond de ciel d'automne par trop uniformément gris.

Almanach des poètes de la plus jeune génération : Sur les fleurs nouvelles, publié sous la direction de MM. B. Satalicky et Jar. V. Janovicky. « Nous allons comme tous les autres allaient. Nous avons seulement la vie et ce qui est en elle. Notre art n'a pas de règles. » Voilà quelques paroles de l'introduction, qui caractérisent d'une façon un peu nuageuse cette poésie, non encore épanouie, bourgeons qui peuvent donner des fleurs. Cette publication présente les travaux de vingt-six jeunes poètes, aux noms pour la plupart inconnus. On doit cependant s'y arrêter, au moins pour la signaler; car il arrive que d'intéressants talents soient négligés par les revues, même par les revues de jeunes. C'est une occasion pour eux de mettre sous les yeux du public les meilleurs de leurs essais, et il serait à désirer que cet almanach parût dorénavant chaque année et sous une forme plus vaste. Tel qu'il est, il permet d'embrasser d'un coup d'œil les tendances de la dernière génération littéraire. En somme, cette poésie est généralement mélancolique, douce, quelquefois naïve, un peu naturiste, un peu mystique, voire renaissance païenne. On pouvait s'en douter.

J'ai déjà signalé dans une de mes chroniques un roman de M. K. V. Raïs. Ce que j'ai loué dans *Demi-Bourgeois (Pulpani)*, je le retrouve avec le même plaisir dans le nouveau livre de cet auteur : **Le Coucher du Soleil** *(Zapad)*. Grâce aux remarquables qualités qui sont le propre de M. Raïs, il réussit à rendre excellemment la campagne tchèque, qu'il peint avec tant d'amour. Cette fois, son héros est un pauvre curé, qui, après avoir vécu pendant cinquante ans dans la même paroisse, ne consent plus à la quitter, et finit par mourir dans la maison où il a passé sa rude et humble vie, où il a beaucoup souffert, mais qu'il aime. Ce sont les détails qui font tout le charme de cette simple histoire. Il se dégage de l'œuvre un souffle de résignation et de paix qui produit une grande impression sur l'esprit du lecteur, quelles que soient ses sympathies pour une littérature moins simpliste. M. Raïs est actuellement un de nos meilleurs romanciers. Il commence à être apprécié à son mérite. On le traduit. Sa grande force de séduction consiste non seulement en ce qu'il con-

naît à fond les sujets qu'il traite, mais en ce qu'il les aime et communique à tout ce qu'il touche le don de la vie.

M. Em. Hauner publie les **Sabbats des âmes**, un recueil de poèmes sur la volupté sexuelle, d'un goût étrange et forcé, où l'on sent avant tout la préoccupation de ne ressembler à rien et de violenter l'attention.

Les **Ames brûlantes**, de M. Georges Karasek. Début dramatique du jeune écrivain dont les beaux poèmes ont été déjà si remarqués. Cette « âme brûlante » est celle de la jeune femme d'un riche fermier, lequel est malade et proche de la mort. Le mari moribond ne suffit point à l'épouse ardente, créature d'amour, qui tente de séduire, pour satisfaire sa passion de vie, le frère de son mari. M. Karasek caractérise d'un mot typique l'état de la jeune femme : il l'appelle le « sexe piqué ».

Mais le beau-frère, quoique jeune encore, a beaucoup vécu. Lui aussi fut une « âme brûlante » ; il n'est plus maintenant qu'une « âme éteinte ». Il refuse. Elle se sent alors perdue, n'ayant plus de quoi satisfaire son désir.

Cette âme brûlante va s'éteindre aussi, faute de combustible. Le personnage le plus curieux de ce drame, et le mieux saisi, c'est le mari : l'homme qui se sent mourir, qui est jaloux de la vie et qui ne veut pas que les autres vivent autour de lui. Je dois ajouter que la pièce de M. Karasek n'a plu ni au public, ni à la critique. Ce petit mécompte n'est d'ailleurs point fait, je l'espère, pour décourager M. Karasek.

§

Traductions récentes. — Stéphane Mallarmé : *Choix de poèmes* (par M. Z. Lesehradu) ; Viggo Stuckenberg : *Le Soleil* (trad. du danois) ; Henrik Ibsen : *Le Canard sauvage ;* Renan : *Drames philosophiques ;* Arne Garborg : *La Paix* (trad. du norvégien) ; Georges Eekhoud : *Kees Doorik ;* Tolstoï : *Résurrection ;* et toutes les œuvres de Pouchkine (publiées chez Vilimek).

§

Revues : **Moderni Revue** publie quelques articles importants sur le mouvement littéraire à l'étranger, tels ceux d'Ernest Gaubert sur la littérature du Midi, de Giuseppe Lipparini sur la jeune littérature italienne, de Vladimir Jelovsek sur la nouvelle génération littéraire en Croatie.

Je signale encore la traduction de plusieurs poèmes en

prose d'Oscar Wilde, et, dans le dernier numéro, une courte étude sur Georges Eekhoud par M. Georges Karasek.

Lumir traduit *Une volupté nouvelle*, de Pierre Louys.

Krok est mort et remplacé par l'*Horizon littéraire et artistique*, que j'ai signalé dans ma dernière chronique.

Rozhledy traduisent *Emile Zola devant les jeunes*, de M. Le Blond, et un fragment des *Histoires insolites* de Villiers de l'Isle-Adam.

Une nouvelle revue : *Direction des Etudiants* (**Studentski Smery**), qui, à côté de *Studentsky Sbornik*, sera l'organe des étudiants de Bohême. Chez tous deux, tendances mi-sociales, mi-individualistes.

Novy Kult apporte des poèmes de Charles Toman, Otto Gulon, St. K. Neumann, Jean z Wojkovicz ; des traductions de Charles Albert (*la Prostitution*), d'Emile Zola (fragments de *Paris*), d'Adolphe Retté (*Nietzsche*), d'Emile Strauss (sur *Jossot*); un beau poème en prose de M. Otokar Brezina ; ornementations de F. Kavan, Ch. Hlavacek, J. Sir, R. Thomen et St. K. Neumann.

Dans toutes les revues, articles sur Pouchkine.

JEAN ROWALSKI.

VARIÉTÉS

Phrases sur l'Art. — Il est très agréable, surtout en ces temps de rudes polémiques, d'avoir une courtoise querelle, à propos d'un critique aussi judicieux que M. Vittorio Pica, avec un contradicteur aussi net que M. Federico de Roberto. Cela se passe ici, en Italie, en Russie, partout ; ici, puisque le texte réfuté analysait dans le *Mercure* (1) la *Littérature d'Exception* de M. Pica ; en Italie, puisque c'est *Flegrea* qui inséra les intéressantes pages de M. de Roberto ; en Russie, car Tolstoï est un argument universel (il y a aussi son livre terrible sur l'*Art*) ; partout enfin, s'il y a partout des esprits (et je le crois) capables de se passionner pour une question où rien de plus grave n'est en jeu que ceci : y a-t-il deux sortes d'arts, un art régulier, normal, accessible à tous, et un art exceptionnel, irrégulier, destiné à ne récréer qu'une élite ?

Deux arts : M. Pica le croit et aussi M. de Roberto ; plus

(1) Voir le *Mercure de France* de janvier, et *Flegrea* du 5 mars. — Cet article a paru en italien dans *Flegrea*.

patients que Tolstoï, qui n'en admet qu'un seul, — celui qui est intelligible au peuple.

L'une et l'autre opinion me semblent identiques au fond, c'est-à-dire fausses, car je crois que l'art est, par essence, absolument inintelligible au peuple. Qu'il s'agisse de Racine ou de Mallarmé, de Raphaël ou de Claude Monet, le peuple ne peut comprendre, artistiquement, ni un poème ni un tableau, parce que le peuple n'est pas désintéressé et que l'art, c'est le désintéressement. Pour le peuple, tout est dans le sujet du poème ou du tableau ; pour « l'intellectuel », tout est dans la manière dont le sujet est traité. Le peuple s'arrête devant l'Heureuse Famille de Greuze (ou quelque niaiserie de cet ordre) ; mais celui qui aime la peinture désire que les Greuze soient retournés contre le mur parce qu'ils gênent son œil amusé à une cruche ou à un chaudron de Chardin. Tous ceux qui se promènent dans les Musées ont pu faire de telles observations : jamais un visiteur de hasard ne prononça un mot qui trahisse une sensation d'art ; ce qui chatouille ce brave homme ou cette jeune fille, c'est l'anecdote, c'est ce geste maternel ou amoureux, cette belle robe, ce beau cri de bravoure que profère dans la fumée l'homme à panache ; dans les poèmes, c'est l'anecdote encore et le sentiment : la poésie qui n'est pas lyrique, qui conte des histoires, est la seule qui ait jamais été populaire en aucun pays.

Il est donc bien indifférent, relativement au peuple, que telle œuvre d'art soit obscure ou lumineuse, puisqu'il ne la jugera jamais comme œuvre d'art, mais seulement comme œuvre dramatique, comme œuvre représentative d'une action. Il comprend l'acte exprimé ou ne le comprend pas ; s'il le comprend il l'accueille ou le rejette pour des raisons qui n'ont rien à voir avec l'art, puisque l'art, indifférent aux actes, ne s'intéresse qu'à la manière dont l'acte est simulé. Des cochons à l'auge peuvent faire une œuvre d'art bien supérieure (ceci est, je pense, incontestable) à tel cadre où fleurissent les fleurs les plus fraîches ; ne mettez pas à même de choisir entre les deux toiles un homme sans éducation : si vous croyez, comme Tolstoï, à l'infaillibilité artistique du peuple, cela pourra vous donner des déceptions.

Il faut donc laisser le peuple de côté ; le peuple n'est pas fait pour l'art, ni l'art pour le peuple. Le peuple ne goûte pas l'exception, et, je le maintiens, l'art est une perpétuelle exception.

C'est sur ce mot *exception* que M. de Roberto a entamé sa

querelle. D'accord avec M. Pica, il est persuadé que vraiment Verlaine est plus *d'exception* que Victor Hugo; et son critérium semble être ceci, que Victor Hugo plaît à un plus grand nombre de lecteurs que Verlaine. Victor Hugo, et M. de Roberto allègue des polémiques déjà vieilles de quelques années, aurait été, par des poètes et des critiques récents, relégué parmi les écrivains bons pour réjouir les masses, tandis que Verlaine était accueilli comme le miroir des âmes d'élite et le diapason des sensibilités les plus neuves. Sans doute, mais cela prouve seulement que chaque génération se choisit un poète; la nôtre aima Verlaine, comme celle de M. Coppée aimait Victor Hugo, mais elle n'aima pas Verlaine parce qu'il était plus *d'exception* que Victor Hugo, elle l'aima, au contraire, parce qu'il était plus près de son cœur et de son intelligence, parce qu'il était, pour elle, plus clair, plus familier, plus éloquent. On donne aux poètes récents, aux écrivains innovateurs des noms génériques qu'il ne faut jamais prendre à la lettre. Ainsi l'expression ridicule, *Décadents*, l'expression obscure, *Symbolistes*, ont dérouté pendant bien des années des lecteurs pourtant attentifs et curieux; ils crurent que Verlaine était vraiment pareil à quelque Affranchi de la Rome impériale aussi débauché de mœurs que de langage, amusé à corrompre et à torturer la belle langue que lui avaient léguée les sévères romantiques; son éditeur, borné dans un commerce obscur, propageait sottement ce préjugé que les œuvres de Verlaine étaient des « curiosités littéraires » et il les vendait quasiment au poids de l'or, — et des Américains croyaient acheter des cartes transparentes d'art! La mort et deux années ont changé la manière de voir, même des Américains, et Verlaine est aujourd'hui dans le monde entier,— je parle du Verlaine expurgé de quelques excès — représentatif d'un moment et d'une nuance de la poésie française. Poète d'exception cependant, il le fut; il le fut, comme Hugo, car tout génie original est d'abord ignoré ou contesté par la foule de ses contemporains, en même temps qu'il est adoré dans un cénacle qui, peu à peu, devient l'Église universelle. Nul, en pays démocratique, n'entre de plain pied dans la gloire; et plus ce pays est cultivé, plus l'instruction moyenne y est répandue, plus la trouée est dure à tailler dans la muraille de l'indifférence.

Sans doute Verlaine est loin d'avoir atteint le degré de gloire où est parvenu Victor Hugo; il est même probable que son nom ne grandira plus et qu'il restera parmi les demi-

dieux, comme Vigny, comme Baudelaire, et c'est en ce sens que M. Pica pourrait maintenir son terme « littérature d'exception » ; mais à condition de ne plus lui donner qu'un sens tout extérieur, un sens hiérarchique, si je puis dire : Verlaine serait classé parmi ces génies malheureux qui n'ont su plaire que trop tard, quand presque tous les sourires étaient déjà distribués. Si, au lieu de *Sagesse* (et cela pouvait arriver), Verlaine avait écrit, sous la même inspiration ingénue, quelque « Année Terrible », il dormirait au Panthéon, on ne lui aurait pas marchandé un coin de gazon pour son buste, il ne figurerait pas dans la *Letteratura d'eccezione*, — et pourtant cela serait le même Verlaine !

Jusqu'au delà de 1845, Victor Hugo fut soumis par toute la critique « sérieuse » au régime que nous vîmes infligé pendant vingt ans à Verlaine, à Villiers de l'Isle-Adam et à Mallarmé, qui sont les Trois, notre Trinité. Victor Hugo paraissait — et était véritablement — exceptionnel à donner le frisson aux bourgeois libéraux, fanatiques de Béranger et encore émus au souvenir de Parny. Quel scandale à voir cette cathédrale gothique qui croissait comme un champignon monstrueux, écrasant de son ombre, de ses cloches et de ses pierres les humbles colonnades doriques ! Et quelles luttes pour protéger le monstre contre les fureurs de la tragédie ! Nous n'avons pas défendu avec assez d'énergie nos monstres, et c'est pour cela que, écornés par les pierres, ils paraissent encore des monstres, alors que la foule devrait les regarder comme des dieux et venir les prier, aux jours de détresse.

Le dieu, en effet, est d'abord un monstre. L'accoutumance le divinise. Les timides lettrés s'habituent à tout, même au génie, même à l'exception. Il est remarquable qu'en ses romans, destinés en apparence au peuple, Victor Hugo ne fit jamais au peuple aucune concession. Ses derniers vers représentent bien plus que les premiers tout ce que sa fécondité verbale avait de magnifique et d'exceptionnel. Une personnalité forte accentue, avec les années, ses caractères particuliers ; mais, tandis qu'elle devient de plus en plus différente, les hommes la voient de plus en plus conforme : cela est dû au travail immense d'imitation qui s'œuvre autour de tout génie avéré. Lorsque cinquante poètes, dont quelques-uns avaient du mérite, eurent « fait du Victor Hugo », le monstre se trouva adouci et comme aplani : le peuple des lecteurs passa sans peur la main sur son dos devenu doux comme du marbre

Nous avons vu de même Verlaine popularisé par l'imitation et, phénomène qui n'est même plus surprenant, puisqu'il est connu et nécessaire, des poètes verlainiens fêtés et vantés au moment même que Verlaine était encore raillé et rejeté parmi les « décadents ». C'est une erreur et une naïveté de dire comme M. de Roberto, à propos de Verlaine, de Mallarmé et de quelques autres : « Si l'opinion publique s'est modifiée à l'égard de ces écrivains, il faut aussi noter qu'eux-mêmes ont fait le premier pas, en modifiant leur esthétique, en atténuant leur singularité. » Et il continue : « Il n'y a pas une médiocre distance entre le Mallarmé impassible, parnassien et décadent de la première manière, et le Mallarmé des derniers jours qui travaillait à un drame, lequel était destiné — à qui ? A tous ! L'impassible de jadis disait à Théodore de Wyzewa : La meilleure joie étant la compréhension du monde, cette joie doit être donnée à tous. Le Poète doit restituer aux hommes cette félicité qu'il leur a empruntée. L'œuvre d'art sera donc un drame, et tel que tous puissent le recréer ; c'est-à-dire suggéré par le Poète et non directement exprimé par son génie particulier. » Voilà ce que M. de Roberto prend pour le programme d'un drame populaire. Il faut bien peu connaître Mallarmé pour ne pas y voir, au contraire, le programme d'un drame ésotérique, tout en allusions à la vie, où les idées seraient *suggérées* et non *exprimées*. C'est bien la pure doctrine de Mallarmé, celle d'après laquelle il a écrit ses sonnets les plus délicieusement obscurs. De cette œuvre à laquelle Mallarmé travaillait depuis plusieurs années, on n'a malheureusement rien trouvé que des vers épars (à peine), des mots jetés sur des pages. Aurait-elle jamais été écrite ? On n'en sait rien, mais il est certain que, réalisée, elle eût assez mal répondu aux désirs de Tolstoï. Jamais sans doute Mallarmé ne fut absolument conscient de son obscurité ; il destinait à *tous*, non seulement ce drame rêvé, mais ses poèmes et d'abord ses chroniques et ses conférences, si difficiles pourtant à goûter pleinement. C'était l'illusion de cet homme trop intelligent de croire que les hommes étaient à la hauteur de son oreille ; comme il comprenait la moindre nuance d'idée suggérée par un mot, il supposait tout esprit de bonne volonté capable du même effort intellectuel. Il s'est souvent trompé, mais là où il voulut bien user de la syntaxe commune, abandonner son système d'allusions et d'abréviations, Mallarmé n'est plus *d'exception* que par le génie : il est

le poète de la grâce et de la limpidité matinale; les idées ordinaires retrouvent par lui une fraîcheur qu'on ne croyait plus possible; il renouvelle tout ce qu'il touche, — don comme de fée : *Hérodiade* est peut-être le poème le plus pur, le plus transparent de la langue française.

Comme Verlaine, comme d'autres, Mallarmé attendit longtemps un semblant de gloire, mais avec beaucoup de patience, semble-t-il. Il savait bien que, pas plus aujourd'hui que du temps de Racine, ce n'est le peuple qui fait les durables réputations. Je suppose que, dans l'état actuel de l'Europe, un livre de littérature véritable, d'art sincère, ne peut pas conquérir un public beaucoup plus étendu qu'au XVIIe siècle. De Théophile de Viau, qui fut le poète le plus aimé de 1620 à 1680, on vendait à peu près une édition nouvelle tous les ans; à ce taux-là un poète de nos jours serait qualifié de « populaire ». Ni Verlaine, ni Mallarmé n'ont eu pareille fortune. Il faut en conclure : ou que M. Pica a raison et qu'ils furent des poètes d'exception, destinés à faire la joie d'un petit nombre de malades intellectuels; ou que le « public lettré », de plus en plus gâté par les journaux et la mauvaise littérature, n'a plus le goût assez sensible pour différencier le faux art d'avec l'art ingénu. C'est cette dernière conclusion que je désire adopter. Il me serait vraiment trop difficile de considérer, avec M. de Roberto, Verlaine et Mallarmé comme des « curiosités esthétiques » qu'il est parfaitement permis de ne pas admirer, « sans mériter pour cela d'être confondu avec le vulgaire ». Le vulgaire, en effet, c'est, par excellence, tous ceux qui n'aiment ni Mallarmé, ni Verlaine, ni Villiers, ni Laforgue, — ni quelques autres qui ne sont pas encore descendus parmi les ombres. Je ne dirais pas cela en France, parce que j'aurais peur d'entendre railler l'excès de ma naïveté; mais l'article de M. de Roberto m'a prouvé qu'il était utile de le dire en Italie.

Et voilà où mène une querelle sur le titre d'un livre; — car il s'agit du titre : sur le livre même je suis d'accord avec M. de Roberto et avec tous les admirateurs de M. Vittorio Pica.

REMY DE GOURMONT.

§

Deux Drames à Londres. — Parmi les pièces dont les Londoniens ont été appelés à être témoins ou juges cette saison, deux offrent un certain intérêt pour les amateurs français

du théâtre. Chargé par Sir Henry Irving d'écrire une pièce mélodramatique et à grand spectacle, telle que les spectateurs habituels du *Lyceum* les préfèrent pour le déploiement des talents particuliers de leurs acteurs favoris, Victorien Sardou produisit sur *Robespierre* une adroite fiction, qui, excellemment traduite par Mr. Lawrence Irving et admirablement montée par son père, a obtenu un grand succès populaire. Ce n'est pas, cependant, une œuvre de premier ordre. Comme série pittoresque de scènes révolutionnaires, elle donne un émouvant spectacle historique. La fête de l'Etre Suprême, sur la place de la Concorde, la foule des spectres derrière les barreaux de la Conciergerie, les patriotes hurlants de la Convention Nationale remplissent la scène d'un mouvement accessoire. Mais le thème essentiel, l'intérêt principal en souffre. Robespierre fait emprisonner sans le savoir une ancienne maîtresse, et envoyer à la guillotine, au nom du salut public, un fils naturel ; lorsqu'il le sait il remue ciel et terre pour les sauver par des moyens qui amènent finalement sa propre ruine. C'était là un thème auquel on eût pardonné l'improbabilité historique, s'il avait été développé avec une vivacité poignante et simple, avec une puissance ferme et constante. Mais, bien que l'Incorruptible soit rendu avec force et dignité par l'acteur principal, ses efforts pour retenir la sympathie du spectateur sont contrariés par des appels subordonnés et trop nombreux à la curiosité visuelle. Tandis que l'œil s'ébahit, l'esprit se relâche ; le cadre ressort pendant que la toile perd de sa netteté ; comment un groupe de trois ou quatre personnages peut-il avoir quelque empire sur notre conscience alors que soixante personnages subsidiaires s'interposent ? Soyons justes. Sardou a dessiné clairement et il a peint hardiment. Il a donné un tableau encombré d'une grande époque, facile à admirer, à comprendre et... à oublier.

Le Mouvement Celtique, conduit par ce poète et idéaliste brillant, W. B. Yeats, doit être aussi familier aux lecteurs du *Mercure* qu'à nous, puisque les œuvres qu'il inspire sont immanquablement mentionnées dans les revues de littérature anglaise de M. Davray. Elles ont maintenant envahi le théâtre, et Dublin, à Pâques, vit la production d'un drame irlandais, *The Heather Field*, dont les louanges furent célébrées par Mr. George Moore sur le ton le plus élevé du diapason celtique. Un mois plus tard, cette pièce fut représentée pour une seule matinée devant un public londonien, et quoique sa valeur soit indéniable, on ne peut nullement la proclamer un chef-d'œuvre.

Voici la donnée du *Heather Field :* Carden Tyrrell, comme Jean Gabriel Borkman, est un spéculateur au tempérament poétique. Il contracte des emprunts successifs d'un gouvernement accommodant, dans le but de drainer *the Heather Field*, une étendue de marécage montagneux où il *entend des voix* et rêve d'une fortune prochaine. Enveloppé de son rêve, il ruine sa femme et son enfant, rejette les conseils de l'amitié et de l'expérience, refuse de s'accorder avec ses tenanciers, et passe enfin du désespoir à la folie. Son ami et son frère, aveuglés par l'affection, conspirent pour déjouer les efforts de sa femme qui veut l'empêcher d'enterrer son avenir et le leur dans le champ fatal ; mais le sens commun prosaïque de cette dernière est considéré comme malignité, son recours à l'extrême, mais seul efficace remède de se procurer un certificat médical qu'un tel homme est incapable d'administrer ses propres affaires, finit par échouer : rien ne reste que de laisser le drame suivre son cours d'opiniâtre tragédie, comme un navire qu'on laisse périr sur les écueils à cause d'une loyauté mal placée en un capitaine ivre ! Quoi que nous puissions ressentir de sympathie ou de mépris pour les personnages, ils sont fortement dessinés ; à part quelques tirades sentimentales de l'insensé propriétaire, dans le premier acte, aucun des rôles n'est fatigant ni déplacé. Trop d'allusions au titre de la pièce diminuent la quelconque valeur symbolique que l'auteur croit lui avoir donnée. En somme, il faut complimenter M. Martyn pour la façon dont il conte son histoire, mais son ingénuité n'est pas toujours convaincante. Un contraste plus complexe d'idéalisme aimable et d'honnêteté étroite était nécessaire pour éveiller l'intérêt dans la perverse insanité d'un Borkman irlandais.

Une pièce allégorique au Guildhall à Londres. — Un spectacle conçu et présenté par des artistes pour la satisfaction de leur propre goût et l'avancement de ce qui fait leur idéal, sans le moindre rapport avec les types commerciaux et conventionnels qu'exige le public, est un fait assez nouveau à Londres pour donner de belles espérances. Quand les membres de l'*Art Workers Guild* représentèrent pendant trois soirées successives dans le *Guildhall* lui-même, généreusement prêté par le Lord Maire, une pièce allégorique, *a masque*, ayant pour titre : *Beauty's Awakening*, l'Eveil de la Beauté, et pour sujet l'embellissement de Londres, on sentit que, dussent les autorités civiques tirer ou non profit du sermon allégorique que leur prêchaient des radicaux esthètes,

leurs yeux du moins seraient séduits par une pompe et un apparat superbes ; et cet espoir se réalisa pleinement. On ne peut affirmer que le libretto (auquel collaborèrent six poètes plus *faits* que *nés* pour l'occasion) puisse vraisemblablement raviver l'enthousiasme pour une forme littéraire triomphalement maniée par Ben Jonson il y a trois siècles et généralement abandonnée depuis, pour de bonnes raisons, à la fois par les poètes et les dramatistes. Mr. Walter Crane est poète en ses dessins, mais ses vers ne révèlent pas l'ambi-dextérité de Rossetti. Mr. Selwyn Image qui, comme *Prolocutor*, déclama la plus grande partie du texte avec une rare solennité, avait écrit quelques jolies stances, entre autres la suivante que *Paris* devait dire en entrant en scène entre *Nuremberg* et *Oxford* dans la procession des *Fair Cities :*

> Lo! neath these northern skies enthroned, on me
> Art set her daintiest touch, and charmed my hand
> To deftest cunning and felicity.
> Since her last radiance sank o'er Grecian land;
> Gay as an April morn Love's kisses thrill:
> I hold men's hearts in thraldom at my will.

Mr. C. R. Ashbee, ayant eu la bonne fortune d'avoir à traiter les esprits mauvais — Philistinus, Bogus, Scampinus, Bumblebeadalus, Humdum et Ignoramus — évita la frigide formalité de ses compagnons et s'abandonna à de cordiales malédictions de

> The London of vestries, of jobs and of lies,
> Of puffs and of posters, of signs in the skies,
> Of crowling' buses and crowded trains,
> Of river monopolies, unflushed drains.

Il faut dire pourtant que les oreilles du Lord-Maire et de ses aldermen furent épargnées; ces vers avec d'autres semblables furent omis. Nul *unflushed drain* ne s'interposa entre le vent et leur noblesse. Pour le reste, comme les auteurs, rougissant d'appendre leurs noms, se réfèrent modestement aux vers explicatifs comme à un assemblage de pièces et de morceaux, il vaut mieux passer aux détails scéniques du *masque* qui constituent ses titres principaux et son indiscutable valeur.

La Beauté est endormie dans la forêt, entourée de sept suivantes qui portent des lampes éteintes, — les *Lampes d'Architecture*, que Ruskin baptisa Sacrifice, Vérité, Puissance, etc.; vers elles viennent une vingtaine d'enfants en robes rouges, vertes ou écrues, qui personnifient les feuilles de

forêt et dansent aux Quatre-Vents dont les cornes recourbées les dispersent en tous sens. La musique de cette danse, jouée sous la direction de M. Dolmetsch sur des instruments antiques, contrastait très heureusement avec les mesures triviales qui suivirent. De fait, ce ballet, à la fois pour la couleur et le mouvement, fut le plus délicieux de tous.

Le combat entre *Trueheart*, le chevalier qui s'est mis en quête de la Beauté, et *Aschemon*, un ingénieux dragon, permet de se rallier aux démons dont les danses sont moins admirables que les costumes. Eminent parmi de plus ordinaires monstres, tenant du corbeau, du serpent et du crapaud, s'avance Philistinus ayant pour manteau une carpette, un plateau soi-disant japonais pour bouclier, et pour heaume un chapeau haut de forme, l'idéal rotondant et à favoris de la bourgeoisie des premières années du règne de Victoria.

Si l'espace le permettait on aimerait décrire en détail les neuf *Fair Cities* qui défilent avec leurs héros et leurs attributs typiques devant la Beauté endormie. Qu'il suffise de dire que non seulement les costumes étaient des merveilles de charme et d'exactitude, mais que ceux qui les portaient étaient autant que possible choisis d'après des physiques appropriés. Thèbes et Ramsès II, Athènes et Phidias, Florence et Dante, Paris et saint Louis, Nuremberg et Durer vécurent en réalité satisfaisant amplement le goût le plus exigeant.

Le reste n'était plus dans la même gradation. Pour la convenable conclusion de l'allégorie, il est inévitable que Londres se trouve en détresse, poursuivie par les démons; que la Beauté s'éveille et ordonne à *Trueheart* de les vaincre, que la métropole britannique soit enfin introniséе dans la splendeur qui lui est due. Mais les Cinq-Sens — dans un gracieux ballet des joies de la vie — furent éclipsés par les *Fair Cities*, et quand, suivant l'antique coutume, les personnages se déroulèrent en longue procession parmi l'audience, ce fut encore par les *Fair Cities* que les yeux reconnaissants étaient attirés. Et les lecteurs parisiens dont le jugement sympathique est si recherché des artistes londoniens trouveront les plus importantes figures et les plus belles de ce *masque* mémorable, admirablement reproduites dans le *Summer Number* du *Studio*. Ce que les mots et l'espace qui m'est accordé ne me permettent de décrire, leurs yeux promptement l'apprécieront.

OSMAN EDWARDS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire. — Cte Colonna de Cesari Rocca : *La Vérité sur les Bonaparte;* Charles.

Littérature. — Faguet : *Flaubert;* Hachette, 2 fr. — L. Michaud d'Humiac : *Les Grandes légendes de l'humanité;* Schleicher, 1 fr. — H. Texier : *Correspondance de Montalembert et de l'abbé Texier;* Firmin-Didot, 3.5o.

Littérature religieuse. — Jean-Paul Marybert : *Les Paradoxes de mon curé;* Flammarion, 3.5o. — Thureau-Dangin : *La Renaissance catholique en Angleterre;* Plon, 7.5o.

Pédagogie, Morale. — Paul Lacombe : *Esquisse d'un enseignement basé sur la psychologie de l'Enfant;* Colin, 3.5o. — P. Felix Thomas : *Morale et Education;* Alcan, 2.5o.

Philosophie. — R. P. Gratry : *Pages choisies;* avec une introduction par M. l'abbé Pichot; Colin, 4 fr.

Poésie. — Henri de Braisne : *Parmi le Fer et parmi le Sang;* Girard et Villerelle, 3 fr. — Charles Droulers : *Le Désert;* Tours, Deslis. — Franc-Nohain : *Les Chansons des trains et des gares;* « Revue Blanche », 3.5o. — Iwan Gilkin : *Le Cerisier fleuri;* Fischbacher, 3.5o. — Eugène Granger : *Les Miséreux;* Charles, 1 fr. — Liévin Huysmans : *Les Chants du Silence;* Bruxelles, G.-J. Huysmans, 1.5o. — Jacques Madeleine : *Le sourire d'Hellas.* — Jean Richepin : *La Bombarde;* Fasquelle, 3.5o. — *La Grange Lorraine;* Nancy, Grosjean-Maupin, le fascicule, 0,80.

Psychologie. — Raoul de la Grasserie : *De la psychologie des religions;* Alcan, 5 fr.

Publications d'art. — L. Cappiello : *Nos Actrices,* préface de Marcel Prévost; « Revue Blanche », 7 fr. — Jean Schopfer : *Voyage idéal en Italie;* Perrin, 3.5o.

Roman. — Comte Paul d'Abbes : *La Fête de Vie;* Ollendorff, 3.5o. — Alphonse Allais : *L'Affaire Blaireau;* « Revue Blanche », 3.5o. — George Auriol : *A la façon de Barbari;* Flammarion, 3.5o. — Jules Case : *Les sept visages;* Ollendorff, 2 fr. — Félicien Champsaur : *La Faute des roses;* Fasquelle, 3.5o. — F. Conte : *L'Enfer,* roman sur la Presse, Soc. libre d'édit., 3.5o. — Myriam Harry : *Passage de Bédouins;* Calmann Lévy, 3.5o. — J. Labusquière : *L'Autrefois;* Maisonneuve, 4 fr. — Yves Le Febvre : *Contes Celtiques;* Morlaix, A. Chevalier, 2 fr. — Camille Lemonnier : *Une Femme,* ill. de Bigot Valentin; Flammarion, 3.5o. — Paul Lévy : *Fleurs d'oppression;* « La Critique », 3.5o. — Joseph Manin : *Baisers d'Ames;* Lemerre, 3 fr. — Paul et Victor Margueritte : *Femmes Nouvelles;* Plon, 3.5o. — Léon Millot : *Les Minutes parisiennes, 3 heures* (*les Courses*), ill. de Gérardin; Ollendorff, 2 fr. — François de Nion : *L'Amoureuse de Mozart;* « Revue Blanche », 3 5o. — Jean de Quirielle : *Sistres et Tambours,* préface de François de Nion; « Revue de France », 2 fr. — Marcel Rouff : *Les Pèlerins;* Ollendorff, 3.5o. — Jules Sougniez : *Cœur chanjeant;* Victor-Havard, 3.5o. — Jane de la Vaudere : *Les Frôleurs;* Ollendorff, 3.5o.

Sciences. — La *Photographie* (Encyclopédie popul. illustrée du

XX^e siècle,; May, 1 fr. — A. Aruss : *La Graphologie simplifiée;* Ollendorff, 3 5o. — A. Herzen : *Causeries physiologiques;* Alcan, 3.5o. — D^r M Manheimer : *Les troubles mentaux de l'enfance;* Soc. d Edit. Scient., 4 fr. — Stanislas Meunier : *La Géologie expérimentale;* Alcan, 6 fr.

SOCIOLOGIE. — Gaston Deschamps : *Le Malaise de la Démocratie;* Colin, 3.5o.— Alfred Forest : *Histoire d'un jubilé ;* Giard et Brière, 2.5o. — Albert Trachsel : *Le Parlement international d'Arbitrage;* Berne, A. Benteli.

THÉATRE. — Marcel Boulestin : *Le Pacte,* dialogue, préface de Willy, dessins de Merodack Jeaneau; Soc. libre d'Edit., 2 fr. — Henrik Ibsen : *Peer Gynt,* trad. et précédé d'une préface par M. Prozor; Perrin, 3.5o.—Jean Sévere : *Vers la Lumière,* drame en 2 tableaux ; « L'Œuvre Internationale », 2 fr. — Fernand Vandérem : *Le Calice,* pièce en 3 actes; Ollendorff, 3.5o. —Lucien Wahl, *Charité,* pièce sociale en 1 acte ; Librairie du Théâtre du Peuple, 0.6o.

VOYAGES. — E. Bard : *Les Chinois chez eux,* 2 pl. hors texte; Colin, 4 fr. — *L'Expansion coloniale,* 1^re partie : *Afrique et Amérique* (Encyclopédie popul. illustrée du XX^e siècle); May, 1 fr.

DIVERS. — Ferdinand Brunetière : *Les Ennemis de l'Ame française;* Hetzel, 0.75. — Georges Clemenceau : *Vers la Réparation,* (affaire Dreyfus) ; Stock, 3.5o. — *Le Colonel G. Humbert, ex-Commandant supérieur au Soudan Français, au Commandant Marchand, son compagnon d'armes au Soudan;* Stock, 0.25. — Capitaine Paul Marin : *Le Général de la Giremerie et le Colonel Allaire;* Stock, 1 fr. — Charles Max : *Le Philosophe et le Forgeron ;* « La Plume », 2 fr. — Joseph Reinach : *Le Crépuscule des traitres;* Stock, 3.5o. — Anonyme : *Histoire des variations de l'Etat-Major;* Bellais, 1 fr.— Stéphane Arnoulin : *L'Affaire la Roncière, une erreur judiciaire en 1835 ;* Ollendorff, 3.5o. — Yves Guyot : *Analyse de l'Enquête ;* Stock, 3.5o.— Capitaine Paul Marin : *Rochefort* (histoire de l'affaire Dreyfus, 7^e volume); Stock, 3.5o. — Léon Séché : *Port-Royal-des-Champs,* petit manuel du Pèlerin, suivi de Racine à Port-Royal, orné de gravures ; Lechevalier, 2 fr.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE. — Ciro Alvi : *Verso la purificazione;* Todi, Arnezzi e Orsini. — Italo Vittorio Brusa : *Il fiume rosso;* Milan, Aliprandi. — Ramiro Ortiz : *Rovine,* novella ; Naples, Luigi Pierro. — Richard Schaukal: *Tristia;* Leipzig, Tiefenbach. — Jan z Wojkovicz : *Mysteria Amorosa;* Prague, « Symposion », Kosterka, 70 kr. — Vedova del Comm. Fusco Edoardo : *Patria e Amore, ultimi versi;* Naples, 4 l. — Paulou Nirvana : *E Philosophia tou Nietzsche;* Athènes, « E Technê ». — Ricciotto Pietro Civinini : *La prima visione;* Florence, « le Marzocco », 3 l.

TRADUCTION. — Fernand Brisset : *Les Sonnets de Pétrarque à Laure,* trad. nouvelle avec introduction et notes; Perrin. — D^r J. C. Mardrus : *Le Livre des Mille Nuits et une Nuit,* trad. littérale et complète du texte arabe, tome I ; « Revue Blanche », 7 fr.— Felipe Senillosa : *Evolution de l'Ame et de la Société,* trad. de l'espagnol par Alfred Ebelot ; Chamuel, 3.5o. — Antonietta Giacomelli : *Sur la brèche,* trad. de l'italien ; Perrin, 3.5o. — José-Maria de Pereda, *Sotileza,* trad. de l'espagnol par Jacques Porcher; Hachette, 3 fr.

— Mathilde Serao : *Sentinelles, prenez garde à vous;* trad. de l'italien par G. Herelle ; Calmann-Lévy, 3.50.

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Henri Albert. — Un Congrès des Poètes.

Une lettre de M. Henri Albert. — MM. Félix Fénéon et Henry de Bruchard, chargés par M. Gustave Kahn de s'occuper d'un article de M. Henri Albert, paru dans le *Mercure* de juillet 1899, lui ont remis, en accomplissement de leur mandat, la lettre suivante :

« Paris, 1er juillet 1899.

» Monsieur,

» On me dit que, dans quelques lignes publiées au dernier *Mercure,* vous avez cru voir une allusion à des faits qui vous concernent. Je le regrette beaucoup et suis prêt à vous déclarer que toute intention malveillante, et même toute allusion étaient loin de ma pensée.

» Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

» Henri Albert. »

§

Un Congrès des Poètes. — Voici quelques renseignements complémentaires touchant le Congrès organisé par les poètes du Midi, et qui se tiendra à Béziers lors de la reprise de *Déjanire* (27-29 août). Au programme — outre l'assemblée des poètes — une récitation de poèmes par les artistes de l'Odéon, une conférence, un banquet, une cour d'amour, etc. Une circulaire détaillée sera adressée prochainement aux poètes et aux rédactions de revues.

Dès aujourd'hui, adresser tous les envois et toute demande de renseignements à l'*Aube Méridionale,* Béziers (Hérault), avec la mention : *Congrès des Poètes.*

Le comité d'initiative comprend : Achille Maffre de Baugé, Léopold Dauphin, J. Gasquet, Pierre Hortala, Ernest Gaubert, Maurice Magre, Jules Nadi, Louis Payen, Marc Varenne, Richard Weimau.

MERCVRE.

Le Gérant : A. Vallette

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

LÉONARD DE VINCI

—

Homo minister et interpres naturae.

La première édition de la vie de Léonard de Vinci par Vasari différait quelque peu de celle que nous lisons aujourd'hui. Le peintre qui a fixé pour la suite des siècles le type extérieur du Christ nous y était présenté comme un hardi spéculateur, traitant légèrement les croyances d'autrui, et mettant la philosophie au-dessus du christianisme. Mais on ne peut citer de lui aucune parole assez précise pour justifier cette impression; elle eût d'ailleurs été en désaccord avec un génie dont un des traits principaux est une tendance à se perdre dans un mysticisme raffiné et plein de grâce. Ce soupçon n'était pour le monde que la façon consacrée par l'âge de formuler un jugement sur un homme ayant des pensées à lui seul, une indifférence hautaine, un mépris souverain des formes communes. Ce portrait, dans la seconde édition, est devenu, pour ainsi dire, plus vague et plus conventionnel. Quoi qu'il en soit, c'est toujours par un certain mystère qui plane sur son œuvre, par un élément impénétrable, sans

égal dans les productions ordinaires des grands génies, que Vinci nous fascine, ou peut-être aussi nous déconcerte. Sa vie est une série de soudaines révoltes, avec des périodes pendant lesquelles il ne travaille pas du tout, ou à côté du but essentiel de son œuvre.

Par une étrange fortune, les œuvres sur lesquelles reposa sa renommée populaire, ou bien disparurent de bonne heure, comme la *Bataille de l'Etendard*, ou bien, comme la *Cène*, furent dénaturées par le travail de mains moins habiles.

Son type de beauté est si exotique qu'il fascine plutôt qu'il ne charme, et semble, plus que celui de tout autre artiste, refléter des idées, des vues et comme une esquisse du monde intérieur; aussi Léonard apparut-il à ses contemporains comme le possesseur de quelque profane et secrète sagesse, de même qu'à Michelet et à d'autres il sembla avoir anticipé sur les idées modernes.

Il badine avec son génie, et toutes ses principales œuvres se pressent dans quelques années tourmentées du déclin de sa vie; cependant, il est si obsédé par son génie qu'il traverse sans émotion les plus tragiques événements qui accablent son pays et ses amis, ainsi qu'un homme qui les rencontrerait par hasard au milieu de quelque mission secrète.

Sa « légende » constitue, avec les anecdotes bien connues qui l'entourent, une des vies les plus brillantes de Vasari. Les écrivains les plus récents n'ont fait que la copier, jusqu'à l'année 1804, où Carlo Amoretti y appliqua une critique qui n'en a laissé subsister presque aucune date, et en a modifié toutes les anecdotes. Les différentes questions ainsi soulevées sont dès lors devenues, l'une après l'au-

tre, les sujets d'une étude spéciale, et l'archéologie pure n'a plus grand'chose à faire en ce sens. A d'autres reste le soin de donner une nouvelle édition des treize livres de ses manuscrits, et de distinguer par une critique appropriée ce qui, dans les œuvres qu'on lui attribue, est vraiment à lui, de ce qui ne lui appartient qu'à moitié ou est l'œuvre de ses élèves. Mais une intelligence éprise des âmes étranges peut toujours analyser pour elle-même l'impression que lui donne ces œuvres, et tâcher par là d'atteindre à une définition des éléments principaux du génie de Léonard. La légende, élargie et corrigée par les critiques, peut parfois intervenir pour soutenir les résultats de cette analyse.

Sa vie se divise en trois périodes; il passa trente ans à Florence, environ vingt ans à Milan, puis dix-neuf ans en courses de toute sorte, jusqu'au moment où il se laisse enfin aller au repos sous la protection de François Ier au château du Clou. Sa naissance est entachée d'illégitimité. Piero Antonio, son père, était d'une famille noble de Florence, les Vinci du Val d'Arno, et Léonard, délicatement élevé parmi les vrais descendants de cette maison, était l'enfant d'amour de sa jeunesse, doué d'une nature ardente et puissante, comme il arrive souvent en pareil cas. On le voit, dans son premier âge, fasciner tout le monde par sa beauté, improviser de la musique et des chansons, acheter les oiseaux captifs pour les mettre en liberté, tout en se promenant dans les rues de Florence, en amateur de costumes curieux et brillants, et de chevaux fougueux.

Dès ses premières années, il fit de nombreux dessins, ainsi que des modelages en relief dont quelques-uns, selon Vasari, représentent des fem-

mes au visage souriant. Son père, voyant les promesses de ce précoce génie, emmena l'enfant à l'atelier d'Andrea del Verrocchio, alors l'artiste le plus célèbre de Florence. Des chefs-d'œuvre s'y trouvaient pêle-mêle : des reliquaires, des pyxes, des images en argent pour la chapelle du pape à Rome, des curiosités du moyen âge, fraternisant étrangement avec des fragments de l'antiquité, qui venait seulement d'être révélée aux hommes. Un autre élève se trouvait là, que Léonard a pu voir, un jeune homme dans l'âme de qui avait passé la lumière sereine et les illusions éthérées des soleils couchants d'Italie ; c'était celui que l'on connut plus tard sous le nom de Pérugin. Verrocchio était un artiste du type primitif de Florence, à la fois sculpteur, peintre et ciseleur en métaux : il ne se bornait pas à faire des tableaux, mais décorait encore tous les objets du ménage et de l'église, vases à boire, troncs pour les aumônes, instruments de musique, les faisant tous beaux à voir, remplissant du reflet de quelque splendeur lointaine les voies communes de la vie ; des années de patience avaient tellement affiné sa main que ses œuvres étaient alors recherchées des pays les plus reculés.

Il advint que Verrocchio fut chargé par les frères de Vallombrosa de peindre le Baptême du Christ, et Léonard obtint d'achever un ange dans l'angle gauche. C'était un de ces moments où le progrès d'une grande chose — ici, celui de l'art italien — ruine le bonheur d'un individu, dont le découragement et l'abaissement font faire à l'humanité, dans des personnes plus heureuses, un grand pas vers son succès final.

Car, sous l'extérieur gai du simple artisan bien payé, ciselant des broches pour les chapes de *Santa*

Maria Novella, ou entrelaçant des barres de fer pour les tombeaux des Médicis, Verrocchio nourrissait le dessein ambitieux d'agrandir les destinées de l'art italien par des connaissances plus étendues et plus approfondies; ce projet n'était pas sans analogie avec les tendances, encore inconscientes, de Léonard. Souvent, en modelant une draperie, ou un bras levé, ou des cheveux jetés en arrière, il lui venait quelque chose de la manière plus libre et de l'humanité plus noble de l'âge qui suivit. Mais dans ce *Baptême* l'élève avait dépassé le maître; Verrocchio se détourna comme bouleversé et comme si, après la vue de cet ange brillant, animé par la main de Léonard, ses chères œuvres d'antan dussent désormais lui être un objet de peine.

On peut encore voir cet ange à Florence; c'est comme un rayon de soleil dans l'antique tableau, froid et laborieux. Mais cette légende n'a que la valeur d'une tradition, car l'art de peindre avait toujours été celui auquel Verrocchio attachait la moindre importance. Et de même qu'il anticipe en quelque sorte sur la manière de Léonard, Léonard, de son côté, rappelle jusqu'à la fin l'atelier de Verrocchio, aussi bien par son amour des beaux colifichets comme l'aiguière qui sert de miroir, ou la magnifique broderie qui entoure deux mains jointes dans la *Modestie et la Vanité*, que par sa recherche des reliefs, tels que ces camées qui, dans la *Vierge aux Balances*, pendent autour de la ceinture de saint Michel; tant par une sorte de prédilection pour les pierres aux reflets variés, comme les agathes de *Sainte Anne*, que par une précision et une grâce hiératiques, qui font songer à un sanctuaire purifié et resplendissant. Au milieu de toute la finesse et la complication de son style lombard, ces caractères

ne l'ont jamais quitté. Ils devaient se marquer beaucoup dans le tableau, aujourd'hui perdu, du *Paradis*, qu'il prépara comme carton d'une tapisserie pour les métiers de la Flandre. Il y portait à la perfection le vieux style de la miniature florentine, en mettant avec minutie chaque feuille sur les arbres et chaque fleur dans le gazon, où se tenaient debout le premier homme et la première femme.

Et c'est précisément parce qu'il ne faisait que réaliser la perfection de ce style que ce tableau fit se développer en Léonard certain germe de mécontentement, enfoui, pour ainsi dire, dans les lieux secrets de sa nature. Car le chemin qui mène à la perfection est semé de dégoûts : et ce tableau, tout ce qu'il avait fait jusque-là pendant son séjour à Florence, avait après tout la légèreté de cet ancien style. Il fallait que son art, s'il devait être quelque chose dans le monde, rendît plus profondément la signification de la nature et le but de l'humanité. La nature était « la vraie maîtresse des plus hautes intelligences ». Aussi se plongea-t-il dans l'étude de la nature. Et en cela il suivit la méthode des hommes d'étude qui l'avaient précédé ; il méditait sur les vertus cachées des plantes et des cristaux, sur les lignes que tracent les étoiles en se mouvant entre les cieux, sur les rapports qui existent entre les divers ordres d'êtres vivants, et qui, pour des yeux ouverts à la vérité, les expliquent les uns par les autres ; pendant des années, pour ceux qui l'entouraient, il sembla comme écouter une voix qui ne parlait qu'à lui seul. C'est ainsi qu'il apprit l'art d'approfondir un sujet, de poursuivre jusque dans leurs retraites les plus subtiles les sources de l'expression, la puissance d'un génie intime dans tous les objets qu'il rencontrait. Il n'abandonna pas tout de suite, ni entière-

ment, son art; toutefois, il n'était plus le peintre gai et objectif, à travers l'âme de qui, ainsi qu'à travers une vitre claire, les figures brillantes de la vie florentine passaient sur la blanche surface d'un mur, ayant pris dans le passage je ne sais quel air plus doux et plus pensif. Il perdait beaucoup de temps à de curieux artifices de dessin, comme s'oubliant à tisser des études compliquées de lignes et de couleurs. Il était possédé par l'amour de l'impossible, il songeait à percer les montagnes, à changer le cours des fleuves, à élever dans les airs de grands édifices, comme l'église de *San Giovanni*, exploits dont la magie seule prétendait avoir le secret. Des critiques modernes voient dans ces efforts une anticipation sur les arts mécaniques d'aujourd'hui; pour lui c'étaient plutôt là des rêves, émis par un cerveau fatigué et toujours en travail. Deux représentations étaient fixées en lui avec une force particulière, ainsi que les reflets de certaines impressions qui l'eussent frappé dans son enfance au delà de la mesure ordinaire : les sourires des femmes et le mouvement des grandes eaux.

Et par de telles études une certaine fusion entre deux extrêmes de beauté et de terreur se forma, comme une image visible et tangible, dans l'esprit de ce gracieux jeune homme; cette image s'y fixa de telle façon que pour le reste de sa vie il ne s'en affranchit jamais; et lorsqu'il l'entrevoyait dans les yeux étranges ou les cheveux des personnes croisées par hasard, il les aurait suivies dans les rues de Florence jusqu'au coucher du soleil : il nous a laissé quelques-unes de ces esquisses, qui sont pleines d'une étrange beauté, cette beauté lointaine que comprennent seulement ceux qui l'ont soigneusement cherchée, ceux qui, partant des types recon-

nus de beauté, ont autant raffiné sur eux que ces types raffinent eux-mêmes sur le monde des formes communes. Mais étroitement mêlé à cette beauté on trouve aussi un élément d'ironie ; de sorte que, soit pitié, soit mépris, il fait des caricatures de Dante lui-même. Des légions de grotesques défilent sous sa main avec une rapidité inouïe ; la nature n'a-t-elle pas ses grotesques, le rocher fendu, la lumière altérée du soir sur les routes solitaires, la structure de l'homme dévoilée dans l'embryon ou dans le squelette ?

Tout cet essaim de fantaisies se trouve réuni dans la *Méduse* de l'*Uffizi*. Cette histoire que conte Vasari d'une Méduse plus ancienne, peinte sur un écu en bois, est peut-être une invention ; bien que, convenablement racontée, elle soit plus vraisemblable que tout autre point de la légende. Car il n'y est pas question du travail sérieux d'un homme, mais de l'essai d'un enfant. Ces lézards, ces lampyres et toutes ces petites créatures étranges qui hantent un vignoble italien évoquent le tableau complet de la vie d'un enfant dans un village toscan, moitié château, moitié ferme, et sont aussi conformes à la nature que l'étonnement feint du père pour qui son garçon a préparé une surprise. Ce n'était pas pour s'amuser qu'il peignit cette autre Méduse, le seul grand tableau qu'il laisse derrière lui à Florence. Ce sujet a été traité de bien des manières ; Léonard seul l'atteint jusqu'au cœur même ; lui seul se le représente sous la forme d'une tête de cadavre, exerçant toutes les puissances de la mort. Ce qu'on peut appeler la fascination de la corruption pénètre en chaque touche sa beauté, finie d'une manière si exquise. Autour des lignes délicates de la joue la chauve-souris voltige inaper-

çue. Les serpents, rendus avec une merveilleuse délicatesse, semblent littéralement s'étrangler l'un l'autre dans une lutte farouche pour s'échapper du cerveau de la Méduse. La teinte dont la mort violente est toujours accompagnée se retrouve dans les traits de cette figure : traits singulièrement solides et majestueux, quand on les regarde à l'envers, habilement raccourcis, le tableau penché par le haut, et comme glissant en bas, de façon que le sommet soit en avant, pareil à une grande pierre blanche, contre laquelle vient se briser le flot des serpents. Mais c'est un sujet qu'il faut laisser aux beaux vers de Shelley.

La science de cet âge était toute de divination et de clairvoyance ; sans sujétion aux formules exactes de notre temps, elle essayait de faire d'une vue instantanée l'équivalent de mille expériences. Des critiques modernes, ne pensant qu'au *Traité de la peinture*, que, cent ans après, un Français, Raphaël de Fresne, fit sortir, par une compilation soigneusement ordonnée, des manuscrits confus de Léonard, curieusement écrits de droite à gauche, suivant son habitude, ont imaginé un ordre rigoureux dans ses recherches. Mais cette rigueur était peu en accord avec l'inquiétude de son caractère ; et si nous nous le représentons comme un simple logicien qui subordonne le dessin à l'anatomie, et la composition aux règles mathématiques, nous n'aurons pas de lui la même impression que ceux qui l'entouraient. Penché sur des creusets, où il expérimentait avec des couleurs, essayant, par une étrange variation du rêve de l'alchimiste, de trouver, non pas le secret d'un élixir qui prolongerait indéfiniment la vie naturelle de l'homme, mais plutôt le moyen d'immortaliser les effets les plus

subtils et les plus délicats de la peinture, il leur apparut comme le sorcier ou le magicien possesseur de secrets curieux et de connaissances occultes, vivant dans un monde dont il a seul la clef. La philosophie dont la sienne se rapproche le plus est, semble-t-il, celle de Paracelse ou de Cardan; beaucoup de l'esprit de l'ancienne alchimie s'y retrouve encore, avec cette confiance dans la possibilité pour la science de trouver des chemins de traverse et des voies détournées. Pour lui la philosophie devait être quelque chose qui donnât une vitesse étrange aux recherches, comme une double vue, capable de révéler les sources dans le sol, ou l'expression dans la figure humaine, de distinguer des caractères occultes dans les choses communes ou extraordinaires, dans le roseau sur le bord de la rivière, ou dans l'étoile qui n'approche de nous qu'une fois par siècle. Jusqu'à quel point le but clair de l'artiste fut-il obscurci et la main fine du ciseleur embarrassée? C'est ce que nous ne pouvons saisir que vaguement; le mystère qui ne se lève jamais tout entier de la vie de Léonard est ici plus profond que partout ailleurs. Mais il est certain qu'il y a dans sa vie une époque où il avait presque cessé d'être artiste.

L'année 1483 — celle qui vit naître Raphaël et fut la trentième de Léonard — est fixée comme la date de sa visite à Milan, par la lettre même où il se recommande à Ludovic Sforza, et offre de lui livrer, à prix d'argent, d'étranges secrets dans l'art de la guerre. C'est le Sforza qui fit mourir son neveu en l'empoisonnant lentement, mais qui cependant était si sensible aux impressions religieuses qu'il mêlait aux passions purement terrestres une espèce de sentiment mystique; il avait pris comme

emblème le mûrier, symbole, par son efflorescence tardive et son soudain épanouissement en fleurs et en fruits à la fois, d'une sagesse qui économise toutes ses forces pour obtenir à l'occasion un résultat rapide et sûr. La renommée de Léonard l'avait précédé, et il était chargé de modeler une statue colossale de Francesco, le premier duc de Milan. Quant à Léonard lui-même, ce n'était pas du tout comme artiste qu'il venait, ni même comme quelqu'un qui se souciât de la renommée d'artiste; il venait comme joueur de harpe, d'une curieuse harpe d'argent qu'il avait faite lui-même, l'ayant bizarrement façonnée à la ressemblance d'un crâne de cheval. L'esprit capricieux de Ludovic était sensible aussi au charme de la musique, et il y avait dans la nature de Léonard comme quelque chose de magique. Fascinant est toujours l'épithète qui le décrit. Il ne nous reste aucun portrait de sa jeunesse; mais tout nous porte à croire que jusqu'à cette époque avait rayonné autour de lui, dans sa voix et dans son extérieur, quelque charme assez fort pour contrebalancer les désavantages de sa naissance. Sa force physique était considérable ; on disait qu'il pouvait courber un fer à cheval comme s'il eût été de plomb.

Le *Duomo*, cette œuvre des artistes transalpins, si fantastique aux yeux d'un Florentin, habitué aux surfaces molles et unies des Giotto et des Arnolfo, était alors dans toute sa splendeur; et en bas, dans les rues de Milan, passaient un peuple de gens aussi fantastiques , peuple mobile et visionnaire. Léonard était le dernier homme qui pût trouver un poison dans les fleurs exotiques de sentiment qui s'y épanouissaient. C'était une vie de péchés brillants et d'amusements exquis; Léonard

devint un dessinateur fameux de spectacles ; prendre les choses telles qu'elles se présentaient à lui, voilà qui convenait merveilleusement aux qualités propres de son génie, composé presque également de deux sentiments, la curiosité et le désir de beauté.

Curiosité et désir de beauté — voilà les deux forces élémentaires du génie de Léonard, la curiosité étant souvent en conflit avec le désir de beauté, mais engendrant avec lui un type de grâce subtil et curieux.

Le mouvement du xv^e^ siècle fut double : d'un côté la Renaissance, de l'autre aussi l'avènement de ce qu'on a appelé « l'esprit moderne » avec son réalisme, son appel à l'expérience ; ce mouvement comprend à la fois un retour à l'antiquité et un retour à la nature. Raphaël représente le retour à l'antiquité et Léonard le retour à la nature. Dans ce retour à la nature, il cherchait à satisfaire d'abord une curiosité sans limites, par les surprises perpétuelles qu'elle offre, puis un sens microscopique du fini, par sa finesse, par la délicatesse de ses opérations, par cette *subtilitas naturae* dont parle Bacon. Aussi le voyons-nous souvent en relation intime avec des hommes de science : avec Fra Luca Paccioli, le mathématicien, avec Marc Antonio della Torre, l'anatomiste. Ses observations et ses expériences remplissent treize volumes de manuscrits, et ceux qui savent juger le représentent comme anticipant de beaucoup, par une intuition rapide, sur des idées scientifiques plus avancées. Il expliqua la lumière obscure de la partie de la lune qui n'est pas éclairée ; il sut que la mer avait autrefois couvert les montagnes où l'on trouve des coquillages, et aussi que les eaux équatoriales se rejoignent au-dessus des régions polaires.

Celui qui a pénétré ainsi dans les lieux les plus secrets de la nature préférait toujours le plus lointain au plus proche, ce qui, par une apparence exceptionnelle, était un cas plus raffiné de la loi, les objets d'une atmosphère singulière où se jouent des lumières variées. Il peignait les fleurs avec un bonheur si surprenant que divers critiques lui ont attribué une affection particulière pour certaines fleurs, comme Clément pour le cyclamen, et Rio pour le jasmin; à Venise se trouve une feuille détachée de son carnet toute couverte d'études sur les violettes et les roses sauvages. En lui apparaît pour la première fois le goût pour ce qui dans le paysage est bizarre ou recherché : pour les endroits creux pleins de l'ombre verte des rochers bitumineux, pour les récifs de trapp qui divisent l'eau en nappes bizarres de lumière : leur prototype exact se trouve dans nos mers occidentales; enfin, pour tous les effets solennels de l'eau en motion; on peut la suivre jaillissant de sa source lointaine parmi les rochers, sur la bruyère, dans la *Madone aux Balances*, passant, sous forme d'une petite cascade, au calme traîtreux d'une nappe dans la *Madone du Lac,* puis, à l'état de belle rivière sous les falaises de la *Madone aux Rochers*, lavant les murs blancs de ses villages lointains, puis glissant furtivement dans la *Joconde* à travers un réseau de ruisseaux séparés, pour se porter dans la *Sainte Anne* jusqu'au bord de la mer, cet endroit délicat où le vent passe sur la surface des eaux comme la main de quelque habile graveur, où les coquillages se trouvent amoncelés sur la grève et où les cimes des rochers que les ondes n'atteignent jamais sont verdies par l'herbe devenue fine comme une chevelure. C'est le paysage non pas du rêve ou de l'ima-

gination, mais des endroits bien retirés et des heures choisies entre mille, avec un miracle de finesse. C'est ainsi qu'à travers le prisme étrange de sa vue les objets se présentent à Léonard ; ce n'est pas par une nuit ou par un jour ordinaire, mais comme sous la lumière faible d'une éclipse, pendant quelque bref instant d'aurore pluvieuse, ou à travers une couche d'eau profonde.

Il ne se plongea pas seulement dans l'étude de la nature ; mais encore dans celle de la personnalité humaine, et il devint surtout un peintre de portraits, de figures rendues avec un art qu'on n'avait jamais atteint avant lui, et qu'on n'atteignit jamais depuis, vêtues d'une réalité qui touchait à l'illusion, sur l'atmosphère sombre qui les faisait ressortir. Prendre un caractère comme il le trouvait, et en faire délicatement résonner toutes les cordes, voilà ce qui convenait à un si curieux observateur, à un inventeur si ingénieux. Aussi peignit-il les portraits des maîtresses de Ludovic, Lucretia Crevelli et Cecilia Galerani la poétesse, de Ludovic lui-même et de la duchesse Béatrice.

Le portrait de Cecilia Galerani est perdu, mais on a identifié celui de Lucretia Crevelli avec *la Belle Ferronnière* du Louvre ; la figure pâle et anxieuse de Ludovic reste encore dans la Bibliothèque Ambroise. En face est placé le portrait de Béatrice d'Est, en qui Léonard semble avoir surpris quelque indice de mort prématurée, la peignant sévère et grave, pleine de la pureté de la mort, en des vêtements tristes, couleur de terre, enchâssés de pierres pâles.

Parfois cette curiosité entrait en conflit avec le désir de beauté ; elle avait tendance à le faire pénétrer trop profondément sous l'extérieur des

choses, qui est l'endroit où l'art commence et finit. La lutte entre sa raison, ses idées, ses sensations et son désir de beauté, voilà la clef de la vie de Léonard à Milan, avec son inquiétude, ses retouches incessantes, ses bizarres expériences de coloris. Que d'entreprises il faudra laisser inachevées, que d'œuvres il faudra recommencer ! Son problème était de transformer des idées en images. Ce qu'il avait réussi à faire jusque-là, c'était de se rendre maître de ce vieux style florentin, avec sa sensibilité naïve et bornée. Maintenant il fallait qu'il renfermât dans ce cadre étroit ces divinations d'une humanité trop large pour lui, cette vision trop étendue du monde qui s'ouvre, faite seulement pour l'art grand et irrégulier d'un Shakespeare; et partout l'effort est visible dans le travail de ses mains. Cette agitation, ces délais perpétuels lui donnent un air de fatigue et d'ennui. Il semble aux autres chercher un résultat impossible, faire quelque chose que l'art, que la peinture ne peut jamais faire. Souvent l'expression de la beauté physique paraît ici ou là être forcée et gâtée par l'effort, comme dans ces lourds fronts allemands : trop allemands et trop lourds pour la beauté parfaite.

Car il y avait un trait de germanisme dans ce génie qui, comme disait Goethe, « s'était fatigué en pensant, *müde sich gedacht*. Quelle anticipation sur l'Allemagne moderne, par exemple, que ce débat sur la question de prééminence entre la sculpture et la peinture (1) ! Mais entre lui et l'Allemand il y a cette différence qu'avec toute cette science curieuse l'Allemand se serait imaginé qu'on n'avait

(1) Combien majestueuse et caractéristique fut la réponse de Léonard : *Quanto più un' arte porta seco fatica di corpo, tanto più è vile!*

plus besoin de rien autre; et le nom de Goethe lui-même nous rappelle combien il peut y avoir de danger pour l'artiste à posséder trop de science; comment Goethe qui, dans les *Affinités Electives* et la première partie de *Faust*, transforme des idées en images, et réussit dans de telles transformations, n'a pas toujours su trouver le mot magique, et nous présente dans la seconde partie de *Faust* un amas de science sans aucune valeur artistique. Mais Léonard ne travaillera jamais avant de rencontrer le moment heureux — ce moment de bien-être, qui pour les hommes à l'imagination féconde est un moment d'invention. Ce moment, il l'attend, les autres moments n'en sont qu'une préparation, ou un arrière-goût. Peu de gens font si jalousement cette distinction. De là tant de défauts, même dans l'œuvre la plus parfaite. Mais pour Léonard la distinction est absolue, et, à ce moment de bien-être, c'est l'alchimie complète : l'idée est frappée en couleur et en image : un mysticisme ténébreux se mêle à un mystère calme et plein de grâce, et la peinture plaît à l'œil en même temps qu'elle satisfait l'âme.

Cette curieuse beauté se manifeste surtout dans ses dessins, et particulièrement dans la grâce abstraite des lignes qui les bornent. Prenons quelques-uns de ces dessins et considérons-les un peu; et d'abord, un de ceux qui se trouvent à Florence : les têtes d'une femme et d'un petit enfant, placées côte à côte, mais chacune dans son cadre particulier. D'abord il y a quelque chose d'émouvant à reconnaître dans les courbes plus pleines de la figure de l'enfant, les lignes plus aiguës et comme plus éthérées de cette autre figure usée et vieillie, indice certain que ces têtes sont celles d'un petit

enfant et de sa mère. Le sentiment de la maternité est en effet caractéristique chez Léonard, et ce sentiment est souligné ici par l'effet presque comique des petites épaules arrondies de l'enfant. On peut remarquer une puissance de pathétique aussi grande dans trois dessins : celui d'un jeune homme assis, dans une posture penchée, la figure dans ses mains, comme accablé de tristesse; celui d'un esclave également assis, mais dans une attitude contrainte et inclinée, en quelque bref intervalle de repos; enfin celui d'une petite Madone à l'Enfant, regardant de côté, à demi effrayée, tandis qu'un puissant griffon aux ailes de chauve-souris, une des plus belles inventions de Léonard, descend soudainement d'en haut pour saisir un lion qui passe près d'elle. Mais notez-y, comme appartenant plus spécialement à l'art, le contour des cheveux du jeune homme, l'équilibre du bras de l'esclave au-dessus de sa tête, et les courbes de la tête de l'enfant qui semblent dessiner l'intérieur du petit crâne, mince et fin, comme un coquillage de la mer, usé par le vent.

Prenons encore une autre tête, aussi pleine de sentiment, mais d'une autre sorte, un petit dessin à la craie rouge, dont on se souvient certainement pour peu qu'on ait, au Louvre, examiné avec quelque soin les dessins des vieux maîtres. C'est une figure de sexe incertain, placée dans l'ombre de ses propres cheveux, la ligne de la joue qui touche cette ombre étant vivement éclairée, avec une pointe de volupté et de satiété dans les yeux et dans les lèvres. Un autre dessin semble représenter la même figure rajeunie : les lèvres en sont desséchées et fiévreuses, mais une grande douceur se dégage de la robe de l'enfant, ample et courte de taille, de son

collier où pend la bulle, et de ses cheveux délicatement noués. Nous pourrions passer par le fil des idées que nous suggèrent ces deux dessins mis ainsi côte à côte, et, le poursuivant à travers tous ceux de Florence, Venise et Milan, construire une sorte de série, susceptible, plus que tout le reste, de mettre en lumière le type de beauté féminine particulier à Léonard. Filles d'Hérodias, aux coiffures fantastiques étrangement nouées et tressées, afin de dégager l'ovale délicat de la figure, elles ne sont pas de la famille chrétienne, non plus que de celle de Raphaël. Ce sont les voyantes qui, ainsi que des instruments délicats, nous révèlent les forces les plus subtiles de la nature, et les modes de leur action, tout ce qu'il y a en elle de magnétique, tous ces états particulièrement délicats où des choses matérielles s'élèvent jusqu'à cette subtilité d'opération qui en fait des choses spirituelles, et où le nerf le plus fin et la touche la plus vive peuvent seuls les suivre; c'est comme si, en certains cas privilégiés, on les voyait travailler sur la chair humaine. Nerveuses, électrisées, défaillantes, toujours prises de quelque faiblesse inexplicable, elles semblent être sujettes aux états exceptionnels, sentir travailler dans l'atmosphère commune des puissances ignorées des autres, en devenir, pour ainsi dire, les réceptacles et les transmettre à nous par une chaîne d'influences secrètes.

Mais parmi les têtes aux traits les plus jeunes il y en a une à Florence que distingua l'Amour : la tête d'un jeune homme, peut-être celle d'Andrea Salaino, le bien-aimé de Léonard, à cause de ses cheveux frisés et ondulés, *belli capelli ricci e inanellati*, et plus tard son élève favori et son serviteur. De tous les attachements aux contemporains, hommes

ou femmes, qui ont pu remplir sa vie à Milan, celui-là seul nous est rapporté; et, en retour, Salaino s'identifia tellement avec Léonard qu'on a pu lui attribuer le tableau de *Sainte Anne*, au Louvre. Voilà qui nous montre bien la manière dont Léonard choisissait ses élèves : c'étaient des hommes que distinguait quelque charme naturel du corps ou de l'esprit, comme Salaino, ou une naissance illustre et des habitudes princières, comme Francesco Melzi, — des gens ayant juste assez de génie pour recevoir l'initiation à son secret, mais disposés à effacer pour cela leur propre individualité. Au milieu d'eux, retiré souvent à la villa des Melzi à *Canonica al Vaprio*, il mit la dernière main à ses manuscrits et à ses rapides esquisses, travaillant pour l'heure présente et seulement pour un petit cercle, peut-être surtout pour lui-même. D'autres artistes ont été aussi insouciants que lui de la renommée présente ou future; mais c'était par oubli d'eux-mêmes, ou parce qu'ils mettaient les fins morales ou politiques au-dessus des fins de l'art; chez lui, cette culture solitaire de la beauté semble provenir d'une sorte d'amour-propre et d'une indifférence dans l'œuvre d'art à tout ce qui n'est pas l'art lui-même. Des lieux secrets d'un tempérament unique il rapporta des fleurs et des fruits étranges, et jusqu'alors inconnus; pour lui, l'impression nouvelle qu'il fait naître, l'effet exquis qu'il arrive à produire sont des fins en soi, des fins parfaites.

Et les élèves de Léonard avaient si bien saisi sa manière que, malgré le petit nombre des œuvres authentiques du maître, il existe une foule de tableaux d'autres peintres à travers lesquels nous pouvons le voir avec certitude et étudier de très près

son génie. Parfois, comme dans le petit tableau de la *Madone aux Balances*, où, sur le sein de sa mère, le Christ pèse les péchés des hommes avec les pierres du ruisseau, nous sentons une main assez rude si on la compare à celle du maître, et qui travaille sur une de ses fines suggestions ou de ses esquisses. Parfois, comme dans les sujets de la *Fille d'Hérodias*, et de la *Tête de Jean-Baptiste*, les originaux perdus ont été sans cesse reproduits et transformés par Luini et par d'autres. Quelquefois, un original nous reste, mais c'est un simple thème ou motif, un type dont on pouvait modifier ou changer les accessoires; et ces variations ne font que découvrir plus clairement le but ou l'expression de l'original. Il en est ainsi pour le *Saint-Jean-Baptiste* du Louvre — une des rares études de nu que fit Léonard — figure dont personne n'irait chercher dans le désert la chair brune et délicate et les cheveux de femme, et dont le sourire énigmatique nous fait saisir quelque chose qui dépasse de beaucoup le geste ou les circonstances. Mais la longue croix, semblable à un roseau, qu'il porte à la main, et qui suggère l'idée de saint Jean-Baptiste lui-même, s'affaiblit dans une reproduction de la Bibliothèque Ambroise, pour disparaître complètement dans une autre du *Palazzo Rosso* à Gênes. Si nous revenons de ce dernier tableau à l'original, nous ne sommes plus surpris de la ressemblance étrange de ce saint Jean avec le *Bacchus* suspendu tout près de lui, et qui rappelait à Théophile Gautier le propos de Heine sur les dieux déchus, qui, pour subsister, après le déclin du paganisme, se seraient faits serviteurs de la religion nouvelle. Nous reconnaissons une de ces inventions symboliques où le sujet visible n'est pas, à proprement parler, le but même du tableau, mais

plutôt la matière d'un processus de sentiments, aussi subtil et aussi vague qu'un morceau de musique. Personne ne s'est jamais rendu maître de son sujet comme Léonard, ni ne l'a plié plus habilement aux fins purement artistiques. Et de là vient que, bien qu'il manie presque continuellement des sujets sacrés, il est le plus profane des peintres; la personne ou le sujet donné, saint Jean dans le désert ou la Vierge sur les genoux de sainte Anne, n'est souvent qu'un prétexte pour une sorte de travail qui nous conduit tout à fait en dehors de la portée des représentations conventionnelles.

Autour de la *Cène*, de sa ruine et de ses restaurations, toute une littérature s'est élevée, au milieu de laquelle brille particulièrement l'essai pensif de Gœthe sur les tristes destinées de cette peinture. La mort en couches de la duchesse Béatrice fut suivie en Ludovic d'une de ces crises de sentimentalisme religieux qui étaient chez lui comme organiques. L'église dominicaine, basse et sombre, de *Sainte-Marie-des-Grâces* avait été le lieu de dévotion favori de Béatrice. Elle y avait passé ses derniers jours, pleine de pressentiments sinistres ; puis il avait été presque nécessaire de l'en enlever par la force ; maintenant on y chantait cent messes par jour pour son repos. Sur le mur humide du réfectoire où suintaient des sels minéraux, Léonard peignit la *Cène*. On racontait cent anecdotes sur ses retouches et ses lenteurs. Elles le représentent refusant de travailler en dehors du moment d'inspiration, méprisant tous ceux qui regardaient l'art comme une affaire d'industrie et de règle pure, allant d'un bout à l'autre de Milan pour donner un seul coup de pinceau. Il la peignit, non pas à la fresque, où tout doit être « impromptu », mais à l'huile, suivant la nouvelle méthode qu'il

fut un des premiers à accueillir, parce qu'elle permettait de modifier tant de fois sa pensée, et de si bien raffiner pour atteindre à la perfection. Mais il arriva que sur un mur de plâtre nul procédé n'aurait pu être moins durable. Dans l'espace d'une cinquantaine d'années la peinture était tombée en ruines. Et aujourd'hui nous sommes obligés, pour la reconstituer, de nous reporter aux études de Léonard, surtout au dessin de la tête centrale qui se trouve au Brera, et qui, par un certain mélange de douceur et de sévérité dans les contours de la figure, nous rappelle l'œuvre monumentale de Mino de Fiesole.

C'était un autre effort que d'élever un sujet donné au-dessus des représentations conventionnelles. C'était même un effort étrange, après toutes les fausses représentations du moyen âge, de voir le Christ non comme la pâle Hostie de l'autel, mais comme un homme qui prend congé de ses amis. Cinq ans après, le jeune Raphaël la peignit à Florence, au réfectoire de Saint-Onofrio, dans un style doux et solennel, mais encore avec toute l'incorporalité mystique de l'école de Pérugin. Vasari prétend que la tête centrale ne fut jamais achevée, mais fut-elle achevée ou non, ou l'effet est-il dû en partie à un certain effacement? toujours est-il que cette tête centrale ne fait que couronner l'impression qui se dégage de toute la compagnie ; on dirait des fantômes au travers desquels on voit le mur, formes affaiblies comme les ombres des feuilles sur la muraille un jour d'automne; cette figure n'est que la plus faible et la plus spectrale de toutes. Elle évoque ce que l'histoire dont elle est le symbole est insensiblement devenue pour le monde, pâlissant de plus en plus à mesure qu'elle recule dans le lointain.

La critique venait pour retrouver les originaux derrière les incorporalités mystiques, et voilà qu'elle restaurait non pas la réalité de la vie, mais ces ombres transparentes, esprits sans chair et sans os.

La *Cène* fut achevée en 1497; en 1498 les Français entrèrent à Milan. Est-il vrai ou non que les archers gascons se servirent de la statue de François Sforza comme d'une cible pour leurs flèches? on ne saurait dire : mais ce qui est sûr c'est que cette statue n'a pas survécu.

Ce que pouvait être en ce temps-là une telle œuvre, de quelle noblesse et de quelle vérité piquante elle pouvait être revêtue, on en peut juger par la statue équestre de Bartolomeo Colleoni coulée en bronze et que modela le maître de Léonard, Verrocchio; il mourut, dit-on, de douleur, parce que la fonte venant à manquer par hasard, il ne put achever lui-même cette statue, qui se dresse encore sur la *Piazza* de Saint-Jean-et-Saint-Paul à Venise. Quelques vestiges de cette statue de Sforza peuvent se retrouver dans certains dessins de Léonard, et aussi, peut être, par une circonstance singulière, dans une ville lointaine de la France. Car Ludovic fut fait prisonnier, et alla finir ses jours à Loches, en Touraine: on lui permit enfin, dit on, d'y respirer quelque temps un air plus frais dans une chambre d'une haute tour, après de longues années de captivité dans les bas donjons, où l'atmosphère semble chargée des souvenirs barbares du temps féodal, et où l'on montre encore sa prison, aux murs couverts d'étranges arabesques peintes en couleurs, attribuées par la tradition à sa main, qui se serait ainsi distraite un peu pour tromper la lenteur des années : ce sont de grands casques, des figures humaines et des morceaux d'armure; au milieu de tout cela, en

gros caractères se trouve écrite la devise *Infelix Sum :* il n'est pas fantaisiste de voir là les fruits de profondes méditations sur tous les essais faits avec Léonard pour exécuter la figure armée du grand duc, qui les avait tant occupés tous les deux pendant les jours de sa bonne fortune à Milan.

Les dernières années de la vie de Léonard sont plus ou moins vagabondes. Durant sa vie brillante à la cour il n'avait rien économisé, et c'est dans l'indigence qu'il revint à Milan. Peut-être le besoin retint-il son esprit en éveil : les quatre années qui suivirent sont un transport d'inspiration, une extase prolongée. C'est alors qu'il peignit les tableaux du Louvre, ses œuvres les plus certainement authentiques, qui viennent directement du cabinet de François Ier à Fontainebleau. Un de ses tableaux, la *Sainte Anne*, non pas la *Sainte Anne* du Louvre, mais un simple carton, aujourd'hui à Londres, suscita pour un instant une sorte d'enthousiasme qui eût été plus naturel dans les temps reculés, où de bonnes peintures passaient encore pour tenir du miracle; pendant deux jours une foule de gens de toute sorte passaient naïvement étonnés dans la salle où était exposé ce tableau, et donnaient à Léonard une idée du triomphe de Cimabuë. Mais son œuvre s'attachait moins aux saints qu'aux femmes vivantes de Florence ; car il passait toujours son temps au milieu du monde élégant qu'il affectionnait, et c'est dans les maisons de Florence, abandonnées peut-être un peu aux légères pensées par la mort de Savonarole — le dernier racontar qui circula (1869) fut sur une Mona Lisa nue qu'on aurait découverte dans quelque coin inexploré de l'ancienne collection de la famille d'Orléans — c'est dans ces maisons qu'il rencontra

Ginevra di Benci et Lisa, la jeune et troisième femme de Francesco del Giocondo. De même que nous l'avons vu se servir des épisodes de l'histoire sacrée, non pour eux-mêmes, ni pour les rendre simplement par la peinture, mais comme d'un langage symbolique pour ses fantaisies particulières, de même il manifeste son propre état d'âme en prenant une de ces femmes languissantes et en l'élevant comme Léda ou Pomone, comme la Modestie ou la Vanité, jusqu'au septième ciel de l'expression symbolique.

La *Joconde* est, dans toute la force du terme, le chef-d'œuvre de Léonard, et le type de son mode de pensée et de travail. Dans le domaine de la suggestion, la *Melancholia* de Dürer seule lui est comparable; et aucun symbolisme grossier ne vient troubler l'effet du mystère subtil et gracieux qui plane sur l'œuvre. Nous connaissons tous le visage et les mains de cette femme, assise sur son siège de marbre, dans ce cirque fantastique de rochers, comme en quelque rayon affaibli de la lumière sous-marine. Elle est peut-être de toutes les peintures anciennes celle que le temps a le moins altérée (1). Comme il arrive souvent dans les travaux où l'invention semble toucher à ses bornes, il s'y trouve un élément d'emprunt, et que le maître n'a pas inventé. Dans cet inestimable portefeuille qui fut autrefois aux mains de Vasari, étaient renfermés certains dessins de Verrocchio, des visages d'une beauté si frappante que Léonard, dans sa jeunesse, les avait maintes fois copiés. Il est difficile de ne pas rapporter à ces dessins du plus vieux maître d'autrefois, comme à son principe initial, le sou-

(1) Cependant pour Vasari il y avait dans la pourpre des lèvres et des joues une magie qui nous échappe aujourd'hui.

rire insondable, toujours accompagné de quelque chose de sinistre, qui se joue sur toute l'œuvre de Léonard. D'ailleurs, ce tableau est un portrait. Depuis sa jeunesse, nous voyons cette image se développer peu à peu dans les productions de ses rêves; s'il n'y avait pas de témoignage historique précis, nous croirions que c'était là sa dame idéale, personnifiée enfin, et rendue visible. Quel rapport y eut-il entre une Florentine vivante et cette créature de sa pensée? Par quelles étranges affinités la personne et le rêve ont-ils pu se développer si éloignés et si rapprochés à la fois? Présente dès l'origine sous une forme immatérielle dans l'esprit de Léonard, tracée faiblement dans les dessins de Verrocchio, elle se retrouve enfin dans la maison d'*Il Giocondo*. Que cette peinture soit de la nature d'un portrait, le fait est attesté par la légende qui veut qu'on ait eu recours aux moyens artificiels, à la présence de mimes et de joueurs de flûte pour prolonger sur le visage cette expression subtile. De plus, est-ce en quatre ans et par un travail patient qui ne fut jamais vraiment achevé, ou en quatre mois et comme par magie que cette image fut fixée? on ne saurait le dire.

La figure, qui s'élève ainsi étrangement auprès des eaux, exprime tout ce que l'homme a pu désirer à travers un millier d'années. Cette tête est celle où toutes « les extrémités du monde se rejoignent ». Les paupières sont un peu fatiguées. C'est une beauté qui semble façonnée de l'intérieur, c'est comme le dépôt, cellule à cellule, des étranges pensées, des rêveries fantasques et des passions exquises. Mettez-la pour un instant auprès d'une de ces blanches déesses grecques ou de ces belles femmes antiques : comme elles seraient troublées par cette

beauté, dans laquelle l'âme a passé avec toutes ses maladies! Toutes les pensées et toutes les expériences du monde y ont gravé et moulé toutes leurs puissances de raffinement et d'expression, le sensualisme de la Grèce, la concupiscence de Rome, la rêverie du moyen âge avec son ambition spirituelle et ses amours imaginatives, le retour du monde païen, les péchés des Borgia. Elle est plus vieille que les rochers parmi lesquels elle s'assied; comme le vampire elle est morte maintes fois et elle sait les secrets du tombeau; elle a visité les mers profondes, et elle en garde autour d'elle la lumière affaiblie; elle a acheté d'étranges tissus aux marchands venus d'Orient : comme Léda elle fut la mère d'Hélène la Troyenne, et, comme sainte Anne, la mère de Marie; et tout cela n'a été pour elle que comme des sons de lyres et de flûtes, et n'existe que dans la délicatesse des lignes changeantes et colorées des paupières et des mains. La représentation d'une vie éternelle ramassant en elle-même dix mille expériences n'est pas neuve; et la pensée moderne a conçu l'idée de l'humanité comme le résultat et le résumé de toutes les forces de la pensée et de la vie. Or, Donna Lisa pourrait être présentée comme la personnification de l'idée moderne.

Pendant les années qu'il passe à Florence, l'histoire de Léonard est l'histoire de son art même : il est tout entier perdu dans ses nuages brillants. Son histoire extérieure recommence en 1502, par un voyage orageux qu'il fait à travers l'Italie centrale, en qualité d'ingénieur en chef de César Borgia. Le biographe recueillant les notes détachées de ses manuscrits peut le suivre à toute heure de son voyage jusqu'au sommet de l'étrange tour de Sienne,

qui regarde Rome, élastique comme un arc recourbé, jusqu'à la plage de Piombino, chaque lieu de son séjour paraissant agité comme en un rêve fiévreux.

Il lui restait à faire un autre grand travail, dont tout vestige disparut de bonne heure, la *Bataille de l'Etendard*, et où il avait pour rival Michel-Ange. Les citoyens de Florence, voulant décorer les murs de la Grand'Chambre du Conseil, avaient mis au concours un sujet qui devait être emprunté aux guerres florentines du xv^e^ siècle. Michel-Ange choisit pour son carton un épisode de la guerre de Pise, où les soldats florentins, se baignant dans l'Arno, sont surpris par le son des trompettes, et courent aux armes. Son dessin ne nous est parvenu que dans une vieille gravure, qui nous aide peut-être moins que ce que nous nous rappelons du fond de sa *Famille Sainte* de l'*Uffizi*, à nous représenter de quelle façon surhumaine, capable de séduire le cœur d'un monde plus ancien, ces figures ont dû surgir de l'eau. Léonard choisit un épisode de la bataille d'Anghiari, où deux corps de soldats combattent pour un étendard. Son carton, comme celui de Michel-Ange, est perdu, et ne nous est parvenu que dans des esquisses, et dans un fragment de Rubens. Par les descriptions qui en ont été données, nous pouvons y démêler quelque effort pour atteindre au terrible; c'est ainsi que les chevaux mêmes s'y déchiraient de leurs dents; et pourtant bien différent est un fragment d'un de ses dessins à Florence : c'est un champ onduleux de belles armures, où la ciselure des bords court de droite à gauche comme un rayon de soleil. Michel-Ange avait vingt-sept ans; Léonard en avait plus de cinquante; et Raphaël, jeune homme de

dix-neuf ans, qui visitait alors Florence pour la première fois, venait les regarder faire.

Nous l'apercevons encore à Rome en 1514, entouré de ses miroirs, de ses fioles et de ses fourneaux, faisant d'étranges jouets de cire et de vif-argent qui semblaient animés. L'hésitation qui l'avait hanté toute sa vie, et l'avait rendu semblable à un homme sous le charme, pesait alors sur lui avec une double force. Personne n'avait jamais porté si loin l'indifférence politique; sa philosophie avait toujours été de « fuir devant l'orage », il est pour ou contre les Sforza, suivant les fluctuations de leur fortune. Et cependant voilà que dans la société politique de Rome il venait d'être soupçonné d'avoir des sympathies cachées pour les Français. Cela le paralysait de se trouver entouré d'ennemis; aussi se tourna-t-il entièrement vers la France, qui l'avait longtemps désiré.

La France était sur le point de devenir plus italienne que l'Italie même. François Ier, comme Louis XII avant lui, fut attiré par la finesse de l'œuvre de Léonard : la *Joconde* se trouvait déjà dans son cabinet, et il offrit à Léonard le petit château de Clou, avec ses vignobles et ses prairies, dans la vallée plaisante de la Masse, au pied des murs de la ville d'Amboise, où, surtout dans la saison des chasses, la cour résidait fréquemment. « *A Monsieur Lyonard, peinteur du Roy pour Amboyse* », — tel est l'en-tête de la lettre de François Ier. Cet événement ouvre dans l'histoire de l'art une perspective des plus intéressantes, où, par un curieux mélange de lumière, l'art italien s'évanouit pour fleurir en France sous une forme exotique.

A l'égard de la mort de Léonard, deux questions restent entières, après bien des recherches archéo-

logiques ; d'abord celle de la forme exacte de sa religion, puis celle de savoir si François Ier assistait à ses derniers moments. Elles sont l'une et l'autre de bien peu d'importance pour l'étude du génie de Léonard. Les dispositions de son testament touchant les trente messes et les grands cierges pour l'église de Saint-Florentin n'ont rien que de tout à fait ordinaire, leur objet véritable étant purement immédiat et pratique : et dans nulle doctrine religieuse ces cérémonies hâtives ne pourraient tirer à conséquence. Nous en ferons abstraction en étudiant comment un homme qui avait toujours brûlé d'un si vif amour de la beauté, mais qui l'avait poursuivie toujours dans des formes si définies et si précises, les mains, les fleurs, les cheveux, portait ses yeux sur les régions vagues de l'au-delà et ressentait la dernière de ses curiosités.

WALTER PATER.

Traduit de l'anglais par RICHARD IRVINE BEST *et* ROBERT DARLES.

LE DIALOGUE SANS FIN

—

LUI

Nous sommes une femme et un homme dans le crépuscule
A cette heure où, lourdes d'ombre, les cloches de l'angelus meurent.
Comme en elles, à mesure que le soleil recule,
Je ne sais quelles ténèbres s'amoncellent en mon cœur.

ELLE

Les tours des églises, de village à village, sont roses
Comme dans les images saintes qu'on montre aux enfants.
Il me semble que mon âme d'amante est pleine de roses
Que je voudrais effeuiller aux pieds las des passants.

LUI

O femme, effeuille-les, et à tous donne tes baisers,
Et le regard doux de tes yeux, et le geste de tes mains!
Car l'amour n'est pas avare, et tu peux oser
Toute la charité dont a besoin demain.

ELLE

O toi le seul, c'est à peine si je te comprends!
Ne m'aimes-tu plus? N'es-tu pas, comme les autres hommes,
Jaloux, et dressé devant ton bien que tu défends
Dans la rage et la tempête? — Sais-tu ce que nous sommes?

LUI

Nous sommes une chair lourde que l'âme, de ses faibles ailes,
Essaie d'enlever comme une offrande aux étoiles.

Nous sommes des fous aux yeux éteints sous les cinq voiles
Que les anges nous arracheront au seuil de leurs citadelles.

ELLE

Tes paroles sont si lointaines qu'elles me font peur.
Je ne veux pas connaître la raison haute des choses.
Qu'il me suffise de jeter à ceux qui les veulent mes roses,
Et de chanter, quand l'Inconnu frémira dans ton cœur.

LUI

Es-tu sage? Es-tu folle? Certes, de toutes ces roses
Je pourrais te tresser de bien belles couronnes.
Mais elles me semblent, en cette ombre où ma pensée s'abandonn
N'être que des rêves vides dont j'ignore la cause.

ELLE

Ne suis-je donc pour toi qu'un fantôme sur la route
Dont, quand la nuit est sombre, on se sauve et on doute,
Car on ne sait pas si les mauvais morts ne reviennent pas
Flairer sur la terre la trace de leurs pas?

LUI

Je tremble à mon tour de l'horreur de tes paroles.
Je ne veux pas te répondre, de crainte que les astres mêmes
Ne s'effeuillent autour de nous comme les légères corolles
Qu'au vent de ce soir, la corbeille levée, tu sèmes.

ELLE

Homme, tu as donc peur? Voici mes lèvres qui chanteront
L'incantation qui éloigne les mauvaises pensées,
Et voici mes mains que les tiennes ont caressées,
Et mes seins où j'éventerai la fièvre de ton front.

LUI

Oui, donne tes lèvres, et tes mains, et tes seins, ô femme!
Je veux dormir; je crois en toi; la nuit tombe. Nous sommes

Deux pauvres amants qui cherchons dans nos yeux nos âmes
Bientôt, comme nous, dormiront tous les hommes.

ELLE

Pourtant, non! Je ne puis dormir. Tes paroles m'ont fait mal.
Ne serions-nous vraiment que des voyageurs dans la nuit
Qui se disent un mot, se touchent les doigts, puis s'enfuient,
Cherchant l'auberge inconnue par mont et val?

LUI

Tu dis des choses secrètes. Ecoute : j'entends ta voix,
Je sens ta forme, je sais la saveur de ta bouche,
Je respire le parfum de ta chair, et tes yeux je les vois;
Et pourtant je ne te connais pas, toi qui partages ma couche!

ELLE

Oh! moi, je te connais, ne fût-ce que par ta pensée
Qui s'éloigne de moi comme de la beauté des roses,
Et cherche aux formes une réalité insensée,
Alors qu'en toi-même gît le secret des choses.

LUI

Le secret que tu devines, sans toi-même tout savoir,
Est celui de l'Amour qui allume aux cieux sa torche
Pour enflammer, aveugle, nos maisons noires
Dont soudain, rouges de feu, s'ouvrent large les porches.

ELLE

Je sais tout, je sais tout, maintenant que tu m'as parlé!
Tu n'es plus pour moi un homme qu'au hasard de la vie
J'ai rencontré pleurant et saignant, et que j'ai consolé.
Tu es l'Homme qui vers le rêve de Dieu m'a ravie!

LUI

Tu n'es plus une femme qui as essuyé mes larmes
Une nuit toute sonore du choc soudain des armes.

Tu es la Femme, sans les douces prières de laquelle
Tout effort me serait vain, et toute chute mortelle.

ELLE

Aussi, aimons-nous dans l'apparence de nos corps !
Tu mourras, et je pleurerai comme une folle sur ta tombe.
Mais je me relèverai pour l'œuvre de l'aurore,
Que les rosiers soient en fleur ou que la neige tombe!

LUI

Et si tu me précèdes dans les ombreux chemins,
Je crierai dans les ténèbres que toute la terre est morte.
Mais au jour je sortirai de ma maison, et sur la porte,
Je verrai peut-être passer l'ombre de tes chères mains!

ELLE

Et nos âmes enfin dépouillées de la chair
Se confondront dans le séjour des Nombres et des Chants,
Comme les parfums de deux fleurs qui se sont chères
Se mêlent par-dessus les jardins et les champs.

LUI

Ainsi soit-il! ton espoir a tué mon doute.
Mais laissons nos paroles mourir. Les étoiles brûlent;
L'ombre couve les villages; l'on voit à peine la route.
Nous ne fûmes qu'une femme et un homme dans le crépuscule.

STUART MERRILL.

LA
LÉGENDE DU RIVAGE BLOND

—

Il y a, sur le rivage blond, dans la baie de Salamine, une maison que nul n'a visitée. Elle est en marbre du Pentélique ; ses colonnes, aux chapiteaux corinthiens, font sur la mer de longs reflets blancs ; un mur borde son jardin du côté de la route ; — et ceux qui vont à Eleusis s'émeuvent, en passant, du parfum des orangers et des roses.

Depuis vingt ans, cette demeure est là, sur la grève, et les barques des pêcheurs se croisent devant son portique sans que les bateliers grecs aient pu découvrir le secret qui s'abrite derrière la haie des cactus énormes. Dans le soir, parfois, des chants égrènent leurs notes graves, c'est une voix triste — comme une voix de prêtre — qui vogue vers les lointains, au ras des eaux. Alors derrière le bastingage, le marin du Pirée écoute et il a peur. Il se signe, — car il est chrétien ; et prie les Dieux, — car il est né sous les lueurs du Parthénon. A l'aube, le chasseur dont l'œil guette le vol des canards voit monter une fumée bleue dans le ciel qui rougit ; c'est comme l'ombre légère des vapeurs de l'encens.

Les valets, qui fournissent de vivres les habitants de cette maison, sont des barbares issus du Nord. Ils achètent sans marchander des agneaux et des chèvres, du lait, du miel de l'Hymette, et des vins

noirs qui viennent des îles. Ils payent largement et partent sans comprendre les questions des femmes bavardes.

★

Le maître de cette demeure se nomme Milto Psara. Il est né jadis dans un palais, à Paris. Son père avait coutume de se rendre chaque jour à la Bourse, et, par un trafic déshonnête, gagnait de grosses sommes d'argent. Plusieurs banques furent ruinées par lui, et à cause de cela, les hommes influents l'honoraient et mettaient au revers de sa jaquette des rubans multicolores. Quand il mourut, son nom resplendit dans les journaux, souligné par le chiffre de sa fortune dont les millions étaient innombrables. Milto, son fils unique, hérita seul de tous ses biens. C'était un adolescent débile, dont les femmes admiraient les yeux. Ils étaient gris, avec de petits triangles fauves auprès du cristallin, ils regardaient sans voir et ne s'attardaient pas à sonder le décolletage des poitrines ; ils étaient doux, remplis d'images et de songes. Une légende s'était formée sur le compte du jeune Psara. On disait qu'il était vierge, car on ne lui connaissait pas de maîtresse, et les don Juan en habit noir le raillaient, tandis que les mères le désiraient pour gendre afin de profiter de son argent et de rendre peut-être leurs filles heureuses.

★

Milto Psara n'était pas bachelier. Il n'avait pas connu l'atmosphère vivifiante des dortoirs dans les lycées que l'État protège Quand il allait dans les salons, il causait peu, mais après la mort de son père il s'isola du monde, vendit son palais, ses titres de banque et ses domaines, puis il mit le métal pré-

cieux qui résulta de ces opérations dans des caisses doublées de zinc, et, frétant un navire, il quitta Marseille, un soir d'hiver, et se dirigea vers la Grèce. Avec lui voyageaient des domestiques très jeunes et une femme dont le voile ne se leva pas tant que dura le voyage.

Elle se nommait Hélène. Milto l'aimait depuis trois ans. Elle était belle. Ses cheveux la vêtaient de mystère quand elle les déroulait sur son corps pareil au corps d'Aphrodite. Sa bouche était semblable à une fleur pourpre dont les pétales entr'ouverts montrent une rosée cristalline, et ses épaules avaient dans leur ligne la grâce d'une aile de colombe.

★

C'est pour elle que Milto Psara fit construire sur le rivage blond, dans la baie de Salamine, une maison en marbre du Pentélique.

Milto croit aux Dieux Immortels. Il croit, oui, comme le cuistre qui achève ses années de prison dans les salles laides d'une Sorbonne croit à la vertu des sciences exactes, Milto croit aux Dieux Immortels. Il les aime, il les voit, il les comprend, il suit les pratiques de leurs cultes, il espère en eux, et, dans le ciel, il sait que s'élève l'Olympe admirable où, bordé de nuages, dans un bois de lauriers roses, resplendit le palais de Zeus.

Quand, au delà de Daphné, apparaît dans la nuit, parmi les écharpes d'opales, la lune voluptueuse, c'est Astarté ou Tanit elle-même qui monte vers le zénith, et le matin, à l'aurore, Milto salue le char du soleil et brûle de l'encens. Les vagues pour lui sont peuplées de sirènes et l'écume qui s'attarde au long des sables contient un peu de la beauté de Vénus.

★

Milto, lorsqu'il rencontra pour la première fois Hélène, n'osa pas lui parler. Mais elle vint à lui et dit des paroles douces. Le lendemain elle lui écrivit et lui donna rendez-vous. Et c'est alors qu'il apprit la Vérité que seule Hélène connaissait. Sa mère la lui avait enseignée et elle la tenait d'une de ses ancêtres. Et ainsi on remontait la filière des temps jusqu'au vertige de l'étendue, car la race de ces femmes venait de plus loin que celle d'Hypatie et avait gardé, malgré les erreurs chrétiennes et turques, la foi en Zeus, le maître des choses.

Hélène promit sa beauté à Milto, mais elle exigea de lui un serment. Il l'écouta parler d'Apollon et de Vénus-Anadyomène. Elle lui donna la certitude que l'Olympe n'est pas détruit et lui enseigna les prédictions dont sa famille conservait pieusement le souvenir. Quand elle eut achevé, Milto jura de se vouer à cette tâche, car Hélène lui avait dit :

—Zeus n'est pas mort, mais les hommes le privent d'encens et il souffre. Cependant le Destin veut que, par ma race et sur le sol de l'Hellade, renaisse le culte de Pallas. Hypatie l'a juré et il faut que tu me croies, Milto! Mon père a refusé d'avoir confiance et il est mort, désespéré, au seuil du rêve. Voici : quand tu verras dans le ciel, par la force de ta foi, les nuages du matin comme les coursiers du soleil, quand, dans le vent sur la crête des vagues, tu reconnaîtras la voix des Tritons et le chant des Sirènes, quand la lune te paraîtra adorable comme une déesse, quand la foudre sera pour toi l'ordre de Zeus, alors prends-moi, féconde mes flancs passionnés et de nous naîtra une vierge. Hypatie l'a juré! Et le Dieu des phratries et des peuples grecs

aimera notre fille et sous la forme d'un cygne la fécondera, afin que vienne sur la terre le Héros qui vaincra l'église de Rome, abattra la croix homicide et relèvera dans toute leur splendeur les temples ioniens et les bois sacrés! Il faut que tu me croies, Milto! Et nous irons vers le golfe de Salamine, près de la Sainte Eleusis. Nous répandrons des libations, nous brûlerons de l'encens, et nous élèverons des colombes afin qu'Aphrodite protège notre œuvre!

Il jura de se vouer à cette tâche, et quand son père fut mort, il partit avec tout son or et sa fiancée pour le pays de Pallas.

★

Un soir, sur le pont du navire, — en voyant surgir de l'eau Astarté, Milto se prosterna et pria avec ferveur. Alors Hélène jeta loin d'elle son voile et sa robe. Nue et les cheveux aux vents, elle ouvrit ses bras, tendit ses seins et ses lèvres avides de morsures. Il l'enlaça, glorieux comme le taureau divin, et leurs baisers furent si violents que leurs dents se heurtèrent et que, dans leur étreinte, la force de Zeus passa.

★

Sur le rivage blond, dans la baie de Salamine, derrière des cactus énormes, la maison de marbre abrita leurs amours. Ils vivaient dans la joie. Leurs espérances ne les quittaient jamais et ils ne connaissaient pas le maître des larmes, qui plane sur le monde, fait grimacer les hommes et s'appelle le doute. Ils faisaient des sacrifices à toutes les divinités que les peuples grecs et ceux de Phénicie ont adorées. Hélène tissa un voile très grand et le broda comme était brodé le voile de Minerve. Puis

quand elle l'eut terminé, elle accoucha d'une fille, et ce jour même, Milto, suivant en cela les préceptes qu'avait ordonnés Hypatie, acheta un couple de cygnes et leur bâtit sur la rive un palais d'airain. Hélène nomma sa fille Léda, du nom de l'épouse de Tyndare; et ils soignaient sa beauté comme une chose très précieuse.

★

Ils passaient leurs jours à invoquer les Dieux. Milto adorait Apollon et Hélène chantait les œuvres d'Homère et de Pindare. Ils regardaient au large l'île de Salamine et la courbe des criques et le jeu doré du soleil à la surface de la mer. Ils s'asseyaient côte à côte sur les marches blanches que baigne le flot, leurs mains s'unissaient et leurs regards, car leur passion l'un pour l'autre ne faisait que croître et Aphrodite était leur déesse. Dans le jardin, ils élevaient des colombes et des paons sacrés. Parfois Hélène contait l'histoire de sa race et disait les prophéties pour que Milto ne les oubliât pas. Alors leurs causeries s'attardaient dans le crépuscule trop rapide, ils songeaient à Léda et au fils qui naîtrait d'elle afin que meurre l'Eglise de Rome, que soit détruite la croix homicide et renouvelée la splendeur des temples ioniens.

★

Au premier printemps, quand les cygnes eurent des œufs, Hélène fit des libations devant un phallus dédié à Tanit, car elle savait qu'il y a plusieurs déesses de la fécondation et que Tanit est la plus puissante en ce qui concerne les bêtes. — Bientôt les cygnes augmentèrent en nombre. Sur le golfe ils voguaient admirables, gonflant leurs plumes au

souffle du vent d'Attique. Léda jouait avec eux. Elle devenait chaque jour plus belle. Ses yeux étaient immenses. Ils avaient si longtemps reflété la mer qu'ils gardaient dans leurs pupilles des paillettes d'or sur une onde d'azur. Quand Léda se baignait, si frêle encore, les cygnes l'admiraient, tendant vers elle leurs cous d'ivoire, et ils faisaient avec leurs ailes comme un mur afin que nul ne la vît. Elle les caressait de ses mains mignonnes, leur donnait des baisers et des petits noms pour leur exprimer son amitié. Dans le jardin, sous les oliviers, elle apprenait les actes des Immortels, et elle les priait avec ferveur, comme fait une fille des villes avant de communier pour la première fois.

★

Hélène et Milto savaient de merveilleuses étreintes et comme ils rendaient un culte à leurs corps, la vieillesse n'avait pas de prise sur eux. Leurs âmes ne se séparaient plus de la force de leurs muscles, elles en étaient plus belles et plus robustes dans leur croyance. Ils avaient pitié de ceux qui doutent, et ils étaient fiers, glorieux, sans pudeur et sans honte. Leurs nudités ne les effrayaient pas et ils s'efforçaient d'être doux avec leurs domestiques et les bêtes qui les servaient. Une nuit, Hélène se rendit à Athènes et monta sur l'Acropole, mais on lui défendit d'entrer au nom du roi, et elle ne put, comme elle l'aurait voulu, implorer Pallas dans son temple. Cependant le jour attendu venait et Milto avait confiance dans le Destin.

★

Quand Léda eut quinze ans, son père lui apprit, avec ménagement, qu'il y avait sur la terre des

hommes dont l'orgueil était l'ennemi des dieux immortels. Elle en fut très étonnée et demanda comment cela était possible : — N'avaient-ils donc pas entendu la voix de Zeus quand le ciel devient noir, et senti la puissance de Pallas dans le matin clair ? — Puis comme son père lui contait la légende du Christ, elle eut pitié de ce prêtre et le méprisa, comme une nonne a pitié des athées et cependant les méprise.

A seize ans, elle fut nubile. Un soir, Hélène la prit dans ses bras et lui dit à quelle œuvre sa beauté était vouée; elle lui parla aussi de l'épouse de Tyndare, puis lui montra les ailes blanches qui s'en allaient au long de la côte comme une écharpe d'argent.

★

Léda pleura et n'osa plus regarder les cygnes. Elle savait que l'un d'entre eux la prendrait, un jour, entre ses ailes pour une caresse inconnue, et, comme une vierge au seuil de la chambre nuptiale, elle avait peur. Cependant l'ambition du mystère divin mit de la pourpre à ses joues et du bistre à ses paupières. Ses seins s'épanouirent ainsi que des fleurs au soleil d'été, sa taille se cambra et ses hanches imitèrent l'amphore qui contient l'ambroisie de Zeus. Pendant des heures, elle contemplait le ciel pour voir l'Olympe, comme les femmes inspirées des premiers temps chrétiens cherchaient, dans les images de la Vierge, à voir derrière les cils baissés les yeux qui firent des miracles.

★

Elle priait ainsi :

— Zeus! dieu très bon, dieu très grand, maître des rois et des choses, toi qui tiens la victoire et la

foudre dans tes mains augustes, écoute, exauce et punis. Roi de l'Olympe, le Destin veut que tu m'aimes et mon amour te supplie. Ma bouche possède ton nom comme un sceau de cire qui brûle et mes bras s'ouvrent vers le ciel qu'ils ne peuvent étreindre. Viens, dieu des phratries et des peuples grecs, laisse ton orgueil et recommence la lutte. Appelle Mars, le guerrier de ton courroux, et le fils d'Alcmène, Hercule qui ramena Cerbère enchaîné. Viens, Zeus, le Destin t'ordonne de m'aimer, et mon amour te supplie !

Et cette prière, c'était Milto qui la lui avait apprise.

★

Hélène attendait avec angoisse le jour pour lequel elle avait jusqu'alors vécu. Elle pensait que Zeus apparaîtrait dans la nuit, à l'heure des métamorphoses.

L'air était chaud comme un souffle d'amour, et Léda allait chaque soir au bord des sables. Elle était vêtue d'une tunique transparente; et son ventre délicat, ses cuisses rondes se dessinaient à la lueur de la lune. Parfois un des cygnes s'approchait. Il y avait des étoiles dans son sillage. Alors Léda tendait les bras et les anneaux symboliques s'entrechoquaient pour un appel à des étreintes.

Cachés dans un bosquet de lauriers, Milto et Hélène se serraient l'un contre l'autre, et ils avaient peur, et ils espéraient, mais Zeus ne venait pas.

★

Pendant quatre mois, ils l'ont attendu, et enfin Léda s'est révoltée. Puisque Zeus la dédaigne, elle ne veut plus s'offrir. Elle veut qu'on l'aime.

Elle est prête à blasphémer. Elle ira, dit-elle, vers les hommes qui ne croient pas aux Dieux Immortels, et Milto et Hélène craignent qu'elle n'accomplisse ses menaces.

Or, il y a parmi les serviteurs très jeunes que Milto amena de France un homme beau et de grande taille. Hélène sait qu'il regarde souvent Léda. Hélène lui a parlé un soir, puis elle a supplié Aphrodite de lui venir en aide, et elle a obtenu de sa fille un dernier délai.

★

Encore une fois, cette nuit, Léda attendra Zeus. Elle s'est parée d'une couronne de narcisses, ses lèvres sont fardées. Elle s'est couchée sur la grève en répétant la prière que son père lui a enseignée.

Milto veut rester dans le bosquet de lauriers pour voir le Dieu, car il a confiance, mais Hélène l'entraîne dans la maison, et, dans la chambre nuptiale, elle se donne à lui, comme jamais elle ne le fit; comme une prêtresse elle se voue aux terribles voluptés, aux rites inconnus qu'Hypatie a transmis à sa race. Puis, quand l'amour a cessé de nouer leurs bras, Hélène parle à voix basse, avec des larmes. Elle dit que Zeus est encore une fois vaincu, que leur croyance n'a pas été assez forte pour le délivrer du Néant, mais il faut que Léda garde sa confiance en les Dieux, et pour cela elle a parlé au beau serviteur, dont la taille est élevée.

Milto se tait, écoute et pleure jusqu'à l'aube.

★

Le lendemain, Léda descendit tard dans le jardin. Elle avait les joues pâles et les yeux noirs.

Hélène l'interrogea avec douceur. Elle refusa de répondre, mais sur l'autel de Zeus elle déposa la couronne de narcisses et la tunique qu'elle portait la veille.

Le serviteur de grande taille avait quitté la maison avant l'aurore. Il revint en France, avec beaucoup d'argent, mais il mourut à la fin du mois, de chagrin peut-être, ou bien parce que Zeus se vengea. Léda accoucha, l'année suivante, d'un fils. Elle croit que Zeus l'a possédée.

Milto et Hélène continuent à adorer les Dieux Immortels, mais ils connaissent le doute et espèrent la mort, pour n'avoir plus à penser.

★

Il y a, sur le rivage blond, dans la baie de Salamine, une maison que nul n'a visitée. Elle est en marbre du Pentélique, ses colonnes, aux chapiteaux corinthiens, font sur la mer de longs reflets blancs. Un mur borde son jardin du côté de la route, et ceux qui vont à Eleusis s'émeuvent, en passant, du parfum des orangers et des roses.

G. BINET-VALMER.

THOMAS CARLYLE ET FRÉDÉRIC NIETZSCHE [1]

—

Durant ces quarante dernières années, s'est développée incontestablement la « philosophie individualiste ». La force du nombre, en effet, l'idée du nombre, cette conception vague d'un collectivisme rassemblant en troupeau l'humanité, supprimant l'initiative personnelle et nécessairement la Pensée, demeure abandonnée, comme indigne, aux déchets de la rue où viennent se pourvoir les plus *éminents* des politiciens.

En ce siècle, deux figures principales dominent la philosophie individualiste : Thomas Carlyle et Frédéric Nietzsche. Les lecteurs de cette revue connaissent les travaux de M. Henri Albert sur Nietzsche; ils suivent actuellement, sous le même rapport, les études de M. Jules de Gaultier. D'autre part, la figure de Carlyle vient d'être l'objet du travail le plus complet, — disons, pour être exact, du travail le plus considérable, — qu'on ait encore publié en France sur le philosophe anglais. Les deux livres de M. Edmond Barthèlemy, sa traduction de *Sartor Resartus* et son *Essai biographique et critique*, donnent un relief tout nouveau à cette physionomie. Ces deux livres forment une œuvre

(1) Ouvrages consultés : *Sartor Resartus*, Vie et Opinions de Herr Teufelsdroeckh, par Thomas Carlyle, traduit par Edmond Barthèlemy. — *Thomas Carlyle, essai biographique et critique*, par Edmond Barthèlemy. — *Pages choisies de Frédéric Nietzsche*, publiées par Henri Albert. — *Frédéric Nietzsche*, par Henri Albert (*Mercure de France*, janvier 1893). — *Les Idées de Frédéric Nietzsche*, par L. Bernardini (*Revue de Paris*, 1er janvier 1895).

d'ensemble ; ils sont inséparables en ce que l'*Etude* est indispensable à la compréhension *totale* de *Sartor Resartus*, comme, d'ailleurs, des autres œuvres de Carlyle. Peu de livres de Carlyle nous sont connus, à nous Français ; l'esprit du philosophe « étranger » ne nous a pas encore pénétrés, mais l'œuvre de M. Edmond Barthèlemy nous révèle heureusement et à merveille *tout* ce que nous ignorions, *tout* Carlyle, en un mot, non seulement *Sartor*, mais les *Essais* et les livres d'histoire et de morale, les ouvrages qui aboutiront à *Sartor*, et qui découleront de *Sartor*, ce « drame de la conscience se cherchant elle-même à travers l'enchevêtrement des apparences et des formules (1) ».

L'heure semble donc venue aujourd'hui de comparer les deux maîtres individualistes, Carlyle et Nietzsche, dont les ressemblances sont évidentes ; non dans le but de faire un mérite à l'un d'avoir repris, volontairement ou non, quelques-unes des idées de l'autre, ni pour faire aussi un mérite à celui-ci d'avoir été le précurseur de celui-là ; mais simplement pour dégager de ce parallèle l'enseignement qu'il comporte.

I

Tout d'abord, il est piquant de remarquer l'aversion de Nietzsche pour Carlyle :

« J'ai lu la vie de Thomas Carlyle, cette farce involontaire, cette interprétation héroïco-morale des affections dyspeptiques. — Carlyle, un homme aux fortes paroles et aux fortes attitudes, un rhéteur par nécessité, agacé sans cesse par le désir d'une forte croyance et par son incapacité à y parvenir, — en cela un romantique typique ! Le désir d'une forte croyance n'en est point la preuve, tout au contraire... Carlyle étourdit quelque chose en lui-même par le *fortissimo* de sa vénération pour les hommes d'une forte croyance : il a *besoin* du bruit. Une *déloyauté* envers lui-même, constante et passionnée — c'est là ce

(1) Edmond Barthèlemy, *Sartor Resartus* (*Avis du Traducteur*).

qui lui est propre, c'est par là qu'il demeure intéressant (1). »

Et ailleurs :

« Non, certes, ils ne sont pas une race philosophique, ces Anglais... Ce qui manque aux Anglais et leur a toujours manqué, il le savait bien, ce rhéteur à demi comédien, ce brouillon dépourvu de goût que fut Carlyle, et ses grimaces convulsées n'eurent d'autre but que de masquer le défaut qu'il se connaissait, le manque de véritable puissance intellectuelle, de véritable profondeur d'intuition, le manque de philosophie (2). »

Mais cette antipathie, ce dédain, ne proviendrait-il point justement de ce qu'ils se ressemblaient tellement, et de ce que le tournait contre Carlyle « l'instinctive conscience d'une secrète identité de pensée (3) »?

§

Dans ces analogies principales que nous allons décrire et classer, notons tout d'abord un même début de carrière intellectuelle, une même position « excentrique », loin des « Philistins de la Culture », également raillés chez l'un et l'autre. On sait, par le livre de M. Edmond Barthèlemy, les avances que ces « Philistins de la Culture » (les écrivains de la *Revue d'Edimbourg*) firent à Carlyle, et comment ces avances furent repoussées :

« Cet exil de Craigenputtock, à bien y regarder, est surtout une conséquence de la lutte que Carlyle, tel que nous le connaissons, ne pouvait point ne pas entreprendre contre l'esprit de son temps. En quittant Edimbourg (où il s'était d'abord fixé de suite après son mariage), c'est à l'influence de cet esprit qu'il voulut se soustraire... On blâmait violemment son mysticisme moral. On le pressait d'abandonner la spéculation morale, où il ne « réussirait » jamais ; bref, de se conformer au ton régnant, qui était accordé sur le plus pur diapason benthamiste.

(1) *Le Crépuscule des Idoles*.
(2) *Par delà le Bien et le Mal*.
(3) L. Bernardini : *Les Idées de Frédéric Nietzsche*.

Le plus zélé et, qui pis est, le mieux intentionné de ces faiseurs d'objurgations était Francis Jeffrey, dont les conseils n'étaient pas impunément négligeables, car Jeffrey, depuis lord Jeffrey, n'était autre que l'« Editor » de l'*Edimburgh Review*, c'est-à-dire le haut potentat littéraire de l'« Athènes du Nord » (1).

D'où, dans *Sartor Resartus*, dès les premières pages, ce passage :

« La Connaissance doit croître par la diversité des efforts... A tout chercheur son chemin et la responsabilité de son but. Ce n'est pas tel ou tel, mais tous les hommes qui constituent le genre humain, et c'est l'ensemble de leurs travaux qui fait le travail du genre humain. Le sage est celui qui enseigne que la spéculation doit être libre, et regarder sans crainte dans les trente-deux directions du compas, n'importe où et n'importe comment elle l'entend (2). »

C'est la même attitude que nous trouvons chez Nietzsche dès son deuxième ouvrage : *Considérations inactuelles*, dans le célèbre chapitre sur *David Strauss*. Ce David Strauss, c'est le Jeffrey de Nietzsche ; il personnifie la science officielle, la culture patentée :

« Comment est-il possible qu'un Type comme le *Philistin de la culture* se soit créé, comment a-t-il pu s'élever à la puissance d'un juge souverain sur tous les problèmes de la civilisation allemande, après qu'une série de figures héroïques a passé parmi nous, de génies qui, dans tous leurs gestes, dans l'expression de leur visage, dans leur voix interrogatrice, dans leurs yeux de flamme, ne révélaient qu'une chose ; *qu'ils étaient des chercheurs*, et qu'ils cherchaient avec ferveur et persévérance ce que les *philistins* croient précisément posséder : une culture allemande véritable et originale (3). »

« La culture actuelle », a-t-on remarqué encore, d'après

(1) Edmond Barthèlemy : *Thomas Carlyle* (chap. IX).
(2) Thomas Carlyle : *Sartor Resartus* (liv. I, chap. I).
(3) *Considérations inactuelles*. I. *David Strauss, sectateur et écrivain*.

Nietzsche (1), « produit des *savants*, des *philistins;* elle ne sait pas créer des hommes qui eux-mêmes *feront* de l'histoire, qui combattront *contre* l'histoire, contre la vérité factice, des individus qui s'inquiètent peu de ce qui *est*, mais qui agiront avec toute leur énergie accumulée vers ce qui *doit être*. »

Ailleurs, Nietzsche dit encore :

« Le droit à la philosophie, — dans l'acception la plus haute du mot, — on ne l'a que par droit de naissance. Là aussi, c'est des ancêtres, c'est du « sang » que tout dépend. Plusieurs générations doivent avoir préparé la naissance du philosophe, chacune de ses vertus doit être acquise, soignée, transmise, incarnée à part : non seulement l'allure primesautière et le cours audacieux, léger et délicat de sa pensée, mais surtout la disposition à prendre sur soi les responsabilités les plus graves : la majesté du regard qui commande ou qui s'abaisse fièrement ; le sentiment qu'il est séparé de la foule, de ses devoirs et de ses vertus ; l'entrain qu'il apporte à la protection ou à la défense de ce qui est méconnu et calomnié, que ce soit Dieu ou Diable... (2) »

Ainsi, chez l'un et chez l'autre, dès la première heure, une égale faculté de *vivre* les idées ; cette puissance d'émotion, d'inquiétude, d'angoisse, qui fera de la morale non pas le froid raisonnement d'un professeur indifférent, en ce qui *le* concerne, aux conséquences de ses études, mais une chose toute *personnelle*.

Cette position excentrique chez l'un et chez l'autre les pousse de bonne heure à se mieux chercher, à se mieux réaliser eux-mêmes. Et alors, chez l'un comme chez l'autre, presque les mêmes heures d'angoisse et d'enthousiasme, la même recherche angoissée,— le même regard tendu vers le guide unique, comme eux « excentrique », vers le « Héros » enfin (déjà chez l'un la conception du *Héros*, et chez l'autre la conception des *Maîtres*), dont

(1) M. Ola Hanson, cité par M. Henri Albert.
(2) *Par delà le Bien et le Mal*, cité par M. Bernardini.

le rare exemple les conduira. Carlyle alors écrit ses études sur Gœthe, note dans son journal le réconfort qui lui vient du dieu de Weimar; Nietzsche écrit son « Schopenhauer éducateur » :

« Tes véritables éducateurs, qui sont aussi tes *formateurs*, te révèlent ce qui est le sens primitif et l'essence élémentaire de ton être, quelque chose qui ne se laisse ni éduquer, ni former, en tous les cas quelque chose qui est d'un *accès* difficile, qui est assujetti et paralysé : tes éducateurs ne sauraient être pour toi que des libérateurs. Et c'est là le secret de toute culture (1). »

§

De cet individualisme foncier, commun, avec des nuances secondaires d'appropriation qu'il serait trop long d'énumérer ici, à Carlyle et à Nietzsche, dérive, chez l'un et chez l'autre, le trait fondamental de leur morale, la méthode tout individualiste de cette morale : l'analyse, le criticisme, la décomposition des morales *acquises*, régnantes, en vue de découvrir sous cette expression le fait moral antérieur, non acquis, non régnant, c'est-à-dire la morale même. Car, « sous prétexte de fonder la morale, les philosophes en réalité ne faisaient que formuler d'une façon savante la *croyance* à la morale régnante, que donner un nouveau moyen de l'exprimer (2) ».

§

On connaît la conception fondamentale des « Deux morales » de Nietzsche : l'une est la morale acquise, fixée, abstraite, qui s'est guindée à la hauteur d'un « Impératif » ; c'est la morale du troupeau, des esclaves ; l'autre est la morale individualiste, vivante, mesure jamais fixée, mesure sans cesse élargissable de l'individu, et qui se dégage pour nous toutes les fois que les notions morales de la première catégorie, traduites au tribunal de

(1) *Considérations inactuelles*, III. *Schopenhauer éducateur*.
(2) L. Bernardini, *Les idées de Frédéric Nietzsche* (*Revue de Paris* du 1er janvier 1895).

notre conscience, ont été contraintes de dépouiller leur artifice, leur artifice d'utilitarisme, de profitabilité bornée ; c'est la morale de l'élite, des Maîtres.

Nietzsche, par une conséquence de ses premières études philologiques, a formulé cette double conception en philologue, au sens allemand de ce mot ; nous dirions, chez nous, en historien-philosophe. C'est principalement dans l'histoire qu'il est allé chercher la genèse, le développement et l'opposition des deux Morales.

Pour la morale des Maîtres :

« La fixation des valeurs morales (1) vient, ou d'une caste dominante, ou bien des esclaves de cette caste. Dans le premier cas, quand c'est la classe dominante qui fixe la conception du « bien », ce sont les traits élevés et fiers de l'âme qui déterminent la distinction et la classification. L'homme supérieur sépare de lui les êtres que caractérise le contraire de ces traits élevés et fiers : il les méprise. Qu'on remarque que dans cette première espèce de morale l'opposition de « bon » et de « mauvais » signifie « excellent » et « méprisable ». Est méprisé, le lâche, le timide, le mesquin, celui qui pense à l'étroite utilité ; aussi le méfiant, l'homme au regard incertain, celui qui s'abaisse, la race de chiens humains qui se laisse maltraiter, le flatteur mendiant, avant tout le menteur. C'est une croyance fondamentale de tout aristocrate que le commun peuple est menteur. « Nous, les véritables », ainsi se nomment les nobles de l'ancienne Grèce. Cela vient de ce que partout les valeurs morales ont été fixées d'abord sur des *hommes* et plus tard seulement et d'une manière détournée sur des actions. L'homme supérieur se sent *lui-même* comme étant celui qui détermine la valeur ; il n'a nul besoin de se faire estimer bon, il juge : ce qui m'est nuisible est nuisible « *en soi* ». Une pareille morale est la glorification du *moi*. *Au premier plan le sentiment d'une plénitude et d'une puissance*

(1) Pour ces citations, nous utilisons l'analyse de M. Bernardini.

qui veulent déborder, le bonheur d'une haute tension, la conscience d'une richesse qui peut donner et renoncer. L'homme supérieur aide le malheureux, mais non pas ou presque pas par pitié; plutôt par une impulsion qu'engendre la surabondance de la puissance. L'homme supérieur honore en soi le puissant, il honore aussi celui qui a puissance sur lui-même, qui sait parler et se taire, qui use avec joie de sévérité et de dureté envers lui-même. Il a de la vénération pour toute sévérité et pour toute dureté. « Un cœur dur m'a mis Odin dans la poitrine », dit une vieille saga scandinave. Les supérieurs et les braves qui parlent ainsi sont aussi éloignés que possible de la morale qui voit dans la piété et le désintéressement le signe de l'homme moral. La croyance en soi, l'orgueil de soi-même, une aversion et une ironie foncières devant le « renoncement », appartiennent d'une manière aussi fixe à cette morale supérieure qu'un dédain facile pour la compassion et les « cœurs pitoyables ».

Pour la Morale des Esclaves, maintenant, Morale abstraite, toute en « principes », toute en illusions utilitaires, qui nous dérobent, tant que notre analyse ne les a pas dissipées, la véritable réalité morale :

« Supposé que les faibles, les opprimés, les souffrants, les non-libres, ceux qui doutent et sont fatigués d'eux-mêmes, se mettent à moraliser, quelle sera la tendance de leurs jugements moraux? *Probablement se fera jour un doute pessimiste sur la destinée de l'homme, peut-être une condamnation de l'homme lui-même en même temps que de sa destinée.* Le regard des esclaves est défavorable aux vertus des puissants; il a du scepticisme et de la défiance, une subtilité de défiance contre tout ce qu'il voit honoré là comme « bon ». Ils voudraient se persuader que le bonheur même y est faux. Au contraire, les qualités qu'ils prisent sont celles qui servent à faciliter l'existence aux souffrants; la pitié, la main prête à secourir, le cœur compatissant, la patience, l'application, la soumission, la prévenance, — car ce sont là les qualités utiles et presque les seuls moyens d'alléger

la pesanteur de la vie. *La morale des esclaves est dans son essence la morale de l'utilité.* Là est le troupeau d'où sortira la célèbre opposition du « bien » et du « mal ». Dans le mal, la puissance et le danger se rendent sensibles, ainsi qu'un certain caractère terrible qui écarte le mépris. Ainsi, dans la morale des esclaves, c'est le «mal» qui éveille la crainte; dans la morale des maîtres, c'est le « bon » qui inspire et veut inspirer la crainte, tandis que le « mauvais » est méprisé. Le contraste atteint son point culminant quand, par une conséquence de la morale des esclaves, un souffle de dépréciation atteint le « bon » même de cette morale. Car le « bon » doit être l'homme inoffensif; il est donc facile à tromper, un peu bête peut-être; c'est un bonhomme. Partout où la morale des esclaves a pris le dessus, la langue montre une tendance à rapprocher l'un de l'autre le sens des mots « bon » et « bête ». Une dernière différence, la passion de la liberte, la recherche instinctive du bonheur et les nuances du sentiment de la liberté appartiennent aussi nécessairement à la morale et à la moralité des esclaves, que l'art et l'enthousiasme dans la vénération et dans le sacrifice sont les symptômes réguliers d'une manière aristocratique de sentir et de penser. »

§

Cette morale des Maîtres, c'est celle-là même que Carlyle, le premier décrit dans toute son œuvre, et principalement dans son livre des « *Héros* ». Quant à la « Morale des Esclaves », qui ne sait que le philosophe anglais la décrit et la dénonce à chaque instant, précisément sous ce même nom d'Utilitarisme? La conception du *Héros* est chez lui, comme, chez Nietzsche, la conception du *Maître*, du *Surhumain*, le pivot de toutes ses idées. S'il ne la développe pas en philologue, mais en historien moraliste, ce n'est là qu'une simple différence de procédé. Elle révèle à l'examen un contenu psychologique et moral dont les analogies avec la sensibilité d'un Nietzsche sont véritablement sans précédent dans l'histoire des idées.

Elle implique et atteste, en effet, la même idée de l'homme que doit fonder, non le Bonheur, mais une préoccupation de Grandeur, une longue contrainte, qui, seule, peut développer en lui le *pouvoir* dont ne se distingue pas son *droit*. La morale, chez l'un et chez l'autre, est considérée comme une discipline aristocratique, et, selon les expressions de Nietzsche, dont il ne serait pas bien difficile de trouver dans Carlyle les équivalentes, « comme une tyrannie instituée contre le laissez faire et le laissez passer », c'est-à-dire justement contre ceci que l'utilitarisme appelle « nature », « raison », appelle « Morale ».

Nous trouvons en conséquence chez eux une même conception de l'*intelligence*, du rôle de l'intelligence (intellect du *Maître*, intellect du *Héros*) dans l'organisation et la direction du Moi. Ici et là, l'intelligence, dans une telle tâche, ne doit pas se séparer de ce qui est l'identité spécifique, la « moralité », la force dernière, inconsciente, de l'individu, — peu importe que cette « moralité » soit, au sens utilitaire, « bonne » ou « mauvaise »; mais toute la nature, pour se « styliser », doit donner tout entière, toujours dans un même sens, en se refusant à toute dissociation, à toute diversion utilitaires.

« *La seule chose nécessaire*, dit Nietzsche, — donner du style à son caractère. Voilà un art vraiment grand et rare! Celui-là l'exerce qui embrasse d'un coup d'œil tout ce que sa nature offre de fort et de faible et qui le soumet ensuite à un plan artistique, jusqu'à ce que chaque détail semble être un effet de l'art et de la raison, et que le défaut même enchante encore les yeux... Lorsque l'œuvre est achevée, elle révèle que ce fut la contrainte d'un même goût qui organisa et façonna l'ensemble, aussi bien que les détails : moins qu'on ne pense, il importe que ç'ait été un bon ou mauvais goût, — il suffit que ç'ait été un seul et même goût! Ce sont les natures fortes et tyranniques qui, dans cette contrainte, dans cet assujettissement et dans cette perfection acquise sous la loi du Moi, jouiront de la joie la plus raffinée; à la vue de toute

nature stylisée, vaincue et asservie, la passion tyrannique de leur puissante volonté se soulage (1). »

Ecoutez maintenant Carlyle :

« Le degré de vision qui habite dans un homme est une correcte mesure de l'homme. Quand je dis supériorité d'intelligence, je pense avoir tout inclus dans cela. Qu'est-ce, en effet, que les facultés? Nous parlons des facultés comme si elles étaient distinctes, choses séparables, comme si un homme avait intelligence, imagination, fantaisie, etc... Nous entendons parler de la « nature intellectuelle » d'un homme, de sa « nature morale », comme si ces choses, encore une fois, étaient visibles et existaient à part. Les nécessités du langage prescrivent peut-être de telles formes d'expression; il nous faut parler, je le sais bien, de cette façon, si nous voulons parler en somme. Mais les mots ne devraient pas se durcir en choses pour nous. Il me semble que notre compréhension de ce sujet est, pour la plus grande part, radicalement faussée par là. Nous devrions savoir aussi, et garder à jamais dans l'esprit, que ces divisions ne sont au fond que des *noms;* que la nature spirituelle de l'homme, la Force vitale qui habite en lui, est essentiellement une et indivisible; que ce que nous appelons imagination, fantaisie, intelligence et ainsi de suite, ne sont que différents aspects de la même Puissance d'intuition, tous indissolublement liés l'un à l'autre, physiognomoniquement apparentés ;de sorte que si nous connaissions l'un d'eux, nous pourrions les connaître tous. La moralité elle-même, ce que nous appelons la qualité morale d'un homme, qu'est-ce que ceci, sinon un autre *côté* de l'unique Force vitale par où il est et agit...Sans moralité, l'intelligence serait impossible pour un homme; un *homme* complètement immoral ne pourrait rien connaître du tout! Pour connaître une chose, ce que nous pouvons appeler connaître, un homme doit nécessairement d'abord *aimer* la chose, sympathiser avec elle; c'est-à-

(1) *Par de là le Bien et le Mal*, cité par M. Bernardini.

dire être *virtuellement* apparenté à elle. S'il n'a pas la justice de déposer son propre égoïsme à toute occasion, le courage de se mettre du côté du dangereux-vrai à toute occasion, comment connaîtra-t-il? Ses vertus, toutes ses vertus se trouveront rappelées dans sa connaissance. Ces choses méritent d'être établies; car leur contraire agit avec une perversion multiple et vraiment funeste en ce temps (1).»

Les conceptions de la Douleur, du Silence, de la longue Obéissance à soi-même, etc., etc., qui, la préparant à la fois et en découlant, s'assortissent à cette idée de l'intelligence, se retrouvent à chaque instant chez les deux écrivains. Ce qui fait qu'on peut les accuser également l'un et l'autre d'être *durs*, — d'enseigner, conformément à leur idée de l'homme, la Douleur, le Silence, la fidélité de chacun à sa propre destinée, tout ce qui raffermit et développe l'individu. Mainte moralité sentimentale et utilitaire, entichée du bien de l'espèce, du « progrès de l'espèce », peut, chez l'un, se scandaliser de déclarations comme celle-ci :

« Nous n'avons pas besoin de boucher nos oreilles pour ne point entendre les sirènes de l'avenir. Ce qu'elles chantent : « Droits égaux !» « Société libre ! » « Ni maître ni serviteur! » cela ne nous attire point. — En somme, nous ne trouvons pas désirable que le règne de la justice et de la concorde soit fondé sur la terre (puisque ce règne serait, en tous les cas, le règne de la médiocratie et de la chinoiserie), nous aimons tous ceux qui, comme nous, ont le goût du danger, de la guerre et des aventures, ceux qui ne se laissent point accommoder et raccommoder, concilier et réconcilier, nous nous comptons nous-mêmes parmi les conquérants, nous réfléchissons à la nécessité d'un ordre nouveau et aussi d'un nouvel esclavage, — car pour tout renforcement, pour toute élévation du type « homme », il faut une espèce d'asservissement, — n'est-il pas vrai? Avec tout cela nous nous sentons mal à l'aise dans une époque qui

(1) *Héros*, cité par M. Edmond Barthèlemy.

aime à revendiquer l'honneur d'être la plus humaine, la plus juste (1) qu'il y ait eu sous le soleil. Il est assez triste que ces belles paroles suggèrent d'aussi laides arrière-pensées ! que nous n'y voyions que l'expression — et aussi la mascarade — du plus profond affaiblissement, de la fatigue, de la vieillesse, de l'affaiblissement! En quoi cela peut-il nous intéresser de savoir de quels oripeaux un malade pare sa faiblesse ! Qu'il en fasse parade comme de sa *vertu* — il n'y a pas de doute, en effet, la faiblesse rend doux, ah ! si doux, si équitable, si inoffensif, si « humain » (2).

Et encore :

« Il est un point de décomposition maladive et d'effémination dans l'histoire d'une société où elle-même prend parti pour ceux-là mêmes qui l'attaquent et lui font dommage, pour les *criminels*, et cela sérieusement et en toute conscience. Punir lui paraît en quelque façon inique,— ce qui est sûr, c'est que l'idée du châtiment, l'obligation de châtier lui font peur (3). « Ne suffirait-il pas de le rendre *inoffensif ?* Pourquoi punir encore? Punir est terrible ! » — et avec ces mots, la morale du troupeau, la morale de la crainte, arrive à ses dernières conséquences. Supposé qu'on puisse anéantir le danger, la raison de craindre, on anéantirait en même temps cette morale, elle ne serait plus nécessaire : *elle ne se tiendrait plus elle-même pour nécessaire !* Celui qui sonde la conscience de l'Europe d'aujourd'hui y trouve en mille cas le même impératif, l'impératif de la crainte, du troupeau. « Nous voulons qu'un jour il n'y ait plus rien à craindre ! » La volonté et le chemin de cette chose, c'est ce que partout aujourd hui, en Europe, on appelle le « progrès » (4).

(1) Absolument comme Carlyle, dans *Past and Present*.

(2) *Le Gai Savoir*. Dans les *Pages choisies*, pp. 186-187. Traduction de M. Henri Albert.

(3) Rapprochez de ces lignes saisissantes l'extraordinaire pamphlet intitulé *Model-Prisons*, dans les *Latter-Day Pamphlets* de Carlyle. Voir l'analyse que M. Edmond Barthèlemy en a donnée. *Thomas Carlyle*, Appendice, p. 271.

(4) *Par delà le Bien et le Mal*, cité par M. Bernardini.

C'est au nom de ce même « Progrès », qui, exactement entendu comme Nietzsche l'explique, est, en effet, la grande conception, l'idée de derrière la tête de l'Utilitarisme, qu'un positiviste serait tout aussi fondé à adresser à Carlyle, à son tour, des objections de ce genre :

« Votre substance idéale, ce que vous appelez Force, est une chose un peu bien vague; je veux dire que vous prêtez à cette lointaine substance spirituelle une réalité si exclusive, une universalité si débordante, que tout le reste, c'est-à-dire, en somme, tout ce qui se trouve vraiment à notre portée, n'est plus qu'accident, ombre, apparence éphémère, incapable de retenir et de fixer, pour notre usage, quelque chose de cette substance. Telle est, en effet, l'impossibilité à laquelle aboutit votre doctrine fataliste, qui ne voit au fond des choses que Nécessité et à la surface des choses que Dilettantisme et Profit; dans cette exorbitante disproportion entre ce qui réside au fond et ce qui paraît à la surface, où il est bien obligé de prendre ses instruments, l'homme s'épuise en vains efforts pour mettre en rapport ses pauvres moyens avec le but que vous lui assignez. Cependant, vous enseignez d'abord à l'homme de faire son devoir, puis aussitôt vous le mettez en défiance contre l'utilitarisme, contre l'économie politique, contre la théorie du sens moral, contre tous les moyens nets et précis de s'assurer de ce qu'est, en somme, le devoir... Pour vous, le monde, pris dans son acception sociale, n'est pas une réalité, pas un être moral; la société ne progresse pas; vous ne croyez pas à la perfectibilité des masses, à la lente croissance des organismes *sociaux*, au résultat moral de cette longue évolution. Vous avez dit, par exemple, que la théorie des Droits de l'homme n'était « qu'un jeu logique, une pédanterie, à peu près aussi opportune qu'une théorie des verbes défectifs ». J'aperçois bien dans votre philosophie une région intermédiaire, assez restreinte d'ailleurs, où la « Force » domine moins, une région qui, si vous l'élargissiez, rejoindrait nos domaines à nous, et viendrait s'y confondre; lumineuse province tempérée

où il est enfin parlé de ces rapports si nécessaires de l'individu avec la masse autrement que sur un ton humoristique ou transcendantal. Là, vous vous êtes enfin rappelé que s'il y a des millions de menteurs dans le monde de l'Apparence, il y a aussi dans ce monde des « millions de muets » ; et pour tout ce tragique troupeau qui accomplit sa destinée avec une si émouvante soumission, vous avez eu des cris de pitié et d'amour. Que n'avez-vous persévéré! Que ne vous êtes-vous pris d'un tel sentiment aux « apparences », plutôt que d'y chercher les vaines satisfactions métaphysiques du symbole, — du symbole de votre propre « Force » ! Mais si vous eussiez insisté, vous eussiez été insensiblement amené à une philosophie plus expérimentale, à l'idée toute positiviste du Bonheur ; et ceci, c'est de l'Utilitarisme (1) ! »

§

Ce qu'Utilitaristes, Philanthropes, Egalitaires, Socialistes, et autres apôtres de la Bienveillance universelle, de l'Emancipation, du Laissez-faire, du Bonheur social, de la Souveraineté des masses, etc., se gardent bien de voir dans une « Dureté » comme celle de Carlyle et de Nietzsche, c'est l'*Optimisme* qu'elle est, le seul Optimisme possible. Comme valeur morale de cette Dureté, on a vu déjà que ce qui fonde une telle Dureté, c'est précisément — l'Obéissance. Car quel plus significatif nom donner à l'effort d'être, de valoir, de créer, si ce n'est celui d'Obéissance ?

« Pour comprendre le stoïcisme, Port-Royal ou le puritanisme, il faut se remettre en mémoire la contrainte grâce à laquelle seule une langue a pu jusqu'à présent parvenir à la force et à la liberté ; la contrainte métrique, la tyrannie de la rime et du rythme. L'essentiel, « au ciel et sur la terre », est, à ce qu'il semble, pour le dire encore une fois, une obéissance de longue durée et dans une même direction : c'est de cette obéissance seule

(1) Edmond Barthèlemy, *Thomas Carlyle*, pages 167 et suivantes.

que peut venir ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue : par exemple la vertu, l'art, la musique, la danse, la raison, l'intellectualité, — tout ce qu'il existe de transfigurant, de raffiné, de fou et de divin. « Tu dois obéir à n'importe qui, et pendant longtemps : sinon tu périras et tu perdras la dernière estime de toi-même. » Voilà ce qui me semble être l'impératif moral de la nature : impératif qui, à la vérité, n'est pas « catégorique » comme l'exigeait le vieux Kant, mais qui s'impose à tous les peuples, à toutes les races, à tous les siècles et à toutes les conditions (1). »

Un utilitariste n'est pas, en réalité, « obéissant ». Il a bien son Impératif, mais cet Impératif a beau être pour lui plus objectif encore que pour n'importe quel disciple de Kant (puisqu'il le situe dans la société même), il est toujours identique à son intérêt. Ce qu'il tend à faire précisément, c'est se libérer de la contrainte intérieure, de la protestation, du refus intérieurs. Un idéaliste digne de ce nom ne peut pas ne pas jouer sa vie dans la lutte suprême, c'est là sa sincérité, son obéissance ; l'utilitariste au contraire cherchera toujours « à tirer son épingle du jeu ». La dureté de l'un est un acte de foi, car elle est un acte de croyance dans les lois générales de l'Univers, dans ce que Carlyle appelle « le secret ouvert » ; la bonté de l'autre, qui dira de quel pessimisme, de quel doute, de quelle impuissance à s'élever elle est faite !

Ce sentiment du devoir, qui, si l'on veut, prend chez Nietzsche le nom de Dureté, chez Carlyle, avec une acception plus métaphysique peut-être, s'appelle Responsabilité :

« L'Homme, en premier lieu, se met en relation avec la Nature et ses puissances, les admire et les adore ; ensuite il discerne que toute puissance est morale, que le grand point est la distinction pour lui du Bien et du Mal, du *Tu dois* et *Tu ne dois pas*. Tout ce qui est *droit* s'implique dans ce fait de coopérer avec la réelle Tendance du

(1) *Par delà le Bien et le Mal*.

Monde : vous réussissez par ce fait (la tendance du Monde réussira), vous êtes bon et dans le droit chemin là. Vous êtes donc responsable, et cette Responsabilité est incessante, vaste comme le temps et l'espace, aussi minutieuse et continue que sont nombreux et cohérents, dans le temps et l'espace, les faits et les objets, et que se répète de fois la nécessité de retrouver le vrai, par notre libre option, sous cette succession ininterrompue d'apparences. « Choisis bien », dit Carlyle avec Gœthe, « choisis bien, ton choix est bref et pourtant éternel (1) ».

§

Les trois éléments moraux dont se compose l'homme ainsi conçu sont : le Pouvoir, le Droit et le Devoir. Ou nous nous trompons fort, ou il nous semble que les rapports de ces trois termes sont les mêmes chez Carlyle et chez Nietzsche.

En des pages remarquables, M. Edmond Barthèlemy a mis en lumière la théorie carlylienne de l'identité de la Force (Pouvoir) et du Droit (2). Il n'y a pas de droits innés, pas de « droits de l'homme ». Il y a d'abord le Devoir (Responsabilité) et « sa nature infinie »; puis, identiques à cette notion même, des pouvoirs innés qui, en se manifestant, deviennent des droits. Le passage du pouvoir au droit, c'est le Temps, c'est la Réalité immédiate, mesure toujours suffisante de notre pouvoir, à quelque degré d'impérativité subjective que ce pouvoir atteigne. « C'est une terrible affaire que d'articuler correctement ses pouvoirs, conclut Carlyle; car le Pouvoir et le Droit diffèrent terriblement d'heure en heure : cependant donnez-leur le Temps, et vous trouverez qu'ils sont identiques. » Cette idée du Temps, de la Réalité, nous paraît être l'idée maîtresse de l'étude de M. Edmond Barthèlemy, et c'est celle, en effet, au pro-

(1) Edmond Barthèlemy, *Thomas Carlyle*, p. 161.

(2) M. Edmond Barthèlemy nous rappelle qu'en une ancienne étude sur Carlyle, Emile Montégut avait déjà sommairement exposé cette théorie.

fond de laquelle on pouvait le mieux concilier toutes les idées de Carlyle, le mieux systématiser sa pensée.

Peut-être en serait-il de même pour Nietzsche, car, en somme, cette maxime « le pouvoir et le droit sont identiques » est l'axiome individualiste et idéaliste par excellence. L'on n'éprouve aucune surprise à rencontrer chez l'auteur de *Zarathustra* des aphorismes comme ceux-ci : « Il a été dit : C'est la bonne cause, qui fait la guerre juste. Mais moi, je vous enseigne : C'est la bonne guerre, qui rend sa cause juste. » — « Les créateurs sont durs. O mes frères, j'élève au-dessus de vous ce nouveau commandement : Soyez durs ! » « Si vous ne voulez pas être des destinées, des inexorables : Comment pourriez-vous un jour vaincre avec moi, etc... » Mais c'est surtout dans une certaine ironique page, entre les lignes de laquelle il faut lire, qu'il a suggéré les vrais rapports du Pouvoir, du Droit et du Devoir. Nous allons la citer, en laissant au lecteur le soin de la rapprocher de la conception de Carlyle :

« Pour l'histoire naturelle du Devoir et du Droit. — Nos devoirs, ce sont les droits que les autres ont sur nous. Comment les ont-ils acquis? Par le fait qu'ils nous considèrent comme capables de conclure des traités et de les tenir, qu'ils nous fixèrent comme leurs égaux et leurs semblables, qu'à la suite de cela ils nous ont confié quelque chose, ils nous ont éduqués, instruits et soutenus. Nous remplissons notre devoir, — c'est-à-dire que nous justifions cette représentation de notre puissance, représentation qui nous a valu tout le bien que l'on nous fait; nous rendons dans la mesure où l'on nous a donné. C'est donc notre fierté qui nous ordonne notre devoir, — nous voulons rétablir notre autonomie en opposant à ce que d'autres firent pour nous quelque chose que nous faisons pour eux, — car les autres ont empiété dans la sphère de notre pouvoir et y laisseraient la main d'une façon durable, si par le « devoir » nous n'usions de représailles, c'est-à-dire si nous n'empiétions sur leur pouvoir à eux... Le sentiment du devoir exige que nous ayons sur l'éten-

due de notre pouvoir la même *croyance* que les autres; c'est-à-dire que nous *puissions* promettre certaines choses, nous engager à les faire (« libre-arbitre »). — Mes droits : c'est là cette partie de mon pouvoir que les autres m'ont non seulement concédée, mais qu'ils veulent aussi maintenir pour moi. Comment y arrivent-ils? D'une part, par leur sagesse, leur crainte et leur circonspection : soit qu'ils attendent de nous une chose semblable (la protection de leurs droits), qu'ils considèrent une lutte avec nous comme dangereuse et inopportune, qu'ils voient dans chaque amoindrissement de notre force un désavantage pour eux-mêmes, puisque dans ce cas nous serions inaptes à une alliance avec eux en opposition à une troisième puissance ennemie. D'autre part, par des donations et des cessions. Dans ce cas, les autres ont assez de pouvoir pour être à même d'en abandonner et pour pouvoir se porter garants de donation : ou bien, il faut admettre un certain sentiment du pouvoir chez celui qui se laisse gratifier. C'est ainsi que se forment des droits : des degrés de pouvoir reconnus et garantis... Si notre pouvoir diminue beaucoup, le sentiment de ceux qui garantissaient jusqu'à présent notre droit se transforme : ils pèsent les raisons qu'ils avaient à nous accorder notre ancienne possession. S'ils ne le peuvent plus, ils nient dorénavant « nos droits ». De même, si notre pouvoir augmente d'une façon considérable, le sentiment de ceux qui le reconnaissaient jusqu'à présent et dont nous n'avons plus besoin se transforme : ils essayeront bien de réduire ce pouvoir à sa dimension première, ils voudront s'occuper de nos affaires, en s'appuyant sur leur devoir, — mais ce n'est là que paroles inutiles. Partout où *règne le droit* (1) on maintient un état et un certain degré de pouvoir, on repousse toute augmentation et toute diminution. Le droit des autres est une concession de notre sentiment du pouvoir au sentiment du Pouvoir des autres. Quand notre pouvoir se montre profondément

(1) Nietzsche entend évidemment ici le droit altruiste.

ébranlé et brisé, nos droits cessent : par contre, quand nous sommes devenus beaucoup plus puissants, les droits des autres cessent pour nous d'être ce qu'ils ont été. L' « homme équitable » a donc besoin sans cesse du toucher subtil d'une balance pour évaluer les degrés de pouvoir et de droit qui, avec la vanité des choses humaines, ne resteront en équilibre que très peu de temps et ne feront que descendre ou monter : — être équitable est donc difficile et exige beaucoup d'expérience, de la bonne volonté et énormément d'*esprit* (1). »

II

Nous n'avons fait jusqu'ici que signaler sommairement les affinités des principales théories de Carlyle et de Nietzsche. Ces deux doctrines ont toutefois chacune une physionomie propre et qui est en même temps leur critérium. C'est ce qu'il nous reste à brièvement montrer.

Voici les opérations à la suite desquelles, en quelque sorte, Nietzsche arrive à son idée de l'homme :

Comment le monde-vérité finit par devenir un conte.

1. Le monde-vérité est accessible au sage, au pieux, au vertueux; — le sage vit en ce monde-vérité, il l'*est* lui-même. (*Forme la plus ancienne de l'idée; relativement intelligente, simple, persuasive. Périphrase de cette phrase :* « *Moi, Platon, je suis la vérité*) »

2. Le monde-vérité, inaccessible pour le présent, mais promis au sage, au pieux, au vertueux, « au pécheur qui se repent ». (*L'idée progresse, elle devient plus fine, plus captieuse, plus insaisissable; — elle devient femme, elle se fait chrétienne...*)

3. Le monde-vérité, inaccessible, ne peut être ni prouvé, ni promis, mais il est, en tant qu'idée déjà, une consolation, une obligation, un impératif. (*Le vieux soleil au fond, mais vu à travers les brumes du scepticisme; l'idée est devenue sublime, pâle, septentrionale, Kœnigsbergéenne.*)

(1) *Pages choisies, Aurore*, p. 162.

4. Le monde-vérité est-il inaccessible? En tout cas, on ne l'a pas atteint. Et puisqu'on ne l'a pas atteint, il est *inconnu*. Par conséquent, ni consolateur, ni rédempteur, ni obligatoire; à quoi quelque chose d'inconnu pourrait-il nous obliger ?... (*Petit jour. Premier bâillement de la raison. Chant du coq du positivisme.*)

5. Le monde-vérité — une idée qui n'est plus bonne à rien ni même obligatoire dorénavant, une idée inutile, superflue, *par conséquent* réfutée : abolissons-la ! (*Grand jour. Déjeuner. Retour du bon sens et de la gaieté. Rougeur pudibonde de Platon. Tapage infernal de tous les libres esprits.*)

6. Nous avons aboli le monde-vérité : quel monde nous reste-t-il? Le monde apparence peut-être?... Mais non, avec le monde-vérité nous avons aboli aussi le monde-apparence! (*Midi — moment de l'ombre la plus courte. Fin de l'erreur la plus longue. L'humanité à son apogée : incipit Zarathustra.*) (1).

Ainsi donc, plus de chose en soi, plus de substance, plus d'Impératif. — Mais l'homme, conditionné ainsi qu'on l'a vu dans les pages précédentes, l'*homme* n'ayant d'autre mesure que sa propre « volonté de puissance ».

Mais, précisément, dans cette conception du *surhomme*, comme Carlyle dans celle du *Héros*, Nietzsche, c'est certain, et qu'il le veuille ou non, rétablit l'impératif. Il le rétablit à un point de vue individualiste, sans doute, mais, quoi ! le Monde-Apparence, avec l'activité objective qu'il impose, s'en trouve implicitement ressuscité. Tout l'effort de la métaphysique et de la morale, depuis Kant, n'a-t-il pas consisté à identifier, pour cette fin, l'Impératif avec le Moi? Kant, déjà, n'avait-il pas dit : « Ce que tu dois, tu le peux » ; et « la mystérieuse inconnue sise au fond des choses ne serait-elle pas notre conscience même » ? Nietzsche, au fond, n'a fait que porter à son plus haut degré d'intensité cet effort,

(1) *Le Crépuscule des Idoles*, p. 26, cité par M. Bernardini.

repris de Fichte et de Hégel, à travers Schopenhauer et le Positivisme ; Carlyle, de même, — sans Schopenhauer, lui, et à travers un positivisme bien à lui. La *façon* dont chacun rétablit ou établit ce nouvel Impératif constitue proprement le trait distinctif, la signification intrinsèque de chacune de leurs doctrines.

§

En effet, Nietzsche, dans l'excès même de cet effort, a peut-être dépassé le but. Il part du nihilisme pour arriver à la pure et simple affirmation du Moi. Le prétendu « Monde-Vérité » objectif n'est qu'un code de prescriptions « morales » édictées par le besoin ou l'intérêt du moment et décorées de noms pompeux. Nietzsche ne veut tenir compte de ce « monde-vérité » qu'autant qu'il lui faut sentir dans ce monde la force extérieure et négatrice qui lui impose, à lui, Nietzsche, le devoir de réagir et de se développer « dans le sens de sa propre nature ». Comment Nietzsche a senti cette force extérieure, parmi quelles angoisses, quels désespoirs, quelles ironies sanglantes il a alors dressé les tables des « valeurs morales » dont se constitue cette force négatrice, — on peut le voir en lisant *Humain, trop humain*. « Avec la rage de la destruction, dit M. Henri Albert (1), il fouille les abîmes les plus reculés du cœur humain, sans compromis, sans égard aux préjugés. Chacune de ses phrases laisse un lambeau de chair cruellement pantelante. Pareil aux grands confesseurs de l'Eglise, il cautérise les âmes, pour les quitter, hélas! angoissées et humiliées, sans foi, sans consolation, sans espoir. Pour ceux qui savent lire ce livre, sincèrement, il devient une liquidation avec le passé, l'inventaire des idoles abandonnées, la pierre de touche où succombent les âmes médiocres... L'analyse de la conscience morale forme la partie essentielle de *Choses Humaines*. »

C'est du gouffre vertigineux de cette analyse qu'il a rebondi vers les hauteurs du « surhumain ». Mais quel

(1) *Frédéric Nietzsche* (*Mercure de France*, janvier 1893).

était-il, l'homme qui parvenait jusque-là? Un cœur exaspéré, un esprit sinistrement héroïque et joyeux, comme à jamais ivre de la satisfaction sauvage d'avoir « brûlé ses vaisseaux », de s'être fermé tout accès vers le sentiment kantien du vrai, — cette « porte de derrière »; raidi en athlète et en bacchant sous le faix écrasant d'une gageure consistant à trouver, dans le sujet seul, les conditions suffisantes de la science, de l'art et de la moralité, mais en se refusant, alors que l'objet, inconnaissable en soi, ne saurait donc être ramené au sujet, — en se refusant le tout-puissant secours d'une conception objective du Devoir.

En effet, dans tout individualiste vraiment pratique, il y a aussi un altruiste; et c'est cet altruiste que nous trouvons dans Carlyle : non, certes! qu'il soit, plus que Nietzsche, humanitaire, philanthrope, égalitaire; non, certes! qu'il ne considère pas, autant que Nietzsche, que le seul fait réel, dans une société, c'est l'individu : mais il y a chez lui une extraordinaire faculté « d'émotion morale », qui, par son caractère réaliste et immédiat même, se détourne des perspectives surtout esthétiques et cultuelles où un Nietzsche se précipite, et ne trouve à se satisfaire qu'en soumettant à sa règle des « fins empiriques ». On est frappé, en lisant l'analyse des œuvres de Carlyle, dans l'*Appendice* que M. Edmond Barthèlemy a joint à son *Essai*, du tour direct de la plupart de ces œuvres, du but tout proche qu'elles se proposent, des questions tout immédiates qu'elles suscitent; bien petites, en effet, ces questions; pauvrement et trivialement militantes même; et pourtant, pour les sauver de l'abîme, et les faire monter telles quelles au jour, ces pauvres questions, il n'a pas fallu moins qu'un terrible effort de logique, de morale, même de métaphysique. C'est cet effort, avec son point d'appui dans l'infini, et l'actualité humble et presque triviale de son but, qui fait proprement l'intérêt de Carlyle. Il y a là l'effet, sur Carlyle, de l'emprise de sa race forte et combative, du milieu âprement vital d'où lui vinrent ses premières impres-

sions (1). Un Nietzsche n'eut pas à subir une telle main-mise, et fut, en un certain sens, plus dégagé des réalités de la vie, plus libre, plus « heureux », — mais heureux de quel terrible bonheur!

Cette manière d'altruisme est d'ailleurs toujours épisodique chez Carlyle. La conception objective du Devoir est *l'épisode* de sa philosophie. Mais de quelle Douleur, donc, de quel Silence d'autant plus grands cet émouvant épisode, que nous trouvons beaucoup moins chez Nietzsche, n'est-il pas enveloppé! Quelle force pathétique à vivre les heures les plus fugaces, les plus insignifiantes de la vie...! Oui, avec Carlyle, « c'est précisément lorsque nous serons parvenus à ce degré de particularisation, c'est lorsque nous considérerons l'existence dans ses minuties les plus locales et les plus circonscrites, dans les points les plus perdus de son fourmillement, que nous ressentirons le plus puissant émoi : car c'est alors que se produira devant l'œil de notre âme l'attestation suprême de la Force,— qui emporte et façonne suivant ses magnifiques fins même les choses qui, par leur petitesse, ne semblaient pas donner prise » (2). Ainsi, l'homme qui parvint à la conception du *Héros*, cœur patient et affermi, au lieu de proscrire la vie, l'admettait au contraire, et dans toutes ses infimes complications, pour renouveler d'autant plus en lui-même la vigueur de cette conception.

Telle est, indiquée d'une façon très générale, la divergence finale qui nous paraît séparer Carlyle et Nietzsche, et dont il faut tenir compte dans l'appréciation comparative de leurs idées sur leur Devoir. Cette divergence est peut-être plus que nominale, car il se peut qu'elle résulte d'une différence sérieuse, sinon dans la façon de concevoir la « Force », du moins dans la façon de tirer parti de cette « Force ». Pour l'un et pour l'autre, la Force est une. Là-dessus, Nietzsche nous dit que « Bien » et « Mal » sont deux fleurs écloses sur la *même* tige et qui ne signifient

(1) Voyez là-dessus les trois premiers chapitres de *Thomas Carlyle*.
(2) *Thomas Carlyle*, page 157.

« mérite » ou « démérite » qu'autant qu'elles sont habiles ou malhabiles à révéler, par leur développement, la sève unique qui circule dans cette tige. « L'intensité est le seul mètre des choses. » Chez Carlyle aussi, le vice et la vertu sont des forces manifestées, des produits *naturels*, et aucun Dieu extérieur, aucune Morale objective ne saurait s'interposer entre ces forces « pour les séparer ou pour les unir ». Qui est-ce donc qui instituera et réglera une hiérarchie de ces « produits naturels », correspondant, non plus comme chez Nietzsche aux degrés qui s'impliquent dans la «Force », mais aux possibilités laissées par l'*activité* humaine? L'émotion morale, répond Carlyle; un individualisme ayant pour objet non pas une « Culture du Moi », mais une « Émotion du Moi. »

GEORGES OUDINOT.

L'ALLÉGRESSE QUI PASSE

COMÉDIE LYRIQUE EN UN ACTE

—

PERSONNAGES

L'ALCALDE. Soixante ans. Homme fort, égoïste et de mauvais caractère.

JOANET. Fils de l'alcalde. Vingt-quatre ans. Jeune homme de village qui a lu et s'est empli la tête de soucieuses rêveries mal digérées.

AGNETA. Fiancée de Joanet. Fillette indifférente, ordinaire, de celles qui sont vertueuses par habitude.

TOFOL. Quarante ans. Panse-contente du village. Brave homme et paresseux.

TUIES. Sa femme. Mène son mari et fait tout le travail de la maison.

ZAIRA. Danseuse ou chanteuse bohême. Type exotique. Bon cœur et mauvaise vie. Mère de famille dévoyée par le mauvais sort. Symbole de la poésie qui passe.

CLOWN. Bohême, aux bons sentiments, se moquant de tout, même de soi.

COUP-DE-POING. Quarante ans. Véritable brute ambulante. Dominant par la force brutale.

LE SINGE. Singe de voiture. Heureux les jours où il mange bien, malheureux lorsqu'il manque d'aliments.

LE CHEVAL. Créature résignée.

PAYSANS, FEMMES, PRÊTRES, PAUVRES, CHARRONS ET ENFANTS.

La scène se passe en un village indifférent, vulgaire et assoupi. Au fond, et traversant la scène, il y a la route poussiéreuse et deux ou trois bornes. Au tournant on voit quelques boutiques. Un charron brûle des copeaux autour d'une roue près du portail ; un charpentier avec une caisse de mort ; un bureau de tabac ; un bâtier avec des outres de vin gonflées à sa porte ; une auberge avec une petite table dehors où, tout le

temps de la représentation, un ouvrier jouera au solitaire sans jamais dire une parole ni être distrait de rien.

Au premier plan, une placette. A gauche, une église sans style ni ordre d'architecture, avec trois marches au portail et une niche avec un fanal éteint. A droite, un forgeron avec des fers à sa porte. Au milieu de la place, une demi-douzaine de platanes très poussiéreux et malades et deux bancs de pierre rongés.

Le soir approche. De temps en temps tombera quelque feuille sèche.

Pendant la comédie, passeront, par la route, des pauvres avec un charreton, un enfant amassant du crottin, un piéton, un prêtre, et, s'il se peut, un char allant lentement avec son charretier endormi.

Il est quatre heures et demie.

SCÈNE I

JOANET, TOFOL, LES OUVRIERS

(Joanet et Tofol, mi-couchés sur le banc au pied de l'église ; l'Alcalde et deux ou trois Vieux endormis sur les pierres.

Au lever du rideau, les ouvriers chanteront « Tu es la fleur » à trois voix ; la cloche sonnera trois coups, de temps en temps, annonçant le rosaire qu'on chantera à l'intérieur, ce qui devra donner à la scène un air d'assoupissement).

LES OUVRIERS (chantent).

Mes yeux s'émurent, ah !
en te contemplant,
mon chérubin.
Comment ne pas t'aimer,
toi qui es si belle ?
Tu es l'étoile,
précieuse houri.
Comment ne pas t'aimer,
toi qui es si belle ?
Tu es l'étoi...oi...le,
précieu...se houri !
Si.

(On chante dans l'église). Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus le fruit de vos entrailles est béni. Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Amen. Jésus.

JOANET (avec un livre à la main).

On achève ?

TOFOL

Il me semble qu'on dit les derniers ave Maria.

(A l'intérieur on chante un autre ave Maria).

JOANET

Attendons.

TOFOL

Je ne demande pas mieux... Tous mes travaux sont achevés. Il y a bien des années que, grâce à Dieu, je suis oisif.

JOANET

Tu attends que ta femme sorte ?

TOFOL

Et que veux-tu que j'attende? Elle m'a dit: « Ne bouge pas. » Et ne pas bouger est, pour le moment, mon office. Si elle me disait : « Remue-toi! » ce seraient des maux de tête! Je crois qu'il vient de la mousse... sur mon front. Là, surtout, à l'échine, j'ai une crampe telle que le chapelet de mes os s'est décuplé.

JOANET

Quelle vie!

TOFOL

Puisse une pire ne point venir! Village de paix,

Joanet. Ici peuvent venir des guerres, des troubles de nation et tout ça de l'intégrité de la patrie, des droits et des torts de l'homme ! S'il n'y avait pas des gouvernants qui savent que nous existons, je voudrais n'avoir ni gouvernements, ni nation, ni carte géographique, ni député, ni *sereno* (1). Bon lit et *pilota* à la marmite !

JOANET

Toi, tu n'as pas d'aspirations.

TOFOL

Et je ne sais pas ce que c'est.

JOANET

Regarde le village. Ne te fait-il pas l'effet que tout dort? Ces platanes qui ne croissent ni ne se raniment, qui ne remuent ni ne meurent ; cette place qui, depuis mille ans, produit de la poussière et ne cesse jamais d'en produire, et la cloche, et les toiles d'araignées de l'auberge, transmises de père en fils, ne te donnent pas tristesse ?

TOFOL

Mon opinion est que la vie doit être une chose calme. Le monde est un lit de sangle près d'une table : tantôt, tu y montes, tantôt, tu en descends. Ouvrir la bouche pour bayer ou mettre du manger dedans.

JOANET

Que tu es heureux !

TOFOL

Oui, fils. Que Dieu me conserve ainsi ! On dit que ma femme me gouverne. Qu'elle me gouverne!

(1) Veilleur de nuit.

Moins de peine! Le commandement a ses soucis. Je bée. Pour être riche, il faut y être accoutumé de naissance. Si je l'étais, au lieu de jouer au piquet avec des haricots pour enjeu, je jouerais des piécettes, j'aurais deux matelas, un plat de plus, et peut-être la femme plus grasse. Voilà ce que j'y gagnerais.

JOANET

Et tu ne voudrais pas voir le monde ?

TOFOL

J'ai vu quatre douzaines de villages. Tous sont taillés à peu près de la même manière. Il y a plus d'hommes et plus de femmes, et partant plus de querelles. Je suis pour le positif.

JOANET

Et qu'entends-tu par positif ?

TOFOL

Ne pas se faire de mauvais sang. Prendre le soleil le jour, et l'ombre la nuit, dormir les heures de règlement et même un peu plus, manger à loisir, retourner au lit, et...

JOANET

Dormir, puis retourner à la table.

TOFOL

Cela même. Vois-tu, en lisant tu t'emplis la tête de sottises, les lettres pénètrent en toi, te font un nœud au tube digestif et l'encre te noircit tout le garde-manger de la vie.

JOANET

Tofol, je voudrais une autre vie. Le temps que

j'ai passé à la ville a fait naître des songes que tu ne peux comprendre.

TOFOL

Et je n'en ai pas envie.

JOANET

J'ai goûté une autre vie, mais je n'ai fait que la goûter. Je voudrais voir de près la braise de quelques regards que je n'ai vue que sur des images et des chromos à un sou. Tu sais comment est fait mon père. Il est alcalde et il mène tout à coups de *vara* (1). Il dit que, quand on est riche, on n'a besoin que de savoir compter pour ne pas être volé; qu'avec de l'argent on parvient à tout; que la monnaie ne doit s'échanger que pour des propriétés et que celui qui possède des terres doit y vivre en les surveillant jour et nuit.

TOFOL

Quant à ça, des propriétés, je trouverais bon d'en posséder, mais pas de les gagner. Pour moi, avec mes petites connaissances et mon peu de lecture, je pense que c'est la femme qui doit les gagner. L'homme surveille et concède aux femmes le droit de nous faire hommes. Je sais bien qu'elles s'en vantent; mais tu fais voir que tu n'y comprends rien.

JOANET

Heureuse paresse !

TOFOL

Oui, et heureux noble travail ! Que les célibataires travaillent ! Pour ça, oui ! Mais nous, les soutiens de la société, comme nous a dit ce mon-

(1) Bâton de commandement des fonctionnaires civils et militaires.

sieur du meeting, les responsables de la classe laborieuse, enfin, les hommes mûrs, etc... Peuh ! qui porterait les rênes du char de la famille? Oui, qui porterait les rênes du char de la famille ?

JOANET

Ne me parle pas de la famille.

TOFOL

Que je ne t'en parle pas! Et tu te maries un de ces jours, et les publications sont sur le pupitre, et...

JOANET

Oui ; mais je t'ai dit pourquoi je me marie. Que ferais-je ? Avec quoi tuer le temps ? Tu sais comment je l'ai connue: par son portrait. Le père partit — comme quelqu'un qui va au marché — à la chasse aux héritières, et il m'apporta un tas de photographies. Il y en avait trois désignées à mon choix, mais au dessous de l'une, il y avait écrit « celle-ci » de l'écriture de mon père. Quand elle vint ici au village, l'affaire était déjà conclue.

TOFOL

Oh! ce sont aussi des portraits que tu songes.

JOANET

C'est ce dont je me plains. Je me marierai, je vivrai comme vous vivez, je dormirai sous les platanes comme le père (il le montre) et ses amis avec lesquels il fait la causette (il montre les autres dormeurs), et j'attendrai la vieillesse comme crocodile de village.

(Des femmes sortent de l'église).

SCÈNE II

JOANET, TOFOL ET TUIES

TUIES (sortant de l'église, s'adresse à son mari).

Fils, que faisons-nous ?

TOFOL

Femme, je ne suis pas pressé.

TUIES

Tu ne viens pas dîner ?

TOFOL

Bon! ça, c'est autre chose. Ne pas se laisser débiliter est le devoir du citoyen. Allons, Joanet!

JOANET

Et puis, au lit de nouveau!

SCÈNE III

JOANET, PUIS AGNETA

(JOANET reste assis sur le banc, pensif, avec indolence. On entend la fin du rosaire dans l'église).

Un autre jour qui passe. Un autre jour de jeunesse gâtée. (La cloche sonne). Cette cloche, on dirait qu'elle sonne l'enterrement de mes illusions. Pourquoi ne pas vivre comme les autres, paissant mon destin comme ces moutons qui m'entourent? Maintenant je me marie, et dites-moi pourquoi je me marie! Le père, le village, les amis, la paresse et la routine, tout, comme un cours d'eau paisible, me pousse à l'autel. Je vois la plaine de la vie sans une onde qui s'élève, sans un mouvement, lisse et

longue comme un désert sans fleurs. Quelle quiétude et quelle somnolence!

(Il reste immobile. Des femmes sortent de l'église et, parmi elles, AGNETA, qui, voyant JOANET pensif, lui dit de l'escalier :)

AGNETA

Joanet!

JOANET

Holà, Agneta!

AGNETA

Je te trouve bien triste... A quoi pensais-tu?

JOANET

Je pensais à toi.

AGNETA

Menteur!

JOANET

Je te le jure, je pensais à toi.

AGNETA

Tu as vu qu'on a fait la deuxième...

JOANET

De quoi?

AGNETA

Mais, des publications!

JOANET

Ah! c'est vrai.

AGNETA

Tu sais ton catéchisme?

JOANET

Comme un vicaire.

AGNETA

Tu as songé aux frais de la noce?

JOANET

C'est le père qui s'en occupe. Tu sais bien qu'il prévoit tout, et il ne manquera aucun détail pour le bonheur qui nous attend.

AGNETA

Regarde comme il dort.

JOANET

Nous dormirons aussi, nous autres, quand nous aurons son âge.

AGNETA

Viendras-tu tantôt?

JOANET

Oui, avant de souper.

AGNETA

Viens, nous avons à parler de plusieurs choses.

JOANET

Je ne manquerai pas.

AGNETA

Bon! A bientôt, Joanet.

JOANET

Adieu, Agneta.(Avec un peu de pose). Pense à moi!

AGNETA

Nigaud! Nous aurons bien le temps d'y penser!

(Toutes les femmes sont sorties de la messe. Les Forgerons apportent un fer rouge et chantent en frappant sur l'enclume).

SCÈNE IV

JOANET, L'ALCALDE, LES VIEUX, LES FORGERONS

LES FORGERONS

A la douce cadence du soufflet de la forge,
Allons chantant pour ne choir assoupis,
Allons chantant pour distraire la paresse,
Allons chantant pour ne choir endormis.
Pim, pam, pim, pam!
Frappons, frères!
Après le travail, le repos.

Quand il fait bon soleil, que l'ombre est bonne!
Quand il fait bon froid, que le lit est doux!
On dit que le travail rachète l'homme,
Travaillons donc pour qu'il soit racheté.
Pim, pam, pim, pam!
Frappons, frères!
Après le travail, le repos.

Chantons, copains, la chanson de la mélancolie,
Pensant à l heure douce où l'on ne fait plus rien,
Pensant à l'heure du bon sommeil
De l'éternel sommeil sous la paix des cyprès.
Pim, pam, pim, pam!
Frappons, frères!
Après le travail, le repos.

(JOANET lit. L'ALCALDE et un autre VIEUX s'éveillent).

L'ALCALDE

Quel bon petit sommeil, Géroni!

LE VIEUX

Quel bien-être!

L'ALCALDE

Quelle heure est-il?

LE VIEUX (bâillant).

Cinq heures, sans doute.

L'ALCALDE

Je m'en vais.

LE VIEUX

Où allez-vous?

L'ALCALDE

Me coucher sur l'aire.

LE VIEUX

Je vous accompagne.

L'ALCALDE (voyant son fils).

Tu viens, fils?

JOANET

Allons, père.

L'ALCALDE

Laisse tes livres. Lis les lettres des écus. Elles disent toutes la même chose, mais elles réjouissent la vue.

(Ils s'en vont tous. Sur la place il ne reste qu'un Vieux endormi sur un banc et l Ouvrier qui joue au solitaire. Les Forgerons apportent un autre fer rouge et chantent encore plus lentement qu'auparavant:)

LES FORGERONS

Chantons, copains, la chanson de la mélancolie,
Pensant à l'heure douce où l'on ne fait plus rien,
Pensant à l'heure du bon sommeil,
De l'éternel sommeil sous la paix des cyprès.
Pim, pam, pim, pam!
Frappons, frères!
Après le travail, le repos.

(Moment de silence. Le Vieux, ronfle et, donnant des coups de tête contre l'arbre, fait tomber quelques feuilles. Cinq heures sonnent lentement. Tout se tait).

SCÈNE V

D'un côté de la route on entend venir une foule bruyante d'enfants et d'hommes. Arrive une voiture de gymnastes. La voiture, vert déteint, est très poussiéreuse. Derrière, une sorte de petite plate-forme avec quelques plantes phtisiques ; au milieu, une fenêtre avec des rideaux de lustrine flétrie, et au-dessus, des cerceaux, des chaises et d'autres instruments du métier. Le cheval, aussi maigre que la pauvre bête peut l'être, et sur lui, un singe vêtu en comte, en Raoul des *Huguenots* ou en mousquetaire.

Guidant la voiture, COUP-DE-POING, l'Hercule de la troupe, aux muscles très développés et au ventre amaigri, habillé en gymnaste, avec le maillot très collant, un morceau de feutre imitant la peau de tigre, le tout bien poussiéreux ; il porte une veste ; quand il la quittera on verra une tête de fauve tatouée sur son bras.

ZAIRA, vêtue en danseuse, mettra la tête à la fenêtre.

Sur la plate-forme de derrière, le paillasse, aussi maigre, s'il se peut, que le cheval ; le visage allègre et intelligent lavé, sans perruque, et aussi avec la veste sur le vêtement de clown. Il joue de la timbale de temps à autre et soulève une grande hilarité.

En arrivant sur la place, la voiture s'arrête, l'orchestre joue ; tout le monde crie, des gens sortent des portails ou se mettent aux balcons ; des enfants accourent. L'assoupissement se change en turbulence et en allégresse !

LE CLOWN

Ecoutez avec attention, citoyens de ce village. (Timbale et coups de grosse caisse). L'allégresse approche. Venez dans une heure voir et entendre de près le remue-ménage qui se prépare. (Grosse caisse et cris du peuple). Silence, peuple ! (L'orchestre s'arrête). Les représentations que nous vous donnerons ne sont pas de celles de grippe-sous ; nous travaillons pour l'instruction et le divertissement des personnes honorables. Nous ne demandons pas la charité... nous passons le plateau. Nous venons de pays que

nous ne voulons pas nommer parce que vous ne les connaissez pas ; je vous dirai seulement qu'ils sont là-bas, au delà de la France, à main droite de l'autre côté de la carte... Petit, n'inquiète pas le cheval!... Je ne dirai pas que nous soyons propriétaires, mais tout ce bien de Dieu de voiture, de bêtes et de personnes, tout est nôtre, et vôtre aussi, car vous avez pris possession de l'étage comme si vous étiez chez vous... Petit, qu'on ne jette pas des noyaux !... Cette voiture vue dans l'intérieur est une maison de plaisance. Telle que vous la voyez avec cet air modeste, elle a deux alcoves, salle à manger, cuisine, salon de réception, chambre pour le singe, et lit pour votre serviteur. Il n'y manque que des aliments. Cette voiture est l'étui merveilleux, l'arche de la nigromancie, le palais de toute la force brute et du linge sale (1), et des jeux d'adresse et de tout ce que vous verrez, si vous avez vie et santé avant que ce soleil ne se couche. (Orchestre). Préparez-vous à béer, intelligents citoyens ! Le seigneur, disons l'hercule (Coup-de-poing salue), s'appelle Coup-de-poing et ce nom seul suffit pour le présenter. Ces tumeurs qu'il a sur le bras, c'est tout de la force concentrée qui sort au dehors; ces plis de viande des jambes, c'est la force du coup de pied et ces excroissances du ventre, ne croyez pas que ce soient les aliments ; tout vient de la force. Quand il donne un coup de poing, soyez sûr qu'il brise ce qu'il atteint. Avec les dents il soulève un char...

UN DU PUBLIC

Mensonge !

(1) El palau de tota la força bruta i de la roba també bruta. Le mot *bruta* signifie à la fois *brutale* et *sale*.

LE CLOWN

... plein de paille; il saisit un chanoine avec la main gauche, avec la droite il se gratte, avec les pieds il écrase deux enfants si on les lui laisse écraser, et encore il lui reste plus de force qu'il n'en faut pour mettre à mal quoi que ce soit. Avec cet air posé qu'on lui remarque, croyez-moi, Messieurs, c'est un sujet qu'il faut respecter; mais, certes, ce phénomène de patron, cette tour de muscles, ce prodigieux prodige, vous verrez que, si on ne l'inquiète pas, il est doux comme un mouton. Comme vous le pourrez noter, qu'on lui laisse donner des coups de poing, manger de l'étoupe enflammée, élever des poids de cent livres, et il se divertit comme un enfant. Avec ça, Messieurs, venez le voir, car des poissons de cette espèce toutes les nourrices n'en élèvent pas. (Les cris redoublent). Halte, Messieurs! Le deuxième numéro que j'ai l'honneur de vous présenter est la fille du prodige. Elle n'a pas de force, elle, car il y a assez d'un hercule dans la famille. Sa force est la voix. Elle a chanté par tous les chemins d'Europe, par toutes les plaines, par toutes les capitales, mais jamais elle n'a chanté entre des murs. Elle est chanteuse de route comme les cigales. Elle chante pendant vingt-cinq kilomètres de marche lorsqu'il le faut, et elle porte des chansons d'une terre à l'autre. Venez, copains, venez l'entendre, c'est l'oiseau qui réjouit notre cage. (Grosse caisse). Maintenant, voici le meilleur, Messieurs ! le troisième numéro est composé de deux numéros : le singe et votre serviteur. Tel que vous le voyez avec ce vêtement de comte, il n'y a pas de bête plus modeste. Il sait lire, mais il ne sait pas parler, au contraire de beaucoup de dames, — que celles qui m'écoutent me pardonnent ! — Comme

moi, il mange des noisettes, de la soupe ou des tomates. Lui et moi avons été élevés ensemble et sommes amis depuis l'âge de dix ans, et notre métier est de faire rire; mais il a beaucoup plus étudié que moi. (Orchestre). Venez rire, Messieurs. N'y manquez pas, dans une heure. Ne manquez pas, car nous sommes attendus dans d'autres villages. (Coups de grosse caisse; le CLOWN descend de la voiture). Allons, enfants, faites place.

(Tous s'en vont. La ZAIRA s'enferme dans la voiture. COUP-DE-POING met le moreau au cheval et s'en va à la taverne. Quelques enfants restent seuls à s'amuser avec le singe et ne tardent pas à s'en aller aussi).

SCÈNE VI

LE CLOWN ET JOANET

(Le fils de l'ALCALDE est resté en comtemplation; ZAIRA disparaît et dans l'éloignement regarde le CLOWN).

LE CLOWN (parlant seul en arrangeant la piste).

Bon! maintenant, le tapis rongé des mites; puis les poids vides à l'intérieur comme leur maître et tant d'autres que je connais; ici la table aux tromperies; le *banco azul* (1); ici...

JOANET (s'approchant).

Tout est-il prêt?

LE CLOWN

Il ne manque que de descendre le singe.

JOANET (lui offrant une cigarette).

Vous fumez?

(1) Le *banc bleu*, nom du banc des ministres à la Chambre des députés d'Espagne.

LE CLOWN

Parfois. Cela dépend des villages. En celui-ci, je fumerai tant que vous voudrez. Etes-vous du village ?

JOANET

Je suis le fils de l'alcalde.

LE CLOWN (lui faisant une grande révérence).

Vous êtes bien jeune ! (Lui montrant la voiture). Ici vous êtes chez vous.

JOANET

Merci. Vous êtes trois à la maison ?

LE CLOWN

Et le cheval et le singe.

JOANET

Et écoutez : cette petite est-elle fille de COUP-DE-POING ?

LE CLOWN

Eh ! comment le serait-elle, saint chrétien ? On le dit pour sauver l'honneur de la voiture. Elle est née dans un coin de route, ou dans une cabane de journalier, ou dans un palais d'aiguilleur. Elle est née sûrement au hasard... comme nous pardonnons...

JOANET

Et pourquoi va-t-elle avec cet... homme ?

LE CLOWN

Il la dompta toute petite.

JOANET (regardant la voiture, pensif).

Pauvre fillette ! Et vous, d'où êtes-vous ?

LE CLOWN

D'où je suis ? Et le savons-nous jamais, nous autres ? Je suis né, pour sûr, dans un fossé de route. Avez-vous remarqué, après une averse, qu'à chaque goutte de poussière naît une rainette ? Je dois être né ainsi.

JOANET

Ne me faites pas rire !

LE CLOWN

Je ne ris pas. Une larme de facétie dut tomber sur la poussière et je naquis de la larme : hop ! petit, un saut périlleux et à la vie !

JOANET

C'est naître à l'aventure.

LE CLOWN

C'est naître comme une semence perdue, comme un grain de blé qui est tombé du sac d'un char et que les oiseaux n'ont pas voulu...

JOANET

Sans accoucheuse.

LE CLOWN

Sans rien. On dut sûrement me baptiser en m'arrosant avec l'eau de la rigole.

JOANET

Et pour confiture, une bonne averse ?

LE CLOWN

Averse ? Non. Un soleil plus grand qu'une tourte. Mais dès mon arrivée au monde, j'ai commencé à travailler. A quatre ans, je servais déjà de balle volante...

JOANET

De balle... !

LE CLOWN

De balle volante. Le faquin qui me nourrissait, couché de dos sur un coussin, me lançait avec ses jambes si adroitement que je volais avant de savoir marcher. J'étais tout désarticulé. Pour ce jeu de mes chairs et un sourire d'enfant d'aventure que j'avais, l'été, j'emplissais toujours le plateau.

JOANET

Et l'hiver, non ?

LE CLOWN

L'hiver, on ne fait pas la charité. Tous sont paresseux quand il s'agit de sortir les mains des poches.

JOANET

Et cet hercule était le même qui est avec vous ?

LE CLOWN

Celui-ci ? Peuh ! l'autre pesait au moins cent kilos de plus, et, à côté de lui, celui de maintenant est un papillon. On l'appelait Barre-fixe.

JOANET

Barre... Quoi ?

LE CLOWN

Fixe. Voyez : suspendu, tête en bas, au trapèze, il buvait une quantité d'absinthes, il battait sa femme et se démenait jusqu'à ce que le vin lui montât aux pieds ; et alors il s'arrêtait et restait endormi comme un veau.

JOANET

Quelle patience !

LE CLOWN

J'en ai eu, moi ! J'ai passé dix ans près de Barre-de-fer.

JOANET

Une vraie barre !

LE CLOWN

Oh ! oui. Croyez-moi : je ne savais pas manger. Mon aliment était poussière de route. On peut dire que j'avais près de quinze ans, lorsque j'étrennai mes dents.

JOANET

Je vous plains !

LE CLOWN

Allons donc ! C'était l'apéritif, les entrées de la carrière. Mais quand je fus clown, quand je me vis la perruque, la blanche crête sur la tête, pas un coq ne fit quiquiriqui comme la foule éclatante de rire qui m'entourait.

JOANET

Et vous ne voudriez pas être riche ?

LE CLOWN

Je voudrais seulement avoir une route mienne. Une route longue avec tous les piétons à mes ordres ; et moi allant et venant comme une hirondelle.

JOANET

Et aimer ?

LE CLOWN

Toujours, mais toujours de passage. Un baiser commencé en ce village, un regard dans un autre, et plus loin une embrassade, et toujours allant

aimer et devant prendre congé pour aller aimer de nouveau.

JOANET (s'enthousiasmant).

Quelle vie !

LE CLOWN

Vous ne savez pas la douceur du regret.

JOANET

Mais je me la figure.

LE CLOWN

L'aigre-doux de voir l'amour qui passe.

JOANET

Mais je le devine !

LE CLOWN

De ne jamais se déchiqueter le cœur, de ne pas gâter sa vie. Vous ne savez pas ce qu'est l'illusion de ce qui fuit, ni ce qu'est la liberté.

JOANET

Je l'ai goûtée. Enfermé en ce village, il me semble que je porte un vêtement doublé de fer qui m'emprisonne. Je voudrais m'en aller, et je me sens attaché, enchaîné au village.

LE CLOWN

Ah ! si vous l'aviez essayée ! Etre libre ! dire : je n'ai pas de murailles qui m'oppressent, je n'ai ni racines, ni affections, la vie est mienne, sans troubles ni barrières, ample et ouverte de haut en bas comme la bouche de mon singe.

JOANET

N'allumez pas mes désirs ! ils sont déjà assez allumés...

LE CLOWN

Qu'est-ce que la misère quand on a la jeunesse?

JOANET

Pour moi, l'espérance.

LE CLOWN

Que sont les peines quand on a des ailes pour fuir?

JOANET

Peut-être des misères qu'on laisse...

LE CLOWN

On dit que nous faisons rire les autres. Et après? Par aventure, est-ce que je ne me ris pas de tout ce que je vois? Les rois, les soldats, les paysans et les artistes, tout est un champ immense d'oignons qui ne savent pas combien ils me font rire! A eux tous ils ne valent pas un morceau de ciel au bout d'une plaine avec un sentier qui y conduit.

JOANET

En vous écoutant, il me semble que des ailes me sortent!

LE CLOWN

Compagnon, vous avez déjà l'échine trop dure pour que la plume y pousse. Tout au plus un duvet de pigeon...

(ZAIRA sort sur la plate-forme de la voiture; le CLOWN voyant qu'elle a entendu la fin de la conversation lui dit :)

SCÈNE VIII

LE CLOWN

N'est-ce pas, ZAIRA?

ZAIRA

Que vais-je, pauvre de moi ? Tu chantes la liberté avec des couleurs d'aurore, et tu ne vois pas venir le crépuscule.

JOANET

Et vous, elle ne vous enthousiasme pas?

ZAIRA

Pas autant que lui. (Le Clown entrera dans la voiture, mettra sa perruque, se fardera, et avec les timbales et le singe entrera dans les rues du village). Les femmes, nous sommes nées esclaves, c'est tout au plus si nous désirons choisir notre servitude, et si nous le pouvons, elle est la joie de la vie.

JOANET

Quel esclavage voulez-vous ?

ZAIRA

Et à quoi me servirait-il de vous le dire ?

JOANET

A m'enlever mon étonnement de vous entendre parler ainsi.

ZAIRA

Et pourquoi?

JOANET

Parce que je ne comprends pas que vous puissiez parler d'aimer l'esclavage, vous qui ressemblez à l'oiseau de l'air.

ZAIRA

Ne cherchez pas à comprendre.

JOANET

Peut-être j'abuse...

ZAIRA (souriant)

Vous n'abusez point, non. Les hommes que je rencontre par les chemins que je suis ne parlent pas tous avec tant de prudence.

JOANET

Parce qu'ils ne vous regardent pas tous comme je vous regarde..

ZAIRA

Et comment me regardez-vous?

JOANET

Je vous regarde comme si vous étiez une hirondelle qui passe, et je ne sais ce qu'elle indique.

ZAIRA

Une hirondelle sans vie n'indique que l'indifférence.

JOANET

Oh! non. Plus je vous regarde, plus vous m'inspirez une étrange sympathie.

ZAIRA (le fixe un instant).

Pauvre de moi! J'ai respiré beaucoup de fleurs en courant ces chemins d'épines. J'ai aujourd'hui dix-huit ans, et je puis dire que depuis dix-huit ans je chemine par le monde. Je compte combien de fois on m'a dit que j'étais sympathique. Me l'ont dit des gymnastes, des charretiers, des paysans, des messieurs et même des ivrognes. On me l'a dit avec des prières et avec des menaces; on me l'a dit avec des regards enflammés et même en me montrant de l'argent... Vous, vous me paraissez noble et je vous en suis reconnaissante.

JOANET

Voyez : je n'ai pas appris à feindre. Je ne suis presque pas sorti du village. Je suis comme ces murailles, dur et grossier, sans raies, ni dessins. Je me suis approché parce qu'en vous voyant entrer... je ne sais comment m'exprimer... il m'a semblé voir venir la très belle figure d'une estampe que j'ai dans ma chambre ; c'est-à-dire... une dame qui n'était pas comme les autres, une dame... que nous ne voyons qu'en peinture nous qui vivons fixés sous ces toits. Les cheveux; les yeux au regard brillant et profond ; le rire et une espèce de tristesse... il m'a semblé que ce n'était pas la tristesse ni l'allégresse brutale que j'avais vues jusqu'à ce jour. Les traits étaient plus fins, comme s'ils eussent été plus... virginaux et plus mélancoliques, ceux d'une dame de songe tentatrice, apportant un étrange parfum de terres inconnues, de pays que je me représente confusément... et que je ne saurais expliquer.

ZAIRA

Si, vous vous exprimez très bien. Et pour vous montrer que j'ai entendu, laissez-moi parler et être franche. Je ne vous connais pas, mais je commence à vous connaître. Vous non plus, vous n'êtes pas comme les hommes que j'ai coutume de voir et qui ont coutume de me parler. Vous n'avez à la bouche ni le fiel ni la mauvaiseté des cœurs desséchés avant l'heure: vous n'avez pas les sentiments malades comme ceux des êtres décolorés que j'ai trouvés par les chemins de la vie et qui m'offraient leur amour au milieu d'un tas de verres de bière vides ; vous n'êtes pas un couleuvre voyant me demandant de lui servir de suaire. A votre manière de regarder, je vois au fond de vos yeux un cœur étrange... et à

votre manière de parler une fièvre d'illusions. Mon âme est vieille et la vôtre est jeune. Celle qui se mariera avec votre cœur pourra vivre très heureuse.

JOANET

Ne le croyez point.

ZAIRA

Entre ces murailles, il s'en trouvera bien une qui vous aime.

JOANET

Mais mon âme fuit loin du village !

ZAIRA

Arrêtez-la !

JOANET

Et comment l'arrêter ?

ZAIRA

Le sais-je ? Détruisez les illusions.

JOANET

Je voudrais fuir vers d'autres terres avec celle que j'aimerais !

ZAIRA

Et moi je voudrais m'arrêter n'importe où avec celui que mon amour aurait choisi.

JOANET

Courir, me sentir voler, aller, ardent, par la route, voyant passer le monde comme s'il roulait sous mes pieds ; glisser au ras du sol, au bras de mon aimée, parcourir les pays, franchir les frontières, portés par le vent du sort et se baiser, avec les ailes largement étendues !

ZAIRA

Ah! mon ami! pour moi, c'est le contraire. Lorsque, le soir, nous traversons avec la voiture un village de la route, on ne peut s'imaginer la tristesse que j'éprouve en voyant sous le quinquet ces groupes de familles près du foyer! la tristesse que me donne le balancement d'un berceau, le désir d'une vie calme, d'un homme qui m'aimerait et n'aimerait que moi, et me laisserait mourir tranquille entre ses bras honorés! Quand je vois cela en passant, oh! qu'il fait froid dans l'intérieur de la voiture! Quelle obscurité... et quelle vie! « Mon Dieu! pensé-je, si je pouvais m'arrêter! Si quelqu'un me recueillait, comme je vivrais dans le repos, aimant de toute mon âme! »

JOANET

Et pourquoi ne le trouveriez-vous pas?

ZAIRA

Qui donc me voudrait pour toujours?

JOANET

Celui qui vous aime.

ZAIRA

Celui qui m'aime! On m'aime pour les éclats de rire que je vends, et l'allégresse que j'apporte... Si je me suis laissée aller à vous conter des choses tristes, cela prouve que je vous estime...

JOANET

Cela prouve que vous voyez que mon cœur voudrait vous suivre.

ZAIRA

Croyez-moi : je suis un nuage d'été; il passe et

s'en va, et il laisse tout au plus tomber quatre larmes de pluie.

JOANET

Et moi je suis un lierre attaché aux murailles qui voudrait être arrosé par cette pluie de larmes.

ZAIRA

Vous voyez? Vous avez ce que je voudrais, un nid sous un clocher, et vous ne l'aimez pas du tout. Moi, j'ai ce que vous voulez, la liberté de l'air libre, et je me consume de tristesse.

JOANET

Et qui vous dit que ce n'est pas vous qui avez fait naître en moi ce songe de courir le monde comme un couple d'hirondelles?

ZAIRA

Et qui vous dit...

JOANET

Pour Dieu, parlez!

ZAIRA

Et qui vous dit que ce n'est pas vous qui m'avez fait dire des choses sérieuses, à moi, la fille du rire?

JOANET

Avant de nous quitter, écoutez. Avec vous, j'irais à l'autre bout du monde. Resteriez-vous pour moi?

ZAIRA (pensive).

Qui sait! Si je n'étais pas forcée de m'en aller.

(JOANET lui saisit la main et lui fait un long baiser. A ce moment, COUP-DE-POING, qui les surprend, se précipite vers elle et la pousse brutalement dans l'intérieur de la voiture).

SCÈNE VIII

COUP-DE-POING (à elle).

Très bien! Continuez, colombes de la voiture. Encore! Je m'éloignerai un instant de plus. (Changeant de ton). Toi, dedans! (il la pousse) et toi (s'adressant à lui), tu connaîtras ma force.

JOANET

Où allez-vous?

COUP-DE-POING

Chez nous.

(Il entre dans la voiture, il ferme, et on entend dans l'intérieur des coups de bâton et des pleurs.)

JOANET

Lâche! C'est à cela que sert ta force? (Frappant à la porte). Ouvre, lâche! brute! dompteur! indigne! ouvre, si tu as autant d'âme que de force. (Les coups cessent). Mais que m'arrive-t-il? Pourquoi ai-je à la défendre? N'est-elle pas sienne? Quels sont mes droits? Et lui, quels sont ses droits à la battre? (Transition). En serais-je amoureux? C'est impossible, mais cette femme en un moment a vieilli ma vie et a versé dans mon cœur des sentiments que j'ignorais naguère. (Il reste pensif).

(Dans le fond, on entend la timbale et de grands cris. Le CLOWN arrive suivi de la foule. En arrivant sur la place, il annonce à grands coups de timbale que la représentation va commencer. COUP-DE-POING sort, quitte sa veste et reste habillé en gymnaste avec trois médailles sur la poitrine. ZAIRA sort aussi, essuyant ses larmes et reprenant son sourire de danseuse, tandis que le CLOWN, avec une corde et une boule, fait faire le cercle).

SCÈNE IX

LE CLOWN

Attention, Messieurs! Hommes et femmes, soldats de terre et de mer et enfants au maillot, vous allez voir la représentation la plus brillante qu'on ait vue en ce royaume. Que les boiteux laissent leurs béquilles, ou les jettent, ou les louent, ou en fassent ce qu'ils voudront! que les malades boivent leur médecine d'un seul trait pour ne pas attendre trois heures. Si les femmes veulent se quereller avec leurs maris, qu'elles se hâtent; si les maris veulent battre leurs femmes, qu'ils les battent sans s'attarder; que les veuves se ravigotent, que les tristes cessent de pleurer, et que personne ne manque à la représentation monstre. Vous verrez des exercices corporels, gymnastique de salon et tours de force curieux. Vous verrez la flamme merveilleuse, la nigromancie enchantée, le noble jeu du coup de pied, l'effort des dents et le tourniquet ambulant. Vous verrez le saut périlleux que votre serviteur aura l'honneur d'exécuter au risque de se briser les membres; vous verrez le singe manger et vous saurez ce que c'est que d'avoir faim Vous verrez COUP-DE-POING faire des siennes, abîmant quiconque se présente et se battant avec son ombre. Grands) coups de timbale). La représentation commence. Attention, Messieurs! Pour commencer, COUP-DE-POING fera des exercices de poids. (COUP-DE-POING fait un saut de gymnastique. Il saisit un poids et à chaque jeu fait un salut). Regardez, et soyez surpris! Ce poids qui monte et descend comme si c'était un biscuit dans une tasse de chocolat pèse autant qu'un âne mort. Il est de fer massif à l'extérieur, et en dedans c'est un acier qui fait frémir.

UN PAYSAN

Grand Dieu ! La mule du bâtier n'en porterait pas autant !

LE CLOWN

Remarquez les bras, remarquez le sourire dédaigneux, remarquez que la chair ne se détend ni ne se double, et remarquez ce que vous voudrez. Ce sont des viandes capitonnées. Les nations environnantes n'ont jamais vu une chair plus épaisse.

UN PAYSAN (criant à un autre du cercle).

Georges ! si nous l'avions pour porter nos provisions !

(COUP-DE-POING sálue, s'assied à terre, et, les jambes en l'air, fait les mêmes exercices).

TOFOL (à JOANET, voyant COUP-DE-POING couché).

Voilà qui me plaît !

LE CLOWN

Vous voyez que cette position, si funeste à tant de familles, ne lui fait pas perdre sa force. Si quelqu'un du public désire que COUP-DE-POING ainsi couché le lance à la hauteur de deux étages et le laisse suspendu à un arbre comme une olive, qu'il s'approche !

TOUS

Non, non !

LE CLOWN

N'ayez pas peur. Il n'abîme personne qui n'y consente. Il sait se contenir et il hésite toujours à faire des folies. Remarquez qu'il ne sue pas. C'est un des hercules les plus secs d'Europe. Tel que vous le voyez, les jambes en l'air, il passerait ainsi huit

jours si on lui apportait à manger et surtout à boire. Pour l'exercice du coucher, ici, en Espagne, il n'a pas trouvé de rival, quoiqu'il ait eu beaucoup de concurrents.

TOFOL

Il parle pour moi, Joanet !

(Coup-de-poing se relève et salue, et voyant la roue du charron au milieu de la route, il la prend et la charge sur son cou ; enthousiasme du public).

QUELQUES-UNS

Quelle force !

LE CLOWN

Autre exercice. Exercice qui lui a valu deux des médailles qu'il porte et des dix qu'il a de rechange conservées en du coton dans l'armoire. Le roi des Belges le vit manœuvrer avec la roue de son grand carrosse, et pleurant comme un enfant, lui-même avec toute sa majesté, il les lui posa au milieu de la poitrine avec une aiguille à cheveux qu'il demanda à la reine. Considérez combien il est difficile que la roue ne roule point comme elle en a l'obligation. Il la domine, et n'ayez pas peur qu'elle remue. Ça, c'est fort, Messieurs. Pour accomplir de tels hauts faits, il faut être initié dès la naissance.

(Coup-de-poing salue de nouveau, regarde, et voyant la pierre du banc, l'arrache et la chargeant sur son cou commence à faire le tour du cercle. Tous reculent et applaudissent).

QUELQUES-UNS

Bravo ! très bien ! fabuleux !

LE CLOWN

Ecartez les enfants. Il est entraîné. Ce n'est pas dans tous les villages qu'il peut arracher les bancs

de pierre. C'est une gracieuseté qu'il dédie à cette noble et distinguée assistance. Si le roi de Belgique le voyait, il lui donnerait trois médailles et le mettrait à l'amende. Regardez comme il court, observez cette impatience et ce petit trot.

UN DU PUBLIC

Hue donc !

LE CLOWN

Voyez où parvient la force, voyez ce que peut la nature lorsqu'elle fait des siennes. Il faudra peut-être que nous l'arrêtions.

LE PUBLIC

Assez ! assez !

(Coup-de-Poing s'arrête. Il s'assied de nouveau à terre, soulève la pierre avec ses pieds et fait quelques exercices. Grand silence comme s'il y avait un grand péril, pendant que l'orchestre jouera très bas une valse triste de cirque équestre. Il achève, se lève, en sautant, et comme quelqu'un qui a fait une grande chose salue avec plusieurs révérences. Cris et applaudissements pendant que le Clown joue triomphalement de la timbale).

LE CLOWN

Merci, intelligent public ! Merci au peuple qui en honorant la force brutale s'honore soi-même. Merci au peuple qui, etc. Maintenant, Messieurs, nous aurons la triple expansion : le *terceto* a l'honneur de présenter le deuxième numéro. La belle Zaira, la perle de la Bohême, la sultane de la guérite ambulante, la splendeur de notre voiture, la sirène de la terre, la fleur épanouie sur la mousse de ces poutres peintes, chantera la chanson de notre métier, les couplets de notre carrière, le chant d'un oiseau très blanc qui ressemble beaucoup à une oie, de

l'oiseau qu'on appelle cygne et qui ne chante qu'une fois.

(ZAIRA, tapie dans la voiture, n'a cessé de regarder le fils de l'ALCALDE, qui est dans le cercle, un peu isolé. Celui-ci la regarde à son tour, et COUP-DE-POING regarde les deux. ZAIRA s'avance et chante) :

ZAIRA

De terres lointaines
nous portons la tristesse,
nous la portons par le monde
pour la laisser derrière nous.

Partout où nous passons,
nous passons bien vite
pour ne pas nous laisser saisir
par le mal de la terre.

Le mal de l'amour,
le mal qui s'attache
et laisse dans le cœur
des regrets éternels.
Si nous pleurons et si nous souffrons,
nous devons, quand même, faire rire,
nous devons chanter pour vivre.

Comme des fleurs maladives
nous croissons sur les sommets
et nous allons nous effeuillant
par la route.

Les feuilles qui tombent de nous
sont des chansons bohêmes
qui ressemblent à la poésie
et enterrent la prose.

De l'arbre de la montagne
nous sommes les feuilles sèches,
arrosées de larmes
et roulant toujours.

Si nous pleurons et si nous souffrons,
nous devons, quand même, faire rire,
nous devons chanter pour vivre.

(Personne n'applaudit. On n'a pas compris. Sa chanson achevée, elle prend le plateau et commence la quête. Quelques-uns se retirent et se dissimulent pendant que le CLOWN dit :)

LE CLOWN

Maintenant, c'est le moment triste, Messieurs. Résignez-vous et vêtez-vous de bonne volonté pour supporter le coup. Que le plateau vous rencontre avec un sourire résigné peint au beau milieu de vos lèvres. C'est un aïe ! Résolution et cœur au dehors ! Les deux doigts à la poche et lancez ce que vous voudrez (et ayez bon vouloir, si c'est possible) le plus vite que vous pourrez pour ne pas trop en souffrir. Une générosité soudaine avant que le doute ne se présente. Entendre une chanson vaut mieux qu'une trentaine de haricots dans la marmite.

(ZAIRA arrivant devant le fils de l'ALCALDE a honte de lui demander l'aumône. Scène muette. Elle a honte et baisse les yeux. COUP-DE-POING la surveille. JOANET ne sait que faire, et, pour faire quelque chose, laisse tomber une piècette dans le plateau. ZAIRA la jette à terre).

QUELQU'UN

Une piècette!

UN AUTRE

Mal gagnée!

L'ALCALDE

Et elle l'a jetée, la grandissime!

(COUP-DE-POING s'approche, donne un coup de poing à ZAIRA et la pousse. JOANET va s'élancer contre lui ; on les sépare et deux groupes se forment. Le CLOWN a ramassé la piécette et le plateau ; il prend ZAIRA pleurante

et quasi évanouie, la porte dans la voiture, puis monte sur la plate-forme. Au milieu des deux groupes, l'Alcalde ; cris du peuple contre les gymnastes).

JOANET

Bretteur ! Lâche !

COUP-DE-POING (à Zaira).

Dedans ! (A Joanet). Et toi, je vais t'arracher la langue !

L'ALCALDE

Hors du village !

TOUS

Hors d'ici !

L'ALCALDE

Hors du village ! Saltimbanques, poètes, comédiens ! Hors d'ici, faméliques !

(Coup-de-Poing saisit les rênes de la voiture qui se met en marche ; Zaira est sur la plate-forme et le Clown est monté à la cime de la voiture).

COUP-DE-POING

Lâches animaux ! je vous dompterais !

TOUS

Hors d'ici !

L'ALCALDE

Hors d'ici ! que les gens qui jettent l'argent ne viennent pas en ce village ! L'argent est ce que nous avons de plus sacré.

LE CLOWN (leur jetant tous les sous aux visages).

Nous nous en moquons bien de ton argent ! Le voilà ! Peuple paissant des mottes de terre ! Vous ne goûterez pas à la poésie ! je vous condamne à la prose éternelle, je vous condamne à une tris-

tesse perdurable ! (Riant et frappant sur la grosse caisse). Vive la bohême ! vive la sainte allégresse !

(ZAIRA, de la plate-forme, envoie un baiser au fils de l'ALCALDE, et comme si elle l'avait touché, se pose une main sur le cœur et cache son visage. Tous les villageois suivent la voiture, les cris s'éloignent, on entend encore la timbale du CLOWN et les éclats de rire, puis tout se perd et la scène reste vide).

SCÈNE DERNIÈRE

(Il est presque nuit, les CHARRONS ferment leurs boutiques, les FORGERONS pas encore).

JOANET (regardant du côté où la voiture est partie).

Mon Dieu ! Adieu, poésie ! adieu, vision d'un instant ! Allez au loin pendant que je reste ici enfermé dans la prose ! Avec vos chansons amères et riantes, vous me laissez un regret, le vide au cœur, d'un morceau de jeunesse qui court derrière vous. Vous êtes l'allégresse pour ceux qui passent et pour ceux qui restent ! Puisque je suis fils de la terre, je dois me voir condamné à regarder toujours cette église, à entendre ces cloches, à regarder ces murailles, à mourir d'assoupissement et à ne pas m'apercevoir que je vis. Dormons. (Il s'appuie à un platane et une pluie de feuilles sèches en tombe.) Dormons au lit de la prose, puisque me fuit la poésie.

LES FORGERONS (chantant).

A la douce cadence du soufflet de la forge
Allons chantant pour ne choir assoupis,
Allons chantant pour distraire la paresse,
Allons chantant pour ne choir endormis.

SANTIAGO RUSSINOL.

Traduit du catalan par MARIUS ANDRÉ.

AURORE

—

Pour A. Gilbert de Voisins.

I

Epiant le soleil du printemps qu'il devance,
L'esprit vivifiant de l'aurore apparaît :
Oiseaux, réveillez-vous ! Le voici qui s'avance,
Chantez ! Car il attend sur un sommet doré.

Voyez ! — Comme un encens l'âme de la nature
Se défait du sommeil et vers le jour s'enfuit.
L'esprit de l'aube est là, portant dans sa ceinture
L'ivresse qu'il cueillit aux bosquets de la nuit.

Déjà les monts ont élancé leurs formes pures,
Et les premiers oiseaux du jour émerveillés
Retrouvent la clarté, gazouillent et s'assurent
Que leurs frères chanteurs sont aussi réveillés.

Ce sont d'abord des notes lentes ou rapides,
L'envol charmeur de la fauvette des roseaux,
Et le roucoulement des colombes timides :
Chansons que l'on voudrait entendre près des eaux.

Voici naître les fleurs dont l'aurore est la reine;
Chantez, que votre voix ajoute une aile au vent.
La joie est là, dans la lumière, — et maintenant,
C'est l'essor ébloui du monde qu'elle entraîne.

II

L'aurore, comme une danseuse,
Joue avec ses tissus légers,
Je vois sa face lumineuse
Entre ses voiles orangés.
Sur le sommet de la colline,
Son corps éblouissant s'incline,
Elle descend par le chemin
Qu'elle trace dans la montagne,
Et repose dans la campagne
Comme une nymphe dans son bain.

Oh se fondre dans chaque chose !
Aller vers tout et n'être à rien !
Être l'accord musicien
Qui sur chaque lèvre se pose ;
Bondir, heureux comme Ariel
Enfant harmonieux du ciel ;
Contempler l'amour et la vie
Comme un paysage des cœurs,
Et dans la nature ravie
Voir un cortège de couleurs !

Être une force errante et libre
Qui s'épanouit en un chant,
Une onde qui jaillit et vibre
Dans la gerbe d'un sentiment,
Pour scintiller en fraîches gammes :
Jet d'eau spirituel des âmes,
Tige gracile, fleur d'azur,
Pistil d'où se sont élancées
Comme des flèches au vol sûr
Les étamines des pensées.

Porter le pollen du bonheur
En un abandon d'allégresse,
Être une vague de fraîcheur,
Un cri de stridente jeunesse,
Être l'universel essor
Vers le soleil au Temple d'or
Au-dessus du monde tranquille
Être un rire égaré — le chant !
L'âme irrésistible et mobile
Et le reflet du mouvement.

ALBERT J. BRANDENBURG.

Septembre 1898.

ERNEST CHAUSSON

Nous l'aimions et nous l'admirions, disais-je au lendemain du jour où, avec une soudaineté si cruelle, il nous fut ravi; et, aujourd'hui, pour apporter à l'inoubliable ami mon souvenir ému, pour rendre hommage au musicien qui fut un des premiers de son époque, je ne saurais plus fidèlement résumer mon intime pensée.

Mais si ceux qui l'aiment demeurent tous ceux qui l'ont connu, déjà s'est élargi le cercle de ceux qui l'admirent. La mort, plus que la vie, est une habituelle dispensatrice de gloire. A peine disparu, Ernest Chausson s'en affirme une preuve nouvelle. Des critiques, indifférents jusqu'alors, et qui l'avaient ignoré même en des circonstances où son talent s'était révélé exceptionnel, pour prendre rang, se hâtent à le découvrir. Quand il n'est plus, l'artiste grandit à leurs yeux : au peintre auquel distinctions et récompenses ont été refusées, des expositions particulières et souvent officielles réservent un triomphe posthume ; au musicien qui, de son vivant, ne parvenait pas à forcer les portes des concerts, sont consacrés des festivals. F. Millet!!... C. Franck!!... ce sont les meilleurs que nous laissons ainsi partir, sans les avoir compris; et la leçon n'est jamais entendue, et que souvent devons-nous dire : ils étaient là, hier, parmi nous; leurs œuvres que nous applaudirons demain sont anciennes déjà, et nous avons attendu pour tresser en leur honneur les justes couronnes le jour où nous ne les pouvons plus déposer que sur leurs tombeaux !

Il semblerait que la personnalité de certains maîtres soit un obstacle à manifester notre admiration. Et cependant, ignore-t-on quel était le Père Franck, et quelle

bonté en ce cœur qui savait si bien le langage des anges?

Ce grand exemple, cette inexplicable victime du sort, Ernest Chausson l'avait constamment présent à la pensée; par lui il se fortifiait contre les déboires de sa carrière et contre les injustices. Car lui aussi, pendant sa vie, fut un méconnu. Il n'occupait certes pas dans l'attention du public la place à laquelle il avait droit, les directeurs de concert songeaient peu à lui, les directeurs de théâtre ne manifestaient aucune curiosité de son drame achevé depuis longtemps déjà, et la presse demeurait en général, silencieuse à son égard, ou sans bienveillance. Il en souffrit sans doute, mais il ne se croyait pas le droit de le dire avec amertume: « Quand je pense à notre maître Franck, m'écrivait-il, qui consacre toutes ses journées à donner des leçons de piano, ne peut chaque année travailler pour lui-même que pendant les deux mois d'été, écrit alors des chefs-d'œuvre qu'aucun chef d'orchestre n'accueille, et ne prononce cependant aucune parole amère, ne laisse échapper aucun mot de révolte, — j'admire vraiment si quel qu'un ose se plaindre. »

Et pas plus que l'amertume il ne connaissait la jalousie : il s'intéressait, curiosité devenue rare, à la musique de ses confrères, et les succès de ses camarades étaient pour lui une joie. Accueillant aux jeunes, aux nouveaux venus, il s'ingéniait à faciliter leurs débuts ; toujours prêt à rendre service, avec quelle délicatesse, ils le savent tous ceux qui ont eu recours à lui, ou lui ont seulement laissé deviner qu'il leur pourrait être utile. S'il rencontrait l'ingratitude, il n'en prenait pas souci ; la bonté était chez lui naturelle, il la pratiquait par amour d'elle-même, et rien ne la pouvait décourager.

Aussi sa maison était-elle pleine d'amis, cette maison, véritable musée, dont des toiles de Delacroix, Courbet, Degas, Lerolle, Besnard, Carrière, M. Denis... couvraient les murs, témoignant la ferveur éclairée de son culte pour l'art, et comme il vibrait à tout ce qui est neuf et hardi.

Ceux qui, à Bayreuth, pénètrent à Wahnfried ont

coutume d'examiner avec curiosité la bibliothèque — que les Allemands appellent « la librairie » — de Wagner. Rien en effet ne révèle plus intimement l'histoire de sa pensée que le choix de ces volumes dont le maître faisait ses compagnons. De même, à examiner la bibliothèque d'Ernest Chausson, peut-on deviner combien vaste et curieux était son esprit. Mémoires, légendes, littérature de tous les peuples, poètes, philosophes, il avait tout réuni et il avait tout lu, et on ne peut concevoir comment en sa vie si courte il avait pu accumuler tant de préoccupations diverses.

Et cependant, disparu à quarante-quatre ans, il laisse une œuvre considérable. Entouré d'une famille nombreuse qui, intimement associée à sa vie artistique, en savait comprendre et respecter les exigences, depuis dix-sept ans, sans hâte, mais constamment il travaillait.

Il n'avait pas toujours connu ces facilités. Jeune, il avait lui aussi souffert des incertitudes, et subi les résistances, tremplin des vocations. Il avait sacrifié quelques années à l'étude du droit, et même, ne se contentant pas de l'examen de licence, avait commencé à préparer celui de doctorat. Cependant, invincible, la musique l'appelait. Docile enfin à sa voix, il entrait au Conservatoire dans la classe de M. Massenet. Mais, M. Tiersot l'a justement remarqué, il ne se trouvait pas là dans son vrai milieu. Il avait fait le voyage d'Allemagne pour entendre les *Niebelungen*, les *Meistersinger*, *Tristan et Isolde*, qu'on ne jouait pas encore à Paris, et il en avait rapporté le titre compromettant alors de « wagnérien ». C'était l'époque où un professeur interdisait à ses élèves d'introduire à la classe la dangereuse partition de *Parsifal*. En outre, très ouvertement, après en avoir avec loyauté prévenu son maître, il prenait auprès de C. Franck des leçons de composition. Comme Wagner, C. Franck était à ce moment écarté de l'enseignement officiel, et jalousé à ce point que, ayant sollicité l'honneur de remplir la place laissée vacante par Bazin (!), il ne la pouvait obtenir, et voyait se dresser devant lui de si inattendues

compétitions que lui-même en demeurait tristement étonné, en sa candeur.

Dans ces conditions peu favorables, Ernest Chausson voulut cependant une fois au moins concourir pour le prix de Rome. Il échoua, et définitivement quitta le Conservatoire. Désormais il n'eut plus qu'un maître, celui qu'en sa dédicace du *Chant de la Cloche* son illustre condisciple Vincent d'Indy a si justement nommé « le maître César Franck ». En même temps il entrait à la Société Nationale, et devenait bientôt membre du comité.

Cette société, si souvent attaquée ou bafouée, a servi presque tous les musiciens français au début de leur carrière. C'est en ses séances de musique de chambre ou d'orchestre que furent entendus leurs premiers essais. Certains qui, ayant ensuite obtenu ailleurs des exécutions plus retentissantes, l'ont abandonnée ont parfois oublié qu'elle leur avait été indulgente, et que son esprit n'est pas systématiquement exclusif ainsi qu'ils le voudraient faire croire. Elle contient, ont-ils même prétendu, bien peu d'artistes de vrai mérite. Ceux qui toujours lui sont demeurés fidèles s'appellent A. de Castillon, César Franck, E. Chabrier, G. Fauré, Vincent d'Indy, Ernest Chausson, G. Ropartz... Ce sont là, je crois, des noms qui répondent à cette affirmation un peu hasardeuse, et capables d'encourager les jeunes qui ne trouvent pas place dans les grands concerts. Qu'ils frappent à sa porte, toujours ouverte au « vrai mérite ». Tous ne sont plus, hélas ! pour les accueillir. Mais en ceux qui demeurent ils trouveront pieusement conservés les souvenirs des disparus, et de hauts exemples de dévouée camaraderie. Là on ne se jalouse pas, on ne se déchire pas les uns les autres ; c'est une tradition, si bien reconnue, que ce groupe d'artistes unis a été souvent, de ce fait, dénommé « société d'admiration mutuelle ». Soit, — il accepte ce titre, consécration d'une originalité qui, dans le monde des musiciens, lui demeure bien particulière. Cette société, avec son habituel dévouement, Ernest Chausson s'employait à la développer, et à

étendre son action utile. Personnellement il avait apprécié combien elle est nécessaire. A l'exemple de son maître C. Franck, pendant de longues années, les exécutions qu'elle lui offrait furent les seules qu'il pût obtenir à Paris. En consultant les anciens programmes, je vois qu'il y débuta par un *trio* pour piano, violon et violoncelle ; -- M. Messager s'était chargé de la partie de piano ; — l'année suivante il fit entendre des mélodies, entre autres la chanson grecque *Hébé*, ce bijou de grâce antique, -- M. d'Indy les accompagnait. C'est ainsi que des artistes, célèbres déjà, tenaient à honneur de présenter, et en quelque sorte de patronner leur nouveau confrère ; -- puis en 1883 *Viviane*, sa première œuvre d'orchestre, dont il a introduit un poétique fragment dans son drame, le *Roi Arthus*, et peu après un *entr'acte pour les Caprices de Marianne*. Dès ce moment sa maîtrise s'affermit; il entreprend des ouvrages de longue haleine, met en musique l'*Hymne védique* de Leconte de Lisle, et enfin *Hélène*, écrivant en manière d'exercice de préparation dramatique cette partition considérable dont quelques fragments seuls sont connus. Pour le petit théâtre de marionnettes de M. Bouchor, il compose de la musique de scène accompagnant la *Tempête* et *Sainte Cécile*. M. Lamoureux exécute aux concerts de l'Eden un poème symphonique, détruit depuis, *Solitude dans les bois*, et la Société Nationale la *Symphonie en si bémol*, dont l'incomparable noblesse séduit un chef d'orchestre... allemand, M. Nikisch, qui, au Cirque d'hiver, la révèle au public parisien quelques années plus tard.

Un autre étranger, M. Ysaye, le grand violoniste qui est aussi un grand artiste, devient un fervent apôtre d'Ernest Chausson, et fait applaudir son nom dans le monde entier avec le vibrant *Concert* pour violon, piano et quatuor, le *Poème* pour violon et orchestre et le *Quatuor* pour cordes et piano dont l'andante est d'émotion si intense. M Colonne, à son tour, inscrit sur ses programmes *Soir de fête*, et l'impressionnante *Caravane*.

Des *motets*, traités non au point de vue liturgique, mais humainement expressifs, des mélodies nombreuses d'un charme, tout spécial, enfin un drame, le *Roi Arthus*, où il a affirmé aussi bien dans le poème que dans la musique la grandeur et l'élévation de sa pensée, complètent l'œuvre qu'ont su produire en moins de vingt ans son inspiration et son infatigable labeur.

Un semblable effort ne pouvait demeurer toujours inaperçu. La valeur exceptionnelle de ces ouvrages si divers devait forcément attirer l'attention sur Ernest Chausson, malgré sa modestie et son éloignement de toute réclame. Le succès de son *Quatuor*, que vinrent consacrer des instrumentistes hollandais de passage à Paris cet hiver, fixa définitivement les yeux sur lui. On le déclara en progrès, et, comme personne ne saurait cesser subitement d'être injuste, et qu'il était nécessaire de trouver une excuse à l'indifférence passée, on calomnia, sans les connaître, ses œuvres anciennes pour exalter les nouvelles. « Il commençait seulement », dit-on, « à être personnel »... Il serait facile de démontrer que cette personnalité n'est pas si récente, et qu'elle s'affirmait dès ses premières mélodies alors qu'il était encore en classe, en 1880. *Nanny*, *Hébé* sont de cette époque. Avec des termes techniques on pourrait expliquer que Ernest Chausson a toujours possédé une forme mélodique qui lui est propre, où prédominent les intervalles de tierce; que toujours il affectionna les chutes de phrase sur des accords mineurs, et que son harmonie repose sur un emploi très fréquent et très judicieux d'accords de septième. Mais, faisant abstraction des procédés pour songer à l'impression elle-même, avant tout on constatera que son œuvre entier exhale une sensibilité rêveuse qui appartient à lui seul. En un pénétrant article consacré à Verlaine, le regretté Alfred Ernest signalait jadis dans les vers du pauvre Lelian la prédominance du mot « cher »; il voyait très justement une des caractéristiques du poète dans cet appel continu vers la tendresse. La musique d'Ernest Chausson prononce aussi

perpétuellement ce même mot. Elle n'est point désordonnément passionnée, elle est toujours affectueuse, et l'affection qu'elle émane est doucement émue en sa discrète réserve — et c'est bien lui-même qui se retrouve en elle, lui qui, un peu timide, fuyait les expansions bruyantes et se complaisait aux intimités ; mais s'il ignorait l'inutile brutalité, il connaissait cependant la force, certaines scènes dramatiques d'*Arthus* le révéleront vigoureux et puissant. On l'a accusé de tristesse, il n'était pas triste, mais la mélancolie dont son âme était empreinte voilait à ses yeux la vulgarité des spectacles extérieurs. La vulgarité, il n'eut jamais à la craindre ou à la fuir, il ne la connaissait pas. Aux choses il communiquait inconsciemment sa propre pensée — c'est ainsi que la nature joyeuse de *Solitude dans les bois* s'assombrissait de la rêverie même du personnage qui, indifférent à ses séductions, devait former avec sa riante impassibilité un poignant contraste, et que, dans *Soir de fête*, la fête elle-même disparaissait presque emportée dans les songeries du poète cherchant loin d'elle le calme et la nuit.

On a dit aussi qu'il se préparait à une évolution vers la simplicité. Ne l'avait-il donc pas toujours aimée et pratiquée? Contraignait-il sa pensée quand il écrivait sur les célèbres paroles de Verlaine

La lune blanche
Luit dans les bois

ce chef-d'œuvre auquel il trouvait ce titre si intimement lié aux vers comme à sa musique : *Apaisement;* ou quand il composait la *Symphonie* ou le *Concert* aux idées si nettes, à la construction si précise?

La vérité est que, plus confiant, maître de sa forme, sans préoccupation, il travaillait plus librement qu'autrefois. Cette spontanéité ne s'acquiert qu'après de longues années. Souvenons-nous de Wagner qui déclare ne l'avoir connue qu'à l'époque où il composait son *Tristan*. Ernest Chausson, autrefois indécis, hésitant, s'acharnant sans relâche à la poursuite du mieux, sûr de lui-même désormais, s'enhardissait jusqu'à assi-

gner des dates certaines, et rapprochées, à l'achèvement de ses œuvres. Son dernier rendez-vous — qui, hélas ! n'eut pas lieu — m'était fixé pour connaître, terminé, le *Quatuor* qu'il avait entrepris.

Outre ce *Quatuor* pour instruments à cordes, une *Symphonie*, des *Ouvertures*, une *Sonate* pour violon, un nouveau drame étaient esquissés. A Carlsruhe s'annonçaient les répétitions de son *Roi Arthus ;* à Londres, à Barcelone, à la Haye, à Liège, à Bruxelles, à Montreux, à Paris même les concerts s'apprêtaient à inscrire son nom sur leurs programmes... et tout cet avenir, qui s'augurait si fécond et si heureux, est subitement détruit ! Un événement tragique, inattendu, inexplicable — si facile à éviter même qu'il semble, en réfléchissant aux circonstances dans lesquelles il s'est produit, qu'il soit temps encore d'arrêter l'implacable fatalité — un accident de bicyclette vient briser ce front si peuplé de projets, et arrêter ce cœur qui ne battait que pour de nobles pensées. Et aujourd'hui, de cette vie souriante, si riche de promesses, il reste une femme en pleurs, des enfants sans père, des amis inconsolables...

Mais il reste aussi une œuvre, œuvre qui doit être répandue et glorifiée.

On peut espérer que MM. Lamoureux et Colonne, pour qui il n'était pas demeuré absolument un inconnu pendant toute sa vie, tiendront à honneur de lui faire une place plus grande que jadis à côté de son maître Franck.

On peut espérer aussi que ce ne sera pas un théâtre allemand qui nous révélera le *Roi Arthus*. Sans doute, l'Opéra qui déjà a laissé s'expatrier le *Fervaal* de Vincent d'Indy ne peut oublier cet autre grand Français.

Mais les hymnes de gloire qui célébreront alors le nom du cher disparu jamais n'éteindront sous leurs accents la plainte qui monte désolée de nos ames meurtries, telle la lugubre déploration qui conclut le *chœur funèbre*, et en laquelle Ernest Chausson semble avoir noté le chant de notre douleur.

PIERRE DE BRÉVILLE.

LA ROUTE D'ÉMERAUDE

(*Suite* [1])

QUATRIÈME PARTIE

GÉSINA

I

Quelques jours plus tard, Kobe se trouvait seul à Amsterdam. Il rôdait sous les fenêtres de Siska. Des financiers pressés, qui se rendaient à la Bourse, un gamin traînant un congre par les branchies le bousculèrent. Sans force, sans espoir, ne redoutant même pas qu'on l'arrêtât à cause du meurtre de Monsieur Roytema, le peintre revivait, sous la pluie, les choses passées.

Ah ! ce salon de la fille ! Il en gardait l'odeur de vernis dans les narines ! Et il se rappelait les longues heures sur les larges coussins d'Orient, et les caresses, l'été, quand les vitres du bas de la fenêtre, soulevées, laissaient entrer le bruit de la ville avec les voix du carillon, soudain plus fortes ! Siska dépendait la guitare achetée pour les leçons de Monsieur Fabus, et Kobe écoutait une romance en regardant les doigts cerclés de bagues sur les cordes de l'instrument !

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 114, 115, 116.

Puis il songea au cabinet d'ébène et d'ivoire, toujours fermé à deux battants. Il contenait les billets, que la duègne déchiffrait, Siska ne sachant pas lire, et que la courtisane rangeait dans les tiroirs ornés de glaces gravées! Hélas! Pendant les trois mois d'absence, les meubles avaient été éparpillés; d'autres gens s'aimaient et riaient sous les trumeaux garnis de cuir de Cordoue, d'autres vies s'écoulaient devant la haute cheminée où paradait le Cupidon de marbre!

Kobe, ruminant ces souvenirs, suivit lentement la Waarmoestraat, enfila le Gans Oort, le Nes; arrivé à hauteur de la banque de Prêt, il tourna à droite et gagna le Rockin : le cabaret des *Trois Cruchons*, avec son enseigne d'or, lui apparut sur le quai d'en face.

Là jadis il retrouvait Dirk, et Maan, qui était parti pour Anvers. Il prit un plaisir voilé de tristesse à se remémorer les longues conversations autour des verres de scubac ou des moms de Brunswick, les parties de trictrac ou d'écarté, les soirées dans les tabagies.

Le ciel se traînait sur la flèche de l'Oude-kerk, perdue dans la brume; c'était un de ces jours où la Hollande paraît transpirer de la suie; au fond des tourbières qui leur servent de tombeaux, les vieilles forêts submergées des Pays-Bas rappellent le firmament à leur deuil : la terre se noie dans les mares, et les corbeaux accrochent aux tours les drapeaux noirs de la mélancolie, qui tombe sur les pignons.

Les bateaux et les barques des canaux se couvraient de bâches, immobiles; des magasins se fermaient; seuls remuaient lourdement les curemolles, montés par les boueurs, qui draguaient les

eaux noires. Sur les quais passaient les traîneaux chargés de bûches de bois, ou les débardeurs portant sur l'épaule des paniers emplis de briquettes de tourbe.

— Mon cœur est aussi sombre que ce charbon, se disait Kobe.

Derrière le Marché Neuf, s'érigeait un pilier, avec un bloc sur lequel on éprouvait les ancres des vaisseaux, en les laissant choir de volée.

— Ah ! si quelque marin compatissant me brisait le crâne là-dessus ! murmura le jeune homme.

Qu'arrive-t-il après la mort? Dirk le lui avait expliqué : le corps se dissout dans la matière, devient gazon, fleur, fruit, papillon, nourrit d'autres hommes, se mêle à l'air ou à la mer ; l'âme rejoint des forces subtiles et fluides, s'insinue dans les âmes nouvelles, parmi les forces vitales des oiseaux, des poissons ou des quadrupèdes ; elle se mêle aux éclairs, au tonnerre, à l'énergie de la marée. Et la somme de ces forces et de ces matières, c'est Dieu. Cette fois, Dirk était très ému, en parlant. « C'est un jeune juif, qui m'a dévoilé ce secret, disait-il. Un très jeune juif, noir et poitrinaire. Il s'appelle Baruch Spinoza. Je le voyais dans une ferme, près d'Amsterdam, où il buvait du lait. Il était agréable et m'avouait que si les rabbins savaient ce qu'il professe, il serait chassé de la synagogue. Mais il riait alors doucement. »

Kobe évoquait l'image du jeune israélite qui console et apprend à ne pas avoir peur de mourir.

Soudain, il se cogna à Pierrofotti. Ce dernier, voyant l'artiste mal accoutré, eut d'abord un mouvement de recul, mais il aborda Kobe, lui serra la main.

— Ah ! Monsieur Barent ! Vous voilà revenu !

Vraiment! Vous l'avez échappé belle! La blessure de Monsieur Roytema n'était pas grave, heureusement! Soyez rassuré! Où allez-vous ?

— Je ne sais, dit Kobe.

— Accompagnez-moi là-bas. C'est aujourd'hui qu'on expose les objets de Rembrandt.

— De Rembrandt ?

— Il est saisi par ses créanciers. Cet homme est imprudent. J'ai tenté bien des choses pour le sauver. Hélas! les artistes ont des têtes de linottes !

Ils suivirent la Kalverstraat, et se trouvèrent vis-à-vis de l'auberge de la *Couronne Impériale*.

— Nous y voilà!

L'hôtellerie était installée dans une construction bâtie en 1560, qui avait servi d'orphelinat municipal. Une grosse couronne en pierre surmontait la porte; deux grands écussons aux armes royales et deux bas-reliefs ronds, représentant des Saints, étaient sculptés au-dessus de la façade, sous le pignon en triangle, soutenu par des chimères. Des affiches, placardées aux côtés de l'entrée, se décollaient, par suite des averses. Les gens, mouillés et de méchante humeur, stationnaient dans le haut corridor. Un va-et-vient bruissait à travers l'escalier.

Kobe et Pierrofotti montèrent à une vaste salle, encombrée de meubles. Dès l'entrée, Kobe fut frappé par l'aspect d'un élégant manteau en velours noir, sur lequel paradait un collier de chaînons d'or. Tout près, un béret à barrette d'argent, orné d'une plume d'autruche — puis, des soies de l'Inde alternant avec des peaux de lions et des dentelles de Bruges sur du brocart. Des tapis d Orient pendaient aux murailles, retenus par des hallebardes. Un casque de géant occupait un coin d'ombre, et le sabre d'un Turc se balançait, attaché devant la

fenêtre, à côté de turbans. Les lapidaires eussent trouvé des chatons, des ferronnières, des intailles, des colliers de perles. Il y avait des éventails, des épées à sveltes coquilles, encore attachées aux ceinturons de cuir, des bustes romains, des moulages sur nature, une Bible, un Flavius Josèphe. Une canne de jonc, enrichie d'un pommeau en métal repoussé, patiné et poli par la paume de la main, voisinait avec des bonnets hongrois, hérissés d'aigrettes.

Un lit luxueux, dont les pieds simulaient des chimères, présentait, à sa tête, Cupidon, en ronde-bosse, sortant des rideaux de velours. Sur la table, près d'une presse en bois des îles, reposaient un surtout au cornet doublé de vermeil, des cafetières, deux lourds rafraîchissoirs. Un verre de Bohême, à proximité des vitres carrées, s'emplissait de lumière.

Au plafond très bas, se suspendaient des vêtements bizarres : une sorte d'habit de grand prêtre, violet, des écharpes orientales, une robe de soie blanche, brochée, d'autres, ornées d'aiguillettes, un costume d'Indienne ; puis, des arcs, des carquois, une harpe. On eût dit que les acteurs d'une féerie avaient laissé dans ces étranges coulisses leur parure hétéroclite.

Au milieu de ce capharnaüm, quelques tableaux de Rembrandt, des esquisses, des gravures du maître : malgré le demi-jour sinistre de la pièce, ils attiraient les regards, par leur prestige surhumain, leur hallucinante pénombre. Certaines ébauches parurent à Kobe des bijoux écrasés dans une fusion d'ambre. Des gravures semblaient avoir gardé la réverbération d'un miracle ; certaines étaient d'une mysticité profonde : on eût juré que

les flambeaux de la Descente de croix ou de l'Ensevelissement du Christ avaient lui à leur création.

Le lugubre après-midi noyait cette exposition après faillite dans sa noirceur. Les fenêtres tamisaient d'avares clartés, qui se traînaient au long des objets. Œil de lynx, une émeraude brillait dans les ténèbres d'un recoin, et les trames dorées de robes émergeaient de l'ombre.

Des bourgeois circulaient, s'arrêtaient devant un bouclier en fer, orné de figures par Quintin le Maréchal. Kobe reconnut des brocanteurs et des juifs! Ils soupesaient les bijoux d'une main caressante et crochue, le regard en éveil, soupçonneux. Ils dépréciaient tout. Un vieux, dont une barbe sale soulignait la figure de bouc, grelottant sous son manteau graisseux, disait, de la voix implacable de l'usurier qui refuse un délai :

— J'ai quatre surtouts pareils dans mon magasin. Personne n'en veut!

Un autre, plus jeune, à l'œil torve, à la lèvre épaisse sous sa moustache d'un noir d'encre, baissait le front vers des épreuves d'eau-forte et ricanait :

— Dessin d'enfant! Je ne comprends pas cette réputation!

Un marchand bedonnant déplorait la situation de Rembrandt ; haussant les épaules, il proférait, d'une bouche en cul de poule :

— Que voulez-vous? Il vit en concubinage avec Hendrickje, sa servante!

— Il lui a fait une fille! dit le juif noiraud en riant. La petite Cornélia !

— Oui, ajouta le marchand, la pauvre petite! On avait pourtant bien insisté pour que sa mère Hendrickje ne la fît pas avec Rembrandt! Hendrickje, soupçonnée de coucher dans le lit de son

maître, avait été en temps utile mandée devant le consistoire et privée de confession.

— En temps utile? interrompit l'Israélite. Je crois bien, si je ne m'abuse, qu'il était trop tard.

— Elle portait déjà la marionnette dans le tiroir! cria un rédacteur de la *Gazette de Hollande*.

On rit. Le gros marchand reprit :

— Les syndics avaient vendu le tout, en bloc, à un maître maçon, mais nous avons cru préférable de mettre la collection aux enchères.

Un artiste très en renom se promenait dans la salle. Il peignait d'habitude, à la manière romaine, des filles de Loth exhibant à leur père des cuisses de porcelaine rose, ou de Suzanne violentées par les académiques ardeurs de barbons au profil grec.

— Ce n'est pas absolument mauvais, disait-il avec indulgence. Mais voyez! Quand il veut peindre moelleux, cela devient de la pourriture. Et c'est vulgaire et trivial! Ces anges? Des valets de ferme! Quel dommage que cet homme n'ait pas travaillé autrement! Il ne serait pas inscrit à la Chambre des Insolvables! D'ailleurs, il ne se respecte pas! N'a-t-il pas posé pour un de ses élèves, pour Fabritius, et plusieurs fois : l'une d'elles, en bourreau!!

Tandis que ce fat pérorait, un être muet se glissait, en robe déteinte, avec la ceinture d'une défroque arménienne et un turban. Sordide, il s'appuyait sur sa canne, et avait le dos voûté. Prenant l'allure hypocrite d'un vieux dévot de synagogue, il mouillait les soies d'un peu de salive, pour s'assurer de leur qualité. Il examinait scrupuleusement les bijoux, en murmurant, comme une prière :

— De l'or anglais! De l'or français! De l'or italien!

Il rencontra, près de la porte, l'Israélite à barbe

de bouc. Ils se saluèrent, ne sachant que se dire, de crainte que l'un ne surprît les désirs de l'autre. Fermant à moitié les yeux, pareils à ceux, à la fois épiants et mornes, des crocodiles, ils chuchotèrent :

— Pour le prix des tableaux, c'est dommage qu'il ne soit pas mort !

— Il n'y aurait pas assez de chanvre dans les corderies de l'Amirauté pour pendre ces canailles et ces sacripants ! se dit Kobe.

Brûlant de colère, il les eût chassés à coups de trique : une saine révolte fermentait en lui.

Le spectacle de Rembrandt livré aux brocanteurs l'avait d'abord anéanti ; toutes les fibres de son être s'étaient contractées : la douleur, une sorte d'effroi l'avaient saisi ; les méchants propos lui rongeaient le cœur, comme s'il avait été livré vivant à des bêtes. Car Barent connaissait la vie de Rembrandt et ses relations avec Hendrickje : le dévoûment de la servante pour le maître, la façon maternelle dont elle gérait le ménage et élevait son enfant, Cornélia, aussi bien que Titus, le fils de Rembrandt et de Saskia, l'épouse défunte. Maan avait souvent dit que le seul luxe du grand peintre consistait en l'achat de ces étoffes et de ces bijoux, dont il aimait à parer ses modèles.

Si Rembrandt tombait dans la banqueroute, c'était à cause de ces collections, et à la suite de cette vie libre qu'il menait avec sa ménagère et qui scandalisait ; c'était également (Maan l'avait annoncé !) parce que van Ryn refusait d'adopter le goût du jour, la mode passagère : son originalité, souvent critiquée, le terrassait.

Aussi Kobe souffrit atrocement de voir ces meubles offerts au public, — depuis le superbe lit nup-

tial où jadis Saskia s'était livrée dans sa douceur naïve et blonde, jusqu'aux bracelets et aux colliers qui avaient brillé dans les demi-jours où le maître plongeait les personnages de ses toiles, jusqu'aux ustensiles de la table, les hanaps, les assiettes blanches, les plats d'argent ou d'étain, qui avaient servi à des repas amicaux, pendant lesquels Rembrandt levait son verre de Bohême à la santé des convives !

Les tableaux et les gravures, le jeune peintre les contempla de toute l'ardeur de ses yeux. Elles lui rappelèrent la visite de Rembrandt à Haarlem, chez Bonus, et les paroles alors prononcées. En cet instant, plus que jamais, il sentit leur vérité : devant lui, dans les cadres, c'était de la vie faite couleur, des reflets d'âme, des tendresses fondues dans les pénombres, des mélancolies coulées aux ruissellements d'or, de la foi, de la compassion : tout un génie tendre et familier, cordial et tourmenté, orgueilleux et amatif, qui jetait la flamme de ses angoisses, de ses fêtes, de ses amours !

Kobe, penché sur les œuvres, se releva, frémissant.

Alors, au milieu de cette exhibition après faillite, de ce bazar qu'attendaient les enchères, au sein de cette foule qui suait le désir du lucre, une rédemption s'opéra, d'un coup. L'appel mystérieux, qui avait sonné dans les trompettes des anges de Lucas, à Leyde, chanta à nouveau dans l'âme de Kobe. La flamme d'art, vacillante au souffle énervant de Siska, se ralluma. Soudain Kobe retrouva cette extase frissonnante, jadis incompréhensible pour lui, cette ivresse, dans laquelle tous ses sens s'exaltaient, cette vie inconnue, jaillie des forces secrètes de sa nature et que rien n'avait pu tarir !

— Je veux redevenir peintre, s'affirmait-il. J'ai été lâche! Mais à cet art, désormais, ma force, mon sang!

L'émotion battait la charge au fond de sa poitrine! Prostré longtemps, il se relevait avec de brûlants désirs. Le salle lugubre brilla, un instant, d'une force psychique prodigieuse : tout s'anima, se subtilisa.

— Est-ce Dieu qui me parle? murmura Kobe.

Et qu'importaient cette vente, ces marchands, cette désolation passant sur les brocarts, les couleurs, les tableaux, les estampes! L'esprit réveillé au fond de ces choses continuerait à luire avec l'éclat d'un astre, comme il brilla, cet instant.

Passant à travers les groupes des brocanteurs et des hébreux, qu'il bouscula avec une fierté de prince parmi les goujats et la foi d'un apôtre chassant les marchands du temple, Kobe gagna la rue, exalté : le ciel, bas et gris, s'emplit d'une grande clarté d'espérance.

— Quel est ce grossier? se demandaient les visiteurs, dans la chambre basse, où les ténèbres allaient tomber.

Pierrofotti crut à un accès de fièvre.

Mais Kobe se sentait léger comme l'ange quittant Tobie et retournant aux nues. Un instant, la figure de Siska passa devant ses yeux : elle était rieuse et ensorcelante; personnage de tentation, elle s'approcha, les seins nus, du peintre, s'insinua en lui, fantômale et voluptueuse, offrant ses lèvres, et déjà barbouillée des griseries d'un autre ciel. Kobe chassa le spectre. Que lointaine, sa passion! Le navire avait tout emporté, à travers les brumes du Zuyderzée, aux ports ivres d'un pays chimérique. Le jeune homme huma le parfum frais de son âme

lavée; ses yeux étaient plus clairs, son masque tourmenté s'apaisait, tout à coup; son regard se spiritualisait : en lui se levaient une volonté, une énergie nouvelles.

II

Kobe se dirigea vers le Dam. Le soir s'annonçait; le son des cloches tombait dans les rues humides.

Passant près de la Nieuwe Kerk, le peintre perçut un murmure d'orgue. Il entra dans l'église.

Elle était presque déserte. Quelques dévotes circulaient dans l'obscurité tombante; un mendiant cognait sa béquille aux dalles.

Kobe s'assit sur une marche de pierre, vis-à-vis du chœur, et plongea le regard dans ces cavernes mystiques, disposées symétriquement par les ogives, et au fond desquelles brillaient les vitraux, comme des trouées sur les jardins de feu et d'or des paradis.

La musique résonnait; parfois le jeu de l'instrument imitait celui de la flûte, parfois celui de la trompette. Les larges lacs de mélodie s'étendaient en nappes fluides, aériennes, montaient dans une douceur d'aube : les voix célestes y prenaient leur essor. Puis se gonflaient de larges accords, comme si les organistes avaient brisé des éclairs pour bourrer les tuyaux.

Cette symphonie redoutable ou tendre révélait toute la religion d'une divinité vengeresse ou miséricordieuse. Celui qui avait brûlé Sodome et Gomorrhe se faisait écouter à travers l'ouragan de ces alleluias, — aussi bien que le rédempteur à la robe blanche, au geste amnistiant : il parlait au milieu des sons de hautbois et de violes, et Kobe songeait aux Christs compatissants de Rembrandt.

Dans son coin sombre, perdu en l'immensité du grand navire de pierre sonore, le peintre s'abandonnait à la musique, comme une feuille que la brise jetterait à travers les tempêtes : devant l'immensité de certaines phrases, il pensait au jour où il avait vu la mer pour la première fois.

Il écoutait avide, avec toute la passion d'un Hollandais pour les chants d'orgue. La formidable poésie exhalée par ce clavier, sur lequel il suffit d'appuyer la main pour entendre un gémissement de la porte du ciel, l'enthousiasmait.

Soudain, par une des hautes fenêtres, un pâle rayon du couchant posa entre deux ogives, tel un impalpable obit, un losange de lueur jaune.

Cette lumière, après la journée pluvieuse, s'abattit au sommet de la colonne, comme un oiseau fatigué qui arrive du fond de l'horizon. Elle était triste, le souffle de l'orgue la faisait trembler.

Kobe regarda cette intruse : elle grandit, couvrit le chapiteau. Elle vibrait, inquiète : un pressentiment assura le peintre qu'elle lui souriait, le saluait. Il déchiffrait une vague figure amie dans ses jeux, mais ne pouvait préciser laquelle.

Cependant, surexcité, subtilisé par l'harmonie, Kobe vit peu à peu le chapiteau se transformer en une digue, battue par les flots. Au cœur du losange lumineux, — vague d'abord, spectral, hallucinant, — puis, précis, battant les nuées en déroute, vivant, apparut le moulin des Barent.

— Vrydam !

Le peintre murmura le nom de son hameau.

Grave et bon, le moulin surgissait ainsi qu'un vieil artisan las, parvenu à la rive du fleuve, et levant les mains au ciel pour être aperçu du passeur.

— Vrydam !

Et voilà la maison, entourée d'un petit jardin mort, avec les espaliers sans feuilles crucifiés aux murs, et les volets verts clos au crépuscule!

Oui, c'est un cri de là-bas, qui traverse les grandes fenêtres : un peu de l'âme des tourbières, des ondes tristes, des chaumes, des prés.

— Vrydam!

Mais c'est le cri d'une âme humaine, en détresse, sous les ailes qui implorent pour elle! Par les fentes du volet, dans la maison, le père, Balthazar Barent! Il prépare son repas du soir, tout seul. Les hantises lugubres remplacent les servantes, et projettent leur ombre : tout est noir, autour de la chandelle qui brûle, et l'homme, courbé par la mélancolie, coupe, d'un geste fatigué, sa dernière tranche de pain! Il est pâle! Le vent, passant par la chatière, soufflerait sa vie avant d'éteindre la petite flamme jaune, qui tremblote, sur la table. Sa main est incertaine. On dirait qu'il expie un grand crime, dans la chambre familiale, où jadis flambaient de grands feux clairs et doux, Kobe?

L'orgue se tut : ses derniers accords moururent dans les échos du temple.

Mais l'enfant, déjà, avait juré de regagner Vrydam : il irait, repentant, implorer un pardon de son père. Ce pardon, il l'obtiendrait, dût-il se traîner sur les genoux, vivre avec les chiens, cogner chaque matin sa tête sur les dalles. Dans le cachot où gisait le meunier, il rapporterait le soleil de ses affections : alors les volets s'ouvriraient, l'âtre allumerait de belles bûches de joie, et le moulin broierait des jours blancs!

Kobe sortit de l'église. Le soir était tombé, froid et piquant : au firmament balayé clignotaient quelques étoiles, premiers cierges de l'office de la nuit.

Le fils de Barent erra le long des quais, l'esprit à Vrydam : il avait tourné son cœur vers sa vie rachetée aussi rapidement que les gars, poussant au gouvernail du moulin, le font pivoter vers le point cardinal où le vent se lève. Déjà l'air natal vivifiait son cerveau. Il s'étonnait d'être encore à Amsterdam, de voir un adieu de lumière glacée au coq de la Westerkerk, d'entendre rouler les futailles aux entrepôts, grincer les poulies des magasins, et tonner le tintamarre lointain des calfats, près des bâtiments de la compagnie des Indes Orientales.

Il arriva à une écluse donnant sur l'Y. Une forêt de mâts se hérissa à la lueur mourante d'un ciel mouvementé : on eût dit les piques d'une armée, qui poussait les grues des quais, comme des machines de guerre. Tout à coup la lune posa son croissant sur cet assaut.

Kobe se laissait aller à la contemplation de ces choses : le spectacle du décor, rongé par la lueur d'argent, lui dispensa une jouissance analogue à celle du convalescent qui goûte un beau fruit, loin du tourment des fièvres.

Il continua sa marche, et fut dans une auberge de matelots, au Vygendam, non loin de la Bourse au Blé.

Il s'installa dans un coin. Sous les lampes fumeuses, des hommes étaient assis devant des plats de poissons. Hâlés, ils ouvraient des yeux gorgés de lumière saline, et gardant l'inquiétude des lames, que la proue doit couper. Ils penchaient au-dessus des mets leurs masques placides, et leurs bonnets de laine dont les couleurs avaient été mangées par le vent. Sous les tables se croisaient des bottes, de grands bas tricotés, des sabots; les vêtements de

cuir ou de toile goudronnée, trempés au large, exhalaient des relents de marée.

Avalant des tranches de turbots, ces gens parlaient de leurs pêches, à mots rares et brefs, comme s'ils continuaient à donner des ordres aux mousses. Ils disaient leur avis sur le nouveau banc de sable de l'île d'Urk, sur la dernière tempête, sur la barque échouée à Stavoren. Leurs mains gourdes, habiles à empoigner les gouvernails, faisaient des gestes gauches et lents : d'habitude elles ne quittaient les amarres que pour montrer un phare ou l'entrée d'un chenal. Et les marins, habitués au tangage, ne paraissaient pas à l'aise sur les bancs immobiles de l'auberge.

Ils parlèrent d'un combat naval.

— J'y ai perdu le pouce, d'un coup de hache. Voyez! dit l'un d'eux.

Il riait.

— Moi, j'ai été renversé par le vent d'un boulet, reprit un autre. Les boulets perforaient les voiles : déchirées, elles claquaient comme des haillons!

Un vieux s'écria :

— Ah! les gredins qui venaient d'Espagne! Mais nous avons brûlé leurs navires! Une de leurs frégates a sauté, comme jadis la poudrière, à Delft!

Kobe écoutait, mal à l'aise. Dès qu'un marin fixait sur lui son regard clair, il eût donné le fond de sa bourse afin de pouvoir se cacher. Près de ces vaillants, qui affrontaient la mort sous les pavillons haletants des navires de guerre, il se sentait dégradé, rougissait. Ah! la rude leçon de ces artisans des pêcheries au lâche amant de Siska, au vil batteur de cartes, au parasite de Roytema!

— Les gueules des canons n'ont pas de dents,

disait un pêcheur, mais leurs crachats sont de salpêtre et de fer! Inutile de s'essuyer!

Tous se mirent à rire, silencieusement.

Mais peu à peu Kobe se rassura. Il se chauffait aux effluves des braves poitrines de ses voisins. Il osa parler aux gens de mer, les questionner sur leurs voyages. L'un d'eux revenait d'Amérique.

— J'ai vu la Croix du Sud!

Il décrivit l'Océan Atlantique : doucement sa main suivait le mouvement des flots immenses.

Kobe était heureux de ce que ses compagnons ne le méprisaient pas. Une confiance naissait en lui pour ces calmes navigateurs. Dans son exaltation, il leur aurait avoué son péché, certain de leurs paroles consolantes : ils avaient pensé beaucoup aux choses de la vie, ces solitaires; leur compassion était, sans doute, large et profonde comme l'océan, éclairée, comme les astres.

Après le repas, Kobe quitta la taverne, réconforté : cette fois par ce mâle contact d'âmes rudes et probes. Il sortait comme d'un bain de force et d'héroïsme : dans les paroles gutturales des marins avait soufflé, sur son cœur, un peu de l'espace du monde, de la grandeur des ciels maritimes, de la vaillance patriale.

Il regagna le marché de l'Ouest, où un graveur de ses amis lui donnait le logement. Les choses de la journée se bousculaient dans son cerveau : la vente de Rembrandt, le chant de l'orgue, le souper avec les pêcheurs. Il regardait les étoiles en se disant :

— Je suis sauvé!

Tout à coup, sur le quai du Coninck Graft, un cortège déboucha, bruyant : il éclaira les environs, comme une meule allumée dans un champ. Le ca-

dran de la tour Jan Roden brilla, les pignons en escalier des maisons s'illuminèrent : les reflets y couraient comme des pensées sauvages sur un front. Au bord du canal, un instant, dans les ténèbres, la couleur des pavillons se ranima, le lourd dôme de l'église luthérienne, lui-même, vibra. Et tout ce décor rougi fut miré dans l'eau noire, entre les chalands amarrés.

C'était une compagnie de gardes civiques, qui se rendaient à un banquet, escortés de torches.

Ils s'avançaient, précédés de leurs messagers, qui battaient le rappel sur de grands tambours de cuivre. Des porte-étendards déployaient des drapeaux pâles aux emblèmes d'or, qui frémissaient sous les fenêtres comme des flammes de bravoure.

Kobe s'approche. Il remarque la confiance sur les traits des citoyens armés ! Il songe que les temps tragiques sont passés où Guillaume le Taciturne a dit : « Mon Dieu, ayez pitié de mon âme ! Mon Dieu, ayez pitié de ce pauvre peuple ! » Depuis, la victoire a fanfaré au ciel des Pays-Bas. Mais les flottes luttent encore, et l'on devine les bourgeois toujours prêts aux combats.

En tête de la compagnie s'avancent un capitaine et un lieutenant, à l'ombre mouvante des bannières. Ils sont jeunes, tous les deux. Le lieutenant porte un costume de velours noir et une écharpe de soie bleue. Le capitaine, sous une grande plume rose qui s'enroule autour du chapeau gris, a mis un casaquin dont la couleur participe de celle de l'orange et de celle du citron, et des bottes jaunes évasées, en cuir mou. A l'éclat des lumières, il a l'air de plonger en une sorte de poussière d'or, à travers laquelle sourit sa figure maigre et décidée, aux longs cheveux sombres. Il tient à la main

une épée à la garde opulente. Derrière lui, les hommes agitent des lances, des hallebardes, déchargent des mousquets en signe de joie. Certains ont des casques et des cuirasses, qui étincellent. Leurs faces se chauffent à l'éclairage fantasque, qui fait rouler ses jeux de chrôme et de pourpre jusqu'au toit des maisons, et qui donne à la rue des airs de fête ou d'incendie.

La milice chamarrée émut Kobe : c'était une nouvelle manifestation de cette patrie, dont il avait senti le cœur, parmi les matelots.

Comme il regardait les dernières lueurs du cortège, un nom, qui brillait depuis quelque temps au fond de sa poitrine, vint à ses lèvres :

— Rembrandt !

Des lumières, aux accents plus sublimes que ceux de l'orgue, éclataient aux ciels tourmentés du maître ! Rembrandt représentait des scènes où s'agitaient les gens des plèbes, avec le sentiment de cordiale grandeur qui avait enthousiasmé Kobe, dans la taverne ! Les toiles du peintre de Leyde brûlaient de magie, d'héroïsme, étincelaient de poudre d'or, jetaient des flammes, comme la compagnie qui s'en allait !

Rembrandt avait été le complice insoupçonné des émotions de Kobe : tout à coup, le jeune artiste sentait la part de son rédempteur dans tout ce jour étrange.

Il poussa un profond soupir. Le ciel était calme et plein d'astres. La cité bruissait, sombre devant ses canaux. Au loin, dans un local d'arquebusiers, on chantait le Wilhelmus.

Kobe murmura encore, d'une voix tremblante de ferveur :

— Rembrandt !

Ce mot était, pour lui, comme l'âme de toutes les choses.

III

Kobe emprunta dix florins à son ami, le graveur, et partit pour Vrydam.

Le voyage parut long et triste.

Un soir, il arriva à Dordrecht. La nuit tombait sur une Meuse blafarde. Les bateaux émergeaient de brumes, dont ils gardaient la morosité en leurs voiles. Les moulins disparaissaient dans une buée où l'agonie du jour disséminait quelques vagues rousseurs. Aux quais, les maisons mouillées grisonnaient, les pignons rouges et bruns s'alignaient d'un air chagrin ; veillant sur le troupeau des toits frileux, la tour de l'église, humide et sombre, avait l'air de commémorer la mort du soleil.

— Dieu veuille que je trouve mon père moins dolent que le pays! se dit Kobe.

Cependant, rien n'aurait pu arrêter sa marche. Il serait revenu en se nourrissant de glands ! Il eût regagné son village à travers des flammes, à travers un champ de bataille, criblé d'airain, à travers des plaines de fantômes, gardées par le berger de feu !

Au fond, Dordrecht, malgré sa mélancolie battue de pluie, parut aussi brillante et douce que si elle avait été une ville d'or, habitée par les anges.

Il lui sembla bon de fouler les quais : c'était un peu de son hameau, qu'il pressentait. Puis il prit le chemin qui conduisait chez Balthazar Barent.

Le crépuscule s'accentua ; les marais fonçaient, les tourbières noircissaient ; l'eau contracta des tons de plomb. Une bise souffla : les noyers et les saules se plaignirent.

Déjà quelques flibots surgissaient, au large, avec une grosse lanterne allumée au sommet des mâts. Un corbeau attardé coupa le brouillard.

Bientôt la nuit devint profonde.

Mais Kobe connaît la route ! Il la suivrait, un bandeau sur les yeux. Il sait les sentiers qui abrègent la traversée d'un pré, les places où il faut escalader une barrière, celles où l'on rencontre de petits ponts en planches : il trouverait jusqu'aux trous des haies, souvent traversés aux maraudes.

Près d'un hangar plongé dans les ténèbres, une odeur amère de bois coupé le saisit. C'est un chantier : jadis il y venait voir les scieurs de long qui arrachent une pluie argentine aux arbres, et les élagueurs, qui font voler des éclats d'écorces, à coups de haches.

Plus loin, le fleuve clapota plus fort. Kobe reconnut la crique où il se baignait, l'été, dans l'onde bleue, avec des camarades : quand ils entraient au bain, il étudiait sur leurs ventres les reflets de l'eau, pareils à ceux d'une lanterne.

Ainsi les souvenirs se levaient : ce qui craquait au ciel sombre, c'étaient les ormes, dont il avait souvent déniché les pinsons. Il reconnut un puits abandonné, au crissement que faisait la poulie en fer. A l'entrée de ce bocage, un midi, il avait rencontré Lisbeth : ils s'y étaient aimés, tandis qu'une fauvette de marais chantait près d'eux.

Choses d'enfance, choses de jeunesse s'animaient, lucioles de sa mémoire. Elles abrégèrent la longueur du chemin.

Tout à coup, Kobe s'arrêta : la maison du passeur ! Là, avec sa lucarne ronde, grand écu d'or veillant sur la digue.

Quelques pas plus loin, se dressait le moulin du

père Balthazar ! On pourrait l'apercevoir d'ici : Kobe essaya de percer de ses regards la muraille opaque de la ténèbre. Haletant, il écoutait le bruit du vent, le roulement du fleuve. Une hésitation le cloua au sol : toutes les transes, tous les remords de l'enfant prodigue le prirent à la gorge.

— Ah ! que je suis malheureux ! cria-t-il dans la nuit.

Cependant il s'avança, soulevant son cœur abîmé de pitié et fort d'espérance, au-dessus de la mer d'angoisse qui battait ses flancs : il frappa à l'huis du meunier.

— Entrez ! cria une voix cassée de vieillard, qui fit tressaillir Kobe jusqu'au fond de son être.

Il ouvrit, ému comme si, au seuil d'une destinée future, il avait poussé une porte, ne sachant si c'était l'entrée d'un paradis ou d'un enfer !

Balthasar Barent, assis à sa table, lisait la Bible à la clarté d'une lampe. Son front, blanchi, brillait. Derrière lui, l'âtre flambait tristement, d'un reste de vie.

Le meunier leva la tête ; puis, les yeux écarquillés, il étendit les bras au-dessus du Livre :

— Kobe !

C'était le ciel du pardon qui accueillait l'enfant !

Le père et le fils furent longtemps embrassés. Le peintre chancelait, pris de vertige au faîte de ce grand bonheur. Une odeur de blé et de tabac s'exhalait des épaules de Balthasar : elle rappela Kobe aux temps où Barent le tenait, petit, sur ses genoux et le faisait dormir, la tête roulée sur sa poitrine.

— Père ! Père ! murmura-t-il.

Cette étreinte passée, Balthasar dit, levant son doigt maigre :

— Je t'attendais, Kobe. Souvent, à l'heure du repas, je posais ton couvert. Je savais bien qu'un jour la terre natale reprendrait mon fils!

Kobe était maigre; une barbe inculte croissait sur ses mâchoires, ses yeux luisaient : il tremblait de fièvre dans ses guenilles.

Le meunier le regarda :

— De quel gouffre sors-tu, mon fils? L'obscurité t'a vomi comme un damné que rejetterait l'enfer. Tu frissonnes? Ne crains rien! J'ai pleuré des nuits, il est vrai, et il m'arriva de montrer le poing à l'horizon. Que veux-tu ?... Mais j'ai tout pardonné, puisque te voilà!... Fils, tu vas boire et manger pour recaler ton cœur!

Ce disant, Barent alla chercher du pain et du lard dans la vieille armoire familiale; puis il dépendit un hareng saur accroché à une solive.

— Tu ne parles pas, Kobe? On dirait que le tonnerre vient de tomber à tes pieds. Quant à moi, on m'a ôté la tour de Babel de l'échine! Ah! J'ai retrouvé déjà ma tranquillité, petit! Les vieux sont plus habitués que les jeunes aux grands coups de la vie. Et puis, je t'attendais!

Il essuyait pourtant une larme au bord de sa paupière fripée. Kobe l'aida à dresser la table : il alla chercher la salière d'étain, deux gobelets, des cuillers de bois.

— Si tu m'avais prévenu, j'aurais préparé un festin! dit le meunier souriant. Tu viens de loin?

— D'Amsterdam!

Kobe dut raconter son voyage.

— Pauvre garçon! dit le père. Tu dois être fatigué! Tiens, prends cette cruche. Il y a pour les gars une tonne emplie dans la cave. Descends avec la lampe et vas chercher de la bière! Je veux que

tes joues redeviennent roses comme celles de ta jeunesse ! Il ne faut pas qu'on te voie livide et fourbu, Kobe ! Car je n'ai rien dit de tes malheurs ! Je raconte que tu travailles à Amsterdam. C'est le seul mensonge de ma vie. Le Seigneur me le pardonnera ! Il me brûlait les lèvres ! Mais ne t'inquiète pas, Kobe ! C'est fini ! Demain, on fêtera ton retour ! Puis, tu resteras ici? demanda le vieillard tremblant.

— Oh ! oui ! s'écria le peintre, tombant à genoux devant son père, et embrassant ses mains d'artisan.

— Dieu ne m'avait pas trompé, s'écria le vieillard, levant les yeux pour remercier le Très-Haut d'avoir réalisé l'espoir qu'il avait puisé dans la lecture des textes :

— Merci ! Mon Dieu !

Puis, effaré :

— Kobe, tu as froid ! Vite ! Des bûches dans l'âtre ! Mon enfant, que la maison soit joyeuse et chaude !

— Père, tu es bon !

Barent ouvrit le coffre à bois.

Bientôt, devant un feu crépitant, les deux hommes s'attablèrent. Kobe croyait sortir d'un rêve : avait-il réellement quitté le logis paternel ? La chaleur du foyer l'enveloppait, le caressait. Il était assis sur son ancienne chaise de bois, il retrouvait son assiette, sa fourchette; la voix de son père résonnait comme elle avait résonné toujours, un peu voilée et traînante : Balthazar remplissait de temps en temps les verres, parlait du village, de l'hiver très dur, du maréchal ferrant, mort en octobre, de Jean Ketham, le calligraphe, qui s'était marié.

Kobe sourit.

— Avec la fille du maître d'école, raconta le

meunier. Durant ses fiançailles, il envoyait chaque jour à sa promise un dessin représentant un cœur. Aujourd'hui, ils se battent ! Et Ketham vend les cœurs à ses clients de Dordrecht !

Puis il continua, heureux de parler :

— Mais Lisbeth, notre ancienne servante, est très heureuse en ménage. Elle a deux enfants, une fille et un garçon !

Un peu gêné par cette nouvelle, Kobe s'informa des gens de la famille, du cousin Smits, de l'oncle dans la ferme duquel on allait dîner tous les ans.

— Ils vont bien ! Ils vont bien ! Smits s'est fait apprêteur de bateaux à Flessingue. Un de ses fils, celui qui jouait de la flûte, est diguier, à Westcappelle.

Ils conversèrent jusqu'à ce que l'horloge sonnât minuit.

Balthazar accompagna Kobe dans sa chambre : le lit était prêt !

— Il t'attendait aussi, dit le meunier.

Il disposa chaudement les couvertures autour du corps de son enfant, comme jadis.

Kobe dormit profondément : le moulin le veillait, la maison le protégeait, maternelle; blottis dans la nuit, les paysages aimés guettaient son réveil, compagnons d'enfance, prêts à sourire.

Le premier jour de Kobe, après son retour, fut le plus délicieux de sa vie. Les choses d'un jadis habituel reprirent, à ses yeux, leur existence coutumière : en retrouvant l'une d'elles, il réveillait un souvenir. Dans la mansarde de Lisbeth, la verte jeunesse de la servante ressuscita en une bouffée de blondeurs. Par la lucarne : la Meuse, avec les barques entre les roseaux, les lointains gris, et dans une brume, la tour de Dordrecht. Le bac du passeur

voguait au milieu du fleuve matinal, chargé d'un attelage dont les chevaux baissaient la tête vers l'onde. Tout près, le noyer, dans les rameaux duquel Kobe se retirait, en été. La fourche massive où il s'asseyait dressait ses deux branches noires : il la voyait distinctement, la verdure étant morte. Mais il ferma les yeux, pour s'imaginer l'arbre couvert des fruits dorés d'octobre et des feuilles vernies, transpercées de soleil.

Soudain, la pompe au bec de cuivre se prit à grincer : dans le temps, Lisbeth s'occupait de vider ainsi la citerne, à coups énergiques de ses bras nus.

Kobe descendit l'escalier de bois, qui craquait toujours. Le tic-tac de l'horloge le salua, au bas. Il poussa la porte : la même salle, avec le bahut, qui exhalait une odeur de vieillesse, les cruches, les plats bruns, et le grand van d'osier cloué à la muraille. Le chat, qui guignait un bol de lait, se réfugia sous la table en ronronnant. Le feu flambait, signe de joyeux accueil. Toute la chambre, cordiale, souriait dans la lumière pâle d'hiver.

Le vieux Barent arriva, déjà saupoudré de farine.

— Le moulin marche, Kobe ! Il chante ton retour ! Ah ! Quel ami ! Je lui disais mes espoirs et mes peines : le luron menait alors grand tapage, pour étouffer la tristesse.

Le meunier se tut, réfléchit, puis, hésitant :

— Kobe? Vas-tu reprendre l'état de meunier ? J'ai tant parlé de toi à notre moulin : il doit te connaître, t'aimer. Il t'obéira comme à moi !

Kobe sourit :

— Mais oui, je moudrai le blé ! Je n'ai pas oublié ce métier ! Mais je serai peintre, aussi, en mon moulin. Jan Steen est brasseur, Goyen vend des tulipes,

Van de Cappelle est teinturier! Je ferai de la farine!

— Va! Va! dit le vieux Barent riant, et frappant sur l'épaule de son fils.

Il ne savait quel pressentiment l'assurait que la vocation de peintre, désormais, ne ferait plus de mal à Kobe. Et il rajeunissait, d'un coup.

Tout de suite, Kobe reprit sa besogne au moulin et chaque jour il travailla. Il recommença à surveiller le revêtement des ailes par les toiles, à pousser avec les gars au gouvernail de bois, à dégager le cliquet au moment propice. Il grimpait aux échelles, aux escaliers givrés par la fleur de froment. Quand les chalands arrivaient, il bourrait les sacs, à grands coups de pelles en bois : les joues animées, le torse souple, son poil blond poudré, il s'entourait d'un nuage blanc, tandis que la farine tombait, compacte, avec un bruit sourd, au fond de la besace ouvrant sa gueule de chanvre. Puis il hissait le ballot sur ses épaules, et le descendait aux charrettes. Le matin, il était levé le premier; s'il fallait faire une tournée de nuit dans le moulin, il assumait la corvée.

Balthazar jubilait et Kobe se sentait racheté.

Les gens du village qui venaient chez Barent poussaient des exclamations en revoyant le peintre.

— C'est devenu un homme! affirmaient les commères.

Aux veillées, on lui faisait conter des histoires sur Amsterdam, le port, ses marchandises et ses navires : tous l'écoutaient, les yeux écarquillés.

Jan Ketham se présenta. Il avait vieilli. Une large mèche de cheveux blancs argentait ses tempes. Il demanda des renseignements sur certains calligraphes « des bords de l'Amstel ». Mais son ancien élève, dégoûté par Bonus des « plumes couron-

nées », n'avait guère fréquenté les gens de ce métier. Il ne put donner de réponse, et Ketham s'en fut, assez mécontent.

Un matin, Kobe, entrant dans la grande salle de la maison, y trouva Lisbeth assise près du feu; ignorant le retour du fils, elle attendait Balthazar et allaitait son nouveau-né qu'elle venait lui montrer, étant de passage : l'autre enfant jouait avec le chat, sous la table.

— Lisbeth !

— Monsieur Kobe !

La femme s'était levée, voilant son sein : elle avait grossi, fort hâlée par la batellerie; des plis s'accusaient à sa gorge, très dodue, et la maternité ridait un peu son front.

Les anciens amants se regardaient, embarrassés.

— Ce sont vos enfants, Lisbeth?

— Oui, Monsieur Kobe !

— Ils sont beaux !

— Ah ! oui !

Les yeux bleus de Lisbeth luirent doucement, sous ses cheveux blonds, qui tiraient un peu sur le roux, maintenant.

— Voyez ! dit-elle.

Elle enleva les langes du poupon et le garçonnet nu se montra, robuste, avec de petites épaules carrées et des roseurs de jambonneau. Son œil, perlé, souriait à Kobe. Lisbeth le leva dans la lueur du foyer, qui le dora.

— Un petit Jésus ! dit-elle.

Kobe embrassa le bambin sur les deux joues. Lisbeth reprenait son assurance :

— Voici ma petite fille !

Elle appela l'autre créature, qui apparut, blonde comme sa mère l'était, avec, au-dessus du front,

une mèche tordue pareille à celle, également rétive, que Kobe avait souvent bouclée, au-dessus des sourcils de Lisbeth.

— Elle vous ressemble fort, Lisbeth !

— On me l'a dit souvent, Monsieur Kobe!

Puis, un peu hésitante, avec un regard mouillé, rappelant les tendresses de jadis, et une voix câline, elle ajouta :

— En souvenir de moi, Monsieur Kobe, faites, je vous prie, un dessin d'après ma petite! On m'a dit que vous peigniez si bien, depuis que vous avez été à Amsterdam!

— Mais quand vous le voudrez, Lisbeth, s'écria Kobe, d'un air joyeux.

— Mon mari vous rapportera un cruchon de kirschenwasser, lorsque nous reviendrons du Rhin !

IV

Kobe reprit tout de suite ses anciennes habitudes; il assista aux jeux de quilles et de boules, aux tirs à l'arbalète; il chassa le canard sauvage, la sarcelle, le pluvier, et, de temps en temps, accompagna les chaloupiers à des ballades jusqu'à Dordrecht ou Zeerik-Zee. Un samedi, il alla, comme jadis, voir tuer le porc, chez le fermier voisin : deux hommes maintenaient dans une auge le cochon gémissant, gorge ouverte; la bête cherchait, par des soubresauts de sa poitrine flasque, à retenir le sang, qui jaillissait et décorait la neige d'une traînée de pourpre. Le soir, Kobe, prenait part aux veillées, visitait les cabarets.

En février, il aida Balthazar à bêcher les plates-bandes du jardin, à tailler les arbres fruitiers. En mars, il sema les carottes, les pois, les chicorées, et boutura les groseilliers. Le grain se levait par

places, vert et clair au milieu des champs bruns; les branches des tilleuls devenaient rouges, dans les allées.

Puis le printemps dénoua les bourgeons. Kobe fut charmé par le renouveau de la nature qui se manifestait en même temps que celui de ses sens apaisés. Les matins, dissipant la brume du fleuve, claironnaient le réveil, auquel il assistait : des chevaux en pâturage hennissaient dans les prairies, vers le soleil levant, les vaches impatientes meuglaient dans les étables; près du moulin casqué de rose, une alouette s'élevait, tout droit, en babillant avec l'azur, et un pêcheur frappait de ses rames la Meuse encore endormie et hissait sa voile blanche. On entendait parfois le grelot d'une chèvre, ou le grincement d'un chariot qu'on sortait de la grange. Quand il pleuvait, Kobe montait sur la digue et humait l'odeur fraîche de la terre et des feuilles.

Le soir, les troupeaux revenaient : suivis d'un berger couvert d'une peau de bique, les moutons s'attardaient le long des haies, d'où les moineaux s'envolaient, serrés comme les grains d'une grappe ailée. Des bateaux passaient lentement le long des rives, qui se taisaient. Au loin, une grue, quittant le bord d'un ruisseau, gagnait l'asile caché parmi les flammes du couchant, et l'aboi des chiens de ferme mettait un peu d'angoisse aux moments calmes du lever de la lune. Lorsque les nuages étaient balayés au ciel qui se couvrait, Balthazar ne manquait pas de dire :

— Fils, nous aurons beaucoup de vent demain!

Et il rentrait dans la maison, un peu las du travail du jour, jetant un dernier coup d'œil aux ailes du moulin, et au fleuve qui, malgré les réverbéra-

tions de l'occident rose et jaune, semblait déjà mêler de la nuit à ses eaux.

Kobe suivait son père.

Depuis son arrivée, il ne cessait d'être ému, jusqu'au fond de lui-même, par ces choses qu'il retrouvait; en elles il avait déchiffré, avec ses yeux d'enfant, les premières syllabes de la vie; puis il leur avait prodigué ses tendresses de bambin, et plus tard l'attention inquiète de ses éveils de garçon ; enfin, la flamme de son adolescence luit au milieu d'elles. Dans une sorte d'amour filial, il les avait associées au pardon de son père; et il leur était également reconnaissant de la paix qui descendait en lui.

Aux promenades, les moindres coins de verdure, d'étang, de bois l'attiraient : il les connaissait depuis des années, et cependant il éprouvait tant de joie à les revoir encore qu'il croyait les découvrir pour la première fois. Il écoutait leur murmure, s'asseyait près des roseaux, ou à l'ombre d'un arbre, pensif et attendri, regardant l'espace toujours mouvementé, les tourbières, les prés, et cet horizon qui, battu par les moulins, piqué par les clochers, rompu par les massifs d'ormes ou les métairies, encerclait la région humide et verte. Au bord du fleuve, Vrydam groupait ses maisons bâties en terre glaise ou en briques. Kobe contemplait longuement le hameau : un coup de soleil le faisait briller, l'ombre d'un nuage noircissait le vermillon des tuiles et les cimes des noyers; de la fumée sortait d'un chaume, des pigeons regagnaient les colombiers. Le jeune paysan admirait cette vie et se disait :

— C'est mon village!

Aucun bourg ne lui avait parlé de la sorte. A Amsterdam, quand, aux *Trois-Cruchons*, on

causait des scènes de hameau, Vrydam seul apparaissait dans son esprit. La tour, c'était toujours celle de Dordrecht, et le fleuve, la Meuse, entre les pilotis bruns, les digues et les saules argentés.

Les autres provinces, de Leyde ou de Haarlem, les autres cours d'eau, le Rhin ou l'Amstel, n'avaient pu effacer le pays : Kobe sentait qu'il était l'étoffe de ses rêves, la trame de son imagination. Il l'en aimait d'une affection plus grande et plus consciente, plus complète : non seulement il adorait le grand ciel onctueux, toujours empli d'écroulements de nuages ou de puretés infinies, mais la moindre petite masure, le bout de digue solitaire, un morceau de garigue désolé, la palissade rongée de lichen, le requéraient. Et chaque jour davantage il s'attachait aux rives natales et ressentait, à travers ces larges et bienfaisantes impressions, le bonheur du retour.

Cette affection, il la portait aussi aux intérieurs champêtres et aux hommes.

Ceux-ci lui devinrent de plus en plus chers; par un élan de bonté d'autant plus fort qu'il était une réaction contre les embûches et la méchanceté des citadins, Kobe se prit à aimer ces gens : façonnés d'une chair fraternelle, ils voyaient les mêmes levers et les mêmes couchers de soleil, respiraient les mêmes effluves, suivaient les mêmes chemins et ressentaient des joies et des douleurs communes. Ensemble, ils avaient grandi, sur ce rivage; ensemble, ils vieillissaient.

Kobe éprouvait un grand plaisir à les retrouver, l'un après l'autre. Mais la tristesse l'envahissait, quand l'un d'eux se présentait, après les cinq ans d'absence, frappé d'un mal, ou blanchi par la dé-

crépitude : le jeune homme lui parlait doucement, cherchait à le consoler.

Un jour, il prit la brouette du vieux maraîcher voisin, et la traîna longtemps, sur la digue, malgré les exclamations du vieillard :

— Monsieur Kobe ! Monsieur Kobe ! Ce n'est pas une besogne pour vos mains !

— Pour votre âge non plus, Pieter Tonnis ! Laissez-moi vous aider !

Durant un mois, il alla chez une dentellière malade, à laquelle il portait quotidiennement du secours.

— Est-ce du ciel que vous êtes revenu, Monsieur Kobe ! disait la femme, pâle sur son grabat.

Cependant, au milieu de cette vie calme et contemplative, une vague langueur s'insinua dans le sang du jeune homme. Des forces, auxquelles il ne pouvait donner cours, le rongeaient, et les anciennes mélancolies de son adolescence revinrent le hanter. C'est qu'il avait envie de peindre, et il craignait de chagriner son père en se réappliquant à l'art. Certes, il avait dessiné la fillette de Lisbeth, à la sanguine, en une tonalité riante et avec une gracieuse ressemblance, qui ravirent la batelière :

— C'est elle-même, Monsieur Kobe ! Le chien aboiera en la voyant !

Mais depuis, il n'avait travaillé qu'au moulin.

Balthazar s'aperçut de l'état de son fils, en démêla la cause. Il dit, un matin :

— Kobe ! Tu as les traits tirés ! Je sais ce qui te manque ! tu devrais peindre !

Le jeune meunier tressaillit.

— Peindre ? murmura-t-il.

Une joie immense fit de la lumière dans sa poi-

trine et jusque parmi les moindres replis de ses veines.

— Mais oui ! dit Balthazar. T'imagines-tu que je ne sais pas pourquoi tu te morfonds ! Va ! Ne t'inquiète pas de moi ! Je n'ai plus peur !

Kobe sauta au cou de son père.

— Allons, dit celui-ci, et tu vas peindre aujourd'hui même !

— Mais je n'ai ni pinceau, ni couleur ! répondit Kobe.

— Mais si ! s'écria Balthazar.

Il entraîna son fils vers un fournil abandonné : là, il lui montra des fioles, emplies de poudres colorées et d'huile, des palettes, des brosses, des rouleaux de toile, quelques panneaux. Le vieillard, songeant au dénûment de ce fils revenu en guenilles, avait été, lui-même, acheter les objets à Dordrecht, en prenant, pour leur choix, conseil à Steven, l'orfèvre.

— Tu vois, Kobe, dit-il, très ému, c'est comme jadis, à la Saint-Nicolas !

Les deux hommes s'embrassèrent longuement.

Juin régnait. Derrière la fenêtre, le cerisier semblait un arbre féerique, chargé de corail.

— L'été a mis des bijoux partout ! Que de beaux ornements pour tes premiers tableaux ! dit Balthazar, montrant les fruits rouges à Kobe. Allons, mon fieu, travaille !

Depuis ce jour, Kobe recommença à peindre. A toute heure, il partait, une toile sous le bras. Parmi les saules, sur la digue, au coin d'un pré, on apercevait, de loin, son dos, courbé sur le panneau.

Très souvent, Balthazar lui disait :

— Dessine donc, aujourd'hui ! Je m'occuperai du moulin !

Quand il peignait à proximité du chemin, les gens s'arrêtaient pour dire :

— Du beau temps, Monsieur Barent!

En réalité, ils voulaient voir ce qu'il faisait; quand ils s'étaient penchés sur l'épaule de l'artiste, ils relevaient le nez avec des signes d'admiration.

Parfois le vent se levait : sifflant aux oreilles du peintre, il faisait trembler la toile comme un drapeau. Kobe s'enivrait de cette lutte avec les forces de l'espace et cherchait à fixer le souvenir fugitif du nuage portant un rayon d'or au flanc.

En août, il dessina les moissonneurs rasant à coups de faux le blé mûr et mêlant leur sueur aux épis, dont ils foulent la paille, — puis, la grosse fille à la cueillette du houblon. Il s'installait dans une barque pour attraper le geste large du pêcheur lançant, à l'avant, son filet plombé à l'onde — ou bien il croquait le vieux rustre, qui coupait des roseaux au bord du fleuve, satyre décrépit cherchant les éléments d'une flûte!

Quand il était installé en plein air, il s'appliquait à interpréter ce vaste ciel de Hollande, que, seule, la fin des plaines arrête.

Il se dit devant une de ces études :

— C'est bien le ciel d'ici ! Je commence à le tenir ! Mais c'est toujours le ciel d'ici que je faisais, même à Haarlem ou à Amsterdam. Je l'avais emporté avec moi ! Il est si particulier, mon ciel !

Les approches de l'hiver firent rentrer l'artiste au logis. Il s'établit dans la grande salle, en bas : la lumière, vivifiée par le fleuve, inondait l'intérieur rustique; elle distribuait, en amie, un rayon à chaque objet, prodiguait son éclat au bahut, au sol, au plafond ; afin de faire valoir sa transparence, elle réservait des coins de pénombre, chaude et

rousse. Pour avoir plus de jour, Kobe laissait la porte ouverte : familières, les poules venaient, d'un croupion sans vergogne, salir les dalles rouges, jusque sous le chevalet. Une paysanne entrait, portant les casseroles au feu ; avant midi, elle décrochait le pan de lard aux solives. Balthazar rentrait, regardait la peinture :

— C'est cela ! L'horloge ! Le feu ! La fenêtre ! Ce doit être difficile, des reflets, ainsi, sur une armoire !

D'autres fois, Kobe s'installait au moulin. Il y surprenait les poutres, chagrinées comme du vieux cuir, les poulies poussiéreuses, les trappes entr'ouvertes, l'escalier. Il étudiait les gémissantes entrailles du géant, qui, de même que l'homme, reçoit la vie du ciel. Les lucarnes, ouvrant des échappées sur la Meuse, laissaient filtrer des lueurs qui, sous les bois mal équarris, argentaient la farine.

Kobe aimait aussi à interpréter le grenier de la maison, où jadis il avait joué, parmi les tas de froment et d'avoine. Un frelon lançait, le long des lattes du chaume, son bourdonnement qu'un choc interrompait.

Balthazar criait :

— Kobe ! Kobe ! Kobe ! Viens manger les fèves au lard ! C'est l'heure !

— J'arrive, père !

Et quand il apparaissait :

— Que diable, disait le meunier, peux-tu faire là-bas, au pays des chouettes ?

— C'est mon ancienne niche à rêves, répondait Kobe en souriant.

Il peignit aussi la femme du passeur, à son rouet. Il l'avait trouvée assise en un coin de sa cabane, par le crépuscule de décembre, au milieu des frus-

tes ustensiles de son ménage : derrière la quenouille, ses yeux se penchaient vers le rustique instrument.

L'artiste travailla en écoutant le ronronnement monotone de la roue, qui parlait comme une voix d'humble. La femme portait un jupon rapiécé, d'un rouge sombre. A la muraille, crépie à la chaux, tremblait la tache pâle d'une lumière vespérale, près de la cruche en grès, qui servait au passeur.

Parfois, ouvrant une porte, Kobe découvrait un tableau. Il vit ainsi la vieille dentellière, à son tambour : les doigts osseux de l'ancêtre s'enlevaient sur le velours, d'un jaune de soufre, du coussinet usé et frangé de bobines.

— Oh! Ne bougez pas ! cria Kobe en entrant.

Puis, ce fut la boulangerie, pleine de pains dorés, avec, au fond, le feu des fours, et, à l'avant-plan, l'apprenti en bonnet de laine, soufflant d'une corne sous l'auvent de l'étal. Et la boutique de l'épicier : la balance de cuivre, les cornichons dans les bocaux, les boîtes à thé, à poivre et à sel, les chapelets de pavots secs et les fromages. Derrière le comptoir, sous le plafond noir, la marchande fermait un cornet pour un petit morveux à pantalon troué.

Dans le village, on appelait Kobe : l'artiste ! Au cabaret, les gens lui demandaient de croquer leur silhouette; et les manants, ôtant leur pipe de la bouche, se penchaient, curieux, sur le dessin enlevé lestement au coin d'une table.

Kobe travailla de plus en plus, cherchant à perfectionner le métier que Bonus et Joris Maan lui avaient enseigné; il serrait de près la nature, comme ils le recommandaient, et il tentait d'en saisir le reflet exact sur ses toiles. Parfois, au cours

de ses flâneries, il songeait à Rembrandt : alors, son cœur s'exaltait, la lumière autour de lui prenait un accent sublime, tout se transfigurait : Kobe revenait en chantant et empoignait ses pinceaux, comme des baguettes d'or.

L'année suivante, Balthazar dit à son fils :

— Kobe, tu devrais faire mon portrait ! Quand je ne serai plus là, il te fera songer à ton père !

— Je n'osais te demander de poser, répondit Kobe. Mais ton souhait me rend heureux !

Il installa donc le meunier dans la pose où il l'avait surpris, le soir de son arrivée. A la lueur d'une lampe, Balthazar relevait la tête, d'un air pensif, au-dessus de la Bible, ouverte devant lui.

L'œil du vieillard brillait. Kobe s'attacha à en rendre l'éclat, la tendresse rêveuse. Au fond de cette prunelle bleue, sous les sourcils grisonnants, il croyait voir encore tout son pays, les campagnes, le fleuve, les avenues d'ormes, les fermes, comme dans une de ces boules de cristal que les Flamands et les Hollandais aimaient à pendre dans leur alcôve, ou dans les réfectoires, et qui reflétaient en miniature le jardin ou la rue. Il songeait aussi à son arrivée d'enfant prodigue, et sa patrie le saluait de l'ombre claire de cette orbite, éclairée par le pardon.

Le meunier fut transporté de joie, à la vue du portrait :

— Je sens que tu m'aimes ! dit-il à son fils.

Quelque temps après, Kobe reçut une lettre de Frantz Bonus. Celui-ci était à Amsterdam. Il demandait des nouvelles à son ancien élève, et ajoutait : « Si tu travailles encore, ce que je souhaite et espère, car tu étais doué et je t'ai bien enseigné l'art de peindre, envoie-moi à Amsterdam, où je

suis fixé, quelques toiles de ta main. Je pourrai t'être utile. »

Depuis trois ans que le jeune peintre habitait Vrydam, il n'avait montré ses œuvres à aucun connaisseur, à aucun marchand. Il hésita d'abord. Puis il s'enhardit, et emballa huit toiles, dont le portrait de son père. Des autres, l'une était animée par des patineurs rustiques, avec quelques marmots à trognes rouges assis sur les petits traîneaux de bois qu'ils poussent à l'aide de courts bâtons. Une troisième représentait la fuite en Egypte: la sainte famille se pressait sous les ailes d'un moulin, vers le clocher d'un bourg zélandais. Puis, c'étaient des intérieurs et des paysages.

Quand ces tableaux arrivèrent dans l'atelier de Bonus, Rembrandt s'y trouvait, en visite. Le maître avait vieilli : ses cheveux grisonnaient, et, sous ses yeux creusés, ses joues se boursoufflaient. Il souriait tristement, d'une bouche édentée; il était couvert d'un manteau usé. Cependant son œil brillait d'un éclat tel qu'il paraissait avoir conservé le feu de tous les joyaux, jadis dispersés aux enchères.

— Je pense, Bonus, avait-il dit en entrant, que je sortirai bientôt d'embarras. Je viens de terminer le portrait de Coppenol, le Calligraphe. Et hier, le bourgmestre Six a promis de me commander le sien. Il a été bon pour moi.

Bonus déroulait les toiles.

— De qui, ces tableaux? demanda van Ryn.

Bonus expliqua qu'ils étaient de Kobe Barent, un de ses élèves, le jeune homme que Rembrandt avait rencontré, jadis, à Haarlem, un blond, assez timide.

— Oui, je me souviens, dit Rembrandt.

Le portrait de Balthazar apparut.

— Superbe ! s'écria le graveur.

Bonus fronça les sourcils :

— Oui, c'est très bien, il s'est complété.

— Quel est ce vieillard ? demanda van Ryn.

— Je ne sais ! répondit Bonus.

— C'est son père, sans aucun doute, dit Rembrandt. Vois, comme c'est peint avec tendresse. Ne dirait-on pas un apôtre en méditation ? Et cette lueur, qui monte de l'Evangile vers le visage!

— Il t'a imité, dit Bonus, d'un air pincé.

Les paysages et les intérieurs plurent beaucoup.

— Ah ! dit Rembrandt, on sent qu'il a peint chez lui, au milieu de l'effluve des choses familiales. Dans cette lumière blonde, on entend le bruit rassurant de l'horloge, on sent le parfum du bois brûlé dans l'âtre ! Et ce paysage? Quelle intimité ! Que les cheminées fument doucement, que les chaumes couvent bien les cabanes ! Je perçois une originalité qui se développe, là-bas. C'est un rustre ! Son pays l'accouche !

— Je ne pouvais lui apprendre que le métier ! s'écria Bonus. Mais tout de même, il y avait une bonne nature en lui. Elle se manifeste maintenant. Jadis, il ne savait au juste ce qu'il voulait ! Il était agité.

— On trouve en leur temps les choses inconnues qui inquiètent, dit Rembrandt.

— Et puis, si je lui ai appris le métier, ajouta Bonus, Dirk et Siska lui ont enseigné la vie et l'existence. En rentrant chez lui, fatigué et meurtri, il aura vu son village d'un autre œil qu'avant son départ.

Bonus montra les œuvres de Kobe à des marchands. Ils offrirent beaucoup de florins. Un marché fut conclu, mais Kobe ne voulut pas vendre

le tableau exécuté d'après son père. On le lui renvoya, avec les sommes convenues pour les œuvres acquises.

Un midi, rentrant pour le repas, Balthazar trouva son portrait pendu à la muraille dans un cadre d'ébène.

Il s'exclama heureux :

— Je puis mourir ! Je resterai toujours ici !

Puis il s'assit à la table : son assiette était pleine de pièces d'or et d'argent.

— Le prix de mes paysages, murmura Kobe.

Encouragé par ce succès, le jeune peintre entreprit des œuvres nouvelles. Il devenait un artiste apparenté à Van Ostade et à Pieter de Hooghe, et surtout au doux Nicolas Koedyk. Ses tableaux, par leur sentiment, leurs pénombres, leurs jours chauffés d'or, se ressentaient aussi de l'influence de Rembrandt : cependant ils étaient personnels et accusaient une âme inquiète et tendre.

En général, dans les compositions de Kobe Barent, on remarquait, soit derrière les vitres d'une fenêtre, soit au fond d'un paysage, la tour de Dordrecht, ou bien un vieux moulin, très brun : à ses flancs l'artiste se plaisait à faire chanter un reflet du couchant ou un coup de soleil vaporeux. Barent ne signait pas ses tableaux et n'y apposait pas de marque.

Malgré cette modestie, il fut vite connu. Un marchand de la Kalverstraat plaça un de ses « intérieurs » dans le salon du bourgmestre Six. Kobe expédia ses œuvres à La Haye, à Delft, à Rotterdam et même jusqu'à Bruxelles.

Il fut bientôt célèbre dans le monde des artistes et des amateurs : quatre ans suffirent. Il s'inscrivit, à Dordrecht, à la gilde de Saint-Luc : il en fut

rapidement nommé commissaire ; plus tard il devint doyen.

Malgré les ressources que lui prodiguait son art, le jeune peintre continuait à surveiller l'exploitation du moulin.

Le père Barent débordait de bonheur :

— Je savais bien, mon petit, que tu serais le bâton de mes vieux ans !

Jan Ketham, converti à la peinture à l'huile, disait partout, en montrant son front, maintenant recouvert d'une calotte noire :

— C'est grâce à ma science que Kobe, mon élève, est devenu grand peintre !

Mais Balthazar répondait :

— Le seul qui ait eu raison, c'est le moulin ! Car il disait à Kobe : « Ne t'occupe pas trop de moi ! Je broie de la farine : va broyer des couleurs, mon garçon ! »

V

Il y avait six ans que Kobe était rentré dans la maison paternelle.

Un dimanche, il patinait sur la Meuse, vis-à-vis de Dordrecht.

La glace, balayée par le vent, était lisse ; le soleil resplendissait.

Joyeux, Kobe prenait de l'élan, penchait le buste : redressé, il filait, raide au milieu du fleuve, sa plume rouge au vent ; il était emmitoufflé en un manteau, sous lequel il cachait ses mains ; les rayons arrachaient des éclats rapides à l'acier accroché aux semelles de ses bottes jaunes.

Bariolée dans ses habits de fête, la foule envahissait la Meuse : foule gaie, babillarde, qui portait sur ses épaules le velours et la soie de Dordrecht,

et rougissait de froid sous les mantes noires, roses ou vertes.

Aux rives brûlaient des réchauffoirs et s'achalandaient les cantines, sous les tentes où flottaient des drapeaux tricolores. Les traîneaux, attelés de grands chevaux blancs à grelots, arrivaient des villages; l'un d'eux était traîné à la voile.

Les patineurs pivotaient, se croisaient, coulaient leurs pieds sur la surface miroitante, s'éloignaient jusqu'à devenir petits comme des hirondelles, puis ils revenaient à grandes enjambées, étourdis par leur vitesse, pour repartir avec des gestes tournants et gracieux. Certains évoluaient comme des toupies, d'autres tombaient, les pattes en l'air.

Les bateaux amarrés portaient un pavillon au sommet de leurs mâts; autour des carènes, les bateliers brisaient les glaçons, à coups de haches; plus loin, des pêcheurs dégrappinaient une barque. Dans une anse du fleuve, les garçons jouaient à la crosse, s'escrimant contre les boules qui filaient à travers les glissoires : ils historiaient le paysage de gestes qui rappelaient ceux des manieurs d'espadons. Autour d'un trou foré pour prendre des anguilles, d'autres, accroupis, guettaient le poisson. Dans le bousin des rives, les joncs morts se teignaient comme du blé mûr, tandis que, cachant quelque oiseleur à l'affût, les arbres verglacés offraient de grands bouquets de gel.

Kobe se sentait heureux au milieu de cette joie : les couleurs s'accentuaient sur le fond nacré et lumineux de la neige et acquéraient de chaudes et profondes richesses. Les verts d'une robe de jeune fille affectaient, sous les dentelles, les tons des scarabées et du bronze. Des jaunes, çà et là, éclataient, métalliques, et le mauve d'un corsage s'aggravait

d'un peu de cendré argentin. Les gris des chapeaux et des pèlerines, au contraire, se violaçaient, plus aériens, comme si des reflets de jasmin eussent joué autour d'eux. Des velours bleus s'aciéraient : leurs plis se parsemaient, aux cassures, d'une poudre diamantine, tandis que les bonnets blancs contractaient, au voisinage de l'hermine pure du ciel, des nuances de soufre. Les rouges flambaient, comme des grenades, s'étalaient comme du sang frais, se fonçaient d'un peu de châtain ; dans les gammes claires, ils effeuillaient des transparences de roses enflammées par l'aurore. Les noirs se bleutaient, comme les ailes des corbeaux, les bruns des barques empruntaient l'opulence chauffée des cuirs anciens, pendant que s'azurait l'ombre des gouvernails sur les rives éblouissantes.

De son bel œil de peintre, Kobe buvait ces rayonnements et ces magies. Songeant à son bonheur de vivre, vigoureux et svelte, il allait, ivre d'espace, relevant sa belle moustache blonde battue par le vent ; il dépassait les traîneaux dorés, les marmots aux glissades, les bourgeois réjouis ; il voyait, sur les digues, fuir les moulins, les peupliers, les fermes lointaines, la tour de Dordrecht, balafrée de neige, et les baraques des marchands de beignets et de bière : là stationnaient les chevaux richement harnachés, dont les pompons allumaient des oranges de pourpre parmi la foire improvisée. Aux alentours, des enfants soufflaient dans des trompes.

Kobe s'exaltait.

Tout à coup, on lui frappa sur l'épaule : le baillif De Blaer !

La moustache en croc, la bouche épanouie, le nez busqué, le baillif, à peine grisonnant en sa

rousseur dorée, se tenait debout sur la glace, pied ferme une main sur la hanche. Il salua le jeune peintre :

— Quel plaisir de vous voir, cher Monsieur Barent !

Depuis un an, ils ne s'étaient rencontrés. Jadis, Kobe, invité par la comtesse de Ravensteen, avait fait une visite à De Blaer. Depuis lors, celui-ci saluait toujours le jeune homme; il lui demandait des renseignements sur la peinture, le complimentait au sujet des succès qu'il remportait. Lui-même était membre honoraire de la chambre de Rhétorique « les Ceps de Vigne ». Aussi Kobe ne fut-il pas étonné de s'entendre dire :

— Il paraît, Monsieur, que vous devenez fameux par toute la Hollande !

Le patineur rougit.

— Allons ! Allons ! Ne soyez pas honteux! continua De Blaer en prenant familièrement Kobe par le bras. Glissez à côté de moi. Je vais vous présenter à ma famille. Les jeunes filles désirent des cavaliers !

La femme du baillif se promenait sur la digue ; c'était une petite personne blonde et dodue, aux narines retroussées. Elle trottinait, quoiqu'un peu empêtrée dans une robe en soie rose-saumon, « à la comodité », exécutée d'après une nouvelle gravure parisienne : les plis, par devant, descendaient jusqu'à terre. Agitant un manchon, bordé de fourrures, elle paraissait fière des cinq bagues glissées pardessus ses gants blancs : toutes pare lles, enchâssées de rubis, ces précieux anneaux, ornant chacun un doigt, se rattachaient par des chaînettes d'or, qui ballottaient.

Plusieurs jeunes filles suivaient la dame, comme

des nymphes autour de Diane. Avec des œillades et des minauderies, elles répondaient aux propos de galantins : ceux-ci portaient de beaux rubans, en papillons, sur leurs épaules, à leurs jarretières. L'un d'eux, pâle, lymphatique à longs cheveux roux, suçait le pommeau de sa canne, assez nigaud, sous la plume verte et lourde, tombant sur son épaule.

— Est-il raide ! insinua une des fillettes. Son costume est doublé de bois ! Vous allez voir !

Malicieuse, elle dit au jocrisse :

— Cousin, mon aiguillette est lâche ! Veuillez donc la serrer ! Voilà mon pied !

Mais le baillif présentait Kobe à sa femme :

— Monsieur Barent ! s'écria-t-elle. Je vous connais, Monsieur ! Mon mari parle de votre talent ! Voici mes nièces ! Voici mes neveux !

Kobe salua.

— Et Gésina ! Ma fille ! Où est Gésina ? reprit Madame De Blaer. Vous ne connaissez pas Gésina, Monsieur Barent ?

— Oh ! si ! Madame !

Il avait aperçu Gésina lors de sa première entrevue avec le baillif, pendant qu'il montrait ses tulipes. Il se rappelait très bien la blondinette : en robe de satin crème avec des lacets à ferrets d'argents, elle était assise sur l'escalier de pierre d'une basse-cour, à côté d'un grand chapeau de jardin, en paille. Un léger panache, en duvet blanc, piqué dans ses cheveux pâles, où se jouait le soleil matinal, elle donnait du lait à son agneau, en une écuelle. Un épagneul roux, couché à ses pieds, se précipita à l'approche de Kobe. L'enfant sourit, ingénue, levant des yeux bleus où se mirait tout le printemps. Elle lança aux visiteurs un bonjour

argentin. Devant elle (Kobe se souvenait de tout !) s'étalait une mare où barbotaient des canards huppés ; des poules accouraient, un dindon faisait la roue et le paon paradait sur un arbre mort, à gauche. Un domestique chauve apporta à Gésina une nichée de poussins : elle croisa ses menottes blanches, comme pour la prière, dans un accès de plaisir attendri.

Il ne savait pourquoi, dans ses songeries, Kobe avait souvent revu la figure de la châtelaine, débonnaire et jolie, sous les envols des pigeons blancs, et chaleureusement fêtée par une cour emplumée et gloussante.

— Où est donc Gésina ? continuait Madame De Blaer, piétinant la neige.

— La voilà ! la voilà !

Elle arriva avec la soudaineté d'une fusée, les joues fouettées par le vent : en un clin d'œil ses patins l'avaient conduite d'une rive à l'autre.

— Oui, me voilà !

Elle courbait un peu les épaules, d'un geste frileux, sous sa mante doublée d'eider, et fourrait les mains en un manchon de grèbe. Sa robe de velours était d'un bleu saphir ; ses talons, se relevant aux envolées sur la glace, faisaient entrevoir l'éclair d'un jupon de satin jaune. O la joie qu'elle apporta, d'un coup ! Secouant autour d'elle toutes les perles de l'hiver, elle était la neige, devenue fillette !

Kobe fut ravi ! Sous le capuchon, du velours saphirien de la robe, et où se jouaient quelques folles mèches d'or, une figure lui souriait, courte, ronde, et toute en blanc lacté : une bouche vive et rouge, avec une impertinente fossette au menton, un nez mignon, des yeux bleus transparents, sous une arcade sourcilière indiquée par un simple reflet

blond: la douceur d'une colombe mêlée à la grâce mutine d'un chat !

— Monsieur Kobe Barent voudrait patiner avec toi, dit le baillif.

Kobe s'inclina profondément, les deux jeunes gens se regardèrent, gênés, balbutiant.

Kobe offrit la main à la belle demoiselle; ils partirent dans l'espace ouvert devant eux.

Bientôt ils furent au milieu du fleuve. Les gens disaient:

— Le couple gracieux ! C'est Monsieur Kobe, le peintre, et Mademoiselle Gésina, la fille du baillif!

Ils allaient très vite; la bise leur fermait la bouche, mais Kobe tremblait un peu en pressant la main, gantée, de sa compagne, dont les doigts se contractaient aux moments de rapidité. Il regardait, à la dérobée, le visage qui s'animait et sur la fraîcheur duquel se réverbérait l'éclat de l'horizon blanc. La boucle d'argent agrafant la mante brillait comme une petite lanterne; coquettement, les pieds, en des souliers de peau de daim, à bouts carrés, coupaient le miroir de Meuse.

Les jeunes gens s'arrêtèrent. Gésina devenait essoufflée ; sa poitrine s'agitait.

— Du repos, Monsieur !

Elle prit dans son manchon un mouchoir à dentelles, se frotta les yeux, rajusta une mèche.

— La bise est méchante ! dit-elle, rieuse, faisant scintiller une rangée de petites dents candides dans l'écrin coralin de ses lèvres.

— Sans la bise, ajouta-t-elle, j'irais toujours, toujours, toujours, jusqu'à ce que je rencontre le printemps ! Seulement, je risquerais fort d'avoir les pieds mouillés, car le printemps est le grand ennemi des patineurs! Il fond la glace!

Kobe, galamment, continua le babillage :

— Peut-être auriez-vous la chance de rencontrer une barque, avec un vieux batelier qui serait enchanteur; il vous ferait suivre les rives pour que vous cueilliez des iris, si vous les aimez !

— Ah ! oui, je les aime !

— N'est-ce pas? On dirait des épées en flamme !

Il y eut un moment de silence.

— Vous êtes peintre, Monsieur, dit Gésina, vous faites des tableaux ! Mon père en possède un, qu'il a acheté à Rotterdam. Il représente saint Nicolas. Oh ! c'est bien ainsi que je me représentais le grand évêque ! Et les jouets ! On se croit tout petit !... C'est un moulin, que vous habitez, Monsieur Barent, n'est-ce pas?

— Ce moulin, là-bas ! répondit Kobe, montrant deux ailes blanches, deux grandes ailes de libellule, transparentes et frémissantes, jaillissant au-dessus d'une digue lointaine.

— Un moulin ! répliqua Gésina. Les moulins sont mes amis. Je les estime, comme de grandes personnes.

— Oui, les moulins vivent, répondit Kobe, ému. Si vous saviez combien mon moulin m'aime ! Je lui ai confié tous mes secrets !

— Il est riche, alors, votre trésorier ! dit la jeune fille en riant. Mais repartons, Monsieur. Donnez-moi la main. Ah ! c'est gai ! cria-t-elle aux premières glissades.

Ils allaient, plus intimes; en patinant, il se regardèrent en un sourire, très confiant.

Bientôt, ils furent près de la famille du baillif.

On y jabotait, on riait. Le long de la berge, une fillette apprenait à patiner : elle criait, apeurée, soutenue par deux jeunes gens, qui prenaient plai-

sir à son émoi et la tenaient à sa taille soyeuse. D'autres se moquaient des gros bourgeois qui culbutaient parmi les ébats bariolés des glisseurs. Madame De Blaer fit héler un manant qui passait au large, à grandes enjambées, une hotte au dos : elle lui acheta des noix, les distribua.

Kobe et Gésina furent reçus par des exclamations de joie.

— Nous vous avons suivis du regard jusque là-bas, dit le baillif.

Kobe fit la connaissance des jeunes gens. Ils étaient vêtus à la dernière mode, portaient les cheveux longs, en perruque, sur les rubans des épaules. Ils avaient des perles au bas de leurs culottes courtes, arrêtées aux genoux sur des bottes dont les larges retroussis avaient l'air de coquilles de cuir; drapés en d'amples manteaux, sous lesquels s'accusaient leurs épées, ils appuyaient sur de hautes cannes à pommeaux de jaspe ou de lapis leur nonchalance frisée de plumes multicolores, qui flambaient sur leurs feutres à larges bords.

Gésina avait attiré le baillif à part.

— Père, invite donc Monsieur Barent à dîner avec nous, dit-elle avec un de ces regards à la fois implorants, moqueurs et impérieux, auxquels ceux de sa maison ne résistaient jamais.

— Il t'amuse bien? demanda de De Blaer.

— Oh! oui! Il ressemble à mon lévrier blanc.

— Soit! Je vais l'inviter.

Kobe accepta, avec un peu de regret, toutefois, car le père Barent aimait, chaque dimanche, à partager le repas de midi avec son fils : il faisait venir de Dordrecht quelque friandise, et souvent priait un vieil ami de venir à sa table : Kobe lui envoya un billet, qu'il confia à un patineur de son village.

— Midi sonnera bientôt, dit Madame De Blaer.

— Ote tes patins, Gésina! ordonna le baillif.

Gésina obéit. Les lacets de ses souliers étaient dénoués : Kobe, suivant un usage galant, plaça son chapeau sous le pied de la jolie fille, pendant qu'elle les renouait.

On s'installa dans les carrosses, qui attendaient au milieu de la cour d'une ferme proche : ils emmenèrent toute la bande, au trot des chevaux dont tintinnabulaient les clochettes.

Kobe était assis à côté de Gésina, qui lui disait le nom des métairies voisines et lui expliquait les qualités des invités de son père.

On traversait des campagnes givrées; des irisations montaient du sol, en moissons aériennes, comme les spectres solaires des fleurs mortes; les villages, au loin, somnolaient, engourdis; Gésina poussait des cris de joie à leur aspect.

Les carrosses s'arrêtèrent devant un beau château : les trois tourelles en pointe piquaient le ciel d'azur, et la neige, mêlée au soleil, semblait le vêtir d'or. La façade, avec ses nombreuses fenêtres, regardait hardiment l'espace rayonnant

Des valets accoururent, les chiens aboyaient.

La belle journée!

On escalada le perron.

La grande porte en chêne s'ouvrait : le vestibule, en ce beau jour d'hiver, accueillit les invités par un salut fastueux et lucide. La grande horloge, surmontée d'un Temps symbolique, jetait un tic-tac argentin aux marbres roses et noirs, et aux moulures qui couraient le long des murailles. Une fine odeur d'orange et de gibier s'insinuait à travers le castel, subtilement, comme une goutte de citron dans une huître de Zélande.

Les manteaux furent ôtés des épaules. Kobe admira le riche éclat que prirent les robes de soie jaune ou crème, les habits pourpres, à galon d'argent, dans l'intérieur seigneurial, sous la rampe brune de l'escalier qui décrivait, en sa montée, une courbe solennelle.

— Je suis bien heureuse de vous recevoir, disait Madame de Blaer au peintre.

Grassouillette, elle levait les bras, d'un geste légèrement empoté : son petit ventre saillit sous le satin de la jupe qu'avait raccourcie la cambrure exagérée de son buste replet de femme mûre. Madame De Blaer avait peine à atteindre sa cape, qu'elle retira, non sans détériorer les « bouffons » de sa chevelure.

— A mon secours! Gésina! Me voici toute ébouriffée! dit-elle.

— Voilà, maman!

De sa main mignonne, la jeune fille tapota les cheveux, repiqua le peigne d'aplomb ; sur son doigt fuselé elle roula une boucle folle, qui reprit sa place près de l'oreille, qu'elle avait laissée nue.

— Mère, regardez-vous!

Gésina présentait un petit miroir.

— C'est-il bien? Champagne, le coiffeur des dames de la Cour de France, n'aurait pas fait mieux! Maintenant, un baiser!... C'est le prix qu'il prend aux plus jolies!

— Gésina!

— Marraine le racontait au chevalier de Lysvert, l'an passé, quand nous étions à Scheveningue!

Le baillif se prit à rire : il avait l'habitude de se moquer de ses concitoyens, qui adoptaient les usages du Louvre.

— Le dîner est prêt, vint dire un laquais.

La table était dressée dans la grande salle du château. Aux murs, des portraits pendaient dans les cadres d'ébène : ils figuraient des gentilshommes dont les écharpes étaient ornées, sur les cuirasses, de broderies embouties de palmes et de glaives. Sur la nappe damassée s'alignaient des surtouts pleins de pommes et de poires, des pots de faïence avec des pruneaux noirs, des pâtés de gibier surmontés d'un faisan empaillé.

Par les fenêtres, on découvrait les étangs, avec les petites cabanes dressées sur un îlot.

— Aujourd'hui, vraiment, grâce à la neige, des demeures de cygne, fit observer un bel esprit.

Au fond du paysage, s'ouvraient des trouées dans un grand parc hivernal, de sel et de cristaux : puis s'étendait la plaine, comme un brasier de lys. Le ciel, au-dessus, n'était qu'un amoncellement de saphirs écrasés.

Avec cérémonie, on s'installa devant les couverts : ils brillaient plus fort, de même que les tapisseries en cuir de Cordoue et les girandoles, à cause des reflets de la nature nuptiale, qui éclatait aux vitres.

Le repas fut délicatement servi. Louis De Blaer était un gourmet. Il savait, au juste, ce qu'il faut mettre de thym et de liqueur dans les venaisons, et devinait quelle espèce de vin réclame chaque plat. Il se plaisait à surveiller lui-même la cuisine, les jours où il conviait des amis.

La compagnie se montra élégante et lettrée. Des mots fins, des compliments, des propos de belle humeur couraient sur la nappe, entre les verres à forme de liserons, les brocs et les salières d'argent.

— Nous aimons la jeunesse, disait Madame De Blaer à Kobe. Nous voudrions voir toujours notre maison remplie de frimousses roses et de musique, notre

parc animé par des jeux de raquette, de main chaude et de cache-cache sous les arbres!

De l'autre côté de la table, un jeune élégant, qui se donnait des airs de coureur de ruelles, dissertait sur les nouveaux plaisirs de Terpsichore :

— La Sarabande? Richelieu la dansa en pantalon vert, avec des sonnettes d'argent à ses jarretières, et ce, devant la reine Anne d'Autriche. Mais aujourd'hui, les gens de beau procédé dansent, en France, le branle, le poitou, le montivandé ou la courante!

Kobe était assis encore à côté de Gésina. Elle le fit parler de peinture et des artistes en renom. Elle raconta qu'elle dessinait dans des albums, croquant son père, ses cousins, ses amies, et même des scènes de salon et de conversation. Elle avait essayé, un jour, de peindre un goûter de fillettes dans un pré. Gésina parlait avec modestie, et enchantait Kobe par sa douceur.

Comme Madame De Blaer souhaitait une prochaine naissance de bourgeons, elle interrompit :

— Mère! Mère! Tu parles du printemps! Prends garde! Tu vas enrhumer avril rien qu'en l'évoquant. Et je ne le veux pas, tu sais! Oh! Monsieur Barent, je dirai à père de vous demander un tableau représentant mon verger fleuri! Je le placerai dans ma chambre et, l'hiver, je me promènerai sous des pommiers tout blancs de pétales!

— Je veux bien, dit le baillif en badinant. Mais Monsieur Barent ne fera ce tableau que le jour où tu pourras poser sous les arbres en ton costume de fiancée!

La fillette rougit.

Kobe se mordit les lèvres :

— Gésina est-elle promise?

De Blaer riait dans sa barbe. Animées par son

propos, les jeunes filles discutaient le cadre qu'elles choisiraient pour fixer à jamais leur image, au temps des accordailles.

Beaucoup trouvaient qu'il serait de bon goût de poser dans la grande salle d'un château, en prenant pour fond de riches tapisseries.

— Les femmes blondes s'y détacheraient joliment en des costumes de fête!

Kobe fut d'avis qu'il fallait se faire portraicturer dans son milieu favori : l'œuvre, complète, parle du visage et de l'âme.

Après le dessert, lorsque De Blaer eut bu à la santé des convives, dans sa coupe d'argent, qu'avait orfévrée Lutma, la société envahit les boudoirs et les salons. Et Gésina fut priée de chanter.

Elle refusa d'abord; puis, sans gêne, s'assit au clavecin. Là, l'enfant réfléchit, levant son front pensif sous des cheveux finement crêpés aux tempes; elle prit un chansonnier, relié par Magnus, avec la tranche dorée, ciselée et ornée de miniatures à la gouache; puis elle demanda:

— Sur quel air dois-je chanter?

— Un air français, répondit sa mère.

— Lequel? La *Boisvinette?* Le *Petit Sot de Bordeaux?*

— Chante-nous une mélodie sur la *Mostarde nouvelle*, la dernière arrivée de Paris! s'écria un gamin espiègle.

— Non, dit Madame De Blaer. Je préfère la *Belle Iris*.

— Soit! répliqua Gésina.

Ses doigts fuselés caressaient déjà le clavier, arpégeaient des accords voilés, et un peu métalliques. La voix s'éleva, d'abord hésitante; puis elle s'enfla, ouvrit ses ailes, plana sur la mélodie : arrivée dans

les hauteurs des gammes, elle descendit, avec une légèreté d'hirondelle, vers des régions plus graves. La musique était à la fois sentimentale et dansante : les invités s'empressaient pour entendre. Un murmure de compliments accueillit la dernière phrase : tombant de la bouche de Gésina, elle fit songer Kobe, charmé, à un bouquet composé de sons en guise de fleurs. Il applaudit, et la musicienne sourit.

Vers quatre heures, Kobe se retira, promettant de retourner au château, où chacun avait parlé du tableau de saint Nicolas. Il prit le chemin de sa demeure.

Le chant de Gésina vibrait encore à ses oreilles et faisait défaillir son cœur. Jamais il ne s'était senti plus heureux. La fillette avait ouvert ses albums, pleins de croquis révélant une observation spirituelle, un peu moqueuse, et une main habile à se servir de la sanguine et de la pointe d'argent. Elle avait écouté les conseils de Kobe en le contemplant en face, les yeux larges ouverts. L'artiste songeait à ce regard, en marchant, à travers la neige, au milieu des villages qui s'endormaient sous l'aile d'or du couchant.

Arrivé au moulin, il raconta son aventure au vieux Barent, qui l'écouta sans rien dire en allumant la lampe : il hochait son front ridé, content au fond de lui-même, et prévoyait déjà, avec cette sorte de prescience que possèdent les vieillards, un changement prochain dans la vie de son fils.

— Alors, elle est bonne, cette demoiselle Gésina? dit-il seulement.

— Bonne! s'écria Kobe. Ah! si tu la voyais!

— Je la verrai, sans doute, Kobe, je la verrai!

Le soir, Kobe s'endormit fort tard, se répétant :

— Pourquoi ai-je tant songé à cette fillette qui offrait jadis, dans une écuelle, du lait à un agneau?

Quelque temps après, il fut encore invité chez le baillif.

— Il paraît qu'on tient à toi, là-bas! dit Balthazar.

Kobe s'attifa avec coquetterie. Il avait acheté, depuis le jour du patinage, de jolis rubans, des dentelles pour sa chemise, des souliers à la dernière mode.

Il se rendit au château.

Des amies et des cousins de Gésina s'y trouvaient. Le peintre fut gaiement accueilli par la fillette, escortée de sa mère. Le repas, comme le précédent, s'anima, plein d'entrain. Louis De Blaer était heureux : il venait d'acheter des oignons de tulipe à des prix favorables.

— Et dire que Monsieur Van Roytema, d'Amsterdam, a payé trente mille florins, trois oignons de *Semper Augustus*, et vingt-cinq mille florins un seul, du *Vice-Roi!*

Pendant le dîner, des chasseurs passèrent, au fond du parc, dans la plaine de neige. Leurs casaques bariolées faisaient chanter leurs vermillons, leurs roux dorés, leurs verts pomme, variés de jaunes, sur le linceul blanc de la terre; avec l'éclat des trompes, l'allure désordonnée des cavaliers, et les chevaux cabrés au milieu des meutes, ils donnaient au cortège un air de carnaval.

— A Fontainebleau, il est de bon ton de s'habiller de rouge pour la chasse, fit observer quelque jeune convive, d'un air pincé.

— Nous sommes à Dordrecht! répondit De Blaer. Et puis, la variété des couleurs est pittoresque, n'est-ce pas, Monsieur Kobe?

Après le repas, on s'installa au salon, pour jouer à la main chaude et poser des charades et des devinettes. C'était simple prétexte à de légères privautés que toléraient les mœurs. A table, déjà, chacun avait courtisé un peu sa voisine : des moustaches naissantes se penchaient assez près de joues caressées par le reflet de mèches frivoles et de pendants d'oreilles. Une familiarité tendre régnait parmi les convives : aux jeux, on donnait des « gages », et l'on s'arrangeait de façon à ce que les demoiselles fussent obligées, pour les reprendre, d'embrasser les garçons. Madame De Blaer présidait, en riant, à ces galants enfantillages.

Le hasard (qui est souvent l'allié de Cupidon, déclara le jeune précieux) fit que Gésina déposa un baiser sur la joue droite de Kobe.

Elle s'avança vers lui, un peu honteuse, hésitante comme une jeune nymphe qui va plonger son pied dans l'eau, et redoute à la fois le frisson du froid et le regard de l'indiscret embusqué derrière les ramées. Les amies, en battant des mains, criaient:

— Allons! Allons! C'est pour le flacon à parfum donné en gage!

Alors, elle s'enhardit, posa la bouche près de l'oreille du peintre et s'enfuit à sa place, si bouleversée qu'elle faillit s'asseoir à côté de sa chaise. Kobe conserva longtemps la sensation de ces lèvres vierges sur sa peau : il regarda même le soir, dans un miroir, à la lueur d'une chandelle, si la trace n'en était pas visible, tant l'impression avait été délicieuse et profonde.

VI

Le printemps revint.

Il n'opéra pas sur Gésina son miracle habituel de

joie. Les cerisiers fleurirent, en feu rosé dans l'or fluide des matins, sans que l'espoir de leurs fruits amenât des rougeurs gourmandes sur les lèvres, un peu pâles, de la jeune fille. Les tulipes, ces reines de son jardin, que, toute petite, elle avait appris à connaître par leurs noms, entr'ouvrirent leurs calices : elle n'étendit pas la main pour les cueillir. Elle oubliait, à son lever, de jeter du grain à ses pigeons blancs.

— Je ne sais ce qu'a notre fille, disait Madame de Blaer. Son tulipier n'est pas encore garni! Les autres années elle était si impatiente qu'elle coupait les boutons avant qu'ils fussent ouverts ! Elle ne sort plus de sa chambre! Mauvaise habitude, à son âge ! Je l'ai surprise pleurant devant le tableau de saint Nicolas. Elle m'a dit qu'elle était dans ses jours de mélancolie ! Ses jours de mélancolie ! Je vous demande où elle a trouvé cette mode nouvelle!

— Écoute, Louis, reprit la dame en se penchant vers son mari, je crois utile de faire appeler le docteur Moïbus. J'ai donné, ce matin, à Gésina, une infusion de gentiane; malgré cela, elle n'a pas touché à l'aile de poulet qu'on lui a servie, ce midi. C'est à peine si elle a trempé une mouillette dans l'œuf de sa poule, la huppée !

Le baillif secoua la tête; il dit que le médecin viendrait le lendemain.

— Mais Gésina n'est pas bien malade, ajouta-t-il.

Il sortit; sa fille, le voyant passer sous ses fenêtres, lui jeta un bonjour câlin et retomba dans sa méditation, fixant les yeux sur les ailes arachnéennes d'un moulin à vent, qui apparaissaient et disparaissaient.

Le jour suivant, l'aube pâlit la lueur de la veilleuse

en faïence qui, mettant à côté des sommeils de Gésina un astre voilé, la protégeait contre les terreurs des réveils nocturnes. Katje, l'ancienne nourrice de la demoiselle, devenue sa chambrière, fit glisser les rideaux de damas bleu clair, à envers de satin blanc, qui faisaient du lit de la jeune fille une chapelle d'idole, plutôt qu'un lit de repos.

Gésina apparut : sa blondeur était frôlée par les reflets satinés de la chambre virginale.

Elle sommeillait; mais dans le sourire des lèvres et le froncement des cils d'or, s'annonçait déjà le réveil.

Elle leva ses paupières.

— Bonjour, Katje !

— Bonjour, Mademoiselle Gésina!

— Il fait beau, Katje ?

— Un temps de paradis, Mademoiselle !

— Donne-moi ma robe, Katje, que je me lève !

— Pas aujourd'hui, Mademoiselle, répondit la domestique.

Elle expliqua que le docteur Moïbus allait venir. Gésina devait l'attendre au lit ; la vieille réparait le désordre neigeux des draps, plongeait ses bras nus sous les couvertures.

— Oh! c'est chagrinant! disait l'enfant. J'avais envie de me promener ce matin sur les digues de Meuse. Et me voilà retenue ! Mais je n'ai rien, Katje, je n'ai rien !

— Que voulez-vous, Mademoiselle? C'est Monsieur le baillif qui le veut. Mais demain, nous ferons un grand tour !

— Au bord du fleuve, n'est-ce pas, Katje ?

Elle rajusta pudiquement sa toilette de nuit, rejeta en arrière la dentelle de sa coiffure : charmante dans les blancheurs douillettes de son lit

d'enfant, qui semblait avoir gardé le moelleux d'un berceau.

Katje recula sans bruit la chaise de cuir à clous dorés, sur laquelle reposait un vase de nuit en argent, armorié; puis elle mit, sur la table, couverte d'un tapis de Smyrne, une carafe en cristal. Elle fermá la Bible, restée ouverte.

— Est-il bien nécessaire que le docteur vienne ? demanda encore Gésina.

— Mais oui, ma biche vénérée, répondit la vieille. Vos parents le veulent absolument. Ils sont inquiets. Et, d'ailleurs, le voici !

Deux roquets, sur le palier, poussaient des cris aigus.

Katje sourit : le médecin entra, suivi des chiens, qui voulaient le happer aux mollets. Il fit une courbette, se redressa, solennel et comique.

— La science accourt dès que la beauté l'appelle ! dit-il d'un ton grave.

De son long manteau noir émergeait, sarcastique, une figure à barbe grise et pointue, posée sur les plis fripés d'une collerette de toile blanche, et coiffée d'un haut chapeau, roussi par les ave ses. Les bas du savant, mal serrés aux genoux, se plissaient sur ses mollets maigres.

Moïbus, d'abord inquiet (car il aimait Gésina, qu'il avait mise au monde), prit un air malicieux, dès qu'il eut tâté le pouls à la malade.

— Montrez la langue! ordonna-t-il.

Gésina, entre ses dents de perle, glissa une petite langue rose de chatte gourmande.

— Mais elle est pure et fraîche comme l'aurore ! s'écria le docteur.

— Cependant, Mademoiselle a des tristesses et des vapeurs, répondait Katje.

— Je vais guérir cela tout de suite ! dit le médecin. J'ai dans ma poche le rayon de soleil qui dissipera les brumes.

Son œil pétilla de joie.

— Nous allons revenir, dit-il.

Il sortit, faisant signe à Katje de le suivre.

Il revint bientôt, caressant son nez busqué et sa barbiche. Hochant la tête, il regarda la fillette : d'une manière un peu dolente, elle appuyait son visage sur l'oreiller et se donnait l'air d'avoir la fièvre.

— Oui, mignonne, je vais vous guérir ! Vous pourrez sauter à la corde, dès cet après-midi, si cela vous convient !

— Mais je n'ai rien, Monsieur Moïbus ! s'exclama la malade, qui se dressa sur son séant, inquiète du remède qu'on allait lui servir.

— Oh ! Si ! Vous souffrez d'une chose que je sais !

La fillette rougit.

Moïbus se disait :

— Ce que l'amour vient vite aux filles ! Ah ! Katje est fine et devine juste ! La petite sournoise ! Je vais lui jouer un tour de ma façon ! Elle sera guérie de ses vapeurs ! En même temps nous dirons un petit mot qui lui rassure le cœur et ramène la gaieté envolée.

Katje réapparut, avec un vase de cuisine, plein d'eau tiède, et un pot de miel.

— C'est pour moi, tout cela ! s'écria Gésina.

— Oui, Mademoiselle ! répondit le médecin en saluant.

Katje prit trois cuillerées de miel. Elle prépara une mixture, la remua doucement. Pour faire rire Gésina, qu'elle voyait très honteuse devant ces

apprêts, elle plongea le doigt dans le vase de cuivre, le suça et dit :

— C'est dommage tout de même d'avaler par en dessous une sauce si délicieuse!

Pendant ces préparatifs, le médecin alla lestement rassurer le baillif et sa femme.

— Le printemps! Le printemps! Le printemps! dit-il.

Il montrait, au dehors, les fleurs qui, elles aussi, étaient pâles et un peu embrumées.

Quand il rentra dans la chambre de Gésina, il déposa ses gants crasseux dans son chapeau ; puis, après s'être frotté les mains, il les fit disparaître dans ses vastes poches : de l'une de celles-ci, il retira ses lunettes, de l'autre, une seringue d'argent.

— Voilà Monsieur Moïbus armé! dit Katje.

— Non, je ne veux pas! s'écria Gésina.

— Mais ce n'est rien, Mademoiselle! C'est moins que la piqûre d'un cousin, dit le docteur.

Il plongea l'instrument pointu et brillant dans la mixture préparée, et en tira le piston. On entendit une sorte d'avalement prolongé. Tout était prêt.

La pauvre Gésina ne voyait plus rien : elle avait tourné le visage vers la ruelle du lit, tremblante. A ce moment, elle eût volontiers grimpé sur le peuplier le plus élevé du parc, pour prouver sa parfaite santé.

Mais Katje, s'étant approchée du lit, se retira : dans un cadre de linge fin apparurent les plus belles roses de chair que Moïbus eût jamais regardées en face.

Aussi dit-il, du ton rassurant d'un père en admiration devant son œuvre :

— Mademoiselle Gésina, vous avez profité joli-

ment depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir pour la première fois !

Prestement, avec l'habileté d'un arquebusier qui ne rate jamais le milieu de la cible, il avait introduit le clystère entre les appétissantes joues d'ange qui se présentaient à lui. L'opérée jeta un cri et Katje rabattit les draps, pudiquement, en disant :

— Mon mari, qui était grand buveur, n'englou tissait pas plus vite un verre de bière !

— Oh ! Katje ! s'exclama Moïbus, d'un air scandalisé.

Puis il ajouta :

— Ceci chassera les vapeurs. Quant à l'autre mal, plus profond, que je devine, j'en parlerai au baillif. Et cela ira !

Gésina savait ce que signifiaient ces paroles ; elles lui causèrent un grand plaisir : mais elle enfonça de plus en plus sa figure dans l'édredon.

— Au revoir, Mademoiselle ! dit Moïbus.

Alors Gésina regarda doucement le docteur : le teint de la fillette déjà s'éclaircissait, car elle était heureuse de voir son secret accueilli avec tant d'indulgence par ces deux braves gens, qui l'aimaient.

— Au revoir, docteur !

Moïbus partit. En faisant un dernier signe d'adieu, il trébucha sur les roquets, qui se flairaient sous la queue, près de la porte, et qui se prirent à hurler.

VII

Quelques jours plus tard, Kobe et Gésina se promenaient seuls, dans le labyrinthe du parc.

Le soleil frissonnait le long des murailles de buis : circulaires, elles traçaient de trompeuses allées, qui aboutissaient, au centre, à un kiosque où

l'on trouvait le buste de Messaline, en marbre. Les premiers papillons voletaient parmi les détours du dédale. Au-dessus des haies rondes, quelques fusains bourgeonnaient, en vert tendre. Le ciel élevait un dôme léger, lavé par les récentes averses. Il faisait clair comme au fond d'une pierre précieuse.

— La route d'émeraude! dit Kobe.

Et il pensa que c'était la route aux couleurs d'espérance, pavoisée de lumière, qu'il avait prise, onze ans plus tôt, en partant pour l'atelier de Bonus : jadis, le moulin la lui indiquait, à chaque aube, du bout de son aile : aujourd'hui le chemin transparent conduisait l'artiste à cette fillette si blanche et si rose qu'elle semblait exhaler les rayons du jour.

— Nous allons nous perdre dans le labyrinthe, Monsieur Kobe!

Gésina s'avançait, légère et douce : sa grande collerette en dentelle, sa robe jaune à broderie d'argent, sa nuque blonde, sa gorge avivée, ses narines frémissantes : tout était soleil : la verdure pâlissait autour de ses pas.

Ils marchèrent un peu, sans rien dire. Kobe se laissait ensorceler par l'épanouissement de cette enfant, qui se faisait femme. Il eut la sensation qu'un grand bouquet de roses brûlait, sans fumée, à ses côtés, tant la vie et la jeunesse s'émanaient de sa compagne, tant le parfum de cette adolescence féminine le grisait! Car Gésina personnifiait tout le printemps : elle en possédait la fraîcheur, la grâce, la blancheur, et le charme enivrant. Elle devenait une petite souveraine des prés candides, des jardins et du fleuve, une reine savoureuse de ce pays, aimé de Kobe, et dont elle incarnait en une

précieuse splendeur, la blondeur des lumières, dans ses cheveux et ses gestes, et les azurs profonds, dans ses yeux.

Kobe sentit son cœur défaillir. Les frous-frous soyeux de la robe de Gésina suscitaient des frissons au fond de sa poitrine. L'amour, qui, pendant tout l'hiver, avait couvé en lui, s'éveillait aux premiers rayons de mai, lui donnait le vertige. Tout son être était ébloui, exultait, vibrait. Sa vue se troubla; poussé par une force secrète, il murmura, d'une voix étranglée :

— Mademoiselle Gésina, j'ai une chose grave à vous dire!

Il s'était arrêté, ôtant machinalement son chapeau, dont la plume orangée frôla le gravier de la sente.

— Mademoiselle Gésina?

— Oh! Monsieur! s'écria la demoiselle, effarouchée par l'accent de l'aveu et tremblant à la manifestation de cet amour qu'elle avait deviné depuis plusieurs mois, et qui la ravissait, sans qu'elle sût pourquoi. Oh! Monsieur! Partons vers l'étang! Voir les cygnes! Ils accoureront à grands coups d'ailes, en faisant des vagues sur l'eau!

Au fond, elle avait envie de bondir de joie. Elle se pressa, troussant sa robe, pour trotter à l'aise. Ses joues devenaient rouges; sa main frôlait au passage les feuilles luisantes des buis.

Kobe suivait, éperdu, murmurant encore :

— Mademoiselle Gésina!

Il serrait son feutre sur son gilet, un peu maladroit, embarrassé. Les jeunes gens, quittant le labyrinthe, parvinrent aux prairies.

— Il neige des fleurs! dit Gésina. Voyez!

Un léger vent secouait les grands poiriers en bois

noir et rugueux que l'hiver avait somptueusement vêtus du velours de ses mousses, et qu'avril pomponnait de bouquets virginaux. Leurs grandes branches, hier sinistrement tordues, semblaient, ainsi parées, secouer toutes les fleurs de la vie sur les deux jeunes têtes blondes qui passaient, un peu folles. Le verger célébrait le mystère des sèves. Les abeilles, inconscientes messagères d'amour, portaient le pollen fécondant au cœur des calices entr'ouverts, en même temps que leur susurrement psalmodiait la messe nuptiale, à laquelle répondaient les oiseaux chanteurs.

— Cela sent bon, dit Gésina, passant sous les pommiers qui arrondissaient des boutons roses dont beaucoup s'épanouissaient déjà.

La nature prolongeait sa jeunesse, en changeant de toilette chaque matin. Les pruniers, seuls, étaient fanés : ces risque-tout avaient laissé choir leur collerette dans le frisson d'une gelée tardive : de leur mousseline de Pâques restaient quelques étamines tremblant, parmi le timide feuillage, comme des antennes d'insectes morts.

Les amoureux se dirigeaient du côté de l'étang. Mais, au coin d'une allée, la métairie les arrêta.

— Ah ! s'écria Gésina, agitée et étourdie, voilà ma vache blanche ! Quand mon père me l'a donnée, elle n'était pas plus haute qu'une chèvre ; moi pas plus haute que cela !

Gésina avait levé la main à hauteur de sa poitrine.

Attachée au tronc lisse d'un grand cerisier dont les fleurs transparentes se balançaient au bout de longs pédoncules verts, la vache broutait l'herbe ; une servante, assise sur un escabeau de bois, la trayait.

A l'approche de Gésina, la bête releva les cornes

en meuglant, sans se soucier de la main qui caressait son pis d'un mouvement rythmique. A chaque pression, les jets du lait cinglaient le cuivre du seau, avec un bruit d'essaim qui cherche une ruche.

— Bonjour, Gertruit! s'écria Gésina.

— Bonjour, Mademoiselle! répondit la servante.

Gésina flatta, du bout des doigts, le col de la vache. Puis elle s'esquiva et reparut avec deux tasses en porcelaine de Delft. Gertruit se leva, prit dans ses mains rougies le seau de cuivre étincelant : il illumina sa mine de paysanne comme l'eût fait une lanterne; doucement, elle emplit les fins bols, qui devinrent opaques jusqu'au bord.

— A votre santé, Monsieur Kobe!

— A votre beauté, Mademoiselle!

Kobe et Gésina burent d'un coup : la demoiselle ramena du bout de sa langue rose un pétale tombé dans le lait :

— J'aime les poires plus mûres!

Au fond, malgré ces ébats folâtres, les deux échappés du labyrinthe devenaient très inquiets. Gésina se demandait si Kobe allait encore parler de cette chose qu'elle redoutait et désirait à la fois. Le peintre se disait : « Retrouverai-je le courage de lui déclarer mon amour? »

Mais le printemps vint à son aide. Sous les pommiers brillaient des fleurs.

— Des renoncules! s'écria Gésina. Monsieur Kobe, cueillez-m'en un bouquet, je vous prie!

Elle disait cela pour se donner une contenance.

Gravement, le jeune homme répondit :

— Volontiers, Mademoiselle!

Il se pencha vers le gazon :

— Mais ce que je voudrais vous offrir, Mademoi-

selle Gésina, c'est un bouquet de fleurs de romarin!

C'était, en Hollande, la fleur des fiancés. La fillette connaissait le symbole. Elle rougit très fort:

— Vous êtes bien galant, Monsieur Kobe! répondit-elle.

Son accent ému trahissait une joie profonde, qui se manifesta malgré elle.

Puis, ils n'osèrent plus se regarder. Lentement ils gagnaient l'étang, tout bleu, où les cygnes promenaient comme des vases de lumière, au col sublime. A l'entour, des tilleuls, des bouleaux, des saules ouvraient le feu vert de leurs branches.

Tout devenait sourire et fête.

Ce que Kobe n'osait dire, une fleur l'avait exprimé pour lui. L'aveu était fait. Le cœur de l'amoureux triomphait dans la nature claire, dans les noces liliales des arbres, dans l'étincellement de l'espace. Son bonheur, une alouette le chantait, les cygnes le portaient entre leurs ailes, les feuilles se le confiaient dans leur frisselis. Une autre vie entrait en lui, pure, séraphique, rayonnante comme l'ardent éclat d'un tourbillon d'anges. Prodige! De simples paroles, prononcées par une fillette à la voix timide, enlevaient Kobe, le subtilisaient, l'enthousiasmaient. Jamais la lumière de sa terre natale ne lui avait paru plus onctueuse, plus saphirienne, plus palpitante de ces grands frissons qui forment la respiration des nues. Jamais il n'avait senti les frondaisons aussi débordantes de sève, les oiseaux aussi musiciens, l'éther aussi grouillant de murmures. Jamais son pays ne s'était levé en un pareil chant vers le ciel.

— Eh bien! Eh bien! On vous cherchait! D'où venez-vous?

C'était Madame De Blaer.

— Nous allons faire une partie de barque, continua-t-elle. Et à midi nous mangerons sur l'eau. Cela vous plaît-il, Monsieur Kobe?

— Oui, Madame! répondit Kobe, distrait.

Il écoutait, au loin, des harpes invisibles et son esprit n'osait redescendre sur terre.

Quelques jours plus tard, Kobe parla de son amour au baillif, qui prit un air grave et se réserva plusieurs jours de réflexion. Il consulta sa fille. Gésina, à la demande en mariage, baissa les paupières et répondit simplement :

— Oui!

Et elle partit, laissant son père, qui riait; mais sa mère dit :

— C'est dommage que Monsieur Kobe ne possède ni titre, ni fortune! Avons-nous sagement agi en l'attirant? Il me plaît, certes! Il est brave et bon. Mais le mariage est chose sérieuse!

— O femme! répondit la baillif, nous nous sommes toujours promis que le cœur de Gésina, dès qu'il sortirait de sa poitrine, serait aussi libre que l'oisillon qui s'échappe du nid. Eh! les petits pinsons, qui prennent leur volée, savent d'instinct quelle branche ils doivent choisir pour recevoir toute la chaleur de la nature. Gésina est de bonne souche; nul grain de folie dans ses veines! Elle est plus réfléchie qu'on ne le pense. Laissons-la faire! Kobe a beaucoup de talent et de bonnes mœurs. Le père Barent est renommé pour sa probité. A défaut de fortune et de titres, Kobe apporte des qualités qui ne se fondent pas, comme l'or, au feu des calamités, et qui ne rendent pas orgueilleux, comme les quartiers de noblesse!

Ainsi fut discuté le mariage de Kobe.

Le baillif alla lui-même porter la bonne nouvelle chez Barent. Il partit à pied, par une belle matinée, le long de la Meuse. Appuyé sur une canne, il s'arrêtait pour voir passer les flibots, et il chantonnait sur la berge, car son âme était en fête.

De son côté, Kobe avait avoué son amour au vieux Barent, racontant l'accueil qu'il recevait auprès de Gésina, sa démarche chez le baillif.

— Cela ira! Cela ira! disait le vieillard. Voilà trois fois que des cigognes passent au-dessus de notre toit!

Néanmoins son fils n'était pas rassuré. Il errait dans la maison, à travers le jardin, au bord de l'eau. Tout lui parlait de Gésina : le bleu du ciel, la coquetterie des ailes du moulin, le gazouillis d'une hirondelle revenue, les fleurs jaunes des faux-ébéniers qui s'ouvraient par grappes, comme les pendants d'oreilles en or, les marronniers, dont les thyrses roses et nobles faisaient songer aux ramages de belles soies pompeuses. Anxieux, Kobe tremblait quand un oiseau prenait l'essor dans un bocage; lorsqu'il s'asseyait au bord de l'eau, un sourire blond planait à côté des premières libellules, fuyait parmi les moirures de l'onde.

— Tu devras bientôt quitter le moulin, Kobe, disait le meunier. Tu ne peux faire une meunière d'une fillette couverte de joyaux! Mais je n'ai plus de crainte! Tu n'emporteras pas, cette fois, le meilleur oreiller de mes sommeils!

— Attendons! Attendons! répondait Kobe. Rien n'est encore accompli! Les chimères sont de beaux oiseaux. Mais, la plupart du temps, elles n'ont pas plus de plumes, de force et de sang que les cerfs-

volants qui, la ficelle cassée, tombent au fond des étangs!

Et il rêvait, triste. Aussi fut-il ébloui comme par un éclair, quand il aperçut, à travers la fenêtre, De Blaer, arrivant avec un sourire sous la moustache. Kobe était sauvé. Le ciel allait entrer chez lui! A cet instant, il crut entendre de la musique dans les vieux ormes, où il grimpait, enfant; il lui sembla qu'il pleuvait des fleurs de romarins et d'orangers; il se cramponna, pour ne pas tomber, au coin d'une table.

Les fiançailles furent bientôt publiées. Frantz Bonus, qui avait été, depuis longtemps, invité par Barent, vint à Vrydam. Il avait vieilli; son nez rougissait; quand il levait un verre, sa main tremblait un peu. Cependant il parlait toujours haut, et se vantait de sa durable verdeur.

— Te voilà célèbre, Kobe, dit-il; tu vois comme on se forme à l'atelier de Frantz Bonus! Il n'est qu'un maître pareil dans toute la Hollande!

La comtesse de Ravesteen arriva, en berline, pour les fiançailles de sa filleule.

— Ma chère, dit-elle à Madame De Blaer, vous donnez votre fille à ce freluquet! Vous n'y songez donc pas! C'est un prince qu'il fallait à ma filleule!

Puis, prenant à part le baillif, elle lui dit, en jouant nerveusement avec la poire à parfum, suspendue, sur sa poitrine, à un « demi-ceint » de perles :

— C'est un heureux temps pour les croquants qui voient leurs fils épouser nos filles. Quand j'étais jeune (et il n'y a pas si longtemps que je ne m'en souvienne!), nous étions pestes et galantes! Mais nous mettions un peu d'espagnol vermillon sur

nos joues pour nous garder de ces rougeurs de petite fille, qui mènent à de sots mariages! Ah! S'il nous arrivait de friponner, c'était sous nos voiles, et avec des gens de bel air et doux-flairant!

— Mais, dit le baillif goguenard, c'est vous, chère cousine, qui avez fait ce mariage!

La vieille tressauta.

— Certes, continua De Blaer. N'avez-vous pas envoyé ici Monsieur Kobe?

— Ah! oui! Votre futur gendre broyait alors les couleurs de mon portrait, pour Frantz Bonus!

Kobe, en ce moment, entrait avec Gésina. Il vint saluer la comtesse, qui affecta de le complimenter sur sa bonne mine. Puis elle ajouta d'un air pincé :

— Vraiment, Monsieur Barent, on dirait que vous êtes de la bonne compagnie. On assure, d'ailleurs, que vous avez beaucoup de talent. Cela peut rapprocher les distances.

Puis elle dit à Bonus :

— Le portrait que vous fîtes de moi, Monsieur, commence seulement à devenir ressemblant, à ce qu'on dit. Il y a onze ans qu'il est peint! Vraiment vous ne mêlez pas d'eau de Jouvence à vos couleurs!

— Au contraire, c'est que vous rajeunissez chaque jour, Madame, répondit le peintre. Et dans notre art, l'huile par son éclat rajeunit aussi les modèles. Voilà qui explique l'opinion de vos amis!

Au fond, il envoyait la vieille à tous les diables de Jérôme Bosch, et se sentait pris de l'envie de réclamer les écus qu'elle avait retenus jadis.

Un jour, on se rendit au moulin du père Barent. La comtesse de Ravesteen se dit malade, pour ne

pas être de la visite. Ce fut gai et tendre. Gésina embrassa cordialement son beau-père. Elle s'amusait du tic-tac du moulin; avisant la Bible, elle voulut en voir les gravures.

Balthazar ouvrit le gros livre, très ému :

— C'est lui qui a révélé à Kobe sa vocation, dit-il ; c'est lui qui m'a éclairé quand je doutais de l'avenir de mon fils. Ah! l'on peut dire que la carrière de Kobe a été tracée par Dieu même, et dès lors je ne doute pas de son bonheur futur.

Le soir Bonus dit à son élève :

— Je songeais, à ceci, cher disciple! Ton sort a été le même que celui de ton pays. Ton enfance a rêvé par les marais, le long de larges fleuves, sous les saules et le ciel, dans une vie rustique. Ensuite, tu as lutté contre une étrangère, l'Espagne, qui t'a mis en péril. Enfin, la paix signée, tu deviens artiste, et bientôt riche bourgeois! Kobe, tu me résume l'histoire de la Hollande!

Au château du baillif, se célébrait une fête perpétuelle. Lorsque le repas réunissait beaucoup de convives, De Blaer aimait que la fiancée portât une couronne tressée de fleurs blanches et parsemée de perles. Ainsi elle avait l'air, en sa blondeur, de la reine des pâquerettes et des lys, qui, sortant de sa retraite embaumée, s'asseyait, rieuse, au banquet des mortels.

EUGÈNE DEMOLDER.

FIN

REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

L'horrible manie de la certitude. — De la contradiction. — Vues sur M. Dreyfus, M. Mercier, l'empereur Déroulède et quelques autres personnages.

L'horrible manie de la certitude. — Ce mot de Renan, dans les présentes circonstances, est le plus salutaire thème de méditation que l'on puisse offrir à ceux qui ont gardé intacte leur intelligence au milieu de la folie universelle. Pendant que l'état d'esprit européen rappelle celui du lecteur de feuilleton qui halète vers le dénouement absurde et moral d'une histoire, je suppose qu'il reste çà et là quelques esprits dont la noble indifférence s'accommoderait aisément que la dernière page du manuscrit eût été emportée par le vent ironique vers le destin « où va la feuille de rose — et la feuille de laurier ». Ce qu'on ne sait pas est généralement plus bête encore que ce que l'on sait. L'affaire du sympathique capitaine Dreyfus, si par malheur on nous la racontait exactement telle qu'elle s'est passée, apparaîtrait d'une niaiserie si formidable que les lecteurs de M. Cornély, eux-mêmes, ou ceux de M. Judet, en reculeraient d'horreur.

Le véritable intérêt de la vie vient précisément de son obscurité ; elle est indéchiffrable, illogique et incertaine, et c'est pour cela que les plus difficiles l'aiment avec une triste passion. Si le mot de l'énigme nous était révélé à l'oreille, vers l'époque de l'âge de raison, pourrions-nous encore vivre? N'ayant plus d'incertitude, nous n'aurions plus d'espérance. Le mot du philosophe : je vis par curiosité, s'applique à toutes les vies. La certitude est un état d'anéantissement. La notion de paradis est si voisine de

celle de nirvanâ que le bonheur chrétien et le bonheur hindou peuvent philosophiquement se définir par le même mot ; l'un et l'autre contiennent l'idée de repos. Toute activité a pour principe l'incertitude. Le bonheur même, s'il s'annonce en des termes inéluctables, cesse d'être désiré avec assez de force pour être encore le bonheur. On ne désire plus l'inévitable ; on l'attend. Et qu'est-ce que le bonheur séparé de ce ferment, le désir? Cependant les hommes désirent ardemment la certitude ; ils la désirent au degré maniaque ; ils oublient toutes les jouissances, toutes les nuances, tous les charmes du présent pour tendre leurs bras et leurs fronts vers l'idole froide au ventre creux. Ils pourront peut-être, si les temps sont favorables, enfoncer leurs mains dans le trou foré par le contact multiplié des volontés aveugles ; — et puis quoi? La certitude, c'est donc de toucher une pierre, du bois, ou une plaie? Sans s'astreindre à des vues de finalité, on pourrait supposer que si la certitude est un état d'inaction, la manie de la certitude est au contraire un principe d'action. La vérité n'est qu'une statue d'ombre, mais pour l'atteindre l'homme prend mille peines dont l'une sera peut-être féconde. Cela n'est qu'une hypothèse assez précaire, car peu de créatures humaines sont aptes à utiliser comme levier un principe abstrait, et cela est fort heureux. Chaque fois que l'abstraction est devenue le guide de l'humanité, la civilisation a dévié, s'est abaissée, a méprisé la vie pour exalter une lueur céleste, adorer une étoile, une idée, un néant.

L'humanité a traversé des périodes de certitude. Elles sont tragi-comiques. Le genre de certitudes auquel l'humanité peut parvenir est assez bien représenté par les convictions de Luther. Ce moine intelligent faisait l'exégèse des contes de fées. Il savait qu'il n'y a que trois sacrements, comme on pourrait savoir que le petit Poucet n'avait que trois pierres blanches dans sa poche. Il savait que le pape était l'antéchrist et qu'on avait vu des démons voler en auréole autour de sa tête. Il croyait que

Jésus était monté au ciel, mais pas sa mère; il croyait à l'enfer et pas au purgatoire. Il faisait de l'absurde deux gâteaux, donnait l'un à manger à ses fidèles et jetait l'autre aux cochons. Voilà de belles certitudes. Au commencement, il y avait un œuf d'or. Non, au commencement il y avait un œuf d'argent. M. Edouard Rod, protestant libéré, a montré dans un bon chapitre d'histoire (1) avec quel dédain Rome, qui était païenne, Rome qui sculptait de la beauté dans le marbre éternel, accueillit les injures du moine affirmateur et crédule. Malheureusement la sottise commune fut plus forte que la sagesse de quelques platoniciens, la civilisation capitula, le concile de Trente fut convoqué et l'Eglise, sans désarmer le fanatisme évangélique, renia les Dieux. Luther avait l'horrible manie de la certitude.

La Révolution française fut une autre grande période de certitude et, de même que la Réforme, un mouvement religieux. Il s'agit toujours de mettre en pratique le christianisme. Pour comprendre le sens secret de la grande devise révolutionnaire, il faut la lire ainsi : Liberté chrétienne, Egalité chrétienne, Fraternité chrétienne. Gracchus croit citer Tive-Live et il cite saint Paul. Les déclamations contre les aristocrates sont dans les pères de l'Eglise. Ce fut une belle époque. La certitude dès les premiers jours s'étendit à toutes choses. Il fut admis unanimement qu'appeler Manche le Cotentin et Basses-Pyrénées le Béarn, c'était vouer ces terres à un bonheur illimité. Quel abus de pouvoir serait possible dans les bailliages devenus des arrondissements? On se le demandait en souriant. Tant de certitudes si diverses aboutirent à cette tyrannie de l'Etat qui nous enserre toujours dans les dures mailles des lois. La Révolution avait l'horrible manie de la certitude.

L'état présent des esprits a de mémorables antécédents. Peut-être assistons-nous à un mouvement qui aura des conséquences intéressantes? On n'en sait rien enco-

(1) *Essai sur le développement des littératures modernes;* dans la *Revue Bleue,* 11 sept. 1897.

re et surtout on ne sait de quelle nature seront ces conséquences. Le protestantisme a placé l'Europe sous la tyrannie évangélique; la Révolution l'a placée sous la tyrannie de l'État. Ce qu'il y aurait de moins absurde à prévoir c'est que l'affaire Dreyfus la placera sous la tyrannie de l'argent. En ces trois dernières années l'argent a acquis une puissance qu'il ne croyait pas posséder lui-même. Il a eu le pouvoir, jusqu'ici réservé à des motifs idéaux, de déterminer des états de conscience. Tels qui furent pratiquement achetés agirent réellement par devoir de conviction. L'or a eu prise sur des âmes; on a vu ou on verra des martyrs de la mensualité. L'or a déterminé des certitudes et l'absence de l'or, d'autres certitudes identiques, étant contraires. Cette transmutation du métal en idées-forces est à noter. Sans être absolument nouvelle, elle a atteint récemment sous nos yeux un degré rare de visibilité. La conscience humaine n'est peut-être que le témoin complaisant des actes déterminés en dehors d'elle, mais il n'en est pas moins curieux de lui voir donner des noms de caresse à certains actes qu'elle eût, en d'autres circonstances, durement qualifiés. L'équivoque elle-même a l'horrible manie de la certitude.

La certitude est haineuse et fanatique. Elle ne discute pas, elle assomme. Ses raisons sont des injures, nécessairement, puisqu'elle ne saurait donner de son etat une explication intelligible. Pense comme moi, ou je te tue, — en paroles ou en action; en action, si je puis rassembler quelque courage fauve, en paroles si j'obéis à ma nature, qui est la lâcheté. Car la certitude est lâche. Il lui faut l'appui d'une foule ou l'abri de l'autorité. La certitude vit rarement solitaire. Les solitaires, qui n'ont d'intérêt en rien, considèrent avec doute la vie et les choses lointaines. Si la fonction n'était absurde, ils seraient les véritables juges. Juger est abominable; la sentence qui affirme est un mensonge. Les solitaires décideraient avec mépris des contestations sociales; ils apprendraient aux hommes qu'il ne faut porter que des jugements provisoires et secrets, à moins d'évidence et

d'aveu. Mais quel peuple accepterait ces conditions philosophiques ! La certitude est une maladie essentiellement populaire, si l'on appelle peuple, en parodiant le mot de Mme de Lambert, tout ce qui pense en troupeau, tout ce qui se délecte aux relavures dont Carlyle engraissait ses cochons. Le peuple a l'horrible manie de la certitude.

En ce qui touche la présente affaire et personnellement, j'ai éprouvé une sensation qui n'a guère varié. Laquelle, cela ne regarde personne, puisque je n'en fais pas état dans mon jugement. Ce n'est ni une opinion, ni une conviction, c'est une sensation ; la sensation est un mouvement physique, mesurable et pondérable, qui ne peut ni se nier, ni se discuter ; relativement à celui qui l'éprouve, la sensation est un fait. Mais ce fait n'a aucune valeur en dehors de l'individu même qu'il frappe et qu'il imprègne. Il serait abominable de le vouloir transformer en certitude extérieure et de dire : je crois, donc cela est vrai. C'est cependant le raisonnement de la plupart des hommes, car ceux qui ne disent pas cela disent : je ne crois pas, donc cela n'est pas vrai. Sans doute ils sont, matériellement, plus près de la rectitude ; mais leur principe, moins faux, est aussi dangereux que celui de leurs adversaires.

Les hommes d'aujourd'hui qui auraient pu proférer avec autorité des paroles contre la tempête se sont rangés qui de l'un, qui de l'autre parti. Ils se sont suicidés. Car un parti va dominer les deux autres et les envelopper ensemble dans le dédain du même vieux journal, comme une paire de souliers troués qu'une femme, le lundi, porte à l'échoppe. Ce parti méprisera les jongleries de la justice et de la vérité, la parade des tribunaux de gala et les formules d'excommunication ; il défendra qu'un homme puisse être arrêté, en dehors de l'évidence, tant que sa faute sociale n'aura pas été publiquement prouvée ; mais il prohibera aussi les défenses hideuses opposées aux accusations téméraires. Il établira une sorte de clinique du fanatisme où l'on nourrirait les

gens de telles pâtées de certitudes qu'ils en vomiraient toutes leurs croyances. Il ordonnera au-dessus des têtes tristes des fêtes de beauté et de liberté pour ceux qui ne savent pas trouver, dans la contemplation et la « jouissance d'eux-mêmes », comme disait Carraccioli, des satisfactions plénières. Il rira des crimes impunis et laissera fuir, heureux du débarras, les imbéciles qui assassinent, qui calomnient, qui excommunient. Il s'occupera d'un ordre matériel et mettra des sergents qui empêcheront les uns de troubler la liberté des autres. Il donnera la liberté de pensée, la liberté de sensation, la liberté des mœurs, la liberté de la beauté, du rire, de l'amour, du rêve et de l'extravagance. Il permettra à l'intelligence de se développer, à la sensualité de s'affiner, à la grâce de s'épanouir. Il tirera parti des découvertes de la science, paiera des gens pour rendre des services publics et non pour délivrer des diplômes et des laissez-passer. Il ne professera aucun principe; il les possédera tous, comme un serrurrier toutes les clefs à son trousseau. Il ne protégera ni les imbéciles, ni les Juifs, ni les cléricaux, ni les Huguenots, ni aucuns fanatiques, qu'ils portent le tablier ou le scapulaire. Il sera païen, mystique, sensuel et superstitieux : il aimera les pierres sculptées, les femmes chastes, les courtisanes et les témoins de l'histoire. Il honorera les maçons, les poètes, les tisseurs et les chimistes plus que les professeurs de belles-lettres, de philosophie ot de jurisprudence. Il n'enseignera rien et permettra qu'on enseigne tout. Il permettra tout, — hors d'imprimer la Bible.

Cela arrivera, avec beaucoup d'autres choses, l'an 2240.

De la contradiction. — Quelle est la valeur de la contradiction? Un journal hostile et un journal favorable à Dreyfus représentent-ils la contradiction ? Un homme de jugement droit a-t-il un avantage intellectuel à lire le oui et le non d'une question controversée? Trouvera-t-il dans cette double lecture les éléments de l'incertitude philosophique ? Je crois que la véritable contradiction est

subinstantanée et non successive. Les controverses corrigent rarement les opinions ; ou bien, pour les caractères faibles et à mémoire courte, c'est la dernière page lue qui détermine la conviction momentanée. Pour que la contradiction ait une valeur et une influence, il faut qu'elle existe dans la pensée même de celui qui exprime sa pensée. Elle n'est forte qu'en apparaissant toute formée et tout armée. On se défend contre une opinion ; on lutte plus malaisément contre l'ironie qui se présente ambiguë avec une grimace et un sourire, une menace et une caresse. Pour faire douter, il faut douter soi-même. Deux affirmations contradictoires n'ont le plus souvent qu'une valeur d'incohérence.

La contradiction coïncide dans une intelligence avec la faculté d'associer et de dissocier rapidement les idées. Aucune conviction n'est stable dans un cerveau ainsi organisé, toujours en mouvement et en révolution. Les idées s'enchevêtrent les unes dans les autres, comme les couleurs d'une palette, produisant toutes les nuances de la pensée et du doute. La certitude n'est jamais atteinte que pour un moment : dans le vert obtenu par un mélange équitable de bleu et de jaune, une goutte de rouge tombe qui l'assombrit ; de la feuille de chêne, un excès de jaune fait une feuille de laitue, et trop de bleu donne au pré l'aspect d'une mer où se reflète le ciel. Cependant la contradiction peut coexister avec la conviction ; on dirait même volontiers que la véritable contradiction a pour substance une conviction. C'était l'état d'esprit de Pascal. De ses pensées, qui toutes sont des défenses contre le doute, on tirerait cependant un excellent traité du doute. Il croyait, mais l'activité de son cerveau lui présentait sans cesse des nuances, c'est-à-dire des contradictions nouvelles. Il s'en croit victorieux, mais il les écrit et, malgré ce que Port-Royal a pu détruire de ses papiers nous pouvons fortifier notre indifférence de toutes les douloureuses objections que la raison faisait à la foi dans cette tête obstinée et magnifique. La contradiction nous donne l'illusion de la liberté. Quoi de plus fâcheux

que d'être le prisonnier d'une vérité, de vivre sous les verrous de la certitude? Une croyance, c'est un cheval à l'écurie ; il faut l'atteler ou le seller de temps en temps et aller se promener avec lui sur les routes incertaines qui mènent on ne sait où.

Vues sur M. Dreyfus, M. Mercier, l'empereur Déroulède et quelques autres personnages. — Quand ces pages seront lues, le procès de Rennes aura sans doute dit un mot qui, en un certain sens, sera définitif. L'homme du Diable (ou, si l'on veut, le brillant colonel) sera acquitté ou condamné, sans phrases, puisque les militaires ne rédigent pas de considérants. Cette formalité, dont l'importance pour M. Dreyfus est considérable, n'aura d'influence sur la polémique que si le public, comme font les passagers quand un bateau s'incline, se porte tout entier du même côté. Quant au fond de l'affaire, il restera dans les limbes, là où il ne fait ni jour ni nuit. Il est bien évident qu'après cinquante dépositions aussi probantes que celle du général Mercier qui a vidé un sac de noisettes et de l'aigre M. Casimir-Périer qui a ouvert la main pour donner la liberté à une mouche, et la bouche pour avouer son impuissance, c'est-à-dire sa médiocrité, après M. Picquart qui a refait son apologie, le général Roget qui a confirmé son génie dialectique, et M. Bertillon qui aggravera sa réputation, on saura exactement ce qu'on savait en 1894, c'est-à-dire rien du tout. Je ne vois guère que les marchands de papier pour qui la vérité se soit faite tangible et amène; il y a une grande papeterie qui possède deux journaux, le *Pour* et le *Contre :* ah ! les braves gens! Cependant on a emballé M. Déroulède, qui voulait se faire empereur. A cette occasion, le triste don Quichotte sans Rossinante a parlé; il a dit : je représente le peuple. Pauvre peuple ! C'est peut-être vrai, mais ce n'est pas gai. L'empereur Déroulède représente surtout un personnage fort ridicule et fort encombrant.

La conclusion de ces remarques d'un philosophe désabusé est toujours qu'il faut se désintéresser, si l'on veut

recouvrer un peu de paix. Laissez Dreyfus aller n'importe où, hors de la haine et des amitiés pires que la haine, vivre, s'il le peut encore, une vie désormais trop historique pour être heureuse. Qu'il ait, coupable, le bénéfice de son intelligence, car il n'y a rien au-dessus de l'intelligence, si ce n'est l'amour. Qu'il ait, innocent, le bénéfice des légendes de la Fatalité. Innocent ou coupable, qu'il sache que des gens dédaignant les raisonnements coupés nets comme des dés croient que dans le chaos des relativités il est impossible de savoir où commence une cause et où finit un effet. Mais s'il triomphe, qu'il dissuade de leurs projets insolents ses amis et surtout ses coreligionnaires. Si sa condamnation ne peut pas être, comme le craint M. de Blowitz, le signal de la rentrée des Juifs dans le Ghetto, son acquittement ne doit pas faire perdre de vue aux Hébreux que le peuple, qui entend beaucoup parler du veau d'or depuis quelques années, pourrait bien avoir prochainement la curiosité de savoir comment c'est fait, cette bête-là.

REMY DE GOURMONT.

23 août.

LES ROMANS

Louis Delattre : *La loi de péché*, « Mercure de France », 3,5o. — René Behaine : *La conquête de la vie*, Chamuel, 2,5o. — Camille Lemonnier : *Une femme*, Ernest Flammarion, 3,5o. — Antoinette Giacomelli : *Sur la brèche*, Perrin, 3,5o. — Jules Songniez : *Cœur changeant*, Victor Havard, 3,5o. — Edouard Conte : *L'Enfer*, Société Libre d'Editions, 3,5o. — Jules Case : *Les sept visages*, Ollendorff, 2 fr. — Jane de la Vaudère : *Les Frôleurs*, Ollendorff, 3,5o. — Henry Gréville : *Petite princesse*, Plon, 3,5o. — Yves Le Febvre : *Contes celtiques*, Chevalier, à Morlaix, 3,5o. — Georges Auriol : *A la façon de Barbari*, Flammarion, 3,5o.

La loi de péché, par Louis Delattre. C'est plutôt *la loi de désir* qu'il faudrait prononcer, car ils ne commettent point de péché les deux héros de ce livre. Ce sont deux jeunes gens de conditions simples et de tranquilles tempéraments. Ils s'aiment avec le besoin d'aimer que les oiseaux se découvrent au printemps. Ils ont le désir du bonheur et le vrai sens de la vie, mais je crois que la timidité du jeune homme empêche l'ex

pansion naturelle de la jeune fille trop vierge ou trop coquette, et elle s'en va de lui parce qu'elle trouve dans un voyage quelconque le dompteur de son choix. Pierre-André se contente d'avoir, comme un vase d'élection, tout contenu de ce qui peut remplir de joie un être humain, et, plus fort de ce qu il a tout gardé, il s'en retourne au village natal vivre de ses seuls souvenirs. Pour écrire et faire lire ce roman en y attachant le lecteur, il a fallu le don de grâce de l'auteur. Rien de moins banal que cette histoire très ordinaire d'un cousin et d'une cousine. Il n'y arrive rien et pourtant on n'en passe point de page. Un charme fait de lumière et de parfum ruisselle sur ce style frais, toujours clair, toujours d'expressions justes. C'est tendre et bon comme du pain chaud. Cela sent également la bonne chair saine des enfants bien portants et le froment nouveau. La jeune fille qui trompe l'attente suprême du jeune homme n'est point détestée ni maudite. Elle donne ce qu'elle pouvait donner d'enthousiasme et de richesses philosophiques au cœur épris qui l'espérait plus belle encore. L'irréalisable seul est plus beau. La mission est terminée lorsqu'elle échappe dans la vulgarité d'une trahison possible. A-t-elle oublié ou s'est-elle plus entièrement offerte ailleurs ? Celui qui la perd corporellement l'emporte jusqu'à l'âme et nul ne la possédera ainsi puisqu'elle sera une autre femme. Ce sentiment très délicat exprimé dans tous les chapitres ne sera guère compris, j'en ai peur. La joie très réellement divine de l'amour s'exaltant vers la fin dans la plus franche des allégresses humaines paraîtra paradoxale et peut-être bien folle, cependant ce livre est une bonne œuvre et sous couleur d'amour s'y cachent de grands enseignements de morale... Non pas *celle* des hommes, je veux parler de *celle* qui pourrait émaner d'un Dieu.

La Conquête de la vie, par René Behaine. Ce roman est, je crois, le premier de l'auteur et il mérite qu'on le lise avec une grande attention, car il dénote de la part de celui qui l'a écrit une assez rare expérience psychologique. Il s'agit simplement de l'anomalie qui existe presque toujours entre une fille et une mère. Or, cela n'est pas si simple que l'on pense, généralement. La mère fait la fille, si elle n'arrive pas à faire toujours *la femme*, à son image et elle a toujours soin d'oublier que vers cinquante ans une mère n'a aucune des qualités (encore moins des défauts) voulues pour donner à sa créature la vision nette de l'existence ; un cœur rassis ou

fatigué, toujours égoïste, ne voit ni en beauté ni en enthousiasme les choses du rêve et il a même cessé de rêver. Chez l'homme, le père, l'égoïsme est quelquefois de l'expérience et il demeure assez généreux, assez viril, pour essayer de le communiquer, mais la femme âgée pense que la vie raisonnable est la vraie vie, regrette de ne pas avoir toujours pensé ainsi et finit même par croire qu'elle est encore assez jeune pour avoir toujours pensé ainsi. La jeune fille est un mystère éclos à côté d'elle pour lui demeurer mystère : jamais une mère ne connaît rien de sa fille et au lieu de la diriger elle l'égare de plus en plus, et pour elle et souvent pour celui qui viendra. Mme Rouves est une honnête femme, pleine d'idées justes et de raisonnements convenus. L'auteur, avec l'habileté d'un écrivain très maître de sa composition, en a tracé un portrait exactement vivant. Cette mère aime sa fille ; elles sont aussi proches de pensées, d'actes, de paroles qu'on peut l'être étant faites de la même chair, seulement il y a l'âge, l'abîme. Pour l'homme, le cerveau, plus vaste, ou fonctionnant mieux plus longtemps, les souvenirs de jeunesse demeurent sans déformation possible, mais la femme est un miroir qui ne conserve rien et se transforme radicalement *tous les sept ans*. Vous étonneriez beaucoup une femme de quarante ans en lui disant qu'elle a aimé le rose à vingt ans. Elle vous répond : « Moi... j'ai toujours préféré les couleurs sérieuses aux couleurs criardes. » De là certaines indignations contre les êtres trop *jeunes*, trop violents qui les troublent et dont elles ne peuvent plus sentir, ou désirer la puissance. De là leur choix de maris sérieux, ayant connu ce qu'il faut de la vie pour apprendre à leur fille ce qu'il convient d'en apprendre aux femmes raisonnables. Mme Rouves est en présence de sa fille comme le prêtre en présence de l'hostie. Un Dieu l'agite et elle fait tous les sacrifices désirables, mais elle n'ose comprendre. Elle écarte soigneusement le jeune bonheur sans autre garantie que l'amour pour préparer un vieux bonheur raisonnable, éprouvé, connu, solide, un peu chauve, mais si correct! Elle persuade à sa fille que c'est là le salut. Jeanne a été tellement bien élevée qu'elle se laisse persuader et elle épouse... pour s'enfuir la nuit de ses noces, blessée à jamais par le contact du plus ridicule des préjugés sociaux qui est un mariage de raison.

Le type de cette Jeanne est aussi soigné, aussi vivant et composé avec autant de soin que celui de sa mère. Cette

jeune fille n'est ni romanesque ni maladive, elle est l'éternelle désabusée en face des réalités de l'existence. Les belles phrases dont on a berné, involontairement, son éducation (car l'éducatrice fut bernée elle-même par sa propre mère) tombent comme des voiles et elle se trouve, nue, la proie d'un imbécile, d'ailleurs pas plus bête qu'un autre, mais qu'elle n'aime pas parce qu'elle ne l'a jamais entendu penser. Vers la fin de ce roman se trouvent quelques tirades un peu hardies de formes et de fond qui effaroucheront les lecteurs. Seulement tout le livre est visiblement écrit dans le ton neutre qui sied pour les amener en faisceaux de flèches droit sur le but qui est *la conquête de la vie*. De ces tirades un peu exagérées dans la bouche d'une ingénue de la veille, il en est une assez curieuse. L'auteur lui fait réclamer l'homme aussi *pur qu'elle-même* dans l'union libre du mariage, et, en effet, rien n'est indiqué dans les antiques lois d'amour au sujet du degré de science que l'homme doit posséder... *l'amour sachant tout* par définition. Et il me paraît aussi sain pour la race humaine d'accoupler deux jeunes êtres pleins de passion l'un pour l'autre que de doter la femme très jeune d'un monsieur fort usé sous vain prétexte d'expérience. Jeanne Rouves est, dit l'auteur, une *créature de transition;* il veut essayer, cédant à la douce manie moderne, d'en tirer une *féministe*. Mais toutes les jeunes filles sont des transitions et toutes seront pour leurs enfants des... mères trop raisonnables, ayant oublié le saint et sain enthousiasme des premières amours. Jeanne Rouves est une jeune fille seulement et c'est bien assez. Maintenant sa première vision de la passion l'a douée d'une intellectualité plus fine, mais elle rêve *pour elle* et non pour fonder des journaux ou une société mouvelle, heureusement ! Que chacun réalise son rêve et la société ira mieux ! A chacun doit suffire son propre bonheur, car les gens qui veulent faire le bonheur des autres sont semblables à madame Rouves ; ils se trompent et trompent les autres ! Le livre de René Behaine va tomber au milieu de la reprise, *brûlante d'actualité* (y a cinq ans que dure cette colossale scie) de *l'Affaire;* je souhaite qu'un journaliste honnête, s'il en reste, s'en occupe. Moi je m'intéresse extraordinairement à *l'innocence* de Jeanne Rouves et j'aimerais à savoir ce qu'elle est devenue...

Une femme, par Camille Lemonnier. — Susy est un camarade ; elle aime virilement, et veut ce qu'elle veut. Possédant un vieux mari très malade, elle désire un jeune amant

très vigoureux et elle le choisit à peu près comme on choisirait un cheval ; jusque-là rien de bien neuf, mais il arrive une complication imprévue, c'est que Susy, un *honnête homme*, aime d'amour son mari, c'est-à-dire met son idéal dans la passion pure faite d'abnégation et de dévouement presque maternel. Quand le vieux mari réclame sa part de plaisir physique, elle le tue... comme on tuerait un étourneau, d'un petit coup de baguette sur la tempe. Pourquoi voulait-il détruire son idéal ?... Et elle quitte l'amant parce que celui-ci n'a pas su, sans doute, lui donner l'illusion de cet idéal qu'elle cherche dans la passion. L'éternel désaccord entre l'homme et la femme est que celui-ci ne comprend jamais ce qu'on lui demande même quand on le lui a dit. La femme porte en elle un amour fait de vieilles religions mourantes ou mortes. Elle aspire, même les plus viles, au dévouement et au renoncement, mais elle est obligée de se dédoubler puisque, rarement, le dieu se trouve en un seul. Et quand elle n'est pas mère, elle cherche à mériter le dieu selon tous les moyens, permis ou non. Or, en créant la *Féministe*, l'union libre et l'égalité des sexes on créera des... illuminées qui se cacheront de leurs compagnons de plaisir, bons garçons obtus, pour aller lécher les ulcères d'un vieillard qui les battra, leur prendra leur argent, mais dont elles ne craindront pas *le possible*. Si vous saviez, Messieurs, ce que le possible les rase ! Et ce qu'être un homme, votre égale, va leur sembler mesquin, un beau jour.

Sur la Brèche, par Antoinette Giacomelli. En fermant ce roman d'une institutrice à la fois pédante et monocorde, je me disais qu'il est bien dangereux d'introduire dans les familles une demoiselle qui a eu des déceptions amoureuses, car elle devient le fléau des gens qui lui confient leurs progénitures. C'est l'armée du salut dans toute son horreur. Je sais bien que ce livre est paré de bonnes intentions, mais il est long, ennuyeux et pas véridique pour un sou, car je ne connais pas de piété sincère aussi franchement orgueilleuse que celle de cette institutrice-là. Maintenant, avant la conversion de toute une famille d'imbéciles, il y a l'art de brûler des lettres d'amour en deux pages du début qui promettaient beaucoup mieux. Le reste n'est que la cendre... de la véritable histoire.

Cœur changeant, par Jules Songniez. A retenir quelques chapitres où une princesse envolée vers Cythère dit son fait aux jeunes soireux qui l'entourent. Le roman est très curieux comme style, mais pas très neuf comme donnée : une jeune

fille promet d'épouser celui qu'elle aime et en épouse un autre et puis ça commence par : « *Une belle soirée de mai, en l'an 1898...* »

L'Enfer, par Edouard Conte. Il s'agit du journalisme. Rien de bien exagéré dans ce journal...de leur turpitude. Dans une préface loyale, l'auteur se demande ce *qu'ils* pourront dire de son œuvre. Soyez tranquille, cher monsieur, ils auront le cynisme de s'avouer que vous êtes fort anodin. *Ils* se savent tous plus sales que ça et ce dont je vous blâme, moi, c'est d'avoir pris la précaution de masquer leurs noms. Léon Bloy les écrivait en toutes lettres, lui. Et ça les faisait rigoler. Non, le journalisme contemporain n'est pas un *enfer*, c'est simplement le dépotoir où tombent les ratés de toutes les classes de l'humanité, y compris celle des littérateurs, malheureusement. Il ne faut pas s'étonner de la somme de malpropretés qu'on y trouve, car *le raté* est le plus venimeux de tous les reptiles. La presse, cette universelle puissance, est simplement le chantage organisé, toléré, admiré sous toutes ses formes. Je vous féliciterai, cher monsieur, d'en être sorti, mais ne dites plus : *de l'enfer*. En enfer, il y a Satan, le premier des révoltés, donc un créateur; dans la presse je ne connais que des plagiaires... ou des domestiques.

Les septs visages, par Jules Case. Un homme tue son rival et fait croire à son suicide. Il le tue beaucoup plus par intention que par volonté. Il épouse ensuite la jeune fille aimée, puis lui avoue son crime, et elle se tue pour venger la mort. Histoire intime et plus tragique pour cela qu'elle est racontée entre la conscience de l'homme et son amour. *Les sept visages* sont sept reflets de la morte qui l'obsèdent de différentes visions de tendresses ou d'horreur.

Les Frôleurs, par Jane de la Vaudère. Roman dialogué à la façon des histoires genre vie parisienne, seulement le vice, pour y être réellement du vice... bien parisien y est trop appuyé.

Petite princesse, par Henry Gréville. Famille russe et de grande aristocratie (vaisselle plate, coupe de cristal taillé). Jeune fille à la fois légère et philosophe, une enfant, mais la raison d'un vieux pilote (costume genre tailleur gris pâle et voiture de fleurs blanches pour carnaval de Nice). Jeune premier ingénieur et de maison noble ruinée (s'occupe de chimie, veston taché d'acides quoique de coupe irréprochable). Entre temps on marie le jardinier avec une fille de chambre comme

aux époques féodales. Feux d'artifices, détonations chimiques et grand danger couru par le noble ruiné, mais ingénieur. Il épouse à la fin, parce que la petite princesse n'a plus le sou, cependant... revaisselle plate et recoupes de cristal taillé où l'on boit au bonheur des jeunes gens. Cette histoire simple et du meilleur goût est, je crois, destinée aux vieilles filles qui désirent ne pas voir la vie telle qu'elle passe sous leur fenêtre.

Contes Celtiques, par Yves Le Febvre. Histoires des ancêtres et des premiers combats livrés pour obtenir la place de terre où ils doivent peupler, puis mourir. Style sobre, sérieux, atteignant à de beaux effets dramatiques, à cause même du laconisme employé. Peu de dialogues, des tableaux de nature précise sans aucun ornement métaphorique. Œuvre de philosophe encore plus que de romancier.

A la façon de Barbari, par Georges Auriol. Pour laisser les lecteurs sur la bonne bouche, un panier de pommes vertes, fruits de l'intarissable gaîté de l'auteur.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Sartor Resartus, vie et opinions de Herr Teufelsdrœckh, par Thomas Carlyle, traduit de l'anglais par Edmond Barthèlemy (Mercure de France ; collection d'auteurs étrangers). — *Thomas Carlyle*, essai biographique et critique, par Edmond Barthèlemy (Mercure de France). — *Notes sur la vie*, par Alphonse Daudet (Fasquelle). — *Reflets sur la sombre route*, par Pierre Loti (Calmann Lévy). — *Visions de notre heure*, choses et gens qui passent, par Octave Uzanne (Henry Floury).

Carlyle appartient à cette race éparse très spéciale, comme Montaigne, Pascal, Rousseau, Novalis, Renan, Taine, Emerson, Tolstoï ou Nietzsche, des *penseurs*. Ils ne sont pas strictement des philosophes, et ils vont peut-être plus loin qu'eux dans l'étude humaine, et extra-humaine. Quel que soit leur esprit, scientifique ou non, ils ne quittent pas le domaine de l'art, c'est-à-dire de la sensibilité. On peut dire qu'à la différence du philosophe le penseur est celui qui se soumet au contrôle de la vie pratique. C'est presque toujours un poète, un artiste que le sens du monde extérieur n'a pu ravir aux préoccupations morales et dont cependant toute la mentalité est pénétrée du sens formiste. Et ce n'est point l'*impersonnalité* du philosophe, c'est la *personnalité* du penseur qui mène les hommes, les calme ou les soulève. Sa spéculation est agis-

sante parce que si elle tend, comme l'autre, à l'absolu, elle prend son point d'appui dans un fait d'actualité.

Carlyle fut un des principaux intercesseurs de notre génération. On le connaissait par le *Culte des Héros* qu'a traduit M. Jean Izoulet, par l'étude de Taine, et surtout par l'influence de M. Maurice Mæterlinck qui lui doit, à travers l'adoucissement d'Emerson, l'entraînement initial de son originalité. Le noble « essai biographique et critique » sur **Thomas Carlyle** de M. Edmond Barthèlemy et sa traduction de **Sartor Resartus** vont sans doute affermir en Carlyle notre confiance.

Que lui avons-nous donc demandé à cet Ecossais? et que pouvons-nous attendre encore de lui?

Nés à la lumière intellectuelle sous la garde de ce couple ennemi : l'aristocratisme dilettante et la foi humanitaire, nous eûmes rapidement besoin de nous délivrer de leur éducation inconciliable. Le nihilisme doré de l'un révoltait de son mépris notre sympathie humaine; et l'optimisme béat de l'autre, son hypocrisie de formules, son anéantissement égalitaire, réprimait les plus justes élans de notre émancipation. Il nous paraissait aussi vain et aussi faux de viser au mandarinat que de faire le pion de réunions publiques ; et si quelques-uns d'entre nous surent jouer, sans les concilier, les deux rôles, la plupart comprirent qu'il fallait avant tout contre la stérilité anti-sociale ou contre l'hypocrite avilissement populaire, sauvegarder notre exaltation, puiser à toutes les sources d'affirmation et d'expansion individuelle.

La pensée de Carlyle est une eau chaude, bouillonnante, chargée, qui souvent tourmente plus qu'elle ne relève notre faiblesse, parce qu'elle n'est pas, comme celle d'Emerson, sentimentale. Nulle sentimentalité, nul *humanitarisme* chez Carlyle dans son amour de l'humanité, dans le devoir qu'il nous trace vis-à-vis d'elle. Il s'insurge sans cesse contre les autocratiques idoles du culte humanitaire : Utilitarisme, Philanthropie, Suffrage Universel, etc. Egalité surtout! idoles aujourd'hui tellement souveraines que, chose incroyable, comme le Dieu du Moyen-Age, elles ne supportent plus d'être discutées. Aussi bien ce n'est point le bonheur social que poursuit Carlyle, mais le réveil, l'élévation de la conscience de laquelle seule, et non des empirismes politiques, ce bonheur dépend. Or cette conscience, ce n'est pas l'entente du plus grand nombre par lui-même qui l'a jamais développée, mais l'action sur les peuples des HÉROS, des VOLONTÉS MERVEILLEUSES, comme dirait Paul

Adam, qui ouvrent à l'humanité les routes neuves qu'elle doit suivre. Des hommes entre les hommes surgissent qui concentrent en eux une somme supérieure d'énergie et éclairent leurs semblables d'une intelligence inattendue : des Mahomet, des Dante, des Shakespeare, des Luther, des Cromwell, des Napoléon, par lesquels la foule prend conscience de ses presciences et de ses nécessités.

Ici, il faudrait s'entendre. Il est certain que la démocratie ne semble vivre que par une sorte de travestissement. On assiste ces dernières années à des hypocrisies monstrueuses, qu'elles soient américaines, anglaises, ou françaises. Partout le mot masque la chose. Est-il un idéal, un seul, de fraternité, de justice, de liberté, de travail, de vérité, de désintéressement qui ait gardé aujourd'hui la force vitale qu'il avait, victorieuse, à la fin du dernier siècle? Ils existent toujours, oui, mais sont-ce des *buts* ou des *moyens*? S'ils sont devenus des « moyens » ne serait-ce pas, particulièrement en France, parce qu'ils ont été placés *au-dessus de la vie*, comme des fétiches abstraits, parce qu'au lieu de considérer le fait vivant et de diriger la vie *par rapport à sa nature*, dans le sens nécessaire mais multiforme de liberté, de justice, etc., on a considéré chaque idéal en tant que dogme uniformément applicable, comme s'il pouvait être séparé de son application même? Il en est résulté que, l'idéal ne s'adaptant point à la vie, les hommes alourdis de quelques fétiches de plus ont repris leur course primitive avec leurs mêmes armes de sauvages. L'abolition de l'esclavage, la liberté du travail, la fraternité des classes, l'égalité de la justice, on ne niera point que ce sont autant de mythes qui cachent les épouvantables réalités sans cesse renaissantes.

Or si les hommes ont joui quand même de siècle en siècle d'un redressement heureux ou fier dans leur course courbée, ce serait donc aux seuls Héros qu'ils le doivent. Les Héros sortent de la vie, c'est avec elle qu'ils ont combattu pour que leur volonté triomphât, et les Héros connaissent les faits. Ils ne dupent pas avec des mots; ils ne créent pas le mal avec le bien ; ils se servent du mal même pour le bien de la vie. A ce point de vue, Carlyle n'hésite jamais à louer ses héros du mal nécessaire — cet « habit », cette *apparence*. Met-il même le livre au-dessus de l'épée? Et s'il regarde avec raison Cromwell comme très supérieur à Napoléon, c'est uniquement parce que le despotisme du second singea des principes étran-

gers à son origine, *dynastiques,* sans que le despotisme même de l'un ni de l'autre lui paraisse devoir amoindrir son culte. Une de ses principales idées est non pas que la Force prime le Droit, mais que la Force est une identification du Droit, que le Droit arrive toujours à être lui-même la Force.

Ceci est vrai, mais c'est pourquoi Carlyle ne nous est plus un soutien dans ses attaques contre la société moderne, quelle que soit leur justesse et la réalité lamentable de notre heure.

Que dans notre siècle l'application de chaque idéal de liberté, de justice, ou d'autre, ait paru se retourner contre cette application même par le soulèvement à côté du mal combattu, et qu'en somme cette application tyrannique, anti-vitale, ait autant créé de forces mauvaises qu'elle en a détruit, peu importe ! — dès qu'il s'agit d'atteindre un degré plus élevé de la conscience, le présent ne peut être en question. Il est parfaitement vrai qu'un organisme social ne sera vivant, selon la justice, la liberté, etc., — que lorsque chaque idéal n'existera plus en tant qu'*idole,* que lorsque le nom même en sera disparu, lorsqu'il sera si bien uni à la vie que l'idéal prendra naturellement les formes les plus diverses de la vie. Mais, pour le présent, la justice ou la liberté même ne peut être qu'une *force* opposée à une *force,* — et les résultats du présent sont sans signification tant que subsistent des générations soumises, fût-ce un instant, à la « force » invaincue.

Il s'en suit que pour son Culte même des Héros, Carlyle n'aurait pas dû blâmer, en les constatant et en les méprisant — œuvre, certe, nécessaire — les faux pas sentimentaux de la démocratie, les erreurs vitales de l'humanitarisme : *forces* mauvaises qui détruisent les obstacles dans le sens du *droit,* forces analogues à celles que Carlyle louange sans mesure dans le triomphe de ses héros. Malgré tout, les amollissements, les liquéfactions qu'elles provoquent rendent possible l'éducation future, le façonnement supérieur qui permettra à l'humanité d'être digne du Héros et *au Héros de n'être pas indigne de lui-même* — l'héroïsme de l'individu ne devant plus être que l'émanation naturelle, concentrée, de la commune harmonie, — car n'est-ce pas faute de cette éducation qu'il y eut tant de « *contrefaçons* », suivant le propre aveu de Carlyle ?

Entre tous les points sensibles qu'a touchés cet étrange et prodigieux penseur, je ne sais pourquoi sa morale historique m'a plus particulièrement arrêté, car le *Sartor Resartus* insiste davantage sur le Culte de la Douleur, qui vous enseigne

à être heureux par votre *vaillance* plutôt que par votre *satisfaction*, — sur le Culte du Silence, qui est « l'élément dans lequel toutes les grandes choses se forment », — sur le Symbole, qui est « l'union du Silence et de la Parole par laquelle s'enfantent toutes les merveilles de l'Infini », — hautes pensées carlyliennes d'un plus immédiat profit intérieur. J'ai été sans doute d'instinct au point sujet à réserves, pour que notre admiration restât libre. Puis le *Sartor* contient tout : il n'est pas une idée de Carlyle développée par lui une à une plus tard abondamment que ne renferment les « opinions de Herr Teufelsdroeck ». On est confondu devant la tâche admirable et colossale du traducteur, M. Barthèlemy. Existe-t-il un livre dont la traduction puisse demander plus de science, plus d'art de style, plus de ressources linguistiques, plus « d'attention et de *tension* » que celui-là? Livre terrible, d'un poids saxon massif à faire suer en pluie les pauvres petites tempes latines. L'humour de Carlyle, ce sarcasme de Goliath, n'est pas de ces sifflotements qui aident la marche des idées; les idées ne sont que plus écrasantes sous le halètement de cet humour qui souffle et crache sans un arrêt. Chaque pas de ces idées est une métaphore royale et familière. Le géant s'avance avec une pompe bruyante, apoplectique. Il n'a rien négligé des beautés du monde pour ses « habits » d'apparat, lui non plus; mais il ne s'y gourme point, gesticulant, et si rouge que parfois on s'enfuit dans la crainte qu'il n'éclate.

A travers sa philosophie humoristique des Habits et toute sa pasticherie allemande, le *Sartor Resartus* est une véritable encyclopédie d'idées, et on ne peut le lire que comme une encyclopédie : par tranches. A la longue, la fiction si exacte en son principe, mais trop accusée dans les détails extérieurs de cette philosophie des habits, poussée, forcée, nous lasse comme une puérilité de fou. Cela vous suggestionne; et, un moment, il m'a paru utile d'écrire *la Philosophie des Abat-jour*, — ces habits d'un autre ordre, — cela présentant un côté facile, arbitraire, qui permet l'adaptation de n'importe quoi. Mais grâce à l'index substantiel que M. Barthèlemy a dressé à la fin de l'ouvrage, le *Sartor* devient d'une lecture aisée, fertile pour nous au delà de tout ce qu'on peut souhaiter par le réconfort dont elle doit soutenir nos idées, encore si incomprises, d' « individualisme en morale » et de « symbolisme en art », les plus vivantes, les plus fructueuses, les plus chères.

Dans son « Essai biographique et critique », M. Barthèlemy ne laisse dans l'ombre aucun coin de l'esprit de Carlyle ; c'est une des plus fécondes critiques de l'année. Toutefois l'étude me paraît reposer sur des fondations défectueuses. L'auteur inscrit en tête de son livre : « C'est principalement une description de l'esprit de Carlyle qu'on trouvera dans cet *Essai*. Ses idées proprement dites y sont aussi exposées; mais nous nous sommes surtout préoccupé de rechercher leurs origines, c'est-à-dire leur raison d'être psychologique. Nous avons moins insisté sur les applications que Carlyle en a faites. » De là, la nécessité, pour cette « description », de l'élément biographique. Mais dans ce cas cet élément est trop restreint. Il aurait dû être plus fouillé pour qu'apparaisse en toute sa profondeur la « raison d'être psychologique ». Et il reste que « l'exposition des idées » est de beaucoup la partie la plus musclée de l'ouvrage. Ne serait-ce pas aussi que toute biographie, avec ses nomenclatures sommaires, dissociées, sans la multiplicité de ces points de suture intérieurs à jamais inconnaissables (qui seuls réaliseraient cependant une chaîne vivante des dates et des faits), ne serait-ce pas qu'elle est impuissante à la mise à nu d'une mentalité? Toute biographie dans l'analyse d'une œuvre ou d'un esprit est, selon moi, surérogatoire, ne garde qu'une valeur extérieure, certes très utile, de situation et de classification. Ce n'est pas que l'homme puisse être séparé de son esprit, que l'union n'en soit pas indissoluble, mais l'homme d'une œuvre ne peut être éprouvé d'une façon véridique, positive, que dans et par l'œuvre, car nous la tenons, là, seule, sous la pleine lumière. Les idées témoignent les unes pour les autres et confrontent la sincérité, la nature, l'originalité de l'inspirateur par leur lutte avec les idées de l'époque, — et c'est l'exposition de ces dernières qui donne « la raison d'être psychologique » profonde du nouvel avènement d'un esprit.

§

Notes sur la vie, par Alphonse Daudet. — On aurait pu croire que « les petits cahiers » eussent réservé de plus abondants trésors. Mais on sent d'après leur résidu que l'auteur y avait puisé à pleines mains pour ses romans. Ces sortes de recueils sont intenses lorsque sèchent pêle-mêle entre les pages les fleurs pressées et coupées d'une vie qui n'a pu lier sa gerbe, ils répandent comme une odeur de poussière fanée

lorsqu'ils closent une œuvre complète. — A côté de jolis traits à l'aquarelle de quelques paysages, des faits-divers et des banalités presque bourgeoises, et des lignes bien fausses : « Etant né gredin, il devint anarchiste ». — « Baudelaire, quintessence de Musset ; Verlaine, extrait de Baudelaire (!?). »

Des notes sur Londres et sur Venise tout à fait insignifiantes.

Mais le volume se termine par les pages intitulées *Ultima*, les belles pages de mémoire frémissantes et douloureuses qui relatent les dernières journées d'Edmond de Goncourt.

Reflets sur la sombre Route, par Pierre Loti. — Justement, quelques lignes sur Alphonse Daudet au début du livre. Loti et Daudet, deux sensitifs du même ordre dont la vue scrute moins qu'elle ne palpe. Deux frères d'esprit qui devaient s'aimer.

Tout ce qui est confus, et instinctif, et pénétré de silence, les choses, les bêtes, les sauvages, le vague dans l'obscur, on sait que la phrase de M. Loti nous le transmet indiciblement avec son allure fuyante, flottante, dégingandée, nue, pauvre, molle et comme sans os. C'est bien une phrase de Pahouin ou de Maori : exclamations et gambades, mélopées et stupeurs. — Il y a dans ces *Reflets sur la sombre Route* une escale à *l'Ile de Pâques* qui, une des premières, est une des plus intéressantes de notre impressionniste exotique. Et puis M. Loti ne manque jamais de nous faire constater que ce sont « les civilisés qui montrent vis-à-vis des sauvages une sauvagerie ignoble ». Cela est toujours consolant. Ainsi l'île de Pâques, en 1850, fut décimée par des colons péruviens qui s'en vinrent massacrer une bonne partie des indigènes pour capturer quelques centaines d'esclaves. Puis quand le gouvernement de Lima rapatria ceux qui n'étaient pas morts de mauvais traitements, ces derniers rapportèrent chez eux la variole qui fit périr la moitié de la population.

Ah! les blancs s'y entendent à réparer! Quels homéopathes!

Visions de notre heure. — Choses et gens qui passent, par La Cagoule (Octave Uzanne). — Un peu partout, maintenant, les directeurs de journaux ont subi sans s'en douter l'influence du *Journal des Goncourt*. Sans comprendre combien importait à une feuille quotidienne la notation pittoresque, personnelle, indépendante d'un reportage déterminé, donnant en dehors des faits stricts la couleur et le ton du jour, ils ont laissé peu à peu des artistes de lettres faire vivre la

gazette comme ne l'avaient jamais pu les « chroniqueurs », « échotiers » et « nouvellistes ». — C'est incontestablement au talent et au succès de M. Jean Lorrain avec ses *Pall-mall* que nous devons la multiplicité de ces esquisses vivantes plus ou moins bien poussées.

M. Octave Uzanne en a réuni dans une belle édition d'art une série parue l'année dernière à l'*Écho de Paris* : c'est une suite d'impressions des plus cosmopolites, sorte de « voyage en zigs-zags » qui n'a rien de génevois. Du modernisme et de la couleur, — de la couleur, de la couleur et encore de la couleur est la devise de M. Uzanne. Aussi aime-t-il les néologismes voyants, mais comme mis un peu en blague, l'intempérance forcée et gaie du rapin dont la touche vive ou admiratrice tient à rester moqueuse, jamais traditionnelle ni prudhommesque. M. Uzanne s'intéresse avant tout aux originaux de lettres et d'art, aux indépendants pour lesquels seuls il s'enthousiasme ou s'attendrit. Une de ses plus pénétrantes « visions de notre heure » nous laisse le mémorable souvenir de l'enterrement de Stéphane Mallarmé, serein et simple comme sa vie, parmi les fleurs et la lumière.

ROBERT DE SOUZA.

HISTOIRE, SOCIOLOGIE

E. Rodocanachi : *Bonaparte et les Iles Ioniennes*, Alcan, 5 fr. — Christian Scheffer : *Bernadotte roi*, Alcan, 5 fr. — José Rizal : *Au Pays des Moines*, Stock, 3 fr 50. — Marquis de la Mazelière : *Essai sur l'Histoire du Japon*, Plon, 4 fr.

Bonaparte et les Iles Ioniennes. — C'est l'histoire de ces îles dans toute la période qui s'étend depuis la première et provisoire occupation française, en juin 1796, jusqu'à la décision du congrès de Vienne, qui attribuait à l'Angleterre le protectorat des « Etats-Unis des Iles Ioniennes », en 1815.

Le livre débute par une peinture des mœurs corfiotes sous l'indolente, formaliste et famélique domination vénitienne. Désireuse seulement de maintenir les populations dans une ignorance salutaire, la Sérénissime République respecte ses coutumes orientales et sauvages : pour empêcher les jeunes gens d'aller s'instruire en Italie, elle avait inventé de vendre des diplômes que les moins savants acquéraient moyennant une redevance fort modique.

Quand les Français débarquent dans l'île, à la suite de la

grande flibusterie qui livra la République Vénitienne à Bonaparte, il se passa une de ces scènes si fréquentes alors, et que l'emphase des discours ne parvient pas à rendre complètement ridicules. Le général Gentili et le poète Arnault, commissaire civil, exaltent l'ère de bonheur qui va s'ouvrir pour les Ioniens, la soudaine renaissance des descendants d'un peuple illustre, et l'évêque grec, l'Odyssée à la main, dit aux Français : « Connaissez par ce livre ce que nous avons été. »

Dans ses instructions, Bonaparte avait d'ailleurs permis à Gentili de parler aux habitants « de la Grèce, d'Athènes et de Sparte ». Certains passages de sa correspondance nous font voir l'importance qu'il attachait à la possession de ces îles. Toujours hanté de son rêve turc, il y voyait autant de cailloux où poser le pied pour franchir l'Adriatique.

Malheureusement, survint l'expédition d'Egypte. L'Italie était occupée de nouveau par les troupes autrichiennes, la flotte française anéantie, les escadres alliées russes et turques, après avoir réduit les îles secondaires, mettaient le siège devant Corfou. L'enthousiasme des indigènes avait fait place à l'hostilité. La défense fut longue et obstinée, et mérite de prendre place dans l'histoire des sièges célèbres. Un marin échappé d'Aboukir, le capitaine Joysle, s'y distingua. Sur la côte voisine, Ali, pacha de Janina, faisait pressentir, par de subtils guets-apens et d'imposants massacres, quelle serait un jour sa gloire. Le commandant, général Chabot, un ci-devant devenu consciencieux révolutionnaire — rara avis — doit se rembarquer avec les débris de sa garnison.

Tiraillés entre les deux vainqueurs, russes et turcs, les îles jouissent d'un semblant d'indépendance, jusqu'en 1807, date où le traité de Tilsitt y renvoie les Français Instruit par l'expérience, Napoléon entame dans Corfou les moyens de défense qui devaient rendre la place imprenable. Il avait tout prévu, sauf l'ordre de Louis XVIII enjoignant au général Douzelot de rendre la place de Corfou aux autorités anglaises le 21 juin 1814.

« Voilà comment, dit l'auteur, les îles Ioniennes passèrent en 15 ans des Vénitiens aux Français, des Français aux Turcs, des Turcs aux Russes, des Russes aux Français de rechef, puis finalement aux Anglais, après avoir failli être attribuées aux Autrichiens, sans qu'on ait jamais cessé pendant tout ce temps de proclamer leur indépendance. »

§

Bernadotte roi. — C'est particulièrement une étude de caractère que s'est proposée M. Scheffer. Amassant toutes les données que sa carrière antérieure fournissait sur les idées, les sentiments, les façons de faire du maréchal, il en déduit le personnage du roi de Suède ; personnage non exempt de contradictions et d'incertitudes, assez peu sympathique comme homme, acceptable comme souverain, et méritant plutôt la reconnaissance de ceux que le caprice des circonstances et la fantaisie des diplomates appellent à gouverner. De tous les souverains improvisés sous Bonaparte, c'est le seul qui ait survécu politiquement à la débâcle de 1814 et de Waterloo. Il le dut à l'adoption de Charles XIII, fiction diplomatique qui en faisait un monarque légitime et traditionnel, il le dut surtout à la dextérité avec laquelle il sut se concilier les Suédois, aux services qu'il leur rendit, à ceux qu'il leur fit attendre, à la souple tactique qui leur permit dès l'abord de le prendre pour l'un des leurs. Il y fit servir ses qualités et ses défauts. Très comédien, amoureux de mise en scène, compositeur ingénieux de son personnage, émule et élève en ceci de Bonaparte, il habilla de gravité sa faconde et sa grandiloquence, et cette faculté méridionale de s'abuser lui-même dans une limite voulue, de ressentir à volonté une émotion qui finit par devenir sincère. Sa carrière de trente années, commencée à seize ans comme volontaire, l'avait assoupli, désossé, mis au point d'accepter comme riantes les plus étonnantes aventures. Soldat et sous-officier de l'ancien régime pendant dix ans, avantagé par de galantes aventures, frustré, par la réforme « du sort auquel il avait droit, finir capitaine et chevalier de Saint-Louis, il ne vit sans doute dans la Révolution que la chance d'un extraordinaire avancement. Officier, bientôt général de la République, témoin des journées du Directoire, ministre de la guerre, familier de Barras, bien et mal traité par la politique, tout à tour craint, caressé, menacé et finalement joué par Bonaparte, ourdissant contre lui des trames dont il savait se dégager à temps, garanti d'ailleurs par un mariage habile, maréchal d'empire quand même, et toujours sur le bord d'une trahison, il conservait l'arrière-pensée qu'il n'avait pas été jusqu'au bout de sa fortune et nourrissait contre l'empereur une jalousie sournoise et paresseuse.

Il faut s'entendre sur ces sortes de trahisons reprochées à

Bernadotte, dont la plus caractérisée est le refus de marcher, à Auerstaedt, au secours de Davout engagé à fond contre des forces triples. Bernadotte n'en fit ni plus ni moins qu'une foule de généraux pour qui le souci de leur carrière personnelle, leur intérêt individuel, leur jalousie ou leurs sarcasmes contre des supérieurs ou des rivaux priment toute autre considération. Rarement cet état d'esprit fut poussé plus loin que chez les maréchaux de Napoléon, pour qui l'armée était une féodalité, et chaque commandement un fief qu'il s'agissait d'accroître au détriment des voisins. L'abandon de Davout par Bernadotte en 1806, c'est l'insubordination de Régnier et de Ney à l'égard de Masséna en Portugal, en 1809, c'est l'ironique inertie de Gouvion-Saint-Cyr à l'égard d'Oudinot en 1812.

Il est facile de comprendre que, devenu souverain présomptif d'un peuple indépendant, il n'ait eu nul goût de tenir le rôle d'un docile proconsul impérial. Napoléon manqua de clairvoyance et se fit illusion sur sa propre puissance, en ne voulant jamais s'avouer que cette puissance reposait uniquement sur la force matérielle, et que quiconque n'était pas directement sous le coup de cette force échappait à son influence. Ce fut le cas de Bernadotte. Evadé dans sa souveraineté scandinave, il ne se crut d'obligation ni envers une patrie qu'il échangeait pour une autre, ni envers un maître qu'il cessait de reconnaître. Il devina la rupture inévitable entre Napoléon et Alexandre, et comprit que la Suède était un appoint qu'il fallait faire chèrement payer. Il en profita pour préparer la réunion de la Norwège subtilisée au Danemark. Quand le sort des armes eut prononcé, il fut naturellement du parti des alliés triomphants ; entré dans le chœur des monarques légitimes, pourquoi eût-il été plus français que le roi de France? Il ne guerroya d'ailleurs qu'avec modération ; deux ou trois fois, il se donna le malin plaisir de battre ses anciens collègues, mais sans montrer d'âpreté à une curée où il n'avait point à profiter.

Puis il s'habitua à son métier de roi, y apporta le mélange convenable de dignité et de bonhomie, et comme les intérêts de ses sujets n'étaient point en contradiction avec les siens, il les servit. Ses démêlés avec eux n'eurent jamais de caractère aigu, et quand, très vieux, voisin d'une mort promise à de royales funérailles, il reémémorait l'aventure de sa vie, en la comparant à celle des rivaux, sa matoiserie béarnaise s'applaudissait d'avoir évité le fossé final et la culbute.

§

Au pays des Moines. — Rarement la couverture rouge de la collection Stock fut mieux placée que sur ce livre, que l'auteur a signé de son sang.

Chacun sait que le plus éminent représentant de cette race tagale si durement exploitée, après une courte vie vouée à l'étude et à la lutte pour la liberté, tomba en 1896, sous les balles des fusilleurs espagnols, victime de ces moines dont il avait dénoncé la déprimante souveraineté. Sous une forme romanesque, ce livre qui parut d'abord sous le titre, *Noli me tangere*, est une peinture exacte des Philippines sous la domination espagnole et ecclésiastique. Depuis que l'auteur a payé de sa vie le crime de l'avoir écrit, les Philippins ont été délivrés de ces exploiteurs-là, mais ils en ont d'autres à repousser.

Essai sur l'histoire du Japon. — Le titre de ce livre est modeste, c'est sans doute le plus complet et le plus méthodique qu'un lecteur français puisse consulter sur le Japon ancien et actuel. Conçu d'après une méthode qui laisse autant de place à l'histoire des idées et des mœurs exprimées par la littérature et l'art, qu'aux faits politiques, cet ouvrage nous initie aux anciennes croyances des Japonais et à leur façon de vivre, de sentir et de penser aux diverses périodes de leur histoire. De continuelles citations de poèmes, de légendes et de romans permettent au lecteur de prendre contact avec le peuple dépeint. M. de la Mazelière a divisé l'histoire du Japon en grandes phases qui se trouvent coïncider chronologiquement avec les principales phases historiques du monde occidental : moyen âge, renaissance, monarchie organique, révolution. Il combat cette opinion que la civilisation du japon fut toujours une copie, copie de la civilisation chinoise d'abord, de l'européenne ensuite. Il montre comment l'évolution du Japon est œuvre personnelle, et comment il a su rendre sérieuses les idées et les institutions empruntées à l'Occident dans ces quarante dernières années. Il insiste sur l'insistance et l'âpreté du sentiment national et oriental chez le Japonais, sur son aversion intime pour l'Européen, et termine par des considérations intéressantes sur la transformation déjà accomplie et l'avenir probable de ce peuple si brusquement éveillé aux façons de vivre contemporaines.

Idée et réalité, par Henri Bauër. — C'est une série de chro-

niques à l'occasion des faits dont quelques-uns remontent à cinq ans, et qu'on relit pourtant avec intérêt, parce que l'auteur a su en dégager l'intérêt permanent. Ce livre plaît pour le dédain qu'il montre des préjugés orgueilleux et malfaisants, par un souci d'indulgence et de doute qui voudraient moins dure la pauvre vie des hommes. Je me suis plu à de fréquentes évocations des mœurs bretonnes, de ce Morbihan à la mélancolique lumière, à des récits de croisières où l'auteur fait suivre ses vives sensations de marin novice de cette réflexion : « Et pourtant de grands voyages à travers les Océans ne me furent pas refusés! » Qui se souvient des « Mémoires d'un jeune homme» trouvera à cette phrase une grâce élégante.

MARCEL COLLIÈRE.

QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES

Le Féminisme raisonnable, à propos des *Femmes nouvelles* de Paul et Victor Margueritte, Plon, 3.5o. — Charles Albert: *L'Amour libre*, Stock, 3.5o. — Femmes nouvelles !... — Frédéric Boudias: *Cléricaux et Césariens*, Victor Rousseau, éditeur (Vernon). — Jean-Paul Marybert : *Les Paradoxes de mon curé*, Flammarion, 3.5o. — *Les Chefs-d'œuvre du XVIII^e siècle*, Paré éditeur (Angers), publication mensuelle à 2 fr. par an. — Edmond Demolins : *L'Ecole des Roches* (*Nos élèves en Angleterre*), Firmin-Didot. — M^me^ Ratazzi : *Emilio Castelar, sa vie, son œuvre, son rôle historique*, Félix Alcan, 3.5o. — A une table d'auberge valaisane.

Le Féminisme raisonnable, à propos des *Femmes nouvelles* de Paul et Victor Margueritte. — Il y a donc un féminisme raisonnable dont on osera bientôt parler dans le meilleur monde. Plus de revendications excentriques et violentes, plus de tapage révolutionnaire, plus de criailleries de congrès. Mais un tendre apitoiement sur la femme esclave et quelques reproches à l'homme tyran, sans trop sortir de la littérature. Puis, de ci de là, une réclamation précise, toute banale à force de bon droit, dont nos parlementaires peuvent faire au plus vite un sujet d'étude au sein de leurs commissions, afin d'aider à tous les progrès démocratiques... « Nous voulons, par des lois sages, établir la justice pour tous... Les réformes ne peuvent que suivre les idées... Le législateur exprime dans le code ce qui est déjà dans l'opinion et les mœurs »... Et c'est tout le programme des journaux de salon, des revues de salon, des livres de salon.

Quant à ces féministes exaltées et échevelées qui proclament dans les ligues farouches, dans les réunions tumultueu-

ses, l'égalité absolue de l'homme et de la femme, et qui ne veulent reconnaître d'autre sexe que le sexe physique — et encore ! — pour en venir bientôt aux droits civiques, aux droits politiques, aux droits sociaux de la femme, fi ! quelle horreur ! Ces féministes-là, d'abord, sont toutes laides. Elles ont de la barbe au menton et à l'esprit. Elles enlaidissent tout ce à quoi leur barbe touche. Eh bien ! non, qu'elles fassent leurs enfants toutes seules.

MM. Paul et Victor Margueritte, en s'efforçant de traiter dans leur dernier roman : *Femmes nouvelles*, le problème de l'évolution morale et sociale de la femme, ont eu souci de se tenir plus près du féminisme raisonnable que du féminisme échevelé. Dirai-je que ce souci est trop sensible, et que leur œuvre, timide et souvent hésitante à force de sagesse, ne pourra guère être ce qu'elle aurait dû être, sortie de leurs mains d'habiles et intenses écrivains : un roman social capable de modifier la vie ? Rachilde a fort bien dit de ces « femmes nouvelles », dans une récente chronique : « Féministes tâchant de concilier une ancienne morale et une nouvelle liberté... Sorte de créatures hybrides encore mal définies... » Et il est bien reconnaissable que ces féministes s'attardent à l'ancienne morale plus qu'elles ne s'aventurent en la nouvelle liberté.

C'est ainsi que leur unique raison de vivre semble être de vivre avec l'homme, dans l'amour ou seulement dans l'ordinaire conjugalité. Elles aiment ou cherchent à aimer. Elles sont mariées ou cherchent un mari. L'héroïne du roman, qui se croit « femme nouvelle » pour être allée en Angleterre et pour avoir fréquenté la directrice d'un journal féministe, se demande d'un bout à l'autre des chapitres si elle épousera — épousera pas — un vicomte élégant et viveur, un peintre bellâtre, enfin un ingénieur qui a peur de la solitude et qu'elle épouse (mais faudra voir le ménage). Une dame Morchesne, féministe intraitable, est tout le temps à user de son pouvoir contre un Monsieur Morchesne à la longue et douce tête de mouton, très résigné, très ahuri, à moins qu'elle ne dénonce de sa voix d'hommasse l'oppresseur héréditaire. Toutes, je vous dis, n'ont d'autre occupation que l'homme. Que voilà bien des femmes anciennes, et je sais qu'un roman est un roman, et qu'il y est besoin d'amours, de mariages, de viveurs, de peintres, d'ingénieurs et de ridicules maris. Oui, mais ne va-t-on pas nous changer un peu cela avec les « femmes nouvelles » ? Celles-ci

parlent noblement de leur émancipation intellectuelle et morale, de leur éloignement du passé et de leur marche à l'avenir, de leur rôle d'esclaves et de jouets à renoncer et de leur titre d'êtres humains à reconquérir, de l'éveil de leur conscience, de leur révolte contre le mensonge social et de leur ascension à la vérité, enfin du libre développement de leur personnalité et de leur personnalité tout entière. Ibsen a fait de cela quelques chefs-d'œuvre ; d'autres en ont fait quelques bons livres. N'y aurait-il pas, pour les véritables écrivains que sont les Margueritte, quelque parti à tirer encore de ces données de la conscience individuelle? Le féminisme, même raisonnable, ne consiste-t-il pas, avant d'étudier l'amante ou l'épouse et de narrer ses embarras, à étudier et à nous révéler la femme et sa conscience en formation ?

D'ailleurs, ayant toute leur affaire avec l'amant ou le mari, les féministes de Paul et Victor Margueritte n'en trouvent que d'abominables. Vraiment, on s'est trop arrangé pour fournir à ces débineuses une série de monstres vulgaires. Tout y passe, de la canaille à l'imbécile. C'est, en cancans qui ne sont pas ménagés, un affreux pourchas à l'homme. Cette fois voici bien les « femmes nouvelles », qui empruntent aux pires prophètes du «duel des sexes » leurs lamentations, imprécations, malédictions. Et que faire contre les hommes? Ah! les hommes! Tout simplement les « femmes nouvelles » les lâchent ou refusent de les épouser. Puissante leçon sociale! Mais donc, en dehors d'un ingénieur qui est toujours l'oiseau rare de l'intelligence et du travail, les romanciers ne peuvent-ils trouver de braves jeunes hommes d'aujourd'hui qui ne s'épouvantent point de la « femme nouvelle », affranchie et consciente, et qui se plaisent, bien au contraire, à la faire surgir des préjugés et des mensonges où fut ensevelie la femme ancienne, pour l'aimer d'un plus juste et plus noble amour ? Ceux-ci feraient honte aux autres. Et ce serait très moral d'indiquer que les deux êtres faits pour vivre ensemble et l'un par l'autre doivent ensemble et l'un par l'autre s'éduquer. Quelle serait, par contre, la valeur sociale d'une fantaisie de féminisme même la plus intéressante, si les féministes, comme disait Rachilde, « font l'école aux jeunes gens et aiment des polissons, selon l'éternelle loi » ?

La question féministe est un élément de la question sociale. MM. Paul et Victor Margueritte l'ont parfaitement compris, et leur étude nous mène souvent devant le sinistre spectacle des

injustices bourgeoises et des misères ouvrières. Là encore ils ont été obstinément pour la raison et la sagesse quelque peu mondaines. Des notations de pitié émues et émouvantes, les appels ordinaires à la charité secourable, ou même la glorification des dévouements réparateurs et des téméraires sacrifices d'argent et de vie ; mais nulle part l'invocation courageuse à la Justice sociale qui vienne briser les oppresseurs, venger les opprimés, et refaire le monde. Plus de pitié, ni de charité ! La Justice !

Les auteurs de *Femmes nouvelles*, je le sens bien, ont regardé le féminisme et l'humanitarisme vagues qui commencent près d'eux, tout raisonnablement, à se parler et à vivre. Ils ont fait de l'observation et du document. Leur livre, ainsi jugé, est incontestablement de grand intérêt et de réel mérite. Seulement, à qui touche désormais aux graves et douloureux problèmes sociaux, aux problèmes de vie et d'humanité, nous demandons invinciblement de ne pas appesantir notre regard sur la misère présente, mais de l'élever vers l'espérance d'un avenir meilleur, et d'être moins historiens et psychologues que prophètes et apôtres. Ce n'est plus de la raison et de la sagesse tranquille que nous voulons : c'est la foi. Les femmes et les hommes d'aujourd'hui, on en a mis partout à grand acharnement d'observations et de commérages psychologiques. Si bien qu'ils ont fini par nous ennuyer. Les « femmes nouvelles » et les hommes nouveaux que nous souhaitons voir, c'est ceux de demain.

Ces remarques sont d'un moraliste réduit à être le justicier d'un effort de théorie, et non d'un critique qui apprécierait la beauté littéraire. J'aurais eu, en ce dernier cas, à dire la grâce, l'élégance rapide, la profonde tendresse des sentiments, la clarté facile des idées, qui sont les immanquables qualités de MM. Paul et Victor Margueritte en toutes leurs œuvres. A lire ces écrivains-là, ce n'est jamais l'artiste qui est déçu.

L'Amour libre, par Charles Albert. — Ceci est un livre audacieux et révolutionnaire. Ne le lisez point si vous avez pris votre parti de tenir aux vieilles idées, aux vieux préjugés, aux vieilles mœurs. Ce n'en est pas moins, dans ses audaces révolutionnaires, un livre profondément réfléchi et d'une méthode très rigoureuse.

M. Charles Albert se sépare de ces philosophes qui, soucieux de chercher à l'homme et à ses sentiments une origine supérieure, l'ont arraché de la série des êtres vivants et l'ont jeté

en des régions imaginaires. Pour étudier l'amour, pour en établir la genèse et les conditions biologiques, il rattache l'espèce humaine à l'ordre naturel et il rappelle sa vraie place dans l'évolution des êtres. L'homme vient de l'animalité. Les instincts de l'animalité persévèrent en lui, pour le développement de sa vie et pour sa reproduction. Laissons là les « flagorneries d'un faux orgueil spiritualiste » et bravement acceptons les données de la biologie évolutionniste. L'amour, au lieu de nous apparaître comme une « déconcertante superposition à l'énergie reproductrice », sera pour nous ce qu'il est dans la réalité : un prolongement de cette énergie reproductrice qui, de la vague attraction sexuelle des organismes les plus bas, a poursuivi sa lente évolution jusqu'au pur et noble sentiment de l'homme, par suite d'additions psychiques de plus en plus importantes.

L'amour n'étant donc considéré que comme une forme très haute de l'attraction sexuelle, M. Charles Albert en examine les progrès à travers les différents âges de l'humanité. Puis il dit l'oppression qu'exercent sur l'union des sexes les conditions effroyables de la vie sociale présente. Deux chapitres : *la Prostitution* et *le Mariage bourgeois*, sont bien la critique la plus serrée et la plus complète qui ait jamais été faite des cruelles injustices du capitalisme contre l'amour. « Il y a dans la société bourgeoise, écrit-il, comme une force tendant à maintenir l'instinct sexuel au niveau du simple accouplement brutal et l'arrêtant dans son évolution naturelle vers sa forme supérieure. » Et les preuves abondent, exposées avec une âpre et violente logique.

L'écrivain conclut à l'amour libre, possible seulement dans une société nouvelle qui sera la société communiste. En attendant, c'est la dépravation forcée du plus noble des instincts de l'homme. L'amour libre, d'ailleurs, n'est pas l'amour capricieux et qui souvent varie. C'est justice de citer ici une très belle déclaration de Charles-Albert, qui n'avait pas de peine à prévoir une objection devenue banale : « Pour combattre l'union libre, dit-il, on s'appuie encore... sur l'idéal de l'union unique et durable. Cet idéal est aussi le nôtre. Si l'enthousiaste spontanéité de l'amour est capable de rapprocher en uneintimité profonde deux êtres inconnus l'un de l'autre quelques jours auparavant, seule une longue pratique de la vie en commun peut faire naître le dévouement, l'affection, l'estime et la connaissance réciproques des caractères nécessaires pour rendre

utile et bienfaisante la collaboration des sexes. De plus, l'union de l'homme et de la femme n'est pas une juxtaposition, mais un mélange. Chacun des deux se transforme, se modifie au contact de l'autre, et à changer plusieurs fois le sens de cette modification, à subir trop d'accommodations de ce genre, il ne peut y avoir que gaspillage de force humaine et désarroi dans l'économie de la vie. »

On ne saurait mieux dire en faveur de l'union durable, quoique libre. Il y manque seulement une notion plus ferme du lien de moralité et du devoir. L'auteur de l'*Amour libre*, très individualiste, encore que nous faisant conclure au communisme, voit trop dans l'amour la satisfaction des énergies affectives qui rapprochent deux êtres, et pas assez la fonction sociale qui unit ces deux êtres pour transmettre la vie à d'autres êtres et constituer la famille. Il n'exclut pas ce dernier point de vue, mais il le néglige. L'enfant et les sentiments de paternité ou de maternité, voilà aussi des éléments du problème dont il faudrait tenir compte. On nous prophétise bien que dans la société communiste l'éducation de l'enfant sera toujours assurée, même en cas de rupture d'une union libre, par le devoir maternel rendu facile à la mère. Et donc le père pourra disparaître, insoucieux de sa progéniture ! Mais si cet homme est vraiment père et s'il aime son enfant ? S'il veut, lui ayant donné de sa chair et de son sang, lui donner de son âme ? S'il tient à marquer profonde en lui l'empreinte de la filialité ? L'amour paternel aussi est un amour, et qui a droit aux satisfactions légitimes. Il s'agit moins de nourrir l'enfant que de l'aimer, de l'élever moralement, de le former à l'image paternelle. Le cri du cœur de la paternité, tel sera toujours l'inévitable reproche à l'union libre, tout de même moins sûre de durer.

S'il est bien vrai, du reste, que les conditions sociologiques pèsent terriblement sur l'amour, ne pouvons-nous pas remarquer qu'il y a dans ce sentiment une part de psychisme irréductible et que de grandes amours bravent le malheur ou la misère, et s'y fortifient parfois. A preuve tous les poèmes et tous les romans. Ne présenter l'amour que comme l'apaisement régulier des énergies reproductrices, quel mesquin bourgeoisisme, encore qu'on nous renvoie à la société communiste ! M. Charles Albert appelle tout le reste passion et le réprouve : sa psychologie pourrait bien être en défaut, quelque excellente que soit sa science biologique, témoignée dans un livre

très personnel et très vigoureux de conception comme d'expression.

Femmes nouvelles!... — Nous parlions de femmes nouvelles. Celles-là vont-elles le devenir, que je rencontre cet été à travers champs et dans la montagne suisse? Alors, c'est à faire frémir. Elles sont empaquetées en des robes courtes ou des pantalons de zouave, et coiffées de chapeaux qui ne sont ni d'homme ni de femme, ou de bérets, ou de casquettes. Un énorme gourdin à la main, elles allongent des pas immenses de sergots alpinistes. Elles vont par monts et par vaux. Elles franchissent fossés et rochers, et ravines et pierriers. Tout de leur personne se déforme. Les mains, les bras, la poitrine, les hanches, les mollets semblent se forcer et grossir. Pour quelques-unes aux apparences discrètes d'éphèbes, passe encore; mais pour celles qui ont des formes de femmes, quelle horreur amplifiante! Et leurs gestes sont vastes. Et leurs mouvements sont lourds. Parfois, elles appuient en travers leur gourdin à la taille pour y laisser pendre les bras ballants. Elles parlent haut et gros. Elles appellent de toute leur voix la bande d'excursion éparse. Elles crient. Elles chantent. Elles se couchent au bord des torrents et boivent à même. Elles font rouler des rocs en poussant des hurlements d'alarmes. Elles se garnissent d'herbes et de fleurs de montagnes comme les pâtres et comme les chasseurs de chamois. Elles s'étendent sur le gazon ou sur les pierres, très lasses, les jambes massivement croisées et les deux blocs des pieds, aux puissantes chaussures ferrées, traînant tout bêtes. Il faut se relever et reprendre la marche: les voici qui repoussent d'un geste de lutteurs le galant ingénu qui leur tendrait la main. Et elles se redressent formidables, en étirant des membres abattus et épaissis de fatigue... Enfin, le soir, effondrées sur les bancs de l'auberge, elles disent: « Oh! là, là! nous en avons fait une excursion! Demain nous recommencerons. » Elles soufflent avec force. Elles mangent et boivent avec abondance. Je vous dis que ça fait peur, si c'est là les femmes nouvelles.

Cléricaux et Césariens, par Frédéric Boudin. — M. Frédéric Boudin continue ses protestations de jeune catholique, plein de belles illusions, contre le jésuitisme qui pervertit le catholicisme et jusqu'aux meilleures intentions de Léon XIII. Car notre catholique croit aux meilleures intentions de Léon XIII. Il s'en prend cette fois, comme un simple dreyfusiste, aux cléricaux et aux césariens que le P. Du Lac dirige.

Etes-vous bien sûr, à ce compte, jeune homme, d'être bon catholique? Vous êtes jeune, ce qui vaut mieux : continuez!...

Les Paradoxes de mon curé, par Jean-Paul Marybert. — Un livre agréable et piquant, d'autant plus qu'il est (sous le pseudonyme) l'œuvre d'un prêtre, et d'un vrai, qui a son nom dans les lettres. La forme en est sage et prudente, par force. Mais, dans l'arrière-pensée, que d'esprit révolutionnaire! Marybert glorifie les humbles curés de campagne, « héros méconnus » et, paraît-il, « ouverts aux aspirations de nos sociétés modernes ». Il nous confie leurs idées de derrière la tête, en les appelant « paradoxes ». Tout cela n'est-il pas un peu contre les évêques, héros trop connus de bureaucratie, d'administration, d'autoritarisme? Nous voyons donc une fois de plus apparaître les griefs du bas clergé contre le haut clergé : c'est un signe des temps, et les révoltes sont proches. Marybert m'adresse, comme à son « ami », une lettre publiée dans ce volume. Je puis l'en remercier, et c'est beaucoup dire. Il me reproche amicalement de n'avoir pas, au lieu de quitter brusquement l'Eglise et le clergé, attendu un peu... pour voir se modifier l'Eglise et le clergé. J'ai attendu, Marybert, pendant de longues années. Mais j'ai cessé d'attendre quand je n'ai plus espéré.

Les Chefs-d'œuvre du XVIII^e siècle. — Nous sommes en des jours où il faut rappeler que le siècle qui nous donna la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* et qui fit la Révolution, fut le « grand siècle ». Un éditeur d'Angers, M. Paré, a entrepris de publier, sous forme de fascicules mensuels de revue, les chefs-d'œuvre de la pensée philosophique et sociale d'où est sorti le monde moderne. Ont paru notamment : la *Loi naturelle* de Volney, l'*Intolérance et les Jésuites* d'Helvétius, les *Préjugés détruits* de Lequinio. Des œuvres de Rousseau, de d'Alembert, de Condorcet, de Camille Desmoulins sont à paraître prochainement. Cette publication est d'une très utile actualité.

L'École des Roches (Nos élèves en Angleterre), par Edmond Demolins. — Il est intéressant de suivre l'essai d'éducation nouvelle de M. Edmond Demolins aux Roches. L'éminent sociologue tente là d'appliquer quelques unes des idées rénovatrices qu'il a énoncées et admirablement défendues dans ses livres. La présente fureur de nationalisme fait tort à l'anglo-saxonnisme de M. Demolins. Mais ce clérical moins borné que

d'autres n'en a que plus de mérite à poursuivre sa tâche originale et généreuse.

Emilio Castelar, sa vie, son œuvre, son rôle historique, par Mme Ratazzi. — C'est un livre documentaire où l'auteur, par vénération pieuse, laisse l'âme de son maître et ami s'épancher en des extraits de correspondance, en des paroles fidèlement recueillies, en des articles inoubliés. Mme Ratazzi a voulu nous présenter un Castelar réel et vrai, « avec ses grandeurs, ses attendrissements, ses vertus, son austérité affable et indulgente, et surtout son cœur adorable fait de mansuétude, de délicatesse, de tendresse infinie et de loyauté chevaleresque ». Ce livre est, en vérité, une survivance.

A une table d'auberge valaisane. — On ne parle pas de l'Affaire, de peur des disputes. Mais on voudrait bien se compter entre anti-dreyfusistes et dreyfusistes. Comment se reconnaître? Chacun lit les journaux qu'il trouve, au hasard. Quels autres signes?

Mon voisin me dit :

— Celui-là au bout de la table, ce décoré! Pour l'armée sûrement.

— ?

— Son fils est arrivé ce matin. Un an de service. Permission d'un mois à l'approche des manœuvres. On a des connaissances au ministère. Une foulure, un rien : permission pour rejoindre papa en Suisse. Vive l'armée!

» Et l'autre là, cette tête de larbin retiré des cuvettes! Il a servi chez un duc de Montefiore et il s'en vante; puis aussi dans je ne sais quels grands bars. Vive l'armée, eh! larbin!

» Et cet écrasé-vanné-vidé qui remorquait au long des torrents, l'autre jour à Salanfe, ce chaland de vieille grosse femme qui se penche sur son épaule! Très ardent à la guerre, le dispensé pour cause d'amour. Encore un pour l'armée, contre Dreyfus.

» Par ici toute une bande qui n'a pas manqué la messe dimanche et au 15 août. Les dames causent avec le curé, gentiment, et chantent des cantiques à l'église. Antidreyfusard, tout ça, sans excepter le curé.

» Entends-tu le dernier là-bas qui lèche de la confiture et bougonne qu'on aurait bien dû en finir depuis longtemps avec tout ce bacchanal de Rennes, pour un sale Juif? « Je ne veux plus rien savoir! » Vive encore l'armée, va, mon vieux! »

C'était bien ça : mon voisin ne s'était point trompé.

VICTOR CHARBONNEL.

SCIENCES

1° *A propos du sadisme : Vacher l'Eventreur et les crimes sadiques*, par M. Lacassagne (Storck). — *Un cas de perversion sexuelle à forme sadique*, par M. Régis (in Arch. d'Anthrop. crim.)

2° *La Géologie expérimentale*, par M. Stanislas Meunier (Alcan). — *Anatomie élémentaire du corps humain*, par M. Rabaud (Schleicher). — *La Dissolution opposée à l'évolution*, par M. Lalande (Alcan). — *La Graphologie simplifiée*, par M. Arüss (Ollendorff). — *L'Affaire la Roncière*, par M. Steph. Arnoulin (Ollendorff).

Je viens de lire une intéressante histoire. Elle est racontée dans les Archives d'Anthropologie criminelle, avec la clarté et l'intérêt qu'il sait mettre à ses récits, par mon très distingué ami M. Régis, qui représente l'enseignement psychiatrique à l'Université de Bordeaux.

Un jeune homme de 22 ans vint, il y a trois ans, lui conter ses chagrins. Fils et frère de nerveux et d'originaux, nerveux et fort intelligent lui-même, il confia que sa vie avait été toute bouleversée par un événement pourtant banal. A l'âge de cinq ans, chez lui, ouvrant brusquement une porte, il vit ceci : « Sa sœur aînée, âgée de quatorze à quinze ans, à genoux, la tête cachée dans la robe de sa gouvernante, les jupes relevés, le derrière à nu, allant être fouettée en présence de sa mère et d'une autre femme. »

Sa vie génésique était désormais décidée : voir des fesses et les fouetter avec plus ou moins de violence. Il commença d'abord par sa sœur ; passa à une fillette plus âgée que lui, puis initia un camarade d'école ; celui-ci consentit avec plaisir à remplir le rôle du fouetté....il le garda jusqu'à sa libération du régiment en 1897. C'est qu'en effet notre homme, les années s'écoulant, non seulement ne renonça pas aux habitudes de l'enfance, mais ne s'y adonna qu'avec plus de ferveur et y localisa toute son activité sexuelle.

Il éprouve une sensation voluptueuse et passe par *toutes* les phases des voluptés ordinaires quand il satisfait sa manie de fouetter, soit sur l'ami accommodant qu'on connaît, soit sur une bonne dans une auberge, soit sur une fillette rencontrée sur une route, — ou bien si, rôdant dans les squares, il aperçoit des enfants qu'on fouette ; passant par les rues s'il aperçoit des coins de chair de femmes montant aux omnibus ou allongeant le pied au balcon ; — ou bien, plus simplement, et plus ordinairement, en laissant son imagination broder le thème favori, et se donnant ainsi, aux frais de son cerveau, les spectacles les

plus divers de fustigation. Il complète cette excitation psychique par des écrits et des dessins où il raconte et reproduit ce qu'il a vu ou plutôt ce qu'il invente, et il s'est formé ainsi, en fouillant à droite à gauche, une bibliothèque et un musée dont la fessée est l'unique préoccupation. M. Régis reproduit plusieurs de ses croquis et fait remarquer avec raison « que le sujet fouetté a une attitude plutôt bienveillante pour son exécuteur et que parfois même ils sont comme enlacés l'un à l'autre. C'est que pour lui la fessée est l'acte sexuel même et que, par conséquent, les deux acteurs doivent participer à la volupté. » Et de fait, notre homme ne connaît pas d'autres procédés voluptueux... ou plutôt il resta presque toujours sans en connaître d'autres, car des renseignements récents nous apprennent qu'il vient de faire connaissance d'une femme qui, pour le faire rentrer dans le chemin de la sensualité normale, fut assez dévouée pour se prêter à sa manie. Il paraît qu'elle a réussi un peu : faisons des vœux pour qu'elle réussisse tout à fait.

En somme, cet individu est un *Sadique*, appartenant à une variété d'anormaux dont les échantillons sont plus fréquents qu'on ne pense, et si j'ai résumé ici son histoire, qu'on fera bien d'ailleurs de lire dans son entier, c'est à cause des commentaires qu'on en peut faire et des travaux concernant le sadisme qui ont paru dans ces derniers temps.

D'abord au point de vue de la flagellation proprement dite, indépendamment du recueil iconographique et documentaire assemblé par l'éditeur Carrington, des revues russes viennent d'insister sur l'influence de la perversion sexuelle dans le zèle que mettent certains fonctionnaires de Russie à appliquer les verges, le knout, les cravaches, etc... Récemment le Vratch revenait sur les travaux de M. Ibankow sur les corrections corporelles en Russie et rappelait le cas, signalé par M. Sanitchenko, de cet inspecteur d'écoles qui tous les jours faisait fouetter devant lui une cinquantaine d'élèves.

Mais le travail le plus intéressant de cette dernière période est sans contredit le volume que vient de publier M. Lacassagne sur *Vacher l'Eventreur et les crimes sadiques* ..

Dans un précédent article, j'ai déjà parlé du rapport des experts de Lyon. M. Lacassagne vient de réunir dans un même volume ce rapport médico-légal, une étude sur le marquis de Sade, quelques considérations sur le sadisme en géné-

ral, l'exposé des grands crimes sadiques, depuis les exploits de Gilles de Rais, et enfin quelques études sur le vagabondage et les vagabonds.

Il n'était pas inutile aux experts de Lyon, pour défendre leur thèse de la responsabilité entière de Vacher, de grouper à côté les uns des autres les divers éléments de leur certitude et les renseignements qu'ils ont pu recueillir depuis le procès et l'exécution. Ils ont gardé aujourd'hui comme hier leur manière de voir et cette opinion peut se résumer dans ces quelques lignes que je trouve dans le chapitre intitulé : *L'état d'âme de Vacher*. « Ce n'est pas un fou, c'est un anormal au point de vue des satisfactions de l'instinct sexuel. Vacher avait mis spontanément en pratique la théorie de Sade : Il ne s'agit pas de savoir si nos procédés plairont ou déplairont à l'objet qui nous sert, il s'agit seulement d'ébranler la masse de nos nerfs par le choc le plus violent possible ; or, ce n'est pas douteux que, la douleur affectant bien plus que le plaisir, les choses résultant pour nous de cette sensation produite sur les autres seront d'une vibration plus vigoureuse. »

Ces quelques lignes du marquis de Sade pourraient servir d'épigraphe à tout livre traitant du sadisme : elles en expriment admirablement un des mécanismes psychiques. Elles l'expriment même d'une façon aussi naïve que brutale, mais exacte, et l'on n'est pas étonné que les travaux des psychiatres contemporains viennent en faire saillir toute l'exactitude. Nous trouverons d'ailleurs dans les œuvres de Sade les autres formules qui, jointes à celles-là, exposeront la doctrine qui sciemment ou inconsciemment régit le sadique.

Le point de départ, *la nécessité de la douleur*, étant admis, sur quoi s'appuie-t-il ?

D'abord sur ce fait : « la femme étant plus faible que l'homme il ne peut y avoir entre eux de convention... le plus fort doit travailler à sa félicité sans se préoccuper de celle de la plus faible et il peut y travailler par tous les moyens d'oppression ». Il y a aussi cette autre raison que « il n'est nullement nécessaire, pour le plaisir de l'homme dans l'acte sexuel, que la femme éprouve elle-même du plaisir. Désirer le plaisir de la femme est peut-être un adjuvant du ressort de l'orgueil. Mais l'orgueil est bien plus digne en obligeant la femme à songer à l'homme seul. »

Etant donnés ces principes généraux, les façons dont on les appliquera sont toutes excusables. A la sodomie, on ne peut

reprocher que « le prétendu délit de la perte de la semence ». Mais d'une part, la nature permet souvent que la semence ne soit pas utilisée, et, d'autre part, il lui importe peu que la race des hommes s'éteigne.

L'inceste « devrait faire la loi de tous les gouvernements dont la fraternité fait la base », puisque c'est aimer d'avantage ceux que la nature enjoint d'aimer.

L'âge de la femme importe peu, car si, en raison de sa nature masculine particulière, l'homme a le droit de posséder malgré elle la femme qu'il désire, « celui qui a le droit de manger le fruit d'un arbre peut assurément le manger mûr ou vert, suivant les inspirations de son goût ».

Soit, voilà la doctrine. . mais est-elle blâmable, doit-on sévir contre ceux qui la pratiquent? De Sade a pensé à l'objection et y répond qu'après tout « il n'y a aucune raison pour trouver une fantaisie de table moins extraordinaire qu'une fantaisie de lit ». Et enfin il donne cette raison qui, placée sous la plume de Sade, devrait faire réfléchir les criminalistes modernes lancés à bride abattue sur la route de l'irresponsabilité : « S'il existe des êtres dans le monde dont les faits choquent tous les préjugés admis... il ne faut ni les sermonner, ni les punir... parce qu'il n'a pas plus dépendu d'eux d'avoir ce goût bizarre, qu'il n'a dépendu de vous d'être spirituel ou bête, d'être bien fait ou d'être bossu... Que deviendront vos lois, votre morale, votre religion, vos potences, votre paradis, vos dieux, votre enfer, quand il sera démontré que tel ou tel cours de liqueurs, telles sortes de fibres, tel degré d'acreté dans le sang ou dans les esprits animaux suffisent à faire d'un homme l'objet de vos peines ou de vos récompenses? »

Tels sont les principes exposés par celui qui les développa le mieux et en fit dans la *Philosophie dans le boudoir* un véritable code de l'amour. Cherchons brièvement sous quelle influence un esprit peut les concevoir, ou plutôt comment un être peut subordonner son excitation sexuelle à la production de la douleur. Justement, à propos des crimes sadiques, on est revenu, dans le Livre de M. Lacassagne, sur la pathogénie du sadisme, en même temps que M. Régis, dans ses commentaires, cherchait à expliquer le mécanisme de certaines de ses modalités.

Il n'est pas inutile de rappeler qu'on appelle *sadisme* la recherche de la volupté génitale dans la domination ou les vio-

lences exercées sur des personnes du sexe opposé ou du même sexe, — et *masochisme*, cette même recherche dans la domination et les violences *subies*.

En 1795, dans la *Philosophie dans le boudoir*, Sade écrivait : « La crise de volupté serait-elle une espèce de rage si l'intention de la nature, cette mère du genre humain, n'était pas que le traitement du coït fût le même que celui de la colère? »

Or il est intéressant de rapprocher cette phrase de ce qu'écrit le professeur Krafft-Ebing dans sa *Psycographia sexualis* : « Quand on veut expliquer la communité existant entre la volupté et la cruauté, il faut remonter à ces cas qui sont encore presque physiologiques, où, au moment de la volupté suprême, des individus normalement constitués, mais très surexcitables, commettent des actes, tels que de mordre ou d'égratigner, qui habituellement ne sont inspirés que par la colère... Partant de ce point de vue que la volupté pousse à des actes qui, dans d'autres cas, ressemblent à ceux inspirés par la colère, Schultz rapporte le cas curieux d'un homme de vingt-huit ans qui ne pouvait avoir de rapport avec sa femme qu'après s'être mis artificiellement en colère. L'une comme l'autre est un état d'exaltation, constitue une puissante excitation de toute la sphère psychomotrice. Il en résulte un désir de réagir par tous les moyens possibles et avec la plus grande intensité contre l'objet qui provoque l'excitation. De même que l'excitation maniaque passe quelquefois à l'état de manie destructive furieuse, de même l'exaltation de la passion sexuelle produit quelquefois le violent désir de détendre l'excitation générale par des actes insensés qui ont une apparence d'hostilité. Ces actes représentent pour ainsi dire des mouvements psychiques et accessoires: il ne s'agit pas là d'une simple excitation inconsciente de l'innervation musculaire (ce qui se manifeste aussi quelquefois sous forme de convulsions aveugles), mais d'une vraie hyperbolie de la volonté à produire un puissant effet sur l'individu qui a causé notre excitation (1). »

Jusqu'où peut aller cette hyperexcitation? On peut tout craindre d'elle : tout dépend de la valeur psychique du sujet et du plus ou moins d'entraves qu'il trouvera dans les « contre-représentations » de son sens moral. S'il ne trouve *en lui-même* aucun obstacle, le sadique peut tout *vouloir*. Comment l'exécutera-t-il?

(1) Krafft-Ebing, *Psycopathia sexualis, avec recherches sur l'inversion sexuelle* (Trad. Laurent et Csapo). Carré et Naud, édit., 1895.

Krafft-Ebing dit ailleurs : « Quant à l'exécution des actes sadiques, c'est la puissance de l'individu qui vient essentiellement en ligne de compte ; si la puissance est intacte, l'impulsion sadique trouve son expression dans le coït avec mauvais traitements préparatoires, simultanés ou consécutifs du consort, mauvais traitements qui vont même jusqu'à faire tuer la victime des désirs (assassinat avec viol, assassinat par volupté).

L'agitation voluptueuse qui persiste peut provoquer de nouvelles tortures, le dépècement du cadavre ; le sadique entraîné par des représentations du goût et de l'odorat qui sont reçues avec un sentiment de volupté, en arrive même à fouiller dans les intestins, à les renifler, à emporter des parties du cadavre et à se livrer à des actes d'anthropophagie (1).

Le sadique peut arriver à la volupté qu'il cherche en *imaginant* seulement toutes ces complications, soit au moment du rapport sexuel, — soit *indépendamment de tout rapport sexuel*, ce que Krafft-Ebing appelle alors l'*équivalent du coït* (2). Le phénomène est dû alors soit à une faiblesse du centre médullaire, soit aussi, comme le dit avec raison M. Régis, à l'intensité de la représentation mentale qui peut aller jusqu'à l'hallucination (3).

Enfin, impuissant au point de vue psychique et spinal, le sadique peut chercher d'autres équivalents dans des violences quelconques qui par elles-mêmes, sans être associées à aucune manœuvre d'ordre génital, provoquent la volupté cherchée : les piqûres, la flagellation, les actes de cruauté envers les animaux, etc...

Comme on le voit, il est bien des façons d'être sadique, et bien des gens le sont dont on ne se doute pas Que dis-je ! bien des gens le sont qui ne s'en doutent pas, car, comme le dit Moll : « Dans l'amour normal on peut déjà trouver certains faits constituant un sadisme très atténué, comme le plaisir que la personne qui aime peut trouver à chagriner la personne aimée par des moqueries et des taquineries (4). »

Un fait que remarquent les auteurs est que le sadisme est

(1) Krafft-Ebing : *Traité de Psychiatrie* (Trad. Laurent). Maloine, édit.

(2) Krafft-Ebing : *Arbeiten aus dem Gesammtgebiet der Psychiatrie und Neuropathologie* (Leipzig, 1899.)

(3) *Régis*, op. cit.

(4) Moll : *Les Perversions de l'instinct génital* (Trav. Pactes et Romme). Carré et Naud, édit.

bien plus fréquent chez l'homme que chez la femme. On pourrait répondre que, dans le sadisme cruel et sanguinaire, la faiblesse de la femme ne pourrait venir à bout de la résistance de l'homme... Mais dans ce qu'on pourrait appeler le *petit sadisme*, pourquoi ? c'est que l'élément *sadisme*, sans avoir besoin de s'appuyer sur les théories monstrueusement égoïstes de Sade, trouve une réelle facilité à se greffer sur le sentiment normal de l'homme au moment du rapport sexuel, *sentiment de possession*, essentiellement masculin par sa double origine psychique et organique.

On n'a pas assez insisté, à mon sens, sur cette sorte de moindre résistance — j'allais dire sur cette sorte d'appel — au sadisme que présente l'activité génitale masculine. Je ne veux pas insister ici sur ce point particulier : je me contenterai de faire observer que les auteurs ont peut-être tenu trop de compte de certains exemples de femmes sadiques qui courent les livres, sans vérifier exactement leur *véritable sexualité*, et sans se demander si Catherine de Médicis, qui faisait fouetter en sa présence les *dames* de la cour, était bien un exemple de sadisme féminin...

M. Régis, à l'occasion des cas que j'ai racontés plus haut, insiste sur ce point intéressant : *l'influence exercée par la cause occasionnelle à la fois sur la production et sur la spécialisattion de l'anomalie sexuelle*.

Il rappelle l'homme de Charcot et Magnan, qui avait eu sa première sensation voluptueuse à la vue d'une vieille femme coiffée d'un bonnet de nuit, et ne put désormais avoir de rapport sexuel qu'en se rappelant cette image (fétichiste); — le cas du jeune homme de Tambroni, qui eut la même sensation en regardant dans un journal illustré une gravure représentant un père piétinant sa fille, et à qui cette image est maintenant indispensable; — et enfin le cas de son malade qui vit fouetter sa sœur (sadique).

Il rappelle d'autre part que Binet attribue, dans la pathogénie de l'anomalie, un rôle prépondérant à l'élément occasionnel qui « a déterminé une impression de nature voluptueuse et s'est inscrit profondément pour être désormais gardé comme objet principal de la sollicitation sexuelle durant le reste de l'existence ». Schrenk-Notzing met aussi au premier rang l'occasion et dans ce cas « le mal résulterait de l'association fortuite d'une scène de violence avec une excitation sexuelle

particulièrement marquée ». — Krafft-Ebing au contraire fait du sadisme, du masochisme et de l'homosexualité, un trouble, une déviation originaire de l'instinct sexuel sur le terrain de la dégénérescence. — De même Paul Garnier écrit qu'il faut voir là (le fetichisme) un incident *attendu* par l'hyperesthésie spéciale du sujet, en raison d'une prédisposition originelle qui joue ici le rôle essentiel ; l'incident n'a pris de valeur que grâce à cette forte préparation et, à son défaut, telle ou telle autre circonstance aurait servi de prétexte ».

Bien qu'il faille établir une différence entre le fétichisme d'une part et le groupe sadisme-masochisme de l'autre, il est évident qu'il faut penser avec M. Régis et les deux précédents auteurs que la dégénérescence joue un rôle considérable dans l'évolution de l anomalie, mais plus que M. Régis je serais disposé à différencier le rôle de la *dégénérescence* de celui du *tempérament*.

Il est certain que pour qu'une occasion — surtout si elle est banale, et c'est souvent le cas — frappe à ce point un individu que désormais sa vie génitale subisse une direction *unique*, en dehors de la vie normale, il faut qu'il soit ou un dégénéré ou un dégénérescent. Cette sorte d'attitude vicieuse que prend *brusquement* et *définitivement* son activité génitale, indique une tare incontestable. Mais là, à mon sens, s'arrête le rôle de la dégénérescence, et alors intervient le tempérament (je ne me place ici qu'au point de vue du sadisme et du masochisme).

Il n'est pas que dans la sphère d'activité génitale où l'on est actif ou passif : on est *l'un ou l'autre* dans toutes les manifestations de la vie, et l'on n'est pas l'un ou l'autre *à son choix*.

Bien que la théorie de Schrenk-Notzing ne soit pas inapplicable à tous les cas, on peut dire que c'est le terrain malsain qui a permis à une déviation brusque de s'accomplir, mais que la nature de cette déviation ne dépend que de la nature du fait occasionnel et pour la plus grande partie du tempérament du sujet.

J.-J. Rousseau enfant reçoit le fouet de Mlle Lambercier ; désormais il ne pense plus qu'à avoir vis-à-vis des femmes une attitude pleine d'humilité... il sera vis-à-vis d'elles le perpétuel fouetté. — Un malade de Kraft-Ebing, après une même correction, n'eut plus de plaisir qu'à fouetter les autres — Celui de M. Régis ne fut pas fouetté, mais vit fouetter : il devint sadique. Il essaya d'être masochiste *et ne le put pas*.

Je ne veux pas pousser plus loin cette excursion, déjà lon-

gue, dans le domaine du sadisme. Une réflexion toutefois vient à l'esprit quand, après avoir parcouru même rapidement ce grand département de la pathologie psychique, on se rappelle ce que le contact d'autrui, si on y met un peu d'attention, vous a révélé. On s'aperçoit qu'il est bien des cerveaux de par le monde qu'il ne faudrait pas gratter longtemps pour y découvrir un je ne sais quoi ayant avec le sadisme bien des analogies et que chacun arrange un peu à la mode de son pays...

On s'aperçoit aussi que pour autant de sadiques — les petits et les grands — que la pathologie de tous les jours nous ait montrés — ils n'ont jamais manqué — sauf les sanguinaires — de masochistes de bonne volonté...

Et alors.....

Memento. — La place me manque pour m'étendre sur un certain nombre de livres, dont quelques-uns excellents, que j'ai reçus récemment.

C'est d'abord un volume de M. Stanislas Meunier sur la *Géologie expérimentale*, résumé d'un cours au muséum, dans lequel il a groupé, pour la première fois en France, tous les faits et expériences qui font de la Géologie expérimentale une science nouvelle. — Un très joli livre de M. Rabaud, intitulé *Anatomie élémentaire du corps humain*, dont le texte est très concis et très complet et dont les admirables planches à feuillets découpés et superposés seront du plus grand profit pour les médecins et pour les artistes. — Un ouvrage de M. Lalande sur la *dissolution opposée à l'évolution dans les sciences physiques et morales* dont le but est de démontrer que la loi prépondérante des changements physiques ou intellectuels n'est pas l'évolution, c'est-à-dire l'accroissement des différences et le développement de l'individualité, mais la dissolution, c'est-à-dire la marche à l'égalité et la disparition graduelle des différences par lesquelles les individus s'opposent entre eux. (J'y reviendrai). — La *Graphologie simplifiée*, de M. Arüss, intéressante par son actualité et par les nombreux exemples qu'elle donne. — L'*Affaire La Roncière*, par M. Stéphane Arnoulin, cette tragique erreur judiciaire de 1835, dont l'auteur nous a rassemblé tous les incidents et qu'il a accompagnée de plans qui rendent la lecture plus facile et plus attachante.

L'occasion sera prochaine, d'ailleurs, de revenir sur ces différents travaux.

ALBERT PRIEUR.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

L'America Vittoriosa, par Hugo Ojetti. Milan, Treves, in-18, 3 fr

Voici un livre dont, malgré son succès en Italie et en Allemagne, on a très peu parlé en France. Il est pourtant fort intéressant et par le talent de l'auteur, qui est un des meilleurs écrivains italiens d'aujourd'hui, et par cette opposition : l'Amérique, pays très neuf, vue par l'Italie, pays très vieux. M. Ojetti n'est pas ébloui ; il juge. Rarement très sévère, il est assez souvent ironique. Il n'est pas dupe. La vantardise yankee amuse ce romain dont l'imagination est capable d'aller bien au delà de tous les pouffismes anglo-saxons. Mais il ne dénigre pas ; il est sans parti-pris ; il regarde, il s'amuse et on s'amuse avec un tel compagnon. Sa perspicacité de vieux civilisé est assez cruelle ; d'un coup d'ongle, il fait éclater le vernis de vertu dont ces gros naïfs croient nous éblouir, et il constate : il n'y a qu'un péché en Amérique, le scandale. Cependant l'Amérique anglaise n'est pas, au degré de l'Angleterre, l'esclave de l'opinion.

Stuart Mill, qui a écrit des pages si belles et si amères sur la tyrannie de l'opinion qui réduit presque à néant toutes les prétendues libertés anglaises, aurait dû reconnaître en Amérique un certain esprit de tolérance. Il y a des libertés, aux États Unis, et, jusqu'à un certain point, celle des mœurs. Il y a aussi des conventions agréables et commodes : jusqu'au scandale, tout Américain, mâle ou femelle, est réputé vertueux, biblique et évangélique. Si le scandale se produit, la brebis est déclarée galeuse et sacrifiée.

Les États-Unis de l'Amérique du Nord constituent-ils une nation ? A peine. C'est un empire romain qui attend l'heure des craquements et des séparations. A Chicago, les Allemands sont trois cent mille ; une grande partie du reste est suédois, polonais, italien, canadien-français, anglais. La langue anglaise, au total, ne représente guère, dans cette ville de deux millions d'habitants, que la moitié de la population. La grande puissance est l'allemand. Qu'on se figure la ville de Munich tout entière enfoncée dans Paris comme un bloc immense englobant quatre arrondissements. Les Allemands forment aux Etats-Unis une véritable nation qui, un jour, nécessairement, acquerra une existence politique. Un autre coin, le nord de la Nouvelle-Angleterre, est entamé par l'élément canadien-français. Le Maine envoie déjà à Washington un ou deux députés élus

comme Français par des Français. Dans cette partie des Etats-Unis, la population diminue dans des proportions singulières. Depuis trente ans, d'ailleurs, l'Amérique ne croît que par l'immigration ; l'Anglo-Saxon de la Nouvelle-Angleterre est à peu près stérile ou tend à le devenir. Or, chaque vide est comblé par un paysan canadien ; le Canada français descend sur le Maine avec la régularité d'un glacier. Il y aura une Allemagne de Chicago à Pittsburg et une France de Québec à Boston. La part de l'Amérique anglaise sera encore très belle et immense. Il est curieux d'observer que dans toutes les parties du monde on retrouve l'Europe et ses principales races prêtes à reprendre, sous de nouvelles latitudes, les luttes d'où l'Europe même sortit jadis : l'Afrique, l'Asie, l'Amérique sont des Europes en formation.

§

La vraie Amérique pour les poètes, c'est quelques noms : c'est Emerson, Whitman, Poe. M. Ojetti a fait un pèlerinage au tombeau d'Edgard Poe, à Baltimore. Le cimetière est situé près d'une église catholique, qui était alors fermée parce que c'était l'été et que les fidèles, la plupart riches, étaient aux bains de mer ; dans le cimetière une vingtaine de tombes, sans croix ni ornements, massives, en pierre rouge ou grise, étendues dans une sorte de pré où la poussière alternait avec quelques touffes d'herbe jaune. La tombe de Poe est un petit monument en forme d'autel antique ; une lyre est sculptée d'un côté ; de l'autre on voit le médaillon du poète avec ces mots : *Edgard Allan Poe*. Rien de plus. La figure est dure, sèche ; les yeux enfoncés, le menton saillant ; à la bouche, deux plis amers. C'est le Poë de Griswold, remarque M. Ojetti. Et les *cars* passent en faisant sonner leur cloche ; des « lunes » électriques s'allument. Personne ne sait, parmi les humains de Baltimore, qu'il y a là les restes d'un grand poète ; cette idée d'ailleurs n'aurait aucun sens pour une foule américaine. Cependant, au delà du cimetière, un mur se dresse où est inscrit l'enseigne d'un bar et, de sa tombe grise et abandonnée, le visionnaire de l'épouvante pourrait lire ces mots fatidiques :

LIQVOR

Ce détail n'est pas consigné dans le livre de M. Ojetti. Il ne l'a su lui-même qu'en développant longtemps après une photographie où la tombe de Poe se surmonte implacablement de

cette auréole. Peut-être y a-t-il là quelque chose, non pas de mystérieux, mais de nécessaire. Je tiens de l'amitié de l'auteur une épreuve de cette image où l'au-delà se rejoint si brutalement au présent : elle est le frontispice posthume d'une œuvre qui est le traité de la logique du rêve.

R. DE GOURMONT.

LES REVUES

La Grande Revue : Notes sur John Keats. — *L'Ermitage :* Réflexions à propos de nouvelles Ballades de M. Paul Fort. — *La Vogue :* Hortensias et chauves-souris. — *L'Humanité nouvelle :* Napoléon Ier, faux-monnayeur. — Memento.

Il n'est point de destinée comparable à celle de John Keats et peu de figures ont la capacité d'émouvoir aussi profondément que la sienne. L'œuvre de ce jeune homme, mort de consomption dans sa vingt-sixième année, est un des plus hauts témoignages d'art qu'on puisse admirer. Elle égale la pureté d'un Chénier et dépasserait presque tous les modèles par une grâce supérieure. Celle-ci réside autant dans la beauté formelle que le goût employé à répartir les idées. Elles se déduisent; leur contact exerce ce charme des pensées suggérées plutôt que formulées, et qui se renouvellent sous l'image dont elles s'enveloppent.

De Shelley à Byron, ces deux sommets, il y a place pour un monde. Le lakisme s'y agitera, ses fantasmagories cacheront la stérilité du cerveau, la sécheresse de cœur; mais, pour oublier « Bob » Southey, du moins Coleridge, Moore, Lewis et Wordsworth, s'y rencontrent-ils.

Keats s'isole complètement. Il prend du romantisme ce qui « flotte dans l'air »; mais le riche décor qu'il déploiera dans son *Endymion* sera fait de sensations, des visions, des divinations particulières à ceux qui vont à la mort la rose de jeunesse aux lèvres. A l'encontre des poètes de son temps, il portait un bagage de science léger, et sa sensibilité était assez merveilleuse pour qu'il fondât dessus, exclusivement, son inspiration. Il a disparu :

In dead Rome's sheltering shadow wrapped his sleep, le romantisme a étonné les nations. Un silence a suivi ses orages, ses sabbats, sa grandiloquence, et Keats le « rossignol anglais », ressuscité dans sa jeunesse immortelle, reparaît comme l'un des conducteurs de la poésie contemporaine, en Angleterre, pour guider la maturité de Dante-Gabriel Rossetti.

Tel m'a semblé le sens général d'un excellent article de M. Abel Chevalley, publié par **La Grande Revue** : *Keats et le romantisme anglais*. C'est une étude remarquable par la lumière nouvelle qu'elle répand sur un monde exploré, — pour affaiblir certaines erreurs vulgarisées par la critique.

Dans Keats, l'homme n'est pas moins captivant que le poète. Leur union est si étroite qu'on n'évoque pas l'un sans penser à l'autre et il y a une jouissance à contempler ce jeune homme dont le génie s'accommodait de la plus grande simplicité quand autour de lui les attitudes se compliquaient sous les capes « couleur de muraille », dans la vie comme le style.

Coleridge a laissé un portrait saisissant dans ses papiers (*Table Talk*) :

« Un jeune homme dégingandé, faible, pas bien mis, nous rencontra M. [Green] et moi, dans un chemin près de Highgate. [Green] le connaissait et lui parla. C'était Keats. Il me fut présenté et s'arrêta une minute ou environ. Nous ayant quittés, après quelques pas, il revint et dit : « Laissez-moi emporter le souvenir d'avoir pressé votre main, Coleridge ! » — « On sent la mort dans cette main », dis-je à [Green] quand Keats fut parti... »

Cette anecdote était à rapprocher du récit que reproduit M. Chevalley, de la circonstance où Keats reconnaît en lui l'atteinte du mal irréparable :

« Un soir, écrit l'ami chez lequel il habitait, — c'était le 3 février 1820 — il rentra à onze heures dans un état qui ressemblait à l'ivresse aiguë. Une telle dégradation était impossible de sa part ; c'était donc d'autant plus terrible. — Qu'as-tu ? lui dis-je en hâte. Tu as la fièvre ? — Oui, oui, répondit-il, j'ai été sur la voiture pendant cette journée glaciale et j'ai eu grand froid. Mais, maintenant, je ne sens rien. La fièvre ? Oui, parbleu, un peu ! Il céda doucement et sans peine, comme il le faisait naturellement à un ami, quand je lui demandai d'aller se mettre au lit. Je le suivis avec les meilleurs remèdes que j'eusse sous la main et j'entrai comme il se couchait.

» En touchant les draps froids, avant que sa tête fût sur l'oreiller, il toussa légèrement, et je l'entendis dire : — Voilà du sang qui me sort de la bouche. J'allai vers lui. Il examinait une tache de sang, unique, sur le drap.

» — Apporte-moi la lumière, Brown, dit-il, et voyons ce sang.

» Après l'avoir regardé fixement, il leva les yeux vers moi et, avec, sur son visage, un calme d'expression que je n'oublierai jamais, il me dit : — Je connais la couleur de ce sang : c'est du sang artériel ; personne ne me trompera sur la couleur ; cette goutte de sang, Brown, c'est mon arrêt de mort ; je vais mourir.

» Je courus chercher un chirurgien ; mon ami fut saigné ; et à cinq heures du matin je le quittai. Il dormait paisiblement.

» A partir de ce moment, Keats n'exista plus, quoiqu'il dût vivre encore douze mois. »

Une heureuse coïncidence nous fait lire — après ce contact avec John Keats, — les nouveaux poèmes de M. Paul Fort (**L'Ermitage**) extraits du *Livre des Visions* qui formera la IVe série des *Ballades Françaises*. Ce sera un quatrième aspect de cet écrivain. — Il s'y rapproche assez curieusement du poète anglais dont il est probable qu'il ignore l'œuvre. Chez John Keats, les figures empruntées à la mythologie grecque sont, plutôt qu'une évocation de l'art hellénique, un prétexte à une succession d'images qui frapperont les sens avant d'éveiller la pensée. M. Paul Fort prête également aux mythes païens une vie qui s'en était allée, depuis le temps que les classiques abusifs les maintiennent dans un nombre restreint d'attitudes. Si nous acceptons la remarque de M. Chevalley que « ce n'est pas dans l'esprit grec que Keats a chanté la Grèce », mais « qu'il sent comme les Grecs, c'est-à-dire avec force et vérité, l'intensité de la vie universelle », — cette remarque s'applique sans réserve aux derniers poèmes de M. Paul Fort. Ils se recommandent par une discipline, dans la composition, assez comparable à l'idéal que le chanteur de *Lamia* et d'*Hyperion* s'était formé de la poésie. Le vers plein, harmonieux, plastique et coloré, du précurseur anglais, n'est pas sans analogie avec la strophe nourrie, abondante, musicale et lumineuse des « Ballades Françaises ».

Les marbres façonnés à la ressemblance des déesses en laissent échapper l'âme pour une réincarnation inattendue ; les Napées quittent les vallées conventionnelles et les Sirènes, les eaux mortes ; pour Hélène, si, — dominant les armées, « mille fois répétée dans les boucliers clairs, son image se lève entre les combattants », — elle surgit dans un geste héroïque, elle ne tarde point à montrer des grâces humaines : son « corps rose et moite », son « corps lumineux », « ses

yeux glauques », les « éclairs de ses dents », jusqu'à ce qu'on devine l'approche de Pàris : « comme un grand papillon de nuit sous le portique, faible en sa robe lâche, sens-tu rôder Pàris? » écrit M. Paul Fort. Son Amaryllis se complaît à d'autres jeux que d'entendre la flûte Ménalque :

« La forêt fleure; il n'est que de s'aimer au monde, et le monde enchanté flotte autour des amants. Respire et vois et sens. Sous la feuillée profonde, oh! comme le soleil nous cherche doucement. »

Il est presque impossible d'extraire une strophe de celles qui chantent *Morphée*, tant le lien est solide entre elles et tant elles se prêtent leurs qualités, dans l'ensemble, — ni de l'*Amour*, dont le rythme s'enroule jusqu'à cette strophe pour, ensuite, se développer d'après un pareil mouvement :

« Assouplissant ses membres à de molles cadences, parfois l'enfant Amour dansait si près de nous que sa flèche, en soleil, tournant dans sa main blanche, égratignait nos fronts, nos seins et nos genoux. »

On reconnaîtra l'indice de la parenté que nous nous plaisions à découvrir tout à l'heure entre l'inspiration de ces poèmes et de l'œuvre de Keats, — au moyen des extraits suivants empruntés à l'article de M. Chevalley :

(*Ode à une urne grecque*)

« O toi, fiancée encore inviolée du calme, fille nourricière du silence et du temps lent, toi qui peux ainsi exprimer un conte fleuri avec plus de douceur que nos vers : quelle légende frangée de feuillage flotte autour de ta forme, — de dieux, de mortels, ou des deux, dans la vallée de Tempé ou dans les vallons d'Arcadie? Quels hommes ou quels dieux sont ceux-ci? Quelles vierges révoltées? Quelle folle poursuite? Quelle lutte pour échapper? Quels pipeaux et quels tambourins? Quel fou transport?

» Les mélodies qu'on entend sont douces, mais plus douces celles qu'on saisit sans les entendre; jouez donc encore, ô tendres pipeaux! non pour l'oreille sensible; mais, rendus plus chers, modulez pour l'esprit des refrains sans musique. Bel adolescent, sous les arbres tu ne peux interrompre ton chant, et ces arbres ne peuvent jamais se dénuder; audacieux amant, jamais, jamais, tu n'arriveras à poser ton baiser bien que gagnant vers le but, — mais ne t'afflige pas, elle ne peut se flétrir ta bien-aimée, quoique tu ne doives point atteindre au bonheur. A jamais tu aimeras, à jamais elle restera belle....

» Ah! heureux, heureux bocages, qui ne pouvez perdre vos feuilles, ni jamais dire adieu au printemps! Et, heureux musicien inlassé qui joues incessamment des chants à jamais nouveaux! Amour plus heureux encore; plus heureux, oui, plus heureux Amour, à jamais délectable, à jamais palpitant, et à jamais jeune, puisque, avec ton souffle, il rejette tout entière et bien loin la passion humaine, celle qui laisse le cœur profondément triste et rassasié jusqu'au dégoût, le front brûlant, la langue desséchée.... »

§

« On ne saurait croire où en est venue de nos jours la décadence de l'admiration. » Ce mot de Montesquiou serait à rapporter ici, s'il fallait voir dans l'article de M. Henry Bataille (**la Vogue**) sur M. le comte Robert de Montesquiou, autre chose que le badinage élégant et ironique d'un homme d'esprit. L'avenir conservera quelque temps le nom de ce gentilhomme, à cause du malicieux et beau portrait qu'en a peint Whistler, et qui deviendra tout bonnement, un jour, celui de l'Homme à la canne, comme il y a le portrait de l'Homme au gant ou de l'Homme à la dague. Cependant, en moins de quatre pages, M. Henry Bataille conduit M. de Montesquiou à l'immortalité, — non sans en avoir dit: « Il laisse des vers derrière lui... L'important est qu'il jette un pétale... Il respire la vie avec un intense plaisir.... Il s'est soigneusement préservé de ce parasite tentateur, l'idée générale... » Autant d'éloges réticents qu'on pourrait appliquer à mille autres. Cela est juste; car il n'y a point d'exception dans le cas de M. de Montesquiou, que celle d'une critique appliquée à lui plaire après l'avoir trop raillé sans légèreté. Qu'il ait publié le *Chef des Odeurs suaves*, les *Hortensias bleus*, *Mes autels* ou récemment *Quatre-vingt-treize sonnets*, — fit-il pas mieux que d'aller au café, comme dit le fameux gendarme. L'importance de ces écrits se borne à l'avantage d'une pareille conquête sur soi-même, et ils équivalent en utilité à cette ingénieuse constatation où sourit finement M. Henry Bataille : « Mettre à point une hideuse cravate, accomplir un geste suranné, exigent infiniment de tact. »

L'article de la *Vogue* est spirituel et d'une netteté rare employée à ne rien préciser: jeu d'une extrême préciosité auquel on ne saurait se défendre de prendre plaisir. — En voici la meilleure page :

« M. de Montesquiou est un homme heureux. Il hait la lésion de la sensibilité. La vie lui est un vaste goûter, et la pensée une vaste érudition. Il a un cerveau en déménagement avec beaucoup de caisses clouées, un fouillis de choses privilégiées, des cadeaux. Au milieu de tout cela, il va, le regard clair, faisant la nique à l'émotion, sachant la joie et le luxe de tout. Je l'entends dire souvent à la recherche d'une découverte : c'est une erreur. Il est à la recherche d'une « consécration ». Et j'estime qu'il ne faut pas sourire de l'homme qui se dit le matin en mettant un myosotis au revers de sa redingote : « Pour lui faire plaisir ! Ce sera la journée du myosotis. » Au fond, il n'y croit pas plus que vous, mais il estime que la vraie culture humaine, c'est l'esprit — dans le sens de spirituel bien entendu. La souffrance est universelle, les bêtes l'ont : nous avons seuls le sourire. Et cet homme s'en allant rejoindre au ciel ses aïeules, dont il a la bouche et le maintien, saura quitter l'existence en souriant, — pour la remercier dignement.

» Quant à la survie, il en est assuré. Par une métaphysique de poète dont personne avant lui ne s'était aussi ingénieusement avisé, il s'est préparé l'immortalité la plus enviable. En dehors de ses livres où il a planté des pimprenelles d'octosyllabes qui fleuriront en l'avenir, il a voulu se perpétuer dans une fleur et dans un oiseau. A l'hortensia et à la chauve-souris il a incorporé les cendres de son esprit, sûr de revivre désormais et quoi qu'on fasse en eux : c'est d'un éloquent panthéisme qu'envieraient des morts plus glorieux, dont la dépouille seule couvait la joie d'alimenter les fleurs. Voilà bien une espèce de précaution digne d'un Japonais. Et puisque ce qualificatif prestigieux se présente, disons qu'il a, en vérité, « l'état d'âme japonais », l'élaboration patiente, exclusive de la plastique des sentiments humains. Il a même, dans toute sa personne, un peu l'air de là-bas, — jusqu'en ses mains, veuves d'éventail, — cette sorte de dessèchement particulier à ces hauts dignitaires d'ordres un peu mystérieux, comme il y en a dans tous les pays, et qu'on ne sort qu'à certaines fêtes rares dans l'année. Il a dans la démarche la grâce vieillotte d'un mikado-poète en promenade, et dans les rides heureuses du visage incliné, je ne sais quelle suavité diocésaine un jour de gala. »

§

Il y a mille et un motifs d'admirer Napoléon Ier. On nous

l'a donné comme « professeur d'énergie ». Il a eu son « Imitation ». D'aucuns tenteraient de suivre ses traces de géant, qui n'ont même pas en eux la puissance indispensable à l'application de la plus simple et plaisante méthode enseignée dans *le Moyen de Parvenir*. Un essai historique d'une manifeste nouveauté, dû à M. Louis de Royaumont (l'**Humanité nouvelle**), nous montre un *Napoléon Ier, faux monnayeur*. Il faut être reconnaissant à l'auteur d'avoir groupé certains documents d'une saveur indiscutable. Voici trois billets de l'Empereur à son ministre de la Police :

I

« Au comte Fouché

Schœnbrun, 5 septembre 1809.

» Je vous avais, dans le temps, prescrit différentes dispositions relatives aux billets de la Banque de Vienne : je n'en ai plus entendu parler ; je suppose que vous avez suivi cet objet. Je désire que vous m'envoyiez ici tous ceux qui existent et que vous suiviez avec la plus grande activité toutes les dispositions que j'ai ordonnées. »

II

Schœnbrun, 6 septembre 1809.

« Marc vous enverra une collection de toutes les différentes espèces de billets de banque. Vous trouverez ci-joint une ordonnance relative à cet objet.

» Je désire que vous montiez une fabrication de ces billets de toutes les valeurs, jusqu'à concurrence de 100 millions. Il faudrait monter une machine qui pût en fabriquer 10 millions par mois. C'est avec le papier-monnaie que la maison d'Autriche a pu me faire la guerre ; c'est avec le papier-monnaie qu'elle pourra encore me la faire. Cela étant, il est de ma politique, en temps de paix comme en temps de guerre, de détruire ce papier-monnaie et d'obliger l'Autriche à revenir au système du numéraire, qui par sa nature la mettra dans la nécessité de réduire son armée et les dépenses folles par lesquelles elle a compromis la sûreté de mes Etats. Mon intention est que cette opération se fasse avec secret et mystère. Cependant le but que je me propose est bien plutôt le but politique qu'un avantage de spéculation et de gain. Cet objet est extrêmement important. Il n'y a pas de tranquillité à espérer en Europe tant que la maison d'Autriche pourra se donner des

avances de 3 à 400 millions par le crédit de son papier-monnaie.

» Envoyez un agent intelligent et adroit qui vienne prendre ici, tandis que nous y sommes, tous les renseignements nécessaires pour donner à cette affaire l'étendue que je veux lui donner et qui aura une grande influence. »

III

Schœnbrun, 23 septembre 1809.

« Marc vous envoie ce que vous demandez.

» En paix comme en guerre, je vous répète que j'attache le plus grand prix à avoir 100 ou 200 millions de billets. Cela est une opération politique. Quand la maison d'Autriche n'aura plus son papier-monnaie, elle ne pourra plus faire la guerre. Vous pouvez établir l'atelier où vous voudrez, dans le château de Vincennes, par exemple, d'où l'on retirerait les troupes et où on ne laisserait entrer personne. Cette rigidité serait motivée par le voisinage des prisonniers d'Etat. Ou dans tout autre endroit. Mais il est urgent et important que vous vous occupiez sérieusement de cette affaire. Si j'avais détruit ce papier, je n'aurais pas eu cette guerre. »

§

Memento. — Dans **la Revue de Paris**, ceux qui peuvent s'intéresser aux procès de jadis liront avec fruit l'étude que M. Alfred Droz consacre au *Procès de Foucquet*.

La Revue blanche offre à ses lecteurs un roman médical de M. Jacques de Nittis.

Revue des Deux-Mondes. — *La Grande Mademoiselle*, par Mme Arvède Barine. — *La Maison du sommeil*, roman par M. Rémy Saint-Maurice.

Revue bleue. — *L'Espionnage militaire en temps de paix*, par M. le lieutenant-colonel Patry, — travail que recommande la qualité de son auteur.

Revue encyclopédique (N° 307). — *La Littérature aux États-Unis*, par M. B.-H. Gausseron.

La Nouvelle Revue. — *Alexandre Dumas père, mes souvenirs sur lui*, par Mathilde Shaw.

Revue des Revues. — *L'Esprit révolutionnaire dans les lettres récentes en France*, par M. Camille Mauclair.

Durendal. — *En Zélande*, par M. José Hennebicq. On

y lit cette pensée : « Je compris que le silence exprime, avec une force non pareille, l'Inexprimable. »

Anthologie-Revue. — *Prière au soir,* par Gustave Kahn.

Le Pays de France. — De bons poèmes de MM. Léo Larguier et J. Nadi.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Victor Hugo et les tables tournantes (*Journal*, 26 juillet). — Stendhal et Mathilde Dembowsky (*Temps*, 29 juillet). — Le génie latin, d'après M. Brunetière (*Temps*, 4 août). — Drôleries.

Le spiritisme, qui faisait tourner à Paris les têtes et les tables, fut importé à Guernesey par madame Emile de Girardin. Victor Hugo prit immédiatement au sérieux ces manifestations qui ont tout juste l'intérêt d'un reflet dans un miroir grossissant. Il interrogea les tables ; elles répondent toujours ; comme c'était Victor Hugo qui interrogeait, elles répondaient du Hugo. Il n'y aurait pas moins de trois volumes de ces réponses. On y rencontre des choses très belles. « Il va sans dire, déclare Victor Hugo, que jamais je n'ai mêlé à mes vers un seul de ces vers venus du mystère, ni à mes idées une seule de ces idées ; je les ai toujours religieusement laissées à l'Inconnu, qui en est l'unique auteur. » Quand on croit à Dieu, on doit croire à tout ; Dieu est un mystère répandu en toutes choses. Victor Hugo disait : « Les manifestations de l'invisible sont un fait », et il prêtait l'oreille aux paroles de la Bouche d'Ombre. M. Claretie conte ceci :

« Un ancien proscrit de Décembre, mort aujourd'hui, M. Pégot-Ogier, qui publia une vivante histoire des îles anglo-normandes, m'a communiqué jadis un manuscrit des plus intéressants, une sorte de Chronique ou de Journal sur Victor Hugo en exil. Pégot-Ogier me demandait alors s'il devait livrer à un éditeur cet ouvrage tout à fait curieux et attirant. Victor Hugo était vivant. Je conseillai à l'auteur d'attendre. Qu'est devenu ce précieux travail, ces *Mémoires* d'un exilé, que je renvoyai à Pérot Ogier, en son château d'Hennebont ? Je voudrais bien le savoir et il y aurait pour la littérature intime un vif intérêt à faire connaître de semblables pages. On y voyait Victor Hugo faisant gravement tourner les tables, et Vacquerie interrogeant avec anxiété un *esprit* mis dans ses meubles et qui, à cette question très pressante : « *Qui es-tu donc ?* » répondait :

» Je suis *le Drame!*

» Soit dit en passant, j'aurais été fort curieux de savoir exactement quelle figure pouvait avoir cet esprit spécial : *le Drame*. Je ne me l'imagine qu'approximativement.

» Vacquerie, lui, croyait au *Drame*, au drame personnifié, devenu Esprit, et Victor Hugo partageait la même confiance ou la même foi. *Salut, Drame!* Et le plus inattendu, le plus singulier, c'est que le poète acceptait que la *Bouche d'Ombre* répondît à ses vers, répliquât à ses poèmes, prétendît compléter ses *Œuvres complètes*. Deux jeunes gens, qui ont dépouillé avec soin les manuscrits de Victor Hugo, à la Bibliothèque Nationale, MM. Paul et Victor Glachant, viennent de publier une *note* ajoutée par Hugo en marge de sa belle pièce de la *Légende des siècles*, « Au Lion d'Androclès! »

» On se rappelle l'admirable morceau. Dans la férocité sinistre de la Rome décadente, à cette heure sanglante, sans amour, sans pitié où

Les hommes rugissaient quand ils croyaient parler,

le lion pardonnant au martyr — peut-être le lion de Roubaix était-il, pour le taureau du 14 juillet, pensif et pitoyable comme le lion de Rome pour Androclès — le lion seul fut humain.

Et l'homme étant le monstre, ô lion, tu fus l'homme!

» Or, sur le manuscrit même de cette pièce, *Au lion d'Androclès*, Victor Hugo trace à l'encre rouge, de sa belle écriture magistrale, cette note stupéfiante : « On trouvera *dans les volumes dictés à mon fils Charles par la table une réponse du lion d'Androclès à cette pièce.* Je mentionne ce fait ici en marge. Simple constatation d'un phénomène étrange auquel j'ai assisté plusieurs fois. »

§

Matilde ou Metilde Viscontini, milanaise, femme du général Dembowsky, fut un des amours malheureux de l'inflammable Stendhal. En 1816, elle demeurait à Milan « dans la petite rue San Maurilio. Stendhal écrit d'elle, dans *Rome, Naples et Florence* (ce curieux livre où il s'occupe d'ailleurs surtout de Milan), qu'elle « ressemblait à la charmante Hérodiade de Léonard de Vinci ». Mais sans doute c'était son amour pour elle qui la transfigurait à ses yeux, car M. Barbiera, qui a pu

voir plusieurs de ses portraits, nous affirme qu'elle n'avait rien de commun avec les inquiétantes héroïnes des vieux peintres lombards ; elle n'était pas même proprement jolie, mais ses traits étaient à la fois très nobles et très doux. Peut-être, après cela, Stendhal s'était-il mis en tête que toutes les Milanaises devaient ressembler aux femmes de Léonard, de même qu'on voit aujourd'hui des délicats pour affirmer que toutes les dames anglaises ressemblent aux figures de Burne-Jones. » Stendhal, qui ne put la fléchir et qui semble même lui avoir été fort antipathique lui adressait cinq ans après l'avoir rencontrée la curieuse lettre dont on nous a donné les brouillons dans les *Souvenirs d'égotisme :* « Puis-je espérer, à force d'amour, de ranimer un cœur qui ne peut être mort pour cette passion? Mais peut-être suis-je ridicule à vos yeux? Ma timidité et mon silence vous ont ennuyée, et vous regardez mon arrivée chez vous comme une calamité. » Et, en effet, des témoignages recueillis par M. Barbiera on peut conclure en toute vraisemblance que le pauvre Stendhal était « ridicule » aux yeux de Mathilde; ce dont, au reste, le chroniqueur italien se réjouit pour l'honneur de la dame, car, « si seulement elle avait concédé à son amoureux une des bonnes paroles qu'il lui mendiait, croit-on que la chose se serait longtemps maintenue dans une sphère aussi poétique »?

Nous savons par Stendhal lui-même qu'en juin 1821 il s'enfuit de Milan, « le désespoir dans l'âme, à cause de Métilde, et songeant beaucoup à se brûler la cervelle ». A Paris, où il se rendit, son seul plaisir était d'aller aux soirées de Mme Pasta, pour y entendre parler le dialecte de Mathilde : « Pendant tout un été, j'ai joué au pharaon jusqu'au jour, chez Mme Pasta, silencieux, ravi d'entendre parler milanais, et respirant l'idée de Mathilde par tous les sens. » Que n'avait-il, avec tant de flamme, la belle prestance, les yeux noirs et les cheveux au vent du général Dembowsky, ou encore de ces conspirateurs italiens pour qui Mathilde paraît avoir ressenti, jusqu'à la fin de sa vie, une sympathie toute particulière? Que ne ressemblait-il pas à Hugo Foscolo, qu'elle est allée voir et consoler dans sa prison, au fond de la Suisse, sans que d'ailleurs M. Barbiera puisse admettre les légendes scandaleuses dont cette charitable visite a été l'occasion ? Mais Stendhal était bien forcé de se résigner à n'être que ce qu'il était, un « Milanais » de seconde main. Et jamais plus il ne devait revoir cette femme, dont l'amour, nous dit-il, « avait été jusqu'à lui donner

une vertu comique : la chasteté ». Quatre ans après son départ de Milan, en 1825, Mathilde Dembowsky mourut à trente-huit ans.

« Métilde mourut : donc, inutile de retourner à Milan », écrit Henri Brûlart dans son autobiographie. Mais trois ans après la mort de la bien-aimée, nous le trouvons de nouveau installé dans la capitale lombarde ; ou plutôt non pas installé, mais empêché de s'installer ; car à peine avait-il trouvé un logement et sans doute projeté de faire un brin de cour à sa nouvelle logeuse qu'un décret de la police autrichienne lui enjoignait de refermer ses malles et de quitter à jamais le territoire milanais. » Cet article, qui est de M. de Wyzewa, est rédigé d'après les documents réunis par M. Barbiera, érudit italien, dans son livre récent *Figures et figurines du siècle qui meurt.*

§

M. Brunetière est un esprit d'une logique un peu brutale. Il se rend trop facilement prisonnier d'une idée, quand cette idée lui paraît juste ; il oublie tout ce qu'elle contient de contradictoire, prend un seul de ses éléments et s'en sert comme d'une massue pour écraser le reste. Après avoir reconnu qu'il n'y a pas de races simples et pures, il ajoute aussitôt : « Mais quelle qu'en soit la première origine, il y a des formations historiques définies, il y a des groupements qui se sont faits dans des conditions particulières et déterminées, dont le temps, les circonstances, l'intérêt, le choix des parties, les succès remportés ou les malheurs subis en commun, l'hérédité de joies ou de tristesses, ont cimenté l'union C'est ce que l'on appelle les génies nationaux. Le nôtre, à nous Français, est d'être et de demeurer Latins, Latins de cœur, Latins de mœurs, Latins de goût, Latins d'esprit, Latins de langue et Latins de pensée. Nous ne pouvons pas ne pas l'être, et de même qu'il y a dans le corps humain des dispositions générales, des *diathèses,* comme on les appelle, avec lesquelles il faut bien vivre, parce qu'on ne s'en débarrasserait qu'avec la vie, et que le remède qui emporterait le mal emporterait encore bien plus sûrement le malade, ainsi, Messieurs, je ne sais trop si nous pourrions cesser d'être Latins, mais ce dont je ne puis guère douter, c'est que nous cesserions en même temps d'être des Français et la France. »

Il paraît décidément que nous vivons dans une période où l'affirmation tient lieu de raisons et de preuves. Sans cela, ose-

rait-on venir à nous autres, hommes du Nord, nous tenir un tel langage? M. Brunetière est du Midi; qu'il parle pour le Midi et non pour la France. Mais le nom même de France, et celui de Normandie, de Flandre et de Bourgogne protestent contre cette litanie méridionale. L'originalité des Français vient précisément de cela, sans doute, qu'ils ne sont vraiment latins que de langage: et l'originalité de notre littérature, de cela aussi qu'elle exprime en une langue latine des idées qui ne sont pas latines. Latines, les chansons de geste! Latin, le prodigieux théâtre du xvᵉ siècle! Latin, Rabelais! Latin, Saint-Simon! Latins, Chateaubriand et Victor Hugo! M. Brunetière se moque. Nous sommes des Barbares latinisés; nous sommes une contradiction. D'où viendrait donc la dissemblance entre les littératures provençale et italienne et la littérature française primitive et romantique, la seule à invoquer comme témoin, si les Français étaient Latins de mœurs et de pensée? Singulier patriotisme qui consiste à se dénationaliser, à se renier, à s'effacer sous un nom générique! Pourquoi dire à des Bretons ou à des Normands : Soyez Latins? Et pourquoi Latins? Cela passe l'entendement. Il n'y a qu'une vérité à dire aux hommes, quels qu'ils soient : Soyez vous-mêmes!

Mais que c'est inutile ! On voit un poète fou courir les champs et les bois, crier aux chênes : Soyez des chênes ! et aux genêts : Soyez des genêts ! Même s'il se trompe d'adresse, les genêts ne se fâcheront pas, ni les chênes. Avec les hommes, il faut une certaine prudence.

§

J'ai rarement lu quelque chose de plus comique que ce petit couplet de M. Larroumet sur les *Romanesques* de M. Rostand. Voilà de la bonne « rosserie », voilà comment, sous couleur d'éloges, on coupe en petits morceaux le plagiaire élégant :

« Ses éléments fort divers étaient bien reconnaissables, car l'auteur, ainsi qu'on vient de le voir, n'avait nullement songé à dissimuler leur origine. Il y avait là du Scarron et du Molière — le Molière jeune de l'*Etourdi* — du Regnard et du Marivaux, du Shakespeare et du Musset, du Gautier et du Banville, mais tout cela combiné par l'instinct d'un poète aussi spontané que réfléchi et encore plus inspiré que lettré. »

§

On lut en divers journaux vers le commencement du mois :

« Un Comité vient de se former pour l'érection d'un buste à la mémoire du librettiste Louis Gallet à Valence, sa ville natale. » Librettiste est modeste ; feu Gallet fut un poète, et peut-être l'un des maîtres du vers libre. Il mania tous les systèmes avec la même facilité et le même aplomb. Son génie consistait principalement à intercaler dans un vers boiteux, aussitôt redressé et pimpant (ou tragique) *oh !* ou *ah !* Il a un faible pour *ah ! :*

Si vous êtes content, ah ! je le suis de même.
Les voilà fiancés ! Ah ! que Dieu les protège !

Mais il a tiré de *oh !* un certain parti.

Françoise, oh ! vous allez le voir,
Comme elle est belle sous son voile,
Avec son doux regard d'étoile
Dans ses grands yeux de velours noir.

R. DE BURY.

LE MEUBLE ET LA MAISON

Encore Saint-Jean-de-Montmartre. — Au lycée Victor Hugo. — Les Manutentions du Bon-Marché. — Le matériau de l'avenir.

Il n'y a plus de mérite à acclamer la construction en fer. Elle a été définitivement imposée par M. Dutert, — ce grand méconnu à qui l'on n'a confié en toute sa vie, jusqu'ici, que le Muséum et cette entreprise presque d'improvisation, — un chef-d'œuvre néanmoins ! — la Galerie des Machines. Mais contre le successeur du bois dans la construction, des objections persistent. S'il se rouille à l'air, en effet, que n'est-ce pas quand on l'enferme dans le plâtrage si cher à notre siècle ?

— A ce compte, direz-vous, il n'existe qu'une matière éternelle : le ciment. — Car le fameux « ciment romain », on le sait, n'a jamais consisté qu'en le ciment de nos maçons, auquel les siècles donnèrent une dureté plus grande que celle de la meilleure pierre.

Eh bien, unir à ce fer, si moderne, l'antique ciment, ç'a été la découverte peut-être la plus haute de ce siècle.

Mais comment ?

§

Par une heureuse rencontre, le coefficient de dilatation se trouve le même pour le ciment et pour le fer ! Ainsi, dans leur union, ils ne se rompront jamais l'un par l'autre.

Le ciment protégera le fer contre l'humidité, sa seule ennemie, et le fera participer ainsi à son éternité.

Le fer, qui résiste si merveilleusement à la traction, fournira, à souhait, une colonne vertébrale au ciment, dont le seul défaut est, isolé, de se montrer cassant et sans flexibilité.

Grâce au fer, enfin, la couche de ciment n'a même plus besoin d'être épaisse, puisque les poids les plus lourds ne pourront pas l'écraser, en séparer les parties; car il aura suffi d'introduire dans le bloc de ciment un treillage de fer pour constituer du tout une paroi merveilleusement élastique et résistante à un effort continu comme celui de la pesanteur.

Notez que, depuis longtemps, on avait résolu inconsciemment le problème, pour des réservoirs. La découverte a consisté à comprendre que si ce ciment armé résistait à l'action désagrégeante de l'eau, il résisterait à d'autres actions.

Toutefois, la mince dalle du réservoir ne pouvait s'étendre à l'infini. On la renforça donc de poutrelles. Et voilà trouvé le Plancher de ciment armé.

Que manque-t-il en général aux Murs pour les rendre capables de résister au vent, aux trépidations ? une liaison parfaite de leurs matériaux. Or, nulle n'égalait, dans la lutte contre l'écrasement, notre ciment. Néanmoins, dressé en parois verticales, il pouvait s'émietter au dehors. Alors, on l'a coulé dans des briques creuses, et on y a passé des fils de fer montés verticalement les uns aux autres.

Et c'est ainsi qu'on a élevé de ces audacieuses cheminées de 50 mètres de hauteur, sans parler de murs de maison et de murs de soutènement supportant les masses les plus formidables, — et jusqu'à ces digues qui tiennent tête aux torrents. Aujourd'hui, les contre-forts font place à des cloisons de cette espèce, qu'on dispose perpendiculairement à la muraille.

On le voit, c'est la technique même révolutionnée de fond en comble en nos dernières années; c'est l'invincible matériau enfin découvert, qui grandira en puissance en même temps qu'en âge!

Pour être complet, disons qu'une deuxième cloison, isolée de la première, réserve dans le Mur un matelas d'air, qui le préserve des intempéries mieux que ne feraient les roches les plus épaisses.

§

Deux écoles se formèrent dans l'emploi du ciment armé.

La première a cru devoir y mélanger des cailloux de manière à produire un béton. Les grosses poutres que nécessite un tel procédé produisent la plus compliquée ferraille. Des calculs peuvent y suppléer, il est vrai ; mais où sont les constructeurs audacieux et sûrs à notre époque ?...L'inventeur de ce système se nomme Hennebique. Le maître qui s'y essaya est M. Boileau : en ses *Manutentions du Bon Marché*, les planchers de béton jetés sur des murs de brique pleine annoncent le Nouvel Art où l'on ne réservera plus le fer qu'aux charpentes.

L'autre méthode, — celle de Cotansin, — a pour inventeur, dit-on, M. de Baudot. Tout au moins ce dernier l'a-t-il appliquée aux constructions les plus hardies. Jamais, chez lui, plus de cinquante centimètres d'épaisseur. Il établit une grande dalle de pur ciment où il a noyé son treillage, et où s'entrelacent en jeux décoratifs quelques poutrelles ayant $0^{m}05$ sur $0^{m}15$ ou $0^{m}20$; on les appelle des *épines*, et, en effet, elles figurent sous la forme de fers, d'où partent des pointes en haut et en bas, à la façon des épines sur une branche de rosier.

Si la portée devient trop grande, ces épines s'étendront en entrecroisements d'arcs, qui soutiendront le plafond.

On peut voir le procédé, sous toutes ses formes, dans le *lycée Victor Hugo*. Mais M. de Baudot en a esquissé mainte et belle application dans les projets qu'il exposait au Champ-de-Mars — avant que l'ingratitude et l'indélicatesse des hommes ne l'en fissent éloigner. Il va réaliser enfin sa découverte avec cette étonnante église de *St-Jean-de-Montmartre*, dont les curieux d'art attendent l'achèvement, non sans impatience.

D'autres tentatives ont été faites. Leurs auteurs nous pardonneront de n'en pas parler ici. Mieux qu'en dispersant l'attention du lecteur, nous avons pensé, par ces quelques exemples, lui faire comprendre ce que veut la technique nouvelle. Or, un art nouveau, c'est, — sauf pour les critiques et les dilettantes, — une technique nouvelle.

LES XIII.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

L'intérêt artistique va se concentrer pour deux mois sur Anvers, qui, pour célébrer dignement le troisième centenaire de la naissance de son grand peintre, Antoine Van Dyck, a réu-

ni en une exposition commémorative, comme Amsterdam l'avait fait pour Rembrandt, un nombre considérable de ses plus beaux tableaux, dont beaucoup de ceux jalousement détenus dans les collections particulières des grands seigneurs anglais et qu'on n'avait pu encore admirer, qu'on n'aura plus sans doute l'occasion de revoir sur le continent. Voilà donc un pèlerinage qui s'impose aux gourmets et aux curieux d'art.

Pour préluder dignement à cette intelligente apothéose du plus aristocrate et chevaleresque des peintres, Anvers a eu le bon esprit de racheter la vieille Halle aux Viandes, l'antique palais de la corporation des bouchers, qui menaçait de tomber en ruines et où, après l'avoir restauré, elle transportera le trésor de ses archives communales. L'exemple de Bruxelles où, grâce à l'initiative du *Mayor* Karel Buls, beaucoup de magnifiques ou délicats édifices des autres siècles ont été préservés ou même totalement ressuscités, aura sans doute stimulé la grande ville rivale. Tant mieux. Il est même regrettable que ce zèle ne lui soit pas venu plus tôt; il y a presque vingt ans, par exemple, lorsqu'une édilité ultra-utilitaire réduisit en gravats tant de savoureux morceaux du XVIe et même du XVe siècle!

La nouvelle du rachat de la Maison des Bouchers (Het Vleeschhuis) a vivement réjoui les artistes du pays entier, mais beaucoup, et j'en suis, se seront rappelé à ce propos, non sans une poignante mélancolie, tout le quartier du vieil Anvers entourant, avant les travaux d'élargissement et de rectification des quais de l'Escaut, l'un des types les plus complets et les mieux conservés de l'architecture civile du siècle de Charles-Quint.

Où sont le Burght (corruption de Burg ou bourg, château d'Anvers), la jetée du Werf, la ruelle des Crabes, et surtout cette pittoresque venelle dite Pont-aux-Anguilles, allant du marché aux Poissons jusqu'à ladite Maison des Bouchers?

Le Pont-aux-Anguilles était une espèce de voie souterraine et tortueuse, à ciel ouvert, où l'on avait accès de la cour de la « Minque » en passant sous l'arche du Pont de la Prison du Steen, en partie conservé aujourd'hui, et d'où l'on sortait par une autre voûte basse sur laquelle repose encore la partie postérieure de la Halle aux Viandes, débouchant au carrefour si curieux, heureusement préservé aussi, et qui s'appelle *Bloedberg* ou montagne du Sang.

L'emplacement occupé par cette ruelle défunte formait, jus-

qu'à la fin du xv^e^ siècle, le lit du fossé du *Burg* ou vieux château d'Anvers, le *burg* où se passe la légende de Lohengrin et d'Elsa de Brabant. On commença à y bâtir des maisons vers 1498 et c'est sans doute de cette époque que dataient les vieux pignons qu'on y voyait avant l'abolition de la cité primordiale.

Combien de fois et en quelles filiales dispositions ne m'y suis-je promené il y a une vingtaine d'années, surtout à partir du moment où l'arrêt de mort du vieil Anvers eut été signé ? Le soir, par un romantique clair de lune, quand mareyeurs et poissonniers du Pont aux Anguilles avaient replié leurs auvents et rabattu les trappes de leurs caves, on se serait cru reporté, après le couvre-feu, aux nuits hallucinantes du Moyen-âge et de la Renaissance. Les toits en dents de scie, les pignons en escalier se profilaient fantastiquement sur le ciel à la fois bleu et argenté. Les effluves des temps héroïques et passionnés semblaient s'exhaler des derniers moellons du vieux burg ou des façades de bois vermoulu. On songeait aux horreurs de l'inquisition, aux tortures dont avaient été témoins les murs du Steen ; on se représentait l'amende honorable des condamnés à mort s'arrêtant, lors de leur promenade suprême, devant le Crucifix dressé sur l'un des parapets du Pont de la Prison. Mais à l'autre bout de cette rue voluptueusement sinistre, la Halle aux Viandes évoquait des images moins patibulaires ; elle attestait l'opulence et l'exubérance des corporations, leur force d'expansion, leur autorité souvent néfaste.

Dès l'an 1280, une Halle aux Viandes s'érigeait à l'endroit où se trouve le monument qu'on admire encore aujourd'hui. Les travaux de celui-ci, dirigés par le célèbre architecte Herman de Waghemakere, commencèrent en 1501 et furent achevés en grande partie déjà deux ans après. Le gros du bâtiment, avec sa façade principale située à front de la rue des Bouchers, reposait à l'origine sur les glacis mêmes de l'antique forteresse saxonne, berceau de la ville, dont deux tours et un pan de mur s'encastrent dans le Steen restauré et devenu un musée d'antiquités.

L'arrière de la Boucherie a pour base, comme je le disais plus haut, une voûte en anse de panier jetée au-dessus du fossé de défense qui, comblé par la suite, devint la rue du Pont-aux-Anguilles, et plus loin, au delà de la voûte et du *Bloedberg*, le Fossé du Bourg de galante mémoire, avec son « Ritdijk » aux fastes érotiques encore plus illustres et déjà

quasi-légendaires, ses bals et ses musicos où Gérard de Nerval prétendait avoir rencontré des beautés qui n'eussent point déparé le meilleur des mondes!

L'ensemble de la Halle aux Viandes représente un rectangle de quarante-quatre mètres de longueur sur dix-huit et demi de largeur, construit en briques alternant avec des chaînons en pierres de taille, flanqué, aux quatre angles, de tourelles hexagonales couronnées de clochetons, et soutenu par des contre-forts s'élevant à la hauteur du toit. Une tourelle de même style que les autres, mais un peu plus forte, s'appuie au milieu de la façade méridionale et renferme un escalier en hélice conduisant aux étages supérieurs. Les fenêtres du rez-de-chaussée — au nombre de six sur chacune des façades principales du rectangle, de deux sur les faces latérales — sont en ogive divisée par des meneaux flamboyants. Celles de l'étage supérieur sont carrées, divisées par une croix de pierre. Les façades latérales terminées en pignons à gradins présentent plusieurs rangs superposés de croisées de cette dernière espèce.

Les frais de construction et d'aménagement de cet imposant édifice dont on ne se lasse d'admirer les lignes coquettes et sobres, et dont la patine pleine de ragoût évoque presque de la chair de boucherie, le coloris approprié à une Halle aux Viandes — ces frais, dis-je, doivent avoir été considérables et il fallait que la corporation des bouchers fût bien riche et bien munificente pour se payer le luxe d'un établissement si magnifique!

A en croire les chroniques et les traditions, l'ornementation intérieure répondait à la majesté du dehors : la profusion des marbres, des sculptures, des fresques et des tableaux dépassait toute idée. A cette époque les fêtes de noces se célébraient à Anvers avec un luxe incroyable, et comme on avait coutume d'inviter à ces brillantes solennités un grand concours de monde en dehors de la famille, peu de maisons bourgeoises étaient assez spacieuses pour la circonstance. Aussi les Bouchers avaient-ils réservé à cet objet une des plus vastes salles de leur hôtel. En la louant aux riches particuliers pour leurs banquets et autres assemblées festives, ils en retiraient un revenu considérable.

Le « Vleeschhuis » demeura la propriété des bouchers jusque dans les dernières années du siècle passé. Les corporations, gildes, serments et confréries ayant été supprimés,

par la Révolution, le 8 mai 1799 cet édifice historique fut confisqué, puis adjugé comme bien national au prix de 350.000 fr. en assignats.

Mus par un pieux espoir, les bouchers, comptant sur des temps meilleurs, avaient racheté l'immeuble en nom personnel, mais l'ère des gildes était à jamais close et, en septembre 1841, les membres survivants de l'ancienne corporation se résignèrent à céder leur palais à un gros négociant de la place. Jusqu'en ces derniers temps, ce bien resta dans la famille de celui-ci. A un certain moment, plusieurs peintres d'histoire, entre autres feu De Keyser, qui fut directeur de l'Académie d'Anvers, séduits autant par le cachet moyen-âgeux du monument que par l'atmosphère archaïque de tout le quartier, y installèrent leurs ateliers. La présence de ces artistes prêta un certain lustre au vénérable édifice. Mais ce regain de prestige ne fut pas de longue durée : un jour les nouveaux propriétaires de la Maison des Bouchers s'avisèrent de la convertir en un entrepôt et des magasins, et elle ne fut plus visitée que par de rudes portefaix et meublée que par d'écrasantes et salissantes marchandises. On imagine les dégradations et les détériorations qui s'ensuivirent !

Le feu faillit même venir à la rescousse des utilitaires vandales : en 1866, un incendie qui éclata dans le quartier menaça sérieusement l'œuvre du grand Herman de Waghemakère. La foule des spectateurs croyait le *Vleeschhuis* définitivement perdu. Heureusement il échappa à la conflagration par une espèce de miracle et ses ruines ne s'ajoutèrent pas à celles de tant d'autres savoureuses constructions érigées sur le vieux burg d'Anvers.

Aujourd'hui les façades sont encore relativement intactes ; les cinq élégantes tourelles sexagonales couronnées de clochetons portent avec une belle crânerie leurs quatre siècles d'existence, mais il était urgent d'intervenir officiellement, plus encore pour arracher le tout aux outrages des hommes que pour conjurer les ravages du temps.

Je rappelais plus haut le rôle parfois néfaste que la turbulente et ombrageuse corporation des Bouchers joua dans les événements de l'histoire d'Anvers.

Ainsi, lors du siège de cette ville par Alexandre Farnèse, duc de Parme, ces bouchers furent pour une grande partie la cause de la reddition. On sait qu'avant de mourir assassiné par Balthazar Gérard, le Taciturne avait expressément recom

mandé à son ami le bourgmestre Marnix de Sainte-Aldegonde, de rompre la digue de Blauwgaren, près d'Anvers, afin d'inonder les Polders entourant la ville et d'empêcher Farnèse de consommer l'investissement complet de la place. Si on s'y était pris à temps, comme ceux de Leyde l'avaient fait dans des circonstances semblables dix années auparavant, sans doute Anvers fût-il demeuré au pouvoir des Provinces Unies. Mais l'intervention séditieuse et anarchique des Bouchers empêcha Marnix et le Magistrat de recourir à cette mesure de salut.

Durant le siège, la Halle aux Viandes fut le théâtre d'assemblées orageuses. Bouchers et abatteurs se rendaient en armes à ces réunions, accompagnés de leurs aides et apprentis, tous solides gaillards, capables, d'un coup de poing, d'assommer aussi indifféremment leurs magistrats que leurs bœufs.

Douze mille têtes de bétail paissaient annuellement dans les pâturages que le prince d'Orange avait recommandé de mettre sous eau ! Or les bouchers se disaient : « N'est-il pas souverainement déraisonnable de sacrifier toute cette belle viande et ce généreux laitage au moment où nous aurons besoin de nous ravitailler ? » Ils manquaient de prévoyance et, encore plus, de cet esprit d'abnégation qui immortalisera les assiégés de Leyde. L'intérêt actuel et immédiat les aveuglait.

« Périsse Anvers, auraient-ils proclamé, plutôt que nos troupeaux de bœufs ! »

Avec quelque apparence de raison et de gros bon sens, ils firent valoir auprès de Marnix que si le duc de Parme avait vraiment l'intention de réduire Anvers par la famine, son projet ne serait certes pas contrarié par ce sacrifice prématuré de force victuailles, auquel on invitait les Anversois à se livrer de gaîté de cœur. Ils firent sans doute une peinture sombre, relevée de ces couleurs brutales et criardes adaptées à leur profession, de l'immense hécatombe qu'impliquerait cette mesure désespérée. Ils évoquèrent, en roulant leurs jurons et leurs biceps, les dommages que cette inondation volontaire causerait à la propriété privée ; ils montrèrent ces grasses prairies, ces fermes prospères, ces champs et ces vergers transformés en un désert de limon et de sable. Et en esprits forts, en compères qui en savaient plus long que ce bon prince d'Orange ils se gaussèrent de celui-ci, assez naïf pour s'imaginer que l'Escaut pût être fermé. Avec quels truculents et pittoresques sarcasmes ils accueillirent la perspective mena-

çante d'un pont que Farnèse jetterait sur le fleuve. « D'abord, disaient-ils, Anversois et Zélandais, nous n'assisterions pas les bras croisés à l'achèvement de cette machine. Et même en supposant que le duc pût pousser ce travail chimérique à bonne fin, à défaut de notre intervention, les glaçons et les fortes marées de l'hiver se chargeraient bien de balayer sa charpenterie ! » Et, sans doute, d'autres compagnons rappelaient que des années auparavant, alors qu'Anvers était encore au pouvoir des Espagnols, le prince d'Orange lui-même avait essayé de barricader le fleuve à l'aide de radeaux, d'épaves, de bois submergé, mais que le tout avait été emporté comme une digue de joncs par le premier charriage des glaces !

L'avis des bouchers prévalut, ou plutôt Marnix céda à leur pression. Quand le *vox populi* eut reconnu son erreur, il était trop tard : Farnèse avait construit son fameux pont et les combats superbes, dignes des homérides, qu'avec les autres confréries les bouchers livrèrent sur la digue de Cauwensteyn ne purent détourner le désastre amené par leur incurie, leurs courtes vues et leur esprit trop mercantile !...

La vieille Halle aux Viandes n'a-t-elle pas expié les fautes commises par ces farouches et peu civiques bâtisseurs ?

Palais d'une confrérie trop matérielle et égoïste, elle a été ravalée longtemps au rôle d'un simple magasin de marchandises. Fantôme d'une grandeur déchue, elle se lézardait, s'effritait pierre par pierre et allait finir par s'écrouler, par disparaître complètement à la suite de tant d'autres monuments orgueilleux de la ville de Salvius Brabo ! Mais ses épreuves ont assez duré. Le grenier va devenir une sorte de reliquaire, de tabernacle qui renfermera les archives d'Anvers, c'est-à-dire l'âme même de la Cité, ces chartes dites *Keuren*, ces médailles, ces chroniques, ces annales qui racontent ses malheurs et ses prospérités, ses carnages et sa gloire, les « furies » auxquelles elle fut exposée de la part des princes mêmes à qui, vraiment trop bénévole, elle faisait des « Joyeuses Entrées », — tous ces parchemins contemporains et survivants de son âge d'or, mais aussi de son ère de sang, de ses années de tueries appelées si ironiquement des « années de merveilles »...

J'aurais voulu vous parler des Van Dyck réunis à Anvers, mais les souvenirs se rattachant au vieux monument communier abondaient sous ma plume et me hantaient impérieusement. Ce sera donc pour la prochaine fois. Qu'il vous suffise, en attendant, de savoir que cette exposition d'œuvres du por-

traitiste de Charles Ier, des aristocratiques beautés et des radieux cavaliers de sa Cour, restera ouverte jusqu'au quinze octobre.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Max Messer : *Die Moderne Seele.* Leipzig, Hermann Haacke. M. 3. — Caesar Fleischlen : *Von Alltag zur Sonne, Gedichte in Prosa.* Bertin, F. Fontane u. Cº — Die Nation (*Goethe und Napoléon*). — Neue Deutsche Rundschau (*Französische Lyrik*. — Die Gesellschaft (*Deutsche Kultur*). — Wiener Rundschau. — Die Kritik.

Die Moderne Seele. — Analyser l'âme moderne, ses aspirations et ses tendances, définir les idées qui l'ont fait naître, tel est le but que s'est posé M. Max Messer. Son volume est écrit avec beaucoup d'agrément ; on y trouve çà et là des points de vue neufs, quoique l'imitation de M. Maeterlinck soit trop visible. Il y a là un mélange de panthéisme, d'occultisme indéfini avec les idées de Carlyle et de Novalis, qui est tout à fait amusant. Je ne vois pas trop comment on peut établir un système philosophique sur les spirituelles boutades de M. Altenberg. Mais M. Messer a une belle âme et l'assemblage d'idées contradictoires ne le gêne guère. Ecoutez-le : « L'âme moderne ne puise ni dans Shakespeare ni dans Goethe, ni dans Mozart, Titien ou Rubens. Elle reconnaît les grandeurs du passé, elle les estime à cause de leur valeur ancienne, leur tâche accomplie depuis longtemps, — mais elle les laisse tranquillement à l'écart pour suivre les voies que lui ont tracées Richard Wagner, Burne-Jones ou Ibsen, des voies qui ne mènent pas en arrière, qui n'ont pas encore trouvé leur aboutissement naturel, mais qui ne font que commencer, désignant dans l'avenir des temps nouveaux, des âmes nouvelles et des hommes nouveaux. » C'est tout le temps comme cela...

Von Alltag zur Sonne. — De délicieux poèmes en prose pleins de fraîcheur et de grâce : M. Fleischlen réunit au hasard des impressions de nature et d'amour. Parfois ce sont de simples notes de voyage avec l'évocation d'un paysage noté d'un trait de plume, ou de simples idylles à la façon de Henri Heine avec une légère pointe de tristesse et d'ironie, ou bien encore de ces raccourcis de la vie comme M. Paul Fort les a parfois donnés dans ses *Ballades*. J'aime beaucoup les *Rondes :* « Porte des roses, viens, porte des roses... » et cet autre : « J'aime quand il y a du brouillard, ce lourd et épais brouillard

d'automne et d'hiver, par où le soleil ne peut plus passer .. » Il faudrait citer des pièces tout entières, mais la place me manque. *De la Vie Quotidienne et du Soleil* (comme cette phrase baroque rend mal l'agrément du titre allemand!) est édité avec beaucoup de soin par l'éditeur du *PAN*. L'édition de luxe est ornée de lithographies et d'eaux-fortes, représentant des paysages fins et discrets qui sont tout à fait dans la note du volume.

§

Quelle était la pensée de Gœthe sur Napoléon ? C'est là une question qui n'intéresse guère nos petits Jacobins d'aujourd'hui, et si par hasard le « culte des Héros » trouve encore quelques partisans, c'est aux grâces un peu mièvres de monsieur Picquart que vont toutes les admirations. On assimile l'Empereur à un reître de bas étage. Quant à l'Olympien de Weimar, si on le cite encore beaucoup, je crois qu'on ne le lit plus guère. D'aucun cependant retrouvent en Gœthe « l'expression la plus haute de ce que la littérature peut donner », et sa rencontre avec celui qui fut « grand comme le monde » leur apparaîtra tel un des moments les plus poignants de l'histoire humaine. On se rappelle la fameuse entrevue d'Erfurt le 2 octobre 1808, où ces deux hommes aux destinées surhumaines devaient pendant quelques instants se voir face à face pour reprendre ensuite, sans soucis de cette courte halte, leur chemin de gloire et de pensée. « Voilà un homme ! » avait dit l'Empereur, ce à quoi Nietzsche voudrait sous-entendre méchamment « et je ne pensais voir qu'un Allemand ». Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Un jeune professeur a publié un volume sur Goethe et Napoléon et M. J.-V. Widmann nous en rend compte dans la **Nation** (5 août). Etrange thèse de doctorat d'un ancien guide qui s'est fait professeur de lycée ! M. André Fischer, il y a dix ans encore, conduisait dans les Alpes des caravanes d'Anglais. Un beau jour, une de ces bandes de touristes l'emmène dans les glaciers du Caucase et, au retour dans son pays, le récit de ses exploits le fait se découvrir une âme d'écrivain. Et le voici attelé aux études. Mais l'âme des hauteurs était restée en lui. Après avoir aimé le grand vent des sommets, il ne pouvait s'agenouiller que devant les sommets de la pensée humaine et il s'introduit dans le monde des lettres par un pieux hommage aux plus grands : Goethe et Napoléon. L'énergie du sauvage ne pouvait accepter que de pareils professeurs. C'est là l'historique du petit vo-

lume de M. Fischer, travail modeste que l'auteur a su embrasser dans toute sa largeur : la légende de Napoléon vue à travers le tempérament de Goethe. Car pour le poète allemand l'usurpateur corse n'était pas, comme pour bien d'autres, un simple prétexte à des discours littéraires, il voyait en lui, comme il disait, « un compendium du monde », un perpétuel sujet à étude, une satisfaction extraordinaire. Et il l'admirait non tant à cause de sa puissance souveraine que pour son intelligence pénétrante, « la plus grande que le monde ait jamais vue » (ce sont les propres paroles de Goethe). « Il savait avec une certitude absolue et inébranlable reconnaître toujours, dans toutes les situations de la vie, la chose nécessaire : et ce coup d'œil se doublait de l'énergie qui en amenait la réalisation immédiate. » (Fischer). On sait l'influence qu'eut la destinée de Napoléon sur la rédaction du *Faust*, et d'autre part Goethe pouvait dire à Boisserée en 1815 : « *Faust* a fait naître dans mon esprit les idées que j'ai et que j'ai eues sur Napoléon. » Ainsi toujours, jusqu'à sa fin, malgré les remarques ironiques de Caroline Herder (« la Rémusat de Weimar »), à travers Béranger et Walter Scott (« il m'est d'ailleurs agréable d'entendre sur Napoléon les opinions les plus contradictoires ») le poète ne varia pas dans son admiration. Vieillard il disait encore à Eckermann : « Voyez quel gaillard était Napoléon... sa vie, la marche d'un demi-dieu, de bataille en bataille, de victoire en victoire... oui, oui, un gaillard qu'il ne nous est en effet pas possible d'imiter. » Napoléon demeura pour Goethe une personnalité qui incitait à penser, « *comme nulle autre* ».

J'avais dit, dans mes dernières notes, quelques mots sur la culture allemande. M. M.-G. Conrad reprend la question dans la **Gesellschaft** (15 juillet) et je constate à mon grand regret que nous ne nous entendons pas du tout, ou plutôt, que nous ne nous entendons que trop sur certains points, car M. Conrad reconnaît en effet que les Allemands sont entièrement dépourvus de ce que Nietzsche définissait sous le nom de culture, mais il fait intervenir le motif politique et nous présente ses doléances là où elles n'ont que voir. Les récents débats au Reichstag à propos du monument de Goethe à Strasbourg et le discours du docteur Lieber, le refus des fresques de Stuck par le même Parlement, le dépôt de la lex Heinze (loi sur les mœurs) et du projet de loi sur les grèves, d'autres faits encore, ont montré que si le gouvernement n'était point libéral, la représentation du pays, de son côté,

n'était point littéraire. Mais quel rapport cela a-t-il avec la civilisation ? « Culture de telle ou de telle façon, dit M. Conrad, respirer en liberté, c'est encore ce qu'il y a de mieux. Certaines listes de poursuites correctionnelles sont plus compromettantes, dans notre chère patrie, que le linge malpropre, les ongles sales et la complète absence d'aspirations esthétiques ». Et le voici qui se plaint encore de ne pas trouver dans les villes allemandes, les petites et les grandes, un intérêt suffisant pour la littérature contemporaine et il se figure que la culture consisterait à instruire le peuple dans les belles-lettres. Mais ce serait là précisément développer encore cette civilisation de philistins que Nietzsche réprouve avec tant d'énergie. Ah! peuple de maîtres d'école ! Quant aux libertés politiques, en avions-nous au siècle de Louis XIV, la Renaissance italienne en avait-elle ? Et pourtant !...

Dans **Neue Deutsche Rundschau**, M. Georges Brandès publie une fort belle étude sur *la poésie lyrique en France*, de Lamartine à Verlaine, où il s'applique à démontrer, à l'encontre de ce que l'on prétend généralement dans les pays germaniques, que la langue française est parfaitement apte à rendre toutes les nuances du lyrisme le plus subtil. Il analyse les moyens d'expression de Lamartine, de Leconte de Lisle, de Victor Hugo, de Heredia pour en arriver à la forme fluide de Verlaine. Les fortes pages sur M. de Heredia mériteraient d'être citées en entier, mais je ne puis retenir que la conclusion de l'article. « C'est la vieille *mélodiosité* et l'agréable nonchalance d'un Lamartine qui est ressuscitée (dans Verlaine). Cependant chez lui rien ne rappelle intellectuellement l'allure saine et noble de Lamartine et on songera moins encore à un grand seigneur à l'aspect de ce pauvre bohême qui passait sa vie dans les mansardes et les cafés... Non, il faut revenir, par delà Alfred de Musset, aux premières sources de la poésie française moderne, pour retrouver l'ancêtre et l'origine de Verlaine. Moins frais, moins bien portant et fort, tout aussi poétique, tout aussi naif, mais plus corrompu il descend de François Villon, le grand pendard, vrai vagabond et vrai génie. Verlaine, c'est Villon dans le costume du dix-neuvième siècle mourant. »

Aux publications photographiques de la maison Bachet, *Paris la Nuit*, *Paris qui s'amuse*, etc., reproductions de scènes de Cafés-Concerts et de portraits d'actrices, la maison F. Krüger à Paris et à Leipzig oppose une concurrence sérieuse. **Das Album** paraît chaque mois en livraisons d'un

prix modique avec des illustrations phototypiques tirées d'une façon tout à fait supérieure. Mais au lieu de figurer les horreurs que l'on exhibe sur les « *Variété-Bühnen* » allemandes, c'est aux scènes parisiennes que M. Krüger emprunte ses types. Reutlinger et Stebbing fournissent les clichés que complètent à de rares intervalles quelques photographes belges et anglais, et un texte discret explique aux bonnes gens d'Allemagne ce qu'ils perdent à ne pas voir de leurs propres yeux toutes ces « beautés ». Faut-il considérer le succès de ces albums artistiques comme le symptôme d'un besoin de régénérescence du goût? Les costumes et les arrangements au théâtre en Allemagne s'en ressentiront-ils? Je n'ose l'espérer.

Cependant les annonces sur la couverture de *Das Album* me divertissent infiniment. J'y découvre cette fleur de la réclame : « Vient de paraître *Liebeswahn*, roman de Marcel Prévost.— Ce roman jette une lumière frappante sur les agissements des jésuites, l'éducation des futurs officiers, etc. L'érotisme le plus délicat et le plus piquant le traverse çà et là. »

Wiener Rundschau (1er août) reproduit la préface de M. Maurice Barrès au volume de M. Christomanos sur l'*Impératrice Elisabeth*, mais avec de nombreuses coupures, plusieurs phrases ayant été supprimées par la censure autrichienne. — Une très intéressante *Lettre de Paris* de M. Remy de Gourmont parle surtout du Carlyle de M. Barthèlemy.

Die Kritik (15 juillet) donne un projet d'organisation et une ébauche des statuts pour une école supérieure de journalisme qui doit s'ouvrir à Berlin l'automne prochain.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Edition complète en dix volumes des œuvres en prose de Rudyard Kipling : *Plain Tales from the Hills; Life's Handicap, being stories of mine own people; Many Inventions ; The Light that failed*, crown-8, 6 s., Macmillan. — G. F. Monkshood : *Rudyard Kipling*, crown-8, VIII-237 pages, 5 s., Greening. — Virginia M. Crawford : *Studies in Foreign Literature*, crown-8, 5 s , 308 pages, Duckworth. — William Sharp : *Silence Farm*, crown-8, 253 pages, 3 s. 6d., Grant Richards. — Publications périodiques ; *The Bibelot. — Fortnightly Review. — Cornhill Magazine. — New Century Review. — The Dome. — Nineteenth Century. — Temple Bar. — Argosy. — Macmillan's Magazine. — Century Magazine. — Literature. — The Outlook. — Saturday Review. — The Criterion* (New-York).

Une édition nouvelle des œuvres en prose de Rudyard Kipling vient d'être lancée par la maison Macmillan. Quatre volumes ont paru déjà sur les dix qui doivent compléter la collection ; ce sont : **Plain Tales from the Hills, Life's Handicap, Many Inventions** et **The Light that failed**. Ces volumes, offerts sous cette forme irréprochable qui caractérise les éditions anglaises, représentent la partie de l'œuvre de Kipling qui peut le mieux intéresser un étranger. Certes l'œuvre versifiée de Kipling a une importance considérable et elle est évidemment inséparable du reste si l'on veut avoir l'entière signification et l'explication du formidable succès de l'auteur, de son extraordinaire talent et de sa puissante personnalité. Mais elle est beaucoup plus difficilement abordable pour un étranger que ses contes en prose. Il faut renoncer à coup sûr à traduire *Barrack Room Ballads* ou *The Seven Seas*, et il ne faut pas espérer pouvoir les lire dans le texte sans une connaissance spéciale des sujets traités, aussi bien d'ailleurs que certains des contes. Même à qui les lit en anglais l'imagination ne peut suffire à reconstituer le milieu et les personnages, et pour *Barrack Room Ballads* spécialement, il faut plus que cela, puisque ces ballades sont écrites en argot militaire. Mais il est certain que ceux qui liront le contenu de ces dix volumes subiront, eux aussi, l'indicible charme du prestigieux conteur et qu'ils n'oublieront jamais les moments passés avec Mowgli, Mulvaney ou Mac Andrew.

Il n'est guère possible ici de tenter une critique positive des œuvres de Rudyard Kipling. Naturellement, on a écrit en Angleterre une infinité d'articles sur l'œuvre et sur l'homme, à tout propos et à tout instant. On a pu dire à l'occasion des choses intéressantes et des choses justes. En France, à l'occasion de la version du *Jungle Book* de MM. Fabulet et d'Humières, il a été publié par tous les critiques, dans tous les organes périodiques et quotidiens, des comptes rendus et des articles. Le plus surprenant, c'est que tout cela soit un concert de louanges sans une note différente. Pourtant, à part quelques pages, entre autres celles parues dans *Literature* sous la signature de Robert d'Humières, dans la *Quarterly Review*, et l'article de M. Chevrillon dans la *Revue de Paris*, tout le reste de ces dissertations est plutôt négligeable. Tout ce que l'on peut essayer, avec quelque espoir de faire œuvre utile, c'est de donner, sans prétention, l'opinion qu'on a pu sainement se former et n'avancer de jugements généraux

ou de quelque portée qu'avec les plus extrêmes précautions. Il est impossible de faire autrement, non pas seulement parce que l'œuvre de Kipling — qui n'a que 34 ans — quoique énorme est incomplet encore, mais surtout parce que cet œuvre est comme une émanation, un produit des circonstances actuelles du développement de l'Angleterre, de sa situation politique et économique, de la psychologie même du peuple anglais à l'heure présente. Comment pourrait-on séparer le *message,* comme on dit là-bas, qu'apporte Kipling, et l'essor effrayant de l'Impérialisme ? Est-ce que les Anglais sont impérialistes parce que Kipling a célébré la *Greater Britain,* ou bien Kipling a-t-il claironné à outrance cette doctrine, parce que, au moment où il débuta, cette frénésie d'expansion s'emparait de la politique britannique ? Voilà ce qu'on ne peut dire encore, et peut-être ce qu'on ne pourra jamais déterminer. L'extraordinaire popularité de ses livres, leur énorme circulation ont fait pénétrer jusqu'aux masses la notion de la souveraineté absolue du monde que la race anglo-saxonne revendique avec une si âpre énergie et une persistance si étonnante. Il est difficile de s'imaginer jusqu'à quel point Kipling a pu influencer l'opinion nationale en Angleterre; car qui sait l'accueil que recevrait, en France, celui qui viendrait apporter de semblables paroles de volonté et d'énergie, un message aussi stimulant et vivifiant? L'appel qu'a lancé Kipling a été entendu de tous ses compatriotes; les plus ardents ont répondu à son chant et les autres, sans récalcitrer, ont suivi. Ce que l'on peut dire encore, après avoir montré l'intimité essentielle de l'œuvre de Kipling et de la psychologie momentanée de sa race, c'est que le transitoire des événements, des passions populaires et de tout le quotidien de la vie, ne donne à ses œuvres diverses et successives aucun caractère passager qui puisse diminuer ou anéantir leur intérêt particulier par la suite. Kipling a exprimé nettement, ardemment, sous une forme simple et belle, restant accessible à tous, des sentiments qui confusément et vaguement cherchaient à se définir et à se formuler; il a révélé à chacun ce que chacun sentait, et c'est pour cela, quand même son œuvre immense déjà serait inégal et contiendrait des choses de valeur discutable, c'est pour cela qu'il est et restera un grand poète de l'énergie pour l'énergie, expression admirable d'une période historique de sa race.

C'est ici une chose que l'on comprend assez peu en France,

où la notion du patriotisme est singulièrement étroite et mesquine, que l'Anglais n'a pas la même espèce de culte pour son pays natal que nous pour le nôtre. Le patriotisme — le mot n'existe pas à vrai dire en anglais, tant la notion est différente — est une sorte de solidarité puissante, laissant toute liberté à l'individu; au lieu de l'amour lyrique et théâtral de nos patriotes professionnels pour leur pays, l'Anglais, où qu'il soit et dans n'importe quelle circonstance, sans démonstrations extérieures et platoniques, *travaille* à la grandeur et à la gloire de son pays. Il est Anglais, on a développé terriblement sa personnalité; il prend sa part aussi grosse qu'il le peut sans risques graves et avec courage, mais en même temps rien de ce qui est anglais ne lui est étranger, et en tout lieu et en toute occasion il agit avec l'idée du bien de son pays et de sa race. Ce sujet nous entraînerait loin, mais les œuvres de Kipling, qui peuvent amener l'esprit à de telles préoccupations, n'en ont pas moins un caractère suffisamment général pour les faire goûter aussi bien par des Latins que par des Germains ou des Slaves. Il ne faudrait pas croire que ses livres soient pleins de digressions lyriques et dithyrambiques célébrant la gloire et les vertus du peuple et du pays anglais. Loin de là, sauf la nationalité de ses personnages, qui sont anglais ou américains, rien n'est qui puisse froisser les susceptibilités du plus grincheux des patriotes nationalistes.

Un homme de lettres anglais, G.-F. Monkshood (W.-J. Clarke), a récemment publié un volume entier ayant pour sujet **Rudyard Kipling**, *An attempt at appreciation*. Les parties les plus intéressantes du livre sont celles qui contiennent des détails personnels sur l'auteur si populaire du *Jungle Book*, et des listes bibliographiques, malheureusement trop sommaires. Le reste, la moitié au moins du volume, est entièrement consacré à l'exposé des opinions de l'auteur sur l'écrivain qu'il admire avec fougue. Il ne s'y trouve guère que des affirmations qui n'engagent que celui qui les fait, des protestations chaleureuses d'admiration, des invites énergiques et vibrantes à reconnaître le génie de Kipling et toutes sortes de proclamations de ce genre. Tout cela sent le juvénile. Malheureusement, rien ne peut remplacer un travail consciencieux, une discussion bien établie, des arguments, des faits, et pour conclusion, un ou des jugements positifs et motivés faisant honneur à la fois au critique et au critiqué. D'ailleurs dans une lettre que l'auteur cite par fragments, dans sa pré-

face, M. Kipling, dont la dignité et la modestie réprouvent toute manifestation indiscrète à son propos, explique : « J'ai lu les épreuves de votre livre avec beaucoup d'intérêt et j'avoue que j'admire grandement votre enthousiasme. Mais ne vous semble-t-il pas qu'il vaudrait mieux qu'une œuvre de ce genre soit publiée après que celui qui en est le sujet est mort? Il y a pour un homme vivant tant de façons de tomber en disgrâce que, si j'étais à votre place, je serais effrayé de confier, avant d'être sûr de mon homme, tant d'enthousiasme à un livre qui demeure. » Enfin, malgré tout ce qu'a de prématuré ce volume, il n'en comporte pas moins un réel intérêt, en étant, en même temps, une curiosité.

Ceux qui rencontreront un livre intitulé **Studies in Foreign Literature**, par Mrs Virginia M. Crawford, et qui se donneront le plaisir de le lire, pourront se rendre compte de la réelle difficulté que présente l'étude critique d'une œuvre ou de l'œuvre d'un auteur. Dans le volume qui nous occupe, il y a, après une dissertation préalable sur *The Present Decadence in France*, des études sur Cyrano de Bergerac, la pièce de M. Rostand, sur Alphonse Daudet, J.-K. Huysmans, Emile Verhaeren, Maurice Maeterlinck, Georges Rodenbach, Gabriele d'Annunzio, Antonio Fogazzaro, Henrik Sienkiewicz, et Tolstoï; des Français, des Belges, des Italiens et des Russes. Tout d'abord la lecture de l'essai qui ouvre le volume ne dispose guère à la confiance dans les facultés critiques de Mrs Virginia M. Crawford. Sans parler de la façon défectueuse dont est traité le sujet, on peut relever plusieurs contradictions dans les opinions qu'avance l'auteur. Après avoir été jusqu'au bout, il faut une certaine complaisance pour croire que la littérature française soit actuellement en état de décadence. Car qui se laisserait prendre à des enfantillages tels que de distribuer des grades à chacun des écrivains vivants, disant : celui-ci est de second rang, celui-là de troisième et ainsi de suite, sans accorder de premier rang? Les longs regrets digressifs à propos de Tourguenieff n'ont rien de spécialement convaincant quant au sujet de l'essai. N'est-il pas téméraire de juger Paul Adam d'une façon catégorique quand on n'a lu de lui que l'*Année de Clarisse* et qu'on avoue ignorer la *Force du Mal*, la *Bataille d'Uhde*, ou la *Force?* D'ailleurs, il serait trop long de discuter point par point les opinions affirmées — non les jugements, — de quelqu'un pour qui *Pêcheurs d'Islande* est un chef-d'œuvre et les livres de M. Anatole France illisibles et ternes.

De même pour les auteurs dont le critique s'occupe avec une sollicitude spéciale. Ce sont des préférences personnelles, inexpliquées, inexplicables, sans argumentation et sans conclusion. Sans prendre trop sérieusement à partie cette critique impressionniste, il faut reconnaître la bonne volonté de l'auteur, lui souhaiter une abondance de génies dont elle pourrait s'occuper pour un prochain volume, la remercier de la confiance qu'elle témoigne à MM. Brunetière, de Vogüé et Jules Lemaître pour donner du talent à tous les jeunes écrivains, et lui savoir un gré infini de « se retenir de sombres prédictions », et, continue-t-elle, avec une touchante bienveillance, « en chroniquant avec regret que pour le moment ses écrivains se montrent dénués de talent, je continue à chérir, d'une indulgente affection, tout ce qui nous vient de la nation française ». Très honorés et grand merci!

Etre difficile pour les autres implique la sévérité pour soi-même. Cependant, il y a en toutes choses des accommodements ; et il faut l'avouer, il est très difficile d'être indulgent vis-à-vis de soi-même. Nous connaissons mal les autres, et il faut pour les juger plus de tact et de précaution. D'ailleurs, je n'ai pas la prétention, dans ces rapides chroniques, de prononcer des jugements sans appel. Je renseigne, mois après mois, de mon mieux, sur ce que j'ai lu de ce qui s'est publié d'intéressant au point de vue littéraire en Angleterre ; et mes prétentions ne vont pas au delà. J'en arrive ainsi à parler de la très agréable lecture que j'ai faite du roman de William Sharp : **Silence Farm**. C'est un récit parfaitement construit et sûrement mené. Archibald Ruthven, le fermier de la Ferme du Silence, par suite de circonstances fortuites, a été bigame. De chacun de ses mariages, il a un enfant. Ses femmes mortes, il les a élevés ensemble : James Ruthven, comme son fils légitime, et Margaret, comme une nièce, une pupille d'adoption. Voici que grandis ces deux enfants s'aiment. C'est la lutte du vieillard, qui veut empêcher ce crime et cacher sa faute jusqu'au bout, que nous raconte sobrement, simplement, tragiquement Mr. William Sharp. Il faut nécessairement connaître au préalable les mœurs de ce coin de l'Ecosse pour admettre et comprendre les trois caractères et le développement du drame dont ils sont les personnages. Evidemment une pareille situation serait difficile, sinon impossible en France, et pour bien des raisons. Mais en acceptant la donnée telle qu'elle est, il faut reconnaître que Mr. William Sharp l'a traitée avec force

et d'une façon singulièrement heureuse. Le caractère du vieillard est admirablement dépeint, et il y a une grande beauté dans la manière dont l'auteur harmonise la simplicité du drame et l'âpre paysage des *moorlands*. Il manque à son style un peu plus de richesse et de souplesse ; ses descriptions gagneraient à être moins sèches ; mais c'est là la meilleure œuvre qu'ait donnée jusqu'ici Mr. William Sharp.

Après avoir mentionné que les deux derniers numéros de **The Bibelot** contiennent, celui de juillet, une réimpression des *Ballades de François Villon* traduites par Algemon Charles Swinburne, et celui d'août deux charmantes sélections de *Earthwork out of Tuscany* par Maurice Hewlett, il faut parcourir rapidement les revues et magazines de ces derniers mois.

En juillet, la **Fortnightly Review** publiait des articles sur *Lamennais* par W. S. Lilly ; sur *Sarah Bernhardt* par Mlle Blaze de Bury ; sur le théâtre de la dernière saison par William Archer ; et le commencement d'un roman de Maurice Hewlett : *Anima Semplicetta*. Le numéro d'août contient une remarquable étude sur *Villiers de l'Isle Adam* où Arthur Symons se montre critique sûr et informé ; *New Light on Ibsen's Brand* par M. A. Stobart ; et la conférence que M. Jules Claretie est allé faire à Londres sur *Shakespeare et Molière*.

Dans le **Cornhill magazine** de juillet, un intéressant article de Bret Harte sur *The Rise of the Short Story* et dans celui d'août, un poème *The Night Walk* où comme d'habitude George Meredith met à l'épreuve les facultés compréhensives de ses admirateurs, et de M. Maeterlinck une excellente dissertation sur *le Drame moderne*.

Les sommaires de **The New Century Review**, tout en étant intéressants à des points de vue divers, n'offrent rien à mentionner spécialement au point de vue littéraire.

Le très artistique magazine **The Dome** contient, avec des nouvelles, poèmes et articles par Laurence Housman, A.-H. Holmes, Cecil Hartley, Alan Wright, W. W. Gibson, John. F. Runcimann, C.-J. Holmes, etc., des illustrations et des reproductions par et d'après William Strang, A. H. Fisher, Ford Madox Brown, D.-G. Rossetti, Albert Dürer, Giovanni Bellini, etc.

The Nineteenth Century publie comme d'habitude une série d'articles des plus intéressants et des mieux informés

sur les événements politiques et sociaux du mois, en même temps que d'excellentes contributions littéraires.

Les Magazines qu'édite la maison Macmillan : **The Temple Bar, The Argosy, Macmillan's magazine, Century magazine**, etc., ont à leurs sommaires les noms de collaborateurs distingués ou illustres; le numéro de juillet du *Century magazine* contient en particulier un portrait de Rudyard Kipling par John Collier, et un article de Henry Rutgers Marshall : *Rudyard Kipling and Racial instinct.*

Les Revues hebdomadaires : **Literature, Outlook, Saturday Review** — et **The Criterion**, de New York, — sont les documents indispensables pour être au courant des faits littéraires, artistiques, dramatiques de la semaine, et les articles anonymes ou signés sont dus aux écrivains les plus compétents et les plus autorisés.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

Vida de Carlos III, escrita por el conde de Fernan-Nuñez. Prologue de Valera, annotations de MM. Morel-Fatio et Paz, 2 volumes, Madrid, chez Fernando Fé. — Adelardo Ortiz de Pinedo : *Los Cazaderos de Madrid*, chez Ricardo Fé. — J.-M. Llanas Aguilaniedo : *Alma contemporanea*, Huesca tip., L. Perez. — Pompeyo Gener : *Literaturas malsanas*, chez Juan Llordachs, Barcelone (édition Seix). — E. Gomez Carrillo : *Maravillas*, novela funambulesca, chez Bernardo Rodriguez, Madrid. — Miguel Eduardo Pardo : *Todo un pueblo*, novela, id. — Miguel Ramos Carrion : *Zarzamora*, illustr. par J. Passos, collection elzevir de Gili, Barcelone. — Narciso Oller : *Perfiles y Brochazos*, trad. de Morera y Galicia (même collection). — Fernando Vaamonde : *Despues del desastre*, poésies, Madrid, imp. Fortanet. — B. Perez Galdos : *Luchana*, 4e volume de la 3e série des *Episodios nacionales*, 1 volume, édition écon, 1899, id. — *La Campaña del Maestrazgo*, 5e volume de la même collection, Madrid, Obras de Perez Galdos, 132, Hortaleza.

Les Revues : *Revista critica de historiay litteratura*, nos III et IV. — *Hispania*, chez Miralles, Barcelone. — *Revista nueva* (nos 13 à 18). — *Blanco y Negro* (428 et 429).

Au premier rang parmi les grandes dames madrilènes qui se piquent de littérature et même de connaissances historiques figurent la duchesse d'Albe et sa mère, la duchesse de Fernan-Nuñez.

Les archives de leur palais princier s'ouvrent volontiers aux érudits et un savant bibliothécaire, M. Paz y Melia, signale les travaux de nos historiens français. Jadis parut, il y a quelques années, le deuxième volume des *Etudes sur l'Espagne*, de

notre maître, le professeur Morel-Fatio : on sait avec quelle gaillardise il fit revivre dans ces Études un comte de Fernan-Nuñez, qui, vers la fin du XVIIIe siècle, fréquentait Paris et Vienne.

Or, un manuscrit existait, écrit de la main de ce sympathique diplomate : une *Vie de Charles III*, fort sérieuse, ma foi ! qui n'avait jamais été citée que fragmentairement.

C'était une excellente occasion de faire un pendant à ces deux gros volumes que les Pignatelli d'Aragon doivent au R. Père Coloma. Les duchesses d'Albe et de Fernan-Nuñez accordèrent une autorisation désirée ; un texte fut arrêté qui s'enrichit de joyaux, dus à MM. Morel-Fatio et Paz, lesquels figurent sous le simple nom de notes et commentaires.

Voici du moins ce que nous apprend, dans une charmante préface, le romancier académicien Juan Valera, médiateur entre les illustres dames et les savants annotateurs : cela porte au nombre de cinq les esprits d'élite qui ont collaboré à la genese des deux volumes que Fernando Fé à bon escient fit entrer dans sa collection des *Livres de Jadis*.

L'instant est favorable pour faire paraître cette *Vie de Charles III* : jamais ce souverain, qui marqua si heureusement l'entrée de l'Espagne dans l'histoire moderne, ne fut plus regretté qu'à notre époque : un regain de faux espagnolisme a pu rendre suspecte sa mémoire à l'avènement de son fils : on lui a reproché l'accueil fait aux étrangers, sans songer que son seul souci avait été de galvaniser à tout prix la décadence espagnole! Les événements ont suffi pour lui assigner la place de dernier grand roi : son énergie, son flegme et sa ponctualité en font presque un modèle de souverain absolu.

Dans la description fort complète que le comte de Fernan-Nuñez nous donne de la vie de ce roi, retraçant tour à tour la silhouette du chasseur et celle de l'homme d'état studieux et irréprochable, nous regrettons que la guerre d'Alger tienne plus de place que la description du mouvement populaire. C'est un excellent ouvrage d'ensemble, que soutient avec beaucoup d'à propos une annotation concise, variée et impeccable.

La lecture de ces deux volumes ne nous rendra pas injuste pour le joli livre de M. Adelardo Ortiz de Pinedo, un avocat madrilène de beaucoup de talent. L'auteur nous promène dans les *Chasses des environs de Madrid*, qu'il connaît admirablement : anecdotes ingénieuses, souvenirs pleins de vivacité,

évocations du passé s'y succèdent, fouettés par cette verve particulière aux chasseurs-nés Ce sont les *tapias* où la gent braconnière fait ses exploits, la *Casa de Campo* encore hantée du souvenir des Bourbons, *Torrelodones* où les valétudinaires viennent user des cartouches, *Villalba* et l'*Escurial*, où la banque et le haut journalisme possèdent leurs villas, et la *Sierra* évoquée comme dans un paysage de Velasquez, d'un aspect immuable dans sa désolation : San Fernando nous ramène aux majos fringants et aux duchesses déguisées; et *Boadilla* à l'époque de Charles III: là vécut, marié mais exilé, l'Infant qui dans sa prime jeunesse avait porté les mitres de Séville et de Tolède. Parler du *Pardo*, c'est refaire l'histoire anecdotique de l'Espagne... paraissez, monarques lettrés, ministres prodigues, poètes de génie, courtisans magnifiques, acteurs de tous les temps et de tous les genres; je regrette que M. Ortiz Pinedo n'ait pas terminé son étude sur ce chapitre qui peut symboliser la magnificence des chasses madrilènes à travers les siècles : il a préféré nous faire rire et l'anecdote inédite qu'il place à *Riofrio* est des plus plaisantes et des plus tristes.

Une curieuse coïncidence nous met entre les mains trois volumes où des écrivains espagnols s'occupent particulièrement du mouvement littéraire en France.

L'essai d'esthétique que M. Llanas Aguilaniedo publie sous le nom d'*Ame contemporaine* est tout à fait intéressant : un court prologue d'une tenue littéraire que nous retrouverons dans chacune des digressions poétiques semées à travers l'ouvrage nous mène sur les bords du Guadalquivir : Séville occupa beaucoup M. Llanas Aguilaniedo, qui dans d'autres ouvrages sut voir l'Andalousie en poète et en philosophe.

Voilà le double caractère qui est la marque propre de son esprit : des connaissances encyclopédiques, un raisonnement serré, des conclusions judicieuses et sensées, un culte réel pour les idées jetées à travers l'Europe durant ces dernières années, ceci suffira pour nous faire attendre avec curiosité de nouveaux travaux du jeune auteur. Nous avons dit ici notre joie en lisant les ouvrages de Rafaël Salillas : il y a là une école de moralistes espagnols intéressante qui tôt ou tard fera parler d'elle. M. Llanas Aguilaniedo se rattache à cette école. Reprochons-lui seulement un certain manque de mise au point et un goût de collectionneur pour les concepts rares qu'il généralise trop facilement. Après avoir défini la condition de l'artiste dans la société moderne, l'auteur de l'*Ame contempo-*

raine applique à l'évolution littéraire la théorie de Spencer sur l'évolution universelle, il décrit en tableautins genre XVIIIe siècle l'évolution individuelle et caractérise fort justement les liens qui rattachent l'art au socialisme.

Suivent un exposé de la littérature française actuelle — auquel j'aurais mauvaise grâce à reprocher un peu d'inexactitude—et un tableau de la littérature espagnole contemporaine.

C'est sur cette double base que s'édifieront les déductions de la fin du volume où sont caractérisées les tendances des littératures régionalistes et les différents modismes des littératures européennes; car M. Llanas Aguilaniedo poursuit son enquête à travers l'Italie contemporaine, la Russie, l'Autriche et la Pologne qu'il connaît fort bien.

Il cherche dans l'avenir quelles sont les probabilités de la vie littéraire; signalant au passage les germes morbides, il conclut en cherchant dans l'émotion et dans la nature, les aiguillons nécessaires à la production littéraire. Un chapitre intermédiaire est consacré aux idées du comte de Chambrun, un peu trop généralisées, croyons-nous, pour la place qu'elles tinrent en France.

Le second volume s'occupant de l'évolution littéraire en France est signé : Pompeyo Gener. C'est une réédition que l'écrivain catalan a faite à propos de 1900 de son volume sur les *Littératures malsaines*. Par plus d'un côté, l'auteur de l'*Ame contemporaine* s'est approché des problèmes pathologiques traités par notre excellent confrère et ami de Barcelone, pour lequel il professe, comme nous, une juste admiration : jamais deux livres ne furent plus différents : là où M. Llanas Aguilaniedo hésite et tâtonne, Pompeyo Gener, rompu avec les idées générales, affirme et tempête. La forme des différents chapitres, qui figurèrent jadis dans des revues, accentue encore ce caractère impérieux : on trouverait de place en place de véritables modèles de polémique littéraire.

D'une culture générale parfaite, cherchant aussi facilement un exemple dans l'antiquité indoue que dans les temps modernes, homme de lettres vigoureux, soutenu par des connaissances très précises dans l'art et dans les sciences, avec je ne sais quelle brusquerie de ton qui rappelle les médecins d'une certaine école, Pompeyo Gener nous a toujours semblé un des écrivains les plus sympathiques de la Péninsule : Catalan, mais écrivant un castillan dru, fort et nourri, il semble méconnu aussi bien dans sa patrie qu'à l'étranger. Et cependant

c'est une joie pour nous de voir un problème touché par lui.

Sans doute, nous ne le suivons pas toujours dans sa déduction parfois arbitraire, nous réservons pour les contrôler mieux ses assertions historiques; mais il sait donner à son sujet à la fois de l'amplitude et de la minutie : il ne convainc pas, il étonne, il fait réfléchir, et de nobles convictions animent sa plume : qui mieux que lui apprécia le rôle de la France moderne? Il faut le voir secouant le *médanisme* comme Samson agitait les portes de la ville, raillant nos petites *chapelles littéraires* qu'il a visitées l'une après l'autre, mais encore plus sévère pour la rhétorique creuse de ses compatriotes, pour le *terre-à-terre* de la Jeune-Allemagne et de la jeune Italie, les écrivains russes eux-mêmes strictement jugés; l'âme romane, la civilisation provençale, à la fois robuste, saine et gracieuse, agite ce dernier et vaillant champion : il multiplie ses soins, — prêtre à la fois et thérapeute — à des arrière-neveux agonisants.

Le 3e volume qui touche à la France est de M. E. Gomez Carrillo. M. Carrillo s'est fait une spécialité de la nouvelle dite *parisienne :* il habite Paris, il aime Paris, la plupart des volumes que nous avons lus de lui parlent de Paris : sa jolie nouvelle, *Bohême sentimentale*, se déroulait entre Montmartre et le Panthéon. *Amour, Douleur et Vice* allaient du quartier Marbœuf à Billancourt : nous avions déjà fait une station à la Bodinière pendant une représentation du cercle funambulesque. Avec *Maravillas*, nous voici dans un music hall du faubourg Montmartre.

Chacun de ces volumes a une atmosphère, une tonalité. Ecrivain artiste avant tout, Gomez Carrillo étale lentement, soigneusement les premiers tons : l'intrigue n'est pas préparée, elle surgit de l'ambiance, elle se précise, palpite et s'éteint avec un rien d'artificiel qui contraste avec le talent très franc de l'écrivain.

Maravillas offre, à notre avis, les personnages les plus typiques de l'œuvre de M. Carrillo.

Bien que Luisa par sa psychologie semble peut-être, plutôt qu'une Parisienne, une danseuse milanaise et qu'Eugenio rappelle les silhouettes frustes du saynète espagnol — (tenons compte de l'adaptation indispensable!) — n'hésitons pas à les ranger tous deux avec Rosalba parmi les meilleures figurines montmartroises qu'ait ciselées l'auteur : Ophelia et le directeur semblent tirés des collections de dessins d'Ibels : mais Rip-

Rip survient, vivant largement, gai et attendrissant : et la petite fleur bleue du sentiment domine toute cette œuvre où se trouvent de bien jolis morceaux de style, tel le récit de ce match international de chorégraphie organisé sur le music hall et dans lequel défilent tour à tour les gigues, la tarentelle, la chahut impudent, la jota rustique, et les sévillanas maniérées.

Carrillo est un styliste, c'est aussi— ceci semble improbable — un sentimental.

J'oubliais de dire en quoi *Maravillas* touche de si près aux lettres françaises: l'auteur excelle à intercaler, à la manière de Jean Lorrain, dans la conversation de ses personnages le renseignement mondain artistique et littéraire, dit *dernier cri de Paris*.

Les habitants de Villabrava en sont friands, si j'en crois le portrait peu flatté d'une capitale sud-américaine que nous trace M. Miguel Eduardo Pardo, dans *Une ville*. Cette nouvelle, qui fait serrer les poings à quelques-uns là-bas du côté de la mer des Antilles, a reçu à Madrid le meilleur accueil : nous aussi nous aimerions à connaître comment l'on vit à Buenos-Ayres, à Rio-de-Janeiro; de semblables monographies seraient les bienvenues.

Le style aisé et cursif de M. Eduardo Pardo, qui rappelle en peu la première manière de Galdos, son ironie, sa bonne humeur donnent un véritable charme à ce volume que nous avons parcouru avec le plus grand plaisir.

Sans prétention également la courte nouvelle de M. Ramos Carrion publiée chez Gili, à Barcelone : *Zarzamora*, roman régionaliste, et demi-champêtre qui nous transporte dans un paisible hameau : c'est l'idylle d'un disgracié et d'une jolie fille : rien ne nous aurait particulièrement frappé dans cette œuvre qui est pourtant charmante, si nous n'y avions trouvé en germe la scène de Cyrano se faisant secrétaire de l'amoureux de sa belle cousine.

Comment M. Ramos Carrion, qui est homme de théâtre, a-t-il laissé dans un livre cette situation qui a fait le succès de la pièce de Rostand?

Profils et ébauches, un volume de nouvelles de Narcisse Oller, dont le poète Morera y Galicia nous donne la traduction castillane, appartient au genre de nouvelles courtes, narrations modèles auquel certains de nos écrivains d'origine provençale durent leur succès de jeunesse. Narcisse Oller se

montre dans cette œuvre ancienne l'émule des Daudet et des Arène : mieux encore que dans les grandes nouvelles, on juge dans ces courts récits de l'art admirable du maître catalan, du naturel parfait, de l'émotion souriante, de l'invention heureuse, de tous les dons littéraires dont il est doué. O la jolie scène infantile intitulée : *Le fils de la boulangère ;* je ne connais pour l'égaler que le récit du romancier polonais Sienkiewicz : *Le Violon de Janko*.

Un nouveau volume de poésies de M. Emilio Fernandez Vaamonde ne nous apporte pas de nouveauté. Ces vers, écrits sous l'excitation du désastre subi par l'Espagne, reflètent du moins le sentiment ressenti par une partie de la jeunesse durant cette triste période.

Et don Benito — j'ai nommé familièrement le grand romancier Perez Galdos — continuait à Santander, dans la plus étroite solitude, levé à l'aube, quittant sa table à la nuit, son travail de bénédictin : le 4e volume de la IIIe partie des *Episodios Nacionales* a paru et le 5e Œuvre d'un parfait patriotisme que cette lecture de l'histoire contemporaine illustrée de toutes les trouvailles d'une riche imagination, de toutes les ressources d'une rude expérience ; œuvre admirable qui sera appréciée à sa juste valeur ; panorama où tout un siècle d'histoire apparaît lumineux, vivant, aux yeux du lecteur le moins imaginatif. Au loin, les cathédrales incendiées, les murailles ébréchées, les villes ruinées et, dans les premiers plans, des êtres qui s'agitent sous l'influence des passions et des croyances, des affolements et des attitudes ; la vie des camps alternant avec la vie des champs, la bourgade opposée à la résidence princière : deux armées, deux familles royales : la confusion, le désordre et au milieu de cela des sentiments simples comme la Mère Nature qui sait donner de la beauté même aux champs de bataille...

L'âme espagnole, mise à nu par quinze ans d'anarchie, apparaît farouche et irréductible ; Galdos, sans atténuer cette psychologie simpliste, enveloppe tant d'horreurs d'un voile de pitié et d'un manteau de miséricorde.

Parlons de *Luchana*, — nous reviendrons sur la *Campana de Mœstrazgo* que nous désirons relire. Nous avons dit qu'une intrigue romanesque et assez touffue relie tous ces volumes, que nous reprendrons en bloc, en temps utile.

Luchana, à côté de cette affabulation, nous offre deux fragments qui peuvent pour ainsi s'isoler du livre d'où ils sont

tirés : le premier est cette scène aussi anecdotique que délicieuse qui se passe au palais de la Granja : la révolte et l'insubordination règnent tout autour de ce trône où la régente Marie-Christine tient sa fille Isabelle encore enfant ; l'exemple donné par les grands est allé aux plus petits ; deux sergents du service se sont révoltés ; après le *Pronunciamento* des généraux, celui des sous-officiers, et les voici devant la reine qui les questionne patiemment pour connaître le mobile de leur action. Leurs langues s'empêtrent ; ce qui semblait si simple à comprendre devient impossible à expliquer : la confusion du langage existe entre les classes, comme jadis sur les assises de la Tour de Babel.

Les derniers chapitres du volume nous retracent avec gaillardise la lutte héroïque de Bilbao et le triomphe des *Christinos* à Luchana : ces belles pages peuvent être comparées, sans désavantage, à la retraite de Russie, telle que l'a décrite Tolstoï dans la *Guerre et la Paix*. C'est un véritable trophée élevé à la gloire de cette industrieuse et héroïque cité, dont Galdos semble avoir apprécié la saine activité, si j'en juge par ce petit dialogue : — « Les choses laides deviennent belles, dit Aura qui est transplantée de la boutique d'un joaillier dans un magasin du port, où se vendent des ancres et des cordages, dès que nous apprenons à voir leur utilité ; ce qui paraît si laid, tout d'abord cesse de l'être à nos yeux dès que nous voyons la raison de cette laideur par le service rendu. Croirais-tu que jamais le commerce des pierres précieuses ne m'a charmée?

» — C'est que, répond un interlocuteur, ce commerce vit seulement de la vanité. Les pierres précieuses sont des objets de pur luxe ; ceci, Aura, c'est la vie, c'est le pain. Parce que, écoute bien, sans bateaux, pas de commerce, et sans le commerce nous n'aurions pas de chemises à mettre et nous vivrions comme des sauvages. »

Jamais on n'a résumé plus simplement l'idéal des habitants du golfe cantabrique : c'est la voix séculaire de cette partie de l'Espagne qui semble nous parler : heureux le peuple qui possède de tels romanciers !

Les Revues. — La *Revista critica* publie, à côté d'une bibliographie littéraire de l'Espagne de Molins, des chroniques d'Altamira et de Peres ; un article de Cosme Parpal sur *Rubio y Ors historien* et une notice d'Aribau sur *les livres de chevalerie*. D'Altamira également, un article très curieux publié par

la Revue *Hispania* et intitulé : *Les héroïnes des romans de Perez Galdos*. Cette jolie revue est publiée par l'éditeur Miralles, de Barcelone.

Les cinq fascicules de la *Revista Nueva* que nous avons reçus contiennent : un drame en 3 actes de M. Ruiz et Contreras qui pourra bien être joué cet hiver à Madrid et en Italie, des poésies de Ruben Dario, des notes de l'infatigable Jacinto Benavente et des chroniques intéressantes de Unamuno, Matheu, Morato, etc.

Il serait à souhaiter que cette jeune Revue devînt le centre du mouvement intellectuel de demain : prochainement M. Ruiz y Contreras y adjoindra une *Revue d'art dramatique* sur le modèle de celle que nous avons à Paris.

Dans le *Blanco y Negro*, revue illustrée dont le tirage est de 70.000, dessins de Sala de Huertas, articles d'Echegaray, de Mellado. Une transformation prochaine pourrait bien amener la plupart des écrivains français à la collaboration de cette Revue.

EPHREM VINCENT.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire. — Imbert de Saint-Amand : *L'Apogée de Napoléon III*; Dentu, 3.50. — J. Turquan : *Les Favorites de Louis XVIII;* Montgrédien, 3.50.

Jurisprudence. — Ch. Krug : *Le Féminisme et le Droit civil Français ;* Pedone, 6 fr.

Littérature. — Barbey d'Aurevilly : *Les Œuvres et les Hommes; les Philosophes et les Ecrivains religieux;* Lemerre, 7.50. — Xavier de Cardaillac : *Propos gascons;* Hachette, 3.50. — F. T. Perrens : *La Littérature française au XIX^e^ siècle ;* May, 3.50.

Orientalisme. — J.-A. Decourdemanche : *Le Miroir de l'Avenir*, Recueil de sept traités de divination, trad. du turc; Leroux, 2.50.

Poésie. — René d'Avril et Paul Briquel ; *A Vau l'eau*, 10; « Germinal ». — Valentin Mandelstamm : *Rumeur*, poésies, suivies de *Les Choses, l'Amour et la Vie*, parade; Vanier, 3 fr. — Gabriel Montoya : *La folle chanson;* Ollendorff, 3.50. — Jean Pleyber : *Les Cendres*, poèmes bretons, préf. de Gabriel Vicaire; Vanier, 3.50. — Jean Tanguy : *Sur le sable;* Ollendorff, 3.50.

Publications d'art. Esthétique. — E. Marguery : *L'Œuvre d'Art et l'Evolution;* Alcan, 2.50. — Charles Morice : *Le Christ de Carrière;* Bruxelles, « La Libre Esthétique ». — Sigrist : *L'abbaye de Marmoutier;* Histoire des institutions de l'ordre de Saint Benoît du diocèse de Strasbourg, t. I. V. Retaux, 4 fr.

Roman. — Anatole France : *Pierre Nozière;* Lemerre, 3.50. — Henry Gréville : *Petite Princesse;* Plon, 3.50. — Gyp : *Les Idolâtres ;* Juven, 3.50. — Pierre Louys : *La Femme et le Pantin ;* Borel, 3.50. — Guy de Maupassant : *Le Père Milon ;* Ollendorff, 3,50. — Maurice Montégut : *La Grange aux Belles ;* Ollendorff, 3.50. — Th. Toppy : *C'est arrivé*, contes qui ont vécu; Stock, 3.50.

Sciences. — Adrien Berget : *La Pratique des Vins;* Alcan, 0.60. — Ch. Huygens : *Œuvres complètes*, publiées par la Société hollandaise des sciences, t. VIII. Correspondance de 1676 à 1684, avec figur., 1 port. de l'auteur et 1 planche; Gauthier-Villars, 35 fr. — Théodore Wedmiakoff : *Savants, Penseurs et Artistes*, biologie et pathologie comparées, publié par Raphael Petrucci; Alcan, 2.50.

Sociologie.— Paul Boilley : *De la production industrielle : Association du capital, du travail et du talent;* Alcan, 2.50. — F. Buisson, Delbet, Ch. Gide, M. Kovalewsky, Maumus, de Roberty, G. Sorel, Wagner, etc... : *Morale Sociale*, leçons professées au collège libre des sciences sociales, préface d'Emile Boutroux; Alcan, 6 fr. — Henri Dagan : *Enquête sur l'antisémitisme;* Stock, 1 fr. — Dr L. Larrivé : *L'Assistance publique en France;* Alcan, 0.60. — Lucien Le Foyer : *Lettre à MM. les membres de la Conférence de la Paix, de la Haye;* Giard et Brière, 0.30. — Jean Recorbet : *Etude historique et législative du payement du salaire en nature;* Lyon, Chambefort.

Théatre.— Jacques des Gachons : *Le Pape et l'Empereur*, scène d'histoire, préface d'Henry Houssaye ; Ollendorff, 2 fr. — Catulle Mendès : *Farces;* Fasquelle, 3.50. — Jean Rémy (Paul-H. Loyson) : *Magor*, préf. par Hyacinthe Loyson; Stock, 1.50.

Voyages — É. Foa : *Chasse aux grands fauves* ; Plon, 10 fr. — Georges Vanor : *Pèlerinage de nature et d'art;* Ollendorff, 2 fr.

Divers. — Henri Bauer : *Idée et Réalité;* Simonis Empis, 3.50. — L. Berthaut : *La Mer, les Marins et les Sauveteurs;* Schleicher, 1 fr. — René Dubreuil : *L'affaire Dreyfus devant la Cour de Cassation*, ill. d'Ibels, Couturier et Ruffe; Stock, 3 50 — Henri Gaillard : *Le jugement du Silence;* Edit. de « la République de demain », 3.50. — Georges Goyau : *La Franc-maçonnerie en France;* Perrin, 0 50. — Maurice Vauthier : *La France et l'affaire Dreyfus*, préface par M. A Giry; Stock, 0.50. — Anonyme : *Kurl et Quesnay de Beaurepaire;* Stock, 1 fr.

Littérature étrangère. — Giulio Grimaldi : *Maternité;* Florence, « Marzocco », 2 fr. — Em. Sl. z Leschradu ; *Atlantis;* Prague, 2 k.

Traduction. — H.-S. Chamberlain : *Richard Wagner, sa vie et ses œuvres*, trad. de l'allemand; Perrin, 3.50. — José Rizal : *Au pays des Moines*, roman tagal, trad. par Henri Lucas et Ramon Sempan; Stock, 3.50.

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Léon Bloy. — Une lettre de M. Jules Nadi. — Un avis de M. Denis Roche.

Une lettre de M. Léon Bloy.

Mon cher Vallette,

Voulez-vous informer vos lecteurs que Léon Bloy, provisoirement domicilié 8, Rendebanen, à Kolding, Danemark, cherche quelqu'un d'assez poilu pour éditer une brochure de 150 à 200 pages, intitulée : « **Je m'accuse** » ?

Cette sorte de pamphlet — si on tient absolument à ce mot — où il est surtout parlé de Zola, traite accessoirement de l'Af-

faire d'une façon très impartiale, c'est-à-dire de manière à calciner tout ce que les sinistres précédents n'auraient pas réduit en cendres.

Je traiterais *immédiatement* avec un éditeur qui me ferait des propositions honorables, car il importe d'aller vite.

Votre ami,

LÉON BLOY.

§

Une lettre de M. Jules Nadi.

Mon cher Directeur,

Vous avez inséré dans les échos du *Mercure* d'août l'annonce du *Congrès des Poètes*, organisé par les poètes du Midi, à l'occasion de la reprise de *Déjanire*, les 27-29 août, à Béziers.

Au nombre des membres du Comité d'organisation figurent le nom de Joachim Gasquet et le mien.

Si nous avons été, l'un et l'autre en effet, les instigateurs de ce mouvement, auquel nous attribuons une importance, *un caractère spécial*, nous n'avons pu accepter une réalisation opposée à nos vouloirs, et, désireux de conserver notre indépendance comme de réserver notre liberté d'agir dans le sens véritable que ces fêtes de la Pensée doivent revêtir, nous avons fait connaître à nos amis et confrères que nous nous refusions à les suivre dans la voie qu'ils ont cru devoir adopter.

En conséquence, nous vous prions, mon cher Directeur, de vouloir bien hospitaliser dans vos échos la présente protestation contre la publicité donnée à notre adhésion.

Recevez, mon cher Directeur, avec mes vifs remerciements, l'expression de mes meilleurs sentiments.

JULES NADI.
Dir. de l'Œuvre.
Valence.

§

Un avis de M. Denis Roche. — M. Denis Roche, traducteur de la nouvelle de Z. Hippius : *Les Vivants et les Morts*, parue dans notre dernier numéro, et à qui nous n'avons pu faire tenir l'épreuve de sa traduction, nous prie d'aviser nos lecteurs qu'il décline toute responsabilité en ce qui touche un certain nombre d'inexactitudes de détails qu'il a trouvées dans le texte publié. MERCVRE.

TABLE DES MATIÈRES

(*TOME XXXI*)

—

N° 115. — JUILLET 1899

Virgile Josz.....	*Le Centenaire de Jean-Siméon Chardin*.....	5
André Fontainas.....	*L'Or*, poème.....	18
Sander Pierron.....	*Le Mauvais Chemin du Bonheur*.....	22
Jules de Gaultier.....	*De Kant à Nietzsche : Les Idoles du ciel logique : Vérité*.....	41
Edmond Jaloux.....	*Sonnets*.....	66
Pierre Quillard.....	*Octave Mirbeau*.....	69
Adolphe Retté.....	*Sur le Rythme des Vers* (IIe essai).....	76
Ernest Gaubert.....	*Vendanges*, poèmes.....	92
J. Drexelius.....	*La Fabrication des Monstres humains en Chine*.....	95
Eugène Demolder.....	*La Route d'Emeraude*, roman (IIe partie).....	99

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont.....	*Épilogues*.....	170
Pierre Quillard.....	*Les Poèmes*.....	176
Rachilde.....	*Les Romans*.....	181
Robert de Souza.....	*Littérature*.....	187
Victor Charbonnel.....	*Questions morales et religieuses*.	191
Charles Merki.....	*Archéologie, Voyages*.....	198
J. Drexelius.....	*Romania, Folklore*.....	204
Jacques Brieu.....	*Esotérisme et Spiritisme*.....	208
Charles-Henry Hirsch.....	*Les Revues*.....	214
R. de Bury.....	*Les Journaux*.....	225
A.-Ferdinand Herold.....	*Les Théâtres*.....	230
Pierre de Bréville.....	*Musique*.....	234
André Fontainas.....	*Art Moderne*.....	243
Yvanhoé Rambosson.....	*Publications d'art*.....	247
Les Xiii.....	*Le Meuble et la Maison*.....	252

Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	256
Henri Albert	*Lettres allemandes*	259
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	263
Ephrem Vincent	*Lettres espagnoles*	269
Philéas Lebesgue	*Lettres portugaises*	277
Pauw	*Lettres néerlandaises*	280
Mercvre	*Publications récentes*	286
—	*Echos*	288

N° 116. — AOUT 1899

Louis Denise	*Lettre philologique à Remy de Gourmont*	289
Albert Mockel	*La Tragédie de l'Amour*, poèmes	299
Z. Hippius (Denis Roche *trad.*)	*Les Vivants et les Morts*, nouvelle	312
Jules de Gaultier	*De Kant à Nietzsche : Les Idoles du ciel logique : Liberté*	346
Paul Léautaud	*L'Ami d'Aimienne*	372
Adrien Remacle	*Fenêtre ouverte. Crépuscule.*	380
Francis Jammes	*Conseils à un jeune poète*	383
Alphonse Germain	*La Renaissance de la gravure en médaille*	387
Eugène Demolder	*La Route d'Emeraude*, roman (suite)	399

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont	*Épilogues*	489
Rachilde	*Les Romans*	493
Marcel Collière	*Histoire, Sociologie*	500
Louis Weber	*Philosophie*	504
Gaston Danville	*Psychologie*	510
Henri Mazel	*Science sociale*	514
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	520
L. Bélugou	*Chronique universitaire*	533
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	537
R. de Bury	*Les Journaux*	543
A.-Ferdinand Herold	*Les Théâtres*	548
Jean Carrère	*Chronique du Midi*	551
Peer Eketrae	*Lettres scandinaves*	557
Jean Rowalski	*Lettres tchèques*	561
Remy de Gourmont, Osman Edwards	*Variétés*	564
Mercvre	*Publications récentes*	574
—	*Échos*	576

N° 117. — SEPTEMBRE 1899

WALTER PATER (RICHARD IRVINE BEST *et* ROBERT DARLES *trad.*)	*Léonard de Vinci*	577
STUART MERRILL	*Le Dialogue sans fin*, poème	607
G. BINET-VALMER	*La Légende du Rivage Blond*, conte	611
GEORGES OUDINOT	*Thomas Carlyle et Frédéric Nietzsche*	622
SANTIAGO RUSSINOL (MARIUS ANDRÉ *trad.*)	*L'Allégresse qui passe*, comédie lyrique	647
ALBERT J. BRANDENBURG	*Aurore*, poème	684
PIERRE DE BRÉVILLE	*Ernest Chausson*	687
EUGÈNE DEMOLDER	*La Route d'Emeraude*, roman (fin)	695

REVUE DU MOIS

REMY DE GOURMONT	*Epilogues*	768
RACHILDE	*Les Romans*	776
ROBERT DE SOUZA	*Littérature*	782
MARCEL COLLIÈRE	*Histoire. Sociologie*	789
VICTOR CHARBONNEL	*Questions morales et religieuses*	794
ALBERT PRIEUR	*Sciences*	803
REMY DE GOURMONT	*Notices bibliographiques*	812
CHARLES HENRY HIRSCH	*Les Revues*	814
R. DE BURY	*Les Journaux*	822
LES XIII	*Le Meuble et la Maison*	827
GEORGES EEKHOUD	*Chronique de Bruxelles*	829
HENRI-ALBERT	*Lettres allemandes*	836
HENRY-D. DAVRAY	*Lettres anglaises*	840
EPHREM VINCENT	*Lettres espagnoles*	847
MERCVRE	*Publications récentes*	855
—	*Echos*	856
—	*Tables du Tome XXXI*	858

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS (1)

(*TOME XXXI*)

HENRI ALBERT
Revue du Mois : Lettres allemandes.....259-836
L. BÉLUGOU
Revue du Mois : Chronique universitaire..... 533
G. BINET-VALMER
La Légende du Rivage blond, conte..... 611
ALBERT-J. BRANDENBURG
Aurore..... 684
PIERRE DE BRÉVILLE
Revue du Mois : Musique..... 234
Ernest Chausson..... 687
JACQUES BRIEU
Revue du Mois : Esotérisme et Spiritisme..... 208
R. DE BURY
Revue du Mois : Les Journaux.....225-543-822
JEAN CARRÈRE
Revue du Mois : Chronique du Midi..... 551
VICTOR CHARBONNEL
Revue du Mois : Questions morales et religieuses....191-194
MARCEL COLLIÈRE
Revue du Mois : Histoire, Sociologie.....503-789
GASTON DANVILLE
Revue du mois : Psychologie..... 510
HENRY-D. DAVRAY
Revue du Mois : Lettres anglaises.....263-840

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.

EUGÈNE DEMOLDER

La Route d'Emeraude, roman (fin).....99-489-695

LOÜIS DENISE

Lettre philologique à Remy de Gourmont..... 289

J. DREXELIUS

La Fabrication des Monstres humains en Chine..... 95
Revue du Mois : Romania, Folklore..... 204

GEORGES EEKHOUD

Revue du Mois : Chronique de Bruxelles.....256-829

PEER EKETRAE

Revue du Mois : Lettres scandinaves..... 557

ANDRÉ FONTAINAS

L'Or..... 18
Revue du Mois : Art moderne..... 243

ERNEST GAUBERT

Vendanges..... 92

JULES DE GAULTIER

De Kant a Nietzsche : Les Idoles du Ciel logique : Vérité, — Liberté.....41-346

ALPHONSE GERMAIN

La Renaissance de la gravure en médaille..... 387

REMY DE GOURMONT

Revue du Mois : Epilogues.....170-489-768
— Variétés..... 564
— Notices bibliographiques..... 812

A.-FERDINAND HEROLD

Revue du Mois : Les Théâtres.....230-548

Z. HIPPIUS

(**Denis Roche** *trad.*)

Les Vivants et les Morts, nouvelle..... 312

CHARLES-HENRY HIRSCH

Revue du Mois : Les Revues.....214-537-814

EDMOND JALOUX

Sonnets..... 66

FRANCIS JAMMES

Conseils à un jeune poète..... 383

VIRGILE JOSZ
Le Centenaire de Jean-Siméon Chardin..... 5
PAUL LÉAUTAUD
L'ami d'Aimienne..... 372
PHILÉAS LEBESGUE
Revue du Mois : Lettres portugaises..... 277
HENRI MAZEL
Revue du Mois : Science sociale..... 514
CHARLES MERKI
Revue du Mois : Archéologie, Voyages.....198-520
STUART MERRILL
Le Dialogue sans fin..... 607
ALBERT MOCKEL
La Tragédie de l'Amour..... 299
OSMAN EDWARDS
Revue du mois : Variétés..... 569
GEORGES OUDINOT
Thomas Carlyle et Frédéric Nietzsche..... 622
WALTER PATER
(**Richard Irvine Best** *et* **Robert Darles** *trad.*)
Léonard de Vinci..... 577
PAUW
Revue du Mois : Lettres néerlandaises..... 280
ALBERT PRIEUR
Revue du Mois : Sciences..... 803
PIERRE QUILLARD
Octave Mirbeau..... 69
Revue du Mois : Les Poèmes..... 176
RACHILDE
Revue du Mois : Les Romans.....181-493-776
YVANHOÉ RAMBOSSON
Revue du Mois : Publications d'Art..... 247
ADRIEN REMACLE
Fenêtre ouverte. Crépuscule..... 380
ADOLPHE RETTÉ
Sur le Rythme des Vers (IIe essai)..... 76

JEAN ROWALSKI

Revue du Mois : Lettres tchèques..... 561

SANDER PIERRON

Le Mauvais Chemin du Bonheur, nouvelle..... 22

SANTIAGO RUSSINOL

(**Marius André** *trad.*)

L'Allégresse qui passe, comédie lyrique en 1 acte .. 647

ROBERT DE SOUZA

Revue du Mois : Littérature.....187-782

LES XIII

Revue du Mois : Le Meuble et la Maison.....252-827

EPHREM VINCENT

Revue du Mois : Lettres espagnoles.....269-847

LOUIS WEBER

Revue du Mois : Philosophie..... 504

DESSIN

ROBERTSON

Bois inédits..... 40-68-75

Le Gérant : A. Vallette

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 316 066 529